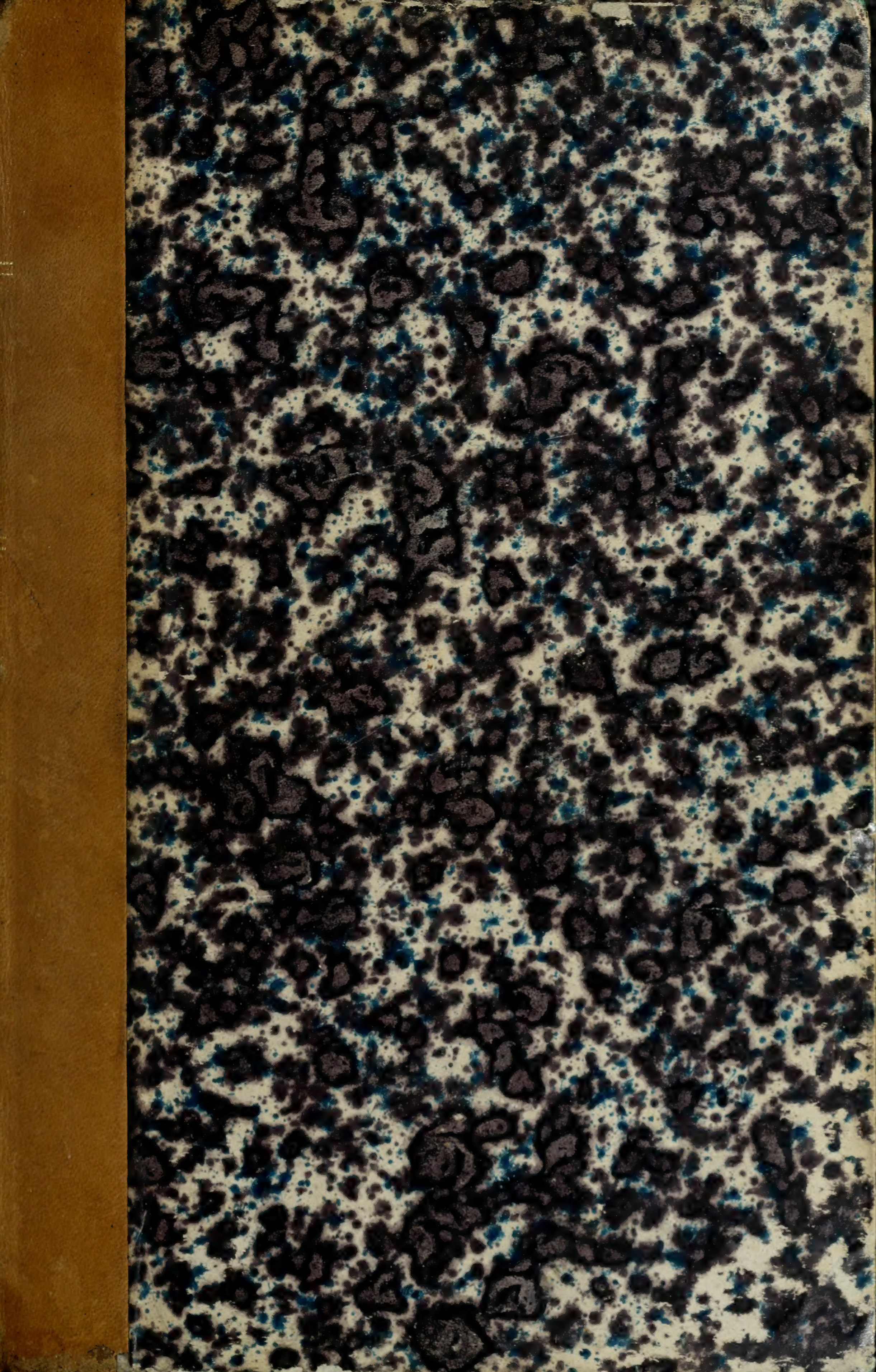
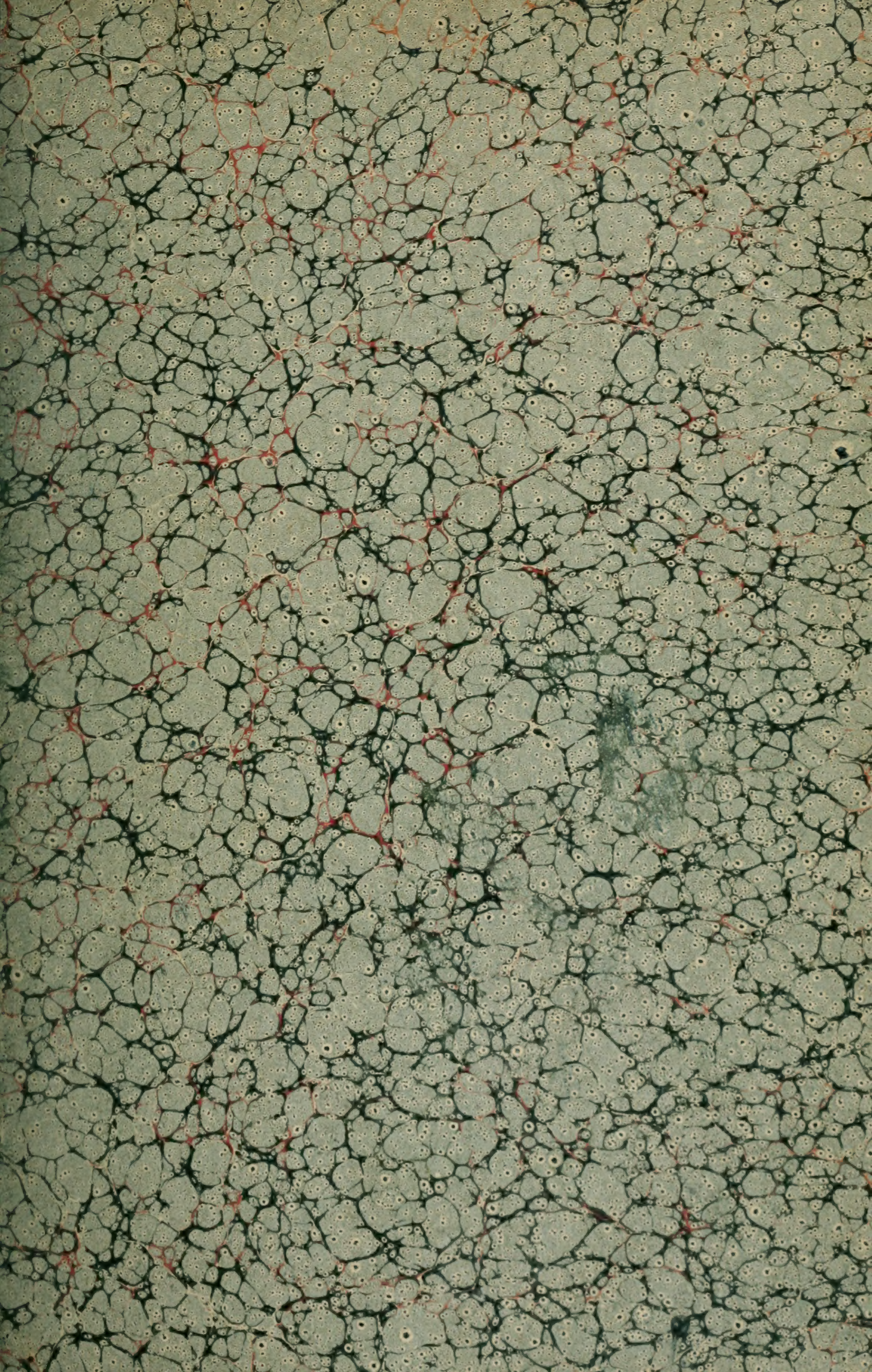


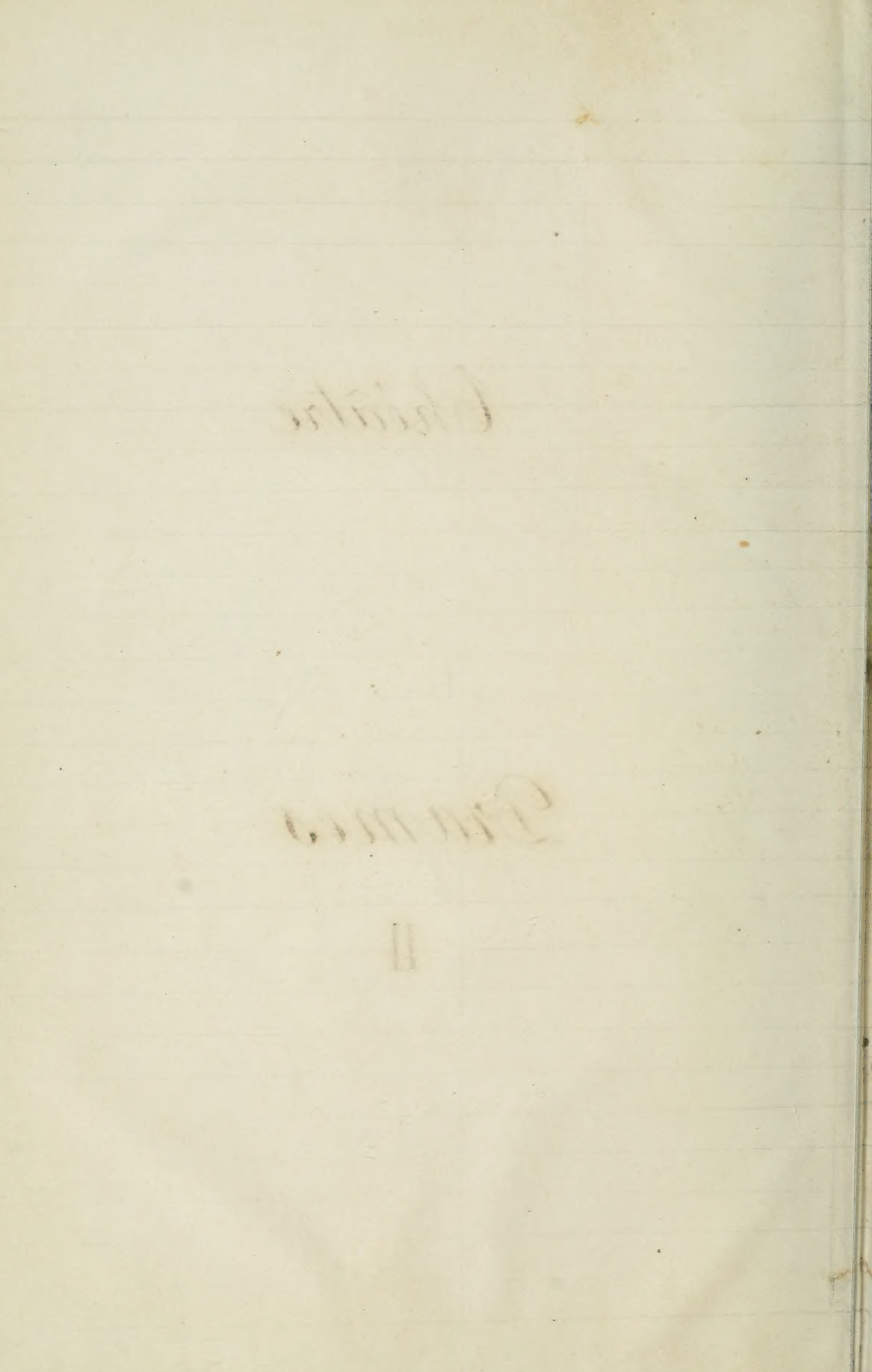




Théâtre

Drames

II



Auguste Maquet	Bathilde
Frédéric Soulié	Diane de Chivri
Rosier	Le manoir de Montlouvier
Lockroy, Anicet Bourgeois	Marie Rémond
N. Fournier, Dessarsin	Marguerite d'Yorck
Eugène Deligny	Rigobert
Frédéric Soulié	Le fils de la folle
Frédéric Soulié, Timothée Dehay	Le proscrit
Léon Halévy, Francis Cornu	Le château de Saint-Germain
de Balzac	Vautrin
P. Dinaux, Gustave Lemoine	L'abbaye de Castro
Charles Desnoyer	Montbailly
Félix Pyat	Les deux serruriers
Anicet Bourgeois, Gustave Lemoine	Mademoiselle de la Faille
Joseph Bouchardy	Les enfants trouvés
de Balzac	Paméla Giraud
Adolphe d'Ennery, Grangé	Les bohémiens de Paris
Dumanoir, Dennery	Don César de Bazan
Joseph Bouchardy	La soeur du muletier



ACTE III, SCÈNE V.

BATHILDE,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par M. Auguste Maquet,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DE LA RENAISSANCE (SALLE VENTADOUR), LE 14 JANVIER 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
DEWORDE	M. ALEXANDRE.	FRANÇOIS	M. FRESNE
MARCEL	M. MONTDIDIER.	BATHILDE D'ILLIÈRES.	Mlle IDA.
GUILLAUMIN	M. SAINT-FIRMIN.	GERMAINE	Mme MOUTIN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon. Au premier plan, à gauche, la chambre de Mme d'Illieres : vis-à-vis, à droite, une fenêtre. Au second plan, à gauche, porte d'un escalier de service : vis-à-vis, la chambre de Germaine. Porte au milieu, au fond.

SCENE PREMIERE.

GERMAINE, FRANÇOIS, *époussetant.*

Au lever du rideau, Germaine fait de la tapisserie près d'un gueridon à gauche.

FRANÇOIS.

Dites donc, madame Germaine !

GERMAINE.

Eh bien ?

FRANÇOIS.

Voilà dans la rue un jeune homme qui ne cesse pas de regarder ici.

GERMAINE.

C'est quelqu'un qui espionne, comme font beaucoup de gens de ma connaissance.

FRANÇOIS, *à part.*

C'est pour moi ça, merci ! (*Haut.*) C'est qu'il ne quitte pas de l'œil cette croisée.

GERMAINE.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

FRANÇOIS.

Mais il est très-bien couvert... venez donc voir.

GERMAINE.

Mêlez-vous de votre besogne et non pas de ce qu'on fait dans la rue, curieux. (*Elle va regarder.*) Encore M. Marcel !

FRANÇOIS.

M. Marcel !... ah ! vous le connaissez... vous voyez bien que je n'ai pas si mal fait de vous déranger.

GERMAINE.

Qu'est-ce que vous dites donc ?... je ne le connais pas.

FRANÇOIS.

Il est familier, dans ce cas-là ; voilà qu'il vous fait des signes... bon ! bon ! il traverse la rue, il frappe à l'hôtel... entendez-vous ?

GERMAINE.

Mon Dieu !

FRANÇOIS.

Ah ! ah ! dame Germaine, vous ne disiez pas cela, que vous aviez des intrigues avec des jeunes gens à manteaux !

GERMAINE.

Imbécile !

FRANÇOIS.

Si ce n'est pas vous, c'est donc Madame... ce n'est certainement pas pour moi que ce monsieur vient ici.

GERMAINE.

Et qui vous dit qu'il vient ici ?

FRANÇOIS.

Tiens, parbleu, je l'entends dans l'antichambre.

GERMAINE.

Allez-vous-en... vous avez fini votre ouvrage.

FRANÇOIS.

Un tête-à-tête... rien que cela ! On s'en va, madame Germaine.

GERMAINE, *lui indiquant un escalier de service.*

Par ici, s'il vous plaît.

FRANÇOIS.

Ah ! vous avez peur que je ne le rencontre... de mieux en mieux !

GERMAINE.

Allez, et ne raisonnez pas, ou je m'en plains à Madame.

FRANÇOIS.

Ah ! c'est cela... Je m'en plains à Madame ! Parce que vous êtes sa nourrice, vous vous croyez tout permis... vous allez vous plaindre à Madame, eh bien ! moi, je vais prévenir M. Deworde, ah !

Il sort.

GERMAINE.

Allez donc ! il est si rapporteur !

SCENE II.

GERMAINE, MARCEL.

GERMAINE.

Mon Dieu ! monsieur Marcel, c'est vous ?

MARCEL.

Qu'y a-t-il d'étonnant ? Est-ce que vous aussi m'avez oublié ?

GERMAINE.

Non, cependant j'aurais pu ne pas vous reconnaître, tant vous êtes changé !... Pauvre enfant ! voyons, que venez-vous chercher ici ?... Madame, n'est-ce pas ? toujours ?... Eh bien ! elle ne veut plus vous voir, elle ne pense plus à vous ; c'est inutile.

MARCEL.

En est-elle plus heureuse ?

GERMAINE.

Elle le dit, du moins.

MARCEL.

Il faut que je lui parle.

GERMAINE.

C'est bien difficile, mon cher enfant.

MARCEL.

Il faut que je lui parle, vous dis-je.

GERMAINE.

Elle espérait que vous étiez retourné à Tours.

MARCEL.

Oui ; mais j'en suis revenu. Ma mère est morte, Germaine.

GERMAINE.

Mon Dieu !

MARCEL.

Oui. Guillaumin, ce brave garçon que vous connaissez...

GERMAINE.

Qui me tenait compagnie pendant vos longues promenades dans le parc avec Madame... brave garçon, mais qui n'a pas la tête bien forte.

MARCEL.

Eh bien ! je l'avais laissé près de ma mère... Il m'écrivit vingt fois qu'elle était souffrante d'abord, puis malade, puis désespérée, sans pouvoir m'arracher d'ici, tant j'y étais retenu par mon fol amour ; enfin une de ses dernières lettres l'emporta : j'eus honte de moi, de laisser ma mère ainsi abandonnée aux soins d'un étranger... je partis. Ma pauvre mère ! j'arrivai pour recevoir son dernier soupir. Ce fut lorsque je l'eus perdue, Germaine, que je m'aperçus que j'aurais pu voir tous les jours cette bonne mère qui m'aimait, elle, de cet amour profond et infini qui résiste à tout, bien différent qu'il est de l'autre amour, et qu'au lieu de rester près d'elle, je l'avais abandonnée... pour qui ? pour une coquette, voyez-vous, Germaine, pour une femme qui ne m'aimait pas ; qui, dans son veuvage, sa solitude, son exil, m'a trouvé là, s'est aperçue que j'étais un peu moins ridicule que beaucoup de mes compatriotes, et ne s'est pas doutée que son caprice d'un jour ferait le mal-

heur de toute ma vie, à moi... Ah! ma mère! quand je pense que je l'ai presque laissée mourir seule, pour suivre de loin les pas de cette femme qui m'en récompense ainsi... Tenez, Germaine, j'ai là quelque chose qui ressemble à un remords, mais je ne me serai pas mis ce remords dans le cœur pour rien : je suis revenu à Paris pour voir Bathilde, et je la reverrai; cette fois, il n'y a plus de considération humaine qui puisse me retenir. Les droits que donne sur elle une femme...

GERMAINE.

Arrêtez, monsieur Marcel, ces droits n'ont jamais été de nature à autoriser une poursuite aussi acharnée.

MARCEL.

Elle vous a dit cela, n'est-ce pas?

GERMAINE.

Et vous la démentiriez, ce qui ne serait pas d'un honnête homme, monsieur Marcel, que je connais trop bien l'enfant que j'ai élevée pour rien croire de ce que vous pourriez dire.

MARCEL.

Aussi, Germaine, je ne vous dirai qu'une chose. Il faut que je revoie Bathilde.

GERMAINE.

Ah! mon Dieu, vous me faites trembler pour elle.

MARCEL.

Et vous avez tort. Elle n'a rien à craindre si elle me reçoit. Non, voyez-vous, autant la jalousie peut me porter à je ne sais quelles folies, autant, si je retrouve son amour d'autrefois... car, vous le savez, elle m'a aimé.

GERMAINE.

Hélas! oui, je le sais; mais cet amour dont vous parlez a disparu tout-à-coup comme si elle en avait honte; et toutes les fois que j'ai voulu lui parler de vous, elle m'a imposé silence. Que s'est-il donc passé? dites-le-moi, vous, puisqu'elle ne veut pas me le dire.

MARCEL.

Rien.

GERMAINE.

Oh! je suis bien sûre du contraire; il faut que vous lui ayez causé quelque grand chagrin.

MARCEL.

Qu'importe ce qui s'est passé! Germaine, tout ce que je sais, c'est que si elle ne m'aime plus, je l'aime encore, moi. Eh bien, donnez-lui un conseil; c'est de ne pas me traiter comme elle le fait, ainsi qu'elle traiterait un inconnu. Je suis un composé d'extrêmes, il y a en moi autant de bon que de mauvais; et croyez-moi, tout le monde n'en pourrait pas dire autant. Ainsi donc, je vais la revoir, n'est-ce pas?

GERMAINE.

Je n'ai pas dit un mot de cela.

MARCEL.

Oui; mais je l'ai dit, ma bonne Germaine... (*On sonne.*) Tenez, voilà Bathilde qui sonne, preuve qu'elle est visible. Eh bien, annoncez-moi.

GERMAINE.

Écoutez... c'est impossible que vous entriez; ainsi, croyez-m'en, moi, votre bonne Germaine, qui vous aime toujours comme son second enfant, ce qui est peut-être mal, mais ce dont elle ne peut s'empêcher. Soyez raisonnable, allez-vous-en, et j'irai vous donner des nouvelles.

MARCEL.

Non pas; puisque me voilà tout porté, je les attendrai.

GERMAINE.

Mais êtes-vous fou?

MARCEL.

Au contraire, je commence à devenir sage!

GERMAINE.

Dieu! j'entends madame.

MARCEL.

Ah! enfin!...

GERMAINE.

Voyons... pour moi, monsieur Marcel, je vous en supplie, pour moi, pauvre femme, qui serais perdue si j'étais obligée de me séparer de Bathilde; pour moi, qui ne vous ai rien fait, ne vous présentez pas ainsi devant elle sans que j'aie eu le temps de la prévenir, de m'excuser, là, si vous voulez que je vous dise le mot : entrez dans ma chambre, je frapperai quand il sera temps.

MARCEL.

Je le veux bien; mais songez que je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir vue, sans lui avoir parlé... Où est votre chambre?

GERMAINE, *ouvrant une porte latérale.*

Là, là, au bout du corridor... allez... merci, mon enfant... allez, allez, et pas un mot, n'est-ce pas?... Attendez-moi... vous me le promettez?

MARCEL.

Moi, je ne promets rien; tout dépendra des circonstances.

GERMAINE.

Mais allez donc, méchant... entêté!... (*Marcel sort.*) Il était temps!

SCENE III.

BATHILDE, GERMAINE.

BATHILDE.

Que se passe-t-il dans la maison, que personne ne vient quand j'appelle, ni vous, ni Joséphine?

GERMAINE.

Joséphine est allée chez la marchande de modes, et moi, madame, moi j'étais occupée.

BATHILDE.

C'est-à-dire que tu n'as pas voulu venir quand je sonnais, n'est-ce pas?... pour me faire souvenir que tu n'es point femme de chambre, et que je dois t'appeler autrement que les domestiques. Sois tranquille, ma bonne Germaine, je ne l'oublie pas, non plus que ton dévouement éternel.

et dont je viens te demander une nouvelle preuve.

GERMAINE.

Oh! tout ce que vous voudrez, vous le savez bien, mon Dieu!

BATHILDE, *s'asseyant.*

C'est que j'ai besoin de ton dévouement et même de tes conseils.

GERMAINE.

De mes conseils à moi?... vous voulez rire!

BATHILDE.

Non, non; je suis dans une position cruelle!... j'ai besoin qu'on veille sur moi, qu'on prenne sur mon cœur une autorité que ma mère en mourant n'a transmise à personne... que mon mari a exercée en ami... en père; aussi tu sais si malgré la disproportion de nos âges j'ai eu une seule faute, une seule pensée mauvaise à me reprocher tout le temps qu'il a vécu; et puis il est mort, et je me suis retrouvée seule.

GERMAINE.

Et M. Deworde, son neveu, qui vous aimait tant, et à qui il vous a recommandée, ou plutôt léguée, vous l'oubliez?...

BATHILDE.

Non, je ne l'oublie pas, et j'ai pour Deworde plus que de la reconnaissance; mais Deworde était en Angleterre lorsque mon mari est mort, trop occupé de ses établissemens industriels pour revenir en France veiller sur une pauvre veuve. Je suis donc restée six mois abandonnée à moi-même. Eh bien, pendant ces six mois, Germaine, il s'est passé pour moi une de ces choses fatales qui mettent en question le bonheur de toute la vie!

GERMAINE.

Grand Dieu! ce que M. Marcel m'a laissé soupçonner serait-il vrai?

BATHILDE.

Marcel t'a laissé soupçonner quelque chose! Ah!...

GERMAINE.

Ma chère enfant, au nom du ciel, ayez donc confiance en moi!

BATHILDE.

Je n'ai rien à me reprocher, Germaine; que cela vous suffise.

GERMAINE.

Et c'est tout ce que je veux savoir, mon Dieu! mais comment avez-vous peur de lui alors, si vous n'avez rien à vous reprocher?

BATHILDE.

Voilà où est le secret que je ne puis te dire, Germaine; mais j'ai des raisons de le craindre. Long-temps, je me trompai sur son compte; ce que j'avais pris en lui pour de l'amour, c'était de la passion; ce que je croyais de la jalousie, c'était de l'égoïsme. Marcel est capable de tout, non point par amour, mais par orgueil; il me verrait à ses pieds qu'il n'aurait pas pitié de moi. Crois-tu que si je n'avais pas acquis la conviction de ce que je dis, j'eusse refusé de l'épouser... Il n'est pas riche, je le sais bien; mais je l'étais, moi, et assez pour deux.

GERMAINE.

Cependant il vous aimait de tout son cœur. Rappelez-vous le jour où il a exposé sa vie pour sauver la vôtre.

BATHILDE.

Ne me parle jamais de ce jour... de ce jour date mon malheur, Germaine... il eût mieux valu qu'il me laissât mourir que de me sauver à ce prix!... Germaine, jamais un mot qui me rappelle cette journée... jamais.

GERMAINE.

Je vous obéirai, quoique je ne comprenne rien à votre défense; mais alors, si vous lui avez ôté tout espoir, pourquoi vous suit-il ainsi partout?

BATHILDE.

Voilà ce qui m'effraie justement: si Deworde s'apercevait qu'un homme est sans cesse sur mes pas, me suivant à l'église, à la promenade, que penserait-il d'une pareille assiduité? J'espérais avoir quelque relâche; depuis un mois je ne l'avais pas aperçu; hier je l'ai retrouvé à l'Opéra, au fond d'une baignoire: tiens, veux-tu que je te dise, Germaine? j'ai un pressentiment que tout cela finira mal.

GERMAINE.

Mon Dieu, mon Dieu! que faire?

BATHILDE.

Eh bien! Germaine, il faut que tu ailles le trouver; tu sais où il demeurait?

GERMAINE.

Certainement; mais que lui dirai-je, moi?

BATHILDE.

Fais-lui comprendre qu'en rentrant dans le monde j'ai besoin de toute cette considération sans laquelle une femme ne peut vivre, et qu'il me ferait perdre par un pareil acharnement; qu'il m'oublie, mon Dieu! il trouvera mille femmes plus jolies que moi. Qu'ai-je donc, pour qu'il s'attache ainsi à ma personne?

GERMAINE.

J'ai bien peur de ne rien obtenir.

BATHILDE.

Tu prieras, tu supplieras; au fond il n'est pas méchant.

GERMAINE.

Ne devriez-vous pas le voir vous-même?

BATHILDE.

Oh! jamais! si Deworde savait cela, au point où nous en sommes maintenant, quand, ce soir même, j'ai promis d'annoncer à nos amis notre prochain mariage. Non, Germaine, non, lorsque j'ai rencontré pour la première fois Marcel, il n'était question de rien encore entre moi et Deworde. Je pouvais donc l'aimer sans crime, et je ne dois compte à Deworde de ma conduite que depuis le jour où j'ai accueilli ses prétentions. Mais de ce jour je veux demeurer pure, même de pensée, et pour cela, il ne faut pas que je revoie Marcel; d'ailleurs j'aime Deworde, vois-tu, et revoir Marcel, cela me serait impossible.

GERMAINE.

Ah! mon Dieu!

BATHILDE.

Eh bien! quoi, tu n'oses pas aller chez lui?

GERMAINE.

Oh! ce n'est pas cela.

BATHILDE.

Qu'est-ce alors?

GERMAINE.

C'est qu'il ne voudra pas quitter Paris.

BATHILDE.

Il faut bien cependant qu'il le quitte, ou s'il ne le quitte pas, je partirai, moi.

GERMAINE.

Vous?

BATHILDE.

Sans doute: si le moindre bruit de ce mariage arrivait jusqu'à lui avant que tout ne fût terminé, je serais perdue, il ferait tout pour l'empêcher, et alors, vois-tu, il n'y a plus de bonheur pour moi!

GERMAINE.

Mais ne serait-ce pas plus terrible encore pour vous, s'il l'apprenait après?

BATHILDE.

Quand il n'aura plus d'espoir, peut-être se découragera-t-il? Ce qu'il ferait alors serait une vengeance sans excuse! Je le crois trop honnête homme pour me perdre sans autre but que de me perdre, et lorsqu'il saura que je ne puis plus revenir à lui... Va donc, ma bonne Germaine, va.

GERMAINE.

Madame!

BATHILDE.

Eh bien?

GERMAINE.

Oh! vous allez me gronder; mais je vous le jure, ce n'est pas ma faute!

BATHILDE.

Quoi?

GERMAINE.

Il m'a tant priée!

BATHILDE.

Tu l'as donc vu?

GERMAINE.

Oui.

BATHILDE.

Où?

GERMAINE.

Ici.

BATHILDE.

Ici, malheureuse! ici!... Marcel ici! qui l'a introduit?

GERMAINE.

Il est venu.

BATHILDE.

Oh! mon Dieu! mais il a entendu raison, n'est-ce pas? il est parti, en promettant de ne plus revenir?

GERMAINE.

Il est là.

BATHILDE.

Où, là?

GERMAINE.

Dans ma chambre.

BATHILDE.

Dans ta chambre! oh!

GERMAINE.

Heureusement que M. Deworde est pour toute la journée à Savigny.

BATHILDE.

Oui; car s'il était ici, je serais perdue! O mon Dieu! que faire? Oui, tu as raison; c'est bien heureux que Deworde soit absent, cela nous donnera du temps.

FRANÇOIS, *annonçant.*

Monsieur Deworde.

BATHILDE.

Grand Dieu!

GERMAINE.

Miséricorde!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DEWORDE.

BATHILDE.

Comment, comment? c'est vous? vous-même... en vérité?

DEWORDE.

Eh bien! oui, c'est moi, chère Bathilde. Qu'y a-t-il d'étonnant?

BATHILDE.

Rien... au contraire; mais vous aviez dit que vous étiez forcé d'aller aujourd'hui à la campagne, et je ne comptais pas sur le plaisir de vous voir avant la nuit.

DEWORDE.

J'ai pensé qu'il était bien égoïste à moi de vous laisser tous les ennuis de ce bal, et de venir seulement pour profiter de ses plaisirs; de sorte que j'accours me mettre à votre disposition pour toute la journée.

BATHILDE.

Ah! c'est charmant et bien aimable à vous! mais tout est presque terminé.

DEWORDE.

Voilà encore des billets sur cette table; n'avez-vous point fait toutes vos invitations?

BATHILDE.

Si fait, monsieur, et à moins que vous n'en ayez quelques-unes à y joindre...

DEWORDE.

Une seule, pour un parent qui m'arrive de Tours, un provincial qu'on m'envoie à dégrossir.

BATHILDE.

Amenez-le, c'est plus simple.

DEWORDE.

Eh bien! ainsi ferai-je, avec votre permission

BATHILDE.

N'êtes-vous pas à moitié maître ici?... faites comme si vous l'étiez tout-à-fait.

DEWORDE.

Vous êtes charmante... (*A part.*) Que m'avait donc dit cet imbécile de François!...

BATHILDE.

Eh bien! puisque vous voilà, mon ami... passez donc dans les salons, afin de voir comment s'en tirent les tapissiers... Vous savez combien ces gens ont besoin d'être dirigés par un homme de goût; moi, j'ai ma toilette à achever... puis une lettre à écrire à ma sœur, qui est souffrante...

DEWORDE.

Vraiment!... Claire....

BATHILDE.

Oui, j'ai reçu des lettres de Fleury.

DEWORDE.

Serait-ce dangereux?...

BATHILDE.

J'espère que non!... Allez, pour que je sois prête de bonne heure...

DEWORDE.

Vous me donnez carte blanche?

BATHILDE.

Voulez-vous une procuration écrite?

DEWORDE.

Non pas... je crois à tout ce que vous me dites... par cela même que c'est dit par vous!...

BATHILDE.

Allez donc.

DEWORDE.

Au revoir!... Puis-je disposer de François?

BATHILDE.

Parfaitement.

Elle sonne, François entre.

DEWORDE.

Eh bien, va chez moi, et si un jeune homme de Tours vient me demander, amène-le ici; je vous le présenterai tout de suite... tenez, et ce sera un ennui de moins pour ce soir. Vous permettez?

BATHILDE.

Comment donc?

DEWORDE, *à part.*

Ce François est stupide avec ses visions.

Il sort.

SCENE V.

BATHILDE, GERMAINE.

GERMAINE, *ouvrant la petite porte.*

Est-il parti?

BATHILDE.

Il sort; mais pour quelques minutes seulement.

GERMAINE.

Quitte-t-il l'hôtel?

BATHILDE.

Non... il est là dans les salons.

GERMAINE.

Oh! mon Dieu! et voilà M. Marcel qui s'impatiente sans doute, et qui ouvre la porte!...

BATHILDE.

Fais-lui signe...

GERMAINE.

Ah bien! oui!...

BATHILDE.

Alors, va au moins de ce côté, que Deworde ne rentre pas sans que nous soyons prévenus.

GERMAINE.

J'y vais.

Elle sort.

SCENE VI.

BATHILDE, *puis* MARCEL.

BATHILDE.

Oh! je suis à moitié morte!...

MARCEL.

A l'effet que vous produit ma présence, je comprends, madame, que vous l'avez évitée aussi long-temps que la chose vous a été possible.

BATHILDE.

C'est que l'insistance avec laquelle vous avez cherché cette entrevue m'indique une résolution prise d'être sans pitié pour moi.

MARCEL.

Vous auriez pu tout aussi bien, madame, y reconnaître l'impossibilité où je suis de vivre sans vous voir. Vous vous seriez alors rapprochée davantage de la vérité, tout en me faisant une injure moins grande.

BATHILDE.

Votre premier soin, monsieur, et peut-être aurais-je dû dire votre premier devoir, était de prendre en pitié la femme qui vous doit toutes ses douleurs passées, et qui vous devra probablement tous ses chagrins à venir. Vous n'avez pas cru devoir le faire... c'est bien... vous m'avez forcée à vous voir... vous avez quelque chose à me dire... parlez... j'écoute!...

MARCEL.

Bathilde! ai-je l'air d'un ennemi, je vous le demande, pour que vous me receviez ainsi?...

BATHILDE.

Aussi je suis calme. Pourquoi me voudriez-vous du mal, à moi, qui ne vous en ai jamais fait?...

MARCEL.

Ne dites pas cela, Bathilde; car je pourrais vous rendre bien malheureuse avant de vous faire souffrir la millième partie de ce que j'ai souffert! C'est au point, Bathilde, que mon amour pour vous... et Dieu sait si je vous aime, était tout près de se changer en haine.

BATHILDE.

En haine?... le mot est étrange de votre part! Il me semble que si l'un de nous deux a le droit de haïr... c'est moi... et cependant je ne vou hais pas, monsieur!

MARCEL.

Pardon!... mais je suis aigri par la souffrance...

malheureux... bien malheureux... croyez-moi... tout cela par vous. Depuis que vous ne m'aimez plus il y a quelque chose de brisé en moi qui désorganise toute ma vie ; quoi ? je l'ignore ; seulement je sais que si vous me disiez encore une fois : Marcel, je t'aime !... je redeviendrais doux et tranquille comme un enfant... un mot, ce n'est rien... un mot est si facile à prononcer ! Vous me l'avez dit autrefois, ce mot !... Eh bien ! dites-le encore... et je n'ai plus de loi que la vôtre, de volonté que la vôtre, d'existence que la vôtre. Mon Dieu ! vous vous êtes trompée sur mon compte, ce que vous avez pris pour de la menace, c'était de la prière... Vous vous plaignez que je vous ai suivie, persécutée, gardée ; un avare en fait autant de son trésor : vous êtes ma seule richesse, ma seule félicité ; aussi, lorsque je pense que je puis vous perdre... que je vous ai perdue... car je n'ai plus que bien peu d'espérance, Bathilde, tenez, je deviens fou ! mais il n'en sera pas ainsi que vous le croyez... j'ignore ce que me cachent ces inquiétudes... toutefois sachez bien une chose : c'est qu'on peut m'éloigner, mais non me faire céder la place... Si vous n'êtes point à moi, Bathilde, écoutez bien ce que je vous dis... jamais vous ne serez à un autre... j'ai des droits, je les maintiendrai !

BATHILDE.

Des droits, monsieur !... Vous osez parler de vos droits !... Faut-il que je vous rappelle comment vous les avez acquis, ces droits ?... Je perdis mon mari, que j'avais vingt ans à peine... Il avait été pour moi un père plutôt qu'un époux... Je n'avais chez ma mère jamais eu l'occasion d'aller dans le monde... A peine si une parole d'amour était parvenue à mon oreille... Je vous vis dans mon château de la Touraine, où j'étais allée chercher la solitude d'une veuve... Là, pour la première fois, j'entendis parler une langue inconnue, nouvelle, enivrante... Je vous crus... je vous aimai... je pensai un instant que je pourrais vous remettre le bonheur de toute ma vie ; je me confiai en vous comme en un frère, comme en un ami, comme en un homme loyal enfin : cette sécurité me perdit... Sans défiance, dans nos longues promenades sur l'eau, je passais des heures entières à vous écouter, et, à défaut de ma bouche, mon cœur vous répondait... Un soir, perdu dans cette rêverie que je partageais, vous oubliâtes le soin du bateau ; il faisait nuit, il alla heurter à un rocher, et chavira... Je jetai un cri... c'était un adieu au monde ; car je me croyais perdue... Je m'évanouis... pensant mourir, mourir heureuse, mourir pure... Je revins à moi... vous m'aviez sauvé la vie et volé l'honneur... Vous ne vous étiez pas fié à mon amour ; vous vouliez me lier à vous par la honte... Je vous pardonnai... c'est tout ce que je pouvais faire... je ne vous aimais plus... Maintenant, osez parler de vos droits... monsieur, les voilà !... Sont-ils de ceux qu'un honnête homme peut faire valoir, je vous le demande ?... Maintenant, que me voulez-vous ? pourquoi me poursuivez-vous ainsi depuis six mois que j'ai quitté Tours ?... Que venez-vous faire chez moi ?... Vous me compromettez... vous me perdez !...

MARCEL.

Moi, vous perdre... moi, vous compromettre en vous parlant !... je ne vous comprends pas.

BATHILDE.

Mais songez-y donc, je suis entourée de ma famille ; j'ai à Paris même une tante, supérieure du couvent de la Visitation, femme de mœurs sévères, qui, sur un seul soupçon, cesserait de me recevoir... j'ai tout autour de moi mes domestiques, mes gens, ces ennemis naturels qu'on est forcé de ménager sans cesse... qui n'ont besoin que d'un mot pour deviner toujours au-delà de la vérité... Mais votre présence ici peut m'être funeste, monsieur... tuer ma réputation, voilà tout... Et vous vous étonnez que je craigne ?... Voyons, faut-il que je vous supplie ?

MARCEL.

Vous avez raison... mais je n'exige pas d'être reçu chez vous, moi. A Tours... je n'allais pas au château... Nous nous rencontrions ; mais alors vous m'aimiez ; et quand on aime, on ne craint ni famille, ni parens, ni domestiques ; on ne craint qu'une chose, c'est de ne plus être aimé. Eh bien ! Bathilde, ne pouvons-nous pas nous rencontrer à Paris comme nous le faisions à Tours ?... Personne n'épie vos démarches... Si vous n'osez rien dire à Germaine, j'ai un ami auquel je puis me confier, moi !

BATHILDE.

Marcel, vous ne serez content que lorsque je serai perdue... un ami ! un confident !... Mais voyez donc où vous m'entraînez !...

MARCEL.

Un confident qui n'a jamais vu, qui ne verra jamais votre visage, qui n'a jamais su, qui ne saura jamais votre nom, n'est pas un indiscret fort à craindre... Promettez-moi que vous me reverrez, Bathilde, que vous ne me forcerez pas à employer le moyen dont je me suis servi aujourd'hui, et qui me répugne encore plus qu'il ne vous effraie... Promettez-moi...

GERMAINE, *entrant, à l'oreille de Bathilde.*

Monsieur Deworde !...

BATHILDE.

Grand Dieu !

MARCEL.

Qu'avez-vous ?

BATHILDE.

Une visite... un parent de M. d'Illières... un des hommes, vous le comprenez, par conséquent... desquels je désire le plus vivement éloigner les soupçons.

MARCEL.

Eh bien ! une promesse, et je me retire.

BATHILDE.

Que vous abusez impitoyablement de ma position !...

MARCEL, *avec violence.*

Oh ! voilà ce qui rend la mienne affreuse, c'est que je sois forcé d'exiger...

BATHILDE.

Silence!... silence!... ne parlez pas si haut... On ne parle pas ainsi à une femme, à moins qu'on ait le droit de le faire... Et ce droit, aux yeux des moins clairvoyans, comment l'acquiert-on?...

MARCEL.

Un mot, et je me retire... Sinon...

BATHILDE, *avec hauteur.*

Eh bien!...

MARCEL.

Eh bien! je reste... Vous me présenterez à votre parent...

BATHILDE.

J'irai, monsieur...

MARCEL.

Vous me dites cela d'une manière étrange.

BATHILDE.

Je vous le dis comme une femme que l'on force. N'en demandez pas davantage... Voyez, on vient.

MARCEL.

Et quand aurai-je l'honneur de vous voir?

BATHILDE.

Demain.

MARCEL.

Comment saurai-je l'heure?

BATHILDE.

Germaine vous préviendra. (*Deworde paraît.*) Adieu, monsieur Marcel.

MARCEL, *s'inclinant.*

Madame, j'ai l'honneur...

Les deux hommes se rencontrent à la porte et se saluent; Marcel sort.

SCENE VII.

BATHILDE, DEWORDE.

DEWORDE, *le regardant s'éloigner.*

Serait-ce là cet homme dont François m'a parlé?... Marcel, je ne connais pas ce nom.

BATHILDE, *émue.*

Ah! vous voilà!... Eh bien! qu'avez-vous donc?...

DEWORDE.

Rien... Je regarde ce monsieur qui sort.

BATHILDE.

Comment trouvez-vous les tapisseries?

DEWORDE.

Fort élégantes... Vous l'avez congédié bien brusquement, ce me semble?

BATHILDE.

C'est un importun, et puis je désirais me retrouver seule avec vous... Et les fleurs?...

DEWORDE.

Très-fraîches... Comment est-ce un importun?... Et alors, si c'est un importun, pourquoi le recevez-vous?

BATHILDE.

Mon Dieu! je le reçois comme on reçoit tout le monde... La vie est un composé de petits devoirs qui sont presque tous des ennuis!

DEWORDE.

Cependant, si vous aviez quelque affaire avec ce jeune homme?

BATHILDE.

Aucune... Aurez-vous un joli costume pour mon bal?

DEWORDE.

Je serai en frac, tout bonnement, chère amie... Vous ririez trop de me voir affublé de quelque costume, d'autant plus grotesque qu'il serait plus prétentieux... Non, j'ai pour principe d'éviter toute occasion d'être ridicule aux yeux des personnes que j'aime... Un ridicule suffit pour blesser l'amitié et tuer l'amour!... Puis, ne devez-vous pas annoncer notre mariage à nos amis? Le moyen de leur présenter pour futur époux un astrologue ou un arlequin!...

BATHILDE.

Oh! cette démarche est bien éclatante et bien décisive!... Si nous attendions encore...

DEWORDE.

N'était-elle point convenue?

BATHILDE.

Sans doute; mais en y réfléchissant...

DEWORDE.

Vous vous repentez de vous être engagée envers moi, et vous ne voulez pas vous engager envers les autres.

BATHILDE.

Qui vous dit cela, cher Lucien?... Mais à quoi bon mettre tant de gens indifférens dans la confidence de notre bonheur?... Il me semble que c'est le profaner que de le livrer ainsi à la merci de la foule.

DEWORDE.

Vous craignez l'éclat, madame... Il y a dans cette timidité quelque chose qui me charmerait sans doute, si depuis ce matin, je l'avoue, je ne voyais en vous un changement qui m'inquiète... Vos manières ne sont plus les mêmes; vos yeux semblent toujours chercher ou fuir quelque chose. Écoutez, chère Bathilde, certes, vous ne doutez pas de mon affection pour vous... Femme de mon oncle, à qui je devais tout, puisque mon père et ma mère, à moi, étaient morts sans fortune... je vous vis chez lui; je ne vous dirai pas quelle impression votre aspect d'abord, puis votre grâce, votre bonté, produisirent sur mon cœur... Je n'osai point m'arrêter à examiner le sentiment que j'éprouvais... Mme d'Illières devait m'être sacrée... Je pouvais l'adorer comme divinité; mais non l'aimer comme femme... Je partis pour l'Angleterre, où les bienfaits de mon oncle me permettaient de fonder un grand établissement... Cet établissement était à sa plus haute prospérité, lorsque j'appris que mon oncle venait de mourir, en me recommandant, à moi, sa jeune femme qu'il laissait seule et isolée... Je vendis tout, Bathilde... je revins avec l'intention d'être pour vous un frère, un ami... je n'osais parler d'une préten-

tion plus hardie, d'un titre plus doux... Vous m'avez encouragé peut-être... j'ai offert un appui plus réel, plus direct; vous l'avez accepté... Un mot de vous, Bathilde, m'a fait le plus heureux des hommes; mais seulement parce que j'ai cru voir que ce mot m'avait été dit dans toute la liberté de votre cœur... Du moment où il n'en serait pas ainsi, rien n'est convenu, rien n'est fait... Un regret dans votre esprit aujourd'hui sera demain un remords dans votre cœur; cela ne se peut pas, cela ne doit pas être... Soyez franche, Bathilde, dût votre franchise me rendre malheureux... j'aime mieux souffrir que craindre... être certain de ma douleur que douter de votre amour.

BATHILDE.

Mais vous ai-je rien dit qui ressemble à cela?... Et se peut-il que vous ne compreniez pas, Deworde, qu'à l'approche d'un pareil instant l'on éprouve une émotion étrange et inconnue?... oui, inconnue, monsieur; car vous ne croyez pas que je l'aie ressentie, quand à l'âge de seize ans, on est venu me tirer du couvent où ma tante m'avait élevée, pour m'annoncer que j'allais épouser M. d'Illières... Puis, voyez-vous, Lucien, depuis ce temps j'ai vécu dans le monde; je l'ai vu plein d'êtres envieux et malfaisans qui guettent votre bonheur pour le mettre en pièces aussitôt que vous le laissez échapper... Que voulez-vous? c'est une folie peut-être... Je me sens mal a l'aise, je voudrais être loin d'ici... Il me semble que je vous aimerais mieux encore si nous avions changé de pays et de ciel!...

DEWORDE.

A merveille!... je ne demande pas mieux que de voyager, pourvu que je vous emmène avec moi... Mais un voyage n'est possible que lorsque tout sera terminé; vous ne pouvez suivre qu'un mari...

BATHILDE.

Oui... Eh bien! je voudrais pouvoir vous suivre à l'instant... Vous m'aimez, Lucien; mais que faut-il peut-être pour tuer cet amour? un soupçon, une calomnie!...

DEWORDE.

Et qui oserait vous calomnier, vous, si bonne et si pure?

BATHILDE.

Un ennemi.

DEWORDE.

Mais qui pourrait donc être votre ennemi, à vous?

BATHILDE.

Eh! mon Dieu! qui n'en a pas?... Un homme a un ennemi, il le cherche, il le découvre, il l'attend ou va le trouver, l'attaque ou se défend; mais une femme, que peut-elle faire?... On lui souffle un mensonge au visage, et elle est ternie, et souvent perdue

DEWORDE.

Vous êtes sinistre aujourd'hui... Cette visite de ce matin vous a fort contrariée, je le vois. Maudit soit ce M. Marcel!...

BATHILDE.

Marcel!... D'où savez-vous comment il s'appelle?

DEWORDE.

C'est vous-même qui l'avez nommé en prenant congé de lui.

BATHILDE.

Non, ce n'est pas précisément ce jeune homme qui m'a tourmentée, je vous jure; non, c'est le monde en général... Puis ma sœur tombée malade juste au moment où je vais donner ce bal...

DEWORDE.

Auriez-vous reçu des nouvelles plus récentes?

BATHILDE.

Oui.

DEWORDE.

Et elle serait plus dangereusement...

BATHILDE.

Elle est plus souffrante, du moins.

DEWORDE.

Vous me cachez quelque chose.

BATHILDE.

Non, je ne vous cache rien.

DEWORDE.

Est-ce donc cette maladie seulement qui, de gaie que vous étiez hier, vous fait si triste aujourd'hui?

BATHILDE.

Oui, cela m'inquiète horriblement... Cette opposition de ma sœur malade au fond de la Normandie, tandis que je donne une fête à Paris!...

DEWORDE.

Eh bien! voulez-vous que je vous dise ce qu'il faut faire, chère Bathilde?...

BATHILDE.

Oh! dites-le-moi, Lucien, et je le ferai.

DEWORDE.

Après ce bal, partez pour Fleury.

BATHILDE.

Oui, oui, vous avez raison; partir, quitter Paris... Je partirai à minuit!...

DEWORDE.

Cela me paraît de bien bonne heure pour une maîtresse de maison... Savez-vous une chose, Bathilde?... c'est que vous avez l'air de vouloir m'échapper!...

BATHILDE.

Si vous êtes jaloux, que vous dirai-je?

DEWORDE.

Moi, jaloux?...

BATHILDE.

Alors je resterai.

DEWORDE.

Mais non... d'ailleurs, dans deux ou trois jours ne puis-je pas aller vous rejoindre?

BATHILDE.

Oh! c'est vrai... et notre mariage?... Eh bien! notre mariage a-t-il impérieusement besoin d'être célébré à Paris? Ne peut-il se faire là-bas? dans le silence et dans le mystère? Serons-nous moins heureux, parce que personne ne saura notre bonheur?...

DEWORDE.

Ah! vous voilà donc redevenue charmante et bonne comme toujours. Est-ce que je vous demande Paris, moi? Qu'importe le coin du monde où vous me direz oui... où vous jurerez de m'aimer toujours!... C'est dit; partez avec Germaine après le bal, et moi, dans trois jours, je vous rejoins.

BATHILDE.

Vous chargez-vous de commander les chevaux?

DEWORDE.

Certainement.

BATHILDE.

De veiller à ce que la calèche soit dans la cour à deux heures?

DEWORDE.

Sans doute.

BATHILDE.

Eh bien! allez... allez vous occuper de tous ces détails...

DEWORDE.

Mais, bon Dieu! nous avons le temps.

BATHILDE.

Oh! si vous saviez comme je suis soulagée et joyeuse!...

DEWORDE.

Vous ne me le diriez pas, que je le vois bien.

BATHILDE.

Je suis si contente de quitter ce Paris que je déteste!...

DEWORDE.

Hier vous ne pouviez pas vous en passer!...

BATHILDE.

Un reproche?...

DEWORDE.

Eh! non... est-ce que vous n'êtes pas adorable, même dans vos caprices?...

BATHILDE.

Allons, si vous commencez à me gâter comme cela!...

DEWORDE.

Je ne vous gâte pas!... je suis heureux de votre bonheur présent et de mon bonheur futur, voilà tout!...

BATHILDE.

Alors, faites tout ce que vous pourrez pour l'activer. Allez pour ces passeports, pour ces chevaux... Allez, et revenez vite m'aider!...

DEWORDE.

Votre main! j'y vais, Bathilde.

FRANÇOIS, *entrant.*

Le parent de monsieur est là.

DEWORDE.

Quel parent?...

FRANÇOIS.

Mais ce monsieur de Tours, que monsieur m'a dit d'amener.

BATHILDE, *inquiète.*

Quelqu'un de Tours?...

DEWORDE

Ah! c'est vrai!... Bathilde, permettez-vous?... c'est ce parent qui m'arrive de province et qui veut voir le monde parisien. Il m'a prié de l'introduire chez mes amis, et je vais vous le présenter.

BATHILDE.

Mais je suis dans un négligé par trop intime, et tout au plus bon pour vous!... un étranger... il est impossible que je le reçoive ainsi; deux secondes, et je suis à vous.

DEWORDE.

Je vous donne cinq minutes... allez. (*Bathilde sort.*) François, faites entrer.

FRANÇOIS, *annonçant.*

M. Guillaumin.

SCENE VIII.

DEWORDE, GUILLAUMIN.

GUILLAUMIN.

Ah! vous voilà donc enfin!... Tiens... tiens... tiens... est-ce que vous avez deux domiciles, vous... à cause de la garde nationale? hein?...

DEWORDE.

Non, mon cher Guillaumin... je suis ici chez une amie!...

GUILLAUMIN.

Oh! c'est que c'est mon cauchemar, la garde nationale... Je quitte Tours rien que pour ne pas la monter... Ah! une amie... amie, hein! avec un *e* à la fin? Sexe féminin... bon... vous allez me présenter alors?...

DEWORDE.

C'est pour cela que je vous ai fait venir.

GUILLAUMIN.

Vous êtes bien gentil... je suis sûr que vous n'occupez aucun grade dans la garde nationale?

DEWORDE.

J'espère que vous êtes descendu chez moi.

GUILLAUMIN.

Non, merci, cousin... vous avez trop d'affaires, je vous aurais gêné; d'ailleurs je viens à Paris pour y rester.

DEWORDE.

Eh bien! il faut prendre un joli logement de garçon. Je vous en ferai chercher un par François, et je vous enverrai mon tapissier.

GUILLAUMIN.

Un logement en mon nom!... ah! bien oui!... pour qu'on me mette sur les contrôles... non, non, je loge chez un ami, il montera la garde pour nous deux... chez Marcel, rue Taitbout, nº 11.

DEWORDE, *à part.*

Marcel! n'est-ce pas le nom de ce monsieur?...

GUILLAUMIN.

Enfin, me voilà! j'ai fait mes trois jours de prison, et j'arrive purgé de mon jugement... Maintenant, vous m'avez promis de me présenter à une dame, il me la faut.

DEWORDE.

Elle est à sa toilette.

GUILLAUMIN.

Ah! c'est que j'ai reconnu que la vie est une chose fort monotone en province, et je veux égayer la mienne avec des folies, ou l'assombrir avec des passions... le cœur que je poursuis, la femme que j'ai rêvée est ici... et ma foi, je la trouverai... Gare à vous!

DEWORDE.

Cependant, à Tours, où l'on connaissait votre mérite, comment diable n'avez-vous pas trouvé..?

GUILLAUMIN.

Tours est une ville qui ne confectionnera jamais autant de pruneaux qu'elle m'a offert de déceptions.

DEWORDE.

En vérité?

GUILLAUMIN.

Je suis une victime de l'amitié... je me sacrifie sur cette terre... il est vrai que c'est pour un bon camarade, celui-là ; un garçon qui, au collége, faisait les devoirs que j'aurais dû faire, et donnait les torgnioles que j'aurais dû donner, et qui, il y a deux mois, pas plus tard que cela, a tué un cuirassier énorme qui voulait me mettre à mort, sous prétexte que j'étais son rival ; une petite cafetière charmante, au café de l'Étoile, au coin de la place du Cours, vous savez... c'est une affaire qui m'a fait le plus grand honneur; j'étais le témoin de Marcel; alors, vous comprenez, comme il a tué mon adversaire... la chose a fait bruit en province... et personne ne s'est plus frotté à moi.

DEWORDE.

Ah çà! comment rendrez-vous jamais à M. Marcel... vous dites que votre ami s'appelle Marcel?...

GUILLAUMIN.

J'ai dit Marcel.

DEWORDE.

Eh bien! comment reconnaîtrez-vous jamais de pareils services?

GUILLAUMIN.

Oh! ils sont tout reconnus... dans mon cœur d'abord, puisque vous voyez bien, quoique vous soyez mon parent, que j'ai été loger chez lui; et puis ensuite complaisance pour complaisance... il m'a servi dans mes duels, je l'ai servi dans ses amours.

DEWORDE.

Ah! ah!

GUILLAUMIN.

Voilà une de ces choses qui ne me seraient pas arrivées, à moi... Une Parisienne, mon cher, une femme voilée, une femme dont moi... moi, le confident, je n'ai jamais vu la figure ni entendu le nom.

DEWORDE.

Vraiment? Et vers quelle époque cela?

GUILLAUMIN.

Il y a un an à peu près; mais depuis ce temps-là...

DEWORDE.

Il y a du changement?

GUILLAUMIN.

Une débâcle, mon cher ami, l'amour a fondu comme la glace au dégel ; en sorte que Marcel a quitté Tours pour suivre son inhumaine... et moi j'ai suivi Marcel.

DEWORDE.

Oh! mais c'est du dévouement cela...

GUILLAUMIN.

Et du plus pur... l'amitié est le sentiment des belles ames.

DEWORDE.

Silence! voici Mme d'Illières.

GUILLAUMIN.

Ah!...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BATHILDE, *puis* GERMAINE.

DEWORDE, *prenant Guillaumin par la main.*

Permettez, madame, que je vous présente un de mes parens, M. Guillaumin.

BATHILDE, *à part.*

Guillaumin! l'ami de Marcel?... (*Haut.*) Monsieur...

GUILLAUMIN, *s'inclinant.*

Madame... (*A part.*) Tiens, il me semble que je produis un certain effet!...

BATHILDE, *se remettant.*

Monsieur, vous êtes le bien venu, présenté par M. Deworde... et j'espère que j'aurai quelquefois le plaisir de vous voir... Je donne ce soir une petite fête, me ferez-vous l'honneur d'y assister.

GUILLAUMIN.

J'aurai cet honneur, madame.

DEWORDE.

C'est un bal travesti ; prenez un beau costume, mon cher, et que cette soirée fasse du bruit... à Tours.

GERMAINE, *sortant de la chambre de Mme d'Illières.*

Madame a oublié ses gants.

GUILLAUMIN.

Tiens, la vieille!

DEWORDE.

Qu'avez-vous?

GUILLAUMIN.

L'ancienne...

DEWORDE.

Expliquez-vous.

GUILLAUMIN.

La camarera mayor...

DEWORDE.

Mais de qui?

GUILLAUMIN.

De la femme inconnue, de la femme voilée... de la maîtresse de Marcel enfin!...

DEWORDE.

Marcel!... Vous êtes sûr?...

BATHILDE.

Que se disent-ils?

GUILLAUMIN.

Vous allez voir... je vais lui parler.

BATHILDE, *à part.*

Il reconnait Germaine!

GUILLAUMIN, *à Germaine.*

Eh bien! nous voilà donc à Paris?...

BATHILDE, *bas à Germaine.*

Nie tout, ou je suis perdue!

GERMAINE.

Pardon, monsieur... je ne vous connais pas.

GUILLAUMIN.

Oui, oui, oui... mais je vous connais, moi... Je me suis un peu trop ennuyé dans nos tête-à-tête pour les oublier.

GERMAINE.

Il faut alors, monsieur, que vous soyez trompé par quelque ressemblance.

GUILLAUMIN, *à Deworde.*

Voilà... la vieille a peur que cela ne lui fasse du tort près de sa nouvelle maîtresse.

DEWORDE, *bas.*

N'importe... allez toujours.

BATHILDE.

Germaine, sauve-moi!

GUILLAUMIN, *à Bathilde.*

Madame, il ne faudra pas lui en vouloir pour cela, à cette bonne femme... Dam! elle obéissait aux ordres de son autre maîtresse.

BATHILDE.

Germaine ne m'a jamais quittée, monsieur.

GUILLAUMIN, *à part.*

Bon! j'ai fait une bêtise.

DEWORDE.

Allons, dame Germaine, répondez donc à monsieur.

GERMAINE.

Je ne puis dire que ce que j'ai dit déjà... Monsieur se trompe sans doute... et en réfléchissant, monsieur en conviendra.

GUILLAUMIN.

En effet, en y regardant mieux... Dam! on trouve de ces ressemblances-là... Prosper et Vincent, par exemple... Oui, oui, oui... oh! en regardant bien... et puis l'autre avait des mitaines, et vous n'en avez pas... Pardon, madame, pardon cent fois, mille fois... je me suis trompé... Quoi! cela arrive à tout le monde... Ce qui m'a mis dans l'erreur, c'est que l'autre... enfin celle qui vous ressemble, a suivi sa maîtresse à Paris... et j'aurais pu la rencontrer... Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

DEWORDE.

Je ne saurai rien.

BATHILDE.

Mais tout cela nous est étranger, mon cher monsieur Deworde, et je ne comprends pas l'importance que vous y attachez.

DEWORDE.

Le nom de M. Marcel... cette ressemblance de Germaine...

BATHILDE.

Oh! vous m'offensez!

DEWORDE.

Je vous demande pardon... je suis un fou.

GUILLAUMIN.

Eh bien! me voilà dans une belle position, moi, pour mon début!... Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me retirer. (*Saluant.*) Madame...

BATHILDE.

Monsieur, j'espère que ce petit malentendu ne vous empêchera pas de revenir ce soir?

GUILLAUMIN.

Comment donc! au contraire... Cousin, je vous remercie de l'agrément que vous m'avez procuré.

DEWORDE.

Tout le plaisir a été pour moi, je vous assure... (*Bas.*) A propos, l'adresse de ce M. Marcel?

GUILLAUMIN, *de même.*

Je vous l'ai déjà dite.

DEWORDE.

Je l'ai oubliée.

GUILLAUMIN.

Rue Taitbout, nº 11.

DEWORDE.

Merci.

GUILLAUMIN, *à Bathilde.*

Madame...

Il sort.

DEWORDE, *à François qui est derrière la porte.*

Qu'y a-t-il, François?

FRANÇOIS.

Une lettre pour madame.

DEWORDE.

Vous entendez, Bathilde?

BATHILDE.

Donnez.

DEWORDE.

J'ai deux mots à écrire... Permettez-vous qu'à cette table...

BATHILDE.

Avez-vous besoin de me le demander? (*A part.*) Son écriture!... je me meurs!

GERMAINE, *bas.*

Du courage.

BATHILDE, *à Deworde.*

Permettez-vous vous-même que je lise cette lettre?

DEWORDE.

Assurément... (*A part.*) Ah! mais une idée excellente... Bathilde m'a donné toute liberté pour ses invitations... Si j'écrivais à ce Marcel...

Il écrit.

BATHILDE, *lisant.*

« Si vous ne m'avez promis un rendez-vous » que pour vous débarrasser de moi, vous vous » êtes trompée en croyant que je m'en contenterais; je veux une réponse positive qui me » désigne le jour et l'heure, ou sans cela, madame, j'aurai l'honneur de me présenter » chez vous comme je l'ai fait ce matin. MARCEL. » Vois!

GERMAINE.

Il faut répondre.

BATHILDE.

Quoi?

GERMAINE.

Que vous irez demain.

BATHILDE.

Mais je pars cette nuit.

GERMAINE.

Aimez-vous mieux vous perdre?

BATHILDE, *s'asseyant.*

J'écris.

Elle écrit.

DEWORDE, *à l'autre table, lisant ce qu'il a écrit.*

« Madame la baronne d'Illières a l'honneur d'in-
» viter M. Marcel au bal qu'elle donnera ce soir
» 14 janvier 1837. »

BATHILDE, *lisant ce qu'elle vient d'écrire.*

« Demain matin, à dix heures, je serai chez » vous ; mais jusque là, au nom du ciel, ne faites » aucune tentative pour me voir. »

DEWORDE, *à François.*

A M. Marcel, rue Taitbout, nº 11.

BATHILDE, *à Germaine.*

A M. Marcel, rue Taitbout, nº 11.

Les deux messagers sortent par une porte opposée.

DEWORDE.

Alors, à ce soir, chère Bathilde!

BATHILDE.

A ce soir!

Deworde baise la main de Bathilde et sort.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit boudoir très-élégant attenant aux salons. Dans les deux pans coupés, deux fenêtres ; l'une donnant sur cour, l'autre sur jardin. Au milieu, au fond, une porte. Deux portes latérales, l'une donnant dans les salons de bal, l'autre dans la chambre à coucher.

SCENE PREMIERE.

GUILLAUMIN, *seul et regardant autour de lui; il est en costume de doge.*

Voilà la plus heureuse idée que j'aie eue de la soirée ; c'est de me glisser dans ce petit boudoir, qui me paraît réservé aux amis de la maison... or, comme je suis un ami de la maison, je m'y installe. (*Il se couche sur un sofa.*) J'ai fait aujourd'hui trois choses que je n'aurais pas dû faire : 1º aller chez mon cousin Deworde, qui est un sournois et un homme vulgaire ; 2º laisser seul toute la journée ce pauvre Marcel, qui va m'appeler égoïste ; 3º venir à ce bal, où je m'ennuie comme un doge. Et non seulement je m'y ennuie, mais encore j'ai perdu tout mon argent à la bouillotte, plus quarante francs que m'a prêtés Deworde ; de sorte que je n'ai plus même de quoi prendre un fiacre, ce qui cependant serait assez nécessaire, vu que par le temps qu'il fait et le costume que je porte, il est assez difficile de s'en aller à pied. (*Il tire son mouchoir de son bonnet ducal.*) C'est une chose incroyable... j'ai une robe... (*il écarte la première*) j'ai deux robes... (*il relève la seconde*) j'ai trois robes, et dans trente-cinq aunes d'étoffe ils n'ont pas trouvé de place pour me mettre une poche, tandis qu'à ma veste de chasse il y en a neuf!... Où diable les Vénitiens mettaient-ils leur argent? Après cela... peut-être qu'ils étaient comme moi... qu'ils n'en avaient pas... Ce n'est pas amusant, un bal masqué... j'ai cru que toutes les femmes allaient venir m'intriguer... Pas venu une... j'avais pourtant un costume qui devait les attirer... pur Marino. Il est vrai que je ne connais que la maîtresse de la maison, et qu'elle me fuit comme un lépreux depuis ma gaucherie de ce matin ; car, quoi qu'elle en ait dit, cela m'a bien l'air d'être elle... D'ailleurs, je me suis un peu trop ennuyé avec dame Germaine pour l'oublier jamais ou prendre une autre pour elle... O Dieu! rien que de penser à mes tête-à-tête... avec... avec... je me démonterai la mâchoire cette nuit à force de bâiller, ma parole d'honneur... Mais, au fait, puisque j'ai eu l'esprit de découvrir ce boudoir, pourquoi n'en profiterais-je pas... d'autant plus que j'ai une envie de dormir... à croire qu'on m'a donné une boisson narcotique pour abuser de mon sommeil... quelque infusion de têtes de pavots... ah! ah! àhhh! c'est très-agréable de s'endormir au bruit de la musique. J'aime beaucoup la musique, moi... le tout est de savoir l'appliquer à sa véritable destination... ma foi, bonsoir...

Il s'endort.

SCENE II.

DEWORDE, GUILLAUMIN, *endormi ; puis* BATHILDE.

DEWORDE, *cherchant des yeux.*

N'a-t-il pas reçu ma lettre... s'est-il douté de quelque chose... ou, parmi toute cette foule, serait-il passé inaperçu?... Ah! ah!... quelqu'un qui dort... mon imbécile de Guillaumin...

GUILLAUMIN, *rêvant.*

Pardon, pardon, il est carré... de huit et carré... carré...

DEWORDE.

Il rêve qu'il joue à la bouillotte... le malheureux s'est endormi là... sans remords... ignorant quel venin il m'a laissé dans le cœur... Oh! le doute... comme il s'infiltre goutte à goutte dans

l'ame pour la souiller!... Mille fois on tente de l'éloigner en maudissant sa saveur amère... et toujours on y est ramené par un geste auquel on attache un sens qu'il n'a pas, par une parole à laquelle on donne une interprétation fausse... J'ai bien examiné Bathilde pendant tout ce bal; elle était assez calme... ah! je donnerais bien des choses pour que ce Marcel vînt.

Un claque accroché au-dessus de la tête de Guillaumin lui tombe sur le nez.

GUILLAUMIN, *se réveillant.*

Qu'est-ce que cela? (*Ramassant le claque.*) La fable du Gland et de la Citrouille... Si ç'avait été aussi bien un schako, j'étais tué... Oh! quelqu'un!... Ah! c'est vous, cousin? Ma foi, pardon, mais la fatigue, le désœuvrement... Quelle heure est-il?... hein? je n'ai pas pu prendre ma montre... ils ne m'ont pas mis de gousset à mon costume.

DEWORDE.

Ce n'était pas d'époque.

GUILLAUMIN.

Faut croire... Vous ne me faites pas compliment de mon costume?... Il me semble qu'au milieu de ces Pierrots bariolés et de ces saltimbanques multiformes il devait produire un effet assez majestueux! Voyez-vous, cousin, nous leur donnerions encore des leçons de goût, à vos Parisiens, nous autres provinciaux.

DEWORDE.

Qui est-ce qui en doute? Tours surtout, mon cher Guillaumin, Tours, à si bon droit appelé le Jardin de la France, est non seulement la ville du beau langage, mais elle est encore la ville des belles manières... et sans vous compter, mon cher Guillaumin, qui méritez bien que l'on vous compte cependant, il y a à Tours quelques jeunes gens qui pourraient lutter avec nos intelligences artistiques et nos élégances fashionables, n'est-ce pas? Tenez, par exemple... votre ami... M. Marcel?...

GUILLAUMIN, *à part.*

Bon! voilà qu'il revient à Marcel... (*Haut.*) Certainement que Marcel est un homme fort distingué et qui ne serait déplacé nulle part... quand il n'y aurait pour preuve que le choix qu'il fait de ses amis...

DEWORDE.

Et de ses maîtresses; car, si j'ai bonne mémoire, vous m'avez dit qu'une de nos plus élégantes Parisiennes l'avait honoré de ses bontés! et, certes, pour qu'une femme de ce mérite, de cet esprit, aille s'enterrer à cinquante lieues de Paris, il faut qu'elle trouve dans celui qui l'a déterminée à cet exil un dédommagement bien grand du sacrifice qu'elle lui fait.

GUILLAUMIN, *piqué.*

D'abord, mon cher cousin, je n'ai pas dit que c'était une élégante, vu que je ne l'ai jamais aperçue... je n'ai pas dit non plus que ce fût une femme d'esprit, attendu qu'elle ne m'a jamais parlé... Quant au mot d'exil que vous employez relativement à son séjour dans la Touraine, permettez-moi de vous faire observer qu'il est des plus déplacés... Tours est situé sous le quarante-deuxième degré de latitude... et non dans le Groënland ou le Kamchatka... les communications y sont faciles, on s'y rend par les bateaux à vapeur et les diligences... Vous voyez donc bien que les idées que vous vous en faites sont contradictoires et erronées.

DEWORDE.

Je reconnais mon erreur pour ce qui est de la ville de Tours, et je lui en fais mes excuses... mais enfin, mon cher cousin, pour ce qui est de la dame, sans l'avoir vue, vous auriez pu avoir des renseignemens sur elle par sa femme de chambre... par exemple... par Germaine...

GUILLAUMIN.

Je n'ai pas dit qu'elle s'appelât Germaine; j'ai dit que je m'étais considérablement ennuyé dans ses tête-à-tête, c'est vrai... je tiens à rétablir les faits dans toute leur exactitude.

DEWORDE, *à part.*

Il est décidé que je ne saurai rien... de quelque manière que je m'y prenne.

BATHILDE, *paraissant.*

Ils sont ensemble... Je m'étais trompée... il a conservé des soupçons... cet homme ne s'en ira-t-il donc pas?... (*Haut.*) Eh bien! messieurs, qu'est-ce que cela signifie?... il faut venir vous chercher dans ce boudoir?...

DEWORDE.

Comment! au milieu de toutes vos préoccupations de maîtresse de maison, vous avez daigné vous apercevoir de notre absence?... c'est trop aimable à vous, madame.

GUILLAUMIN.

Oh! vraiment, madame, vous me confusionnez: comment! vous avez daigné...

BATHILDE.

Certainement, monsieur; votre costume, d'ailleurs, est assez remarquable pour qu'on s'aperçoive qu'il manque à notre collection historique.

GUILLAUMIN, *à part.*

Mon costume a fait son effet, c'est toujours agréable à savoir... lorsque l'on met cent francs à un costume, on n'est point fâché qu'il vous rapporte quelque considération.

BATHILDE, *bas, à Deworde.*

Renvoyez-le donc... je voudrais vous parler.

GUILLAUMIN, *à part.*

Je voudrais pourtant bien partir... je n'ai pas l'habitude de me coucher à ces heures-ci... demain je serai stupide.

BATHILDE.

Et ai-je été assez heureuse, monsieur, pour que vous vous amusiez un peu à cette soirée?

GUILLAUMIN.

Prodigieusement, madame.

DEWORDE.

Oui, je suis témoin, moi... quand je suis entré...

GUILLAUMIN, *tirant Deworde à lui avec mystère.*

Chut !... pas de mauvaises plaisanteries ; dites donc, cousin, dites-moi plutôt où je pourrai trouver un fiacre ?

DEWORDE.

Mais... voulez-vous que je vous en envoie chercher un par François ?

GUILLAUMIN.

Ah ! vous me rendrez service.

BATHILDE, *inquiète.*

Que se disent-ils donc tout bas ?... (*Haut.*) Est-ce quelque chose, messieurs, en quoi je puisse...

GUILLAUMIN.

Oh ! mon Dieu ! non, madame... il s'agit d'un simple fiacre; car n'ayant pas là le Bucentaure, je suis forcé de me contenter du véritable sapin...

BATHILDE.

Oh ! c'est un équipage qui n'est pas digne de votre altesse... M. Deworde vous fera reconduire.

GUILLAUMIN.

Tiens !... mais, au fait, cousin, vous avez votre voiture, avec cela que c'est à deux pas, rue Taitbout, n° 11.

BATHILDE, *à part.*

Il demeure avec Marcel !

DEWORDE.

Elle est à votre disposition, cher ami, François va la faire avancer.

On entend une voiture qui entre dans la cour.

GUILLAUMIN.

Eh ! tenez ! n'est-ce pas elle qui entre dans la cour ?

DEWORDE.

Non, c'est la chaise de poste de madame.

GUILLAUMIN.

Madame part ?

DEWORDE.

A deux heures du matin... une sœur malade en Normandie...

GUILLAUMIN.

Ah ! vraiment ?...

BATHILDE, *à Deworde.*

Que dites-vous donc ?

DEWORDE, *insistant avec intention.*

Eh bien ! mais ce n'est pas un secret que ce voyage... ma foi, j'ai demandé les chevaux pour deux heures, et ils ont été d'une grande exactitude.

GUILLAUMIN.

Ah ! pour la Normandie ! charmante contrée !

DEWORDE.

Vous la connaissez ?

GUILLAUMIN.

Non; mais j'en ai entendu parler comme de la rivale de la Touraine.

DEWORDE.

Eh bien ! si vous le voulez, mon cher Guillaumin, d'ici à trois ou quatre jours, je vous fais faire connaissance avec elle.

GUILLAUMIN.

Comment cela ?

BATHILDE, *bas à Deworde.*

Mais taisez-vous donc, au nom du ciel !

DEWORDE.

Et pourquoi cela, madame ? Guillaumin est mon ami, mon parent... ce n'est pas à lui que je ferai un mystère de votre départ et des causes qui vous font quitter Paris... d'ailleurs c'est la discrétion même, et je suis sûr qu'il n'en parlera pas même à son meilleur ami... M. Marcel.

BATHILDE, *à part.*

S'il s'en va, je suis perdue.

DEWORDE.

Oui, mon cher ami, la chose est encore un secret pour tout le monde... mais envers vous nous ne voulons... nous ne devons pas être si réservés... et si vous m'accompagnez en Normandie, ce sera à titre de garçon de noces.

GUILLAUMIN.

Ah ! madame, j'ignorais... Comment donc, si je vous accompagnerai, cousin ; mais avec le plus grand plaisir... si toutefois, cependant, madame le permet.

BATHILDE.

Certainement, monsieur; mais je vous demande pardon de vous enlever M. Deworde. Voulez-vous voir, mon cher Lucien, si tout est prêt, pendant que je vais faire une dernière apparition dans ce bal ?... Au revoir en Normandie, monsieur.

GUILLAUMIN.

A l'honneur, madame.

DEWORDE.

François viendra vous prévenir quand la voiture sera devant l'hôtel.

GUILLAUMIN.

Merci, j'attends.

Deworde sort.

BATHILDE.

Maintenant qu'il sait tout, il faut qu'il ne rentre chez lui que quand je serai partie.

Elle rentre dans sa chambre sans être aperçue.

SCENE III.

GUILLAUMIN, *seul.*

Tiens, tiens, tiens... ce sournois de Deworde ! qui se marie ainsi en cachette, et qui épouse... eh bien ! mais il épouse celle que Marcel aime. Il est trahi alors, Marcel ! ah ! cependant ça ne peut pas se passer comme cela... Deworde est mon cousin, c'est vrai... mais Marcel est mon ami, ce qui est bien mieux qu'un cousin... Je dois la vie à Marcel, et je ne dois à Deworde que les quarante francs qu'il m'a prêtés à la bouillotte, il n'y a pas balance. Ainsi, mon cousin, tant pis, ma foi... mais dans dix minutes Marcel saura tout; ce qu'il fera alors, je n'en sais rien, et cela ne me regarde en aucune manière... mais moi, j'aurai fait mon devoir; quand je devrais m'en aller à pied.

FRANÇOIS, *à la porte du fond.*

La voiture attend monsieur!

GUILLAUMIN.

Me voilà!

SCENE IV.

UN DOMINO NOIR, GUILLAUMIN.

LE DOMINO.

Votre altesse s'en va?

GUILLAUMIN, *étonné.*

Mon altesse... ah! c'est juste! (*Répondant.*) Oui, votre grâce... Eh! ce n'est pas mal trouvé, ceci.

LE DOMINO.

Voilà une réponse bien française pour un Vénitien.

GUILLAUMIN.

C'est que je voyage depuis si long-temps dans votre pays, charmante scabieuse, que j'en ai contracté toutes les habitudes.

LE DOMINO.

Et dans vos courses, vous vous êtes arrêté particulièrement à Tours.

GUILLAUMIN.

C'est le centre de la civilisation... la vie y est confortable.

LE DOMINO.

Les hommes spirituels.

GUILLAUMIN.

Les femmes charmantes.

LE DOMINO.

Surtout celles qui viennent de Paris, n'est-ce pas?

GUILLAUMIN.

Diable! voilà qui n'est point aimable pour les Tourangeaudes.

LE DOMINO.

Ce n'était cependant pas mon intention d'être injuste envers mes compatriotes.

GUILLAUMIN.

Comment! vous êtes de Tours? native?

LE DOMINO.

Comme vous de Venise, monseigneur.

GUILLAUMIN.

Voilà une réponse de masque; vous n'êtes pas de Tours... vous n'avez pas l'accent.

LE DOMINO.

Qu'importe, si j'y connais tout le monde comme si j'en étais?

GUILLAUMIN.

Ah! vous y connaissez tout le monde... Eh bien, moi, je parie que non... je parie que vous ne connaissez pas un des hommes qui y sont le plus connus... un jeune homme de vingt-huit à trente ans... brun, des yeux noirs, l'air distingué, qui fréquentait le café de l'Étoile.

LE DOMINO.

M. Guillaumin!

GUILLAUMIN.

Tiens! ma foi, vous l'avez reconnu à la description.

LE DOMINO.

Et malgré ce costume.

GUILLAUMIN.

Ah! ah!

LE DOMINO.

Comment ne l'aurais-je pas reconnu, quand à Tours on ne parlait que de lui?

GUILLAUMIN.

Comme mauvais sujet, n'est-ce pas? la petite femme du café de l'Étoile, hein?

LE DOMINO.

Et comme mauvaise tête, son duel avec un cuirassier.

GUILLAUMIN.

Ah! oui, oui... (*A part.*) Diable! voilà qui me rappelle Marcel. (*Haut.*) Pardon... mais...

LE DOMINO, *s'appuyant au bras de Guillaumin.*

Hélas! on n'est pas maîtresse d'oublier ces choses-là... J'ai bien fait ce que j'ai pu cependant pour chasser de ma pensée le souvenir de cet homme, sans jamais y parvenir.

GUILLAUMIN, *à part.*

Tiens! voilà que ça prend une tournure. (*Haut.*) Mais alors, madame, permettez-moi de vous dire que... que, ou vous connaissez mal ce jeune Guillaumin, ou vous devez savoir qu'il ne jouissait pas à Tours et dans ses environs d'une réputation de cruauté à désespérer les femmes.

LE DOMINO.

Oui, monsieur; mais comment voulez-vous qu'à Tours, dans une petite ville...

GUILLAUMIN.

Quarante-deux mille cinq cents ames.

LE DOMINO.

En province enfin, où tout se sait, une femme aille s'exposer!... à Paris, c'est autre chose.

GUILLAUMIN.

Eh bien! mais nous sommes à Paris.

LE DOMINO.

Aussi, monsieur, il me semble que j'ai été plus loin même que ne le permettaient les règles de bienséance imposées à mon sexe.

GUILLAUMIN.

Ah! vous n'irez jamais si loin que je le désirerais, madame.

LE DOMINO.

Mais que voulez-vous donc de plus? Le fatal secret que je renferme dans ma poitrine depuis trois ans ne m'est-il pas échappé?

GUILLAUMIN, *à part.*

Et ce pauvre Marcel... ma foi, tant pis. (*Haut.*) Ah! madame, si le hasard ou la Providence avaient fait que vous fussiez venue à ce bal sans cavalier, et que votre bonté fît à son tour que vous voulussiez bien m'accorder la faveur que je vous reconduisisse.

LE DOMINO.

Je suis seule, monsieur.

GUILLAUMIN.

Alors, madame, puis-je espérer... dois-je me flatter... aurai-je le bonheur?...

LE DOMINO.

Hélas! je sens que je fais mal... mais Dieu me pardonnera, car il sait ce que je souffre. Eh bien! oui, monsieur, j'accepte.

GUILLAUMIN.

Permettez-moi de vous offrir le bras.

LE DOMINO.

Oh! gardez-vous-en bien! vous avez fait une telle sensation dans ce bal, que je serais perdue si l'on nous voyait sortir ensemble... dans un quart d'heure, attendez-moi.

GUILLAUMIN.

Où cela, madame? sur l'escalier?

LE DOMINO.

Non, non, on pourrait encore nous voir. Nous sommes rue Neuve-des-Petits-Champs... je demeure faubourg Saint-Honoré... attendez-moi sur la place Vendôme.

GUILLAUMIN, *refroidi.*

Au pied de la Colonne? Ah! ah! mais comment reconnaîtrai-je votre voiture?

LE DOMINO.

Je reconnaîtrai votre costume.

GUILLAUMIN.

Pardon, madame, j'en vais changer, tout-à-l'heure j'aurai un palletot marron.

LE DOMINO.

Cela ne fait rien.

GUILLAUMIN.

Ainsi donc, madame, dans un quart d'heure...

LE DOMINO.

Dans un quart d'heure...

GUILLAUMIN.

Au pied de la Colonne.

LE DOMINO.

Au pied de la Colonne.

GUILLAUMIN.

Une dernière observation, et que j'oubliais parce qu'elle me concerne.

LE DOMINO.

Laquelle?

GUILLAUMIN.

Vous voyez le temps qu'il fait... seize degrés au-dessous de zéro, et six pouces de neige.

LE DOMINO.

Je ne vous ferai pas attendre!

Il sort.

SCENE V.

GUILLAUMIN, *seul; puis* DEWORDE.

GUILLAUMIN.

Viens, gentille dame,
Viens, je t'attends...

Salut, monument gigantesque
De la valeur et des beaux-arts,
D'une teinte chevaleresque
Toi seul colo... colo...

Ah! c'est vous, cousin Deworde?

DEWORDE.

Tiens, vous êtes encore là?

GUILLAUMIN.

Encore!... le mot n'est pas aimable.

DEWORDE.

Vous m'aviez dit que vous vouliez partir à l'instant.

GUILLAUMIN, *chantonnant.*

Depuis lors... j'ai changé d'avis.

DEWORDE.

Et vous êtes resté seul ici?

GUILLAUMIN.

Non pas précisément... quelqu'un a eu la bonté de me tenir compagnie.

DEWORDE.

Madame d'Illieres?

GUILLAUMIN.

Ah! bien, oui!

DEWORDE.

C'est que je la cherche de tous côtés, et que je ne la vois pas.

GUILLAUMIN.

Je ne sais pas ce qu'elle est devenue... Une seule personne me préoccupe, et je vous demande pardon, cher cousin, si je vous laisse seul à votre tour... mais il faut que je suive des yeux un charmant domino noir qui s'est mis sous ma sauve-garde... une Angélique dont je suis le Roland amoureux... et furiosement amoureux!... Il faut aussi que je prenne un costume plus convenable... celui-ci me gêne... voilà... En conséquence, je vous remercie de votre voiture, attendu que j'en ai une, ah!... Au revoir, cousin... au revoir!...

Il sort en chantonnant.

SCENE VI.

DEWORDE, *seul; puis* BATHILDE.

DEWORDE.

Où donc peut-elle être?... dans sa chambre. (*Il frappe.*) Bathilde! Bathilde! êtes-vous là?... non... cela commence à m'inquiéter .. J'ai parcouru tous les salons depuis dix minutes, et je ne l'aperçois nulle part... Que veut dire cette absence?... Ah! mon Dieu! mon Dieu! mais c'est une torture effroyable... et que je n'avais jamais éprouvée... Oh! si jamais je tiens ce Marcel!...

BATHILDE, *entrant.*

Est-ce vous, Lucien?

DEWORDE.

Ah! vous voilà enfin!... D'où venez-vous donc?

BATHILDE.

Moi?... de donner des ordres à Germaine... Dans dix minutes, je pars, Deworde... et je ne puis vous exprimer combien je suis heureuse de partir.

DEWORDE.

Vous êtes bien pressée de vous éloigner de moi, Bathilde!

BATHILDE.

Au contraire, Lucien, puisque je vais vous attendre... Que voulez-vous... ce sont des pressentimens, peut-être... Mais ici je ne vis pas.

DEWORDE.

Oui, je comprends.

BATHILDE.

Là-bas, voyez-vous... nous serons seuls, mon ami! personne entre nous pour contrarier notre bonheur... Il me semble que c'est là-bas seulement que j'oserai vous dire que je vous aime, et combien je vous aime!

DEWORDE.

Oh! Bathilde! Bathilde! si vous saviez ce que vous me faites de bien en me disant de telles paroles!... Tenez, soyez franche avec moi... il vous est arrivé quelque chose que vous me cachez... ce Marcel!...

BATHILDE.

Encore!... et dans ce moment, Lucien, quand je jouis du bonheur d'être toute à vous... quand je ne vous le cache pas, quand je vous dis, moi, femme... moi, à qui de telles paroles sont encore interdites... quand je vous dis que je vous aime... Mais que vous faut-il donc de plus?

DEWORDE.

Une confiance entière, Bathilde... Une année s'est passée entre la mort de M. d'Illières et mon retour... Cette année, vous ne m'en devez aucun compte, je le sais bien... Mais que voulez-vous?... ce sont des ténèbres dans lesquelles je cherche à voir... Ces ténèbres, mon imagination les peuple de fantômes créés par ma jalousie... Quelque chose qui se soit passée pendant cette année, cela ne changera rien à nos arrangemens, cela ne portera aucune atteinte à mon amour... Je n'en serai pas moins votre ami, votre esclave... celui qui vous aime et vous aimera avant tout et plus que tout... Mais je n'aurai plus à lutter avec mille folles chimères... Bathilde, au nom du ciel, voyons, dites-moi la vérité... Si quelque orage menace notre bonheur, montrez-le-moi du doigt vous-même, je vous aiderai à vous en garantir... Eh! mon Dieu! je suis homme, je suis fort... je puis tout entendre.

BATHILDE.

Je n'ai rien à vous dire... sinon que vous êtes fou, Lucien, et opiniâtre dans l'incrédulité ; car qui me force, voyons?... Si j'aimais quelqu'un, j'épouserais cette personne... Je suis libre, n'est-ce pas ?

DEWORDE.

Oh!

BATHILDE.

Riche!

DEWORDE.

Que trop, mon Dieu! je voudrais vous voir pauvre... je voudrais avoir à vous offrir quelque chose que vous n'eussiez pas.

BATHILDE.

Voilà encore une autre folie... et alors vous diriez que je vous aime pour votre fortune... tandis que je vous aime, Deworde, non point pour cela, et vous ne pouvez avoir aucun doute là-dessus... Je vous aime pour vous, ce me semble, pour votre cœur loyal, pour votre réputation honorable, pour votre nom sans tache... Je vous aime enfin... parce que je vous aime... Vous ai-je jamais demandé, moi, pourquoi vous m'aimiez?... Non, j'ai été heureuse de votre amour... voilà tout... sans chercher d'où il venait... sans m'inquiéter du passé... sans craindre pour l'avenir... Tenez, vous êtes un ingrat!

DEWORDE.

Combien vous me rendez heureux!... Oui, pardonnez-moi... C'est insensé, n'est-ce pas, à mon âge, à trente-cinq ans, d'aimer ainsi?..: C'est que vous êtes mon premier amour, vous... c'est que j'ai si long-temps désespéré de vous posséder jamais, que je crains de vous perdre au moment de vous posséder pour toujours... D'ailleurs nos pauvres cœurs sont ainsi faits... craintifs jusqu'au milieu du bonheur; car ils sentent qu'un bonheur complet n'est pas pour eux... Je devrais tomber à vos genoux... remercier Dieu... eh bien! j'ai peur... Laissez-moi partir avec vous.

BATHILDE.

Je le veux bien.

DEWORDE.

Vous le voulez bien?

BATHILDE.

Sans doute, et je serai heureuse que vous ne me quittiez pas.

DEWORDE.

Vous voulez bien que je parte avec vous?

BATHILDE.

J'allais vous le demander.

DEWORDE.

Pardon, Bathilde, pardon!... je vous accompagnerai, je ne vous quitterai pas... Ah! je n'y puis croire!

BATHILDE.

Eh bien! alors, ne me retenez donc pas... Laissez-moi aller changer de costume... dans cinq minutes, je reviens.

DEWORDE.

Allez, allez... Je vous attends... ou plutôt je cours moi-même me préparer... Ici, bientôt, n'est-ce pas ?

BATHILDE.

Oui.

Deworde lui baise la main.

DEWORDE.

Oh!... je puis la quitter maintenant... Et ce Marcel qui n'est pas même venu. J'étais fou... Ne perdons pas un instant.

Ils sortent chacun par une porte, celle du fond s'ouvre, et Marcel paraît.

SCENE VII.

MARCEL.

J'arrive bien tard... J'avais la tête tellement perdue, que je ne suis rentré qu'à minuit, et j'ai trouvé son invitation qui m'attendait depuis le matin... Elle aura préféré me voir ainsi au milieu du monde... Mais ce n'est pas mon compte, à moi... N'importe! profitons toujours de ce moment.

Il met ses gants avant d'entrer dans les salons.

SCENE VIII.

MARCEL, GUILLAUMIN, *en habit de ville, toilette de bal, cherchant son domino noir; puis* GERMAINE.

GUILLAUMIN.

Le diable m'emporte si je sais où est passé mon domino!... Il n'est pas dans les salons; je ne l'ai pas vu partir... c'est fantastique!...

MARCEL, *relevant la tête.*

Guillaumin!

GUILLAUMIN.

Marcel!

MARCEL.

Toi, ici?

GUILLAUMIN.

Et toi-même?...

MARCEL.

Tu le vois, j'ai reçu une invitation de Mme d'Illières.

GUILLAUMIN.

Et moi, j'ai été amené par mon cousin Deworde; je n'ai pas pu te dire cela, attendu que tu n'es pas rentré de la journée.

MARCEL.

Et voilà justement ce qui fait que je viens si tard... Je n'ai trouvé l'invitation qu'en rentrant, et je me suis empressé...

GUILLAUMIN, *avec un intérêt comique.*

Et tu t'es empressé?

MARCEL.

Certainement.

GUILLAUMIN, *de même.*

Pauvre garçon!

MARCEL.

Pourquoi?

GUILLAUMIN, *du ton le plus triste.*

Tu me fais de la peine, ma parole d'honneur!

MARCEL.

Comment?

GUILLAUMIN, *éclatant de rire.*

C'est drôle, tout de même!

MARCEL.

Que veux-tu dire?

GUILLAUMIN.

En voilà un aplomb!

MARCEL.

T'expliqueras-tu?

GUILLAUMIN.

Eh bien! les femmes de Tours ne sont pas encore de cette force-là!

MARCEL.

Achèveras-tu, bourreau que tu es?

GUILLAUMIN.

Alors, c'était pour te faire ses adieux.

MARCEL.

Qui part donc?

GUILLAUMIN.

Mme d'Illières... elle est là dans cette chambre et change de costume.

MARCEL.

Bathilde!... Bathilde part?

GUILLAUMIN.

Allons, allons!... je ne m'étais pas trompé... c'était bien elle...

MARCEL.

Elle part... et quand part-elle?

GUILLAUMIN.

Dans dix minutes.

MARCEL.

Et pour aller?

GUILLAUMIN.

En Normandie..... elle va revoir sa Normandie.

MARCEL.

Et que va-t-elle faire en Normandie?

GUILLAUMIN.

Ah! voilà... que va-t-elle faire en Normandie? je ne sais pas si je dois te le dire.

MARCEL.

Parle! je suis sur des charbons.

GUILLAUMIN.

Elle va...

MARCEL.

Elle va?

GUILLAUMIN.

Eh bien! écoute, ma foi, tant pis... elle va se marier.

MARCEL, *le saisissant à la gorge.*

Tu mens!

GUILLAUMIN.

Ah ça!... pas de bêtises; Marcel, tu m'étrangles.

MARCEL.

Tu mens! tu mens!

GUILLAUMIN.

Eh! non, je ne mens pas, pardieu, puisque... puisque c'est mon cousin qu'elle épouse.

MARCEL.

Comment s'appelle-t-il?

GUILLAUMIN.

Deworde.

MARCEL.

Et qui t'a dit tout cela?

GUILLAUMIN.

Lui-même.

MARCEL.

Il se sera moqué de toi.

GUILLAUMIN.

Mais je t'assure que je sais ce que je dis.

MARCEL.

Folies !

GUILLAUMIN.

Et si je t'en donne une preuve ?

MARCEL.

Impossible !

GUILLAUMIN, *le conduisant à la fenêtre.*

Regarde dans la cour.

MARCEL.

Eh bien ! une voiture, qu'y a-t-il d'étonnant, un soir de bal ?

GUILLAUMIN.

Oui; mais une chaise de poste, attelée de chevaux de poste, avec un postillon pour cocher.

MARCEL.

Sur mon ame... c'est vrai... Alors dans quel but m'envoyer une invitation ?

GUILLAUMIN.

Es-tu sûr qu'elle t'ait envoyé une invitation ?

MARCEL.

La voilà.

GUILLAUMIN.

C'est l'écriture de Deworde... du futur...

MARCEL.

Du futur !... mais c'est une raillerie infâme... et, sur Dieu ! ils me la paieront cher... Ah !... (*A Guillaumin, qui veut s'en aller.*) Reste.

GUILLAUMIN.

Non, non, tout cela se gâte... je te connais, toi; tu es entêté je ne veux pas dire comme quel animal ; et puis, d'ailleurs, j'ai un rendez-vous... un domino noir qui m'attend au pied de la Colonne.

MARCEL.

Il t'attendra.

Il ferme la porte du salon.

GERMAINE, *entrant.*

Voici votre mante et votre chapeau, madame.

MARCEL.

Oh ! quelle idée !... Je te fais perdre un tête-à-tête, Guillaumin ?

GUILLAUMIN.

Certainement que tu me le fais perdre.

MARCEL.

Eh bien ! je te dois un dédommagement... Germaine ?

GERMAINE.

Dieu ! monsieur Marcel !

MARCEL.

Oui, moi... tu me connais, Germaine ; eh bien ! ta maîtresse est perdue si tu ne fais de point en point ce que je vais t'ordonner.

GERMAINE.

Parlez, monsieur, parlez !

MARCEL.

Mets ce chapeau... ce manteau...

Il lui met le chapeau sur la tête et le manteau sur le dos.

GERMAINE.

Que faites-vous ?

MARCEL.

Toi, prends ce claque et ce manteau.

Il lui donne son claque et son manteau.

GUILLAUMIN.

Après, voyons.

GERMAINE.

Où veut-il en venir ?

MARCEL.

Donne le bras à Germaine, monte en voiture avec elle et pars. Voilà de l'argent.

GUILLAUMIN, *suppliant.*

Oh ! ça... non, non, non !

GERMAINE.

Monsieur Marcel !

MARCEL.

Vous allez me faire faire des choses dont vous vous repentirez, je vous le jure.

GUILLAUMIN.

Et où faut-il aller, voyons ?

MARCEL.

Où tu voudras.

GUILLAUMIN.

Ce n'est pas une localité, cela ?

MARCEL.

Guillaumin, je t'en prie....

GUILLAUMIN.

Oh ! si tu me prends par les sentimens, je suis perdu.

GERMAINE.

Mais, monsieur...

MARCEL.

Germaine, je te l'ordonne.

GUILLAUMIN.

Mais...

MARCEL.

Souviens-toi...

GUILLAUMIN.

Du cuirassier ! c'est vrai... (*A Germaine.*) Voulez-vous accepter mon bras ?

GERMAINE.

Et où me conduisez-vous ?

GUILLAUMIN.

A Tours, en Touraine, et je dirai plus... je suis bien fâché de l'avoir quittée, cette bonne ville de Tours.

MARCEL.

Partirez-vous enfin ?

GUILLAUMIN.

Nous partons... nous partons... Ah ! mon pauvre domino noir !

Ils sortent.

SCENE IX.

MARCEL, BATHILDE.

MARCEL.

Il était temps!... Maintenant, à nous deux, madame.

BATHILDE, *sortant de sa chambre.*

Juste Dieu! Marcel!

MARCEL.

Marcel, oui, madame.

BATHILDE, *voulant rentrer dans sa chambre.*

Ah!

MARCEL.

Où allez-vous? Vous vous trompez, madame; c'est de ce côté que vous attend cette voiture... et c'est par cette porte que doit venir votre mari.

BATHILDE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! il sait tout.

MARCEL.

Vous alliez mentir, je vous en épargne la honte. (*Elle veut s'en aller par la porte du salon, Marcel la ferme.*) Plus un pas, madame, vous resterez ici.

BATHILDE.

Mais il va venir!

MARCEL.

Qu'il vienne... je ne désire que cela, mon Dieu! qu'il vienne.

BATHILDE.

Écoutez, je vous demande grâce, je vous demande pardon... je vous ai trompé... oui, c'est vrai, je voulais partir... Tenez, faites ce que vous voudrez: vous avez ma vie entre vos mains.

MARCEL.

Alors, vous allez me suivre, madame.

BATHILDE.

Vous suivre?... et où cela?

MARCEL.

Où vous aviez promis de venir demain...

BATHILDE.

Oh! que vous abusez effroyablement de ma faute, monsieur, et qu'elle doit m'être pardonnée à cette heure par Dieu qui voit ce que je souffre! c'est parce que je ne suis qu'une femme, n'est-ce pas, que vous me traitez ainsi?... Mais j'ai des gens, j'ai des valets... je vais appeler.

MARCEL, *riant.*

Ah! ah! ah! vous êtes folle!

DEWORDE, *du dehors.*

Bathilde!

MARCEL, *s'élançant vers la porte.*

Ah! le voilà enfin!

BATHILDE, *se jetant au-devant de lui.*

Marcel! Marcel! (*A genoux.*) Tout ce que vous voudrez, tout ce que vous ordonnerez, je suis prête à vous obéir.

MARCEL.

Eh bien! silence!

DEWORDE, *frappant.*

Bathilde! c'est moi... ouvrez.

BATHILDE, *bas.*

Où me menez-vous?

MARCEL.

Cette fenêtre donne de plain pied sur le jardin, et le jardin a une petite porte sur la rue d'Antin.

Il ouvre la fenêtre; on voit tomber la neige.

BATHILDE.

Mais ayez donc pitié d'une femme?

MARCEL.

Avez-vous eu pitié de moi, vous?

BATHILDE.

Par ce temps... oh! mais... voyez donc... je n'irai pas...

MARCEL, *haussant la voix.*

Madame!

DEWORDE, *du dehors.*

Vous n'êtes pas seule, Bathilde, j'entends une voix d'homme; Bathilde, répondez-moi... ou j'enfonce la porte.

BATHILDE, *à Marcel.*

Vous l'entendez! vous l'entendez!...

MARCEL.

Venez!

BATHILDE.

Oh! c'est bien infâme, ce que vous faites là!

MARCEL.

Venez! vous dis-je?

BATHILDE, *le suivant de force.*

Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!

Ils sortent par la fenêtre que Marcel repousse.

SCENE X.

DEWORDE, *du dehors, ébranlant la porte.*

Bathilde! Bathilde!... (*Il enfonce la porte et entre.*) Bathilde! où êtes-vous? (*Courant à la porte de la chambre à coucher.*) Personne! que veut dire ce désordre? Bathilde! quelque part que vous soyez, répondez-moi, si vous ne voulez pas que je devienne fou. (*On entend le bruit d'une voiture qui part.*) Quel est ce bruit?... la calèche qui part... Que veut dire cela... après m'avoir promis que je partirais avec elle? (*Il se précipite sur la sonnette.*) François! François!... oh! mais... c'est à se briser la tête... Viendra-t-il quelqu'un! François!...

FRANÇOIS, *étonné.*

Monsieur!

DEWORDE.

Oui, moi... Qui a donné l'ordre à la chaise de poste de partir?

FRANÇOIS.

C'est madame!

DEWORDE.

Comment, madame?

FRANÇOIS.

Elle vient de monter en voiture.

DEWORDE.

Seule?

FRANÇOIS.

Avec un monsieur!

DEWORDE.

Tu ne les as pas arrêtés?

FRANÇOIS.

J'ai cru que c'était vous.

DEWORDE.

C'était Marcel, malheureux!

FRANÇOIS.

L'inconnu de ce matin?

DEWORDE.

Oui... Par où sont-ils allés?

FRANÇOIS.

J'ai entendu dire au postillon : barrière de Fontainebleau.

DEWORDE.

Des chevaux de poste avec des pistolets dans les fontes... et ventre à terre.

Ils s'élancent hors du boudoir.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre d'hôtel avec une lampe abaissée à moitié. Porte latérale, à gauche. Porte au fond, cheminée à droite, dans laquelle le feu commence à s'éteindre.

SCENE PREMIERE.

MARCEL, BATHILDE, *entrant tout couverts de neige.*

MARCEL, *soutenant Bathilde.*

Du courage, Bathilde, nous sommes arrivés.

BATHILDE.

Oh! que ne suis-je morte en route, dans la neige, au coin d'une rue... je serais moins humiliée et malheureuse que je ne le suis d'entrer chez vous! C'est une action honteuse et indigne que vous avez commise... on me l'eût dit, que je ne l'aurais pas voulu croire... et cependant, je vous connaissais bien, puisque je vous fuyais.

Marcel rallume la lampe.

MARCEL.

Eh bien, alors, si vous me connaissiez, madame, pourquoi vous êtes-vous exposée à cette violence dont vous vous plaignez?... Vous saviez bien que je ne me laisserais pas tromper impunément.

BATHILDE.

Pourquoi? parce que j'espérais que vous respecteriez assez... sinon moi, du moins vous-même, pour ne pas user de violence... vous qui êtes fort, contre moi qui suis faible... parce que j'espérais que vous comprendriez qu'un crime... car c'est un crime, monsieur... n'enchaîne pas la victime au coupable... parce que, enfin, j'ai cru que le repentir de vous avoir aimé, le repentir... cette vertu des pécheurs, me serait permise à moi, puisqu'elle est bien permise au meurtrier et à l'assassin.

MARCEL.

Ah! c'est qu'en amour, voyez-vous, le repentir, c'est l'infidélité... c'est que les femmes ne se repentent jamais seules, et que, sachant qu'elles sont faibles, elles choisissent toujours un autre homme pour les soutenir dans la nouvelle voie où elles veulent entrer... Tant que j'ai pensé que vous vous repentiez isolément, madame, je n'ai rien dit, rien fait contre vous... mais du moment où j'ai cru m'apercevoir que cet amour éteint cachait un amour naissant, j'ai juré que si vous n'étiez pas à moi, vous ne seriez à personne.

BATHILDE.

Et pensez-vous long-temps encore disposer ainsi de ma destinée?

MARCEL.

Mon Dieu, madame, il est des droits sur lesquels se taisent les lois et qui sont reconnus par le cœur ou la conscience... je les avais ces droits, puisque vous y avez cédé.

BATHILDE.

Par force, monsieur... comme on cède à un brigand qui vous attend au coin d'une rue, l'arme au poing... votre arme à vous, c'était ma faute! et vous avez voulu tuer avec elle ma considération. Eh! oui, je le sais bien, qu'il est des droits sur lesquels les lois se taisent; mais infâmes sont ceux qui se servent de ces droits.

Elle tombe dans un fauteuil.

MARCEL.

Les femmes se plaignent de notre force; mais elles... elles, qu'elles abusent étrangement aussi

de leur faiblesse. Elles se plaignent que nous les menaçons, que nous les forçons... oh! elles ne nous menacent pas, elles ne nous forcent pas... mais avec de doux sourires, de douces paroles, elles nous attirent à elles... des plus terribles font des agneaux, coupent les griffes et les dents aux lions, appuient leur tête sur nos épaules, nous noient dans leurs cheveux et dans leurs soupirs, fondent nos cœurs au souffle de leur amour, parlant sans cesse de bonheur, d'éternité... puis, un jour, sans qu'on sache pourquoi, par caprice et comme la plume emportée par le vent, elles s'éloignent, nous laissant le cœur déchiré et saignant, d'autant plus abattus que nous sommes plus forts! Alors, si nous nous traînons derrière elles à genoux, elles nous raillent, et si nous nous relevons fermes et menaçans, elles nous appellent meurtriers et assassins... N'est-ce pas une dérision que cela, madame, et les véritables coupables ne sont-ils pas les instigateurs du crime plutôt que ceux qui l'accomplissent?

BATHILDE, *grelottant.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

MARCEL, *se jetant à ses pieds.*

Qu'avez-vous, Bathilde, qu'avez-vous?

BATHILDE.

J'ai que je tremble, que je meurs de froid! que j'ai la fièvre! (*Marcel veut la prendre dans ses bras; elle le repousse.*) Oh! ne me touchez pas, monsieur, ne me touchez pas... vous l'avez dit, j'ai le droit de ne pas être à vous, si je ne suis pas à un autre.

MARCEL, *rallumant le feu.*

Du moins, approchez-vous du feu.

BATHILDE.

Oh! pendant ce trajet ignoble que vous m'avez fait faire sans pitié, me traînant après vous, j'ai prié vingt fois Dieu de m'envoyer la mort, et j'espère qu'il m'a exaucée.

MARCEL.

Bathilde! Bathilde! (*Elle se renverse la tête en arrière et comme évanouie.*) Oh! ses mains... ses mains sont froides comme de la glace! Bathilde, laisse-moi les réchauffer avec mes lèvres!... Oh! mon Dieu! mais rappelle-toi donc le temps où tu venais toi-même au-devant de moi, sans que j'eusse besoin de te forcer à venir. Celui qui t'eût dit alors qu'un jour arriverait où je serais obligé de t'arracher des bras d'un autre, et de te traîner de force et la nuit, tandis que tu demanderais à Dieu la mort, pour n'être pas forcée de me suivre... Bathilde... oh! celui-là, tu l'aurais appelé non seulement faux prophète... mais, blasphémateur... blasphémateur insensé! et pourtant me voilà à tes genoux, suppliant, pleurant, demandant une parole d'amour, de pitié, de pardon; et pas une parole ne peut sortir de ton cœur muet et de tes lèvres serrées.

BATHILDE, *passant des soupirs aux sanglots.*

Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

Marcel s'éloigne d'elle.

MARCEL.

Vous êtes malheureuse parce que vous le voulez... Qu'y a-t-il de changé depuis un an? votre cœur, voilà tout! C'est encore vous... c'est encore moi... Bathilde, Marcel! Oh! voyez, de ces cendres presque éteintes, j'ai fait un feu ardent... Cherchez dans votre cœur... n'y reste-t-il aucune étincelle d'amour, dont je puisse par mes soins, par mon dévouement, par mon respect, refaire une flamme? Bathilde, si vous vouliez, le monde est encore là... l'avenir nous appartient, nul ne sait ce qui s'est passé.

BATHILDE.

Excepté lui qui sait tout!

MARCEL.

Oh! vous m'y faites songer, autrefois *lui*, c'était moi... maintenant *lui*, c'est un autre! Vous parlez de ce que je vous ai fait souffrir, moi... ne parlez donc de rien, ne me reprochez donc rien, jamais vous n'avez été jalouse, vous.

BATHILDE, *se relevant tout-à-coup.*

Mon Dieu!

MARCEL.

Quoi?

BATHILDE.

J'entends du bruit dans l'escalier.

MARCEL.

C'est la voix de Guillaumin.

BATHILDE.

C'est celle de Deworde!

MARCEL.

Il l'aura rejoint et me le ramène.

BATHILDE, *avec angoisse.*

Cachez-moi quelque part, où vous voudrez, qu'il ne me voie pas chez vous, qu'il ne sache pas que j'y suis venue, je mourrais de honte.

MARCEL, *ouvrant la porte du fond.*

Cette chambre!

BATHILDE, *s'y précipitant.*

Oh!

SCENE II.

MARCEL, *seul; puis* GUILLAUMIN *et* DEWORDE.

MARCEL.

Elle l'aime! elle l'aime!... ce n'était pas seulement un mariage de convenance... c'était un mariage d'amour... Ah! mais, c'est le démon qui vient me le livrer.

GUILLAUMIN, *dans la coulisse.*

Mon cousin, je ne puis pas aller plus vite... attendu que je ne vois pas clair... seulement, je vous préviens que si vous ne remettez pas votre pistolet dans votre poche, je tire mon yatagan... je suis exaspéré... à la fin...

DEWORDE, *dans la coulisse.*

Y sommes-nous enfin?

MARCEL.

Pas encore, messieurs; mais vous allez y être... Par ici, messieurs... par ici!

DEWORDE, *s'élançant dans la chambre.*

Ah!

Il pose ses pistolets sur une table.

SCENE III.

MARCEL, GUILLAUMIN, DEWORDE.

GUILLAUMIN *à l'entrée de la porte.*

Avez-vous encore besoin de moi?

DEWORDE.

Non, j'ai trouvé qui jecherche... va-t'en, Guillaumin.

MARCEL.

Oui, laisse-nous.

Guillaumin sort.

DEWORDE.

Vous êtes monsieur Marcel?

MARCEL.

Et vous, monsieur Deworde?

DEWORDE.

Je vous cherchais...

MARCEL.

Je vous attends!

DEWORDE.

Nous aimons tous les deux la même femme...

MARCEL.

Bathilde.

DEWORDE.

Mme d'Illières!

MARCEL.

C'est la même chose.

DEWORDE.

Vous vous trompez, monsieur... il y a une grande différence... Je ne sais si elle est déjà Bathilde pour vous; mais elle est encore Mme d'Illières pour moi.

MARCEL.

Vous êtes bien calme et bien subtil à la fois, monsieur.

DEWORDE.

C'est que je suis résolu... c'est que je vous tiens là... c'est que je suis sûr maintenant que vous ne m'échapperez pas...

MARCEL.

Et... qui pense à vous échapper, monsieur?... Soyez bien certain, au contraire, d'une chose... c'est que si l'on ne m'avait retenu, j'allais audevant de vous.

DEWORDE.

C'est bien! nous voilà en face l'un de l'autre... peu importe celui qui a fait tout le chemin... Monsieur, vous aimez Mme d'Illières?

MARCEL.

Vous m'interrogez, je crois?

DEWORDE.

J'allais l'épouser dans quatre jours.

MARCEL.

Ce serait bien plutôt à moi d'interroger alors!... car mes droits sont plus anciens que les vôtres... vous alliez l'épouser dans quatre jours... et moi, je l'aime depuis un an.

DEWORDE.

Je sais cela, monsieur.

MARCEL.

Et qui vous l'a dit?

DEWORDE.

Mme d'Illières.

MARCEL.

Elle vous a dit... que je l'aimais?... elle vous a dit alors qu'elle m'avait aimé aussi...

DEWORDE.

Au moment de contracter une union aussi sainte, Mme d'Illières ne me devait rien cacher, monsieur... elle m'a tout dit... l'important est donc de savoir, non pas qui elle a aimé... mais qui elle aime.

MARCEL.

Comment... Bathilde vous a dit qu'elle m'avait aimé... que j'avais des lettres d'elle...

DEWORDE, *se contenant.*

Elle m'a dit cela.

MARCEL.

Mais des lettres qui prouvent que notre liaison était des plus tendres.

DEWORDE.

Je le sais.

MARCEL.

Des plus intimes.

DEWORDE.

Je le sais encore.

MARCEL.

Elle vous a dit que pendant six mois qu'elle a habité Tours... chaque jour nous nous voyions... que ces six mois ont passé comme une heure... que pendant ces six mois j'ai été le plus heureux des hommes... jusqu'au jour...

DEWORDE, *avec force.*

Elle m'a dit tout cela... C'est un trop noble cœur pour vouloir tromper un homme qui l'estime assez pour lui offrir son nom.

MARCEL.

Elle vous ayant dit tout cela, vous n'en avez pas moins persisté dans vos prétentions?...

DEWORDE.

En m'acceptant pour mari, elle comblait tous mes vœux.

MARCEL.

Mais alors... c'était donc un mariage de convenance que vous faisiez?

DEWORDE.

Non, monsieur... c'était un mariage d'amour.

MARCEL.

Mais vous aviez donc besoin de sa fortune pour refaire la vôtre?

DEWORDE.

Je suis plus riche qu'elle.

MARCEL.

Je ne vous comprends plus.

DEWORDE, *se rapprochant.*

Vous allez me comprendre... J'avais pris une résolution.

MARCEL, *avec ironie.*

Laquelle ?

DEWORDE.

Celle de vous tuer, monsieur.

MARCEL.

Et vous l'avez toujours ?

DEWORDE.

Plus que jamais.

MARCEL.

Bien !... je vois que nous allons nous entendre... Quelles sont vos armes ?

DEWORDE.

Attendez ! nous n'avons pas fini.

MARCEL.

Que pouvez-vous avoir de plus à me dire... ou à entendre ?...

DEWORDE, *éclatant.*

J'ai encore à vous dire, que la réputation de Mme d'Illières doit rester intacte aux yeux du monde, aux yeux de ses gens, aux yeux de tous enfin. Elle a disparu de son hôtel cette nuit... il faut qu'elle y rentre avant le jour ou qu'elle continue sa route. Où est madame d'Illières ?

MARCEL.

Elle est ici.

DEWORDE, *se contenant à peine.*

Ici !... chez vous !...

MARCEL.

Ici... chez moi...

DEWORDE.

Alors, vous l'avez enlevée de force... alors, elle vous a suivi par contrainte...

MARCEL.

Librement.

BATHILDE, *s'avançant.*

Oh !... cette fois... vous mentez, monsieur.

MARCEL et DEWORDE.

Bathilde !

SCENE IV.

MARCEL, BATHILDE, DEWORDE.

BATHILDE.

Oui, Bathilde !... Bathilde... (*à Marcel*) qui vient vous faire rougir, vous, de votre lâcheté... (*à Deworde*) vous remercier, vous, de votre dévouement.

MARCEL.

Finissons-en, monsieur... Vous étiez venu pour me trouver... Eh bien ! me voilà !...

DEWORDE.

Un instant encore, monsieur... Je vous l'ai dit, nous savons qui madame a aimé autrefois ; mais nous ne savons pas encore qui elle aime aujourd'hui... C'est une demande que je me réservais de faire à vous-même, madame... et que je vous fais.

BATHILDE.

Comment, Deworde, après ce qui s'est passé... vous songeriez encore...

DEWORDE.

Ne savais-je pas tout ?... Et êtes-vous responsable de l'événement de cette nuit... quand c'est la violence qui a tout fait ?

MARCEL.

Monsieur !...

DEWORDE.

Soyez donc tranquille comme moi, monsieur... De la patience... attendons.

MARCEL.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

DEWORDE, *à Bathilde.*

Vous le voyez... monsieur s'impatiente... Et de mon côté, je ne voudrais pas trop le faire attendre.

BATHILDE.

C'est que je ne puis croire à tant de grandeur.

DEWORDE.

Que parlez-vous de grandeur, madame ? mais je ne fais, moi, que ce qu'un cœur honnête doit faire... Je vous aimais avant la mort de l'homme à qui je dois tout... Cet homme, en mourant, vous a léguée à moi... J'aurais dû tout quitter et venir à vous, pour conserver comme un trésor ce saint héritage ; j'ai tardé, je suis seul coupable... Mais je n'en réponds pas moins aux yeux du monde, non seulement de votre bonheur, mais de votre réputation..... Avec mon amour, madame, vous serez heureuse, je l'espère... Avec mon nom, vous serez honorée, je vous le jure... Dites-moi seulement que vous, de votre côté... cette union... Dites-moi, dites-moi... ce que vous me disiez hier... ce que vous me disiez cette nuit encore... dites-moi que vous m'aimez.

BATHILDE.

Je ne serai pas moins généreuse que vous, Deworde... Ce que vous faites me dicte ce que j'ai à faire... Peut-être agirais-je autrement si je n'avais entendu toutes les paroles de cet entretien, où chacune de vos réponses m'a abaissée à mes yeux pour me grandir à ceux des autres... Mais je vous dois tant, que je ne veux pas risquer d'être ingrate, ni vous donner le malheur en échange du dévouement... Deworde ! Deworde ! pardon... mais je souffre plus à prononcer ces paroles, que vous ne souffrirez à les entendre, vous... Deworde, je vous honore comme un père... je vous vénère comme un sauveur ; mais, Deworde... Deworde... je ne vous aime pas.

DEWORDE, *accablé.*

C'est la vérité que vous me dites là, Bathilde ?

BATHILDE.

C'est la vérité.

DEWORDE.

Vous me la dites... librement... sans contrainte ?

BATHILDE.

Librement... sans contrainte.

DEWORDE.

Vous... vous ne m'aimez pas ?

BATHILDE.

Non.

DEWORDE.

Votre main?... Adieu, madame... je ne vous en veux pas... Je me suis abusé; toute la faute est à moi. (*A Marcel.*) Quant à vous, monsieur, en suivant jusqu'ici une femme dont je n'étais pas aimé, j'ai fait une chose que je ne devais pas faire... Madame était libre de ses actions... j'ai donc eu tort de vous en demander compte... Son bonheur m'est trop cher pour que je ne respecte pas, quel qu'il soit, celui qui peut le lui donner... Recevez mes excuses, monsieur... et... et rendez-la heureuse.

MARCEL.

Monsieur...

BATHILDE.

Deworde!...

DEWORDE.

Adieu, monsieur... Adieu, madame.

Il sort.

SCENE V.

BATHILDE, MARCEL, GUILLAUMIN.

BATHILDE, *se tordant les bras.*

Deworde!... Deworde!... Deworde!... ah!...

MARCEL, *à genoux devant elle.*

Mais... si vous ne l'aimez pas, lui... vous m'aimez donc, moi?

BATHILDE.

Vous... je vous méprise!

MARCEL.

Ah!... Songez que je suis toujours le maître...

Guillaumin entre; à mesure qu'il écoute l'indignation se peint sur son visage.

BATHILDE.

Vous n'êtes plus le maître que de ma vie, monsieur... Mon bonheur... il est perdu... Ma réputation... elle est perdue!... Oh! je vous le dis, vous m'avez faite si malheureuse, qu'il ne me reste plus que la vie... et vous serez assez lâche pour ne pas la prendre; car le sang se paie avec le sang.

MARCEL.

Prenez garde!...

BATHILDE.

Oh! maintenant, c'est moi qui commande!... (*A Guillaumin.*) Monsieur, donnez-moi le bras... et conduisez-moi hors de cette maison.

MARCEL.

Guillaumin... je te le défends!

BATHILDE.

Je me mets sous votre sauve-garde, monsieur... J'en appelle à votre dignité d'homme!... On m'a fait violence pour m'entraîner ici... on veut me faire violence pour m'empêcher de sortir... Le souffrirez-vous?

GUILLAUMIN.

Eh bien! non, madame.

BATHILDE, *lui montrant les pistolets.*

Alors, prenez ces armes... et s'il le faut, défendez-moi.

MARCEL, *avec explosion.*

Guillaumin, misérable sot!

GUILLAUMIN.

Écoute, Marcel... J'ai tout entendu, et j'ai une conscience, moi... Je vois que tu veux faire une chose que tu n'as pas le droit de faire... une chose infâme!... Eh bien! tout mon ami que tu as été, si tu fais un pas vers madame, je te brûle la cervelle... aussi vrai que je m'appelle Guillaumin!...

MARCEL, *reculant.*

Oh!...

GUILLAUMIN.

Prenez mon bras, madame... Où faut-il vous conduire?

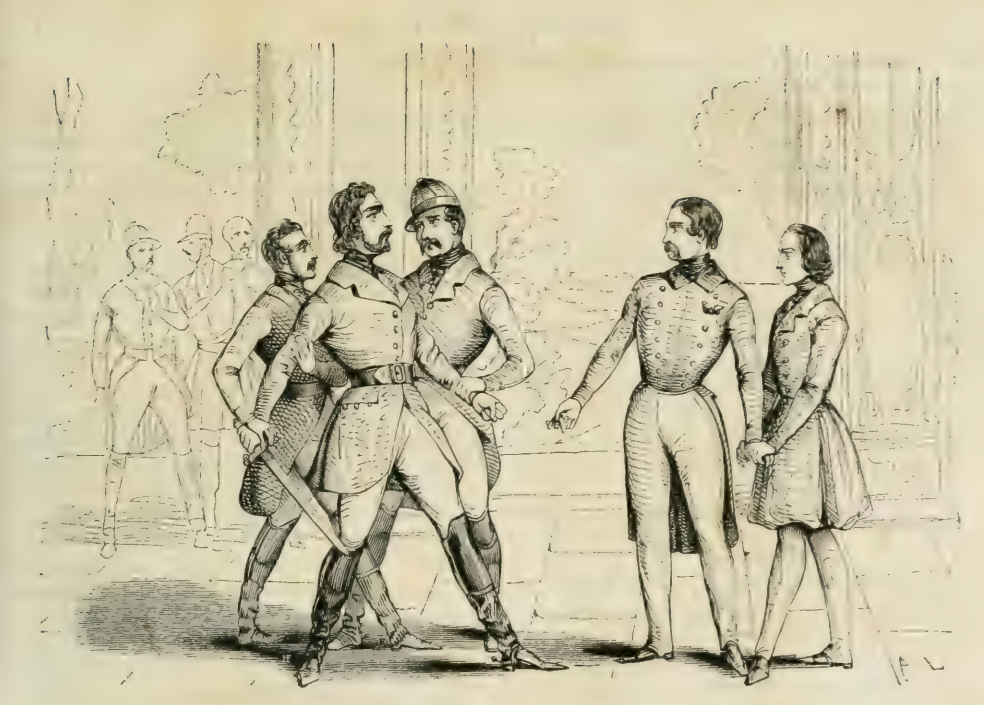
BATHILDE.

Au couvent de la Visitation.

Marcel cherche à s'élancer vers Bathilde; mais Guillaumin le contient avec les pistolets; enfin, il tombe épuisé sur un fauteuil.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE III.

DIANE DE CHIVRI,

DRAME EN CINQ ACTES,

par M. Frédéric Soulié,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE (SALLE VENTADOUR), LE 9 FÉVRIER 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LÉONARD ASTHON, ancien officier de la garde royale.	M. GUYON.
M. DE CHIVRI, pair de France.	M. ALEXANDRE.
GEORGES, fils de M. de Chivri.	M. LANGEVAL.
PHILIPPE, fils de M. de Chivri.	M. GUSTAVE.
MARTIAL, fils de M. de Chivri.	Mme MAREUIL.
VALÉRIEN, garde-chasse	M. HIELLARD.
DE LASCY, ami de Léonard.	M. HENRI.
DELAUNAY, ami de Georges de Chivry, capitaine de cavalerie.	M. BAULIEU.
DE VIGNEUL, ami de Léonard.	M. DAUDÉE.
LE PROCUREUR DU ROI.	M. FELGINE.
LE PRÉSIDENT DE LA COUR.	M. ALBERT.
LOUIS, vieux domestique d'Asthon.	M. FRESNE.
Mme DE KERMIC, belle-mère de M. de Chivri.	Mme MOUTIN.
DIANE DE CHIVRI, fille de M. de Chivri.	Mme ALBERT.
MARTHE, femme de charge.	Mme LEBEL.
JUGES, JURÉS, DOMESTIQUES.	

La scène se passe dans le château de Mme de Kermic, près d'Ancenis, aux deux premiers actes. Au troisième acte, dans le château d'Asthon. Aux quatrième et cinquième actes, à Nantes.

Les personnages sont inscrits dans l'ordre qu'ils occupent à la scène, et tous les changemens de position sont indiqués.

ACTE PREMIER.

Un salon de rez-de-chaussée. Porte et fenêtres au fond. A droite de l'acteur, porte au deuxième plan. Cheminée sur le devant. A gauche, petite porte non apparente sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHE, VALÉRIEN.

Au lever du rideau, Marthe est devant la cheminée, elle vient d'arranger le feu, et balaie avec un petit balai les cendres. Valérien entre par la petite porte de gauche: il est en costume de garde-chasse, par-dessus lequel il porte une souquenille toute mouillée; ses guêtres de cuir sont couvertes de boue. Deux lampes pareilles sur la cheminée éclairent le salon.

MARTHE, *rangeant quelques objets sur une table.*

On voit bien que ce petit démon de M. Martial

est au château, tout est sens dessus dessous dans le salon. Heureusement que ses vacances sont finies, et qu'il retourne demain à Paris. (*Elle entend ouvrir la porte.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

VALÉRIEN, *entrant.*

C'est moi, c'est moi, madame Marthe, n'ayez pas peur.

MARTHE.

Vous!... dans quel état, mon Dieu!... mouillé, crotté...

VALÉRIEN.

On est comme on peut, madame Marthe; la pluie ne choisit pas où elle tombe, et je n'ai pas trouvé de décrotteur dans la forêt pour faire cirer mes souliers.

MARTHE.

Que venez-vous chercher ici?

VALÉRIEN.

J'y viens chercher Mme la marquise... voilà tout.

MARTHE.

Elle est en train de souper avec M. Martial et Mlle Diane; ainsi, vous pouvez vous en retourner.

VALÉRIEN, *défaisant sa roulière.*

En ce cas, je vais l'attendre.

MARTHE.

Ici, dans le salon?

VALÉRIEN.

Ici, dans le salon.

Il approche un fauteuil du feu et y étend sa roulière.

MARTHE, *allant vers le feu.*

Ah çà!... est-ce que vous allez mettre votre manteau tout mouillé sur ce fauteuil?

VALÉRIEN, *empêchant Marthe d'enlever son manteau.*

Eh bien, avez-vous peur que ça l'enrhume, votre fauteuil?

MARTHE, *avec colère.*

Décidément, est-ce que vous comptez attendre ici Mme la marquise?

VALÉRIEN.

Décidément.

MARTHE.

Vous ne ferez pas de vieux os dans la maison, monsieur le nouveau venu; Mme la marquise n'aime pas ces libertés-là, je vous en préviens; et si j'allais lui dire que vous êtes installé ici...

VALÉRIEN, *allant s'asseoir devant le feu.*

Probablement elle vous en remercierait, car j'y suis par son ordre.

MARTHE, *à part, sur le devant de la scène.*

Par son ordre... Je ne sais pas ce que ce mauvais garnement a fait; mais Mme de Kermic l'a pris plus en amitié, depuis trois jours qu'il est au château, que nous tous qui la servons fidèlement depuis quarante ans. (*Elle se retourne et voit Valérien installé devant le feu.*) Eh bien, ne voilà-t-il pas maintenant qu'il se chauffe au feu de Mme la marquise!

VALÉRIEN.

Est-ce que ça le salit, son feu?

MARTHE.

Celui de la cuisine est assez bon pour vous.

VALÉRIEN, *se levant et offrant une prise à Marthe.*

Je crois même qu'il est meilleur. Madame Marthe, vous savez aussi bien que moi que ce ne sont pas toujours les maîtres qui ont la bonne part dans les maisons.

MARTHE.

Oui, dans les maisons comme celle dont vous sortez; dans une maison comme celle de M. Furières, un jeune libertin qui a mangé sa fortune au jeu.

VALÉRIEN.

Et ailleurs.

MARTHE.

Et qui, poursuivi par ses créanciers, a été obligé de se retirer ici dans la Bretagne, et de se cacher comme un voleur dans le dernier domaine qui lui reste d'une immense fortune que lui avait laissée son père.

VALÉRIEN, *riant.*

Que voulez-vous, madame Marthe? il faut que jeunesse se passe.

MARTHE.

Quelle horreur!... Mais ce que vous me dites là ne m'étonne pas, et le proverbe est vrai qui dit. Tel maître, tel valet.

VALÉRIEN.

En tout cas, s'il est vrai pour les hommes, il ne l'est guère pour les femmes, car notre maîtresse Mme de Kermic est la bonté en personne... et vous...

MARTHE.

Eh bien, moi...

VALÉRIEN, *d'un ton doucereux.*

Tenez, ne nous fâchons pas, je ne suis pas si méchant que vous en avez l'air.

MARTHE.

Hein! qu'est-ce qu'il dit?

VALÉRIEN.

Et vous seriez bien aimable d'aller dire à Mme de Kermic que je suis ici.

MARTHE.

Vous pouvez bien aller vous annoncer vous-même; quand on s'asseoit dans le salon, on peut bien entrer dans la salle à manger.

VALÉRIEN.

C'est que dans la salle à manger il y a M. Martial et Mlle Diane, et que c'est en secret que je veux voir Mme la marquise.

MARTHE, *l'imitant.*

Ah! c'est en secret que vous voulez voir Mme la marquise?

VALÉRIEN, *jouant l'humilité.*

Ou, si vous l'aimez mieux, c'est en secret qu'elle veut me voir.

MARTHE.

Peste! vous êtes bien heureux!... voilà quarante ans que je suis au service de madame, et il n'y a jamais eu de secret entre elle et moi; mais enfin c'est comme ça, tout nouveau, tout beau, on apprend à tout âge; les domestiques de trois jours

ont la confiance des maîtres, et les garde-chasse attendent dans les salons.

VALÉRIEN.

C'est que par le temps qui court, madame Marthe, un garde-chasse qui ne craint pas un coup de fusil est peut-être plus utile que la meilleure femme de charge à la sûreté d'une maison comme celle-ci.

MARTHE.

Que dites-vous là, monsieur Valérien ?

VALÉRIEN.

Je dis que nous sommes dans un pays où on se battait il n'y a pas encore un mois, et qu'il ne manque pas dans les bois qui entourent le château, de mauvais garnemens très-disposés à venir ici demander à souper et à coucher.

MARTHE, *d'un air très-alarmé.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! ce malheureux pays ne sera donc jamais tranquille, et ce que j'ai déjà vu une fois, le verrai-je donc encore ?

VALÉRIEN.

Qu'avez-vous donc vu de si terrible, madame Marthe ? vous en tremblez rien qu'en en parlant.

MARTHE.

Il y a pourtant bien, bien long-temps de cela ; mais vous êtes un blanc-bec, vous ne pouvez avoir connaissance de ça.

VALÉRIEN.

Blanc-bec de trente-six ans.

MARTHE.

Eh bien, il y en a trente-huit ; nous sommes en 1832, n'est-ce pas ?

VALÉRIEN.

19 octobre 1832.

MARTHE.

En ce cas, j'ai raison, il y a juste trente-huit ans que ce château où nous sommes maintenant fut envahi par les républicains ; une douzaine de gentilshommes y avaient cherché un asile après la bataille d'Ancenis : ils se défendirent seuls pendant plus de six heures contre un bataillon entier, se barricadèrent d'étage en étage, de chambre en chambre : c'est là que fut tué M. de Kermic, le mari de madame, ses deux frères, le vieux M. Asthon, le grand-père de celui qui commandait dernièrement les Vendéens.

VALÉRIEN.

Et qui est caché dans le pays, à ce qu'on dit.

MARTHE.

Oui, sur douze qu'ils étaient, un seul échappa.

VALÉRIEN.

Et lequel ?

MARTHE.

M. de Chivri, que la fille de Mme la marquise parvint à cacher dans sa chambre.

VALÉRIEN.

Et quel est ce M. de Chivri?

MARTHE.

Eh bien, le père de M. Martial et de Mlle Diane, M. le comte de Chivri, qui, après avoir échappé à ce massacre, passa cinq ans en Angleterre, et qui à son retour épousa Mlle de Kermic, la fille de notre maîtresse.

VALÉRIEN.

Et M. Martial, Mlle Diane, sont les enfans de ce mariage ?

MARTHE.

Avec M. Georges et M. Philippe, les deux aînés de la famille.

VALÉRIEN.

Les deux aînés ? d'ordinaire, il n'y en a qu'un.

MARTHE.

On les appelle comme ça, parce qu'ils sont de beaucoup plus âgés que M. Martial et Mlle Diane. Si je me souviens bien, M. Georges est né en 1802, et M. Philippe en 1803.

VALÉRIEN.

Ça leur fait une trentaine d'années à chacun, si je sais compter.

MARTHE.

Précisément ; tandis que M. Martial n'est venu au monde qu'en 1814.

VALÉRIEN.

Ce qui lui fait dix-huit ans... et, ma foi, c'est tout au plus s'il a l'air d'en avoir quinze, tant il est petit et faible : on dirait d'une femme habillée en homme. Et Mlle Diane ?

MARTHE, *tristement.*

Oh ! celle-là, ce fut un triste jour que celui où elle naquit.

VALÉRIEN.

Je comprends ; car il paraît qu'elle est née aveugle.

MARTHE.

Oui, elle est née aveugle, et sa mère est morte le jour où elle est née.

VALÉRIEN.

Et c'est sans doute pour cela que Mme de Kermic l'a gardée près d'elle ?

MARTHE.

Il l'a bien fallu ; M. de Chivry, son père, habitait toujours Paris ; et d'ailleurs, ce n'était pas un homme à s'occuper d'une pauvre enfant malade.

VALÉRIEN.

Est-ce qu'il n'aime pas ses enfans ?

MARTHE.

Lui ! oh ! que si qu'il les aime, mais comme un bon père doit les aimer ; il ne leur eût jamais pardonné une faute contre l'honneur.

VALÉRIEN.

Quelle tendresse !

MARTHE.

Aussi en a-t-il fait d'honnêtes gens. S'il avait eu un fils comme votre M. de Furières, il lui aurait fait sauter la cervelle... Ah ! c'est que le nom de Chivry est un nom dont il n'y a rien à dire.

VALÉRIEN, *à part.*

Elle en veut bien à M. de Furières. (*Haut.*) Donc M. de Chivri n'a pas élevé Mlle Diane ?

MARTHE.

Non ; sa grand'mère a demandé à son père de la lui laisser, et depuis dix-sept ans elle est la seule compagnie de Mme de Kermic.

VALÉRIEN.

La première fois que je l'ai vue, je ne me serais jamais douté qu'elle fût aveugle! elle a de si beaux yeux... si expressifs... qu'on dirait qu'elle vous regarde comme si elle pouvait vous voir.

MARTHE.

Vous n'êtes pas le seul à qui ça fait cet effet-là.

VALÉRIEN.

Et puis, c'est qu'elle va et vient dans la maison comme si de rien n'était.

MARTHE.

Songez donc qu'il y a dix-sept ans qu'elle l'habite.

VALÉRIEN.

Elle n'est donc jamais allée chez son père?...

MARTHE.

Jamais.

VALÉRIEN.

Et M. de Chivry et ses fils ne viennent-ils jamais en Bretagne?

MARTHE.

De loin en loin et pour quelques jours seulement: M. de Chivry est pair de France; M. Georges, le fils aîné, est militaire, et le second, M. Philippe, a une place à Paris; il n'y a que M. Martial qui vient ici tous les ans passer ses vacances; et c'est toujours un ou deux mois de distraction pour madame et mademoiselle... mais demain le château sera bien triste, car son temps est fini, et il retourne à Paris.

VALÉRIEN.

Tant mieux! car c'est bien le plus enragé petit bonhomme que je connaisse; toujours un fleuret ou un fusil à la main, et adroit malgré son air mièvre... mais surtout curieux... Quand on le croit à cent lieues, il vous tombe sur les bras!

MARTHE.

Et c'est ce qui va vous arriver encore si vous restez là à babiller, car il me semble qu'on se lève de table, et comme je n'ai pas le droit d'attendre dans le salon, moi, je vous laisse.

Elle sort.

SCENE II.

VALÉRIEN, *seul.*

Et elle fait bien; car elle pourrait nous gêner. (*Réfléchissant*) Je me suis embarqué là dans une entreprise bien hasardée... M. de Furières, mon ancien maître, traqué par tous les huissiers du pays, m'a promis vingt-cinq louis, si je pouvais parvenir à le cacher pendant quinze jours seulement... je veux que le diable m'emporte si jamais j'aurais trouvé de moi-même le moyen de gagner cet argent! mais il me semble qu'il y a un Dieu pour les mauvais sujets, et je ne pensais guère ce matin, lorsque j'ai rencontré dans la forêt ce pauvre diable qui se cachait dans un taillis, qu'il me fournirait sans s'en douter, ni moi non plus, le moyen de sauver M. de Furières. Qui diable aussi se serait imaginé que madame la marquise prendrait feu comme ça; car c'est bien par hasard que je lui en ai parlé... Je sais bien qu'au fond de l'ame elle est pour les chouans et les autres... Chacun est le maître de ses opinions... mais offrir sa maison au premier venu qu'elle suppose être un proscrit, ce n'est plus de l'opinion, ça... Mais je l'entends qui revient avec M. Martial et Mlle Diane. Je vas attendre que les enfans soient partis, et alors comme alors... ce sera l'affaire de M. de Furières.

Il sort à gauche.

SCENE III.

DIANE, Mme DEKERMIC, MARTIAL, *entrant par la porte de droite.*

Mme DE KERMIC.

Martial, il est tard, il faut aller te reposer... n'oublie pas que tu pars demain matin à quatre heures.

MARTIAL.

C'est parce que je ne l'oublie pas que je reste. Songez donc que je n'ai plus que quelques heures à passer au château... et si vous étiez bien bonne, grand'mère, je veillerais avec vous et Diane jusqu'à l'heure de mon départ.

Mme DE KERMIC.

Passer une nuit quand tu as près de cent lieues à faire... à ton âge, faible comme tu es; je n'y consentirai pas.

MARTIAL.

C'est ça... mon âge... faible comme je suis; on n'a jamais d'autre raison à m'opposer.... quand je veux faire comme tout le monde, monter à cheval ou aller à la chasse... Passer une nuit... voilà quelque chose de bien extraordinaire... j'en ai passé plus d'une au bal.

DIANE.

Au bal! toi! et qu'y fais-tu?

MARTIAL.

Ce que j'y ai fait... toute la nuit j'ai dansé avec les plus jolies femmes... c'est si charmant une femme qui vous regarde doucement en dansant... Oh! j'étais amoureux de toutes.

DIANE.

Amoureux!... toi? ce doit être drôle!

MARTIAL.

Oui, moi... et puis, il fallait voir à souper!... j'ai bu du Champagne avec des gaillards!... j'en ai bu... j'en ai bu... enfin, je me suis amusé comme un homme doit s'amuser.

Mme DE KERMIC.

Et comme on ne s'amuse pas ici. *

MARTIAL.

Ça, c'est vrai.

DIANE.

Et comme tu retournes à Paris, il faut être bien sage ici pour pouvoir aller encore au bal et danser avec les jolies femmes.

Pendant ce temps on entend le vent siffler. Mme de Kermic s'approche d'une fenêtre et écoute.

* Diane, Martial, Mme de Kermic.

MARTIAL.

Dont pas une n'est si jolie que toi.

DIANE.

Tu voudrais me le persuader.

MARTIAL.

Parce que c'est la vérité.

DIANE.

Parce que tu es un flatteur, Martial; (*bas*) mais il faut obéir à notre bonne mère et aller te coucher.

MARTIAL.

Je ne te reverrai donc plus, car je pars demain matin à quatre heures.

Orage progressif.

DIANE.

Je serai levée pour te dire adieu.

MARTIAL.

Te lever avant le jour?

DIANE.

Est-ce que j'ai besoin de l'attendre? est-ce que le jour commence pour moi ?

Elle va s'asseoir.

Mme DE KERMIC, *écoutant l'orage.*

Quel temps! quel temps!

MARTIAL.

Temps affreux pendant lequel je jure bien qu'il me sera impossible de dormir. (*Il prend un siége.*) Ainsi, si vous voulez bien le permettre, je vais m'asseoir là.

Mme DE KERMIC.

Il me semble, Martial, que je vous avais prié de vous retirer.

MARTIAL.

Mais, ma mère...

Mme DE KERMIC, *sévèrement.*

Maintenant, je vous l'ordonne, rentrez dans votre chambre.

MARTIAL.

Mais, ma mère, c'est m'envoyer au lit comme un enfant.

Mme DE KERMIC.

Il faut bien vous traiter comme un enfant, puisque vous n'avez pas encore assez de bon sens pour comprendre, sans qu'on vous le dise formellement, que votre présence est de trop.

MARTIAL.

Mais qu'avez-vous donc à dire de si secret?

Mme DE KERMIC, *sévèrement.*

Mon fils...

DIANE.

Ah! ma mère, pardonnez-lui. (*A Martial.*) Allons, Martial, va, je t'en prie.

MARTIAL.

Oui, je m'en vais. (*A part.*) Elle me le paiera. (*Haut avec affectation.*) Je vais me coucher... au fait, je me sens fatigué et je dormirai très-bien, pourvu que je ne rêve pas brigands ou Léonard Asthon.*

Mme DE KERMIC.

Léonard Asthon!... que voulez-vous dire?

* Diane, Mme de Kermic, Martial.

DIANE.

Ah! Martial, ce n'est pas bien.

MARTIAL.

Vous savez, grand'mère, quand on entend toujours parler d'une chose, malgré soi, on en rêve; et comme le beau Léonard Asthon est le sujet ordinaire de l'admiration du château...

Mme DE KERMIC.

Il serait heureux pour vous de lui ressembler.

MARTIAL.

C'est vrai... j'aurais cinq pieds six pouces, des pistolets à ma ceinture comme un chef de bandits, un grand sabre, une cocarde blanche, des airs de matamore, de grosses moustaches.

Mme DE KERMIC, *vivement.*

Je ne puis vous dire si le portrait est ressemblant, car je n'ai jamais vu M. Asthon; mais ce que vous auriez certainement, Martial, c'est un noble cœur, une fidélité à toute épreuve pour le malheur; ce que vous auriez surtout, c'est le respect pour la vieillesse, qui vous manque.

MARTIAL.

Oh! grand'mère... moi, vous avoir manqué de respect... je ne l'ai pas voulu... vous ne le pouvez croire.

Mme DE KERMIC.

Vous étiez cependant sûr de me faire de la peine en parlant si légèrement d'un homme que vous savez que j'estime.

MARTIAL.

Et dont je suis jaloux, car vous l'aimez mieux que moi, mieux que mon père, que mes frères... c'est votre héros... c'est celui de Diane... vous semblez nous blâmer tous en le vantant sans cesse.

DIANE, *voulant imposer silence à Martial.*

Martial!... Martial!...

Mme DE KERMIC, *doucement.*

Écoute, mon enfant, et apprends de bonne heure à être indulgent. — Je ne me fais pas le juge de la conduite de ton père et de tes frères... l'honneur est partout où la conscience nous mène. Bien que persécuté par la révolution, ton père en a adopté depuis long-temps les principes, et je ne me suis pas étonnée de le voir appuyer leur triomphe lors de la révolution de 1830. Je respecte ses motifs, et je les crois raisonnables; mais moi qui ne suis qu'une femme, je raisonne moins que je ne sens; moi, qui suis vieille, je me souviens peut-être plus que je n'espère; toute ma vie est dans le passé, comme la tienne et celle de tes frères est dans l'avenir. Eh bien! ce passé, je le pleure... je l'aime, et lorsque je vois un homme comme Léonard Asthon, un homme d'un nom sans tache, d'une conduite irréprochable, d'un courage héroïque, sacrifier toutes les espérances ambitieuses de sa vie à la défense d'une cause qui est la mienne, d'une cause dont il ne désespère pas, lorsque tout le monde la croit perdue, tu dois comprendre que je garde une noble place à cet homme dans mon estime et mon admiration.

tu dois comprendre que ce soit mon héros, comme tu l'appelles!

MARTIAL.

Oh! pardon, ma mère, pardon... ne m'en veuillez pas de mon étourderie. Je me retire... car je crois que si je restais plus long-temps, vous me feriez aimer ce Léonard Asthon. (*Gaiement à Diane.*) Toi, qui restes, prends garde à toi, tu en es déjà presque amoureuse sans le connaître.

DIANE, *se levant.*

Tais-toi; est-ce que je puis aimer, moi?

Mme DE KERMIC.

Tu entreras dans ma chambre avant ton départ.

MARTIAL.

Je n'y manquerai pas... A demain.

Il sort après avoir embrassé Diane.

SCENE IV.

DIANE, Mme DE KERMIC.

Pendant que Diane reconduit son frère au fond, à droite de l'acteur, l'orage redouble, et l'on entend le vent et le tonnerre.

DIANE.

Il fait un temps affreux, en effet.

Mme DE KERMIC.

Et penser que peut-être en ce moment nos amis, ceux qui sont dévoués à la bonne cause, errent sans asile, traqués et poursuivis dans les bois, menacés de mort.

DIANE.

Il faut espérer que les plus compromis auront trouvé moyen de quitter la France.

Mme DE KERMIC.

Ce ne sont pas toujours les plus compromis qui sont les plus prompts à se mettre à l'abri... ainsi j'ai appris certainement que Léonard Asthon...

DIANE, *vivement.*

Léonard Asthon! eh bien!

Mme DE KERMIC.

Eh bien, il a refusé de quitter la France, malgré les instances de nos amis de Nantes, qui lui avaient assuré un passage sur un navire anglais.

DIANE.

Mais n'est-ce pas plus que du courage, et n'y a-t-il pas plus que de l'imprudence à agir ainsi?

Mme DE KERMIC.

Noble imprudence du moins, qui refuse son salut tant qu'il y a des malheureux en danger.

DIANE.

Que voulez-vous dire? Votre inquiétude depuis ce matin... le soin que vous venez de prendre d'éloigner mon frère... Ma mère, ma bonne mère... craindriez-vous pour quelqu'un de vos amis?

Mme DE KERMIC, *après avoir regardé autour d'elle.*

Nous sommes seules... mets-toi là. (*Elles s'asseoient, Mme de Kermic sur un fauteuil, Diane sur un tabouret à ses pieds* *.) Écoute-moi, Diane... tu sais, Valérien...

* Mme de Kermic, Diane.

DIANE.

Ce nouveau garde-chasse que vous avez depuis plusieurs jours?

Mme DE KERMIC.

Oui, celui qui sort de chez ce misérable vicomte de Furières.

DIANE.

Eh bien, ma mère, ce Valérien?

Mme DE KERMIC.

Ce matin, en faisant sa tournée dans le bois qui entoure le parc, il a rencontré au plus épais du taillis un homme qui en l'apercevant s'est mis en état de défense.

DIANE.

Quelque malfaiteur, sans doute.

Mme DE KERMIC.

Non, mon enfant, un homme d'une noble tournure, d'un beau visage, et dont les vêtemens, quoique souillés par la boue et la pluie, annoncent un homme distingué.

DIANE.

Un proscrit peut-être.

Mme DE KERMIC.

Je dois le croire; car, d'après ce qu'il m'a raconté, Valérien l'a abordé en lui disant: « Ne craignez rien, monsieur... Je suis garde-chasse pour surveiller les braconniers; mais je ne suis pas gendarme pour arrêter les voleurs ou les chouans. »

DIANE.

C'est bien de la part de Valérien... et cet homme?

Mme DE KERMIC.

Il paraît qu'à ce mot de chouan cet homme a tressailli en regardant autour de lui... Puis, il s'est approché à son tour de Valérien, et lui a dit tout bas: « N'êtes-vous pas au service de Mme de Kermic? — Oui, monsieur, lui a répondu Valérien. — En ce cas, dites-lui... » Cet homme s'est arrêté tout-à-coup; puis il a repris: « Non, ce serait la compromettre... Sa générosité ne lui permettrait pas de me refuser un asile... Ne lui dites rien de cette rencontre; » et aussitôt il s'est éloigné.

DIANE.

Et quand Valérien vous a-t-il raconté cela?

Mme DE KERMIC.

Moins d'une heure après la rencontre.

DIANE.

Il ne soupçonne pas quel peut être ce malheureux?

Mme DE KERMIC.

Au portrait qu'il m'en a fait, à l'air de distinction et de commandement qu'il m'a dit que cet inconnu porte en lui, j'ai cru reconnaître que ce devait être...

DIANE.

Qui donc?

Mme DE KERMIC.

M. Léonard Asthon lui-même.

DIANE.

Léonard Asthon... le chef des Vendéens... réduit à ce misérable état!

Mme DE KERMIC.

Que ce soit lui ou un autre... c'est toujours un homme qui souffre pour une cause qui est la nôtre... Il a droit à un asile chez moi, et je le lui donnerai.

DIANE.

Mais comment le lui donner, puisqu'il s'est éloigné... sans vouloir le demander ?

Mme DE KERMIC.

Et c'est cette noble conduite qui m'a dicté la mienne... J'ai chargé Valérien de chercher cet inconnu, de le retrouver, et de lui dire que ce serait me faire injure que de refuser mon hospitalité.

DIANE.

Et Valérien l'a-t-il retrouvé ?

Mme DE KERMIC.

J'attends Valérien depuis ce matin... Mais tout est déjà convenu.

DIANE.

Comment ?

Mme DE KERMIC.

S'il le rencontre, il doit le ramener.

DIANE.

Ici ?

Mme DE KERMIC.

Dans le château ?... non ; je ne saurais comment l'y cacher aux yeux de tout le monde... Je ne crois pas qu'un seul de mes domestiques fût capable d'une dénonciation ; mais un mot indiscret peut suffire à faire tout découvrir... Et il y va de la vie de M. Asthon...

DIANE.

Mais où comptez-vous donc le cacher ?

Mme DE KERMIC.

Dans un endroit où personne ne le pourra soupçonner, si tu veux m'aider.

DIANE.

Moi ?... Et comment ?

Mme DE KERMIC.

En me cédant pour lui le pavillon du bois.

DIANE.

Mon pavillon !... ma retraite favorite, le seul endroit qui m'appartienne, et où j'aime à passer mes journées ?

Mme DE KERMIC.

Oui, ta retraite favorite ; grâce à ta volonté, c'est le seul endroit du château où les domestiques n'entrent que lorsqu'on les appelle... Placé à l'angle le plus éloigné du parc, il ouvre à la fois sur la forêt et sur les jardins... Toi seule en as les clefs, et...

DIANE, *se levant et se retournant au bruit que Valérien fait en entrant.*

Qu'est cela ?

SCENE V.

Mme DE KERMIC, DIANE, VALÉRIEN.

Mme DE KERMIC, *allant vivement vers Valérien.*

Eh bien ?... (*Valérien lui montre Diane.*) Tu peux parler devant elle ; elle sait tout.

VALÉRIEN.

Eh bien ! madame, je l'ai retrouvé.

DIANE, *se levant.*

Vous a-t-il dit son nom ?

VALÉRIEN.

Son nom ?... (*A part.*) Voilà où l'histoire cloche !... Mais, ma foi, c'est l'affaire de M. de Furières.

Mme DE KERMIC.

Oui, son nom ?

VALÉRIEN.

Il m'a dit qu'il ne le confierait qu'à madame la marquise.

Mme DE KERMIC.

Je comprends les motifs de cette discrétion... car ce nom est proscrit, et celui qui le porte est frappé d'un arrêt de mort.

DIANE.

Vous pensez donc véritablement que c'est M. Asthon ?

VALÉRIEN.

M. Asthon ?. . Je ne crois pas.

Mme DE KERMIC.

Pourquoi cela ?

VALÉRIEN.

Pour rien ; je ne le connais pas... Mais si madame la marquise voulait me faire son portrait.

Mme DE KERMIC.

Je n'ai jamais vu M. Asthon.

VALÉRIEN, *à part.*

Ah ! elle ne l'a jamais vu !... (*Haut et vite.*) Ni mademoiselle non plus ?... Pardon... je suis bête. (*Après un silence.*) C'est que je réfléchis, en effet... On dit que M. Asthon est caché dans le pays, et il est bien possible que ça puisse être lui... pour ma part, je ne dirais pas non.

Mme DE KERMIC.

Et s'il en est ainsi, si c'est M. Asthon, il peut regarder ma maison comme la sienne.

VALÉRIEN.

Ma foi, j'ai une idée que ce doit être lui.

Mme DE KERMIC.

Et pour le faire échapper aux dangers qu'il court, ma bourse lui sera ouverte comme ma maison.

VALÉRIEN.

Certainement, c'est lui... Madame la marquise veut-elle que j'aille m'informer ?

Mme DE KERMIC.

Ce serait inutile, puisqu'il a déjà refusé de répondre... Mais où l'as-tu laissé ?

VALÉRIEN.

Je l'ai laissé dans le bois, à dix pas du pavillon... blotti dans un fossé... recevant la pluie en m'attendant.

DIANE.

Oh ! le malheureux !

Mme DE KERMIC.

Pourquoi ne m'avoir pas dit cela tout d'abord ?

VALÉRIEN.

Je vous jure que je n'ai pas perdu de temps... D'ailleurs, maintenant, si madame la marquise

veut faire ce qu'elle disait ce matin, j'aurai bientôt traversé le parc... et M. Asthon, car je ne doute plus que ce ne soit lui, M. Asthon sera bientôt à l'abri; mais pour cela, il me faudrait les clefs du pavillon.

Mme DE KERMIC, *se retournant vers Diane.*

Eh bien! Diane?...

DIANE.

Je vais les chercher, ma mère.

Mme DE KERMIC.

Merci, mon enfant!... Prends garde que Martial ne voie que tu entres chez toi; tu ne pourrais l'éviter.

DIANE.

Cela n'est pas à craindre; car je n'ai pas besoin de lumière, moi, vous le savez bien.

Mme DE KERMIC.

Chère enfant!

SCENE VI.

Mme DE KERMIC, VALÉRIEN.

Mme DE KERMIC.

Valérien, vous voilà maître d'un secret important; c'est la vie d'un noble gentilhomme que vous tenez entre vos mains... On ne saurait mettre de prix à la fidélité; c'est une vertu dont on porte la récompense dans son cœur.

VALÉRIEN, *à part.*

J'aimerais autant la porter dans ma poche.

Mme DE KERMIC.

Mais je ne veux pas que le soin que vous vous êtes donné et la peine que vous allez prendre désormais demeurent sans salaire... car c'est vous qui porterez chaque jour des vivres à M. Asthon... Voici d'abord dix louis pour vous.

VALÉRIEN.

Madame sait bien que ce n'est pas pour l'argent...

Mme DE KERMIC.

Je n'en doute pas... et c'est surtout sur votre honneur que je compte.

Elle remonte la scène.

VALÉRIEN, *à part.*

Dix louis!... Avec les vingt-cinq que M. de Furières m'a promis... ça fait... j'ai bien peur que ça ne fasse que dix louis... C'est égal, pour un mensonge, c'est honnête!

Mme DE KERMIC.

Ah! c'est Diane!

SCENE VII.

LES MÊMES, DIANE.

DIANE.

Voici les clefs... celle-ci, c'est celle qui ouvre la porte du parc, celle-là ouvre la porte du bois... Vous les connaîtrez bien, n'est-ce pas?

VALÉRIEN.

Ne soyez pas inquiète de cela, je trouverai, je vous en réponds.

Mme DE KERMIC.

Hâtez-vous, et n'oubliez pas que nous vous attendons.

VALÉRIEN.

Oui, madame, et je lui dirai qu'il s'appelle... c'est-à-dire, je lui demanderai s'il s'appelle M. Asthon.

Il sort.

SCENE VIII.

Mme DE KERMIC, DIANE.

Mme DE KERMIC.

Ah! je voudrais que ce fût lui: je serais fière d'avoir protégé cette sainte et généreuse existence. Toi-même, Diane, ne sens-tu pas quelque orgueil à t'associer au dévouement de ce noble jeune homme?

DIANE.

Oui, ma mère, oui... et cependant, je ne puis vous dire quelle crainte m'agite malgré moi en pensant à ce que vous venez de faire.

Mme DE KERMIC.

Regretterais-tu déjà de m'avoir secondée?

DIANE.

Moi?... ô ma mère, vous ne le pensez pas... qu'ai-je à craindre pour moi? n'ai-je pas un malheur qui me protége contre tous les autres? et si l'on devait découvrir un jour votre généreuse complicité avec ce que l'on appelle des coupables... ce n'est pas moi qu'on accuserait, ce n'est pas une pauvre aveugle qu'on punirait de cette noble action, ce n'est pas elle qu'on en supposerait capable.

Mme DE KERMIC.

Diane, n'es-tu pas capable de tout ce qui est digne et bon?

DIANE.

Non... inutile à tous et à charge à moi-même... Oh! tenez, ce soir j'éprouve une tristesse...

Mme DE KERMIC.

Et pourquoi?

DIANE.

Vous me le demandez?... pensez-vous donc que j'aie oublié les récits dont vous avez bercé mon enfance?... Je me souviens, moi... car ce ne sont pas les plaisirs du monde qui me font oublier ce que j'écoute... je me souviens de ces nobles dévouemens qui ont signalé la vie de tant de femmes.

Mme DE KERMIC.

En est-il une qui mérite mieux que toi l'affection de ceux qui te connaissent?

DIANE.

L'affection de ceux qui ont pitié des malheureux.

Mme DE KERMIC.

Diane, pourquoi ces pensées aujourd'hui?

DIANE.

Aujourd'hui plus que jamais! N'est-ce pas dans

un temps comme celui-ci que ma mère, ma pauvre mère, à qui j'ai donné la mort en naissant, sauva mon père. Elle était plus jeune et plus faible que moi... et pourtant elle sauva celui qu'elle aimait, elle le cacha... elle se plaça entre lui et ses assassins... elle pouvait voir le danger et le braver; mais moi...

Mme DE KERMIC.

Toi? ne viens-tu pas de faire tout ce qui est en ton pouvoir.

DIANE.

Oui, j'ai pu vous livrer les clefs d'un appartement, je pourrai garder le secret qui m'est confié... voilà tout ce que je puis.

Mme DE KERMIC.

Tu n'en auras pas moins droit à la reconnaissance de celui que tu m'aides à sauver.

DIANE, *tristement.*

Oui, à sa reconnaissance.

Mme DE KERMIC.

Diane.

DIANE.

Mon père aima ma mère qui l'avait sauvé... mais qui m'aimera jamais, moi?

On entend sonner au dehors.

Mme DE KERMIC.

Quel est ce bruit? (*On continue.*) Encore! qui peut venir à cette heure? (*Appelant.*) Marthe, Marthe.

SCENE IX.

MARTHE, Les Mêmes.

MARTHE.

Madame.

Mme DE KERMIC.

Voyez ce que c'est, et dites qu'on n'ouvre pas sans avoir reçu mes ordres... entendez-vous bien?

Marthe sort.

DIANE, *qui a été au fond, écoutant.*

Ce sont des pas nombreux... des voix confuses... un bruit d'armes.

Mme DE KERMIC.

Des soldats: peut-être, une visite domiciliaire... Oh! auraient-ils déjà découvert l'infortuné Asthon?

DIANE.

C'est peut-être une trahison, ma mère.

Mme DE KERMIC.

Ah! ce serait infâme... Mais Marthe ne revient pas, et le bruit augmente.

DIANE.

Je les entends!... ils entrent dans le château.

Mme DE KERMIC.

Malgré mes ordres.

DIANE.

Ils viennent de ce côté... j'entends la voix de Martial.

SCENE X.

MARTIAL, Les Mêmes.

MARTIAL, *à la cantonnade.*

Tout-à-l'heure, messieurs, on n'entre pas ainsi chez des femmes, au milieu de la nuit.

DIANE *et* Mme DE KERMIC.

Qu'est-ce donc?

MARTIAL

Des militaires qui prétendent que votre héros, M. Léonard Asthon, a été vu dans les environs, et qu'ils ont ordre de visiter le château, pour voir s'il n'y est pas caché.

Mme DE KERMIC.

A cette heure... au milieu de la nuit.

MARTIAL.

C'est ce que je leur ai fait observer, et ma foi! à tout hasard, je leur ai dit que vous étiez couchée ainsi que ma sœur, et qu'on ne pourrait entrer chez vous.

Mme DE KERMIC.

Eh bien?

MARTIAL.

L'officier, qui m'a l'air d'un homme fort poli, m'a répondu qu'il était forcé d'obéir à un ordre supérieur... mais qu'il respecterait l'appartement des dames.

Mme DE KERMIC.

Celui-là et tous les autres.

MARTIAL.

J'en doute; car il a déjà commandé à ses soldats de commencer la visite dans le château, et d'occuper toutes les issues.

Mme DE KERMIC, *bas à Diane.*

Le malheureux est perdu.... Ah! si l'on pouvait l'avertir, il s'échapperait par la porte du bois.

DIANE.

Oh! ma mère, j'y cours.

Mme DE KERMIC, *arrêtant Diane.*

Attends... (*Haut.*) Martial, va dire à cet officier que je m'oppose formellement à cette violation illégale de mon domicile.

MARTIAL.

Hélas! ma mère, il a un ordre en règle.

Mme DE KERMIC.

Quoi qu'il en soit, c'est à moi qu'il doit le produire, c'est à moi de juger si je dois céder à la violence, ou m'opposer à l'emploi qu'on en veut faire.

MARTIAL.

J'y vais, ma mère, mais je crains bien de vous rapporter une fâcheuse réponse.

Martial sort.

Mme DE KERMIC.

Et maintenant va, Diane, et que Dieu te conduise.

Diane va pour sortir par la porte du fond

SCENE XI.

LES MÊMES, VALÉRIEN.

VALÉRIEN, *entrant.*

Arrêtez.

Mme DE KERMIC.

Tu sais ce qui arrive.

VALÉRIEN.

Hélas! oui.

DIANE.

Je cours prévenir M. Asthon.

VALÉRIEN.

Il est trop tard, le parc est entouré... il y a des sentinelles à toutes les portes qui donnent sur la forêt... ils ont commencé par là avant d'entrer dans le château... impossible de sortir.

Mme DE KERMIC.

Ah! mon Dieu! protégez-le.

VALÉRIEN, *à part.*

Ma foi! M. de Furières s'en tirera comme il pourra.

DIANE.

Et ne pouvoir le sauver.

MARTIAL, *rentrant.*

L'ordre est précis, ma mère; l'officier qui commande me l'a montré... cependant, pour se conformer à vos désirs, il va se rendre près de vous; mais, pour la seconde fois, il m'a déclaré qu'à l'exception de votre chambre et de celle de ma sœur, il visiterait tout le château.

Mme DE KERMIC.

C'est une indigne tyrannie!

MARTIAL.

Cet officier y met au moins de la politesse, et tout autre pourrait vouloir entrer même dans l'appartement d'une femme.

DIANE.

Et tu dis qu'il n'y entrera pas?

MARTIAL.

Pour cela, il me l'a formellement promis.

DIANE, *bas.*

Eh bien! ma mère, retenez-les dix minutes, et je le sauverai.

Mme DE KERMIC.

Comment?

DIANE.

Je vais au pavillon, il m'appartient; on respectera le lieu que j'habite.

Mme DE KERMIC.

Ah! je te comprends... va! va!

DIANE.

Oui, je le sauverai... la pauvre aveugle aura été bonne à quelque chose!

Elle sort.

MARTIAL.

Eh bien! ou va-t-elle? Diane! Diane!

Mme DE KERMIC.

Silence! il y va de la vie d'un homme! (*Elle s'assied et prend de la tapisserie, en disant.*) Valérien, faites entrer ces messieurs.

Valérien sort. La toile baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre à coucher. Il fait nuit, et la pièce est éclairée par une lampe. Diane dort sur un fauteuil à gauche de l'acteur. Mme de Kermic est assise de l'autre côté de la scène.

SCENE PREMIERE.

Mme DE KERMIC, MARTHE, DIANE.

Mme DE KERMIC, *à Marthe.*

Marthe, dès que Valérien sera revenu de Nantes, tu l'amèneras ici.

MARTHE.

Oui, madame.

Mme DE KERMIC.

Quelle heure est-il?

MARTHE

Dix heures.

Mme DE KERMIC.

La nuit est bien noire et doit rendre les chemins difficiles. Il ne sera peut-être pas ici avant minuit... cela serait fâcheux.

MARTHE.

Madame attend donc des nouvelles bien importantes?

Mme DE KERMIC.

Oui, bien importantes! il faudra donc que tu veille jusque là!

MARTHE.

Et vous veillerez aussi, faible et malade comme vous êtes?

Mme DE KERMIC, *lui montrant Diane.*

Ce n'est pas moi qui suis la plus malade, ma bonne Marthe!

MARTHE.

Ah! oui... la pauvre enfant! depuis un an elle est bien changée! Ce n'est plus notre jeune bonne maîtresse si heureuse et si gaie autrefois; maintenant elle est devenue triste et silencieuse; elle me fait peur quelquefois, lorsque je la vois errer seule dans le parc, comme une ombre, allant sans cesse du château au pavillon, s'arrêtant au moindre bruit et prêtant l'oreille comme si elle attendait quelqu'un.

Mme DE KERMIC, *à part.*

Ah! fasse le ciel qu'il vienne, celui-là! (*Haut.*) Dis-moi, Martial est-il parti?

MARTHE.

Oui, madame; il est allé, d'après vos désirs, à la fête que donne le nouveau propriétaire du château de M. de Furières. Il ne rentrera sans doute que fort tard dans la nuit.

Mme DE KERMIC, *à part.*

Je l'espère. (*Après s'être levée.*) Ce n'est qu'à des hommes qui pourront la venger que je dois dire ce fatal secret, si ma dernière espérance est trahie...

MARTHE.

Madame, la voilà qui s'éveille.

Mme DE KERMIC, *vivement.*

Laisse-nous, et n'oublie pas de m'envoyer Valérien.

SCÈNE II.

DIANE, Mme DE KERMIC.

DIANE, *s'éveillant à moitié.*

Léonard Asthon! Léonard!

Mme DE KERMIC, *la regardant.*

Lui! toujours lui! ô mon Dieu! Léonard Asthon! si ce n'est pas l'honneur, j'ose espérer du moins que la pitié aura parlé dans ton cœur.

DIANE, *se réveillant.*

Qui est là?

Mme DE KERMIC.

Moi, mon enfant.

DIANE.

Ah! oui, je me rappelle, je me suis endormie près de vous... pardonnez-moi, ma mère.

Mme DE KERMIC.

Te pardonner!... ah! j'aurais voulu prolonger bien long-temps ces heures d'un sommeil que tu ne connais plus. C'est un repos, au moins, parmi tant de douleurs.

DIANE.

Non, ma mère... c'est du sommeil; mais ce n'est pas du repos, car sa pensée m'y a poursuivie encore.

Mme DE KERMIC.

Toujours?

DIANE.

Oui, ma mère, j'étais dans ce fatal pavillon, appuyée sur cette fenêtre d'où vous me dites qu'on voit de si loin, écoutant les vagues murmures du vent, les cris des bergers qui passent, cherchant dans l'air un son de cette voix que j'ai tant écoutée, pleurant de ne rien entendre, me penchant à cette fenêtre pour qu'il me vît, moi qui ne puis le voir, et ne comptant que le bruit des heures qui me disaient qu'il ne venait pas.

Mme DE KERMIC.

Hélas! n'est-ce pas ainsi tous les jours?

DIANE, *avec désespoir.*

Oui, ma mère, j'ai dormi comme je veille: je l'ai attendu.

Mme DE KERMIC.

Diane, espère encore, mon enfant, espère.

DIANE, *se levant.*

Et que puis-je espérer, depuis un an qu'il a fui l'asile que nous lui avions donné, depuis cette affreuse nuit où, pour la seconde fois je le sauvai de la mort, depuis cette nuit honteuse, où, pour prix de son salut, il me laissa le déshonneur?... Rien, pas un souvenir de lui, aucune nouvelle...

Mme DE KERMIC.

Pauvre Diane!

DIANE, *vivement.*

Aucune, n'est-ce pas?

Mme DE KERMIC

Aucune... mais tu sais que, condamné à mort, il a été obligé de se réfugier en Angleterre.

DIANE.

Mais autrefois, mon père aussi, sauvé par ma mère et proscrit comme Léonard Asthon... mon père aussi s'est réfugié en Angleterre, et il vous écrivait... il n'a donc pas voulu écrire...?

Mme DE KERMIC.

Oublies-tu qu'il y avait entre vous un secret qui t'appartenait encore plus qu'à lui, et qu'il ne pouvait le confier à des lettres que tu n'aurais pu lire...

DIANE.

Mais, lorsque vous avez surpris ce secret à mon désespoir, vous lui avez écrit, vous... il n'a donc pas voulu vous répondre?

Mme DE KERMIC.

Mes lettres ont pu s'égarer; car il m'a fallu lui écrire au hasard, sans savoir où il était.

DIANE.

Mais il se cache donc bien, ou vous ne l'avez guère cherché.

Mme DE KERMIC.

Diane!

DIANE.

Car enfin ces journaux que vous seule voulez me lire maintenant, ils disent les moindres actions d'hommes dont le nom est obscur à côté de celui de Léonard Asthon. Hier, ils annonçaient encore le retour en France d'un proscrit, et ce proscrit n'était qu'un pauvre paysan vendéen; l'autre jour ils racontaient la fuite d'un condamné, et ce condamné était un des soldats de Léonard Asthon. Ils parlent de tous, excepté de lui. Ma mère, je vous crois, car je ne puis voir dans ce silence... mais une heure de clarté, une heure, et je saurai qui me trompe.

Mme DE KERMIC.

Ma fille!

DIANE.

C'est que moi... moi... il serait là, que s'il dédaignait de me parler, je ne le saurais pas... il verrait mes pleurs, il me regarderait en riant peut-être, et moi, je pleurerais toujours... je ne pourrais pas même me tuer... je ne le verrais pas!

Mme DE KERMIC.

Diane! chasse ces horribles doutes... Diane, peux-tu me soupçonner?

DIANE.

Mais enfin, osez me dire toute la vérité... Est-il mort?

Mme DE KERMIC.

Il vit, je te le jure.

DIANE, *avec joie.*

Il vit! (*elle s'arrête et reprend avec douleur*) il vit! oh! alors, je suis plus malheureuse que je ne croyais... ah! je ne suis pas seulement déhonorée!

Mme DE KERMIC.

Pauvre enfant!

Valérien paraît au fond.

SCENE III.

Les Mêmes, VALÉRIEN.

Au moment où il entre, Mme de Kermic lui montre Diane, et lui fait signe de se taire et de passer dans la chambre à gauche de l'acteur.

DIANE, *écoutant et parlant pendant ce jeu de scène.*

Qui est là? (*silence*) mais qui est là?

Mme DE KERMIC.

C'est Marthe!

DIANE, *écoutant.*

Marthe?

Mme DE KERMIC.

Marthe!... qui va porter quelque chose dans ce salon.

DIANE, *à part, écoutant pendant que Valérien traverse.*

C'est le pas d'un homme, c'est celui de Valérien; on me trompe, il est entré là.

Mme DE KERMIC.

Diane, voilà qu'il se fait tard; n'oublie pas combien le repos, même sans sommeil, est nécessaire à ta santé.

DIANE, *à part.*

C'est cela, elle veut m'éloigner.

Mme DE KERMIC.

Ne penses-tu pas à te retirer chez toi?

DIANE.

Oui, oui, ma mère! je vais rentrer dans ma chambre. (*A part.*) Valérien est là; mais je veux m'en assurer; car il parlera lui, peut-être. (*Haut.*) Bonsoir, ma mère! bonsoir!

Mme DE KERMIC.

Bonsoir, Diane... bonsoir? ne t'effraie pas si tu entends cette nuit le bruit d'une voiture; tu sais que Martial est allé à la fête, et qu'il rentrera tard au château.

DIANE.

Je le sais. (*A part.*) Et je sais aussi que c'est malgré lui qu'il m'a quittée! Oh! je saurai tout!

Elle va au fond, et revient du côté de l'endroit où est entré Valérien; Mme de Kermic la suit des yeux et lève les mains au ciel.

Mme DE KERMIC.

Diane, tu te trompes.

DIANE.

Ah! c'est que... c'est que Marthe n'est pas là pour me conduire.

Mme DE KERMIC, *appelant.*

Marthe! Marthe!

MARTHE, *entrant du côté opposé.*

Madame.

DIANE, *à part.*

J'en étais sûre, on me trompe: elle n'était pas là; c'est bien Valérien.

Mme DE KERMIC.

Conduisez Diane dans sa chambre.

DIANE, *à part.*

Ah! je reviendrai.

Elle sort avec Marthe.

SCENE IV.

Mme DE KERMIC, *seule.*

Malheureuse... Ah! je ne pourrai la tromper long-temps encore. Enfin le jour est venu où il faut qu'elle obtienne réparation ou vengeance... Léonard Asthon! toi que j'ai cru si noble et si grand, tu as déshonoré cette enfant... Ah! je ne crains pas de confier la cause de cette infortunée au courage de son père et de ses frères... car, malgré ta vaine renommée, tu dois être un lâche, pour avoir commis un pareil crime... Ils arrivent cette nuit... cette lettre vient de me l'apprendre. Mais, avant d'avouer à un père le déshonneur de sa fille, à des frères la honte de leur sœur... avant de les engager dans une querelle qui doit être mortelle pour quelqu'un, j'ai dû tenter un dernier effort... J'en vais savoir le résultat. (*Elle ouvre et appelle.*) Valérien!

Il entre.

SCENE V.

Mme DE KERMIC, VALÉRIEN.

Mme DE KERMIC.

Eh bien! as-tu vu M. Asthon?

VALÉRIEN.

Oui, madame, je l'ai vu.

Mme DE KERMIC.

Et la lettre que je t'ai remise pour lui?

VALÉRIEN.

Il a refusé de la recevoir.

Mme DE KERMIC.

Refusé de la recevoir! (*A part.*) Ah! c'est le dernier outrage! Ah! malheur à toi, Léonard Asthon, malheur à toi.

VALÉRIEN, *présentant la lettre.*

Cette lettre.

Mme DE KERMIC.

Donne. (*Elle la met dans son sein.*) Ecoute-moi bien maintenant. Tu vas aller te placer sur la route de Paris, à quelque distance de l'avenue; dans une heure environ, il arrivera une voiture de poste.

VALÉRIEN.

Oui, madame.

Mme DE KERMIC.

Tu feras signe au postillon d'arrêter, et tu diras aux voyageurs qui seront dans cette voiture de descendre et de te suivre.

VALÉRIEN.

A une pareille heure, pensez-vous qu'ils consentent?

Mme DE KERMIC.

Ce sont trois hommes résolus, et qui ne connaissent pas la crainte; d'ailleurs, je puis te dire leurs noms, il te servira à te faire connaître d'eux. C'est mon gendre, M. de Chivri, et ses deux fils, Georges et Philippe.

VALÉRIEN, *à part.*

MM. de Chivri! (*Haut.*) Il suffit.

Mme DE KERMIC.

Tu les mèneras par le bois jusqu'à la petite porte du parc. Arrivé là, tu tireras deux coups de fusil, cela m'avertira que vous entrez dans le parc; alors, je me rendrai dans ce salon où tu les conduiras par cette porte, de manière à ce qu'ils arrivent sans être vus de personne! Tu m'as bien compris?

VALÉRIEN.

Oui, madame.

Mme DE KERMIC.

Je vais monter un moment chez moi. Il faut que Diane m'entende dans ma chambre, si je veux qu'elle demeure sans crainte dans la sienne... hâtez-vous!

VALÉRIEN.

J'y vais.

Mme de Kermic sort.

SCENE VI.

VALÉRIEN, *seul.*

Non, je n'irai pas; car je crois qu'il est temps que je m'en aille tout-à-fait, mais par un autre chemin; ce que je croyais il y a quinze mois une ruse sans conséquence pour faire échapper M. de Furières à ses créanciers est devenu une affaire sérieuse, à ce que je vois. Depuis un an qu'il a quitté le château, voilà dix lettres que Mme la marquise me charge de mettre à la poste pour celui qu'elle a sauvé; et, comme de juste, elles sont adressées à M. Léonard Asthon. Quant à moi, qui pensais bien qu'elle lui parlait des deux mois de séjour qu'il est censé avoir fait dans le pavillon, et qui savais que les réponses du véritable Léonard Asthon eussent dévoilé le mystère, et m'eussent fait chasser, j'ai tout bonnement jeté les lettres au feu, et M. Asthon a passé pour un ingrat qui avait oublié le service qu'il a reçu; d'ailleurs, je n'avais pas à redouter une explication tant que le véritable Asthon était à l'étranger; Mais voilà qu'il est revenu pour faire purger sa contumace en France, à Nantes, à quelques lieues de ce château. J'aurais dû partir alors; mais Mme de Kermic me promit une très-belle récompense si je pouvais lui faire parvenir une lettre dans sa prison. Cette récompense, je l'ai reçue, mais je ne l'ai pas gagnée; et cette lettre a été rejoindre les autres. Enfin elle m'en a remis une ce matin, en me disant que ce serait la dernière; il m'a bien fallu dire que j'avais vu M. Asthon, puisqu'il est libre maintenant; mais cela tournera-t-il comme je l'espérais? l'arrivée de M. de Chivri et de ses fils, la tristesse de Mlle Diane, l'ordre que j'ai reçu de ne jamais lui parler des lettres que j'ai portées; il y a eu quelque chose de plus que je ne crois dans tout ceci, et quoique je ne sois pas probablement le plus coupable, je serais le plus puni! Il est donc prudent de fuir, et de fuir au plus vite.

Diane entr'ouvre la porte à gauche de l'acteur

SCENE VII.

VALÉRIEN, DIANE.

DIANE, *entrant.*

Valérien?

VALÉRIEN.

Qui m'appelle? (*Il se retourne.*) Mademoiselle Diane!

DIANE.

Ah! tu es encore là; merci, mon Dieu! c'est toi que je cherchais.

VALÉRIEN.

Moi!

DIANE.

Oui.

VALÉRIEN, *à part.*

Qu'a-t-elle donc à me dire?

DIANE, *à part.*

Il parlera je l'espère.

VALÉRIEN, *à part, en se rapprochant de Diane.*

Tâchons de découvrir quelque chose.

DIANE, *de même.*

Il faut qu'il me dise la vérité.

VALÉRIEN.

Vous me cherchiez, mademoiselle? pourquoi donc?

DIANE.

Parce que tu peux m'apprendre ce qui se passe au château.

VALÉRIEN.

En vérité, je voudrais bien le savoir moi-même.

DIANE.

Il s'y passe donc quelque chose d'extraordinaire?

VALÉRIEN.

Je ne sais; car moi, voyez-vous, je vais, je viens, je fais ce qu'on me dit; mais je n'y comprends rien.

DIANE.

Peut-être comprendrais-je mieux, moi, si je savais ce qui s'y passe.

VALÉRIEN, *à part.*

C'est bien possible.

DIANE.

Tu te tais!

VALÉRIEN.

Mais que voulez-vous que je vous dise?

DIANE.

Écoute : tout-à-l'heure, quand j'étais avec ma grand' mère, tu es entré, on t'a fait taire.

VALÉRIEN.

Moi?

DIANE.

Je l'ai entendu... puis, on t'a fait entrer là, où j'ai été te chercher... Tu venais donc dire à ma mère quelque chose que je ne devais pas entendre?

VALÉRIEN.

Je venais tout simplement lui rendre compte d'un message dont elle m'avait chargé.

DIANE.

Un message! pour qui?

VALÉRIEN.

Ah! pour qui?... c'est un secret.

DIANE.

Un secret!... je veux le savoir!

VALÉRIEN.

On m'a défendu de vous le dire.

DIANE.

Défendu de me le dire... (*A part.*) Il y a donc un secret entre ma mère et cet homme?... (*elle réfléchit*) un secret entre elle et lui, dont je suis exclue... ce n'était pas ainsi autrefois.

VALÉRIEN, *à part.*

Que dit-elle?

DIANE, *à part.*

J'ai peur de l'interroger, n'importe. (*Haut.*) Ainsi, Valérien, tu venais rendre compte à ma grand' mère, d'un message dont elle t'a chargé?

VALÉRIEN.

Oui.

DIANE.

Pour quelqu'un que tu ne peux nommer?

VALÉRIEN.

C'est cela.

DIANE.

Et dont on t'a défendu de me dire le nom, surtout à moi?

VALÉRIEN.

Précisément!

DIANE, *avec éclat.*

Oh! alors, c'était pour lui! c'était pour M. Asthon!

VALÉRIEN, *à part.*

Que dire?

DIANE.

Tu ne réponds pas! c'est donc vrai?... Mais, si c'est pour lui, il est donc en France?

VALÉRIEN.

Vous ne le saviez pas?

DIANE.

Il est en France!

VALÉRIEN.

Mais Mme la marquise vous lit les journaux tous les matins, et il y a quinze jours qu'ils ont tous annoncé qu'il était venu se constituer prisonnier.

DIANE, *avec désespoir.*

Prisonnier!... lui, lui! condamné à mort!... Ah! c'est donc pour cela qu'on se taisait?

VALÉRIEN, *à part*

Quel trouble et quel désespoir!

DIANE, *égarée.*

Prisonnier, lui!... mais ils le tueront, et je mourrai déshonorée?

VALÉRIEN, *bas, à part.*

Grand Dieu! qu'a-t-elle dit?... Ah! monsieur de Furières...

DIANE.

Oh! mon Dieu! Léonard Asthon prisonnier...

VALÉRIEN, *entendant un bruit sourd.*

Une voiture!... celle que je devais rencontrer... M. de Chivri et ses fils sans doute... Ah! fuyons! fuyons! qu'ils ne me trouvent pas ici, car leur vengeance serait juste.

Il sort avec précaution.

SCENE VIII.

DIANE, *seule.*

Prisonnier... condamné à mort!... Oh! ils m'ont tous trompée; peut-être maintenant il est mort... cette nouvelle que ma mère attendait, mais elle me l'aurait dit... Ah! tu me le diras, toi, Valérien... (*Elle appelle.*) Valérien! (*de même*) Valérien!... (*Elle parcourt l'appartement en touchant des mains de tous côtés.*) Valérien! Valérien!... il est parti!... Ah! qui me dira donc la vérité?... Ma mère! oh! ne m'abandonnez pas ainsi... ma mère! mais elle m'a trompée déjà, elle me tromperait encore!... (*en marchant, elle se heurte à la table.* Ah! oui, les voilà, les voilà, ces journaux! je les reconnais... Ma vie, ma destinée est écrite là, là... (*Elle les parcourt avec ses mains.*) Ah! mon Dieu! rien, rien!... (*Bruit de pas.*) On vient!... ah! cachons-nous, je veux écouter, je veux tout savoir... cachons-nous bien!

Elle se cache derrière un fauteuil qui permet qu'on voie encore tout son visage.

SCENE IX.

DIANE, MARTIAL.

MARTIAL, *entrant.*

Ma foi, en voilà assez pour une nuit des bals de province... (*Apercevant sa sœur.*) Diane!

DIANE.

C'est Martial! (*Elle va vers lui.*) Martial, mon frère, mon ami, veux-tu me sauver?

MARTIAL.

Diane, qu'as-tu?... quel désordre!... Tu as pleuré, tu pleures!...

DIANE.

Ce n'est rien; tu m'aimes, n'est-ce pas? (*Le faisant passer à la table.*) Eh bien, viens, viens...

prends ces journaux, et lis-moi ce qu'ils contiennent.

Elle prend les journaux et les lui présente.

MARTIAL.

Ces journaux! ces journaux!... mais en quoi peuvent-ils t'intéresser?... dis-moi plutôt ce qui te cause le désespoir où je te vois.

DIANE.

Te le dire... mais tu me tromperas aussi, Martial: écoute-moi, Martial, ne m'abandonne pas...

MARTIAL.

Jamais!

DIANE.

Eh bien! si tu ne veux pas que je devienne folle, lis-moi ces journaux.

MARTIAL, *à part.*

Il faut la satisfaire. (*Haut.*) Tu le veux? soit!

DIANE.

Eh bien, je t'écoute.

MARTIAL.

Pauvre Diane!

DIANE.

Mais je t'écoute.

MARTIAL, *lisant.*

« Nouvelles d'Afrique... »

DIANE.

Non, ce n'est pas cela; en France! en France!

MARTIAL.

« Paris... »

DIANE.

Paris!

MARTIAL.

« Hier il y a eu bal à la cour... »

DIANE.

Bal!... Mais ce n'est pas cela, cherche donc ailleurs.

MARTIAL.

Mais je ne puis trouver.

DIANE.

Tu ne peux trouver... tu y vois cependant: à quoi te sert donc le jour, mon Dieu?... Ah! ma raison, ma raison s'en va.

MARTIAL, *à part.*

Elle m'épouvante!... (*Haut.*) Eh bien, Diane, voyons, calme-toi!... dis-moi ce que tu veux savoir, je le trouverai, je te le promets.

DIANE.

Tu me le diras! tu me le diras, n'est-ce pas?

MARTIAL.

Oui, je te le jure.

DIANE.

Eh bien, dans ces journaux, on a parlé d'un proscrit, d'un condamné, qui est venu se constituer prisonnier.

MARTIAL.

De beaucoup.

DIANE.

Mais je ne te parle que d'un seul.

MARTIAL.

Lequel?

DIANE.

Cet homme que tu hais; eh bien, Léonard Asthon!

MARTIAL.

Léonard Asthon, comme tous les autres, il a été acquitté.

DIANE.

Acquitté!

MARTIAL.

Depuis huit jours, à Nantes, à quelques lieues d'ici...

DIANE.

Acquitté!... depuis huit jours à Nantes, et il n'est pas venu... Et ma mère se tait; et Valérien me fuit... Ah! malheureuse! malheureuse!

MARTIAL.

Diane, qu'as-tu donc?

DIANE, *saisissant la main de Martial, et avec une résolution exaltée.*

M'aimes-tu?

MARTIAL.

En peux-tu douter?

DIANE.

Il faut que tu me conduises à Nantes.

MARTIAL.

Toi!

DIANE.

Il y va de ma vie!

MARTIAL.

Mais...

DIANE.

De ma vie, et de mon honneur peut-être!

MARTIAL.

Grand Dieu!

DIANE.

Ta voiture est encore prête?

MARTIAL.

Sans doute!

DIANE.

Eh bien! qu'elle nous attende.

MARTIAL.

Diane, je ne puis consentir sans savoir...

DIANE.

Tu le sauras.

Mme DE KERMIC, *en dehors.*

M. Martial est rentré?

UN DOMESTIQUE, *de même.*

Oui, madame, il est dans le salon.

DIANE.

Oh! c'est notre mère! Tais-toi, ou je suis perdue!

MARTIAL.

Perdue!

DIANE.

Oh! va faire ce que je te demande; attends-moi chez toi; alors, je te dirai tout, et tu décideras s'il faut que je meure.

MARTIAL, *à part.*

Ah! ne la perdons pas de vue; car il y a un terrible mystère dans ce désespoir.

Il sort.

SCENE X.

Mme DE KERMIC, DIANE.

Mme DE KERMIC, *au fond, en entrant.*

Diane! toi ici!... je comptais y trouver Martial.

DIANE, *à part.*

On m'a assez trompée!... je puis mentir à mon tour!... (*Haut.*) Oui, il vient de rentrer; mais il est remonté chez lui.

Mme DE KERMIC.

Tu en es sûre!

DIANE.

Très-sûre!... où voulez-vous qu'il aille à pareille heure?

Mme DE KERMIC, *à part.*

Ce retour me contrarie... heureusement que Valérien n'a pas encore donné le signal... (*A Diane.*) Mais pourquoi as-tu quitté ta chambre?

DIANE.

J'ai fait comme vous!... j'ai entendu rentrer Martial, et j'ai voulu lui dire bonsoir!

Mme DE KERMIC.

Et tu l'as vu?

DIANE.

Non!

Mme DE KERMIC.

Va le trouver; il te contera sa soirée.

DIANE.

Oui, le bal d'où il vient... vous avez raison, ma mère!... cela me distraira beaucoup.

Elle va pour sortir.

Mme DE KERMIC, *écoutant.*

Le bruit d'une voiture!...

DIANE, *à part.*

L'imprudent!... c'est la sienne! (*Haut.*) Je n'ai pas entendu!

Mme DE KERMIC, *à part.*

Valérien ne les aurait-il pas rencontrés?... on approche!... ce sont eux!

DIANE, *de son côté, écoutant.*

Ce ne peut être Martial; c'est une voiture qui vient... qui vient de loin... oh! mon Dieu!... quelle idée! quel espoir!

Mme DE KERMIC.

Elle s'arrête!... Diane... mon enfant, va! j'ai besoin d'être seule...

DIANE, *avec éclat.*

On descend!... ah! je vais aller moi-même... on ne me trompera pas cette fois.

Elle va pour sortir par le fond.

Mme DE KERMIC, *avec un cri.*

Pas par là!... tu pourrais les rencontrer.

DIANE.

Qui donc?

Mme DE KERMIC, *très-troublée.*

Diane!... laisse-moi... j'attends quelqu'un... quelqu'un qui ne doit te voir qu'après que je lui aurai parlé.

DIANE.

Ah! c'est lui, n'est-ce pas?

Mme DE KERMIC

Lui?

DIANE.

Léonard Asthon, qui est en France!... qui est acquitté... qui ne m'a pas abandonnée!... ah! je sais tout!... je l'entends!... le voilà!

SCENE XI.

DIANE, Mme DE KERMIC, GEORGES, M. DE CHIVRI, PHILIPPE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Messieurs de Chivri!

Ils entrent, la porte se referme.

DIANE, *avec un cri.*

Mon père! (*Il entre; elle tombe à genoux.*) Mon père!

M. DE CHIVRI *s'arrête soudainement, puis avec sévérité.*

J'ai reçu votre lettre, ma mère: à la manière dont vous me pressez de venir ici, je craignais qu'il ne fût arrivé quelque accident cruel à ceux que j'aime; je suis venu, me voilà; mais à l'accueil que je reçois, je tremble de n'avoir pas prévu tout le malheur qui m'y attend.

DIANE, *à genoux.*

Ah! mon père!

Mme DE KERMIC, *vivement.*

Monsieur le comte, mes enfans, je vous attendais; mais je vous attendais seule!... Diane ne devait pas assister à cet entretien; mais Dieu, sans doute, en renversant toutes les précautions que j'avais prises pour l'éloigner, a voulu que je n'eusse pas à rougir seulement devant vous du fatal secret que j'ai à vous dire et du malheur que mon imprévoyance seule a causé.

M. DE CHIVRI.

Et ma fille, n'a-t-elle rien à me dire, elle?

DIANE, *se traînant à genoux.*

Mon père!

Mme DE KERMIC, *l'arrêtant et se plaçant entre elle et son père.*

Rien! rien!... jusqu'à ce que je vous aie tout dit, moi!

M. DE CHIVRI.

Ah! malheur à la fille qui, après de longues années de séparation, ne peut tendre les bras à son père, et reste tremblante et confuse à ses pieds!

Mme DE KERMIC.

Gardez vos malédictions pour les coupables; car, de tous les complices de ce crime, elle seule en est victime, et elle seule en est innocente.

M. DE CHIVRI.

Innocente!... les innocens sont debout!

Mme DE KERMIC, *relevant Diane.*

Debout donc, Diane; il ne faut baisser la tête que sous les remords, mais non pas sous le mal-

heur; et maintenant, *écoutez-moi* tous les trois.

GEORGES.

De l'indulgence, mon père!

PHILIPPE.

Et de la pitié; regardez-la!

M. DE CHIVRI.

Ah! malheureux! que vais-je apprendre? *

Mme de Kermic s'assied, M. de Chivri de même; ses deux fils restent debout de chaque côté de son fauteuil, Diane est près de sa grand'mère.

Mme DE KERMIC, *assise.*

Il y a quinze mois, un homme, proscrit et menacé de mort, errait dans les environs de ce château. Quelle que soit l'opinion politique que vous professiez, s'il était venu vous demander un asile, vous ne le lui auriez pas refusé. C'était un homme du parti auquel mon mari et mes frères avaient donné leur sang, et auquel, moi, j'ai voué toute mon existence. Je lui fis offrir cet asile; il l'accepta. Quand je vous l'aurai nommé, car je vous le nommerai, vous reconnaîtrez comme moi qu'il méritait alors ce que je fis pour lui!... Son courage, ses vertus, son nom... tout le recommandait à mon hospitalité; cependant, je fus assez imprudente, moi, pour laisser souvent près de lui, et dans le secret d'une retraite que je ne partageais pas toujours, une jeune fille, belle, confiante aussi... mais que je devais croire protégée par le malheur qui l'a frappée en naissant.

GEORGES.

Et l'infâme a répondu par une séduction?

Mme DE KERMIC.

Oh! non! ce n'est pas par une séduction, non, mes fils... Or, écoutez-moi bien, pour que votre colère ne s'adresse qu'à celui qui l'a véritablement méritée, et pour que lui seul soit puni... lui seul, n'est-ce pas?

GEORGES *et* PHILIPPE.

Lui seul!

Mme DE KERMIC.

Eh bien donc, il était depuis deux mois enfermé dans un pavillon de ce château, lorsqu'une nuit...

DIANE, *avec un cri.*

Ah! pas devant moi, ma mère, pas devant moi!

Elle tombe à genoux devant Mme de Kermic, et lui ferme la bouche avec la main.

M. DE CHIVRY.

Elle a raison, madame; nous en savons assez!

Mme DE KERMIC.

Pas assez pour lui pardonner.

M. DE CHIVRI.

Assez pour la venger du moins; c'est tout ce qu'elle peut attendre de nous.

* Diane, debout, Mme de Kermic, assise, faisant groupe de l'autre côté, M. de Chivry, Georges et Philippe.

DIANE, *se traînant vers son père.*

Mon père! mon père!

GEORGES *et* PHILIPPE *s'avançant vers elle, et lui prenant les mains qu'elle tend vers son père.*

Diane!... ma sœur!... Diane!...

DIANE.

Ah! ce sont mes frères!... mes frères!... (*elle se relève et les embrasse*) mais mon père!... mon père!

M. DE CHIVRI, *se reculant tandis qu'elle avance vers lui.*

Il vous demande le nom du coupable... ce nom qu'on lui a caché bien long-temps, madame!

Mme DE KERMIC.

C'est que j'avais espéré en son honneur... depuis cette fatale nuit, cet homme proscrit s'est réfugié en Angleterre... je voulais lui écrire, je lui écrivis...

M. DE CHIVRI.

Et il n'a jamais répondu, n'est-ce pas?

Mme DE KERMIC.

Jamais; enfin, aujourd'hui même, sachant qu'il était près d'ici, je lui envoyai cette lettre.

M. DE CHIVRI.

Et il a refusé de la recevoir?

Mme DE KERMIC.

D'où le savez-vous?

M. DE CHIVRI.

C'est que c'est ainsi que ces misérables traitent les mères insensées qui leur livrent l'honneur de leur nom; c'est ainsi qu'ils traitent les filles perdues.

GEORGES, PHILIPPE, DIANE.

Mon père!...

Mme DE KERMIC.

Monsieur, prenez garde! vous me feriez presque oublier le crime de Léonard Asthon.

GEORGES *et* PHILIPPE.

Léonard Asthon!

M. DE CHIVRI.

Léonard Asthon! (*A Mme de Kermic.*) Madame, vous avez rempli votre devoir en nous disant le nom du coupable; maintenant, laissez-nous remplir le nôtre.

Mme DE KERMIC.

Souvenez-vous cependant que Martial ne sait rien.

M. DE CHIVRI.

Et je vous en remercie.

DIANE.

Mais, moi, je lui dirai tout, et il me sauvera, lui!

Elle sort par la porte de la chambre du fond.

M. DE CHIVRI, *à Mme de Kermic.*

Ah! qu'il n'apprenne ce secret que lorsqu'elle sera vengée.

Mme de Kermic sort.

SCENE XII.

PHILIPPE, M. DE CHIVRI, GEORGES.

M. DE CHIVRI.

Maintenant, c'est la mort que nous allons braver.

GEORGES.

Un infâme que nous allons punir !

M. DE CHIVRI.

Mes fils, Léonard Asthon est à Nantes.

GEORGES *et* PHILIPPE.

A Nantes donc, mon père !

M. DE CHIVRI.

A Nantes ! à Nantes, mes enfans !

Ils sortent tous trois.

ACTE TROISIÈME.

Un salon de rez-de-chaussée ouvrant sur un parc. Les portes du fond sont ouvertes. Il fait un jour très-vif.

SCENE PREMIÈRE.

LASCY, VIGNEUL, Jeunes Gens.

Ils entrent en foule.

VIGNEUL.

Encore un verre de ce Madère, et en chasse!

LASCY, *prenant une bouteille et l'emportant.*

Tu nous permettras, je suppose, d'attendre le maître de la maison, Léonard Asthon.

VIGNEUL.

C'est que si nous l'attendons long-temps encore, je ne sais plus, au train dont tu y vas, si tu pourras le suivre ensuite à travers champs.

LASCY, *montrant son verre.*

Ceci, mon cher, est un Xérès fort remarquable, auquel aucun de vous n'a prêté l'attention qu'il mérite.

VIGNEUL.

Prends garde qu'à force de lui accorder l'attention, il ne te cause des distractions fâcheuses.

LASCY.

Tu crois? Mon cher Vigneul, je t'aime, je t'estime, nous avons été officiers ensemble, et tu t'en tires galamment; je t'ai vu amoureux, et tu n'es pas trop maladroit; mais en face d'un déjeuner, tu n'es qu'un blanc-bec ! je te renie.

VIGNEUL.

Plaît-il?

LASCY.

Tu n'es pas un homme complet. Tiens, Asthon nous a donné aujourd'hui à déjeuner pour célébrer son acquittement; voilà ce que c'est qu'un déjeuner.

VIGNEUL.

Quand on a cent mille livres de rente comme Léonard, tout le monde donne bien à déjeuner.

LASCY.

Erreur, erreur énorme, mon cher! pour bien donner à manger, il faut savoir manger; pour bien donner à boire, il faut savoir boire; tiens, mon brave Vigneul, tu n'es certainement pas avare, mais tu nous donnes des dîners détestables.

VIGNEUL.

Je te remercie de ta franchise.

LASCY.

C'est de l'amitié; tu fais ce que tu peux, mais tu ne sais pas; et comment pourrais-tu savoir? tu t'asseois devant la table la plus splendide pour dévorer une mauviette et vider une caraffe d'eau; on ne peut ordonner ce qu'on ne mange pas.

VIGNEUL.

Reste à savoir si tu sauras aussi bien ce qu'il faudra faire tout-à-l'heure, quand nous allons être en chasse.

LASCY.

Je parie que Léonard te souffle toutes les perdrix sous le nez.

VIGNEUL.

Mais il ne s'agit pas de Léonard... en fait d'adresse, il est ton maître comme le mien. Ce n'est pas avec lui que je veux lutter, mais avec toi, mon gros Lascy, et je parie vingt louis que je tue plus de gibier que toi.

LASCY.

Soit! et si tu veux, je parie vingt autres louis que je mangerai plus que toi.

VIGNEUL.

Ah! je me maintiens pour battu de ce côté.

LASCY.

Voilà qu'on découple les chiens et qu'on amène les chevaux; deux heures de course, ça nous donnera un appétit d'enfer, rien ne manquera à la fête.

VIGNEUL.

Ma foi si... il y manquera de n'avoir pas eu lieu à Nantes même, plutôt que dans cette maison de campagne.

Léonard paraît.

LASCY.

Pourquoi ça?

VIGNEUL.

Parce que je n'aurais pas été fâché de montrer de près à tous ces manans de bourgeois du jury l'estime que nous faisons d'eux et de leurs arrêts.

SCENE II.

LES MÊMES, LÉONARD ASTHON.

LÉONARD.

Tu oublies que ces bourgeois viennent de m'acquitter.

VIGNEUL.

Parce qu'ils n'auraient pas osé te condamner.

LÉONARD.

Ils l'auraient osé s'ils l'avaient voulu.

VIGNEUL.

Tu en parles plus favorablement que ceux même de leur parti; car il m'est revenu qu'à la Bourse quelques jeunes gens du commerce ont dit que si le jury avait la lâcheté de t'acquitter, ils réformeraient le jugement avec un bon coup d'épée.

LÉONARD, *froidement.*

Ah! ils ont dit cela?

VIGNEUL.

Oui, ils ont dit cela, et en te voyant donner cette fête hors de la ville, ils prétendront peut-être que tu as craint...

LASCY, *l'interrompant.*

Vigneul, l'eau te monte à la tête; elle te fait dire de vraies bêtises.

VIGNEUL.

Lascy!

LASCY.

Tu crois qu'ils diront qu'Asthon, que le chef qui a tenu le dernier dans la Vendée avec quelques soldats; que celui qui s'est battu plus de vingt fois en duel avec les plus mauvais querelleurs de Paris, tu crois qu'ils diront qu'il a eu peur? tu es fou!

LÉONARD.

Ils ne le diront pas, Vigneul; et si je ne regrette pas quelquefois cette renommée d'heureux duelliste, que je méprise au fond, c'est qu'elle me donne le droit de dédaigner des menaces pareilles à celles qu'on t'a rapportées, et les suppositions comme celles que tu crains qu'on fasse sur mon compte.

VIGNEUL.

Tu as raison, et tu as véritablement pris le parti le plus sage.

LASCY.

Ce n'est pas le plus sage qu'il faut dire, mais le plus comfortable.

LÉONARD.

Comfortable!

LASCY.

Assurément, je ne suis pas ennemi d'un duel, ça distrait quelquefois. Quand on a perdu tout son argent à la roulette, ou que votre maîtresse vous a trahi, un petit coup d'épée, ça change le cours des idées: mais toute chose a son jour, et quand on sort d'un bon déjeuner et qu'on a un meilleur dîner en perspective, je ne trouve rien d'insupportable comme de gâter son plaisir par une querelle intempestive.

LÉONARD.

Tu es donc content de moi, illustre gastronome?

LASCY, *saluant.*

Admirablement content! d'autant plus que je craignais que tu ne te fusses perdu le goût dans ton expédition; pendant un an être exposé à manger du pain de sarrazin et de la galette dans les misérables huttes des paysans.

VIGNEUL.

Et souvent à ne pas manger du tout.

LASCY.

Ça fait perdre les bonnes habitudes et les saines traditions.

LÉONARD.

Et cependant c'est une existence que vous envieriez tous, si vous la connaissiez. J'aime l'état militaire, et je crois avoir rempli mes devoirs d'officier comme il convient à un bon gentilhomme... mais, je l'avoue, à cette guerre renfermée dans les règles d'une froide discipline et qui vous force sur le champ de bataille à n'être que l'instrument passif de la pensée d'un autre, à cette guerre dont toute la gloire consiste à remplir strictement des ordres dont on ne conçoit pas le but; je l'avoue, je préférerais encore cette guerre de partisans... cette lutte où chacun ne répond que de soi, ne dépend que de soi, et où personne ne peut vous demander compte de votre défaite ou vous disputer l'honneur de votre victoire, car vous êtes seul à combattre... Ah! si c'eût été pour défendre la France, j'y serais encore.

LASCY.

Véritable chevalier moyen âge... Mon cher Léonard, tu es né six siècles trop tard

VIGNEUL.

Si encore ces belles prouesses avaient gardé le charme du château gothique et de la belle châtelaine hospitalière!

LASCY.

Chez qui l'on soupe bien après avoir chevauché rudement toute la journée.

VIGNEUL.

Mais ce n'est plus que dans les romans de Scott que cela se rencontre.

LÉONARD.

Vous vous trompez, messieurs, et peut-être, si je l'avais voulu, eussé-je pu me cacher dans quelque noble manoir; peut-être que de blanches mains eussent daigné panser la blessure qui me força, il y a quinze mois, à me cacher aux environs d'Ancenis, au lieu d'accepter vos offres et de me retirer en Angleterre.

LASCY.

Et tu as préféré te confiner dans une chaumière?

LÉONARD.

Le hasard m'y a conduit, et la reconnaissance m'y a retenu; et, crois-moi, Vigneul, toi qui parles de poésie, il y en a plus que tu ne penses dans le dévouement modeste de toute une fa-

mille pauvre, dans cette fidélité inébranlable qui veillait à ma sûreté comme à celle d'un fils et d'un frère. Messieurs, dans cette ferme où j'ai demeuré deux mois, il y avait dix personnes qui savaient mon nom et l'arrêt dont j'étais frappé!... eh bien! tant que le danger m'a menacé, pas une n'a trahi ce secret; et depuis que le danger est passé, pas une ne s'est vantée de cette noble action. Si l'honneur, le courage, la fidélité, sont de la poésie, en voilà, ce me semble, et je ne sais pas de plus noble héroïsme.

LASCY.

C'est vrai; mais quand je pense au régime auquel on a dû te soumettre, il me semble aussi qu'il y avait autant d'héroïsme à recevoir qu'à donner; et je te félicite de t'en être tiré.

LÉONARD.

Ah! crois-moi, ce ne sont ni les fatigues, ni les dangers, ni les privations de cette guerre qui m'ont pesé; mais je dois le dire; sans cesser de croire à la justice de la cause pour laquelle je combattais, j'aurais voulu avoir à la défendre contre d'autres ennemis. Bien souvent j'ai vu tourner contre moi l'arme d'un soldat que j'avais commandé, quand nous nous battions ensemble sur les côtes de Morée ou d'Afrique; et je les ai vus hésiter en me reconnaissant! comme eux j'ai plus d'une fois abaissé mon fusil en face d'un ancien ami. Mauvaise guerre que celle où la victoire fait reculer!.. Et puis, voyez-vous, c'est une horrible chose que d'avoir à quelques pas derrière soi la chaumière du soldat qui vous suit; de penser qu'une mère peut rencontrer dans son propre champ le cadavre de son fils qui vient d'être tué à vos côtés; de n'oser attaquer ou défendre une position sans craindre de porter ou d'attirer la mort et l'incendie sur la maison où la veille on a reçu l'hospitalité, et d'arracher ainsi à un malheureux le pain dont il vous a nourri... car telle est la guerre que nous faisions en ce pays; telle est toute guerre civile.

LASCY.

Donc, tu ne recommencerais plus?

LÉONARD.

Non... Fier de ce que j'avais fait, je m'en suis vanté devant mes juges, qui devaient le considérer comme un crime; cependant je suis libre... Croyez-moi, messieurs, nul homme ne cherche la mort à plaisir, quand elle ne peut servir à rien. En me soumettant à leur justice, je ne crains pas de l'avouer, je comptais sur leur générosité; elle ne m'a pas manqué. C'est un pacte d'oubli entre nous; j'y serai fidèle.

LOUIS, *entrant.*

Les chevaux sont prêts.

LÉONARD.

Allons donc, messieurs, et n'oubliez pas que le plus adroit sera proclamé le roi du festin.

LASCY, *prenant un fusil.*

En ce cas, gare aux perdrix.

VIGNEUL.

Aux perdrix rôties surtout.

LASCY, *sur la porte.*

Qu'est ceci? une voiture qui s'arrête à la grille; des retardataires sans doute.

LÉONARD, *en examinant son fusil.*

Je n'attends personne.

LASCY.

Ça m'a l'air pourtant de deux gaillards de bon appétit.

LÉONARD.

Ne les connais-tu pas?

LASCY.

Pas le moins du monde; l'un deux m'a l'air d'un militaire.

LÉONARD, *allant vivement dans le fond.*

Un ancien camarade, peut-être...(*Regardant.*) Non, je ne connais ni l'un ni l'autre.

LASCY.

Ni moi!

VIGNEUL.

Ni moi; mais les voilà qui viennent; nous allons savoir ce qu'ils veulent.

SCENE III.

LÉONARD *redescend avec* VIGNEUL *jusqu'au milieu de la scène, à droite de l'acteur;* GEORGES *et* PHILIPPE *s'arrêtent un moment sur le seuil de la porte; ils entrent, saluent, et s'adressent à* LASCY, *qui est resté au fond.*

GEORGES.

Monsieur Léonard Asthon?

LASCY, *le montrant.*

Le voilà, messieurs.

Georges et Philippe remettent leur chapeau, et s'avancent lentement vers Léonard.

VIGNEUL, *à Léonard.*

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

LÉONARD, *à Vigneul.*

Ils vont probablement nous le dire.

GEORGES, *avec hauteur, à Léonard.*

Vous êtes monsieur Léonard Asthon?

LÉONARD, *sur le même ton.*

Je suis Léonard Asthon en effet.

GEORGES.

Et moi, monsieur, je suis Georges de Chivri.

PHILIPPE.

Et moi, Philippe de Chivri.

LÉONARD, *après les avoir regardés des pieds à la tête.*

Eh bien, tant mieux pour vous, messieurs!

GEORGES, *à Philippe.*

Ah! c'est ainsi!

PHILIPPE.

Je m'y attendais.

GEORGES, *se rapprochant de Léonard.*

Un mot entre nous.

LÉONARD, *faisant signe à ses amis de se tenir à l'écart, et remettant son fusil à Vigneul.*

Volontiers!

Les amis s'éloignent.

GEORGES.

M'avez-vous bien entendu, monsieur ?

LÉONARD.

Parfaitement, monsieur; vous m'avez demandé si je m'appelais Léonard Asthon, je vous ai dit oui; vous m'avez dit que vous vous appeliez, vous, Georges de Chivri, et monsieur, Philippe de Chivri; et je vous ai répondu : Tant mieux pour vous.

GEORGES, *s'animant.*

Et ce nom est noble et pur, monsieur.

LÉONARD, *avec mépris.*

Tout nom est noble quand il est bien porté, c'est ce qui me reste à savoir pour le vôtre.

GEORGES, *avec fureur.*

Et c'est ce que je suis venu vous apprendre.

Il lui arrache le ruban qui est à sa boutonnière.

LÉONARD, *dans le premier mouvement, tire son couteau de chasse, puis il le jette avec violence.*

Misérable !

GEORGES, *se croisant les bras.*

Vos armes ?

LÉONARD.

L'épée.

GEORGES.

Votre heure ?

LÉONARD.

Tout de suite.

GEORGES.

Le lieu de la rencontre ?

LÉONARD.

Derrière mon parc, sur la lisière du bois, à la fontaine. Vigneul, va chercher mes épées.

Vigneul sort.

GEORGES.

Le temps de regagner notre voiture et de nous y rendre, vous nous y retrouverez.

PHILIPPE.

Tous deux monsieur.

LASCY, *s'avançant.*

Avec plaisir, monsieur, j'aime les parties carrées.

PHILIPPE.

Non, monsieur, ceci ne peut regarder que M. Asthon, il le sait; et si mon frère ne venge pas le nom de Chivri, ce sera mon tour.

LÉONARD.

Tous les deux, soit!... Vous avez raison, car c'est un duel à mort, je suppose.

GEORGES.

Vous m'avez compris cette fois.

Il sort avec Philippe.

SCENE IV.

LÉONARD LASCY, VIGNEUL, *avec les épées, et* LES JEUNES GENS.

LÉONARD.

Oh! merci, mon Dieu, de m'avoir rendu assez maître de moi-même pour que je n'aie pas étendu mort à mes pieds le misérable qui m'a insulté !

LASCY.

Il ne perdra rien pour attendre, sans doute ; mais tu nous diras sans doute le motif de cette insulte.

LÉONARD.

Le motif de cette insulte!... Eh! mon Dieu ! Vigneul te le disait tout-à-l'heure; ils viennent réformer mon arrêt. Ah! c'est le leur qu'ils ont prononcé.

LASCY.

Non ; ce n'est pas une querelle politique, ils m'auraient accepté pour second; c'est une querelle personnelle, ce Philippe l'a dit.

LÉONARD.

Personnelle ou non, il faut que je tue ces deux hommes, il le faut !

LASCY.

Et c'est trop juste; mais enfin, l'un de nous pourrait aller s'informer des motifs d'une pareille insulte. Quand on tue un homme, encore faut-il savoir pourquoi.

LÉONARD.

Pourquoi ? (*Il montre sa boutonnière.*) Ah! je ne les connais ni l'un ni l'autre, Lascy; j'ignore si, sans le savoir, je les ai blessés dans leur fortune ou leur réputation; je ne sais pas davantage s'ils sont de ceux qui prétendent réformer par leur épée le jugement qui m'acquitte; mais j'aurais déshonoré leur mère ou leur sœur, j'aurais, dans la guerre d'où nous sortons, porté la mort dans leur famille, qu'après un pareil outrage, je les tuerais, vois-tu, sans remords, sans pitié. Vigneul et toi, vous allez m'accompagner.

VIGNEUL.

Nous sommes prêts.

LÉONARD, *aux autres.*

Messieurs, je ne croyais pas que notre réunion serait troublée d'une manière si fatale; je croyais avoir tout fait pour prévenir un semblable malheur; des misérables ont voulu engager une lutte nouvelle, cette lutte, je l'accepte contre eux; je l'accepterai contre tous nos ennemis s'il le faut. Adieu, messieurs, quelle que soit l'issue de ce combat, une fête ne saurait le suivre. (*Ils sortent à droite de l'acteur; au domestique.*) Louis, dites que l'on fasse rentrer le chevaux. (*Aux témoins.*) Messieurs, à la fontaine du bois.

Ils sortent du côté opposé.

SCENE V.

LOUIS, *seul, les regardant s'éloigner.*

Tiens, c'est singulier, les voilà qui s'en vont les uns d'un côté, les autres de l'autre; puis il me semble que toutes les figures ont pris un air sérieux depuis la visite de tout-à-l'heure... Est-ce que ce serait quelques méchantes affaires?... Ma foi, s'il en est ainsi, au diable soient la visite et les visiteurs. (*Il va pour sortir.*) Mais il paraît que

c'est aujourd'hui le jour des visites et des visiteurs; en tout cas, celui-ci n'est pas dangereux, je ne connais pas ce petit jeune homme, il a l'air bien affairé; le voici.

SCENE VI.

LOUIS, MARTIAL.

MARTIAL.

M. Léonard Asthon?

LOUIS.

Il est sorti.

MARTIAL.

Sorti pour long-temps?

LOUIS.

Je ne crois pas, monsieur.

MARTIAL.

Ne pourrai-je lui écrire?

LOUIS.

Voilà tout ce qu'il faut.

MARTIAL, *à part, sur le devant de la scène.*

N'oublions pas le peu de mots que Diane m'a recommandé de laisser pour lui, dans le cas où je ne le trouverais pas. Ah! si j'avais prévu ce qu'elle exigerait de moi, je ne lui aurais pas fait cette folle promesse; mais je lui ai juré; heureusement, je n'ai pas rencontré Léonard Asthon; j'aime mieux avoir à lui écrire que le voir en face de moi. Oh! j'aurais peut-être oublié que Diane espère encore en lui: écrivons.

Il s'assied et écrit pendant que Louis regarde au fond.

LOUIS.

Tiens, il paraît qu'il y a une dame avec ce jeune homme, la voilà qui regarde par la portière de sa voiture.

MARTIAL *plie la lettre, et la montre à Louis, qui redescend.*

Dès que M. Asthon sera rentré, donnez-lui ce billet, et dites-lui que la personne qui le lui a fait écrire attend la réponse ici près, dans la voiture qui est au bout de l'avenue.

LOUIS.

Oui, monsieur. (*Martial va pour sortir.*) Mais pardon, il paraît que cette lettre est très-pressée?

MARTIAL.

Très-pressée.

LOUIS.

En ce cas, monsieur, si la personne qui attend la réponse désire voir M. Asthon tout de suite, je puis vous dire où vous le trouverez; car j'y pense, il n'a pas dit formellement qu'il eût l'intention de rentrer lorsqu'il s'est séparé de ses amis.

MARTIAL.

M. Asthon était donc ici tout-à-l'heure?

LOUIS.

Oui, monsieur, il y avait grand déjeuner au château; puis ces messieurs devaient tous aller à la chasse; mais il paraît que la partie a été rompue par l'arrivée de deux étrangers.

MARTIAL, *vivement.*

L'arrivée de deux étrangers, dites-vous?

LOUIS.

Oui, monsieur, deux hommes, dont l'un...

MARTIAL, *avec anxiété.*

Est militaire, n'est-ce pas?

LOUIS.

C'est possible, car il est décoré et porte des moustaches.

MARTIAL, *à part.*

C'est Georges... Ah! mes frères nous ont devancés. (*Haut.*) Et ces étrangers où sont-ils?

LOUIS.

Je ne puis vous le dire; mais à peine ont-ils été sortis que la société s'est séparée, et que M. Asthon, accompagné de deux de ses amis, s'est dirigé vers la lisière du bois, du côté de la fontaine.

MARTIAL, *à part, très-agité.*

Ah! c'est cela, nous sommes arrivés trop tard; mais je puis peut-être encore prévenir ce combat. (*Haut.*) Mon ami, dites-moi, de quel côté puis-je trouver votre maître?

LOUIS.

Au bout du parc, là-bas, à la fontaine.

MARTIAL.

J'y cours! Oh! pauvre Diane! pauvre sœur!

LOUIS.

Par ici; en suivant cette allée vous arriverez juste à la fontaine.

MARTIAL.

Merci, merci!... Ah! mon Dieu, faites que je n'arrive pas trop tard.

Il sort en courant.

SCENE VII.

LOUIS, *seul.*

Comme il court; ma foi, il a laissé là sa lettre. (*Il la prend.*) Elle est probablement inutile à présent; s'il revient, je la lui rendrai; le voilà déjà bien loin; le petit jeune homme est pressé, ou la dame qui l'envoie est bien impatiente de voir M. Asthon. (*Il va pour sortir.*) Tiens, il paraît qu'elle n'aime pas attendre non plus, la voilà qui descend de sa voiture; c'est singulier, elle marche comme si elle était malade, en s'appuyant sur le bras de son domestique. Est-ce que je me trompe? on dirait qu'elle est aveugle; c'est que c'est vrai, elle est aveugle.

SCENE VIII.

LOUIS, DIANE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *sur la porte.*

Voici quelqu'un, mademoiselle, à qui vous pourrez vous informer.

DIANE, *très-émue.*

C'est bon... laissez-moi. (*A Louis.*) Ne suis-je pas chez M. Léonard Asthon?

Le domestique s'éloigne.

LOUIS.

Oui, mademoiselle... entrez, entrez.

DIANE.

Dites-moi, savez-vous si un jeune homme est venu le demander tout-à-l'heure, il n'y a qu'un instant?

LOUIS.

C'est à moi qu'il s'est adressé.

DIANE.

Et a-t-il vu M. Asthon?

LOUIS.

Non, mademoiselle; mais je lui ai dit où il pourrait le trouver, et il y a couru sur-le-champ.

DIANE, *à part.*

Ah! tant mieux!... Je tremblais que Martial n'eût oublié ce qu'il m'avait promis.

LOUIS.

Si, comme je le suppose, mademoiselle veut voir M. Asthon, elle serait mieux dans ce salon que dans sa voiture, pour attendre son retour.

DIANE.

Vous pensez donc qu'il va revenir?

LOUIS.

Je n'en doute pas.

DIANE.

Eh bien! dès qu'il sera arrivé, prévenez-le qu'une dame l'attend, et qu'elle désire le voir seul... entendez-vous, tout seul.

LOUIS.

Oui, mademoiselle... Tenez, mettez-vous là... je vais le guetter.

DIANE.

Merci, mon ami... merci!

LOUIS.

Pauvre demoiselle!... quelle figure d'ange!... et être aveugle!... c'est bien triste... bien triste!

Il sort.

SCENE IX.

DIANE, *seule.*

Me voici dans sa maison, et il va venir!... Que lui dirai-je, mon Dieu!... Hélas! dans le premier transport de mon désespoir, je n'ai pas pensé que ma mère n'avait pu se résoudre à avouer ce fatal secret à mon père sans avoir tenté de le fléchir, lui... Si la voix de l'honneur n'a pu le ramener, que lui feront les larmes d'une jeune fille qu'il n'aime plus, qu'il n'a jamais aimée?... O mon Dieu! mon Dieu! inspirez-moi... Vous savez si je suis coupable... O mon Dieu! vous qui avez été assez cruel pour ne pas me laisser mourir de mon désespoir, prenez pitié de moi aujourd'hui... Parlez par ma voix à ce cœur inflexible... Ce n'est pas pour moi que je vous implore; ce n'est pas le bonheur que je viens lui demander... c'est l'honneur de mon père... le salut de mes frères... O mon Dieu! n'est-ce pas assez d'une victime pour un crime que je n'ai pas commis?... Mes frères... ils vont venir... sans doute, ils vont venir... Ah! malheur à moi, s'ils m'avaient devancée!... ce serait la mort pour eux et pour lui!... Et Martial ne revient pas... Martial!... oh! tiendra-t-il sa promesse?... sera-t-il resté calme en face de cet homme?... Il ne revient pas!... et personne, personne à qui parler... Martial!... Martial!

SCENE X.

LOUIS, DIANE.

LOUIS.

Mademoiselle!...

DIANE.

Ah! c'est vous!... Eh bien?...

LOUIS.

Voici M. Léonard Asthon.

DIANE.

Lui!... Et mon frère est-il avec lui?

LOUIS.

Ce jeune homme de tout-à-l'heure?

DIANE.

Oui.

LOUIS.

Non, mademoiselle.

DIANE, *à part.*

Oh! il m'a tenu sa parole, il m'attend sans doute.

LOUIS.

Mais M. Asthon n'est pas seul; l'un de ses amis l'accompagne.

DIANE.

Oh! je ne veux pas qu'il me voie... je ne le veux pas.

LOUIS.

Eh bien! mademoiselle, venez... venez par ici; je vais vous conduire dans un autre appartement, et sitôt que M. Asthon sera seul, je viendrai l'avertir.

DIANE.

Oui; emmenez-moi... emmenez-moi.

Ils sortent par une porte d'intérieur, à gauche de l'acteur.

SCENE XI.

LASCY, LÉONARD, *rentrant par la porte du fond à droite.*

LÉONARD, *s'asseyant.*

Tu avais raison, Lascy; cette affaire cache un horrible mystère.

LASCY.

Et cependant, quand j'y pense, tu avais raison aussi... Après l'insulte qu'on t'avait faite, il n'y avait pas d'explication à demander... Il fallait se battre.

LÉONARD, *réfléchissant.*

Deux frères qui s'entendent pour me provoquer!... deux frères!... et lorsque celui qui m'a

insulté tombe frappé de mort, l'autre prend sa place, et m'attaque à son tour.

LASCY.

Oui, aussi froid, aussi résolu que s'il n'avait pas vu tomber son frère.

LÉONARD.

Ah! je n'avais pas compris le geste terrible avec lequel il nous a imposé silence quand il a saisi son épée... Mais quand j'ai vu s'avancer vers nous cette pâle figure de vieillard, qui, les mains levées vers le ciel, semblait le prier et me maudire, j'ai senti comme un remords... et j'ai hésité à accepter ce second combat; mais l'insensé m'a frappé au visage du plat de son épée; je n'ai plus rien vu alors que cet homme... je me suis défendu en aveugle comme il m'attaquait... j'avais soif de son sang comme lui du mien... et je ne me suis réveillé de ce funeste délire que lorsqu'il est tombé en appelant son père... car c'était leur père qui était là.

LASCY.

Oui, leur père.

LÉONARD.

Un père qui assiste au duel de ses fils!... mais c'est horrible!

LASCY.

Et rien ne t'explique cet acharnement fatal?... car c'était une haine profonde que celle qui poussait ce père, ces deux fils, et jusqu'à ce faible enfant...

LÉONARD.

Oui, jusqu'à ce faible enfant, qui, arrivé tout haletant sur ce champ de bataille, a ramassé pour la troisième fois cette épée inutile à ses deux frères, et qui me criait dans le transport de sa douleur : A moi! à moi! à moi!... je suis un Chivri aussi!... je suis le dernier frère de Diane. Le dernier frère de Diane! tu l'as entendu, Lascy?

LASCY.

Oui; et ce qui, m'a surtout frappé, ce sont les paroles solennelles de ce malheureux vieillard, lorsqu'il a entraîné son dernier fils, ce brave et généreux enfant : Viens... viens, lui a-t-il dit; il nous a jeté la honte... c'est la honte que je lui rendrai.

LÉONARD.

La honte, à moi! la honte!... Et pour quel crime... pour quelle lâcheté?

LASCY.

Pour un crime ou pour une lâcheté... non... Mais dans nos folies d'officiers, nous avons plus d'une fois, pour un bon mot, joué la réputation de plus d'une belle dame... Et un propos inconsidéré sur quelque femme de la famille de M. de Chivri...

LÉONARD.

Jamais... jamais!... car c'est un jeu où l'on perd à la fois son honneur et celui des autres; mais d'ailleurs, il y a une heure, je ne connaissais ni M. de Chivri, ni ses fils, ni sa fille, s'il en a une.

LASCY.

J'aperçois Vigneul; il a dû interroger l'un des officiers qui servaient de témoins à MM. de Chivri : il saura quelque chose.

Vigneul entre.

SCENE XII.

LÉONARD, VIGNEUL, LASCY.

LÉONARD.

Eh bien! que t'a appris cet officier?

VIGNEUL.

Rien qui puisse nous éclaircir... Il a été, m'a-t-il dit, dans le même régiment que Georges de Chivri... Celui-ci a passé chez lui ce matin à la pointe du jour, en le priant de lui servir de témoin dans une affaire qui n'admettait pas d'explication, et il n'a pas cru devoir refuser ce service à un ancien camarade... Il est monté dans sa voiture, et il l'a suivi.

LÉONARD.

Mais ils étaient donc décidés à se battre lorsqu'ils sont venus? ils n'avaient donc pas prévu qu'une explication fût possible?... Mais cette insulte qu'ils venaient venger est donc bien infâme? En vérité, c'est à en perdre la raison.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS.

Monsieur.

LÉONARD.

Qu'est-ce?

LOUIS.

Quelqu'un qui désire parler à monsieur.

LÉONARD.

Je ne veux recevoir personne... personne absolument, m'entendez-vous?

LOUIS.

Pardon... mais est-ce que monsieur n'a pas rencontré un jeune homme qui est allé le chercher à la fontaine du bois?

LÉONARD, *vivement.*

Un enfant frêle, débile.

LOUIS.

Oui, monsieur.

LÉONARD.

Est-ce qu'il est venu ici?

LOUIS.

Oui, monsieur; et comme vous étiez sorti, il vous a écrit un mot.

LÉONARD.

Donne donc, malheureux.

LOUIS, *remettant le billet de Martial.*

Le voilà, monsieur.

LASCY, *pendant que Léonard lit.*

Peut-être allons-nous enfin apprendre quelque chose.

VIGNEUL.

Hé bien?

LÉONARD, *après avoir lu.*

Ecoutez : « Monsieur, une femme dont la vie » et l'honneur dépendent de vous, vous demande » de vouloir bien l'entendre un moment. Elle at- » tend votre réponse. »

LASCY.

Point de signature.

LÉONARD.

Point de signature... Mais cette femme qui est-elle ?... Et où la retrouver maintenan

LOUIS.

Elle est ici.

TOUS.

Ici?

LOUIS.

Oui, monsieur, oui; comme vous l'annonce cette lettre, elle attendait la réponse dans sa voiture. Ennuyée de ne pas voir revenir son frère qui était allé vous chercher, elle est descendue, et elle s'est fait conduire dans la maison... car, j'ai oublié de vous le dire, cette jeune dame est aveugle.

TOUS.

Aveugle!

LOUIS.

Oui; mais belle comme un ange, malgré ça.

LÉONARD, *avec impatience.*

Enfin, elle est venue ici?

LOUIS.

Et elle m'a demandé M. Asthon... C'est alors que je lui ai proposé d'attendre dans ce salon.

LÉONARD.

Dans ce salon; et pourquoi l'a-t-elle quitté?

LOUIS.

Parce que je lui ai dit que vous n'étiez pas seul, et qu'elle veut vous voir seul; elle me l'a bien recommandé.

VIGNEUL.

Quelle peut être cette femme?

LASCY.

Eh! pardieu! on vient de te le dire, la sœur de ce jeune homme, cette Diane dont le nom...

LOUIS.

Oui, monsieur, c'est cela... car j'ai entendu son frère qui s'écriait en s'en allant : Pauvre Diane!

LÉONARD.

Lascy, Vigneul, laissez-moi... Je vais savoir... je vais apprendre enfin le secret de cette horrible affaire. Ah! il doit y avoir dans tout ceci une affreuse trahison, un crime inouï.

LASCY.

Et que soupçonnes-tu ?

LÉONARD.

Je n'ose vous le dire... mais si ce que je suppose était vrai... ah! ce serait une lâcheté dont jamais on n'a vu d'exemple.

VIGNEUL.

Nous allons t'attendre chez toi.

Ils sortent.

SCENE XIV.

LÉONARD, LOUIS.

LÉONARD.

Louis, ferme ces portes... Va chercher cette dame, et dis-lui qu'un ami, qu'un parent de M. Asthon va la recevoir. Tu entends bien? un parent de M. Léonard Asthon.

LOUIS.

Oui, monsieur.

LÉONARD, *seul.*

Peut-être pourrai-je découvrir ainsi la vérité que je cherche et qui m'épouvante. Je vais donc parler à cette femme dont je viens de tuer les deux frères; à cette femme qui semble avoir été ma victime, et que je ne connais pas! En vérité, si je ne sortais de ce funeste combat, si je n'avais encore sous les yeux le spectacle de ces frères morts, de cet enfant en délire et de ce vieillard désolé... en vérité, je croirais rêver... La voici... Quel noble visage!... mais quelle douleur! et que cette femme a dû souffrir!

LOUIS, *rentrant avec Diane.*

Je me suis trompé, mademoiselle, ce n'était pas M. Léonard Asthon... mais un de ses parens.

LÉONARD.

Louis, laissez-nous.

SCENE XV.

LÉONARD, DIANE.

DIANE, *cherchant à retenir Louis qui sort.*

Non, non, monsieur, j'avais souhaité parler à M. Léonard Asthon... à lui seul... Je dois me retirer, puisque je ne l'ai pas rencontré.

LÉONARD.

Ne pourriez-vous dire à son ami le plus cher... ce que vous vouliez lui demander ?

DIANE.

Je n'ai plus rien à demander à M. Asthon lui-même, monsieur; le refus qu'il fait de me recevoir m'en dit assez... C'est ma... condamnation.

LÉONARD.

Votre condamnation... mais Léonard n'a pas refusé de vous recevoir.

DIANE.

Pourquoi donc n'est-il pas ici ?

LÉONARD, *à part.*

Elle ne me connaît pas. (*Haut.*) Mais si c'était lui qui vous parle ?

DIANE.

Lui ? ah ! monsieur, je ne sais qui vous êtes ; mais il y a de la cruauté à espérer tromper une pauvre femme aveugle... Lui, dites-vous ? lui qui me parle ?... Je connais Léonard Asthon, monsieur.

LÉONARD.

Vous le connaissez ?

DIANE.

Oh ! oui... je le connais.

LÉONARD, *à part.*

C'est donc vrai... un autre !... ah je découvrirai l'infâme. (*Haut.*) Ainsi vous connaissez Léonard Asthon ?

DIANE.

Dieu m'a refusé de voir le jour qu'il a fait et le visage de ceux à qui je parle... mais si au milieu de ce château où je suis perdue, j'avais entendu un seul accent de sa voix... oh ! je l'aurais reconnue au milieu du murmure de mille autres ; elle m'eût éclairée, elle m'eût guidée, et j'aurais couru vers lui, pour lui demander grâce et pitié.

LÉONARD.

Vous, demander grâce et pitié à Léonard Asthon... et pourquoi ?

DIANE.

Ah ! monsieur... qui que vous soyez, n'abusez pas du trouble d'une infortunée, du désordre d'un cœur désespéré... laissez-moi... laissez-moi fuir. Ah ! il n'a pas voulu sans doute ajouter à son crime celui de me livrer à la risée de ses amis.

LÉONARD.

Lui, lui, Léonard Asthon... vous ne pouvez le croire... mais c'est un homme d'honneur... mais c'est un noble et brave soldat... mais il est incapable d'une pareille infamie !

DIANE.

Mais, encore une fois, pourquoi n'est-il pas ici ?

LÉONARD, *après avoir hésité.*

Eh bien, je dois vous l'avouer, le billet que vous lui avez fait écrire ne lui est point parvenu ; c'est dans mes mains qu'il est tombé.

DIANE.

Et vous avez abusé...

LÉONARD.

J'en avais peut-être le droit. Écoutez-moi, je vous en prie : supposez que ce soit le père de Léonard Asthon qui soit devant vous et qui vous interroge.

DIANE.

Son père ?

LÉONARD.

Supposez que tout ce que je puis vous dire en son nom soit sacré comme si ces paroles passaient par la bouche d'un vieillard qui ne saurait mentir.

DIANE.

D'un vieillard ?... Êtes-vous véritablement un vieillard, monsieur ?... Oh ! ne me trompez pas... ce serait affreux... Je ne vous vois pas, moi... Oh ! par grâce ! qui êtes-vous ?

LÉONARD.

Ne me demandez pas qui je suis ; mais recevez le serment que je fais devant Dieu que vous êtes en face d'un homme pour qui vous êtes sainte et respectable, d'un homme qui dès ce moment se voue à partager votre vie et votre honneur, d'un homme qui fait sa cause de la vôtre, d'un homme qui vous sauvera.

DIANE.

Je vous crois, monsieur ; je sens à votre accent que vous dites la vérité... Non, ce n'est pas ainsi qu'on ment... Eh bien donc, monsieur...

Elle s'arrête et écoute autour d'elle.

LÉONARD.

Nous sommes seuls.

DIANE.

Eh bien ! monsieur... sauvez ma vie et celle de mes frères.

LÉONARD, *à part.*

Ah ! malheureux !... la vie de ses frères...

DIANE.

Allez à Léonard, dites-lui que je suis ici... dites-lui que je lui demande qu'il rende l'honneur à la pauvre fille qu'il a perdue à l'heure où elle venait de le sauver.

LÉONARD.

De sauver Léonard Asthon ?

DIANE.

Oui, Léonard Asthon... Mais vous ne savez donc rien, monsieur ?

LÉONARD.

Rien de cet affreux secret ; mais parlez, au nom du ciel ! parlez... il faut que je sache tout ; il le faut, entendez-vous ?... car il faut que je vous sauve, maintenant !

DIANE.

Je ne puis vous comprendre... Mais vous, son ami, vous devez savoir qu'il a été proscrit ?

LÉONARD.

Oui, cruellement proscrit.

DIANE.

Vous devez savoir qu'il a cherché un asile à quelques lieues d'ici.

LÉONARD.

Aux environs d'Ancenis.

DIANE.

Et vous savez sans doute où il a trouvé cet asile ?

LÉONARD.

Je le sais.

DIANE.

Eh bien! monsieur, je suis Diane de Chivri, la petite-fille de Mme de Kermic, de celle dont il a si lâchement trahi l'hospitalité.

LÉONARD.

L'hospitalité de Mme de Kermic!...A mon tour je ne vous comprends plus.

DIANE.

Mais vous me trompez donc, monsieur? vous ne connaissez pas Léonard Asthon!

LÉONARD.

Écoutez-moi, mademoiselle, et que Dieu prête à mes paroles un accent qui vous persuade. Vous accusez Léonard Asthon, et moi je ne puis le croire coupable... une fatalité horrible a dû peser sur sa destinée et sur la vôtre; mais si affreux que soit votre malheur, il n'est peut-être pas irréparable... parlez, parlez, au nom du ciel!

DIANE.

Eh bien! soit, monsieur!... je vous en ai assez dit pour que vous sachiez tout. Mon Dieu! regardez celui à qui je parle pour moi qui ne puis le voir, et qu'il tremble devant vous, s'il se joue de ma douleur!

LÉONARD.

Oh! ce Dieu que vous invoquez, je l'invoque aussi, moi, et c'est pour tous deux maintenant...

DIANE.

Qu'il soit donc entre nous! et maintenant écoutez-moi. Léonard, poursuivi, perdu, abandonné de tous, errait aux environs du château de ma mère. Elle ne le connaissait pas, monsieur; mais elle l'aimait, elle l'aimait pour ses nobles qualités, son courage, ses vertus...moi aussi, monsieur, qui écoutais chaque jour le récit de ses exploits, moi, à qui l'on semblait se plaire à le peindre comme un héros; moi, qui le croyais noble et grand... je l'aimais!

LÉONARD.

Vous l'aimiez?

DIANE.

Ah! oui, je l'ai bien aimé!... Un jour, on vint nous dire qu'il n'avait plus d'asile; c'est alors que ma mère lui en fit offrir un. Léonard accepta; il fut caché dans un pavillon qui m'appartenait. C'est là que tous les jours j'allais près de lui, souvent seule, car ma pauvre mère était tombée malade... oui, monsieur, tous les jours j'y allais, tous les jours je l'écoutais... il me racontait ses dangers, ses combats, sa périlleuse existence, et tous les jours je l'aimais davantage.

LÉONARD.

Et lui?

DIANE.

Il m'aimait aussi, il me le disait du moins... il me disait qu'il m'aimait, à moi, à une pauvre aveugle qui jusque là n'avait inspiré que de la pitié. Oh! si vous saviez, monsieur, quand tout ce qui vous entoure vous parle comme à une infortunée qu'on ne peut que plaindre, si vous saviez comme une voix qui lui parle d'amour remplit son cœur de joie! Avec lui, ma vie ne me semblait plus vide et obscure; il avait donné à mon ame le jour qui manque à mes yeux... quand il me parlait du ciel, je croyais le voir. Il m'aimait!... j'ai été bien folle de le croire, monsieur, n'est-ce pas? mais je l'aimais, moi, et je le croyais!

LÉONARD.

Le misérable!

DIANE.

Oui, pendant deux mois il se joua de cet amour insensé qu'il excitait en moi. Enfin, un soir, des soldats envahirent le château; je courus au pavillon; toutes les issues étaient fermées... Il n'y avait qu'un moyen de le sauver, monsieur: c'était de faire croire que j'habitais seule le lieu où il était caché. Ce stratagème m'avait déjà réussi, et les soldats s'étaient retirés sans le visiter; mais cette fois ils insistèrent, et moi, je voulais le sauver. Il s'était refugié au fond d'une profonde alcôve, nous étions dans l'obscurité... j'osai tout, et lorsque les soldats entrèrent avec des flambeaux, ils ne virent qu'une femme dans ce lit, et ils s'arrêtèrent.

LÉONARD.

Grand Dieu!

DIANE.

Oui, monsieur, voilà ce que j'ai fait, et ces soldats en me voyant ainsi, moi, pauvre fille aveugle, ces soldats se retirèrent sans oser franchir le seuil de cette chambre, ils se retirèrent et me laissèrent seule avec lui, seule, et alors, monsieur, il ferma cette porte que les soldats avaient respectée, et lui que je venais de sauver, lui...

LÉONARD.

Lui...

DIANE, *avec désespoir.*

J'aurais pu appeler au secours et le perdre; mais je l'aimais et il n'y eut que moi de perdue!

LÉONARD.

Ah! l'infâme! l'infâme!

DIANE.

Oh! oui, bien infâme, n'est-ce pas? et moi bien malheureuse!... Eh bien! monsieur, le lendemain, quand je retournai dans ce pavillon, la honte sur le front, rien, rien... il n'y était plus.

LÉONARD.

Oh! que vous avez dû souffrir!

DIANE.

Mais ce n'était pas tout... depuis ce temps, pas un mot, pas une nouvelle de lui! je restai seule sans pouvoir lire, écrire, interroger, avec un affreux secret dans le cœur... et lorsque ma mère a surpris ce secret à mon désespoir, c'est pour lui, pour lui seul que j'ai prié. Elle lui a écrit; il n'a pas répondu. Enfin, désespérée, elle a fait venir mon père et mes frères, et ne pouvant me rendre l'honneur, elle leur a fait jurer de me venger... ils l'ont juré, monsieur, ils l'ont juré devant moi...

Ils vont venir pour cela, et c'est pour cela que je suis venue, pour empêcher ce combat infâme, car il ne peut pas tuer mes frères après m'avoir déshonorée.

LÉONARD.

Oh! malheur! malheur!

DIANE.

Vous comprenez cela, monsieur, vous le comprenez, et il peut nous sauver, s'il le veut. Écoutez, je ne lui demande que son nom, un jour, une heure, s'il le faut, et je vous jure à vous, à lui... je vous jure devant Dieu que j'offenserai, que ce ne sera pas pour lui une longue chaîne... Je n'ai pas long-temps à vivre, monsieur, j'ai trop souffert pour cela! mais si Dieu était assez implacable pour me faire plus forte que mon malheur, je vous le jure, je me tuerai.

LÉONARD.

Malheureuse!

DIANE.

Oui, je me tuerai, non pour lui, je puis vous le dire à vous, mais pour moi... Je ne l'aime plus maintenant, je le méprise.

LÉONARD.

Léonard Asthon... oh! ne le méprisez pas...

DIANE.

Ne pas le mépriser...

LÉONARD.

O Diane, ange sacré de misère et de douleur, je vous jure que si Léonard peut encore quelque chose dans ce monde, il réparera votre honneur et vous sauvera. Ah! ne le méprisez pas avant de tout savoir.

DIANE.

Mais qu'y a-t-il encore, et qu'avez-vous à m'apprendre?

LÉONARD.

Je ne puis rien vous dire, je ne dois rien vous dire; mais souvenez-vous des paroles que je prononce ici devant ce Dieu que vous avez invoqué : Quoi que vous puissiez apprendre, quoi que vous ayez à souffrir encore, soyez forte pour vivre. Ne condamnez pas Léonard et comptez sur la justice du ciel et sur lui.

DIANE.

Sur lui?

LÉONARD.

Oui, sur Léonard Asthon, qui n'a pas conquis par le mensonge la renommée d'un noble cœur et d'un honneur sans tache; sur Léonard Asthon, incapable d'une lâcheté, je vous l'atteste, et au nom duquel je ne vous ai pas vainement promis de vous sauver; sur Léonard Asthon enfin, comme vous l'avez aimé.

DIANE, *lui tendant la main.*

Dieu le veuille, monsieur!

LÉONARD.

Prenez ma main, madame; vous pouvez vous y appuyer sans crainte qu'elle vous manque ou qu'elle vous trahisse!

DIANE.

Je le crois; car il y a des cicatrices à cette main, c'est celle d'un vieux soldat.

ACTE QUATRIEME.

Un salon. Portes au fond et sur les côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIAL, M. DE CHIVRI.

M. DE CHIVRI, *assis, la tête dans ses mains; une épée nue est sur la table.*

Morts tous les deux! morts!... Georges! Philippe!... O mes fils! mes fils!

Il tombe accablé, la tête appuyée sur la table.

MARTIAL, *à part, en considérant son père.*

Et Diane!... hélas! en quittant le lieu du combat, entraîné par le désespoir de mon père, j'ai oublié qu'elle m'attendait... La malheureuse... qu'est-elle devenue?

M. DE CHIVRI, *toujours accablé.*

O mes enfans!... mes enfans!... Philippe!... Georges!...

MARTIAL.

Pauvre sœur! il n'a pas encore prononcé son nom! et je n'ose lui dire que je sais la vérité... qu'elle est ici! et je ne puis le quitter. Oh! c'est affreux! Mais peut-être que, fatiguée de m'attendre, elle va revenir ici! ah! que du moins il ne la voie pas encore, s'il doit jamais la revoir.

Martial monte au fond et ferme la porte; un domestique paraît.

M. DE CHIVRY.

O mon Dieu! vous avez été implacable!

MARTIAL, *au domestique.*

Ce matin, quand je suis arrivé dans cet hôtel, j'étais avec une jeune dame.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

MARTIAL.

Si elle revenait, pendant que je suis avec mon père, vous m'avertirez... mais vous ne la laisserez pas monter. (*Le domestique sort.*) Ah! il l'accablerait de sa colère et de son désespoir!

M. DE CHIVRI.

Et je les ai vus tomber tous deux! et je ne les ai pas pu venger, moi! car, lorsque j'ai voulu le punir, il a eu pitié de ma vieillesse... pitié!...et il ne me reste plus qu'une misérable vengeance! il ne me reste plus qu'à le traîner devant les tribunaux! et cette vengeance, je la paierai de l'honneur de mon nom... C'est ma honte qu'il faudra rendre publique pour obtenir la sienne!... (*Se levant.*) Oh! qui me vengera donc, mon Dieu!

MARTIAL, *s'avançant.*

Moi, mon père! moi!

M. DE CHIVRI, *revenant à lui.*

Toi, mon fils!... mon enfant!... toi qui me restes seul! toi, ô Martial! n'oublie pas le serment que tu m'as fait!...

MARTIAL.

J'espérais que vous l'aviez oublié, vous!

M. DE CHIVRI.

Pauvre enfant!... que voudrais-tu faire? Tenter un nouveau combat contre cet homme qui te tuerait!

MARTIAL.

Ah! mon père!...

M. DE CHIVRI.

Il te tuerait aussi!

MARTIAL.

Dieu serait juste une fois!

M. DE CHIVRI.

Martial! Martial!... j'ai été bien coupable et bien cruel pour tes frères, mais pas pour toi!... Tu me dois obéissance... eh bien! je te l'ordonne devant Dieu!... je te le demande à genoux... jure-moi, jure-moi sur l'honneur que tu ne chercheras pas cet homme?... que tu ne te battras pas avec lui?...

MARTIAL.

us l'ai déjà promis.

M. DE CHIVRI.

Encore?... encore?... Mon Dieu! mon Dieu!... Mais ne vois-tu pas que je n'ai plus que toi en ce monde?... Aie pitié de moi!... mon fils, aie du courage!... ne te bats pas!

MARTIAL.

Oui, oui, mon père! j'aurai ce courage...

M. DE CHIVRI, *tombant sur son siége.*

Merci, Martial, merci!... Oh! ce n'est pas de mourir qui est difficile... crois-moi!

Un domestique entre.

SCENE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

MARTIAL.

Qu'est-ce donc?

LE DOMESTIQUE.

M. Delaunay... (*bas*) l'un des témoins de M. Georges... il voudrait vous parler.

MARTIAL.

J'y vais.

Il va pour sortir.

M. DE CHIVRI, *se levant.*

Faites entrer M. Delaunay.

MARTIAL.

Mais, mon père, en ce moment...

M. DE CHIVRI.

Mon fils, je ne crains pas qu'on me voie pleurer... (*Au domestique.*) Qu'il entre.

Il paraît plus calme.

SCENE III.

MARTIAL, M. DE CHIVRI, M. DELAUNAY.

DELAUNAY, *bas à Martial.*

J'espérais vous parler seul.

M. DE CHIVRI.

Monsieur, je puis entendre ce que vous avez à dire.

DELAUNAY.

Monsieur le comte, j'aurais voulu vous épargner la douleur d'entendre les détails dont je venais faire part à M. votre fils.

M. DE CHIVRI.

Parlez, monsieur, parlez!

DELAUNAY.

Veuillez m'excuser, monsieur... mais...

M. DE CHIVRI, *vivement.*

Ce n'est pas un secret entre vous, je suppose.

DELAUNAY.

Hélas! non, monsieur; mais je ne me sens pas la force de dire...

M. DE CHIVRI.

Ah! prenez garde!... ce n'est pas vous qui devriez manquer de courage.

DELAUNAY.

Eh bien, monsieur, nous avons dû, après le combat, faire transporter les corps de vos...

M. DE CHIVRI, *pleurant.*

O mon Dieu!... mon Dieu!...

DELAUNAY.

Mais tout cela est inutile... et...

M. DE CHIVRI, *se remettant.*

Continuez, monsieur, continuez.

DELAUNAY.

Ils sont demeurés dans la chaumière où ils ont été transportés. L'autorité, avertie de ce déplorable événement, s'est présentée...

M. DE CHIVRI, *vite.*

L'autorité?

DELAUNAY.

Oui, monsieur, et elle a ordonné qu'ils seraient inhumés sur le territoire de la commune où le combat a eu lieu.

M. DE CHIVRI.

Je vous remercie, monsieur, des tristes soins que vous avez pris... Mais pourquoi... pourquoi cette inhumation ne peut-elle avoir lieu dans la ville de Nantes même ?

DELAUNAY.

Monsieur le comte, tous les hommes honorables partagent votre affliction; mais les magistrats ont craint qu'un si funèbre cortége, traversant les rues d'une ville où tant de passions murmurent encore, n'excitât contre l'auteur de vos malheurs, et peut-être contre tous ceux de son parti, un soulèvement qui pourrait amener les plus coupables excès.

M. DE CHIVRI.

On aurait raison, monsieur, si l'on considérait comme un duel politique le combat où mes fils ont succombé... Mais j'espère que demain la ville de Nantes saura combien leur conduite a été sainte et légitime... En attendant, permettez-moi de vous demander un nouveau service.

DELAUNAY.

Disposez de moi, monsieur. Je suis à vos ordres; j'ai été l'ami, le camarade de Georges.

M. DE CHIVRI.

Merci, monsieur. Veuillez attendre un moment. (*A Martial.*) Maintenant, mon fils, à notre devoir!...

MARTIAL.

Qu'allez-vous faire ?

M. DE CHIVRI.

Venger tes frères!... il est temps.

Il s'assied et écrit.

MARTIAL, *amenant Delaunay de l'autre côté de la scène.*

Monsieur, rendez-moi un service aussi à moi ?

DELAUNAY.

Lequel ?

MARTIAL.

Demandez à mon père que je vous accompagne...

DELAUNAY.

Vous voulez quitter votre père, monsieur ?

MARTIAL.

Il le faut... je le dois.

DELAUNAY.

Vous voulez, n'est-ce pas, vous rendre chez M. Asthon ?

MARTIAL.

Non, monsieur, non, cela ne m'est plus permis... J'ai juré sur l'honneur à mon père de ne pas provoquer un nouveau combat!... Le devoir que j'ai à remplir est plus douloureux que vous ne pouvez le supposer.

DELAUNAY.

Je ne veux savoir qu'une chose. Vous ne sortez pas pour vous battre ?

MARTIAL.

Non, je vous le jure.

DELAUNAY.

Alors, j'essaierai.

M. DE CHIVRI, *se levant avec la lettre.*

Soyez assez bon, monsieur, pour vouloir bien aller porter vous-même cette lettre à M. le procureur du roi. En lui donnant avis de l'accusation que je dois porter, je ne lui ai peut-être pas suffisamment expliqué ce qui m'empêche de me rendre chez lui, comme je le devrais... mais, quand vous lui aurez dit la vérité, quand vous lui aurez dit que c'est un père au désespoir, il comprendra que je ne puis sortir, et voudra bien venir près de moi.

DELAUNAY.

Je n'en doute pas, monsieur... Mais ne pensez-vous pas que si monsieur votre fils m'accompagnait...?

M. DE CHIVRI, *allant vivement à Martial.*

Lui, me quitter, monsieur!... lui! non, monsieur, non!...

MARTIAL.

Mais, mon père!...

M. DE CHIVRI, *avec tristesse et reproche.*

Martial!... ô Martial!...

MARTIAL.

Je reste, mon père... je reste!

DELAUNAY.

Je me retire...

Il salue et sort.

SCENE IV.

M. DE CHIVRI, MARTIAL.

M. DE CHIVRI.

Tu veux me quitter, mon fils!... tu veux me quitter... Mais tu ne sais pas tout, toi!... Nous n'avons pas encore parlé de Diane.

MARTIAL.

Je sais tout, mon père.

M. DE CHIVRI.

Toi, Martial!... Qui te l'a dit ?

MARTIAL.

Elle.

M. DE CHIVRI.

Elle?... Elle a eu cet infâme courage!

MARTIAL.

Elle a eu en moi cette confiance.

M. DE CHIVRI.

Cette confiance, dis-tu ?

MARTIAL.

Oui ; elle m'a dit cet entretien solennel avec notre mère... où votre douleur a refusé d'entendre sa justification... Elle m'a dit comment vous l'aviez repoussée, et pourquoi vous étiez partis.

M. DE CHIVRI.

Et alors, tu es venu pour la venger... Oubliant qu'elle était coupable, tu es venu te joindre à ton père, à tes frères !

MARTIAL.

Oui ; mais je ne suis pas venu seul.

M. DE CHIVRI.

Quoi !... Diane!...

MARTIAL.

Elle est ici.

M. DE CHIVRI.

Ici!... elle ici!... Mais que veut-elle, la malheureuse ?... Veut-elle que je la maudisse... elle qui m'a déshonoré ?

MARTIAL, *avec force.*

C'est que c'est vous qui ne savez pas tout, mon père.

M. DE CHIVRI.

Je sais qu'elle a perdu l'honneur de son nom.

MARTIAL.

Vous ne savez pas que la violence le lui a arraché.

M. DE CHIVRI.

La violence ?

MARTIAL.

Oui, mon père, oui ; croyez à la parole de votre fils, qui vous l'atteste devant Dieu!... Diane est innocente.

M. DE CHIVRI.

La violence!... Oh ! tu ne mens pas?

MARTIAL.

Mon père, oubliez-vous que notre mère a voulu la défendre ?

M. DE CHIVRI.

Oui, et j'ai refusé de l'écouter... et la malheureuse Diane...

MARTIAL.

Plus malheureuse que vous ne pensez ; car elle n'a pas souffert toutes ses douleurs... elle ne sait pas encore que son noble sacrifice a été inutile.

M. DE CHIVRI.

Que dis-tu ? elle ne sait rien ; et elle t'attend peut-être !

MARTIAL.

Oui, mon père.

M. DE CHIVRI.

Elle t'attend!... et elle croit peut-être que tu l'abandonnes aussi... Va donc, Martial, va ! (*Martial va pour sortir.*) Martial, ne lui dis pas que ses frères sont morts ; tu la tuerais!

MARTIAL.

Fasse le ciel qu'un hasard fatal ne le lui ait pas appris ; car je vous l'ai dit, elle voulait mourir déjà.

M. DE CHIVRI.

Et tu es encore là!... Va, cours, dis-lui que je veux qu'elle vive; dis-lui que je lui pardonne... qu'il faut qu'elle m'aide à la venger.

MARTIAL.

Ah ! merci pour elle, mon père; j'y cours.

LE DOMESTIQUE, *entrant, bas à Martial.*

Monsieur... mademoiselle votre sœur qu'on vient de ramener.

MARTIAL.

Ma sœur !... enfin !... Qu'elle entre.

Le domestique sort.

M. DE CHIVRI.

Diane!... elle!... Oh ! non, non... je ne veux pas la voir.

MARTIAL.

Vous lui avez pardonné.

M. DE CHIVRI.

Ah ! plus tard... plus tard ; mais pas maintenant.

Il tombe accablé sur un fauteuil. Diane paraît dans le fond.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DIANE.

MARTIAL.

Ah ! mon père ! grâce pour elle !... ne l'accablez pas !... Ce serait la tuer... vous l'avez dit.

DIANE.

Martial!... Martial!... (*S'approchant et reconnaissant son frère.*) Ah ! c'est toi enfin !

MARTIAL.

Pauvre sœur !... te voilà!... je t'ai quittée !... pardonne-moi.

DIANE.

Il était absent, je le sais, et tu as été le chercher... Quand tu es revenu, j'étais déjà partie sans doute avec l'homme généreux qui nous sauvera tous.

MARTIAL.

Que dis-tu ?

DIANE.

Oui, Martial... c'est le ciel qui m'a inspirée lorsque j'ai voulu venir ici... Je le savais bien, que Léonard Asthon ne voudrait pas le déshonneur de Diane et de sa famille.

MARTIAL, *à part.*

Oh ! sa raison s'égare ! (*Haut.*) Ma sœur... que veux-tu dire ?

DIANE.

Que ce que j'avais prévu est arrivé.

MARTIAL.

Mais quoi donc?... qu'est-il arrivé ?

DIANE.

Écoute... Comme tu ne revenais pas, tourmentée de ton absence, craignant que la présence de Léonard ne t'eût fait oublier tout ce que tu m'avais promis, je me suis fait conduire dans sa maison.

MARTIAL.

Et tu lui as parlé?

DIANE.

Non pas à lui, mais à un de ses amis, à un de ses parens, à un homme vénérable, dont l'ame m'a comprise... et cet homme m'a dit : « Léonard Asthon sauvera votre honneur; je le jure devant Dieu ! »

MARTIAL.

Cet homme t'a dit cela ?

DIANE.

Il me l'a dit... oui.

MARTIAL.

Mais cet homme te trompait, malheureuse!

DIANE.

Encore!... encore un mensonge!... Mais c'est impossible!... Non, sa voix était solennelle et sa parole sacrée!... non, il ne me trompait pas... Je l'entendais m'écouter le cœur haletant quand je lui demandais de sauver mon père et mes frères... Non, il ne pouvait me tromper; car, lorsque je lui ai dit que c'était ma vie qu'il fallait prendre, et non pas la leur, ses sanglots étouffaient sa voix et déchiraient sa poitrine... Non, il ne me trompait pas, je le sens... Ah! je sauverai mon père et mes frères... J'en mourrai, je le sais... et je le lui ai promis, à cet homme... mais peut-être le pardon de mon père descendra sur ma tombe... peut-être que, plus heureuse, je le verrai me bénir sur mon lit de mort!... c'est ma seule espérance... Ah! si cet homme m'avait trompée, ce serait horrible!

M. DE CHIVRI, *à part.*

Oh! la malheureuse enfant!

MARTIAL.

Hélas!... peut-être se trompait-il lui-même... car ce n'était pas Léonard Asthon, n'est-ce pas?

DIANE.

Non, ce n'était pas lui.

MARTIAL.

C'est qu'alors cet homme ne savait rien.

DIANE.

Il ne savait rien, dis-tu?... Il ne savait rien... Martial... mon père... où est mon père?

MARTIAL.

Il vit, lui!

DIANE, *avançant au hasard.*

Lui?... Et mes frères, Martial... mes frères?

Martial se détourne et pleure.

M. DE CHIVRI, *s'avançant et d'une voix sourde.*

Morts!

DIANE, *avec un cri affreux.*

Ah! mon père!... ah!...

Elle s'évanouit.

M. DE CHIVRI.

Ma fille!... Oh! malheur à moi!... je l'ai tuée!

Aidé de Martial, il la place sur un fauteuil.

MARTIAL.

Ma sœur!...

Il lui fait respirer des sels.

M. DE CHIVRI, *se mettant à genoux devant Diane.*

Ma fille!... Diane!... entends-moi!... c'est ton père!... Je sais tout; je sais que tu es innocente, je te pardonne... Elle ne m'entend pas... (*Avec désespoir.*) Elle est morte!

MARTIAL.

Non, elle respire encore!... sa main presse la mienne... Diane!... Diane!

M. DE CHIVRI.

Ma fille!... mon enfant!...

MARTIAL.

Ah! la voilà qui reprend ses sens... Ne lui faites pas entendre votre voix... son effroi... sa terreur pourraient l'accabler.

M. DE CHIVRI, *bas.*

Oui, je me tairai... je me tairai.

DIANE, *revenant à elle.*

Oh!... qui m'a parlé?... (*Son père lui prend la main.*) Qui est là?... (*Elle prend son père, et le palpe en parcourant son visage des mains.*) Mon père!...

M. DE CHIVRI.

Oui, moi, qui te pardonne... qui te demande de vivre... qui n'ai plus que deux enfans!... et qui pleurerai avec vous ceux qui ne sont plus!... et qui les vengerai maintenant.

DIANE.

Mon père!

M. DE CHIVRI.

Car je sais tout... ce n'est pas seulement le crime d'un lâche... (*Il se lève.*) Oh! Léonard Asthon!... Une pauvre fille aveugle, sans défense... et ce n'est pas même une séduction, c'est une violence...

DIANE.

Mon Dieu! vous ne voudrez donc jamais que je meure!...

UN DOMESTIQUE, *paraissant en dehors de la porte du fond.*

Un étranger désire voir monsieur de Chivri.

M. DE CHIVRI.

Le procureur du roi, sans doute... Il craint que son nom ne dise qu'il y a un crime ici... on le saura bientôt... Martial, emmenez votre sœur... vous reviendrez.

DIANE.

Oh! mon père, qu'allez-vous faire?

M. DE CHIVRI.

N'oubliez pas que vous devez venger vos frères, et que c'est vous qui devez accuser le coupable.

DIANE.

Je publierai donc ma honte !

M. DE CHIVRI.

Souvenez-vous qu'ils se sont sacrifiés pour vous.

DIANE.

Et je me sacrifierai pour eux... je dirai la vérité.

Elle sort appuyée sur le bras de Martial.

M. DE CHIVRI.

Et ce sera la sentence du coupable... (*Il reconduit ses enfans jusqu'au fond, et dit au domestique, quand ils sont partis* :) Faites entrer.

SCENE VI.

M. DE CHIVRI, LÉONARD ASTHON, *entrant et fermant la porte.*

M. DE CHIVRI, *se retournant.*

Léonard Asthon !... Léonard Asthon !

LÉONARD.

Lui-même.

M. DE CHIVRI.

Ici, devant moi ! lui ?... mais c'est impossible !

LÉONARD.

Si je vous avais écrit, auriez-vous lu ma lettre ?

M. DE CHIVRI.

Une lettre de vous !... mais vous êtes fou, monsieur, de me le demander...

LÉONARD.

Vous n'auriez pas lu ma lettre !... il me fallait donc venir.

M. DE CHIVRI, *cachant sa tête dans ses mains, puis regardant encore Asthon.*

C'est lui ! c'est bien lui !... il a osé venir !

LÉONARD.

Oui, parce que vous seul devez entendre et savoir ce que j'ai à vous dire.

M. DE CHIVRI.

Ce que vous avez à me dire !... à moi ! à qui vous avez jeté la honte et le malheur !

LÉONARD.

Vous vous trompez, monsieur le comte ; car il y a une honte plus affreuse et un malheur plus irréparable, dont je voudrais vous sauver...

M. DE CHIVRI.

Mais c'est donc parce que tu as tué mes fils, que tu crois pouvoir venir m'insulter !... Mais je puis te tuer, moi... je puis te tuer à mon tour... et Dieu et les hommes m'absoudront...

Il prend l'épée et s'élance sur lui, Léonard le désarme et jette l'épée à ses pieds.

SCENE VII.

LES MÊMES, MARTIAL.

MARTIAL, *paraissant.*

Grand Dieu ! Léonard Asthon !

LÉONARD.

Léonard Asthon, qui vient d'épargner un crime à votre père.

MARTIAL, *voulant ramasser l'épée.*

Alors, c'est moi qui le commettrai.

LÉONARD, *mettant le pied sur l'épée.*

Laissez cette épée, enfant... elle vous serait inutile pour m'assassiner, comme elle l'a été à vos frères pour me combattre...

M. DE CHIVRI, *prenant son fils et l'entraînant loin de Léonard.*

Mon fils, oh ! n'approche pas cet homme !

LÉONARD.

Osez m'écouter, monsieur le comte, et peut-être me plaindrez-vous autant que je vous plains.

M. DE CHIVRI.

Infamie !

LÉONARD.

Mais si je n'étais pas coupable...

M. DE CHIVRI.

Lâcheté !... Oh ! Léonard ! j'ignore le mensonge que tu vas me dire ; mais je sais d'avance que c'est celui d'un lâche et d'un infâme !

MARTIAL.

Oh ! oui ! d'un lâche et d'un infâme !...

LÉONARD.

Vous pouvez m'insulter tous les deux... Vieillard, tu me cracherais au visage... enfant, tu me souffletterais comme tes frères, que vous ne m'arracheriez pas une parole ni un geste de colère...

M. DE CHIVRI.

T'insulter ?... oh ! non... c'est te perdre, c'est te déshonorer que je veux.

LÉONARD.

Monsieur le comte, votre douleur vous égare... vous oubliez votre fille.

M. DE CHIVRI.

Oui, tu as raison... la honte de ma fille sera connue... car il faudra que je t'en accuse ; mais je t'en accuserai...

LÉONARD.

Ah !... prenez garde qu'elle ne tombe que sur vous.

M. DE CHIVRI.

Tu es venu trop tard ; car je t'en ai accusé.

LÉONARD.

Qu'avez-vous fait ?... ô ciel !

M. DE CHIVRI.

Ah !... tu as peur, maintenant... car l'on saura

que le vertueux Asthon, le brave soldat, dont tout un parti s'honorait, a été mendier un asile chez des femmes, dans le même château où son aïeul est mort en héros; on saura que tu t'y es lâchement caché, et que tu as payé l'hospitalité par l'infamie, et arraché l'honneur à qui te donnait la vie...

LÉONARD.

Pauvre Diane!... ils ne lui épargneront pas une douleur...

MARTIAL.

Il ose la plaindre...

LÉONARD.

Oh! oui... la malheureuse! noble et innocente victime, à qui vous demanderez peut-être compte du sang de ses frères, que vous avez fait verser, vous! et qui a voulu se sacrifier pour eux! misérable enfant, que vous traînerez au pied du tribunal pour y raconter son déshonneur, afin de consommer le mien, et que vous seuls aurez perdue!... car on saura sa honte, et le coupable vous échappera.

M. DE CHIVRI, *courant à la porte.*

M'échapper, dis-tu?... tu voudrais fuir! Non. Les magistrats sont avertis... Ils vont venir... Tu ne sortiras pas d'ici... tu ne sortiras pas...

LÉONARD.

Vous l'avez voulu! je les attendrai. Accusé devant vous seul, j'étais venu pour me défendre devant vous seul; accusé devant les magistrats, ce n'est plus que devant les magistrats que je me défendrai... et peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi... On eût cherché la cause de ce combat fatal, on eût pu la découvrir... et je ne veux pas même qu'il reste un soupçon sur ce nom d'Asthon, que vous voulez flétrir.

M. DE CHIVRI.

Ah! misérable! tu crois à la pitié et à l'amour de ta victime!... non... elle t'accusera!

LÉONARD.

Je le sais.

MARTIAL.

Elle te méprise!

LÉONARD.

Je le sais.

M. DE CHIVRI.

Elle te déshonorera!

LÉONARD.

Nous verrons... Dites-lui, cependant, que Léonard Asthon est venu pour tenir le serment qu'un ami lui avait fait en son nom; dites-lui qu'il a souffert l'injure et l'outrage pour sauver son honneur d'une honte publique, et que si elle doit subir cette dernière misère, c'est encore vous qui l'aurez voulu.

La toile tombe

ACTE CINQUIEME

LA COUR D'ASSISES.

La cour au fond; les jurés à gauche du spectateur; le procureur du roi du même côté, un peu en avant. Au-dessous de lui des siéges. L'accusé en face; le greffier au fond, au-dessous et en avant de la cour.

SCENE PREMIERE.

LE PRÉSIDENT, LÉONARD, LE PROCUREUR DU ROI, LES JUGES, LES JURÉS, UN HUISSIER.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, nous venons d'entendre les dépositions de messieurs de Lascy et de Vigneul; mais nous voudrions savoir quelles conséquences l'accusé prétend en tirer, car ces dépositions sont entièrement étrangères à l'affaire qui nous occupe.

LÉONARD.

Elles prouvent que j'ai été insulté chez moi, par messieurs de Chivri, sans provocation de ma part, sans explication de la leur; elles prouvent que j'ai été forcé d'accepter un combat dont j'ignorais le motif.

LE PRÉSIDENT.

Vous prétendez que vous l'ignoriez?

LÉONARD.

J'espère le prouver; car dans ce malheureux duel, messieurs, c'est moi qui demandais une réparation, je ne la donnais pas.

LE PRÉSIDENT.

Vous aurez à justifier cette prétention; et maintenant, écoutez-moi: on va appeler les témoins qui doivent déposer contre vous; avant cette solennelle épreuve, je dois vous demander encore si vous persistez dans votre refus de répondre aux questions que je vous ai adressées?

LÉONARD.

J'y persiste.

LE PRÉSIDENT.

Durant l'instruction de cette affaire, vous avez

toujours refusé toute explication, en disant que vous vous justifieriez devant vos juges; vous êtes en leur présence, il est temps de parler.

LÉONARD.

Pas encore, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Songez que ce silence obstiné peut être facilement interprété contre vous.

LÉONARD.

Je le sais.

LE PROCUREUR DU ROI, *avec douceur*.

N'oubliez pas non plus qu'il peut nous autoriser à demander le renvoi de cette cause à une autre session.

LÉONARD.

Cela ne serait pas juste, monsieur; j'attends que toutes les accusations soient portées contre moi pour y répondre ; et peut-être, après l'audition des témoins et les explications que je m'engage à donner, trouverez-vous que ma conduite a été ce qu'elle devait être.

LE PRÉSIDENT.

Il suffit ! qu'on appelle M. de Chivri.

Un huissier sort.

SCENE II.

LES MÊMES, M. DE CHIVRI.

LE PRÉSIDENT, *à M. de Chivri, qui entre.*

Votre nom ?

M. DE CHIVRI.

Georges Bernard, comte de Chivri, pair de France.

LE PRÉSIDENT.

Vous jurez de dire toute la vérité ?

M. DE CHIVRI.

Je le jure.

LE PRÉSIDENT

Reconnaissez-vous l'accusé ?

M. DE CHIVRI.

Oui, je le reconnais.

LE PRÉSIDENT.

A quelle époque l'avez-vous vu?

M. DE CHIVRI.

Le jour où mes deux fils allèrent lui demander compte de l'honneur de notre nom.

LE PRÉSIDENT.

En quel endroit l'avez-vous vu ?

M. DE CHIVRI.

Sur le lieu du combat dans lequel mes deux fils venaient de succomber.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne l'aviez jamais vu avant cette époque ?

M. DE CHIVRI.

Jamais !

LE PROCUREUR DU ROI.

Je prie messieurs les jurés de se rappeler cette circonstance.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le comte, dites ce que vous savez de l'affaire à MM. les jurés.

M. DE CHIVRI.

J'étais à Paris en 1833, lorsque je reçus de Mme de Kermic, ma belle-mère, une lettre ainsi conçue : « Venez avant que je meure, car j'ai à » vous confier un secret qu'un père seul doit entendre. » Mes fils étaient près de moi quand je reçus cette lettre ; ils voulurent m'accompagner; nous partîmes, et nous arrivâmes au milieu de la nuit au château de Kermic. J'entrai chez ma mère, ma fille était près d'elle; ce fut en sa présence que Mme de Kermic me raconta qu'en octobre 1832 elle avait donné asile à un proscrit. Ce proscrit, me dit-elle, a répondu par un crime à mon hospitalité, et votre fille a été sa victime... Je demandai le nom du coupable, on me répondit qu'il se nommait Léonard Asthon.

LE PRÉSIDENT.

Mme de Kermic vous a bien dit Léonard Asthon ?

M. DE CHIVRI.

Je le jure ! je suis seul à venir témoigner de cette funeste confidence, celle qui me l'a faite a succombé à la douleur qui a frappé sa vieillesse, et les deux fils qui m'accompagnaient sont morts, tués par celui qui m'a déshonoré; mais leur mort est un témoignage sacré de la vérité de ce que je viens de vous révéler.

LE PRÉSIDENT, *après un silence.*

Léonard, qu'avez-vous à dire ?

LÉONARD.

Rien, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Vous acceptez donc la déposition du témoin comme véritable ?

LÉONARD.

Je crois du moins qu'elle est sincère.

LE PRÉSIDENT.

Vous avouez donc avoir accepté en 1832 un asile chez Mme de Kermic ?

LÉONARD.

C'est une question à laquelle il ne m'est pas permis de répondre.

LE PRÉSIDENT, *à M. de Chivri.*

Mais n'avez-vous pas eu connaissance d'une entrevue que votre fille aurait eue avec un ami de Léonard Asthon ?

M. DE CHIVRI.

Oui, monsieur; ma fille, dans l'espérance d'obtenir de cet homme la réparation qui lui était due, et de prévenir une funeste rencontre, s'était

rendue chez lui; mais il paraît qu'elle n'y trouva qu'un ami de l'accusé, qui lui promit en son nom, de lui rendre l'honneur.

LE PRÉSIDENT.

Pourriez-vous nous dire quelle est la personne qui a reçu votre fille?

M. DE CHIVRI.

Non, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Accusé, connaissez-vous cette personne?

LÉONARD.

Je la connais.

LE PRÉSIDENT

Nommez-la.

LÉONARD.

Je ne puis.

Murmures.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne le pouvez, je le comprends; car il vous faudrait renier la parole qu'un homme d'honneur a cru pouvoir donner en votre nom.

LÉONARD.

Vous en jugerez bientôt; mais je demanderai à M. de Chivri si je ne me suis pas présenté chez lui pour la tenir?

M. DE CHIVRI.

Oui, cet homme est venu chez moi le jour même de la mort de mes fils; je ne sais quel mensonge il avait préparé pour me tromper, mais j'ai refusé de l'entendre.

LE PRÉSIDENT.

Qu'on appelle M. Martial de Chivri.

L'huissier sort et rentre bientôt.

LÉONARD.

Pardon, monsieur le président; mais n'a-t-on point retrouvé le témoin Valérien, qui, au dire de l'acte d'accusation, a dû m'introduire chez Mme de Kermic?

LE PRÉSIDENT.

Vous savez bien qu'on n'a pu le découvrir; vous pourriez peut-être nous dire mieux que personne où il se cache, et pourquoi il se cache; mais l'accusation saura s'en passer.

Pendant ceci, l'huissier a parlé bas au Procureur du roi.

LÉONARD.

Et ma justification aussi, monsieur.

LE PROCUREUR DU ROI.

On m'apprend quelque chose de fort extraordinaire; on n'a pu retrouver M. Martial de Chivri, il est absent.

M. DE CHIVRI.

Mon fils!

LE PROCUREUR DU ROI.

Mlle de Chivri a dit à l'huissier qu'au moment d'entrer dans la salle des témoins, une lettre avait été remise à son frère, que cette lettre avait paru le troubler beaucoup, et que presque aussitôt il l'avait quittée.

LE PRÉSIDENT.

Mais voilà plus de deux heures de cela... N'importe, nous entendrons plus tard ce témoin; qu'on appelle mademoiselle Diane de Chivri.

LÉONARD.

Monsieur le Président, je sais combien peut être pénible pour mademoiselle de Chivri l'interrogatoire qu'elle va avoir à subir... Cependant je désire que tout ce qui peut m'accuser soit précisé dans cette déclaration. (*Mouvement.*) N'oubliez pas que c'est le droit de ma défense, et que j'ai besoin de savoir enfin... exactement à quoi je vais avoir à répondre...

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est pas la cour qui cherchera à étouffer la vérité...

SCENE III

Les Mêmes, DIANE.

LE PRÉSIDENT.

Approchez, mademoiselle, et rassurez-vous... Vous êtes devant un tribunal qui vous doit sa protection et qui vous entoure de son respect... (*Silence prolongé.*) Votre nom?

DIANE.

Louise Diane de Chivri.

LE PRÉSIDENT.

Vous jurez de dire la vérité?

DIANE.

Je le jure!... (*Elle met la main sur son cœur.*) Oh! mon Dieu!...

LE PRÉSIDENT.

Donnez un siége au témoin!... (*Diane s'assied; Léonard prend un papier et écrit.*) Soyez calme, mademoiselle; votre père est près de vous; et, dans cette enceinte, tous les cœurs vous honorent et vous plaignent... Remettez-vous, et veuillez me répondre...

DIANE.

Ah!... je ne puis...

Léonard écrit pendant ce qui suit.

M. DE CHIVRI.

Diane, ma fille... du courage...

DIANE.

Mon père... il me semble que tous ces regards me brûlent.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs les jurés, nous accorderons au témoin un moment pour se remettre. (*Léonard passe un papier écrit à son avocat, qui l'envoie au président, qui, après l'avoir lu, dit à la cour*): Messieurs, l'accusé me fait passer une note dont je dois vous donner connaissance... la voici : « Désirant épargner à mademoiselle de Chivri le ré-

» cit douloureux qui va lui être demandé, j'accepte comme vrais tous les faits tels qu'ils ont » été établis dans l'acte d'accusation qui vous a » été lu... Je prie seulement monsieur le président de vouloir bien adresser à mademoiselle de » Chivri les questions suivantes... » (*Il lit.*) « Demandez-lui si, durant son séjour chez madame » de Kermic, Léonard Asthon a jamais passé des » journées entières hors du pavillon?... ou s'il » s'est jamais plaint à cette époque d'une blessure » récente? »

DIANE.

Jamais!...

LE PROCUREUR DU ROI.

Avant d'aller plus loin... j'inviterai l'accusé à adresser lui-même ces questions au témoin... (*Léonard se tait.*) Vous vous taisez, monsieur...

Murmures.

LE PRÉSIDENT.

N'importe, messieurs, que l'accusé veuille ou ne veuille pas répondre, nous jugerons cette cause. Ce serait un moyen trop facile d'échapper à la loi... Mais je dois vous donner connaissance de la dernière question qu'il prétend faire adresser au témoin... (*Murmures, puis silence.*) C'est, de sa part, une dérision insultante... mais je vous dois tout ce qui peut vous éclairer... Voici cette question: « Demandez au témoin si elle reconnaît » l'accusé? »

DIANE, *se cachant la tête.*

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

M. DE CHIVRI.

Ah! je vous jure, moi, que s'il parlait elle le reconnaîtrait entre tous.

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle, si l'accusé parlait... le reconnaîtriez-vous?

DIANE.

Oui, je le reconnaîtrais s'il parlait...

LE PRÉSIDENT, *après un silence et sévèrement.*

Léonard, sans doute que maintenant, comme tout-à-l'heure... vous n'avez rien à dire... vous refusez de répondre...

LÉONARD, *se levant.*

Vous vous trompez, monsieur le président... il est temps que je parle... et que je me justifie...

DIANE, *avec un cri.*

Qui a parlé, mon Dieu?... qui a parlé?

LE PRÉSIDENT.

L'accusé!

DIANE.

Quel accusé?...

LE PRÉSIDENT.

Léonard Asthon!...

DIANE.

Léonard Asthon... mais ce n'est pas lui!...

Mouvement général dans l'auditoire.

M. DE CHIVRI.

Ma fille!...

DIANE.

Non, ce n'est pas lui!... C'est la voix de cet inconnu qui m'a promis que Léonard me rendrait l'honneur.

LE PRÉSIDENT.

Mais alors cet inconnu est encore Léonard Asthon!...

DIANE.

Non, ce n'est pas lui... ce n'est pas lui...

LÉONARD.

Non, ce n'est pas moi qui vous aurais déshonorée et abandonnée... cependant... je suis Léonard Asthon.

DIANE.

Mais... écoutez donc!... Vous entendez bien que ce n'est pas lui...

M. DE CHIVRI.

Diane!... Diane!... reviens à la raison... rappelle-toi cette voix... reconnais le coupable... Ah!... parlez!... parlez donc, qu'elle vous reconnaisse...

DIANE.

Mais ce n'est pas lui... ce n'est pas lui, mon Dieu!...

Martial paraît.

SCENE IV.

LES MÊMES, MARTIAL.

MARTIAL.

Elle a raison... et j'ai reçu trop tard cette affreuse révélation... Non, ce n'est pas Léonard Asthon...

M. DE CHIVRI.

Mais si ce n'est pas lui... quel est donc le coupable?

LÉONARD.

Dieu seul le sait peut-être!... mais j'avais à cœur de prouver devant tous mon innocence... Depuis que l'instruction de cette affaire est commencée j'aurais pu me défendre et me justifier... mais, si ce qui vient de se passer devant tous avait été renfermé dans le cabinet d'un magistrat, on aurait pu dire que l'infortunée dont le cri de vérité vient de se faire entendre... avait cédé à une fatale passion ou a des craintes honteuses... en feignant de ne pas me reconnaître... et je serais sorti libre de cette accusation, mais avec une flétrissure sur l'honneur de mon nom...

M. DE CHIVRI.

Ah!... vous devez en être fier... car il nous coûte bien cher, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, il faut mettre un terme à ces douloureux débats.

LÉONARD.

Un moment encore, monsieur le président, je n'ai pas tout dit... Écoutez-moi, je vous prie... écoutez-moi tous... (*Il quitte le banc des accusés, et s'approche de M. de Chivri.*) Monsieur, une fatale erreur vous a privé de vos fils; mais, devant Dieu et devant les hommes, je suis innocent de leur mort... et, cependant, avec la douleur de leur perte, on vous a laissé une fille déshonorée.

DIANE.

Mon Dieu!... grâce... grâce!...

LÉONARD.

Déshonorée, ai-je dit?... Non, elle ne l'est pas... et peut-être fallait-il ce débat solennel pour que chacun eût dans le cœur la pensée que j'ai dans le mien... c'est que jamais malheur ne fut plus sacré, jamais innocence plus pure... jamais vertu plus sainte.

DIANE.

Oh! épargnez-moi votre pitié, monsieur... Épargnez-moi, et j'oublierai ce que vous m'aviez promis...

M. DE CHIVRI

Oh! il m'a promis à moi que cette honte ne retomberait que sur nous... et il a tenu sa parole.

LÉONARD.

Non, monsieur... car en échange de votre sang, que j'ai versé innocemment, je vous offre de réparer l'outrage que je ne vous ai pas fait...

M. DE CHIVRI.

Que voulez-vous dire?

DIANE.

O Martial!... l'ai-je bien entendu?...

LÉONARD.

Mademoiselle... c'est parce que je vous respecte plus dans votre malheur que d'autres dans leur innocence... que je vous offre ce nom d'Asthon, que j'ai voulu rendre plus pur... pour qu'il fût plus digne de vous... Diane, à l'heure où il vous plaira de me tendre la main, vous trouverez celle sur laquelle je vous ai dit de vous appuyer sans crainte qu'elle vous manque... et si la honte vous a fait courber le front... le nom d'Asthon vous permettra de le relever..

DIANE.

Ah!... toi qui le vois, Martial... dis-moi, il doit être beau, n'est-ce pas?

M. DE CHIVRI.

C'est assez, monsieur... assez!... jamais le meurtrier de mes fils ne peut prendre leur place...

DIANE, *à Martial, qui est près de Léonard.*

Martial!... si Dieu lui inspire d'accomplir cette noble pensée, rappelle-lui ce que je lui ai promis... La chaîne que je lui imposerai ne sera pas longue... Je lui ai juré de mourir bientôt...

LÉONARD.

Vous vivrez pour être heureuse... respectée...

M. DE CHIVRI.

Vous vous trompez, monsieur... elle vivra... mais pour pleurer avec moi... Viens, ma fille...

DIANE.

Ah!... c'est ce noble cœur que j'avais aimé...

LÉONARD, *à Martial.*

Quoi que décide votre père, monsieur... il me reste encore un fatal devoir à remplir.

MARTIAL.

Vous n'en avez plus...

LÉONARD.

Il me reste un nom à apprendre..

MARTIAL.

Il y a deux heures que son complice me l'a appris... (*Il ouvre son habit.*) Voyez...

LÉONARD.

Blessé!... et lui...

MARTIAL.

Mort!... Et, maintenant, laissez à la douleur d'un père le temps d'être juste... mais, je vous le jure, moi, vous qui voulez rendre l'honneur à ma sœur, vous serez mon frère!

LÉONARD, *lui prenant la main.*

Merci!...

FIN.

PARIS.—IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Mlle GEORGES.



ACTE V, SCÈNE XII.

LE MANOIR DE MONTLOUVIER,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE.

Par M. ROSIER,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 11 FÉVRIER 1839.

NOTA. L'auteur laisse aux directeurs de province le soin de distribuer les rôles de ce drame.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GUILLAUME DE FLAVY, capitaine des armées du roi, gouverneur de Compiegne.	M. EUGÈNE GRAILLY.
LE BATARD D'ORBENDAS, son barbier.	M. MÉLINGUE.
MELCHY, serviteur de Guillaume de Flavy.	M. TOURNAN.
BRUNO, serviteur de d'Orbendas.	M. ALF. ALBERT.
MARTIGNY, officier français.	M. ÉMILE DUPUIS.
UN SICAIRE.	M. HIPPOLYTE.
LA VICOMTESSE, femme de Guillaume de Flavy.	Mlle GEORGES.
MARIE, jeune fille de 16 ans.	Mlle THÉODORINE.
MARTHA, femme de 40 ans.	Mme DUPONT.
L'ABBESSE de Sainte-Thérèse.	Mlle GEORGES CADETTE.
UNE DAME de l'Abbaye.	Mlle CORDIER.

OFFICIERS FRANÇAIS, GENTILSHOMMES DE LA MAISON DE GUILLAUME DE FLAVY.

Sous le règne de Charles VII.

NOTA. Les personnages sont placés comme ils doivent l'être au théâtre. Le premier occupe la gauche du spectateur.

ACTE PREMIER.

Pavillon ouvert sur un parc. Porte à gauche et porte à droite. Au fond, des arbres et des fleurs

SCENE PREMIERE.

BRUNO, *venant du côté droit, et* D'ORBENDAS *du fond.*

BRUNO, *se tournant du côté d'où il vient.*

C'est un bien beau coup d'œil, qu'une table splendidement servie!

D'ORBENDAS, *appelant.*

Bruno?

BRUNO.

Ah! c'est vous? Je venais ici répéter la chanson que je dois chanter devant monseigneur.

D'ORBENDAS.

Va faire seller mon cheval à l'instant.

BRUNO.

Est-ce que vous n'assisterez pas au banquet que le sire de Flavy donne aux capitaines français qui lui sont venus porter la nouvelle des dernières victoires sur l'armée anglaise?

D'ORBENDAS.

Il faut bien que j'y assiste. Que ferait monseigneur, s'il n'avait pas là son barbier pour point de mire à ses plaisanteries? Mais je veux partir immédiatement après; va donc.

BRUNO, *s'en allant.*

J'y cours. (*Revenant.*) Est-ce que vous allez la voir?

D'ORBENDAS, *regardant autour de lui.*

Oui, silence!

BRUNO.

Vous connaissez ma discrétion. Le hasard m'avait rendu maître de votre secret. J'aurais pu le vendre bien cher à notre seigneur le sire de Flavy.

D'ORBENDAS.

Cela t'aurait valu cent ducats de la part de monseigneur, et la mort de la part de son barbier.

BRUNO.

Vous m'auriez tué?

D'ORBENDAS.

Sans pitié... mais je te connais: je sais que tu préfères la reconnaissance d'un ami à la munificence d'un maître.

Il lui tend la main.

BRUNO.

Et d'ailleurs, ne m'avez-vous pas sauvé la vie dans la dernière bataille contre les Anglais? Après cela, que pourrais-je dire à monseigneur? qu'à six lieues d'ici, près du manoir de Montlouvier, il y a une femme que vous allez voir, une femme que j'ai aperçue de loin à une fenêtre, témoignant à votre approche la joie la plus impatiente et la plus vive, mais dont il m'a été impossible de distinguer les traits.

D'ORBENDAS.

Il suffirait de cela pour exciter l'aventureuse curiosité de monseigneur: il a déjà remarqué mes fréquentes absences.

BRUNO.

Vous pensez qu'il s'occuperait d'une inconnue, au milieu de ces femmes charmantes, ravies à leurs maris, en ces temps de guerre et de désordre, et dont il égaie la sombre tristesse de son manoir de Montlouvier?

D'ORBENDAS.

La fantaisie pourrait lui en venir, je le connais! J'ai été, pendant dix ans, son barbier, son compagnon d'armes et l'actif confident de ses amours. Certes! il m'a généreusement récompensé des services que je lui ai rendus en amour comme en guerre. Grâce à lui, je suis riche; j'ai des terres, un château; mais pour le double de ma fortune, je ne voudrais pas que le sire de Flavy sût mon secret, ou qu'il vît cet ange une seule fois.

BRUNO.

Vous craindriez donc les séductions de monseigneur?

D'ORBENDAS.

Ses violences, Bruno. Ses séductions, oh! non. Elle est instruite, par mes soins, de ce qu'elle doit redouter dans le monde. La guerre pouvant, chaque jour, lui enlever mon appui, je n'ai pas voulu laisser son honneur sous la garde peu vigilante de l'innocence. J'ai éclairé sa raison, fortifié son cœur, de sorte qu'elle est tout à la fois la plus naïve, la plus pure et la plus intelligente des femmes.

BRUNO.

Et belle?

D'ORBENDAS, *lui montrant un portrait.*

Regarde.

BRUNO, *prenant le portrait.*

Oh! je veux faire une poésie sur ce portrait.

D'ORBENDAS.

Eh bien! monsieur le trouvère, comprenez-vous maintenant pourquoi je l'ai toujours cachée aux yeux de monseigneur?

BRUNO, *baisant le portrait.*

Oh! qu'elle est belle!

D'ORBENDAS, *reprenant le portrait.*

Eh bien! eh bien! que fais-tu là, étourdi? et si c'était ma fille, ma femme ou ma maîtresse?

BRUNO.

Oh! dites-moi, dites-moi... je voudrais bien que ce fût votre fille.

D'ORBENDAS, *signe de silence.*

Voici la femme de monseigneur!... que mon cheval soit prêt dans un quart d'heure... je me rends au banquet.

BRUNO.

Oh! oui, si monseigneur savait!... Ce n'est pas votre femme, n'est-ce pas? (*D'Orbendas lui impose silence et sort par la droite; Bruno sort par le fond.*) Oh! non, il l'aime trop, pour que ce soit sa femme.

SCENE II.

MARTHA, LA VICOMTESSE, *venant de la gauche.*

MARTHA, *donnant le bras à la vicomtesse.*

Calmez-vous, madame; après un mois d'un cruel malaise, qui vous a retenue dans votre appartement, lorsque vous sortez aujourd'hui pour la première fois, pourquoi ne pas jouir avec bonheur de ces beaux jours du printemps? pourquoi vous affliger toujours ainsi, madame?

LA VICOMTESSE.

Oui, tu as raison, Martha: l'habitude de souffrir aurait dû me rendre insensible à la douleur; mais il faudrait me guérir de mon amour, pour me guérir de la jalousie qui me dévore, et je l'aime toujours, plus que jamais... c'est une fatalité.

MARTHA.

Vous l'aimez encore après tant d'outrages?

LA VICOMTESSE.

Oui, Martha, depuis douze ans que je suis sa femme, un seul jour n'est point passé sans qu'il

apportât son aliment à ma jalousie. Mon beau manoir de Montlouvier que j'aimais tant, il m'en a éloignée, il m'en a interdit le séjour, parce que, là, tu le sais, il introduit mes indignes rivales. Eh bien! Martha, cet homme lâche et cruel qui depuis douze ans me torture ainsi à plaisir; cet homme-là, tant je suis lâche aussi, cet homme-là, je l'aime! Il me foulerait sous ses pieds, je l'aimerais encore! Je te l'ai dit, c'est une fatalité!

MARTHA.

Ah! madame, votre première jalousie, qui fut injuste, vous a été bien funeste.

LA VICOMTESSE.

Conçois-tu, Martha, tout ce qu'il y eut de cruel pour mon cœur dans le choix qu'il fit de toi, il y a quelques années, de toi dont il ignorait le secret dévoûment à ma personne, pour le seconder de concert avec son serviteur d'Orbendas, dans ses séductions ou dans ses violences?

MARTHA, *soupirant.*

Et il fallut obéir, il fallut rester pour ne pas être séparée de vous, pour vous consoler. Mais pourquoi, madame, ne pas vous soustraire à toutes ces tortures? pourquoi ne pas vous éloigner? je vous suivrai partout où vous irez.

LA VICOMTESSE.

Il y a cinq ans, avant que tu fusses ici, j'ai voulu me retirer dans l'abbaye de Sainte-Thérèse; mais l'absence redoubla mes tourmens; mon imagination fut plus cruelle que le spectacle de la réalité : elle m'exagérait, elle multipliait les outrages de mon époux. J'étais encore plus malheureuse. Je ne restai qu'un mois dans ce calme séjour, je revins près de Flavy.

MARTHA, *avec accent.*

Pardon, madame, si je me permets de vous donner un conseil : il me semble que votre résignation, loin de ramener votre époux, augmente encore son éloignement et son mépris de vos peines. Si vous osiez...

LA VICOMTESSE, *amèrement.*

Que vas-tu me dire? Et quelle est la pensée de désespoir et de vengeance qui n'a pas germé dans cette ame profondément blessée? Le poison plusieurs fois s'est approché de mes lèvres; plusieurs fois, suspendue sur la couche de mon époux, égarée par ma fatale jalousie, j'ai failli donner à son sommeil une durée qui eût à jamais assuré mon repos; mais un souvenir, sans calmer ma douleur, sans éteindre ma colère, était là pour en arrêter les effets, pour me dire : Tu n'as pas le droit de te venger! (*Sans réflexion.*) Oh! ma fille!

MARTHA, *étonnée.*

Votre fille!

LA VICOMTESSE, *après un silence et un regard autour d'elle.*

Martha, ce mystère sacré est sorti de mon ame sous l'impression de la douleur. Oui, Martha, quoique le sort, aussi cruel que mon époux, ait ajouté à mes peines, en frappant notre union de stérilité, Martha, et je te commande toujours le même respect, Martha, j'eus une fille avant de m'unir à Flavy.

MARTHA.

Parlez plus bas, madame.

LA VICOMTESSE, *pleurant.*

Oui, et ce secret que je te confie, ce secret que seule j'ai gardé si long-temps, j'ai du bonheur à l'épancher dans ton sein... Oh! oui, c'est un bonheur pour moi de te parler d'elle. Regarde, Martha, ce ne sont plus ici les larmes du désespoir; ces larmes sont douces à répandre et me soulagent de l'amertume des autres.

MARTHA, *attendrie.*

Oh! madame...

LA VICOMTESSE, *frémissant.*

Et cependant, après dix-huit ans passés sur une horrible lâcheté dont je fus victime, regarde, Martha, je pâlis, je frémis encore en me rappelant cette époque funeste.

MARTHA, *regardant autour d'elle.*

Oh! prenez bien garde, madame.

LA VICOMTESSE, *conduisant Martha à l'autre extrémité de la scène, à gauche.*

Mon père était parti depuis quelques jours pour aller combattre l'ennemi à la frontière; son château et ceux des environs, tour à tour pris et repris par les Anglais et par les Français, n'étaient plus un asile sûr pour une jeune fille. Nous nous réfugiâmes, un grand nombre de dames et de damoiselles, dans l'église du monastère de Puzzarol, et là, après avoir barricadé la porte, éperdues, désespérées comme par un affreux pressentiment, nous étions en prières. Il était nuit; un épouvantable orage éclatait au-dessus de nos têtes... les débris d'une armée anglaise et d'un parti français confondus, après les vicissitudes d'une journée sanglante, exténués par la faim, surpris par la tempête, se rencontrant près de ce monastère, firent trève à leur animosité et y pénétrèrent ensemble. Tout fut mis au pillage; les pieux solitaires furent massacrés; et nous ne savions rien encore, nous autres pauvres femmes désolées, de ce qui se passait à quelques pas de nous : la voix de l'orage couvrait les bruyans éclats de l'orgie et nos ardentes supplications. Tout-à-coup, l'orage cesse; à travers les vitraux de l'église, nous apercevons une lueur de torches, et bientôt, près de la porte, s'élève entre ces misérables un horrible débat qui nous glaça de terreur. Les torches furent éteintes, la porte vola en éclats, nous étions dans les ténèbres... Nos prières et nos cris n'arrivèrent pas jusqu'à Dieu...

Elle chancelle.

MARTHA.

Madame! madame!

LA VICOMTESSE, *après une agitation.*

Les démons avaient ensuite fui dans l'ombre, et quand le jour parut, quand je sortis du sommeil où la terreur avait plongé mon ame, je m'aperçus que ma main était couverte de sang.

MARTHA.

Ah!

LA VICOMTESSE, *avec une grande émotion.*

Je tenais un poignard dont la lame m'était entrée dans les chairs. Je rappelai mes souvenirs : je l'avais enlevé au monstre et j'avais voulu l'en frapper, lorsque l'épouvante avait triomphé de ma résolution. Oui, ce poignard était resté dans ma main par une étreinte convulsive, et dans un rêve affreux qui accompagna ce forfait, j'entendis une voix qui me disait : Garde ce poignard; qu'il ne te quitte plus; un jour tu en frapperas le lâche qui t'a outragée !

MARTHA.

Ce poignard ?

LA VICOMTESSE, *le montrant.*

Il portait le nom de l'infâme; regarde : Chevalier d'Eurondel !

MARTHA.

Un Anglais!

LA VICOMTESSE, *amèrement.*

Et sa devise, vois : Loyauté aux dames!

Elle frémit.

MARTHA.

Calmez-vous, calmez-vous!

LA VICOMTESSE, *remettant le poignard dans son sein.*

Le lendemain, une grande victoire avait chassé les Anglais de la province; je retournai au château, j'attendis mon père. Il arriva quelques jours après : c'était un vieillard vénérable; il avait été blessé, il se mourait; la confidence de ma honte l'eût tué, et d'ailleurs le bruit avait couru que le chevalier d'Eurondel était mort sur le champ de bataille : la vengeance était impossible. Ce bruit ne fut démenti que trois ans plus tard, quand j'étais déjà la femme de Flavy... Oui, il vit encore, cet homme! il commande l'armée anglaise; il a un grand nom, la guerre l'a respecté... mais qui sait, Martha, qui sait si Dieu ne le jettera pas sur mon chemin pour que je lui rende son poignard?

MARTHA.

Oh! bannissez, madame, cet affreux souvenir.

LA VICOMTESSE, *comme pour effacer une horrible image par une image douce et chère.*

Oui, oui, laisse-moi te parler de ma fille! Mon frère, mon généreux frère qui n'est plus, était seul dans ma confidence; seul il sait avec Dieu que la naissance de cette enfant ne fut pas un crime de sa mère. Tiens, Martha, lis cette lettre qu'il m'écrivait il y a quinze ans : elle ne me quitte pas, je la relis sans cesse; elle m'encourage, elle me console d'un malheur dont je fus innocente, elle me relève dans ma propre estime.

MARTHA, *prenant la lettre et lisant.*

« Chère et malheureuse sœur, que mon père
» ignore toujours le secret que tu m'as confié! Si
» le lâche qui t'a déshonorée vivait encore, je lui
» ferais expier son crime. Console-toi et oublie.
» Tu es pour moi, comme pour Dieu, aussi chaste
» et aussi pure qu'avant cette affreuse nuit de mal-
» heur. » Oh! mon Dieu!

LA VICOMTESSE, *reprenant la lettre.*

J'avais secrètement confié ma fille à une paysanne qui ignorait mon rang et mon nom; j'allais la voir plusieurs fois au printemps. Cette bonne femme, reconnaissante de mes bienfaits, m'appelait Notre-Dame de Bienvenue, et c'est sous ce nom qu'elle me faisait connaître à ma fille, et quand la pauvre enfant avait du chagrin, elle lui avait appris à dire, comme à une sainte protectrice : Notre-Dame de Bienvenue, protégez-moi!... Un jour, ma fille alors avait trois ans, le village où elle était fut pillé et brûlé par les Anglais. Il ne resta debout ni une pierre ni un être vivant... j'avais chargé mon frère de s'informer de ce qu'était devenue ma fille; mon frère mourut quelque temps après. J'avais épousé Flavy par la volonté toute-puissante de mon père, et aussi par l'irrésistible penchant de mon cœur, et depuis ce jour, depuis douze ans, de peur d'éveiller les soupçons de mon époux, je n'osai plus faire aucune démarche. (*Désolée.*) Oh! ma fille a péri... oh! si j'avais ma fille, je fuirais avec elle loin d'ici; je ne serais plus malheureuse, je ne serais plus jalouse; je n'aurais plus qu'une passion, l'amour de ma fille!

On entend rire aux éclats dans la coulisse à droite.

MARTHA.

Voici monseigneur qui revient du banquet avec les capitaines français... il ne faut pas que votre époux nous voie ensemble. Il se douterait de la nature de nos relations.

Elle sort par la gauche.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, FLAVY, MARTIGNY, SIX OFFICIERS, *puis* D'ORBENDAS*.

Les survenans arrivent par la droite; tous s'inclinent à l'aspect de la Vicomtesse.

LA VICOMTESSE, *à Flavy, à demi-voix.*

Monseigneur veut-il bien m'accorder la grâce d'un entretien particulier?

FLAVY, *à part.*

Ceci est nouveau. (*Haut.*) Après avoir congédié ces messieurs, je vous attendrai ici, madame.

La Vicomtesse se retire par la gauche.

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* LA VICOMTESSE.

MARTIGNY, *à Flavy.*

La vicomtesse est encore belle.

FLAVY.

Encore? savez-vous ce que cela veut dire, une femme encore belle?

MARTIGNY.

Cela veut dire...

FLAVY.

Une femme qui ne l'est guère et qui est bien près de ne l'être plus. Laissons cela.

* Martigny, Flavy, les officiers, d'Orbendas.

MARTIGNY.

Décidément, monseigneur, vous ne retournez point avec nous à l'armée? vous ne voulez pas assister à nos dernières victoires?

FLAVY, *nonchalamment.*

Elles sont trop faciles. Vous n'avez plus qu'à chasser des fuyards.

MARTIGNY.

Et la formidable garnison anglaise qui occupe Bordeaux!::: vingt mille hommes d'élite commandés par le chevalier d'Eurondel, un des plus braves gentilshommes anglais!

FLAVY.

Le chevalier d'Eurondel? j'ai fait mes preuves contre lui. Voici bientôt vingt ans que je l'ai rencontré sur les champs de bataille. Demandez-lui s'il sait ce que pèse mon genou sur une poitrine.:: Ah! si ses compagnons ne l'eussent pas arraché bien des fois de mes mains, la vicomtesse, ma noble dame, eût brûlé plus d'un cierge en l'honneur de M. Saint-Denis.

MARTIGNY.

La vicomtesse?

FLAVY.

Oh! elle est bonne Française!::: Elle déteste les Anglais en général, et en particulier, le chevalier d'Eurondel. Toutes les fois qu'on prononce ce nom devant elle, le rouge lui monte au visage: on voit bien que c'est un sang généreux qui coule dans ses veines.

MARTIGNY.

Faites-lui donc la galanterie de tuer cet Anglais, monseigneur.

FLAVY.

Il est trop loin de nous; je ne me déplace pas pour si peu. Notre roi Charles VII n'a plus besoin de mes services; je suis fatigué; il me faut du repos, de la solitude, de la tempérance:.: Comment trouvez-vous mon vin d'Espagne?

MARTIGNY.

Délicieux:

D'ORBENDAS, *paraissant.*

Il est vrai; mais il porte à la tête:

FLAVY.

Arrive donc, bâtard!... Ceci, messieurs, est un bâtard, mon barbier, qui a volé un nom.

D'ORBENDAS, *gaîment.*

Je n'en avais pas; il m'en fallait un. Personne ne voulait me le donner... je l'ai pris dans l'alphabet; qu'on le réclame:

FLAVY.

Il est trop laid pour cela : d'Orbendas!

D'ORBENDAS.

Et puis, ne vous vantez pas tant, messeigneurs: vous tous qui connaissez vos familles, vous ressemblez au vulgaire des hommes; cela est trivial. Pour nous autres, pauvres abandonnés, nous ressemblons au dieu Saturne..: père et mère inconnus.

On rit.

FLAVY, *lui touchant l'épaule.*

Du reste, bon soldat, serviteur dévoué, cœur intrépide et force herculéenne. C'est lui qui, durant les trêves, me signalait les plus belles Anglaises des environs, et qui, de concert avec moi, en débarrassait leurs propriétaires naturels.

D'ORBENDAS.

Plus galant que cela, monseigneur : je débarrassais les femmes de leurs maris.

FLAVY.

C'est vrai. Il lui est arrivé, pendant que j'enlevais la femme, d'emporter le mari récalcitrant sur ses épaules.

D'ORBENDAS.

Et nous avons des Anglais d'un honnête pourtour!

LES AUTRES, *riant.*

Ah! ah! ah!

D'ORBENDAS.

Oh! notre patriotisme ne chômait pas; et lorsqu'un armistice nous défendait d'attaquer les Anglais, nous cherchions à conquérir des Anglaises.

FLAVY.

Toujours par esprit national; car bien souvent, n'est-ce pas, sauf l'attrait de nous tenir en haleine et d'exercer notre domination, nous n'avions pas plus de plaisir à enlever la femme d'un Anglais voisin, qu'à lui ravir son bœuf ou son cheval.

D'ORBENDAS.

Et le voisin souvent ne regrettait guère plus l'un que l'autre : témoin ce jour, où ayant dérobé son cheval et sa femme à mylord Pembrok, il vous laissa fuir, vous qui emportiez la femme, et courut après moi qui emmenais le cheval.

LES AUTRES, *riant.*

Ah! ah! ah!

D'ORBENDAS.

Ah! notre histoire serait curieuse à entendre!... celle de monseigneur surtout.

FLAVY.

Fais le modeste!

D'ORBENDAS.

Tout n'y est pas plaisant, par exemple!... si je citais, entre mille aventures de ce genre, celle du mois d'août quatorze cent quara.::

FLAVY, *l'interrompant.*

Assez! assez!

D'ORBENDAS.

Je remercie Dieu de ne m'y être point trouvé:

FLAVY.

Dis plutôt que tu le regrettes.

D'ORBENDAS.

Non, sur mon ame!... Messeigneurs, je vous en fais juges : c'était..:

FLAVY, *sévèrement.*

J'ai dit : Assez!

D'ORBENDAS, *aux autres.*

Vous voyez bien!

FLAVY, *légèrement.*

D'ailleurs les affaires d'amour ne te regardent plus.

MARTIGNY.

Comment cela?

FLAVY.

Depuis deux ans, il s'est amendé. Il n'a plus d'autre office près de moi que celui de barbier; il n'est plus le confident de mes amours, et j'ai été obligé de le remplacer par son camarade Melchy.

D'ORBENDAS, *souriant.*

J'ai eu des remords.

FLAVY, *à d'Orbendas, souriant.*

Eh bien! ami, j'ai suivi ton exemple: J'ai quitté, moi aussi, la voie de perdition; j'ai renoncé à l'amour.

D'ORBENDAS, *souriant.*

Vous, monseigneur?

FLAVY.

Il y a un mois, depuis la maladie de la vicomtesse, j'ai ordonné à Melchy d'aller au manoir de Montlouvier, et de rendre la liberté à mes prisonniers du genre féminin.

D'ORBENDAS.

Mme la vicomtesse sait-elle votre sage résolution?

FLAVY.

Pas encore, et tu me rappelles qu'elle m'a demandé un entretien.

MARTIGNY.

Nous vous laissons.

FLAVY, *aux Officiers.*

Ainsi, messieurs, vous pouvez dire au comte de Dunois, en retournant à l'armée, que Guillaume de Flavy n'est plus le même; qu'il respecte les personnes et les propriétés de toute espèce, et qu'il s'est fait ermite dans son château de Presle en *Tartenois.*

Il les reconduit.

SCENE V.

D'ORBENDAS, FLAVY.

D'ORBENDAS.

Renoncer aux amoureuses aventures... vous, monseigneur?... (*incrédule*) hum! hum!

FLAVY, *revenant.*

Cela t'étonne?

D'ORBENDAS.

Oui, monseigneur; car vous êtes jeune encore, et on dit que le diable ne se fit ermite que lorsque...

FLAVY.

Les vertus que donne la vieillesse ne sont pas autre chose que l'impuissance de mal faire.

D'ORBENDAS.

En effet, où est le mérite de ne plus courir, quand on n'a plus de jambes? Mais renoncer à l'amour dans la vigueur de l'âge, cela est beau, monseigneur!

FLAVY.

Tu m'approuves donc?

D'ORBENDAS.

Et je vous admire!

FLAVY.

Hypocrite, qui, pendant dix ans, a été mon Mercure!

D'ORBENDAS.

Ce n'est pas faute de vous avoir d'abord sagement conseillé; mais vous ordonniez, il fallait céder, sous peine d'une disgrâce.

FLAVY.

C'est vrai; si je t'avais écouté...

D'ORBENDAS.

Ah! à la bonne heure!

FLAVY, *sérieusement.*

Mais dis-moi, d'Orbendas, si tu n'es plus depuis deux ans l'agent de mes amoureuses fantaisies, tu n'as pas cessé d'être le confident de mes pensées intimes; dis-moi, t'es-tu jamais demandé quel pouvait être le motif de mon inconstance près d'une femme jeune et belle?

D'ORBENDAS.

Très-souvent, monseigneur.

FLAVY.

Et que te répondais-tu?

D'ORBENDAS.

Rien.

FLAVY.

Rien?

D'ORBENDAS.

Qui vous fût favorable.

FLAVY.

Eh bien! ami, reçois une confidence que je n'ai faite à personne... Depuis douze ans, j'ai des soupçons!

D'ORBENDAS, *stupéfait.*

Sur Mme la vicomtesse?

FLAVY.

Sur elle.

D'ORBENDAS.

Oh! vous la méconnaissez, monseigneur... Et sur quoi fondez-vous...

FLAVY.

Sur de vagues indices.

D'ORBENDAS.

Et c'est là-dessus...

FLAVY, *s'animant.*

Et si j'avais eu seulement l'apparence d'une preuve, ma vengeance se serait-elle bornée aux représailles de l'infidélité?

D'ORBENDAS.

Quoi!

FLAVY.

La vicomtesse vivrait-elle encore?

D'ORBENDAS.

Éloignez ces idées.

FLAVY.

Mets-toi à ma place... Comment aurais-tu expliqué certains mots de la vicomtesse, échappés à l'indiscrétion des rêves?

D'ORBENDAS.

Et ces mots...

FLAVY.

Déshonneur! — Jamais! — Je suis perdue! — S'il savait!...

D'ORBENDAS, *cherchant.*

Ces mots peuvent s'appliquer à tout... Déshonneur!... Eh bien! qui sait si elle ne parlait pas du vôtre?

FLAVY, *fièrement.*

Eh!...

D'ORBENDAS.

Les femmes ont la faiblesse d'en attacher à l'infidélité de leurs maris... Jamais!... eh bien!... jamais... pouvait terminer cette phrase : mon mari ne changera jamais.

FLAVY, *incrédule.*

Oh!

D'ORBENDAS.

Je suis perdue!... En effet, que voulez-vous que devienne une pauvre femme qui aime son mari, et qui s'en voit abandonnée?

FLAVY.

Mais ce mot : S'il savait!...

D'ORBENDAS.

Ah! s'il savait tout ce qu'il me fait souffrir!

FLAVY.

Et mille autres encore.

D'ORBENDAS.

Qui tomberaient tous devant mes raisonnables commentaires.

FLAVY.

Mais comment expliquerais-tu ceci? Elle m'aimait, je le pensais du moins; et durant les premiers jours de notre mariage, elle me repoussait en pleurant.

D'ORBENDAS.

Manége de femme qui veut donner du prix à sa défaite.

FLAVY.

Quand je lui demandais un bonheur légitime?

D'ORBENDAS, *vivement.*

Légitime, précisément. Rien n'a besoin d'être assaisonné comme ce qui est légitime. Ce qui ne l'est pas est friand de soi-même.

FLAVY.

Mais pourquoi pleurait-elle?

D'ORBENDAS, *embarrassé d'abord.*

Pourquoi, pourquoi... parce qu'il lui en coûtait de repousser un beau cavalier comme vous.

FLAVY.

Quoi qu'il en soit, tu peux maintenant t'expliquer ma conduite : des soupçons tour à tour dissipés et renaissans... le besoin de me distraire, de m'étourdir... mon amour pour elle s'est éteint au milieu de ces agitations... je cherche à ranimer cet amour, impossible. Mon orgueil s'alarme de la pensée d'être dupe, si j'étais fidèle... Enfin je ne l'aime plus... sa jalousie même m'irrite... je me dis que c'est un jeu; je la repousse à mon tour, et tu le disais : Je suis jeune encore.

D'ORBENDAS.

Quoi, ce retour à la sagesse...

FLAVY.

Il n'en est rien. Depuis quelque temps de nouveaux soupçons...

D'ORBENDAS.

Et partant de nouvelles maîtresses?

FLAVY, *redevenant enjoué.*

La rencontre fortuite d'une beauté!

D'ORBENDAS.

Je retire mon admiration.

FLAVY.

Chercher à se distraire, n'est-ce pas la preuve qu'on a du chagrin?

D'ORBENDAS.

Depuis douze ans, je ne connais pas d'homme plus affligé que monseigneur.

FLAVY, *dégagé.*

Et toi-même, austère censeur, penses-tu m'en faire accroire sur ton compte? Est-ce quelque pieux pèlerinage qui te fait quelquefois t'absenter pendant la nuit?

D'ORBENDAS, *à part.*

Attention! (*Haut.*) Oui, monseigneur, je vais porter des offrandes aux madones des environs.

FLAVY, *souriant.*

Madones en marbre?

D'ORBENDAS, *finement.*

En marbre, en pierre, en bois, la matière n'y fait rien.

FLAVY.

Et qu'espères-tu en obtenir?

D'ORBENDAS.

Le pardon de mes fautes et des vôtres, monseigneur.

FLAVY.

Des miennes?

D'ORBENDAS.

Vous êtes mon bienfaiteur; mais si vous m'enrichissez d'un côté, ce que j'offre aux saints, pour votre salut, me ruine d'un autre.

FLAVY, *riant.*

Ah! ah! ah!

D'ORBENDAS, *riant forcé.*

Ah! ah! ah! (*A part.*) Il m'a fait une peur!

Ici, Bruno et Melchy entrent, le premier par le fond, et le second par la droite.

MELCHY, *bas à Flavy.*

Je suis de retour.

BRUNO, *bas à d'Orbendas.*

Votre cheval est prêt.

D'ORBENDAS, *bas.*

Bien. (*Haut, s'inclinant.*) Monseigneur...

FLAVY, *le suivant jusqu'au fond.*

Pas un mot à qui que ce soit.

D'ORBENDAS, *finement.*

Votre réputation m'est trop chère, monseigneur.

Il sort avec Bruno.

SCENE VI.

FLAVY, MELCHY.

FLAVY, *revenant, avec avidité.*

Eh bien, Melchy, quelles nouvelles?

MELCHY.

A peu près nulles, monseigneur.

FLAVY.

Tu n'as donc pas exécuté mes ordres?

MELCHY.

Je les ai suivis de point en point. J'ai fait le six lieues en deux heures.

FLAVY.

Bien.

MELCHY.

Arrivé à cent pas de mon but, j'ai attaché mon cheval à un arbre de la forêt ; je me suis déguisé en mendiant, et je me suis dirigé vers l'abbaye de Sainte-Thérèse.

FLAVY.

Bien.

MELCHY.

J'ai demandé du pain et quelques heures de repos.

FLAVY.

Enfin?

MELCHY.

La femme qui garde la grille m'a long-temps examiné pour voir s'il n'y avait point danger pour les dames à introduire, contre l'usage, un homme dans l'abbaye; car vous savez qu'on ne fait d'exception à cette règle que pour les pères ou les protecteurs.

FLAVY.

Eh bien?

MELCHY.

Je m'étais fait boiteux et manchot; j'avais courbé mon corps sur une béquille; j'avais éteint ma voix, assoupi mes yeux, allongé mon visage; j'avais l'air d'un pauvre débris d'homme et d'un épouvantail d'amour... j'ai été introduit.

FLAVY, *avec satisfaction.*

Ah!

MELCHY.

Après avoir pris quelque nourriture, j'ai entamé une conversation avec la gardienne de la porte, et ne savais pas trop comment la faire tomber sur le sujet qui m'amenait là, lorsque les dames et demoiselles de l'abbaye, de retour de la promenade du parc, sont venues à passer.

FLAVY.

Tu l'as vue?

MELCHY.

J'ai demandé à la gardienne quelle était, à qui appartenait cette jeune personne, la plus modeste et la plus jolie.

FLAVY, *attentif.*

Qu'a-t-elle répondu?

MELCHY.

Qu'elle était dans l'abbaye depuis deux ans.

FLAVY, *avec impatience.*

Sa famille, sa famille?

MELCHY, *avec flegme.*

La gardienne n'ayant pas d'autre office que de garder la porte, et madame l'abbesse ne lui faisant jamais part de rien, tout naturellement elle ignore tout; je n'en sais pas plus qu'elle, et vous en savez autant que moi.

FLAVY, *s'emportant.*

Comment! toute ton adresse s'est bornée...

MELCHY.

Puisqu'elle ne sait rien, que pouvais-je lui faire dire?

FLAVY.

Tu pouvais t'adresser mieux, demander à parler...

MELCHY.

Oui, oui, il fallait éveiller des soupçons par des questions indiscrètes, et révéler que je n'étais venu là que pour m'enquérir de cette enfant!

FLAVY, *exalté.*

Il n'importe! eh! qu'ai-je besoin de savoir autre chose que son angélique beauté? En quoi mon amour peut-il diminuer ou s'accroître par la différences des titres et des noms?

MELCHY.

Vous l'aimez donc bien, monseigneur?

FLAVY, *passionné.*

Oh! Melchy!... quand je la vis pour la première fois, j'étais à la suite de Charles VII visitant ces contrées. Toutes les dames de l'abbaye, la supérieure en tête, étaient sorties pour saluer le roi sur son chemin.., je fus frappé comme d'un subit éblouissement, et le hasard ayant porté ses yeux vers moi, les miens y prirent un amour qui depuis lors me consume.

MELCHY.

Il y a un mois de cela. Je m'étonne qu'à défaut d'autre moyen vous n'ayez pas fait briser par vos gens les portes de l'abbaye.

FLAVY.

Mais songe aux frayeurs de cette jeune fille; je ne veux pas être pour elle Guillaume de Flavy, le farouche capitaine. Je l'aime, comme on aime Dieu, avec crainte et respect.

MELCHY, *à part.*

Avec respect! monseigneur vieillit.

FLAVY.

Écoute : ceci est le dernier amour, l'unique amour vrai de ma vie, et je ne veux point qu'il soit troublé par les jaloux reproches de la vicomtesse. Je veux qu'elle ignore tout. Une fois que cette beauté sera en ma puissance, je la tiendrai cachée, comme un précieux trésor, dans mon manoir de Montlouvier, où la vicomtesse ne va jamais.

MELCHY.

Oui, monseigneur.

FLAVY.

En me quittant, tu diras à Bruno de s'y rendre et de faire tout préparer pour m'y recevoir.

MELCHY.

Et vous me confierez la garde de ce paradis?

FLAVY.

Ce sera là ta retraite, avec une bonne pension. Ah çà! la façon dont il faut cette nuit nous introduire dans l'abbaye est bien convenue?

MELCHY.

Oui, monseigneur.

FLAVY.

Tu préviendras Martha qu'elle vient avec nous. Sa présence nous est indispensable pour nous introduire; puis pour accompagner cet ange jusqu'au manoir de Montlouvier.

MELCHY, *gaîment.*

C'est juste : de même qu'on se sert d'un oiseau pour en prendre d'autres, on se sert d'une femme pour séduire une autre femme.

FLAVY.

Va donc.

MELCHY, *faisant quelques pas.*

Je vole.

FLAVY.

Les trois meilleurs chevaux de mes écuries. La nuit approche ; elle peut être orageuse. Le ciel est chargé de nuages. Va donc, va.

MELCHY, *à part.*

Une méchante action ! ma fortune commence.

Il sort par le fond.

SCENE VII.

LA VICOMTESSE, FLAVY.

LA VICOMTESSE, *venant de gauche.*

Monseigneur...

FLAVY.

Madame, je vous attends, je vous écoute ; qu'avez-vous à me dire?

LA VICOMTESSE.

Ce que déjà je vous ai dit bien souvent.

FLAVY.

Qu'espérez-vous de la monotonie des mêmes plaintes?

LA VICOMTESSE.

Oh ! rien.

FLAVY, *se retirant.*

Permettez donc, madame...

LA VICOMTESSE, *le retenant.*

Non, arrêtez : j'espère, soit honte pour vous, soit pitié pour moi, que vous mettrez un terme à vos mépris, à mes souffrances. Et, si vous n'avez point égard à la profondeur de mes chagrins, vous songerez à leur durée. Il y a douze ans que je languis dans les larmes, douze ans que je suis en proie à l'abattement ou au désespoir.

FLAVY.

En effet, madame, ce sont toujours les mêmes plaintes.

LA VICOMTESSE, *s'animant.*

Non, monseigneur, ce ne sont pas les mêmes; car je prétends donner à celles-ci une expression plus énergique et plus résolue.

FLAVY.

Veuillez vous hâter, madame.

LA VICOMTESSE.

Oh ! vous m'écouterez jusqu'au bout.

FLAVY, *à part.*

S'il n'y a pas trop loin d'ici là.

LA VICOMTESSE, *émue.*

Vous ne saurez jamais, monseigneur, à quel point je vous aimais, à quel point il fallait vous aimer pour vous donner ma main.

FLAVY.

Ne dirait-on pas, madame, que vous avez bravé les plus grands dangers pour arriver jusqu'à moi? Votre noble père, fidèle serviteur du roi, pour enchaîner l'inconstance de mon caractère et me rendre aussi loyal et fidèle sujet que lui, me promit votre main sur le serment que je lui fis de poursuivre les Anglais à outrance. Je fus fidèle à ma promesse; il le fut à la sienne. Quel si grand obstacle, madame, eûtes-vous donc à franchir pour vous unir à moi, pour que votre amour révélât son héroïsme?

LA VICOMTESSE.

Quel obstacle?... vous ne le saurez pas, je ne vous le dirai pas.

FLAVY, *à part.*

Tant mieux, ce sera autant d'abrégé.

LA VICOMTESSE.

Mais ce que vous saurez, ce que vous n'avez pas oublié, c'est que, dès les premiers jours de notre mariage, votre amour cessa tout-à-coup de répondre au mien, ou plutôt je vis que vous n'aviez eu pour moi qu'indifférence; je vis que ma fortune seule avait déterminé votre choix.

FLAVY.

Votre fortune, à moi qui ai conquis et dissipé plus de trésors qu'il n'en faudrait pour acheter un royaume !

LA VICOMTESSE.

Ce ne fut point assez de votre froideur, je vous l'aurais pardonnée; j'aurais aimé seule et en silence ; je ne vous aurais point poursuivi de mes plaintes ; mais la haine affichée, mais un éclatant dédain, sans motif, sans prétexte...

FLAVY, *frémissant.*

Mon éloignement, sans motif?

LA VICOMTESSE.

Osez mentir !

FLAVY.

Pourquoi mentir, quand la vérité me défend?

LA VICOMTESSE.

La vérité !

FLAVY, *résolument.*

Oui, madame, quand je vous épousai, je vous aimais, et je vous aimerais encore, il n'eût tenu qu'à vous. Mais rappelez-vous, vous aussi, les premiers jours de notre union, ces premiers jours où la femme la plus défiante, estime assez sa jeunesse, sa beauté, l'ardeur d'un jeune époux, pour n'être point encore jalouse. Vous en souvient-il, madame? j'attendais bonheur et confiance; je ne trouvai, dès la première heure, que défiance et jalousie. Quand mes démarches ne pouvaient vous être suspectes, vous suspectiez ma pensée. Quand ma bouche vous jurait amour, vous me demandiez si mon cœur ne battait point pour une autre. Si, près de vous, dévoué à vous plaire, quelque récit joyeux venait sur mes lèvres pour attirer le sourire sur les vôtres, ma gaîté, disiez-vous, vous faisait mal; vous me demandiez un amour triste et sombre. Si j'étais sombre, vous m'accusiez d'ennui ; si je parlais, je ne sentais pas; si je me taisais, ma pensée était loin de vous !

LA VICOMTESSE.

Ah ! c'est ce que je craignais...

FLAVY, *avec un peu de colère.*

Eh bien ! madame, ces craintes, vos soupçons, vos obsessions, vos déguisemens pour me suivre, vos veilles pour épier mon sommeil, vos ridicules esclandres, vous aviez espéré que tout cela m'éloignerait des autres femmes ; cela m'a éloigné de vous. Pour me distraire de ce supplice de tous les jours, pour me venger de l'injustice de vos premiers soupçons, je voulus pousser votre jalousie au dernier terme : j'espérais aussi par là vous en guérir.

LA VICOMTESSE, *avec amertume.*

Cela m'a bien guérie, n'est-ce pas ?

FLAVY.

Ce ne fut pas ma faute, madame.

LA VICOMTESSE, *souriant amèrement.*

Et tu méprises d'autant mieux mes plaintes, n'est-ce pas, que, femme sans esprit, sans force et sans résolution, mon amour est à l'épreuve de tes outrages ?

FLAVY, *amèrement.*

Votre amour !

LA VICOMTESSE.

Et tu crois, n'est-ce pas, Flavy, que je puis souffrir plus long-temps ? Tu crois que l'habitude a émoussé l'aiguillon de la douleur ? Tu te trompes ! Je suis résolue à ne plus supporter le révoltant spectacle de tes amours.

FLAVY.

Eh ! quoi, vous voulez me quitter, madame ?

LA VICOMTESSE.

J'irai au manoir de Montlouvier et j'ordonnerai à mes gens de chasser...

FLAVY, *à part.*

Elle souffre, je la plains, abusons-la.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, vous ne répondez pas !

FLAVY, *hypocritement galant.*

Une pensée me vient : c'est que les femmes, quoi qu'on en dise, ont rarement l'esprit d'à-propos.

LA VICOMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

FLAVY.

Quel moment avez-vous choisi, vicomtesse, pour le plus grand orage de votre colère ?

LA VICOMTESSE.

Celui où le souvenir de vos outrages me revient plus poignant que jamais.

FLAVY.

Votre emportement est injuste, madame.

LA VICOMTESSE.

Tant que vous n'aurez point chassé...

FLAVY.

Cela m'est impossible maintenant.

LA VICOMTESSE.

Oh ! impossible ! et pourquoi impossible ?

FLAVY, *galant.*

Je l'ai fait depuis un mois, depuis le premier jour de votre maladie.

LA VICOMTESSE, *instamment.*

Votre parole de gentilhomme, que je pourrais aller au manoir de Montlouvier, sans m'exposer à rencontrer sur mes pas...

FLAVY.

Vous doutez encore ! et vous voulez aller vous assurer par vous-même...

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Oh, non ! je n'irai pas ; je n'irai jamais, jamais ! si tu me jures qu'aujourd'hui même je pourrais y aller.

FLAVY.

Aujourd'hui même, je vous le jure. (*A part.*) Demain, c'est différent.

LA VICOMTESSE, *la main sur le cœur.*

Oh ! ceci est une grande joie qui succède à une grande douleur. Oh ! il était temps, Flavy, que tu me prisses en pitié ; car bientôt je serais morte.

FLAVY, *à part.*

Sa confiance me fait mal, abrégeons !

LA VICOMTESSE.

Oh ! oui, oui ; maintenant j'oublie le passé, j'ai confiance.

FLAVY.

Je m'absente, cette nuit, pour un message important dont le roi m'a chargé par un de ses officiers.

LA VICOMTESSE.

Mais, dès demain, tu es à moi ?

FLAVY.

A toi.

LA VICOMTESSE.

Pour toujours ?

FLAVY.

Pour toujours.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MELCHY, *au fond.*

MELCHY.

Les chevaux de monseigneur seront bientôt prêts.

FLAVY.

A demain !

LA VICOMTESSE.

A demain !

Flavy et Melchy sortent par le fond, à gauche.

SCENE IX.

LA VICOMTESSE, *seule, les mains sur son cœur.*

Oh ! mon Dieu ! tant de bonheur n'est pas acheté trop cher par tant de peines... Oh ! que ces fleurs sont belles aujourd'hui ! que cette verdure est riante ! que l'air qu'on respire ici est doux et pur ! (*Elle se promène.*) Oh ! que c'est une grande volupté de vivre, quand on a été sur le point de mourir ! Mais que vais-je faire, d'ici à demain, de ce bonheur qui me trouble, de cette impatience qui m'agite ? J'appellerai toutes mes femmes ;

je veux faire une promenade aux flambeaux; je veux respirer l'air embaumé de la nuit.

Le jour baisse, au fond, dans le jardin.

SCENE X.

MARTHA, *venant de la gauche;* **LA VICOMTESSE.**

LA VICOMTESSE, *avec allégresse.*

Martha? c'est toi; viens, que je te parle, que je te dise... regarde-moi, embrasse-moi.

MARTHA, *gémissant.*

Ah! madame.

LA VICOMTESSE.

Qu'as-tu donc? quelque chagrin? dis-le-moi, je le dissiperai. Quelque fantaisie?... veux-tu de l'or, Martha, mes perles, mes bijoux? je te les donnerai; je suis heureuse, je veux que tu le sois aussi.

MARTHA.

Je ne sais si je dois vous dire d'abord...

LA VICOMTESSE.

Quoi! quelque fâcheuse nouvelle? que m'importe! Les Anglais peut-être ont dévasté quelques-uns de mes domaines? le feu du ciel a dévoré mes plus belles forêts? que m'importe! C'est que tu ne sais pas : mon époux est changé! il a chassé, entends-tu, chassé toutes ces femmes. Il m'aime, il me l'a dit, sois donc tranquille; l'épreuve est faite, la joie est là (*au cœur*), maîtresse souveraine et pour toujours... tu ne le savais pas; mais moi, je le sais, je sais tout!

MARTHA, *triste.*

Vous savez tout?

La Vicomtesse regarde Martha, frémit par degrés, puis brusquement.

LA VICOMTESSE.

Martha, je veux tout savoir!

MARTHA.

Vous l'ordonnez?

LA VICOMTESSE, *avec angoisse.*

Parle, parle, abrége mon supplice. Dis-moi tout, sans t'interrompre, car je n'aurais pas la force de t'interroger.

MARTHA.

Monseigneur part cette nuit pour l'abbaye de Sainte-Thérèse, accompagné de Melchy et de moi.

LA VICOMTESSE.

Parle donc, mais parle donc!

MARTHA.

Il y a là une jeune fille, la plus belle, dont votre époux s'est épris.

LA VICOMTESSE, *gémissant.*

Ah! c'est donc pour elle qu'il a renoncé aux autres? Ceci est donc un amour vrai, profond, le plus cruel de tous pour mon cœur!... Mais non, tu mens, tu te trompes, je te dis...

MARTHA.

Madame!

LA VICOMTESSE.

Non, dis-moi tout; c'est vrai, je t'interromps, parle, j'écoute, je ne dis rien.

MARTHA.

Par force ou par adresse, il doit l'enlever cette nuit, et la faire conduire au manoir de Montlouvier.

LA VICOMTESSE.

Il te l'a dit?

MARTHA.

Melchy me l'a dit. Votre époux change de costume, les chevaux attendent; j'ai promis de partir : je ne partirai pas.

LA VICOMTESSE.

Tu partiras.

MARTHA.

Mais, madame...

LA VICOMTESSE, *très-agitée.*

Je le veux. (*Silence.*) Je partirai moi-même à l'instant, suivie d'une de mes femmes; je prendrai le chemin de la forêt pour arriver plus vite. Tu ralentiras la marche de mon époux par quelque accident préparé; je préviendrai votre arrivée dans l'abbaye : je connais l'abbesse, je l'avertirai. Je verrai cette jeune fille, et si je ne puis la ravir à l'amour de mon époux, si j'arrive trop tard, tu m'introduiras demain secrètement dans le manoir de Montlouvier.

MARTHA, *la regardant.*

Madame, vos regards m'effraient.

LA VICOMTESSE, *ironiquement.*

Tu t'effraies! de quoi? Est-ce la première fois que tu me vois ainsi pâlir, frissonner, mourir?... depuis douze ans, voilà ma vie! il n'y aura eu qu'un intervalle de quelques instans... Tu exécuteras les ordres de monseigneur.

MARTHA.

J'obéirai... Mais vous, madame, vous exposer par une nuit sombre et orageuse comme celle-ci!

LA VICOMTESSE, *souriant amèrement.*

La nuit! l'orage!... Pauvre femme, qui as toujours vécu d'une vie paisible, si tu avais dans ton cœur ce que j'ai dans le mien, tu ne serais pas étonnée de ma résolution. La nuit! l'orage! que m'importe? je ne vois, je n'entends, je ne sens qu'une chose : c'est Flavy aux pieds d'une autre femme, lui parlant d'amour... (*Violemment.*) Mais, tu n'as donc jamais été jalouse, toi? Dieu ne t'a pas maudite! Pauvre femme, qui craint que je manque de force et de courage! Va, Flavy t'attend; je vais partir, je n'ai peur de rien!

La Vicomtesse et Martha sortent; la Vicomtesse par la gauche, Martha par le fond.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur de l'abbaye de Sainte-Thérèse. Peintures sacrées aux murs, porte au fond, porte et fenêtre à gauche, porte à droite. Guéridon avec fruits et vases à gauche. Deux siéges à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBESSE, *brodant* ; MARIE.

MARIE, *un livre à la main, écoutant à la porte du fond.*

Ce n'est pas lui !

L'ABBESSE.

Assieds-toi, et continue ta lecture.

MARIE, *s'asseyant et lisant.*

« Jeanne d'Arc... » (*Elle interrompt sa lecture, regarde au fond et écoute, puis elle lit.*) « Jeanne » d'Arc, poursuivie par les Anglais, allait rentrer » dans Compiègne, mais... » (*Elle dépose le livre, prête l'oreille, et dit.*) Oh ! cette fois, je ne me trompe pas ! (*Elle va au fond, écoute et dit tristement.*) Non, rien ; je n'entends rien, que le bruit des vents et de l'orage !

Elle revient près de l'Abbesse.

L'ABBESSE, *se levant.*

Je te l'ai dit, Marie : par le temps qu'il fait, depuis quelques heures, les chemins sont impraticables ; ton protecteur ne viendra pas de cette nuit ; songe qu'il est une heure du matin, tu dois avoir besoin de repos.

MARIE.

Non, madame, je vous assure, je veillerais volontiers jusqu'au jour. Vous savez qu'il ne m'a jamais manqué de parole ; il m'a écrit que je le verrais aujourd'hui, je l'attends, il viendra.

L'ABBESSE.

Tu l'aimes, n'est-il pas vrai, d'une amitié bien vive ?

MARIE.

Oh ! madame, comment ne l'aimerais-je pas ? c'est mon unique appui sur la terre.

L'ABBESSE.

Et tu ne connais de lui que le bien qu'il t'a fait ?

MARIE.

Oui, madame ; il n'a même jamais voulu me dire son nom.

L'ABBESSE.

Cela est étrange !

MARIE.

Toutes les fois que je l'ai interrogé sur lui et sur moi, il m'a dit que je saurais tout la veille du jour où il vous remercierait de toutes vos bontés pour sa protégée ; et ce jour n'est pas loin, car la dernière fois qu'il est venu, il m'a dit que peut-être il me retirerait pour me prendre avec lui.

L'ABBESSE.

Et tu n'as jamais cherché à deviner la cause du silence qu'il veut garder jusque là ?

MARIE.

Oh ! souvent, madame, car je suis bien impatiente de savoir quelle est ma famille, et à quel titre ce noble seigneur me protége depuis si longtemps. Dites-moi, n'avez-vous jamais pensé qu'il pourrait bien être mon...

L'ABBESSE.

Tu le voudrais ?

MARIE.

Au prix de la moitié de mes jours, pour consacrer le reste à l'aimer, à l'appeler mon père.

L'ABBESSE.

Cela est bien, ma fille ; ce sont là de nobles et dignes sentimens ; mais si ce bienfaiteur a sollicité mes bontés pour toi, il t'a aussi recommandé la soumission et l'obéissance... il ne faut plus l'attendre ; va te reposer, ma fille, je le veux, je t'en prie.

MARIE.

J'y vais, ma mère, mais je suis sûre de ne pas dormir... Bonne nuit, ma mère !

L'ABBESSE, *la baisant au front.*

Je te bénis, ma fille.

MARIE, *près de la porte du fond, et poussant un cri à la vue de d'Orbendas qui paraît à cette porte.*

Ah ! (*Elle se jette dans ses bras, et puis le conduit à l'abbesse.*) Je savais bien, moi, qu'il viendrait !

SCENE II.

L'ABBESSE, MARIE, D'ORBENDAS.

D'ORBENDAS, *à l'abbesse.*

Madame, je vous présente mes respects, et je vous demande pardon d'avoir troublé votre repos, ou retardé l'heure à laquelle vous allez le prendre. La violence de l'orage m'a forcé de m'arrêter dans le hameau voisin.

L'ABBESSE, *désignant Marie.*

Vous lui avez donné bien de l'inquiétude.

MARIE, *heureuse.*

Oui, mais cela est effacé par la joie qu'il me donne en ce moment.

SCENE III.

UNE DAME DE L'ABBAYE, L'ABBESSE, D'ORBENDAS, MARIE.

LA DAME, *venant de la gauche.*

Deux dames se présentent et demandent un gîte jusqu'à la fin de l'orage.

L'ABBESSE.

Je vais les recevoir. Que tout le monde soit sur pied toute la nuit, pour accueillir les dames à qui le mauvais temps peut faire demander un asile; préparez la troisième chambre. (*A d'Orbendas.*) Je vous laisse avec Marie.

L'Abbesse sort par la gauche, la dame par la droite.

SCENE IV.

D'ORBENDAS, MARIE.

MARIE.

Oh! vous voilà enfin! je vous ai attendu tout le jour... je commençais à craindre quelque accident... Vous êtes fatigué? j'ai fait préparer pour vous ces rafraîchissemens.

D'ORBENDAS.

Bonne Marie!

MARIE, *prenant son manteau* *.

Donnez-moi votre manteau. (*Elle porte le manteau sur un siége.*) Je craignais surtout que vous n'eussiez rencontré sur votre chemin quelques-uns de ces bandits qui infestent encore la partie de la contrée d'où vous venez.

D'ORBENDAS, *lui prenant la main et lui souriant*

Comment sais-tu de quel côté je viens?

MARIE.

Ce n'est pas difficile : l'abbaye a deux entrées à cause de la rivière qui la traverse dans un canal souterrain. Vous arrivez toujours par celle-ci (*le fond*), jamais par l'autre (*la gauche*) ; c'est une remarque que j'ai faite, et j'ai pensé quelquefois que vous pourriez être seigneur de ce manoir de Montlouvier perché sur la montagne et dont on aperçoit les tourelles d'ici, quand le temps est bien clair... car, voyez-vous, noble bienfaiteur, quoique vous m'ayez dit de me tenir l'esprit en repos, je cherche toujours à saisir les moindres circonstances qui peuvent me faire deviner qui vous êtes, qui je suis et le mystérieux lien qui nous unit tous deux.

D'ORBENDAS.

Cela te préoccupe?

MARIE.

Oh! oui, et je soupire après le jour où vous m'avez promis de me tout dire.

D'ORBENDAS.

Et si ce jour était venu?

MARIE.

Je vais savoir...

D'ORBENDAS, *s'asseyant à droite.*

Assieds-toi près de moi, Marie.

MARIE, *assise.*

Je vous écoute.

D'ORBENDAS.

N'est-ce pas, Marie, qu'en ce moment tu espères de mon récit la réalisation de tes rêves? car, libre de tout imaginer dans une histoire que tu ignores, tu n'as pas manqué sans doute de te donner d'illustres parens, possesseurs d'une grande fortune? Ta mère, dans ton esprit, est une noble dame, et ton père un puissant seigneur?

MARIE.

Non, je vous jure. Dans mes rêves, je fais de mon père un homme juste et bon, qui m'aime, et je donne à ma mère une figure douce et belle, avec des yeux touchans et qui me regardent toujours. Voilà tout. Quant à la fortune, il ne m'est pas arrivé d'y songer.

D'ORBENDAS.

Et moi, Marie?

MARIE, *attendrie et exaltée.*

Oh! vous, je n'ai pas besoin d'un grand effort d'imagination pour savoir que vous êtes le meilleur des hommes. Je n'ai qu'à me souvenir de tout ce que vous avez fait pour moi.

D'ORBENDAS.

Écoute, Marie; je vais te laisser le choix entre deux existences. Quand tu me connaîtras, tu seras libre de me suivre ou de rester toujours dans cette abbaye.

MARIE.

La vie que je passe ici est douce et heureuse; mais il doit y avoir plus de douceur, plus de bonheur encore à vivre près de vous. Je vous suivrai.

D'ORBENDAS.

Écoute-moi donc. Je pourrais garder le silence sur ce qui me concerne, et il ne t'en coûterait pas beaucoup, je pense, d'ignorer toujours ce que tu as ignoré si long-temps; mais je craindrais que le hasard, jetant un jour sur nos pas quelqu'un qui m'aurait connu, tes illusions sur mon compte ne fussent dissipées et que tu n'eusses du regret de m'avoir suivi.

MARIE.

Oh! jamais, jamais! je vous écoute.

D'ORBENDAS.

Tu as entendu parler sans doute de ces fameux capitaines des compagnies, de ces routiers qui, sous le prétexte de chasser les Anglais du royaume de France, ont eux-mêmes traité la France en pays conquis?

MARIE.

Oui, oh! oui, bien souvent, et j'ai quelquefois pensé que ces hommes cruels pourraient bien se trouver dans l'histoire de ma famille. Madame l'abbesse nous les a peints comme des hommes de rapine et de meurtre, laissant la désolation partout où ils étaient passés, pillant les églises, massacrant les prêtres, incendiant les châteaux, ne respectant ni les hommes ni Dieu.

D'ORBENDAS.

Et en entendant ces récits, tu as bien des fois maudit ces hommes?

MARIE.

Bien des fois.

D'ORBENDAS.

Eh bien, Marie, tu m'as maudit.

MARIE, *avec effroi.*

Quoi! vous avez été...

D'ORBENDAS.

J'ai été... non pas même un de ces capitaines;

* Marie, d'Orbendas.

car, malgré leurs crimes, une sorte de gloire a fait retentir le nom de ces brigands, nobles pour la plupart ; et ils ont dans leur carrière de vaillantes prouesses qui restent attachées à ces noms comme pour effacer leurs crimes... moi, Marie, je n'ai été que le valet, le barbier de l'un d'eux. Ma vie est souillée des mêmes forfaits; mais brigand subalterne pour le rang et n'ayant pas de nom pour signer comme eux mes actions honorables, je leur ressemble en tout, moins la gloire qu'ils ont de plus.

MARIE.

O mon Dieu !

D'ORBENDAS.

Oui, Marie, voilà quel fut celui qui, sans l'obligation d'aucun devoir, sans que la voix du sang lui imposât des sacrifices, a élevé ton enfance comme il eût élevé celle de sa fille; et non content de veiller pour toi sur le présent, a employé depuis toute sa vie pour assurer ton avenir... Marie, tu ne me maudis pas?

MARIE, *graduellement touchée pendant le couplet précédent.*

Moi, vous maudire!

D'ORBENDAS, *se découvrant.*

Bénis-moi donc, ange du ciel, et je croirai que tous mes crimes sont expiés.

MARIE, *tombant à ses pieds.*

Bénissez votre fille, mon père.

D'ORBENDAS, *après l'avoir baisée au front, la relevant et se levant aussi.*

Mon enfant ! tu connais mon histoire, et maintenant je vais te dire tout ce que je sais de la tienne.

MARIE, *pleurant et lui serrant la main.*

Vous n'êtes pas mon père, et depuis si longtemps je suis votre unique pensée ! (*Elle essuie ses yeux.*) Parlez, parlez, je vous écoute.

D'ORBENDAS.

Il y a douze ans, lorsque la France, moitié anglaise, moitié française, était dévorée par la guerre civile, j'étais à la suite d'un de ces capitaines qui, m'ayant rencontré sur son chemin, content de mon audace, m'avait pris en affection. Trois compagnies de routiers, celle de mon maître, celle d'Antoine de Chabanne et de Geoffroy de Saint-Belin, dévastaient la Guyenne et pillaient les paysans français, quand les Anglais n'étaient pas là. Un jour, je l'ai bien retenu, c'était le 15 janvier 1438, la nouvelle nous arriva que les Anglais mettaient tout à feu et à sang dans le gros bourg de Saint-Rupert.

MARIE, *réfléchissant et suivant avec une profonde attention et une émotion extrême le récit de d'Orbendas.*

Saint-Rupert !

D'ORBENDAS.

Nous nous mîmes en marche pour les combattre, les chasser et recueillir le reste de leur butin.

MARIE, *à elle-même, comme retrouvant dans sa pensée de lointains souvenirs.*

Oui, oui. (*A d'Orbendas.*) Après.

D'ORBENDAS.

Lorsque nous arrivâmes, les Anglais avaient fui ; tous les habitans avaient été massacrés, la flamme avait tout dévoré ; nous ne trouvâmes que des ruines.

MARIE.

Ensuite, ensuite!

D'ORBENDAS.

Les soldats des trois compagnies erraient çà et là, soulevant les pierres noircies par le feu, les poutres brûlant encore, pour emporter quelque butin. Je faisais comme les autres, et me trouvant seul entre les quatre murailles d'une maison, j'aperçus un Anglais qui se cachait dans les décombres. Je m'avançai; il se leva, tenant entre ses bras un enfant qui nous regardait tour à tour avec effroi.., je me précipitai sur cet ennemi, et lui plongeant ma dague dans la poitrine, je lui arrachai l'enfant.

MARIE, *la main sur son cœur.*

Oui, oui.

D'ORBENDAS.

C'est que, vois-tu, Marie, à cette époque à jamais exécrable, les enfans étaient la plus précieuse partie d'un butin ; et j'en ai vu par troupeaux, suivant les vainqueurs, pour être chèrement vendus ensuite à leurs parens. L'enfant dont je te parle me faisait espérer une riche rançon. Voilà pourquoi je tuai cet homme.

MARIE.

Oh ! c'est horrible! pardonnez...

D'ORBENDAS, *avec insouciance.*

C'était un Anglais. (*Ému.*) Cette jolie enfant, Marie... (*Il la baise au front et essuie en silence une larme.*) Je te pris sous mon manteau, et je te dérobai à tous les yeux, de peur que quelqu'un ne vînt te disputer à moi. Quelque temps après, les trois compagnies étaient dans le Languedoc, et personne ne t'ayant réclamée, je t'avais emportée avec moi, et, à cette époque, Marie, je t'aurais volontiers vendue pour un ducat; mais personne ne voulait t'acheter, n'espérant pas te revendre. (*Avec une grande sensibilité et la regardant en pleurant.*) Oui, Marie, oui, ma fille, toi que j'aime uniquement sur la terre, gracieuse et noble enfant, je t'aurais alors vendue pour un ducat!

MARIE, *attendrie, mais avide de savoir le reste.*

Oh ! poursuivez, poursuivez!

D'ORBENDAS.

Bientôt ta gentillesse, tes caresses naïves, ta faiblesse, l'abandon où tu te trouvais, tout cela me toucha le cœur; je résolus de te servir de père... Condamné à une vie errante et périlleuse, je te confiai à une femme qui reçut en échange de ses soins le fruit de mes rapines, et j'allai, moi, continuant mon infâme métier; mais, cette fois, pour t'assurer un sort brillant. Grâce à la générosité du capitaine que je servais, je devins riche. La femme qui avait soin de toi mourut, il y a deux ans; j'allai te prendre, je te rapprochai de moi, je te plaçai dans cette abbaye, et si je ne me fis pas

connaître, ce fut pour ne pas attirer sur toi le mépris dont j'eusse été l'objet. Si l'abbaye reçut de moi de magnifiques offrandes, si mon riche costume fit croire à un grand seigneur, ce fut encore pour toi, Marie, pour que tu fusses aimée, honorée...

MARIE, *reconnaissante et émue.*

O mon père !... et ma famille? vous n'avez rien appris de ma famille?

D'ORBENDAS.

Depuis deux ans, j'ai fait des démarches ; j'ai visité les lieux où était le bourg de Saint-Rupert ; j'ai signalé aux habitans du nouveau village la place où je t'avais trouvée.

MARIE.

Et vous n'avez rien découvert ?

D'ORBENDAS.

Rien... mais toi, Marie, toi que je puis interroger maintenant sur un pareil sujet, rappelle tes souvenirs... ne pourrais-tu rien me dire?

MARIE.

J'étais bien jeune alors.

D'ORBENDAS.

Tu avais trois ou quatre ans.

MARIE.

Quand vous avez parlé du bourg de Saint-Rupert, il m'a semblé que je n'entendais pas ce nom pour la première fois.

D'ORBENDAS.

Mais cet Anglais qui te tenait dans ses bras, à qui t'avait-il enlevée?

MARIE.

Je ne m'en souviens pas... mais je sens flotter dans ma mémoire l'image de ces scènes de désolation dont vous m'avez parlé ; j'ai même gardé le souvenir de ma terreur, et plusieurs fois, ce souvenir m'a éveillée pendant la nuit.

D'ORBENDAS.

Ne te souviens-tu de rien, antérieurement à ce funeste jour?

MARIE.

Oh ! si, si... il est une chose aussi fraîche, aussi jeune, aussi vivante dans ma pensée, que si elle m'était arrivée hier.

D'ORBENDAS.

Parle, ma fille, parle... Peut-être...

MARIE.

Mais cette chose est tout-à-fait isolée, tout-à-fait seule ; elle ne se lie à rien.

D'ORBENDAS.

Dis toujours, dis toujours.

MARIE, *cherchant dans sa pensée, lentement.*

C'est un jardin où je suis avec deux femmes, l'une sous le costume d'une paysanne, l'autre richement vêtue. La première m'élève dans ses bras, en voyant venir l'autre, et me dit : Voici Notre-Dame de Bienvenue ; puis l'autre femme me presse sur son cœur, me caresse, pleure en m'embrassant ; et quand elle se retire, je la regrette ; et quand le soir arrive, quand la paysanne me fait faire la prière, je la termine par ces mots : Notre-Dame de Bienvenue, protégez-moi.

D'ORBENDAS.

Voilà tout ?

MARIE.

Oui ; et depuis, j'ai conservé l'habitude de prononcer ces paroles toutes les fois que je redoute un malheur ; et, chose étrange, le malheur est toujours détourné... tenez, tout-à-l'heure, avant que vous fussiez venu, je craignais pour vous quelque funeste accident, et je m'en allais me reposer, en murmurant ces paroles... tout-à-coup vous avez paru !

D'ORBENDAS.

Et tu n'as pas retenu le nom de ces deux femmes?

MARIE.

Non... je n'ai retenu que leurs traits et le son de leur voix !

D'ORBENDAS.

Et tu ne sais pas d'où venait cette femme richement vêtue?

MARIE.

Non... à cette époque, je croyais qu'elle venait du ciel, car elle était douce et belle comme un ange !

D'ORBENDAS*, *prenant et mettant son manteau.*

Allons, il faut que je te quitte.

MARIE.

Déjà?

D'ORBENDAS.

Le jour approche. Je vais m'occuper de la réalisation de mes biens... mais, dis-moi, Marie, si le hasard nous fait découvrir tes parens, s'ils vivent encore, s'ils sont riches et puissans, tu m'abandonneras pour eux peut-être?

MARIE.

Moi !... non, jamais, jamais !... que je retrouve mes parens ou que je les aie perdus sans retour ; qu'à l'avenir je vive près d'eux ou ailleurs, une chose est certaine ; c'est que je serai toujours avec vous, que je ne vous quitterai pas !

D'ORBENDAS, *ému.*

Marie !

MARIE, *émue.*

Est-ce que vous n'êtes pas mon père?... vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous appelle mon père?

D'ORBENDAS, *lui prenant les mains.*

Est-ce que je ne t'appelle pas ma fille?... va, bientôt, demain peut-être, tu me suivras dans un pays étranger ; un jeune homme, un digne ami nous accompagnera, et nous vivrons heureux, toi, loin du théâtre de tes malheurs, moi loin de celui de mes...

MARIE, *lui mettant la main sur la bouche pour l'empêcher d'achever.*

Partout où vous voudrez, mon père.

D'ORBENDAS.

Que j'obtienne aujourd'hui de monseigneur l'écrit que je désire, et demain...

MARIE.

Oh ! quel bonheur !

* D'Orbendas, Marie.

D'ORBENDAS, *appuyant.*

Jure-moi de ne redire à personne, entends-tu, pour quelque motif que ce soit, ce que je viens de t'apprendre.

MARIE.

A personne, je vous le jure.

D'ORBENDAS.

Adieu, Marie, adieu!

SCENE V.

L'ABBESSE, D'ORBENDAS, MARIE.

L'Abbesse vient de la gauche.

D'ORBENDAS, *saluant.*

Madame...

L'ABBESSE.

Vous partez déjà?

D'ORBENDAS.

Le temps me presse... l'orage est dissipé.

L'ABBESSE.

Il a dû être bien affreux. Une des dames qui viennent de nous demander asile pour la nuit a été si fort effrayée qu'elle a toutes les peines du monde à se remettre. Elle est d'une pâleur!...

D'ORBENDAS.

Je vous laisse aux soins de l'hospitalité, et bientôt, peut-être demain, je viendrai vous remercier de votre généreuse amitié pour Marie.

L'ABBESSE.

Elle va nous quitter?

D'ORBENDAS.

Je le pense, madame; mais elle et moi nous souviendrons toujours de vous avec une profonde reconnaissance.

Il s'incline.

MARIE.

Madame, permettez-moi d'accompagner mon bienfaiteur jusqu'à la grille du parc.

L'ABBESSE.

Je le veux bien; puis, Marie, va prendre un peu de repos.

Elle la baise au front; Marie et d'Orbendas sortent par le fond.

SCENE VI.

L'ABBESSE, LA DAME DE L'ABBAYE, LA VICOMTESSE.

L'ABBESSE, *à la dame qui sort de la porte à droite*

La chambre est-elle prête?

LA DAME DE L'ABBAYE.

Oui, madame.

La Vicomtesse entre par la gauche, la dame sort par là.

L'ABBESSE, *à la vicomtesse.*

Allez vous reposer, madame, vous en avez grand besoin.

LA VICOMTESSE.

Je désire vous parler, madame.

SCENE VII.

L'ABBESSE, LA VICOMTESSE.

L'ABBESSE.

Maintenant que je vous regarde avec plus d'attention, il me semble que déjà je vous ai vue, madame.

LA VICOMTESSE.

Il y a cinq ans... je suis la femme du sire de Flavy.

L'ABBESSE.

En effet, je me rappelle... serait-ce, madame, une résolution plus forte que la première qui vous amènerait ici?

LA VICOMTESSE.

Non, madame; mais pardon, je n'ai pas un moment à perdre.

L'ABBESSE.

Que je suis heureuse, noble vicomtesse, de pouvoir vous offrir un asile et mes soins; mais comment vous êtes-vous mise en chemin par ce temps d'orage?

LA VICOMTESSE.

J'ai vu l'orage, j'ai prévu la fatigue et les dangers, et je suis partie; je suis venue ici, je n'avais pas d'autre but.

L'ABBESSE, *étonnée.*

Vons n'alliez pas plus loin?

LA VICOMTESSE.

Voici l'objet de ma visite: N'avez-vous point, madame, dans votre abbaye, une jeune fille d'une beauté angélique, la plus jeune?

L'ABBESSE.

Oui, oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Quelle est sa famille?

L'ABBESSE.

Je l'ignore, et cette enfant l'ignore aussi. Il y a deux ans qu'un riche seigneur me l'a recommandée sans vouloir me dire son nom.

LA VICOMTESSE.

Un riche seigneur?

L'ABBESSE.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.,

Qui s'environne de mystère? (*A part.*) C'est Flavy!

L'ABBESSE.

Dans quelques jours il doit la retirer.

LA VICOMTESSE, *avec force.*

Ce seigneur, madame, doit venir cette nuit.

L'ABBESSE.

Il est venu et il est reparti, il n'y a qu'un instant, lorsque vous entriez.

LA VICOMTESSE, *à elle-même.*

Il est arrivé avant moi !

L'ABBESSE.

Vous le connaissez ?

LA VICOMTESSE.

Et la jeune fille est encore ici ?

L'ABBESSE.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Grâce au ciel, nous pourrons la sauver.

L'ABBESSE, *alarmée.*

La sauver ?

LA VICOMTESSE.

Savez-vous, madame, quel est le riche seigneur mystérieux qui vous a confié, il y a deux ans, cette jeune fille ?

L'ABBESSE.

Vous m'épouvantez !

LA VICOMTESSE, *criant.*

C'est mon époux, c'est Guillaume de Flavy !

L'ABBESSE.

Ciel ! je croyais ne l'avoir jamais vu. Son nom seul me fait trembler.

LA VICOMTESSE.

Oui, madame, oui ; je comprends tout maintenant. Cette enfant, il l'aura ravie à sa famille dans un âge encore tendre, et vous, sans le savoir, vous avez gardé ici les amours du sire de Flavy.

L'ABBESSE.

Grand Dieu ! mais il doit revenir demain !

LA VICOMTESSE.

Rassurez-vous, madame, le ciel a permis que je fusse instruite à temps. Flavy, vous reviendrez un jour trop tard !

L'ABBESSE.

Que faire ?

LA VICOMTESSE.

Il n'est qu'un moyen de dérober cette enfant au déshonneur. Voulez-vous me confier son salut ?

L'ABBESSE.

Oh ! sauvez-la, sauvez-la, madame ! préservez ce lieu d'un pareil scandale.

LA VICOMTESSE.

Nous l'enverrons chez mon oncle, le comte d'Armenis.

L'ABBESSE.

Votre oncle est le protecteur de cette abbaye, qui se trouve sur ses domaines ; et plusieurs fois, il est venu à main armée la défendre contre la violence des compagnies.

LA VICOMTESSE.

Elle sera là, près de la plus vertueuse des femmes, loin des atteintes de Flavy.

L'ABBESSE.

Oh ! c'est Dieu, madame, qui vous a envoyée ici.

LA VICOMTESSE.

Dieu, et ma jalousie ! je vais vous donner une lettre pour le comte.

L'ABBESSE.

J'accompagnerai cette enfant... mais je crains, des femmes seules, les chemins ne sont pas sûrs,.. si vous écriviez au comte d'envoyer ici quelques-uns des gentilshommes de sa maison ?

LA VICOMTESSE.

Il faudrait perdre un jour, et si mon époux revient ici demain...

L'ABBESSE.

Oui, sans doute, il faut partir sur-le-champ... Dieu veillera sur nous.

LA VICOMTESSE.

Du reste, madame, que tout le monde ignore ma visite et son objet... si Guillaume de Flavy venait à savoir !

L'ABBESSE.

Oui, oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Veuillez donc me faire donner ce qu'il faut pour écrire.

L'ABBESSE, *remontant pour indiquer la chambre à droite.*

Dans votre chambre, au fond du corridor, madame, vous trouverez... je vous suis.

LA VICOMTESSE, *à elle-même.*

Oh ! cette, fois Flavy, tu n'auras pas lieu de triompher. Je t'enlève ta plus chère conquête... enfin je reposerai cette nuit.

Elle sort par la droite ; au moment où l'abbesse va sortir aussi à la suite de la Vicomtesse, elle est appelée par une dame de l'abbaye.

SCENE VIII.

LA DAME DE L'ABBAYE, L'ABBESSE.

LA DAME, *entrant par la gauche.*

Madame, madame ?

L'ABBESSE, *se retournant.*

Qu'y a-t-il ?

LA DAME.

Deux gentilshommes se sont introduits dans l'abbaye.

L'ABBESSE.

Deux hommes, par quelle porte ?

LA DAME, *désignant la gauche.*

Par la porte du pont.

L'ABBESSE, *à part, désignant le fond.*

Elle m'a fait trembler. J'ai craint le retour du sire de Flavy. (*Haut.*) Comment a-t-on laissé...

LA DAME.

Une dame, femme de l'un d'eux, s'est présentée seule d'abord ; on a ouvert, et ils sont entrés à sa suite.

L'ABBESSE.

Une dame est avec eux ! cela me rassure.

LA DAME.

Du reste, ils demandent à vous faire leurs excuses de cette supercherie.

L'ABBESSE, *indulgente.*

La fatigue, l'orage... dites-leur d'attendre quelques instans ; je reviens.

Elle sort par la droite pour aller retrouver la Vicomtesse.

SCENE IX.

LA DAME, FLAVY, MELCHY, MARTHA.

LA DAME, *à gauche.*

Entrez, messieurs, entrez. (*Ils entrent.*) Madame l'abbesse va revenir; veuillez l'attendre.

Elle sort par la gauche.

FLAVY.

Enfin, nous voici dans la place. Nous verrons ce que c'est que cette noble abbesse.

Il regarde autour de lui.

MELCHY, *apercevant le guéridon.*

C'est une aimable dame. Voici des rafraîchissemens préparés pour nous.

FLAVY.

En vérité, je ne me connais plus. Je manque ici de ma résolution ordinaire. Le cœur me bat comme si je n'avais que vingt ans!

MELCHY, *lui versant à boire.*

Un peu de cette généreuse liqueur vous rendra le courage.

Il boit.

MARTHA, *à part, tandis qu'ils boivent.*

Madame est-elle arrivée? je ne sais quel parti prendre! Melchy ne me quitte pas... enfin madame m'a dit de faire tout ce que voudra monseigneur.

FLAVY, *désignant la droite.*

On ouvre cette porte. Passez dans la pièce voisine (*à gauche*) et attendez mes ordres. (*Martha et Melchy sortent.*) Hasard, inspire-moi, car je suis si troublé, que je ne puis imaginer aucun expédient.

SCENE X.

FLAVY, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, *arrivant une lettre à la main; elle se retourne vers la porte de droite, d'où elle sort.*

Oui, madame, nous partons à l'instant. Reposez bien.

FLAVY, *s'inclinant.*

Noble abbesse, si les frayeurs d'une dame, si le froid, la faim, la pluie, l'orage et le danger, par une nuit obscure, de tomber et périr dans quelque ravin; si, avant tout, la conviction de l'indulgence d'une pieuse et noble abbesse n'excusent point la violation de cet asile, me voilà fort en peine pour excuser ma présence devant vous.

L'ABBESSE, *indulgente.*

La règle de ma maison a été violée, sans doute; mais on n'avait pas songé, en l'établissant, à des nuits aussi orageuses.

FLAVY, *s'inclinant.*

J'avais raison, madame, de compter sur votre indulgence.

L'ABBESSE.

M'excuserez-vous, à votre tour, de ne point accueillir un noble gentilhomme avec l'empressement... ne prenez point, je vous en prie, l'inquiétude que vous remarquez dans mes traits, pour un reproche de votre supercherie... vous êtes sans doute un seigneur du voisinage?

FLAVY, *à part.*

Inspirons la confiance. (*Haut.*) Oui, madame, le comte de Monviel.

L'ABBESSE.

Vous seriez ce seigneur renommé dans toute la Guyenne pour ses vertus et sa franchise?

FLAVY.

Vous me rendez confus, madame.

L'ABBESSE.

Eh bien! monseigneur, c'est votre ennemi qui cause mes alarmes et le trouble où vous me voyez.

FLAVY, *étonné.*

Mon ennemi?

L'ABBESSE.

Est-il dans le voisinage un seul gentilhomme qui n'ait eu à souffrir, dans ses biens ou dans ses affections, des violences du sire de Flavy?

FLAVY.

Il est vrai. (*A part.*) Je ne suis pas ici en bonne renommée.

L'ABBESSE.

Monseigneur, votre nom, votre réputation, me font presque vous remercier d'avoir pénétré dans l'abbaye contre la règle. Oh! maintenant, je n'ai plus de crainte.

FLAVY.

Je vous suis obligé, madame.

L'ABBESSE.

Monseigneur, en retour de l'hospitalité que je suis heureuse de vous donner, vous pouvez, si vous le voulez bien, être mon appui dans la grave circonstance où je me trouve.

FLAVY.

Parlez, madame... je vous promets d'avance...

L'ABBESSE.

Le sire de Flavy se présenta ici il y a deux ans.

FLAVY, *dont l'étonnement va croissant, à part.*

C'est la première fois que j'y viens.

L'ABBESSE.

Il me cacha son nom, et, couvrant son crime des apparences de la modestie, il me donna une jeune fille à élever.

FLAVY.

Il vous donna... (*A part.*) Je n'y suis pas du tout.

L'ABBESSE.

Cette jeune fille, je viens de le découvrir, il la destinait à son amour.

FLAVY, *stupéfait.*

Ah!

L'ABBESSE.

Il n'y a qu'une heure qu'il était ici.

FLAVY.

Guillaume de Flavy?

L'ABBESSE.

Oui, lui-même.

FLAVY, *à part.*

Je veux être damné si je comprends un mot!

L'ABBESSE.

Il m'a dit que demain, peut-être, il retirerait cette jeune fille.

FLAVY.

Ah! il vous a dit... Et le nom de...

L'ABBESSE.

Marie.

FLAVY, *à part.*

Marie!

L'ABBESSE.

Jugez de mon embarras!

FLAVY.

Et vous voudriez la garder?

L'ABBESSE.

Au contraire.

FLAVY.

Vous consentiriez à la lui livrer?

L'ABBESSE.

Oh! au contraire!

FLAVY.

Ah çà, mais que voulez-vous donc?

L'ABBESSE.

La dérober à son amour, en la conduisant moi-même dans le château d'un seigneur voisin à qui cette lettre la recommande.

FLAVY.

Et qu'attendez-vous de moi?

L'ABBESSE.

Nous ne sommes ici que des femmes, c'est un faible cortége que celui que nous pouvons donner à cette jeune fille, qui ignore tout. Elle considère comme son protecteur ce cruel Flavy, qui lui aura caché son nom et son rang pour la mieux séduire sans doute.

FLAVY, *à part.*

Quel diable de galimatias! (*Haut.*) Que puis-je faire?

L'ABBESSE.

Vous avez avec vous une noble dame et un gentilhomme; je vais conduire à l'instant la jeune Marie dans ce château voisin; mais les chemins ne sont pas sûrs; je crains de rencontrer...

FLAVY, *triomphant, à part.*

C'est bien. (*Haut*) Oui, quelques-uns de ces brigands qui ne se font non plus scrupule d'enlever une jeune fille à ses protecteurs, qu'une rose sauvage aux buissons du chemin. Disposez de nous, madame, nous nous offrons à vous accompagner.

L'ABBESSE.

Que de reconnaissance! et que je bénis le ciel de vous avoir conduit ici!

FLAVY.

Moi aussi, madame.

L'ABBESSE.

Elle est si pure, si ingénue, si loin de se douter des projets du sire de Flavy, qu'elle l'aime, elle l'estime, elle l'appelle son père.

FLAVY, *à part, stupéfait.*

Elle m'appelle son père!

L'ABBESSE.

Je crois qu'il est convenable qu'elle ignore ce qui se passe. Ne souillons point la pureté de son ame par la triste révélation qu'il est des hommes et des choses qui avilissent l'humanité; laissons-la dans son erreur: qu'elle croie que c'est par l'ordre de son protecteur que nous la conduisons chez ce seigneur ami. Plus tard, quand l'absence l'aura un peu effacé de son souvenir, on lui fera connaître la vérité.

FLAVY, *ébahi.*

Je le veux bien, madame.

L'ABBESSE.

Les momens sont chers, le sire de Flavy reviendra peut-être demain. Je vais avertir Marie, disposer tout pour notre départ, et quand tout sera prêt, je viendrai vous le dire.

FLAVY.

J'attends.

L'Abbesse sort par la gauche.

SCENE XI.

FLAVY, *seul.*

Ah çà, voyons, voyons, est-il bien sûr que je sois éveillé?... où est le mot de cette énigme?... quelle impénétrable obscurité! bah! qu'importe? ce qu'il y a de bien certain, c'est que la belle Marie va sortir de cette abbaye, accompagnée par moi, Melchy, Martha et l'abbesse... l'abbesse est de trop; mais point d'esclandre... à quelques pas d'ici, sans lui faire aucun mal... (*Il appelle.*) Melchy?

SCENE XII.

MELCHY, FLAVY.

FLAVY.

Tout va bien, tout se passe en douceur; l'abbesse me livre Marie.

MELCHY.

Pour combien?

FLAVY.

Pour rien.

MELCHY.

J'entends: pour une promesse. Vous avez dû l'amener là bien difficilement.

FLAVY.

C'est elle qui m'a tout proposé.

MELCHY.

Je ne comprends pas.

FLAVY.

Est-ce que je comprends, moi?

MELCHY.

Monseigneur raille.

FLAVY, *sérieusement.*

Écoutez et retenez: je suis un gentilhomme du voisinage.

MELCHY.

C'est vrai.

FLAVY.

Un brave et digne gentilhomme, protecteur de la veuve et de l'orphelin.

MELCHY.

Oh, çà ! par exemple !

FLAVY, *fièrement.*

Melchy !

MELCHY, *à demi-voix.*

Au fait, puisqu'il faut mentir...

FLAVY.

Je me nomme le sire de Monviel.

MELCHY, *stupéfait.*

Ah!

FLAVY.

Je dois passer d'abord aux yeux de Marie pour l'ami intime de son protecteur.

MELCHY.

Et qu'est-ce que c'est que ce protecteur?

FLAVY.

Tout le monde l'ignore.

MELCHY.

J'en suis.

FLAVY.

Toi, tu es aussi un brave et digne gentilhomme.

MELCHY.

La fraude continue.

FLAVY.

Écoute : on nous propose de conduire Marie dans un château voisin; l'abbesse nous accompagne.

MELCHY.

C'est bien.

FLAVY.

Au contraire; mais à quelques pas d'ici, tu prendras l'abbesse en particulier, sous un prétexte...

MELCHY.

Pourquoi faire ?

FLAVY.

Elle m'embarrasse.

MELCHY.

Voilà qui est clair : il faut vous en débarrasser.

FLAVY.

Tandis que Marie, Martha et moi presserons nos montures, toi...

MELCHY, *souriant.*

C'est bien, j'entends.

Il fait un signe de meurtre.

FLAVY.

Lâcheté !

MELCHY.

Alors je n'entends pas.

FLAVY.

Quand nous aurons disparu, Marie, Martha et moi, et que vous serez arrivés, l'abbesse et toi, sur la lisière de la forêt, tu tires ta large épée...

MELCHY, *faisant le signe de tuer.*

J'entends donc !

FLAVY.

Infamie !

MELCHY.

Alors, je n'y suis plus.

FLAVY, *appuyant.*

Tu mettras le cheval de l'abbesse hors d'état de nous suivre, et tu viendras nous joindre au galop sur la route de Montlouvier.

MELCHY.

Ah ! je comprends !

FLAVY.

Instruis Martha de tout. Descendez dans la cour où Marie va se rendre ; j'attends ici l'abbesse.

MELCHY, *en sortant.*

Tout cela n'est pas clair ; mais on pêche en eau trouble.

SCENE XIII.

FLAVY, *seul.*

Je vais donc la voir, cheminer avec elle, puis la posséder pour toujours !... l'abbesse est dans une erreur!... la vicomtesse dans une ignorance !... Elle a juré d'ailleurs de ne plus aller au manoir de Montlouvier. Je pourrai donc m'enivrer, au sein d'une sécurité profonde, du seul amour vrai de toute ma vie... enfin j'entends l'abbesse.

Il jette un coup d'œil à la fenêtre de gauche.

SCENE XIV.

FLAVY, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *sortant de la droite.*

Flavy ! il est revenu ! (*à part, avec triomphe*) mais la jeune fille est partie!

FLAVY, *quittant la fenêtre et tout stupéfait de voir la vicomtesse.*

La vicomtesse !... Que faites-vous ici, madame ?

LA VICOMTESSE, *amèrement railleuse et poignante durant toute la scène.*

J'ai voulu savoir par moi-même comment vous vous acquitteriez du message important dont le roi vous avait chargé.

FLAVY, *emporté.*

Je suis trahi! mais vous saurez, madame, ce qu'il vous en coûtera d'épier ainsi tous mes pas, et, sans égard à votre rang et aux bienséances, de courir, la nuit, loin de votre château, comme une chercheuse d'aventures.

LA VICOMTESSE.

Oui, sans doute ; c'est moi qui cherche des aventures, et vous, vous êtes l'époux outragé qui devez punir une femme infidèle.

FLAVY.

Madame, je vous ordonne...

LA VICOMTESSE.

Oh! vous pouvez vous dispenser de la menace; car je ne crains plus votre colère... oh! c'est une bien grande lâcheté, Flavy, d'avoir ainsi abusé, hier, une faible femme. Oh ! maintenant je la comprends, je la vois dans tout son jour cette lâcheté, cette haine dont tu punis l'importunité de mon amour... Oui, oui, il n'eût pas été assez cruel pour moi de rencontrer, demain, dans mon château de Presle, ma grande rivale, la seule, elle qui n'en aura point dans ton cœur. Habituée à

ce supplice, en quoi ma douleur aurait-elle pu s'accroître? Mais non, tu verses d'abord goutte à goutte l'espérance dans mon ame, tu en chasses la douleur, et tu y fais entrer la joie. Oh! que tu as bien étudié le merveilleux effet des contrastes sur le cœur d'une femme! confiante et crédule, je me serais endormie heureuse, attendant le retour d'un époux adoré; j'aurais devancé le jour pour aller à sa rencontre, et, en l'apercevant de loin, mon cœur aurait battu, je serais accourue le sourire sur les lèvres et la reconnaissance dans le cœur; et lui alors m'aurait présenté la jeune et belle fille, et répondant à mon sourire par un autre, il m'aurait dit : l'espérance qu'hier je t'avais donnée, la voici; voici ta joie et ton bonheur; et il aurait joui de me voir trembler et pâlir; de voir la douleur rentrer dans mon ame, plus poignante et plus vive... qui sait? tu avais peut-être espéré me voir tomber morte, et pouvoir, en passant, me meurtrir le visage sous tes pieds, pour faire à ma rivale une galanterie digne de toi!

FLAVY, *à part, après s'être agité.*

Elle souffre; n'ajoutons pas, par un aveu brutal, l'outrage à l'infidélité.

LA VICOMTESSE.

Vous ne répondez pas?

FLAVY.

C'est vous-même, madame, qui courez à votre malheur. Vous n'êtes pas changée. Si j'ai manqué de franchise, c'est parce que vous manquez de confiance.

LA VICOMTESSE, *amère et ironique.*

Oui, oui, je t'ai méconnu; oui, je t'ai outragé.

FLAVY.

Madame, hier j'ai pris vos chagrins en pitié, et je voulais ménager votre susceptibilité ombrageuse en vous cachant que je suis chargé de la protection d'une jeune fille enfermée dans cette abbaye contre le vœu de ses parens éloignés.

LA VICOMTESSE, *de même.*

Je suis bien ingrate!

FLAVY.

Mais, puisque votre fatale jalousie vous a poussée à me suivre, ne vous en prenez désormais qu'à elle de vos plus amères douleurs.

Il va pour sortir, la Vicomtesse le retient.

LA VICOMTESSE.

Non, arrêtez. Pourquoi vous dérober aux éloges d'une si généreuse conduite? Vous, le protecteur désintéressé d'une jeune fille? cela est beau, admirable, inouï... Me pourriez-vous dire le nom de ses parens?

FLAVY.

Que peuvent faire des explications à qui suspecte la franchise? qu'importe à votre jalousie...?

LA VICOMTESSE.

Il importe à votre renommée.

FLAVY.

Ce sont les hommes qui la font, et je les méprise.

LA VICOMTESSE, *amèrement railleuse.*

Et les parens vous ont chargé de briser les chaînes de cette jeune fille?

FLAVY, *sèchement.*

Oui, madame.

LA VICOMTESSE, *de même.*

Et, comme ils sont éloignés, ils vous ont mandé sans doute de les remplacer quelque temps auprès d'elle?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et comme il est impossible de la conduire à eux, à cause des armées qui coupent toutes les communications, ils vous ont supplié de la garder près de vous?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

De lui prodiguer vos soins?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Enfin, de l'aimer?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et vous, en noble chevalier, vous irez, sur ce dernier point, au delà même des vœux de ces bons parens?

FLAVY.

Assez! assez!

LA VICOMTESSE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah!

FLAVY.

Madame!

LA VICOMTESSE, *poignante.*

C'est à moi maintenant de te plaindre. Tu es revenu trop tard! Cette jeune fille que tu aimes comme tu n'as jamais aimé; cette jeune fille, ta vie, ton adoration, ton délire, elle est partie, entends-tu, partie, perdue pour toi!

FLAVY, *allant froidement à la fenêtre.*

Perdue?

LA VICOMTESSE.

Elle a trouvé, dans un château voisin, une retraite sûre... Retourne seul dans ton château à toi, Flavy. Plus de plaisirs, plus d'ivresse, plus cette volupté du cœur que tu espérais. Rien, rien, dans ton château solitaire. Au lieu d'une femme jeune, belle, adorée, idolâtrée, moi, rien que moi fanée par la douleur; rien que la femme abandonnée, rien! un spectre abhorré au lieu d'un ange... Oh! maintenant, Flavy, c'est toi qui me fais pitié!

FLAVY, *la conduisant froidement à la fenêtre.*

Partie, perdue, dites-vous, ma protégée? Elle est avec Martha et Melchy; elle va partir et je pars avec elle.

LA VICOMTESSE, *effarée.*

Elle n'est point partie? Arrêtez! arrêtez!

FLAVY, *à la fenêtre.*

Silence! (*Au loin.*) Partez, Melchy, nous vous suivons.

LA VICOMTESSE.

Grâce, grâce!

FLAVY, *la prenant par la main et la faisant fléchir jusqu'à terre.*

Silence!

LA VICOMTESSE.

Oh! je te l'arracherai, cette jeune fille, je te l'arracherai!

Elle tombe [illegible] — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

AU MANOIR DE MONTLOUVIER.

Grande salle. Au fond, trois portes donnant sur une galerie. Portes latérales à droite et à gauche.

SCENE PREMIÈRE.

MELCHY, *assis à gauche*, FLAVY, *du fond, par la porte du milieu.*

FLAVY.

Eh bien! Melchy?

MELCHY, *se levant.*

Ah! monseigneur...

FLAVY.

J'ai été obligé de vous laisser au milieu de la route pour surveiller deux cavaliers suspects... Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivés au manoir de Montlouvier?

MELCHY.

Deux heures, monseigneur.

FLAVY, *appuyant.*

Par la petite porte?

MELCHY.

Monseigneur l'avait recommandé.

FLAVY.

C'est toujours par là que vous devez entrer et sortir.

MELCHY.

J'ai parfaitement compris, monseigneur... Si nous sortions, Martha et moi, par la grand'porte, ce serait révéler à bien des gens que ce lieu sert de cage à quelque nouvel oiseau déniché par nos soins; car nous sommes connus dans le pays, la vieille et moi, pour les fauconniers intimes de monseigneur.

FLAVY.

Et je tiens, cette fois, à avoir le moins de confidens possible, pour que la vicomtesse ne se doute de rien... Du reste, ne te dessaisis de la clef de la petite porte en faveur de personne.

MELCHY.

Je l'ai donnée à Martha pour la commission dont vous l'avez chargée.

FLAVY.

Martha, c'est différent... Elle n'est pas encore de retour?

MELCHY.

Elle commence à se rouiller.

FLAVY.

Le château de Presle n'est pourtant qu'à quelques lieues d'ici... J'ai chargé Martha d'aller sonder adroitement la vicomtesse, pour savoir si notre trace n'aurait pas été suivie.

MELCHY.

Quelle apparence?

FLAVY.

Eh! eh! ces deux cavaliers à qui j'ai fait rebrousser chemin...

MELCHY.

Non, non; rassurez-vous, monseigneur... Personne ne viendra vous troubler dans vos nouvelles amours... Le petit nombre de gens que vous tenez ici est discret et fidèle: Martha pour servir la demoiselle; Bruno, le jeune trouvère, pour lui chanter des chansons; moi pour faire bonne garde. Dix ou douze personnes en tout... Une seule serait à craindre, d'Orbendas.

FLAVY.

Lui, le plus dévoué de mes serviteurs?... Il a le droit d'entrer partout où je suis... Laissons cela... Et Marie, dis-moi...

MELCHY, *désignant la gauche.*

Elle est là, elle a voulu être seule depuis quelques instans.

FLAVY.

Elle ne se doute pas, au moins...

MELCHY.

Elle en est à cent lieues: elle se croit ici dans le château d'un protecteur dont elle nous a parlé sans le nommer, et dont elle vous prend pour le représentant.

FLAVY.

Et tu n'as pas pu savoir...

MELCHY.

Elle n'a voulu rien dire sur ce point. Elle a fait, dit-elle, le serment de ne rien révéler de ce qui la concerne sans la permission de ce mystérieux protecteur. Du reste, elle est heureuse, confiante, épanouie.

FLAVY.

Et vous avez dit à ceux qui ont pu la voir que c'est ma protégée?

MELCHY.

Avec un sérieux dont monseigneur eût été content... Elle m'a demandé à visiter le manoir; je l'ai accompagnée, je lui ai ouvert toutes les portes. Elle a une intelligence, une mémoire!... Elle est vraiment charmante... Avec sa figure, elle pouvait se passer d'avoir de l'esprit, et elle a tant d'esprit qu'elle pourrait se passer de sa figure.

FLAVY.

Je suis impatient de la revoir.

MELCHY.

Voici justement Martha pour vous introduire.

SCENE II.

LES MÊMES, MARTHA *, *venant du fond.*

FLAVY.

Ah! te voilà enfin!

* Melchy, Flavy, Martha.

MARTHA, *très-agitée.*

Les chemins sont si mauvais!

MELCHY.

Et tes jambes sont comme les chemins.

FLAVY, *à Melchy.*

Et ta langue est comme ses jambes. (*A Martha.*) Rends à Melchy la clef de la petite porte.

MARTHA.

La voici.

FLAVY, *à Melchy.*

Va t'assurer si elle est bien fermée.

MELCHY, *sortant par la porte du milieu, au fond.*

Oui, monseigneur.

MARTHA, *à part.*

Pourvu qu'en passant près du pavillon, il n'aperçoive pas Mme la vicomtesse!

FLAVY, *à Martha.*

Eh bien ! la vicomtesse, tu l'as vue?

MARTHA, *troublée.*

Elle n'était pas au château de Presle.

FLAVY.

Elle est allée peut-être se plaindre à son oncle, le comte d'Armenis.

MARTHA, *troublée.*

Je l'ignore.

FLAVY.

Annonce à Marie que je désire me présenter à elle.

MARTHA, *à part.*

Que je tremble! (*Haut.*) J'obéis, monseigneur.

Ils entrent à gauche, par la porte latérale ; Bruno paraît à la porte du milieu, au fond.

SCENE III.

BRUNO, *puis* D'ORBENDAS.

BRUNO, *sur la pointe du pied.*

Je voudrais bien savoir... On la dit si jolie!... (*Il va à gauche regarder par le trou de la serrure. D'Orbendas, en grand manteau, passant au fond, aperçoit Bruno, et s'avance doucement près de lui.*) Elle n'est pas dans cette première salle... Si quelqu'un me voyait ainsi, bien sûr, il dirait...

D'ORBENDAS, *le frappant sur l'épaule.*

Indiscret!

BRUNO, *effrayé.*

Oh! (*Apercevant d'Orbendas.*) Ah! vous avez trouvé au château de Presle le billet par lequel je vous annonçais que j'étais ici?

D'ORBENDAS.

Oui, mon ami.

BRUNO.

Vous avez bien tardé.

D'ORBENDAS.

En sortant de l'abbaye, j'ai voulu prendre quelques informations dans le voisinage de l'ancien bourg de Saint-Rupert... peine inutile... Que faisais-tu là ?

BRUNO.

Je cherchais à voir une femme qui vient d'être amenée secrètement au manoir.

D'ORBENDAS, *à part, souriant.*

Monseigneur ne changera jamais. (*Haut.*) Mais c'est de l'indiscrétion!

BRUNO.

Tout au plus de l'impatience; car je dois la voir; je dois, d'après l'ordre de monseigneur, la charmer par mes chants.

D'ORBENDAS.

Prenez garde de vous laisser charmer par ses beaux yeux... s'ils sont beaux.

BRUNO.

Oh ! quand on a vu le portrait de Marie... Mais vous ne me parlez pas d'elle.

D'ORBENDAS.

C'est pour elle que je veux parler à monseigneur... On m'a dit qu'il est ici.

BRUNO.

Oui, il est là (*à gauche*), près de sa nouvelle conquête. Cette dame doit appartenir à quelque puissante famille; car monseigneur a recommandé de faire bonne garde. Toutes les portes sont fermées, et monseigneur en a les clefs.

D'ORBENDAS.

Je veux parler à monseigneur pour obtenir de lui la donation écrite de tous les biens dont il a récompensé mes bons services; car, d'après un mot qu'hier j'ai entendu, il pourrait bien un jour me retirer ces propriétés dont j'ai joui jusqu'ici sans autre titre que sa parole. C'est la fortune de Marie... la tienne aussi peut-être.

BRUNO.

Oh! que me parlez-vous de fortune, si vous me faites espérer Marie?

D'ORBENDAS.

C'est que, mon ami, arrive un temps où les soupirs et les adorations sont une nourriture fort creuse... Si j'obtiens cet écrit, je proposerai à la vicomtesse la réalisation de ces terres, qui toutes lui ont appartenu, et qu'en diverses circonstances elle a données à monseigneur sur de vaines promesses de fidélité. Je sais qu'elle tiendrait beaucoup à les ravoir.

BRUNO.

J'ai bien peur que votre ami Melchy ne vous ait mal traité dans l'esprit de monseigneur. Hier encore, dans le parc, il lui reprochait sa munificence envers vous, et faisait valoir ses services aux dépens des vôtres.

D'ORBENDAS.

Ah! c'est lui... laisse-nous.

[illegible]

SCENE IV.

D'ORBENDAS, MELCHY.

MELCHY, *prenant de grands airs.*

Ah! te voilà, bâtard?

D'ORBENDAS, *moqueur.*

Oui, orgueilleux fils légitime d'un méchante femme et d'un père pendu.

MELCHY.

D'où viens-tu donc ainsi emmantelé ?

D'ORBENDAS.

D'un pays où l'on coupe la langue aux bélîtres, et où je vois bien que tu n'as jamais été.

MELCHY.

Eh ! eh ! te voilà bien fier pour un complaisant hors de service !

D'ORBENDAS.

Et je te trouve bien peu modeste, toi, pour un fripon en exercice.

MELCHY.

En parlant mal de mon présent, sais-tu que tu dénigres ton passé ?

D'ORBENDAS.

Que m'importe !

MELCHY.

Tu lui dois pourtant ta fortune.

D'ORBENDAS.

Mon passé, je le méprise et je l'oublie ; ma fortune, je l'estime et je la garde.

MELCHY.

Elle est considérable !

D'ORBENDAS.

Eh ! mais assez pour exciter ton envie.

MELCHY.

Et l'attention de monseigneur aussi.

D'ORBENDAS.

Que veux-tu dire ?

MELCHY.

Que j'aurai soin de rappeler à monseigneur que c'est du bien assez mal acquis.

D'ORBENDAS.

Et à quel titre meilleur espères-tu celui qu'il se propose sans doute de te faire ?

MELCHY, *insolent et dédaigneux comiquement.*

La belle comparaison à établir entre nous deux !

D'ORBENDAS.

C'est vrai, je la trouverais plaisante.

MELCHY.

Un coquin émérite !

D'ORBENDAS.

Vaut mieux qu'un coquin sans mérite.

MELCHY.

Tu es bien enflé du tien, bâtard. Mais, après tout, quels services as-tu rendus à monseigneur, qui ne soient surpassés par les miens ?

D'ORBENDAS, *railleur, amer et méprisant.*

Tes services, à toi ?... Je veux bien comparer ceux qui nous sont communs ; car tu n'as jamais été soldat, toi ; tu n'as pas été son compagnon d'armes. Voyons : depuis que je t'ai cédé ma place auprès de monseigneur, coquin plein de bonne volonté, c'est vrai, mais sans esprit et sans audace, quelles brillantes conquêtes a-t-il dues à ton adresse, à ta témérité ? quelques femmes dont les maris bénissaient Dieu d'être enfin délivrés. Quelles portes as-tu forcées ? quels murs as-tu franchis pour arriver près d'une beauté difficile ? Moi, mordieu, j'allais en amour comme en guerre, muni de ces flexibles instrumens d'escalades fabriqués de mes mains, et dont je pourrais te montrer ici quelques échantillons bien conservés ; et, tout en servant mon maître dans ses amoureuses fantaisies, je n'oubliais ni ma patrie, ni la présence de l'étranger ! J'enlevais des Anglaises, les plus nobles, les plus belles, les femmes des généraux ennemis. Je me disais : S'ils ne sont pas battus, du moins ils seront... et cela me consolait d'une défaite ou d'une blessure. Mais toi, sans honneur, sans énergie et sans patriotisme, qu'es-tu ? un faquin né, faquin continué, faquin persévérant, faquin passé, présent, futur, faquin, rien que faquin, à tous les diables !

MELCHY.

A tous les diables tous les deux, si Dieu est impartial. Mais, dis-moi, dans la liste des amoureuses conquêtes que le sire de Flavy a faites par ton entremise, peux-tu citer une femme réunissant en elle tous les charmes dont un seul suffit à d'autres pour séduire ; un être descendu du ciel pour prouver aux femmes combien on les trompe lorsqu'on les compare aux anges; une créature merveilleuse qui a fait le plus grand des miracles, celui d'inspirer à monseigneur uu amour inconnu, un amour aussi pur, aussi timide que l'ange qui en est l'objet ?

Il fait quelques pas d'un air triomphant.

D'ORBENDAS, *allant à lui.*

Et c'est toi qui as trouvé cette exception ?

MELCHY, *vain.*

Moi !

D'ORBENDAS, *froid.*

Et tu comptes assez sur la reconnaissance de monseigneur...

MELCHY.

Pour obtenir de lui qu'il te retire des biens dont tu es indigne, et que j'ai mérités.

D'ORBENDAS, *frémissant.*

Pauvre fou, si tu savais ce que j'ai dans le cœur, et ce que je te destine, tu ne chercherais point à obtenir ce que tu dis là.

MELCHY, *bravache.*

Que ferais-tu ?

D'ORBENDAS, *terrible.*

Je dédaignerais de me servir de mon épée, parce que tu ne t'es jamais servi de la tienne; mais avec cette main seule, armée d'un gantelet, je te meurtrirais le front jusqu'à ce que la pensée et la vie n'arrivent plus à ton cerveau.

MELCHY.

Nous allons voir.

Ils se menacent bruyamment.

SCENE V.

MARTHA, FLAVY, D'ORBENDAS, MELCHY.

Flavy et Martha sortent de la porte latérale de gauche ; Flavy se retourne vers la chambre et semble vouloir y rentrer.

MARTHA.

Laissez-la seule, monseigneur, elle désire se reposer.

FLAVY.

Oui, Martha, satisfaire les désirs de cette jeune fille est le plus ardent des miens.

D'ORBENDAS, *à part.*

Ah! il paraît qu'elle est jeune.

FLAVY, *désignant la porte de gauche, à d'Orbendas et à Melchy.*

Quant à vous, je vous recommande les soins les plus empressés, le respect le moins équivoque.

MELCHY, *bas à d'Orbendas.*

Entends-tu? du respect! c'est la première fois qu'il y aura eu de cela dans les amours de monseigneur.

FLAVY.

Toi, Martha, va pour elle dépouiller le jardin de sa plus belle parure.

MARTHA, *à part.*

Je cours prévenir madame.

Elle sort par la porte du milieu, au fond.

SCENE VI.

FLAVY, D'ORBENDAS, MELCHY.

FLAVY.

Qu'était-ce donc? vous disputiez, ce me semble, lorsque je suis entré.

MELCHY, *avec emphase.*

Il est vrai, monseigneur, je parlais au bâtard de mon dévoûment à votre personne.

D'ORBENDAS, *finement.*

Monseigneur est étonné que cela pût faire tant de bruit.

FLAVY.

Eh! mais, ce matin même, il a profité de ta lenteur pour faire preuve de zèle en te remplaçant auprès de moi dans l'office de barbier (*souriant*), et je crois qu'il serait disposé à te remplacer en toutes choses.

D'ORBENDAS, *souriant.*

C'est aussi mon avis.

MELCHY, *enflé.*

La reconnaissance me fait un devoir de ne pas imiter la négligence de monsieur; mais monsieur n'a pas bonne mémoire.

D'ORBENDAS, *à part.*

Je tremble.

MELCHY.

Puis, je me dis : Monseigneur l'a tellement comblé, qu'il compte toujours sur son indulgence, et je remarque l'inconvénient de prodiguer sans mesure...

FLAVY.

Tu as raison.

D'ORBENDAS, *à part.*

Ciel!

FLAVY, *à Melchy.*

Ce que tu dis là dénote l'expérience des hommes; je profiterai de ton avis.

MELCHY, *à part.*

A merveille!

FLAVY.

Je ne commettrai plus la même faute, je serai plus prudent avec toi, et tu n'auras rien que dans mon testament... si je meurs avant toi... et si je laisse quelque chose.

MELCHY, *à part.*

J'ai dit une bêtise.

FLAVY.

Voilà comme on s'expose à faire des ingrats.

D'ORBENDAS, *avec reproche.*

Des ingrats!

MELCHY, *sourire forcé.*

Monseigneur a la bonté de plaisanter; mais il sait bien que tous les hommes ne se ressemblent pas.

Il se désigne, et il désigne d'Orbendas.

FLAVY, *à part.*

Le fat! (*Haut.*) J'entends. (*A d'Orbendas.*) Ton ami s'intéresse étrangement à tout ce qui t'appartient.

D'ORBENDAS, *finement.*

Comme il n'a pas grand'chose, je ne puis guère m'intéresser à lui.

MELCHY.

Il dépendrait de monseigneur de m'enrichir en te punissant.

FLAVY.

Comment cela?

MELCHY, *sournois.*

Monseigneur n'aurait qu'à lui retirer...

FLAVY.

Les biens que je lui ai donnés pour les transporter sur ta tête?

MELCHY, *s'inclinant.*

Si monseigneur m'en jugeait digne.

D'ORBENDAS, *à part.*

Que va-t-il dire?

FLAVY, *sévèrement, passant entre d'Orbendas et Melchy* *.

Monsieur Melchy, vous vous êtes mépris, je le vois, sur mes railleuses et fréquentes colères contre le bâtard, et vous les avez prises pour l'expression d'une amitié décroissante; et vous avez pensé que si j'en venais à la haine pour lui, j'en viendrais peut-être à l'affection pour vous.

MELCHY, *à part.*

J'ai parlé trop tôt!

FLAVY.

Monsieur Melchy, je n'aime ni les sots ni les traîtres, et vous êtes un traître en dénigrant ici un camarade qui m'a toujours engagé, lui, à vous faire du bien.

MELCHY, *à part.*

Et je suis un sot, quoiqu'il ne le dise pas.

FLAVY.

Et vous êtes un sot d'avoir pris la mauvaise humeur pour la haine. Qu'avez-vous fait pour moi, vous, que vous n'ayez fait dans des vues intéressées? Lui, le bâtard, pendant dix ans, a partagé mes dangers et mes fatigues, et souvent j'ai dû à sa poitrine que la mienne fût sauve; entendez-vous cela, monsieur?

D'ORBENDAS, *à Melchy.*

Entends-tu cela, mon ami?

* D'Orbendas, Flavy, Melchy.

FLAVY.

Lui, monsieur, est un de ces hommes qu'on peut payer deux fois, une fois pour les services passés, et une autre pour les services à venir, sans crainte qu'ils volent les avances.

MELCHY.

Monseigneur ne m'a jamais mis à l'épreuve.

D'ORBENDAS, *à Melchy, finement.*

Et pour cause, cher ami.

FLAVY.

Vous, monsieur, vous êtes de ces hommes dont il faut payer les services au jour le jour; car si l'on vous payait la veille, on ne serait pas sûr du dévoûment du lendemain. Voici pour aujourd'hui. (*Il lui jette une bourse.*) Et toi, voici pour toujours.

Il donne un papier à d'Orbendas.

D'ORBENDAS, *enchanté.*

Ciel! la donation. Oh! monseigneur.

FLAVY, *à d'Orbendas.*

Va m'attendre dans mon pavillon, j'irai y apposer le sceau de mes armes. (*A Melchy.*) Pour vous, monsieur, souvenez-vous que quand on n'a pas de cœur, on est tenu d'avoir de l'esprit; laissez-moi tous deux.

D'ORBENDAS, *à part* *.

Maintenant il faut que je parle à la vicomtesse. (*A Melchy.*) Allons, mon ami, va, tâche de te procurer de l'esprit.

MELCHY.

Ce n'est pas à toi que je m'adresserai pour cela.

D'ORBENDAS.

Tu as grand tort; car volontiers je fais l'aumône aux pauvres.

Ils sortent sur un signe sévère de Flavy, par la porte du milieu, au fond, tout en se chamaillant.

SCENE VII.

FLAVY, *regardant vers la porte de gauche.*

Enfin elle est là! mes gens veillent et le manoir à tout événement serait bien défendu; mais elle ignore sa famille, et jusqu'au nom de son protecteur. Ce mystère est la preuve d'une naissance obscure, et cette protection qui n'ose s'avouer n'est pas fort à craindre... Que diraient cependant mes nobles compagnons d'armes, s'ils me savaient ici, moi, Flavy, occupé d'un amour de jeune homme! (*Souriant.*) Ils diraient que je finis par où les autres commencent. Il est vrai que j'ai commencé par où les autres finissent.

SCENE VIII.

MARIE, FLAVY.

MARIE, *de la porte latérale de gauche.*

Monseigneur!

* Flavy, d'Orbendas, Melchy.

FLAVY.

C'est vous, Marie?

MARIE.

J'ai voulu prendre un peu de repos; mais cela est impossible, je suis si impatiente de revoir mon bienfaiteur!

FLAVY.

Je rends grâce à cette impatience qui vous fait quitter votre solitude pour chercher la distraction. Parlez, belle Marie, manifestez un désir, il sera satisfait, car tout ici va s'empresser à vous plaire. Pas un seul nuage ne passera sur ce front si pur, sans être promptement dissipé par nos soins.

MARIE, *touchée.*

Oh! monseigneur, vous me rendez confuse... Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bienveillance?

FLAVY.

Le ciel a fait pour vous ce qu'il n'a fait pour aucune autre: il a épuisé ses trésors pour vous embellir; il a placé sur vos lèvres un angélique sourire, dans votre voix un accent qui gagne le cœur, et dans vos yeux un charme qui attire et cependant impose.

MARIE, *émue.*

Oh! monseigneur, j'aime à vous entendre, je l'avoue; car je vois bien que c'est à lui, toujours à lui, à mon protecteur, que je dois vos paternelles bontés et vos bienveillantes paroles. Il vous aura dit, à vous, son ami, qu'il vous fallait me traiter comme il me traite lui-même, comme sa fille.

FLAVY, *à part.*

Tant de candeur ne mérite que des respects... (*Haut.*) Oui, Marie, oui, je veux le remplacer auprès de vous; je veux tout faire pour que vous ne regrettiez pas son absence. Je vous l'ai dit: elle sera peut-être un peu longue; mais comptez sur le dévoûment de son meilleur ami, de celui à qui il vous a confiée, pour vous distraire des chagrins que cette absence peut vous causer.

MARIE, *troublée.*

Son absence sera longue peut-être, dites-vous, monseigneur?... oh! voici une espérance et une crainte qui m'agitent également, et qu'il faut que je vous dise.

FLAVY.

Parlez.

MARIE, *regardant Flavy avec agitation.*

Mon protecteur était à la veille de découvrir ma famille; il me l'avait fait pressentir en me demandant si je l'oublierais, lui, dans le cas où je retrouverais mes parens. Aujourd'hui j'habite le manoir d'un puissant seigneur; vous me prodiguez les bontés les plus touchantes, et quand vous me regardez, il me semble que vous êtes ému... (*Très-émue.*) Oh! s'il était vrai... si vous étiez de ma famille, ce serait bien cruel de ne pas me le dire à l'instant... vous le voyez, je suis prête à tomber à vos genoux!

FLAVY.

Calmez-vous, belle Marie!

MARIE.

Mais cette espérance de mon cœur est empoisonnée par une crainte. Peut-être que vous, monseigneur, ayant sur moi des droits que mon protecteur ne peut avoir, vous l'avez éloigné une fois que sa mission a été remplie; vous avez craint que l'amour que j'ai pour lui depuis si long-temps n'empêchât de naître celui que ma famille doit attendre de moi, et vous m'avez séparée de lui peut-être pour toujours! Oh! s'il en est ainsi, monseigneur, vous vous êtes trompé... Oh! c'est que je ne puis pas plus vivre loin de lui qu'il ne peut, lui, j'en suis sûre, vivre loin de moi... Oh! c'est qu'il a fait trop de sacrifices; il a trop mis de son existence dans la mienne pour ne pas m'aimer comme je l'aime. (*Exaltée.*) C'est que, voyez-vous, mon père fût-il un roi et ma mère une reine, roi et reine de France, je ne consentirais à vivre près d'eux, je ne pourrais être heureuse près d'eux, qu'à la condition que mon protecteur, mon ami, le soutien de mon enfance vivrait auprès de moi.

FLAVY, *à part.*

L'oubli sera difficile. (*Haut.*) Votre espérance et votre crainte n'ont point de fondement. Je suis l'ami de votre protecteur, voilà tout, et s'il vous a confiée à moi, c'est qu'il a pensé qu'arrivée à l'âge où vous n'êtes plus une enfant, et destinée au monde, vous deviez commencer à prendre d'autres habitudes.

MARIE, *attendrie.*

Bon protecteur! il songe à tout pour moi! et il reviendra? je le reverrai?

FLAVY.

Sans doute.

MARIE, *charmée.*

Je le reverrai... merci, monseigneur, merci!

FLAVY.

On m'attend dans mon pavillon; je vous laisse seule pour quelques instans.

MARIE.

Seule?... oh! non, je vais penser à lui.

FLAVY, *à part, en sortant.*

Il faudra de la persévérance... Qu'importe! elle est si noble et si pure que ce serait encore du bonheur de rester près d'elle et d'attendre toujours!

Il sort par la porte du milieu, au fond.

SCENE IX.

MARIE, *seule.*

Oh! oui, penser à lui, c'est presque être avec lui!... il est dans mon souvenir comme s'il était là. Quel bien pourrait-il me faire qu'il ne m'ait déjà fait? Quelles douces paroles pourrait-il me dire que je ne les retrouve dans mon souvenir, lui qui m'a toujours parlé comme à une fille chérie? Oh! oui, penser à lui, c'est presque être avec lui!

SCENE X.

MARIE, LA VICOMTESSE, MARTHA.

Marie s'assied à gauche; la Vicomtesse et Martha paraissent au fond à la porte de droite, elles s'arrêtent là; la Vicomtesse regarde Marie avec des yeux pleins de colère et de jalousie.

MARIE, *assise, sans voir la Vicomtesse et Martha.*

Je le reverrai, ce seigneur me l'a dit. (*Ici, la Vicomtesse pâle, égarée, fait un pas avec Martha qui cherche à la calmer: elle écoute Marie qui continue.*) Ce bon seigneur, je l'aime! (*Émotion de la Vicomtesse.*) Avec quelle douceur il m'a traitée! que de bienveillance dans son regard!... Oh! oui, maintenant je suis rassurée, je suis tranquille, heureuse..... (*elle s'assoupit*) et le sommeil... (*Elle dort et rêve.*) Oh! oui, je l'aime!

La Vicomtesse s'avance doucement avec Martha, et sans oser regarder Marie.

LA VICOMTESSE, *à Martha.*

Elle l'aime!

MARTHA, *bas.*

Oh! madame, votre pâleur me fait trembler pour cette jeune fille; mais elle est innocente de vos malheurs.

LA VICOMTESSE, *amère.*

Et moi, qu'ai-je fait pour les mériter?

MARTHA.

Oh! calmez-vous, madame...

LA VICOMTESSE.

Elle est belle, dis-tu?

MARTHA.

Et douce comme un ange.

La Vicomtesse fait un pas de plus et regarde Marie en frémissant.

LA VICOMTESSE, *à Martha.*

Oh! oui, qu'elle est belle! Martha, elle aussi me fait peur!

MARTHA.

Oh! pitié, madame!

LA VICOMTESSE.

Laisse-moi, laisse-moi!

MARTHA.

Si monseigneur vous surprend ici, je suis perdue, madame.

LA VICOMTESSE.

Sois sans crainte.

MARTHA.

Vous l'avez exigé; j'ai dû vous obéir, mais...

LA VICOMTESSE.

Si monseigneur me surprend, je lui dirai que seule j'ai pénétré ici; j'en ai le droit... Laisse-moi, laisse-moi!

MARTHA, *à part.*

Que va-t-il se passer, grand Dieu?

Martha sort [illegible]

¹ Marie, la Vicomtesse, Martha.

SCENE XI.

MARIE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *regardant Marie endormie.*

Oh! c'est un don fatal du ciel, que la beauté!... Elle dort, elle est heureuse; moi, je veille et je souffre... mon cœur, fait pour aimer, pour n'éprouver que de doux sentimens, mon cœur connaît la haine! (*Avec un profond dépit.*) Elle, ici, chez moi, souveraine maîtresse! (*Compatissante.*) Pauvre enfant! (*Elle la regarde et se rembrunit.*) Oh! sous cet air de candeur et d'innocence, elle cache peut-être un cœur dépravé... tout cela peut-être était concerté entre eux... mais non, j'aurai mal entendu; elle ne peut encore aimer Flavy... non, elle n'a pas dit...

MARIE, *rêvant.*

Je l'aime!

LA VICOMTESSE, *poussant un cri.*

Oh! j'avais bien entendu!

MARIE, *s'éveillant, se lève et recule avec terreur.*

Oh! madame, vous me faites peur.

LA VICOMTESSE.

Je vous fais peur?

MARIE.

Oh! mon Dieu!

LA VICOMTESSE, *à part.*

Soyons calme pour tout savoir. (*Haut, arrangeant ses cheveux.*) Ah! oui, ces cheveux en désordre, ma pâleur... je souffre; mais rassurez-vous, et répondez-moi.

Elle lui sourit avec effort.

MARIE.

Je n'ai plus peur, madame.

LA VICOMTESSE.

En parcourant le manoir, je ne m'attendais pas à rencontrer...

MARIE.

Je suis chez vous peut-être, madame?

LA VICOMTESSE.

Je suis de la maison de monseigneur... et m'intéresse à tout ce qui le regarde.

MARIE, *rassurée et souriant.*

Oh! madame, combien j'ai eu tort de craindre en vous voyant; on n'a ici que des bontés pour moi; c'est un bien noble et bien digne seigneur, n'est-il pas vrai, madame?

LA VICOMTESSE, *avec effort.*

Je le connais, oui, je le connais; et il vous a témoigné...

MARIE, *expansive.*

L'amitié la plus vive, et il m'a dit de touchantes paroles, telles que jamais je n'en ai entendu de pareilles.

LA VICOMTESSE, *ayant peine à se maîtriser.*

Et ces paroles ont ému votre ame?

MARIE.

Je l'avoue.

LA VICOMTESSE.

Il vous a dit...

MARIE, *expansive et ingénue.*

Que j'étais belle.

LA VICOMTESSE.

Cela est vrai.

MARIE, *de même.*

Qu'il serait heureux de remplacer mon bienfaiteur durant son absence, et qu'il aurait pour moi les plus tendres égards.

LA VICOMTESSE.

Cela est généreux.

MARIE.

Et en me parlant ainsi, il avait les yeux constamment attachés sur les miens avec une expression de bienveillance!...

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Qui semblait dire qu'il vous aime?

MARIE.

Il me l'a dit.

LA VICOMTESSE.

Et vous, sans doute, reconnaissante de toutes ces bontés...

MARIE.

Moi, j'avais du bonheur à l'entendre, il représentait mon ami; je l'écoutais, je le regardais, mon cœur était ému; sa voix était si tendre, son regard si caressant, ses manières si nobles...

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Assez, assez!... Tu ne vois donc pas que je deviens plus pâle?

MARIE.

Oh! vos regards me font trembler!

LA VICOMTESSE, *résolue.*

Veux-tu tout savoir, pauvre enfant abusée? Ce protecteur, cet ami, que monseigneur, dis-tu, remplace, il ne viendra pas; tu ne le verras plus!

MARIE, *dont la terreur s'accroît.*

Oh! ce n'est pas possible!

LA VICOMTESSE.

Et maintenant: ce noble et digne seigneur dont la voix si douce flattait ton oreille et te gagnait le cœur, sais-tu, pauvre enfant, sais-tu, ce que tu es pour lui? (*Avec explosion.*) Tu es sa maîtresse, et moi, je suis sa femme!... et voilà pourquoi je suis pâle à te faire peur!

MARIE.

Lui, le comte de Monviel?... oh! non! je ne le crois pas.

LA VICOMTESSE, *avec amertume.*

Le comte!... il te l'a dit; il a voulu couvrir une lâcheté de Guillaume de Flavy sous le nom du plus loyal gentilhomme de la contrée.

MARIE.

Le sire de Flavy!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! que m'arrive-t-il?

LA VICOMTESSE.

Oh! c'est un grand malheur qui nous arrive à toutes deux; mais tu n'es pas, toi, la plus malheureuse; c'est que je suis jalouse, moi! c'est que je ne puis te dérober à l'amour de Flavy; c'est qu'il n'est aucun moyen de sortir de ce manoir; c'est que ton honneur et mon repos sont perdus, à moins que Dieu ne te fasse mourir!

MARIE, *les mains jointes et les yeux au ciel.*

Oh! mon Dieu!... Ma mère, ma mère, veillez sur moi.

LA VICOMTESSE.

Ta mère! mais que fait-elle donc, cette imprévoyante mère, de te laisser ainsi en proie au déshonneur?... ne t'a-t-elle pas dit, quand tu étais enfant, qu'il vaut mieux souffrir la mort que le déshonneur?

MARIE.

Je n'ai point connu ma mère... Oh! madame, si vous vouliez m'en tenir lieu? Sauvez-moi, sauvez-moi!

Elle se jette sur la Vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Oui, oui, je t'en tiendrai lieu. (*Sombre.*) Ta mère eût préféré te voir morte que déshonorée!...

MARIE.

Oh! protégez-moi, madame, et ma mère, un jour dans le ciel, vous bénira d'avoir sauvé son enfant.

LA VICOMTESSE, *la regardant et la repoussant.*

Moi, te faire mourir!... non, non, c'est impossible!

MARIE, *reculant épouvantée.*

Cette pensée vous était venue?

LA VICOMTESSE.

Elle m'était venue pour toutes deux.

MARIE.

Oh! c'est horrible! tout m'abandonne!... et l'ange de mon enfance ne vient pas me porter secours!... Oh! qui me sauvera?

LA VICOMTESSE, *réfléchissant.*

Non, rien! rien!... (*A Marie.*) La mort, oui, la mort seule peut nous sauver toutes deux; pauvre enfant désolée, veux-tu?

MARIE.

Mourir!...

LA VICOMTESSE, *avec force.*

Mourir, avant d'être déshonorée! Ne t'abuse pas; ces flatteuses paroles qui endormaient ta confiance, si ta candeur s'obstine à ne les pas comprendre, ou si ta raison les repousse avec mépris, seront bientôt remplacées par la menace, par la violence... oh! c'est alors, enfant, car tu es noble et fière, c'est alors, pauvre enfant, que tu voudras mourir.

MARIE.

Oh! non, cet homme ne peut être cruel à ce point... et mes prières, mes larmes...

LA VICOMTESSE, *avec amertume.*

Des prières à lui! Ma voix s'est éteinte à l'en fatiguer... des larmes! mes yeux se sont flétris à en répandre. Enfant, c'est un homme impitoyable. Regarde: comme toi, j'ai été jeune et belle... (*désignant son visage*) regarde, regarde ce que cet homme a fait de moi.

MARIE, *attendrie.*

Oh! oui, vous êtes belle; mais vous avez dû être bien malheureuse... vous avez dû bien souffrir, car vos traits, vos regards... Oh! Dieu! en vous examinant, une pensée me vient... (*Criant.*) Si cette femme était folle!

Elle recule.

LA VICOMTESSE, *pleurant.*

Folle! non, non! désespérée, oh! oui, désespérée!

MARIE.

Oh! pardon, pardon, madame, la crainte a troublé ma raison.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, veux-tu que nous mettions toutes deux un terme à ces terreurs, à ces tortures?... Viens, suis-moi, que nos ames remontent ensemble vers le ciel; la tienne chaste et pure comme celle des anges, la mienne sanctifiée par la douleur... Viens, je paraîtrai sans crainte devant Dieu; d'ailleurs, tu seras là, et tu demanderas grâce pour moi.

La Vicomtesse emmène Marie jusqu'à la porte du fond, à droite: là, Marie s'échappe, et court à l'autre extrémité de la scène en criant:

MARIE.

Oh! non, non, j'ai trop peur de mourir!

LA VICOMTESSE, *de loin, terrible et menaçante.*

Tu l'aimes donc, cet homme?

MARIE, *épouvantée.*

Désespoir! désespoir! Oh! Notre-Dame de Bienvenue, protégez-moi!

Elle tombe à genoux les yeux au ciel.

LA VICOMTESSE, *faisant un pas.*

Qu'as-tu dit? répète ces paroles!

MARIE, *au comble de la terreur.*

Oh! pitié! pitié, madame, ce n'est pas vous que j'appelle.

LA VICOMTESSE, *dont l'émotion s'accroît.*

Qui es-tu? quel est ton nom?

MARIE.

Marie.

LA VICOMTESSE, *immobile, l'œil hagard, et se touchant le front.*

Ne suis-je pas folle en effet? n'est-ce pas une vision de la nuit? n'est-ce pas moi que j'entends? (*Criant.*) Marie!... N'est-ce pas moi dont la bouche prononce ce nom sacré qui est dans mon cœur?

MARIE, *suppliante, et toujours à genoux.*

Madame...

LA VICOMTESSE, *courant à Marie et la relevant.*

Ton nom, ton nom, encore ton nom!

MARIE.

Marie.

LA VICOMTESSE, *haletante.*

Où as-tu appris ces paroles?

MARIE.

A Saint-Rupert.

LA VICOMTESSE.

Répète, dis Saint-Rupert encore!

MARIE.

Saint-Rupert.

LA VICOMTESSE.

Et de qui les as-tu apprises?

MARIE.

De la paysanne par qui j'étais élevée.

LA VICOMTESSE.

Merci, mon Dieu, de l'illusion que vous m'envoyez... (*A Marie.*) Et à qui les adressais-tu ces paroles?

MARIE.

A une noble et belle dame qui venait... (*Elle la regarde.*) Vous pleurez!... Oh! ciel!

LA VICOMTESSE, *égarée, en délire.*

Où sommes-nous?... Oh! mon Dieu! pourvu que je n'aille pas mourir maintenant...

MARIE.

Oh! non, non... il ne faut pas mourir!

LA VICOMTESSE, *prenant dans ses mains la tête de Marie et la scrutant.*

Marie!... Saint-Rupert... Oh!... oh! oui, ma fille! ma fille!... pardonne-moi, ma fille!...

Elle va tomber aux pieds de Marie.

MARIE, *la retenant.*

Votre fille?

LA VICOMTESSE, *l'embrassant avec fureur.*

Oh! oui, ta mère, ta mère... tu vois bien que je suis ta mère!...

MARIE, *exaltée.*

Oh! mes rêves ne m'abusaient donc pas... c'est ainsi, ma mère, ainsi noble et belle que je vous voyais!...

LA VICOMTESSE, *avec un sourire ineffable et un orgueil de mère.*

Moi, je ne te voyais pas si belle, ma fille... (*Martha entre.*) Viens, Martha, accours, regarde... c'est ma fille, Marie... j'ai ma fille!... Vois-donc, Martha, vois donc comme elle est belle!...

SCENE XII.

MARIE, LA VICOMTESSE, MARTHA.

MARTHA.

Ciel! quoi! madame, votre fille?... Oh! mon Dieu! je crains encore plus maintenant.

LA VICOMTESSE, *tenant Marie dans ses bras.*

Tu crains!... que crains-tu? j'ai ma fille, Dieu m'a rendu ma fille... Dieu a dit au malheur de s'éloigner de moi pour jamais... Tais-toi, je suis tranquille, je suis heureuse, Dieu le veut! Mon Dieu! merci, mon Dieu! (*Elle presse Marie contre sa poitrine, et dit:*) Oh! non, non, tu ne mourras pas!... Oh! va, va, je ne te perdrai plus!...

MARTHA, *bas à la Vicomtesse.*

Vous oubliez donc, madame, l'amour de monseigneur?

LA VICOMTESSE, *serrant Marie avec terreur.*

Oh! oui, c'est vrai... j'oubliais... je remerciais Dieu... (*Après des angoisses muettes.*) Marie, ma fille, mon enfant, va prier... laisse-moi seule.

MARIE.

Vous laisser?... Oh! c'est que maintenant, ma mère, loin de vous, il me semble que j'aurai peur de tout.

LA VICOMTESSE.

Laisse-moi... laisse-moi quelques instans.

MARIE.

Vous laisser, ma mère, quand je vous vois si agitée!...

LA VICOMTESSE, *la dévorant du regard.*

Et crois-tu que ta présence me calme?... Mais si tu restes là, ma fille, à la portée de mes lèvres et de mes regards, pourrai-je faire autre chose que te contempler, te presser dans mes bras, et oublier le danger qui nous menace?... Oh! non, laisse-moi... Ta vue précipite les battemens de mon cœur, ta vue me trouble, m'enivre, me rend folle, et jamais je n'ai eu plus besoin de toute ma raison.

MARIE.

J'obéis; je vais prier, ma mère.

LA VICOMTESSE, *à Marie, à voix basse, mais d'un accent animé.*

Ta mère!... oui, je suis ta mère... mais ne m'appelle pas tout haut ta mère, ne dis à personne que je suis ta mère.

MARIE.

Pourquoi?

LA VICOMTESSE, *de même.*

C'est que bientôt tu serais sans appui sur la terre, si quelqu'un venait à savoir... c'est qu'il y a un homme qui me tuerait, s'il savait que je suis ta mère!

MARIE, *vivement.*

Oh! je vous le jure, je me tairai.

LA VICOMTESSE, *toujours bas, en la pressant sur son cœur.*

Mais je suis ta mère, au moins, entends-tu bien?... tu es ma fille, ma fille bien-aimée!

Marie entre dans la pièce à gauche.

SCENE XIII.

LA VICOMTESSE, MARTHA.

LA VICOMTESSE, *désespérée, à Martha.*

Eh bien! Martha, que faire? que devenir?... C'est qu'il ne s'agit plus de moi, de mes vaines jalousies, de mes tourmens de sotte femme, de mes douleurs de fantaisie!... c'est que la nature parle; c'est que je suis mère; c'est que j'ai retrouvé ma fille; c'est qu'il faut la préserver de l'exécrable amour de mon époux.

MARTHA.

Oh! mon Dieu!

LA VICOMTESSE.

Sais-tu quelque moyen?... connais-tu quelque issue à cette horrible situation?

MARTHA.

Hélas! madame, dans la crainte d'une attaque de la part de votre oncle le comte d'Armenis, toutes les portes du manoir sont fermées; monseigneur en a les clefs lui-même, et nul n'entre

ou ne sort que sous ses yeux. Une évasion est impossible.

LA VICOMTESSE.

Impossible!... mais comment alors détourner Flavy de son amour?... Oh! j'ai blasphémé Dieu lorsque je me suis plaint de mes douleurs passées!... oh! c'est maintenant que mes tortures commencent!... (*Elle s'agite.*) Si je pouvais du moins donner un peu de force à mon cœur!... mais non, j'ai beau m'exciter à l'assurance, j'ai peur de tout, j'ai peur de cette émotiou qui me donne le délire; je voudrais me calmer, garder ma présence d'esprit, je ne puis pas, je ne puis pas!... mon front brûle toujours, et mon cœur bat avec une violence qui m'épouvante!... Oh! mon Dieu! vous ne m'avez point condamnée pour le crime d'un autre qui donna le jour à cette enfant... Mon Dieu! inspirez-moi ce qu'il faut que je fasse... (*Silence, efforts pour se rassurer.*) Dis-moi, Martha, parmi ces hommes pervers dont il est entouré, n'en connais-tu pas un qui, pour de l'or, pour beaucoup d'or, voulût sauver ma fille?

MARTHA.

Hélas, madame, tous sont gagnés par ses largesses, ou intimidés par ses violences; d'ailleurs, la difficulté, l'impossibilité de l'entreprise...

LA VICOMTESSE, *après réflexion.*

Qu'importe! qu'ai-je à ménager maintenant? ai-je le choix pour délibérer?... Dis-moi, Martha, quel est de tous les gentilshommes de cette maison celui qui aurait le plus à réparer envers moi?

MARTHA.

D'Orbendas, je pense.

LA VICOMTESSE.

C'est un homme cupide, n'est-ce pas?

MARTHA.

Il entasse et ne dépense rien.

LA VICOMTESSE.

Il est ici, cours lui dire de venir me trouver.

MARTHA.

Le voilà.

D'Orbendas paraît à la porte [illegible], au fond.

LA VICOMTESSE.

Rejoins ma fille, priez ensemble; laisse-moi.

Martha sort par la porte latérale de gauche.

SCÈNE XIV.

LA VICOMTESSE, D'ORBENDAS.

D'ORBENDAS, *découvert, avec respect.*

Madame la vicomtesse veut-elle bien m'accorder un moment d'audience? j'ai quelque chose à lui demander.

LA VICOMTESSE.

Je désire que ce soit un important service.

D'ORBENDAS, *montrant la donation que Flavy a faite.*

Monseigneur a bien voulu récompenser mon dévouement à sa personne par la donation écrite de plusieurs terres qui vous ont appartenu, et que monseigneur devait à votre munificente affection. Sachant, madame, que vous désirez rentrer dans la possession de ces terres, je viens vous en proposer l'échange pour des valeurs.

LA VICOMTESSE.

J'y consens; et maintenant écoutez-moi : j'ai un grand service à vous demander.

D'ORBENDAS.

J'écoute, madame.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, vous avez été pour moi la cause de bien des larmes en favorisant les désordres de mon époux (*mouvement de confusion de d'Orbendas*); mais depuis deux ans vous n'êtes plus pour rien dans mes chagrins, et je vous ai tout pardonné.

D'ORBENDAS, *s'inclinant.*

Madame...

LA VICOMTESSE.

Le mal que vous m'avez fait, voulez-vous le réparer par un immense service?

D'ORBENDAS, *vivement.*

Oh! de grand cœur, madame.

LA VICOMTESSE.

Il y a ici une jeune fille que monseigneur...

D'ORBENDAS.

Je le sais, madame. Bruno me l'a dit.

LA VICOMTESSE.

Je prends le plus vif intérêt à son sort : vous n'ignorez pas les projets de mon époux... voulez-vous la sauver?

D'ORBENDAS.

Madame...

LA VICOMTESSE.

Oh! parlez!... parlez!...

D'ORBENDAS.

Veuillez m'excuser, madame; je ne puis faire ce que vous me demandez, lors même que je le voudrais.

LA VICOMTESSE.

Mais, vous ne voyez donc pas ma désolation, mon désespoir?

D'ORBENDAS.

Madame, la nécessité de vous désobéir jette dans mon ame une cause d'éternelle douleur; mais le sire de Flavy est mon maître, il est mon bienfaiteur, je lui dois tout; il ne m'appartient pas de juger sa conduite, quelle qu'elle soit, quelle qu'elle puisse être... Je puis le supplier, le conseiller; mais agir secrètement contre sa volonté, je ne le puis, madame; je serais un ingrat. J'ai, dans le monde, une enfant à laquelle je m'intéresse, que j'aime comme si elle était ma fille, et, grâce aux bienfaits de monseigneur, cette enfant sera riche, heureuse...

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Vous voulez l'enrichir? mais moi, je doublerai, je centuplerai la fortune que vous lui réservez. Ce manoir, le plus beau de la contrée; mes vastes seigneuries, qui renferment des villes et des fleuves; mes forêts dont l'aspect, du haut des montagnes est infini comme l'Océan; tous mes biens,

mes terres, mes trésors, je vous les abandonne si vous sauvez cette jeune fille.

D'ORBENDAS, *embarrassé.*

Pardon, madame, monseigneur m'a chargé d'une dépêche importante pour le comte de Dunois, dont l'armée s'approche de ce pays... j'ai hâte de m'acquitter de ce message.

Il fait un mouvement pour sortir.

LA VICOMTESSE, *suppliante.*

Oh! restez, restez; répondez-moi; je n'espère qu'en vous. Oh! oui, n'est-ce pas, tous mes biens!... vous sauverez cette innocente enfant, vous la sauverez... je vous le demande à genoux; je vous le demande au nom de l'enfant à qui vous tenez lieu de père?

D'ORBENDAS.

Oh! permettez, madame, il me faut partir...

LA VICOMTESSE, *éperdue.*

Mais si vous partez, si vous me refusez votre appui, monsieur, cette jeune fille est perdue!

D'ORBENDAS, *attristé.*

Laissez-moi partir.

Mouvement,

LA VICOMTESSE, *le ramenant.*

Oh! si vous la voyiez, vous seriez touché de son sort, car votre ame n'est pas insensible. Oui, je vais...

D'ORBENDAS, *s'échappant par le fond.*

Mon cœur est brisé...

LA VICOMTESSE, *appelant à gauche.*

Marie! Marie! viens, viens te jeter aux pieds de cet homme...

D'ORBENDAS, *se retournant.*

Marie!

Il s'arrête.

SCENE XV.

MARTHA, LA VICOMTESSE, MARIE, D'ORBENDAS.

D'ORBENDAS, *voyant Marie.*

Ciel!

Il reste stupéfait.

MARIE, *courant à lui et se jetant dans ses bras.*

C'est lui!...

LA COMTESSE, *stupéfaite.*

Quoi!...

MARIE, *montrant d'Orbendas à sa mère avec une confiance enthousiaste.*

Le voilà, c'est lui, l'ami, le bienfaiteur de mon enfance! oh! je pensais bien qu'il viendrait à mon secours.

LA VICOMTESSE, *folle de joie.*

Lui, d'Orbendas, ton protecteur?

MARIE.

Celui qui, depuis douze ans, me traite comme sa fille.

LA VICOMTESSE, *délirante.*

Lui, lui, ma fille!...

D'ORBENDAS.

Sa fille?

LA VICOMTESSE, *prenant la main de d'Orbendas*.*

Oh! à vous, je le dirai, je puis le dire: c'est ma fille! je suis sa mère! Oh! maintenant, je n'ai plus peur, nous la sauverons.

D'ORBENDAS, *regardant Marie.*

Est-ce un rêve? toi ici, Marie?

LA VICOMTESSE, *rapidement.*

Oui, elle, Marie, ma fille, ravie cette nuit au saint asile où vous l'aviez placée.

D'ORBENDAS.

Oh! quel étrange événement! (*Il réfléchit; puis à la comtesse.*) Madame, que votre époux ignore que je suis le protecteur de Marie! (*A Marie.*) Ma fille, ici, tu ne me connais pas!... gardez qu'un mot... Madame, veillez sur elle; cherchez, imaginez... il faut que je parte; mais, dans deux heures, je suis de retour près de vous, et alors...

MARTHA, *qui est au fond.*

Voici monseigneur!

D'ORBENDAS.

Il vient hâter mon départ: séparons-nous; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

LA VICOMTESSE.

Et vous la sauverez?... vous l'aimez?...

D'ORBENDAS, *désignant Marie avec amour.*

Demandez à ma fille!

La Vicomtesse baise la main de d'Orbendas, qui se dérobe et disparaît. Marie se jette dans les bras de sa mère; la Vicomtesse est radieuse.

* Marie, la Vicomtesse, d'Orbendas, Martha au fond, aux aguets et aux écoutes.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Salle gothique fermée au fond par une grille à barreaux espacés. Derrière cette grille, on voit s'élever une tour à porte basse, sur laquelle porte est un aigle sculpté. Derrière cette tour, un mur avec une petite porte. Les deux battans de la grille, fermés au lever du rideau, restent ouverts depuis l'entrée de Flavy jusqu'à la fin de l'acte, et laissent voir en entier le pied de la tour et sa porte, le mur du fond et sa porte. Portes latérales à droite et à gauche. Table à droite, chargée de ce qu'il faut pour écrire. Siége à gauche, à l'autre extrémité.

SCENE PREMIERE.

MARTHA, *seule, revenant du fond.*

Rien!... d'Orbendas devait revenir dans deux heures; en voilà dix qu'il est absent et que madame et moi sommes dans des transes mortelles!

SCENE II.

MARTHA, MARIE.

MARIE, *sortant de la porte latérale de droite.*

Martha, ma bonne Martha, je ne puis rester dans cette cruelle incertitude... eh bien, est-il enfin arrivé?

MARTHA.

Pas encore.

MARIE.

Et ma mère? où est-elle, ma mère?

MARTHA, *avec précaution.*

Plus bas! Madame la vicomtesse demande, en ce moment peut-être, à monseigneur qu'il vous renvoie à l'abbaye.

MARIE.

Pensez-vous qu'elle l'obtienne?

MARTHA.

Hélas!

MARIE.

Cette pauvre mère si désolée à cause de moi!... Eh bien, je parlerai moi-même à monseigneur... oui, je lui parlerai, j'en aurai le courage!... je lui dirai...

MARTHA, *gémissant.*

Que pourrez-vous lui dire?

MARIE, *résolue.*

Je lui dirai... le voici!

SCENE III.

MARTHA, FLAVY, MARIE.

FLAVY, *entrant par la grille; à un gentilhomme qui le suit.*

Qu'on me prévienne aussitôt que le conseil sera assemblé. (*A part.*) La vicomtesse est ici! (*Se radoucissant à l'aspect de Marie.*) Ah! Marie! (*A Martha.*) Laissez-nous! (*Martha entre dans la salle à droite.*) Eh bien, belle Marie, le séjour de ce manoir commence-t-il à vous être agréable?

MARIE.

Agréable? tout y est si triste, si mystérieux!

FLAVY.

Aussi n'y resterez-vous pas long-temps, et je viens pour vous dire qu'aujourd'hui même peut-être...

MARIE.

Aujourd'hui?

FLAVY.

L'armée anglaise nous menace; je vous ai choisi une retraite charmante, où vous serez à l'abri de tout danger; vous partirez ce soir.

MARIE.

Oh! monseigneur, faites-moi reconduire à l'abbaye de Sainte-Thérèse. C'est à vos pieds que j'implore cette grâce; je n'en demande pas d'autre, je ne demande pas que vos regards s'arrêtent sur moi avec bonté, comme ce matin, je ne demande pas que vos paroles soient caressantes. Car, je ne sais pourquoi, tout cela me fait peur maintenant.

FLAVY, *souriant, avec dépit.*

Mon amitié vous fait peur! que ferait donc la haine.

MARIE.

Excusez ma franchise, je ne sais pas mentir, moi. La haine me chasserait d'auprès de vous, et l'amitié m'y retient; et voilà pourquoi j'aurais moins peur de la haine que de l'amitié.

FLAVY, *s'animant.*

Oui, oui, je reconnais là les conseils d'une femme, jalouse des tendres sentimens que vous m'avez inspirés.

MARIE.

Si vos sentimens étaient honorables, je n'eusse point rencontré, ici, chez les uns, des sourires qui m'outragent, et chez les autres, une expression de pitié qui m'épouvante, et qui tous deux m'annoncent un malheur.

FLAVY.

Bannissez toute crainte, belle Marie, plus tard vous me rendrez justice.

MARIE.

Il n'est pour vous, monseigneur, qu'un moyen

de vous faire aimer et respecter de moi; c'est d'ordonner qu'à l'instant je sois ramenée à l'abbaye de Sainte-Thérèse.

FLAVY.

Je ne le puis; elle est peut-être en ce moment au pouvoir des Anglais.

MARIE, *énergique.*

Eh bien! monseigneur, je n'ai plus rien à vous dire que ceci, car l'émotion que j'éprouve ne me permet pas de rester plus long-temps en votre présence : si vos sentimens pour moi peuvent être avoués, je prie Dieu de vous y maintenir; si au contraire, ils sont indignes de vous et de moi, je le prie de vous en faire changer. Vous êtes brave et renommé, vous pouvez être mon appui, mon protecteur, mon père; vous pouvez être aussi mon plus cruel persécuteur. Je répondrai à l'amitié par l'amitié, au respect paternel par le respect filial; mais à l'injure et à l'outrage, monseigneur, je ne saurais y répondre que par la haine et le mépris.

Elle rentre à droite.

SCENE IV.

FLAVY, *seul.*

Du caractère! de la dignité!... Sa colère est vraie... Cela ne ressemble pas à toutes ces dames de haute lignée, qui vous aiment d'abord et qui feignent la haine; puis qui feignent l'amour quand elles n'aiment plus. (*Colère.*) C'est la vicomtesse sans doute qui l'aura vue et lui aura inspiré... (*Il appelle.*) Martha!

SCENE V.

FLAVY, MARTHA, UN GENTILHOMME, *au fond.*

LE GENTILHOMME, *du fond.*

Monseigneur, le conseil vous attend.

FLAVY.

Je vous suis.

Le gentilhomme sort.

MARTHA, *arrivant.*

Monseigneur?

FLAVY, *sévèrement.*

Vous avez mal exécuté mes ordres; la vicomtesse est ici; elle a pénétré jusqu'à cette enfant.

MARTHA, *embarrassée.*

Monseigneur...

FLAVY.

Veillez sur Marie jusqu'au moment de son départ.

MARTHA, *avec agitation.*

Elle doit partir?

FLAVY.

Ce soir, pour une retraite lointaine.

MARTHA.

L'accompagnerai-je, monseigneur?

FLAVY, *la regardant avec défiance.*

Peut-être.

Il sort par le fond.

SCENE VI.

MARTHA, *seule.*

Peut-être, a dit monseigneur!... Il soupçonne ma fidélité; il m'a retiré sa confiance... Pauvre Marie! si tous ses appuis allaient lui manquer à la fois!

SCENE VII.

MARTHA, BRUNO, *du fond.*

MARTHA.

Ah! Bruno! eh bien?

BRUNO.

Je croyais monseigneur ici... Je venais lui apporter une fâcheuse nouvelle.

MARTHA.

Mon Dieu!

BRUNO.

Le bruit court que d'Orbendas a été tué.

MARTHA.

Ciel!... Oh! que va dire madame?... Qui nous sauvera maintenant?

Elle sort par la porte latérale de droite.

SCENE VIII.

BRUNO, *seul.*

Mort!... Ah! que ne m'a-t-on permis de l'accompagner!... J'aurais combattu à ses côtés; je lui aurais fait un rempart de mon corps; j'aurais reçu le coup qui l'a frappé... Il vivrait encore, et il sauverait cette jeune fille... Allons porter cette affreuse nouvelle à monseigneur.

Il va vers le fond.

SCENE IX.

BRUNO, D'ORBENDAS, *du fond.*

BRUNO, *poussant un cri.*

Ah!... c'est vous, mon ami... oui, c'est vous... j'en mourrai de joie!

D'ORBENDAS, *le caressant.*

Enfant, c'est une sotte joie que celle qui tue.

BRUNO.

C'est donc vous?

D'ORBENDAS, *souriant.*

Tu me le demandes?... Je suis donc devenu bien douteux?

BRUNO.

On avait fait courir le bruit de votre mort.

D'ORBENDAS, *découvrant sa poitrine.*

Il est vrai que je l'ai échappée belle.

BRUNO.

Blessé !

D'ORBENDAS.

Par un Anglais... devant Dieu soit son ame !

BRUNO.

Devant Dieu ?

D'ORBENDAS.

Je l'y ai envoyé.

BRUNO.

A la bonne heure !

D'ORBENDAS.

Laissons cela. Dis-moi, Marie...

BRUNO.

Depuis que vous êtes parti, Martha ne l'a point quittée.

D'ORBENDAS.

Bien ! il suffit ; le temps presse... Monseigneur, au moment de mon départ, m'a dit de venir l'attendre ici aussitôt que je serais de retour. Préviens-le à l'instant que je suis arrivé. J'ai à lui parler en particulier de la part du comte de Dunois.

BRUNO, *sortant par le fond.*

J'y cours... Oh ! Marie est sauvée !

SCENE X.

D'ORBENDAS, *seul.*

Sauvée... oui, je l'espère... C'est pour elle que je suis revenu... sans cela !... Cette blessure m'avait remis en goût. Demain la bataille sera rude ! Un peu de renfort au comte de Dunois, et messieurs les Anglais... Maintenant que Marie a retrouvé sa mère, si je puis parvenir à les mettre toutes les deux hors des atteintes de monseigneur, je prendrai une bonne part des coups d'estoc qui se vont donner... Aujourd'hui à ma fille ; demain à la France qui est ma mère... Je n'en ai jamais connu d'autre, et je suis bon fils ! je l'aime de tout mon cœur !

SCENE XI.

D'ORBENDAS, FLAVY.

FLAVY, *arrivant en hâte.*

Enfin, te voilà !... Par Dieu ! tu t'es fait bien attendre.

D'ORBENDAS.

J'ai moi-même attendu bien long-temps.

FLAVY.

Pour un homme de ton exactitude, la mort seule pouvait justifier ce retard.

D'ORBENDAS.

Trouvez bon, monseigneur, que j'aime mieux être vivant et blâmé, que mort et justifié.

FLAVY, *impatient.*

Tu aimes mieux... tu aimes mieux... (*Lui tendant la main.*) Moi aussi ; mais pourquoi ce long retard ?

D'ORBENDAS.

Je suis arrivé près du comte de Dunois, au moment où il se fortifiait dans une position désavantageuse... Je lui ai remis votre lettre, qui lui a fait le plus grand plaisir... Il m'a dit qu'il acceptait votre proposition.

FLAVY.

Dès lors qu'il y a des dangers à courir, j'ai dû sortir de mon indolence et reprendre les armes.

D'ORBENDAS.

Oh ! je vous reconnais bien là, monseigneur !

FLAVY.

Mais cela fait, que ne revenais-tu à l'instant ?

D'ORBENDAS.

La garnison anglaise, chassée de Bordeaux, a fait une brusque irruption sur les retranchemens de monseigneur ; nous nous sommes trouvés enveloppés ; il a fallu jouer des couteaux : ce jeu a duré huit heures, et voici ce que j'y ai gagné.

Il découvre sa poitrine.

FLAVY.

A la bonne heure ! c'est une raison.

D'ORBENDAS, *souriant.*

Je crois bien !... Les Anglais ont perdu beaucoup de monde. Cela devait être ; car d'entrée de jeu, ils avaient dix fois plus de gens à perdre que nous.

FLAVY.

Bien ! bien !

D'ORBENDAS.

Quand monseigneur a eu dégagé sa petite armée, il a voulu profiter du répit que l'ennemi va lui laisser jusqu'à demain pour ordonner aux seigneurs des environs de venir le seconder à la pointe du jour. Il a assigné un poste à chacun ; le vôtre est à un mille d'ici, au gué de Marion ; c'est le plus dangereux.

FLAVY, *exalté.*

Brave comte ! voilà un ami

D'ORBENDAS.

Le roi lui a mandé d'empêcher l'ennemi de passer la rivière. Le comte a répondu au roi, sur son honneur, que s'il la passait, ce ne serait qu'à moitié.

FLAVY, [illegible].

Et je jure, pour ma part, que pas un seul coursier anglais ne mouillera la corne de ses pieds dans l'étendue que je suis chargé de défendre.

D'ORBENDAS, *à part.*

A Marie, maintenant...Un ton libre et dégagé, pour éloigner tout soupçon.

FLAVY.

Je voudrais être à demain !... Tu auras soin de faire préparer la plus solide de mes armures, ma panoplie de Compiègne.

D'ORBENDAS, *souple, habile, fin, durant toute la [illegible].*

Le Dieu de la guerre n'a pas meilleure mine que vous, monseigneur, sous ce costume d'acier, et il me souvient que son éclat n'a pas peu con-

tribué à vous gagner le cœur des dames... (*Examinant.*) Je ne doute pas qu'il ne produise le même effet sur la gente Marie. (*Avec négligence.*) On dit cette enfant belle à miracle.

FLAVY, *avec un sourire hypocrite.*

Que m'importe sa beauté! je ne suis, je ne veux être que son protecteur.

D'ORBENDAS.

Et qui peut mieux protéger une dame que son amant?

FLAVY.

Je la fais ramener ce soir dans sa famille, d'où elle fut violemment arrachée par un zèle fanatique, pour être jetée dans une abbaye.

D'ORBENDAS.

Et monseigneur se fait une fête, à l'avance, d'aller visiter souvent sa protégée, pour recevoir les bénédictions de ses bons parens?

FLAVY, *souriant.*

Le spectacle de la reconnaissance est une chose si douce!

D'ORBENDAS.

Monseigneur, dans sa vie, a pu jouir, plus souvent qu'un autre, de cette espèce de reconnaissance qu'il inspirait aux pères, et surtout aux maris.

FLAVY, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

D'ORBENDAS, *à part.*

Rions, il le faut. (*Ils rient.*) J'ai pris au camp du comte de Dunois la carte du pays, et je sais tous les points que les Anglais occupent. Si monseigneur jugeait à propos de me dire quels lieux habitent les parens de sa protégée, je lui dirais à mon tour si l'escorte de cette enfant pourra y arriver sans malencontre.

FLAVY, *souriant.*

Sa famille habite non loin de mon château de Nully.

D'ORBENDAS.

Je suis désolé pour cette enfant et pour sa famille : les Anglais sont maîtres du pays de ce côté.

FLAVY.

Malédiction!

D'ORBENDAS.

Mais il serait facile de dérober cette intéressante beauté au danger qu'elle court ici. J'offre pour elle à monseigneur une terre que je tiens de sa munificence, et que la guerre qui tire à sa fin a respectée, et respectera, je l'espère.

FLAVY.

Le préau Saint-Jean?

D'ORBENDAS.

Délicieux séjour!

FLAVY.

J'accepte.

D'ORBENDAS, *à part, avec satisfaction.*

Ah!

FLAVY.

Je vais ordonner à Thierry et à Dugal de se disposer à y accompagner Marie.

D'ORBENDAS, *à part.*

Deux infâmes! (*Haut.*) Thierry et Dugal, monseigneur? deux coquins qui vendraient ce trésor en route, s'ils trouvaient un acheteur!

FLAVY.

Tu crois?

D'ORBENDAS.

Je sais.

FLAVY.

J'en choisirai deux autres.

D'ORBENDAS.

Monseigneur veut-il bien que je choisisse pour lui?

FLAVY.

Qui donc?

D'ORBENDAS.

Deux hommes dévoués, incorruptibles.

FLAVY, *étonné.*

Deux hommes comme cela chez moi?

D'ORBENDAS.

Deux, rien que deux.

FLAVY.

Nommes-les.

D'ORBENDAS.

Je nommerai le jeune Bruno, mon ami... (*Avec reproche.*) Monseigneur aurait dû déjà nommer l'autre.

FLAVY.

Tu ne veux donc pas te trouver au combat de demain? c'est la première fois, où, en pareil cas, on n'aurait pas vu d'Orbendas à côté de son maître.

D'ORBENDAS.

Mais, monseigneur, il y a temps pour tout : dans une heure sur la route du Préau Saint-Jean, et demain, avant les premiers coups de lance, à côté de mon noble maître. Est-ce que je voudrais renoncer à la chance de pouvoir me placer devant lui?

FLAVY, *lui tendant la main.*

Ami!

D'ORBENDAS.

Acceptez-vous, monseigneur?

FLAVY.

J'accepte.

D'ORBENDAS, *à part.*

Je le tiens!

FLAVY.

Dans une heure il te faut partir.

D'ORBENDAS.

Dans une demi-heure.

FLAVY.

En secret!

D'ORBENDAS.

Je m'y connais!

FLAVY.

Va tout préparer pour le départ, et, en passant, tu diras aux officiers qui se disposent à quitter le manoir de venir me trouver ici. Je veux les charger de dire de vive voix au comte que demain je serai à mon poste. J'aurais peur qu'il en disposât en faveur d'un autre.

D'ORBENDAS.

Il n'aura garde.

Fausse sortie.

FLAVY.

Surtout prends bien tes précautions pour que tout le monde ignore la retraite de cette enfant.

D'ORBENDAS.

Recommandation inutile.

FLAVY.

C'est que je l'aime!

D'ORBENDAS, *riant.*

Et monseigneur qui prétendait hier, avoir renoncé à l'amour!

FLAVY.

Cet amour-ci est pur comme l'ange qui en est l'objet. J'aime pour la dernière fois.

D'ORBENDAS, *à part.*

Ce ne sera pas finir heureusement.

FLAVY.

Va donc, et sur la route, des égards, des soins, du respect.

D'ORBENDAS.

Je vous jure, monseigneur, qu'elle n'aura pas à se plaindre de moi.

Il sort par le fond et tourne à droite.

SCENE XII.

FLAVY.

Demain, donc, mon dernier fait d'armes! Je veux qu'il soit le plus éclatant de tous. L'expulsion définitive de l'étranger du sol de la France tient à l'issue de la bataille de demain. Oh! si je pouvais me présenter à Marie tout couvert de gloire, peut-être serais-je aimé!... ma noble et belle Marie! Mais disposons-la à partir avec d'Orbendas.

Il va vers la porte de droite.

SCENE XIII.

FLAVY, LA VICOMTESSE.

La Vicomtesse arrive du fond extérieur à gauche.

FLAVY.

Vous ici, madame, au manoir de Montlouvier?

LA VICOMTESSE.

Ce n'est pas pour moi que je viens vous parler. (*A part.*) D'Orbendas a péri, dit-on! mon Dieu, soutenez mon courage!

FLAVY.

Pour qui donc?

LA VICOMTESSE, *se troublant.*

Pour ma... pour Marie... pour cette jeune fille.

FLAVY.

C'est contre mes ordres formels que vous êtes arrivée jusqu'à elle; car dès lors que vous n'avez pas voulu croire que je ne suis que son protecteur, j'ai dû, pour vous épargner de nouveaux chagrins, la dérober à vos regards jaloux.

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Oh! mais j'ai réfléchi depuis, et je crois maintenant que cette enfant n'est pour vous que ce que vous dites; elle n'est que votre protégée. Eh bien! je désire qu'elle soit aussi la mienne. A vous la force pour protéger cette enfant, si elle était menacée de quelque danger; à moi les soins d'une mère, les habitudes de l'intimité; à vous le bras armé du chevalier pour la défendre; à moi la douce main d'une amie pour la caresser. Cela, n'est-ce pas, est naturel, raisonnable; voilà ce que je viens vous demander.

FLAVY.

Voulez-vous me donner, madame, la plus forte, l'unique preuve que vous avez confiance en moi?

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Oh! parle, parle, je ferai ce que tu voudras.

FLAVY.

Ne vous occupez plus de cette jeune fille, et dès lors je vous crois guérie.

LA VICOMTESSE, *s'agitant.*

Mais c'est que, vois-tu, c'est que je l'aime, moi, cette enfant, oui, je l'aime, je la plains... elle m'aime aussi; elle m'a demandé ma protection, mon amitié, je la lui ai promise, Flavy; donne-la moi pour compagne.

FLAVY, *embarrassé.*

Je ne puis, madame.

LA VICOMTESSE.

Mais alors tes ennemis diront que tu veux la déshonorer!

FLAVY.

Il est au-dessous de moi de prendre de timides précautions pour fermer la bouche à mes ennemis; j'aurais l'air de les craindre, je passerais pour un lâche!

LA VICOMTESSE.

Mais tu t'y exposes bien plus en t'obstinant à me refuser.

FLAVY, *fièrement.*

Comment cela? que pourront-ils dire?

LA VICOMTESSE, *s'animant.*

Ils diront que tu n'oses plus t'attaquer à des femmes retranchées derrière les murailles de leurs châteaux et défendues par de braves gentilshommes; ils diront que tu enlèves, comme un voleur timide, une pauvre enfant sans protecteur; ils diront, les infâmes! ils diront que tu es un lâche!

FLAVY.

Qu'osez-vous dire, madame?

LA VICOMTESSE, *s'animant de plus en plus, d'un ton ironique.*

Ce sont eux, ce n'est pas moi. Oh! moi, je te connais! je me rappelle la marquise d'Alphear, la comtesse d'Orbil, la baronne de Winstert et tant d'autres grandes dames enlevées par toi au milieu des ruines de leurs châteaux incendiés par toi; je me rappelle leurs défenseurs massacrés, et je te vois encore, après ces éclatantes prouesses, étalant à mes yeux tes glorieuses conquêtes, et châtiant ma jalousie de ce mortel spectacle.

sans pitié ni merci... (*Mouvement de Flavy.*) Oh je le sais bien, moi, que tu n'es pas un lâche!

FLAVY.

Trève, madame, à ces amères paroles!

LA VICOMTESSE.

Oh! Flavy, pardonne... Je te prie, je te supplie, accorde-moi la grâce que je demande.

FLAVY.

A part les motifs de fierté qui m'interdisent de vaines précautions, il en est un, madame, qui m'empêche de consentir à ce que vous demandez.

LA VICOMTESSE.

Quel est-il?

FLAVY.

C'est que dans quelques instans, je renvoie cette enfant loin d'ici, dans sa famille.

LA VICOMTESSE, *à part, alarmée.*

Dans quelques instans! (*Haut.*) Ah! vous la renvoyez dans sa famille?

FLAVY.

Oui, madame, vous voyez bien...

LA VICOMTESSE.

Sans doute; je ne puis plus dès lors vous la demander pour compagne ici.

FLAVY.

A la bonne heure!

LA VICOMTESSE.

Mais qui empêche, pour les mêmes raisons de convenance, que je conduise moi-même cette enfant?

FLAVY, *embarrassé.*

A peine convalescente, ayant besoin de repos, vous voulez...

LA VICOMTESSE.

Je sens qu'un voyage me serait salutaire.

FLAVY.

J'aurai plus de prudence que vous, madame.

LA VICOMTESSE, *suppliante.*

Par pitié, Flavy, permets-moi de l'accompagner.

FLAVY.

Non, madame.

LA VICOMTESSE, *allant à la porte latérale de droite.*

Eh bien, monseigneur, je ne quitte pas cette porte, et quiconque oserait la franchir, y trouvera la mort.

D'Orbendas paraît.

FLAVY, *à d'Orbendas.*

Exécutez mes ordres.

D'Orbendas va vers la porte de droite.

LA VICOMTESSE, *portant la main à son poignard, se retourne, voit d'Orbendas, et laisse tomber sa main; à part.*

D'Orbendas! (*Haut à Flavy.*) Monseigneur, je suis une insensée, ma tête est perdue... je vous demande grâce!

Elle est près de succomber à son émotion.

FLAVY, *par un mouvement de pitié.*

Revenez à vous, vicomtesse, et puisque le seul témoignage de mes paroles ne suffit pas pour vous rassurer...* (*à d'Orbendas*) d'Orbendas, quel ordre t'ai-je donné au sujet de cette jeune fille, tandis que je partirais pour la bataille de demain?

D'ORBENDAS, *expressivement à la Vicomtesse, pour la rassurer.*

De conduire cette jeune fille à dix lieues d'ici.

FLAVY, *avec un regard d'intelligence, à d'Orbendas.*

Dans sa famille!

Il se détourne.

D'ORBENDAS, *à la Vicomtesse, avec expression.*

Je dois la rendre à sa mère.

LA VICOMTESSE.

Monseigneur, me pardonnez-vous ce moment de délire et de folie?

FLAVY.

A condition, vicomtesse, que vous partirez à l'instant pour le château de Presle que vous n'auriez pas dû quitter.

BRUNO, *au fond.*

Un envoyé demande à parler à monseigneur, de la part du comte d'Arménis.

LA VICOMTESSE, *à part.*

De mon oncle!

FLAVY, *à part.*

Que me veut-il? (*Haut.*) Adieu, madame! (*A d'Orbendas.*) Veillez au départ de la vicomtesse, et puis nous songerons à celui de ma protégée... Attendez ici mes ordres.

Il sort par le fond à droite.

SCENE XIV.

D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *après un soupir d'allégement.*

Ah! d'Orbendas, c'est Dieu qui vous a envoyé! Oh! maintenant j'espère.

D'ORBENDAS.

Mieux que cela, madame... Marie est sauvée: monseigneur vous a dit une partie de la vérité! c'est moi qu'il a chargé de choisir à Marie une retraite loin d'ici.

LA VICOMTESSE, *heureuse.*

Oh! ma fille!

D'ORBENDAS.

C'est chez votre oncle que je la conduirai; vous partirez secrètement avec nous. Le comte d'Arménis nous donnera une escorte; nous passerons la frontière, nous irons en Allemagne.

LA VICOMTESSE.

Partout où vous voudrez, près de ma fille.

D'ORBENDAS.

Nous vivrons tous les trois dans la retraite, vous et moi, madame, n'ayant qu'une pensée, qu'un sentiment, le bonheur de Marie!

LA VICOMTESSE.

Oh! vous êtes notre ange protecteur, d'Orbendas!

* Flavy, d'Orbendas, la Vicomtesse.

D'ORBENDAS.

Ah! il faut que Marie me soit bien chère pour que je renonce à la bataille de demain! mais si la guerre dure encore, je reviendrai de temps en temps en France donner de mes nouvelles aux Anglais... (*Il fait signe de sabrer.*) Il y a quinze ans que j'ai contracté cette habitude.

LA VICOMTESSE.

Oui, vous êtes un brave défenseur du pays !

D'ORBENDAS.

Afin de ne pas éveiller de soupçons, tenez-vous dans la troisième pièce. (*Il désigne la porte latérale de gauche.*) Monseigneur va revenir pour me donner ses dernières instructions, assez inutiles, ma foi... nous partirons quand il m'aura quitté.

LA VICOMTESSE.

Oui, ou, je vais un instant, là, réparer ce désordre (*elle désigne ses cheveux, sa robe en souriant*); car j'ai l'air d'une folle, n'est-ce pas? Oh ! c'est que je le suis, d'Orbendas; je suis folle de joie!

Elle entre à gauche.

SCENE XV.

D'ORBENDAS.

Pauvre vicomtesse! Enfin, Dieu l'a prise en pitié !... Mais que dira monseigneur, quand il saura que j'ai dérobé Marie à son amour ? Qu'importe? le devoir d'un bon serviteur est de prévenir les fautes de son maître. Je suis content de moi. Oui, je veux que la seconde moitié de ma vie fasse oublier à Dieu la première... (*Souriant.*) J'ai besoin pour cela d'être un saint homme jusqu'à la fin de mes jours. (*On entend un bruit de dispute.*) Mais quel est ce bruit? monseigneur s'emporte...

FLAVY, *en dehors de la grille à droite.*

Je ne veux plus vous entendre. (*Il paraît; quelques-uns de ses gentilshommes le suivent. L'envoyé du comte d'Arménis paraît aussi, accompagné de quelques gentilshommes de son maître.*) Sortez, vous dis-je !

SCENE XVI.

FLAVY, L'ENVOYÉ, D'ORBENDAS, GENTILSHOMMES.

L'ENVOYÉ.

Monseigneur...

FLAVY.

Sortez.

L'ENVOYÉ.

Je n'ai pas tout dit, monseigneur.

FLAVY.

Qu'importe !

L'ENVOYÉ.

Dussiez-vous ordonner ma mort, mon devoir est d'exécuter jusqu'au bout les ordres de mon maître.

FLAVY, *colère.*

Vous êtes bien téméraire !... Parlez.

L'ENVOYÉ.

Mon noble maître, le comte d'Arménis, se plaint en outre que vous ayez ravi, cette nuit, par violence et guet-à-pens, une jeune fille de l'abbaye de Sainte-Thérèse située sur ses domaines et sous sa protection. Mon seigneur vous somme de faire ramener cette jeune fille à l'abbaye ; que sinon, et mon maître m'a dit de vous porter ses propres paroles, il serait ici avant la nuit de demain, et vous ferait pendre à la plus haute tour de ce manoir.

LES GENS DE FLAVY.

L'insolent!

D'ORBENDAS, *à part.*

Il gâte nos affaires !

FLAVY, *arrêtant ses gens.*

C'est à moi de répondre. (*A l'Envoyé.*) Puisque tu représentes ici ton maître, je te jette mon gant au visage, et si je te fais grâce de la vie, c'est pour que tu lui portes ma réponse. Tu diras à ton maître, le noble comte d'Arménis, que demain, jusqu'au moment de la bataille, je l'attendrai ici (*désignant le fond*), dans le donjon de l'Aigle. C'est la tour la plus élevée du château. Nous verrons, là, celui des deux qui fera pendre l'autre. (*A ses officiers à lui.*) Quant à vous, messieurs, annoncez à monseigneur de Dunois que demain je serai à mon poste.

SCENE XVII.

FLAVY, D'ORBENDAS.

FLAVY, *colère.*

C'est la vicomtesse qui m'a dénoncé à la haine de son oncle... Où est-elle?... je veux...

D'ORBENDAS, *vivement.*

Mme la vicomtesse est partie ; mais la nuit s'avance, il faut faire prévenir cette jeune fille...

FLAVY.

Elle ne partira pas.

D'ORBENDAS, *alarmé.*

Vous avez changé d'avis ?

FLAVY.

N'as-tu pas entendu l'envoyé du comte?

D'ORBENDAS.

Eh bien ?

FLAVY.

Il a sans doute mis ses gens en campagne, je n'ai que peu de monde ici pour te donner une escorte...

D'ORBENDAS.

Je m'en passerai.

FLAVY.

Non ; je craindrais une rencontre, un enlèvement. (*Il appelle.*) Martha ?

SCENE XVIII.

MARTHA, MARIE, FLAVY, D'ORBENDAS.

MARTHA.

Monseigneur?

FLAVY.

Conduisez Marie dans le donjon de l'Aigle. Elle ne part pas.

Il fait quelque pas pour aller ouvrir la porte de la tour.

D'ORBENDAS, *bas à Marie.*

Courage!

MARIE, *apercevant d'Orbendas.*

Il est là! je n'ai plus peur.

Marie et Martha entrent dans la tour dont Flavy ferme la porte et retire la clef.

D'ORBENDAS, *à part.*

Quelle situation! il faut improviser un expédient ou périr!

FLAVY, *revenant.*

Maintenant, j'aurai besoin de ton zèle, de ton activité. Écoute; le temps presse. tu vas partir pour le château de Presle.

D'ORBENDAS.

Partir! (*A part.*) Mille diables cornus!

FLAVY.

Tu porteras une dépêche au capitaine de mes gendarmes, un ordre de venir en toute hâte. Mets-toi là, écris ce que je vais te dicter.

D'ORBENDAS, *à part.*

Que faire?

FLAVY.

Y es-tu? Dépêchons.

D'ORBENDAS, *à part.*

Je donnerais mille ducats d'une fraction d'idée!

Il cherche.

FLAVY, *vivement.*

Eh bien?

D'ORBENDAS, *vivement, répondant à sa pensée à lui.*

J'y suis, j'y suis!

Il s'assied devant la table, à droite.

FLAVY, *assis à gauche, à l'extrémité.*

Comme tu dis cela!

D'ORBENDAS, *se ravisant.*

Vous m'avez demandé du zèle; j'y suis! j'y suis!

FLAVY, *dictant, assis à gauche.*

Écris: « Capitaine, réunissez à l'instant tous » les hommes d'armes du château et des environs, » tous les paysans de mes fermes; armez-les, et » venez me joindre au manoir de Montlouvier.

D'Orbendas écrit très-vivement ce que lui dicte Flavy, puis il écrit autre chose, sur un autre feuillet, furtivement; de même jusqu'à la fin, d'une façon très-visible pour le public.

D'ORBENDAS, *répétant.*

« Capitaine. »

FLAVY.

Comment! tu n'as écrit que capitaine?

D'ORBENDAS.

Vous allez si vite... j'oublie.

FLAVY, *avec impatience.*

« Réunissez à l'instant tous mes gentilshom- » mes... »

D'ORBENDAS, *après avoir écrit sur son papier à lui.*

Vous aviez dit tous mes hommes d'armes. (*Il déchire l'autre papier.*) Tenez, monseigneur, j'aurai plus tôt fait de recommencer... ce n'était pas lisible. Allons doucement: « Capitaine, réunissez » à l'instant tous mes hommes d'armes... » Avec une compagnie, monseigneur, vous auriez de quo rabattre l'insolence...

FLAVY.

Et le combat de demain?...

D'ORBENDAS.

Je n'y pensais pas.

FLAVY.

A quoi penses-tu donc? je ne t'ai jamais vu si...

D'ORBENDAS, *écrivant toujours très-hâtivement.*

Si bête, n'est-ce pas, monseigneur? c'est toujours ce qui arrive, quand on a le plus besoin d'avoir de l'esprit.

FLAVY.

Enfin, où en es-tu? Dépêchons.

D'ORBENDAS, *se hâtant toujours.*

Où j'en suis?... (*A part.*) Je n'en sais rien.

FLAVY.

Tu te démènes comme un possédé, et tu n'avances pas. Avec la moitié de ce mouvement, un autre...

D'ORBENDAS.

La moitié? (*A part.*) S'il savait que j'écris pour deux!

Flavy va à lui; d'Orbendas fait disparaître son papier secret à lui sous l'autre qu'il montre sans se dessaisir.

FLAVY, *sur son épaule.*

Que de fautes encore! Il faudrait être un diable pour déchiffrer cela.

D'ORBENDAS.

Votre capitaine en est un.

FLAVY.

Continuons, continuons.

D'ORBENDAS.

Oh! si vous restez là, monseigneur, je vais écrire plus mal encore.

FLAVY.

Impossible.

D'ORBENDAS.

Je vous demande pardon.

FLAVY, *allant se rasseoir à gauche.*

Allons, allons.

D'ORBENDAS, *reprenant son manége.*

« Du château et des environs... » Dispensez-vous, monseigneur, j'ai retenu le reste.

FLAVY, *assis à gauche.*

N'est-ce pas, dis-moi, qu'elle est belle, cette jeune fille?

D'ORBENDAS, *improuvant.*

Oh! oh!

FLAVY.

Une grâce, une candeur, et, avec cela, de la vivacité, de l'esprit.

D'ORBENDAS, *à part.*

C'est mon élève. (*Haut.*) Monseigneur devient bien facile.

FLAVY.

Et le comte d'Arménis voudrait.... Où en es-tu?

D'ORBENDAS.

Vous dictez, vous parlez; vous me troublez au dernier point.

FLAVY, *vivement, colère.*

Répète.

D'ORBENDAS, *répétant en désarroi un fragment de son papier furtif.*

« Si monseigneur devient pressant, voici ce qu'il » faut faire. »

FLAVY.

Que dis-tu là?

D'ORBENDAS, *à part.*

Oh! (*Haut, se levant.*) Je dis : Si monseigneur devient trop pressant, voici ce que j'ai à faire : me lever, secouer les doigts (*il les secoue*), faire quelques pas pour me dégourdir et me remettre à la besogne.

Il se rassied.

FLAVY.

Décidément, tu as quelque chose.

D'Orbendas met dans sa poitrine son papier furtif.

D'ORBENDAS.

J'ai fini.

FLAVY, *allant à lui.*

Voici la nuit; donne, que je signe.

D'ORBENDAS.

Voilà.

FLAVY.

Quel griffonnage!

D'ORBENDAS.

Plus je me hâte et moins bien je fais; si vous m'aviez donné une demi-heure.

FLAVY.

Pourquoi pas une heure?

D'ORBENDAS.

C'est ce que je voulais dire.

FLAVY.

Tu vas partir à l'instant.

D'ORBENDAS.

Oui, monseigneur.

FLAVY.

Crève ton cheval, s'il le faut.

D'ORBENDAS.

S'il le faut, oui.

FLAVY.

Il le faut.

D'ORBENDAS.

Je le crèverai! (*A part.*) C'est bien mon intention. (*Haut.*) Et un laissez-passer, monseigneur? La nuit, on n'entre dans vos châteaux qu'au moyen...

FLAVY.

C'est juste... (*Il écrit.*) Voici.

D'ORBENDAS.

Merci.

FLAVY, *fausse sortie.*

Ah! tu diras à Bruno de passer chez moi.

D'ORBENDAS, *rêvant.*

Oui, monseigneur.

FLAVY, *criant.*

Entends-tu?

D'ORBENDAS.

Sans doute.

FLAVY.

Je veux qu'il chante à Marie sa dernière poésie d'amour.

D'ORBENDAS.

Où faudra-t-il aller vous rendre compte de mon message?

FLAVY.

Au donjon de l'Aigle, près de Marie; je n'ouvrirai qu'à toi seul.

Il sort rapidement par le fond, et tourne à gauche; la nuit vient insensiblement.

SCÈNE XIX.

D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE; *puis* BRUNO*.

D'ORBENDAS, *seul.*

J'avais donc deviné ses projets... Oh! ma tête, ma tête!

LA VICOMTESSE, *épanouie, venant de la gauche.*

Me voici, partons.

D'ORBENDAS.

Je vais vous causer, madame, une bien amère douleur.

LA VICOMTESSE.

Quoi?

D'ORBENDAS.

Marie ne part pas; voyez, monseigneur m'a chargé...

Il lui donne le billet qu'a dicté Flavy.

LA VICOMTESSE.

Vous allez partir pour le château de Presle?

D'ORBENDAS.

Oh! que non pas! mais pour le château de votre oncle, le comte d'Arménis; je vais lui dire de se porter ici, avec ses gens, à l'instant même.

LA VICOMTESSE.

Et vous n'avez pas insisté auprès de mon époux?

D'ORBENDAS.

Impossible de discuter avec lui : quand il veut une chose, c'est avec l'inflexibilité du destin.

LA VICOMTESSE, *alarmée.*

Il veut...

D'ORBENDAS.

Du calme, du calme, madame : de là dépend notre salut, si notre salut est possible.

* La V[illegible]

LA VICOMTESSE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

D'ORBENDAS.

Ah! si c'était un autre, un bon coup de poignard... mais je lui ai plusieurs fois sauvé la vie, je ne peux pas détruire mon ouvrage; et puis, il est mon bienfaiteur.

LA VICOMTESSE.

Il n'est pas le mien!

D'ORBENDAS.

J'ai besoin de votre secours pour sauver Marie.

LA VICOMTESSE, *résolue.*

Parlez, que faut-il faire?

D'ORBENDAS, *la conduisant jusqu'à la grille et lui montrant l'extérieur.*

Cette nuit, par cette fenêtre élevée, on jettera ici la clef de cette porte basse, qui conduit au donjon de l'Aigle par un escalier secret.

LA VICOMTESSE.

Ensuite?

D'ORBENDAS.

Vous prendrez cette clef, vous ouvrirez cette porte: c'est par là que j'introduirai le comte d'Arménis et ses gens; mais si j'arrivais trop tard, veillez sur votre fille.

LA VICOMTESSE.

C'est bien.

D'ORBENDAS.

La nuit est déjà profonde; tenez-vous là. (*Désignant le pied de la tour.*) Cette partie du manoir est déserte, vous ne serez pas surprise, tout le monde rentre par la grande porte. (*On entend le son du cor.*) Entendez-vous le signal de la retraite?... j'ai la clef de cette porte-ci, je vais partir.

Il désigne une porte extérieure au mur du fond.

LA VICOMTESSE.

Oh! partez, hâtez-vous!

D'ORBENDAS, *regardant en haut à gauche, à l'extérieur.*

Plus de cinquante pieds... il faut songer à tout.

LA VICOMTESSE, *accablée, pleurant.*

Oh! ma pauvre enfant!

BRUNO, *passant en courant au dehors, de droite à gauche*.*

La retraite! je suis en retard.

D'ORBENDAS.

Bruno?

BRUNO, *en scène.*

C'est vous... (*S'inclinant devant la Vicomtesse.*) Madame...

D'ORBENDAS.

J'ai à te parler.

BRUNO.

Il faut que je rentre; monseigneur m'a ordonné...

D'ORBENDAS.

Je le sais. Tu remettras en secret à Marie ce papier de ma part.

Il lui donne ce qu'il a écrit furtivement pendant la scène avec Flavy.

BRUNO, *pressé.*

Oui, oui.

D'ORBENDAS.

Je compte sur ton zèle, sur ton adresse.

BRUNO.

Ma vie est à vous.

Il sort par le fond à gauche.

D'ORBENDAS, *allant à la Vicomtesse.*

Allons, du courage, madame, nous en avons besoin; une voix secrète me dit que nous sauverons notre fille; car c'est aussi la mienne, madame: plus donc les sombres fantômes du désespoir, mais les riantes visions de l'espérance. Après tout, si jadis j'ai pu, pour monseigneur, enlever des femmes au milieu de leurs châteaux bien défendus, pourquoi ne pourrais-je pas arracher un ange au danger qui le menace? Jadis, c'était Satan qui m'inspirait, aujourd'hui c'est Dieu.

LA VICOMTESSE, *allant se placer à l'extérieur, appuyée contre la porte de la tour.*

Oui, c'est lui qui vous inspire, d'Orbendas; partez donc, et à la garde de Dieu!

D'ORBENDAS.

A la garde de Dieu!

Il sort par la porte du mur au fond. La Vicomtesse s'adosse à la tour et tire son poignard. La toile tombe.

* La Vicomtesse, Bruno, d'Orbendas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

Le donjon de l'Aigle. Salle gothique et polygonale. Porte au fond, sans battans ni portière. On voit, par cette porte, la cage d'un escalier sombre, qui descend de gauche à droite. Au-dessus de cette porte, en ogive, un aigle à ailes déployées, avec cette devise : *Ardua tentat.* Premier plan à gauche, une porte secrète, invisible, qui est censée s'ouvrir au moyen d'un bouton ; deuxième plan du même côté, une fenêtre ; troisième plan du même côté, une porte d'entrée. Premier plan, à droite, une porte ; deuxième plan du même côté, une fenêtre à balustrade extérieure praticable. La balustrade, en fer à cheval, ne doit avoir qu'un pied d'élévation, pour être facilement enjambée. Cette fenêtre est ouverte sur un pan de décor qui doit faire face au public. Une lampe au plafond. Des effigies d'aigles sur les panneaux. De grands médaillons carrés aux murs, avec des sculptures coloriées du temps, représentant des sujets mythologiques où l'aigle figure : l'aigle aux pieds de Jupiter, Ganymède enlevé par un aigle, etc. Des écussons portant les armes de Flavy, d'hermines à la croix de gueules, chargée de cinq quinte-feuilles d'or. Une petite table à droite. L'escalier se termine à cet étage qui est le dernier ; il ne monte plus, il descend. Ne pas consulter la gravure pour ce détail du décor.

SCENE PREMIÈRE.

MARIE, *seule, triste et tremblante, sortant de la chambre à droite.*

Pourquoi monseigneur m'a-t-il fait conduire ici, dans ce lieu élevé, dans le donjon de l'Aigle? Oh! malgré toute cette magnificence, j'ai le pressentiment qu'il doit s'y passer quelque chose d'horrible. (*Désolée.*) Et d'Orbendas qui ne vient pas! et ma mère, où est-elle? Mon Dieu! seule, là, (*désignant la chambre à droite*) dans ma chambre, j'ai peur. (*Regardant à la fenêtre de droite.*) Que la nuit est profonde! il me semblait entendre, sous cette fenêtre, au fond de cet abîme... (*Elle regarde en bas.*) On dirait comme une ombre immobile et debout à la porte du donjon... (*elle recule de terreur jusqu'au fond, et regarde dans l'escalier*) et ici, un escalier tortueux et sombre comme le chemin de l'enfer.. (*Pleurant.*) O mes paisibles nuits de l'abbaye de Sainte-Thérèse, que je vous regrette! Là, je n'étais pas seule, et quand je m'éveillais, j'entendais autour de moi la douce respiration de mes compagnes, et je souriais à l'espérance des joies tumultueuses du jour.

On entend du bruit à la porte d'entrée à gauche ; Marie reste immobile de peur.

SCÈNE II.

BRUNO, MARIE.

BRUNO.

C'est moi! soyez sans crainte.

MARIE, *épanouie.*

L'ami de d'Orbendas!

BRUNO, *vivement, lui donnant le papier que d'Orbendas lui a remis à la fin du quatrième acte.*

Cet écrit de sa part.

MARIE.

Mais où est-il, lui?

BRUNO.

Il est allé prévenir l'oncle de votre mère, le comte d'Arménis, pour qu'il vienne vous délivrer.

MARIE, *épanouie.*

Ah!

BRUNO.

Mais lisez, lisez vite. Monseigneur m'a dit de venir vous chanter une poésie d'amour.

MARIE.

Oh! vous ne me quitterez pas!

BRUNO.

Monseigneur va monter. Il veille en ce moment aux derniers apprêts de son départ pour la bataille de demain, et il fait, sous ses yeux, fermer toutes les portes du manoir, dont il garde les clefs lui-même. Lisez! hâtez-vous!

MARIE, *lisant.*

« Intelligence et courage, ma fille! je veille sur » toi ; mais tout est perdu si tu manques de force » et d'adresse. » (*Parlant.*) J'en aurai. (*Continuant la lecture.*) « Lis ceci bien attentivement lorsque » tu seras seule. »

BRUNO, *vivement.*

On vient!

Marie cache le papier dans son sein. Flavy entre par la porte de gauche ; il est suivi de Melchy qui porte un gros trousseau de clefs qu'il dépose sur une table qui se trouve à droite.

SCENE III.

BRUNO, MELCHY, FLAVY, MARIE.

FLAVY.

Eh bien, Bruno, as-tu commencé de chanter ta ballade?

BRUNO, *troublé.*

Oui, monseigneur.

FLAVY.

Marie ne paraît pas y avoir pris un grand plaisir; car elle est toute troublée.

Sur un signe de Flavy, Melchy et Bruno sortent par la porte d'entrée à gauche.

MARIE.

C'est que, monseigneur, cette heure de nuit, je n'avais pas l'habitude de la consacrer aux choses mondaines... je priais.

FLAVY.

A l'abbaye, oui ; mais maintenant...

MARIE.

Permettez-moi de rentrer dans ma chambre pour remplir ce pieux devoir.

FLAVY.

A la condition que vous reviendrez près de moi, près de votre protecteur.

MARIE.

Mais...

FLAVY.

Sans cette promesse...

MARIE.

Je reviendrai.

Marie entre dans sa chambre, à droite.

SCENE IV.

FLAVY, *seul, rêvant.*

Noble et gracieuse enfant! Mais d'où vient que je manque de résolution près d'elle? Ah! c'est qu'elle ne ressemble pas aux autres femmes!... Oui, malgré les brûlantes inspirations de la nuit et de la solitude, mes sens sont calmes. Mon cœur seul est agité d'un sentiment que je ne connaissais pas... Serait-il donc vrai que, tôt ou tard, dans la vie, il faut éprouver cet amour qui subjugue l'ame sans faire naître d'impétueux désirs? Plus jeune, je n'ai connu que la violence... et aujourd'hui je cherche la témérité, et je ne trouve plus en moi, Flavy le redoutable capitaine, comme ils m'appellent. Oui, je serais même fâché que Marie fût faible comme les autres... Je ne sais ce qui se passe en moi! cette jeune fille n'est-elle que la vaine illusion de ce sentiment nouveau, ou bien est-elle une réalité céleste... J'éprouverai son cœur, je saurai ce qu'elle est... à la femme vulgaire, l'amour qu'elle veut; à l'ange l'hommage qu'il mérite.

SCENE V.

FLAVY, MARIE, *pâle et égarée.*

FLAVY, *à part.*

Comme elle est pâle!

MARIE.

Me voici, monseigneur.

FLAVY.

Marie, est-ce que vous souffrez?

MARIE, *s'évertuant.*

Moi? non, monseigneur.

FLAVY, *désignant la fenêtre de droite.*

Cette fenêtre... l'air de la nuit...

Il va pour la fermer.

MARIE, *vivement.*

Il me ranime au contraire, monseigneur.

FLAVY, *fermant celle de gauche.*

Je puis fermer celle-ci.

Il la ferme.

MARIE, *à part, jetant un coup d'œil sur le trousseau de clefs.*

D'Orbendas le veut : c'est Dieu pour moi. J'aurai la force de triompher de ma terreur.

FLAVY, *s'avançant.*

Marie!...

MARIE.

Monseigneur?

FLAVY.

Dans quelques heures l'ennemi m'attend ; je partirai, je vous quitterai, peut-être pour ne plus vous revoir!

MARIE.

Pourquoi ce pressentiment, monseigneur?

FLAVY.

Marie, si vous m'aimiez, si vous consentiez à me donner une légère preuve de cet amour, oh! alors, je le sens, je reviendrais sain et sauf de la bataille; je vivrais pour vous.

MARIE, *à part.*

Oh! mon courage! mon courage!

FLAVY.

Eh bien! vous ne répondez pas?

MARIE, *cherchant un ton dégagé.*

Doit-on parler d'amour d'une façon aussi sérieuse?

FLAVY.

Quoi!

MARIE.

Doit-on, pour plaire, se préoccuper de sinistres idées?

FLAVY.

Que voulez-vous dire?

MARIE.

Qu'au lieu de craindre une défaite, demain, vous devez espérer une victoire, et passer le temps d'ici là, comme la veille d'un triomphe, joyeusement.

FLAVY, *s'animant.*

Eh bien! oui, plus de pensées de guerre, de bataille ; plus de Français, plus d'Anglais. Qu'il n'y ait ici qu'un homme passionné, une femme jeune et belle, et l'amour entre eux deux, rien de plus, ici, jusqu'à demain... je vous aime.

MARIE, *avec douceur.*

Je vous aime aussi, monseigneur.

FLAVY.

D'amour?

MARIE.

Parlons d'autre chose.

FLAVY.

D'autre chose?

MARIE, *prenant le trousseau.*

N'importe laquelle, pour attendre le jour. Il est bien étonnant, monseigneur, que ce manoir de Montlouvier ait autant de portes.

Elle dépose le trousseau.

FLAVY.

Aussi l'appelle-t-on Montlouvier aux cent portes, comme Thèbes.

MARIE.

Il faut avoir l'habitude pour s'y reconnaître.

FLAVY, *à part.*

C'est une enfant! (*Haut.*) Laissons cela, Marie; un baiser sur votre main?

MARIE.

Non, monseigneur.

FLAVY, *souriant.*

Si je l'exigeais, cependant!

MARIE.

Exiger? non. Supplier, à la bonne heure.

FLAVY.

Eh bien! je vous supplie, Marie.

MARIE, *à part.*

Gagnons du temps. (*Haut.*) Je suis trop bonne; mais j'aime mieux m'en rapporter au hasard que de rendre ma volonté complice de ma faiblesse, en vous accordant ce que vous demandez.

FLAVY, *à part, avec regret.*

Elle faiblit! (*Haut.*) Quelle est votre pensée?

MARIE.

Je connais le nom de toutes les portes du manoir, et je n'ai jamais vu ces clefs.

Elle reprend le trousseau.

FLAVY.

Eh bien?

MARIE.

Convenons, monseigneur, que, toutes les fois qu'une clef désignée par moi, ne sera pas celle de la porte que j'aurai nommée en même temps, vous gagnerez la faveur d'un baiser. (*Elle montre sa main.*) Et qu'au contraire, vous n'aurez rien, toutes les fois que je rencontrerai juste.

FLAVY.

Vous me faites beau jeu. (*A part.*) Mon illusion s'en va; l'homme du passé se réveille!

MARIE, *montrant une clef et la détachant du trousseau.*

Porte franche.

FLAVY, *lui baisant la main.*

Non, porte royale.

MARIE, *déposant cette clef sur la table et en désignant une autre dans le trousseau, et ainsi de suite.*

Ah çà, monseigneur, vous y mettrez de la bonne foi?

FLAVY.

Oui, oui. (*A part.*) Pas si dupe.

MARIE.

Votre parole de gentilhomme?

FLAVY.

Quoi! tu veux?

MARIE.

Sans cela, plus de jeu.

FLAVY.

Je te la donne. (*A part.*) Je suis pris.

MARIE, *montrant une clef.*

Porte de Bourgogne?

FLAVY.

J'ai perdu.

MARIE.

Porte du Bois.

FLAVY.

J'ai du malheur.

MARIE.

Porte du Pape.

FLAVY.

Non, porte du Diable.

Il lui baise la main.

MARIE.

Porte des Cygnes. (*Flavy va pour lui prendre la main. Marie répète.*) Porte des Cygnes?

FLAVY, *s'abstenant et reculant.*

Oui, oui, c'est juste.

MARIE.

Porte des Archers.

FLAVY.

Non, non, porte du donjon de l'Aigle.

MARIE, *très-émue, tendant la main.*

Prenez-en deux, monseigneur, pour avoir attendu. (*Continuant.*) Porte...

FLAVY.

Non, arrêtez.

MARIE.

Ce jeu-là vous ennuie.

FLAVY, *ardent.*

Il me brûle, il m'enflamme; il me remplit le cœur de mille désirs.

MARIE, *à part.*

Mon Dieu! mon Dieu!

FLAVY.

Voyez, Marie: la nuit est sombre, nous sommes seuls. Le silence règne partout.

MARIE, *désignant la porte d'entrée à gauche.*

Excepté dans cette galerie, où j'entends les pas d'une sentinelle.

FLAVY, *allant à la porte.*

Si ce n'est que cela... (*A la sentinelle.*) Sentinelle, rentrez dans votre quartier, rejoignez vos camarades.

MARIE, *à part.*

Cette clef ouvre la porte qui est au bas de cet escalier.

[illegible] sentinelle. Marie vivement détache la clef du donjon de l'Aigle, et la jette par la fenêtre de droite.

FLAVY, *revenant.*

Plus d'indiscret témoin, plus aucun bruit qui arrive à notre oreille, que celui de nos paroles d'amour.

MARIE.

Je me retire, monseigneur; à demain.

FLAVY.

Demain, guerre et alarmes! cette nuit, bonheur et plaisir!

Il la regarde avec passion.

MARIE.

Ah! monseigneur, détournez de moi ces regards: ils me troublent, ils me font peur... Je suis épouvantée...

FLAVY.

Épouvantée? pourquoi?

MARIE.

C'est qu'il me semble que la courtoisie veut qu'un gentilhomme tempère l'ardeur de ses regards devant une femme tremblante, et ne se présente pas à elle avec ces instrumens de combat qui intimideraient la plus résolue.

Elle désigne l'épée et le poignard de Flavy.

FLAVY.

Je suis sans armes; les voici.

Il les donne à Marie.

MARIE, *les prenant et sur le point de les déposer sur la table.*

Trop près de nous encore. Leur aspect rappelle des souvenirs de puissance et de force, et monseigneur, je pense, ne veut pas être ici un maître qui commande?

FLAVY, *galant.*

Un esclave qui obéit.

MARIE, *désignant sa chambre.*

Je vais les porter là. (*Flavy sourit à Marie, et lui fait signe qu'il consènt. A part.*) Oh! il est temps qu'on vienne à mon aide!

Elle entre dans sa chambre.

FLAVY, *à la fenêtre de droite.*

Le jour bientôt va paraître, et un signal de bataille peut se faire entendre d'un moment à l'autre.

SCÈNE VI.

FLAVY, LA VICOMTESSE.

FLAVY, *à la porte de la chambre de Marie.*

Marie! ma belle Marie!...

LA VICOMTESSE, *paraissant à l'escalier du fond, pâle et les cheveux en désordre, à part.*

Mon oncle d'Arménis arriverait trop tard.

FLAVY, *poussant la porte de la chambre.*

Marie! viens!...

LA VICOMTESSE, *près de Flavy.*

Me voici.

FLAVY, *au comble de l'étonnement et de la colère.*

Vous!

LA VICOMTESSE.

Vous ne m'attendiez pas, monseigneur!

FLAVY.

Pourquoi n'êtes-vous point partie, madame?

LA VICOMTESSE.

J'avais à vous parler. J'ai trompé d'Orbendas.

FLAVY.

Mais, pour pénétrer jusqu'à moi...

LA VICOMTESSE.

Voyez s'il ne manque aucune clef à ce trousseau.

FLAVY.

Quoi! Marie...

LA VICOMTESSE.

Elle a fait son devoir, je viens faire le mien.

FLAVY.

Le vôtre?... Vous venez au-devant de ma colère, et puis vous vous plaignez d'en éprouver les effets...

LA VICOMTESSE.

Ce n'est pas de votre colère que je me plains, c'est de votre amour pour cette jeune fille...

FLAVY.

Encore!

LA VICOMTESSE.

Toujours! jusqu'à ce que je meure!...

FLAVY.

Sortez, madame.

LA VICOMTESSE.

Je ne sortirai pas que vous n'ayez remis cette jeune fille entre mes mains.

FLAVY.

Sortez, vous dis-je... Nous nous avilissons tous deux, et c'est vous qui le voulez...

LA VICOMTESSE, *avec énergie.*

Je vous dis, monseigneur, qu'il me faut remettre cette jeune fille.

FLAVY.

Jamais!

LA VICOMTESSE.

Jamais!... C'est que je viens pour te dire un mot qui épouvantera ton amour; ce mot me sera mortel... tu me tueras, Flavy... mais tu respecteras cette jeune fille.

FLAVY.

Vous tuer!... moi!... pour d'injurieuses paroles qui n'excitent que ma pitié!

LA VICOMTESSE.

Ne me force pas de dire ce mot; car il te sera mortel aussi peut-être...

FLAVY.

Ah! c'en est trop, madame!... prétendre m'intimider par la menace... Je reconnais dans la témérité de vos paroles les encouragemens secrets de votre oncle, le comte d'Arménis. C'est vous, je le sais, qui l'avez fait prévenir; mais je ne le crains pas, je l'attends, je le brave, qu'il vienne!

LA VICOMTESSE.

Tu ne veux pas renvoyer cette enfant à l'abbaye de Sainte-Thérèse?

FLAVY, *furieux.*

De par votre oncle! non, madame.

LA VICOMTESSE, *terrible.*

Et de par moi?

FLAVY, *de même.*

De par vous!...

LA VICOMTESSE.

Ah! c'est que je puis te parler ainsi!...

FLAVY, *de même.*

Vous pouvez?...

LA VICOMTESSE.

Veux-tu savoir pourquoi?

FLAVY, *impatient et colère.*

Oui, pourquoi?

LA VICOMTESSE.

Parce que je suis...

FLAVY.

Parce que vous êtes?...

LA VICOMTESSE.

Parce que je suis...

FLAVY, *avec fureur.*

Parce que vous êtes insensée!

LA VICOMTESSE, *lui prenant le bras et le faisant tourner vers elle.*

Parce que je suis sa mère!

FLAVY.

Sa mère!

LA VICOMTESSE.

Oui, tiens, lis cette lettre de mon frère; et puis tue-moi; mais respecte Marie, elle est ma fille!

Elle lui donne la lettre de son frère, qu'elle a montrée à Martha, au premier acte. Marie paraît à la porte de sa chambre.

FLAVY, *parcourant la lettre.*

Votre fille! Marie, votre fille! oui, oui, oui... (*Au comble de la rage.*) Et vous restez là, et vous ne fuyez pas, et vous ne tremblez pas!

LA VICOMTESSE, *fière et calme.*

Non.

FLAVY, *s'avançant sur elle.*

Et vous ne lisez pas votre arrêt dans mes yeux!

MARIE, *s'interposant*[*].

N'en croyez rien, monseigneur; cette femme n'a aucun droit sur moi, sa jalousie l'égare. Elle ne m'est rien, elle n'est pas ma mère. (*La repoussant.*) Vous n'êtes pas ma mère!

LA VICOMTESSE, *courant à elle.*

Je ne suis pas ta mère!

MARIE, *avec effort.*

Non, non, je ne vous connais pas, je...

Elle succombe à l'effort de ce pieux mensonge, et laisse tomber sa tête sur la poitrine de sa mère.

LA VICOMTESSE, *l'embrassant.*

Regardez, regardez, monseigneur, si je ne suis pas sa mère!

FLAVY.

Malédiction sur vous!

MARIE.

Sur vous, sur vous seul, monseigneur; car vous avez fait le malheur de ma mère.

La Vicomtesse effrayée fait passer Marie à sa droite[**].

FLAVY, *à la Vicomtesse.*

Et vous osiez être jalouse! et vous avez, pendant douze ans, joué une abominable comédie, pour me faire croire à votre amour!

LA VICOMTESSE.

Oh! si vous vouliez m'entendre! Un homme implacable comme vous, sourd comme vous aux prières d'une jeune fille éperdue, le chevalier d'Eurondel, il y a dix-huit ans...

FLAVY.

Qui? lui! ce misérable, cet Anglais, le père de votre fille! Oh! ma rage s'en augmente, et veut plus qu'une vengeance ordinaire. (*Il déchire la lettre que lui a remise la Vicomtesse.*) Aucune trace ne restera de cet outrage, aucune, entendez-vous?

LA VICOMTESSE.

Je suis résignée à mon sort, ma fille est sauvée!

[*] La Vicomtesse, Marie, Flavy.

[**] Marie, la Vicomtesse, Flavy.

FLAVY.

Votre fille! elle aussi m'a indignement joué... Elle savait le secret de sa naissance, et là, il n'y a qu'un instant, elle m'a laissé me dégrader, quand je n'éprouvais auprès d'elle qu'un sentiment nouveau pour moi; lorsque je regrettais qu'elle consentît à m'entendre; lorsque je désirais qu'elle me repoussât, dût-elle le faire avec mépris.

MARIE.

Vous désiriez du mépris? c'est de la haine que vous m'inspiriez.

LA VICOMTESSE, *voulant arrêter Marie.*

Ma fille!

FLAVY, *à Marie.*

Vous sortirez d'ici à l'instant même; je vous chasse. (*Amèrement.*) Embrassez votre *noble* mère pour la dernière fois.

LA VICOMTESSE.

Oh! chassez-moi aussi, je vous abandonne tous mes biens. Ma fille et moi, nous passerons à l'étranger; je changerai de nom, et jamais ce secret fatal...

FLAVY.

Vous chasser, vous? vous laisser la vie, vous rendre la liberté en retour de mon déshonneur, pour que vous alliez rejoindre votre Anglais!

LA VICOMTESSE, *suppliant.*

Ah! monseigneur, si vous consentiez...

FLAVY, *frémissant.*

Dites à votre fille de sortir sur-le-champ, madame, dites-le-lui! hâtez-vous, hâtez-vous, croyez-moi, si vous l'aimez!

MARIE, *énergique et exaltée.*

Oui, monseigneur, je vais sortir, je vais me séparer de ma mère.

LA VICOMTESSE, *vivement à Marie, après avoir regardé Flavy qui frémit.*

Oui, va-t'en, Marie, va-t'en, laisse-moi!

MARIE.

Adieu, monseigneur, noble chevalier, capitaine des armées du roi de France, je vais dire partout vos merveilleuses prouesses.

LA VICOMTESSE, *allant à elle.*

Ma fille! ma fille!

FLAVY, *à Marie.*

Sortez! sortez!

MARIE.

Ah! vous croyez peut-être que j'ignore votre histoire? Je la sais toute, monseigneur, et je puis la raconter sur mon chemin. Vaillant gouverneur de Compiègne, vous souvient-il de Jeanne d'Arc?

FLAVY, *frémissant.*

Quoi! cette calomnie qu'on ose à peine murmurer à voix basse...

MARIE.

C'est une vérité que j'oserai dire tout haut.

FLAVY.

Malheur, malheur à vous!

LA VICOMTESSE.

Tais-toi, oh! tais-toi!

[illegible] à gauche

MARIE, *passant vivement du côté de Flavy**.

Je veux aller criant partout : Jeanne d'Arc, après une héroïque défense, poursuivie par les Anglais, s'en revenait chercher un abri dans Compiègne. Le gouverneur, Guillaume de Flavy, jaloux de la gloire d'une jeune fille, refusa de lui en ouvrir les portes, et cet ange sublime des batailles fut pris et immolé par les Anglais. Son assassin, c'est Guillaume de Flavy, Flavy le lâche et le tueur de femmes!

FLAVY, *à la porte d'entrée à gauche.*

Norval! Norval!

LA VICOMTESSE, *courant à Flavy.*

Monseigneur, pitié, pitié pour ma fille!

FLAVY, *amer et poignant.*

Elle ne vous quittera pas, madame! (*Norval paraît avec des hommes à la porte d'entrée, à gauche.*) Placez quelques hommes au milieu de cet escalier, à la cinquantième marche, (*il désigne le fond*) et ne permettez à personne de monter ou de descendre sans un laissez-passer de ma main.

Les Soldats et Norval descendent l'escalier tortueux du fond : Flavy sort par la gauche.

SCENE VII.

MARIE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *désespérée.*

Ah! ma fille, ma fille, pourquoi donc as-tu irrité cet homme? pourquoi as-tu blessé l'orgueil de cet homme qui est tout orgueil?

MARIE, *attendrie et dévouée.*

Parce que j'avais peur qu'il me séparât de vous, ma mère.

LA VICOMTESSE.

Et en attirant sur toi sa haine et sa colère, tu n'as pas eu peur de mes angoisses, de mes tortures, de mon désespoir?

MARIE, *jouant le calme.*

Mais, ma mère, tout n'est pas désespéré, et d'Orbendas...

LA VICOMTESSE.

Il arrivera trop tard...

MARIE, *écoutant.*

Si c'était lui!

LA VICOMTESSE, *voyant paraître Melchy à la porte d'entrée à gauche.*

Melchy!

MARIE.

Oh! ma mère, j'ai peur!

SCENE VIII.

MELCHY, LA VICOMTESSE, MARIE.

MELCHY, *triste.*

Madame... je viens...

LA VICOMTESSE.

Vous venez...

* La Vicomtesse, Marie, Flavy.

MELCHY.

Chargé par monseigneur...

LA VICOMTESSE.

Savez-vous ce qu'il a décidé de notre sort?

MELCHY.

Monseigneur m'a ordonné de venir vous l'apprendre.

LA VICOMTESSE.

Oh! parlez, parlez.

MELCHY, *désignant Marie.*

Je n'ose...

LA VICOMTESSE.

Retire-toi, Marie.

MARIE, *jouant le calme.*

Moi! je ne crains pas... je reste, je puis tout entendre.

LA VICOMTESSE.

Eh bien?

MELCHY.

Monseigneur a fait dire à tous ses gentilshommes de se tenir prêts à partir pour marcher contre les Anglais. Le signal du départ sera donné par deux coups de beffroi. Ce sera aussi celui qui avertira deux hommes armés de monter ici.

LA VICOMTESSE.

Oh!

MELCHY.

Ainsi, madame, quand vous entendrez... recommandez votre ame à Dieu... Et puis, pardonnez-moi si...

Il sort par la gauche sur un signe de la Vicomtesse, qui l'empêche de continuer.

SCENE IX.

LA VICOMTESSE, MARIE.

LA VICOMTESSE, *désolée, éperdue.*

Oh! c'est horrible! Et ne pas mourir de tant de terreur, de tant de désespoir! ne pas mourir de la pensée qu'on va venir pour tuer votre fille, pour la tuer, là, sous vos yeux!

MARIE, *se jetant dans ses bras.*

Ma mère!

LA VICOMTESSE, *après mille agitations, s'assied; Marie est à genoux devant elle.*

Dis-moi, ma fille, mon enfant, maintenant que toute espérance est perdue, ma fille, n'empoisonnons pas ces derniers momens par d'inutiles craintes. Oh! ma fille, si tu avais du courage, du courage pour braver la mort; si j'étais sûre que l'aspect de ces deux hommes ne t'arrachât pas un de ces cris qui déchirent le cœur d'une mère... oh! vois-tu, je serais tranquille; car bientôt ces tourmens auront cessé, bientôt Flavy sera impuissant à nous faire souffrir. Nous serons sous la main de Dieu.

MARIE.

Oh! si vous étiez loin d'ici, ma mère, si j'étais seule, j'aurais du courage.

LA VICOMTESSE, *dissimulant.*

Oh ! ne tremble pas pour moi, Marie. Je serais calme, si je te voyais forte et résolue... je suis calme, tranquille, tu vois... Mourir ! mourir! cela n'est qu'un moment ; mais vivre, vivre dans les alarmes, dans les angoisses, dans les terreurs, oh! cela est éternel. (*Désignant la gauche.*) Bientôt, Marie, quand nous aurons prié Dieu, Dieu qui permet qu'on désespère de la miséricorde des hommes, mais non pas de la sienne ; Dieu qui punit les ames qui montent à regret vers lui... quand nous aurons prié, ma fille, au signal convenu, un bruit lointain se fera entendre... ce bruit s'approchera peu à peu... une porte s'ouvrira, nous entendrons des pas sourds dans cette galerie ; puis, un moment après, deux hommes... (*Poussant un cri.*) Ah !

MARIE.

Ma mère !

LA VICOMTESSE.

J'avais cru les entendre !

Elles se lèvent.

MARIE, *désolée.*

Mon Dieu, d'Orbendas ! il ne vient pas ! *

LA VICOMTESSE, *désolée.*

Ah ! c'est trop attendre, c'est trop souffrir, c'est trop mourir... Ces deux hommes seront seuls. Flavy ne sera pas là pour leur inspirer sa haine, je me jetterai à leurs pieds. Ils ont une mère, je leur parlerai de leur mère... Viens, Marie, que je reçoive tes embrassemens. (*Elle la dévore de caresses en pleurant.*) Viens, que je te contemple avec ivresse ; viens, ma pauvre fille, si jeune et si belle, et dont mon cœur aura si peu joui... Dis-moi, ma fille, tu m'aimes, tu ne me maudis pas, tu me pardonnes ta destinée?

MARIE.

Pardonnez-moi la vôtre, ma mère.

Deux coups de beffroi à trois secondes l'un de l'autre.

LA VICOMTESSE, *debout comme une statue.*

Oh !

MARIE.

Perdues !

La Vicomtesse et Marie reculent lentement vers la chambre de droite, en regardant avec effroi la porte d'entrée à gauche, qui s'ouvre peu à peu.

SCENE X.

D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE, MARIE, *puis* MELCHY *et* UN HOMME.

D'ORBENDAS, *qu'on ne voit pas encore, dit dans l'escalier du fond.*

Voilà mon laissez-passer... (*Il paraît au fond. A part.*) Le comte d'Arménis et ses gens ne peuvent être ici que dans une heure. J'arrive à temps.

Il dépose son manteau sur un siége près de la fenêtre de droite : ce manteau enveloppe un objet qu'on ne voit pas. La Vicomtesse et Marie poussent un cri de joie étouffé en entendant et voyant d'Orbendas, qui leur fait signe [illegible]-trer dans la chambre de droite, et de le laisser seul [illegible] deux assassins qui paraissent à la porte d'entrée à gauche.

MARIE, *à la Vicomtesse, avec foi.*

Oh ! je comptais sur lui !

LA VICOMTESSE, *bas à Marie, avec espérance.*

Viens, viens, ma fille.

Elles disparaissent. En même temps se montrent Melchy et l'Homme se partageant une bourse.

SCENE XI.

UN HOMME, MELCHY, D'ORBENDAS.

MELCHY.

Ah ! te voilà? Monseigneur se plaint de ton retard.

D'ORBENDAS, *se possédant.*

Je vous attendais.

MELCHY.

Nous voici.

D'ORBENDAS.

C'est bien.

MELCHY.

Monseigneur ne nous a donné que dix minutes pour lui annoncer (*désignant la fenêtre de gauche*) que notre salaire est gagné. Tu perds cinquante ducats. Voici ton remplaçant.

Il désigne l'Homme.

D'ORBENDAS.

Soit. Je me contenterai de l'honneur de diriger l'opération.

MELCHY.

Hâtons-nous. La réflexion ne vaut rien dans ces sortes d'affaires.

D'ORBENDAS, *à part.*

Les attaquer ensemble, imprudence ! Ne donnons rien au hasard.

MELCHY.

A l'œuvre donc !

D'ORBENDAS, *avec un trouble qu'il maîtrise à peine.*

Est-ce que la jeune fille est condamnée aussi ?

MELCHY.

Condamnée.

D'ORBENDAS, *se maîtrisant.*

Quel est le plus brave de vous deux ?

MELCHY, L'HOMME, *ensemble.*

Moi.

D'ORBENDAS.

Vous êtes sur la même ligne.

MELCHY.

Dépêchons.

* Note pour les directeurs de province. On peut passer jusqu'à *Pardonnez-moi la vôtre, ma mère*, inclusivement.

D'ORBENDAS.

Qui veut se charger de Marie?

L'HOMME, *s'avançant.*

Moi!

MELCHY, *à part.*

J'aime mieux que ce soit lui.

D'ORBENDAS *, *poussant un bouton à gauche, une porte secrète s'ouvre, à part.*

Aux oubliettes. (*Haut, à l'Homme*): Eh bien! la jeune fille est ici (*désignant le cabinet de gauche*); la mère est là (*à droite; à l'Homme*): entre, et tu auras le salaire que tu mérites. (*L'Homme entre à gauche; à part.*) Devant Dieu soit son ame, s'il en a une.

La porte se ferme d'elle-même.

MELCHY, *après hésitation, le poignard à la main.*

Allons.

Il marche vers la droite.

D'ORBENDAS, *l'arrêtant.*

Melchy?

MELCHY.

Eh?

D'ORBENDAS.

Où vas-tu?

MELCHY, *montrant son poignard.*

Dire à la vicomtesse de faire sa prière, et puis...

D'ORBENDAS, *à voix basse très-accentuée.*

Et moi, je te dis de faire la tienne, et puis...

Il lui arrache son poignard, et l'en menace.

MELCHY, *effrayé.*

Qu'est-ce que cela signifie?

D'ORBENDAS, *de même.*

Que je prétends sauver la vicomtesse et Marie! Cela veut dire que toucher à une de ces deux femmes, c'est vouloir mourir.

MELCHY.

Grand Dieu!

D'ORBENDAS.

Ne tremble pas ainsi, et réponds-moi.

MELCHY.

Parle.

D'ORBENDAS.

As-tu une conscience, Melchy?

MELCHY, *embarrassé.*

Mais je...

D'ORBENDAS, *vivement.*

C'est bien, tu doutes; tu es sincère... Ce n'est donc point par la conscience qu'il faut te prendre, mais par la peur.

MELCHY, *d'une voix étouffée par la crainte.*

Au secours!

D'ORBENDAS, *le poignard levé.*

Un second cri, et tu es mort!

MELCHY.

Je me tais.

D'ORBENDAS.

Combien de temps t'avait donné monseigneur pour ta noble expédition?

* D'Orbendas, l'Homme, Melchy.

MELCHY.

Dix minutes.

D'ORBENDAS.

Elles sont écoulées.

MELCHY.

Alors, je m'en vais...

D'ORBENDAS, *désignant la gauche.*

Oui, tu vas, de cette fenêtre, crier à monseigneur qu'il est vengé, afin qu'il ne monte pas.

MELCHY.

Mais si monseigneur vient à savoir...

D'ORBENDAS.

Il ne te fera pas un pire parti que celui que je vais te faire, si tu résistes.

FLAVY, *du dehors à gauche, dans la cour.*

Melchy? Melchy?

D'ORBENDAS*, *poussant Melchy à la fenêtre, sans se montrer.*

Réponds ce que j'ai dit.

Il tient son poignard levé sur lui.

MELCHY, *criant à la fenêtre, de haut en bas.*

Monseigneur, vos ordres sont exécutés.

D'ORBENDAS, *toujours le poignard à la main et sans se montrer à la fenêtre.*

C'est bien; pousse les volets.

MELCHY, *fermant les volets.*

Voilà.

D'ORBENDAS, *le prenant par la main.*

Et maintenant, viens.

MELCHY.

Que veux-tu faire de moi?

D'ORBENDAS.

Un reclus.

Il ouvre la petite porte de gauche en poussant le bouton.

MELCHY, *reculant.*

Mais c'est l'enfer!

D'ORBENDAS.

Eh bien! un réprouvé, tu seras chez toi.

MELCHY.

Tu veux donc me tuer?

D'ORBENDAS.

Non; mais te mettre hors d'état de nuire à mes projets. Trois pas en avant, et c'est fait de toi... Tourne à gauche, et tu n'as rien à craindre.

MELCHY.

Mais...

D'ORBENDAS.

Pas de discussion... Mort ou enfermé!

MELCHY.

Mais quand sortirai-je?

D'ORBENDAS, *le poussant.*

Quand Dieu voudra.

MELCHY.

Et s'il ne veut jamais?

D'ORBENDAS.

Il est le maître.

Au moment où il va pousser Melchy, la Vicomtesse l'appelle.

* Melchy, d'Orbendas.

SCENE XII.

Les Mêmes, LA VICOMTESSE, *puis* **FLAVY.***

LA VICOMTESSE.

Au secours, d'Orbendas! l'émotion va tuer ma fille!

Elle désigne la chambre.

D'ORBENDAS, *quittant Melchy.*

Marie!

MELCHY, *à la fenêtre de gauche.*

D'Orbendas est un traître!

Il cherche à gagner la porte au-dessus.

D'ORBENDAS, *le frappant de son poignard et le jetant à terre. Melchy est mort.*

Misérable!

LA VICOMTESSE.

Oh!

D'ORBENDAS, *troublé.*

Malédiction!... Monseigneur averti... Marie défaillante!... Plus assez de temps pour vous sauver toutes deux!

LA VICOMTESSE, *allant à la porte de gauche.*

Sauvez, sauvez ma fille!

D'ORBENDAS.

Oh! j'ai pensé à tout! (*Il ouvre son manteau et découvre une échelle de corde. Il la jette en dehors de la fenêtre de droite, au-dessus de la balustrade où elle est retenue par des crochets.*) Veillez à cette porte (*de gauche*)! Madame, le salut de Marie dépend de quelques instans!

LA VICOMTESSE, *exaltée, tirant son poignard.*

Oui, oui, allez; j'aurai le courage d'une mère!

D'ORBENDAS, *entrant dans la chambre de droite.*

Marie! ma pauvre Marie!

Il disparaît.

LA VICOMTESSE, *prêtant l'oreille.*

O ciel! j'entends!... (*Criant.*) D'Orbendas, hâtez-vous!

D'ORBENDAS, *portant Marie dans ses bras.*

Marie revient à elle!... Soyez sans crainte; j'ai force et courage, et le ciel est pour nous!

Il enjambe la balustrade et descend graduellement.

LA VICOMTESSE, *criant à d'Orbendas.*

Monseigneur est là!

FLAVY, *dans la coulisse.*

Melchy!

LA VICOMTESSE, *poussant la porte de gauche.*

Trop tard! trop tard!... arrêtez! arrêtez!

FLAVY**, *paraissant à la porte de gauche,*

Vivante!... trahison!... Où est-il donc, ce lâche d'Orbendas?

LA VICOMTESSE, *reculant vers la fenêtre de droite.*

Grâce! grâce!

* Melchy, D'Orbendas, la Vicomtesse.

** Melchy, Flavy, la Vicomtesse.

FLAVY, *désignant la fenêtre de droite.*

Là!... c'est là!

LA VICOMTESSE, *à la fenêtre.*

Suspendus encore sur l'abîme!... Pitié!

FLAVY.

Qu'ils périssent tous deux!

LA VICOMTESSE, *le repoussant.*

Pitié, pitié pour ma fille!

FLAVY, *luttant.*

Livrez-moi donc passage!

LA VICOMTESSE.

Ma fille va périr! (*Elle tire son poignard.*) Le désespoir m'égare, et ce poignard... (*Jetant un coup d'œil à la fenêtre.*) Sauvée!

FLAVY.

Enfer!

LA VICOMTESSE.

Maintenant, tiens, punis-moi de t'avoir épargné un crime... Prends cette arme fatale (*Flavy prend le poignard*) que j'arrachai au chevalier d'Eurondel.

FLAVY, *sur le point de frapper la Vicomtesse.*

Quoi! ce poignard!...

LA VICOMTESSE.

Il porte la devise et le nom de l'infâme!

Il regarde le poignard.

FLAVY, *plus troublé.*

Oui, oui!... O ciel! et quand lui avez-vous arraché ce poignard?

LA VICOMTESSE.

Il y a dix-huit ans.

FLAVY, *vivement.*

Où donc, où donc?

LA VICOMTESSE.

Dans le monastère de Pizzerol.

FLAVY.

Une nuit, au milieu des ténèbres?

LA VICOMTESSE.

Oui, oui, et une voix trompeuse m'avait dit en rêve qu'un jour j'en frapperais le lâche qui m'a déshonorée.

FLAVY, *lui présentant le poignard.*

Vous pouvez l'en frapper, madame.

LA VICOMTESSE.

Quoi!

FLAVY.

Oui, la veille de cette horrible nuit, j'avais, dans une rencontre, pris au chevalier son épée et ce poignard.

LA VICOMTESSE, *égarée d'espérance et de joie.*

Flavy!... est-il possible!... Flavy! mais alors ma fille....

FLAVY.

Ah! courons! Marie! Respectez les jours de Marie.

LA VICOMTESSE.

Elle fuit avec d'Orbendas! elle est sauvée!

FLAVY.

Elle est perdue. Toutes les issues gardées, ordre de tuer tout ce qui se présentera.

LA VICOMTESSE, *courant à la fenêtre de droite.*

Désolation!... Marie! d'Orbendas!

FLAVY, *çà et là.*

Marie... arrêtez.

LA VICOMTESSE.

Marie!

SCENE XIII.

FLAVY, D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE, MARIE, *puis* DES SOLDATS *à toutes les portes.*

D'Orbendas et Marie viennent du fond.

D'ORBENDAS.

Rassurez-vous, madame, les gens du comte d'Arménis et un détachement de l'armée française viennent d'entrer dans ce manoir, et se rendent ici.

MARIE.

Je n'ai pas voulu partir sans vous, ma mère.

Ici les Soldats paraissent et restent au fond; quelques-uns portent des torches allumées.

LA VICOMTESSE, *prenant Marie**.

Viens, Marie, viens te jeter aux genoux de ton...

Marie résiste, la Vicomtesse va à Flavy.

FLAVY, *l'arrêtant, bas.*

Taisez-vous! qu'elle ignore à jamais!... je ne mérite pas de l'appeler ma fille! (*Allant à Marie, avec une profonde émotion.*) Marie, noble et bonne Marie, pardonnez-moi: vous allez partir avec la vicomtesse pour le château du comte d'Arménis.

MARIE, *touchée.*

Oh! monseigneur!

FLAVY.

Quant à moi, d'Orbendas, l'ennemi m'attend, je vais marcher à lui... (*On entend le canon.*) L'Anglais approche!... que la gloire purifie ces journées de désolation et de violence...

D'ORBENDAS, *heureux.*

Oui, monseigneur, et bientôt de retour...

FLAVY, *bas à d'Orbendas.*

Ce n'est pas la gloire que je vais chercher, c'est la mort!

Il jette un regard de regret à la Vicomtesse et à Marie, qui sont heureuses, et il fait un mouvement pour sortir. — La toile tombe.

* D'Orbendas, Flavy, Marie, la Vicomtesse.

FIN.

12 Février 1839.

Je remercie de leur puissant concours au succès du drame *Le Manoir de Montlouvier* :

Mlle Georges, cette imposante et numismatique beauté de la tragédie antique, cette personnification si vivante et si animée du drame contemporain, Clytemnestre-Borgia, qui brillerait encore au Théâtre-Français, si le Théâtre-Français savait remettre à son front la radieuse étoile qu'il en a laissé tomber.

Mlle Théodorine, cette jeune et belle comédienne, si vraie, si gracieuse à la fois et si spirituelle; si touchante et si énergique; ce talent si complet déjà et cependant si prometteur encore.

Mlle Georges cadette, l'abbesse de Sainte-Thérèse, si habile, si digne, si noble, si distinguée, qui a su faire un rôle d'une scène.

M. Mélingue, le mauvais ange des Marana, le bon ange des Flavy, toujours si brillant, si vigoureux, si dramatique, mais à qui l'occasion avait manqué jusqu'à ce jour, par la nature de son emploi, de révéler avec éclat un talent de haute comédie que les esprits pénétrans avaient soupçonné en lui, et dont il vient d'être atteint et convaincu, au premier chef, et à l'unanimité, sans circonstances atténuantes, devant un jury de deux mille personnes. M. Mélingue ressemble au type *bifrons* de la Fable, qui riait d'un côté et qui pleurait de l'autre. C'est le double masque du théâtre grec.

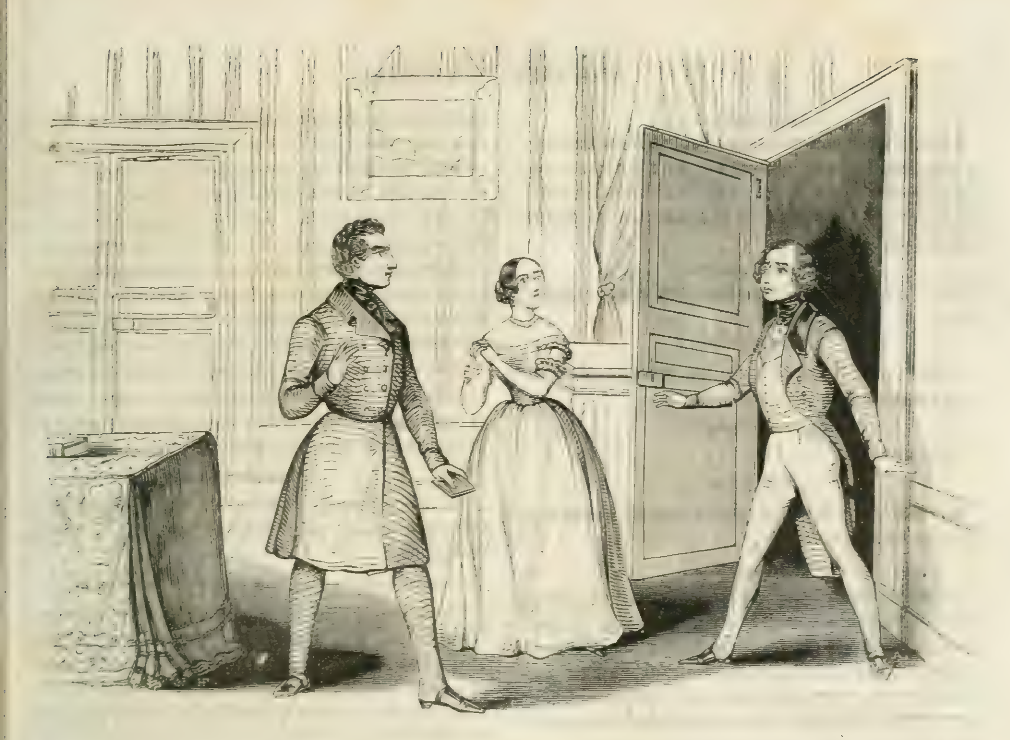
M. Grailly, comédien plein de chaleur et de spontanéité, chargé du rôle le plus difficile de la pièce, celui qui demandait tout ensemble de l'emportement et de la mesure, et qui a tourné la difficulté en vrai coureur des jeux olympiques, avec une intelligence exquise et un rare bonheur.

M. Tournan, si fin, si délié, si comique.

Et aussi, chargés des petits rôles, dont ils se sont acquittés à la satisfaction de tous, M. Albert, Mmes Dupont et Cordier, MM. Émile Dupuis, Héret, Hippolyte, etc.

ROSIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE IX.

MARIE RÉMOND,

DRAME EN TROIS ACTES,

par MM. Cockroy et Anicet-Bourgeois,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 13 AVRIL 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS*
M. DAUBERVILLE (père noble).	M. FONTENAY.	Mme LAMBERT (mère noble . . .	Mme GUILLEMIN
VALLIER (premier rôle	M. HIPPOLYTE.	MARIE RÉMOND (jeune première).	Mlle A. FARGUEIL
ÉDOUARD RÉMOND (jeune premier).	M. E. TAIGNY.	GABRIELLE D'AUBERVILLE ingénue).	Mme TAIGNY.
DE BEAUMONT (2e jeune premier).	M. FRADELLE.	THÉRÈSE (utilité).	Mme RAVEL.
GUSTAVE (utilité).	M. BALLARD	UN DOMESTIQUE.	M. CAMIADE.
CHARLES (utilité).	M. BERGER.		

La scène se passe à Paris, en 1839. Au premier acte, chez M. d'Auberville ; aux deuxième et troisième, chez Remond.

ACTE PREMIER.

Le cabinet de M. Dauberville, ouvrant au fond sur une riche galerie. Au lever du rideau, des domestiques placent des tables de jeu et achèvent d'enlever des cartons, des papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, *puis* DAUBERVILLE, BEAUMONT.

GABRIELLE, *aux domestiques.*

Ces cartons dans mon boudoir avec les livres... ayez soin de n'égarer aucun papier et déposez-les dans ma chambre : vous savez dans quel ordre je les ai rangés ? Allez !

Les domestiques sortent.

DAUBERVILLE, *qui entre avec Beaumont.*

Comment ! jusqu'à mon cabinet ? tu as tout envahi ! Oh ! je te demande grâce pour cette pièce.

GABRIELLE.

C'est impossible, mon père, je ne peux pas m'en passer.

DAUBERVILLE.

Impossible ? quand tu as trois salons et ma galerie?

GABRIELLE.

Tenez : voici comment j'ai disposé mon champ de bataille. Dans le petit salon, la bouillotte, le whist, les émotions, le jeu ; dans les autres, le bal, l'orchestre, le plaisir ; ici la banque, la bourse et la politique.

DAUBERVILLE.

Oui, tu leur as donné la plus petite place possible.

GABRIELLE.

Comme étant ce qui vous intéresse le plus et ce qui nous amuse le moins.

DAUBERVILLE.

C'est juste.

GABRIELLE.

Ah ! mon père, la politique n'a pas à se plaindre; elle sera très-bien ici.

BEAUMONT.

Permettez-moi, ma cousine, d'admirer, plus encore que le bon goût de vos préparatifs, l'ordre parfait avec lequel vous les avez dirigés. Je vous ai vue présider à tout sans trouble, sans embarras; et certes, pour une jeune personne sortant de pension, c'était une tâche bien lourde et bien difficile.

GABRIELLE.

Vous me flattez, mon cousin. Je crains bien de n'avoir de long-temps ce calme, ce sang-froid dont vous me félicitez. Mes apprêts de bal me préoccupent malgré moi beaucoup plus que vous ne paraissez le croire, et la preuve, c'est que je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de ma tante.

BEAUMONT.

Ma mère est toujours un peu souffrante, et je crains qu'elle ne puisse venir ce soir. Sa santé demande de si grands ménagemens ! on lui recommande le calme le plus complet, et pour cela on veut qu'elle passe six mois à son château de Beaumont.

DAUBERVILLE.

Elle y sera souvent seule, si tu tiens toujours à faire ton voyage d'Italie.

BEAUMONT.

Aussi eût-elle désiré d'emmener avec elle quelqu'un qui eût bien voulu lui tenir compagnie, et lui faire de temps à autre quelques lectures.

GABRIELLE.

D'abord, nous irons la voir souvent, mon cousin : c'est si près de Paris !

BEAUMONT.

J'y compte; et cependant je ne m'éloignerai pas sans inquiétude... elle a besoin de tant de soins! Tenez, je l'avoue, ce soir même je serais resté auprès d'elle, si je n'avais craint de désobliger mon oncle en lui manquant de parole.

DAUBERVILLE.

Cela m'eût en effet beaucoup contrarié. La santé de ma sœur n'a rien d'alarmant. Tu sais, mon cher ami, que je t'ai toujours aimé comme un fils; eh bien! le jour où pour la première fois ma fille fait les honneurs de ma maison, il m'eût été pénible de ne pas t'avoir à mes côtés. Tu as vingt-quatre ans, Alfred : jusqu'ici la lenteur et l'importance de ton éducation diplomatique t'ont laissé dans la classe des jeunes gens dont la position n'est pas encore fixée ; tes études sont terminées enfin ; cette soirée est presque pour toi ce qu'elle est pour ma fille : une entrée dans le monde. Une nouvelle carrière s'ouvre devant vous : aussi je vous dois à tous deux des préceptes pour le présent et des conseils pour l'avenir.

BEAUMONT.

Je les recevrai, mon oncle, comme une nouvelle preuve de votre bienveillance et de notre amitié.

DAUBERVILLE, *un peu à part, à Beaumont.*

Mon cher Alfred, je ne te tiendrai plus aujourd'hui le langage que je te tenais autrefois : te voilà dans l'âge où l'amour est un besoin du cœur, et quand un jeune homme a ta grâce, ton esprit et ta figure, il est tout simple qu'il tire parti de ses avantages. (*Confidentiellement à sa fille.*) Ma chère amie, je ne te parlerai plus comme à un enfant : à ton âge, vois-tu, une jeune personne doit avant tout se défier de son cœur, et, lorsqu'elle a, comme toi, le bonheur d'être spirituelle et jolie, elle est par ses qualités mêmes plus exposée qu'une autre.

BEAUMONT, *à lui-même.*

Il paraît que nous avons chacun notre part de morale.

DAUBERVILLE.

Je vous parle à tous deux avec la sagesse et la prévoyance d'un père. (*Plus bas et en souriant, à Beaumont.*) Mon cher ami, j'ai eu vingt ans aussi, je sais ce qu'il faut accorder à la jeunesse; va, cherche à plaire, plais, sois aimé, c'est de ton âge ; seulement ne fais jamais de l'amour une chose sérieuse, et songe que les folies d'un jeune homme ne sont pardonnables qu'autant qu'elles n'entravent pas son avenir.

GABRIELLE, *à elle-même.*

Je voudrais bien savoir si mon père nous dit à tous deux la même chose.

DAUBERVILLE, *revenant à Gabrielle, et élevant la voix peu à peu.*

Ma chère amie, prends bien garde, les hommes sont trompeurs et dangereux ; il est un sentiment que l'on se croira heureux de t'inspirer sans doute : évite surtout de lui ouvrir ton cœur ; songe que l'amour est pour une femme une chose sérieuse, qui décide de sa vie entière, et que le premier devoir d'une jeune personne est de se prémunir contre ses séductions et ses mensonges.

SCENE II.

Les Mêmes, VALLIER.

VALLIER, *qui est entré pendant les dernières phrases dites haut par Dauberville.*

Avis d'autant plus sage, que nous autorisons l'attaque, et que dès lors nous ne saurions trop recommander la défense.

DAUBERVILLE.

Monsieur Vallier!

VALLIER.

Pardon... j'arrive trop tôt, je le vois, et j'interromps, à mon grand regret, une conversation...

DAUBERVILLE.

Ce sont quelques conseils que je donnais à ma fille et à mon neveu.

VALLIER, *saluant.*

Mademoiselle... Bonsoir, monsieur de Beaumont.

Ils se prennent la main.

DAUBERVILLE.

Je suis enchanté, au contraire, que vous arriviez de bonne heure. (*Bas, en lui prenant le bras.*) J'ai reçu pour vous une lettre... la voici.

VALLIER.

Avez-vous eu la bonté de penser...

DAUBERVILLE.

A la traite de sept mille cinq cents francs? Elle a été expédiée hier pour Strasbourg, et sera payée le 15.

VALLIER.

Merci.

BEAUMONT, *qui causait avec Gabrielle.*

Et combien aurez-vous de personnes, ma cousine?

GABRIELLE.

Le double à peu près de ce que les salons peuvent contenir, comme partout.

DAUBERVILLE.

Et encore ma fille a-t-elle cru devoir ajouter à mes invitations ses invitations personnelles.

GABRIELLE.

Oh! mon père, je n'en ai fait que trois! je vous demande si l'on peut y mettre plus de discrétion: ce sont trois camarades de pension, sorties en même temps que moi : Mlle de Versac et sa mère; Caroline et son père, M. Montbrun; M. Rémond et sa sœur.

VALLIER.

Rémond !

GABRIELLE.

Est-ce que vous le connaissez?

VALLIER.

J'ai eu un professeur de ce nom.

GABRIELLE.

Leur père, peut-être : car je crois en effet qu'il avait une place dans un collége.

VALLIER.

Et il l'a perdue?

GABRIELLE.

Il est mort.

DAUBERVILLE, *à Vallier.*

Le fils est un jeune homme sans fortune, que, sur la recommandation de ma fille, j'ai fait entrer dans une maison de banque : un excellent sujet.

GABRIELLE.

Et sa sœur l'élève la meilleure et la plus aimée de la pension.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Mme Lambert, M. et Mlle Rémond.

SCENE III.

Les Mêmes, Mme LAMBERT, RÉMOND, MARIE.

GABRIELLE, *courant à Mme Lambert.*

Ma maîtresse de pension! quoi, ma bonne amie, c'est vous! Bonsoir, Marie.

Elle l'embrasse.

DAUBERVILLE, *à Mme Lambert.*

Comment, madame, vous avez la bonté...

Mme LAMBERT.

Vous me trouverez peut-être bien indiscrète, monsieur, de venir à votre bal sans y avoir été invitée, mais je savais que Gabrielle en devait faire les honneurs, et je ne n'ai pu résister au désir de la voir s'acquitter d'un rôle qu'elle remplit pour la première fois. (*Indiquant Marie.*) Et puis j'étais bien aise d'accompagner dans le monde une jeune personne qui a de la peine à quitter mon aile maternelle; c'est une double excuse que vous voudrez bien accueillir... il y a si long-temps que je les regarde toutes deux comme mes filles...

DAUBERVILLE.

Je vous remercie, madame, d'avoir réparé un oubli dont j'aurais mérité que vous me punissiez.

GABRIELLE.

Je n'avais rien oublié, moi; mais je savais que Mme Lambert ne quitte jamais sa pension.

DAUBERVILLE, *à Marie.*

Soyez la bien venue, mademoiselle; l'intérêt que vous témoigne madame, et l'amitié de ma fille, vous répondent d'avance de l'accueil qu'en tout temps vous recevrez chez moi. Eh bien, monsieur Rémond, êtes-vous satisfait? vos affaires vont-elles au gré de vos désirs?

RÉMOND, *timidement.*

Vous le savez mieux que personne, monsieur, puisque c'est à votre bonté que je dois...

DAUBERVILLE.

Ne parlons pas de cela.

GABRIELLE.

Marie, as-tu apporté ta musique? Vous entendrez, mon père, quelle délicieuse voix!... J'ai compté sur toi et sur mon cousin de Beaumont

pour un duo... Ce sera certainement le morceau le mieux chanté du concert.

DAUBERVILLE.

Je n'en doute pas; mais tu me rappelles que l'heure avance. (*A Mme Lambert.*) Connaissez-vous, madame, ma galerie de tableaux? Si vous voulez accepter mon bras, nous pourrons la parcourir en nous rendant au salon : aussi bien, ces demoiselles ne seront peut-être pas fâchées de rester un instant ensemble; cependant, Gabrielle, ne t'oublie pas. (*A Vallier.*) Ah! j'ai fait une nouvelle acquisition sur laquelle je serais bien aise d'avoir votre avis... Une toile remarquable, que j'avais payée fort cher... heureusement le peintre vient de mourir.

BEAUMONT.

Vous appelez cela un bonheur? pour l'art sans doute ?

DAUBERVILLE.

Pour moi : mon tableau vaut dix mille francs de plus. (*Offrant son bras à Mme Lambert.*) Madame... (*A Vallier.*) Venez-vous ?

Ils s'éloignent avec de Beaumont.

VALLIER, *à Rémond, qui va sortir.*

Pardon, monsieur; votre père, je crois, était professeur ?

RÉMOND.

Oui, monsieur.

VALLIER.

Au collége de Metz?

RÉMOND.

En effet.

VALLIER.

Monsieur Rémond, si jamais vous avez besoin d'un ami, en quelque occasion que ce puisse être, je vous prie de compter sur moi.

RÉMOND.

Monsieur, je ne sais comment j'ai pu mériter... Vous avez connu mon père?

VALLIER.

Je suis un de ses élèves, j'allais presque dire de ses enfans. J'étais orphelin, il me servit de père, et quand je quittai le collége, sa bienveillante sollicitude guida mes premiers pas dans le monde... j'étais sans fortune; grâce à lui, je pus me créer une position honorable... Encore une fois, monsieur, en toute occasion, veuillez bien compter sur moi.

RÉMOND.

Monsieur... (*Appelant sa sœur.*) Tiens, Marie, monsieur a connu notre père. Permettez-moi de vous présenter ma sœur, celle qu'il aimait pardessus tout, qui le consolait dans ses dernières souffrances, et qu'il pleurait de quitter en la voyant si jeune.

VALLIER.

Pauvre père! sa mémoire, mademoiselle, se conserve dans l'ame de tous ceux qui l'ont connu comme celle d'un homme de bien; votre cœur est son plus digne sanctuaire; qu'elle y reste gravée religieusement. (*S'éloignant avec Rémond.*) Comment se fait-il, monsieur Rémond, que vous n'ayez pas suivi la même carrière que lui ?

Ils sortent tous deux en causant.

SCENE IV.

MARIE, GABRIELLE.

MARIE.

Quel est ce monsieur-là ?

GABRIELLE.

M. Vallier : mon père et lui sont en relations d'affaires; il était, je crois, avocat général à Strasbourg; mais tout-à-coup, et au milieu des succès les plus brillans, il a donné sa démission. Peu de personnes connaissent les motifs qui l'ont déterminé à une pareille démarche. Pour ma part, je n'ai jamais bien su cette histoire-là. Tant il y a que M. Vallier porte partout la figure grave et rêveuse que tu lui as vue. Du reste, homme du monde et aussi distingué de ton que de caractère. La société le recherche pour ses qualités; mais lui se tient toujours à l'écart et ne répond qu'avec réserve à ses avances. En somme, c'est un homme agréable, mais peu amusant.

MARIE.

Je l'ai trouvé d'une bonté qui m'a émue.

GABRIELLE.

Oh! je le crois excellent. Parlons de ta position; eh bien, est-ce fait? Ton frère a-t-il sa place de caissier?

MARIE.

D'hier, ma chère amie! il est rentré si heureux! Il m'embrassait! il parlait tout seul, il te remerciait!... nous voilà à notre aise, sais-tu? presque riches maintenant; et sans toi nous ne l'eussions jamais été peut-être.

GABRIELLE.

Je crois que tu donnes trop d'importance...

MARIE.

Ah! nous avions bien vingt mille francs; mais les cinq mille qui nous manquaient pour compléter le cautionnement exigé... où les prendre? Il eût fallu pour cela vendre des bijoux qui nous viennent de ma mère au temps de sa prospérité... un petit écrin... seul souvenir qui nous reste d'elle... Et tu comprends? nous ne l'eussions pas fait. Dans les momens même les plus critiques, ni mon frère ni moi n'avons jamais voulu nous en séparer. Aussi, juge de notre joie quand tes cinq billets de banque nous sont arrivés!... Oh! mais nous sommes seules, je n'ai plus peur, je peux t'embrasser à présent.

GABRIELLE.

Oui, et je suis, pour ma part, bien heureuse.

MARIE.

Ton père a donc consenti à nous rendre encore

ce nouveau service?... je m'étais bien promis de lui en témoigner ma reconnaissance en arrivant; mais il y avait là du monde, et j'ai senti que, si je prenais la parole, il me serait impossible de continuer. C'est comme Édouard! as-tu entendu? il a à peine osé balbutier quelques paroles... je crois qu'il était aussi intimidé que moi. M. Dauberville aura peut-être trouvé cela étrange?

GABRIELLE, *avec embarras.*

Du tout; d'ailleurs je connais mon père, et ce que ton frère a dit suffit, je t'assure : c'est un si petit service !...

MARIE.

Il me semble pourtant...

GABRIELLE.

Tu es une enfant, ma bonne amie; occupons-nous donc de choses plus sérieuses. Sais-tu que ta toilette te va à ravir?

MARIE.

Et la tienne, donc? comme elle te sied!

GABRIELLE.

Oh! je l'ai choisie fort simple; mais je te trouve très-bien.

MARIE.

N'est-ce pas? tu le diras à mon frère... ça lui fera plaisir... Il ne voulait pas me croire... et pourtant c'est lui qui m'a donné cette robe; c'est lui qui qui m'a acheté ces fleurs... il s'est ruiné pour moi... Eh bien! il n'était pas encore content... ce n'était pas assez, à l'entendre... moi qui me trouve si belle! Tu juges, à côté de nos petites robes de pensionnat...

GABRIELLE.

Nous les avons quittées pour toujours, Dieu merci! Elles me rappellent un temps qui m'a bien ennuyée!...

MARIE.

Et pourtant qui s'est écoulé bien vite!

GABRIELLE.

Temps de contrainte.

MARIE.

Et de calme.

GABRIELLE.

Où nous étions recluses.

MARIE.

Où nous vivions tranquilles... tandis qu'à présent...

GABRIELLE.

Eh bien! à présent? si notre existence ne s'écoule plus aussi paisible, elle ne sera pas non plus aussi monotone. Et que celle-là est préférable, qui nous promet, en échange de quelques soucis, des distractions sans nombre! La joie n'est douce qu'après la peine; l'agitation fatigue, mais elle fait vivre. Et puis le monde est là, pour nous consoler avec ses fêtes, ses danses, ses concerts; et, pour ma part, je ne comprends pas qu'il existe un chagrin que le plaisir n'efface, et dont une heure de bal n'emporte le souvenir.

MARIE.

Le monde! tu en parles avec cette gaîté, cette confiance; mais il me fait peur, le monde! je ne l'ai jamais vu, et je sens qu'avec lui je serai gauche, empruntée, timide, défiante surtout! On le dit si méchant!

GABRIELLE.

Pour ceux qui lui donnent prise.

MARIE.

Mais est-il juste, alors?

GABRIELLE.

Tiens, vois-tu? je crois qu'on le fait beaucoup plus redoutable qu'il ne l'est en effet. Qu'a-t-il donc qui le rende si dangereux? Ses séductions? on nous a mises en garde contre elles?

MARIE.

Mais les connaissons-nous pour cela? Les connais-tu, toi? Sont-elles toujours les mêmes, et pour chacune de nous? Quelle est leur limite? Comment les reconnaître? Elles sont cachées sous ses louanges, nous dit-on... Mais alors elles peuvent être à craindre pour l'une, et sans danger pour l'autre... Elles se trahissent dans ses hommages!... Là encore il est facile de s'en garantir... Voilà tout ce qu'on m'a appris; et cependant j'ai peur...Qui me dira où est le danger pour moi? Y a-t-il d'autres piéges? existe-t-il d'autres écueils? Je cherche, je m'interroge, j'hésite, je tremble et je crains tout, parce que je ne sais pas au juste ce qu'il me faut craindre.

GABRIELLE.

Ma chère amie, ce qu'il faut craindre... si tu avais réfléchi comme moi... C'est très-délicat, ce que tu me demandes là..:

MARIE.

Ah! si j'avais ma mère!

GABRIELLE.

Ce qu'il faut craindre... il me semble qu'à notre âge, on le devine... Mais j'ai été si souvent grondée en pension pour avoir cherché à deviner, que cela m'a appris à garder pour moi mes observations... Puis, à quoi bon nous préoccuper de pareilles idées?... Il est un but que toute jeune personne se propose, n'est-ce pas? le mariage : c'est à notre raison de nous guider jusque là... Et, vois-tu? le mariage, c'est l'indépendance et la liberté, quoi qu'on en dise... J'ai encore beaucoup réfléchi là-dessus... Tiens, nous serons ce soir quatre amies de pension réunies ici... eh bien! je suis sûre que tu seras seule à éprouver cette défiance, cette crainte.

MARIE.

Qui attends-tu donc?

GABRIELLE.

Estelle et Caroline : elles m'ont promis de venir... Ce sera charmant..: Mme Lambert va se trouver en famille... Ah! j'oubliais encore Mme Daussay.

MARIE.

De la pension aussi?

GABRIELLE.

Une ancienne élève; voilà cinq ans qu'elle est mariée... mais celle-là...

MARIE.

Eh bien!

GABRIELLE.

Oh! celle-là!... elle vient de faire avoir à son mari un consulat au Pérou.

MARIE.

Ah! mon Dieu! elle s'expatrie!...

GABRIELLE.

Du tout... elle reste à Paris.

SCENE V.

LES MÊMES, DAUBERVILLE, BEAUMONT; *puis* RÉMOND.

DAUBERVILLE.

J'étais certain de vous retrouver ici.

BEAUMONT.

Les demoiselles ont toujours tant de choses à se dire!...

DAUBERVILLE.

Qu'elles s'oublient volontiers dans leurs causeries. (*A Gabrielle.*) Ma sœur est venue.

GABRIELLE.

En vérité?

DAUBERVILLE.

Elle se trouve beaucoup mieux... Beaumont s'inquiétait à tort. (*A Marie.*) Mademoiselle, veuillez accepter mon bras.

Vallier, Mme Lambert et Rémond se sont montrés causant dans le fond. Rémond les quitte tout-à-coup et s'approche de Dauberville au moment où celui-ci va prendre le bras de Marie. Vallier et Mme Lambert disparaissent.

RÉMOND, *à Dauberville.*

Pardon, monsieur, si je vous retiens quelques instans; mais plus tard, au milieu des soins dont vous serez occupé, quand la foule se pressera dans vos salons, il me sera peut-être difficile de vous rejoindre, et je voudrais auparavant vous exprimer...

GABRIELLE, *à part.*

Nous y voilà... (*A Marie.*) Dis donc à ton frère que c'est inutile.

RÉMOND.

Je suis destiné à tout devoir à votre généreuse protection. Croyez, monsieur, que la reconnaissance que je vous ai vouée ne se démentira jamais.

DAUBERVILLE.

Monsieur, je n'en doute pas... mais je désirerais savoir à quelle occasion...

RÉMOND.

Ah! monsieur, je vous en supplie... souffrez au moins que je puisse vous témoigner librement à quel point je suis pénétré de vos bontés.

DAUBERVILLE.

Permettez... je n'ai pas l'intention... seulement, je vous confesse...

RÉMOND, *lui présentant un papier.*

Voici un titre, monsieur, que je vous prie d'accepter.

DAUBERVILLE.

Comment?

RÉMOND.

C'est la garantie des cinq mille francs que vous avez eu la bonté...

BEAUMONT, *vivement.*

Pardon, mon oncle... je suis désolé de vous interrompre; mais vous ne pouvez pas vous faire attendre davantage.

GABRIELLE.

Sans doute.

RÉMOND.

Vous devez croire, monsieur, que je n'ai pu considérer ceci que comme un prêt.

DAUBERVILLE.

J'entends bien... Seulement, je vous avoue que je ne comprends pas un mot à ce que vous me dites.

BEAUMONT, *avec impatience.*

Mon oncle!...

RÉMOND.

C'est mademoiselle elle-même...

BEAUMONT.

Qui aura rendu ce petit service.

DAUBERVILLE.

Quel service? je n'y suis pas du tout: cinq mille francs sur ses économies sans doute?

GABRIELLE, *bas à Beaumont.*

Voyez-vous! ce n'est pas vraisemblable ce que vous avez trouvé là; mon père sait trop bien que je n'en ai jamais.

DAUBERVILLE, *à Rémond.*

Encore une fois, monsieur, je n'y comprends exactement rien, et vous concevez que n'ayant aucun droit au titre que vous voulez que j'accepte...

RÉMOND.

Souffrez...

DAUBERVILLE.

Il m'est impossible...

GABRIELLE.

Allons, prenez-le, mon cousin, puisque monsieur y tient absolument.

DAUBERVILLE.

Comment?

RÉMOND.

C'est à monsieur?

BEAUMONT.

Je vous assure que je suis complètement étranger... je ne sais ce que ma cousine veut dire.

GABRIELLE.

Ah! j'en suis fâchée, mais il faut bien tout avouer: j'avais appris de Marie la situation dans laquelle M. Rémond se trouvait. Il y a deux jours, je racontais devant mon cousin comment le frère d'une de mes bonnes amies de pension allait peut-être se voir retardé dans sa carrière faute de cinq mille francs. Mon intention était de m'adresser à vous, mon père. Mon cousin me quitta comme d'habitude, et hier je reçus sous enveloppe cinq billets de mille francs... vous n'étiez pas ici, mon père, le temps pressait... je les ai envoyés... et je n'ai pu vous en parler aujourd'hui, parce que je ne vous ai pas vu de la journée; voilà tout.

RÉMOND, *allant à Beaumont.*

Monsieur... un pareil procédé... j'ignorais... je ne sais si je peux recevoir...

BEAUMONT.

Monsieur, rien jusqu'ici ne prouve que ce soit à moi que vous deviez ce faible service; mais, en le supposant, j'aurais été heureux de vous le rendre.

RÉMOND.

Sans me connaître?

BEAUMONT.

Et doublement heureux maintenant de vous l'avoir rendu.

RÉMOND.

Ah! monsieur!

DAUBERVILLE.

Allons donc! cela s'explique à présent... C'est très-bien, Alfred.

SCENE VI.

LES MÊMES, Mme LAMBERT, VALLIER, *puis* GUSTAVE *et* DEUX AUTRES INVITÉS.

Mme LAMBERT.

Quel éclat! quel magnifique coup d'œil! Je ne crois pas, monsieur, que l'on puisse rien imaginer de plus brillant que vos salons. (*A Gabrielle.*) Je te fais mon compliment, ma bonne amie.

DAUBERVILLE, *à Gustave et aux deux autres qui entrent.*

Messieurs...

GABRIELLE, *à Marie.*

Je vais te présenter à ma tante; tu verras comme elle est bonne.

Mme LAMBERT, *à Marie.*

Ta musique est sur le piano.

MARIE.

Oh! si vous saviez comme je tremble!

Mme LAMBERT.

Allons donc! du courage, mon enfant! je me fais une joie de t'entendre.

DAUBERVILLE, *aux personnes qui viennent d'entrer.*

Messieurs, voici des albums, des keepsakes, des tables de jeu... à moins, cependant, que vous ne préfériez le concert.

BEAUMONT, *à Marie.*

Mademoiselle, dans la crainte de m'y prendre trop tard, permettez-moi de vous inviter pour la première contredanse.

DAUBERVILLE, *à ces messieurs.*

Vous m'excusez, de vous quitter. (*Offrant son bras.*) Madame Lambert... messieurs, vous êtes chez vous.

Ils sortent, Beaumont donnant le bras à Marie, et Rémond à Gabrielle.

RÉMOND, *à Vallier, en sortant.*

Vous restez, monsieur Vallier?

VALLIER.

Un instant... pardon... nous nous reverrons...

SCENE VII.

VALLIER, GUSTAVE, DEUX AUTRES INVITÉS.

GUSTAVE, *à ceux qui l'accompagnent.*

Connaissez-vous la jeune personne qui donne le bras à M. de Beaumont? Il faut que je ne l'aie jamais vue, car je l'aurais remarquée. (*Allant à la table.*) Je propose une bouillotte, messieurs. (*A Vallier.*) Monsieur veut-il faire le quatrième?

VALLIER, *qui est allé s'assoir, et qui a tiré de sa poche une lettre que Dauberville lui a remise.*

Je vous prie de m'excuser. (*Regardant sa lettre.*) Quatorze novembre. Pauvre enfant! elle est d'une exactitude...

GUSTAVE.

C'est le journal que lit ce monsieur là-bas?

Il prend son lorgnon, puis va à la table où sont les albums.

VALLIER, *lisant.*

« Mon bon père, je viens de recevoir ta lettre, » et j'y réponds tout de suite. Il ne faut pas que » ma santé te tourmente: elle n'a jamais été si » bonne. Je fais exactement tout ce que tu me » dis; seulement je trouve que tu me parles tou- » jours comme tu me parlais quand j'étais petite » fille; je vais avoir dix ans. Maman est venue » hier à la pension: elle a passé l'été aux eaux de » Bade; je ne l'avais pas vue depuis trois mois. »

GUSTAVE, *ouvrant un album.*

Qui de vous, messieurs, a le bonheur de dessiner, ou le malheur de faire des vers?

VALLIER, *continuant.*

« Elle m'a dit que tu serais, peut-être, encore » long-temps loin de Strasbourg. Pourquoi donc » n'allons-nous pas te trouver? J'espère au moins » que, quand tu viendras me voir, ce ne sera plus, » comme toutes ces années passées, une heure à » peine, le soir, mais que tu resteras avec nous long- » temps, toujours... j'en serais si heureuse!... »

SCENE VIII.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Ma foi, on étouffe par là.

GUSTAVE.

Tu arrives bien! voici une table, un album: allons, artiste! prends ton crayon, jette sur ce papier quelque fantaisie au hasard, une tête, un cheval, un paysage, ce que tu voudras; je te donne dix minutes. (*Aux autres.*) Je le connais, il nous fera un chef-d'œuvre.

CHARLES, *allant à la table.*

C'est d'un ennui parfait, ce que tu me proposes.

GUSTAVE.

Va toujours : je suis sûr que Mlle Dauberville me saura un gré infini de ce que tu feras pour elle.

CHARLES.

Grand merci.

GUSTAVE.

Mes amis ont du talent, il faut bien que j'en profite.

CHARLES, *taillant son crayon.*

Impossible d'approcher de la salle du concert; il est vrai que je viens d'apercevoir au piano la plus jolie personne!... Beaumont est heureux de savoir chanter!

GUSTAVE.

N'a-t-elle pas de grands yeux noirs ?

CHARLES.

Précisément. Il paraît que tu les as remarqués aussi. Elle commençait un duo, et son chant m'a paru aussi expressif que son regard.

GUSTAVE.

En vérité?

CHARLES.

Je n'ai jamais entendu de voix plus suave et plus mélodieuse, si ce n'est cependant l'été dernier, aux eaux de Bade. (*A Gustave, en lui montrant l'album.*) Je t'assure que je ne sais que faire.

GUSTAVE.

Ah! oui! ta dame de Strasbourg?

VALLIER, *se levant.*

De Strasbourg!

GUSTAVE.

Dont tu parles avec passion ?

CHARLES.

A laquelle je pense toujours.

GUSTAVE.

Une blonde aux yeux bleus?

CHARLES.

La femme la plus séduisante!

VALLIER, *vivement.*

Que monsieur puisse citer parmi ses conquêtes?

CHARLES.

Non; mais dont j'aie gardé le souvenir. Ravissante personne, à laquelle je ne connais qu'un défaut, c'est de trop savoir qu'elle est jolie, et de chercher par tous les moyens...

GUSTAVE.

Ne m'as-tu pas dit qu'elle était veuve?

CHARLES.

A peu près...

GUSTAVE.

Comment, à peu près ?

CHARLES.

Oui... il y a eu entre elle et son mari une séparation à l'amiable, déguisée... sans éclat... cela date de quelques années; oh! c'est toute une histoire; il était alors au parquet de Strasbourg.

VALLIER, *dont l'agitation va croissant, et qui la contient à peine.*

Elle! elle!

GUSTAVE.

Parbleu! tu cherchais un sujet; en voilà un: une tête de femme charmante à dessiner, et que tu feras assez ressemblante pour que je la reconnaisse lorsque j'irai aux eaux.

VALLIER, *qui allait s'éloigner et qui revient vivement.*

Monsieur!... monsieur... pardon... vous parliez à l'instant...

CHARLES.

D'une dame de Strasbourg?

VALLIER.

Non... d'une jeune personne... que vous avez aperçue... qui est au piano.

CHARLES.

Ah! oui! céleste figure, dont toutes les femmes seront jalouses. Heureux celui qui obtiendra d'elle un regard!

VALLIER.

N'est-ce pas, messieurs? Et ce que vous dites ici tout haut, il n'est peut-être pas un jeune homme dans ce bal qui ne se le dise tout bas... c'est notre première pensée à tous. Dès qu'une jeune fille paraît dans le monde, nos cœurs la suivent avec le même désir, nos yeux l'épient avec le même espoir; nous n'avons plus qu'un seul but, un seul vœu.

CHARLES.

Celui de rendre hommage à sa beauté.

VALLIER.

Eh! monsieur, ne nous faites ni si désintéressés ni si purs. Laissez là ces respects, ces soins dont on l'entoure; ils cachent nos projets et nos espérances. C'est à troubler son cœur que nous aspirons tous; c'est là le triomphe que notre vanité ambitionne.

CHARLES.

Eh bien, monsieur, après tout, quoi de plus simple? Nous cherchons à plaire, à nous faire aimer; c'est notre rôle.

VALLIER.

Avouez-le donc; c'est entre nous et elle une guerre qui commence; guerre sans gloire pour nous, puisqu'elle est sans danger; déloyale, car toutes les armes nous sont bonnes; honteuse, car elle attaque presque toujours de préférence l'enfant qui n'a autour de soi ni appui ni famille.

CHARLES.

Monsieur, permettez-moi de vous le dire, vous mettez dans vos discours une chaleur...

VALLIER.

Que la discussion ne paraît pas autoriser assez, j'en conviens, monsieur; et cependant mes paroles à moi n'ont rien d'offensant pour personne. Je le sais, à vingt ans, tous les hommes pensent et agissent comme vous; mais lorsque le moment est venu de confier à une femme notre nom et notre avenir; lorsque nous aurions besoin de bien étudier en quelles mains nous allons remettre ce précieux dépôt... savez-vous ce qui arrive, monsieur? Connaissez-vous un père qui ose nous laisser près de sa fille et la confier à notre bonne foi, à notre loyauté? Non... ce père, nous lui avons appris à être défiant; il sait qu'à moins

de s'avouer coupable, il faut, jusqu'au dernier moment, qu'il veille sur sa fille; aussi il nous la montre à peine, comme un trésor pour lequel il tremble... Ainsi celle que nous choisissons pour notre compagne, qui doit devenir notre amie, notre consolation, nous nous sommes condamnés nous-mêmes, par notre faute, à l'accepter au hasard et presque les yeux fermés. Et maintenant, si deux caractères ne se sont pas devinés; si défauts ou vices, rien n'a eu le temps de se trahir, je vous le demande, monsieur, ne subissons-nous pas bien cruellement la conséquence de nos principes? Alors plus d'espérance... plus d'avenir... cette existence qui devait pour toujours être double se divise... alors on voit... ce dont vous parliez tout-à-l'heure, monsieur... une séparation... trop souvent légitime... toujours scandaleuse.

CHARLES.

J'avoue, monsieur...

VALLIER.

Et pour m'attacher à l'exemple que vous avez cité, auquel je suis revenu malgré moi... un père forcé de quitter son enfant...

CHARLES, *vivement, en s'approchant de lui.*

Comment savez-vous, monsieur?...

VALLIER, *à mi-voix.*

Monsieur... j'étais avocat-général à Strasbourg, et j'en suis sorti il y a cinq ans. (*Se remettant.*) Vous aviez, je crois, un dessin à faire: finissez-le, monsieur.

SCENE IX.

Les Mêmes, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Nous manquons de danseurs, messieurs; le second quadrille va commencer, et je réclame de votre obligeance un sacrifice.

GUSTAVE, *allant à elle.*

Comment! mademoiselle, trop heureux...

CHARLES, *qui s'est approché de Vallier.*

Monsieur, je vous demande pardon des paroles...

VALLIER.

Il suffit, monsieur... Il est un nom seulement que je vous prie de ne jamais prononcer.

CHARLES.

Je l'ai oublié, monsieur.

VALLIER.

C'est bien.

GABRIELLE, *répondant à Gustave.*

Oh! en effet, une voix charmante, pleine d'expression, qui a ravi tout le monde... (*Indiquant le fond.*) Dans le premier salon, messieurs... Je ne compte pas sur vous, monsieur Vallier.

Elle sort par la porte à gauche, et ces messieurs par le fond.

SCENE X.

VALLIER, *puis* MARIE, BEAUMONT.

VALLIER, *regardant sortir Gabrielle.*

Elle était ainsi: vive et brillante!... Ces qualités que la société apprécie m'ont séduit moi-même; et aujourd'hui!... Après tout, le monde ne leur donne-t-il pas cette légèreté?... Je plains la jeune fille qui l'affronte avec un cœur naïf et sans défiance.

BEAUMONT, *soutenant Marie.*

C'est vous, monsieur Vallier... Ayez la bonté de prévenir Mme Lambert... M. Rémond... ma cousine... quelqu'un.

VALLIER.

Qu'arrive-t-il?... O mon Dieu! presque évanouie!...

BEAUMONT.

Oui... la chaleur... la foule...

VALLIER.

Je cours à l'instant...

Il sort.

MARIE.

Non... c'est inutile... on respire ici... je me sens mieux... c'est inutile...

BEAUMONT.

Permettez-moi, mademoiselle, de ne pas vous quitter encore... Je n'ose vous laisser seule.

MARIE.

Je suis confuse, monsieur, de toute la peine que je vous ai donnée et du trouble que cet accident aura causé sans doute.

BEAUMONT.

Rassurez-vous, mademoiselle, on a à peine eu le temps de remarquer votre absence... Je vous ai emmenée... Votre frère lui-même, qui dansait à quelques pas de nous, ne s'est aperçu de rien.

MARIE.

Je vous remercie, monsieur, de nous avoir épargné, à lui cette inquiétude, à moi l'embarras d'occuper tout le monde d'une indisposition qui n'a duré qu'un instant... Voyez... je ne m'en ressens plus... J'ai honte de vous avoir fait quitter le salon pour si peu de chose... J'avais, il est vrai, besoin d'un instant de repos; mais vous?

BEAUMONT, *avec expression.*

Moi!... je suis trop heureux, mademoiselle.

SCENE XI.

Les Mêmes, VALLIER, Mme LAMBERT, GABRIELLE.

Mme LAMBERT, *à Vallier, en entrant avec lui.*

Quand je l'ai cherchée des yeux, elle n'était plus là, et... Eh bien! mon enfant... qu'y a-t-il?... comment te sens-tu?

GABRIELLE.

Tu es indisposée?

MARIE.

Non : ce n'est plus rien maintenant... c'est passé... Je me sens bien... tout-à-fait bien... je vous assure...

VALLIER.

Si vous vouliez quitter le bal, mademoiselle, j'irais prévenir monsieur votre frère.

GABRIELLE.

Déjà!... Si elle se sent malade, à la bonne heure... Mais elle va mieux... n'est-ce pas?... Tu nous resteras encore.

Mme LAMBERT, *à Marie.*

Ma chère enfant, Gabrielle désire te garder, c'est tout simple ; mais, en thèse générale, vois-tu? elle ne comprend pas que l'on quitte un bal avant qu'il finisse.

GABRIELLE.

Parce qu'il me semble qu'on ne peut renoncer au plaisir sans qu'il en coûte beaucoup.., et celui-là est si enivrant !

Mme LAMBERT.

Pour tout le monde ?

GABRIELLE.

Oh ! non... (*Ironiquement.*) Je sais des personnes qui lui préfèrent une existence calme, intime... qui le disentdu moins... des philosophes... mon cousin, par exemple... Ma chère amie, ma tante est enchantée de toi, et comme la vie paisible te convient assez aussi, il m'est venu en tête un projet : tu peux aller passer l'été à la campagne avec elle.

MARIE.

Comment?

GABRIELLE.

Dans son château de Beaumont; je t'expliquerai cela... Ton frère consentira à te laisser avec ma tante... c'est si près de Paris... J'irai te voir ; nous passerons des journées ensemble.

VALLIER, *avec intention.*

Monsieur de Beaumont, ne devez-vous pas faire un voyage cet été ?

BEAUMONT, *d'un air distrait.*

Oui... j'irai en Italie.

SCENE XII.

LES MÊMES, DAUBERVILLE, RÉMOND.

On entend un nouveau quadrille qui continue jusqu'à la fin de l'acte.

DAUBERVILLE, *à sa fille et à Marie.*

Vous avez entendu le signal, mesdemoiselles?

RÉMOND, *accourant vers sa sœur.*

Que t'est-il arrivé?

MARIE.

Rien... rien, mon ami.

Mme LAMBERT, *bas à Marie.*

Je te quitte, mon enfant.

MARIE, *de même.*

Déjà !

Mme LAMBERT, *de même.*

Oui... il est tard... chut !...

GABRIELLE, *bas et vivement à Rémond.*

J'ai formé pour Marie un projet que je trouve délicieux !

RÉMOND.

Lequel?

GABRIELLE.

Mon cousin vous contera tout cela. (*Haut à Marie.*) Allons !...

DAUBERVILLE, *à Beaumont, qui est rêveur.*

A quoi songes-tu donc, Alfred ?

BEAUMONT, *vivement.*

A votre fête, mon oncle, qui est charmante.

DAUBERVILLE.

Ah ! j'étais bien certain que tu ne renoncerais qu'à regret à ces plaisirs... Eh bien ! est-ce décidé ? partiras-tu toujours ?

BEAUMONT, *qui a jeté un coup d'œil vers Marie.*

Peut-être !

Tout le monde s'éloigne : Beaumont vient offrir sa main à Marie au moment où celle-ci se sépare de Mme Lambert.

ACTE DEUXIEME.

Un petit salon. Porte à droite, conduisant chez Rémond : porte à gauche, conduisant chez Marie; porte au fond, conduisant à l'antichambre.

SCENE PREMIERE.

MARIE, *assise, ayant auprès d'elle sur la table un écrin ouvert. Elle tient une lettre à la main, et lit.*

« C'est moi qui suis coupable... moi seul... Ne » vous accusez pas, Marie : j'ai des remords quand » je vous vois triste... je vous aime plus que ma » vie, et jamaisje ne me séparerai de vous.» (*Elle s'interrompt.*) Jamais! et pourtant voilà deux mois qu'il est absent!... Oh! mais il a dit : Jamais!... Quel motif aurais-je de le soupçonner, lui, si plein de délicatesse et d'honneur en toutes choses? Pourquoi ne serait-il pas envers moi ce qu'il est envers tout le monde? Est-ce que ce serait moins mal de me tromper que de manquer à un ature engagement? Oh! non... bien plus infâme, au contraire. Ah ! quand ces idées-là me viennent,

ma tête est pleine d'extravagances... Et puis, cela m'attriste encore et me rend injuste. (*Elle a remis dans l'écrin ses lettres, et est allée déposer le tout dans un petit meuble qui est à droite. Au moment où elle le referme, elle entend du bruit, et retire vivement la clef.*) Ah!

SCENE II.

MARIE, RÉMOND.

MARIE.

Je te croyais sorti.

RÉMOND, *il tient à la main une liste.*

Non; je donnais quelques ordres à Thérèse. Ma foi, je crois n'avoir oublié personne; qu'en dis-tu?... La famille Dauberville... d'abord.

MARIE, *qui est venue s'appuyer sur le dossier de son fauteuil.*

Puis mes anciennes camarades de pension... Estelle, Caroline... (*Souriant.*) Celle-ci, tu ne pouvais pas l'oublier... elle va devenir ma belle-sœur.. Te rappelles-tu que, lorsque tu la vis pour la première fois, chez M. Dauberville, elle te plut dès l'abord, et que Gabrielle s'en aperçut tout de suite? Voilà quinze mois de cela... (*Regardant la liste.*) Ensuite, voyons : M. Vallier... c'est tout simple.

RÉMOND.

Je t'avoue que je ne compte pas sur lui : il est en grand deuil à cause de la perte de sa femme... tu sais? D'ailleurs, depuis que j'ai refusé la place qu'il m'offrait en province, j'ai cru remarquer de la froideur de sa part dans nos relations; et cela m'afflige... Tu te rappelles comme il avait insisté auprès de moi pour que j'accueillisse sa proposition? Je crois qu'il a été très-piqué, très-peiné même, de ce que l'on me détournait de l'accepter; et, je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que, depuis lors, il a presque cessé de voir la famille Dauberville.

MARIE, *doucement, et comme pour changer de conversation.*

Mon ami... j'aperçois encore bien des noms sur cette liste. Ecoute : cette soirée, tu la donnes pour ma fête... je t'en remercie; mais crois-tu qu'il soit convenable à nous de recevoir? Nous ne sommes pas riches, mon ami. Tu uses tes jours et tes nuits au travail : cet or, si péniblement acquis, tu le prodigues, et pour moi... toujours pour moi. Aujourd'hui une fête... le mois dernier, une parure, quand tu te refuses tout! Édouard, l'économie ne serait pas chez nous une vertu, qu'elle est un devoir. Quand on a des dettes... une, du moins... bien ancienne déjà...

RÉMOND.

Et le plaisir de te rendre un instant joyeuse, le comptes-tu pour rien? Quant à cette dette, tu sais que j'ai déjà offert de prendre des arrangemens pour l'éteindre... non pas qu'elle me pèse, mais parce que je ne veux pas abuser de l'obligeance d'un ami... Je crois pouvoir appeler ainsi M. de Beaumont... il est devenu un ami pour nous, presque un camarade pour moi. Au reste, avant la fin de l'année, je m'acquitterai envers lui, puisque enfin, pour prix de mon travail, on me donne un intérêt dans ma maison de banque. A propos de M. de Beaumont, je l'ai rencontré avant-hier... On m'avait dit qu'il était de retour depuis long-temps... Je l'ai beaucoup grondé d'être resté trois mois sans nous voir. Tiens, garde cette liste pour prendre tes dispositions en conséquence : je vais terminer un travail que je n'ai pu remettre... Je veux en être débarrassé avant ce soir.

Il entre dans son cabinet.

SCENE III.

MARIE, *puis* Mme LAMBERT, *puis* RÉMOND.

MARIE, *un peu agitée, réfléchit un moment, puis elle appelle.*

Thérèse! Thérèse!

Pendant ce temps, on sonne à la porte extérieure.

THÉRÈSE, *annonçant.*

Mme Lambert.

Mme LAMBERT.

Bonjour, mon enfant.

MARIE.

Ma bonne amie!

Mme LAMBERT.

Tu as l'air bien agité!

MARIE.

Du tout. Édouard, c'est Mme Lambert.

RÉMOND, *du cabinet.*

Me voilà.

Il rentre en scène.

MARIE.

Est-ce que vous venez passer la journée avec nous?

Mme LAMBERT.

Impossible, tu sais? je suis dans de grandes affaires... Si j'ai un moment ce soir, à la bonne heure.

RÉMOND.

J'ai vu votre notaire hier, comme je vous l'avais promis.

Mme LAMBERT.

Merci! tout est terminé, mon pensionnat est vendu, et c'est ce soir que je signe l'acte de cession. Il ne me restera plus, après cela, qu'à me mettre en route pour ma petite ville de Compiègne.

MARIE.

Oh! le plus tard possible.

Mme LAMBERT.

A mon âge, ma chère amie, le temps presse, et on soupire après le repos. Ah çà! au milieu de tous mes tracas, j'ai trouvé cependant un moment pour venir te voir, et pour me charger d'un

message de Gabrielle. Il lui sera impossible de venir ce soir : M. Dauberville est souffrant, et, comme il donne aujourd'hui même un grand dîner, il ne veut pas ajouter à cette fatigue celle de passer encore une partie de la nuit ; la pauvre enfant est désolée de ne pas assister à ta première soirée. Elle m'a bien chargée de te dire qu'en sortant pour faire diverses emplettes, elle passerait elle-même chez toutes tes camarades de pension, afin de leur rappeler que tu comptes sur elles.

RÉMOND.

Mlle Dauberville était l'ame de notre petite fête.

Mme LAMBERT, *à Marie.*

Tu dois avoir une foule de petits préparatifs à terminer... je ne te gêne pas, je suppose.

MARIE.

J'ai tout disposé, il ne me reste plus que ma toilette à faire.

RÉMOND.

Et, selon l'habitude, tu attendras le dernier moment. Tiens, si tu étais gentille, tu t'en occuperais tout de suite.

MARIE.

Je n'ai pas la robe que j'ai commandée.

Mme LAMBERT.

Ne m'a-t-on pas parlé d'une parure ?

RÉMOND.

Justement ! tu profiteras de cela pour la montrer à Mme Lambert.

MARIE.

Volontiers... Mais en vérité, je t'assure...

Mme LAMBERT.

Tu parais toute préoccupée, mon enfant ?

MARIE, *vivement.*

C'est cette petite fête... cette soirée... Je suis à vous.

Elle rentre chez elle.

SCENE IV.

RÉMOND, Mme LAMBERT.

RÉMOND, *après s'être assuré que Marie ne peut l'entendre.*

Voudrez-vous me demander mon bras tout-à-l'heure ?

Mme LAMBERT.

Volontiers... Pourquoi ?

RÉMOND.

Cela m'évitera toute explication ici : je suis obligé de sortir ; il faut que j'aille moi-même chercher une robe que j'ai commandée pour ma sœur, à la place de celle qu'elle attend ; c'est une surprise que je lui ménage : je rentrerai par le petit escalier que vous connaissez, qui donne là, dans mon cabinet, afin que Marie ne se doute de rien. Mais, tenez, tout le plaisir que je me promettais est troublé maintenant par la pensée que nous n'aurons pas M. Dauberville : j'avais si grande envie de le voir ! je lui ai même écrit hier pour le prier de m'indiquer l'heure à laquelle je le trouverais chez lui dans la journée. Il ne m'a pas répondu, cela m'étonne.

Mme LAMBERT.

Quelles affaires si pressées avez-vous donc à lui confier ?

RÉMOND.

Elles sont relatives à mon mariage : je souhaiterais qu'il donnât quelques détails sur ma position présente et mes espérances pour l'avenir ; je suis un peu inquiet, ma bonne madame Lambert : il me semble que, depuis quelque temps, M. Montbrun ne montre plus pour cette union autant d'empressement que par le passé. Cela ne tient pas sans doute à la condition que j'ai faite de ne jamais me séparer de ma sœur. Après tout, je vois peut-être les choses tout autrement qu'elles sont. Vous comprenez ? Je désire ardemment de donner à Marie une compagne, de lui créer une famille dont les soins, l'entourage, seront pour elle une plus sûre égide que celle d'un frère.

Mme LAMBERT.

Vous avez raison, mon ami, et c'est très-bien : un jeune homme ne voit pas toujours les conséquences... c'est si difficile... Tenez, vous savez que je vous parle comme une mère ? J'ai trouvé que vous étiez trop lié depuis un an avec la famille Dauberville... à cause de M. de Beaumont... on vous a vus souvent ensemble... vous avez été à la campagne chez sa mère... que sais-je encore ?

RÉMOND.

J'en ai reçu tant de services, et ce sont des gens si honorables !...

Mme LAMBERT.

D'accord... mais je suis fâchée de vous dire cela à vous : les hommes, ceux-là même qui ont tous les genres de probité, manquent précisément de celui qui me rassurerait. A qui s'en prendre ? à leur éducation. On ne leur a pas appris qu'il était aussi honteux d'abuser de la candeur et de la bonne foi d'une femme que de tromper un ami, par exemple, qui se fierait en leur parole ; si bien que le même homme qui rougirait de ne pas apporter dans toutes les actions de sa vie l'honnêteté la plus exacte, la délicatesse la plus scrupuleuse, n'hésitera pas à briser sans pitié, sans remords, l'avenir d'une jeune fille ! Je n'exprime ici que des idées générales, mais j'ai vu cela si souvent !... Au reste, vous pouvez continuer vos relations ; elles seront sans inconvénient maintenant, puisque M. de Beaumont se marie.

RÉMOND.

En vérité ?

Mme LAMBERT, *lui remettant une lettre de faire part.*

Dans huit jours.

RÉMOND.

Je n'ai pas reçu...

Mme LAMBERT.

Il se réserve sans doute de venir vous l'apprendre lui-même.

SCENE V.

Les Mêmes, MARIE.

MARIE, *toute parée, ayant seulement un peignoir en place de sa robe de bal, montrant à Mme Lambert la parure qu'elle porte, et que lui a donnée son frère.*

Tenez, ma bonne amie.

Mme LAMBERT.

C'est du meilleur goût : seulement, cela a dû coûter fort cher. Tu seras charmante.

MARIE, *à son frère.*

Es-tu content? je n'ai plus que ma robe à mettre.

RÉMOND.

Diable ! j'oubliais...

Il prend son chapeau.

MARIE.

Tu sors?

Mme LAMBERT.

Oui, j'ai besoin de ton frère pour un instant: tu voudrais déjà être à ce soir, conviens-en? Oh! ces jeunes filles... dès qu'il est question de bal...

RÉMOND.

Elles ne pensent plus à autre chose, n'est-ce pas? (*A sa sœur.*) Tiens, sois heureuse... tu en auras encore un ce mois-ci.

Il donne la lettre de faire part et sort avec Mme Lambert.

SCÈNE VI.

MARIE, *puis* THÉRÈSE.

Marie redescend la scène. Elle regarde machinalement l'adresse de la lettre qu'elle tient; puis elle va sonner.

MARIE, *à Thérèse.*

Est-ce que personne n'est venu voir mon frère aujourd'hui?

THÉRÈSE.

Personne, mademoiselle.

MARIE.

Vous serez peut-être sortie?

THÉRÈSE.

Je n'ai pas bougé d'ici.

MARIE.

Il m'a semblé que quelqu'un avait sonné hier au soir, assez tard : avez-vous entendu?

THÉRÈSE.

J'ai veillé jusqu'à minuit; mademoiselle s'est trompée, personne n'est venu.

MARIE.

Ah ! je croyais... (*Thérèse sort : Marie pleure quelques instans sans rien dire, puis avec un peu plus de calme elle ouvre la lettre et dit :*) Personne! (*La parcourant des yeux.*) Ah ! ce n'est pas lui ! ce n'est pas lui! il n'y a qu'un Alfred de Beaumont... ils ne le savent donc pas... ils ont mis Alfred!... Alfred!... ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai!... (*Elle s'élance à la table, et écrit quelques lignes qu'elle déchire en s'écriant :*) Non, j'irai!

Elle saisit son chapeau et son schall.

THÉRÈSE, *annonçant.*

Monsieur Dauberville.

MARIE.

Ah!

SCENE VII.

MARIE, DAUBERVILLE.

DAUBERVILLE.

Est-ce que M. Rémond est absent, mademoiselle? On ne me l'a pas dit en bas : il m'a écrit un mot, et pensant que je pouvais lui être utile, je me suis empressé de venir moi-même...

MARIE, *présentant la lettre à Dauberville.*

Monsieur... qui donc se marie dans votre famille?

DAUBERVILLE.

Mademoiselle...

MARIE.

Votre nom est là, à côté du sien... vous savez celui qu'ils ont écrit? Dites-moi donc qui se marie, monsieur?

DAUBERVILLE.

Avant de vous répondre, mademoiselle, souffrez...

MARIE, *avec explosion.*

Ce n'est pas lui au moins? ou si vous l'avez nommé c'est à son insu : vous voulez le marier malgré lui? Pauvre Alfred, c'est bien ce qu'il craignait! Mais vous ne savez donc pas qu'il n'est plus libre? Il n'a donc pas osé vous le dire? oui, c'est cela... il ne l'aura pas osé, et il risque que je le soupçonne... Oh! les hommes sont quelquefois bien peu soucieux de leur honneur! mais j'y pense pour lui, moi! écoutez, vous allez voir... Oh! j'ai bien des choses à vous dire, et de bien justes allez!... il ne s'appartient plus... vous ne le saviez pas? il a tout engagé, son honneur, sa parole!... Sa parole!... vous voyez?... c'est pour lui aussi ce que j'en dis. Le marier à présent, ce serait infâme! il ne le peut plus sans parjure, et si on l'apprenait! cela peut se savoir enfin... je peux le dire. Vous ne voudriez pas le faire rougir aux yeux de tous? il serait déshonoré... perdu dans le monde!... Savez-vous qu'on l'accuserait de m'avoir trompée, monsieur?

DAUBERVILLE.

Sa faute...

MARIE, *avec effroi.*

Ah! vous le saviez?... et vous avez signé cette lettre! Ah!...

DAUBERVILLE.

Marie! mademoiselle... votre douleur me déchire, je l'avoue... je n'ai connu que trop tard un amour... auquel votre raison aurait dû résister, peut-être...

MARIE.

Résister! c'est cela... dites-le, il fallait résister! pauvre jeune fille qu'on a enveloppée dans ta propre ignorance comme dans un réseau! qu'on a trompée par les qualités même qui excluent le mensonge, la loyauté, l'honneur... pourquoi n'as-tu pas résisté? Voilà maintenant ce qu'on te jette au visage; et peu s'en faut qu'on ne t'accuse d'a-

voir été au-devant du piége. Oh! mais, il faut que l'on m'ait bien caché la trahison qui m'attendait pour que je n'aie pu lui échapper, convenez-en, monsieur?... Enfin, j'étais quelque chose, moi! on m'estimait... ce n'était pas pour rien qu'on me citait parmi mes compagnes... Quand mon père me regardait avec orgueil, c'est qu'il me trouvait là un sentiment honnête et pur... je n'ai pas cherché la honte, moi, monsieur.

DAUBERVILLE.

Oh! jamais mes paroles n'ont pu vous accuser... je vous plains, Marie.

MARIE.

Hélas! je le sens bien, il eût fallu défendre mon cœur de son amour; mais il ne me disait pas qu'il m'aimait... mais je l'ignorais... mais je l'aimais moi-même sans me l'être avoué... Est-ce que je savais, moi, qu'en écoutant les éloges que vous lui donniez tous je me perdais? que je me perdais en le voyant auprès de sa mère malade... tendre, empressé, comme je l'étais auprès de mon père? est-ce que je pouvais savoir tout cela? J'étais confiante... aveugle... mais enfin, je n'étais pas coupable... je pouvais être touchée de ses qualités, je les aimais... et puis, il m'a tout dit... Oh! vous ignorez comme la tête d'une pauvre femme se perd quand ses yeux s'ouvrent tout-à-coup, qu'elle est seule, sans appui, sans secours... et qu'elle aime.

DAUBERVILLE.

Marie!

MARIE.

Enfin, cette bonté, monsieur, il ne la feignait pas pour me tromper, n'est-ce pas? Vous voyez ce que je souffre... ayez pitié de moi.

DAUBERVILLE.

C'est de l'intérêt que vous méritez: mais, dites-moi, que puis-je pour vous?

MARIE, *le regardant fixement.*

Rien... de vous... de lui... plus rien... Oh! je ne me fais pas illusion: je sais bien que ce parjure... il le veut aussi. Est-ce qu'on aurait écrit cela sans son aveu? Je ne suis pas encore folle... vous le voulez tous les deux... je sais à présent ce que l'on fait de celle que l'on a trompée... avec quel dédain on la foule aux pieds... elle et les sermens qu'elle a reçus... Mais sous ce pied qui m'écrase, je relève la tête... je parlerai, moi!

DAUBERVILLE.

Marie!

MARIE.

Je parlerai, monsieur! Ah! quand on oublie tout sans pudeur, sans pitié, vous me demandez à moi de me taire, à moi qu'on rejette avec mépris? Mais c'est trop, monsieur... je dirai tout! Est-ce que je ne peux pas demander ce que j'avais fait, moi, pour que l'on vînt briser mon existence, déshonorer mon nom? Est-ce qu'on peut me condamner à la honte sans que j'en appelle? Non, monsieur, non, ce droit n'appartient à personne... vous nommez cela une faute, je vous dis, moi, que c'est un crime.

DAUBERVILLE.

Revenez à vous, je vous en conjure: si vous saviez... on n'a déjà que trop parlé.

MARIE.

Que dites-vous? on sait...

DAUBERVILLE.

Tout.

MARIE.

Grand Dieu! Il me reste un appui, alors... que je n'eusse pas osé invoquer... Le monde... il nous jugera... c'est à son équité que j'en appelle.

DAUBERVILLE.

Marie!

MARIE.

Non, monsieur, ce monde ne m'abandonnera pas; il me plaindra, il me défendra peut-être, ou du moins, s'il me condamne, il ne me condamnera pas seule: nous serons deux à subir son arrêt, et si le malheur est pour moi, le déshonneur sera pour lui.

Au moment où elle remonte la scène, Gabrielle paraît.

SCENE VIII.

LES MÊMES, GABRIELLE, VALLIER.

GABRIELLE.

Mon père!

DAUBERVILLE.

Gabrielle!

GABRIELLE, *avec embarras.*

Vous ici, mon père? J'ai rencontré M. Vallier en montant... je voulais avertir Marie... Nous pourrons donc aller à sa soirée, puisque vous allez mieux?...

Dauberville lance à sa fille un regard qui lui impose silence.

MARIE, *avec contrainte.*

Oh! monsieur savait bien qu'il ne nous ferait pas l'honneur... non, ma pauvre enfant, tu ne viendras pas... tu ne viendras plus.

GABRIELLE.

Moi, pourquoi?

MARIE, *que ses larmes étouffent.*

Demande-le à monsieur... il les ait lui!... pourquoi.... tu demandes pourquoi?

DAUBERVILLE, *s'élançant vers elle et à voix basse.*

Mademoiselle!... devant ma fille!

MARIE.

Ah!

Elle se cache le visage dans ses mains.

DAUBERVILLE, *bas à Gabrielle.*

Vous ne m'aviez pas parlé de cette visite?

GABRIELLE.

C'est qu'en effet... je n'avais pas dessein... (*Nouveau coup d'œil de Dauberville. A elle-même, en regardant son père et Marie.*) Qu'est-ce que cela signifie?

DAUBERVILLE, *haut à sa fille, après un silence.*

Vous veniez, disiez-vous.... quelque chose vous amenait.

MARIE.

Oui, tu avais à me parler... Tu vois? nous

sommes tous contraints... à la gêne... nous souffrons... il faut se hâter.

GABRIELLE.

Mon Dieu! mon père... comme elle est pâle!... voyez!... (*Allant à elle.*) Marie!... (*Hésitant.*) Ce que j'ai à te dire... je n'ai pas été heureuse dans mes visites, ma chère amie... Mme de Versac reçoit précisément aujourd'hui... et elle ne pourra pas t'amener sa fille.

MARIE.

Ah!

GABRIELLE.

Non: je n'ai pu décider non plus la mère de Stéphanie... elle m'a donné un motif... je ne sais plus lequel.

MARIE.

Encore!

GABRIELLE.

Un motif véritable.

MARIE.

Oui... Eh bien! achève: les autres...

GABRIELLE, *tremblante.*

Voilà tout.

MARIE.

Non, non, Estelle... tu l'as vue... elle m'avait promis...

GABRIELLE, *vivement.*

Oh! elle s'était engagée avant!

MARIE.

Aussi!... ô mon Dieu!... comme Anaïs, n'est ce pas? comme sa sœur? Réponds... réponds-moi.

GABRIELLE.

Marie!

MARIE.

Celles-là non plus!... délaissée par elles! par tout le monde!

GABRIELLE, *vivement.*

Toi! comment?... Non, Caroline viendra, d'abord... je la verrai; elle sera avec son père à notre dîner.

MARIE.

Oui... vous donnez une fête... vous!

GABRIELLE.

Ce n'est pas pour nous, c'est pour mon cousin.

DAUBERVILLE, *avec effroi.*

Gabrielle!

MARIE.

Comment dis-tu?

GABRIELLE.

Qui vient d'être nommé secrétaire d'ambassade.

MARIE, *avec un cri.*

Ah!

DAUBERVILLE, *s'élançant vers sa fille.*

Gabrielle!

GABRIELLE, *effrayée.*

Mon Dieu! qu'est-ce que j'ai dit? Qu'est-ce que j'ai fait? Apprenez-le-moi.

MARIE, *à elle-même.*

Et l'on sait tout... on m'abandonne... et lui! oh! mon Dieu!

Elle tombe accablée sur un fauteuil.

DAUBERVILLE, *à lui-même.*

Malheureuse enfant! cette scène me fait un mal! (*S'approchant de Marie avec émotion.*) Mademoiselle, quel que soit le service que réclame M. votre frère, dites-lui bien qu'il peut compter de ma part sur un entier dévoûment: que je lui demande comme une faveur, comme une grâce, de vouloir bien encore s'adresser à moi. (*A Gabrielle.*) Viens.

GABRIELLE.

Vous pleurez, mon père?

DAUBERVILLE.

Viens! viens!

Ils sortent tous deux.

SCÈNE IX.

MARIE, VALLIER.

MARIE, *soulevant la tête après un long silence.*

Et c'est là leur justice!

VALLIER, *qui jusque là était resté dans la même attitude qu'il a gardée pendant la scène précédente.*

Vous trouvez le monde bien cruel, n'est-ce pas, mademoiselle? bien infâme? et cependant vous ne le connaissez pas encore.

MARIE.

Oui, on me fuit, moi! on me repousse!

VALLIER.

Votre frère vous reste, et avec lui un ami que vous n'avez pas appelé, mais qui est venu.

MARIE.

Monsieur!

VALLIER.

Je sens la contrainte que ma présence vous impose; vous retenez devant moi les larmes dont votre cœur est plein... J'en souffre: mais il faut que je vous parle, mademoiselle. (*Se tournant vers le cabinet.*) N'ai-je pas entendu...?

MARIE.

Quoi donc?

VALLIER.

Là-dedans, comme le bruit d'une porte qu'on aurait ouverte. Vous êtes sûre...?

MARIE.

Édouard est sorti, il n'y a personne.

VALLIER.

Eh bien! c'est cela... j'ai besoin de vous parler, à vous seule. J'ai tout compris tout-à-l'heure, car ces bruits odieux étaient venus jusqu'à moi; je ne m'attendais pas seulement que vous en seriez si cruellement instruite. Votre douleur est affreuse; elle est légitime... pourquoi la retenir?... Pleurez, pleurez, mademoiselle, pendant que nous sommes seuls; car vous ne le pourrez pas toujours... car il est un homme devant lequel vos larmes doivent s'arrêter, votre bouche doit sourire; et cet homme, c'est votre frère... Il ne sait rien, lui, il ne soupçonne rien... Oh! prenez garde!

MARIE.

Mon pauvre frère!

VALLIER.

Songez à son désespoir s'il se doutait jamais qu'on a voulu flétrir le nom de sa sœur; s'il apprenait ce que la calomnie a osé dire...

MARIE, *pleurant.*

La calomnie...

VALLIER, *l'interrompant vivement.*

La calomnie, mademoiselle... (*Avec force.*) Oui, c'est une calomnie. La lui cacher est un devoir pour vous, pour nous aussi, et nous y parviendrons... nous obtiendrons de lui, sans qu'il soupçonne rien, de rompre des relations funestes, plus fatales encore qu'on ne peut le croire, peut-être: de se dégager de tous liens; car il est une chose... c'est pour celle-là que je suis venu. Dites-moi, Marie, votre frère n'a-t-il pas reçu un service, un prêt?

MARIE.

En effet, monsieur.

VALLIER.

Cinq mille francs, je crois?

MARIE.

Que nous a envoyés Gabrielle.

VALLIER.

Il y a long-temps?

MARIE.

Sans doute, nous ne connaissions pas... (*Comme frappée d'une idée, avec terreur.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'on a pensé?

VALLIER.

Rien, rien; mais, vous comprenez? votre frère ne peut pas rester plus long-temps sous le poids d'un pareil service.

MARIE.

Non, non.

VALLIER.

Il faut qu'il s'acquitte.

MARIE.

Sans doute.

VALLIER.

Bientôt.

MARIE.

A l'instant, à l'instant! Mon Dieu! Comment faire? vous avez raison... mais cette somme, nous ne l'aurons jamais assez vite.

VALLIER, *lui offrant des papiers.*

La voilà!

MARIE.

Monsieur...

VALLIER.

Je l'apporte; prenez-la, prenez!

MARIE.

Ah! monsieur!

La porte du cabinet s'ouvre. Rémond paraît.

VALLIER.

Dieu!

MARIE.

Mon frère!

Moment de silence.

SCENE X.

Les Mêmes, RÉMOND.

RÉMOND, *pâle, tremblant, traverse la scène et vient à Vallier; sa voix est entrecoupée.*

Merci, monsieur, merci. (*Il lui prend la main.*) O les infâmes!

VALLIER.

Il était là!

RÉMOND, *qui a l'œil fixé sur sa sœur.*

Marie, donnez-moi cette parure. (*A Vallier.*) Merci! Nous pourrons encore... Oui, j'étais rentré... (*Regardant sa sœur.*) Ils ont osé s'attaquer à elle! à elle, si pure! à ma sœur!

MARIE.

Par pitié...

RÉMOND.

Donnez-moi ce collier, cette bague. (*A Vallier.*) Nous nous acquitterons, monsieur; il nous reste encore des ressources. (*A sa sœur.*) Marie, vous avez un écrin?

MARIE, *avec terreur.*

Celui de notre mère?

RÉMOND.

Donnez-le-moi.

MARIE.

Celui de notre mère!

RÉMOND.

Je l'attends.

MARIE.

Mais c'est sacré; mais c'est la seule chose qui nous reste d'elle.

RÉMOND, *éclatant avec larmes.*

Elle l'eût donné cent fois, notre mère. (*Se contraignant de nouveau.*) Allons, je l'attends, vous voyez bien!

MARIE, *dont le désordre va croissant.*

Mais je ne sais où il est.

RÉMOND.

Là, dans ce meuble.

MARIE.

La clef?

RÉMOND.

Vous l'avez toujours sur vous.

MARIE.

Moi!

RÉMOND.

Donnez-la, je la demande, je l'attends, je la veux!

MARIE.

Oui... oui...

RÉMOND, *avec force, lui arrachant la clef.*

Donnez-la donc! donnez!

Il court ouvrir le meuble.

MARIE.

O mon Dieu! pitié! pitié!

RÉMOND, *avec joie, à Vallier, en lui montrant l'écrin.*

Avec ceci, monsieur, je suis sûr à présent... Oh! merci! j'ai là de quoi répondre, voyez-vous, de quoi m'acquitter... des diamans... (*Il ouvre l'écrin.*) Quelles sont ces lettres?... son écriture! Marie! (*Marie tombe à genoux devant lui; il reste atterré... puis, en songeant à de Beaumont, sa fureur le trahit par une exclamation qu'il laisse échapper comme une menace.*) Ah!

VALLIER, *devinant son intention et lui serrant la main.*

Je serai votre second.

ACTE TROISIÈME.

Portes latérales, portes au fond.

SCENE PREMIERE.

MARIE, THÉRÈSE.

MARIE.

Le docteur n'est pas encore venu?

THÉRÈSE.

Il ne viendra pas, mademoiselle ; monsieur lui a dit hier que c'était inutile... qu'il se sentait bien à présent.

MARIE.

Savez-vous ce que fait mon frère?

THÉRÈSE.

Je l'ai trouvé ce matin occupé à ranger des papiers... Depuis, il s'est renfermé dans sa chambre, comme hier, comme avant-hier.

MARIE.

Trois jours!... sans que j'aie pu obtenir de lui un mot! (*On sonne à la porte extérieure; Thérèse sort pour aller ouvrir.*) Lorsqu'il est revenu même... lorsque je me suis élancée dans ses bras... pas une parole! pas un regard!... ah!...

Elle reste pensive et accablée.

SCENE II.

MARIE, GABRIELLE.

GABRIELLE, *timidement, de la porte.*

Marie!

MARIE.

C'est toi?... Comment se fait-il?...

GABRIELLE.

Oui... moi, qui viens te voir, seule, en secret.

MARIE.

A l'insu de ton père?

GABRIELLE.

Certaine de ne pas être désavouée par lui, si j'obtiens ce que je désire... J'ai été bien tourmentée, Marie, bien malheureuse... Ce qui s'est passé ici, il y a trois jours, le refus de mon père de me conduire à ta soirée, son embarras en me voyant chez toi, ta douleur, quelques mots qui te sont échappés, notre rupture subite... tout cela m'a inspiré des pensées, des craintes que je n'osais d'abord m'avouer à moi-même... J'ai interrogé mon père; j'ai été jusqu'à lui demander si... l'on avait quelque chose à te reprocher... Oh! pardon! c'est bien mal, n'est-ce pas?... mais que veux-tu?... J'étais tellement troublée... je ne savais qu'imaginer... Il m'a répondu, comme j'étais bien sûre qu'il le ferait, de manière à te défendre de tout soupçon... Il a insisté même, comme s'il eût craint que je conservasse quelqu'une de ces vilaines pensées... qui étaient bien loin de moi, je t'assure... Pourtant j'ai été heureuse de l'entendre, je l'avoue; le monde interprète quelquefois nos actions bien méchamment, et ses jugemens sont si sévères pour nous!

MARIE.

Oui... pour nous... Et crois-tu qu'il en soit de même pour les hommes?

GABRIELLE.

Oh! ma chère amie, eux, c'est bien différent... Ils n'ont point de compte à rendre, ils sont absous d'avance.

MARIE.

Et on nous punit!

GABRIELLE.

Oui, c'est bien différent... Les lois que la société nous impose, à nous autres jeunes personnes, n'ont pas pour eux la même rigueur... Quand elles nous blâment, elles les excusent... et puis, ce sont eux qui les ont faites!... Marie, me pardonnes-tu d'avoir cherché jusque dans la calomnie la cause d'une rupture... dont j'ai été profondément affligée?

MARIE.

Oui, oui...

GABRIELLE.

Tu me pardonnes?... Écoute : mon père m'a dit que ton frère et toi vous croyiez avoir à vous plaindre de nous; il m'a parlé d'une explication un peu vive qui aurait eu lieu... Il n'a pas craint de m'avouer que les torts étaient peut-être de son côté, en ajoutant toutefois que nous ne devions plus nous voir... Mais, en me disant cela, il avait l'air si chagrin! je l'ai trouvé si inquiet le lendemain de cette malheureuse rupture, que j'ai cru deviner sa pensée, et je suis venue..... A son âge, on répugne à faire les premiers pas... Il ne faut pas être trop sévère... Je les fais pour lui... cela ne me coûte rien, à moi... Marie, notre amitié nous est chère à toutes deux ; est-ce qu'elle peut se rompre ainsi?

MARIE.

Gabrielle!

GABRIELLE.

Oh! vois-tu, on l'aurait essayé en vain ; je serais toujours venue en cachette... Me séparer de toi? ah! jamais!..... Mais cette rupture apparente m'eût fait mal, au lieu qu'à présent, un seul mot dit à mon père va tout concilier. Allons, des torts, cela s'oublie... Obtiendrai-je donc plus de ton frère que de toi?

MARIE.

Mon frère!... oh! non, ne parle pas à mon frère.

GABRIELLE.

Il est donc bien irrité?

MARIE.

Tu ne réussirais pas... Gabrielle, je t'en prie...

GABRIELLE.

Quand je viens moi-même demander...

MARIE.

Tu ne sais pas... ça ne se peut pas.

GABRIELLE.

Oh! si je le voyais!...

MARIE.

Non... le voir... non, tu ne peux pas le voir.

GABRIELLE.

Pourquoi?... qu'y a-t-il?... Est-ce qu'il s'est passé quelque chose que j'ignore?

MARIE.

Oui... je... Gabrielle, tu as de l'amitié pour moi, n'est-ce pas?... Eh bien! ce que je dis doit te suffire... ne cherche pas l'impossible... c'est impossible.

GABRIELLE.

O mon Dieu! tu me fais peur aussi... Il y a donc un secret bien terrible que l'on me cache, qui nous sépare pour toujours? Tu as peur que je ne voie ton frère... Il peut donc m'apprendre...

Rémond sort de sa chambre.

SCENE III.

LES MÊMES, RÉMOND, *il a le bras droit en écharpe.*

GABRIELLE.

Ah! blessé!

RÉMOND.

Mademoiselle Dauberville!

GABRIELLE, *après un moment de silence.*

Monsieur... j'étais venue... j'espérais...

RÉMOND, *gravement.*

Mademoiselle, votre présence ici m'a surpris, je l'avoue... C'est à un reste d'amitié que je l'attribue; aussi, en vous apprenant que tout est désormais rompu entre votre père... (*péniblement*) entre votre famille et nous, je vous remercie d'une démarche qui prouve l'intérêt que vous nous portiez.

GABRIELLE, *à elle-même, regardant Rémond et sa sœur.*

Blessé!... et il est un nom que l'on ne prononce plus ici... Ah! j'avais tout deviné l'autre jour!... (*A Rémond.*) Monsieur, après les paroles que vous venez de dire, quelque bienveillantes qu'elles puissent être pour moi, je comprends ce qui me reste à faire, et je me retire. (*Regardant Marie.*) Pauvre Marie! c'est une amie encore qui est forcée de la quitter... et la dernière. (*Saluant Rémond.*) Monsieur...

Au moment de s'éloigner, elle jette un regard sur Marie; puis vient à elle, lui serre la main, et sort

SCENE IV.

RÉMOND, MARIE, THÉRÈSE.

Rémond, après un instant, va sonner, sans regarder sa sœur.

MARIE, *timidement.*

Tu as quelque chose à demander?... Veux-tu que j'aille...

RÉMOND, *à Thérèse, qui entre.*

J'ai oublié de vous dire que j'avais besoin d'un commissionnaire.

THÉRÈSE.

Monsieur veut-il que j'en fasse monter un de suite?

RÉMOND.

Oui... tout-à-l'heure... qu'il vienne là, dans ma chambre.

Thérèse sort.

SCENE V.

RÉMOND, MARIE.

Rémond va s'asseoir, appuie sa tête dans ses mains, et reste plongé dans ses réflexions. Moment de silence.

MARIE.

Oh! parlez-moi, Édouard... Ne me pardonnez pas, si je ne mérite pas de pardon; accablez-moi de votre colère... mais parlez-moi.

RÉMOND.

A quoi bon? ma bouche ne pourrait prononcer que des paroles amères.

MARIE.

Je vous entendrais du moins. Vous ne savez pas comme l'on souffre à voir quelqu'un qui nous aimait, froid et glacé en notre présence, comme si tout était mort pour nous dans son cœur, même la colère, même la haine... oh! c'est bien cruel, allez!... Peut-être n'êtes-vous ainsi que devant moi... J'ai cru toute la nuit vous entendre marcher, vous entendre pleurer... j'étais là, près de votre porte, je pleurais aussi... en silence, pour que vous ne me renvoyiez pas. Édouard, cette amie qui vient de sortir me quitte pour toujours... Je n'ai que vous... il faut un peu de pitié!...

RÉMOND.

Que moi!

Il se cache la figure dans ses mains.

MARIE.

Voyez-vous? ce que je dis là vous émeut... votre âme est toujours bonne, Édouard!

RÉMOND.

Oh! qu'elle se soit perdue ainsi!... Écoutez-moi, Marie! Moi aussi, j'ai besoin de vous parler: j'ai besoin de vous rappeler, de me rappeler à moi-même ce qui s'est passé entre nous, afin de savoir si je ne vous traite pas avec trop de sévérité, afin que, si je n'ai pas bien rempli mon devoir, vous soyez en droit de me demander plus d'indulgence. Quand mon père vous laissa toute

jeune en mes mains, n'ai-je pas tâché, par ma tendresse, de remplacer l'amour et les soins que vous perdiez?... Ne vous ai-je pas aimée comme il vous aimait, lui?... Dites.

MARIE.

Oui... oh! oui.

RÉMOND.

Plus tard, quand mon travail vint nous aider, et qu'en le doublant il me fut possible de rendre votre situation plus douce, ai-je perdu une heure, un moment? Avez-vous quelque reproche à me faire?

MARIE.

Non.

RÉMOND.

J'ai vu une jeune personne... je l'ai aimée... elle était digne en tout de mon amour... Je la perds aujourd'hui pour toujours; c'en est fait... notre union est devenue impossible... Eh bien, au milieu de mes espérances, alors que je rêvais un avenir de bonheur pour moi, vous avais-je oubliée?... vous avais-je séparée de cet avenir? N'étais-je pas heureux de vous créer une famille?

MARIE.

Je le sais.

RÉMOND.

Oui, c'était pour vous aussi que je hâtais l'accomplissement de mes vœux : et lorsque enfin tout a été détruit, lorsque le moment est venu de vous donner mon sang, ne vous l'ai-je pas donné, Marie?

MARIE, *sanglotant et tombant aux genoux de son frère.*

Ah!

RÉMOND.

Ne m'accusez pas d'avoir abandonné trop tôt votre défense. Si j'ai quitté mon épée, sachez-le bien, c'est que je ne peux plus la tenir... Oh! vous le voyez! j'ai rempli mon devoir jusqu'au bout... vous n'avez rien à me demander.

MARIE.

Non, rien; car vous êtes bien indulgent pour moi. Vous ne parlez que de ce que vous avez fait et vous pourriez me dire : En échange de tant de sacrifices, vous avez brisé mes espérances, détruit mon avenir; j'ai pris auprès de vous la place de notre père, et je vous maudis en son nom!... Quand il vous serait permis de me tenir ce langage, vous vous demandez à vous-même si vous avez assez fait pour moi! vous, Édouard! Oh! c'est bien noble et bien bon, ce que vous dites!

RÉMOND.

Marie, je ne peux plus rien pour vous.

MARIE.

Eh! oserai-je vous demander autre chose que de ne pas entendre sortir de votre bouche des reproches que vous auriez le droit de m'adresser? Croyez-vous que cela ne passe pas mon espoir? Écoutez; je me rends justice : votre bonté est si grande qu'elle m'a évité tout ce qui eût été trop cruel pour moi... je la bénis; mais je devine ce qu'elle me cache et ce qui se passe dans votre cœur. Ma présence vous est pénible, je le sens, cela doit être... je vous l'épargnerai. Oh! je me trouve encore bien heureuse, allez! Vous ne me rencontrerez jamais sur votre chemin; je vivrai seule, retirée, dans ma chambre... je ne viendrai vers vous que quand vous m'appellerez, quand vous voudrez de moi... et si ce moment est loin encore... s'il doit se faire attendre long-temps... eh bien! j'attendrai.

THÉRÈSE, *entrant.*

Monsieur, l'homme que vous avez demandé est là.

Remond se leve lentement et se dirige vers sa chambre.

MARIE, *le suivant des yeux.*

Sans un mot! (*Rémond, prêt à sortir, s'arrête; il hésite un instant, puis il se retourne vers sa sœur, qui le regarde. Il lui tend la main.*) Ah! mon frère!

Rémond la presse quelques instans sur son cœur, puis il s'éloigne et rentre dans sa chambre.

SCENE VI.

MARIE, *seule.*

Il m'a serrée dans ses bras!... sur son cœur!... Édouard! ses larmes coulaient... pauvre Édouard! il a eu pitié de moi; je n'osais pas l'espérer... O mon Dieu! vous ne m'avez donc pas abandonnée!

SCENE VII.

MARIE, VALLIER.

VALLIER.

Votre frère est chez lui, mademoiselle?

MARIE.

Oui... oui... monsieur, il sort d'ici.

VALLIER.

Il vous a vue?

MARIE.

A l'instant.

VALLIER.

Il vous a parlé?

MARIE.

Il me pardonne... oh! non, il ne me pardonne pas, mais il a pleuré, mais il m'a embrassée, mais il m'aime encore.

VALLIER.

Je le sais... dans sa douleur même, dont j'ai été témoin, sa tendresse pour vous se trahissait... oui, il vous aime... n'en doutez pas. Mais, à le voir hier si résigné, si calme, j'ai craint qu'il n'eût formé quelque projet...

MARIE.

Lequel?

VALLIER.

Oh! ce n'est plus à redouter à présent, puisqu'il a consenti à vous voir. Votre frère, souffre, mademoiselle; l'aspect de ces lieux est pour lui un supplice; vous le comprenez? le séjour de Paris a quelque chose de trop pénible pour tous deux... il faut vous éloigner... je viens offrir à votre frère ma maison, non loin d'ici, que vous

habiterez seuls pendant quelque temps... Plus tard, il sera facile de trouver pour lui en province, un emploi honorable; je m'en occuperai à mon retour.

MARIE.

Vous nous quittez?

VALLIER.

Je vais à Strasbourg, chercher ma fille... elle n'a plus que moi!... Il faut que votre frère accepte... loin de ce qui peut réveiller des souvenirs douloureux, son esprit sera plus calme... le vôtre aussi... et puis il vous sera doux d'échapper aux regards du monde. Je le déciderai à partir... j'ai cru voir qu'il le souhaitait hier.

MARIE.

Oh! oui, il doit le désirer autant que moi..... Vous pensez à tout, et pour nous... toujours... merci, monsieur, merci... vous êtes l'ange tutélaire de notre famille... Édouard!

Elle entre dans la chambre de son frère.

VALLIER, *la regardant sortir.*

Elle avait toutes les qualités qui pouvaient rendre un homme heureux! ah! si je l'avais rencontrée!... Ma fille me reste au moins pour me consoler.

MARIE, *rentrant.*

Mon frère n'est pas chez lui... c'est singulier... je croyais... (*Elle sonne. A Thérèse, qui entre.*) Est-ce que mon frère est sorti?

THÉRÈSE.

Oui, mademoiselle: voici un mot que le concierge vient de monter à l'instant, et que monsieur lui a remis.

Elle donne le papier et sort.

MARIE.

Pour moi?

VALLIER.

Sorti!...

MARIE.

Oui... il m'écrit... Pourquoi?... quelques mots au crayon. (*Elle lit.*) «Je vous quitte, Marie...
» Je pars... vous aviez raison, je ne peux plus
» vous voir sans que mon cœur se brise... je sens
» que cela est au-dessus de mes forces... je vous
» laisse le peu que nous avons... Pardonnez-moi...
» et adieu.»

VALLIER, *à lui-même.*

Pauvre enfant!

MARIE, *atterrée.*

Adieu!

VALLIER, *avec intérêt.*

Mademoiselle...

MARIE.

Tout-à-l'heure... quand il m'embrassait... ce n'était pas un pardon, mais un adieu.

VALLIER, *la soutenant dans ses bras.*

Mademoiselle, c'est affreux de vous demander du courage.

MARIE, *d'une voix éteinte.*

Je n'en ai plus... je n'ai plus de force... plus de larmes... rien... Parti... ah!

Elle tombe sur un fauteuil.

VALLIER, *après un silence.*

Le poids de son désespoir l'écrase. Seule au monde à présent! sans secours, sans défense!... était-ce ainsi qu'elle devait finir?... Marie, c'est une douloureuse épreuve que le ciel vous impose; mais il ne vous a pas condamnée.

MARIE.

Plus rien que l'isolement!

VALLIER.

Oui; et l'isolement le plus complet, la solitude la plus profonde, ce serait votre sauve-garde, Marie; mais quand tout vous abandonne, est-ce que je peux vous abandonner aussi, moi qui vous connais, moi qui sais tout ce que vous méritez de respect et d'estime? Non; tant que vous avez eu auprès de vous un frère pour vous consoler et vous défendre, j'ai gardé le silence que ma position m'imposait; mais vous êtes seule, il vous faut un appui, vous n'avez que le mien, et je vous l'offre. Je suis libre, Marie.

MARIE.

Monsieur...

VALLIER.

Je suis libre, et mon nom...

MARIE.

N'achevez pas, monsieur: je vous comprends, je vous remercie... C'est une grande consolation pour moi; mais il est des devoirs qui me sont imposés, je les accepte avec résignation.

VALLIER.

Vous refusez?... oh! mais alors qui vous protégera? qui vous sauvera?

SCENE VIII.

LES MÊMES, Mme LAMBERT, *qui est entrée pendant les derniers mots de la scène précédente.*

Mme LAMBERT.

Moi, monsieur.

MARIE.

Vous! c'est le ciel qui vous envoie.

Mme LAMBERT.

C'est ton frère, Marie, ton frère au désespoir, qui est venu pleurer auprès de moi, et qui m'a dit: «Je la quitte parce que je n'ai pas assez de courage; mais vous l'aimez, vous; elle est seule à présent: je souffrirais trop de la laisser seule.» Viens avec moi, ma fille, je l'ai promis à ton frère.

MARIE.

Édouard!... avec vous!... oh! il reviendra un jour, n'est-ce pas?

VALLIER.

Marie!

MARIE.

Songez à votre fille, monsieur! Vous braveriez pour vous l'opinion du monde; mais votre enfant ne doit jamais avoir à vous reprocher la mère que vous lui aurez donnée. Je n'ai pas mérité d'être la sienne. Adieu, je n'oublierai jamais ce que vous avez voulu faire pour moi. Partons, ma mère, partons.

Elle sort avec Mme Lambert.

VALLIER, *tombant sur un fauteuil.*

Ma fille!

FIN.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE IV.

MARGUERITE D'YORCK,

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES, AVEC UN PROLOGUE,

par MM. N. Fournier et Dessarsin,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 23 MAI 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PERKINS WARBECK.	M. FRANCISQUE aîné.
LINCOLN, seigneur du parti de Marguerite.	M. DESHAYES.
CLIFFORD, seigneur du parti de Marguerite.	M. BRÉSIL.
SAMUEL WARBECK, père de Perkins.	M. ÉDOUARD.
PATTIESSON, bourgeois lancastrien.	M. PRADIER.
WILKINS, bourgeois lancastrien.	M. BRIAND.
UN BOURGEOIS yorckiste. .	M. LAINÉ.
UN CONSTABLE.	M. BASSAN.
LE GARDIEN.	M. FONDONNE.
LA SENTINELLE.	M. COSTE.
MARGUERITE D'YORCK, sœur du feu roi Édouard IV.	Mme GAUTHIER.
MARIE SWART, jeune orpheline de grande naissance. . . .	Mlle CLARISSE.
CATHERINE DE FARE, mère de Perkins.	Mlle STÉPHANIE.
CHARLES, page de Marguerite.	Mlle EMMA.

La scène se passe à Dublin au prologue, et à Cassel pendant les trois derniers actes.

PROLOGUE.

A la droite du spectateur, une maison exhaussée sur un perron. A gauche, une autre dont la porte est ouverte. En deçà, un banc de pierre. Au fond, le mur d'enceinte et une poterne fermée. A côté, à gauche, une petite maison, celle du gardien de la poterne ; une sentinelle sur la muraille. Au-delà, l'horizon à perte de vue. A la hauteur du troisième plan, une rue transversale. La nuit. Clair de lune.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, *pâle, l'œil hagard, les cheveux en désordre, affaissée sur le banc de pierre;* WILKINS, PATTIESSON, LE PEUPLE *éparpillé par groupes.*

CATHERINE.

Seigneur... seigneur...

PATTIESSON, *au milieu d'un groupe qui se trouve sur l'avant-scène à droite.*

Voilà trois heures qu'ils s'occupent de faire agoniser le pauvre Samuel Warbeck!... voilà trois heures que cette malheureuse est en prières... Cela fend l'ame...

WILKINS.

Depuis deux jours elle refuse toute nourriture;

aussi il y a des momens où elle divague... et maître Mackensie a prédit qu'elle mourrait folle. On assure qu'il a supporté la question ordinaire et extraordinaire avec un admirable courage, et qu'il n'a rien avoué... ni la trahison, ni la sorcellerie.

UN BOURGEOIS.

Beau miracle!... Quand le diable vient sur terre, c'est toujours dans le corps d'un juif ou dans celui d'un chat qu'il se loge... D'où vient que juif et chat ont la vie aussi dure l'un que l'autre?...

PATTIESSON.

Entre nous soit dit, messire, ce juif-là était plus honnête homme que bien des chrétiens de ma connaissance.

CATHERINE.

Seigneur!... Seigneur!... c'est une main de fer bien pesante que la vôtre... quand elle tombe ainsi sans miséricorde sur le cœur d'une pauvre femme!

PATTIESSON.

Oh! oui... pauvre femme, en effet... Et dire que si on avait pu décider ce malheux Samuel à se tenir caché seulement pendant trois jours, il aurait été sauvé!

LE BOURGEOIS.

Comment cela, s'il vous plaît?

PATTIESSON.

Le bruit court que le boulanger Simnel, prétendu comte de Warwick, a été complètement défait à Stoke, dans le Nottingham, et que l'armée du rebelle a été dispersée et mise en fuite, malgré l'habileté de mylord Lincoln, l'un des meilleurs généraux de l'Angleterre et la présence de Mme Marguerite d'Yorck, cette ennemie implacable de la maison de Lancastre.

LE BOURGEOIS YORKISTE.

Ce bruit est absurde.

PATTIESSON.

S'il venait de vous, cela pourrait être, messire. (*A Wilkins.*) Le bruit s'accrédite encore que le roi Henry VII, maître de tout le pays, avance sur Dublin à marches forcées : ainsi, qu'avant trois jours, celui qu'on va pendre aujourd'hui comme traître aurait été récompensé comme fidèle sujet...

LE BOURGEOIS.

Ce bruit est aussi vrai que celui qui voudrait nous faire croire que monseigneur le comte de Warwick n'est autre que Lambert Simnel, le garçon boulanger.

TOUS.

Mais, oui, oui...

PATTIESSON.

Hum!... qui vivra verra...

Les troupes commencent à sortir de la maison et à défiler sur le perron. Agitation dans le peuple.

LE BOURGEOIS.

En attendant, la séance est levée, et voici le bourreau qui vient lire la sentence au peuple.

Il se perd dans la foule.

PATTIESSON, *bas à Wilkins.*

Patience!... tout espoir n'est peut-être pas encore perdu.

WILKINS, *bas.*

Que voulez-vous dire?

PATTIESSON, *bas.*

Vous le saurez bientôt.

Ils se perdent dans la foule.

SCENE II.

LES MÊMES, SAMUEL, *sur le perron; à sa droite,* LE CONSTABLE, *en grand costume, un papier à la main. Autour,* DES SOLDATS *et* DES VALETS *portant des torches.*

LE CONSTABLE.

Bonnes gens de Dublin, écoutez tous... (*Il se découvre; le peuple l'imite. Lisant.*) « Le parlement d'Angleterre, convoqué en cette ville de » Dublin par l'ordre et sous la présidence de très- » haut et très-puissant seigneur, Édouard, comte » de Lincoln... a ce jourd'hui vingt-quatrième » d'Auguste 1490, heure de minuit, rendu arrêt » de mort et d'infamie contre Samuel Warbeck » (*le montrant*) ici présent, juif de religion, » bourgeois de naissance, convaincu du crime de » haute trahison, comme ayant tenté de détacher plusieurs bonnes ames du service de Dieu » et de la noble maison d'Yorck, à l'aide de charmes magiques et de sorcellerie... le condamne » en conséquence à être conduit devant la cathédrale de cette ville de Dublin, pour y faire » amende honorable... Arrivé au pied de l'échafaud, à être souffleté de la main du bourreau; » enfin, à être pendu... Puis, son cadavre consumé sur un bûcher ardent, pour la cendre en » être jetée au vent. » Dieu sauve la vieille Angleterre!

SAMUEL.

Dieu sauve la vieille Angleterre!

CATHERINE, *avec angoisses.*

Miséricorde, mon Dieu! miséricorde!...

Le cortége funèbre s'est mis en marche; il arrive au milieu du théâtre. Samuel s'arrête.

SAMUEL, *à Catherine.*

Catherine, ma compagne bien-aimée, adieu!

CATHERINE.

Samuel! Samuel!... (*Elle se précipite dans ses bras.*) Oh! mais, tout cela n'est pas vrai, n'est-ce pas?... c'est un horrible songe!

SAMUEL, *après l'avoir embrassée.*

Que la volonté de Dieu soit faite!... Quand on atteint le terme de la vie sans laisser derrière soi un seul sujet de repentir, l'espérance anéantit la terreur... Hélas! je n'ai qu'un regret, c'est de te quitter et de mourir sans avoir embrassé une dernière fois notre pauvre enfant...

CATHERINE.

Notre enfant... c'est donc bien vrai qu'ils vont

tuer son père... c'est donc bien vrai que tu vas mourir?... (*Au peuple.*) Ah! gloire à toi, peuple de Dublin... tu as bien fait d'échanger la domination du roi Henry Tudor contre la tyrannie de maîtres si clémens; gloire à toi, gloire à eux!... Ces nobles fils de la maison d'Yorck, ils sont bien les rejetons de leurs ancêtres... Edouard, comte de Lincoln, le tueur de vieillards, est bien le digne héritier de Richard, duc de Glocester, le meurtrier d'enfans...

SAMUEL.

Catherine! Catherine!...

TOUS.

Ah! ah!

Paraît sur le perron Lincoln suivi de seigneurs.

SCENE III.

LES MÊMES, LINCOLN, SA SUITE.

LINCOLN.

Séparez-les, et hâtez-vous d'exécuter l'arrêt du parlement.

On veut les séparer.

CATHERINE, *s'attachant à Samuel.*

Laissez-moi... laissez-moi... je veux mourir avec lui.

QUELQUES VOIX.

Grâce!

VOIX PLUS NOMBREUSES.

Non... A mort le juif... à mort!

CATHERINE.

Oh! les misérables!

LINCOLN, *aux gardes.*

Marchons, messieurs.

CATHERINE.

Arrêtez... Monseigneur, il faut que je vous parle*. (*Ils se placent tous deux sur l'avant-scène.*) Monseigneur, est-ce que vous êtes bien décidé à le faire tuer?

LINCOLN.

Est-ce que je suis, moi, le parlement d'Angleterre?

CATHERINE.

Le parlement d'Angleterre!... Vous savez bien, mylord, que ce ramas d'aventuriers sans nom, et de gentilshommes sans ame qui vous sont plus vendus que le dernier de vos valets... tout cela n'est pas le parlement d'Angleterre.

LINCOLN.

Eh bien, quels que soient ses juges, son arrêt est irrévocable.

CATHERINE, *vivement.*

Monseigneur, la mort de ce vieillard serait un crime inutile dont vous ne vous souillerez pas.

LINCOLN.

Sur mon ame, ce juif mourra: c'est lui seul qui l'a voulu, c'est sa seule opiniâtreté.

CATHERINE.

Il ne pouvait faire autrement, monseigneur... sa vertu lui défendait de sacrifier l'héritage de son fils pour sauver ses jours... Mais ce qu'il a refusé de faire, je puis y consentir, moi!

* Samuel, le Constable, Catherine, Lincoln.

LINCOLN.

Que m'importe à présent!...

CATHERINE.

Sa créance sur vous est la plus saine partie de sa fortune: nous vous en donnerons quittance parfaite et entière. Prenez tout, monseigneur, toutes nos richesses... pour la vie d'un époux et d'un père, et nous verserons sur vous des larmes de reconnaissance.

QUELQUES VOIX.

Grâce!

VOIX PLUS NOMBREUSES.

A mort le juif, à mort!

CATHERINE, *tremblante.*

Grâce!

LINCOLN, *aux soldats.*

L'heure est passée: emmenez le patient au supplice.

CATHERINE, *accablée.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Le cortége sort lentement.

LINCOLN, *à Catherine pendant la sortie.*

Écoute ceci, femme: ni toi, ni personne, ni Dieu, ni Satan, n'obtiendra la grâce de ce juif, il faut qu'il meure, il le faut, je l'ai juré... Je me suis humilié devant lui, et il m'a repoussé... Je le hais, et je n'aurai jamais d'ennemi que je ne renverse, jusqu'à ce que j'en rencontre un qui me fasse tomber à mon tour.

Il sort. Tout le monde sort, excepté Catherine.

SCENE IV.

CATHERINE, *seule, avec fureur.*

Ah! cela serait déjà venu, mylord, si le jeune homme était resté près du vieillard... le fils aurait vengé le père... Insensée! il me les aurait tués tous les deux. S'il avait cédé à mes prières, s'il était resté près de moi, à cette heure, je me verrais arracher mon fils avec mon époux... (*Avec rage.*) Et je suis là, moi, la femme du martyre, et je ne puis rien, je suis sans force et sans armes; rien ni pour le défendre, ni pour le venger, rien! Oh! c'est affreux, affreux!...

Entre Pattiesson, suivi de quelques bourgeois.

SCENE V.

CATHERINE, PATTIESSON, QUELQUES BOURGEOIS, *puis* WILKINS.

PATTIESSON, *au fond du théâtre, aux autres bourgeois.*

Cherchons bien, elle ne peut être loin d'ici... (*Appelant avec précaution.*) Mistress Catherine Warbeck!... mistress Warbeck!

CATHERINE.

Qui m'appelle?

PATTIESSON, *l'apercevant.*

Ah! Dieu soit loué! nous vous trouvons enfin.

Ils s'approchent tous avec mystère et précaution.

CATHERINE, *frémissant.*

Oh! je comprends, mes a... mes bons amis; il n'y a pas de consolation pour moi... la pauvre veuve n'a plus d'espoir qu'en Dieu.

PATTIESSON.

C'est mieux que ça qui nous amène, mistress; c'est peut-être le salut de votre mari.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire?

PATTIESSON.

Que nous ne pouvons souffrir qu'on assassine ainsi sous nos yeux notre vénérable concitoyen; que tous ceux qui sont ici ont juré comme moi de sauver Samuel Warbeck ou de le venger.

CATHERINE.

Ah! vous êtes de braves Irlandais... courons, s'il en est temps encore!

PATTIESSON.

Ils n'en sont qu'à ce qu'ils appellent l'amende honorable. Dès que le cortége se sera remis en marche, nous l'attaquerons à l'improviste, et...

WILKINS, *entrant précipitamment, avec mystère.*

Ils reviennent vers le lieu de l'exécution.

CATHERINE, *vivement.*

Courons, messieurs, et que Dieu nous conduise!

Ils sortent tous.

SCENE VI.

PERKINS, LA SENTINELLE, *sur le rempart; puis* LE GARDIEN *de la poterne.*

PERKINS, *dans la campagne.*

Holà!... hé!... gens du rempart, faites ouvrir la poterne.

LA SENTINELLE.

On n'entre pas à cette heure.

PERKINS.

J'ai une lettre de passe.

LA SENTINELLE, *se tournant vers la scène.*

Oh! maître Jean, venez ouvrir la poterne.

LE GARDIEN.

On y va! on y va!

Il vient ouvrir la poterne. Perkins entre, il la referme.

PERKINS, *lui montrant un papier.*

Voyez, maître Jean... scellé du grand sceau d'Yorck et de Bourgogne, signé de madame la duchesse Marguerite elle-même.

LE GARDIEN, *après avoir lu.*

Parfaitement en règle, messire... Eh! mais quelles nouvelles de l'armée? car vous paraissez revenir de là.

PERKINS.

Mauvaises, maître Jean... il n'y a plus d'armée.

LE GARDIEN.

Vraiment!

PERKINS.

M. de Warwick est tombé au pouvoir du roi Henry; mais en attendant, il ne faut pas moins continuer d'exécuter les ordres de ceux qui sont encore nos maîtres.

LE GARDIEN.

C'est trop juste.

PERKINS.

Or, voici en quoi cela vous regarde. Je précède de quelques instans une noble fugitive accompagnée d'un seul page; échappée au massacre des siens, elle vient se mettre en sûreté derrière nos remparts. Vous allez vous tenir prêt à lui ouvrir la poterne.

LE GARDIEN.

Ne peut-on savoir le nom de cette noble dame?

PERKINS.

C'est sa grâce madame la duchesse Marguerite d'Yorck en personne.

LE GARDIEN.

J'obéirai, messire.

PERKINS.

Mais ici, maître, quoi de nouveau?

LE GARDIEN.

Rien que de triste, messire, de bien triste.

PERKINS.

Qu'est-il donc arrivé?

LE GARDIEN.

Vous le saurez assez tôt, messire Perkins Warbeck.

Il rentre chez lui.

SCENE VII.

PERKINS, *seul.*

Cet homme m'a dit cela d'une façon étrange. Quel sinistre événement?... sans doute ils savent déjà la défaite de Stoke, et elle remplit de consternation cette ville de Dublin, toute dévouée à la Rose-Blanche. Oui, Lancastre a terrassé Yorck. C'est un désastre irréparable: en d'autres temps, je m'en serais réjoui, car mon père appartenait à la cause de Henry de Lancastre; et moi, étranger à tous ces intérêts de cour, je suivais le parti de mon père; mais l'amour d'une jeune fille me rattache à la cause des vaincus; j'en ai fait le serment au lit de mort de mylord Swart, quand ce noble gentilhomme irrité était près de me maudire, moi, homme obscur et sans nom, qui lui avais ravi le cœur de sa fille. Ah! vous me pardonnerez, mon père, et quand je vous aurai pressé dans mes bras, vous permettrez que je vous quitte une fois encore pour voler auprès de celle qui est mon épouse devant Dieu, qui le sera bientôt devant les hommes. D'ailleurs, la rencontre que j'ai faite sur la route doit me porter bonheur. (*On entend le bruit d'un combat dans la coulisse; cris; cliquetis d'armes; quelques coups de feu.*) Qu'est-ce que celà?

CRIS, *dans la coulisse.*

A mort les Lancastriens!

PERKINS.

Le bruit d'une bataille. (*Il va voir.*) Ici comme partout, Yorck et Lancastre en sont aux mains.

CRIS.

Tue, tue, pas de quartier.

PERKINS

Cette fois, la fortune ne favorise pas la Rose Rouge... mais mon père n'a pu manquer à son poste, peut-être a-t-il besoin de mon aide.

Fausse sortie, quelques fuyards entrent.

SCENE VIII.

PERKINS, CATHERINE, PATTIESSON, WILKINS, BOURGEOIS, *mis en fuite.*

CATHERINE, *se précipitant en scène.*

Une épée... une épée...

PERKINS.

Ma mère!

CATHERINE, *sans le voir.*

Arrêtez, ne fuyez pas; tout n'est pas perdu sans ressource... une épée... une épée.

PERKINS.

Ma mère... qu'y a-t-il donc? ma mère!

CATHERINE, *le regardant d'un air égaré.*

C'est lui, c'est Lincoln... Lincoln le meurtrier.

PERKINS.

Ma mère, revenez à vous.

CATHERINE.

Lincoln, qui a fait condamner mon pauvre Samuel comme traître et sorcier, pour ne pas lui payer sa dette.

PERKINS.

Que dit-elle?

CATHERINE.

Qui maintenant va faire souffleter Samuel, le plus noble, le plus vertueux d'entre vous, par la main du bourreau.

PERKINS.

Horreur!

CATHERINE.

Qui va le faire pendre ensuite, et consumer son cadavre sur un bûcher, pour en jeter la cendre au vent.

PERKINS, *la prenant dans ses bras.*

Ah! mais c'est le délire, n'est-ce pas... c'est le délire?

LE BOURREAU, *dans la coulisse.*

Samuel Warbeck, traître et sorcier; juif immonde, je te soufflette comme jadis tes aïeux ont souffleté notre divin Seigneur.

Catherine pousse un cri, et tombe évanouie dans les bras de Perkins.

PERKINS, *d'une voix tonnante.*

Emportez cette femme! (*Pattiesson et quelques hommes emportent Catherine dans la maison à gauche. Perkins mettant l'épée à la main.*) Une épée... une épée... pour tuer Lincoln... La voilà... suivez-moi tous.

Fausse sortie.

LE BOURREAU, *dans la coulisse.*

Peuple de Dublin, remerciez Dieu, justice est faite.

PERKINS, *s'arrêtant.*

Justice est faite... Ah! tout est fini... vengeance maintenant... vengeance... à nous deux, comte de Lincoln... Je ne te connais pas encore; mais la rage guidera mon bras.

PATTIESSON, *entrant.*

Oh! Perkins... votre mère...

PERKINS.

Eh bien! ma mère...

PATTIESSON.

Rien ne peut la rappeler à la vie.

PERKINS.

Morte aussi, morte! ah! vengeance... vengeance!

SCENE IX.

PERKINS, MARGUERITE, CHARLES, *ensuite* LE GARDIEN.

CHARLES, *dans la campagne.*

Ohé, gens du rempart! faites ouvrir la poterne à sa grâce madame la duchesse Marguerite d'Yorck.

Le Gardien sort de chez lui, et va ouvrir la poterne.

PERKINS, *à lui-même.*

La duchesse Marguerite! elle qui me doit la vie... C'est une grande et généreuse princesse... je vais lui demander pour récompense de venger les deux vieillards: si elle me refuse, eh bien, je partirai pour accomplir ma tâche de fils et assouvir ma haine contre l'assassin... je partirai n'ayant plus rien sur la terre que le souvenir de Marie... mon amour perdu maintenant...

Il remet son épée dans le fourreau pendant ce dialogue. Marguerite est entrée avec Charles.

MARGUERITE, *au fond du théâtre.*

Grâce à Dieu, nous voici enfin à l'abri derrière de bonnes murailles... Mais que veut dire ceci? Personne pour nous recevoir! M. de Lincoln ignorerait-il notre venue?

LE GARDIEN.

Madame, il assiste en ce moment à l'exécution d'un juif.

PERKINS, *s'avançant.*

Madame, il assiste en ce moment à l'assassinat de mon père.

MARGUERITE, *effrayée.*

Qui est là?

PERKINS.

Celui qui vous a rencontrée sur la route environnée d'ennemis, tous vos gens tués, un seul

page restant à combattre près de vous... celui dont le bras a été assez heureux pour vous tirer de ce péril, et qui ne s'attendait pas à venir sitôt vous demander son salaire.

MARGUERITE, *très-agitée.*

Vous, mon libérateur... quoi, c'est vous? (*A Charles et au Gardien.*) Laissez-nous.

Ils sortent.

SCENE X.

PERKINS, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Parlez sans crainte, messire... vous avez droit de tout attendre de ma reconnaissance. Vous disiez que M. de Lincoln...

PERKINS.

Est un infâme qui a fait tuer lâchement mon père pendant mon absence.

MARGUERITE, *à part.*

Oh! quelle merveilleuse ressemblance!

PERKINS.

Ma mère est morte aussi, morte de douleur sous mes yeux...

MARGUERITE, *à part.*

Même taille, même visage... plus je l'examine, plus j'en suis frappée; si je n'étais certaine moi-même que l'enfant n'a été que trop bien assassiné, je pourrais croire... mais ceux qui ne savent pas comme moi! mais la foule! Quel projet!

PERKINS.

C'est justice que je vous demande à genoux, madame, et vous ne me répondez pas!

MARGUERITE.

Relevez-vous, relevez-vous... nous ne voulons pas vous souffrir à nos pieds, vous qui leviez si haut le bras pour nous défendre... Relevez-vous, messire: c'est en effet justice que nous vous ferons.

PERKINS.

Justice du comte de Lincoln... c'est-à-dire son nom flétri par le bourreau comme il a fait flétrir le nom de mon père, son cadavre au haut d'un gibet comme il y a attaché le cadavre de mon père? c'est bien là ce que vous ferez, madame!

MARGUERITE.

Je le ferai.

PERKINS.

Oh! alors, prenez mon sang; c'est le sang de votre plus dévoué serviteur... prenez mon ame; c'est l'ame de votre ami le plus fidèle.

MARGUERITE.

A moi donc votre sang, messire... à moi votre ame...

PERKINS.

Et en échange la vie et l'honneur du meurtrier de mon père?

MARGUERITE.

Vous l'aurez. (*Étendant la main.*) Sur l'ame du duc Charles de Bourgogne, mon illustre époux, qui fut un noble prince, un preux chevalier, je le jure. Je serai maîtresse du temps et du lieu. Vous allez partir pour Londres: vous y recevrez les instructions de notre ami dévoué lord Stanley, et vous y resterez jusqu'à ce que je vous rappelle auprès de moi, à Cassel, où j'irai tenir ma cour.

LE PEUPLE, *dans la coulisse.*

Au feu, au feu, le juif!

PERKINS, *étendant la main.*

A vous duchesse Marguerite d'York, je jure d'obéir aveuglément en quoi que ce soit... je le jure devant la flamme du bûcher de mon père.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

L'oratoire de Marguerite. Porte au fond très-large, et restant ouverte; derrière, une galerie transversale. Deux petites portes latérales. Celle de droite de l'acteur donnant sur l'appartement de Marguerite, celle de gauche sur un passage dérobé. Sur l'avant-scène, à droite, une petite table sur laquelle des flambeaux, divers papiers, un timbre et un marteau d'argent. A gauche, un prie-Dieu.

SCENE PREMIERE.

LINCOLN, CLIFFORD, MARGUERITE, QUELQUES SEIGNEURS.

MARGUERITE, *posant les papiers sur la table.*

Vous le voyez, messieurs, le salut de la vieille Angleterre est une fois encore remis entre nos mains, et la dernière espérance de la maison d'Yorck se réfugie à notre cour de Cassel; bientôt peut-être, comme au temps du roi Édouard IV, nous pourrons lever haut la tête jusque dans Westminster; et il nous reste dans Londres et ailleurs des amis chauds et puissans qui, pousseront notre cri de guerre aussi bravement que nous-mêmes.

CLIFFORD.

Comptez sur notre zèle, madame; avec eux ou sans eux, nous saurons bien reconquérir le trône d'Angleterre pour votre neveu Richard.

MARGUERITE, *aux autres.*

Maintenant que vous connaissez le but et les moyens, il ne vous reste plus qu'à connaître l'homme; retrouvez-vous ici à l'aube du jour; nous vous satisferons sur ce dernier point; car nous avons pensé que nous vous devions, à vous, mes nobles seigneurs, qui êtes nos dévoués, de

vous le faire voir tel que nous l'allons voir nous-mêmes obscur et inconnu, avant de vous le montrer roi et conquérant avec l'aide de Dieu le trône de ses ancêtres; à l'aube du jour, nos fidèles, n'oubliez pas.

Tous sortent par le fond, excepté Lincoln et Marguerite.

SCENE II.

MARGUERITE, LINCOLN.

LINCOLN.

Madame, est-ce un projet bien arrêté que le vôtre?

MARGUERITE.

Pourquoi cette question, monsieur le comte?

LINCOLN.

C'est que dans toutes les parties, les joueurs habiles se ménagent d'ordinaire une porte de salut, et je vois pas quelle issue vous trouverez dans celle-ci.

MARGUERITE.

Et qui vous fait croire que nous perdrons? Ne suis-je pas Marguerite d'Yorck, la duchesse douairière de Bourgogne, sœur du roi Édouard IV, veuve de Charles-le-Téméraire? n'ai-je pas dans mes intérêts, outre nos amis de Londres, l'Irlande, l'Écosse, la France? et enfin n'est-ce pas pour le fils légitime du roi Édouard IV que nous combattrons?... pour le noble duc d'Yorck, échappé par miracle au poignard des assassins?

LINCOLN.

C'est là chose facile à persuader à vos seigneurs flamands, ou même aux Anglais qui avec vous ont quitté l'Angleterre depuis vingt ans; mais espérez-vous, ma noble tante, que ceux qui étaient à Londres en l'année 1492 seront aussi aisés à convaincre? Tous, ils sont trop persuadés que Glocester n'était pas homme à s'arrêter sur la moitié d'un meurtre, et que ceux qu'il employait n'étaient pas gens à se laisser effrayer par le sang rosé d'un enfant. La cour du Louvre toute la première, pensez-vous donc qu'elle entrera de bonne foi dans cette cause, et qu'elle se fera scrupule de vous abandonner dès que sa politique la ramènera vers le Tudor?

MARGUERITE.

Peut-être avez-vous raison, mylord, et en effet il serait bon que nous eussions à la cour de France un des nôtres qui veillât à nos intérêts. Beau neveu, c'est vous que nous chargerons de ce soin.

LINCOLN.

Quoi! ma noble tante, une disgrâce, parce que je vous parle en parent dévoué?

MARGUERITE.

Ce n'est pas une disgrâce, c'est une mission de confiance, et pour vous rassurer... comte, nous possédons à Cassel, depuis quelques mois, une jeune fille que vous aimez.

LINCOLN.

Miss Marie Swart.

MARGUERITE.

Vous savez que son père, partisan dévoué de la Rose-Blanche, est mort proscrit dans le comté de Sussex, et que, par un dernier ordre confié au plus discret de ses serviteurs, il m'a envoyé ma jeune filleule, en me transmettant tous ses droits sur elle.

LINCOLN.

Oh! l'épouser serait le bonheur de ma vie, et les soins dont je l'entoure prouvent assez ma tendresse, que ne peuvent même rebuter ses froideurs.

MARGUERITE.

Vous ne partirez en France qu'après avoir épousé miss Marie.

LINCOLN.

Voilà, madame, une galante manière de me prouver que je n'ai pas perdu votre amitié: vous pouvez compter sur moi, et en quelque lieu qu'il vous plaise de m'envoyer, je vous jure de crier plus haut que tous les autres que le jeune homme couronné par ma souveraine est bien le prince Richard d'Yorck, par la grâce de Dieu, Richard IV, roi d'Angleterre.

Il sort par le fond.

SCENE III.

MARGUERITE, *seule.*

Oui, oui, vous partirez, beau neveu, si clairvoyant et si hardi, nous vous bâillonnerons par ce mariage! Oui, oui, vous partirez, vous, son ennemi; vous, le persécuteur de sa famille... Je ne veux pas que sa haine vous retrouve ici près de moi; je veux fermer son cœur à la vengeance pour l'ouvrir tout entier à l'ambition... Que dis-je? est-ce bien là le sentiment que je voudrais réveiller dans son ame... Oh! j'ai honte de me l'avouer à moi-même: depuis le jour où il m'apparut défendant ma vie, criant vengeance sur le corps de son père, depuis ce jour, je l'ai là, devant les yeux; Dieu n'a pas eu pitié de mes efforts, et sans relâche, pendant une année, il a terrassé mon orgueil en lutte avec ma folle passion! moi, princesse souveraine, moi, presque reine, j'aime ce jeune homme, sans nom et sans patrie; ce fils de juif, je l'aime! je veux le revoir, et cette machination qui va remuer trois royaumes n'est qu'un magnifique prétexte pour le ramener près de moi. Oh! j'en ferai un roi! j'en ferai le vengeur du grand nom d'Yorck, et puis après, je lui dirai que je l'aime, que pendant une année qu'il a passée loin de moi, pauvre et obscur, errant dans cette Angleterre qui lui réserve un trône, je l'ai pleuré sans cesse, et n'a

trouvé de bonheur que dans les illusions qui me rendaient son image; oh! la reconnaissance me fera aimer en retour. Déjà il a consenti à se prêter à mes projets; déjà il sait que nous avons de puissans amis à Londres, et jusque dans les conseils de Henry VII : il a vu Stanley, il en a reçu un message; protégé dans sa fuite, il a trouvé en débarquant une escorte qui a dû le conduire près d'ici. Oui, je veux lui parler la première, sans témoins; je vais le voir; le voir!... à cette pensée, comme mon cœur bat! comme mon front brûle! je vais le voir!

Elle frappe le timbre avec le marteau. Charles sort de son appartement.

SCENE IV.

CHARLES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Écoute, enfant : tu m'es dévoué?

CHARLES.

Ne suis-je pas votre filleul, ainsi que la belle Marie Swart?

MARGUERITE.

Tu connais la taverne de Nicolas Forster?

CHARLES.

Oui, madame, à quelques pas d'ici.

MARGUERITE.

Tu vas t'y rendre; tu la feras ouvrir en mon nom; tu y trouveras un jeune homme... Tu demanderas à ce jeune homme s'il est chargé d'un message pour moi, et s'il te répond oui, tu me l'amèneras le plus secrètement possible... Je compte sur ton zèle et ta discrétion; tu seras récompensé au retour.

Elle rentre dans son appartement.

SCENE V.

CHARLES, *seul.*

Récompensé, dit-elle?... oui, comme à l'ordinaire, par quelque bagatelle... Ah! quand donc n'aurai-je plus seize ans, et deviendrai-je écuyer? Alors, on ne vous paie plus en telle monnaie; mais en bons écus au soleil, et vous avez le droit de boire, de jouer, de faire tapage, et de rendre mieux que des coups de poing aux truands qui vous insultent; puis alors, on peut déclarer sans trembler son amour à la dame de ses pensées, tandis qu'un pauvre page... Oh! miss Marie! miss Marie!... C'est elle!

SCENE VI.

CHARLES, MARIE.

MARIE, *sortant de l'appartement de Marguerite.*

Ah! c'est toi, Charles?

CHARLES.

Si je vous importune, miss Marie, je m'éloigne.

MARIE.

Demeure un moment : tu n'es pas un étranger pour moi... C'est toi, qui, le premier dans cette cour, m'as montré un visage ami et un cœur dévoué; aussi t'ai-je donné toute la confiance que ton âge pouvait recevoir.

CHARLES.

Et j'ai tâché de m'en montrer digne... Hélas! pourquoi n'ai-je pas de plus heureuses nouvelles à vous annoncer?... Ce jeune homme qui vous inspire tant d'intérêt...

MARIE.

Eh bien?

CHARLES.

Mon frère s'est rendu à Dublin pour s'informer de lui; mais depuis un an il n'y a pas reparu.

MARIE.

Qu'est-il devenu?

CHARLES.

On l'ignore.

MARIE.

Depuis que Marguerite m'a fait quitter précipitamment le comté de Sussex, après la mort de mon père, rien n'a pu m'apprendre quelle retraite il a choisie, si le ciel permet qu'il existe encore.

CHARLES.

Vous l'aimez bien?

MARIE.

Dieu le sait!

CHARLES.

Qu'il est heureux!

MARIE.

Que dites-vous?

CHARLES.

Rien... oh! rien... Il ne faut pas faire attention à mes paroles... Je vous quitte pour remplir tout près d'ici une commission d'une grande importance... Je crois qu'il s'agit de ce prince échappé autrefois à ses assassins... Mme Marguerite l'attend... Elle ne vous l'a pas dit peut-être; mais moi, je vous dis tout, je vous suis si attaché!... Comptez toujours sur moi... Adieu!

SCENE VII.

MARIE, *seule.*

Fasse le ciel qu'il n'encoure jamais la colère de cette femme impérieuse!... J'entends encore ses paroles : « Ma fille, me disait-elle, je veux aujourd'hui assurer le bonheur de toute ta vie, en te choisissant un époux digne de toi... » Me marier à Lincoln... moi, dont le ciel a reçu les sermens!... moi, qui ai donné mon cœur et ma vie à celui qui s'était dévoué pour le salut de mon père et pour le mien!... Ah! je n'ai vécu

jusqu'ici que dans l'espérance de le revoir!... Que faire?... Dois-je tout avouer? dois-je fuir?... Ah! la proscription comme autrefois, avec lui, ce serait le bonheur; mais seule, mais livrée aux regrets, au désespoir!... (*Elle s'agenouille sur le prie-Dieu.*) O mon père! si du haut du ciel, c'est un châtiment que vous m'infligez pour avoir apostasié votre noblesse, pardon, pardon, mon père!... J'ai déjà expié ma faute par un martyre assez terrible; et penser que je ne le reverrais plus, ce serait une douleur qui suffirait bientôt pour consumer ma vie!

Elle reste absorbée.

SCENE VIII.

MARIE, CHARLES *et* PERKINS, *au fond.*

PERKINS.

Arrête, enfant, n'aperçois-tu pas quelqu'un dans cet oratoire?

CHARLES.

Suivez-moi sans rien craindre, messire, madame Marguerite vous attend.

PERKINS.

Quelle est cette femme?

CHARLES.

C'est miss Marie Swart.

PERKINS.

Miss Marie!... écoute, beau page, ta commission est terminée.

CHARLES.

Pourtant son altesse...

PERKINS.

Je la verrai tout-à-l'heure, prends cet écu d'or, et laisse-moi.

Charles sort.

SCENE IX.

MARIE, PERKINS.

MARIE, *sans le voir.*

Oh! Perkins, Perkins, pourquoi t'ai-je quitté sans mourir?

PERKINS, *s'avançant.*

Pour me revoir aujourd'hui, Marie, plus noble, et plus digne de toi.

MARIE.

C'est lui!

PERKINS.

Marie!

Ils s'embrassent.

MARIE.

Quel bonheur! puis-je y croire? lui que je pleurais! Oui, vois ces larmes, c'était pour toi! O mon ami! Dieu m'a entendue, et c'est lui qui t'envoie.

PERKINS.

Je te savais au palais de Marguerite.

MARIE.

Est-ce bien toi?

PERKINS.

Moi, qui viens te délivrer, ange captif, et venger le martyre de mon père.

MARIE.

Que veux-tu dire?

PERKINS.

Nous ne nous quitterons plus maintenant; encore un jour, et notre amour ne sera plus un secret pour personne, il n'y aura plus de proscription pour la fille du brave lord Swart; bientôt vous rentrerez, majestueuse et adorée, dans Londres, où je vous ferai plus noble que vous ne l'êtes déjà, où je vous ferai reine enfin!...

MARIE.

Reine!...

PERKINS.

Comme je serai roi d'Angleterre! Oh! quand Lincoln fit condamner mon père, comme traître et sorcier, afin de ne pas lui restituer l'argent qu'il lui devait...

MARIE.

Que dis-tu?

PERKINS.

Certes, il ne se doutait guère qu'il retrouverait sitôt, dans le fils déshonoré et banni, un héritier en état de revendiquer la dette paternelle, non plus la dette d'argent, mais la dette d'honneur et de sang, un vengeur qui ne lui ferait grâce ni d'une flétrissure, ni d'un supplice. Ah! Lincoln! Lincoln! toi-même tu me reconnaîtras pour ton roi, et ma première œuvre sera de punir l'assassin de mon père!

MARIE.

Quoi, c'est vous! ce prétendant, c'est vous!... vous un nouveau Simnel! Oh! quand on racontait les merveilles du duc Richard ressuscité, j'aurais dû me souvenir de votre ressemblance avec lui!

PERKINS.

N'est-ce pas que je lui ressemble à ce duc Richard, et que la reine Élisabeth, sa mère, s'y méprendrait elle-même? Et je lui ressemblerai d'ame comme je lui ressemble de visage; je serai noble comme il aurait été, je ferai les grandes choses qu'il aurait faites!... Ils m'ont laissé nu sur le bûcher de mon père, eh bien! moi, je vais chercher pour me couvrir un manteau de prince dans un cercueil; ils m'ont dépouillé de mon nom et de mon héritage, eh bien! moi, je me revêts du nom et de l'héritage d'un fils de roi! Miss Marie Swart, c'est à cette heure que votre père qui est près de Dieu vous pardonne d'être descendue jusqu'au bourgeois : car le bourgeois va gagner un blason plus noble que celui du plus noble gentilhomme.

MARIE.

Non, Perkins; ni mon père ni le vôtre ne vous pardonneraient ce sacrilége. O mon Perkins, vous n'entrerez pas dans cette route; c'est le chemin de l'infamie.

PERKINS.

L'infamie! qui donc oserait m'appeler infâme, quand la seule femme qui en aurait le droit, quand ma mère est dans la tombe.

MARIE.

Ils vous tueront!... comme l'autre, vous serez vaincu, et ceux qui vous auront appelé dans le piége seront les premiers à vous abandonner; on jette en pâture au vainqueur celui qu'on aurait couronné sans sa défaite... mais je te répète qu'ils te tueront; il te tuera, lui, Lincoln, s'il ne peut te perdre, il t'assassinera, car il est deux fois ton ennemi, il est ton rival.

PERKINS.

Lincoln! mon rival!...

MARIE.

Qu'ai-je dit!

PERKINS.

Lincoln mon rival!... Encore tout dégouttant du sang de mon père, il a osé adresser un mot d'amour à celle qui est ma femme!... Oh! mais je ne serai jamais assez fort pour me venger, je ne pourrai jamais inventer assez de tortures pour lui faire expier chacun de ses forfaits.

MARIE.

Cette lutte!... c'est cette lutte entre toi et lui qui me glace d'effroi; c'est cette lutte que j'empêcherai, dussé-je vous séparer en m'offrant à vos coups!... (*Elle tombe à ses genoux.*) Mon bien-aimé, je t'en conjure à genoux, laisse-moi te sauver.

PERKINS, *voulant la relever.*

Marie!

MARIE.

Oh! je ne me relèverai que pour embrasser un front sans couronne.

PERKINS.

Tous les obstacles que les hommes me jetteront, hochets que je briserais!... mais les larmes d'une femme, de cette femme que j'aime!...

MARIE.

Ah! tu cèdes enfin.

PERKINS.

Relève-toi!

Il la prend dans ses bras.

SCENE X.

LES MÊMES, LINCOLN, CLIFFORD, SEIGNEURS.

LINCOLN, *entrant furieux, et suivi de tous.*

Marie, quel est cet homme?

Perkins et Marie se relèvent.

MARIE.

O ciel! Lincoln!

PERKINS.

Lui!

LINCOLN.

L'offense a eu lieu devant vous, messieurs, la réparation aura lieu devant vous.

Il met l'épée à la main.

PERKINS, *de même.*

Bien, mylord, c'est ainsi que je l'entends.

MARIE.

Messeigneurs, empêchez ce duel! *

LINCOLN.

Un duel! dites un châtiment.

CLIFFORD, *à Lincoln.*

Y pensez-vous, mylord? Dans le palais de la duchesse!

LINCOLN.

C'est juste. (*A Perkins.*) Sortons!

CLIFFORD, *à Lincoln.*

Monseigneur, savez-vous s'il est digne...

LINCOLN.

Vous avez raison, je ne daignerai le châtier moi-même qu'après qu'il m'aura dit son nom.

PERKINS.

Et si je ne te le dis pas?...

LINCOLN.

Je te traiterai comme le mérite ton costume.

PERKINS.

Faites donc si vous l'osez, monseigneur; car vous ne saurez pas qui je suis.

MARIE, *à Perkins.*

Oh! je vous en supplie.

LINCOLN.

Eh bien! reçois ceci, drôle; c'est le seul châtiment que j'inflige aux bourgeois insolens.

Il lève son épée pour le frapper du plat.

CLIFFORD, *le retenant.*

Mylord!

MARIE.

Grand Dieu!

PERKINS.

Mylord, le bourgeois va te rendre du tranchant pour du plat!

MARIE.

Par grâce, arrêtez-les!

Plusieurs seigneurs désarment Perkins.

SCENE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE, *sortant de son appartement.*

MARGUERITE.

Que signifie tout ce bruit?

LINCOLN.

Rien, madame, un manant dont j'ai voulu punir l'insolence.

PERKINS, *s'approchant d'elle***.

Il a levé le bras sur moi, madame; justice!

MARGUERITE, *à part.*

Grand Dieu! que vois-je? (*Haut.*) Messieurs, mylord comte, ce jeune homme est aussi noble que vous.

LINCOLN.

En ce cas, Dieu soit loué! que son épée se croise avec la mienne.

* Perkins, Marie, Clifford, Lincoln.

** Marie, Perkins, Marguerite, Lincoln, Clifford.

MARGUERITE.

Arrêtez!... vous lui devez respect, obéissance!

LINCOLN.

A lui!

MARGUERITE.

Courbez la tête, et prosternez-vous tous devant e duc d'Yorck.

LINCOLN, *avec rage.*

Le duc!

CLIFFORD, *et tous les seigneurs.*

Le roi Richard?

MARIE, *bas à Perkins.*

C'est maintenant qu'il faut fuir.

PERKINS, *bas.*

Silence, femme! il est trop tard... et puisque Dieu le veut... (*Haut.*) Voici la preuve, madame, de la vérité de vos paroles.

Il lui remet une lettre.

MARGUERITE, *bas.*

La lettre de Stanley!

PERKINS, *haut.*

Oui, mylord, je suis le duc Richard d'Yorck, et je reçois vos hommages pour les mettre aux pieds de ma noble tante, je ne reprends ce nom que pour en être digne. Vous tous, partisans de la maison d'Yorck, vos griefs, vos droits, vos vengeances ont trouvé un protecteur; me voilà pour combattre à votre tête, pour vous ramener au sein de la patrie, pour briser les chaînes d'un peuple opprimé, et pour faire triompher la justice de Dieu.

MARGUERITE, *à part.*

Il m'appartient enfin!

PERKINS.

Gloire à la bonne cause, messieurs, victoire à la Rose-Blanche!

TOUS.

Victoire à la Rose-Blanche.

ACTE DEUXIEME.

Une salle dans le château, ouverte au fond et terminée par une galerie transversale. Deux portes latérales au troisième plan. A gauche du public, au deuxième plan, le trône ducal. Au premier plan à droite, une porte secrète.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, *debout sur les marches du trône, une couronne d'or à la main;* PERKINS *agenouillé devant le trône; au fond, jusque dans la galerie, sont rangés en demi-cercle* LES SEIGNEURS, *parmi lesquels* LINCOLN *et* CLIFFORD, *au fond, des gardes sur l'avant-scène en-deçà du trône,* MARIE *et* LES FEMMES *de Marguerite. Au pied du trône entre Perkins et les Seigneurs,* CHARLES *et* LES PAGES.

MARGUERITE, *posant la couronne sur la tête de Perkins.*

Au nom du Dieu vivant et de monseigneur Saint-Georges, Richard d'Yorck, je te salue roi d'Angleterre.

Elle s'assied.

PERKINS, *se relevant.*

Au nom du Dieu vivant et de monseigneur Saint-Georges, moi, Richard d'Yorck, je jure de ne rendre qu'à Dieu cette couronne, qui est celle de mon père. (*Aux Seigneurs.*) Messieurs, dès aujourd'hui, nous renouvellerons ce serment sur le saint Évangile, et nous recevrons en même temps celui de nos amis et fidèles sujets. Maintenant, nous regardons comme notre premier devoir de vous faire connaître à tous de quelle manière le roi Richard IV pratique la vengeance envers ses ennemis. Comte de Lincoln, approchez.

MARIE, *à part.*

Que va-t-il faire?

PERKINS.

Votre épée, mylord?

LINCOLN.

Mon épée!

Plusieurs seigneurs se rangent en murmurant du côté de Lincoln, Marguerite descend du trône.

MARGUERITE.

Le roi vous a demandé votre épée, monsieur. (*Bas à Perkins.*) Messire, ne vous faites pas sitôt un si grand nombre d'ennemis; ne faites pas sortir cette épée du fourreau, de peur qu'elle ne déchire la pourpre à peine tissue de votre royauté!

PERKINS.

Comte, rendez-moi votre épée.

MARGUERITE.

Obéissez, comte. (*Bas à Perkins.*) Prenez garde, messire, prenez garde, ce n'est pas ici que doit commencer la guerre.

Lincoln a donné son épée à Perkins.

PERKINS.

Mylord, cette arme était indigne de vous, et nous ne pouvions souffrir qu'elle restât plus longtemps à votre côté. (*Il brise l'épée.*) Je brise cette arme, et je la foule aux pieds comme un instrument de félonie. (*Mouvement parmi les Seigneurs; il tire la sienne. Haut.*) Nous espérons que vous voudrez bien accepter la nôtre en échange, et que celle-là, vous ne la dirigerez ni contre notre poitrine, ni contre notre visage. (*Lincoln prend l'épée dédaigneusement. Murmure d'approbation parmi les Seigneurs.*) Mylord, comte de Lincoln, vous portez un nom que nous ne prononcerons jamais sans nous rappeler que

c'est celui d'un homme qui nous a insulté publiquement; je ne veux pas que tu gardes ce nom-là, sir Édouard : l'apanage de mon oncle Glocester est demeuré vacant. A compter d'aujourd'hui, j'aurai pour traître envers moi quiconque t'appellera autrement que duc de Glocester, ou le lord grand-chancelier.

TOUS LES SEIGNEURS.

Vive Richard!

PERKINS.

Maintenant, mon cousin, voulez-vous m'embrasser?

LINCOLN.

Sire!...

PERKINS, *bas, l'attirant à lui.*

Mais embrasse-moi donc, mylord; ne comprends-tu pas que c'est un baiser de mort que je veux te donner, comme c'est un nom d'assassin dont je viens de t'honorer?...

LINCOLN, *bas à Perkins.*

Et je n'aurai garde, pour sûr, d'oublier l'un ou l'autre. (*Haut.*) Sire, permettez-moi donc d'embrasser une seconde fois votre grâce.

TOUS LES SEIGNEURS.

Vive Richard! vive Richard!

MARGUERITE, *à part.*

Ce baiser couvre une haine à mort.

MARIE.

Oh! déjà les dangers que j'avais prévus!

PERKINS, *bas à Marie.*

Rassurez-vous, Marie, et quoi qu'il puisse arriver... souvenez-vous, madame, que vous êtes reine d'Angleterre.

MARGUERITE, *à part.*

Que faire?

PERKINS, *haut.*

La foule de nos partisans s'accroît d'heure en heure. Nous vous quittons, madame, pour aller rendre grâce à l'Éternel. (*A Lincoln.*) Beau cousin, venez-vous prier pour la gloire de l'Angleterre?...

LINCOLN.

Et pour le bonheur de votre majesté.

MARGUERITE, *à part.*

Il faut éloigner Lincoln, ou tout est perdu. (*A Marie.*) Restez, miss, j'ai besoin de vous parler.

SCENE II.

MARIE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Cette nuit, vous n'avez daigné répondre que par des larmes à la proposition d'un mariage entre vous et mylord Lincoln : ce matin, en vertu des droits que me donne sur vous ma double qualité de souveraine et de mère, je vous déclare que de nouveaux événemens ont rendu cette union indispensable.

MARIE.

Indispensable!

MARGUERITE.

Ce n'est plus par des pleurs et par le silence que je prétends être accueillie; c'est par le sourire de la reconnaissance: j'exige de vous un consentement formel.

MARIE.

Et si je ne puis vous le donner, madame... si au contraire, j'ose vous demander grâce, en vous disant que je n'aime pas mylord Lincoln ?

MARGUERITE.

Tu ne l'aimes pas, enfant! Oh! c'est que Dieu t'a prise en pitié, puisqu'il te garde de ce poison de feu qui ronge tant de cœurs, et qu'on appelle l'amour... Oh! non, tu ne l'aimes pas! mais ce que je te demande c'est un dévouement de fille et de sujette, c'est d'assurer mon bonheur à moi, et de sauver peut-être la vie à ton souverain!

MARIE.

Sauver la vie au roi en épousant Lincoln! vous vous trompez, madame.

MARGUERITE.

Écoute-moi, ma fille; car je puis tout te confier, à toi, que j'ai choisie pour les sauver tous deux!... Je sens la nécessité de les séparer au plus tôt pour empêcher l'un de devenir traître et l'autre tyran ou victime. Je n'ai d'espoir qu'en toi pour dompter l'orgueil de lion de Lincoln; il t'aime avec toute l'ardeur de son ame exaltée: je lui ai donné ma parole que cette nuit il te conduirait à l'autel, et lui m'a juré la sienne qu'avant demain vous seriez en chemin tous deux pour la cour du roi Charles VIII de France... Tout-à-l'heure, dans mon oratoire, il ira te chercher pour la cérémonie. A présent, me refuseras-tu de tenir ma promesse?

MARIE.

Ah! ne m'accusez pas d'ingratitude, vous, madame, qui m'avez recueillie orpheline et qui m'avez traitée comme votre enfant; mais souffrez que la fille coupable confesse sa faute à sa mère... Si ce mariage était impossible?

MARGUERITE.

Impossible!

MARIE.

Impossible : car j'en aime un autre comme j'aurais aimé mon frère, comme j'ai aimé mon père; car cet autre a été mon sauveur, je me suis prosternée devant lui comme devant un envoyé du ciel... j'ai pleuré de reconnaissance à ses genoux, et il m'a relevée pour me presser sur son cœur... depuis ce jour, je n'ai plus connu d'autre bonheur que celui de le voir, d'autre chagrin que son absence... Ah! vous voyez bien que ce mariage serait un sacrilége.

MARGUERITE.

Et quel est cet homme que vous aimiez ainsi, miss?

MARIE.

Pardonnez-moi!

MARGUERITE.

A l'insu de votre père?

MARIE.

Oui, madame: car il n'était pas noble comme mon père.

MARGUERITE.

Et depuis ce temps, vous l'avez revu?

MARIE.

Cette nuit même.

MARGUERITE.

Cette nuit!... Et quel est le nom de votre séducteur, miss?

MARIE.

Madame... (*A part.*) Pourquoi tremblé-je de lui faire cet aveu?

MARGUERITE.

Son nom... je veux savoir son nom.

MARIE.

Et de quel nom l'appellerai-je devant vous, madame, puisque vous l'avez flétri sous le sien, pour le faire roi sous un autre?

MARGUERITE, *éclatant.*

C'est lui!... quoi! c'est lui que tu aimes, malheureuse?...

MARGUERITE.

Pardonnez-moi, ma mère!

MARGUERITE.

Miss Marie, êtes-vous insensée?... Qu'avez-vous dit? Lui, Richard, votre roi!

MARIE.

Il n'était pas roi quand je l'ai aimé.

MARGUERITE.

L'aimer! toujours ce mot!... N'est-ce pas une pitié?... voilà la fille d'un petit gentilhomme qui prétend s'égaler à son souverain, à celui que j'ai fait mon maître!... Ah! malheur, malheur à toi, si tu as dit vrai!

CLIFFORD, *entrant.*

Madame...

MARGUERITE.

Que veut-on? qu'y a-t-il?

CLIFFORD.

Altesse, pardonnez à mon zèle; mais je ne sais si nous ne devons pas craindre quelque trahison contre mylord Richard.

MARIE.

Un danger!... pour lui!

MARGUERITE.

Sortez, miss; je veux être seule.

MARIE.

Mais, madame...

MARGUERITE.

Obéissez.

Marie sort.

SCENE III.

MARGUERITE, CLIFFORD.

MARGUERITE, *vivement.*

Qu'avez-vous dit, monsieur? une trahison, un danger!... expliquez-vous.

CLIFFORD.

Aux portes de ce palais, une femme âgée, misérablement vêtue, et traînant après elle un rassemblement de manans et d'ouvriers, demandait à haute voix qu'on la laissât entrer pour porter sa plainte à votre altesse.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que cette femme?

CLIFFORD.

Une malheureuse que plusieurs de nos gens ont cru reconnaître... Depuis un an, on l'avait crue morte, et aujourd'hui elle paraît folle... Arrivée, dit-on, de Dublin, elle se promène par les rues, tantôt pleurant, tantôt menaçant avec colère... Objet d'étonnement et de pitié, elle parle tour à tour de son mari qu'elle a vu pendre et brûler, de son fils qu'on lui a enlevé...

MARGUERITE.

Son fils!... (*A part.*) Serait-ce, par hasard...?

CLIFFORD.

Et puis, elle mêle à ses plaintes le nom de Lincoln... le vôtre, madame, et celui d'un certain Perkins...

MARGUERITE, *à part.*

Perkins!... c'est sa mère! sa mère, que lui aussi croyait morte... Oui, plus de doute... (*A Clifford.*) Et cette femme, qu'en avez-vous fait?

CLIFFORD.

Nos hallebardiers voulaient la chasser; mais, pour calmer le peuple qu'elle ameutait, je l'ai laissée libre... Elle s'est dirigée vers le grand escalier; et tenez, altesse, elle est arrivée jusque dans cette galerie.

MARGUERITE, *à part**.

Elle! sa mère! vivante et à demi folle!

CLIFFORD.

Votre altesse consent-elle à voir cette femme?

MARGUERITE, *avec agitation.*

Non... mylord... non... pas encore... Qu'elle soit conduite dans cette partie de nos appartemens; surtout le plus grand secret!... que tout le monde ici... vous entendez, que tout le monde ignore la présence de cette femme... (*Le rappelant.*) Ah! dites à mylord Richard... (*Se reprenant.*) Mais d'abord, lorsque hier j'ai surpris Lincoln et lui, l'épée nue, dans mon oratoire... miss Marie, je crois, était présente...

CLIFFORD.

Elle était prosternée aux pieds du roi.

MARGUERITE.

A ses pieds?

CLIFFORD.

Elle semblait l'implorer.

MARGUERITE, *à part.*

Oh! il la repoussait peut-être... (*A Clifford.*) Fort bien!... Dites à mylord Richard que la duchesse Marguerite, la première de ses sujettes, attend ici qu'il lui plaise de l'entendre.

SCENE IV.

MARGUERITE, *seule.*

S'il ne l'aimait pas!... O mon Dieu! faites qu'il ne l'aime pas!... ou j'aurais peur moi-même de ma vengeance... Le voici!... Arrière l'orgueil et la honte!... je saurai lire jusqu'au fond de son cœur.

* Clifford, Marguerite.

SCENE V.

MARGUERITE, PERKINS.

PERKINS, *s'inclinant.*

Madame, cette entrevue que vous m'avez demandée comme à un roi, je m'y suis rendu comme un serviteur dévoué et soumis, attendant, plein d'obéissance, ce que vous exigerez de mon zèle.

MARGUERITE.

Mylord, je vous ai pris de bas pour vous élever haut; je vous ai choisi parmi les derniers de mes sujets pour vous faire monter au-dessus de moi-même, parce que vous m'avez paru noble de cœur; vous avez consenti à tout, Dieu merci! Vous êtes ambitieux, mylord.

PERKINS.

Je le suis aujourd'hui, madame; mais il y a quelques mois encore je ne songeais pas à l'être; j'étais né pour des passions douces; mes premières années se sont écoulées dans le calme, et si le sort l'avait permis, ma vie se serait achevée dans quelque profession obscure et paisible, sans se mêler aux agitations des cours ni aux périls des camps. Mais Dieu en décida autrement: le supplice de mon père et la mort de ma pauvre mère excitèrent dans mon ame des orages furieux dont je n'avais point d'idée, un désir immodéré de vengeance m'aiguillonnait sans relâche; plus de repos, plus de but paisible à atteindre; mais une activité inquiète, des larmes de rage, et la soif du sang. Alors vos propositions me parvinrent, j'en fus frappé comme d'un miracle de la volonté céleste, qui m'offait une vengeance contre l'assassin de mon père; j'acceptai sans autre idée, sans autre désir; l'éclat de la couronne n'avait pas encore ébloui mes yeux; mais quand j'approchai de ce trône que vous m'aviez préparé, quand je me vis à la tête de tant de nobles seigneurs, appelé en Angleterre par la voix d'un peuple opprimé, combien elle me parut belle, cette destinée d'un homme qui, par sa seule volonté, peut soulager tant de maux, faire bénir son nom par des milliers de voix, et faire glorifier son règne dans son siècle et dans la postérité! Oh! pour une mission si grande et si sainte, j'oubliai tout, mon devoir, mon pays et peut-être même ma vengeance, et je m'attachai à vous, ivre de joie et de reconnaissance! Oui, madame, vous l'avez dit: je suis ambitieux.

MARGUERITE.

Et je vous approuve, mylord: dans une telle entreprise, l'audace nous sauve du mépris, et le succès lavera l'imposture: entrez vainqueur à Londres, et vous serez le véritable Richard d'Yorck. Laissez après vous un glorieux souvenir, et celui qui osera vous accuser auprès des siècles futurs passera pour un ennemi de l'humanité. Poursuivez donc votre tâche; mais tout n'est pas fait encore; il faut assurer votre fortune.

PERKINS.

Sans doute, madame; je ferai en sorte de conserver par les armes ce que j'aurai conquis par les armes.

MARGUERITE.

La chance des combats peut vous rester fidèle vingt ans, et vous trahir ensuite. Ne pensez-vous pas comme moi qu'une alliance avec quelque noble maison cimenterait bien mieux la paix de l'Angleterre?

PERKINS.

Moi, madame, contracter une telle alliance?

MARGUERITE.

Est-ce que, dans toute l'Europe chrétienne, vous désespérez de trouver une main digne de la vôtre?

PERKINS.

Chaque prince eût-il un trône nouveau à m'offrir avec sa fille, je refuserais, madame; c'est un spectacle hideux à voir, et que je ne donnerai pas moi-même, que ces marchés de rois qui se vendent les uns aux autres une femme pour une couronne, et qui sacrifient sans pitié un cœur à une province.

MARGUERITE, *à voix basse.*

Oui, tu parles bien; oui, Richard, rejette l'alliance étrangère... l'Angleterre elle-même, dans sa maison royale, peut t'offrir une noble épouse, parente ou non, qu'importe? Rome n'est-elle pas là, pour annuler les liens du sang?... Une femme maîtresse de ton secret et intéressée à le garder, qui admirerait tes rares qualités et mettrait sa politique au service de tes nobles desseins, une femme qui aurait partagé tes périls, tes craintes et tes espérances, et qui, plus fière de toi que si tu fusses né sur le trône, ne demanderait à ta reconnaissance qu'une seule faveur, celle de t'aimer; qu'un seul titre, celui de ta sujette!...

PERKINS, *à part.*

Qu'ai-je entendu, grand Dieu!

MARGUERITE.

Alors, jeune roi, deviné, compris par une ame égale à la tienne, prévenu par son obéissance, tu réalises tous tes rêves de grandeur, de gloire et de vengeance.

PERKINS.

Madame...

MARGUERITE.

Ah! ne réponds pas encore... réfléchis, prends une heure, un jour, si tu le veux.

PERKINS.

Non madame, je dois parler à l'instant même; j'ignore... et vous me laisserez ignorer quelle noble dame de la maison d'Yorck daignerait descendre de son rang pour s'unir à un aventurier: c'est un sacrifice tel que je ne saurais l'accepter. Non, je n'imprimerai pas une semblable tache sur le blason royal d'Angleterre; je ne l'exposerai pas, cette généreuse princesse, à partager la honte d'une imposture; si sa bonté l'aveugle, je la défendrai d'elle-même: c'est un devoir dicté par la reconnaissance.

MARGUERITE, *avec ironie.*

Je crois vous comprendre : vous agissez généreusement, messire, comme celui que nous appelons votre père, et vous l'imiterez sans doute, en choisissant une de vos sujettes?

PERKINS.

Si j'aime l'une de mes sujettes, madame, je l'épouserai.

MARGUERITE.

Et mon aveu?

PERKINS.

Je l'obtiendrai.

MARGUERITE

Jamais!

PERKINS.

A force de soumission et de respect.

MARGUERITE.

Tais-toi:

PERKINS.

Car vous conserverez toujours la place que méritent vos bienfaits, et une fois proclamé à Londres...

MARGUERITE, *l'interrompant.*

Perkins Warbeck!

PERKINS.

Je m'appliquerai à suivre vos conseils, vos leçons, vos ordres même.

MARGUERITE.

Perkins Warbeck!

PERKINS.

Vous serez reine, madame, plus encore que celle que j'aurai faite.

MARGUERITE, *éclatant.*

C'est moi seule qui fais les rois et les reines, messire Perkins, et tu oublies que je puis les défaire.

PERKINS.

Une menace, madame?

MARGUERITE.

Tu en doutes?

PERKINS.

Oh! je ne crains rien : si j'ai commis un crime, vous êtes ma complice; si l'on m'accuse d'une imposture, ne puis-je pas en nommer l'auteur? Ah! vous ne pouvez ouvrir l'abîme sans y tomber la première.

MARGUERITE.

Mylord, quelle réponse daignerez-vous faire à mon neveu Lincoln, au sujet de son mariage avec la fille de lord Swart?

PERKINS.

Je refuse.

MARGUERITE.

Tout est prêt cependant, et miss Marie m'obéira.

PERKINS.

Elle n'obéira qu'à son époux.

MARGUERITE.

Qu'entends-je?

PERKINS.

Elle est ma femme.

MARGUERITE.

Mariés!

PERKINS.

Mariés secrètement depuis plus d'un an, dans le comté de Sussex.

MARGUERITE, *atterrée.*

Mariés! j'étais leur dupe!

SCENE VI.

LES MÊMES, MARIE, QUELQUES DAMES, *portant un voile et une couronne de fiancée; puis* LINCOLN, *et* QUELQUES SEIGNEURS.

MARIE, *se jetant aux pieds de Marguerite.*

Ah! madame, j'embrasse vos genoux, éloignez de moi ce voile et cette couronne.

MARGUERITE.

Oh! une vengeance! une vengeance!

LINCOLN, *entrant.*

Venez, ma noble épouse, tout est prêt. Souffrez que je vous conduise à l'autel.

PERKINS*.

Toi, l'époux de miss Marie!... Misérable! je te défends de jamais prononcer ce nom, ni d'oser regarder cette noble dame autrement que genou en terre et chapeau bas: car cette femme, c'est la mienne. Messieurs, hommage à la reine!

MARGUERITE, *à part.*

La reine! (*Passant entre Marie et Perkins.*) Messire, ce n'est pas à vous de menacer; car voici un noble et loyal seigneur qui, au nom des droits les plus saints, m'a demandé l'ordre de vous arrêter.

PERKINS.

De m'arrêter! moi!

LINCOLN, *à part.*

Que dit-elle?

MARGUERITE, *faisant un signe à Lincoln, qui fait entrer Clifford.*

Je viens d'être avertie d'une trahison infâme dont j'aurais été dupe la première; et puisque vous nous forcez à l'éclat quand nous voulions le silence, lord Lincoln vous accuse par ma bouche de faux et d'imposture.

PERKINS.

Madame...

MARGUERITE, *à Lincoln.*

Dites, mylord, n'est-ce pas le crime dont vous offrez de fournir la preuve?

LINCOLN, *vivement.*

Oui, madame.

MARGUERITE, *montrant Perkins*

Lord Clifford, pour quelques instans cet homme est votre prisonnier.

PERKINS.

Mais je suis roi, madame.

MARGUERITE.

Vous le serez à Londres, si vous y arrivez; mais ici, à Cassel, je suis seule souveraine et maîtresse, et tous ceux que vous voyez sont prêts à m'obéir, à moi, à moi seule!... (*Perkins et Marguerite regardent Clifford et les gardes qui passent du côté de Marguerite.*) Tout-à-l'heure, devant toute

* Marguerite, Lincoln, Perkins, Marie.

ma cour; nous recevrons les preuves de l'accusation portée contre lui, et nous entendrons sa défense.

MARIE, *bas.*

Grâce! grâce!

MARGUERITE, *bas.*

Elle ne dépendra que de lui. (*Haut.*) Qu'on nous laisse!

Tous sortent, excepté Perkins, à qui elle fait signe de rester.

SCENE VII.

PERKINS, MARGUERITE.

PERKINS.

Qu'attendez-vous de moi?

MARGUERITE.

Le peuple et les soldats qui environnent cette enceinte sont encore à vous si vous le voulez; un moment va décider de votre sort, du mien, et peut-être de celui de l'Angleterre. Lincoln ignore tout; l'un de vous deux doit être sacrifié; vous le voyez; d'un mot je puis vous perdre ou vous sauver.

PERKINS.

Parlez; quel crime ai-je commis qui ne soit pas le vôtre?

MARGUERITE.

Votre crime, c'est cette folle passion que vous avez jetée en travers de nos desseins; la réparation de votre crime, c'est la rupture de votre indigne mariage!

PERKINS.

Duchesse Marguerite, faites dresser l'échafaud; ou si vous redoutez trop l'échafaud, faites aiguiser le poignard!

MARGUERITE.

L'échafaud donc... vous y monterez poussé par l'assassin de votre père.

PERKINS.

Ah! que dites-vous? Madame, je vous pardonne l'horrible piége ou vous m'avez entraîné; mais rappelez-vous notre pacte: laissez-moi venger mon père.

MARGUERITE.

Rompez cet odieux mariage, et vous redevenez Richard d'Yorck, roi d'Angleterre! sacrifiez votre femme, ou l'ame de votre père vous criera à l'heure de la mort: Malédiction!...

PERKINS.

L'ame de mon père, en me voyant monter vers elle, me recevra comme Dieu l'a reçue quand elle est montée vers lui. Miss Marie Swart est mon épouse devant le ciel, il n'y a que le ciel qui puisse détruire son ouvrage.

MARGUERITE.

Vous l'aimez plus que votre père mort: vous ne l'aimerez peut-être pas plus que votre mère vivante.

PERKINS.

Ma mère!

MARGUERITE.

Vivante, en ma puissance.

PERKINS.

Ma mère! vivante!

MARGUERITE.

Et que je puis tuer d'un mot, d'un geste.

PERKINS.

Vous ne ferez pas cela?

MARGUERITE.

Je le ferai!... Et choisissez à présent, choisissez entre cette femme et votre mère!

PERKINS.

Grâce!... Ces deux pauvres femmes ne vous ont jamais fait de mal pourtant, pour vous exciter ainsi au meurtre de l'une, ou au déshonneur de l'autre... grâce!

MARGUERITE.

Vous l'aimez donc aussi plus que votre mère?

PERKINS, *à genoux.*

Grâce!

MARGUERITE.

Choisissez.

PERKINS, *se relevant.*

Ah! vous êtes maudite de Dieu, vous qui voulez me rendre parricide! Mais vous êtes bien imprudente, savez-vous, duchesse Marguerite d'Yorck, d'oser, seule et sans gardes, me proposer de telles choses, vous qui n'êtes qu'une femme, à moi qui suis un homme, et de ne pas prévoir que si je suis entré ici sans épée, je pouvais dans ma poitrine avoir gardé un poignard. (*Il tire un poignard de son sein, Marguerite recule avec terreur.*) A votre tour, choisissez*.

MARGUERITE.

Vous m'assassineriez!

PERKINS.

Comme vous auriez assassiné Marie Swart ou Catherine de Fare.

MARGUERITE.

Malheureux!

PERKINS.

Jurez de les respecter toutes les deux, jurez...

MARGUERITE.

Jamais!

PERKINS, *levant le poignard.*

Eh bien!

SCENE VIII.

LES MÊMES, MARIE, *sortant de l'appartement de gauche.*

MARIE.

Grand Dieu! que vois-je! arrêtez!

Perkins laisse tomber le poignard.

PERKINS.

Malédiction! (*A Marie.*) Malheureuse! cette femme à qui tu viens de sauver la vie, elle veut t'assassiner.

MARIE.

Ce n'est pas elle, c'est vous que j'ai sauvé.

Marguerite a été prendre le marteau et a frappé deux fois le timbre, tout le monde entre.

* Marguerite, Perkins.

SCENE IX.

Les Mêmes, CLIFFORD, les Soldats *au fond*, **Gentilshommes.**

MARIE, *qui a ramassé le poignard et le présente à Marguerite.*

L'arme est entre mes mains, madame; c'est moi qui suis coupable.

MARGUERITE, *à voix basse.*

Je la garde : ce poignard qui s'est levé sur moi me rappellera que je vous dois une vengeance.

PERKINS*.

Enfant! qu'as-tu fait? cette femme, rien ne peut l'apaiser que ma mort.

MARGUERITE, *de même.*

Ce n'est plus ta mort seulement, c'est ton déshonneur qu'il me faut. (*Haut.*) Vous tous, je vous avais promis une preuve de l'imposture; j'attendais un témoin... il est là! qu'on ouvre cette porte. (*Désignant la porte de droite.*) Entrez, madame, et dites-nous quel est cet homme.

SCENE X.

Les Mêmes, CATHERINE, *fait quelques pas, arrive devant* **Perkins**, *le considère un moment, et s'écrie.*

Mon fils!

* Marie, Perkins, Marguerite, Lincoln.

PERKINS, *se jetant dans ses bras.*

Ma mère!

TOUS.

Sa mère!

CATHERINE.

Mon fils! c'est bien lui! Je le reconnais, c'est mon enfant! Je te croyais mort! ah! j'étais folle; mais tu ne me quitteras plus je redeviendrais folle!... Mon fils! mon fils!

Elle le presse et l'embrasse avec transport.

MARIE, *au désespoir.*

Mais vous lui donnez le coup de la mort, à votre fils!

CATHERINE, *égarée.*

La mort!

Elle écoute.

MARGUERITE, *sur les marches du trône.*

En vertu de ce témoignage qui t'a convaincu de faux et d'imposture, Perkins Warbeck, nous te condamnons à mourir du même supplice que ton père.

CATHERINE, *redevenant folle.*

Mon fils!... comme son père!... Une épée... une épée pour tuer Lincoln... Mon fils!.. une épée... une épée, mon fils!... Ah! ah! ah!

Elle tombe.

PERKINS, *se jetant sur sa mère.*

Ma mère! ma mère!... morte! (*Se relevant, à Marguerite en montrant le cadavre.*) Vous avez tué ma mère... vous avez tué ma mère!

ACTE TROISIEME.

Le cachot de Perkins dans les souterrains du château. Porte au fond. A gauche du public, une issue cachée donnant sur un couloir secret. Près l'avant-scène, un petit banc de pierre. Au fond, derrière la porte, une galerie souterraine qui ne se voit que lorsque la porte est ouverte.

SCENE PREMIERE.

PERKINS, *seul, endormi.*

Vous avez tué ma mère!... (*Il se réveille en sursaut.*) Rien! ce n'était qu'un rêve!... Je suis seul... seul dans mon cachot, seul en attendant le bourreau... seul ici, comme sur toute la terre maintenant; car je ne rêvais pas, quoique endormi... Non, c'était mon existence d'une année qui me repassait dans le cerveau comme un livre lugubre, rouge de sang à chaque page... Ainsi, un démon m'aura pris jeune et heureux pour me jeter dans une route de misère et de crime; ainsi, pour punir la lâcheté et l'infamie, j'aurai revêtu un manteau de roi, et il ne servira qu'à envelopper le cadavre de ma mère et le mien!... Oh! si l'on n'écoutait que la voix du désespoir, on s'écrierait en se déchirant la poitrine : S'il y a une justice au ciel, jamais, non, jamais elle n'est descendue sur la terre... Blasphémateur! blasphémateur!... Oh! prions, prions pour que mes paroles de ferveur montent vers Dieu avant mes cris de malédiction; car s'il a épuisé toute sa colère sur ma tête, je lui laisse encore une vie à protéger.

SCENE II.

PERKINS, MARIE, *au fond, conduite par* CHARLES, LE GEOLIER.

MARIE.

Merci, Charles; retournez vers madame Marguerite et portez-lui mon message.

CHARLES.

Miss Marie...

MARIE.

Laissez-moi... Adieu, Charles.

Charles sort.

LE GEOLIER, *à Marie.*

Voilà le prisonnier... Mais si la duchesse savait...

MARIE.

Vous n'avez rien à craindre d'elle, et votre famille sera riche pour toujours.

Le geôlier sort.

PERKINS, *sans voir Marie.*

O mon Dieu! séparez dans votre clémence la jeune fille innocente de l'homme furieux et coupable!... et souvenez-vous que, comme sa divine patronne, elle aura gagné le ciel au pied de la croix d'un martyre.

MARIE, *à elle-même.*

Par quel pressentiment est-ce donc pour moi qu'il prie?

PERKINS, *apercevant Marie.*

Marie! c'est elle!... Et je doutais de toi, Dieu tout-puissant, quand tu m'envoyais cette dernière joie!

MARIE.

Oui, mon bien-aimé, c'est lui qui m'a conduite vers toi, et qui a fait tomber les verroux de toutes ces portes... C'est sa voix qui m'a inspirée de te sauver; car je t'ai sauvé!

PERKINS.

Sauvé!

MARIE.

Oh! la duchesse ne résistera pas, cette fois, à mes prières.

PERKINS.

Tu as revu la duchesse?

MARIE.

Hélas! depuis trois jours que tu languis dans ce cachot, elle est invisible pour tout le monde; mais Charles, ce page qui nous est si dévoué, va lui remettre de ma part la demande de ta grâce, et je suis certaine du succès.

PERKINS.

Vous vous trompez, miss, la duchesse ne voudra plus maintenant même de votre déshonneur.

MARIE.

Oh! mais je n'ai pas renié le serment d'amour que je vous ai fait devant Dieu, et je porterai jusqu'au tombeau le nom de votre femme.

PERKINS.

Que dis-tu?... Réunis tous les deux... sauvés par toi... sauvés ensemble; et tu fuirais avec moi!... Ah! alors, je crois que j'aurai la faiblesse d'accepter la vie et de pardonner à cette femme; mais tu t'abuses; non, la duchesse Marguerite n'abdiquera pas sa haine, ni sa vengeance; elle n'abandonnera pas tout-à-coup son neveu Lincoln... Espères-tu donc que cette femme qui a tué ma mère me laissera la vie, pour que je revienne un jour lui demander compte de la vie de ma mère?

MARIE.

Oh! elle refuserait; mais c'est impossible, car tu ne peux pas mourir, je te dis que tu ne mourras pas.

PERKINS.

Mais dis-moi, quel moyen, que je ne puis comprendre, as-tu donc employé pour fléchir la duchesse?

MARIE.

Quel moyen?

PERKINS.

Oui, parle enfin: tu trembles, tu ne me réponds pas, tu détournes la tête. Ah! je crains de deviner: ce n'est pas ton déshonneur, dis-tu, c'est donc ta mort?

MARIE.

Perkins!

PERKINS.

Tu veux mourir, tu t'immoles à ta rivale, tu lui donnes ta vie pour sauver la mienne... Oui, c'est cela... mourir, toi... et tu as pensé que j'accepterais ce sacrifice? Tu m'as donc cru bien lâche..... moi, j'achèterais le pardon de cette femme au prix de ma vengeance trompée, au prix du sang de ma mère, au prix de ton sang; et je fuirais seul, trop heureux du jour qu'on me laisse, et j'irais vivre en infâme, oubliant tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai haï. O Marie! Marie! ai-je mérité tant de mépris?

MARIE.

Mais tu seras perdu sans me sauver; car si tu meurs, je meurs.

PERKINS.

Et je fais le même serment; aussi je reste pour l'accomplir.

MARIE.

Mais c'est l'échafaud qu'ils te réservent.

PERKINS.

Comme à mon père.

MARIE.

Tu n'y monteras pas.

PERKINS.

Je t'ai dit que je restais.

MARIE.

Et moi aussi, et nous mourrons ensemble, mais non pas de leurs mains... dans cette croix d'or... tiens...

PERKINS.

Du poison?...

MARIE.

Il était pour moi: en te quittant, je me serais donné la mort; c'est ce que j'écrivais à Marguerite. Eh bien! partageons, et si l'on vient te chercher... car, tu ne sais pas: depuis hier, l'infâme Lincoln a excité une émeute pour hâter ton supplice... (*On entend des clameurs confuses en dehors.*) Mon Dieu, je crois entendre... ces cris de rage... c'est ta tête qu'ils demandent... oh! c'est qu'alors la duchesse elle-même ne pourrait plus te sauver.

PERKINS.

Les clameurs redoublent.

MARIE.

Oh! je ne les verrai pas te frapper... il est temps, mon Dieu, il est temps; à moi d'abord.

Elle porte le poison à ses lèvres.

PERKINS, *la retenant.*

Marie!

LE GEOLIER, *entrant.*

La duchesse! sortez! sortez!... il n'est plus temps.

SCENE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Fuyéz, Perkins, fuyez. (*Voyant Marie.*) Vous ici ?

MARIE.

Ah ! je ne m'étais donc pas trompée, vous apportez sa grâce, madame.

MARGUERITE.

Il ne s'agit plus de grâce à présent, son unique ressource est dans la fuite.

PERKINS.

Et c'est vous qui me l'offrez !

MARIE.

Oh ! merci, madame, merci ! vous acceptez mon sacrifice, vous avez reçu mon message.

MARGUERITE.

Quel message ?

MARIE.

Vous avez vu Charles ?

MARGUERITE.

Non ; je viens du camp révolté sous les murs de la ville... O messire ! croyez bien à mes paroles ; car ce n'est pas à cette femme que vous devez votre salut... Elle ! quelle nouvelle preuve d'amour et de dévouement pouvait-elle vous donner?... Avait-elle un crime à expier?... tandis que moi... Il faut que je vous persuade bien que c'est moi seule qui vous apporte les moyens d'échapper à la mort, et qui viens vous supplier de ne pas les repousser.

PERKINS.

C'est encore une trahison, cela, madame.

MARGUERITE.

Il ne voudra pas me croire, à présent. Mais vous ne comprenez donc pas que, depuis trois jours que je vous ai livré à vos ennemis comme une furieuse, le remords me ronge et me tue... que je suis morte à tout, excepté au souvenir de ce que j'ai fait... que depuis trois jours je leur ai refusé continuellement votre tête, avec menace de mort contre celui qui oserait me la demander, et qu'aujourd'hui, qu'ils ont eu recours à la révolte pour me dompter, si je vous sauve, je risque ma vie peut-être?... J'accours à vous, non plus la duchesse Marguerite, puissante et terrible, mais la pauvre Marguerite, malheureuse et repentante, qui pleure et qui supplie ; j'accours à vous, pour vous crier : Messire, là, dans votre cachot, est une issue secrète et connue de moi seule :* fuyez par cette issue, et bientôt vous serez libre. Il reste immobile, il ne voudra pas se sauver... Aidez-moi donc, madame... Eh bien ! si ce n'est pas assez, cette femme que vous aimez, elle est là, dans vos bras ; eh bien ! emmenez cette femme, partez tous les deux... c'est le châtiment que Dieu m'inflige... Oh ! répondez, répondez ! croyez-vous maintenant que je dis la vérité?

* Marguerite, Marie, Perkins.

PERKINS.

Vous aussi, madame !... Oh! ne me contraignez donc pas à ne plus haïr !

MARIE.

Oh! madame!...

MARGUERITE.

Entendez-vous?... ils approchent ; vous n'avez pas un instant à perdre... fuyez... Mais cette porte résiste... quelqu'un est là... Ciel ! Lincoln !

SCENE IV.

LES MÊMES, LINCOLN, *entrant par la porte secrète à gauche.*

LINCOLN.

Ah ! je savais bien que vous vouliez le sauver !

MARGUERITE.

Oui, je suis princesse, et je lui fais grâce.

LINCOLN.

Cet homme appartient à la justice du peuple.

MARGUERITE.

Ne parlez pas de justice, mylord, et sacrifiez-moi votre haine ; laissez-le fuir.

LINCOLN.

Les soldats ameutés demandent sa tête, et je la leur ai promise... Prêts à forcer les murs de cette prison, ils allaient manquer leur proie ; mais moi, j'ai soupçonné ce secret passage, et je suis venu vous le disputer.

MARGUERITE.

Mylord, au nom de ma puissance souveraine...

LINCOLN.

Vous y avez renoncé en livrant cet homme au supplice.

MARGUERITE.

Sur vous, au moins, j'ai des droits sacrés.

LINCOLN.

Les plus sacrés sont ceux de la justice.

PERKINS.

Assassin de mon père, tais-toi !

Lincoln passe du côté de Perkins.

MARGUERITE.

Grâce, Lincoln !... il fuira ; ne crains rien de lui.

LINCOLN.

Il faut qu'il meure.

MARGUERITE.

Grâce, Lincoln !... Mon neveu, mon fils, au nom du ciel, livre-lui passage.

LINCOLN.

Mon poignard le clouera plutôt à cette place.

PERKINS.

Frappe donc, je suis sans armes ; aussi bien, j'attendais le bourreau.

MARIE.

Perkins !

LINCOLN.

Cette insulte...

MARGUERITE.

Mylord...

LINCOLN.

Retirez-vous, madame, laissez-moi le châtier moi-même... A genoux, traître! demande pardon, ou meurs.

PERKINS.

Misérable!

LINCOLN.

A genoux!

MARGUERITE.

Ah! c'en est trop... Perkins, à toi ce poignard, c'est le tien, défends-toi.

PERKINS, *prenant le poignard.*

Ah! mon père! mon père!

LINCOLN.

Que vois-je?

PERKINS.

Ah! à nous deux, mylord!

MARIE.

O ciel!

Marguerite et Marie tombent à genoux.

PERKINS, *frappant Lincoln.*

Pour la mort de Samuel Warbeck, Lincoln, à toi la mort!

LINCOLN.

Ah!...

Il tombe.

MARIE, *courant à Perkins et l'embrassant.*

Perkins!

MARGUERITE.

Le peuple a forcé les portes... pas un instant perdre... fuyez avec elle.

PERKINS.

Et pour elle.

MARGUERITE, *jetant le manteau de Lincoln sur les épaules de Perkins.*

Tenez... ce manteau.

PERKINS.

Adieu! Marguerite, adieu...

Il sort avec Marie, la porte se referme. Le peuple paraît; Clifford et les soldats s'avancent, l'épée nue.

TOUS.

Mort à l'imposteur!

MARGUERITE, *jetant le manteau de Perkins sur le corps de Lincoln.*

Justice est faite, Perkins est mort.

Les soldats frappent le corps de leurs épées.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE VI

RIGOBERT,

OU

FAIS-MOI RIRE,

COMÉDIE-DRAME, EN TROIS ACTES,

par M. Eugène Deligny,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 3 JUIN 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CHARLES EMMANUEL Ier, duc de Savoie	M. Deshayes.
LE MARQUIS D'ARCANO, ministre du duc.	M. Brésil.
LE COMTE DE CARDONELLI, ministre du duc.	M. Danglade.
LE CHEVALIER DE St-PONS, secretaire du marquis.	M. P. Menier.
RIGOBERT.	M. Franc. Hutin.
SATURNUS.	M. Charlet
GONTARD.	M. Fournet
JÉRONIMO BALBI, medecin du duc.	M. Pradier.
CARLINO, astrologue du duc.	M. Fonbonne
UN SERGENT de la garde du duc.	M. Laisné.
LE GRAND PREVOT.	M. Bassan
FLORA GONTARD.	Mlle Emma
Seigneurs, Laquais, Pages, Piqueurs.	

La scène est en 1601.

ACTE PREMIER.

Une clairière à laquelle aboutissent trois chemins : l'un au fond, l'autre a gauche et le troisième à droite. Sur le premier plan a gauche, une maisonnette pres de laquelle se trouve un banc ; sur le deuxieme plan à droite, une chapelle demi cachee par les arbres.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE SAVOIE, LE COMTE DE CARDONELLI, LE MARQUIS D'ARCANO.

Ils entrent en même temps : le Duc par le fond, le Comte par la droite et le Marquis par la gauche.

LE DUC.

Eh bien ?

LE COMTE.

Je ne l'ai pas vue.

LE MARQUIS.

Ma recherche a pareillement été infructueuse.

LE DUC.

Pourtant c'est bien dans cette direction qu'elle a fui ; et elle ne peut avoir pris que l'une de ces trois routes ; il n'y en a pas quatre.. Oh ! elle s'est jetée au travers du taillis.

LE COMTE.

Cela n'est pas probable... le taillis est tellement épais de ce côté...

LE MARQUIS.

Il serait impossible de s'y frayer un passage.

LE DUC.

Se cacherait-elle dans cette chapelle! (*il regarde dans la chapelle*) non... dans cette cabane, alors... (*Il frappe à la porte.*) Pas de réponse!... Oh! cette fenêtre est mal fermée... (*Il la pousse et regarde.*) Personne!

LE MARQUIS, *à part.*

Je respire.

LE COMTE, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé; elle s'est élancée au milieu du taillis.

LE DUC.

Ce n'était pourtant pas un rêve, une illusion... je l'ai bien vue cette jeune fille... vous l'avez vue aussi, messieurs?

LE COMTE, *après avoir regardé le Marquis, qui garde le silence.*

Hélas non, mon prince... je crois que votre altesse a été abusée par une vision.

LE DUC.

Une vision!

LE MARQUIS, *à part en regardant le Comte.*

Dit-il vrai?

LE DUC.

Une vision!... oh! vous ne le croyez pas, vous, marquis d'Arcano.

LE MARQUIS.

Que votre altesse me pardonne; je suis de l'avis de M. le comte de Cordonelli.

LE COMTE, *à part.*

Il ne me dément pas... il doit pourtant avoir vu cette femme?

Pendant l'aparté du Comte, Charles-Emmanuel tombe accablé sur le banc placé près de la maisonnette.

LE DUC, *se parlant à lui-même.*

Au fait, c'est possible!... l'image de cette jeune fille me poursuit partout... oh! mais jamais cette image n'avait eu une telle apparence de réalité... ce n'étaient plus des traits vagues, incertains, des formes indécises m'apparaissant au milieu d'un brouillard... C'était bien la ravissante créature à la taille si fine et si souple, aux yeux si brillans, à la bouche si gracieuse et si fraîche, que je vis le jour de Pâques. Elle s'appuyait sur le bras d'un vieillard, et regardait passer mon cortége. Qu'elle était belle! mon Dieu! et comme elle paraissait heureuse! Quand je l'ai revue tout-à-l'heure, son visage n'avait plus la même expression!... la frayeur avait remplacé la béatitude céleste... Pauvre enfant! elle était toute pâle... lorsque je me suis approché d'elle, elle a poussé un petit cri plaintif; puis elle s'est sauvée... J'entends encore le bruit de ses pas sur les feuilles sèches... mais tout cela n'était qu'un rêve, un fantôme!... Oh! ma tête! ma tête!

Il cache sa figure avec ses mains.

LE COMTE, *au Marquis avec affectation.*

Une telle agitation ne peut être produite que par la fièvre.

LE DUC, *épouvanté.*

La fièvre! vous dites que j'ai la fièvre! (*Il se tâte le pouls.*) Toujours souffrir... c'est affreux!

LE COMTE.

Vous n'êtes pas raisonnable, monseigneur. Le savant Jéronimo Balbi, votre médecin, vous a prescrit le repos et la solitude afin de vous éviter la moindre fatigue, la moindre contrariété. Pourquoi avez-vous cessé de suivre l'ordonnance du docteur?

LE DUC.

Vous croyez que j'ai eu tort de chasser ce matin?

LE COMTE.

Certainement.

LE MARQUIS.

Le bruit du cor, les aboiemens de la meute, la longue course que vous venez de faire ont irrité vos nerfs, ont enflammé votre sang.

LE DUC.

J'étouffais dans mon palais; j'avais besoin d'air... et puis... je ne dors plus... J'ai pensé qu'un peu d'exercice me procurerait au moins quelques heures de sommeil. Jéronimo Balbi me traite mal, j'en suis sûr. Ma principale souffrance c'est l'ennui. Il me faudrait des distractions la gaîté... Je me portais mieux quand Nicomède, mon pauvre fou, vivait; il me faisait rire de temps en temps... Monsieur de Cardonelli, je vous ai chargé de me trouver un autre bouffon.

LE COMTE.

J'en ai présenté deux à votre altesse...

LE DUC.

Ils étaient maussades... insipides...

LE COMTE.

Les hommes véritablement gais sont si rares... Je chercherai encore.

LE DUC, *se levant et prenant le milieu de la scène.*

Il me faudrait de la joie, du bonheur... Si elle était près de moi, cette jeune fille... je serais heureux... il me semble que je guérirais rien qu'en l'entendant parler... sa voix doit être harmonieuse et douce comme celle d'un ange.

LE MARQUIS.

Jusqu'à présent, monseigneur, j'ai fait de vains efforts pour découvrir cette femme; mais je ne me décourage pas.

LE DUC.

Mon affection lui sera peut-être fatale aussi; je porte malheur à tout ce que j'aime. La princesse Maria, ma vertueuse compagne, Philibert de Baure, Nicomède, et bien d'autres qui me furent chers, sont morts. Je vous rejoindrai bientôt, mes amis, ma fin est prochaine, je le sens.

LE MARQUIS *et* LE COMTE.

Monseigneur!...

LE DUC.

Je ne regretterais pas la vie si mon fils était en âge de gouverner seul... Pauvre enfant! son duché serait pendant bien des années confié à des mains étrangères... Oh! après tout, l'avenir ne sera qu'une triste continuation du présent; car je suis en tutelle, moi; ma santé ne me permet pas

de m'occuper des affaires de l'état... souverain inutile, je suis dans la même position que l'infortuné roi Charles sixième de France... Que de malheurs pendant son règne et après sa mort! Mon Dieu! veillez sur la Savoie!

LE COMTE.

Qu'avez-vous dit, monseigneur?

LE MARQUIS.

N'avez-vous donc plus confiance en nous?

LE DUC.

Pardon, messieurs, je vous crois fidèles; mais le comte de Nanta, je le croyais fidèle aussi, et pourtant il me trahissait; vous me l'avez prouvé.

LE COMTE.

Oh! monseigneur...

LE DUC.

Excusez-moi encore une fois, je n'ai pas l'intention de vous blesser... mon ame est tellement triste...

LE MARQUIS.

Votre altesse ne nous a pas blessés, mais elle nous chagrine... qu'elle chasse bien vite ces idées sombres qui l'accablent.

LE DUC.

Vous avez raison, je ne veux plus songer à l'avenir... (*Bruit de cor.*) Les chiens sont sur la voie... rejoignons nos chevaux, messieurs.

LE COMTE.

Votre altesse ne craint pas que la fatigue...

LE DUC.

Non, non; je veux m'étourdir, changer de régime... Mon père chassait tous les jours; c'est à cet exercice qu'il attribuait sa bonne santé... j'agirai comme lui; après la chasse, il adressait dans cette chapelle une prière à saint Hubert, patron des chasseurs; je suivrai aussi cette sainte coutume. Monsieur de Cardonnelli, vous préviendrez le chapelain, et vous veillerez aux apprêts de la cérémonie... A cheval! à cheval!

Le Duc et le Marquis sortent précipitamment par la gauche. Le Comte entre dans la chapelle.

SCENE II.

RIGOBERT, *puis* FLORA.

RIGOBERT, *seul, entrant par la droite.*

Elle n'est pas venue... elle n'a pas pu sans doute tromper la vigilance paternelle; j'en suis quitte pour avoir eu froid; je vais me chauffer... je parie que mon nez est cramoisi.

Il ouvre la porte de la maisonnette.

FLORA, *sortant du taillis au fond, à gauche.*

Rigobert!

RIGOBERT, *se retournant.*

Flora!... ce n'est pas ici que tu m'as donné rendez-vous.

FLORA.

Je le sais bien!... il m'a été impossible d'aller à la grotte... Je traversais le carrefour de la Croix-Rouge, lorsque tout-à-coup trois chasseurs sont sortis au galop de la grande route... C'est elle, a crié l'un d'eux en s'avançant vers moi... J'ai eu peur, et je me suis jetée dans le taillis, afin d'éviter leur poursuite.

RIGOBERT.

C'est elle, a crié l'un d'eux... Il te connaît donc, celui-là?... le connais-tu, toi?

FLORA.

Est-ce que je l'ai regardé? je ne songeais qu'à la fuite.

RIGOBERT.

Comme tu es pâle!... tu trembles encore... Calme-toi, tu n'as plus rien à craindre maintenant que tu es près de moi... Je ne me flatte pas d'être César le grand, mais je ne suis pas manchot. Tu m'as écrit que tu avais quelque chose d'important à me communiquer, qu'est-ce?

FLORA.

Mon père m'a annoncé hier que je partirais aujourd'hui pour Genève; ma marraine m'invite à passer l'hiver chez elle.

RIGOBERT.

Nous allons être séparés?

FLORA.

Un plus grand malheur nous menace peut-être!

RIGOBERT.

Lequel?

FLORA.

Ma marraine veut toujours me marier.

RIGOBERT.

Et tu crois...?

FLORA.

Oui.

RIGOBERT.

Diable! diable!

FLORA.

Il faut voir mon père tout de suite, et lui demander ma main.

RIGOBERT.

Tout de suite!

FLORA.

Vas-tu donc encore me dire ce que tu me dis chaque fois que je te conseille de parler à mon père: Plus tard, attendons?

RIGOBERT.

Non, il n'y a plus moyen de reculer; pourtant j'attendrai toujours, si c'est possible.

FLORA.

Mais pourquoi?... expliquez-vous à la fin!

RIGOBERT.

Flora... jusqu'à présent j'ai refusé de te répondre à cet égard, parce que je ne voulais pas te faire partager l'anxiété qui me dévore, mais puisque ta curiosité est invincible, tu vas connaître mon secret.

FLORA.

Je t'écoute.

RIGOBERT.

Tu sais qu'il y a cinq années, peu de temps après la mort de mon père, le savant Rigobert mon oncle, physicien, astrologue des plus fameux, vint me chercher ici, et m'emmena à Paris?

FLORA.

Je le sais.

RIGOBERT.

Oui, mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'il désirait que je devinsse médecin... En conséquence, il me fit entrer à l'université, afin que j'apprisse le grec, le latin et autres infirmités analogues, que je me gardai bien de cultiver. Je préférais mener joyeuse vie avec les écoliers mes camarades, et j'aurais pu continuer mes études dans les cabarets jusqu'à un âge fort avancé, si mon brave homme de parent n'était pas tout-à-coup tombé malade. Un matin, j'étais assis à son chevet, et il m'adressa ces paroles, que je n'oublierai jamais: « C'est aujourd'hui jeudi, demain vendredi, à la troisième heure, je trépasserai! — Ah! mon oncle, m'écriai-je... — Silence! interrompit-il; j'ai tiré mon horoscope, je connais mon sort! Je te lègue tout ce que je possède, mes habits et quarante écus d'argent. Mes meubles, mes livres, et mes instrumens serviront à payer mes dettes, car j'ai des dettes. Je serais désolé de te laisser un si maigre héritage, si je n'avais pas lu dans les astres toute ta destinée; elle sera brillante. Tu seras le plus heureux des Rigobert! Tu végéteras d'abord, mais un accident fatal t'arrivera et assurera ta fortune; a dater du jour où cet accident aura eu lieu, tu réussiras dans tout ce que tu entreprendras, tous tes désirs seront comblés... Va donc en paix, et laisse-moi seul. » Le lendemain, à la troisième heure, il mourut.

FLORA.

Juste comme il l'avait prédit.

RIGOBERT.

Il ne se trompait jamais!... Je suis revenu au pays afin de te revoir, car mon cœur me disait déjà que je t'aimerais; et puis aussi, afin d'attendre en paix mon accident fatal... je l'attends encore... voilà pourquoi je ne parle pas à ton père.

FLORA.

Je ne comprends pas.

RIGOBERT.

Comment! tu ne comprends pas que, si je vais, avant mon accident, dire à ton père : Papa Gontard, j'aime votre fille, il me répondra : Ma fille est riche, que possèdes-tu, toi? — Rien! pas une obole! — Alors, voici le chemin de la porte. — Bien obligé, monsieur... Tandis que, après mon accident, autre jeu... Ton père me dit: Vous désirez épouser ma fille... vous êtes bien bon! comment donc! donnez-vous la peine de vous asseoir... Il m'offre un siége et il ne me tutoie plus; note bien ceci, il ne me tutoie plus; il nous unit. Alors je me mets à entreprendre n'importe quoi, et je deviens millionnaire... c'est clair comme le jour.

FLORA.

Mais quand donc aura-t-il lieu cet accident?

RIGOBERT.

Est-ce que je sais, moi? je l'attends d'heure en heure, de minute en minute; je l'implore, je le mendie. Chaque soir en me couchant, je prie le bon Dieu de m'envoyer quelque chose de fatal, de me faire tomber mon domicile sur le corps; je vais même au-devant de mon accident : je gravis les montagnes les plus escarpées, dans l'espérance de me casser un bras ou une jambe... mais non, pas moyen; j'appelle en vain la fatalité, elle me fuit, la cruelle. Dernièrement, en passant par Genève, des hommes armés jusqu'aux dents m'ont assailli; je croyais qu'ils désiraient me dépouiller, j'étais ravi, enchanté, je me laissais faire. Voilà mon accident, me disais-je!... Eh bien, non! ces infâmes gueux se trompaient : ce n'était pas à moi qu'ils en voulaient : ils me lâchèrent pour se précipiter sur un jeune homme qui sortait d'une rue sombre. Furieux de voir mon accident m'échapper, je tombai à grands coups de dague sur les assassins, afin de délivrer leur victime. J'espérais être blessé dans la lutte... erreur! je terrassai deux de ces bandits, les autres prirent la fuite. « Je vous dois la vie, me dit le jeune homme; votre nom? — Rigobert. — Moi, je suis le vicomte de Nanta, tout à vous! » Ainsi, tu le vois, au lieu d'un malheur, j'avais trouvé un ami; on n'a pas plus de guignon.

FLORA.

Si tu allais l'attendre... pendant quarante années ton accident!

RIGOBERT.

Malheureuse! c'est comme cela que tu me consoles!... quarante années! je serais perdu! J'ai mangé hier mon dernier écu, si bien qu'aujourd'hui je cours grand risque de ne rien manger du tout, j'ai la famine en perspective... je ne peux pas vivre quarante années avec la famine!... Oh! mais c'est fatal, cela! mon accident est peut-être arrivé! oui, je le crois, je le sens à la joie qui m'anime... je vais parler à ton père. Voyons, lustrons notre pourpoint afin d'avoir l'air honorable.

Il passe la paume de la main sur ses vêtemens.

SCENE III.

LES MÊMES, GONTARD, SATURNUS.

Ils entrent tous deux sans bruit par la droite

SATURNUS, *bas à Gontard, en montrant les deux amans.*

Ai-je menti?

GONTARD, *à part.*

Le scélérat!

RIGOBERT, *à Flora.*

Maintenant, partons!

GONTARD.

Halte-là! séducteur! ravisseur!

SATURNUS.

Suborneur! enjôleur!

RIGOBERT.

Vous n'y êtes pas, monsieur Gontard; mes intentions sont pures, excessivement pures! j'allais vous demander la main de Flora.

GONTARD.

Tu veux épouser la fille du plus riche cultivateur de cette contrée, toi qui n'as pas de profession, qui es pauvre comme...

SATURNUS.

Comme tout ce qu'il y a de plus gueux.

GONTARD.

Tu es donc fou?

SATURNUS.

Ou il est toqué.

RIGOBERT.

Vous refusez?

GONTARD.

Parbleu!

RIGOBERT, *à part.*

La famine n'est pas mon bon accident.

FLORA.

O mon père!

GONTARD.

Taisez-vous!

FLORA.

Je mourrai de chagrin.

GONTARD.

Je vous le défends, et je vous ordonne d'oublier cet insensé.

SATURNUS.

Oh! oui, oubliez cet insensé!

RIGOBERT, *à part, avec désespoir.*

Tu végéteras d'abord, a dit mon oncle.

GONTARD, *à Flora.*

Il est inutile de pleurer, vous ne m'attendrirez

SATURNUS.

Oh! non, ne vous laissez pas attendrir; car je l'aime aussi, et je vous la demande cette main chérie, afin de mettre à ses pieds...

Il tombe aux genoux de Gontard.

RIGOBERT.

Voilà qui est bouffon, par exemple!

GONTARD.

Mais tu n'es pas plus riche que Rigobert.

SATURNUS.

J'ai une profession, moi.

GONTARD.

Elle est jolie! garçon de ferme!

SATURNUS.

Mais je vous ai rendu de grands services : j'ai cultivé vos navets, vos carottes; j'ai gardé jusqu'à toutes vos vaches à moi seul!

GONTARD.

Je t'ai payé, imbécile!

SATURNUS, *à part, en se relevant.*

Vertubeuf! on n'oblige que des ingrats.

RIGOBERT, *à part.*

Ce refus m'a brisé le cœur... Ah! mais, c'est fatal, la brisure d'un cœur!

GONTARD, *à Flora.*

Allons, rentrons au logis.

RIGOBERT.

Flora, réjouis-toi... je crois que je le tiens.

FLORA.

Qui?

RIGOBERT.

Mon accident! (*A Gontard.*) Oh! que je vous remercie de ne pas avoir accueilli ma demande! ça m'a produit l'effet d'un affreux coup de poignard! mais je le bénis, il assure ma félicité.

GONTARD.

Décidément, il est aliéné.

RIGOBERT.

Nullement; Flora vous expliquera ce qui vous paraît nébuleux dans mon dialogue... Mais d'abord, répondez-moi... Vous ne me repoussez que parce que je suis pauvre, n'est-ce pas?

GONTARD.

Oui... je veux que mon gendre ait un état honorable et lucratif; et puis, ce que je donnerai en dot à Flora, six cents écus d'argent!...

RIGOBERT.

Si j'avais tout cela...

GONTARD.

Je te tendrais les bras.

RIGOBERT.

Vous me les tendrez.

SATURNUS.

Me les tendriez-vous pareillement, si j'avais...?

GONTARD.

Oui.

SATURNUS.

Vertubeuf! c'est à moi que vous les ouvrirez vos vertueux bras.

GONTARD.

Comment! jeune présomptueux, vous espérez réaliser... Mais il vous faudrait un grand nombre d'années...

RIGOBERT.

Il ne me faut qu'une minute peut-être...! à moins qu'il n'y ait du retard, ce qui est possible... Tenez, pour me mettre à mon aise, promettez-moi de ne disposer de votre fille que dans trois mois, à dater de ce jour, et de me l'accorder si avant l'expiration du trimestre j'arrive avec les écus et l'état exigés.

SATURNUS.

Faites-moi la même promesse.

GONTARD.

J'y consens, par curiosité.

SATURNUS.

Le premier arrivé sera votre gendre.

GONTARD.

C'est convenu.

RIGOBERT.

Alors, vous serez mon beau-père.

SATURNUS.

Je serai votre beau-fils.

RIGOBERT.

Tu es trop laid, mon cher!

SATURNUS.

Vertubeuf! les calembourgs ne prouvent rien.

GONTARD, *en sortant par la droite.*

Je voudrais bien savoir ce que vont faire ces deux gaillards-là.

SCENE IV.

RIGOBERT, SATURNUS.

RIGOBERT, *à part.*

Que vais-je entreprendre?

SATURNUS, *à part, en s'asseyant sur le banc près de la maisonnette.*

Six cents écus! .. vertubeuf! que c'est cher!

RIGOBERT, *de même.*

Si je me lançais dans la chicane... Non, c'est lucratif, mais pas assez honorable.

SATURNUS, *de même.*

J'ai ouï parler d'un nommé Ribouillard, qui, en vendant des peaux de lapins, avait amassé pas mal de bien... Oh! mais il a mis quarante-six ans!...

RIGOBERT, *de même.*

Militaire!... c'est un bel état, très-honorable; mais pas assez lucratif... J'aurais beau réussir, la richesse ne viendrait pas.

SATURNUS, *de même.*

Il y a des pâtissiers qui sont très-opulens... Peut-être qu'en faisant beaucoup de boulettes et de brioches... Non; cette industrie ne me procurerait pas six cents écus en trois mois... car je n'ai que trois mois pour devenir six-cent écutaire.

RIGOBERT, *de même.*

Médecin!... La médecine est une carrière honorable et lucrative... Je serai médecin.

SATURNUS, *de même, avec rage.*

Vertubeuf de vertubeuf! je ne trouve rien de bon!

RIGOBERT, *de même.*

Que faut-il pour être médecin? l'air grave, le ton tranchant, des phrases hérissées de grec et de latin, la démarche pesante, un vêtement d'une couleur sombre, et quarante ans au moins... J'aurai tout cela facilement... Je me servirai de l'héritage de mon oncle... Je mettrai sa grande robe noire, sa perruque et son bonnet pointu... ça me vieillira considérablement... Est-ce tout ce qu'il faut à un docteur?... Heu... heu... il faut de la science... j'en suis dénué; mais tant de médecins s'en passent... Je m'en passerai aussi... La science, ça ne se voit pas... J'aurai le principal, ce qui saute aux yeux, le maintien, le costume et le langage... J'ai mon affaire!

Il se dirige vers sa maison.

SATURNUS, *haut en traversant la scène.*

Vertubeuf! je continue à ne rien trouver!

RIGOBERT, *avec douceur.*

Saturnus, nous avons été élevés ensemble... J'ai pour toi une vive affection... Je vais gagner des monceaux d'or... Suis-moi; je tâcherai de t'employer... Cesse d'être mon rival, et redeviens mon ami.

SATURNUS, *d'un ton dramatique.*

Jamais! rien que de la haine entre nous! une montagne de haine!

RIGOBERT.

A ton aise; reste dans l'ornière. (*A part.* Allons nous déguiser.

Il entre dans la maisonnette.

SATURNUS, *seul.*

O saint Hubert! toi qui as fait tant de miracles, daigne m'illuminer!... Je te prierai jusqu'à ce que tu m'aies envoyé une bonne idée!

Il entre dans la chapelle.

SCENE V.

LE CHEVALIER DE SAINT-PONS, *puis* LE COMTE.

LE CHEVALIER, *lisant une lettre et entrant par la gauche.*

« Allez m'attendre au carrefour de la Chapelle. » (*Parlé.*) C'est bien ici. (*Lisant.*) « J'ai » un prétexte pour me rendre en cet endroit. Le » grand duc veut remercier saint Hubert de la » bonne chasse qu'il lui aura octroyée... Je » suis chargé de veiller aux apprêts de la cérémonie. »

LE COMTE, *entrant par la droite.*

Je vous félicite, monsieur de Saint-Pons; vous avez quitté la chasse fort adroitement... Tout le monde a cru que votre cheval s'emportait.

LE CHEVALIER.

Vous êtes bien bon, monseigneur.

LE COMTE.

Nous n'avons pas de temps à perdre. Vous m'avez écrit que vous aviez réussi; que vous possédiez maintenant toute la confiance du marquis d'Arcano.

LE CHEVALIER.

Oui, monseigneur; il a daigné se confesser complètement à son secrétaire très-humble.

LE COMTE.

Connaissez-vous tous ses secrets? pouvez-vous me dire enfin pourquoi cet homme est sans cesse de mon avis, pourquoi il soutient même mes mensonges, lorsqu'il s'agit d'éviter au prince la moindre distraction?

LE CHEVALIER.

Vous suiviez tous les deux la même route, parce que tous les deux vous marchez vers le même but.

LE COMTE.

Vous ne vous étiez donc pas trompé! le marquis veut avoir la tutelle du jeune duc?

LE CHEVALIER.

Oui, monseigneur; et pour avoir plus tôt la régence, il emploie les mêmes moyens que vous...

LE COMTE.

Je conçois à présent.

LE CHEVALIER.

Comme vous, il a corrompu le médecin Jéronimo Balbi.

LE COMTE.

Plus bas! monsieur!

LE CHEVALIER.

Et l'habile docteur, au lieu de traiter la maladie de langueur dont le prince est atteint par des distractions, des voyages, par tout ce qui pourrait guérir, a prescrit, au contraire, le repos et la solitude, afin que la maladie de langueur devînt une maladie incurable, mortelle!... une maladie de consomption enfin!

LE COMTE.

Et le misérable Jéronimo Balbi a-t-il appris au marquis que...

LE CHEVALIER.

Non; Jéronimo Balbi a été discret... seulement,

pour qu'on ne tentât pas de se débarrasser de lui après la mort de Charles-Emmanuel, il a exigé de M. d'Arcano une lettre dans laquelle sa complicité fût bien établie.

LE COMTE.

Le vieux renard a pris avec moi la même précaution.

LE CHEVALIER, *à part.*

Voilà ce que je désirais savoir.

LE COMTE.

Ma conduite doit étonner le marquis?

LE CHEVALIER.

Beaucoup, monseigneur... il soupçonne la vérité.

LE COMTE.

Il faut que je le renverse sans plus tarder.

LE CHEVALIER.

Il veut vous rendre le même service... Oh! vous aurez de la peine à le vaincre; car Charles Emmanuel l'aime et l'estime.

LE COMTE.

Il me le préfère, je le sais; mais peu m'importe! j'en ai déraciné de plus puissans... Le prince avait beaucoup d'estime et d'affection pour M. le comte de Nanta; et pourtant, grâce à moi, il l'a exilé. Pauvre comte, il ne me craignait pas, et se croyait bien fort de sa vertu et de sa popularité. Rien ne résiste à l'intrigue.

LE CHEVALIER.

Le fils avait juré de réhabiliter son père.

LE COMTE.

Oui, ce jeune godelureau, élevé à la cour de France, venait à Chambéry pour y soulever le peuple; mais j'ai mis à ses trousses des assassins qui l'ont tué dans la bonne ville de Genève.

LE CHEVALIER.

C'est juste; j'avais oublié...

LE COMTE.

Malheur à qui ose lutter avec moi!... le petit marquis croulera, n'en doutez pas. Je l'ébranlerai d'abord avec le ridicule... Oui, Charles-Emmanuel désire changer de régime, je lui laisserai un instant de répit; ma docilité le flattera... Il demande un fou... je lui en donnerai un, mais un fou véritablement gai, cette fois, et dont tous les sarcasmes, toutes les plaisanteries seront dirigés contre M. d'Arcano. On cesse d'admirer un homme quand on rit à ses dépens. Le bouffon creusera la mine, et moi, je la ferai éclater au moyen d'un bon gros péché que vous découvrirez facilement dans les affaires du marquis, car vous possédez toute sa confiance.

LE CHEVALIER.

Comptez sur moi.

LE COMTE.

Une fois notre ennemi terrassé, vous prenez sa place; nous congédions le bouffon, et nous replongeons le prince dans la solitude, le repos, l'ennui.

LE CHEVALIER.

Et si le prince se montrait indocile?

LE COMTE.

Oh! cela n'est pas à craindre. Charles-Emmanuel est naturellement superstitieux, hypocondriaque, malade imaginaire; il a peur de la mort. La langueur, en l'affaiblissant, a exagéré ces défauts, ou plutôt ces qualités... Avec une ordonnance de son médecin et une prédiction de son astrologue, on le rend souple comme un gant.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ignorais...

LE COMTE.

Il s'agit de trouver un fou convenable; il ne me faut pas seulement un homme spirituel, il me faut un homme dévoué, que je puisse manier à ma guise; où le prendrai-je?

LE CHEVALIER.

Séparons-nous; notre absence serait remarquée.

LE COMTE.

Tâchez de découvrir dans les affaires du marquis le péché en question.

LE CHEVALIER.

Soyez tranquille.

LE COMTE.

Moi, je vais m'occuper du bouffon.

Il sort par le fond.

LE CHEVALIER, *à part.*

Avec l'intrigue on peut tout!... vous avez raison, monseigneur. (*Apercevant le Marquis qui entre par la gauche.*) A l'autre maintenant.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vous avez vu le comte... Eh bien?

LE CHEVALIER.

J'avais deviné... Comme vous, il veut la tutelle du jeune duc; comme vous, il a corrompu Jéronimo Balbi.

LE MARQUIS.

Sait-il que je suis son concurrent?

LE CHEVALIER.

Il s'en doute.

LE MARQUIS.

Il fallait le dissuader.

LE CHEVALIER.

J'ai essayé; mais impossible... Vous le gênez; il va tâcher de vous perdre par le ridicule d'abord.

LE MARQUIS.

Par le ridicule!... C'est bien imaginé.

LE CHEVALIER.

Il va donner au prince un bouffon dont toutes les plaisanteries seront dirigées contre vous.

LE MARQUIS.

La guerre est déclarée... c'est bien; mais vous serez le moins fort, monsieur de Cardonelli... Je commencerai par détruire l'effet de votre bouffon.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Avec une favorite.

LE CHEVALIER.

Quelle est la femme?...

LE MARQUIS.

Une petite paysanne que le prince adore.

LE CHEVALIER.

Est-elle adroite?... servira-t-elle bien vos projets?

LE MARQUIS.

Je la connais de vue seulement... Elle occupera Charles-Emmanuel; elle l'empêchera d'écouter les sornettes du bouffon... Je n'en demande pas davantage.

LE CHEVALIER.

Je conçois... et nous examinerons la conduite de ce cher comte; elle n'est pas irréprochable... Nous y découvrirons sans doute une bonne mauvaise action avec laquelle nous le terrasserons.

LE MARQUIS.

Vous me rendrez ce service... Il croit que vous me trahissez... Vous pouvez connaître tous ses secrets; mais il faut enlever la belle : elle se nomme Flora Gontard et demeure à l'entrée de ce village.

Bruit de cor.

LE CHEVALIER.

Le cerf est aux abois.

LE MARQUIS.

Séparons-nous... le prince va venir ici.

LE CHEVALIER.

Je cours exécuter vos ordres.

Le Chevalier sort par la gauche, le Marquis sort par la droite.

SCENE VII.

RIGOBERT, *seul.*

Il sort de la maisonnette ; il est vêtu d'une grande robe noire. Il a une perruque grise et un bonnet pointu ; il a des lunettes qui lui pincent le nez, et il tient sous son bras une valise de voyage.

Maintenant, il ne me manque plus qu'un système de médication applicable à toutes les maladies... Chaque docteur a le sien; quel sera le mien?... La saignée, l'eau chaude, la purgation?... Non, rien de tout cela! je ne veux tuer personne, moi... Mon oncle me disait souvent qu'on guérissait plutôt l'imagination que la maladie... je me contenterai de guérir l'imagination... J'administrerai à mes malades une petite poudre bien inoffensive, qui ne leur procurera ni chaud ni froid, et je leur persuaderai qu'elle est très-efficace. S'ils me croient, ils se persuaderont qu'elle calme leurs souffrances... Il n'y a que la foi qui sauve; elle les sauvera... Ainsi, je suis guérisseur d'imagination... voilà mon système... Avec quoi composerai-je ma poudre?... Je suis bien bête de me casser la tête!... Du plâtre fera parfaitement mon affaire : pris en petite quantité, ça ne peut pas nuire... et c'est peut-être capable de guérir, qui sait?... (*Il gratte la muraille de la maisonnette, et reçoit le plâtre dans une bourse.*) Maintenant, il ne me manque plus que des malades... Quel est ce bruit?.. un détachement de la garde du prince vient de ce côté... Bonnes pratiques, ma foi! les militaires sont ordinairement doués de rhumatismes et d'autres infirmités... Je vais faire sur eux mon apprentissage.

Il s'assied sur le banc et prépare ses paquets de plâtre.

SCENE VIII.

RIGOBERT, UN SERGENT, DES SOLDATS, *entrant par la droite; puis* SATURNUS.

LE SERGENT.

Ce n'était pas la peine de nous déranger... L'assemblée n'est pas considérable. (*Aux soldats.*) Voyez s'ils sont plus nombreux dans la chapelle.

Quelques soldats entrent dans la chapelle.

RIGOBERT, *à part.*

Ruminons bien notre amorce.

LE SERGENT, *aux soldats.*

Autrefois, du temps de M. le comte de Nanta, le peuple était heureux : aussi, lorsque Charles-Emmanuel venait après la chasse remercier s[illegible] Hubert, la foule était tellement g[illegible] pour la contenir, nous attrapions [illegible] bature... Nous n'attraperons rien aujourd'hui.

RIGOBERT, *à part.*

J'attraperai votre argent, moi... Hum! hum!

SATURNUS, *chassé de la chapelle par les soldats.*

Encore un petit moment!

RIGOBERT.

Diable! Saturnus me gêne... Il reconnaîtra ma voix et me dénoncera... Que faire?

SATURNUS, *à part.*

Saint Hubert a été sourd à mes prières; j'ai pourtant récité soixante-trois *Pater!..*: Peut-être qu'au soixante-quatrième il aurait répondu; mais... et Rigobert... oh!

RIGOBERT, *à part.*

Je vais parler allemand... L'Allemagne est le pays de la science. (*Haut.*) Prafes soldats, le Brofitence m'enfoye fers fous; che zouis le safant tocteur Colfachiterfeldmer. (*A part.*) Je ne me rappellerai jamais mon nom. (*Haut.*) Chai regueilli sur le plis haut montagne de l'Asie des simples brécieux, afec lesquels chai gombosé un poutre qui enlèfe tous les touleurs, tous les malaties. (*A part.*) Je parle allemand comme père et mère!... (*Haut.*) Ce poutre sans bareille, il a guéri le soultan d'Égypte d'une hydrobysie époufandaple, et le roi de France d'un gros golique.

LES SOLDATS.

Vraiment?

RIGOBERT, *à part.*

Ils commencent à mordre; amorçons toujours. (*Haut.*) Ce poutre incombaraple, il a guéri tous les souferains di monde... Mais che ne me gontente bas, comme la plipart de mes gonfrères, te soigner seulement les buissans de la derre... che

feux que les baufres ils brofitent aussi de mon dégouferte.

LES SOLDATS.

Voilà un brave homme!

RIGOBERT.

Gui est-ce gui est malate?

LES SOLDATS.

Pas moi... ni moi.

RIGOBERT, *à part.*

Que le diable les emporte!... Oh! il faut qu'ils avalent tout de même la pilule... (*Haut.*) Bersonne n'est malate; tant mieux... car mon poutre il a sur les gens pien portans un vertu brotigieux!... Il les rend invulnérables.

LE SERGENT.

Invulnérables!

RIGOBERT.

Foui; il solitifie les muscles, le sang; il turcit tout le gorps; si pien, que guand on en a bris seulement un bincée, on est à l'ébreuve de l'ébée, du lance, du balle... rien n'est cabaple de fous endamer; on est plis tur que di fer.

LES SOLDATS.

Vraiment?

RIGOBERT.

Tu moment gu'on ne beut bas être plessé, on est invinciple... C'est très-gommode bour les soldats.

SATURNUS.

C'est très-commode pour tout le monde; mais, vieux savant, êtes-vous bien sûr?...

RIGOBERT.

Che fais fous citer un exemple... Il y a trois mois, à Baris, chai ortonné à ma guisinier d'agommoter un tinton qui afait afalé de mon poutre... La marmiton il a bris le foladile, et afin de lui trancher le gou, l'a étentu sur son taple... Il eût goubé blus facilement un gaillou... Abrès afoir gassé teux coudeaux, il a saisi un gouberet, et il a frabbé de tout son force; mais la taple s'est fendue, et le tinton s'est saufé sans une écratignure... Chamais on a bu le fricasser.

SATURNUS.

C'est sublime! étourdissant!... Combien vendez-vous votre poudre?

RIGOBERT.

Aux grands seigneurs, mille écus le baguet; à fous, tix sous seulement.

SATURNUS.

Je ne possède que cela; tenez... Oh! quel service vous me rendez!... Figurez-vous que j'ai un ennemi mortel... un nommé Rigobert... Il se bat à tout, le fanfaron, même à l'épée, et me défie sans cesse en m'appelant lâche... mais, misérable, je n'étais lâche que parce que j'avais peur d'être blessé... Maintenant que je n'ai plus rien à craindre, tu vas voir que je suis plein de bravoure... Oh! tu n'es pas blanc!...

RIGOBERT.

Fous le pourfentrez!

SATURNUS.

Je l'exterminerai!... Vieux savant, je vous adore, permettez que je vous embrasse. (*Il fait tomber les lunettes de Rigobert en le serrant dans ses bras; il les ramasse, et en les lui remettant.*) Oh! trois cents pardons! excusez-moi! (*A part en reculant, étonné.*) Vertubeuf! comme il ressemble à Rigobert!

RIGOBERT.

Allons, brafes querriers, achetez mon poutre, et fous defiendrez tous capitaines, généraux!

LE SERGENT.

C'est vrai, parbleu! donnez-moi un paquet.

TOUS LES SOLDATS.

A moi aussi! moi aussi!

Tous les soldats entourent Rigobert, qui leur distribue son plâtre.

SATURNUS, *à part.*

Si c'était Rigobert? L'intrigant est capable... oh! sans lunettes, c'est Rigobert tout craché.

PLUSIEURS SOLDATS, *à Rigobert.*

A mon tour! à mon tour!

RIGOBERT.

Il n'y a blus de boutre tans mon pourse, mais mon falise il en être remplie.

Il prend sa valise qu'il a laissée sur le banc et s'approche de la maisonnette.

SATURNUS, *à part.*

Cette valise appartient à Rigobert, je la remets parfaitement.

RIGOBERT, *se baissant et feignant d'ouvrir la valise; aux soldats qui l'entourent.*

Eloignez-vous mes amis... chai là un boudeille d'essense; si il gassait, fous seriez tous asphyxiés!

Les soldats s'éloignent, Rigobert gratte le mur.

SARURNUS, *à part, en s'avançant vers Rigobert.*

Rigobert a un radis rouge sur le col, tâchons de découvrir ce signe... le voici... (*Il s'aperçoit que Rigobert gratte la muraille.*) Oh! le scélérat!

RIGOBERT, *à part.*

Je tiens mon accident! il est impossible de mieux réussir... Et Saturnus qui... ah! ah! ah!

Il rit.

Pendant cet aparté, Saturnus dénonce Rigobert au Sergent.

LE SERGENT, *à Saturnus.*

Ah! le gueux! Voici justement le grand prévôt.

Il raconte l'affaire au grand Prevôt, qui entre par la droite.

RIGOBERT, *se relevant, aux soldats.*

Si fous safiez, mes amis, tous les beines que chai eues bour gomboser ce poutre; le montagne il était si élefée que j'afre mis teux mois pour le grafir.

Pendant cette réplique, le grand Prévôt a regardé la muraille.

LE GRAND PRÉVOT, *à Rigobert.*

Je veux avoir une preuve de l'efficacité de votre poudre... prenez-en.

RIGOBERT.

Chen ai afalé ce matin.

LE GRAND PRÉVOT.

Alors, nous allons voir si elle rend invulnérable. Sergent, passez votre sabre au travers du corps de monsieur!

RIGOBERT, *se sauvant épouvanté.*

Un instant... che vous ai dit que mon poutre

il rendait infulnéraples les gens bien bortans... che suis malade, moi... chai un gros rhume, (*Il tousse.*) Quant mon poutre m'aura quéri.

LE GRAND PRÉVOT.

Je ne crois pas que du plâtre puisse te guérir, je vais t'appliquer un remède plus certain.

RIGOBERT, *à part.*

Je suis découvert!... la brisure de mon cœur n'était pas mon bon accident.

LE GRAND PRÉVOT.

Les charlatans de ton espèce pullulent aujourd'hui... leurs drogues commettent trop d'homicides... il faut un exemple! Qu'on pende ce larron.

RIGOBERT, *se sauvant à droite.*

Pendu! pendu!... oh! cela n'en vaut pas la peine.

LE GRAND PRÉVOT.

Tu ne parles donc plus allemand.

RIGOBERT.

Ecoutez-moi, de grâce!

LE GRAND PRÉVOT.

Je t'accorde cinq minutes pour faire tes prières.

RIGOBERT, *à part.*

Pendu! mon oncle s'est donc trompé... mais non...quoi de plus fatal que la pendaison?... Oh! je tiens mon accident, c'est le bon... je ne mourrai pas... quelque chose surviendra.

SATURNUS, *à Rigobert, d'un ton triomphant.*

Tu devais m'écraser, fanfaron.

RIGOBERT, *sautant tout joyeux.*

Je suis plus puissant que jamais! tremble!

LES SOLDATS, *entraînant Rigobert.*

Allons, vendeur de plâtre.

UN HÉRAULT, *entrant par le fond.*

Place au grand duc!

SATURNUS.

Le grand duc!

SCENE IX.

LES MÊMES, LE DUC, LE MARQUIS, LE COMTE, SEIGNEURS, PAGES, PIQUEURS, *entrant par le fond.*

LE COMTE.

Pourquoi ce tumulte?

LE DUC, *d'un ton soucieux.*

Qu'y a-t-il?

RIGOBERT, *au comble de la joie.*

Il y a, monseigneur, qu'on veut me faire danser une sarabande à six pieds du sol.

Il danse.

LE DUC.

On veut te pendre!

RIGOBERT, *se frottant les mains.*

Parfaitement! parfaitement!

LE DUC, *étonné.*

Il rit, Dieu me pardonne... Tu es donc content?

RIGOBERT.

Content n'est pas le mot, c'est enchanté qu'il faut dire... oh! oui, je suis enchanté... d'abord, parce que cela m'arrange, et puis, parce que je pourrai me flatter d'avoir contribué à la béatitude terrestre et céleste de monseigneur...

LE DUC.

Comment?

RIGOBERT.

Je fournis à votre altesse l'occasion de faire une bonne action, et une bonne action rend le cœur joyeux sur cette terre de misère, et nous est comptée dans le ciel!

LE DUC.

Quelle est cette bonne action?

RIGOBERT.

C'est ma grâce, que monseigneur est libre de m'accorder.

LE DUC, *riant.*

Et tu crois que je te l'accorderai?

RIGOBERT.

Je n'en doute pas.

LE DUC, *criant.*

Tu t'abuses.

SATURNUS, *à part.*

Je respire!

RIGOBERT.

J'en suis désolé pour votre altesse seulement; car pour moi... je suis sûr de mon affaire mourrai pas; si je ne vous dois pas mon , je le devrai à la Providence... la corde casse[illegible].

LE DUC.

C'est ta conviction...

RIGOBERT.

Intime.

LE DUC.

Je suis curieux de voir ce prodige, essaie.

RIGOBERT, *aux soldats, en chantant.*

Marchons, braves guerriers, marchons!

LE DUC.

Quelle audace!... comment, tu oserais...?

RIGOBERT.

Parbleu!

LE DUC.

Il faut que tu te croies bien fort de ton innocence.

RIGOBERT.

Je m'en crois fort... comme un turc.

LE DUC, *riant.*

De quel délit t'accuse-t-on?

RIGOBERT.

J'ai vendu du plâtre aux soldats de votre altesse.

LE DUC.

Il était donc mauvais, ce plâtre?

RIGOBERT.

Excellent, au contraire... pour bâtir...ou plutôt pour avoir bâti; mais je lui attribuais la vertu de rendre invulnérable.

LE DUC.

Nous y voilà, maraud.

SATURNUS.

Et il parlait allemand, le scélérat!

RIGOBERT.

Le langage ne signifie rien, j'eusse parlé chinois...

LE DUC.

Tu as raison, le principal est la friponnerie.

RIGOBERT.

Friponnerie! non; supercherie, oui; mais supercherie sublime... (*avec emphase*) si l'on ne m'avait pas découvert, quel beau résultat j'eusse obtenu! Convaincus qu'ils ne pouvaient pas être blessés, qu'ils étaient invincibles, vos soldats se précipitaient sur l'ennemi, avec une ardeur, une intrépidité homériques, rien ne leur résistait, ils conquéraient tous les pays connus... Les limites de la Savoie ne s'arrêtaient qu'aux confins du monde... je faisais votre altesse plus grande que César, plus grande que Charlemagne. Ma parole d'honneur, je trouve que c'était gentil... Je demande une couronne civique, un brevet d'invention.

LE DUC, *au Comte, en riant.*

Un homme capable de rire ainsi au pied de la potence est un homme bien gai. (*A Rigobert.*) Je t'accorde ta grâce.

RIGOBERT.

J'en étais sûr.

SATURNUS, *à part.*

Vertubeuf! si je n'étais pas sensible des cheveux, je me les arracherais par poignées.

LE DUC, *à Rigobert.*

Mais je veux que tu cesses de débiter du plâtre et que tu embrasses une autre profession.

RIGOBERT.

J'embrasserai tout ce que vous voudrez; je suis certain maintenant de réussir dans tout ce que j'entreprendrai. Monseigneur désire-t-il que je sois général?

LE DUC.

Je ne puis te répondre qu'en te nommant mon fou; tu continueras de m'égayer par tes lazzi.

RIGOBERT.

Alors, je serai mieux que général, je serai roi.... des fous.

LE COMTE, *à part.*

Ceci bouleverse mes projets... non...

Il parle bas au Duc.

RIGOBERT, *à Saturnus.*

Je suis lancé à la cour; dame Fortune, je te tiens!

SATURNUS, *à part.*

Je suffoque!

LE DUC, *répondant au Comte.*

Pardieu, oui, l'idée est bonne! (*A Rigobert.*) Tes appointemens seront de cinq cents écus par an; tu seras logé dans mon palais, et tu auras un valet à tes ordres; mais retiens bien ces paroles: je te sauve de la corde parce que tu m'as fait rire, et pour que tu me fasses rire encore... si tu t'avises de devenir maussade un seul instant, je te renverrai...

RIGOBERT.

A la potence!

LE DUC.

Tu as deviné.

LE COMTE, *à part, en regardant Rigobert.*

Maintenant, je suis maître de cet homme!

RIGOBERT, *à part.*

Forcé d'être drôle sous peine de mort... oh! cela m'est égal, j'ai mon accident!

LE DUC, *détachant sa chaîne d'or, et la jetant à Rigobert.*

Quand je suis content, je récompense bien... tâche que la source de ta gaieté ne s'épuise pas.

RIGOBERT.

Avec de pareilles rosées, elle sera intarissable. (*A Saturnus.*) Cette chaîne vaut au moins six cents écus... j'ai la somme et l'état exigés, Flora est à moi... Qu'en dis-tu, Saturnus?

SATURNUS, *à part.*

Vertubeuf! je l'égorgerais si j'osais; mais je suis trop bon, je n'ose pas... Oh! une idée! (*Haut, à Rigobert, avec une grande humilité.*) Tu avais raison, grand homme, il m'est impossible de lutter avec toi. Tu m'as proposé de m'attacher à ta personne... tu as le droit d'avoir un valet à tes ordres, je sollicite cette place.

RIGOBERT.

Oh! mon cher, tu ne peux pas être mon domestique.

SATURNUS.

Pourquoi pas? Tu refuses?

RIGOBERT.

Non, si tu y tiens absolument.

SATURNUS.

J'y tiens. (*A part.*) C'est pour consommer ta ruine, brigand, que je m'attache à tes pas.

LE CHEVALIER, *entrant par la gauche, bas au Marquis.*

A la nuit close, on enlèvera cette jeune fille.

LE MARQUIS.

C'est bien! (*A part.*) Je ne crains plus votre bouffon, monsieur le comte.

LE COMTE, *à part.*

Pauvre marquis, il ne se doute pas du tour que je vais lui jouer.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je vous tuerai l'un par l'autre, misérables, et je sauverai le prince.

LE DUC.

Messieurs, le chapelain nous attend.

RIGOBERT, *s'avançant vers le Chevalier.*

Mais, je ne me trompe pas...

LE CHEVALIER, *bas à Rigobert.*

Silence! je me nomme le chevalier de Saint-Pons, ici.

Le rideau tombe pendant que l'on entre dans la chapelle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Un salon gothique du palais ducal de Chambéry ; une porte au fond, deux portes à droite, une seule à gauche ; une table à droite ; un prie-dieu au fond. Plusieurs fauteuils.

SCENE PREMIERE.

RIGOBERT, SATURNUS.

RIGOBERT, *assis devant la table, et cachetant une lettre qu'il vient d'écrire.*

Le premier de ces deux hommes noirs qui viennent d'entrer chez le prince est Carlino l'astrologue, l'autre est Jéronimo Balbi le médecin. Dès que son altesse a les yeux ouverts, elle reçoit ces deux savans personnages; après eux, le comte de Cardonelli et le marquis d'Arcano; ensuite les courtisans subalternes. On m'a appris cela hier soir. Quel accueil bienveillant on m'a fait! chacun s'empressait de m'offrir ses services... Mais tu as l'air soucieux, Saturnus, qu'as-tu?

Il se lève.

SATURNUS.

Moi! rien... je te... je vous jure.

RIGOBERT, *étonné.*

Tu ne me tutoies plus.

SATURNUS.

Non, cela n'est pas convenable, je suis ton... votre valet.

RIGOBERT.

Tu es et tu seras toujours mon ami.

SATURNUS, *à part, d'un ton satanique.*

Ton ami!... ah! ah! ah! vertubeuf! je t'en souhaite.

RIGOBERT.

Je ne suis pas de ceux que la prospérité change.

SATURNUS.

Je n'en doute pas.

RIGOBERT.

Je ne prise les richesses dont le destin m'accable que parce qu'elles assurent mon mariage avec Flora. J'ai écrit au père Gontard; mais ma fiancée serait furieuse, si elle ne recevait pas quelques lignes de moi. Cherche un messager et paie-le généreusement pour qu'il porte cette lettre à Chameillan.

Il donne la lettre qu'il vient de cacheter à Saturnus.

SATURNUS.

Qu'annonces-tu... qu'annoncez-vous à Flora?

RIGOBERT.

Que je l'aime plus que jamais et que notre noce aura lieu demain.

SATURNUS, *à part.*

Demain!... oh! non, entre toi et Flora, il y a un mur, et ce mur, c'est moi. Ton poulet n'arrivera pas à son adresse, je l'étouffe à jamais dans ma poche.

Il met la lettre dans sa poche.

SCENE II.

LES MÊMES, LE COMTE, *entrant par la première porte à droite.*

LE COMTE, *à Rigobert.*

Je veux te parler, bouffon.

RIGOBERT.

Un siége, Saturnus!

SATURNUS, *avançant un fauteuil.*

Vous êtes servis.

LE COMTE.

Laisse-nous!

SATURNUS, *à Rigobert.*

Si tu... si vous avez besoin de moi, tu... vous sonnerez, maître. (*A part.*) Tel qu'un serpent, je rampe pour mieux le dévorer.

Il sort par la

LE COMTE, *s'asseyant.*

Tu me dois la place que tu occupes; c'est moi qui ai conseillé au duc de te prendre à son service.

RIGOBERT.

Oh! monseigneur, ma reconnaissance sera éternelle.

LE COMTE.

Je vais la mettre à l'épreuve. Voici ce que j'attends de toi. Tu connais le marquis d'Arcano?

RIGOBERT.

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

Eh bien! il faut diriger contre lui toutes tes plaisanteries, l'accabler sans relâche de tes sarcasmes les plus amers.

RIGOBERT.

Mais de quelle manière?

LE COMTE.

Oh! cela te regarde. Aie de l'esprit; c'est ton état... critique sa tournure, sa voix, son costume, sa démarche, ses actions, critique tout en lui, rends-le ridicule enfin.

RIGOBERT.

Pourquoi donc?

LE COMTE.

Que t'importe? contente-toi d'obéir. Si tu me sers fidèlement, je te récompenserai; si tu fais mal ton devoir, ou si tu me trahis, ta vie est entre mes mains... J'oubliais de te dire que c'est encore moi qui ai conseillé au prince de te renvoyer à la potence aussitôt que tu deviendrais maussade. Tu avais peut-être pris cela pour une plaisanterie... détrompe-toi, mon cher, rien n'est plus sérieux.

Charles-Emmanuel ne t'a gracié que parce que tu l'as fait rire; du moment où tu cesseras de l'égayer, il sera implacable, et tu cesseras quand je le voudrai.

RIGOBERT.

Ah! bah!

LE COMTE.

Charles-Emmanuel est faible; il suit volontiers l'impulsion qu'on lui donne : je lui ai dit que tu étais plein d'esprit, et il m'a cru; si je lui dis le contraire, il me croira encore. Quand je parle, ma voix est soutenue, elle a de l'écho... Hier la cour a applaudi tous tes bons mots, qui, entre nous, ne méritaient pas un grand succès.

RIGOBERT.

Oh! ils n'étaient pas mal.

LE COMTE.

La cour les a applaudis avec enthousiasme; elle agissait d'après mes ordres : je la gouverne à ma guise. Le rire est communicatif; son altesse a beaucoup ri; mais l'ennui est également communicatif... or, si j'ordonne à la cour de te trouver insipide et de le crier partout, tu comprends?..

RIGOBERT.

Très-bien! très-bien!

LE COMTE.

Tu me serviras, n'est-ce pas?

RIGOBERT.

De tout mon cœur.

LE COMTE.

Le marquis te menacera sans doute; mais que son courroux ne t'inquiète pas... le privilége des fous est d'avoir la parole libre; le prince seul a le droit de se fâcher et de punir. A bientôt!

Il sort par la gauche.

SCENE III.

RIGOBERT, *puis* LE MARQUIS.

RIGOBERT, *seul.*

Est-ce que je ne tiendrais pas mon bon accident? mes affaires devraient marcher comme sur des roulettes, tandis que... il me semble pourtant que j'ai eu tout ce qu'on peut désirer de plus fatal, à moins d'être pendu tout-à-fait. Mon oncle se serait-il trompé?... la mort qui planait sur lui avait peut-être déjà paralysé son intelligence... Oh! je serai fidèle au comte.

LE MARQUIS, *à part, en entrant par la deuxième porte à droite.*

M. de Saint-Pons n'est pas encore de retour... aurait-il échoué?

RIGOBERT, *à part.*

Ma victime!

LE MARQUIS, *à part.*

Sans cette femme je ne puis combattre le bouffon... gagnons-le. (*Haut.*) Tu dois débiter sur mon compte une foule d'impertinences...

RIGOBERT.

Oh! monseigneur, soyez persuadé...

LE MARQUIS.

Il est inutile de nier; je sais tout... Combien M. de Cardonelli paye-t-il tes services?

RIGOBERT.

Rien.

LE MARQUIS.

Tu mens... Le comte est un ladre... Je quintuple la somme qu'il t'a donnée ou promise, si tu veux me laisser en repos et le battre en brèche, lui.

RIGOBERT.

Le trahir!... impossible!

LE MARQUIS.

Est-ce ton dernier mot?

RIGOBERT.

Certainement.

LE MARQUIS.

Prends garde! réfléchis encore...

RIGOBERT.

Je n'ai qu'une parole.

LE MARQUIS.

Tu te repentiras de ne pas avoir accepté ma proposition.

RIGOBERT.

Les fous ont la parole libre.

LE MARQUIS.

Oh! c'est un défi... je l'accepte... Moi aussi, je n'ai qu'une parole, et je jure que tu mourras!... Le prince t'a dit qu'il te renverrait à la potence dès que tu cesserais de le faire rire... j'avais oublié cela; mais je me souviens maintenant. Je m'arrangerai de manière à ce que, en dépit de toutes tes bouffonneries, le prince ne puisse pas rire... Tu verras!

Il sort par la gauche.

SCENE IV.

RIGOBERT, LE CHEVALIER.

RIGOBERT, *à part.*

Diable! diable! mais s'il se sert du moyen dont l'autre me menaçait, et si mon oncle s'est trompé, ce qui me paraît de plus en plus probable...

LE CHEVALIER, *entrant par le fond.*

Tu es dans une situation embarrassante, périlleuse même.

RIGOBERT.

C'est précisément ce que j'allais dire.

LE CHEVALIER.

Le marquis est un ennemi redoutable; il remuera ciel et terre pour tenir le serment qu'il t'a fait, car son orgueil est en jeu.

RIGOBERT.

Alors, je sens furieusement la corde!

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas oublié que je te dois la vie... Tu peux compter sur mon dévouement.

RIGOBERT.

J'y compte, saperlotte! j'y compte!

LE CHEVALIER.

La perplexité dans laquelle tu es plongé ne durera pas long-temps; je t'aurai bientôt débarrassé des misérables qui te tyrannisent.

RIGOBERT.

Vraiment?... et comment?

LE CHEVALIER.

Tu m'aideras à les renverser.

RIGOBERT.

Moi?

LE CHEVALIER.

Oui, notre cause est commune; je ne dois pas avoir de secrets pour toi; je vais donc te dire le rôle que je joue ici; mais bouche close surtout!

RIGOBERT.

Oh! ne craignez rien.

LE CHEVALIER.

Je suis certain qu'on ne nous espionne pas maintenant; mais je ne réponds point de l'avenir. (*Il ouvre toutes les portes.*) Dans toutes ces pièces, on ne perd pas le moindre des mots qui se prononcent ici.

RIGOBERT.

Et pour qu'on ne vous entende pas du tout, vous ouvrez les portes... Ce système d'isolement me paraît cocasse!

LE CHEVALIER.

C'est le seul moyen d'éviter les indiscrets: on les voit venir, et on se tait dès qu'ils se présentent.

RIGOBERT.

C'est juste!

LE CHEVALIER.

Au moment où tu me quittais, la première et la dernière fois que je te vis, un des deux bandits que tu avais terrassés se releva... Je le saisis au collet, afin de le conduire chez un magistrat; mais le drôle implora ma pitié, en me disant que, si je voulais l'épargner, je saurais qui l'avait chargé de m'assassiner... que je pourrais me tenir sur mes gardes... Je consentais, et il me nomma le comte de Cardonelli et le marquis d'Arcano... Je me rendais à Chambéry pour soulever contre eux toute la ville, parce qu'ils avaient fait exiler le comte de Nanta, mon père, par leurs basses manœuvres, leurs infâmes calomnies... Je compris tout-à-coup qu'il m'était impossible de lutter ouvertement contre ces deux hommes; qu'ils lanceraient contre moi d'autres assassins auxquels je n'échapperais peut-être pas, ou qu'ils m'arrêteraient comme rebelle... Je compris enfin que mon plan était insensé, mal conçu, et je le changeai aussitôt : je résolus de les perdre par l'intrigue... Je pardonnai à mon bravo, et je lui remis cent ducats, en lui ordonnant d'aller annoncer à ceux qui avaient armé son bras que j'avais cessé de vivre... Il jura de m'obéir, partit, et fut fidèle à son serment... Je me fis appeler le chevalier de Saint-Pons; je veillai à ce que la nouvelle de ma mort se répandît partout, et quand elle fut bien accréditée, je vins à Chambéry... J'étais complètement inconnu à la cour de Charles-Emmanuel; je l'avais quittée à l'âge de quinze ans, pour servir sous les ordres de mon oncle, le duc de Chinon, maréchal de France... Je me présentai donc sans crainte au comte de Cordonelli, et je lui offris mes services. Il les accepta, m'employa d'abord à des travaux secrets de peu d'importance; puis il m'en confia de très-graves, puis enfin je devins son confident, son ame damnée... Il m'apprit que tous ses efforts tendaient à la régence du duché, et ne me cacha pas les infamies qu'il commettait pour satisfaire plus vite son ambition... Je lui fis remarquer que la conduite du marquis était en tous points exactement semblable à la sienne, et qu'il me paraissait probable qu'il désirait atteindre le même but. M. de Cardonelli partagea mon opinion, et me dit qu'il découvrirait par moi ce mystère, qu'il s'arrangerait de manière à ce que le marquis m'attachât à sa personne... Peu de temps après cet entretien, j'étais le secrétaire de M. d'Arcano; j'eus bientôt gagné sa confiance... Il m'avoua qu'il voulait la régence... Je lui fis craindre également que le comte ne fût son concurrent, et je lui dis : Je puis vous éclairer à cet égard... Depuis longtemps M. de Cardonelli m'offre de m'acheter vos secrets; j'ai refusé ses propositions; mais je vais les accepter... En lui révélant des choses insignifiantes, je l'amènerai sans doute à s'ouvrir complètement à moi... M. d'Arcano trouva mon moyen excellent, et m'ordonna de l'employer sans retard... Hier, j'ai appris à ces misérables leur rivalité. En les trahissant ainsi tous les deux, je les ai convaincus de ma fidélité, et j'ai é entre eux une lutte dans laquelle ils s'enferreront, dans laquelle ils périront l'un par l'autre.

RIGOBERT.

C'est assez adroit; mais en quoi puis-je vous être utile?

LE CHEVALIER.

Tu les occuperas pendant que j'agirai, tu les empêcheras de contrôler ma conduite.

RIGOBERT.

Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux les dénoncer tout de suite?

LE CHEVALIER.

Non... il me faut des preuves... je me les serai bientôt procurées.

RIGOBERT.

Oui; mais en attendant... je leur donnerai une vilaine occupation... ils joueront, l'un à me pendre, l'autre à me dépendre... cela peut devenir nuisible à la langue.

LE CHEVALIER.

Aurais-tu peur?... toi, que j'ai vu si calme, si audacieux au pied de la potence!

RIGOBERT.

Ah! c'est que je me croyais prédestiné à cette époque.

LE CHEVALIER.

Est-ce que tu crois à l'astrologie?

RIGOBERT.

Pourquoi pas?... il y en a de plus huppés que moi... le prince, par exemple, ne jure que par son astrologue... je lui parlais hier de la prédiction de mon oncle...

LE CHEVALIER.

Une prédiction!...

RIGOBERT.

Oui... mon oncle a déclaré que je serais très-heureux, à dater du jour où je serais très-malheureux... le prince a voulu savoir si mon oncle s'est trompé, et il a ordonné à maître Carlino de s'occuper de mon horoscope... le vieux savant étudie maintenant ma planète ; mon oncle ne se trompait jamais... pourtant, à vrai dire, je désirerais connaître l'opinion de Carlino... parce que... voyez-vous... on n'a qu'un cou, on y tient, c'est une faiblesse; mais on y tient... vous comprenez...

LE CHEVALIER.

Pas le moins du monde... mais, sois sans inquiétude : si le danger devenait imminent, je te préviendrais, et je ménagerais ta fuite.

RIGOBERT.

Adopté à l'unanimité; mais de la prudence, prévenez-moi, je ne suis pas lâche... s'il s'agissait de se défendre à coups d'épée...

LE CHEVALIER.

On vient! silence... tu ne me connais pas, n'oublie pas ceci.

RIGOBERT.

Et vous, n'oubliez pas que vous devez me prévenir.

SCENE V.

LES MÊMES, SATURNUS, *entrant par le fond, puis* LE DUC, JÉRONIMO BALBI, L'ASTROLOGUE, LE COMTE, LE MARQUIS, PAGES, SEIGNEURS.

Ils entrent par la gauche.

SATURNUS, *à Rigobert.*

Tu... vous m'avez appelé, maître?

RIGOBERT.

Non.

SATURNUS.

Tu... vous n'avez besoin de rien?

RIGOBERT.

Non.

SATURNUS, *à part.*

Malice!... il faut que je sois près de lui pour saisir toutes les occasions de lui nuire... arrivez, occasions ! j'ai soif de le pulvériser...

UN HUISSIER, *entrant par la gauche.*

Messieurs, le grand duc.

BALBI *au duc.*

Oui, monseigneur, je vous le répète : la solitude, l'absence de toutes contrariétés, de toutes émotions violentes, peuvent seules vous rendre la santé. Le repos...

LE DUC, *avec impatience.*

Le repos, le repos! je suis las de me reposer; cette chasse d'hier m'a fait du bien... je ne veux plus vous croire...

L'ASTROLOGUE.

J'ai consulté les astres, mon prince... leur langage s'accorde parfaitement avec les prescriptions de Jéronimo Balbi.

LE DUC.

Ah! c'est différent, maître! puisque c'est aussi votre avis... (*Aux gentilshommes.*) Vous avez entendu, messieurs, nous ne chasserons pas.

Il s'assied à gauche sur le premier plan.

RIGOBERT, *à part.*

Faites donc rire un homme malade!

Balbi, Carlino, le Comte et les Seigneurs l'entourent.

LE MARQUIS, *bas au Chevalier.*

Vous avez réussi?

LE CHEVALIER, *de même.*

Oui ; mais cette femme ne vous sera d'aucune utilité, elle est farouche, vertueuse, elle aime éperdument je ne sais quel rustre...

LE MARQUIS, *de même.*

Tant mieux! le prince sera furieux, la jalousie l'empêchera de rire, et le bouffon sera pendu!... Venez!

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est logique... Rigobert a peur, il ne saura pas se défendre... oh! après tout, il ne m'est pas indispensable...

LE MARQUIS, *bas à Rigobert.*

Je te tiens, mon drôle.

Il sort par la deuxième porte à droite.

LE CHEVALIER, *bas à Rigobert.*

Pars aussitôt que tu le pourras...

Il suit le Marquis.

RIGOBERT, *à part.*

Aussitôt que je le pourrai... mais tout de suite... le danger est imminent.

Il fait quelques pas.

L'ASTROLOGUE, *l'arrêtant.*

Je vais vérifier la prédiction de votre oncle.

RIGOBERT.

Comme il vous plaira...

Il veut sortir.

LE COMTE, *se plaçant devant lui.*

Où vas-tu?

RIGOBERT.

J'ai besoin de prendre l'air un moment.

LE COMTE.

Impossible! ton service te réclame ici... dans le cas où tu serais tenté de m'échapper par la fuite, je te préviens que les sentinelles ont ordre de te barrer le passage.

RIGOBERT, *à part.*

Je suis prisonnier! Et l'autre qui... oh! mon Dieu!

Pendant ces dernières répliques, les gentilshommes de service, Jéronimo Balbi et l'Astrologue, sortent par le fond. Saturnus se cache au fond derrière le prie-dieu

LE DUC, *se par... à lui-même.*

L'ennui est invincible!

LE COMTE.

Non, mon prince, votre fou est prêt à le combattre à outrance...

LE DUC.

Ah! c'est vrai!

LE COMTE, *bas à Rigobert.*

J'entendrai tout ce que tu diras; tu connais nos conventions.

Il sort par la première porte à droite,

LE DUC, *d'un ton lugubre.*

Allons, bouffon, fais-moi rire!

RIGOBERT, *tremblant.*

Avec plaisir, monseigneur. (*A part.*) Saint Laurent sur son gril n'était pas plus mal à son aise.

SATURNUS, *à part.*

L'occasion de lui nuire ne se présentera donc pas!

LE DUC.

Eh bien?

RIGOBERT.

Voilà, monseigneur. (*A part.*) Je ne trouve pas le moindre mot! Oh! mon oncle... vous qui ne vous trompiez jamais!

LE DUC.

Est-ce que tu es muet?

RIGOBERT.

Non, au contraire...

SATURNUS, *à part, en s'avançant vers Rigobert.*

L'occasion est venue... il ne peut pas faire rire... on va le pendre, ah! ah! ah quel bonheur!

Il rit tout haut.

LE DUC, *se levant, à Saturnus.*

Pourquoi es-tu là, et pourquoi te permets-tu d'éclater ainsi?

SATURNUS, *montrant Rigobert.*

C'est que... parce que... il ne peut pas... il est...

LE DUC, *regardant Rigobert dont la figure est bouleversée.*

Tu as raison... quelle piteuse mine!... Ah! ah! je conçois... Ah! ah!

Il se rassied en riant très-fort.

SATURNUS, *à part.*

Comment! il rit!

RIGOBERT, *à part.*

Il a failli me perdre.

SATURNUS, *à part, en regardant le Duc, qui rit toujours.*

Vertubeuf! je l'ai tiré d'embarras.

RIGOBERT, *furieux.*

Va-t'en imbécile!

SATURNUS, *à part, en sortant.*

Il m'appelle imbécile encore! oh! je le rattraperai plus tard.

Il sort par le fond.

SCENE VI.

LE DUC, RIGOBERT, LE COMTE *caché dans la première pièce à droite.*

LE DUC.

Tu as tort de te fâcher contre ce pauvre diable... sans lui, je n'eusse pas remarqué ta physionomie; elle est très-amusante... mais tu n'as plus que cela pour toi. Tu as vidé ton sac, la source de ton esprit est complètement tarie... tu deviens maussade.

RIGOBERT.

Maussade! oh! non! Que votre altesse me permette de me recueillir un moment, et elle verra.

LE DUC.

J'y consens; mais n'abuse pas de ma patience.

RIGOBERT, *à part.*

Voyons donc, Momus, inspire-moi... Oh! mon oncle! il faut pourtant que je dise quelque chose; je ne peux pas m'empêcher de songer au danger qui me menace... Damoclès avait une épée suspendue par un cheveu sur sa tête... moi, j'ai une potence; c'est plus lourd qu'une épée.

LE DUC.

Eh bien! es-tu prêt?

RIGOBERT.

Oh! non, non!... le sage doit tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de prononcer une parole.

LE DUC.

Je désire que ton recueillement ne dure pas plus long-temps.

RIGOBERT.

Vous avez tort, plus il durera, mieux ça vaudra.

LE DUC.

Est-ce une plaisanterie?

RIGOBERT.

Dam! si votre altesse était assez bonne pour le prendre comme cela, elle m'obligerait bien.

LE DUC.

Je ne le prends pas... c'est mauvais.

RIGOBERT.

Mais non; c'est naïf, c'est gentil... oui, c'est gentil... voici le développement de ma pensée... Moins on parle, moins on dit de sottises; je vous assure que ça ne manque par d'un certain sel.

LE DUC.

Possible! possible! mais ça ne fait pas rire.

RIGOBERT.

Ah! monseigneur tient à rire... veut-il que je lui chante quelque chose!

LE DUC.

Non.

RIGOBERT.

Monseigneur n'aime pas la musique... veut-il que je lui danse quelque chose?

LE DUC.

Non.

RIGOBERT.

Monseigneur n'aime pas le ballet... il préfère peut-être le calembourg?

LE DUC.

Je l'exècre! c'est l'esprit des gens qui n'en ont pas.

RIGOBERT, *avec impatience.*

Alors, que voulez-vous donc?

LE DUC.

Je veux que tu me fasses rire.

RIGOBERT, *à part.*

Rire! rire! il ne sort pas de là... J'ai envie de le chatouiller.

Il se dirige tout décontenancé vers la première porte à droite, et aperçoit le Comte qui vient de l'entr'ouvrir.

LE COMTE, *bas à Rigobert.*

Tu oublies le marquis.

RIGOBERT, *à part.*

L'autre maintenant!... tâchons de le contenter... au moins il me défendra; c'est ma seule chance de salut.

LE DUC.

Il paraît que tu te recueilles encore!

RIGOBERT, *regardant le Comte, qui, jusqu'à la fin de cette scène laisse sa porte entr'ouverte.*

Mon Dieu, non!... je pensais à M. le marquis d'Arcano; il est très-ridicule, ce gentilhomme-là.

LE COMTE, *à part.*

Oh! c'est trop brusque.

LE DUC.

Ridicule! pourquoi?

RIGOBERT.

Pourquoi... (*A part.*) Est-ce que je le sais, moi? il faut pourtant justifier... (*Haut, en regardant le Comte.*) Il est ridicule... parce qu'il est ridicule.

LE DUC.

Ce n'est pas une raison.

RIGOBERT.

C'est vrai; je réponds de la sorte afin de vous faire rire.

LE DUC.

Détestable!

LE COMTE, *à part, en regardant Rigobert.*

Continue donc!

RIGOBERT, *timidement.*

Finalement, M. d'Arcano est bouffi d'orgueil; il se croit magnifique, imposant; sa démarche est lourde, son costume, sans grâce; ses actions sont sans dignité, ses... ses...

LE COMTE, *à part, en haussant les épaules.*

Absurde! absurde!

RIGOBERT, *lisant sur la figure du Comte tout son mécontentement, à part.*

Il a raison, je suis miraculeusement stupide... c'est sa faute, que le diable l'emporte!

LE DUC.

Quand on raille, il faut toucher juste; autrement, on n'est qu'un sot.

RIGOBERT.

Attrape!... oh! je ne l'ai pas volé.

LE DUC.

M. d'Arcano est un gentilhomme distingué sous tous les rapports; je te défends d'en dire le moindre mal... tes sarcasmes eussent été logiques s'ils s'étaient adressés à M. de Cardonelli.

RIGOBERT, *avec effroi, en regardant le Comte.*

Au comte!

LE DUC.

Oui, tu l'as dépeint des pieds à la tête.

LE COMTE, *à part.*

Qu'ai-je entendu?... le maladroit! c'est sa faute!

LE DUC.

Pauvre comte, il a certainement de l'esprit, du talent : mais il est ridicule.

RIGOBERT.

Je ne trouve pas.

LE DUC.

Mais je trouve, moi.

LE COMTE, *à part.*

Malédiction!

LE DUC.

Il est vieux et veut faire le jeune homme avec ses habits prétentieux et son gros ventre.

RIGOBERT, *à part.*

Gros ventre! Je suis perdu! (*Haut.*) Votre altesse est dans l'erreur.

LE DUC.

Tu oses me contredire, insolent!

RIGOBERT.

Non, monseigneur, au contraire, je suis de votre avis. (*A part.*) Je ne sais plus à quel saint me vouer.

LE DUC, *riant.*

Nicodème m'a conté de bien bonnes histoires sur M. de Cardonelli... je ne puis me les rappeler sans rire... Ah! ah! ah! figure-toi... ah! ah! ah!

Il rit très-fort.

RIGOBERT, *riant aussi, d'un ton forcé.*

Ah! ah! ah! c'est très-plaisant! Ah! ah! ah!

LE COMTE, *entrant, bas à Rigobert.*

Tu m'as trahi, misérable!

RIGOBERT.

Mais non!

LE COMTE, *au Duc.*

Je viens annoncer à votre altesse que le traité d'alliance avec la Toscane est signé.

LE DUC, *se levant et passant à droite.*

C'est une excellente nouvelle.

LE COMTE, *au Duc.*

Votre altesse est-elle toujours contente de son bouffon?... l'a-t-il bien fait rire?

LE DUC.

Non, oh! non!...

LE COMTE.

Votre altesse lui a dit que s'il s'avisait de devenir maussade, elle le renverrait...

RIGOBERT, *au Comte.*

Monseigneur, je vous assure...

LE DUC.

Tu as été très-ennuyeux... j'aurais le droit...

SCENE VII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, *entrant par le fond.*

LE CHEVALIER.

M. le marquis d'Arcano m'envoie demander à votre altesse une audience particulière.

LE DUC, *s'asseyant à droite, et examinant des papiers qu'il prend sur la table.*

Dites au marquis que je l'attends.

LE CHEVALIER, *bas au Comte.*

J'ai besoin de vous parler à l'instant même... vous me trouverez dans le pavillon.

LE COMTE.

C'est bien! (*Bas à Rigobert.*) Tu me reverras! toute la cour sera contre toi maintenant.

Il sort par la deuxième porte à droite.

LE CHEVALIER, *bas à Rigobert, en lui donnant un papier roulé sur une clef.*

Lis!

Il sort par le fond.

RIGOBERT, *lisant.*

« A l'entrée de la galerie à droite, derrière la » statue d'Hercule, tu verras en entr'ouvrant la ta- » pisserie un escalier qui conduit dans les sou-

» terrains du palais; ils aboutissent à la cam- » pagne. Cette clef ouvre toutes les portes; elles » ne sont pas gardées; pars tout de suite. J'ai » éloigné le comte. »

LE DUC, *à Rigobert, en posant sur la table les papiers qu'il vient d'examiner.*

Va-t'en, et tâche d'avoir plus d'esprit une autre fois.

RIGOBERT.

Oh! j'en serai pétri!... une autre fois... pétri est le mot propre... (*A part, en se dirigeant vers le fond.*) Si tu me revois jamais, je consens à être pendu.

Au moment où il va ouvrir la porte.

FLORA, *dans la chambre à gauche.*

Oui, monseigneur, je vous ai compris.

RIGOBERT, *à part.*

C'est la voix de Flora!

LE DUC, *à part.*

Une femme ici!

SATURNUS, *entrant par le fond et se trouvant tout près de Rigobert, qui se disposait à sortir.*

Le père Gontard te... vous demande.

RIGOBERT.

Flora est avec lui, n'est-ce pas?

SATURNUS.

Nullement!

RIGOBERT, *à part.*

Je me suis trompé alors... pourtant c'est étrange... Oh! je vais causer une minute avec le père Gontard... je décamperai après.

Ils sortent par le fond.

SCENE VIII.

LE DUC, FLORA.

LE DUC, *à part.*

Une femme a parlé là... j'en suis sûr... qui donc?... (*Il ouvre la porte à gauche; Flora paraît sur le seuil.*) C'est elle!... mon Dieu! est-ce encore un rêve?

FLORA, *à part.*

Le prince, il a l'air courroucé; je suis toute tremblante!

LE DUC.

Si tu n'es pas une vision, si tu existes réellement... parle encore, de grâce... parle, car je n'ose croire à tant de bonheur.

FLORA.

Pardon, monseigneur, je ne suis pas habituée au langage de la cour et je ne vous ai pas bien compris... vous m'avez ordonné de parler, n'est-ce pas?

LE DUC.

Oui, oui! Que sa voix est harmonieuse et pure!

FLORA.

Je me nomme Flora Gontard, pour vous servir; je suis de Chameillan.

LE DUC.

Par quel miraculeux hasard te trouves-tu près de moi?

FLORA.

C'est un beau monsieur très-honnête qui m'a conduite ici; il m'a dit que vous... votre altesse... oui... c'est ainsi que je dois vous appeler... il m'a dit que votre altesse me ferait justice!...

LE DUC.

Justice de qui?

FLORA.

Des scélérats qui m'ont enlevée.

LE DUC.

Ah! on t'a enlevée!

FLORA.

Oui, monseigneur... votre altesse : j'allais chez ma marraine avec mon père... nous nous dépêchions, car la nuit devenait noire... Tout-à-coup de vilains hommes nous ont entourés; les uns se sont emparés de mon père, et les autres m'ont entraînée au grand galop... J'ai eu bien peur et j'ai été bien inquiète... mais je suis plus tranquille maintenant; le beau monsieur m'a assuré que l'on n'avait fait aucun mal à mon père.

LE DUC.

Flora, tu béniras chaque jour cet enlèvement qui t'a causé tant d'effroi.

FLORA.

Je le bénirai!

LE DUC.

Oui, car il change toute ta destinée. Tu ne retourneras plus dans ta chaumière; un palais t'abritera désormais!

FLORA.

Un palais! oh! je rêve!

LE DUC.

Si celui-ci ne te semble pas assez brillant, j'ordonnerai qu'on t'en construise un autre.

FLORA.

Oh! ce n'est pas la peine... vous êtes trop bon... mais pourquoi donc?

LE DUC.

Je t'aime!

FLORA.

Vous m'aimez!

LE DUC.

Oh! depuis bien long-temps. Ton image me suivait partout; elle seule charmait ma solitude.

FLORA.

Un prince ne peut pas aimer une pauvre fille comme moi: vous voulez rire?

LE DUC.

Non, je parle sérieusement, je le jure devant Dieu!

FLORA.

Vraiment! vous ne vous moquez pas de moi?... Oh! tant pis! car on est bien malheureux quand on aime tout seul... Mon cœur n'est pas libre, je l'ai donné.

LE DUC.

A un rustre de ton village, sans doute, qui ne t'apportera en dot que sa misère.

FLORA.

Hélas! il est bien pauvre, c'est vrai; mais il est si bon!

LE DUC.

Il faut l'oublier!

FLORA.

L'oublier!... oh! jamais!... nous avons échangés nos anneaux... je ne me parjurerai pas.

LE DUC.

Flora, il est impossible que cet homme t'aime autant que moi... si tu savais... les paroles me manquent pour t'exprimer l'ardeur de ma passion.

FLORA.

Je n'en suis pas digne, monseigneur : je vous le répète, mon cœur est pris.

LE DUC.

Tu ne veux pas renoncer à ce misérable paysan? oh! je t'y forcerai bien!

FLORA.

Vous n'abuserez pas de votre puissance!... Laissez-moi partir!...

Elle veut sortir.

LE DUC.

Tu ne sortiras pas... tu ne le reverras jamais!... tu es en mon pouvoir!

FLORA.

Grâce! pitié! monseigneur... Laissez-moi, je veux rassurer mon père.

Elle se sauve dans la chambre à gauche : le Duc veut la suivre; mais Flora a fermé la porte sur elle.

LE DUC, *avec rage.*

Elle m'échappe! mon Dieu! Holà! quelqu'un!

SCENE IX.

LE DUC, LE MARQUIS, *entrant par le fond.*

LE MARQUIS.

Les portes sont closes, monseigneur... elle est votre prisonnière... De grâce, calmez-vous... une telle agitation vous sera funeste.

LE DUC.

Est-ce qu'il est possible d'être calme quand on voit mourir sa dernière espérance de bonheur... quand la jalousie vous dévore?

LE MARQUIS.

Je vous débarrasserai de celui qu'elle vous préfère.

LE DUC.

Nous ne connaissons pas son nom.

LE MARQUIS.

Je le découvrirai. Mais calmez-vous! au nom du ciel! ne songez plus à cela.

LE DUC.

N'y plus songer!

LE MARQUIS.

Jéronimo Balbi a dit que les émotions violentes empêcheraient votre guérison.

LE DUC.

C'est vrai. Mon Dieu, la fatalité me poursuivra donc toujours?

LE MARQUIS.

Il faut vous distraire.

LE DUC.

Rien ne pourra me distraire maintenant.

LE MARQUIS.

Votre bouffon a de l'esprit, il vous égaiera. Je vais l'appeler.

LE DUC.

Appelez-le.

LE MARQUIS.

Justement le voici.

SCENE X.

LES MÊMES, RIGOBERT, *entrant par le fond.*

RIGOBERT, *tout bouleversé, à part.*

Flora enlevée!... oh! elle est ici... c'était bien sa voix qui avait frappé mon oreille.

LE MARQUIS, *bas à Rigobert.*

Tu sais ce que je t'ai promis : je vais te tenir parole. (*Haut.*) Son altesse est souffrante; elle a besoin de distraction; fais-la rire.

RIGOBERT, *trop absorbé pour l'avoir entendu, poursuit son soliloque.*

Mais sa voix n'était pas émue, elle ne criait pas au secours... Flora serait-elle coupable?

LE DUC, *à part, avec rage.*

Oh! si je connaissais le misérable...

LE MARQUIS.

Tu ne m'as donc pas entendu, bouffon?

RIGOBERT.

Plaît-il?

LE MARQUIS.

Je t'ai ordonné de faire rire son altesse.

RIGOBERT.

Rire! il s'agit bien de cela, vraiment!... vous croyez que je suis en train d'être comique... je tourne au drame, au contraire. La tempête est dans mon cœur, l'enfer dans ma cervelle. Adressez-vous à un autre, ou rendez-la-moi.

LE MARQUIS.

Que signifie cette boutade? elle n'est qu'irrévérente, incompréhensible... Qu'en pense votre altesse?

LE DUC, *avec impatience.*

Est-ce que je l'ai écouté?... il m'ennuie.

LE MARQUIS.

Faut-il le renvoyer à la potence?

LE DUC.

Que m'importe!... Non, arrêtez... (*A Rigobert.*) Tu es de Chamcillan?

RIGOBERT.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Alors tu dois connaître Flora...

RIGOBERT.

Flora Gontard... nous y voilà!

LE DUC.

Tu la connais?

RIGOBERT.

Oui. C'est donc vous qui l'avez enlevée?

LE DUC.

Qui t'a appris?...

RIGOBERT.

Son père. Oh! il ignore que vous êtes le ravis-

seur de sa fille; mais moi je le devine, parce que vous me parlez d'elle. Flora est bien fière, bien heureuse, n'est-ce pas, d'être la maîtresse d'un prince?

LE DUC.

Non, elle m'a repoussé.

RIGOBERT.

Oh! tant mieux!

LE DUC.

Comment! tant mieux!

RIGOBERT.

Je voulais dire tant pire; ma langue a tourné.

LE DUC.

Sais-tu qui elle aime, qui elle me préfère? Oh! dis-moi son nom, car je veux me venger.

RIGOBERT, *à part.*

Merci, je vais te le nommer tout de suite, attends! (*Haut.*) J'ignore absolument.

LE DUC, *avec rage.*

O malheur!

LE MARQUIS.

Modérez-vous, mon prince. Je me suis chargé de vous débarrasser de votre rival; fiez-vous à moi... je le découvrirai, fût-il au bout du monde, et il mourra.

SCENE XI.

LES MÊMES, SATURNUS.

SATURNUS, *à part, entr'ouvrant la porte du fond.*

Il mourra! Merci, jalousie... grâce à toi, j'ai écouté à la porte. (*Haut.*) Je connais l'amant de Flora, moi, et je vais vous le montrer... le voici!

LE DUC.

Rigobert!

LE MARQUIS.

Je m'en doutais.

RIGOBERT, *à Saturnus.*

Infâme traître!

SATURNUS.

Je n'ai voulu être ton domestique que pour te desservir... c'était dans mon emploi.

LE MARQUIS, *au Duc.*

Tout s'arrange à merveille. Rigobert ne vous a pas fait rire, vous avez le droit...

RIGOBERT, *à Saturnus.*

Mais tu es aussi l'amant de Flora, toi!

SATURNUS.

Allons donc!

SCENE XII.

LES MÊMES, FLORA, LE CHEVALIER, *entrant par le fond.*

FLORA.

Saturnus!... je ne m'étais pas trompée, mon Dieu! c'était son organe chéri que j'avais entendu!... ils t'ont découvert, pauvre ami, et ils veulent te tuer sans doute parce que je t'aime.

Elle l'embrasse.

SATURNUS, *la repoussant.*

Vous dites que vous m'aimez? Mais non, vertubeuf!

FLORA.

Tu en doutes, ingrat!... je viens partager ton sort, mourir avec toi... oh! nous ne serons pas séparés, le même coup nous frappera tous les deux.

SATURNUS.

Bien obligé! je n'y tiens pas... trépassez avec Rigobert, si bon vous semble.

FLORA.

Rigobert!... tu seras donc toujours jaloux de lui?... tu sais pourtant bien que je le déteste.

SATURNUS, *au Duc.*

Elle ne le déteste pas; c'est faux, archifaux!... Monseigneur, elle l'adore, au contraire.

FLORA.

Oh! je ne vous comprends pas.

SATURNUS.

Je vous comprends, moi!... vertubeuf! vous espérez...

RIGOBERT.

Si j'avais l'amour de Flora, j'en subirais volontiers les conséquences, quelles qu'elles fussent, mais puisque tu es l'heureux mortel...

SATURNUS.

Heureux mortel toi-même!

RIGOBERT.

Misérable, tu voudrais!... oseras-tu nier que tu as demandé Flora en mariage hier?

SATURNUS.

Je l'ai demandée, c'est vrai; mais vertubeuf..:

RIGOBERT.

Tu l'avoues enfin... il a avoué, monseigneur.

SATURNUS, *tombant à genoux.*

C'est une calomnie, monseigneur, épargnez-moi! grâce!

FLORA.

Il ne mérite pas le courroux de votre altesse, il est trop lâche! je n'ai plus pour lui que du mépris. Mon cœur est libre maintenant.

LE DUC.

Tu m'aimeras?

Elle baisse les yeux sans répondre; le Duc reste près d'elle et lui parle bas.

RIGOBERT, *à part.*

Elle pousse trop loin le dévouement.

LE CHEVALIER, *à Rigobert.*

Elle a bien joué son rôle.

RIGOBERT.

Je préférerais qu'elle s'en tînt là.

SATURNUS, *à part.*

Vertubeuf! je le tirerai donc toujours d'embarras!

LE MARQUIS, *à Saturnus.*

Un mot!

Il lui parle bas.

RIGOBERT, *au Chevalier.*

Cet odieux Saturnus comploterait-il encore contre moi?

LE MARQUIS, *à Saturnus.*

Peux-tu prouver que Rigobert est l'amant de Flora?

SATURNUS.

Voilà le hic? Oh! mais j'y songe! oui, je peux le prouver... cette lettre convaincra monseigneur... j'ai joliment bien fait de la garder dans ma poche!

RIGOBERT, *au Chevalier*.

La lettre que j'ai écrite à Flora! je suis perdu!

Il tombe accablé sur le fauteuil placé près de la table.

LE CHEVALIER, *à part*.

Que faire pour le sauver?

LE MARQUIS, *au Duc*.

On vous trompe, monseigneur; lisez ce billet...

LE CHEVALIER, *à part*.

Oui, de cette manière, je serai leur maître à tous: allons prévenir l'astrologue.

Il sort par le fond.

RIGOBERT, *le voyant s'éloigner*.

Ne m'abandonnez pas...

Il veut le suivre, le Comte, entrant par la deuxième porte à droite, lui barre le passage.

SCENE XIII.

LE DUC, LE MARQUIS, LE COMTE, SATURNUS, RIGOBERT, *puis* LE MAITRE DES CÉRÉMONIES *et* LES GENTILSHOMMES DE SERVICE.

LE COMTE *à Rigobert*.

Ma vengeance est prête: l'heure du dîner va sonner, il faudra égayer son altesse, toute la cour sera assemblée; elle dénigrera tes lazzi.

RIGOBERT, *à part*.

Je suis entre trois feux!

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, *entrant par le fond avec les gentilshommes de service*.

Votre altesse est servie!

LE DUC, *froissant la lettre qu'il vient de lire, bas au Marquis*.

Le misérable m'a pris pour dupe! (*A Rigobert, d'une voix terrible.*) Ah! tu es mon rival! ah! c'est toi qu'elle aime! fais-moi rire.

RIGOBERT, *à part*.

Plus d'espoir de salut.

LE DUC.

Je t'ai dit que si tu devenais maussade un seul instant, je te renverrais à la potence!

RIGOBERT.

C'est précisément à cause de cela qu'il m'est impossible... Mettez-vous à ma place et je vous donne trois heures pour trouver le moindre mot comique.

LE MARQUIS.

Il avoue son impuissance.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Il est maussade.

TOUS LES GENTILSHOMMES.

Il est insipide, monseigneur.

SATURNUS.

Il est insupportable!

LE DUC.

Je peux user de mon droit, n'est-ce pas?

TOUS.

Certainement.

LE MARQUIS *aux Gardes*.

Emparez-vous de cet homme!

RIGOBERT.

Infâme tyran!

FLORA.

Mon pauvre Rigobert!

Elle tombe évanouie sur le fauteuil près de la table.

LE DUC, *s'élançant vers elle*.

Flora!

SATURNUS, *à Rigobert*.

Qu'en dis-tu, Rigobert?

RIGOBERT.

Il ne manquait plus que le coup de pied de l'âne.

Les gardes entraînent Rigobert par le fond.

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, *entrant par le fond*.

LE CHEVALIER, *bas au Duc*.

Monseigneur, empêchez cette exécution.

LE DUC.

Pourquoi?

LE CHEVALIER, *bas*.

Carlino m'envoie vers vous; il a, d'après vos ordres, tiré l'horoscope de Rigobert.

LE DUC.

Eh bien?

LE CHEVALIER, *bas*.

Vous êtes nés sous la même étoile, sa mort doit précéder la vôtre de vingt-quatre heures.

LE DUC, *courant à la porte du fond*.

Arrêtez, je pardonne; que l'on respecte les jours de Rigobert!

SATURNUS.

Encore sauvé! Il faut qu'il ait de la corde de pendu dans sa poche...

RIGOBERT, *à part, en rentrant avec le Duc, qui le soutient dans ses bras*.

Qu'a-t-il dit pour me rendre impendable?

SATURNUS, *à part*.

Vertubeuf! comme je bisque!

LE CHEVALIER, *à part*.

Misérables! vous êtes tous en mon pouvoir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Un salon d'un style moins sévère que celui de l'acte précédent; une porte au fond; portes latérales.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, BALBI.

LE CHEVALIER.

Eh bien! docteur?

BALBI, *entrant par la gauche.*

Le coup a été violent, l'évanouissement sera de longue durée; mais il n'aura pas de suites fâcheuses. Je voudrais que le prince ne fût pas plus malade que cette jeune fille.

LE CHEVALIER.

Il est donc bien malade!

BALBI.

Je désespère de sa vie, ma science est impuissante.

LE CHEVALIER.

La mienne ne le sera pas, je le sauverai.

BALBI.

Mais vous n'êtes pas médecin?

LE CHEVALIER.

Aussi n'aurai-je pas recours à la médecine pour guérir le prince. Je me bornerai à éloigner de lui les personnes intéressées à lui nuire.

BALBI.

Quelles sont ces personnes?

LE CHEVALIER.

D'abord, vous, qui le tuez!

BALBI.

Moi, monsieur!

LE CHEVALIER.

Oh! ce n'est pas par ignorance, je dois vous rendre justice; tout le monde sait que vous êtes un savant docteur; vous le tuez, parce que vous êtes payé pour commettre ce meurtre abominable.

BALBI.

Payé!

LE CHEVALIER.

Oui, payé par MM. d'Arcano et de Cardonelli.

BALBI.

Une telle accusation...

LE CHEVALIER.

Est facile à soutenir.

BALBI.

Je vous défie!...

LE CHEVALIER.

N'élevez pas la voix, docteur, on nous entendrait, et il vaut mieux que tout ceci reste entre nous; parlons bas... Souvent la justice fait grâce de la vie à un criminel lorsqu'il livre ses complices... j'agirai comme la justice à votre égard, si vous me livrez le marquis et le comte.

BALBI.

Il faudrait qu'ils fussent coupables, et ils ne le sont pas plus que moi.

LE CHEVALIER.

Parlons bas, docteur, votre intérêt l'exige. Je poursuis : Afin que l'on ne tentât pas de se débarrasser de vous après la mort de Charles-Emmanuel, vous avez exigé que le marquis et le comte vous écrivissent chacun une lettre dans laquelle sa complicité fût bien établie... donnez-moi ces deux lettres, et je...

BALBI.

Elles n'existent pas!

LE CHEVALIER.

Elles existent, docteur.

BALBI.

Je ne vous comprends pas, vous êtes fou.

LE CHEVALIER.

Non, j'ai tout mon bon sens.

BALBI.

Cessez de m'importuner!

LE CHEVALIER.

Je vous ai conseillé de parler bas, docteur.

BALBI.

Mais, monsieur, je ne crains pas que l'on m'entende.

LE CHEVALIER.

Pour la dernière fois, docteur, voulez-vous me donner ces lettres?

BALBI.

Pour la dernière fois, je vous répète que je ne vous comprends pas, laissez-moi!

LE CHEVALIER.

Ne vous hâtez pas de sortir! si vous franchissez sans moi le seuil de cette porte, vous serez arrêté et conduit immédiatement dans le plus profond cachot de la tour.

BALBI.

Il ne suffit pas d'accuser, il faut prouver; prenez garde.

LE CHEVALIER.

Je prouverai, docteur, je prouverai, mes mesures sont bien prises. Six médecins célèbres que j'ai fait appeler arriveront aujourd'hui, et examineront votre conduite. Comme votre science est incontestable, ils trouveront au moins extraordinaire que vous ayez ordonné, afin de guérir une maladie de langueur, le repos, la solitude, et par conséquent l'ennui. Votre crime sera reconnu, et Charles-Emmanuel vous traitera avec une rigueur extrême; ne comptez pas sur MM. d'Arcano et de Cardonelli pour l'apaiser ou le tromper encore; j'ai

placé près de lui un homme qui est plus puissant qu'ils ne l'ont jamais été.

BALBI.

Et cet homme?

LE CHEVALIER.

Se nomme Rigobert.

BALBI.

Comment, c'est vous... ?

LE CHEVALIER.

Oui, docteur. Charles-Emmanuel a peur de la mort, vous le savez. Or, maintenant qu'il croit que son existence dépend de celle du bouffon, il ne négligera rien pour prolonger ses jours. Il craindra de contrarier Rigobert; il satisfera tous ses caprices. Rigobert m'est dévoué; il va demander l'exil du comte et du marquis, il va se déchaîner contre vous... Vous voyez que je n'ai pas agi légèrement. Vous êtes mort, docteur! je vous en donne ma parole d'honneur!

BALBI.

Un instant, monsieur! si je vous remettais ces lettres?

LE CHEVALIER.

Elles existent donc! enfin, vous l'avouez!

BALBI.

Plus bas, monsieur! si je vous remettais ces lettres?

LE CHEVALIER.

Je ne m'en servirais qu'après avoir assuré votre fuite, je vous le jure!

BALBI, *tirant un portefeuille de sa poche.*

Eh bien! les voici.

Il lui remet les lettres.

LE CHEVALIER.

Heureusement pour vous, docteur, je n'ai pas deviné que vous les portiez dans votre pourpoint.

BALBI.

Rappelez-vous votre promesse!

LE CHEVALIER.

Un cheval vous attend à la petite porte du parc; mais avant de partir, il faut me rendre un service.

BALBI.

Lequel!

LE CHEVALIER.

Il faut annoncer au marquis et au comte que Charles-Emmanuel est perdu sans ressources, que, grâce aux émotions violentes qu'il a éprouvées aujourd'hui, la consomption s'est enfin déclarée.

BALBI.

Mais c'est faux! le prince va mieux, au contraire.

LE CHEVALIER.

Vous êtes bien scrupuleux! un mensonge de plus doit vous être indifférent!

BALBI.

Votre volonté sera faite.

LE CHEVALIER.

Vous auriez tort de me trahir, maintenant que je possède les preuves de votre crime... on vous écoutera... et si vous prévenez vos complices du danger qui les menace...

BALBI.

Oh! je serai discret! Commencerai-je par le marquis ou par le comte?

LE CHEVALIER.

Commencez par le comte, et, après lui avoir appris la position désespérée de son altesse, vous lui direz que je suis seul ici.

BALBI.

Et quand j'aurai exécuté vos ordres?

LE CHEVALIER.

Vous irez m'attendre dans le pavillon; car vous ne pouvez sortir sans moi. Les sentinelles ont ordre de s'opposer à votre passage.

BALBI.

Je compte sur votre honneur.

LE CHEVALIER.

Moi, je compte sur votre frayeur.

Balbi sort par la droite.

SCENE II.

LE CHEVALIER, SATURNUS.

LE CHEVALIER, *seul.*

Il fuira... j'ai promis; mais il est avare, et je ne lui permettrai pas d'emporter son trésor. Ce châtiment sera pour lui aussi terrible que la mort!... Quant à ses complices... ils ne m'échapperont pas... mon plan est-il bien conçu?...réfléchissons encore.

SATURNUS, *entrant par le fond sans voir le Chevalier.*

Je peux me flatter d'avoir trouvé une fameuse idée! Vertubeuf! elle est pyramidale, foudroyante, satanique, mon idée!... Oh! oui, elle est satanique, mon idée, il y a du diable dans mon sang... exécutons... Flora est là.

Il indique la porte à droite.

LE CHEVALIER, *le voyant.*

Que viens-tu faire ici?

SATURNUS.

Je prends l'air... je me promène.

LE CHEVALIER.

Va te promener ailleurs.

SATURNUS.

Je vous gêne, mon gentilhomme?

LE CHEVALIER.

Oui, retire-toi.

SATURNUS, *à part.*

Vertubeuf! il bouleverse mon idée de fond en comble!... Si j'avais une épée... je le poignarderais!

LE CHEVALIER.

Je t'ai dit de sortir.

SATURNUS.

Mais je sors beaucoup... (*A part.*) C'était bien la peine de m'échiner à trouver une idée!... Oh! mais il m'en arrive une autre... non moins gigantesque que la première... J'attendrai qu'il soit parti pour revenir... Décidément, j'ai du génie!

Il sort par le fond.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LE COMTE, *entrant par la droite.*

LE COMTE.

Jéronimo Balbi m'a annoncé une bonne nouvelle... Charles-Emmanuel est perdu sans ressources.

LE CHEVALIER.

Vous aussi, monseigneur, vous êtes perdu!

LE COMTE.

Moi?

LE CHEVALIER.

J'ai vu le marquis, et je sais pourquoi il a ordonné à l'astrologue de prédire que Rigobert mourrait vingt-quatre heures avant son altesse.

LE COMTE.

Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

M. d'Arcano agi de la sorte parce que votre bouffon s'est vendu à lui.

LE COMTE.

Il s'est vendu?... le traître!

LE CHEVALIER.

Comprenez-vous?

LE COMTE.

Non, en vérité.

LE CHEVALIER.

Rigobert a sur le prince une influence que rien ne peut détruire.

LE COMTE.

C'est vrai!

LE CHEVALIER.

Il dit en ce moment que vous êtes son ennemi mortel, que vous l'avez persécuté sans cesse, que votre présence lui est insupportable, qu'elle nuit à sa santé.

LE COMTE.

Il demande mon exil!

LE CHEVALIER.

Oui, monseigneur, et il réussira.

LE COMTE.

Comment parer ce coup terrible?

LE CHEVALIER.

Hélas! je l'ignore... Les affaires du marquis sont bien en règle...

LE COMTE.

Que faire?... Tâchons de prouver que l'astrologue est un imposteur.

LE CHEVALIER.

C'est facile... Rien ne nous empêche de nous servir de la lettre que le marquis a écrite à Jéronimo Balbi.

LE COMTE.

Mais je lui en ai adressée une pareille, moi.

LE CHEVALIER.

Je sais où le vieux renard les a cachées toutes les deux; je vais m'en emparer. Nous détruirons la vôtre, et vous remettrez à Charles-Emmanuel celle du marquis.

LE COMTE.

Vous avez raison... Ah! monsieur d'Arcano, vous vous croyez triomphant!

LE CHEVALIER.

Il faut autant que possible brusquer les choses, afin d'éviter les explications; elles pourraient nous être nuisibles... Veillez à ce que tout soit prêt pour l'arrestation du marquis... Nous profiterons de la colère du prince.

LE COMTE.

Vous êtes mon sauveur! mon bon ange!

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous, monseigneur... le temps s'écoule.

Le Comte sort par la gauche.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *entrant par le fond.*

LE MARQUIS.

Vous m'avez donc oublié, monsieur?

LE CHEVALIER.

M. de Cardonelli vient de me quitter...

LE MARQUIS.

Eh bien! pourquoi a-t-il ordonné à l'astrologue...?

LE CHEVALIER.

Pour se débarrasser de vous.

LE MARQUIS.

Je m'en doutais... Rigobert a la toute-puissance!

LE CHEVALIER.

Et il demande votre exil.

LE MARQUIS.

Malheur! malheur!... Succomber au moment où j'allais atteindre le but!

LE CHEVALIER.

Vous ne succomberez pas, monseigneur.

LE MARQUIS.

Serait-il possible?

LE CHEVALIER.

Rien ne vous empêche de vous servir de la lettre que M. de Cardonelli a écrite à Jéronimo Balbi.

LE MARQUIS.

Mais la mienne...

LE CHEVALIER.

Je sais où le cher docteur les a cachées toutes les deux; je vais m'en emparer; nous détruirons la vôtre, et vous remettrez au prince celle du comte.

LE MARQUIS.

Monsieur de Saint-Pons, je reconnaîtrai bientôt tous vos services.

LE CHEVALIER.

Il faut brusquer les choses, afin d'éviter les explications; elles nous seraient peut-être nuisibles... Veillez à ce que tout soit prêt pour l'arrestation du comte... Nous profiterons de la colère de Charles-Emmanuel.

LE MARQUIS.

C'est juste!... Quel homme! il pense à tout!

LE CHEVALIER.

Ne perdons pas une minute.

LE MARQUIS, *en sortant par la droite.*

Oh! monsieur de Cardonelli, vous vous croyez victorieux!

LE CHEVALIER, *à part.*

Ils seront convaincus de ma fidélité jusqu'à la fin, et ils se livreront eux-mêmes... Maintenant, Jéronimo Balbi peut partir.

Il sort par le fond.

SCENE V.

SATURNUS, *seul.*

Enfin, la place est libre!...Tu vas fructifier, mon idée... De la pensée à l'exécution, il n'y a qu'un pas... faisons-le, ce pas...Un instant! la prudence est la mère de toutes les vertus... Repassons notre chapelet... Flora est là; elle ignore que Rigobert est sauvé... Pour qu'elle l'ignore davantage, je lui affirme que j'ai assisté à ses funérailles... Elle gémit.... maudit le prince.... je le maudis avec elle..... Je lui conseille de le fuir : elle accepte..... Je lui offre mon bras, et je l'emmène dans les pays les plus étrangers... A force de patience, je m'empare de son cœur... je l'épouse... Cela doit marcher comme sur des roulettes... Rigobert, mon ami, tu es damé!... Oh! oui, tu es damé; car je t'enlève ta dame... Je fais aussi des calembourgs quand je veux.

Il entre dans la chambre à gauche.

SCENE VI.

RIGOBERT, LE DUC, *entrant par le fond.*

LE DUC.

Je te le jure, tu ne rentreras jamais dans cette maudite chambre, où tant de tribulations ont fondu sur toi. Je ferai condamner toutes les portes. Ce salon te plaît-il? Je le trouve un peu triste.

RIGOBERT.

Mais non... je le trouve assez gai... il est drôlet...

LE DUC.

Franchement! il te convient... tu ne désires aucun embellissement?

RIGOBERT.

Aucun... Mais pourquoi tant de bontés?...

LE DUC.

Je tiens à ce que tu sois heureux.

RIGOBERT.

J'y tiens également.

LE DUC.

Tu ne te sens pas mal?

RIGOBERT.

Pas précisément!

LE DUC, *épouvanté,*

Tu ne te sens pas bien?

RIGOBERT.

Pas précisément!... voyez-vous... cette seconde pendaison m'a porté sur les jambes... j'ai les jarrets un peu flageolans.

LE DUC.

Cela ne durera pas; le bonheur constant dont je vais t'entourer détruira cette souffrance passagère?

RIGOBERE.

Votre altesse veut m'entourer d'un bonheur constant?

LE DUC.

Tu n'auras pas le temps de former un désir, je les préviendrai tous.

RIGOBERT.

Je suis confus, en vérité... je... (*A part.*) Ah çà, mais mon oncle ne s'est donc pas trompé... il fallait sans doute que je fusse pendu deux fois... oui, c'est certain... j'ai mon accident, maintenant... Oh! pardon, mon oncle, je suis un ingrat, j'ai osé douter de ta science! grand magicien, va!

LE DUC.

A quoi penses-tu? il me semble que tu es soucieux?

RIGOBERT.

Moi, soucieux! votre altesse veut rire... je suis exubérant de béatitude... je suis d'une gaîté indicible.

LE DUC.

Bravo! tant mieux! de la gaîté dépend la santé, et, pour te parler franchement, de ta santé dépend la mienne.

RIGOBERT.

Voilà qui est miraculeux!

LE DUC.

Pas tant que tu le penses?

RIGOBERT.

Comment! si j'avais une fluxion de poitrine... ce serait votre altesse...

LE DUC.

Peut-être, ménage-toi bien!... car à ton existence est liée mon existence.

RIGOBERT.

Oh! voilà qui...

LE DUC.

Tu mourras vingt-quatre heures avant moi.

RIGOBERT, *avec effroi.*

Avant vous! diable! diable!

LE DUC.

Oui, mon bon Rigobert, Carlino, le savant astrologue, l'a déclaré.

RIGOBERT.

Alors, ménagez-vous bien.

LE DUC.

Ménageons-nous.

Ils s'avancent mutuellement un fauteuil et s'asseyent.

RIGOBERT, *à part.*

Hélas! je ne jouirai pas long-temps de mon bonheur constant... ce prince-là est bien malade... il n'a pas quinze jours à vivre... consequemment je n'en ai pas quatorze, moi.

LE DUC, *à part, en regardant Rigobert.*

Mon Dieu! sa figure s'allonge... son front se rembrunit.

RIGOBERT, *à part, regardant le Duc.*

Ses joues sont creuses!... comme il est blême!... quelle mauvaise mine.

LE DUC, *se levant avec effroi et s'élançant vers Rigobert.*

Qu'as-tu ?

RIGOBERT, *faisant le même mouvement.*

Qu'avez-vous ?

LE DUC.

Moi, rien!... mais toi!

RIGOBERT, *se tâtant le pouls.*

Il me semble que vous souffrez.

LE DUC.

Je ne crois pas.

RIGOBERT, *à part, en tombant accablé sur son fauteuil.*

Pauvre prince!... il est... nous sommes bien bas... il est... nous sommes perdus!... quatorze jours, je me flatte, je n'en ai peut-être pas treize.

LE DUC, *en regardant Rigobert.*

(*A part.*) Il pâlit encore! (*Haut.*) Rigobert!

RIGOBERT.

Votre altesse!...

LE DUC.

Eh bien! voyons, ne sois pas sombre...

RIGOBERT, *avec découragement.*

Je m'ennuie!

LE DUC, *à part.*

Il s'ennuie! comme moi!... Oh! si l'ennui se met à le ronger aussi... il faut l'égayer.,. que pourrais-je lui dire?... Momus, prête-moi ta marotte un instant.

RIGOBERT, *à part.*

Treize jours! Au fait! pourquoi pas douze?... rien ne me prouve, au contraire...

LE DUC, *à part.*

Je ne trouve pas un mot.

RIGOBERT, *à part.*

Douze jours!

LE DUC.

Rigobert, tu vas rire... Il me vient une idée... As-tu jamais vu une cour plus sotte que la mienne?

RIGOBERT, *d'un ton lugubre.*

Heu! heu! je suppose que les cours se ressemblent toutes.

LE DUC.

La mienne a certainement la palme du ridicule.

RIGOBERT, *avec accablement.*

Heu! heu! cela m'est égal.

LE DUC.

Tu ne ris pas; ris donc!

RIGOBERT, *à part, en regardant le Duc.*

Il me semble que son altesse me fait l'honneur de me servir de bouffon... Ce que c'est que l'amour de la vie!... Ah! monseigneur... attends! attends! nous n'allons pas rire... (*Haut.*) L'ennui est mortel!

LE DUC, *épouvanté.*

Non, non... je crois me souvenir que tu aimes la musique; si je chantais?

RIGOBERT.

La musique adoucit les mœurs; mais je préférerais...

LE DUC.

Quoi? parle.

RIGOBERT.

Je ne le sais pas.

Il se promène, le Duc le suit.

LE DUC.

Voyons! il ne faut pas se laisser abattre.

RIGOBERT.

Je m'ennuie!

LE DUC, *avec colère.*

Je veux que tu t'amuses... je le veux, entends-tu?

RIGOBERT, *à part.*

Je le veux... je le veux... Nous le voulons.

LE DUC.

Aimes-tu la chasse?

RIGOBERT.

Non.

LE DUC.

Nous ne chasserons pas... Aimes-tu la pêche?

RIGOBERT.

A la ligne?... je l'exècre!

LE DUC, *avec colère.*

Nous ne pêcherons pas... Mais qu'aimes-tu donc enfin ?

RIGOBERT.

Je ne sais pas.

LE DUC, *avec désespoir.*

Que faire, mon Dieu! que faire?

RIGOBERT, *à part.*

Ah! mais!... ah! mais attention!... Il prend la chose trop à cœur... Sa figure est bouleversée... ménageons-nous... (*Haut.*) Mon prince, que votre altesse ne se laisse pas abattre!

LE DUC.

Tu n'aimes rien!

RIGOBERT.

Je n'aime rien?... O blasphème!... (*A part.*) Ingrat! je l'avais oubliée!... (*Haut.*) Mais j'adore Flora!

LE DUC.

Flora!

RIGOBERT.

Pour moi, le bonheur, c'est Flora... Je ne puis vivre sans elle.

LE DUC.

Mais moi, je mourrai si...

RIGOBERT, *effrayé.*

Diable! diable!...

SCENE VII.

LES MÊMES, SATURNUS, FLORA.

SATURNUS, *à Flora.*

Venez! ô ange de... candeur! (*A part.*) Ciel! du monde!

FLORA.

Rigobert!

RIGOBERT *et* LE DUC.

Flora!

FLORA.

Est-ce bien lui... mon Dieu!

RIGOBERT.

Eh! oui... c'est moi!

Elle se précipite dans ses bras.

FLORA, *à Saturnus.*

Imposteur! tu m'avais dit qu'il était mort... O mon Rigobert!

RIGOBERT, *à part, regardant le Duc.*

S'il en trépassait!

SATURNUS, *à part.*

Vertubeuf!... Oh! mais il ne l'aura pas... Le prince la lui arrachera.

LE DUC, *à part.*

Il ne peut vivre sans elle.

RIGOBERT, *après un silence, s'avançant vers le Duc.*

Monseigneur, raisonnons... Vous savez que le bonheur, c'est la santé, et que ma santé, c'est la vôtre; vous savez également que je suis condamné à partir le premier... Mon bonheur doit donc vous être plus cher que le vôtre.

LE DUC.

C'est juste.

FLORA, *à part.*

Que signifie ce discours?

SATURNUS.

Je ne devine pas le logogriphe.

LE DUC, *s'avançant vers Rigobert et Flora.*

Soyez unis!

SATURNUS.

Vertubeuf!

FLORA.

Serait-il possible!

RIGOBERT.

C'est plus que possible, mon amour!

Il l'embrasse.

SATURNUS, *à part.*

Ils sont unis pour toujours, et je leur ai servi d'autel... Oh! je bisque profondément!

LE DUC, *à part.*

Qu'elle est belle! mon Dieu!

Il s'assied et cache sa figure avec ses mains.

RIGOBERT, *au Duc.*

Eh bien! monseigneur, je suis heureux! ma jubilation est à son comble... Oh! je vivrai cent ans!... Quel avantage pour votre altesse! elle peut compter sur vingt-quatre heures de plus que moi.

FLORA.

Le règne d'un prince si bon, si généreux, devrait être éternel.

SATURNUS, *à part.*

Je comprends le suicide.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *puis* LE CHEVALIER DE SAINT-PONS, LE COMTE *et* LE MARQUIS.

LE CHEVALIER, *à part, en entrant par le fond.*

Rigobert n'a pas eu besoin de mes conseils pour profiter de sa position.

LE COMTE, *entrant par la gauche, bas au Chevalier.*

Avez-vous les lettres?

LE CHEVALIER.

Voici celle du marquis; j'ai brûlé la vôtre.

LE COMTE, *à part.*

Je suis sauvé!

LE MARQUIS, *entrant par le fond, bas au Chevalier.*

Avez-vous ces lettres?

LE CHEVALIER.

Voici celle du comte; j'ai brûlé la vôtre.

LE MARQUIS, *à part.*

Je suis sauvé!

LE COMTE, *à part, regardant le Marquis.*

Vous serez décapité, mon cher marquis.

LE MARQUIS, *à part.*

Vous serez décapité, mon cher comte!

Ils s'avancent tous deux vers le Duc.

RIGOBERT, *à part.*

Mes deux cauchemars! Oh! je ne les crains plus!

LE COMTE, *au Duc.*

Monseigneur...

LE MARQUIS, *au Duc.*

Monseigneur...

LE COMTE, *au Marquis.*

Veuillez me laisser parler, monsieur le marquis, ce que j'ai à dire à son altesse est de la plus haute importance.

LE MARQUIS.

Je désire également communiquer à son altesse une affaire de la plus haute importance.

LE DUC.

Je vous écoute, messieurs.

LE MARQUIS *et* LE COMTE, *tendant chacun sa lettre.*

Cette lettre instruira votre altesse.

Ils se regardent tous deux, et reculent épouvantés; le Chevalier s'empare de leurs lettres.

LE CHEVALIER, *les offrant au Duc.*

Oui, monseigneur, ces deux lettres instruiront votre altesse... qu'elle daigne lire!

LE MARQUIS *et* LE COMTE.

Trahison!

LE CHEVALIER.

Oui, trahison! lisez, mon prince, il s'agit d'une infâme trahison.

LE COMTE *et* LE MARQUIS.

Oh! monsieur de Saint-Pons!

LE CHEVALIER.

M. de Saint-Pons n'existe plus... maintenant, je puis vous dire mon nom, je suis le vicomte de Nanta.

LE MARQUIS *et* LE COMTE.

Le vicomte de Nanta!

LE CHEVALIER.

Si vous n'étiez pas condamnés d'avance, je vous conseillerais d'être plus prudens à l'avenir et de faire mieux assassiner vos ennemis.

LE COMTE *et* LE MARQUIS, *à part.*

Fuyons!

LE CHEVALIER.

La fuite est impossible, messieurs! vous avez ordonné vous-mêmes votre arrestation.

Les portes s'ouvrent, des soldats les gardent toutes.

LE COMTE *et* LE MARQUIS.

Enfer!

LE DUC.

C'est horrible! tous les deux ils voulaient ma mort!

LE CHEVALIER.

Afin d'avoir la régence.

LE DUC.

Et l'infâme Jéronimo Balbi?

LE CHEVALIER.

Il a disparu, monseigneur.

LE DUC.

Oh! je serai vengé de ses deux complices... Qu'on les entraîne!

RIGOBERT, *au Comte et au Marquis.*

Le ciel est juste! vous vouliez me faire pendre au moyen d'une lettre, et c'est par une lettre... Réponse du berger : A qui veut mal, mal arrive! Sans rancune.

Les soldats emmènent le Marquis et le Comte.

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* LE COMTE *et* LE MARQUIS.

LE DUC, *au Chevalier.*

Nous rappellerons votre père, et nous n'oublierons jamais que nous vous devons la vie.

LE CHEVALIER.

Que votre altesse me pardonne! moi aussi j'ai osé l'abuser...

LE DUC.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

J'ai payé Carlino l'astrologue pour qu'il déclarât que Rigobert mourrait vingt-quatre heures avant votre altesse.

RIGOBERT.

Quoi! ce n'est donc pas vrai? Oh! tant mieux!

LE CHEVALIER.

Mon prince ne croira plus à l'astrologie, maintenant.

LE DUC.

Non, je suis corrigé, vous m'avez donné une bonne leçon!

RIGOBERT, *à Saturnus.*

Si je ne me rappelais pas le proverbe : « A qui veut mal, mal arrive,» je te couperais les oreilles.

SATURNUS.

Oh! je te... je vous remercie... Tu... vous êtes bien bon.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE VI.

LE FILS DE LA FOLLE,

DRAME EN CINQ ACTES,

par M. Frédéric Soulié,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE, LE 11 JUILLET 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FABIUS	M. GUYON.
LE COMTE DE MATTA	M. CHÉRI.
ACHILLE DE MATTA, son fils	M. MONTDIDIER.
GRAND-LOUIS	M. HENRI.
LA FOLLE	Mme MOREAU-SAINTI.
CÉLESTINE, sa fille	Mme CHAMBÉRY.
FANNY, nièce du comte de Matta	Mme JOURDAIN.
UN DOMESTIQUE	M. FRESNE.

La scène se passe en 1816, à Bourgoing, près Grenoble. Le premier et le troisième acte se passent au château de M. de Matta ; les deuxième, quatrième et cinquième, dans la chaumière de Fabius.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE, FANNY, UN DOMESTIQUE.

Salon ouvert sur un parc. Portes à droite et à gauche*. Table à droite, cheminée à gauche. Fanny, assise, fait de la tapisserie près de la table.

ACHILLE, *entrant par le fond et donnant son chapeau à un domestique et s'adressant à lui.*

Le dîner n'est pas servi ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur le vicomte ; monsieur votre pere est encore enfermé dans son cabinet avec M. Fabius.

ACHILLE.

Bonjour, ma belle cousine. (*Il va à la cheminée, lorgne l'heure, et se regarde en arrangeant sa cravate.*) Il est cependant six heures passées. (*Il revient près de Fanny, et s'appuie sur le dos de son fauteuil.*) Dites-moi donc, ma chere Fanny, que diable mon père fait-il ainsi enfermé tous les jours pendant six heures avec ce grand imbécile de Fabius ?

* Les mots *droite* et *gauche* sont pris comme droite et gauche du spectateur.

FANNY.

Demandez-le à mon oncle, ou à M. Fabius, ils vous le diront peut-être.

ACHILLE.

C'est ce que j'ai fait; mais mon père m'a répondu d'une façon peu engageante, que cela ne me regardait pas, et ce sot de Fabius m'a dit avec son grand air niais que ce n'était pas son secret.

FANNY.

Il est certain qu'il eût mieux fait de vous répondre comme a fait votre père, vous ne l'eussiez pas trouvé si niais.

ACHILLE.

Niais toujours, et, en ce cas, impertinent, voilà tout. Cependant il y a un secret entre eux : un secret entre le comte de Matta, ex-sénateur de l'empire, et M. Fabius, ex-maître d'école au village de Bourgoing ; cela me semble devoir être curieux à pénétrer.

FANNY.

Et c'est à moi que votre perspicacité s'adresse pour découvrir quelque chose ?

ACHILLE, *minaudant.*

A vous, ma chère Fanny, ma belle cousine, mon adorable fiancée.

FANNY.

Mon oncle ne me confie point ses affaires.

ACHILLE, *quittant le fauteuil.*

Je le sais, la confiance n'est ni le vice ni la vertu de mon père ; c'est pour cela que je suis toujours en admiration devant celle qu'il paraît témoigner à ce rustre.

FANNY, *se levant avec vivacité.*

Achille, ne pourriez-vous parler de ce jeune homme sans l'injurier à chaque mot? Ce n'est pas un élégant, il ne met pas sa cravate aussi bien que vous, et ne fait pas venir ses habits de Paris. On peut se moquer de lui impunément, souvent sans qu'il s'en aperçoive, quelquefois sans qu'il ose répondre ; car il est pauvre, et on le punirait peut-être de s'estimer ce qu'il vaut ; mais c'est un honnête homme, mon oncle vous l'a dit assez souvent pour que vous vous en souveniez : et vous savez que cette manière de parler de M. Fabius lui déplaît beaucoup.

ACHILLE.

Et à vous aussi, sans doute.

FANNY.

A moi plus qu'à mon oncle, peut-être ; car toutes ces injures que vous dites de M. Fabius sont dans votre bouche autant de grossièretés pour moi.

ACHILLE.

Pour vous, Fanny ? en vérité, je ne vous comprends pas.

FANNY.

Eh bien ! je vais tâcher de vous faire comprendre, mon beau cousin. Mon oncle, M. le comte de Matta, éloigné de Paris par le retour des Bourbons, est venu se confiner dans ce château, au fond du Dauphiné, à quelques lieues de Grenoble.

ACHILLE.

Je comprends parfaitement.

FANNY.

Il m'a fait quitter mon pensionnat, m'a emmenée avec lui, et m'a déclaré, en arrivant ici, que dans trois mois notre mariage aurait lieu.

ACHILLE.

Ceci est encore très-clair, et vous pourriez ajouter qu'il y a déjà deux mois de passés depuis notre arrivée dans ce château, et que le délai fatal approche.

FANNY.

Fatal est bien dit, et je n'aurais pas mieux trouvé.

ACHILLE.

Plaît-il ?

FANNY.

En effet, quelle a été votre conduite à mon égard depuis ces deux mois ? Dans les premiers jours vous avez été fort assidu, c'est très-bien : nos amusemens n'étaient pas variés, c'est vrai, puisque mon oncle ne veut recevoir personne ; mais enfin nous étions deux à nous ennuyer, et il y avait au moins de la politesse de votre part à partager la solitude où je vis. Mais depuis six semaines, depuis l'époque où M. Fabius est entré chez mon oncle comme secrétaire, qu'êtes-vous devenu ?

ACHILLE, *avec fatuité.*

Vous vous êtes aperçue de mon absence?

FANNY.

Il eût été difficile de faire autrement, vous sortez tous les matins, et vous ne rentrez au château que le soir.

ACHILLE, *à part.*

On me désire, à ce qu'il paraît.

FANNY.

Il en résulte que je passe mes journées toute seule.

ACHILLE.

Vous oubliez, charmante cousine, que durant les deux heures que mon père consacre tous les jours au détail de ses affaires, il veut bien vous laisser la compagnie de son cher M. Fabius.

FANNY.

Sans doute, mon cher cousin ; et comme vous me laissez dans cette compagnie, je dois vous être fort reconnaissante de l'estime que vous faites de moi, puisque vous jugez que je dois me contenter de la compagnie d'un niais, d'un sot, d'un rustre, comme il vous plaît d'appeler M. Fabius. Je pense que vous comprenez maintenant ce que je voulais dire tout-à-l'heure.

ACHILLE.

A merveille. Du dépit, des épigrammes ! Je ne vous croyais pas jalouse, ma cousine.

FANNY.

Jalouse, moi ? si vous devez traduire ainsi mes sentimens, je renonce à me plaindre de votre impolitesse.

ACHILLE.

Vous voulez dire de mon abandon ?

FANNY, *retournant à la table.*

Je dis ce que je dis, ni plus ni moins.

ACHILLE, *à part.*

Pauvre Fanny!... ah! si elle savait!... j'ai tort, je le sens; mais cette Célestine est si ravissante. (*Il se retourne.*) Ah! voici mon père avec M. Fabius. (*Lorgnant Fabius.*) Qui pourrait s'imaginer que ce grand lourdaud est le frère de la plus agaçante fille de France et de Navarre, comme on dit maintenant?

FANNY, *à part, en reprenant sa place.*

Je voudrais pourtant l'aimer; car enfin il doit être mon mari; mais j'aurai bien de la peine.

SCENE II.

ACHILLE, LE COMTE, FABIUS, FANNY*.

Le Comte et Fabius entrent par une porte latérale du côté droit de la scène; ils parlent en marchant.

LE COMTE.

Vous comprenez, Fabius, demain vous me rapporterez tout cela mis en ordre et copié à mi-marge. J'aurai peut-être quelque chose à y ajouter.

FABIUS.

Il est certain, monsieur, que cette affaire de Mme la marquise d'Esgrigny est épouvantable, et que vous devez avoir à cœur de détruire toutes les calomnies qu'elle vous a attirées.

LE COMTE.

Silence, et serrez ces papiers. (*A Fanny qui s'est levée à ce moment.*) Bonjour, Fanny, dites que l'on nous serve.

Elle va au fond et sonne *.

ACHILLE.

Monsieur Fabius dîne-t-il avec nous?

FABIUS.

Ma sœur et ma mère m'attendent, monsieur; et quand je ne rentre pas exactement, ma pauvre mère s'irrite, et son mal augmente.

LE COMTE, *examinant les journaux sur la table.*

Sa raison est donc tout-à-fait dérangée?

FABIUS.

Tout-à-fait.

LE COMTE.

Et sans espoir de guérison?

FABIUS.

Hélas! monsieur, il y a vingt ans qu'elle est dans ce misérable état **.

LE COMTE.

C'est triste; et il est heureux pour elle qu'elle ait eu un fils comme vous, qui s'est dévoué à ce malheur, c'est d'un honnête homme.

FANNY, *bas à Achille.*

Vous l'entendez, Achille.

ACHILLE, *lorgnant Fabius.*

Regardez donc son habit, il est adorable.

FANNY, *vivement.*

Mais il y a un bon cœur sous cet habit grossier.

* Achille, Fanny, Fabius, le Comte.

** Achille, Fanny, le Comte, Fabius *à la table du côté de la coulisse.*

ACHILLE, *riant.*

Il faut bien qu'il y ait quelque chose.

LE COMTE.

Que dites-vous donc là?

ACHILLE.

C'est Fanny qui me cite un texte des Écritures.

FANNY, *à part.*

Et c'est lui qui appelle Fabius un sot.

SCENE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *entrant au fond.*

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle a sonné?

FANNY.

Oui, faites servir.

LE DOMESTIQUE.

A l'instant. Cependant, je dois prévenir monsieur le comte que ce matin, vers midi, le meunier Grand-Louis s'est présenté pour payer à monsieur le comte les termes échus qu'il lui doit.

LE COMTE.

Ou plutôt qu'il vous doit, ma chère Fanny; car c'est le fermier d'une de vos propriétés. (*Au domestique.*) Et quand reviendra-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Il est encore au château.

LE COMTE.

Comment, et on ne m'a pas prévenu plus tôt?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte avait défendu qu'on le dérangeât.

LE COMTE.

C'est vrai, et voilà plus de six heures qu'il attend.

ACHILLE.

Avec celle du dîner, ça fera sept.

LE COMTE.

Ce serait trop, et si Fanny veut bien encore me donner une demi-heure, je vais en finir avec lui.

FANNY.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Vous allez me suivre, Achille.

ACHILLE, *bas à Fanny.*

Retenez un peu notre ami, et tâchez de savoir le fameux secret.

FANNY, *à part.*

Ce n'est pas de cela que je lui voudrais parler.

LE COMTE.

A demain, Fabius, et soyez exact comme de coutume.

FABIUS.

A demain, monsieur le comte.

LE COMTE *à Achille, qui est resté près de la cheminée.*

Venez donc, Achille, dans un mois vous serez chargé, en qualité de mari, de l'administration des biens que j'ai gérés jusqu'à présent comme tuteur de votre cousine, je veux que vous sachiez

où en sont vos affaires. (*A Fanny.*) A tout-à-l'heure.

Ils sortent.

SCENE IV.

FANNY, FABIUS.

FABIUS, *à part, près de la table.*

Son mari, lui! Ah! mon Dieu!

Il va pour sortir: Fanny l'arrête.

FANNY, *lui faisant signe de descendre.*

Restez, j'ai à vous parler.

FABIUS.

A moi?

FANNY, *allant regarder au fond, pour s'assurer qu'ils sont seuls.*

Oui, à vous.

FABIUS, *à part, la regardant pendant qu'elle est au fond.*

C'est donc un secret?

FANNY, *revenant.*

Vous venez d'entendre ce qu'a dit mon oncle?

FABIUS.

Oui, il a dit que dans un mois M. Achille serait votre mari.

FANNY.

Vous le voyez, monsieur Fabius, il faut que d'ici là j'aie pris un parti.

FABIUS.

Mais vous ne pouvez en prendre de meilleur que d'épouser votre cousin, ce me semble.

FANNY, *hésitant.*

C'est selon. Ma détermination peut dépendre de ce que vous me direz.

FABIUS.

Oh! là-dessus, mademoiselle, je n'ai pas de conseils à vous donner... ça vous regarde.

FANNY.

Aussi, ce n'est pas un conseil que je vous demande... c'est... (*Elle hésite.*) Tenez, ce que je vais vous dire est bien extraordinaire; ce n'est pas ainsi que devrait agir une jeune fille... mais enfin, les circonstances m'y forcent.

FABIUS, *avec force.*

Est-ce que quelqu'un vous aurait fait de la peine? si je le savais...

FANNY.

Eh bien! que feriez-vous ?

FABIUS, *avec humilité.*

Rien... rien... D'ailleurs personne ne peut y avoir pensé: vous êtes trop bonne pour ça.

FANNY.

Écoutez-moi donc : vous savez que je suis orpheline, sans autre famille que mon oncle le comte de Matta, et son fils, mon cousin Achille.

FABIUS.

Vous ne me l'avez jamais dit; mais je m'en suis douté; quand on a une mère qui vous aime, on ne la quitte pas.

FANNY, *avec un soupir.*

Oui, vous comprenez cela, vous.

FABIUS.

Oh! ce n'est pas pour moi que je parle; ma sœur ne m'aime guère, et ma mère n'aime que ma sœur.

FANNY.

C'est cependant vous qui les soutenez toutes deux du fruit de votre travail, et elles ne se montrent pas reconnaissantes?

FABIUS.

Je ne leur en veux pas, je suis un homme, moi; c'est mon devoir; je suis fait pour travailler. Elles n'ont pas besoin de m'aimer pour si peu; au lieu que vous, si vous aviez votre mère, si vous aviez une sœur, elles vous aimeraient, j'en suis sûr.

FANNY, *tristement.*

Qui sait?

FABIUS, *avec force.*

Oh! je vous en réponds.

FANNY.

Je veux le croire. Mais le ciel m'a refusé ce bonheur, et je me trouve seule, sans appui, sans conseil, au moment le plus décisif de ma vie.

FABIUS.

Mais qu'est-ce qui vous fait donc peur comme ça?...

FANNY.

N'avez-vous pas remarqué que depuis plus d'un mois mon cousin quitte tous les jours le château, et...

FABIUS, *avec satisfaction.*

Oui, oui; je m'en suis aperçu, et je l'en ai souvent remercié à part moi.

FANNY, *piquée.*

Ah! vous l'avez remercié de ce qu'il m'abandonne, de ce qu'il me méprise? je vous en suis bien obligée, monsieur Fabius.

FABIUS, *avec embarras.*

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, vous le savez bien. C'est que quand il vous laissait seule ici, alors, ne sachant que faire et comme j'étais là, vous me parliez, vous m'écoutiez, nous causions ensemble, et si M. Achille était resté tous les jours près de vous, je n'aurais pas eu ce bonheur-là.

FANNY, *souriant.*

Vous vous faites un bonheur de bien peu de chose, monsieur Fabius.

FABIUS.

C'est vrai, mais quand on n'y est pas accoutumé, un rien suffit.

FANNY, *vivement.*

Un rien? je vous remercie du compliment: mon cousin Achille n'eût pas mieux dit.

FABIUS.

Mon Dieu! que je suis bête et gauche!

FANNY.

Quelquefois.

FABIUS.

Toujours. Mais que voulez-vous, vous me parlez de votre cousin, de votre mariage, vous avez l'air triste, malheureuse; je ne peux pas vous

dire, mais ça me trouble, ça me fait perdre la tête, je n'y suis plus. Ayez pitié de moi, dites-moi ce que vous me voulez, et parlez-moi comme vous faisiez depuis quelque temps, avec bonté, sans vous moquer de moi.

FANNY.

Est-ce que je me suis moquée de vous?

FABIUS, *souriant.*

Souvent.

FANNY, *affectueusement.*

Autrefois. Mais maintenant, Fabius, je m'adresse à vous comme à un ami.

FABIUS.

Moi? votre ami?

FANNY.

Oui; et pour vous le prouver, je vous demande de me rendre un service.

FABIUS, *avec éclat.*

Un service à vous, moi? vous voulez dire vingt, et j'y donnerais ma vie, mon sang.

FANNY.

Doucement, vous me faites peur. C'est que je vous connais, il faut prendre garde à ce qu'on vous demande; l'autre jour, pendant que nous nous promenions au haut de ce ravin si escarpé, parce que j'ai eu l'étourderie de trouver jolie une fleur que je voyais de l'autre côté, ne vous êtes-vous pas mis à descendre tout-à-coup dans le précipice, au risque de vous tuer vingt fois; et cela malgré mes cris, et cela pour me rapporter une misérable fleur, qui ne valait certainement pas la peur que vous m'avez faite?

FABIUS.

Je vous demande bien pardon, chacun fait ce qu'il peut, et puisque vous me demandez un service, je vous le rendrai, et j'y mettrai de la douceur, je vous le promets.

FANNY.

C'est plus que de la douceur qu'il me faut, c'est surtout de la discrétion.

FABIUS.

J'ai bien des secrets dans le cœur, et vous ne les savez pas; ça doit vous prouver que je suis discret... De quoi s'agit-il?

FANNY.

Il faut que vous vous informiez adroitement...

FABIUS, *écoutant avec une grande attention.*

Adroitement?

FANNY.

Oui, adroitement, de ce que devient mon cousin Achille, et où il va ainsi tous les jours.

FABIUS, *se reculant.*

C'est de l'espionnage, ça... je ne peux pas.

FANNY.

Vous me refusez?... (*Fabius fait signe que oui.*) c'est bien...

Elle va pour sortir.

FABIUS, *la retenant.*

Oh! non, non... je ne vous refuse pas; mais demandez-moi autre chose... tout ce qui vous plaira.

FANNY.

Tout, excepté ce qui peut me sauver, n'est-ce pas?

FABIUS.

Vous sauver!... (*Silence.*) C'est mal; mais je le ferai... Je le ferai pour vous; je ne le ferais pas pour ma mère et ma sœur.

FANNY.

Et c'est parce que vous ne le feriez pas pour elles, que j'espère que vous le ferez pour moi; car je ne veux pas que vous ayez un remords de votre bonne action... Écoutez! Si votre sœur, sur le point de se marier, avait le soupçon que son fiancé la trompe, qu'il en aime une autre... si sa conduite semblait vous le prouver, ne voudriez-vous pas éclaircir ce soupçon avant de la laisser s'engager dans une union irrévocable?

FABIUS.

Sans doute, sans doute: j'irais à cet homme, et je le forcerais bien à parler.

FANNY.

Oui, s'il s'agissait de votre sœur, vous auriez ce droit; mais pour moi, vous ne pouvez faire de même; car on vous dirait que cela ne vous regarde pas.

FABIUS.

Oh! si, ça me regarde que vous soyez heureuse!

FANNY.

Il faut donc y mettre de la prudence, de la discrétion.

FABIUS.

C'est bon; dans une heure je saurai la vérité, je saurai si M. Achille vous trompe.

FANNY.

Et s'il en était ainsi... Fabius, que feriez-vous?

LE DOMESTIQUE, *entrant par la gauche.*

M. le comte et son fils attendent mademoiselle pour se mettre à table.

FANNY, *le congédiant.*

Bien!... (*A Fabius.*) A demain, et n'oubliez pas qu'il y va de mon bonheur.

FABIUS.

A demain!... Ayez bonne espérance; est-ce qu'il est possible qu'on ne vous aime pas?

SCÈNE V.

FABIUS, *seul.*

Si je ne me trompe, moi qui ne m'y connais pas, M. Achille me semble assez amoureux de lui-même pour se préférer à sa cousine; mais qu'il ne l'aime pas, il n'est pas encore assez bête pour ça... Il l'aime, et il l'épousera... et elle! elle l'aime aussi sans doute; il faut bien qu'elle l'aime, puisqu'elle en est jalouse... jalouse!... (*Il pense.*) Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? Elle l'aime; voilà tout; elle sera heureuse... Est-ce que je demande autre chose?... Allons faire ce qu'elle m'a dit.

En sortant rapidement, il heurte Grand-Louis, qui entre très-vite.

SCENE VI.

FABIUS, GRAND-LOUIS.

FABIUS.

Tiens, c'est vous, monsieur Grand-Louis?

GRAND-LOUIS, *se frottant la jambe.*

Comme il n'y a que moi ici, ça serait difficile que ce fût un autre.

FABIUS.

Pardon de ne vous avoir pas aperçu et de vous avoir heurté si fort.

GRAND-LOUIS.

Pardon, dites-vous? ça ne vous coûtera pas cher, si je ne mets que ce cataplasme-là sur ma jambe.

FABIUS.

Vous avez de l'humeur?

GRAND-LOUIS.

Oui, j'en ai... Si ce n'est pas une infamie! ne vouloir prendre les petits écus que pour cinquante-cinq sous!

FABIUS.

Qui ça?

GRAND-LOUIS.

Eh! pardi! M. de Matta... Mais à quoi est-ce que ça nous a donc servi la chute de l'usurpateur et le retour des Bourbons, si c'est comme avant? Cinquante-cinq sous, des écus de trois livres!... On voit bien que ce comte de Matta est un vieux jacobin!

FABIUS.

M. le comte, un jacobin!

GRAND-LOUIS.

Eh! oui; est-ce que vous croyez qu'on ne le connaît pas?... J'étais à Lyon, quand il commandait avec Fouché et Couthon; et il en a fait des horreurs, le vieux juif!... Dans ce temps-là, Bonaparte ne lui avait pas encore donné le sobriquet de comte de Matta, et il trouvait que les assignats valaient de l'or; et aujourd'hui, il prétend que les petits écus n'ont pas le poids... Buveur de sang!

FABIUS.

Faites attention qu'on peut vous entendre.

GRAND-LOUIS.

Eh! je m'en soucie bien!... Et je le répéterai tant qu'il me plaira, devant lui, s'il le faut.

FABIUS.

Mais pas devant moi.

GRAND-LOUIS.

Bah!... Prenez garde d'écorcher les oreilles de monsieur!

FABIUS.

Continuez donc à votre aise; car je n'ai pas ici le droit de vous imposer silence, et je ne veux pas être témoin des outrages que vous adressez à un homme que je dois considérer comme mon bienfaiteur.

Fabius va pour sortir.

GRAND-LOUIS, *le suivant.*

Votre bienfaiteur!... Mille excuses; je ne savais pas... Le père vous fait du bien, et le fils en veut faire à votre sœur; vous ferez une jolie fortune, monsieur Fabius, et je vous en fais mon compliment.

FABIUS, *s'arrêtant et à part.*

Son fils veut du bien à ma sœur!... (*A Grand-Louis.*) Qu'est-ce que vous avez dit là?

GRAND-LOUIS.

Ce que tout le monde dit, ce que vous venez de dire vous-même... D'abord, que M. de Matta est votre bienfaiteur.

FABIUS.

Il ne s'agit pas de moi; vous avez parlé de ma sœur.

GRAND-LOUIS.

Eh bien! est-ce qu'on ne peut plus parler de Mlle Célestine Fabius?

FABIUS, *doucement.*

D'elle, comme de toute autre; mais vous avez dit...

GRAND-LOUIS.

J'ai dit, et je dis encore, que c'est un beau brin de fille, mais qui se croit plus qu'elle n'est.

FABIUS, *s'animant sourdement.*

C'est possible; mais vous prétendez...

GRAND-LOUIS.

Je prétends que pour une ouvrière qui a été élevée au couvent par charité, elle ne devait pas tant faire la fière vis-à-vis d'un honnête homme qui lui offrait son bien en mariage.

FABIUS.

Elle a eu tort de vous refuser; mais vous avez voulu me faire entendre...

GRAND-LOUIS.

J'ai voulu vous faire entendre que lorsqu'on laisse prendre aux filles des airs au-dessus de leur état, il arrive des malheurs; et que, si, au lieu de vous laisser mener par elle comme un bambin, vous lui aviez fait de temps en temps de la bonne morale, elle ne serait pas où elle en est.

FABIUS.

Mais où en est-elle, enfin?

GRAND-LOUIS.

Ah! pour ça, M. Achille peut vous le dire mieux que moi.

FABIUS, *étonné.*

M. Achille!... Il connaît donc ma sœur?

GRAND-LOUIS.

Eh! il n'y a pas besoin d'ouvrir les yeux si grands que ça pour le voir entrer tous les jours dans votre maison.

FABIUS.

Tous les jours?

GRAND-LOUIS.

Oui.

FABIUS.

Mais à quelle heure?

GRAND-LOUIS.

Eh! vous devez bien le savoir; car, s'il y en a qui disent qu'il choisit pour aller chez vous l'heure où vous venez au château, il y en a aussi qui prétendent que vous prenez pour sortir l'heure où vous savez qu'il va arriver.

FABIUS, *avec une colère sourde.*

Et qui est-ce qui dit ça, Grand-Louis?

GRAND-LOUIS.

Ceux qui, en vous voyant si faraud, vous qui n'étiez qu'un méchant maître d'école, il y a deux mois, pensent que le frère profite de l'inconduite de la sœur.

FABIUS, *s'approchant de Grand-Louis.*

Et qui est-ce qui pense ça, Grand-Louis?

GRAND-LOUIS.

Moi, et d'autres.

FABIUS, *avec éclat, le prenant à la gorge.*

Eh bien! toi d'abord; nous verrons les autres ensuite.

GRAND-LOUIS.

Veux-tu bien ne pas me toucher?... Qu'est-ce que c'est?

FABIUS.

Tu vas venir devant ma sœur répéter ce que tu as osé me dire ici... et malheur à toi, si tu l'as calomniée!

Il le laisse.

GRAND-LOUIS.

Et qu'est-ce que tu me feras, monsieur Fabius?

FABIUS.

Tu as été soldat?

GRAND-LOUIS.

C'est-à-dire, j'ai été conscrit, et malgré moi.

FABIUS.

Tu me rendras raison!

GRAND-LOUIS.

Raison!... moi, à vous, à un méchant bâtard qui vient d'on ne sait où... le fils d'une vieille folle!

FABIUS.

Tu insultes ma mère!

GRAND-LOUIS.

Le frère d'une...

FABIUS, *le prenant et le terrassant à sa gauche.*

Ah! misérable! tais-toi!

GRAND-LOUIS.

Au secours! au secours!

FABIUS.

Tais-toi!

GRAND-LOUIS.

Au secours!... il m'étrangle, le gueux!... au secours!

SCENE VII.

LES MÊMES, LE COMTE, ACHILLE, FANNY, *entrant par la porte de gauche au fond.*

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

FABIUS, *à part.*

Fanny! ah! qu'elle ne sache rien!

GRAND-LOUIS, *passant au comte.*

Monsieur le comte, mon bon seigneur, c'est ce gueux, ce scélérat qui voulait m'étrangler parce que je lui disais que M. Achille...

FABIUS, *bas à Grand-Louis.*

Si tu dis un mot devant Mlle Fanny, je te tue.

ACHILLE.

Qu'est-ce que tu disais donc de moi, drôle?

GRAND-LOUIS.

C'était au rapport de mamzelle... (*Fabius le bourre, et il pousse un cri.*) Ah! il veut m'assassiner, monsieur le comte, parce que sa sœur...

FABIUS.

Te tairas-tu?

LE COMTE.

Fabius, que signifie cette conduite dans ma maison?

FABIUS, *humblement.*

Monsieur le comte, veuillez m'excuser; ce misérable m'a insulté : je lui en demandais raison, il m'a refusé comme un lâche.

ACHILLE.

Ah! monsieur Fabius se bat?

FABIUS, *fièrement.*

Oui, monsieur, quand je trouve des gens d'honneur pour me répondre.

GRAND-LOUIS.

Tant il est, monsieur le comte, que parce que je lui ai dit...

FABIUS, *avec violence.*

Monsieur le comte, faites-le taire.

LE COMTE, *à Grand-Louis.*

Silence! sortez, et allez m'attendre dans mon cabinet.

GRAND-LOUIS, *à part.*

Ah! tu me le paieras avec les intérêts, méchant magister manqué, va!

LE COMTE.

M'avez-vous entendu?

GRAND-LOUIS, *de même en sortant.*

Et toi aussi, je t'apprendrai que mes petits écus ont le poids.

Il sort par la droite.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *excepté* **GRAND-LOUIS.**

LE COMTE.

Maintenant nous direz-vous ce qui a causé cette querelle?

FABIUS, *à part.*

Oh! non, pas devant elle.

ACHILLE.

Eh bien, monsieur Fabius, nous attendons.

LE COMTE.

Quelle insulte vous a faite cet homme?

FABIUS.

Ne me le demandez pas, monsieur le comte, et fasse Dieu que ce ne soit qu'un mensonge de ce misérable!

FANNY.

C'est donc un malheur pour vous?

FABIUS.

Ah! je voudrais qu'il ne fût que pour moi!

LE COMTE.

Menacerait-il votre mère?

ACHILLE.

Votre sœur?

FABIUS.

Il nous menace tous, monsieur le comte.

Il salue et se retire.

ACTE DEUXIÈME.

Une chaumière : porte à droite et à gauche ; porte au fond ; fenêtre à côté ouverte à hauteur d'appui, à gauche de la porte du fond.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE, *derrière la porte à droite*, CÉLESTINE, LA FOLLE, *assise, et dans une vive agitation.*

Achille se montre derrière la porte de la chambre.

CÉLESTINE.

Cachez-vous donc, ma mère va vous voir.

ACHILLE.

Tâchez de la renvoyer dans sa chambre.

CÉLESTINE.

Si vous croyez que c'est facile dans l'état où elle est...

LA FOLLE, *se levant brusquement.*

Quelle heure est-il?

CÉLESTINE.

Dix heures, ma mère.

LA FOLLE.

Dix heures... et Fabius n'est pas rentré!... il veut me tuer, le misérable!... il a laissé passer l'heure.

CÉLESTINE.

Mais il va revenir sans doute; à quoi bon vous tourmenter comme ça?

LA FOLLE.

Vous le savez cependant, mademoiselle, une fois l'heure passée, il n'y a plus d'espoir. Quand on attend au lendemain, on meurt. Tout le monde sait cela.

ACHILLE, *caché.*

Elle a raison, la folle, il ne faut pas attendre au lendemain.

LA FOLLE, *poussant la porte qu'elle voit remuer.*

Fermez donc cette porte, il ne faut pas exciter la curiosité des domestiques... ces misérables ne demandent pas mieux que de vous dénoncer, et alors, alors on chante la chanson de mort...

CÉLESTINE.

Allons, la voilà partie!

LA FOLLE, *chantant.*

Ah! ça ira, ça ira, ça ira, les...

CÉLESTINE.

Taisez-vous donc, ma mère; si l'on vous entendait...

LA FOLLE, *plus doucement.*

Ah! ça ira, ça ira, ça ira...

CÉLESTINE.

Taisez-vous donc!

LA FOLLE, *dont la voix s'éteint par degrés.*

Ah! ça ira, ça ira, ça ira... je ne me souviens plus. (*Vivement.*) Mais vous, Célestine, vous devez vous rappeler... avant ce jour-là.

CÉLESTINE.

Mais avant quel jour?...

LA FOLLE.

Eh bien, avant... vous ne comprenez pas?... Autrefois... où étions-nous?... mais répondez-moi donc... vous me regardez comme si j'étais folle.

ACHILLE, *caché.*

Elle ne peut guère la regarder autrement.

CÉLESTINE, *à part.*

C'est fini maintenant; elle en a pour toute la nuit. Allons, il faut entrer dans ses idées; je parviendrai peut-être à l'éloigner un moment. (*A sa mère, doucement, en la suivant pendant que celle-ci s'agite.*) Tenez, ma mère, vous devriez aller au-devant de Fabius... vous savez, il arrive toujours par le petit bois; vous l'y trouverez.

LA FOLLE, *marchant toujours dans une vive agitation.*

Non, non, il n'y est pas... il est chez quelque chanteuse de l'Opéra avec des poètes, des musiciens, des philosophes. Et voilà comment la noblesse se perd, en se mêlant à tout ce monde de rien, et Fabius fait comme les autres!...

CÉLESTINE.

Eh bien, il faudrait aller le chercher; il vous obéirait, à vous.

LA FOLLE.

Je vous dis que non; il n'a pas le cœur d'un gentilhomme, il ne porte pas l'épée...(*avec dédain*) ton vicomte de Matta non plus, il ne porte pas l'épée. Petite noblesse, noblesse de robe et de parlement!

CÉLESTINE.

Sans doute, et Fabius est bien coupable.

LA FOLLE, *avec colère.*

Ce sont les parlemens qui sont les plus coupables; ce sont eux qui ont semé l'esprit de révolte dans le peuple; ils perdront la monarchie... et Fabius ne voit que ces gens-là.

CÉLESTINE.

Certainement, ma mère, et il se sera arrêté dans quelque cabaret à boire avec eux.

LA FOLLE.

Tant mieux s'il apporte du vin; dites qu'on le donne au sommelier. (*Il sonne une demie.*) Ah! c'est bien.

Elle va vers la chambre où est Achille.

CÉLESTINE, *voulant l'arrêter.*

Où allez-vous donc par là, ma mère?

LA FOLLE.

Est-ce que vous n'avez pas entendu l'heure?

il faut que je sois au coucher de la reine... (*Elle ouvre la porte et voit Achille.*) Huissier, annoncez-moi, je suis présentée.

ACHILLE.

Plaît-il? que dit-elle?

LA FOLLE.

Je suis présentée, j'ai droit d'être annoncée.

ACHILLE.

Soit! (*Il se range de côté et élève la voix comme pour annoncer.*) Mme la comtesse de Fabius!

LA FOLLE, *se reculant et allant vers sa fille.*

Insolent! comtesse! il m'appelle comtesse!... tout est perdu, vois-tu; on méconnaît les titres... c'est fini, oh! oui, oui, (*elle entraîne sa fille*) il faut fuir, il faut émigrer; viens, viens, viens!

CÉLESTINE.

Mais, ma mère...

LA FOLLE.

Ah! ça ira, ça ira.

Elle sort en chantant.

SCENE II.

ACHILLE, CÉLESTINE.

ACHILLE, *riant.*

Elle est superbe, la mère Fabius.

CÉLESTINE.

Il y a bien long-temps qu'elle n'avoit été si agitée; c'est au point qu'elle ne vous a pas reconnu. (*Elle va regarder par la porte.*) Ah! la voilà qui se promène dans le clos.

ACHILLE, *à part, pendant que Célestine regarde.*

Bien, les momens sont précieux; c'est à moi d'en profiter. Fabius est absent, du moins d'après ce que m'a dit Grand-Louis, que je viens de rencontrer. La folle est partie, nous sommes seuls... la nuit est sombre... on m'aime... Ah! pauvre Fanny, encore cette trahison!

CÉLESTINE, *d'un ton prude.*

Maintenant, monsieur Achille, me direz-vous pourquoi vous êtes venu à une pareille heure... malgré nos conventions, lorsque mon frère peut rentrer d'un instant à l'autre?

ACHILLE.

Ne craignez rien, il ne rentrera pas.

CÉLESTINE.

Ah! et d'où le savez-vous?

ACHILLE.

J'en suis sûr.

CÉLESTINE, *à part.*

Il paraît que M. Achille a pris ses précautions.

ACHILLE, *à part.*

n'a compris, et cherche vainement à se dé-

CÉLESTINE, *à part.*

il ne m'avait pas promis de m'épouser... *nt la scène*) je lui ferais payer cher son nce.

ACHILLE, *la lorgnant.*

petite, elle est toute tremblante.

CÉLESTINE, *à part, le regardant de même.*

A-t-il l'air sûr de lui!

ACHILLE, *à part.*

Quelle charmante maîtresse j'aurai là!

CÉLESTINE, *de même.*

Quelle bonne pâte de mari ça peut faire.

ACHILLE, *amoureusement et minaudant.*

Célestine...

CÉLESTINE, *baissant les yeux.*

Monsieur Achille.

ACHILLE.

Est-ce que je vous fais peur?

CÉLESTINE, *jouant l'embarras.*

Pas précisément... mais je ne sais ce que j'éprouve.

ACHILLE.

Ah! vous éprouvez ce que j'éprouve moi-même: c'est un amour qui a soif de bonheur... un amour qui brûle d'être satisfait.

CÉLESTINE.

Je ne demande pas mieux.

ACHILLE, *avec joie.*

Qu'avez-vous dit, Célestine? vous consentiriez...

CÉLESTINE.

Ça n'est pas difficile. Il n'y a qu'à voir M. le maire et à faire publier les bans.

ACHILLE, *à part, après s'être arrêté.*

Comme ça je comprends; elle s'est entêtée à cette idée... mais je l'en ferai revenir.

CÉLESTINE, *à part.*

Il y aura contrat ou rien, j'en réponds.

ACHILLE, *se rapprochant.*

Chère enfant, je vous l'ai déjà dit, ce mariage ne peut s'accomplir maintenant, j'ai de grands ménagemens à garder.

CÉLESTINE.

C'est trop juste: quand on est comme vous l'héritier d'une noble maison, on doit avoir beaucoup de ménagemens à garder. Mais quand on est une pauvre fille comme moi, on a aussi beaucoup de précautions à prendre.

ACHILLE.

Il faut pourtant être raisonnable, Célestine: mon père n'est pas amoureux, lui, je ne puis lui faire oublier tout de suite la splendeur et l'antiquité de son nom. Il faut l'accoutumer à l'idée d'une telle mésalliance. Mais un jour viendra où, maître de moi-même, je paierai votre amour d'un rang, d'un titre, d'une fortune.

CÉLESTINE.

Eh bien, attendons ce jour-là.

ACHILLE.

Célestine...

CÉLESTINE.

Monsieur Achille.

ACHILLE.

Vous ne voulez pas me comprendre?

CÉLESTINE.

Je fais de mon mieux pour ça.

ACHILLE.

Vous refusez cependant de croire à mes promesses, à mes sermens. Oui, Célestine, je vous le jure, vous serez comtesse de Matta.

CÉLESTINE.

Oh! les hommes! ça jure tout ce qu'on veut.

Mais tenez, je suis sûre que vous n'oseriez pas l'écrire.

ACHILLE.

Écrire quoi?

CÉLESTINE.

Dame! ce que vous jurez si haut.

ACHILLE.

C'est donc une promesse de mariage que vous me demandez?

CÉLESTINE, *minaudant.*

Ce n'est pas moi qui demande quelque chose.

ACHILLE, *à part.*

Elle n'en démordra pas.

CÉLESTINE, *de même.*

Il faudra bien qu'il y vienne.

ACHILLE, *à part.*

Au fait, ça ne peut guère me compromettre, et la pauvre fille ignore que, grâce à nos lois, ce n'est plus un engagement sérieux.

CÉLESTINE, *de même.*

Je sais bien que ce n'est pas valable en justice; mais ce n'est pas en justice que je m'en servirai.

ACHILLE, *câlinant.*

Eh bien, Célestine, si je faisais ce que vous me demandez, que pourrais-je espérer?

CÉLESTINE, *minaudant.*

Ah! monsieur Achille, que me demandez-vous là?

ACHILLE, *lui prenant la taille.*

Répondez-moi... répondez-moi, Célestine.

CÉLESTINE, *se défendant faiblement.*

Est-ce qu'on répond à ces questions-là?

Achille, après l'avoir embrassée, il la regarde, elle se détourne en baissant les yeux.

ACHILLE, *à part.*

Elle est à moi.

CÉLESTINE, *de même.*

Je le tiens.

ACHILLE, *à part, écrivant à droite à la table.*

Ce n'est pas bien ce que je fais là; mais je l'obtiendrai à tout prix.

CÉLESTINE, *à part.*

Il n'aura que ce qu'il mérite, je le lui promets.

ACHILLE, *lui donnant un papier.*

Vous le voyez, j'oublie tout pour vous, Célestine, l'antiquité de ma race, l'orgueil d'une vieille famille... je foule tout aux pieds... Croyez-vous que je vous aime?

CÉLESTINE, *prenant le papier.*

Le moyen d'en douter!

ACHILLE.

Et maintenant, mon ame... maintenant, ma Célestine...

CÉLESTINE *l'écarte de la main et reprend d'un ton sérieux.*

Maintenant, monsieur Achille, écoutez-moi. Je vous aime, monsieur Achille... mais vous ne voudriez pas déshonorer celle à qui vous voulez donner votre nom.

ACHILLE.

Célestine...

CÉLESTINE.

C'est à votre générosité que je m'adresse, Achille. C'est un effort digne de vous, de votre vertu.

ACHILLE.

Célestine, c'est mon amour seul que j'écoute. Célestine, vous serez à moi.

CÉLESTINE.

Grand Dieu! Achille... Ah! ne me réduisez pas au désespoir, ne me forcez pas à vous haïr.

ACHILLE.

Célestine...

CÉLESTINE.

Jamais... jamais...

LA FOLLE, *à la fenêtre.*

Célestine!

CÉLESTINE, *à part.*

Juste: voici ma mère.

SCENE III.

LES MÊMES, LA FOLLE, *paraissant à la croisée.*

ACHILLE.

Au diable la folle!

CÉLESTINE, *allant vers sa mère, à part.*

Il était temps, je n'avais plus qu'à me trouver mal.

LA FOLLE, *lui donnant des papiers.*

Célestine... tiens, vois-tu, j'ai trouvé un trésor.

CÉLESTINE.

Un trésor... ça?

LA FOLLE.

Oui, il était couché par terre... je l'ai fouillé... cache bien ça... vois-tu, nous serons riches alors... attends, attends; je vais voir s'il y est encore.

Elle disparaît.

SCENE IV.

CÉLESTINE, ACHILLE.

CÉLESTINE.

Que veut-elle dire : «Il était par terre, je l'ai fouillé.» Quelque malheureux blessé, peut-être.

ACHILLE.

Ou quelque ivrogne tombé sur le bord du chemin.

CÉLESTINE.

Ces papiers nous diront peut-être ce que c'est.

ACHILLE.

Ah! laissez là ces papiers, et répondez-moi.

CÉLESTINE.

Non... ceci me fait peur... (*à part, passant à la table de droite où est la lampe*) et ça me débarrasse de lui. (*Elle approche de la lumière et lit.*) « Affaire de la marquise d'Esgrigny. »

ACHILLE.

Ah! elle sera à moi. (*Il se penche pour embrasser Célestine, qui lit et s'arrête tout-à-coup.*) Hein! l'écriture de mon père?

CÉLESTINE, *à part et en fermant les papiers.*

L'écriture de son père!... ça peut être bon à garder.

ACHILLE.

Donnez, que je voie.

CÉLESTINE.

L'écriture de votre père... ça! ce n'est pas présumable.

ACHILLE.

C'est cependant bien la sienne.

CÉLESTINE.

Il y a tant d'écritures qui se ressemblent... Je vais serrer ces papiers, et je les rendrai si on vient les réclamer.

ACHILLE, *à part.*

Ce sont ceux que mon père a remis ce matin à Fabius. Je comprends maintenant ; Grand-Louis l'aura impitoyablement grisé, et il cuve sans doute son vin dans quelque coin du jardin. L'occasion est bonne, et je vais savoir enfin le secretde leurs entretiens... Voyons si la folle s'est éloignée.

Il va au fond examiner s'ils sont seuls, pendant ce temps Célestine s'approche de la lampe et lit.

CÉLESTINE, *qui lit, à part.*

Tiens, c'est drôle, est-ce que ce serait par hasard les mémoires du comte de Matta que mon frère s'est chargé de mettre au net? mais si c'est ça... qu'est-ce qu'il me dit donc, M. Achille, avec l'antiquité de sa race et de sa famille?

Elle met les papiers dans le tiroir.

ACHILLE.

Eh bien! Célestine, voulez-vous me permettre de jeter un coup d'œil sur ces papiers?

CÉLESTINE, *avec intention.*

C'est inutile... vous vous êtes trompé; ça ne peut pas être l'écriture de votre père.

ACHILLE.

Pourquoi cela?

CÉLESTINE.

C'est qu'il s'agit de l'histoire d'une certaine marquise.

ACHILLE.

Précisément, quelque femme de l'ancienne cour avec laquelle notre famille a eu des rapports d'amitié.

CÉLESTINE.

Non, ce n'est pas ça du tout.

ACHILLE.

Qu'est-ce donc?

CÉLESTINE.

C'est tout simplement, d'après cet écrit du moins, une grande dame dont le mari était pendant la terreur dans les prisons de Lyon.

ACHILLE.

Dans les prisons de Lyon!... donnez-moi ces papiers.

CÉLESTINE.

Il paraît que cette pauvre femme, voulant obtenir la grâce de son mari, alla chez le représentant du peuple Bénard...

ACHILLE.

Rendez-moi donc ces papiers; vous voyez bien qu'ils appartiennent à mon père.

CÉLESTINE.

Ah! le comte de Matta s'est donc appelé le citoyen Bénard?

ACHILLE, *embarrassé.*

Oui... oui... dans la révolution, quand la vieille noblesse était obligée de cacher ses titres.

CÉLESTINE.

Ou que la nouvelle n'avait pas encore gagné les siens.

ACHILLE.

Que voulez-vous dire?

CÉLESTINE, *après un moment de silence.*

Je veux dire que vous m'avez indignement trompée, monsieur Bénard.

ACHILLE.

Comment, M. Bénard...

CÉLESTINE.

Eh! oui... M. Bénard... et voilà un mois que vous me compromettez en me parlant sans cesse de votre grande famille, qui vous en voudrait d'une mésalliance... c'est indigne!

ACHILLE.

Vous êtes dans l'erreur.

CÉLESTINE.

Comme si Mlle Célestine Fabius ne valait pas bien M. Achille Bénard!

ACHILLE.

Je vous jure, Célestine...

CÉLESTINE, *fièrement.*

Appelez-moi mademoiselle, je vous en prie.

ACHILLE.

Mais vous êtes un enfant, et mon amour...

CÉLESTINE.

Laissez-moi, monsieur! laissez-moi!... Hélas! moi qui l'aimais tant!

ACHILLE.

Célestine...

CÉLESTINE.

Moi qui croyais à tout ce qu'il me disait!

ACHILLE.

Chère Célestine!...

CÉLESTINE.

Moi qui lui aurais confié mon honneur... ma vie!...

ACHILLE.

Ah! j'en suis toujours digne.

CÉLESTINE, *avec fierté.*

Sortez, monsieur, sortez, ou j'appelle ma mère à mon secours... mon frère... le premier venu...

ACHILLE.

Eh bien, faites ce que vous voudrez; je ne sors pas d'ici que je n'aie obtenu mon pardon... dût arriver... votre frère lui-même.

FABIUS, *dehors.*

Célestine... ma mère... ma sœur...

CÉLESTINE.

C'est mon frère. (*A part.*) Ah! je ne veux pas qu'il le trouve ici.

ACHILLE, *de même.*

C'est Fabius; je ne me soucie pas qu'il me voie.

CÉLESTINE.

Vous voyez, monsieur, comme vous me compromettez... mon frère est homme à vous tuer!

ACHILLE.

Oui; je sais qu'il est assez brutal; (*à part.*)

mais ce que je crains surtout, c'est qu'il ne parle au château.

CÉLESTINE.

Il faut donc vous cacher...

ACHILLE.

Mais de quel côté?...

FABIUS, *en dehors.*

Ma mère... Célestine...

CÉLESTINE.

Le voilà qui approche.

ACHILLE.

Mais dites-moi donc où vous voulez que je me cache.

CÉLESTINE.

Eh bien, là, dans ma chambre, il y a une porte qui donne sur le jardin; vous pourrez fuir pendant que je vais l'arrêter.

ACHILLE, *derrière la porte à gauche.*

Fuir! oh! non, ma charmante; ce n'est ni d'un grand cœur, ni d'un cœur amoureux. Tu as mis le loup dans la bergerie; il y restera.

SCENE V.

FABIUS, CÉLESTINE, ACHILLE, *caché pendant toute cette scène.*

FABIUS *entre en chancelant, il est couvert de poussière et paraît blessé au front.*

Un peu d'eau!... Ah! le lâche!...

Il tombe sur une chaise.

CÉLESTINE.

Dans quel état le voilà... il se sera laissé entraîner dans un cabaret... D'où viens-tu, malheureux?

FABIUS.

Donne-moi de l'eau, Célestine... de l'eau...

CÉLESTINE.

Eh bien, il ne lui manquait plus que ça... (*elle lui donne de l'eau*) du sang... il a du sang sur les mains; il sera tombé, il s'est blessé! Ah! si ma mère voyait ça.

ACHILLE, *à part.*

Il paraît que j'avais deviné juste... Grand-Louis l'a grisé...

FABIUS.

L'infâme!... se venger par un assassinat!

CÉLESTINE.

Allons, le voilà qui déraisonne aussi.

FABIUS.

M'attaquer par derrière, quand j'étais sans défense!

CÉLESTINE.

Comment, t'attaquer...

FABIUS.

Oui; j'avais quitté le château à la nuit tombante; comme j'arrivais à l'angle d'un bois, un homme caché derrière un buisson s'est levé, et, avant que j'aie eu le temps de me retourner, il m'a frappé d'un coup terrible sur la tête.

CÉLESTINE.

Tu sortais du château?...

ACHILLE, *à part.*

Diable! Grand-Louis ne m'avait pas parlé de ça.

CÉLESTINE.

Et celui qui t'a frappé, l'as-tu vu?... l'as-tu reconnu?

FABIUS.

Non... car à l'instant même je suis tombé sous la violence du coup.

CÉLESTINE, *essayant de rire.*

En voilà un drôle de conte que tu me fais... Qui veux-tu qui ait intérêt à t'attaquer?... ce n'est pas pour te voler... il n'y a pas de quoi.

FABIUS.

Non, ce n'était pas pour me voler.

CÉLESTINE.

Eh bien, alors...

FABIUS.

Mais pour se venger.

CÉLESTINE.

Pour se venger?... C'était donc quelqu'un à qui tu avais fait du mal?

FABIUS.

J'avais voulu le punir d'un propos qu'il avait tenu contre une personne que tu connais.

CÉLESTINE, *rangeant.*

C'est bien fait; de quoi vas-tu te mêler de la conduite des autres...

FABIUS.

C'est que cette conduite me regarde, et toi aussi.

CÉLESTINE.

Moi?... est-ce que j'ai rien à démêler avec ces gens-là?...

FABIUS, *se levant péniblement.*

J'espère que non, Célestine, et j'espère que Grand-Louis en a menti.

CÉLESTINE, *à part.*

Grand-Louis!... il me semble l'avoir vu rôder autour de la maison. (*Haut.*) Eh bien, qu'est-ce qu'il t'a dit?

FABIUS.

Il m'a dit que tous les jours, pendant mon absence, tu recevais ici quelqu'un.

CÉLESTINE.

Moi?... et qui donc, s'il vous plaît?

FABIUS.

M. Achille de Matta...

CÉLESTINE, *à part.*

Achille! (*Haut et avec aigreur.*) Et tu as souffert ça? Et tu t'es laissé dire ça en face? tu n'es pas un homme!

FABIUS.

Non, ma sœur, je ne l'ai pas souffert; car c'est alors que dans ma fureur j'ai voulu le traîner ici, pour le forcer à te demander pardon.

ACHILLE, *caché.*

Ah! c'était donc là le motif de la querelle?

CÉLESTINE, *feignant de pleurer.*

Me croire capable d'une pareille intrigue...

FABIUS.

Non, je ne t'en ai pas crue capable... ma sœur; la colère m'a emporté, voilà tout.

CÉLESTINE, *sanglotant.*

Mon Dieu! mon Dieu! qu'une pauvre fille est malheureuse d'être exposée à de pareilles calomnies!

FABIUS.

Oh! il ne recommencera pas, je te le jure... Compte sur moi, ma pauvre sœur. (*Il lui tend la main.*) Merci, merci! tu ne sais pas quel bien tu viens de me faire... quel doute affreux tu m'as arraché du cœur; car s'il est vrai que M. Achille trompe Mlle Fanny, je ne t'aurais pas pardonné d'en avoir été la cause.

CÉLESTINE, *vivement.*

Qu'est-ce que tu dis-là?... M. Achille trompe Mlle Fanny, sa cousine?

ACHILLE.

Ça tourne mal!

FABIUS.

Elle l'aime, et elle craint... c'est tout simple.

CÉLESTINE.

Ah! elle l'aime... et lui...

ACHILLE, *caché et se retirant en fermant la porte.*

Diable! voilà l'explication qui approche.

FABIUS, *qui a vu le mouvement de la porte.*

Hein!... qu'est-ce que c'est que ça?

CÉLESTINE.

Eh bien, qu'est-ce qui te prend?

FABIUS.

C'est drôle; il m'a semblé voir remuer la porte de cette chambre.

CÉLESTINE, *à part.*

Ah! il est encore là!

FABIUS.

C'est peut-être ma mère...

CÉLESTINE, *l'arrêtant.*

Ce n'est rien... le vent... (*Élevant la voix.*) Tu dis donc que Mlle Fanny aime M. Achille?

FABIUS, *tristement.*

Oui, elle l'aime... j'en suis sûr. Sans cela, elle ne s'en occuperait pas tant.

CÉLESTINE.

Et lui, l'aime-t-il, sa cousine?

FABIUS.

Il faut bien croire qu'il l'aime aussi, puisqu'il l'épouse.

CÉLESTINE, *vivement.*

Comment, il l'épouse?

FABIUS.

Oh! il y a long-temps que ce mariage est arrêté; et comme il doit avoir lieu avant un mois...

CÉLESTINE.

Avant un mois?...

FABIUS.

C'est pour ça qu'elle m'avait chargé de savoir s'il ne la trompait pas.

CÉLESTINE.

Toi! elle t'avait chargé de ça?

FABIUS.

Oui, moi... mais elle s'est mal adressée.

CÉLESTINE.

Mieux que tu ne crois.

FABIUS.

Moi?... Eh! c'est à peine si je sais ce qui se passe dans la maison.

CÉLESTINE.

Il n'y a pas besoin d'aller plus loin; et tu peux lui dire de ma part que M. Achille est un monstre, et qu'elle n'est pas la seule qu'il ait trompée.

FABIUS, *étonné.*

Ah! et d'où le sais-tu?... Il y a donc des propos dans le pays?

CÉLESTINE, *élevant la voix.*

Je le sais de bonne source; et tout ce que je puis te certifier, c'est qu'il n'épousera pas sa cousine, je t'en réponds.

FABIUS.

Qui l'en empêchera?

CÉLESTINE.

Oh! quelqu'un qu'on ne mène pas si aisément qu'on croit. (*Haut, et en s'approchant de la porte.*) Je ne suis pas un homme, mais je saurai bien me faire rendre justice.

FABIUS, *l'arrêtant.*

Te faire rendre justice?

CÉLESTINE, *à elle-même.*

La langue m'a tourné...

FABIUS, *avec colère.*

Te faire rendre justice, as-tu dit?

CÉLESTINE.

Eh bien, après?

FABIUS, *se calmant.*

Non, ce n'est pas possible... Voyons, ma sœur, voyons... que veux-tu dire?... Je ne te comprends pas... je ne veux pas me fâcher... je ne le veux pas... mais explique-toi.

CÉLESTINE.

Eh bien, c'est tout expliqué.

FABIUS.

Quoi donc?

CÉLESTINE.

Que M. Achille de Matta m'a trompée comme il trompe Mlle Fanny.

FABIUS.

Ah!... ce n'est donc pas Grand-Louis qui a menti?

CÉLESTINE.

C'est selon ce qu'il t'a dit.

FABIUS.

Il est donc vrai que M. Achille de Matta vient ici tous les jours?

CÉLESTINE.

Et quand il y viendrait?...

FABIUS.

Mais tu m'as donc menti impudemment tout-à-l'heure?

CÉLESTINE.

Est-ce que je te demande tes secrets?

FABIUS, *avec un cri de colère.*

Célestine! (*se calmant*) oh! ne me parle pas de ce ton-là... Tu es la maîtresse ici, tu fais ce que tu veux... le peu d'argent que je gagne, tu le dépenses... c'est tout au plus si dans cette maison on me donne un grabat pour dormir et du pain pour ne

pas mourir de faim... tout cela, je le souffre sans me plaindre... mais si tu avais déshonoré ton nom et le mien...

CÉLESTINE.

Et qu'est-ce qui te parle de déshonneur?... mais il me semble qu'une honnête fille a bien le droit de recevoir un jeune homme... qui vient la voir dans l'intention de l'épouser.

FABIUS.

De t'épouser, toi!... et tu l'as cru, le misérable?

CÉLESTINE.

Il a mieux fait que de me le promettre; il me l'a signé!

FABIUS.

Et sur la foi d'un pareil écrit, tu as oublié tes devoirs!

CÉLESTINE.

Pas si sotte... je n'ai rien oublié du tout.

FABIUS.

Tu mens encore... tu mens... O mon Dieu, mon Dieu!..... et Mlle Fanny, elle va croire que je le savais, comme les autres le croient et le disent..... O mon Dieu..... Célestine, oh! dis-moi la vérité cette fois... réponds-moi... Grand-Louis avait-il encore raison quand il disait que tu étais la maîtresse de cet homme?

Bruit.

CÉLESTINE.

Ah! pour ça, Fabius, je te promets...

SCENE VI.

FABIUS, CÉLESTINE, LA FOLLE.

LA FOLLE, *dans la chambre.*

A moi, à moi, Fabius; je le tiens...

CÉLESTINE.

Grand Dieu!...

FABIUS.

Qu'est-ce là?... (*Il ouvre la porte.*) Ma mère!

LA FOLLE, *entrant rapidement.*

Il m'a échappé... il s'est enfui.

FABIUS.

Qui donc, ma mère?

LA FOLLE.

Lui... le bourreau... M. Achille... c'était lui...

FABIUS, *à sa sœur.*

Il était là... à cette heure, au milieu de la nuit... Ah! Célestine!

CÉLESTINE.

Mon frère, je te jure...

FABIUS.

Ne jure pas... n'ajoute pas le blasphème à ton déshonneur!

LA FOLLE.

Son déshonneur... le déshonneur... oh! oui... c'est le déshonneur... même pour échapper à l'échafaud... Viens, viens, ma fille... il faut fuir... j'ai déshonoré le nom de ton père.

FABIUS, *voulant l'arrêter.*

Ma mère...

LA FOLLE, *le regardant au visage.*

Ah! du sang!... du sang!... il est mort!... mort!... ils l'ont tué!... et je suis déshonorée!... Ah! il faut mourir aussi... je veux mourir!...

FABIUS, *voulant l'arrêter.*

Ma mère... ma mère...

LA FOLLE, *reculant avec des cris.*

Ah! du sang... du sang... du sang...

FABIUS, *cherchant à la retenir.*

Ma mère... ma mère...

Ils sortent: Célestine tombe assise sur une chaise.

ACTE TROISIÈME.

Le salon du premier acte.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul.*

Empêchons avant tout que le bruit de cette esclandre n'arrive jusqu'à Fanny. Il y a plus de résolution et de fierté qu'on ne croirait sous cet air de légèreté et d'enfantillage qu'elle montre. Je l'ai jusqu'à présent trouvée soumise à mes ordres; mais il en faut moins que la sotte escapade d'Achille pour faire éclater une révolte ouverte, et je ne suis pas en position de forcer Fanny à un mariage qui doit assurer à mon fils une des plus riches fortunes de la France. Tout en surveillant ma conduite politique, on ne serait pas fâché de trouver dans ma vie privée des raisons plausibles de me tracasser: il est donc nécessaire d'étouffer cette affaire avant qu'elle ait aucun retentissement. J'ai fait partir Achille pour toute cette journée, afin de prévenir une rencontre: je suis donc tranquille de ce côté... Pauvre Fabius! c'est lui qu'il faut que je sacrifie... qu'y faire?... il faut obéir aux circonstances lorsqu'on ne peut leur commander. Le voici! un peu d'adresse, et au besoin de sévérité, et il fera ce que je voudrai; car c'est la timidité et le caractère d'un enfant dans le cœur d'un homme.

SCENE II.

LE COMTE, FABIUS, *à qui un domestique a montré le Comte.*

FABIUS.

Vous m'avez fait demander plusieurs fois, mon-

sieur le comte, veuillez m'excuser si je ne me suis pas rendu plus tôt à vos ordres.

LE COMTE, *assis près de la table à gauche.*

Oui, je sais l'accident qui vous est arrivé. Vous soupçonnez Grand-Louis, m'a-t-on dit, d'être l'auteur de ce guet-apens.

FABIUS.

Il n'en a peut-être été que l'instrument, monsieur le comte; mais ce n'est pas cela qui m'eût empêché de me présenter au château.

LE COMTE.

Quelle crainte vous a donc arrêté?

FABIUS.

Aucune crainte, monsieur le comte; mais, comme je le redoutais hier, ma mère s'est irritée de mon absence... des circonstances que je ne pouvais prévoir ont porté cette exaltation jusqu'à un délire effrayant. Elle s'est échappée de la maison, et j'ai passé toute la nuit à sa recherche.

LE COMTE.

Et vous avez fini par l'atteindre, sans doute?

FABIUS.

Non, monsieur le comte; mais en la suivant pas à pas et quelquefois en faisant obstacle à sa fuite, je suis parvenu à la ramener à peu de distance du château. Ma sœur, qui a beaucoup plus d'empire que moi sur l'esprit de ma mère, est venue prendre ma place, et c'est alors qu'elle m'a dit que depuis ce matin vous m'aviez envoyé chercher plusieurs fois.

LE COMTE, *se levant.*

Et vous vous êtes empressé d'obéir, c'est bien.

FABIUS.

Rien, monsieur le comte, ne me fera oublier le bon accueil que j'ai reçu de vous; et quoi qu'il arrive, la reconnaissance que je vous dois sera la règle de ma conduite.

LE COMTE.

Ce que j'ai fait pour vous ne vaut pas la peine d'en parler. J'avais besoin d'un secrétaire, je vous ai trouvé; en vous payant quatre fois plus que ne vous rapportait votre place d'instituteur dans ce village, je n'ai pas estimé vos services plus qu'ils ne valaient. Donc, si j'accepte votre reconnaissance, ce n'est pas parce qu'elle m'est due, mais parce que je veux la mériter.

FABIUS.

Je vous écoute, monsieur le comte.

LE COMTE.

Par des raisons que je ne puis vous expliquer, vous ne pouvez continuer à remplir ici les fonctions que je vous y avais données.

FABIUS, *avec dignité.*

Par des raisons que je désire que vous ne sachiez jamais, monsieur, j'ai dû renoncer moi-même à ces fonctions.

LE COMTE, *l'examinant.*

Ah!

FABIUS.

Ces raisons...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Je ne vous les demande pas. (*Après un moment de silence et avec un commencement de hauteur.*) Mais puisque nous nous sommes si bien rencontrés dans nos résolutions pour le présent, je désire savoir s'il en est de même de celles qui concernent votre avenir.

FABIUS, *digne, mais soumis.*

Je n'en ai point encore d'arrêtées, monsieur le comte; j'en sais assez pour comprendre que ma présence est impossible dans votre maison, mais j'ignore comment je dois la quitter.

LE COMTE, *avec une intention menaçante.*

Eh bien, je puis vous donner à ce sujet un conseil que je crois aussi bon pour vous que pour moi. Voici donc ce que j'ai arrêté; moi: je possède... vous entendez bien, il ne s'agit point des propriétés de ma pupille, qui doivent passer dans les mains de mon fils... je possède entre Grenoble et Gap une forêt dont la gestion a été confiée à un homme dont je ne soupçonnais encore que l'incapacité, et dont la friponnerie vient de m'être démontrée.

FABIUS.

C'est un malheur qui ne suit que les grandes fortunes.

LE COMTE.

Eh bien, Fabius, c'est cette gestion que je désire vous donner. J'ai besoin d'un honnête homme et d'un homme intelligent, et je n'ai pu mieux choisir.

FABIUS.

Je me sens fier de vos éloges, monsieur le comte, mais je dois vous faire observer...

LE COMTE, *en appuyant.*

J'attacherai des appointemens convenables à cette gestion, à la condition que vous partirez immédiatement.

FABIUS.

Monsieur le comte...

LE COMTE, *insistant.*

Vous aviez quinze cents francs ici, partez, et je porterai ces appointemens à mille écus.

FABIUS.

Monsieur...

LE COMTE, *vivement.*

Je les porterai..:

FABIUS, *avec dignité.*

Vous les porteriez à toute votre fortune, que je n'accepterais pas.

LE COMTE.

Monsieur...

FABIUS.

Ne jouons pas plus long-temps cette comédie, monsieur le comte; vous savez pourquoi je me retire, comme je sais maintenant pourquoi vous me renvoyez.

LE COMTE, *avec hauteur.*

Eh bien, puisque nous nous sommes si bien compris, vous devez sentir que mes offres vont au-delà de ce que vous pouviez espérer.

FABIUS.

Peut-être, si j'étais venu ici pour faire un marché...

LE COMTE.

Il me semble que ce n'est pas le premier qui a eu lieu entre nous.

FABIUS.

C'est vrai, monsieur le comte, le pauvre a vendu son travail au riche, et le riche a payé le travail du pauvre. Vous étiez le maître, et moi le serviteur; mais ici il n'y a plus ni serviteur ni maître, il y a un père qui s'est fait responsable de la conduite de son fils puisqu'il l'a éloigné, il y a un frère qui vient protéger l'honneur de sa sœur, et sur ce terrain nous sommes égaux, monsieur le comte.

LE COMTE, *avec colère.*

Égaux! vous vous trompez, monsieur, il y a encore entre nous toute la distance qui sépare l'honnête homme qui veut paternellement cacher une faute dont il n'est pas coupable, de l'insolent qui veut en faire un scandale pour en profiter.

FABIUS, *avec un cri.*

Et vous aussi!... ah! monsieur... (*Après s'être remis.*) Monsieur le comte, je vous ai trompé... quand je suis venu ici, c'était moins pour me rendre à vos ordres que pour y rencontrer quelqu'un qui n'eût pas osé me parler comme vous venez de le faire, ou à qui j'eusse pu répondre comme je le dois, s'il avait eu cette imprudence. Permettez-moi donc de me retirer.

LE COMTE

Cet adieu est une menace, monsieur.

FABIUS.

Pour vous, non, monsieur, et je désavoue mes paroles, si elles ont pu vous le faire croire.

LE COMTE, *à part, pendant que Fabius le salue pour s'éloigner.*

L'intérêt ni la crainte ne le feront céder; il faut m'adresser ailleurs. (*Doucement et à Fabius en le ramenant.*) Voyons, Fabius, pas d'emportement, j'ai eu tort.

FABIUS.

Ah! monsieur...

LE COMTE.

Oui, mais comprenez ma position, comprenez la vôtre: vous voulez chercher querelle à mon fils; il est homme de cœur et vous répondra... ce sera un duel... oui, Fabius, car vous l'avez dit: devant une question d'honneur, tous les hommes sont égaux : qu'en résultera-t-il? que vous aurez fait une affaire grave de ce qui n'est peut-être qu'une imprudence des deux parts.

FABIUS.

Le croyez-vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

J'ai interrogé mon fils, et il m'a juré que votre sœur était restée digne de vous.

FABIUS.

Je voudrais n'en pas douter.

LE COMTE.

Mais que vous a-t-elle dit, enfin?...L'avez-vous interrogée?...

FABIUS.

Oui... elle a essayé de se défendre.

LE COMTE.

Vous voyez bien! Dans les brusques mouvemens de votre cœur, vous allez toujours au-delà du vrai... Je veux la voir, lui parler, et si elle est innocente, comme je n'en doute pas, la consoler d'une espérance à laquelle elle n'a pas assez réfléchi.

FABIUS.

Vous désirez voir ma sœur?

LE COMTE.

Ne trouvez-vous pas cette démarche convenable de la part d'un père?

FABIUS.

D'un père?... Voyez ma sœur, voyez-la, et Dieu veuille qu'elle soit innocente, comme vous l'espérez.

LE COMTE, *à part.*

Elle le sera. (*Haut.*) Veuillez donc l'avertir que je désire lui parler. Je me rendrai chez vous ce soir, vers dix heures. Mais j'aperçois Fanny, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle doit tout ignorer.

FABIUS.

Monsieur...

LE COMTE.

Je n'ai pas oublié votre noble conduite d'hier: en imposant silence à Grand-Louis...

FABIUS.

J'ai fait ce que je devais; si ce qui est arrivé n'est qu'un malheur... elle du moins n'en aura pas souffert... à ce soir, monsieur.

LE COMTE, *à part.*

D'après ce que m'a dit Grand-Louis... je crois que je m'entendrai mieux avec sa sœur.

FANNY, *au fond.*

Ah! c'est lui, enfin.

FABIUS, *à part.*

Elle vient, sans doute, pour m'interroger, et je ne peux plus, je ne veux plus lui répondre.

LE COMTE, *à part.*

J'ai précisément là les fonds que m'a remis Grand-Louis.

FANNY, *entrant.*

Bonjour, monsieur Fabius.

FABIUS, *saluant et sortant.*

Mademoiselle.

Il sort.

LE COMTE, *à part, en se dirigeant vers son cabinet.*

Allons prendre toutes nos mesures pour qu'ils partent ce soir.

FANNY, *voulant arrêter le Comte.*

Dites-moi, mon oncle.

LE COMTE.

Pardon, mon enfant, j'ai à m'occuper d'une affaire importante.

Il sort par le côté droit.

SCENE III.

FANNY, *seule.*

Qu'ont-ils donc l'un et l'autre? ils me laissent toute seule; c'est un fait exprès. Pour la première fois, depuis deux mois, mon cousin Achille vou-

lait bien passer la journée au château. Précisément, mon oncle lui donne une commission pour Grenoble; ce n'est pas ça qui m'a beaucoup contrariée, parce que j'ai pensé que Fabius pourrait me parler plus librement, et me donner les informations que je lui ai demandées; et maintenant voilà qu'il s'en va en me saluant d'un air triste et glacé... peut-être cela vaut-il mieux. J'ai eu tort de m'adresser à ce jeune homme; il s'est peut-être exagéré le motif de la confiance que je lui accorde. Il en faudrait mille fois moins à Achille pour se croire adoré... et qui sait si Fabius... Allons, est-ce que je suis folle?... lui s'imaginer qu'il peut intéresser quelqu'un? Il est plutôt disposé à se juger comme tout le monde le juge, et je suis sans doute la seule qui ai compris tout ce qu'il y a de noble et de bon sous cette enveloppe grossière. (*Rêvant.*) N'est-ce pas là une chose bien étrange? mon oncle se trouve avoir besoin d'un copiste, il s'adresse à un pauvre maître d'école, et voilà qu'il rencontre un homme d'une instruction profonde et solide; cet homme gauche, mal vêtu, demeure un jour dans ce salon, j'ouvre par ennui ce piano, et voilà qu'aux premières notes, il me critique, me conseille, et s'en empare comme un habile musicien. C'est pourtant vrai; à ce moment, j'ai cru à une ruse, à un déguisement de la part de cet homme; mais la vérité de tout cela s'est bientôt montrée d'elle-même. Un enfant abandonné, élevé dans un hospice entre un vieil oratorien et un pauvre organiste chassés de leurs couvens; deux vieux prêtres qui n'avaient qu'un éleve, et qui lui ont légué toute leur science. Triste héritage sans doute, qui a élevé son cœur sans changer sa position. Hélas! le temps est passé des révolutions et des fortunes rapides comme celle de ma famille, et peut-être eût-il mieux valu pour Fabius rester un pauvre ouvrier... comme il est probable que j'eusse été plus heureuse, si mon père, au lieu de s'enrichir par des spéculations hardies, m'eût laissée dans la classe où il était né... Alors, si j'avais rencontré Fabius, et qu'il m'eût aimée, je l'eusse peut-être aimé aussi... et je ne souffrirais pas comme je souffre.

Elle reste assise et rêve sur un fauteuil à gauche.

SCENE IV.

FANNY, LA FOLLE.

LA FOLLE *entre doucement et furtivement en regardant avec admiration.*

Ah! que j'ai bien fait de m'échapper, que c'est beau ici... c'est comme autrefois...

FANNY, *rêvant.*

Pauvre Fabius!

LA FOLLE, *vivement, allant à elle.*

N'appelez-vous pas Fabius?

FANNY, *épouvantée, se lève.*

Grand Dieu!

LA FOLLE.

Il me poursuivrait encore; il me forcerait à rentrer dans cette affreuse maison.

FANNY, *avec terreur.*

Ah! mon Dieu! quelle est cette femme?

LA FOLLE.

On est bien ici... je suis bien... je suis heureuse.

FANNY, *appelant.*

Georges, Louis.

LA FOLLE.

Oh! n'appelez pas, ne me faites pas chasser, il y a si long-temps que je n'ai été chez moi... Oh! c'est que je suis si heureuse... ne me chassez pas.

FANNY, *l'examinant avec effroi.*

Pauvre femme!

LA FOLLE.

Oh! n'ayez pas peur, je ne suis pas méchante; et vous êtes si jolie... (*Elle la regarde.*) Ah! je vous connais.

FANNY.

Moi?

LA FOLLE.

Oh! oui, c'est bien cela... un jour je l'ai vu... Fabius le cache avec grand soin; (*Fanny se rapproche.*) mais un matin, pendant qu'il dormait, je l'ai vu sur son cœur.

FANNY.

Quoi donc?

LA FOLLE.

Votre portrait, qu'il a fait.

FANNY.

Mon portrait?

LA FOLLE.

Je connais aussi votre frère.

FANNY.

Mon frère?

LA FOLLE, *tout en regardant autour d'elle.*

Oui, oui, votre frère, M. Achille de Matta; il vient souvent nous voir, il aime Célestine, et a promis de l'épouser.

FANNY, *avec fierté.*

La sœur de Fabius?... Êtes-vous sûre de ce que vous me dites, madame?

LA FOLLE.

Vous oubliez qui je suis, mademoiselle... une telle question est une insulte.

FANNY.

En effet, je l'oubliais, une pauvre folle... (*Elle rêve*) et cependant...

LA FOLLE, *avec un cri.*

Ah! le voilà.

FANNY.

Qui donc?

LA FOLLE.

Fabius, lui qui me poursuit toujours. Oh! cachez-moi, cachez-moi; je ne veux pas rentrer dans ce cachot... non, sauvez-moi.

FANNY.

Oh! rassurez-vous; c'est votre fils, il ne vous fera point de mal.

LA FOLLE, *faisant passer Fanny à sa gauche.*

Eh bien! vous qu'il aime, allez lui demander ma grâce.

FANNY.

Oui, oui, j'y vais.

LA FOLLE *la poussant doucement.*

Allez... allez. (*Fanny fait un pas vers Fabius.*) Oh! je les ai bien attrapés, ils ne me trouveront pas.

Elle entre dans l'appartement du côté gauche.

SCENE V.

FANNY, FABIUS.

FABIUS *entrant rapidement.*

Ah! pardon, mademoiselle Fanny, tout-à-l'heure, en rentrant chez moi, j'ai rencontré ma sœur; elle m'a appris que ma mère, en passant devant une des portes du parc, s'y était glissée furtivement. Célestine n'a pas osé l'y suivre; mais je suis venu pour la ramener, et je parcours vainement le parc pour la retrouver.

Fanny lui fait signe de se taire et se retourne pour lui montrer la Folle.

FANNY.

Mais elle était là tout-à-l'heure... elle vous a vu...

FABIUS.

Et elle s'est encore enfuie, sans doute; pourvu que vos domestiques ne l'aperçoivent pas : ils se mettraient à sa poursuite comme ils ont déjà fait une fois, et si vous saviez dans quel effroyable délire la plongent les cris qu'on pousse contre elle.

Pendant ce temps Fanny regarde à toutes les portes, elle arrive enfin à celle de gauche.

FANNY.

Ah! la voilà dans ce salon. Voyez comme elle regarde tout avec curiosité.

FABIUS, *passant à gauche.*

Pauvre mère! je vais m'en approcher doucement.

FANNY, *l'arrêtant.*

Non... voyez, elle prend un livre, elle s'assied, l'aspect de ces lieux semble la rendre heureuse, laissez-la se calmer, se reposer; elle paraît accablée de fatigue... (*Après un silence.*) Et nous pourrons causer un moment ensemble.

FABIUS, *se détournant, à part.*

Ah! il faut m'éloigner... (*Haut.*) Mademoiselle, permettez...

FANNY, *étonnée, et qui a remarqué son trouble.*

Vous êtes donc bien pressé de quitter le château?

FABIUS.

C'est pour ma mère.

FANNY.

Pour votre mère? est-ce bien vrai? Votre embarras, les paroles qu'elle a laissé échapper... Etait-ce aussi pour votre mère que vous êtes sorti tout-à-l'heure sans me parler?

FABIUS, *embarrassé.*

Mademoiselle...

FANNY, *vivement.*

Et vous voulez encore partir! M'auriez-vous donc trompée aussi, vous? et ce que me disait votre mère serait-il vrai?

FABIUS.

Ma mère... vous oubliez que ses paroles...

FANNY.

Sont celles d'une insensée, allez-vous dire. Oui; mais tout me revient à l'esprit maintenant... votre querelle d'hier soir, quelques mots échappés à cet homme, l'emportement avec lequel vous l'avez fait taire, votre soin à m'éviter... lorsque je me suis confiée à vous comme à un ami... oui, c'est vrai, je suis trahie, trompée, et trompée par tout le monde.

FABIUS.

Par tout le monde.

FANNY.

Oui, par vous comme par les autres; car vous ne pouviez ignorer qu'Achille allait tous les jours chez votre sœur, qu'il lui avait promis de l'épouser... vous le saviez, et quand je vous ai interrogé hier...

FABIUS.

Oh! je ne le savais pas alors, je vous le jure.

FANNY.

Mais c'est donc la vérité?

FABIUS, *tristement.*

Oui, mademoiselle, et quoiqu'elle me fasse rougir devant vous, je ne veux pas que vous me croyiez le complice d'une si lâche trahison.

FANNY, *pleurant et d'un ton piqué.*

Mais ce n'est pas une trahison, et il n'y a pas de quoi rougir; mon cousin préfère votre sœur, il a promis de l'épouser... c'est tout simple.

FABIUS.

Oh! ne raillez pas, vous savez bien que cela n'est pas possible.

FANNY, *pleurant.*

Pourquoi?... pourquoi donc?...

FABIUS.

Pourquoi? (*Après un silence.*) Parce que vous pleurez. Ah! tenez, quand j'ai appris cette séduction, je n'ai senti que colère et indignation. Quand je suis venu ici ce matin, c'était pour demander à votre cousin une réparation prompte ou une satisfaction sanglante... Quand votre oncle a voulu m'acheter mon départ et celui de ma sœur, j'ai rejeté ses offres avec horreur; mais maintenant, maintenant que je vous ai vue pleurer, maintenant...

FANNY.

Que comptez-vous faire?

FABIUS.

Tout ce que vous voudrez.

FANNY.

Moi?

FABIUS.

Oui, vous... Voulez-vous que je parte? je partirai... Je partirai avec ma sœur... je l'emmènerai... nous nous en irons tous, puisque enfin c'est nous qui sommes cause du malheur qui vous arrive.

FANNY.

Hélas! vous ne pouviez l'empêcher.

FABIUS.

Oh! je l'aurais pu: plus d'une fois j'ai remarqué que l'absence de votre cousin vous faisait de la peine. J'aurais dû m'informer, apprendre. (*Il contemple Fanny.*) Pouvoir rester près de vous et vous quitter, il fallait donc qu'il en aimât une autre.

FANNY, *tristement.*

Eh bien! s'il en aime une autre, que puis-je espérer?

FABIUS.

Oh! il ne l'aime pas, il ne peut pas l'aimer: c'est une pauvre fille, sans esprit, sans éducation, sans fortune; et vous, vous êtes riche; vous, vous êtes bonne, vous êtes belle; vous, on vous aime rien qu'à vous regarder, rien qu'à vous entendre; vous, on se mettrait à genoux pour vous prier comme une sainte. Oh! c'est vous qu'il aime, c'est vous qu'il doit aimer, je le sens bien, moi.

FANNY.

Fabius, vous êtes noble et bon! C'est vous qui le défendez!

FABIUS.

Ah! oui... il vous aimera, vous lui pardonnerez, vous serez heureuse.

FANNY, *triste et émue.*

Heureuse!... non, Fabius, non... car jamais il ne m'aimera comme j'aimerais, moi... (*avec un soupir*) comme vous m'eussiez peut-être aimée, vous.

FABIUS, *avec exaltation.*

Oh! si j'avais pu vous aimer, moi; mais c'eût été un amour sacré, un amour du ciel, un amour qui eût tenu de la religion. Si j'avais pu vous aimer, moi, pauvre abandonné, que vous n'avez pas repoussé et méprisé comme tout le monde.... Si j'avais pu vous aimer, vous pure et sainte comme les anges de Dieu. Ah! tenez, c'est vrai, j'ai cru que je vous aimais... mais, je le sens bien... ce n'est pas encore comme vous le méritez...

FANNY.

Monsieur Fabius.

FABIUS.

Oh! ayez pitié de moi, pardonnez-moi, pardonnez-moi... ce n'est pas ma faute, j'avais pourtant juré de ne jamais vous le dire.

Il tombe à genoux.

FANNY, *lui tendant la main.*

Ah! Fabius, je ne vous en veux pas.

FABIUS, *se relevant.*

Vous ne m'en voulez pas! merci de votre indulgence. J'en ai besoin; car c'est maintenant que je vais être malheureux.

FANNY.

Malheureux...

FABIUS.

Ah! oui; car tant que j'avais gardé mon secret, j'osais rester près de vous. Ce bonheur qui faisait ma vie, ce bonheur de vous voir, de vous parler, vous me l'accordiez, parce que vous ne saviez pas... que là... dans mon cœur.

FANNY, *avec une douce pitié.*

Mais je le savais...

FABIUS.

Vous le saviez, et vous ne m'avez pas chassé?

FANNY.

Vous me l'avez dit, et vous êtes encore là.

FABIUS.

Ah! mon Dieu, est-ce vrai? ne me rendez pas fou... Fanny.

FANNY.

Fabius.

FABIUS.

Est-ce vrai?

On entend un bruit lointain.

FANNY.

On vient; c'est peut-être mon oncle.

FABIUS.

Ah! maintenant, que lui dire, que faire?

FANNY, *vivement.*

Restez ou partez; mais maintenant, ce que je puis vous dire, c'est que je ne serai jamais la femme de M. Achille de Matta.

FABIUS.

Ah! maintenant je resterai.

On entend de grands cris.

SCENE VI.

FANNY, FABIUS, LE COMTE.

Cris dans le fond.

FANNY.

Mais qu'est-ce là? des cris.

FABIUS, *qui a regardé dans le salon.*

Ma mère, ma mère qui a quitté cet appartement, et que vos domestiques poursuivent, sans doute, pour la chasser.

FANNY.

Courez, courez... elle a disparu du côté de la grande pièce d'eau.

FABIUS.

Ah! mon Dieu! arrêtez, arrêtez!

FANNY, *au fond.*

Ah! la malheureuse.

LE COMTE, *entrant.*

Quel est ce bruit, ces cris?

FANNY, *dans le fond.*

Cette pauvre folle, la mère de Fabius, elle s'est introduite dans le parc, et on la poursuit.

LE COMTE.

Comment se fait-il qu'il ne veille pas mieux sur sa mère?

FANNY.

C'est que peut-être on lui a fait des devoirs plus pressans à remplir.

LE COMTE.

Que veut-elle dire? Fabius l'aurait-il vue?

FANNY.

Le voilà ; il est arrivé à temps.

LE COMTE.

Il était donc ici... ah! malheur à lui s'il a parlé !

FANNY.

Ah ! la voilà, cette pauvre femme! elle vient par ici... oui, elle m'aperçoit, elle semble m'implorer... venez... venez ..

LE COMTE.

Mais n'en finira-t-on pas avec cette folle?

SCENE VII.

FANNY, FABIUS, LA FOLLE, LE COMTE.

LA FOLLE, *entrant en courant, et se cachant derrière le comte.*

Sauvez-moi, sauvez-moi... vous voyez bien qu'ils veulent me tuer aussi.

LE COMTE.

Vous tuer!

FABIUS, *arrivant.*

Monsieur le comte...

LA FOLLE.

Écoutez: ils chantent l'horrible chanson: Ah! ça ira... ça ira...

LE COMTE, *surpris.*

Que veut dire cette femme?

LA FOLLE.

Ils la chantaient quand je suis entrée à Lyon.

LE COMTE, *troublé.*

A Lyon !

LA FOLLE.

Ils la chantaient encore quand j'allai demander la grâce du condamné.

LE COMTE, *épouvanté.*

De quel condamné?

LA FOLLE.

Ils la chantaient toujours, même au pied de la guillotine, quand l'infâme ouvrit cette fenêtre et que je vis... (*Elle regarde le comte et pousse un cri.*) Ah!

Elle tombe évanouie, pendant que sa voix s'éteint dans des cris convulsifs.

LE COMTE.

Quelle est cette femme?

FABIUS.

Ma mère... ma mère qui est folle.

LE COMTE.

Sa mère!... Ah! c'est donc l'enfer qui lui a donné ce visage et cette voix !

ACTE QUATRIEME.

La Chaumière.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, UN DOMESTIQUE.

LE COMTE.

Personne! c'est extraordinaire: comment se fait-il que Fabius soit sorti? Ah! sans doute, il aura voulu me laisser plus de liberté pour mon entrevue avec sa sœur.

LE DOMESTIQUE, *montrant la porte à droite.*

Pardon, monsieur le comte; j'entends parler dans la grande chambre, par ici, au bout de ce corridor.

LE COMTE.

Quelle est cette chambre?

LE DOMESTIQUE.

Celle de la folle.

LE COMTE.

Tu connais cette maison?

LE DOMESTIQUE.

Je suis du village, monsieur le comte; et avant que cette maison fût habitée par M. Fabius, j'y étais venu bien des fois. Voulez-vous que j'aille prévenir?

LE COMTE.

Tout-à-l'heure. (*Le domestique se retire au fond à l'extérieur.*) Quelle misère! quel dénûment! Cela me fait espérer que je réussirai; cette fille ne sera pas assez folle pour refuser la fortune que je lui viens offrir. Qu'ils partent, et que je n'entende plus parler d'eux, surtout de cette femme à qui le hasard a fait éveiller en moi un si horrible souvenir. En vérité, n'est-ce pas une singulière fatalité, que le jour même où je m'occupe dans mes mémoires à me justifier de cette affaire de la marquise d'Esgrigny, une femme se présente, une folle qui me parle de Lyon, d'échafaud! Je l'avoue, cette épouvantable coïncidence a égaré aussi ma raison. Un moment j'ai cru entendre la voix et revoir les traits de l'infortunée dont je voudrais pouvoir oublier le nom. (*Il réfléchit.*) Folie des deux parts :

cette femme, revenue de son évanouissement, a arrêté sur moi des regards indifférens, moi-même, j'ai cherché vainement dans ce visage flétri une trace de cette beauté qui m'a rendu si coupable! (*Silence.*) D'ailleurs la marquise n'avait pas de fils. (*Après un silence.*) N'importe, qu'ils partent: pour mon repos et pour mes projets, il le faut. (*Il appelle.*) Georges...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Tout est prêt?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le comte, la grande carriole d'osier attelée de deux bons chevaux, attend sur la route.

LE COMTE.

Leurs préparatifs de départ ne seront pas longs, d'après ce que je puis voir.

LE DOMESTIQUE.

Je leur donne deux heures pour s'apprêter, et je réponds encore qu'avant le jour nous serons à Grenoble.

LE COMTE.

Je te recommande d'avoir pour eux les plus grands égards.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, monsieur le comte, je réponds de la voiture et des chevaux; mais nous allons entrer dans la montagne, et si la marquise recommence ses courses ?...

LE COMTE.

La marquise! dites-vous?

LE DOMESTIQUE.

Pardon! monsieur le comte, c'est un nom de fantaisie que les enfans donnent à la folle, parce que quelquefois elle prend des airs de grande dame!

LE COMTE.

C'est bien! Va prévenir Mlle Célestine que je l'attends. (*Georges sort; le comte seul.*) En vérité je me laisse aller à des craintes puériles; mais une fois qu'on est sous l'empire d'une préoccupation, on voit tout à travers une même idée, et on prête aux moindres choses un sens qui n'existe pas. Dix fois j'ai entendu mes gens appeler cette femme la marquise; et voilà qu'aujourd'hui ce nom me trouble et m'étonne. Allons, chassons ces pensées, occupons-nous de ce qui m'a amené ici. Je prévois des scènes de désespoir, des cris, des larmes; mais je suis peu sensible à toutes ces comédies, et il faudra bien que tout cela se calme. (*Georges reparaît.*) Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

Mlle Célestine fait bien ses excuses à monsieur le comte; mais elle va venir tout de suite: c'est sa mère qui la retient, parce qu'elle demande quelque chose que Mlle Célestine ne veut pas lui donner.

LE COMTE.

Nous n'avons cependant pas de temps à perdre.

LE DOMESTIQUE.

Ça peut pourtant être long... c'est que la folle est obstinée en diable quand elle veut quelque chose; je la connais.

LE COMTE.

Tu la connais?

LE DOMESTIQUE.

Tiens! depuis vingt ans qu'elle est dans le pays.

LE COMTE.

Depuis vingt ans?

LE DOMESTIQUE.

Mais dam, ça doit être quelque chose comme ça; nous sommes en 1816, et c'était pendant la terreur...

LE COMTE.

Pendant la terreur!

LE DOMESTIQUE.

J'étais encore bien petiot; mais je me rappelle de ça comme si j'y étais... Pardieu, c'est mon oncle Thomas qui, en allant aux champs, trouva la pauvre femme évanouie dans un fossé avec un enfant dans ses bras.

LE COMTE.

Et d'où venait-elle?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y avait qu'elle qui pouvait le dire, et quand on l'eut fait revenir... bernique, rien: elle n'avait pas même idée de son nom: on voulait la renvoyer de la commune; car enfin chacun a assez de ses pauvres; mais un ex-religieux, qui s'était retiré dans le pays, se chargea d'elle, de sa fille, et par suite de son fils.

LE COMTE, *le congédiant de geste.*

Bien! bien! (*A part.*) J'oublie toujours que la marquise n'avait pas de fils.

LE DOMESTIQUE, *à part.*

Je ne dis pas à M. le comte que l'autre n'était pas encore né, et que ce n'est peut-être pas pour rien que le moine défroqué l'éleva comme s'il lui appartenait.

LE COMTE.

Enfin, il me semble qu'on vient.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE DOMESTIQUE, *un moment,* CÉLESTINE.

CÉLESTINE, *à part en entrant.*

Ma foi, mon frère en dira ce qu'il voudra; mais ma mère a absolument voulu ces papiers, et je ne m'en serais jamais débarrassée si je ne les lui avais pas donnés.

LE COMTE, *au domestique.*

C'est là mademoiselle Célestine ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE.

Laissez-nous, et attendez-moi où je vous ai dit.

SCENE III.

LE COMTE, CÉLESTINE.

Un moment de silence où ils s'observent et se saluent.

LE COMTE, *à part.*

Je crois que j'aurai bon marché de cette grisette.

CÉLESTINE, *à part.*

Il n'a pas l'air si aisé que son nigaud de fils... C'est égal, monsieur Bénard, je vous mènerai par un petit chemin où il n'y a pas de pierres.

Un moment de silence où ils se rapprochent.

LE COMTE, *avec une politesse affectée.*

Mademoiselle, votre frère vous a dit sans doute que je désirais vous voir?

CÉLESTINE, *d'un ton très-prude.*

Oui, monsieur, et me voilà.

LE COMTE.

Il vous a appris, je le suppose, le motif de ma visite.

CÉLESTINE.

Oui, monsieur; mais, je l'avoue, je ne l'ai pas bien compris.

LE COMTE.

Il ne vous a donc pas dit quelles étaient mes intentions?

CÉLESTINE.

Mon frère, monsieur, est un bon garçon, à qui on peut tout dire sans qu'il voie la portée de ce qu'on lui propose. C'est pour cela que j'ai voulu entendre ces intentions de votre propre bouche.

LE COMTE.

Puisque vous les connaissez, vous devriez m'épargner l'embarras que j'éprouve à vous les répéter ainsi à vous-même.

CÉLESTINE.

De l'embarras... On n'en éprouve qu'à dire des choses honteuses.

LE COMTE, *piqué.*

Vous avez raison, mademoiselle, surtout quand elles le sont pour les personnes à qui l'on parle.

CÉLESTINE.

Vos intentions le sont donc pour moi, monsieur?... Et j'avais raison quand je disais à mon frère que vous n'oseriez pas me les adresser en face.

LE COMTE, *avec colère.*

Que je n'oserais pas vous les adresser!... Mais vous osez bien me parler de ce ton, vous qui avez porté le désordre dans ma famille!

CÉLESTINE.

J'ai porté le désordre dans votre famille!... Je ne vous comprends pas.

LE COMTE.

Vous avez compromis mon fils, et peut-être vous devrai-je la rupture d'un mariage arrêté depuis long-temps.

CÉLESTINE.

Je vous comprends encore moins.

LE COMTE.

Ne l'avez-vous pas attiré chez vous?... N'avez-vous pas excité en lui une passion ridicule?

CÉLESTINE.

Je ne vous comprends plus du tout.

LE COMTE, *avec dédain.*

Ce n'est pourtant pas l'intelligence qui vous manque, ce me semble.

CÉLESTINE.

En tout cas, la singularité de vos accusations la met en défaut. Vous m'accusez d'avoir attiré votre fils chez moi; veuillez me dire par quels moyens j'y serais arrivée, si M. Achille ne s'était présenté de lui-même dans cette maison.

LE COMTE.

Mademoiselle...

CÉLESTINE.

Vous dites que j'ai excité en lui un amour ridicule... Il peut y avoir du ridicule à m'aimer; mais vous trouverez bien naturel que je ne sois pas de cet avis.

LE COMTE.

Mademoiselle...

CÉLESTINE.

J'ai rompu, dites-vous, un mariage arrêté depuis long-temps; de qui pouvais-je le savoir, si ce n'est de votre fils?... Et probablement ces projets n'étaient pas aussi arrêtés dans son esprit que dans le vôtre, car il ne m'en a jamais rien dit.

LE COMTE, *à part.*

Mais cette femme discute comme un avocat.

CÉLESTINE.

Quant à moi, je ne pouvais lui supposer de pareils engagemens, lorsqu'il me parlait sans cesse de mariage.

LE COMTE.

De mariage?... C'est impossible.

CÉLESTINE, *fièrement.*

Si vous doutiez de ce que je dis, les lettres qu'il m'a écrites vous en fourniraient la preuve.

LE COMTE.

Quand je dis que c'est impossible, je ne parle pas de ce que monsieur mon fils a pu promettre; mais de la réalisation de ces promesses.

CÉLESTINE.

J'aime à croire que monsieur votre fils ne pensera pas comme vous.

LE COMTE.

Vous comprenez que ce n'est pas son opinion qui me guidera dans cette affaire.

CÉLESTINE.

Il est possible qu'il se dispense de suivre la vôtre.

LE COMTE.

L'autorité d'un père est toute-puissante en pareil cas.

CÉLESTINE.

Monsieur le comte oublie que son fils est d'un âge où il est facile de s'en affranchir.

LE COMTE, *à part.*

Mais c'est un procureur, que cette petite fille-

là!... (*Haut.*) Mais enfin, mademoiselle, quelles sont vos prétentions?

CÉLESTINE, *à part.*

Voilà le moment difficile... (*Haut.*) Je n'ai pas de prétentions, monsieur... j'ai des droits, et c'est à vous que je m'adresse pour les reconnaître.

LE COMTE.

Des droits!... Mais, mademoiselle, permettez-moi de vous dire qu'un pareil mot ne saurait convenir à votre position.

CÉLESTINE.

Je sais, monsieur, que la pauvreté n'en a aucun.

LE COMTE, *hésitant.*

Ce n'est pas cela... Je comprendrais qu'une femme indignement séduite pût parler de ses droits; mais si j'en crois les sermens de mon fils, votre innocence est à l'abri de tout soupçon.

CÉLESTINE.

Prétendriez-vous vous en armer contre moi?

LE COMTE.

Non, sans doute; mais en toutes choses, la réparation se mesure à l'offense.

CÉLESTINE, *à part.*

Ah! c'est comme ça!

LE COMTE.

Et pour vous donner des droits, comme vous dites... il faudrait...

CÉLESTINE.

Il faudrait...

LE COMTE, *hésitant.*

Vous me comprenez?

CÉLESTINE, *feignant de pleurer.*

Je comprends que votre fils n'a pas osé tout vous dire.

LE COMTE.

Comment... mon fils...

CÉLESTINE, *avec un trouble exagéré.*

A voulu me laisser la honte de cet aveu.

LE COMTE, *avec une vive surprise.*

Quoi! mademoiselle...

CÉLESTINE, *avec des larmes, et se posant à genoux.*

Il vous a trompé comme moi.

LE COMTE, *à part.*

L'imbécile!... (*Haut, en la relevant.*) Relevez-vous, mademoiselle; je ne savais pas.... je croyais... (*A part.*) Ah! c'est maintenant surtout qu'il faut qu'elle parte.

CÉLESTINE, *à part.*

Ma foi! qui ne risque rien n'a rien... (*Haut, en sanglotant.*) Voilà, monsieur, cette promesse de réparation qu'il m'avait faite, monsieur votre fils... Qu'il soit libre... je saurai souffrir.

LE COMTE.

C'est ce que je ne veux pas... c'est ce qui ne doit pas être.

CÉLESTINE, *allant à la table.*

Je fuirai ces lieux, je ne le reverrai plus.

LE COMTE.

Sans doute, et l'absence seule pourra vous consoler... Mais, en pareil cas, la décision la plus prompte est la meilleure... Une voiture vous attend... Voici un portefeuille qui renferme pour quinze mille francs de valeurs.

Il le pose sur la table.

CÉLESTINE.

Soit, monsieur, je partirai seule; car obliger mon frère à quitter ce pays, ce serait ruiner son existence.

LE COMTE.

Votre frère doit vous suivre pour vous protéger, vous et votre malheureuse mère; et un bon de dix mille francs que je vais ajouter à cette somme... (*Il s'assied et écrit.*) Mais vous vous chargerez de décider votre frère à l'instant; car tout est prêt.

Il se lève en tenant le billet et le portefeuille.

CÉLESTINE.

Nous partirons tous?

SCENE IV.

CELESTINE, FABIUS, LE COMTE.

FABIUS, *entrant.*

Nous resterons, monsieur le comte.

LE COMTE, *à part.*

Fabius!

CÉLESTINE, *à part.*

Mon frère!... il va tout gâter.

FABIUS.

Déchirez ce billet, monsieur; reprenez ce portefeuille... vous n'avez point estimé assez haut l'honneur de ma sœur.

CÉLESTINE.

Mais, mon frère...

FABIUS.

Silence!... J'ai voulu tout savoir, et j'ai tout entendu.

CÉLESTINE, *à part.*

Je suis prise!

LE COMTE.

Ah! vous écoutiez, monsieur?

FABIUS.

C'est à quoi l'on est réduit quand on doute de l'honneur de ceux à qui l'on parle.

LE COMTE.

Ce langage...

FABIUS.

Il y a une heure que je vous aurais dit qu'il ne s'adressait pas à vous.

LE COMTE.

Et maintenant, monsieur?

FABIUS.

Maintenant que je vous ai vu marchander notre départ, après l'aveu que vous a fait cette malheureuse, je vous dis qu'il n'y a pas d'honneur à acheter ce qu'il y a déshonneur à vendre.

LE COMTE.

Monsieur!...

CÉLESTINE.

Mon frère...

LE COMTE.

Donc, vous restez?

FABIUS.

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE.

Sans doute pour demander à mon fils une réparation qu'il ne peut vous donner?

FABIUS.

En pareil cas, un homme en a toujours deux à offrir : son nom, ou son sang.

LE COMTE.

Son nom... Vous savez que je l'ai engagé.

FABIUS.

Je puis vous apprendre qu'il est libre.

LE COMTE.

Son sang!...

FABIUS.

C'est peut-être le mien qui sera versé.

LE COMTE.

C'est donc une guerre ouverte que vous me déclarez?

FABIUS.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Vous voulez que nous soyons ennemis? soit... Mais pour un homme qui met tant de franchise dans ses menaces, j'espère que vous mettrez un peu de probité dans votre conduite.

FABIUS.

C'est la vertu des pauvres, monsieur le comte.

LE COMTE.

Je vous ai confié des papiers d'une grande importance pour moi... et j'espère...

FABIUS.

Ils vont vous être restitués à l'instant même... Célestine, où sont ces papiers?

CÉLESTINE.

Ma mère s'en est emparée, et malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu les lui arracher.

LE COMTE, *avec colère.*

Votre mère!... Vous voyez, monsieur... ces papiers ne devaient pas sortir de vos mains; vous me l'aviez promis, et ils sont maintenant dans celles...

FABIUS.

D'une insensée qui les a pris comme un jouet, et qui n'y peut rien comprendre... Je vais les aller chercher.

Il sort par la droite.

SCENE V.

LE COMTE, CÉLESTINE.

LE COMTE, *suivant Fabius de l'œil.*

Ah! monsieur Fabius, vous me paierez cher ce que vous venez de me dire!. . Il y a des hospices pour les femmes folles et les filles perdues, et sous tous les gouvernemens ils s'ouvrent à prix d'or...

CÉLESTINE, *à part.*

Je ne crois pas Achille un héros, et si la peur le menait jusqu'au mariage, j'aimerais autant ça.

SCENE VI.

CÉLESTINE, FABIUS, LA FOLLE, LE COMTE.

LA FOLLE, *entrant, des papiers à la main.*

Où est-il? où est-il?

FABIUS, *la suivant.*

Ma mère, ma mère, rendez-moi ces papiers... ils ne m'appartenaient pas; ils sont à monsieur.

LA FOLLE.

Ces papiers sont à vous, monsieur?... Eh bien, n'y croyez pas... tout ce qu'ils disent est faux.

LE COMTE.

Mais, madame...

LA FOLLE.

La marquise d'Esgrigny trouva, disent-ils, appui et pitié auprès du bourreau de Lyon.

LE COMTE.

Madame...

LA FOLLE.

C'est un mensonge.

FABIUS.

Ma mère...

LA FOLLE.

Un mensonge infâme, monsieur!

LE COMTE.

Rendez-moi ces papiers.

LA FOLLE.

Ces papiers?... (*Elle fait un geste pour les déchirer.*) Voilà ce qu'ils valent... (*Elle s'arrête.*) Non... Qui a écrit cela?

FABIUS.

C'est monsieur le comte.

LA FOLLE.

Eh bien! monsieur, ils vous ont menti... C'est la vérité que vous vouliez révéler... je vais vous la dire... Écrivez... écrivez.

LE COMTE.

Finissons!... Et que m'importent les propos de cette folle?

LA FOLLE.

Folle! oh! je l'ai été, quand j'ai cru à la pitié de l'infâme Bénard!

CÉLESTINE.

Bénard!

FABIUS.

Bénard!... Que dit-elle?

LE COMTE, *à part.*

Ne me serais-je pas trompé?

LA FOLLE.

Ah! ce fut affreux!... Henri, mon noble Henri!

LE COMTE.

Henri!... c'était son nom?

LA FOLLE.

Mon Henri, que j'aimais comme Dieu!... Je voulais te sauver... pour moi, pour ma Louise, notre unique enfant, le seul gage de notre amour!

LE COMTE, *regardant Fabius.*

Le seul?...

LA FOLLE.

Écoutez!... On m'avait dit qu'un de ces hommes qui tuaient au nom de la loi faisait commerce de la vie des prisonniers, et que je pourrais lui racheter la vie de mon mari...

CÉLESTINE.

De votre mari?

LA FOLLE.

Oui... Est-ce que je ne suis pas la marquise d'Esgrigny?... Qui en doute ici?

CÉLESTINE, *stupéfaite.*

La marquise d'Esgrigny... vous?

FABIUS, *de même.*

La marquise d'Esgrigny!

LE COMTE, *vivement.*

Ne voyez-vous pas que la lecture de ces papiers lui a tourné la tête?

FABIUS, *avec violence.*

Oh! laissez-la parler, monsieur, et priez Dieu de n'avoir pas à me rendre compte d'un crime de plus.

LE COMTE.

Elle ment!... elle ment!

LA FOLLE.

Je mens, dites-vous, je mens!... C'est qu'en effet, ce n'est pas croyable... On m'avait enseigné la demeure de cet homme qui trafiquait à prix d'or des victimes, au détriment du bourreau.

LE COMTE.

Calomnie!

LA FOLLE.

C'est vrai; on mentait... Je lui offris de l'or, à cet homme... j'en avais pris tout ce que j'en pouvais porter... je jetai tout à ses pieds... L'infâme ne regardait que moi... Ce ne sont pas tes richesses que je veux, me disait-il, c'est toi, toi...

LE COMTE.

Elle est folle! vous dis-je.

LA FOLLE.

Folle... Oui, je vous l'ai dit, je le suis devenue ce jour-là... car, savez-vous ce qu'il fit, le bourreau?... Il demeurait sur la place où était dressé l'échafaud; il ouvrit une fenêtre, et m'y traîna, pour me montrer le sort qui attendait mon noble Henri... A la première tête qui tomba, je dis non... A la seconde, je ne pus répondre... A la troisième, c'est vrai, je devins folle... je dis oui.

CÉLESTINE et FABIUS, *avec horreur.*

Ah!

LE COMTE.

Ce n'est pas vrai... je le jure.

LA FOLLE.

C'est vrai, je le sais bièn, moi, monsieur.

FABIUS, *en menaçant.*

Et le marquis ne fut pas sauvé, cependant?

LE COMTE.

Je l'ai voulu... je l'ai voulu.

LA FOLLE.

Non, non, vous l'avez tué, et si bien tué, que lorsque j'ai couru vers l'échafaud, son sang est tombé sur ma tête et sur celle de mon enfant... (*elle semble chercher dans son souvenir*) mon enfant, Louise, ma fille... Louise... (*Elle parcourt la scène et tout-à-coup regarde le comte, pousse un cri, court à lui, le saisit au collet et s'écrie.*) Bourreau, qu'as-tu fait de ma fille? qu'as-tu fait de ma fille?

FABIUS, *avec menace.*

Ah! monsieur le comte, vous êtes en mon pouvoir, et l'échafaud n'est plus à vos ordres.

LE COMTE.

Fabius, prenez garde! prenez garde!

LA FOLLE, *parcourant la scène.*

Louise... Louise, ma fille!

CÉLESTINE.

Ma mère! c'est moi, je suis votre fille, et c'est en fuyant cet affreux spectacle que vous êtes venue errante et folle jusqu'en ce pays... c'est là que nous fûmes recueillis par la pitié des passans.

FABIUS.

Oui, ma mère.

LA FOLLE.

Ma fille... oui, ma fille, c'est toi. (*Elle tombe assise sur un siége en embrassant Célestine. Fabius est à genoux à côté d'elle, et lui embrasse les mains; la Folle relève la tête et le regarde longtemps.*) Et lui! lui!

FABIUS.

Ma mère, je suis votre fils.

LA FOLLE, *se reculant.*

Mais je n'avais pas de fils, moi!

FABIUS.

Ma mère...

LA FOLLE, *se levant.*

Mais je ne vous connais pas, monsieur

FABIUS.

Ma mère...

LA FOLLE, *lentement.*

Sa mère... moi... Mon fils, lui... mon fils!

CÉLESTINE.

Ne le reconnaissez-vous pas?

LA FOLLE, *qui cherche ses idées, et qui aperçoit le comte.*

Ah! vous devez le reconnaître, vous.

LE COMTE.

Qu'il soit donc entre nous un gage de pardon et d'oubli.

FABIUS, *qui s'est relevé et qui menace le comte.*

Ah! il n'y a ici pour vous ni oubli ni pardon... il n'y a que vengeance sanglante.

LA FOLLE, *avec un rire terrible.*

Ah! c'est bien là son fils! il menace son père... et il veut l'assassiner.

FABIUS.

Lui! mon père! Ah! mon Dieu!

Il tombe comme frappé de mort.

ACTE CINQUIEME.

La Chaumière.

SCENE PREMIERE.

FABIUS, *seul.*

Ils m'ont tous quitté. Déjà plusieurs messages ont été échangés entre le château et la chaumière, sans qu'un mot soit venu pour moi, ni de ce château où demeure celui qui est mon père, sans qu'une parole m'ait été apportée de cette chambre où s'est enfermée ma mère, et dont elle m'a fait interdire l'entrée. Et cependant le comte de Matta a écrit à la marquise d'Esgrigny, et celle-ci lui a répondu. Ils arrangent sans doute le pardon du passé. C'est cela; ma sœur, la fille du marquis d'Esgrigny, épousera mon frère, le fils du comte de Matta, et tout sera oublié, tout, même moi, à qui n'appartient aucun de ces deux noms, qui sont ceux de mon père et de ma mère... même moi, qui ne veux pas rester entre eux comme un souvenir vivant de honte. Ah! oui, pour que tout soit oublié, je suis de trop ici, leur abandon me le dit assez. Soit, mon Dieu; qu'ils ne m'y retrouvent pas! Je partirai, je partirai sans revoir mon père que j'ai menacé, et sur qui j'ai levé la main; sans revoir ma mère, qui m'a maudit. Voici le jour qui vient, il est temps. (*Il prend son bâton.*) Mon Dieu, je vais aller devant moi à l'aventure, sans famille, sans nom, sans amitiés: secourez-moi dans cette route pénible que je vais parcourir, et faites que je l'achève sans avoir légué à personne ni un malheur ni un remords. Allons! encore quelques heures, et il ne restera de moi dans ces lieux que le souvenir d'un malheureux qui aurait mieux fait de ne pas être. Encore quelques jours, et ce souvenir ne sera peut-être plus dans le cœur de personne, pas même dans le sien. Vous m'oublierez aussi, Fanny, comme un insensé dont vous avez eu pitié. Elle! du moins, si je pouvais la revoir... Oh! non, je ne le veux pas... peut-être sait-elle déjà la vérité, et peut-être elle se détournerait de moi avec horreur. Oh! je ne veux pas de ce dernier désespoir. Oh! pardonnez-moi, mon Dieu, d'espérer que quelqu'un dans ce monde ne me maudira pas! Ah! si je n'emportais pas cette foi dans mon ame pour me soutenir dans cette voie de douleur où je vais marcher seul, je sens que je tomberais sans force sur le seuil de cette porte sans pouvoir le franchir. (*Il prend son paquet.*) Adieu, vous que j'ai appelées ma sœur et ma mère, et qui rougissez maintenant de ce nom; adieu, ma pauvre maison, où je me suis trouvé malheureux, insensé que j'étais. Adieu, adieu.

Il va lentement vers le fond.

SCENE II.

FABIUS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. le marquis d'Esgrigny?

FABIUS.

Qui êtes-vous? que demandez-vous?

Il pose son paquet.

LE DOMESTIQUE.

C'est moi qui ai apporté cette nuit à M[me] la marquise la lettre de M. le comte.

FABIUS.

Et c'est moi que vous demandez?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le marquis.

FABIUS, *à part.*

Monsieur le marquis! Il est si simple qu'un fils porte le nom de sa mère, qu'en me donnant ce titre il croit remplir son devoir. Ah! cela m'avertit encore qu'il est temps de m'éloigner. (*Haut.*) Que me voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le vicomte demande à monsieur le marquis s'il voudrait bien le recevoir.

FABIUS, *à part.*

Mon frère! Ah! il a pensé à moi, lui... et peut-être vient-il me consoler. (*Haut.*) Où est-il?

LE DOMESTIQUE.

A deux pas.

FABIUS.

J'y vais.

LE DOMESTIQUE.

C'est inutile: le voici.

SCENE III.

ACHILLE, FABIUS.

ACHILLE, *au domestique.*

Sortez.

FABIUS, *prêt à lui tendre les bras.*

Mon...

ACHILLE.

Monsieur le marquis, je croyais que vous refusiez de me recevoir.

FABIUS, *à part.*

Lui aussi... Ah! mon père n'a pas voulu avoir à rougir devant ses deux fils.

ACHILLE.

Monsieur, mon père ignore l'explication que je viens vous demander, j'aime à croire que vous trouverez également juste de la cacher à votre mère.

FABIUS.

Je ferai ce qu'il vous plaira.

ACHILLE.

Hier, monsieur le marquis, mon père me supposait envers Mlle d'Esgrigny des torts que je n'avais pas. Cependant, du moment que j'ai pu croire que sa réputation aurait à souffrir de mes assiduités, j'ai consenti à réparer ce tort involontaire.

FABIUS.

C'est d'un homme d'honneur... et je vous en remercie.

ACHILLE.

Mon père a demandé pour moi la main de Mlle d'Esgrigny.

FABIUS, *à part.*

Ah! je ne m'étais pas trompé.

ACHILLE.

Voici la réponse de Mme la marquise; lisez.

FABIUS, *lisant.*

« Jamais la fille du noble marquis d'Esgrigny » n'entrera dans la famille de l'assassin de son » père; jamais elle ne portera un nom que je » veux vouer au mépris et à l'exécration publi- » que. » Ah! mon Dieu!...

ACHILLE, *qui était au fond, descend la scène.*

Monsieur le marquis, une mère n'écrit pas une pareille menace sans que le fils sur qui repose l'avenir de son nom ne se soit associé à ses projets.

FABIUS.

Ah! je vous jure que je l'ignorais.

ACHILLE.

Vous l'ignoriez, je veux le croire; mais maintenant que vous le savez, daignez me répondre : que feriez-vous à ma place ?

FABIUS.

A votre place, monsieur? à votre place... je voudrais à tout prix imposer silence à ces affreux ressentimens; à votre place, monsieur, je me dévouerais à sauver l'honneur de mon père, l'honneur du nom que je dois porter.

ACHILLE.

J'étais sûr que vous me comprendriez; et je n'ai pas besoin de vous demander ce que vous feriez pour cela.

FABIUS.

Pour cela, monsieur, je ne sacrifierais pas seulement ma vie; j'humilierais mon orgueil; j'oublierais une menace échappée à un premier transport de douleur, et j'irais implorer cette mère irritée, et je lui demanderais à genoux de ne pas flétrir le nom que je viens offrir à sa fille.

ACHILLE.

Sans doute, monsieur, si la marquise d'Esgrigny et sa fille étaient seules en ce monde, je ferais ce que vous dites, car rien ne doit coûter à un fils pour sauver l'honneur de son père !

FABIUS.

Ah! vous sentez cela, monsieur, n'est-ce pas ?

ACHILLE.

Mais ce qui eût été convenable en face de deux femmes abandonnées deviendrait une lâcheté quand il y a un homme qui les protége.

FABIUS.

Que voulez-vous dire?

ACHILLE.

Qu'après le refus de votre mère, ce n'est plus une affaire entre elle et mon père, mais une affaire entre nous.

FABIUS.

Une affaire entre nous ?

ACHILLE.

Elle aura un autre motif que celui de l'explication que vous êtes venu me demander hier en mon absence; voilà tout.

FABIUS, *avec force.*

Mais savez-vous que c'est un duel que j'allais vous proposer ?

ACHILLE.

C'est pour cela qu'il vous sera facile de l'accepter.

FABIUS.

L'accepter... moi! de vous? c'est impossible.

ACHILLE.

Mais vous le demandiez hier.

FABIUS.

Et je le repousse aujourd'hui.

ACHILLE, *avec dédain.*

La provocation de M. Fabius s'accorde mal avec les refus de M. le marquis d'Esgrigny.

FABIUS, *solennellement.*

Vous vous trompez, monsieur; c'est un devoir sacré qui m'a dicté l'un et l'autre.

ACHILLE.

Comme il vous plaira. Ainsi donc vous refusez ?

FABIUS.

Je refuse.

ACHILLE.

Soit; mais vous trouverez bon alors que j'exige de vous une garantie qui mette l'honneur de mon père à l'abri de toutes les accusations.

FABIUS.

Ah! que l'honneur de votre père soit sauvé, c'est mon plus ardent désir!

ACHILLE.

Le moyen est facile : écrivez un désaveu anticipé et formel de tout ce que peut dire votre mère.

FABIUS.

Moi?

ACHILLE.

Écrivez que ce sont les imputations d'une folle, et que vous êtes satisfait des explications qui vous ont été données par le comte de Matta.

FABIUS.

Vous me demandez de déshonorer ma mère, monsieur; vous me demandez de l'accuser de mensonge? *Avec éclat.* Ah! prenez garde de me faire oublier qui vous êtes.

ACHILLE.

Mais je vous demande de vous en souvenir; je suis le fils du comte de Matta, je suis le fils du citoyen Bénard.

FABIUS, *à part.*

O mon père!...

ACHILLE.

Le fils du citoyen Bénard, entendez-vous, marquis d'Esgrigny?

FABIUS.

Ne m'appelez pas ainsi, monsieur.

ACHILLE.

Ah! vous faites bien de ne pas répondre à ce nom; car vous le déshonorez.

FABIUS, *à part, avec désespoir.*

Mon Dieu! mon Dieu!... venez à mon aide; arrachez-moi à ses injures.

ACHILLE.

Mieux eût valu qu'il se fût éteint sur l'échafaud que d'être transmis à un lâche.

FABIUS, *avec un cri de fureur, et arrêtant Achille qui va pour sortir.*

A un lâche!...(*Après une pause.*) Monsieur, vous direz à votre père que vous m'avez appelé un lâche, et que je ne vous ai pas tué.

ACHILLE.

Allons donc...

FABIUS.

Vous le lui direz, monsieur; et si le citoyen Bénard, si le comte de Matta, si votre père ne vous dit pas : Va lui tendre la main et lui demander pardon... alors... oh! alors... malheur à vous! et malheur à lui!... car enfin que m'importe l'honneur de ce nom, qui n'est que le vôtre?

ACHILLE.

Je retrouve enfin le marquis d'Esgrigny.

La Marquise paraît.

FABIUS.

Vous m'appelez marquis d'Esgrigny; eh bien! c'est en ce nom que je vous parle... Honte et malheur à vous!... honte au père qui a acheté l'adultère par le sang, et qui n'a pas même tenu son infâme marché! Honte au fils qui a accepté le fatal héritage du père, en déshonorant la fille de la victime... exécration et malheur sur eux!... mort et honte à tous deux!

SCENE IV.

ACHILLE, LA MARQUISE, FABIUS, CÉLESTINE.

LA MARQUISE, *qui est entrée aux dernières paroles de son fils.*

Bien! mon fils, bien! votre mère ne vous renie plus.

FABIUS.

Ma mère!...

ACHILLE, *saluant profondément la marquise; à Fabius, après un long silence.*

Je vous attendrai, monsieur, j'ai des armes!

Il sort.

CÉLESTINE, *sortant après lui.*

Ah! je lui dirai la vérité, moi!

SCENE V.

FABIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous l'avez entendu... il a des armes, et il vous attend.

FABIUS.

Mais, ma mère, c'est mon frère, cet homme.

LA MARQUISE.

C'est le fils de ce lâche assassin qui m'a déshonorée, moi...

FABIUS.

Mais le coupable... c'est mon père...

LA MARQUISE.

J'espérais que vous l'aviez oublié.

FABIUS.

Oh! pardonnez-moi de m'en souvenir.

LA MARQUISE.

Ah! oui, maintenant vous vous en souvenez... mais tout-à-l'heure, quand l'insulte s'adressait à vous; quand cet homme vous appelait un lâche et vous souffletait de ses outrages... vous avez oublié qu'il était votre frère, et vous avez jeté sur lui et sur son père l'exécration et le mépris qu'ils méritent. Mais lorsque c'est moi qu'il fallait défendre... la mémoire vous est revenue...

FABIUS.

Ma mère!... ma mère!...

LA MARQUISE, *avec fierté et colère.*

Ne me donnez pas ce nom, monsieur, je vous défends de me le donner.

FABIUS.

Ma mère!...

LA MARQUISE, *s'animant.*

Et pour que vous l'oubliez aussi, je ferai comme ils ont fait, et je vous dirai que celui qui hésite entre la pauvreté et la richesse, entre deux femmes abandonnées et deux hommes puissans, entre les victimes et le bourreau, je vous dirai que celui-là est un lâche.

FABIUS.

Ma mère!...

LA MARQUISE.

Un lâche, entendez-vous?

FABIUS, *avec désespoir.*

O mon Dieu! je voudrais devenir fou...

LA MARQUISE, *avec dédain.*

Oh! il faut plus souffrir que vous n'avez fait pour perdre la raison...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CÉLESTINE.

CÉLESTINE, *rapidement.*

Mon frère... c'est M. de Matta qui vient...

LA MARQUISE.

Ici, lui!...

FABIUS, *allant vers la porte.*

Ah! qu'il n'entre pas...

LA MARQUISE, *l'arrêtant.*

Non, qu'il entre... vous pourrez alors le chasser...

FABIUS.

Le chasser, moi!...

LA MARQUISE.

Oui, vous, vous allez le chasser de cette maison, qui est la vôtre.

FABIUS.

Chasser mon père!...

LA MARQUISE.

Il faut chasser votre père de cette maison comme un infâme, ou bien il est juste que votre mère en sorte comme une prostituée. Choisissez, monsieur, choisissez.

Elles sortent.

SCENE VII.

LE COMTE, FABIUS.

FABIUS, *seul un moment.*

Mon Dieu! mon Dieu! ne m'exaucez pas, gardez-moi ma raison, car je la sens qui s'en va. Ah! c'est lui!

LE COMTE, *allant à lui et lui tendant la main.*

Mon fils, votre frère m'a tout dit, et ce sont ses excuses et mes remerciemens que je vous apporte.

FABIUS, *se détournant avec désespoir.*

Ah! pourquoi est-il venu, monsieur?...

LE COMTE.

Après ce que je viens de vous dire, je ne comprends pas ce regret.

FABIUS.

C'est que je partais, monsieur, c'est que, s'il ne se fût pas trouvé là pour m'arrêter, je n'aurais pas revu ma mère, qui m'a repoussé de ses bras avec horreur... c'est...

LE COMTE.

C'est que vous n'auriez pas revu votre père, qui vous a vainement tendu les siens...

FABIUS.

Ah! pardonnez-moi, monsieur... mais...

LE COMTE, *avec agitation.*

Ah! c'est que vous ne savez pas ce que c'est que le délire des révolutions, vous n'avez pas vécu dans ces momens funestes, où toutes les règles du bien sont anéanties, où l'ivresse du sang vous égare et vous rend insensés.

FABIUS.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous n'avez pas eu à souffrir de l'insolence de cette implacable noblesse, qui ne vous tuait plus du haut de ses tours féodales, c'est vrai, mais qui vous écrasait de ses mépris.

FABIUS.

Mais je ne vous accuse pas, monsieur.

LE COMTE.

Votre voix ne m'accuse pas, mais votre cœur me condamne sans savoir par quels mépris, par quelles insultes, par quelles tortures j'ai pu être poussé. Ah! tous les hommes sont ainsi faits, ils ne tiennent compte ni des misères ni des douleurs que d'autres ont eues à souffrir. Ainsi vous, vous n'avez eu jusqu'à ce jour qu'une injure à venger, et vous êtes venu en demander raison, le front haut, dans une famille où vous étiez presque un serviteur, et on ne vous a pas chassé comme un laquais, comme on m'a chassé, moi!

FABIUS.

Grand Dieu!

LE COMTE.

Ainsi vous, qui jusqu'à présent n'avez ni nom ni fortune, vous aimez Fanny, ma nièce?

FABIUS.

Moi!

LE COMTE.

Vous l'aimez, elle me l'a dit, elle vous aime, je puis vous l'apprendre, et comme aucun préjugé ne vous sépare, vous l'épouserez, vous serez heureux, et vous serez sans pitié pour d'autres, parce que ce bonheur ne vous aura rien coûté...

FABIUS, *se rapprochant du Comte.*

Qu'avez-vous dit, mon père? moi, épouser Fanny...

LE COMTE.

Oui, vous... elle partage encore l'erreur d'Achille... elle vous croit le marquis d'Esgrigny.

FABIUS, *tristement.*

Ah! je comprends...

LE COMTE.

Eh bien! il faut que cette erreur soit une vérité.

FABIUS.

Une vérité...

LE COMTE.

Vous êtes né en 94, le marquis est mort en 93. La loi ne vous en demande pas davantage.

FABIUS, *avec indignation.*

Oh! monsieur...

LE COMTE.

Écoutez-moi...

FABIUS.

Assez... j'en ai assez entendu, monsieur...

LE COMTE.

Ecoutez-moi, vous dis-je, écoutez-moi, au nom de votre mère, puisque enfin entre nous deux c'est son parti que vous prenez.

FABIUS, *avec force.*

Oui, monsieur... le parti de la douleur, de la

misère et de l'innocence, c'est mon parti, à moi, malheureux, pauvre et innocent comme elle.

LE COMTE.

Vous vous trompez... c'est celui de la haine... de la discorde, du scandale.

FABIUS, *passant pour fuir son père**.

Jamais!... jamais!...

LE COMTE.

Et où croyez-vous donc arriver par votre aveugle dévouement à des ressentimens implacables?

FABIUS.

Je serai juste, du moins...

LE COMTE.

Juste!... et cependant vous aurez aidé au déshonneur de votre père, à mon déshonneur.

FABIUS.

Ah! monsieur...

LE COMTE.

Ah! ce n'est rien sans doute; il est coupable, qu'il porte la peine de son crime, c'est trop juste... mais vous aurez aidé au déshonneur de votre sœur...

FABIUS.

Elle est innocente, monsieur.

LE COMTE.

Mais on la croit coupable...

FABIUS.

Mais c'est une calomnie...

LE COMTE.

Une calomnie flétrit comme une faute, et elle sera flétrie...

FABIUS.

Ah! monsieur...

LE COMTE.

Ce n'est rien encore... elle a été légère, qu'elle en soit punie; soit... mais vous aurez aussi servi au déshonneur de votre mère...

FABIUS.

De ma mère!

LE COMTE.

Oui, de votre mère! car vous existez, Fabius, et lorsque la marquise redemandera aux tribunaux son nom et son titre, il faudra savoir qui vous êtes... et si vous n'êtes pas le fils du marquis d'Esgrigny... vous êtes l'enfant d'un crime... ou d'une faute...

FABIUS.

Ah! oui... l'enfant d'un crime.

LE COMTE.

Que je n'accepterais pas... et qui ne peut être prouvé... Dans le premier transport de sa douleur votre mère a pu oublier tout cela; mais si vous l'aimez, voilà les dangers auxquels vous devez l'arracher, vous, et une innocente imposture suffit à les prévenir tous Ce n'est pas une fortune que vous dérobez : les biens de la famille d'Esgrigny sont disparus dans la tourmente révolutionnaire : c'est un nom qui n'est pas le vôtre; mais on peut ramasser dans le sang un nom qui s'éteint, quand c'est pour le laver d'une flétrissure. Enfin, d'une part, haine et déshonneur pour tous; de l'autre, oubli, pardon, fortune, bonheur, considération : choisissez maintenant, choisissez...

Il sort.

* Fabius, le Comte.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, FABIUS.

FABIUS, *seul un moment.*

Ah! mon Dieu, secourez-moi, et éclairez-moi dans cet affreux orage, où tout ce que j'aime semble devoir périr.

LA MARQUISE, *à part.*

Sera-t-il ce que je veux? Voyons. (*Haut.*) Eh bien! monsieur, avez-vous choisi?

FABIUS.

Oui, ma mère, j'ai choisi de vivre ou de mourir pour vous.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas d'avoir le courage de vivre ou de mourir qui est difficile... c'est d'avoir la force de nous sauver...

FABIUS.

Dieu et mon amour pour vous m'inspireront, je l'espère, car ma raison y succombe.

LA MARQUISE.

Cependant vous avez entendu cet homme, et il vous a montré combien c'était facile si je voulais pardonner... il n'a rien oublié...

FABIUS.

Il a oublié, ma mère, que ce pardon qu'il demande au nom des intérêts de ce monde, Dieu le commande à ses enfans comme la plus sainte des vertus.

LA MARQUISE.

Je le sais. Supposons donc que, pour obéir à cette loi du ciel, j'accorde ce pardon, et sauve l'honneur de votre père, l'honneur de M. de Matta... que deviendra celui de ma fille?..

FABIUS.

Ma mère, le fils de M. de Matta est innocent, et son nom...

LA MARQUISE.

Son nom... soit... Il la sauvera, elle... Mais qui me sauvera, moi?...

FABIUS.

Ma mère...

LA MARQUISE.

Que serez-vous à mes côtés?

FABIUS.

Ma mère...

LA MARQUISE.

Que ne me redites-vous tous les projets de cet homme!... vous serez le marquis d'Esgrigny...

FABIUS.

Ah! jamais...

LA MARQUISE.

Vous serez riche, vous serez l'époux d'une femme belle, qui vous aime, que vous aimez, et pour cela, que faut-il? un innocent mensonge... le fils du meurtrier héritera du nom de la victime, et tout sera réparé.

FABIUS.

Ah! je ne vous ai pas demandé d'y consentir, et je l'ai refusé avec horreur...

LA MARQUISE.

Peut-être parce que je suis là?

FABIUS.

Oh! ma mère!

LA MARQUISE.

En effet, supposez qu'au moment où j'ai retrouvé ma raison avec mon désespoir, supposez que je fusse morte, tout cela devenait facile, tout cela serait peut-être fait en ce moment.

FABIUS.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Il n'y a donc qu'un obstacle à vos projets, c'est ma vie.

FABIUS, *avec éclat.*

Ou la mienne.

LA MARQUISE.

La vôtre?

FABIUS.

Ah! Dieu vient de me montrer enfin l'issue de cet affreux dédale de malheurs où je me perdais.

LA MARQUISE.

Et vous la voyez dans votre mort.

FABIUS, *avec solennité.*

Oui, madame, et maintenant je puis vous parler comme si le sacrifice était accompli, car il est résolu.

LA MARQUISE.

Résolu...

FABIUS, *solennellement.*

Vous écouterez la voix du ciel, qui vous ordonne le pardon et l'oubli.

LA MARQUISE.

J'y étais résignée.

FABIUS.

Vous écouterez la voix de votre époux, qui vous demande de sauver l'honneur de sa fille.

LA MARQUISE.

Je l'avais entendue.

FABIUS.

Vous écouterez la mienne, ma mère, qui vous commande de sauver votre honneur en acceptant pour moi ce nom de marquis d'Esgrigny.

LA MARQUISE, *avec désespoir.*

Mais c'est là ce qui serait un vol infâme.

FABIUS.

Oui, madame, pour celui qui garderait ce bien précieux, pour celui qui s'en glorifierait en ce monde, pour celui qui lui demanderait bonheur et fortune: mais pour celui qui ne demande qu'à l'écrire sur une tombe, ce n'est plus un vol, c'est une expiation.

LA MARQUISE.

Sur une tombe!... (*A part avec douleur.*) Ah! ce n'est pas à la sienne que j'avais pensé.

FABIUS, *se mettant à genoux.*

Acceptez donc votre honneur de votre fils mort, ma mère, puisque vous ne pouvez le recevoir de votre fils vivant.

LA MARQUISE, *avec effusion.*

Ainsi tu mourrais, toi, le seul innocent!

FABIUS.

Le seul heureux, ma mère, si à l'heure de ma mort vous étendez les mains sur moi pour me bénir.

LA MARQUISE.

Pour te bénir... et te presser sur mon cœur. (*Elle le relève.*) Mon fils, mon fils, dont je suis fière, mon fils, qui me pardonnera l'horrible épreuve que je lui ai fait subir, puisqu'elle l'a montré si grand aux yeux de sa mère.

FABIUS.

Enfin vous m'avez appelé votre fils.

LA MARQUISE, *l'embrassant encore.*

Oui, mon fils... mon fils... (*Regardant le ciel.*) Ah! mon noble Henri me pardonnera de te donner le nom qu'il portait avec tant d'honneur.

FABIUS.

Et que ma mort ne flétrira pas, je vous le jure.

LA MARQUISE.

Non, mon fils, pour qu'on pardonne au ciel comme sur la terre, il faut que ta vie l'honore.

FABIUS.

Ma mère...

Elle reste sur le devant de la scène à gauche dans les bras de son fils.

SCENE IX.

LA MARQUISE, FABIUS, *sur le devant de la scène,* LE COMTE, FANNY, CÉLESTINE, ACHILLE.

LE COMTE, *au fond.*

C'est à vous, mes enfans, d'achever ce qu'il a si noblement commencé.

Célestine s'avance avec Achille à gauche de sa mère.

LA MARQUISE.

Ma fille, ma Louise!... (*Voyant Achille.*) Elle s'appelle Louise, monsieur; vous lui rendrez ce nom, je vous en prie. (*Ils se groupent près d'elle. Elle voit Fanny qui s'est avancée à droite; à Fabius.*) C'est elle?

FABIUS.

Oui, ma mère.

LA MARQUISE, *à Fanny.*

Eh bien! est-ce que vous ne voulez pas embrasser votre mère aussi?

FANNY, *allant à elle.*

Ah! madame, madame!

LE COMTE, *s'avançant.*

Je l'emporte enfin.

LA MARQUISE, *avec effroi.*

Ah! cette voix... ah! jamais vous, jamais... monsieur... car je pourrais perdre encore la raison ou me souvenir de ma vengeance.

LE COMTE.

Votre vengeance, la voilà, madame. Je vais partir seul, et je vous laisse au milieu de vos enfans.

Il sort, Fabius lui prend la main et la baise furtivement.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré,
Rue Saint-Louis, no 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE VII.

LE PROSCRIT,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Frédéric Soulié et Timothée Dehay,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE, LE 7 NOVEMBRE 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GEORGES BERNARD, colonel.	M. GUYON.
LE VICOMTE ARTHUR D'AVARENNE.	M. MONTDIDIER.
LE MARQUIS LUCIEN DE MELLISENS, fils du premier mariage de la marquise de Mellisens.	M. LANGEVAL.
LE BARON LÉON DUBOURG, fils du second mariage de la marquise de Mellisens.	M. POIZARD.
NIMOIS, valet de chambre du Marquis.	M. HIELLARD.
UN DOMESTIQUE.	M. PIERRARD.
LOUISE DUBOURG, fille de la marquise et mariée à Georges Bernard.	Mme DORVAL.
LA MARQUISE MELLISENS, veuve *en secondes noces* du baron Dubourg.	Mlle LEVEL.
URSULE, nourrice de Louise.	Mme THÉODORE.

La scène se passe, en 1817, dans un château aux environs de Grenoble.

ACTE PREMIER.

Salon meublé avec soin. Portes au fond, à droite et à gauche. Table et cheminée à droite.

SCENE PREMIERE.

URSULE, NIMOIS.

Nimois est occupé à ranger des porcelaines.

URSULE.

Eh bien! n'en finirez-vous pas avec ces porcelaines?

NIMOIS.

Tout-à-l'heure! il faut le temps à tout, mam'zelle Ursule...

URSULE.

Madame... s'il vous plaît!

NIMOIS.

C'est-à-dire si on veut.

URSULE.

Plaît-il?

NIMOIS.

Rien... je range le salon.

URSULE.

Et vous avez bien choisi le moment; ranger un salon à six heures du soir!

NIMOIS.

Un jour de mariage, il y a tant à faire dans une maison : aller, venir, monter, descendre...

URSULE.

Écouter aux portes!...

NIMOIS.

Hein?

URSULE.

Tenez! monsieur le valet de chambre, je crois que dans cette maison vos oreilles font plus de besogne que vos jambes.

NIMOIS.

Et lorsque vous parlez, la besogne est dure, mam'zelle la nourrice!

URSULE.

Madame... s'il vous plaît!

NIMOIS.

C'est-à-dire si on veut.

URSULE.

Butor!...

NIMOIS.

Que voulez-vous? nous ne sommes pas du même côté: vous tenez pour les bonapartistes, et moi, je puis me vanter d'en avoir mis quelques-uns de côté.

URSULE.

Et vous osez dire cela ici, dans la maison de la veuve du brave colonel Bernard, assassiné par vos pareils, au moment où il s'échappait?

NIMOIS.

Minute, mam'zelle Ursule, je ne puis pas me vanter de celui-là!

URSULE.

Si vous ne l'avez pas fait, c'est que vous ne l'avez pas osé.

NIMOIS.

Erreur, mam'zelle; c'est parce que je n'y étais pas; car il l'avait bien mérité, pour être passé avec son régiment du côté de l'usurpateur. C'était un traître comme son beau-père le général Dubourg, comme tous ces brigands de bonapartistes...

URSULE.

Misérable!... Et c'est le valet du marquis de Mellisens qui parle ainsi du père et du mari de la sœur de son maître!

NIMOIS.

Mais il n'y a pas de mal, je crois, quand les valets disent tout haut ce que les maîtres pensent tout bas.

URSULE.

Quoi! vous prétendez que M. le marquis...

NIMOIS.

M. le marquis est un homme de la vraie noblesse, entendez-vous, la nourrice! Et si sa mère, la marquise de Mellisens, a été obligée, en 93, d'épouser le citoyen général Dubourg pour ne pas aller à la guillotine avec son enfant, ça ne lui a pas fait oublier ce qu'elle était avant cette mésalliance.

URSULE.

Ah! vous avez raison; car elle n'a pas été plus tôt veuve, qu'elle a renié le nom du général.

NIMOIS.

Tenez! voilà l'héritier de ce grand nom... Il doit être de vos amis!

URSULE, *avec humeur.*

Un officier de fraîche date!... il ne doit pas valoir mieux que les autres.

SCENE II.

URSULE, LÉON, NIMOIS.

LÉON.

Ah! c'est toi, Ursule!

URSULE.

Moi-même, monsieur le baron Dubourg.

LÉON.

M. le baron Dubourg?

URSULE.

Eh bien! est-ce que le nom de votre père vous écorche aussi les oreilles?

LÉON.

Le nom de mon père!... non certes!... mais...

URSULE.

Au fait, vous n'en avez pas de rechange, vous, comme madame la marquise de Mellisens, baronne Dubourg, et qui vient de se *remarqu* de sa pleine autorité.

LÉON.

Ursule, vous oubliez que vous parlez de mère devant moi.

NIMOIS, *à part.*

Attrape! (*Haut.*) N'est-ce pas, monsieur Léo que Mme la marquise a bien fait de laisser là s nom de baronne Dubourg?... et...

LÉON, *avec sévérité.*

Je ne juge pas ce qu'a fait ma mère, drôle!... Mais si tu t'avises de prononcer encore le nom de Dubourg comme tu viens de le faire, je te jette par la fenêtre!

URSULE.

A la bonne heure, monsieur Léon!... voilà parler!

NIMOIS, *en s'en allant.*

Oui; mais ce n'est que parler!

LÉON, *se retournant brusquement.*

Insolent!

Nimois est sorti.

SCENE III.

URSULE, LÉON.

URSULE, *retenant Léon.*

Oh! prenez garde, monsieur Léon! c'est l'ame damnée de votre frère, son espion, qui peut-être va déjà lui dire tout ce qui vient de se passer... un des massacreurs de Nîmes... Et Dieu sait quel est le plus enragé du maître ou du valet!...

Il voudra peut-être aussi vous faire passer pour un suspect.

LÉON.

En effet, arrivé hier soir de Saint-Cyr pour assister au mariage de ma sœur, je t'avoue que l'accueil que j'ai reçu m'a cruellement surpris... Ma mère et mon frère semblent voir en moi un étranger...Louise m'évite... et toi-même, Ursule...

URSULE.

C'est que ce n'est pas seulement dans la France que la restauration a semé la discorde... c'est jusque dans les meilleures familles.

LÉON.

Et la nôtre est une preuve cruelle de ce malheur; car ce furent ces événemens qui en 1814, il y a deux ans, amenèrent la séparation de mon père et de ma mère. Ce fut alors qu'elle le quitta et partit pour Paris, afin de présenter mon frère à la cour de Louis XVIII; et telle était déjà la différence qu'elle faisait entre lui et moi, que, quoique je fusse près d'elle à Saint-Cyr, jamais elle n'a daigné venir m'y voir.

URSULE.

Et ce fut alors, et pendant son absence, que, malgré tout ce qu'elle put écrire, le général donna sa fille, ma bonne Louise, au brave colonel Bernard... Le colonel et le général sont morts eux... Et votre mère ne leur a pas encore mé.

LÉON.

passion t'égare, Ursule, et ce que m'a dit e...

URSULE.

vez-vous vue seule?

LÉON.

Pas encore... la veille et le jour d'un mariage, une femme a tant à faire!

URSULE, *tristement.*

Ou tant à pleurer!

LÉON, *avec intérêt.*

Que veux-tu dire?

URSULE.

Que je parierais qu'on la sacrifie, la pauvre enfant!

LÉON.

Oublies-tu qu'elle est veuve, maîtresse d'elle-même, indépendante par sa fortune?

URSULE.

Précisément, c'est sa fortune!... votre frère sait calculer, et en donnant au vicomte Arthur d'Avarenne, qui est fort bien en cour, mais qui est pauvre, une femme qui lui apporte cinquante mille écus de rente, le marquis espère que M. d'Avarenne lui rendra en places et en honneurs ce qu'il lui fait avoir en fortune.

LÉON.

Et tu crois le vicomte d'Avarenne complice d'un pareil marché?

URSULE.

Lui! non, je le crois un honnête homme... et puis, il est amoureux de Louise.

LÉON.

Mais elle, ma sœur, que dit-elle?

URSULE.

Ah! voilà où je ne comprends rien... Tantôt elle veut, tantôt elle ne veut pas... elle pleure, elle se lamente; puis elle semble contente quand arrive M. Arthur; puis elle l'évite... Ah! tenez, il y a quelque chose là-dessous.

LÉON.

Et tu penses que Louise cède à une violence qu'elle n'ose braver?

URSULE.

Vous savez ce qu'est votre sœur: bonne jusqu'à la faiblesse, tremblant devant toute volonté qui la menace... Quand elle a épousé le colonel Bernard, c'a été plus par obéissance que par amour.

LÉON.

Est-ce qu'elle n'aimait pas son mari?

URSULE.

Je ne dis pas ça... il était si brave, si bon, si beau!... Mais l'amour n'est venu qu'après, j'en suis sûre... tandis que, cette fois-ci, j'ai bien peur que ça ne vienne pas du tout. Enfin, vous ne me retireriez pas de la tête qu'on la force, qu'on la violente...

LÉON, *apercevant le Marquis.*

C'est ce que je vais savoir, car voici mon frère!

SCENE IV.

URSULE, LÉON, LE MARQUIS.

LE [illegible]S, *avec mécontentement, à Ursule.*

[illegible]s encore descendue?

URSULE.

Si [illegible]e descendue, c'est que sans dou[illegible]e terminé sa toilette.

[illegible]

En ce cas, vo[illegible]ller lui offrir vos services que de [illegible]on à vous mêler de choses qui n[illegible]

URSUL[illegible]

Qui ne me regardent pas, [illegible] a ses femmes de chambre, et [illegible] j'ai bien le droit...

LE MARQUIS, *avec humeur.*

On vous en laisse un dont vous usez trop [illegible]vent: c'est celui d'être impertinente... En vo[illegible] assez pour aujourd'hui... sortez!

URSULE, *avec humeur.*

Monsieur le marquis!

LÉON, *avec prière.*

Mon frère...

LE MARQUIS, *faisant signe à Ursule de sortir*

M'avez-vous entendu?

URSULE.

Oui, oui, monsieur le marquis: il y a bien longtemps que je me suis dit que, lorsque vous entreriez ici par une porte, il me faudrait sortir par l'autre.

LE MARQUIS, *sèchement.*

Faites-le donc.

URSULE, *pleurant.*

Un peu de patience... je sortirai une bonne fois, et celle-là sera la dernière.

LÉON, *d'un ton affectueux.*

Ursule!

URSULE.

Merci, monsieur Léon, merci!

LÉON.

Voyons, Ursule, calme-toi!

URSULE.

Non, non, voyez-vous, on n'aura ni repos ni trêve, qu'on ne m'ait chassée aussi comme les autres... Eh bien, c'est bon! je m'en irai, je m'en irai... (*En sortant.*) Ah! je le savais bien, que ce serait un triste jour de noces.

Elle sort.

LE MARQUIS, *à part.*

Cette femme m'est insupportable.

SCENE V.

LÉON, LE MARQUIS.

LÉON.

Comment se fait-il, Lucien, que vous parliez avec cette sévérité à une pauvre femme?

LE MARQUIS, *sèchement.*

Je n'aime pas les servantes bavardes.

LÉON.

Vous auriez pu faire attention que c'était moi qui l'interrogeais.

LE MARQUIS.

Je n'aime pas davantage les jeunes gens curieux.

LÉON, *a[illegible] ace.*

En vérité, mo[illegible]s me feriez presque croire qu'Ur[illegible]son.

[illegible] MARQUIS.

Et [illegible]pitre M. Léon Dubourg pense-t-il [illegible]re à cet oracle?

LÉON.

[illegible]elui de la tyrannie violente que paraît [illegible]cer ici M. le marquis de Mellisens.

LE MARQUIS, *avec violence.*

Monsieur...

LÉON.

Prenez garde que vous n'êtes pas en face de Louise, de notre sœur si faible, si timide, que j'ai le droit de savoir ce qui se passe ici, et celui de le demander à qui bon me semble.

LE MARQUIS.

N'oubliez pas à votre tour qu'un pareil droit n'appartient ici qu'à votre mère, et, à son défaut, à l'aîné de la famille, à moi.

LÉON.

Cela peut être vrai pour ce qui regarde la noble maison de Mellisens, mais non pour ce qui regarde la famille Dubourg.

LE MARQUIS.

Je vous remercie d'avoir fait cette démarcation entre nous.

LÉON.

Vous vous trompez; je ne la fais point, je l'accepte. Quand notre mère a quitté le nom de mon père pour reprendre celui du vôtre, j'ai compris que ses enfans n'étaient plus égaux devant son cœur, et je me suis résigné avec chagrin, mais avec respect.

LE MARQUIS.

C'est en montrer bien peu cependant que d'accuser de violence et de tyrannie les conseils qu'elle a pu donner à sa fille.

LÉON, *avec un ton plus élevé.*

Quand j'ai parlé de violence et de tyr[illegible] n'ai pas nommé notre mère, monsieur.

LE MARQUIS.

J'accepte donc le reproche pour moi s[illegible] vais prier Louise d'y répondre.

Louise pa[illegible]

SCENE VI.

LÉON, LOUISE, LE MARQUIS.

LOUISE.

Qu'y a-t-il donc, mes frères? que se passe-t-il? Ursule arrive chez moi tout en larmes, et je vous trouve l'un et l'autre parlant avec chaleur, presque avec colère...

LÉON.

Ce n'est rien, Louise... une discussion qui doit rester entre nous...

LE MARQUIS.

Non, mon frère, car notre sœur peut la juger mieux que personne...

LOUISE.

De quoi s'agit-il?

LE MARQUIS.

Léon prétend...

LÉON, *vivement, et appuyant sur le mot.*

Je ne *prétends* rien.

LE MARQUIS, *appuyant aussi sur le mot.*

Léon *craint* que vous ne soyez pas libre dans cette maison, et que la violence ne vous ait arra-

ché un consentement forcé à un mariage qui n'a pas votre bonheur pour but. (*A Léon.*) Ce sont bien là, j'espère, vos expressions ?

LÉON.

Mes expressions et ma pensée.

LOUISE, *à Léon.*

Ta pensée? En ce cas, Léon, notre frère a eu le droit de s'en blesser; car je suis libre, parfaitement libre.

LÉON, *à part.*

Elle me trompe.

LE MARQUIS.

Vous voyez, mon frère, quelle était la justice de vos soupçons.

LÉON, *avec doute.*

Je vois que Louise pleure, et peut-être...

LOUISE.

Ah ! Léon !... je pleure, oui ; mais de voir, en un jour comme celui-ci, mes frères se parler comme des étrangers, et presque comme des ennemis... (*A Léon.*) Léon, tu es le plus jeune...

LÉON, *allant au Marquis.*

Excusez-moi, Lucien, j'ai eu tort *.

LE MARQUIS.

N'en parlons plus, Léon... Toutefois, permet-moi de vous dire, non comme votre aîné, mais me ayant plus d'expérience, qu'à supposer e dans une famille des soupçons ou des crain-s uns contre les autres, il ne faut jamais les descendre jusqu'à des propos de valets, et ins doute cette discussion n'eût pas eu lieu, s aviez parlé dès l'abord à notre mère ou e sœur.

LÉON, *froidement.*

Vous avez raison, mon frère...

LE MARQUIS, *allant à Louise* **.

Je le laisse avec vous, Louise, pour que vous lui confirmiez ce que vous venez de lui dire ; et nous viendrons tout-à-l'heure vous prendre pour bénir une union qui vous donnera, outre le bonheur que vous méritez, une position élevée et un nom honorable.

Il sort.

SCENE VII.

LOUISE, LÉON.

LÉON, *regardant sortir le Marquis.*

Un nom honorable! pense-t-il donc que celui de Bernard ne l'était pas...

LOUISE, *allant à lui.*

Léon, ô mon frère !... n'ajoute pas à ma douleur... à mon désespoir...

LÉON.

A ton désespoir... à ta douleur!... J'avais donc raison... Ils ont voulu ce mariage...

LOUISE.

C'est vrai...

LÉON.

Et tu te sacrifies à leur volonté !

LOUISE, *avec abandon.*

Eh bien ! si tu veux que je te dise la vérité, je n'en sais rien moi-même...

LÉON, *étonné.*

Tu n'en sais rien...

LOUISE.

Écoute, Léon... tu n'as pas connu Georges... tu ne connais pas encore Arthur... je vais te confier mon cœur, et peut-être y liras-tu mieux que je ne puis le faire...

LÉON, *avec intérêt.*

Je t'écoute, Louise, je t'écoute.

LOUISE.

Lorsque Georges me fut présenté par mon père comme le mari qu'il me destinait, j'avais eu à peine le temps de le connaître. L'opposition de ma mère à ce mariage, l'idée qu'il serait une nouvelle cause de désunion dans notre famille, te le dirai-je ! le caractère froid, l'esprit austère de Georges... tout cela me fit peur... et j'obéis avec effroi à la volonté inflexible de mon père... Mais bientôt, quand je pus mieux apprécier celui auquel on m'avait donnée, quand je trouvai sous cette apparence sévère le cœur le plus généreux et le plus indulgent... quand à travers ses sombres préoccupations politiques je pus comprendre tout ce qu'il y avait en lui de nobles sentimens et d'honneur, je l'aimai, et je fus heureuse et fière de lui appartenir... Alors arrivèrent les événemens de 1815.... Tu sais la part qu'y prit mon mari... Tu sais comment condamné à mort il périt...

LÉON.

Passons ces tristes détails.

LOUISE.

Non, Léon... car ils sont la première cause de ces terreurs qui m'assiégent aujourd'hui... Après les cent jours, tu le sais, Georges fut porté sur une des listes de proscription.

LÉON.

Qui accompagnaient ce que le gouvernement appelait une amnistie...

LOUISE.

Mon père avait succombé à Waterloo, et si Georges m'était enlevé, je restais sans appui, sans protecteur, car je prévoyais bien que ma mère ne me pardonnerait pas ma résistance à ses ordres... Ce fut cette crainte de me laisser seule au monde qui détermina Georges à chercher son salut dans la fuite, et quoiqu'il regardât comme une lâcheté de ne pas se présenter devant ses juges, il céda à mes prières, à mes larmes... il partit... Mais déjà un jugement l'avait condamné à mort lorsqu'il fut reconnu au moment où il s'embarquait avec quelques proscrits comme lui aux environs de Marseille ; on les poursuivit, et ne pouvant les atteindre, ou peut-être ne le voulant pas, on tira sur les fugitifs, et la barque,

* Louise, Léon, le Marquis.

** Louise, le Marquis, Léon.

ainsi que ceux qu'elle portait, disparut dans les flots. Tu dois comprendre ma douleur : c'était pour moi qu'il avait fui, il mourait pour avoir cédé à des craintes peut-être frivoles.

LÉON.

Plus d'un exemple te prouve que ses juges ne l'eussent pas épargné !

LOUISE.

C'est ce que je suis réduite à me dire... et cependant c'est ce qui me laisse un affreux remords dans le cœur...

LÉON.

Des remords pour avoir voulu sauver ton mari !...

LOUISE.

Pour l'avoir perdu... Ce fut là ma première pensée, et je le pleurais avec désespoir, lorsque ma mère et mon frère revinrent près de moi. On ne me fit aucun reproche sur le passé, mais sans avoir la cruauté de se féliciter de la mort de mon mari, on me montra que j'étais seule à le regretter, et je fus obligée de cacher des larmes pour lesquelles on n'avait pas de consolations.

LÉON.

Et pourquoi donc ne m'écrivais-tu pas alors?

LOUISE.

La désunion était déjà assez grande dans la famille...

LÉON.

Pauvre sœur !

LOUISE.

Je vivais ainsi isolée dans ma douleur, lorsqu'arriva dans ce pays le Comte d'Avarenne...

LÉON.

Qui avait été nommé président de la commission militaire chargée de juger les insurgés de l'Isère?...

LOUISE.

Son fils était l'ami de Lucien, et fut bientôt admis dans notre intimité...

LÉON.

Et il ne comprit pas l'horreur que devait t'inspirer la présence d'un homme dont le père prononçait chaque jour des sentences pareilles à celle qui avait frappé ton mari ?

LOUISE.

C'est que sa présence, Léon, fut ma seule consolation... Il me comprit, lui !... Il osa me plaindre... il me donna le droit de pleurer. Aussi exalté que Georges dans ses opinions politiques, mais comme lui, incapable d'une injustice ou d'une lâcheté, Arthur seul éleva la voix pour défendre ici la mémoire de Georges, comme celle d'un loyal ennemi : lui seul prononça son nom sans le maudire; je lui fus reconnaissante, Léon, et lorsque je le vis tous les jours m'écoutant avec patience, calmant mes terreurs, m'entraînant doucement hors de mon désespoir, me rattachant à la vie, au monde, par un soin délicat de moi-même, m'entourant de ces mille attentions qui remplissent si bien toutes les heures qu'on n'a plus le temps de sentir ce qu'on souffre, je compris qu'il m'aimait, et quand il osa me le dire, je n'éprouvai ni honte ni terreur à l'écouter, j'avais tout oublié devant cet amour si dévoué, si soumis, si tendre et si nouveau pour moi !

LÉON.

Et déjà peut-être tu le partageais, Louise?

LOUISE.

Ah! ce fut cette pensée qui m'épouvanta !... Moi, la veuve de Bernard, aimer le fils du comte d'Avarenne... Il me sembla que ce serait un amour sacrilége, et quand Arthur me demanda ma main, je crus voir l'ombre de Georges qui m'ordonnait de refuser... Je le fis... je repoussai Arthur... Mais il en appela à un temps plus éloigné, et depuis ce moment, Léon, ce fut lui qui me défendit contre les ordres impérieux de ma mère, contre les obsessions persévérantes de Lucien... il se mettait entre eux et moi pour me faire échapper à des reproches amers, à des scènes honteuses; et ce n'a été enfin qu'après de longs mois de cette existence torturée, que brisée de mes propres efforts, lasse de résister à la fois à des menaces si cruelles et à des prières si soumises, j'ai donné ma main à Arthur, sans savoir si je céde à la violence qui m'accable ou à l'amour qui me protége.

LÉON.

Tu cèdes à l'amour que tu éprouves,]

LOUISE, *avec incertitude de l'opinion de*

Ah ! Léon !

LÉON, *la rassurant.*

Va ! tu ne dois avoir aucun remords d[illegible] si noble cœur que celui d'Arthur...

LOUISE, *avec satisfaction.*

Merci ! mon frère, merci ! Ah ! je sens que cette approbation me rend le courage qui manquait a la veuve de Georges !...

LÉON.

Sois donc forte, ma sœur, car on vient chercher la vicomtesse d'Avarenne.

SCENE VIII.

URSULE, LOUISE, LA MARQUISE, LE VICOMTE, LE MARQUIS, LÉON, NIMOIS, DOMESTIQUES *avec des flambeaux.*

LA MARQUISE, *au Vicomte, en entrant.*

Comment, Arthur! nous serons privés de la présence du comte d'Avarenne ?

LE VICOMTE.

Daignez l'excuser, madame la marquise; il m'a chargé de vous témoigner tous ses regrets; mais vous savez combien il est esclave de son devoir, et des dépêches de la plus haute importance le retiennent à Grenoble...

LE MARQUIS.

Des dépêches importantes?

LE VICOMTE.

Un nouveau complot découvert à Paris...

LA MARQUISE.

Encore des complots, des révolutions!

LOUISE, *à part.*

Encore des victimes!

LE MARQUIS, *s'approchant du Vicomte.*

Et connaît-on déjà les détails?...

LE VICOMTE, *l'interrompant.*

Je vous dirai tout cela, marquis... Je vous apporte des instructions de mon père... mais avant (*il s'avance près de Louise**) permettez-moi de remercier votre sœur et de lui dire combien je suis heureux et fier qu'elle ait consenti à me confier son bonheur!...

LOUISE, *lui abandonnant sa main.*

Je vous crois, Arthur!

URSULE, *à part.*

Pauvre enfant!

LA MARQUISE.

Monsieur le vicomte veut-il me permettre de lui présenter mon second fils, le frère de Louise...

LÉON, *à part.*

Pas un mot de mon père!

LA MARQUISE.

[illegible]esté vient de lui accorder les épaulettes [illegible]eutenant.

Léon passe près du Vicomte**.

[illegible]E VICOMTE, *affectueusement.*

[illegible]us avez adopté une belle carrière, monsieur, [illegible]ous impose de grands devoirs.

LÉON.

J'espère les remplir avec honneur, monsieur.

LE VICOMTE.

Quand on porte un nom illustre comme celui du général Dubourg, c'est avec gloire qu'il faut le soutenir.

LÉON.

Ah! merci, monsieur, merci!

LE VICOMTE.

Et maintenant, permettez-moi de vous demander votre amitié!

LÉON.

Deux mots viennent de vous l'assurer à jamais, monsieur le vicomte : vous avez rendu témoignage à l'honneur de mon père, et promis le bonheur à ma sœur, nous sommes amis.

Ils se prennent la main.

LA MARQUISE, *assez mécontente.*

C'est fort bien!... Mais n'oublions pas que l'on nous attend... Louise, es-tu disposée à partir?

LOUISE.

Quand vous voudrez, ma mère.

Les deux dames font leurs préparatifs de départ. Léon donne des ordres aux domestiques.

* Ursule, Louise, le Vicomte, la Marquise, Léon, le Marquis, Nimois.

** Ursule, Louise, le Vicomte, Léon, la Marquise, le Marquis, Nimois.

LE MARQUIS, *bas au Vicomte**.

Vous disiez que vous m'apportiez des instructions?

LE VICOMTE, *bas.*

On soupçonne fort que quelques condamnés contumaces sont cachés aux environs du château pour tenter un mouvement... et comme la force armée dont vous pouvez disposer comme maire de ce pays ne serait peut-être pas suffisante pour les faire arrêter, ne vous étonnez pas si vous voyez des agens rôder aux alentours; ne vous blessez pas de ces dispositions.

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Vous savez qui je suis! je n'ai qu'un désir... celui de prévenir les complots des ennemis du gouvernement... et (*montrant Nimois*) voilà un homme qui pour de telles expéditions vaut à lui seul tous vos agens. (*À la Marquise.*) Allons! ma mère, il est temps de nous rendre à l'église.

LE VICOMTE, *allant à la Marquise.*

Madame la marquise veut-elle accepter ma main?

La Marquise prend la main du Vicomte.

LE MARQUIS, *bas à Nimois qui lui remet son chapeau.*

Tu as entendu?

NIMOIS, *bas au Marquis.*

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *présentant la main à Louise.*

Louise!

Elle prend la main du Marquis.

URSULE, *à Léon qui sort le dernier.*

Vous n'avez pas interrogé votre sœur!

LÉON, *bas à Ursule.*

Silence! Ursule!

Il sort.

SCÈNE IX.

URSULE, NIMOIS.

URSULE, *à part, avec humeur.*

Ils l'ont enfin sacrifiée!... Ah! je n'assisterai pas à cette cérémonie, toujours!

NIMOIS, *à part.*

Tiens! la vieille qui reste là! (*Haut.*) Pourquoi donc n'allez-vous pas au mariage, mam'zelle Ursule?

URSULE.

Parce qu'il me déplaît, monsieur Nimois!

NIMOIS, *à part.*

Elle n'avait pas besoin de le dire.

URSULE.

Et vous, pourquoi n'y allez-vous pas, monsieur Nimois?

* Ursule, Louise, la Marquise, Léon, le Vicomte, le Marquis, Nimois.

NIMOIS.

Parce que j'ai autre chose à faire, mam'zelle Ursule!

URSULE, *à part.*

Quelque mauvais coup sans doute. (*Haut.*) Et cependant pour un homme qui se vante toujours devant ses maîtres d'aller tous les matins à la messe!...

NIMOIS.

Eh bien! madame la nourrice?

URSULE.

Il faut que ces choses-là soient bien graves pour qu'elles vous empêchent d'aller faire l'hypocrite devant eux. (*A part.*) Va rapporter celui-là!

NIMOIS.

Possible, mam'zelle Ursule!

URSULE.

Madame... s'il vous plaît!

NIMOIS.

C'est-à-dire si on veut... et ce qui m'étonne c'est que vous ne soyez pas plus curieuse de voir cette cérémonie du mariage, mam'zelle Ursule!

URSULE.

Et pourquoi ça, monsieur le valet de chambre?

NIMOIS.

C'est qu'on peut être une excellente nourrice et n'avoir jamais assisté à pareille fête!

URSULE.

Insolent!

NIMOIS, *à part.*

Attrape!

URSULE, *en s'en allant.*

Songez toujours aux ordres que l'on vous a donnés pour la fête de ce soir.

NIMOIS.

Soyez tranquille, mam'zelle Ursule; j'ai la mémoire d'un jeune homme, moi!

URSULE, *avec humeur.*

Et je ne pourrai pas faire chasser ce manant!

Elle sort.

SCENE X.

NIMOIS, *seul.*

Elle est furieuse, la vieille! elle ne me pardonnera jamais ce mot-là! Ça m'est égal! songeons plutôt à ce que m'a dit le marquis... Un complot! ah! il y aurait encore un complot!... Eh bien! tant mieux! il y aura encore quelques-uns de ces bonapartistes à mettre à l'ombre... Ah! s'il m'en tombe quelqu'un sous la main!... Je vais toujours commencer mon inspection dans les environs...

Il va pour sortir.

UN DOMESTIQUE, *amenant un inconnu.*

Je ne la vois pas, monsieur; mais voilà le valet de chambre de M. le marquis.

SCENE XI.

NIMOIS, GEORGES, LE DOMESTIQUE.

NIMOIS.

Que demande monsieur?

GEORGES.

Je voudrais parler à Mme Ursule: on m'avait dit que je la trouverais dans ce salon.

NIMOIS.

Elle vient de sortir; mais si vous voulez me dire ce que vous lui voulez...

GEORGES.

C'est à elle-même que je voudrais parler.

NIMOIS.

Louis, va-t'en dire à la nourrice que monsieur... (*A Georges.*) Votre nom, monsieur?

GEORGES.

C'est inutile!

NIMOIS.

Louise, va dire à mam'zelle qu'un monsieur [illegible] ne veut pas dire son nom désire lui parler [illegible] même.

GEORGES.

Et à elle seule... vous m'entendez?

NIMOIS, *à Georges.*

Très-bien! (*Le Domestique sort; à part.*) Est-ce que par hasard...? Ah! ce serait trop de bonheur... C'est égal... j'y aurai l'œil.

Il sort par le fond.

SCENE XII.

GEORGES, *seul.*

Enfin me voici en France! dans ma maison... près de ma femme!... Misères de l'exil, tortures de la faim, désespoir du proscrit, oh! vous n'avez pas existé, je suis près de ma femme! dans ma maison! en France! je suis heureux!... O Louise, toi qui m'aimais, tu m'aimes encore sans doute! O Louise, tu ne pleureras plus! tu ne seras plus seule, me voici pour t'aimer et te protéger... Pauvre cœur!... comme elle a dû souffrir... et que de fois du fond de mon exil j'ai déploré de ne pouvoir lui apprendre le hasard inouï qui me sauva, moi et mes compagnons; mais notre serment était trop sacré!... et c'est parce qu'on ne soupçonne pas même notre existence que l'entreprise désespérée que nous allons tenter n'est pas une folie

impossible... mais je ne m'attendais pas à trouver ici la marquise de Mellisens et ses deux fils... N'importe, ils ne me connaissent ni les uns ni les autres ; Louise, secrètement prévenue par Ursule, viendra au rendez-vous que je vais lui donner... elle me remettra l'argent nécessaire à notre expédition, et demain, grâce à ce secours et à quelques amis qui déjà nous ont tendu la main, Grenoble sera à nous!... Nous verrons alors s'il reste encore à la France un souvenir de ce qu'elle a été. Ah! cet espoir seul a pu me soutenir dans mon exil ! si je me suis trompé, c'est la mort... Mais, puisque l'échafaud était déjà dressé pour moi dans ce pays, ce n'est qu'en le renversant que j'y peux échapper... et si je n'y réussis pas, du moins je ne mourrai pas sans avoir essayé de délivrer la France du honteux esclavage qu'elle subit... et puis ma Louise!... ma Louise!...

SCENE XIII.

GEORGES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE *en rentrant.*

Monsieur, madame Ursule va descendre.

GEORGES.

Je vous remercie.

LE DOMESTIQUE.

Mais vous ne pouvez rester ici, car en l'avertissant je l'ai entendue dire que madame allait rentrer dans son appartement. Veuillez donc passer dans ce salon. (*Il désigne la porte de droite.*) Mme Ursule y va venir... précisément, j'entends madame qui vient.

Il prend un flambeau sur la table et le porte dans l'appartement de droite.

SCENE XIV.

GEORGES, *seul un moment, puis* LOUISE.

GEORGES.

Louise!... oh! la joie ne saurait lui faire du mal!... C'est elle!... elle! ah! je n'ai pas le courage de l'éviter en la voyant si près de moi... c'est elle!

Il se retire au fond de la scène, à côté de l'appartement de Louise.

LOUISE, *entrant avec une grande agitation, et sans voir Georges.*

Ah! mon Dieu! tout est fini!... un moment, que je reprenne ma raison... Il me semblait le voir près de moi comme un spectre! Hélas! me pardonnera-t-il du fond de la tombe! Georges! Georges !

Elle va pour rentrer dans son appartement et se trouve en face de Georges.

GEORGES.

Louise!

LOUISE, *poussant un cri et reculant.*

Ah!!!

Ils restent un moment immobiles.

GEORGES, *avançant ensuite pendant que Louise recule.*

Louise! c'est moi, Georges que tu as cru mort !

LOUISE, *avec épouvante.*

Non!...

GEORGES, *insistant.*

Moi, qui vis!

LOUISE, *reculant toujours.*

Non !

GEORGES, *la suivant.*

Moi qui reviens, Georges!

LOUISE, *se détournant tout-à-fait.*

Non, non, non!

GEORGES, *le regardant avec terreur.*

Mais c'est moi !

LOUISE, *tout-à-fait égarée.*

Lui ici... lui vivant!... Oh! non... je suis folle, mon Dieu! je suis folle !

GEORGES, *avec prière.*

Louise! Louise !

LOUISE, *le regardant avec terreur.*

Mais c'est bien lui!... il me regarde! il parle!

GEORGES.

Louise, calme-toi!... on peut t'entendre!... on peut venir!... un mot peut me perdre!

LOUISE.

Le perdre!... mais c'est donc vrai!

On entend des voix au fond.

GEORGES, *allant au fond.*

Et voici qu'on vient en effet.

LOUISE, *à part.*

La voix d'Arthur! (*A Georges.*) Ah! puisque c'est toi, ah! cache-toi donc alors!

GEORGES, *surpris.*

Me cacher?

LOUISE, *allant ouvrir la porte de gauche.*

Cache-toi là!

GEORGES, *près de cette porte.*

Mais, Louise!

LOUISE, *qui est remontée à la porte du fond.*

On vient! mais cache-toi donc! là! là! cache-toi!

GEORGES.

Ah! mon Dieu!

En prononçant les derniers mots, Louise a fait reculer Georges près de la porte de gauche, et après l'y avoir poussé avec elle, elle referme vivement cette porte, et reste devant, glacée et immobile.

SCENE XV.

LOUISE, LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE VICOMTE, LÉON, NIMOIS; *puis* URSULE.

LA MARQUISE, *en arrivant.*

Mais qu'est-ce donc, Louise? pourquoi ces cris ?

LOUISE, *qui n'est pas encore remise.*

Rien, rien, ma mère... une frayeur!... j'ai cru voir, j'ai cru entendre... Mais non, oh! non!... je n'ai rien vu... rien!... rien!...

LÉON, *à part.*

Ce cri n'a pas été jeté sans motif!

LE VICOMTE, *s'approchant de Louise* *.

Vous souffrez, Louise?

LOUISE, *terrifiée en le voyant, et à part.*

Arthur!... ah! j'ai rêvé, mon Dieu! j'ai rêvé!

URSULE, *entrant précipitamment, et à haute voix, à Nimois.*

Eh bien! où est-il donc ce monsieur qui me demande?

LE MARQUIS, *à Louise.*

Il y avait donc quelqu'un ici?

LOUISE, *avec trouble.*

Personne... je n'ai vu personne.

NIMOIS, *bas au Marquis.*

Il n'est pas sorti, j'en suis sûr.

* Louise, le Vicomte, la Marquise, Léon, le Marquis, Nimois.

LA MARQUISE, *revenant à Louise* *.

On nous attend au salon, Louise... M. le comte d'Avarenne vient d'arriver et il peut se blesser de notre absence.

LOUISE.

Je vous suis, ma mère.

URSULE, *bas à Louise.*

Mais mon Dieu! qu'avez-vous donc, madame ?

LOUISE, *bas à Ursule.*

Entre là, tu le sauras.

URSULE, *bas à Louise.*

Que voulez-vous dire?

LA MARQUISE, *à Louise.*

Faut-il que votre mari vienne lui-même vous chercher?

LOUISE, *bas à Ursule.*

Tu comprends!... mon mari!... Eh bien, entre; mais ne lui dis rien... rien.:. car il me tuerait, vois-tu!

LA MARQUISE, *de loin, avec impatience.*

Venez donc, Louise!

LOUISE, *allant à la Marquise.*

Me voilà, ma mère, me voilà!

URSULE, *à part.*

Ah! mon Dieu! que vais-je apprendre?

Demi-mouvement de sortie générale, à l'exception d'Ursule qui indique qu'elle va entrer dans la chambre de gauche.

* Ursule, Louise, la Marquise, le Vicomte, Léon, Marquis, Nimois.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon de l'appartement particulier de Louise. Grande porte au fond; petites portes à droite et à gauche; armoire-secrétaire à droite ; commode-toilette à gauche, des bougies allumées sur une table. Siéges divers.

SCENE PREMIERE.

GEORGES, *seul, avec amertume.*

Ce n'est rien que l'exil! ce n'est rien que la misère! ce n'est rien que la mort!... Mais rentrer dans sa maison pour s'y voir oublié... revenir le cœur et les bras ouverts, et ne trouver ni un cœur qui vous parle, ni des bras qui se tendent vers vous! oh! c'est là de véritables malheurs!... Que se passe-t-il donc dans cette maison... Une fête?... Louise obéit-elle à la tyrannie de sa mère, ou bien suis-je déjà de trop ici? Elle est belle, elle est riche, elle aime peut-être!... Oh! si cela était vrai!... Je le saurai... je lirai la vérité dans son ame... dans son silence... Mais pour cela il faudrait la voir, et depuis une heure j'attends!... j'attends et le temps se passe.... et mes amis m'attendent aussi!... et si dans quelques heures je ne suis point près d'eux, ils tenteront le succès sans moi, ou plutôt ils se disperseront, renonçant à une entreprise dont le chef leur aura manqué de parole. Retourner au rendez-vous sans cet or pour lequel on doit nous livrer des armes! C'est impossible!... C'est avoir attiré mes compagnons dans un danger dont je ne pourrais les faire sortir même avec la chance de mourir en combattant... Ah! Louise, Louise!...

Ursule paraît.

SCENE II.

GEORGES, URSULE.

GEORGES, *à Ursule qui referme la porte.*

Eh bien! viendra-t-elle enfin?

URSULE, *effrayée.*

Ah! pourquoi avoir quitté ma chambre, monsieur Georges?

GEORGES, *d'un ton amer.*

Parce que j'y entendais trop bien le bruit de cette fête à laquelle Louise n'a pas le temps de s'arracher.

URSULE.

Mais je vous ai dit que sa mère, son frère étaient ici, et avaient voulu...

GEORGES, *l'interrompant.*

Et depuis quand sont-ils les maîtres chez moi?

URSULE, *hésitant.*

Chez vous!... Hélas! vous oubliez, monsieur Georges, que Louise a dû croire...

GEORGES.

Oh! oui... tu as raison... elle a dû croire... elle a pu se féliciter... et mon retour l'a cruellement détrompée sans doute.

URSULE.

Ah! monsieur, pouvez-vous penser?...

GEORGES, *avec impatience.*

Mais pourquoi ne vient-elle pas?

URSULE.

Mais le peut-elle?... On l'entoure... on l'observe... on cherche peut-être à deviner la cause son trouble... la cause du cri qu'elle a jeté!...

GEORGES, *avec amertume.*

Oui, un cri d'horreur et d'épouvante...

URSULE.

Mais comprenez donc ce qu'elle a dû éprouver, et quel saisissement...

GEORGES.

Ah! si elle voulait venir... elle trouverait un prétexte... une indisposition...

URSULE.

Mais alors on pourrait la suivre, l'accompagner jusqu'ici...

GEORGES.

Jusqu'ici? Et qui donc a le droit de pénétrer dans l'appartement de Louise?...

URSULE, *embarrassée.*

Qui?... sa mère... son frère... le marquis de Mellisens...

GEORGES.

Ce furieux royaliste qui croirait de son honneur de me dénoncer... de dénoncer le mari de sa sœur...

URSULE.

Il suffirait d'un domestique, qui peut s'étonner en voyant un inconnu dans sa chambre... qui peut crier... appeler...

On entend de loin des contredanses qui continuent jusqu'à la rentrée de Louise, à la scène suivante.

GEORGES.

Mais alors qu'elle vienne... qu'elle vienne donc!... Oh! veut-elle que j'aille la chercher au milieu de cette fête?...

URSULE, *avec effroi.*

Ce serait la mort pour vous!...

GEORGES.

Oh! si ce n'était la mort que pour moi!... si ce n'étaient ceux qui m'attendent... je n'y mettrais pas tant de patience... car ces retards... ces excuses... cette fête... (*avec amertume*) une veuve a droit à tant d'hommages...

URSULE.

Mais, monsieur Georges...

GEORGES.

Une femme qui se croit libre...

URSULE, *cherchant à le calmer.*

Monsieur...

GEORGES.

Après quinze mois de veuvage, on peut rougir de prendre un autre époux...

URSULE, *à part.*

Que dit-il?...

GEORGES, *avec dépit dédaigneux.*

Mais un amant!...

URSULE, *vivement.*

Ah! monsieur Georges!... Louise!... elle!... un amant!.. Ah! vous ne pensez pas ce que vous dites...

GEORGES, *revenant.*

Non... je m'emporte... j'ai tort... mais il faut absolument que je la voie!...

URSULE.

Eh bien!... monsieur Georges... encore un moment!... je vais retourner la chercher... mais jusque là rentrez... rentrez dans ma chambre, je vous en supplie... sans cela je n'oserais quitter cet appartement... Allez!... et je vous jure qu'elle va venir...

GEORGES.

J'y vais... et dis-lui cette fois qu'il y va de ma vie et surtout de mon honneur... car si j'étais découvert, ce n'est pas moi seulement qui porterais ma tête sur l'échafaud... et que cependant je ne puis quitter ce château sans l'avoir revue...

URSULE.

Oui, monsieur... elle viendra, elle viendra, bien sûr!...

GEORGES.

Songe qu'une heure peut me perdre et que j'attends!

Georges sort par la porte de droite.

URSULE, *elle regarde avant de fermer la porte.*

Le voilà qui monte le petit escalier qui mène à ma chambre... Il ne faut pas qu'il puisse rentrer ici. (*Elle ferme la porte.*). Allons la chercher!.. O mon Dieu! mon Dieu! protégez-nous!...

Louise paraît par la porte du fond.

SCENE III.

LOUISE, URSULE.

LOUISE, *très-agitée.*

Eh bien! Ursule... où est-il?

URSULE.

Dans ma chambre, madame...

Elle se dirige vers la porte par laquelle est sorti Georges.

LOUISE, *la retenant.*

Oh! tant mieux!... j'aurai le temps de penser, de réfléchir... car au milieu de cette foule je ne sentais plus... je n'entendais plus... je ne savais plus si j'existais...

URSULE.

Oh! remettez-vous, madame, songez au cruel aveu que vous avez à lui faire.

LOUISE.

Est-ce que je peux lui faire cet aveu?... Moi, lui dire que je l'ai si vite oublié, que je suis la femme d'un autre!... Avouer à Georges que j'ai consenti à épouser le fils du comte d'Avarenne... Oh! non, non, je ne le puis pas... je n'oserai pas.

URSULE.

Mais qu'allez-vous donc lui dire?

LOUISE.

Est-ce que je sais, mon Dieu?

URSULE.

Mais il va venir, madame, il va venir, et si vous ne lui dites pas la vérité, quel parti prendre?... qu'allez-vous donc faire?

LOUISE.

Qne faire? mais je ne sais pas... Tu vois bien que je ne sais pas.

Elle pleure.

URSULE, *la consolant.*

Madame... Louise... ma Louise... Allons, un peu de courage... son danger est aussi pressant que le vôtre.

LOUISE, *se remettant.*

Oui, tu as raison, il faut le sauver, et peut-être alors... mais pour cela je veux savoir tout... Eh bien! dis-moi, que t'a-t-il dit? que veut-il? pourquoi est-il revenu?

URSULE.

Ah! si vous saviez!...

LOUISE, *avec impatience.*

Mais c'est ce que je te demande.

URSULE.

Si j'en crois quelques mots échappés à son impatience, il s'agirait d'un nouveau complot!

LOUISE.

De celui dont on a parlé tout-à-l'heure?

URSULE.

Je ne sais; mais il a ajouté: « Dis à Louise qu'il y va de ma vie, et surtout de mon honneur; car si j'étais découvert, ce n'est pas moi seulement qui porterais ma tête sur l'échafaud... »

LOUISE.

Les malheureux!

URSULE.

« Et dis-lui que cependant je ne puis quitter ce château sans l'avoir vue. »

LOUISE, *réfléchissant promptement.*

Ce château, il veut donc le quitter?

URSULE.

Je le crois.

LOUISE, *de même.*

Il veut le quitter, il veut partir, bientôt, n'est-ce pas?

URSULE.

Tout de suite, une heure peut le perdre, m'a-t-il dit.

LOUISE.

Tout de suite! oh! alors, Dieu m'inspire!... qu'il vienne... il veut fuir... eh bien, je fuirai avec lui.

URSULE, *avec peine.*

Vous aussi, madame?

LOUISE.

Est-ce que j'ai autre chose à faire?

URSULE.

Eh bien, oui, madame... oui, suivez-le, pa[illegible] avec lui!

LOUISE.

Et alors, quand il verra que je n'ai pas hésité un moment... quand je m'associerai à ses [illegible]gers... quand je n'aurai plus que lui en ce monde... alors il me pardonnera, n'est-ce pas?

URSULE.

Oh! vous avez raison.

LOUISE.

Eh bien, va le chercher; dis-lui que je suis bien malheureuse... que nous allons fuir!

URSULE, *s'en allant.*

Oui, madame.

LOUISE, *la rappelant.*

Non, non, ne lui dis rien, qu'il ne soupçonne rien... va, va donc, ne me laisse pas le temps de perdre courage. Cet escalier dérobé, qui monte chez toi, descend jusque dans le parc... et par là...

URSULE.

Oui, madame.

Elle sort par la porte de droite; Léon est entré par la porte du fond.

SCENE IV.

LÉON, LOUISE.

LÉON, *à part.*

Je ne m'étais donc pas trompé!

LOUISE, *sans voir Léon.*

Et maintenant pour qu'on ne puisse nous sur-

prendre... (*Elle se retourne pour aller fermer la porte du fond, et voit Léon.*) Léon! toi!

LÉON, *qui a entendu les dernières paroles de Louise à Ursule.*

Louise, j'ai tout compris.

LOUISE.

Grand Dieu!

LÉON.

Va le chercher, as-tu dit; cet escalier descend jusque dans le parc, et par là...

LOUISE.

Par là!

LÉON.

On peut faire échapper un proscrit qui a cru pouvoir demander un asile à la veuve de Georges Bernard, n'est-ce pas?

LOUISE.

Ah! mon frère!

LÉON.

Ce n'est pas un reproche que je te fais, c'est un secours que je viens t'offrir.

LOUISE.

Mais qui t'a dit...?

LÉON.

Cet homme mystérieux arrivé ce soir au château, et dont on n'a pu retrouver la trace... La [illegible]s laquelle tu te débats vainement de[illegible]ques heures... Ursule qui vient deux fois te chercher au milieu de la fête... ta sortie du bal... Me suis-je trompé?

LOUISE.

Eh bien! oui, Léon, c'est vrai... et si tu savais...

LÉON.

Tu peux tout me dire, Louise.

LOUISE, *à part, s'éloignant de Léon.*

Oh! non, pas à lui qui a deviné que j'aime Arthur.

LÉON.

Eh bien, ma sœur, tu n'as donc pas besoin de ton frère?

LOUISE.

Non, non, j'y suffirai seule.

LÉON.

Soit... puisque tu m'envies l'honneur d'un tel dévouement... et cependant on te cherche, on s'étonne de ton absence; on peut venir, car c'est ma mère qui m'envoie te chercher.

LOUISE, *réfléchissant promptement.*

Ma mère!... Ah! oui, tu as raison... eh bien, écoute, Léon; il faut faire préparer une voiture à l'instant même.

LÉON.

Martial, mon domestique qui m'est tout dévoué, la conduira.

LOUISE.

Dans dix minutes elle peut être à la petite porte du parc?

LÉON.

Elle y sera.

LOUISE.

Et toi, aussitôt que tu m'auras avertie que tout est prêt, tu rentreras dans le salon, tu retiendras ma mère, notre frère, tout le monde; tu prolongeras la fête en disant que j'y vais reparaître, et alors nous aurons... (*se reprenant*) j'aurai le temps de le faire échapper.

LÉON.

Compte sur moi, ma sœur.

Il va pour sortir par la porte du fond. La musique du bal reprend.

LOUISE, *lui montrant la porte de gauche.*

Par là, par là, pour que personne ne t'arrête ou ne te suive... Songe que nous t'attendons.

LÉON, *en sortant.*

Et tu me diras alors...?

LOUISE.

Oh! alors tu sauras tout.

Léon sort.

SCENE V.

LOUISE, *seule.*

Oui, oui... Ainsi notre fuite est assurée... O mon Dieu! soutiens-moi, soutiens-moi!... Allons, de la raison, du calme, du courage. Voyons!... (*elle ouvre le secrétaire*) cet or, cet argent, ces bijoux... (*elle renferme tout cela dans une boîte; puis ouvre plusieurs tiroirs*) mes diamans... (*elle emporte la boîte de l'autre côté de la scène, et va ouvrir les tiroirs de l'autre meuble.*) Oh! je n'aurai jamais le temps... (*elle cherche*) mes diamans, où sont-ils?... (*elle cherche encore*) ils devraient être là, mon Dieu!... Ah! je cherche mal... ma raison se trouble... Où sont donc ces diamans?... Oh! ma tête, ma tête!... (*Elle se presse la tête avec désespoir, et sentant son bandeau et son collier de diamans,*) Oh! les voilà, j'en étais parée... parée pour mon mariage avec un autre... Oh! Arthur! Arthur! (*Georges paraît.*) Georges!

Elle reste immobile et tremblante à sa place. La musique cesse.

SCENE VI.

LOUISE, GEORGES, URSULE.

GEORGES, *à part, au fond.*

Comme elle tremble!

LOUISE, *à part.*

Je me sens mourir.

GEORGES, *à part, avec douleur.*

Pas un mot! rien!

URSULE, *qui s'est approchée de Louise.*

Madame, madame, c'est M. Georges.

LOUISE, *sans oser regarder Georges.*

Oui, oui. Toi, veille de ce côté... Léon va venir, il a été faire préparer une voiture.

Ursule sort par la porte de gauche.

GEORGES, *s'avançant, et sévèrement.*

Une voiture! et pourquoi ?

LOUISE.

Pour notre fuite, Georges.

GEORGES.

Notre fuite, Louise!... Je ne suis pas rentré en France pour fuir.

LOUISE.

Eh bien! pour nous conduire partout où vous voudrez aller.

GEORGES.

Vous ne pouvez me suivre où je vais... et une voiture ne pourrait nous y conduire.

LOUISE, *avec douleur.*

Je peux vous suivre partout, même à la mort, et comme vous partirez je partirai.

GEORGES.

Au milieu de la nuit?

LOUISE.

Au milieu de la nuit.

GEORGES.

Ainsi parée ?

LOUISE.

Ainsi parée.

GEORGES.

A pied?

LOUISE.

A pied. (*Se jetant à ses genoux, et éclatant en larmes.*) A genoux, si tu veux; mais il le faut!

GEORGES, *avec sévérité.*

Louise... quel danger si épouvantable te menace donc ici, que tu oses braver celui de me suivre? Nous serons seuls alors, et je te demanderai ce que tu as fait de mon nom, car tu ne serais pas à genoux, si tu ne l'avais pas déshonoré.

LOUISE, *avec douleur.*

Eh bien! alors, Georges, je te dirai...

GEORGES, *l'interrompant et la relevant brusquement.*

Tu me diras ton crime, n'est-il pas vrai?

LOUISE.

Je te dirai mon malheur; et tu jugeras si c'est un crime... Tiens! tu vois (*elle lui montre ses préparatifs*) je suis prête à partir, viens!

GEORGES, *éclatant.*

Mais il est donc ici cet homme?

LOUISE.

Que dis-tu ?

GEORGES.

Il peut donc venir dans cette chambre, que tu trembles si fort ?

LOUISE.

Ah! je tremble pour toi!

GEORGES, *avec colère.*

Ou pour cet amant, n'est-ce pas?

LOUISE, *avec solennité.*

Georges, Dieu ne t'a pas miraculeusement sauvé... tu n'es pas revenu en France sans de vastes desseins... on t'attend, je le sais.

GEORGES.

Oui, l'on m'attend!... et si je tarde, la vengeance que je suis venu chercher m'échappe... et si je pars, je perds la vengeance que je dois exercer ici.

LOUISE.

Aucune ne te manquera, puisque je t'accompagne... tu auras rempli ta mission, et ton honneur sera sauvé!

GEORGES.

Mon honneur!

LOUISE.

Oui, celui du soldat et celui de l'époux. Voici Léon, viens, viens, je t'ai juré que je te dirai tout.

Elle va du côté de la porte, Léon paraît.

SCENE VII.

LÉON, LOUISE, GEORGES

LÉON, *en entrant.*

Arrêtez!...

Il ferme la

GEORGES, *bas à Louise.*

Silence! même devant lui.

LOUISE, *à part.*

Oh! que va dire Léon ?

LÉON.

Louise!... monsieur!... ce que je craignais est arrivé... les soupçons que m'a inspirés le trouble de ma sœur ont été partagés par d'autres que par moi... non pas pour s'associer à son noble dévouement, mais pour le prévenir... Toutes les issues particulières de ce château sont observées... aucun moyen de sortir secrètement.

LOUISE.

Nous sommes perdus!...

GEORGES.

Perdus!

LÉON.

Vous êtes sauvé, monsieur, si vous ne craignez pas de suivre le conseil que je vais vous donner. (*Georges s'approche de Léon.* *) Je viens de porter dans la chambre d'Ursule des habits destinés à remplacer ces habits de voyage.

LOUISE.

Comment!...

LÉON, *à Louise.*

La voiture que j'ai fait préparer s'est mêlée

* Léon, Georges, Louise.

aux nombreuses voitures des invités... Monsieur, en passant par le salon, gagnera facilement l'antichambre.

LOUISE, *à Georges.*

J'y serai.

LÉON.

Et en voyant un homme qui aura l'air d'avoir pris part à la fête... un homme en habit de bal... on n'aura aucun soupçon.

GEORGES, *à Léon.*

Je vous remercie, et j'accepte, monsieur.

LÉON.

Mais, pour cela, il faut que Louise reparaisse à la fête... qu'elle calme par sa présence les soupçons qui ont pu naître.

LOUISE.

Soit! j'aurai ce courage.

GEORGES, *amèrement, à Louise.*

Je comprends combien il doit vous coûter, madame.

LÉON, *à Louise.*

Hâte-toi donc, car on peut venir; rentre au bal; moi, je vais remettre ces habits à monsieur, et dans dix minutes nous serons sous le péristyle.

Léon va de nouveau à la porte de gauche, pour s'assurer qu'il n'a pas été suivi.

GEORGES, *bas à Louise.*

[illegible] maintenant que je ne partirai pas sans [illegible]

Georges sort.

LOUISE.

[illegible]e cette épreuve, encore cette fête!...

LÉON, *en revenant près de sa sœur.*

Du courage, Louise! n'oublie pas que je veille sur lui.

LOUISE.

Et toi, Léon, n'oublie pas que si ce proscrit était arrêté je n'aurais plus qu'à mourir!

LÉON, *surpris.*

Que veux-tu dire?

LOUISE, *sortant.*

Rien, rien...

LÉON, *seul.*

Elle n'aurait plus qu'à mourir! a-t-elle dit? Quel est donc cet homme?... (*On entend des pas.*) Oh! il était temps!... j'aperçois mon frère!... Nimois le suit... Ah! ce n'est pas sans motifs qu'ils viennent ici!

Il sort par la petite porte de droite.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, NIMOIS.

Ils entrent par la porte du fond.

LE MARQUIS, *en entrant.*

Tu dis donc, Nimois, que cet inconnu...

NIMOIS, *montrant la porte de droite* *.

Il doit être là.

LE MARQUIS.

Dans la chambre d'Ursule?

NIMOIS.

Dans sa chambre qui est toujours restée éclairée, quoique la vieille soit descendue plusieurs fois.

LE MARQUIS.

Et quel peut être cet homme?

NIMOIS.

Si vous êtes bien décidé, nous allons le savoir tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Oui, bien décidé, car, j'en suis sûr... Louise cède à quelque horrible contrainte... Cet inconnu, qui s'est introduit violemment ici, est quelque ancien complice de Georges. Il aura menacé ma sœur... pris avantage de sa faiblesse; et il aura obtenu d'elle de l'aider dans sa fuite.

NIMOIS, *qui voit la cassette sur la toilette.*

Et de l'aider richement, à ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Comment?...

NIMOIS, *montrant la cassette.*

Voyez!... ce coffre ouvert, cet or!... ces bijoux!

LE MARQUIS.

En effet!... je ne me trompais donc pas!... Tes hommes sont-ils prêts?

NIMOIS.

Ils attendent vos ordres...

LE MARQUIS.

Eh bien! conduis-les ici!

NIMOIS.

A l'instant!...

Il sort par la porte du fond. Léon rentre par la petite porte de droite.

LE MARQUIS, *seul.*

Le bruit de la fête couvrira celui de l'arrestation.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LÉON.

LÉON.

Vous vous trompez, mon frère!... le bruit de l'arrestation couvrira celui de la fête.

LE MARQUIS, *surpris.*

Léon, que voulez-vous dire?

LÉON, *vivement.*

Que si vous appelez vos agens pour arrêter ici l'homme qui s'y cache proscrit et malheureux, j'appelle, moi, tous ceux qui sont venus y cher-

* Nimois, le Marquis.

cher un plaisir, pour leur montrer comment le marquis de Mellisens entend l'hospitalité.

LE MARQUIS, *sèchement.*

Je le veux bien, monsieur; car ils apprendront en même temps comment le lieutenant Léon Dubourg tient le serment de fidélité qu'il a fait en recevant cette épaulette.

LÉON.

Comme il vous plaira!... A chacun sa part de déshonneur!

LE MARQUIS.

A vous celui de la révolte!

LÉON.

A vous celui de la dénonciation!

LE MARQUIS.

A moi la nécessité de mes devoirs; car vous oubliez que, si peu importantes que soient ici mes fonctions, je suis le premier magistrat de ce pays; qu'à ce titre, et dans ce moment même, je pourrais réclamer le secours de votre épée; et que ce serait à vous une trahison de le refuser, sinon une lâcheté!

LÉON, *avec emportement.*

Monsieur!..... Eh bien, vous n'entrerez là, vous et vos assassins... vous n'aurez ce proscrit qu'après m'avoir tué... c'est une lâcheté que je veux faire!

LE MARQUIS, *à part.*

L'insensé!... (*Avec douceur, à Léon.*) Mais, Léon, votre tête s'égare!... ne savez-vous donc pas que ce n'est pas un proscrit que l'on poursuit... mais un révolté... un homme qui a des intelligences dans Grenoble... qui a tenté la fidélité de la garnison... compromis la sûreté de plusieurs officiers... Ce n'est donc pas un malheur qu'il faut protéger, mais un crime qu'il faut prévenir... et l'arrestation de cet homme peut nous livrer les noms de tous ses complices.

LÉON.

Pour en faire autant de victimes, n'est-il pas vrai?

LE MARQUIS, *avec sévérité.*

Prenez garde d'être du nombre, Léon!... Je vous l'ai dit... il y a plus d'un officier mêlé à ce complot... et cette persistance à défendre le coupable pourrait donner des soupçons...

LÉON, *l'interrompant.*

Qui amèneraient aussi mon arrestation, sans doute!...

LE MARQUIS.

Mais il faut pourtant bien mettre un terme à l'obstination insensée qui s'oppose à l'exécution de la loi.

Le Vicomte paraît.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LE VICOMTE, LÉON, *puis* NIMOIS.

LÉON, *allant au Vicomte qui entre.*

Ah! monsieur!

LE VICOMTE, *avec douceur.*

Point de bruit, Léon.

LÉON, *au Vicomte.*

Vous savez donc aussi... mais vous ne le permettrez pas, vous!...

LE VICOMTE.

Léon, je ne puis rien... mon père est instruit... il va venir, et vous connaissez son inflexible rigueur...

LÉON.

Votre père!... mais c'est impossible!... Quoi! vous qui venez d'épouser la veuve d'un proscrit, vous voulez que le premier jour de ses noces soit marqué d'une tache de sang, d'un souvenir d'échafaud! quand elle a tant souffert d'un semblable malheur. Ah! pauvre sœur! est-ce donc là le bonheur que lui a ju [illegible] d'Avarenne?

LE VICOMTE.

Hélas! j'ai appris trop tard ce ma[illegible] prévenir.

LÉON.

Vous implorerez votre père... vous ne laisserez pas commettre ce crime... vous ne le pouvez pas!

LE VICOMTE, *l'interrompant.*

Je puis vous promettre du moins de tout faire pour sauver le proscrit.

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Ah! il est temps!... (*Il appelle.*) Nimois! (*Nimois entre.*) Nimois, faites votre devoir.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, NIMOIS, LE VICOMTE, LOUISE, LÉON.

LOUISE, *entrant précipitamment par la porte du fond et se mettant devant la porte de droite.*

Arrêtez! non, non... vous n'entrerez pas!... oh! non!

LE MARQUIS, *sévèrement.*

Louise!

LÉON, *à Louise.*

Ils sont implacables!

LOUISE, *au Vicomte qu'elle aperçoit.*

Vous aussi!... Mais, Arthur! Arthur!... si vous saviez quel est ce proscrit?

SCENE XII.

LE VICOMTE, LE MARQUIS, NIMOIS, GEORGES, LOUISE, LÉON.

GEORGES, *se montrant.*

Ce proscrit, le voici!...

LOUISE, *avec terreur.*

Oh! grand Dieu! que va-t-il dire?

GEORGES, *prenant la main de Léon.*

Merci, jeune homme, vous êtes le digne fils d'un brave soldat, vous!

Il regarde le Marquis avec mépris.

LE MARQUIS, *à Nimois.*

Saisissez-vous de cet homme... emparez-vous de lui!

GEORGES.

C'est inutile, monsieur! (*Il remet des pistolets à Nimois qui s'est avancé.*) Voilà mes armes... je vous suis.

LE MARQUIS, *à Georges.*

Votre nom, monsieur?

GEORGES.

Mon nom?... demandez-le à la veuve de Georges Bernard, maintenant la vicomtesse d'Avarenne.

LOUISE, *accablée.*

Il sait tout!... je suis perdue!...

LÉON, *allant promptement à Louise.*

Louise!

Il la met dans un fauteuil.

LE VICOMTE, *avec étonnement.*

Perdue!...

LE MARQUIS, *à Nimois.*

Qu'on prépare tout pour le conduire à Grenoble!

LE VICOMTE, *au Marquis.*

Pas encore, mon frère! pas avant que je n'aie parlé à Louise!...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le salon du premier acte.

SCENE PREMIERE.

LÉON, LE VICOMTE.

Il fait nuit au dehors. — Il y a des bougies allumées sur une table, à droite. Le Vicomte est assis près de la table et paraît profondément absorbé dans ses réflexions. Léon paraît par la porte de gauche.

LÉON, *s'approchant.*

Vous m'attendiez, monsieur?

LE VICOMTE.

Ah! c'est vous, Léon!... Comment se trouve votre sœur depuis qu'elle est revenue de son évanouissement?

LÉON.

Ursule vient de me dire qu'elle était beaucoup mieux.

LE VICOMTE, *étonné.*

Ursule!... Ah!... Vous n'étiez donc pas près de Louise?

LÉON.

Non, monsieur, non... j'attendais avec ma mère dans le salon qui précède sa chambre.

LE VICOMTE.

Quoi!... Mme de Mellisens...

LÉON.

Vous paraissez surpris de cet abandon, monsieur... mais je ne veux rien vous cacher... je vous dois une explication franche de tout ceci, et vous la comprendrez, je l'espère comme elle doit être comprise.

LE VICOMTE.

Je vous écoute!

LÉON.

A peine ma sœur a-t-elle repris ses sens qu'elle a été en proie à une espèce de délire que la vue de notre mère semblait irriter. Vous l'avez voulu, lui disait-elle, c'est votre ouvrage.

LE VICOMTE.

Je ne m'étais donc pas trompé!

LÉON.

Si je vous dis cela, monsieur le vicomte, c'est que je puis mieux qu'un autre détruire les craintes que de semblables paroles peuvent faire naître en vous... Louise vous aime, j'en suis sûr; elle me l'a confié, à moi, dans toute l'effusion de son ame... mais ce que je dois vous dire aussi, c'est que cet amour n'est pas exempt de remords...

LE VICOMTE, *amèrement.*

Ah! elle éprouve des remords!

LÉON.

Soyez juste, Arthur!... songez au nom qu'elle a porté et à celui qu'elle vient de recevoir.

LE VICOMTE.

Si ce n'était que cela !

LÉON.

Et que voulez-vous donc que ce puisse être?... Je le jure! avant d'avoir vu ce proscrit, Louise m'avait confié ses terreurs, et s'il faut vous le répéter, les remords dont elle était poursuivie ; considérez maintenant jusqu'où a pu les porter la présence fatale et inattendue de ce malheureux dont la position devait exciter en elle de si funestes souvenirs; qu'elle a vu arrêter dans sa maison, par les ordres de son frère, et sous les yeux de son nouvel époux.

LE VICOMTE.

Sans doute, sans doute !... Mais vous, Léon, vous le connaissez, cet homme?

LÉON.

Je saurais son nom que je ne craindrais pas de le livrer à votre honneur... mais je l'ignore, je vous le proteste.

LE VICOMTE.

Mais Ursule doit le savoir.

LÉON.

Je le crois... et si vous désirez l'interroger...

LE VICOMTE.

Elle!... non... Mais si Louise pouvait me recevoir... ou plutôt si elle daignait venir un moment...

LÉON.

Je vais lui transmettre votre désir... mais avant, permettez-moi, Arthur, de vous rappeler votre promesse de tout faire pour sauver ce proscrit.

LE VICOMTE.

Je ne l'ai pas oubliée, et c'est pour cela que j'ai besoin de voir Mme d'Avarenne sur-le-champ; mon père est parti... le marquis, dans son zèle trop vif pour la cause publique, l'a suivi jusqu'à Grenoble, pour en ramener la force armée nécessaire à la translation du prisonnier.

LÉON.

C'est donc là le motif de son départ?

LE VICOMTE.

Oui, car le bruit de cette arrestation est déjà sorti du château ; les campagnes sont mal disposées, et si le prisonnier n'était accompagné d'une escorte respectable, on pourrait craindre de le voir enlever par un coup de main.

LÉON.

Que de précautions contre un seul homme!...

LE VICOMTE.

Ces précautions peuvent tourner en sa faveur; elles nous laissent libres d'agir en l'absence de mon père et du marquis... c'est à ma garde qu'il est confié, et si ce que je vais apprendre de Louise me permet de faire ce que je veux, je puis le sauver.

LÉON.

Eh! quoique vous puissiez apprendre, sauvez-le, monsieur, sauvez-le! Louise vous aime déjà pour la protection que vous lui avez accordée, étendez-la jusqu'à ce malheureux, et cet amour qu'elle vous porte n'aura plus alors ni terreurs ni remords!

Il sort par la porte de gauche.

SCENE II.

LE VICOMTE, *seul.*

Ni terreurs, ni remords!... ses terreurs, oui, elles peuvent disparaître avec celui qui les cause... mais ses remords! ah! si ce que je n'ose supposer était vrai, dans une ame comme celle de Louise qui n'a pu être égarée, mais où l'honneur parle encore, ma générosité ne ferait que les accroître... Elle m'aime, dit Léon, oui, je crois qu'elle m'aime, et c'est précisément cet amour qui lui fait jeter sur son passé un regard si épouvanté... Et moi, de quel œil vais-je l'interroger maintenant ? lorsque, aveuglé par ma passion, j'eusse démenti hier quiconque eût voulu élever un doute sur sa pureté... Et aujourd'hui... Ah! aujourd'hui ma passion m'égare encore, elle me montre dans un événement que le hasard seul a amené la conséquence d'une faute qu'on m'a cachée... Oh! non, ce n'est pas possible!... j'oublie combien Louise est faible devant la plus légère émotion... combien son ame, à force de souffrir, est devenue timide et douloureuse! Ou[illegible] quelque ancien ami de Georges, quelque [illegible] de cette armée de Napoléon, qui était [illegible] famille où chacun est solidaire de l'[illegible] des autres... Qui sait quels reproches c[illegible] pu adresser à Louise?... Ah! oui, ce [illegible] des souvenirs de proscription qui la [illegible] ainsi... oui, son frère a raison, ce sont [illegible] implacables de la politique qui l'épouv[illegible]... elle est pure de toute honte, et c'est à moi à la délivrer de toute crainte et de tout remords... Ah! Louise, pardonnez-moi... La voici!... comme elle est pâle!... de l'indulgence et de la pitié pour tant de douleur!

SCENE III.

LÉON, LOUISE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Louise!

LOUISE.

Monsieur, mon frère m'a dit que vous désiriez me parler ?

LE VICOMTE.

Oui, Louise, oui... et j'ai dit aussi à Léon...

LÉON.

Ce qu'elle entendra avec bonheur de votre bouche, et ce qu'elle doit apprendre de vous seul... A tout-à-l'heure. (*Au Vicomte.*) Je serai à la petite porte du parc.

Il sort.

SCENE IV.

LOUISE, LE VICOMTE.

LOUISE.

Que veut-il dire, monsieur?

LE VICOMTE.

Ne l'avez-vous donc pas compris... et faut-il que je vous dise tout pour que vous ne me jugiez pas aussi cruel que ceux qui vous font souffrir?

LOUISE, *accablée.*

Oui, je souffre! je souffre horriblement... mais enfin, vous m'avez fait demander, je suis venue.

LE VICOMTE.

Louise! Louise! vous pâlissez... oh! plus tard, plus tard!

LOUISE, *se remettant.*

Non, non, monsieur, maintenant, maintenant... je vous en supplie.

LE VICOMTE.

Pardonnez-moi donc de donner à cet entretien une solennité que plus de confiance en moi eût rendue inutile.

LOUISE.

Plus de confiance!... Ah! je n'ai jamais douté le la générosité de vos sentimens.

LE VICOMTE.

Et cependant, Louise, hier, quand ce proscrit st venu vous demander asile, ce n'est pas à moi ue vous vous êtes adressée.

LOUISE.

A vous? moi, m'adresser à vous!

LE VICOMTE.

Oui, Louise... et si vous m'aviez mieux connu, vous n'eussiez pas hésité.

LOUISE.

Ah! monsieur...

LE VICOMTE.

Car il est temps que vous le sachiez enfin... Croyez-moi, Louise, les haines politiques ne sont violentes que chez les hommes qui n'ont jamais eu à souffrir pour le parti dont ils se disent les victimes; les ardeurs de persécution n'appartiennent qu'à ceux qui n'ont pas été persécutés; elles ne sont pas dans le cœur de ceux qui ont donné toute leur vie pour gage de la sincérité de leurs opinions... Mon père et moi, nous avons vécu dans l'exil de notre cause, et si le sang versé est un signe éclatant de fidélité, ni lui, ni moi n'avions besoin de celui des proscrits, car depuis long-temps le nôtre avait marqué notre dévouement d'un sceau ineffaçable.

LOUISE.

Oui, je le sais, monsieur, et cependant...

LE VICOMTE.

Cependant mon père a été inflexible, n'est-ce pas? Mais cette sévérité a été l'ouvrage de nos ennemis, et c'est à force de nous jeter à la face le reproche de lâcheté, qu'ils nous ont forcés à leur répondre par des rigueurs, et à braver les représailles dont on nous menaçait sans cesse.

LOUISE, *à part.*

Et qui veillent si près d'ici, mon Dieu!...

LE VICOMTE.

Mais aujourd'hui cette horrible lutte est finie... les sentimens de pardon et d'oubli peuvent parler sans crainte d'être accusés de timidité; nous sommes assez forts pour pardonner, et nous pardonnerons; voilà ce que sont les hommes sincères de notre cause!... voilà ce que je suis, Louise; voilà celui à qui vous avez donné votre existence; et maintenant n'avez-vous rien à me dire?

LOUISE.

Oh! Arthur, vous êtes noble et généreux, vous!

LE VICOMTE.

Est-ce bien là toute votre pensée, Louise?

LOUISE.

Oui, Arthur, je vous comprends... Et vous sauverez ce proscrit, n'est-ce pas?

LE VICOMTE, *avec douceur et amour.*

Oui, je le sauverai... Mais alors, Louise, vous m'aimerez sans crainte, alors vous serez à moi avec bonheur?

LOUISE, *avec embarras.*

Ah! monsieur, monsieur!

LE VICOMTE, *la regardant avec affection.*

Louise, Louise! Mais pourquoi trembler toujours?

LOUISE.

Ah! ne me regardez pas ainsi, vous me faites peur!

LE VICOMTE.

Peur!... mais, après ce que je viens de vous dire, à quel titre puis-je donc encore vous épouvanter?

LOUISE, *éclatant.*

Mais ne voyez-vous pas qu'il y a dans mon cœur quelque chose d'affreux! quelque chose que je n'ose pas... que je ne peux pas vous dire!

LE VICOMTE, *à part, en se détournant.*

O mes soupçons! mes soupçons!

LOUISE, *allant au Vicomte.*

Mais vous avez promis de le sauver, et vous le sauverez?...

LE VICOMTE, *froidement.*

Oui, vous avez raison, madame... et ne craignez plus pour lui la proscription ni l'échafaud... je vous promets sa liberté.

LOUISE, *avec feu.*

Oh! merci, monsieur, merci!... (*Avec prière.*) Et vous me permettrez, n'est-ce pas, d'aller lui porter cette heureuse nouvelle?

LE VICOMTE, *après un silence.*

Non, madame, non!... la détermination que je viens de prendre entraîne une responsabilité qui ne doit peser que sur moi!

LOUISE, *avec crainte.*

Une responsabilité!... et c'est pour moi... pour moi que vous la bravez?

LE VICOMTE.

Peut-être y suis-je intéressé... Mais rentrez dans votre appartement... il faut que je préside seul aux préparatifs de cette fuite!... Allez, madame, allez! rapportez-vous-en à moi!

LOUISE, *prête à sortir, s'arrête et se tourne vers le vicomte.*

Arthur! Arthur! si vous saviez ce que j'éprouve de reconnaissance!... si vous saviez ce que je souffre!... (*Le vicomte se rapproche d'elle.*) Oh! vous me plaindrez un jour... vous me plaindrez, j'en suis sûre.

Elle sort.

SCENE V.

LE VICOMTE, *seul.*

La plaindre!... oh! me venger d'abord! (*Il sonne; un Agent paraît.*) Faites venir ici le prisonnier! (*L'Agent sort.*) Mais il l'aime donc bien, cet homme! qu'il ait bravé la mort pour la revoir... pour me la disputer peut-être! et cependant je doute encore... Oh! non, non... cette terreur... ce dernier adieu!... Ah! Louise! Louise!... ce secret que vous n'avez pas voulu me dire! je l'arracherai à cet homme, je vous le jure; et si Dieu est juste... cet homme ne le dira à personne qu'à moi!

SCENE VI.

GEORGES, LE VICOMTE, UN AGENT.

GEORGES, *à l'Agent qui entre avec lui par la porte du fond.*

C'est monsieur qui me demande?

LE VICOMTE, *sur le devant de la scène.*

C'est moi, monsieur! (*A l'Agent.*) Qu'on nous laisse!

L'agent sort. Le Vicomte remonte la scène pour s'assurer qu'il est seul avec Georges.

GEORGES, *à part, en descendant.*

Lui! dont le père a condamné tant de mes frères! lui qui m'a enlevé l'amour de Louise!... Ah! ne lui rendrai-je pas quelques-unes des tortures que j'ai souffertes!

LE VICOMTE, *revenant et se posant devant Georges.*

Me connaissez-vous, monsieur?

GEORGES, *avec un froid dédain.*

Hier, monsieur, au moment où l'on m'a arrêté, il y avait trois hommes devant moi... l'un qui voulait me sauver; un autre qui voulait me perdre; un troisième qui regardait faire. Le premier, un noble enfant! c'était Léon Dubourg; le second, un fanatique royaliste; c'était le marquis de Mellisens; le troisième, celui qui n'avait ni le courage de la générosité, ni le courage de la persécution: c'était le vicomte d'Avarenne, c'était vous!...Vous voyez, monsieur, que je vous connais.

LE VICOMTE, *avec calme.*

Je vois, monsieur, que vous savez mon nom.

GEORGES, *avec dédain.*

Et vous pouvez voir que je sais la valeur de celui qui le porte.

LE VICOMTE, *avec un ton de bonhomie dédaigneuse.*

Pardon, monsieur, nous avons à nous dire autre chose que des injures sans portée... Vous prétendez me connaître, soit!... quant à moi, j'ignore tout de vous, jusqu'à votre nom.

GEORGES.

Ah! Mme la vicomtesse d'Avarenne a refusé de vous le dire?

LE VICOMTE.

Je ne le lui ai pas demandé, monsieur.

GEORGES, *souriant.*

C'est beaucoup de discrétion, monsieur

LE VICOMTE.

Vous jugerez mieux jusqu'où je por qualité quand vous saurez que c'est de la Mme d'Avarenne que je viens près de vou

GEORGES, *avec une colère concentr*

Ah! Mme d'Avarenne vous a chargé, d'un message pour moi?

LE VICOMTE.

Mme d'Avarenne qui a bien voulu s'intéresser à votre sort.

GEORGES, *de même.*

Ah! elle a bien voulu s'intéresser à mon sort!...

LE VICOMTE.

Elle a fait plus; elle m'a prié, supplié, d'accorder la vie et la liberté du proscrit.

GEORGES, *avec amertume.*

Du proscrit?

LE VICOMTE.

Et cette liberté, je viens la lui offrir, monsieur.

GEORGES, *avec dirision.*

Vous!... à moi!

LE VICOMTE.

Oui, monsieur! Et je viens aussi vous demander si vous... vous l'acceptez de moi?

GEORGES, *de même.*

De vous!... avec le plus grand plaisir.

LE VICOMTE, *avec emportement.*

Ah! monsieur! cette raillerie!

GEORGES, *froidement*

Qu'y a-t-il, monsieur?

Silence.

LE VICOMTE, *à part.*

Oh! je le ferai parler.

GEORGES, *à part.*

Oh! je l'ai compris enfin... Et je puis me venger maintenant.

LE VICOMTE, *reprenant son ton de politesse dédaigneuse.*

En vérité, monsieur, je suis trop heureux que vous vouliez bien accepter ce service.

GEORGES, *affectant un ton de légèreté.*

Pour lequel je dois à Mme d'Avarenne une reconnaissance dont elle seule peut comprendre toute la portée.

LE VICOMTE.

Et dont elle vous dispense, monsieur... car en vous sauvant, Louise n'a écouté que la voix de la pitié.

GEORGES.

En me sauvant, Louise, puisque vous voulez bien l'appeler ainsi, Louise a peut-être aussi écouté la voix de ses souvenirs!

LE VICOMTE, *après un mouvement de colère qu'il contient.*

Il est vrai que le parti auquel vous appartenez a pu lui en laisser de cruels.

GEORGES.

Oh! les souvenirs politiques ont peu d'empire chez les femmes, et leur cœur préfère en garder de plus doux.

LE VICOMTE, *gravement.*

[illegible] ous croyez avoir droit à des souvenirs pareils?

GEORGES, *avec légèreté et ironie.*

[illegible] voulez-vous, monsieur le vicomte! Nous [illegible] de rudes soldats, nous, très-mal appris des [illegible] anières des gentilshommes de la garde-[illegible] nais comme vous n'étiez pas encore là...

[illegible] E VICOMTE, *avec une fureur froide.*

Il suffit, monsieur, je sais de vous tout ce que j'en voulais savoir.

GEORGES, *avec un ton railleur.*

Sans doute! car en vérité je ne peux pas vous en dire davantage.

LE VICOMTE.

Et je n'en ai pas besoin de plus pour savoir qui vous êtes.

GEORGES, *étonné.*

Qui je suis!

LE VICOMTE, *avec une colère froide.*

Oui, monsieur, qui vous êtes!... car maintenant je comprends ce que valent les paroles d'un homme comme vous, et je vous dis que vous en avez menti.

GEORGES, *s'emportant.*

Menti! (*Reprenant de suite son ton railleur.*) Mais... je m'emporte... j'ai tort... et je comprends, monsieur, qu'il vous convienne beaucoup mieux de m'accuser de mensonge; c'est plus commode, et surtout moins dangereux!

LE VICOMTE, *toujours avec une colère retenue.*

Mais je vous ai dit, monsieur, que vous en aviez menti.

GEORGES.

Vous m'avez dit aussi tout-à-l'heure que nous n'étions pas ici pour nous dire des injures sans portée.

LE VICOMTE, *avec mépris.*

C'est que je ne vous croyais pas toutes les lâchetés.

GEORGES, *l'interrompant.*

Il en est une dont un prisonnier ne saurait se défendre; mais il en est une aussi dont je puis me justifier, et que je ne veux pas laisser peser sur moi... c'est la lâcheté du mensonge.

LE VICOMTE, *avec emportement.*

Vous recommencez, monsieur?

GEORGES.

Non, je finis... En rendant mes armes au moment où l'on m'a arrêté, vos agens se sont trouvés dispensés de me fouiller... j'ai donc pu jusqu'à ce moment conserver ce portrait.

Il montre au Vicomte un médaillon.

LE VICOMTE, *avec une curiosité inquiète.*

Ce portrait!

GEORGES *souriant.*

Oh! c'est bien celui de Louise; regardez!

LE VICOMTE, *se retenant encore.*

Celui de Louise!

GEORGES, *avec suffisance.*

Dans ce temps-là elle était plus belle qu'aujourd'hui.

LE VICOMTE, *avec colère.*

Misérable!

GEORGES, *avec raillerie.*

Le bonheur de vous appartenir ne lui avait pas encore coûté toutes les larmes qui ont altéré sa beauté.

LE VICOMTE, *avec fureur.*

Infâme!

GEORGES, *avec raillerie.*

Mais elle est encore fort bien, et...

LE VICOMTE, *hors de lui.*

Lâche! lâche! lâche!

GEORGES, *avec éclat.*

Allons donc! monsieur... un peu de colère!... que je vous sente souffrir!

Il s'éloigne du Vicomte.

LE VICOMTE, *exaspéré.*

Oh! tu mourras maintenant!

GEORGES.

Oui, je sais que vos bourreaux m'attendent à Grenoble.

LE VICOMTE, *avec fureur, et allant à Georges.*

Oh! pas à Grenoble!... ici, ic[illegible]... tout-à-l'heure... Qui que tu sois, proscrit ou non, tu m'appartiens, tu es à moi, et tu ne m'échapperas pas!

GEORGES, *avec dignité.*

Ah! merci! monsieur le vicomte; je vous demande pardon de vous avoir insulté... vous étiez digne de vous battre avec moi, j'accepte!

LE VICOMTE.

Dans deux heures le jour sera levé.

GEORGES.

Dans deux heures, il n'y aura plus de jour pour l'un de nous deux.

Ils vont pour sortir par la porte du fond. Louise [illegible] par la porte de gauche.

SCENE VII.

GEORGES, LOUISE, LE VICOMTE.

LOUISE, *accourant, et au Vicomte.*

Ah! monsieur... Nimois est de retour... mon frère le suit avec des soldats, et le prisonnier n'est pas rendu à la liberté!

LE VICOMTE, *avec colère.*

Ah! croyez, madame, que j'ai hâte autant que vous de lui donner cette liberté.

LOUISE, *à part.*

Quelle colère!

GEORGES, *avec emportement.*

Et moi, de la recevoir...

LOUISE, *épouvantée, à Georges.*

Et pourquoi faire, mon Dieu?

GEORGES, *à Louise, avec colère.*

Pour savoir comment votre nouveau mari tient une épée, madame!

Il se dirige vers la porte.

LOUISE, *interrogeant Arthur du regard.*

Grand Dieu!

LE VICOMTE, *avec colère.*

Pour savoir comment vous pleurerez votre amant...

Georges et Arthur sortent ensemble.

SCENE VIII.

LOUISE, *seule.*

Mon amant!... lui aussi!... oh! non, non, cela ne peut pas être... je ne peux pas, moi, subir ainsi de toutes parts l'outrage et le mépris! vous savez, mon Dieu, que je ne l'ai pas mérité! Georges l'a voulu, je parlerai; Arthur saura tout!... Dieu décidera, et peut-être le sauvera-t-il, lui!

Elle va pour sortir, le Marquis paraît.

SCENE IX.

LOUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *arrêtant Louise.*

Il n'est plus temps, madame.

LOUISE, *avec une cruelle dérision.*

Ah! c'est vous, monsieur!

LE MARQUIS.

Moi, qui arrive assez tôt pour prévenir la faiblesse du vicomte.

LOUISE.

Ah! je vous en félicite.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai appris que, séduit par vos larmes, il allait rendre la liberté au prisonnier.

LOUISE.

Et vous allez l'en empêcher? c'est bien!

LE MARQUIS, *étonné.*

Louise...

LOUISE.

Non, c'est bien, je vous jure; car cette liberté, ils allaient s'en servir pour se battre et se tuer.

LE MARQUIS.

Se battre et se tuer!... et pourquoi?

LOUISE, *avec frénésie.*

Pourquoi?... parce que mon mari trouve que j'ai été une infâme d'épouser le vicomte d'Avarenne.

LE MARQUIS, *ne sachant que penser.*

Louise...

LOUISE, *de même.*

Parce que le vicomte d'Avarenne trouve que j'ai été une infâme d'avoir voulu sauver mon amant!

LE MARQUIS.

Votre raison s'égare.

LOUISE, *avec une exaltation croissante.*

Non, non, non, je ne suis pas folle... c'es qui ne comprenez pas... Mais peut-être, q après l'avoir fait arrêter, quand, après l' fait conduire à Grenoble, le bourreau mo sa tête au peuple en criant : Voilà la tê Georges Bernard! peut-être alors vous com drez!

LE MARQUIS, *stupéfait.*

Georges Bernard vivant!

LOUISE, *de même.*

Et vous comprendrez aussi qu'entre le mari que vous m'avez dit mort, et celui que vous m'avez donné, je ne peux pas, je ne veux pas passer, moi, pour une infâme, et que je dirai maintenant à qui voudra l'entendre les odieuses tortures que vous m'avez fait subir, vos menaces contre une pauvre femme, vos lâchetés, vos fureurs...

LE MARQUIS, *avec feu.*

Silence! je le sauverai...

LOUISE, *avec exaltation.*

Il n'est plus temps... vous l'avez perdu, vous m'avez perdue! je veux vous perdre aussi.

LE MARQUIS, *allant au fond, et appelant.*

Nimois! (*Nimois paraît.*) Que personne ne puisse approcher le prisonnier!

LOUISE.

Moi, je parlerai à Arthur.

LE MARQUIS, *à Louise.*

Vous ne parlerez à personne! (*A Nimois.*) Qu'on veille à cette porte!

Louise tombe sur un fauteuil. — La toile baisse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Une pièce du pavillon dans lequel est enfermé Georges. Au fond, grande porte au milieu et fenêtre avec balcon à droite. A droite, porte sur la campagne. Table avec bougies allumées, papiers, plumes et encre. A gauche, première porte sur une autre chambre ; deuxième porte sur un péristyle. — Il fait encore nuit dehors.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE, *désignant la chambre de gauche.*

Ah ! maintenant que le marquis est ici, je ne puis plus attendre le jour pour ouvrir la porte de cette prison. Que m'importe la vengeance du pays pourvu que j'assure la mienne!... Je vais rendre la liberté à cet homme, et il viendra, j'en suis sûr, au rendez-vous que je lui donnerai : il y avait trop de haine dans son ame pour qu'il y manque... Entrons!...

Il va vers la porte de gauche. Il est arrêté par Nimois, qui se tient dans une pièce qui précède celle où est [illegible]é Georges.

SCENE II.

NIMOIS, LE VICOMTE.

NIMOIS.

[illegible], monsieur le vicomte; vous ne pouvez passer !...

LE VICOMTE.

Qu'est-ce à dire?... Et qui a pu vous donner de pareils ordres ?

NIMOIS.

Celui qui a le droit d'en donner ici... M. le marquis.

LE VICOMTE.

Et pensez-vous qu'ils puissent me concerner ?...

NIMOIS.

Je le pense, d'autant plus que M. le marquis vous a spécialement nommé...

LE VICOMTE.

Moi?

NIMOIS.

Vous, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Et quand a-t-il donné ces ordres?

NIMOIS.

Un quart d'heure après son arrivée... immédiatement après un entretien qu'il a eu avec sa sœur, Mme d'Avarenne, dont les larmes ont bien pu le toucher aussi.

LE VICOMTE.

Il suffit... Faites votre devoir !...

NIMOIS.

Oh ! c'est une recommandation inutile... tant que le prisonnier sera confié à ma garde, il ne s'échappera pas, je vous le jure, qui que ce soit qui veuille le sauver !...

Il entre.

SCENE III.

LE VICOMTE, *seul.*

Ah! le marquis sait tout.... le désespoir de Louise a parlé, et il veut faire partir le prisonnier à tout prix... il veut l'envoyer a ses juges pour pouvoir après sa mort l'accuser de mensonge et de calomnie... Non, non, je ne veux pas que cet homme puisse dire qu'il m'a insulté comme il l'a fait, et que j'ai laissé au bourreau le soin de ma vengeance... non, il ne partira pas, il ne partira pas !

Léon entre.

SCENE IV.

LE VICOMTE, LÉON.

LÉON.

Arthur ! je vous cherchais... Que se passe-t-il?

LE VICOMTE.

D'où vous vient cet air alarmé ?

LÉON.

Mais ne comprenez-vous pas mes inquiétudes ? D'après ce que j'espérais de vos promesses, j'attendais le prisonnier à la petite porte du parc. Mon frère est revenu, et alors je vous ai cherché, et ne vous ayant pas trouvé, j'ai voulu voir Louise... Concevez quelle a dû être ma stupéfaction en apprenant que personne ne pouvait arriver jusqu'à elle.

LE VICOMTE, *surpris.*

Personne, dites-vous?

LÉON.

L'entrée de son appartement m'a été refusée, et déjà Ursule avait vivement tenté d'y pénétrer.

LE VICOMTE.

Quoi? Louise est prisonnière !...

LÉON.

Je vous dis ce qui vient de se passer.

LE VICOMTE.

Mais quel motif vous a-t-on donné ?

LÉON.

Monsieur le vicomte, je n'ose faire aucune sup-

position... je ne puis oublier que celui qui commande ici est mon frère... Mais de telles mesures envers ma sœur...

LE VICOMTE.

Prétendrait-on me la cacher aussi?

LÉON.

Qui sait, monsieur?... On redoute peut-être ce que Louise peut vous révéler sur le compte de ce prisonnier, et on veut prévenir votre intervention jusqu'à ce qu'il soit entre les mains des magistrats.

LE VICOMTE.

Oh! il n'y arrivera pas, je vous le jure.

LÉON.

En effet, c'est dans ce pavillon qu'il est enfermé!... et nous pouvons...

LE VICOMTE.

Nous ne pouvons rien ici... Votre frère a trop bien pris ses précautions... mais il y a un pouvoir auquel il faudra bien qu'il obéisse.

LÉON.

Quel pouvoir?

LE VICOMTE.

Je vais écrire un mot à mon père... Pouvez-vous vous charger de le faire parvenir rapidement?...

LÉON.

Je le porterai moi-même! mes chevaux sont prêts.

LE VICOMTE.

Une heure doit donc vous suffire pour aller jusqu'à Grenoble et revenir ici?

LÉON.

Une heure me suffira, si votre père ne me fait pas attendre.

LE VICOMTE.

La lettre que je vais écrire n'admet pas de retard.

Il s'assied et écrit.

LÉON, *allant ouvrir la fenêtre où est le balcon.*

L'appartement de Louise est toujours éclairé... elle veille... Pauvre sœur!

Il laisse la fenêtre ouverte.

LE VICOMTE, *finissant sa lettre.*

Léon. (*Léon revient près de lui.*) Voici ce que j'écris à mon père, écoutez! « On nous a trompés, » le prisonnier arrêté hier au château de Mellisens n'est pas un homme politique; on veut en » faire la victime d'une vengeance particulière » qui pourrait nous déshonorer si nous ne la prévenions pas. Donnez-moi sur-le-champ un ordre » en blanc de mise en liberté, rapportez-vous-en » à ma prudence pour en faire un usage conve- » nable. » (*Il se lève.*) Remettez cette lettre à mon père, et s'il vous interroge, répondez-lui dans ce sens.

LÉON.

Quoi? vous avez appris...?

LE VICOMTE.

C'est le seul moyen d'obtenir ce que je demande, et si je me trompe, je me charge de la responsabilité de cette supposition vis-à-vis de tout le monde.

LÉON.

Il suffit! je pars.

LE VICOMTE.

Allez; moi, je vais trouver le marquis et savoir s'il osera me cacher Louise.

Ils sortent; Léon par la porte de droite, et le Vicomte par la porte du fond.

SCENE V.

LE MARQUIS, *puis* NIMOIS.

LE MARQUIS, *seul, entrant par la porte de gauche et regardant sur le devant avec précaution.*

Ils sont partis! je n'ai pas un instant à perdre! (*Il va à la fenêtre qui est ouverte.*) Oui, cette échelle suffira. (*Il va cacher l'échelle de corde sur un fauteuil, et appelle.*) Nimois! Nimois!

NIMOIS, *paraissant*.*

Ah! c'est vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Donne-moi la clef de la chambre du pris nier.

NIMOIS, *satisfait.*

Il va donc partir, enfin!

LE MARQUIS.

Pas encore... il faut avant qu'il ait un er tien particulier avec ma sœur!

NIMOIS, *surpris.*

Avec Mme d'Avarenne!... c'est singulier! Eh bien! faites-la entrer dans cette chambre... je resterai là...

LE MARQUIS.

C'est inutile! je vais amener le prisonnier ici.

NIMOIS.

Ici?

LE MARQUIS.

Oui, ici...

NIMOIS.

Monsieur le marquis, faites attention!

LE MARQUIS, *mécontent.*

Ah! pas d'observations! obéissez!

NIMOIS, *avec humeur.*

Cependant... monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! n'excitons pas les soupçons de ce misérable.

NIMOIS, *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous!

LE MARQUIS, *avec douceur.*

Crains-tu, par hasard, qu'il ne s'échappe?

NIMOIS, *montrant la porte de droite en souriant.*

Non! non! Comment le pourrait-il? Voilà précisément une porte qui donne dans le parc du côté de la campagne.

* Nimois, le Marquis.

LE MARQUIS, *allant à cette porte.*

On n'y pourra passer. (*Il la ferme.*) Quant aux autres, il y a des sentinelles!

NIMOIS, *à part.*

Et je leur donnerai la consigne!

LE MARQUIS, *montrant la fenêtre à balcon.*

Il ne reste plus que cette fenêtre qui est à plus de trente pieds au-dessus du sol!... tu vois qu'il n'y a aucun moyen d'évasion!

NIMOIS.

Quand il y va de la vie, on peut risquer une chute!... (*A part.*) Suffit!...je serai là, et s'il essaie de partir...

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

NIMOIS.

Rien! rien!

Il donne au Marquis la clef de la chambre de Georges.

LE MARQUIS.

Maintenant, laisse-moi!

NIMOIS, *en sortant, à part.*

Ah! je serai à mon poste avant que le prisonnier soit ici... et malheur à lui, s'il tente de s'échapper.

la porte de gauche qui conduit au péristyle.

E MARQUIS, *seul, un moment.*

enant, hâtons-nous!

:helle de corde sur le fauteuil, l'attache au ı rejette dehors; Louise et la Marquise la porte de gauche.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LOUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE, *au Marquis, en entrant.*

J'ai accompagné votre sœur jusqu'ici, pour qu'elle ne perde pas le courage dont elle a besoin.

LE MARQUIS.

Louise... je viens d'éloigner Nimois, vous allez être seule avec le colonel Bernard... cette fenêtre ouvre sur la campagne... Vous me comprenez?

LOUISE.

N'osez-vous donc pas ouvertement sauver votre frère?

LE MARQUIS.

Je vous ai déjà dit, Louise, que je ne suis plus seul responsable du prisonnier, depuis qu'un officier m'a accompagné pour le garder... mais vous avez vu. (*Il la conduit à la fenêtre.*) Toutes les précautions sont prises... c'est à vous à le déterminer à fuir!

Il ferme la fenêtre.

LOUISE.

C'est bien!

LE MARQUIS.

Je vais vous l'amener!

Il va ouvrir la porte de Georges.

LA MARQUISE, *à Louise.*

Plus tard, quand nous aurons pu rétablir votre position sans scandale... quand nous aurons obtenu la grâce du colonel... vous pourrez rentrer en France.

LOUISE.

Ah! jamais... jamais, maintenant!

LE MARQUIS, *revenant avec Georges.*

Je vous conduis près de votre femme.

GEORGES, *à part.*

Louise!

LE MARQUIS, *à Georges.*

Elle vous dira ce que nous avons fait pour vous! (*Il va à la Marquise.*) Venez, ma mère...

Le Marquis et la Marquise sortent par la porte de gauche.

SCENE VII.

GEORGES, LOUISE.

GEORGES.

Près de ma femme, a-t-il dit?

LOUISE.

Oui, Georges... près de votre femme.

GEORGES.

Savez-vous que livrer mon nom, c'était livrer ma tête!

LOUISE.

Non! c'était la sauver... et c'est pour cela que je l'ai dit.

GEORGES.

Ou pour rassurer sans doute la susceptibilité jalouse du vicomte d'Avarenne, dont j'avais troublé la confiance.

LOUISE.

Je n'ai pas revu M. d'Avarenne depuis que vous l'avez quitté, et il ignore qui vous êtes.

GEORGES, *surpris.*

Il l'ignore!... et ce n'est pas lui qui m'a ouvert la porte de cette prison!

LOUISE.

Il ne le pouvait plus... et c'est de la part de mon frère que je viens vous apporter la liberté.

GEORGES.

Et quelles conditions y met le marquis de Melisens?

LOUISE.

Je n'ai voulu en accepter aucune pour vous.

GEORGES.

Sait-il ce que je vais faire de cette liberté?

LOUISE.

Je n'ai dit que ce qu'il fallait pour l'obtenir!

GEORGES.

En ce cas, je refuse... il ne serait pas juste à moi de recevoir la vie pour revenir les armes à la main, combattre et perdre peut-être ceux qui m'auraient sauvé... je reste donc, puisque votre frère ignore pour quelle entreprise j'étais rentré en France.

LOUISE.

Pour une entreprise dont on surveille déjà l'exécution.

GEORGES.

Que dites-vous?

LOUISE.

Qui était connue avant que vous eussiez paru dans cette maison, et dont on peut surprendre les complices si avant le jour vous n'êtes pas près d'eux pour les avertir et les arracher au danger qui les menace.

GEORGES.

Ce n'est pas possible!... Non, non, madame; vous me trompez, et vous avez hâte de m'éloigner... voilà tout!

LOUISE.

J'ai hâte de vous suivre, monsieur.

GEORGES.

Jamais, madame... le malheur et l'exil n'ont été que pour moi jusqu'à ce jour... je les garde pour moi.

LOUISE.

Et que voulez-vous que je devienne, moi?

GEORGES.

Vous resterez où vous êtes... dans votre patrie... au sein de votre famille, parmi les fêtes et le bonheur...

LOUISE.

Le bonheur!... Ah! Georges, Dieu seul peut savoir lequel a le plus souffert de nous deux!

GEORGES.

Lequel a le plus souffert, madame?... Oh! rien n'est plus facile à connaître... Quand j'ai tenté de fuir, on vous a dit que la barque qui m'emportait avec mes compagnons, avait été brisée, et que nous avions tous péri.

LOUISE.

Oui, et c'est à partir de ce jour que mes souffrances ont commencé.

GEORGES.

Sans doute, vous avez dû souffrir dans ce moment; votre mari venait de périr, un homme qui vous avait aimée, qui vous avait donné tout ce qu'il pouvait de fortune et de bonheur.

LOUISE.

Ah! c'est vrai, Georges, vous avez été un bon et noble mari pour moi, et Dieu a été juste de vous sauver.

GEORGES.

Peut-être; car le salut fut pénible, car moi et mes compagnons, suspendus aux débris de notre barque, nous avons erré trois jours sur une mer orageuse, sans guide, sans forces, sans espoir... Trois jours entiers, Louise!... accroupis sur une planche prête à nous manquer à chaque minute, grelottans de froid, épuisés de faim, exaspérés par la soif, nous avons maudit le ciel et les hommes qui nous avaient fait ce malheur.

LOUISE.

Oh! quel affreux supplice!

GEORGES.

Affreux, en effet, et qui pousse le désespoir jusqu'au délire! car ce fut pendant une des nuits funèbres de ces épouvantables heures, ce fut sur le cadavre de Jacobi, qui venait d'expirer à nos yeux dans les convulsions de la faim, que nous jurâmes que si Dieu nous sauvait, son destin serait le nôtre... c'est-à-dire que nul de nous ne reprendrait ni son nom ni sa fortune, ni sa vie de ce monde enfin, jusqu'à ce que nous l'eussions vengé...

LOUISE.

Oh! vous n'eussiez pas fait ce fatal serment, si vous aviez su quelles tortures il devait me coûter.

GEORGES.

Oui! vous pleuriez encore, sans doute... mais pendant que vous pleuriez d'une douleur légitime et qui vous honorait aux yeux du monde, moi, j'étais recueilli par une barque de pêcheurs italiens, jeté sur les grèves de Naples où la pro scription n'était pas moins ardente qu'e[illegible] j'y devenais un pauvre manœuvre, ram[illegible] le jour pour manger le soir, et n'osant [illegible] sous un toit de peur d'y être arrêté, et [illegible] encore aux ordres grossiers du premier pass[illegible] que vous ne pleuriez plus, que vous ne pe[illegible] plus à celui que vous aviez perdu, et que peut-être le vicomte d'Avarenne était près de vous.

LOUISE, *avec douleur.*

Ah! Georges!

GEORGES.

Ce fut au bout d'une année, ce fut il y a cinq mois, que mes compagnons et moi, préférant la mort à la misère de cet exil, nous résolûmes de revoir la France, d'accomplir le serment fait sur le cadavre de notre ami.

LOUISE, *avec surprise.*

Il y a cinq mois?...

GEORGES.

Oui, Louise, il y a cinq mois... et cependant nous n'avions à traverser que cette Italie que nos bataillons avaient si souvent conquise en quelques jours; mais nous étions des vaincus sans patrie, des proscrits sans nom... un jour nous vivions de la charité qu'on nous avait faite, le lendemain nous achetions par le travail un peu de pain pour nous soutenir. Durant ces cinq mois, Louise, j'ai fait tous les plus durs métiers... j'ai travaillé à la terre, j'ai porté des fardeaux... (*arrachant sa décoration avec indignation*) j'ai servi comme valet, ce qui pouvait me faire vivre, car vivre c'était l'espoir de me venger.

LOUISE, *à part.*

Toujours sa vengeance!

GEORGES.

Et vous, Louise, pendant ce temps, on vous consolait... Endormie dans l'ivresse du présent, vous rêviez le bonheur de l'avenir; on vous aimait, vous aimiez.

LOUISE, *avec reproche.*

Je pensais à vous, moi!

GEORGES.

Enfin, quand j'eus atteint les frontières... ç'a été en me cachant le jour, et me traînant la nuit à travers les sentiers les plus obscurs, les ravins les plus escarpés, mourant de faim, brisé de fatigue, que je suis arrivé comme un mendiant dans ma maison où j'ai trouvé une fête... dans ma maison où j'ai trouvé la joie, où j'ai trouvé ma femme dans le délire d'un nouvel amour, dans les bras d'un autre époux; et maintenant savez-vous qui a le plus souffert de nous deux, madame?

LOUISE.

Georges! Georges!... en écoutant le récit de vos douleurs, j'ai oublié vos accusations... mais croyez-moi, ce ne sont pas les tortures du corps, [illegible] ont pas les misères de la faim, ce ne sont [illegible] humiliations de la servitude qui sont les [illegible] iciles à supporter; et quand vous saurez [illegible] ai eu à subir, vous jugerez peut-être que [illegible] ge de la femme qui s'est résignée a été [illegible] que celui de l'homme qui s'est relevé [illegible] nger.

GEORGES.

Et qui se vengera, madame... car cette entreprise, je la tenterai, dussé-je la tenter seul!

Il remonte la scène.

LOUISE, *avec prière.*

Non; car, quoi que vous puissiez dire, je vous suivrai!

GEORGES, *avec feu.*

Je vous le défends..... (*Il la ramène sur le devant de la scène.*) C'est qu'en quittant mes amis, je leur avais dit : « Je vais trouver ma femme, la fille de ce brave général Dubourg mort si vaillamment à Waterloo... elle m'aime, Louise... elle me comprendra!... sa fortune nous aidera, sa maison sera notre asile... » Ils m'ont cru!... Et maintenant je ne veux pas avoir à leur dire : « J'ai été forcé de fuir la maison de ma femme; je reviens à vous plus misérable et plus proscrit que je ne l'étais... et celle sur qui j'avais compté, la voilà!... ce n'est plus la femme du colonel Bernard, c'est celle du vicomte d'Avarenne; ce n'est plus la fille du général Dubourg, c'est celle de la marquise de Mellisens!... » Non, non, madame, je ne veux pas être réduit à dire cela, et à ne pas vous punir.

LOUISE *accablée.*

Emmenez-moi donc! et vous me punirez quand vous saurez la vérité.

GEORGES.

La vérité, je la sais; aussi vous voyez bien que je n'ai plus de colère, et que vous n'avez plus rien à craindre, car on ne se venge plus de ceux qu'on méprise.

LOUISE, *encore plus accablée.*

Et personne pour me défendre, mon Dieu!

GEORGES.

Que n'appelez-vous le vicomte d'Avarenne?

LOUISE, *avec douleur.*

Georges! Georges! vous qui avez tant souffert, ne soyez pas sans pitié.

GEORGES.

Adieu, espérez, la mort ne peut manquer de m'atteindre.

LOUISE, *avec désespoir.*

Oh! c'est affreux!

GEORGES, *se décidant à partir.*

Par où faut-il que je parte, madame?

LOUISE, *avec énergie.*

Par ici donc! mais j'y passerai avant vous.

Elle va pour ouvrir la fenêtre, le Vicomte entre par la porte du fond.

SCENE VIII.

LE VICOMTE, LOUISE, GEORGES, *puis* LE MARQUIS, LA MARQUISE *et* NIMOIS.

LE VICOMTE, *à Louise.*

Ce n'est pas ainsi que vous deviez le sauver, madame...

LOUISE, *épouvantée.*

Arthur!

GEORGES, *à part.*

Le vicomte!

LE VICOMTE, *à Georges.*

Ce n'est pas ainsi que vous deviez fuir, monsieur...

NIMOIS, *entrant avec le Marquis et la Marquise.*

Je vous dis que j'entrerai!...

Le Marquis entre, puis Nimois, puis la Marquise.

LE VICOMTE, *au Marquis, en montrant Nimois.*

Et ce n'est pas par les mains de cet homme qu'il devait mourir, monsieur le marquis!...

TOUS.

Que veut-il dire?...

LE VICOMTE *.

Ah! c'est que nous avons un compte terrible à régler tous ensemble!...

GEORGES, *au Vicomte.*

Ce n'est qu'avec moi, monsieur!... et vous savez que ce n'est pas moi qui pouvais aller vous trouver!...

LE VICOMTE.

Aussi suis-je venu, et assez tôt pour savoir ce que vous voulez tous!...

LE MARQUIS, *avec colère.*

Monsieur!...

* La Marquise, le Marquis, le Vicomte, Louise, Georges, Nimois.

LE VICOMTE, *au Marquis*.

A vous donc, monsieur!... Dieu avait placé près de vous une sœur, une femme, veuve, abandonnée... Devant Dieu et devant les hommes votre devoir était de la consoler, de la protéger... Vous vous en êtes emparé comme d'une proie... Il n'est douleurs ni outrages que vous ne lui ayez prodigués...

GEORGES.

Que dit-il?...

LE VICOMTE, *au Marquis*.

Vous lui avez fait honte de son père, de son mari; vous avez insulté à ses souvenirs, à ses regrets, à ses douleurs... et vous l'avez enfin rendue si misérable que je l'ai aimée pour tout ce que vous lui avez fait souffrir.

LOUISE, *à Georges*.

Vous l'entendez, monsieur!...

LE VICOMTE, *au Marquis*.

Vous avez agi comme un bourreau!

Le Marquis fait un geste de colère.

LOUISE, *à Georges*.

Vous l'entendez...

LE VICOMTE.

Cette femme, je l'ai aimée, loyalement aimée... N'est-ce pas vrai, madame?... Car en la voyant si malheureuse je l'ai crue innocente... J'ai cru que tant de larmes, tant de désespoir, tant de combats, tant de refus... ne partaient que des pieux souvenirs qu'un père et un mari avaient laissés dans son cœur...

LOUISE, *à Georges*.

Vous l'entendez encore, monsieur...

LE VICOMTE.

Je ne savais pas que c'était un honteux remords qui l'effrayait... et si je n'avais compris vos desseins, (*au Marquis*) votre sœur, monsieur, (*à la Marquise*) votre fille, madame, ma femme fuyait avec son amant comme une prostituée.

LOUISE, *à Georges, avec feu.*

Et maintenant, monsieur, maintenant!...

GEORGES, *avec solennité.*

Oh! maintenant!... relevez la tête, madame, (*Allant au Vicomte.*) Oui, monsieur... elle fuyait avec moi!... *

LE VICOMTE, *à Georges*.

Mais ce serait me mettre de moitié dans toutes ces lâchetés que de vous laisser fuir... et vous ne partirez pas avec cette femme!...

GEORGES.

Vicomte d'Avarenne, venez donc la disputer au colonel Georges Bernard!...

LE VICOMTE *et* NIMOIS.

Georges Bernard!...

GEORGES.

Oui... Son mari, qui lui demande pardon de l'avoir méconnue, et qui, s'il doit mourir pour avoir dit son nom, sera heureux d'une mort qui rendra témoignage à tant de douleur et de vertu!...

NIMOIS, *à part.*

Ah! celui-là ne partira pas, j'en répo[nds]

* La Marquise, le Marquis, le Vicomte, Georg[es], Nimois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

Même salon que dans le second acte, dans l'appartement particulier de Louise. Un sopha à droite; table à gauche, avec des bougies allumées.

SCENE PREMIERE.

GEORGES, LOUISE, LÉON.

Louise est sur le sopha, Georges assis près d'elle, Léon appuyé sur le dossier et regardant Louise.

LÉON.

Elle dort toujours!...

GEORGES.

Non! ce n'est pas là du sommeil... c'est l'anéantissement de toute force et de toute pensée... Mais continuez, Léon *...

Il se lève, Léon le suit.

LÉON.

M. d'Avarenne s'était donc décidé, quoique à regret, à me donner l'ordre de mise en liberté que lui demandait son fils, lorsque je vis entrer Nimois qui lui apprit que le prisonnier était le colonel Bernard. C'est alors que le comte me reprit ce papier, le déchira, et qu'après s'être retiré un moment, avec Nimois, dans son cabinet, il me remit un autre paquet de dépêches pour le vicomte...

* Léon, Georges, Louise.

GEORGES.

Dont le contenu était, sans doute, bien différent de celui qu'il attendait?

LÉON.

Je n'ose vous donner aucun espoir, colonel... car je ne suis pas revenu seul, et l'officier qui m'accompagnait, porteur d'instructions particulières, s'est, aussitôt après notre arrivée, enfermé

avec mon frère et Arthur. Ils sont encore en conférence... Mais ce qui me fait trembler, c'est qu'un des agens qui sont au château vient d'être expédié dans les montagnes...

GEORGES.

Ah ! ne leur suffit-il pas d'une victime !... Et mes compagnons aussi doivent-ils mourir ?

LOUISE, *réveillée depuis un instant.*

Mourir !... Qui parle de mourir ?...

LÉON, *allant à Louise et montrant Georges.*

Lui ! Louise !... Mais Arthur ne le permettra pas, et je vais le voir et le prier...

LOUISE.

Ah ! je l'avais déjà fait.

GEORGES, *s'approchant.*

Allez ! Léon ! allez !... Je sais que je vous le défendrais vainement... mais je sais aussi que vous n'obtiendrez rien.

Léon serre la main de Louise, et sort par la porte de gauche.

SCENE II.

GEORGES, LOUISE.

LOUISE, *toujours sur le sopha.*

[illegible]us jugez mal le vicomte d'Avarenne, Geor[illegible] tout ce qu'on peut obtenir d'un noble cœur... [illegible]obtiendra de lui...

GEORGES, *qui s'est assis près de Louise.*

[illegible]e n'est pas de la générosité du vicomte, [illegible] de [illegible]on pouvoir que je doute... D'ailleurs son [illegible] serait inutile pour me rendre une vie que je ne saurais accepter...

LOUISE.

Pourquoi donc, Georges, ne la pourriez-vous accepter ?

GEORGES.

Pourquoi ?... C'est que comme vous me l'aviez dit, on connaissait notre arrivée, et comme je viens de l'apprendre, on est déjà à la recherche de mes amis... (*Il se lève.*) Ils seront arrêtés sans doute... car ils m'attendent toujours... et vous comprenez, Louise, que s'ils doivent mourir pour m'avoir suivi... je ne peux pas vivre, moi, parce que *le hasard* (*il appuie sur ce mot*) m'a placé sous une protection dont je rougis !

LOUISE, *qui est allée près de Georges.*

Mais s'ils ne mouraient pas... s'ils pouvaient fuir comme vous... refuseriez-vous encore la vie ?

GEORGES.

Écoutez-moi, Louise !... car je veux bien supposer un moment ce que vous semblez espérer avec tant d'ardeur, et ce qui est impossible... Je veux bien croire qu'on me laisse la vie ainsi qu'à mes compagnons... Qu'en ferais-je, maintenant ? Quel serait mon avenir ?... Humilié de vivre sous un pouvoir que je hais, et ne pouvant plus me venger de cette humiliation...

LOUISE.

La vie est-elle donc toute dans les passions cruelles de la politique ?

GEORGES.

Je vous comprends, Louise... Oui, l'on oublie, sans s'en apercevoir, tout ce qu'on a rêvé de gloire et de puissance... tout ce qu'on souffre de servitude, quand on peut livrer son ame aux douces affections de la famille... mais moi, je n'ai d'autre famille que la vôtre... et vous savez quels sentimens j'y trouverais !...

LOUISE.

Êtes-vous donc implacable !... Et cette union fatale !...

GEORGES.

Cette union, je le sais, sera bientôt brisée... mais l'amour, qui vous l'a fait contracter, ne périra pas avec elle...

LOUISE.

Ah ! Georges, vous êtes toujours cruel !

GEORGES.

Ce n'est pas une accusation, Louise ; je sais que vous me suivrez comme une honnête et digne femme ; que vous le quitterez pour moi, que vous ne le reverrez plus... mais, au prix même de ce sacrifice, savez-vous quelle serait votre existence ? Vous seriez bonne, résignée, soumise, que c'est à peine si je vous tiendrais compte de toutes ces vertus ; le respect, les soins, le dévouement seraient pour moi, mais le cœur serait pour un autre... je le verrais, je le sentirais... votre sourire me ferait mal comme un effort douloureux... vos larmes, si vous ne me les cachiez pas assez bien, me sembleraient une injure, et une injure qui me blesserait d'autant plus, que celui que vous aimez le mérite, et que vous avez pu vous croire le droit de l'aimer... Oh ! cette défiance de toutes les heures, ce doute de tous les instans, deviendraient un supplice que je ne me sens pas la force d'endurer... Oh ! mieux vaut mourir, croyez-moi, que de vivre ainsi !

LOUISE.

Oui, Georges, vous avez raison, mieux vaut mourir... (*Après une pause.*) Mais si vous vous étiez trompé !... si ce ne devait pas être là votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que cette vie de soupçons, de craintes, de malheurs, que je vous apporterais...

GEORGES, *l'interrompant.*

Ne serait-ce donc pas assez ?... et ne tremblez-vous pas d'y penser ?

LOUISE.

Eh bien, Georges... si je vous donnais, *tout-à-l'heure* (*elle appuie sur ce mot*), un gage irrécusable et éclatant qu'aucune de ces douleurs que vous prévoyez n'existera pour vous ?

GEORGES.

Un gage !

LOUISE.

Que vous ne pourrez méconnaître... qui ôtera

de votre cœur tous les doutes, tous les soupçons, toutes les craintes... Si je vous le donnais ce gage, consentiriez-vous à vivre alors?

GEORGES, *avec joie.*

Oh! Louise, s'il était possible!

LOUISE, *vivement.*

Consentiriez-vous à vivre, répondez?

GEORGES, *avec bonheur.*

Oh! oui, je voudrais vivre alors!

LOUISE.

Vous vivrez donc, car je m'empare de cette parole comme d'un engagement sacré.

GEORGES.

Et que je serai heureux de tenir, je vous jure.

Léon paraît.

SCENE III.

LÉON, GEORGES, LOUISE.

LÉON, *à Georges.*

Colonel, colonel! mon frère désire vous parler, et si je ne me trompe, c'est pour vous communiquer d'heureuses nouvelles.

GEORGES, *à Léon.*

Ah! oui, heureuses maintenant, si c'est pour vivre... et si Louise tient la parole qu'elle m'a donnée.

LÉON.

Venez, on vous attend.

Il se dirige vers la porte.

LOUISE, *à Georges qui est resté près d'elle.*

Quand vous reviendrez près de moi, je l'aurai tenue... souvenez-vous de la vôtre.

GEORGES.

Ah! maintenant, c'est ma seule espérance! (*Il va à Léon.*) Venez, mon frère, venez.

Ils sortent.

SCENE IV.

LOUISE, *seule.*

Oui, je l'aurai tenue... Oh! il avait raison, mieux vaut mourir que de vivre ainsi... Que Dieu me pardonne si c'est un crime, ce sera du moins le seul dont j'aurai à lui demander pardon.

Elle va pour sortir, le Vicomte paraît; elle est très-émue et se retourne.

SCENE V.

LOUISE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Louise, est-ce donc ma présence qui vous effraie ainsi?

LOUISE, *à part.*

Ah! j'espérais ne plus le revoir lui!

LE VICOMTE, *avec tristesse.*

Madame, le sacrifice est accompli; tout ce que vous avez désiré a été fait.

LOUISE.

Tout?

LE VICOMTE.

Oui, madame, les amis du colonel, avertis à temps, ont dû se disperser, et votre mari va être libre.

LOUISE.

Je vous avais demandé tout cela, et je le lui avais promis avant d'avoir votre réponse.

LE VICOMTE.

Je vous remercie d'avoir ainsi compté sur moi, c'est une preuve du moins que vous estimiez celui à qui vous aviez donné votre main, si vous ne l'aimiez pas.

LOUISE, *à part.*

Si je ne l'aimais pas, mon Dieu!...

LE VICOMTE, *maîtrisant son émotion.*

Soyez heureuse, madame; et si jamais mon nom devait être prononcé devant vous, n'oubliez pas que, moi, je n'ai jamais insulté à celui du colonel Bernard!

LOUISE.

Qui vous apprécie, monsieur, qu [illegible] justice que vous méritez, car c'est [illegible] d'honneur, et dont je suir fière de porter le nom.

LE VICOMTE, *avec peine.*

Fière et heureuse, n'est-ce pas? Soit! [illegible] partir, madame; je veux lui épargner jusqu'à l'embarras de ma présence... et j'aurais mieux fait aussi de partir sans vous revoir!

LOUISE, *avec embarras.*

Oui, monsieur, oui, cela eût mieux valu!

LE VICOMTE, *avec amertume.*

C'est que j'espérais un mot!... un mot de regret... une promesse de souvenir au moins!

LOUISE.

Je n'en puis plus avoir pour vous.

LE VICOMTE.

Adieu donc, madame, oubliez-moi... je tâcherai de vous oublier aussi...

Il se détourne pour cacher ses larmes.

LOUISE, *à part, avec douleur.*

Ah! c'est parce que je ne l'aurais pas oublié, que je me suis condamnée, moi...

LE VICOMTE.

Le colonel vous attend, madame... il reçoit en ce moment ses passeports pour quitter la France avec vous que je ne reverrai plus.

LOUISE.

Avec moi!...

LE VICOMTE.

Oui, avec vous...

LOUISE.

Vous vous trompez, monsieur... pas avec moi!

LE VICOMTE, *surpris.*

Quoi! vous ne le suivez pas?... vous ne suivez pas le mari dont vous êtes si fière?

LOUISE, *éclatant.*

Ah! vraiment!... c'est trop de cruauté, mon Dieu!... deux hommes qui torturent à plaisir une pauvre femme!...

LE VICOMTE.

Que dites-vous?

LOUISE.

Deux hommes qui se plaignent... qui m'accusent... et qui n'ont pas eu un mot de pitié pour moi, qui suis si malheureuse!...

Elle pleure avec amertume.

LE VICOMTE, *l'interrogeant.*

Malheureuse? ce n'est pas là ce que vous disiez tout-à-l'heure.

LOUISE, *se décidant.*

Mais ne comprenez-vous pas que je ne l'aime plus, lui?

LE VICOMTE, *surpris.*

Vous ne l'aimez pas!...

LOUISE, *avec abandon.*

Ne comprenez-vous pas que c'est vous que [illegible]'aime?

LE VICOMTE, *avec bonheur.*

Moi!... grand Dieu!

LOUISE.

[illegible], Arthur!... et cet amour était si puissant, [illegible] je m'épouvantais de vous l'avouer... La pen-[illegible]l'être à vous me semblait un rêve si céleste et si doux que je n'osais y livrer mon cœur... et que je tremblais que ce ne fût un crime et une illusion... tant cette félicité me semblait au-delà de ce que Dieu a promis sur la terre!

LE VICOMTE, *enthousiasmé.*

Louise!... Louise!... est-il vrai?

LOUISE, *avec un plus grand abandon.*

Tu vois que je ne m'étais pas trompée... l'illusion est détruite, et le crime est dans mon cœur... car je t'aime, Arthur, je t'aime, et c'eût été trop affreux, de mourir sans te l'avoir dit.

LE VICOMTE, *avec feu.*

Louise!... ah! s'il en est ainsi, l'avenir peut encore nous appartenir.

LOUISE, *avec terreur.*

Grand Dieu!...

LE VICOMTE, *avec bonheur.*

Tu m'aimes, Louise!

LOUISE, *le repoussant de la main.*

Oh! taisez-vous!... taisez-vous!...

LE VICOMTE.

Louise, Louise!...

LOUISE, *avec dignité.*

Monsieur d'Avarenne, vous parlez à une femme qui a porté votre nom.

LE VICOMTE.

Louise!...

LOUISE, *de même.*

Qui porte encore celui de Georges Bernard... et qui vous les rendra à tous deux purs comme vous les lui avez donnés!

Elle sort.

SCENE VI.

GEORGES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *se croyant seul.*

Ah! que faire! que faire! après un tel aveu?

GEORGES, *qui a entendu la dernière partie de la scène et entre précipitamment.*

Après un tel aveu, monsieur le vicomte, ma vie doit vous être insupportable comme la vôtre m'est odieuse.

LE VICOMTE.

Monsieur...

GEORGES, *avec fureur.*

Oh! tenez!... nos instincts de haine nous avaient mieux guidés que ces vains sentimens de générosité.

LE VICOMTE.

Vous n'êtes plus mon ennemi, monsieur!...

GEORGES, *de même.*

Mais vous êtes encore le mien... Mais Louise vous aime, et vous aimez Louise... eh bien! délivrez-la de moi! délivrez-la d'un homme qui maintenant, quoi qu'elle fasse et quoi qu'elle dise, ne sera plus pour elle qu'un maître implacable et jaloux... Voici vos passeports, et la mort m'attend à Grenoble.

Il les déchire et les jette à terre.

LE VICOMTE.

Votre grâce y serait avant vous.

GEORGES, *avec rage.*

Eh bien! battez-vous avec moi, et tuez-moi!... car je vous tuerais que je serais encore jaloux de votre souvenir que je ne pourrais pas tuer aussi... Sauvez-vous!... sauvez-moi!... sauvez Louise!... Moi, vivant, il n'y a plus de bonheur pour elle en ce monde.... au lieu que si vous me tuez... eh bien, monsieur, l'avenir sera à vous comme vous le désiriez.

LE VICOMTE, *se retenant encore.*

Ah! prenez garde! ne me donnez pas cette espérance!...

GEORGES, *dans le plus grand désordre.*

Je vous l'offre, monsieur... et sur mon honneur, je vous jure que j'absous Louise par avance de l'amour qu'elle aura pour vous.

LE VICOMTE, *éclatant à son tour.*

Ah! je sais bien qu'elle ne peut être à moi!

mais puisque vous le voulez, et puisque vous la menacez de tant de malheur, ce ne sera pas pour l'obtenir, mais ce sera pour vous l'arracher que je vous la disputerai.

GEORGES, *avec joie.*

Enfin!... Allons, monsieur!...

Ils vont pour sortir, Louise se présente ; elle est pâle, échevelée, et peut à peine se soutenir.

SCENE VII.

GEORGES, LOUISE, LE VICOMTE.

LOUISE, *avec une voix étouffée par la souffrance.*

Disputez-vous donc un cadavre.

TOUS DEUX *reculant à la fois.*

Un cadavre!...

Moment d'effroi et de silence.

LOUISE, *allant à Georges.*

Oui, Georges!... Je vous avais promis contre vos craintes et vos soupçons un gage de sécurité... croyez-vous que la tombe soit un asile assez sûr contre les passions coupables et les regrets de l'amour?

GEORGES, *avec satisfaction.*

Louise!... Louise!... non, cela ne se peut pas!...

LOUISE, *d'une voix plus affaiblie.*

J'ai tenu ma parole, Georges! je l'ai tenue, et je vous demande de tenir la vôtre... Vous m'avez promis de vivre... et n'oubliez pas qu'un serment auquel on manque en face de la mort est un sacrilége dont vous êtes incapable!...

Elle paraît encore plus affaiblie.

GEORGES, *avec désespoir.*

Mais c'est impossible!... Oh! quelqu'un!... du secours!... du secours!...

Il va au fond de la scène.

LE VICOMTE, *s'approchant de Louise.*

Louise!...

LOUISE, *bas à Arthur.*

Oh! je t'ai dit que je t'aimais, toi!...

GEORGES, *revenant à Louise, avec égarement.*

Non, non, Louise... nous te sauverons. (*Au Vicomte.*) N'est-ce pas, monsieur, que nous la sauverons! Tu vivras!... fût-ce pour lui!... dusses-tu lui appartenir!...

Il veut la prendre dans ses bras.

LOUISE, *montrant le Vicomte.*

Ni à lui!... (*elle se dégage des bras de Georges*) ni à vous!... A la tombe... et à Dieu!...

Elle tombe.

GEORGES, *allant précipitamment à Louise.*

Morte!...

LE VICOMTE.

Morte!...

Il veut aussi s'approcher de l

GEORGES, *l'arrêtant et l'écartant de l.*

Morte ou vivante, monsieur, elle n'a qu'à moi!

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCENE IV

LE
CHATEAU DE SAINT-GERMAIN,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Léon Halevy et Francis Cornu,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 6 DÉCEMBRE 1839

PERSONNAGES.	*ACTEURS*	*PERSONNAGES*	*ACTEURS*
LE BARON DE CADENET .	M. SAINT-HILAIRE.	UN VALET.	M. FERDINAND.
LE COMTE DE MAULÉON.	M. LEMADRE.	LAURE DE NANGIS . .	Mlle VIRGINIE MARTIN
GIULIO DE LARA.	M. CHILLY.	CHRISTINE.	Mlle DAVENAY
LE CHEVALIER DESGRAVAUX.	M. SALVADOR.	LÉONA.	Mlle BARVILLE.
LE CHEF DES SBIRES. . .	M. DELAUNAY.	LA PRIEURE.	Mme SAINT-FIRMIN
UN OFFICIER DES GARDES.	M. DUVILLARD.	SOEUR MADELEINE .	Mlle LAURE.
1er COURTISAN.	M. EMILE.	SOEUR MARIE. . .	Mlle BAUBE.
2e COURTISAN.	M. EUGÈNE.	LA TOURIERE.	Mlle HÉLOISE
3e COURTISAN.	M. BERTHOLET.	SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, COURTISANS, SOLDATS, VALETS	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de Cadenet servant de bibliothèque. Ameublement et arrangement gothiques. Porte au fond, à droite de l'acteur, une fenêtre devant laquelle est placé un grand pupitre chargé d'écritures. A gauche, une porte conduisant à la chapelle du château.

SCENE PREMIERE.

LÉONA, LAURE DE NANGIS.

Au lever du rideau, Laure de Nangis est assise dans un grand fauteuil à bras, près d'une petite table, à gauche, sur laquelle sont plusieurs livres placés sans ordre et une grande coupe remplie de bouquets de lys, jacinthes et de violettes. Laure tient un livre ouvert, mais elle ne lit pas; elle paraît plongée dans une profonde rêverie.

LÉONA, *entrant du fond et n'apercevant pas Laure de Nangis**.

Voyons... voyons... ce doit être ici que j'ai oublié ces maudites cartes... *(Elle cherche au coin*

* Les acteurs sont placés au théâtre comme les personnages en tête de chaque scène.

du pupitre.) Ah! les voila sur ce pliant. (*Elle les prend.*) Bon Dieu! qu'aurait dit le vieux baron de Cadenet s'il avait trouvé cela dans sa bibliothèque! (*Elle met les cartes dans sa poche.*) Il aurait fallu parler... lui tout avouer... et, dans sa colère, il eût chassé la pauvre Léona comme une misérable bohémienne... une bohémienne.. moi!... non! mais une faible femme qui n'a que quelques légères notions dans la science des devins, et qui consulte ses cartes moins pour connaître l'avenir que pour oublier quelquefois le présent. (*Apercevant Laure.*) Mais que vois-je?... Mlle Laure! (*Allant à Laure.*) Mademoiselle, vous encore ici!

LAURE.

Oui... oui .. Léona...

LÉONA

Comment... depuis deux grandes heures que je vous ai laissée dans cette bibliothèque pour me rendre auprès de madame votre tante qui m'avait fait appeler, vous n'avez pas bougé de ce fauteuil... vous êtes toujours restée à lire... mais ces longues lectures vous abîmeront les yeux; et vous les avez si beaux!

LAURE, *après avoir souri à Léona.*

Comment se trouve ma tante?

LÉONA.

Toujours de même.

LAURE.

Toujours souffrante?

LÉONA.

Je crains bien qu'elle ne quitte son lit de douleur que pour aller se jeter aux genoux du Très-Haut, et lui demander la récompense de tout le bien qu'elle a fait sur cette terre; car ce fut toujours une noble dame que Mme la marquise de Faverney

LAURE.

Oh! oui; mais, malgré son grand âge, elle a encore assez de force pour lutter contre ses souffrances... pour en triompher. Tu as pu l'observer comme moi .. rien de fâcheux, rien de sinistre dans l'état de la marquise... son regard, sa voix, son courage, tout en elle annonce la puissance de la vie. Oui, oui, nous la conserverons encore long-temps... long-temps encore nous pourrons nous asseoir à son chevet pour la consoler et lui dire, moi que je l'aime comme une mère, toi, que tu la chériras, que tu la béniras comme la plus noble des bienfaitrices.

LÉONA.

Oh! oui, tant que je vivrai je ne cesserai de chérir, de bénir celle qui me voyant délaissée de tous, pauvre et sans appui, m'a recueillie et traitée non comme une fille destinée à son service, mais comme un enfant d'adoption. Oh! oui, oui, je le promets, je le jure ici: mon sang et ma vie à la marquise de Faverney; et après elle, mon sang et ma vie à sa noble et belle nièce, Laure de Nangis.

LAURE.

Chère Léona! mais ne pensons plus toutes ces choses-là... Viens un peu promener au jardin

LÉONA.

A vos ordres.

LAURE.

Fait-il beau?

LÉONA.

Un temps superbe... Après vos longues heures d'étude, cela vous fera du bien de vous promener et de prendre le grand air... et puis vous trouverez au jardin le chevalier Desgravaux et le jeune Italien qu'il nous a amené ici il y a six semaines environ

LAURE.

Ah! le chevalier Desgravaux est au jardin avec le seigneur Giulio?

LÉONA.

Je viens de les y apercevoir par cette fenêtre... Tenez... les voyez-vous... dans l'allée qui nous fait face... on dirait qu'ils regardent de ce côté... Venez-vous?

LAURE.

Non... tiens, restons ici...

LÉONA.

Voudriez-vous par hasard vous mettre encore lire?

LAURE.

Non, mais je pense que c'est à peu près l'heure où mon oncle, le baron de Cadenet, vient rendre visite à ses livres, et je veux mettre un peu d'ordre ici... Tu le sais, le baron de Cadenet est un vieillard rigide et sévère.

LÉONA.

Dites donc, mademoiselle, voulez-vous que pendant ce temps...

Elle lui montre le jeu de cartes qu'elle a tiré de sa poche.

LAURE.

Pauvre folle!... allons, serre ces cartes... je le veux!

LÉONA.

Pourtant, si vous saviez ce qu'elles m'ont dit tantôt... là... vers ce grand pupitre... tandis que vous lisiez de ce côté...

LAURE.

S'il est permis!... Mais enfin voyons, que t'ont-elles dit, ces cartes si savantes?

LÉONA.

Eh bien, elles m'ont dit... elles m'ont dit que vous épouseriez ce jeune Italien... le seigneur Giulio.

LAURE.

Vraiment! Et tu n'as pas jeté loin de toi ces cartes menteuses... tu n'as pas renoncé, et pour toujours, à ajouter foi à l'art nécromantique.. car enfin ce mariage dont tu parles... eh bien, il n'est pas même dans les choses possibles.

LÉONA.

Parce que?

LAURE.

Ne suis-je pas la fiancée du comte de Mauléon?

LÉONA.

Sa fiancée... oui... mais sa femme, pas encore.

LAURE.

Silence... on vient.

SCENE II.

LÉONA, LAURE, LE CHEVALIER DESGRAVAUX, GIULIO.

LE CHEVALIER, *en entrant.*

Eh! je vous le disais bien, seigneur Giulio, que ma charmante cousine devait être ici. (*A Laure.*) Nous ne sommes pas importuns... nous ne vous dérangeons pas? Dites... nous nous retirons

LAURE.

Demeurez, messieurs, demeurez.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure!

GIULIO.

Mille remercîmens, mademoiselle, de cette gracieuse faveur.

LAURE, *à Giulio.*

Au surplus, monsieur, vous disiez hier que vous ne connaissiez pas encore la bibliothèque du château de Cadenet... vous y voilà... voyez... visitez nos faibles richesses...

GIULIO.

Vos faibles richesses!... j'ai rarement vu une aussi nombreuse collection de livres que celle-ci.

LAURE.

Et ce sont tous ouvrages choisis.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est que mon cousin le baron de Cadenet a toujours su séparer l'ivraie du bon grain.

GIULIO *qui a pris un livre sur un des rayons*.*

Les œuvres de Pétrarque!

LAURE.

C'est un beau livre; le nom de celle qui l'a inspiré ne mourra jamais.

LE CHEVALIER.

Bien des femmes lui ont envié cette gloire frivole; c'est pourtant peu de chose pour l'orgueil d'une noble dame que les chansons d'amour d'un pauvre poete.

LAURE.

Ah! chevalier... l'ami du cardinal Colonna!... l'ambassadeur que Rome envoyait au saint père! le poete couronné au Capitole!

LE CHEVALIER.

L'amant d'une femme qui ne fut célèbre que par sa beauté

LAURE.

Elle fut aussi une femme sage, une femme forte.

LE CHEVALIER, *à Giulio, en lui montrant un portrait suspendu à un des panneaux de la salle.*

Mais tenez, seigneur Giulio, voici le portrait de cette Laura

GIULIO.

Eh quoi! ce charmant portrait... mais je l'aurais pris pour un portrait de famille

* Leona, Laure, Giulio, le chevalier Desgravaux

LE CHEVALIER.

Mais c'en est un aussi... cette madonna Laura était fille d'Audibert de Nangis, chevalier; elle épousa Hugues de Sades*. Vous vous nommez aussi Laure de Nangis... vous êtes belle... ne pensez-vous pas que quelque jour vous aurez aussi votre poète?

LAURE.

Tous ces rêves d'amour et de poésie ne sont que dans les livres; il n'y a rien de tel dans la vie.

GIULIO, *à part.*

Pauvre fille! elle doute encore de ma sincérité. Oh! mais je lui reparlerai, et elle ne doutera plus de moi.

UN VALET, *entrant.*

Mademoiselle, madame la marquise, votre tante, vous fait appeler.

LAURE.

J'y vais. (*A Giulio et au chevalier.*) Pardon, messieurs, veuillez m'excuser.

LÉONA, *à part.*

Je ne sais pas, mais il me semble qu'elle obéit à regret aux ordres de la marquise; j'éclaircirai cela

Elle sort avec Laure.

SCENE III.

GIULIO, LE CHEVALIER DESGRAVAUX.

LE CHEVALIER.

Par ma foi! c'est une charmante personne que ma jeune parente, n'est-ce pas, seigneur Giulio?

GIULIO.

Grâces, esprit, beauté!

LE CHEVALIER.

Et toutes les vertus... c'est une femme accomplie... Aussi le comte de Mauléon sera bien coupable, s'il ne la rend pas heureuse.

GIULIO.

Ce mariage est-il donc chose convenue et arrêtée?

LE CHEVALIER.

Tout-à-fait

GIULIO.

Cependant la marquise de Faverney est contraire à cette alliance?

LE CHEVALIER.

Sans doute: parce que le comte de Mauléon est partisan de M. le cardinal... car c'est le seul motif de la désaffection, je dirai même de la haine que lui a vouée la marquise... Mauléon est un noble et brave militaire, capitaine au régiment d'Auvergne... Il est jeune, riche, de grande maison, dévot et de bonnes mœurs; mais que fait tout cela à la marquise?... Elle pourrait lui pardonner d'être athée, hérétique, mauvais sujet, tout chargé de dettes et de maîtresses; mais partisan de M. le cardinal, jamais... Quoi qu'il en soit, et malgré la volonté de la marquise, malgré même les secrètes répugnances du vieux baron de Ca-

* Leona, Laure, le chevalier Desgravaux, Giulio

denet qui, bien qu'il n'en dise rien, déteste cordialement le comte de Mauléon par le même motif que sa noble belle-sœur, comme depuis le jour où votre ami, le fils unique du baron de Cadenet, s'est fait tuer en duel dans votre ville de Rome, le comte de Mauléon est devenu l'héritier de tous les biens. . substitués de la maison de Cadenet, les fiefs, les terres d'alleu, les cens, les biens seigneuriaux, il aura tout, tout, jusqu'à la belle Laure de Nangis.

GIULIO.

Mais Mlle Laure de Nangis n'est pas un bien substitué.

LE CHEVALIER.

Elle n'a rien, que sa beauté, sa sagesse et sa noblesse, monsieur ! elle avait été élevée pour devenir baronne de Cadenet, et elle doit épouser M. de Mauléon.

GIULIO.

Mais si elle refusait cet homme?

LE CHEVALIER.

Impossible !

GIULIO.

Elle l'aime donc ?

LE CHEVALIER.

Pas trop, je crois : ceci soit dit entre nous... mais la jeune fille a de la religion, des principes. Elle s'est engagée avec le comte de Mauléon son fiancé, et, fidèle à son engagement, elle épousera le comte de Mauléon.

GIULIO, *à part.*

Si je le veux !

LE CHEVALIER, *se croisant les bras.*

Mais vous, monsieur Giulio de Lara, pour quel parti tenez-vous?

GIULIO.

Moi ? je vous l'ai déjà dit, je ne suis d'aucun parti : étranger à ce pays, je n'ai vu que de loin les querelles auxquelles vous avez pris part.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pris part à rien ; je n'ai jamais été assez mal avisé pour me compromettre dans toutes ces turbulences qui ont coûté cher a beaucoup de mes amis. Le cardinal est un colosse contre lequel, moi chétif, je ne peux prétendre a m'élever... Aussi suis-je fort son serviteur ; tenez, soyez franc... nous sommes seuls, et je n'en dirai rien à personne... avouez, seigneur Giulio, que vous penchez pour le cardinal.

GIULIO.

J'entends, je crois, le baron de Cadenet.

Il remonte la scène.

LE CHEVALIER.

Depuis six semaines, je cherche à savoir ce que pense ce gaillard-là... et je ne puis y réussir... Il est rusé, dissimulé, c'est bien là l'Italien !

Le baron de Cadenet entre par le fond.

SCENE IV

GIULIO, LE BARON DE CADENET, LE CHEVALIER DESGRAVAUX.

LE BARON, *qui en entrant a pris la main de Giulio.*

Bonjour, mon jeune hôte, bonjour... (*Au chevalier.*) Chevalier, votre serviteur.

LE CHEVALIER.

Mon cousin, je suis bien le vôtre

LE BARON.

Ah çà ! chevalier, qu'ai-je appris? Vous nous quittez ?

LE CHEVALIER.

Demain dès l'aube du jour, mon cousin.

LE BARON.

Et pourquoi partez-vous ?

GIULIO

Monsieur le chevalier est sans doute obligé de retourner dans ses terres... inspecter ses domaines, ses paysans ?

LE BARON.

Ses domaines!... ses paysans !

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas que monsieur veut railler... Il sait bien que mes terres sont de vraies roches pelées, que mes domaines sont des masures en ruines, et que je n'ai pas un seul paysan... Je lui ai tout dit... Et pourquoi lui aurais-je caché la vérité? Je suis sans vanité, moi : je dis a qui veut l'entendre. (*Tirant un vieux portefeuille de sa poche.*) Voyez-vous ce portefeuille... là-dessus est brodé mon écusson .. il porte un chardon de simple en champ de sable. Eh bien ! on peut dire, en toute vérité, que ce sont des armes parlantes : car dans toute l'étendue de mes domaines il ne croît que de mauvaises herbes ; j'ai un château, mais je n'ose plus y demeurer, tant il menace ruine : depuis bientôt deux années il pleut dans ma chambre à coucher, et c'est pourtant la seule qui soit un peu habitable... Qu'y ferais-je, n'ayant ni sou ni maille pour relever ces décombres? Je laisse la pluie et le vent démolir mon bien, et je m'en vais errant de côté et d'autre, en prenant ma vie chez les nobles parens qui veulent accueillir un pauvre cousin aussi noble qu'eux, mais mal accommodé par la fortune. Voici longues années que je passe ainsi ma vie, me tenant à l'abri des calamités qui ont frappé de plus heureux que moi. J'ai mis toute ambition sous les pieds ; c'est le moyen de ne se heurter contre aucun ennemi : personne n'en veut à quiconque ne veut rien de personne... mais comme mes parens hospitaliers doivent avoir tous des droits égaux a ma reconnaissance, je reste six semaines chez chacun d'eux, ni plus ni moins... ce soir même il y aura six semaines que je suis au château de Cadenet ; et voilà, mon cousin, voilà pourquoi je pars.

LE BARON.

Mais vous, monsieur Giulio de Lara, vous ne pensez pas encore à nous quitter, n'est-ce pas ?

GIULIO.

Enhardi par vos bontés, monsieur le baron, j'ai formé le projet de différer les affaires qui m'appellent à Paris et de rester auprès de vous deux ou trois semaines encore.

LE BARON.

Dix, si vous voulez; puissiez-vous nous quitter le plus tard possible!

LE CHEVALIER.

Mais, grand Dieu! mon cousin! voilà que je m'en aperçois seulement! Que se passe-t-il donc céans, que vous voilà habillé comme pour un enterrement?

LE BARON.

Aujourd'hui on va célébrer là, dans la chapelle du château, un service pour l'ame de monseigneur Henri de Montmorency. (*A Giulio.*) Voulez-vous y assister, monsieur?

GIULIO.

Si je le veux... j'ai en grande vénération la mémoire du dernier duc de Montmorency: c'est un martyr et un saint dans le ciel.

LE CHEVALIER, *à part.*

Et moi qui le croyais pour le cardinal!

GIULIO, *d'un ton pénétré.*

Il existe donc encore quelques amis fidèles à la mémoire de cette noble victime! On prie ici pour celui dont personne n'ose prononcer tout haut le nom.

LE BARON, *d'une voix sombre.*

Jusqu'à mon dernier jour, je ferai prier solennellement pour l'ame de Henri de Montmorency, assassiné par la jalousie de Richelieu et la lâcheté de Gaston.

GIULIO.

Vous avez été l'ami et le fidèle partisan de Montmorency, monsieur le baron; vous l'avez servi de vos conseils et de votre épée jusqu'au dernier jour de sa vie; mais comment se peut-il que vous l'ayez laissé se sacrifier imprudemment aux intérêts d'un prince si peu ferme en ses amitiés, et qui toute sa vie a si mal tenu sa parole? Vous sage et prudent, vous vieilli dans la guerre et les affaires d'état, vous vous êtes fié aux promesses de Gaston!

LE BARON.

Les promesses de Gaston!.. la parole de Gaston!.. Mais qui s'y serait fié? Il fallait d'autres garanties, il les donna...

GIULIO.

Il les donna!.. Mais alors pourquoi ne s'en est-on pas servi? Ce manifeste à la main, pourquoi n'a-t-on pas forcé Gaston à sauver Montmorency?

LE BARON *étonné.*

Qu'entends-je? (*Au Chevalier.*) Chevalier, veuillez me laisser avec monsieur.

LE CHEVALIER.

Je suis de trop, j'obéis. (*A part.*) Enfin je sais ce qu'il pense, l'Italien... à moins pourtant que ce ne soit un jeu, pour plaire au vieux baron.

Il sort.

SCENE V.

GIULIO, LE BARON DE CADENET.

LE BARON.

Vos dernières paroles, monsieur, m'ont étrangement surpris... vous m'avez dit : ce manifeste à la main, pourquoi n'a-t-on pas sauvé Montmorency? Ceci était un secret, monsieur,.. un secret d'état, qui vous l'a appris?

GIULIO.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils!

GIULIO.

Ne vous ai-je pas dit que j'avais été son meilleur, son plus intime ami? Ne vous ai-je pas dit qu'il mourut dans mes bras; et qu'avant d'expirer, il voulut que je devinsse le dépositaire de ses pensées les plus secrètes?...

LE BARON.

Votre parole, monsieur, votre parole que pas un mot de ce qu'il vous a confié ne sortira de votre bouche; votre parole, il me la faut.

GIULIO.

Je vous la donne, monsieur.

LE BARON.

J'y compte, il y va du repos de mes derniers jours. Savez-vous, monsieur, que, si l'on se doutait que je suis le détenteur de cette pièce importante, je ne me croirais plus en sûreté ici, ni nulle part en France!

GIULIO, *à part.*

Nos soupçons étaient bien fondés.

LE BARON.

Savez-vous que pour l'anéantir, pour brûler cette feuille de papier au bas de laquelle Gaston a signé son nom, il pourrait faire mettre le feu à mon château! Mais personne ne sait que je tiens dans ma main ce brandon de discorde, cette preuve de haute trahison, qui ferait à jamais bannir du royaume le propre frère du roi.

GIULIO.

Ce serait une juste vengeance de la mort de Montmorency.

LE BARON.

Non, non, elle ne frapperait pas tous ceux qui y ont trempé, Richelieu en triompherait; elle aurait renversé son plus puissant ennemi.

GIULIO, *à part.*

Ainsi ce sera!

LE BARON.

Non, la mort du martyr ne sera point vengée; non, il n'aura d'autres prières que celles de sa triste veuve, de sa noble sœur, de son vieux serviteur... si vous aviez été témoin, monsieur, de cette grandeur, de cette constance en face de la mort... si vous aviez vu cette fière agonie!

GIULIO.

Peu de gens ont été témoins de son supplice;

on avait éloigné de sa prison tous les amis et serviteurs du duc.

LE BARON.

J'y étais, moi! J'ai tout vu! Ce souvenir est est toujours devant moi! je vois toujours le duc tout pâle et languissant des blessures dont plût à Dieu qu'il fût mort sur le champ de bataille de Castelnaudary!... Je le vois dans cette grande chambre qui lui servait de prison en l'hôtel-de-ville de Toulouse; cent vingt Suisses en gardaient la porte; huit compagnies étaient postées aux environs : Richelieu tremblait en son ame que quelque émotion populaire lui arrachât son prisonnier; mais ce peuple laissa faire la justice du parlement et la clémence du roi : Montmorency fut décapité! J'étais devant l'échafaud, j'ai ramassé le mouchoir qui lui bandait les yeux, et le livre de prières qu'il lisait en allant à la mort!... Saintes reliques! je les eusse léguées à mon fils, je veux qu'on les enterre avec moi! Mais il faut que vous soyez bien convaincu de l'iniquité et de l'infamie de ce misérable Gaston; attendez...

Il va pour ouvrir une armoire en fer scellée dans le mur.

GIULIO, *à part.*

Là, dans cette armoire en fer scellée dans la muraille.

LE BARON *est sur le point de mettre la clef de l'armoire dans la serrure, mais il s'arrête tout-à-coup en entendant un grand bruit qui se fait au dehors; puis il dit:*

Quel est ce bruit?...(*A Giulio.*) Plus tard!

Il va voir à la porte du fond.

GIULIO, *à part.*

Fatalité! un instant de plus et j'allais être convaincu que l'écrit de Gaston existe encore, et que c'est là, (*montrant l'armoire*) là qu'on le tient caché!

LE BARON, *evenant avec une sorte d'indignation.*

Lui! lui!

GIULIO.

Qu'avez-vous, monsieur le baron? qu'avez-vous?

LE BARON.

Ce bruit de voix... ces portes ouvertes avec fracas... c'est le comte de Mauléon qui arrive au château.. Lui! (*Avec un froid sourire.*) C'est bien! je ne l'attendais pas si tôt. Mais allons, allons recevoir M. de Mauléon, le futur seigneur de Cadenet; il ne faut pas que personne puisse croire que je vois avec peine mon héritier de droit. (*D'une voix sourde.*) Mon pauvre fils!

GIULIO.

Monsieur le baron, cette agitation... cette pâleur...

LE BARON.

Ce n'est rien, absolument rien! Mais venez... venez trouver M. de Mauléon.

M. de Mauléon paraît avec le chevalier Desgravaux.

SCENE VI.

LE CHEVALIER DESGRAVAUX, LE BARON DE CADENET, LE COMTE DE MAULÉON, GIULIO.

LE COMTE.

Monsieur le baron me permettra-t-il de lui faire agréer mes respectueuses salutations?

LE BARON.

Soyez le bien venu, monsieur le comte.

LE COMTE.

J'avais appris que vous étiez souffrant, et je m'étais empressé de venir vous offrir mes soins et mes consolations... mais monsieur Desgravaux m'a rassuré en me disant que votre santé était meilleure depuis que vous aviez près de vous bonne et divertissante compagnie.

LE BARON.

Oui, en effet.

GIULIO, *au Comte, en le saluant.*

Jouirons-nous pendant quelques jours de la société de monsieur?

LE COMTE.

Je craindrais d'être importun en restant plus d'une semaine.

GIULIO.

C'est peu pour le plaisir que vous faites aux gens qui habitent ce château.

LE COMTE.

Monsieur, vous êtes bien honnête et je suis fort votre serviteur.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE BARON, LAURE, LÉONA, LE COMTE, GIULIO.

LAURE, *entrant avec Léona et s'arrêtant sur le seuil de la parte.*

Ciel! le comte de Mauléon.

LÉONA, *bas.*

Prenez garde, mademoiselle; il vous regarde!

LE BARON.

Avancez ma nièce, avancez.

Il fait signe à Léona de sortir; celle-ci obéit.

LE CHEVALIER.

Ma belle cousine, comme vous voilà pâle et défaite! Est-ce avec ce visage que l'on reçoit un fiancé?

LE BARON, *à Laure.*

Est-ce la présence de monsieur de Mauléon qui vous a troublée ainsi? Mais il aurait droit de s'en plaindre comme d'une injure, et moi, votre oncle et tuteur, je ne dois pas la souffrir. Souvenez-vous que dans quelques mois vous devez épouser monsieur de Mauléon, et dès à présent excusez-vous de l'accueil inconcevable que vous venez de lui faire.

LE COMTE.

Assez, monsieur, assez! mademoiselle ne me

doit point d'excuses; c'est moi qui lui en devrais peut-être pour m'être présenté aussi inopinément dans ce château. A Dieu ne plaise que je veuille la tourmenter du moindre souci!

LAURE.

Pardon, monsieur, mais en ceci il n'y a rien qui vous regarde; je suis souffrante, malade, voilà tout, et je vous demande la permission de me retirer.

LE BARON.

Mademoiselle, je ne tolère pas volontiers les caprices; restez, je le veux.

LAURE, *à part.*

O mon Dieu!

Elle va s'asseoir dans le grand fauteuil, à droite.

LE BARON, *à part.*

Va, pauvre enfant! achève ton sacrifice, il le faut! cet homme doit recueillir tout l'héritage de notre maison... tout lui appartient de droit, tout, et toi même, notre plus riche joyau.

LE COMTE, *qui a gardé un morne silence, semble prendre son parti, et s'approchant de Laure, il lui dit d'une voix basse, mais décidée.*

Mademoiselle, j'ai lieu de craindre que ma présence ici vous soit en ce moment peu agréable... je compte repartir très-promptement; mais avant, je réclamerai la faveur d'un entretien particulier, si monsieur le baron le permet.

LE BARON, *à Desgravaux et à Giulio.*

Venez, messieurs, retirons-nous. (*Au comte de Mauléon.*) Monsieur, vous pouvez entretenir ici sans témoin Mlle de Nangis.

LE CHEVALIER, *à part.*

Tout cela me paraît fort étrange!

GIULIO, *bas au Baron.*

Mais, monsieur, vous sacrifiez votre nièce en la mariant à cet homme.

LE BARON, *bas.*

J'ai donné ma parole, je la tiendrai.

Le Baron, le Chevalier et Giulio sortent par le fond.

SCENE VIII.

LAURE, LE COMTE.

LAURE, *au Comte.*

Parlez, monsieur; je suis ici pour vous écouter.

LE COMTE.

Mademoiselle, je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà; mais peut-être est-il bon de vous le rappeler. Il y a trois mois, nous avons été fiancés par l'église et par un contrat. Vous avez obéi aux ordres de M. le baron, je veux le croire; mais vous avez obéi sans haine et sans répugnance. Depuis, de malicieux conseils se sont mis entre vous et moi, et ils ont porté leurs fruits, je le vois bien. Ce n'est pas vous que j'accuse de ce changement; mais Mme de Faverney, que de mal ne m'a-t-elle pas fait dans votre esprit!... Comment donc ai-je mérité cette haine et cet acharnement? Que s'est-il passé ici, que vous me receviez avec une contenance si morne, et les larmes dans les yeux?

LAURE.

Vous êtes injuste, monsieur le comte; Mme de Faverney ne vous a pas nui dans mon esprit.

LE COMTE.

Elle l'a tenté, du moins.

LAURE.

Les volontés de M. le baron ne sont pas changées... j'obéirai.

LE COMTE.

Sans haine et sans répugnance?

LAURE, *baissant les yeux.*

Sans haine!

LE COMTE.

C'est assez. Vous le voyez, je ne suis pas exigeant. C'est que j'ai confiance en votre caractère, en votre vertu. Un autre à ma place s'effrayerait de trouver un cœur si indifférent, une volonté si résignée, et contrainte peut-être... Soit présomption, soit imprudence, je me confierai à l'avenir; pour être mieux dans votre affection, je rendrai votre vie si belle et si heureuse; je l'environnerai de tant d'éclat, de tant de soins, qu'il faudra bien m'aimer un peu... ne fût-ce que par reconnaissance.

LAURE.

Je vous remercie de cette bonne volonté pour moi... Hélas! j'en profiterai mal!

LE COMTE.

Pourquoi? Une jeune et belle femme est toujours sensible à ces vanités-là... C'est quelque chose de porter un beau nom, d'être la première entre toutes les dames de la noblesse... quand on n'a point de passion dans le cœur, ceci suffit pour remplir la vie de satisfaction. Je suis le plus riche gentilhomme de la province, et toute ma fortune servira à vous épargner un désir.

LAURE.

Je ne désire, monsieur, que la retraite et une vie tranquille.

LE COMTE.

Alors vous vous trouvez heureuse ici, mademoiselle?

LAURE.

Si heureuse, que tous mes vœux se borneraient à n'en sortir jamais!

LE COMTE.

Pourtant, il y a trois mois, vous ne redoutiez pas ainsi un changement de position; je vous ai vue sourire de loin au monde dans lequel vous allez entrer; et le séjour de ce château ne vous semblait pas le plus beau et le plus agréable de la terre. Une douce gaîté, une parfaite sérénité d'ame se reflétaient sur votre front; aujourd'hui vous êtes triste, soucieuse; pourtant vous êtes toujours ici [illegible] de ceux que vous aimez; votre bonheur n'est pas fini encore, et maintenant que je suis averti, je ne me presserai pas d'y mettre un terme.. (*[illegible]*) Cette assurance doit

ous plaire, mademoiselle; vous devez être contente de moi?

LAURE.

Je suis sincèrement reconnaissante de tous vos procédés, monsieur.

LE COMTE.

Et maintenant vous voilà heureuse, tranquille comme il y a trois mois?

LAURE.

Oui, monsieur; fort heureuse!

LE COMTE.

Et cependant vous retenez des pleurs; dans ce moment même j'en vois sous vos paupières baissées.

LAURE, *passant son mouchoir sur ses yeux.*

Ce n'est rien, monsieur; n'y faites pas attention.

LE COMTE, *à part.*

Quel soupçon! (*A Laure.*) M. le baron est sorti avec M. Desgravaux et M. de Lara... Vous plaît-il, mademoiselle, que je vous ramène près d'eux?

LAURE.

Je vous remercie, monsieur; en attendant le service funèbre que l'on va bientôt célébrer, je vais prier dans la chapelle.

LE COMTE.

Oui, priez Dieu pour nous!

Laure sort par la porte de gauche.

SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

Elle ne m'aime pas! elle ne m'aime pas! et je suis assez lâche pour l'épouser sans posséder son amour... Mais quels soupçons tourmentent mon ame... O mon Dieu! si elle aimait cet étranger! (*Il sonne, un valet paraît.*) Priez M. de Lara de me dire s'il peut m'entendre un instant... Ajoutez que, s'il ne peut venir, j'irai le trouver. (*Le valet sort.*) Oui, plus de doute! c'est cet homme, c'est cet étranger, c'est cet Italien qui m'a enlevé l'amour de Laure! Quel est-il? que veut-il ici? Oh! je le forcerai bien de s'expliquer!... Le voici!

SCENE X.

GIULIO, LE COMTE.

GIULIO.

Monsieur, je me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Vous avez pris la peine de vous déranger... j'en suis fâché... c'était à moi de vous aller trouver... j'ai deux mots à vous dire.

GIULIO.

Je vous écoute, monsieur.

LE COMTE.

Monsieur, vous êtes dans ce château depuis six semaines?

GIULIO.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Votre projet est-il de partir bientôt?

GIULIO.

C'est selon...

LE COMTE.

Il faut pourtant vous y décider: je compte partir demain, moi.

GIULIO.

J'en suis sincèrement fâché, monsieur; j'avais espéré jouir plus long-temps de l'honneur de votre compagnie.

LE COMTE.

Je compte partir demain, et je ne veux pas vous laisser derrière moi.

GIULIO.

Ah! Et pourrais-je savoir, monsieur, d'où vient cette soudaine résolution?

LE COMTE.

Je vais vous le dire. Je suis le fiancé de Mlle de Nangis: dans quelques mois elle sera ma femme... je me fie en ses promesses, en sa vertu... j'ai la parole du baron de Cadenet... Mais il y a ici une vieille dame dont je me méfie; elle a tenté de me nuire dans l'esprit de Mlle de Nangis; elle me hait; elle est, dit-on, pleine de bon vouloir pour vous... voilà pourquoi, lorsque je pars, je ne veux pas vous laisser derrière moi.

GIULIO.

Il y a beaucoup de franchise et de modestie dans une telle explication; elle vous honore, monsieur. J'avoue cependant que je ne m'y attendais pas. Vous avez le cœur sur la main, monsieur.

LE COMTE.

Je ne suis ni diplomate, ni courtisan.

GIULIO.

Et vous avez pensé que je souscrirais sur-le-champ aux exigences de votre susceptibilité?

LE COMTE.

Au contraire, monsieur; j'ai jugé que vous me refuseriez cette satisfaction.

GIULIO.

Eh bien, alors, pourquoi me l'avez-vous demandée?

LE COMTE.

Parce que cela me convenait pour en venir au point de vous en proposer une autre... Vous êtes gentilhomme, monsieur?

GIULIO.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Alors vous pouvez prévoir comment ceci va se passer. Vous partirez demain matin, monsieur; vous partirez avant moi, sinon nous nous battrons... nous nous battrons sans témoins, et l'un de nous deux restera dans ce château pour y être enterré. Je ne pense pas que vous ayez la condescendance d'accepter la première de ces deux propositions; je vous la fais pour l'acquit de ma conscience; quant à la seconde, je tiens son ac-

complissement pour inévitable. Votre arme est sans doute l'épée, monsieur?

GIULIO.

Ceci est une plaisanterie, monsieur?

LE COMTE.

J'ai parlé fort sérieusement, monsieur. Demain nous nous battrons à l'épée, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

GIULIO.

Non ; car votre défi est celui d'un fou.

LE COMTE.

Et votre refus serait celui d'un lâche. Vous êtes mon rival, monsieur; vous aimez Mlle de Nangis, et la proposition que je vous fais doit vous mettre à l'aise.

GIULIO.

Vous oubliez, monsieur, que les édits défendent le duel sous peine de mort. Le baron Drouet, Bouchavannes et bien d'autres ont été traînés sur la claie et pendus par les pieds, pour avoir failli aux ordres du roi notre maître.

LE COMTE.

Cette considération ne saurait m'empêcher de vous donner toute satisfaction après vous avoir insulté. D'ailleurs nous sommes sur la frontière de Provence, à quelques lieues seulement d'Avignon: si vous me tuez, vous vous sauverez en terre papale. Votre arme, monsieur, votre arme?

On entend le son des cloches.

GIULIO.

Pardon, monsieur... c'est le service funèbre qui va se célébrer.

LE COMTE, *avec colère.*

Monsieur, vous ne m'avez pas répondu.

Le Baron entre, suivi du chevalier Desgravaux, de Léona et des valets.

SCENE XI.

LES MÊMES, LE BARON, LE CHEVALIER, LÉONA, SERVITEURS DU CHATEAU.

LE COMTE, *bas.*

Pour la dernière fois, votre arme?

GIULIO, *à part.*

Mais ce duel, je ne puis l'accepter!

LE COMTE, *avec le dernier emportement.*

Répondez... ou une insulte publique!...

GIULIO, *l'œil fixé sur l'armoire de fer.*

L'épée, monsieur. (*A part.*) Mais ce duel, mon devoir, mes sermens... je partirai.

Le Baron entre dans la chapelle, suivi de tout le monde. Guilio et le comte de Mauléon y entrent après lui.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une des salles du château du baron de Cadenet. A droite, une haute cheminée surmontée de son manteau sculpté et dans laquelle un grand feu est allumé. En face, une alcôve devant laquelle retombent de grands rideaux en laine verte. Du côté de l'alcôve, dans le fond, une porte allant dans une chambre contiguë. Plus loin, une petite porte secrète. Pour meubles, des bahuts recouverts de cuir, rangés le long du mur ; un grand fauteuil à bras, des siéges plians, une table et un morceau de glace encadré dans un riche travail d'incrustation. Du côté de la cheminée, est une fenêtre avec des rideaux de même étoffe que ceux de l'alcôve. Au fond, la porte d'entrée. L'appartement est éclairé par deux bougies en cire jaune qui brûlent sur une table placée en avant de l'alcôve.

SCÈNE PREMIERE.

LAURE, *est assise et pleure;* GIULIO.

GIULIO.

Retirez-vous, Laure, au nom du ciel! si l'on vous surprenait ici!

LAURE.

Eh! qu'importe maintenant? Ah! pourquoi m'avoir annoncé ce soudain départ? Moi, la tête perdue, je suis venue; je t'ai avoué mon amour!... je suis tombée à tes pieds!... j'étais seule, sans défense!... et maintenant... ah! malheureuse!... j'étais la fiancée de Mauléon!...

GIULIO.

Laure, calmez-vous!...

LAURE.

Depuis que vous étiez ici, ma vie a été pleine de quelque chose qui m'était inconnu! je me trouvais heureuse, et pourtant chaque jour je pleure avec des angoisses, avec des remords qui me tuent! chaque jour je demandais à Dieu de retirer de moi cet amour!... je voulais l'expier dans d'austères pénitences... je me croyais le courage de fuir ta présence... et l'annonce de ce départ m'a rendue folle!... il m'a perdue!... O mon Dieu, fais-moi mourir avant que je sorte d'ici!...

GIULIO, *lui montrant une porte masquée à droite.*

Laure, vous pouvez partir par cette issue secrète... Elle conduit dans les caveaux... les caveaux communiquent à la chapelle par une grille qui, vous le savez, n'est jamais fermée à clef...de la chapelle vous pouvez remonter chez vous en passant par la tour des archives.

LAURE, *se levant.*

Mais, au nom du ciel, qui vous fait nous quitter? qui vous force à vous éloigner? Mon oncle

et Mme de Faverney m'ont parlé de lettres pressantes qui vous rappellent à Paris.

GIULIO.

Oui, Laure, on vous a dit vrai.

LAURE.

Et votre absence, n'est-ce pas, ne doit pas se prolonger long-temps?

GIULIO, *avec embarras.*

Je reviendrai le plus promptement possible.

LAURE.

Ah! oui!... et à ton retour, Giulio, tu trouveras bien du changement... la marquise t'est dévouée... elle gagnera son frère... elle le fera consentir à notre union.

GIULIO.

Laure, le baron sera inflexible.

LAURE.

Inflexible! (*Légère pause.*) Oh! non! Giulio, réponds-moi; tu m'aimes, n'est-ce pas?

GIULIO.

Pourquoi cette question? Douterais-tu de moi?

LAURE.

Réponds-moi; tu m'aimes, n'est-ce pas?

GIULIO.

Oui, Laure, oui, je t'aime!

LAURE.

Et tu serais heureux d'être mon époux!

GIULIO.

Oh! si cela était possible!

LAURE.

Eh bien, réjouis-toi! nous serons l'un à l'autre.

GIULIO.

Hélas! vain espoir!

LAURE.

Là, tout-à-l'heure, il m'est venu une idée... une idée hardie, mais heureuse!... Au revoir, Giulio, au revoir!... Ah! ne m'interroge pas!... mais tu sauras tout!... Adieu! adieu! mon Giulio!

Elle sort par la porte secrète.

SCENE II.

GIULIO, *seul.*

Que veut-elle dire?... Ah! n'importe... Ah! M. de Mauléon, vous n'avez pas voulu me laisser derrière vous!... Suffisante précaution!... L'amour de Laure l'a rendue inutile!... Ainsi donc, il le faut! partir! partir demain... dans quelques heures!... mais pouvais-je faire autrement? Oh! non!... ce duel... j'avais dû l'accepter pour éviter un éclat... mais Dieu sait s'il m'était permis d'y répondre!... il m'a donc fallu rougir devant M. de Mauléon, lui dire que je consentais à m'éloigner... Après tout, je puis partir maintenant... et surtout je suis certain, bien certain d'avoir en ma puissance, avant le lever du jour, cet écrit que le baron de Cadenet garde si soigneusement, et qui doit être la pierre angulaire de ma fortune. Oui, oui... cet écrit, mis sous les yeux du roi... Monsieur est convaincu de haute trahison envers la personne de son frère... les deux reines sont exilées... Richelieu devient régent du royaume; et moi, son émissaire, son confident, j'arrive au sommet des dignités de l'état. Oh! ce papier... il me le faut à tout prix, il me le faut; mais je l'aurai!

SCENE III.

GIULIO, DESGRAVAUX.

DESGRAVAUX, *entr'ouvrant la porte de gauche.*

Voisin, êtes-vous déjà couché?

GIULIO, *à part, avec impatience.*

Desgravaux!

DESGRAVAUX, *entrant.*

Mais ces bougies qui brûlent... il ne peut pas être au lit.

Il soulève un peu les rideaux de l'alcôve.

GIULIO, *à part.*

Ah! que n'ai-je mis le verrou à cette maudite porte!

DESGRAVAUX, *laissant retomber les rideaux.*

Personne! (*Apercevant Giulio.*) Ah! vous voilà! Que faites-vous donc là?

GIULIO.

Vous voyez, je me chauffe.

DESGRAVAUX.

Au fait, il fait froid ce soir; mais notre valet commun vous a mieux servi que moi... je n'ai trouvé dans ma cheminée que deux mauvais tisons de bois vert... et vous, vous avez un feu de prince. (*Prenant un pliant et s'asseyant.*) Vous permettez qu'un instant je fasse comme si j'étais chez moi? (*Mouvement d'impatience de Giulio.*) Ah çà! pourquoi nous avez-vous donc quittés si vite... pourquoi n'êtes-vous pas resté après le souper, comme d'habitude, pour causer avec nous auprès du lit de Mme de Faverney?

GIULIO.

J'étais souffrant...

DESGRAVAUX.

Ah! en effet, vous ne paraissez pas a votre aise.

GIULIO.

Oh! ce ne sera rien...

DESGRAVAUX.

C'est peut-être ce prompt départ qui vous produit cet effet-là... Vous étiez bien vu dans ce château... vous y étiez traité comme un ami, comme un proche parent... Voilà qu'il ne reste plus personne pour la partie d'échecs; car moi, je pars aussi, je pars comme vous, demain matin.

GIULIO, *à part.*

Le maudit bavard!

Il se lève.

DESGRAVAUX, *se levant.*

C'est à Paris que vous allez, n'est-ce pas*?

GIULIO.

Je l'espère.

DESGRAVAUX.

Vous n'en êtes pas sûr?

* Desgravaux, Giulio.

GIULIO.

Non.

DESGRAVAUX.

C'est à Paris cependant que Mme de Faverney compte vous adresser ses lettres... elle m'a paru fort contrariée de recevoir vos adieux.

GIULIO.

J'ai été au désespoir de les lui faire.

DESGRAVAUX.

Et mademoiselle de Nangis est devenue toute pâle et toute tremblante quand vous lui avez baisé les mains.

GIULIO.

Il me semble qu'elle était fort gaie et fort tranquille ce soir à souper.

DESGRAVAUX.

N'importe... ce n'est pas elle ici qui vous regrettera le moins... écoutez, monsieur, je vais vous parler clairement... je ne suis pas diplomate; dans ma jeunesse, on m'avait surnommé Saint-Jean Bouche-d'Or, tant je disais nettement les choses. Vous partez à temps pour vous et pour tout le monde, car vous mettiez en péril ici votre propre fortune et celle de toute la famille... figurez-vous que Mme de Faverney avait imaginé de vous faire épouser sa nièce... elle aurait éloigné M. de Mauléon, fléchi le baron de Cadenet... êtes-vous riche, monsieur?

GIULIO.

Au contraire!

DESGRAVAUX, *lui tendant la main.*

Alors nous pouvons nous donner la main... et cet heureux état de choses n'aurait pas changé; car ma cousine, Mlle de Nangis, est la plus noble et la plus pauvre demoiselle de la province... il n'y a qu'une vieille tête branlante et radoteuse comme celle de Mme de Faverney qui aït pu songer à un pareil mariage.

GIULIO.

Vous êtes un homme positif en toutes choses, monsieur.

DESGRAVAUX.

Je suis un philosophe; c'est pourquoi je n'ai jamais voulu me marier... et vous, monsieur? Si vous n'avez pas trop peur d'engager votre liberté par des nœuds irrévocables, prenez un meilleur parti, faites-vous prêtre... un prêtre arrive à tout... voyez l'exemple de monseigneur le cardinal de Richelieu!...

GIULIO, *légèrement troublé.*

Merci de vos bons avis, monsieur, j'en profiterai; et maintenant recevez mes adieux les plus affectueux et les plus reconnaissans.

DESGRAVAUX.

Je les recevrai demain matin au point du jour... car je serai là pour vous tenir l'étrier et vous souhaiter un bon voyage... Bonsoir, seigneur Giulio.

Il sort.

GIULIO, *mettant le verrou à la porte de Desgravaux.*

Voici qui t'empêchera de revenir, si jamais l'envie t'en prenait!

SCENE IV.

GIULIO.

Enfin, le voilà parti! me voilà débarrassé d lui!... Mais le baron ne vient pas... voici l'heure où le silence règne dans le château, et il m'avait dit qu'aussitôt ce moment arrivé il monterait chez moi... S'il ne venait pas!... Oh! mais je ne me trompe pas!... j'entends marcher, c'est lui!... toutes mes précautions sont prises... C'est lui!... Un instant encore, et la clarté de ces bougies dira au dehors : Il en est temps, accourez!

SCENE V.

LE BARON, GIULIO.

LE BARON.

Me voilà, mon ami, me voilà... j'ai un peu tardé; mais c'était pour avoir la certitude que nul ne viendrait nous déranger... maintenant ils dorment tous dans le château.

GIULIO, *lui montrant le grand fauteuil.*

Monsieur le baron, veuillez donc vous placer dans ce fauteuil.

LE BARON.

Je le veux bien, d'autant que mes pauvres jambes me portent difficilement ce soir. (*Il s'assied.*) Oui, je suis tout faible, tout malade; oh je me fais vieux, monsieur de Lara, et ma vie ne tient plus qu'à un fil... fil bien léger qu'un rien pourrait briser.

GIULIO.

Ah! monsieur le baron, quelles idées vous avez là!

LE BARON.

J'aurais pourtant bien du regret de mourir avant monsieur le cardinal!

GIULIO.

Il est plus à bout de ses jours que vous, monsieur... Santa Maria! on lui donnerait cent ans: jaune, ridé, sans voix, le corps voûté, l'œil éteint, il ressemble à un sac de parchemin rempli d'ossemens.

LE BARON.

J'aurais quelque satisfaction à le voir ainsi un pied dans le sépulcre et se cramponnant pour ne pas y aller tout entier. Ah! c'est qu'on ne meurt pas volontiers, chargé de tant d'iniquités et laissant derrière soi tant de puissance, tant d'honneurs en héritage à ses ennemis!... Comme ils vont s'abattre sur cette curée!

GIULIO.

Gaston y aura la plus belle part.

LE BARON.

Oui. (*Tirant un papier de son sein.*) Mais ceci pourrait mettre cette belle part au néant. C'est le manifeste de Béziers... c'est ce brevet de lâcheté

dont j'avais promis de vous donner communication!

GIULIO, *à part.*

Oh! si je n'écoutais que mon impatience!

LE BARON.

Vous verrez s'il était imprudent, comme vous le prétendiez tantôt, de se fier à la parole de Gaston, quand on avait ceci pour gage... prêtez bien attention... Mais la chambre du chevalier Desgravaux est là... contiguë à la vôtre.

GIULIO.

Soyez sans inquiétude, le chevalier dort, et personne ne peut entrer ici; j'ai mis le verrou à cette porte.

LE BARON.

Très-bien. (*Ouvrant le papier et lisant.*) « Nous, » Gaston, fils de France, faisons savoir qu'après » nous être adressé au roi notre frère et au parle- » ment de Paris, pour demander justice contre » Armand, cardinal de Richelieu, perturbateur » du repos public et tyran de la noblesse et du » peuple, nous invitons tous nos bons serviteurs » à se joindre à nous, déclarant que notre inten- » tion est de prendre le gouvernement du » royaume et d'en chasser celui qui, contre nos » droits, s'est emparé de toute autorité; sans per- » mettre qu'il soit fait aucun déplaisir aux bons » et fidèles sujets qui se lèveront avec nous pour » le salut de l'État. Fait en notre camp de Bé- » ziers, le premier juillet seize-cent trente-deux. » GASTON. »

GIULIO.

Oui, c'est bien là sa signature.

LE BARON.

Eh bien! qu'en dites-vous?

GIULIO.

Je dis que la trahison est patente, et que Richelieu ferait la fortune de celui qui lui livrerait cet écrit.

LE BARON.

Oh! oui, certes on le ferait riche, celui-là. (*Se levant.*) Mais nul ne sera celui-là *.

GIULIO, *à part.*

Tu te trompes... celui-là, ce sera moi!

Il ouvre les rideaux de la fenêtre.

LE BARON.

Non, non, Richelieu; non, jamais tu ne posséderas cet écrit.

Il remet le parchemin dans son sein. On entend dehors le son d'un cor.

GIULIO, *à part.*

C'est le signal!

LE BARON.

Qu'est-ce que cela?

GIULIO, *avec une espèce d'étonnement.*

Quoi, monsieur le baron?

LE BARON.

Comment! vous n'avez rien entendu?

GIULIO.

Rien.

* Giulio, le Baron.

LE BARON.

C'est étrange... Me serais-je donc trompé? Mais il m'a bien semblé entendre le son d'un cor, là... sous cette fenêtre. (*Il court à la fenêtre.*) Ciel! que vois-je?

GIULIO.

Qu'est-ce donc?

LE BARON.

Des hommes... des hommes en armes qui entrent dans le château... Ce son de cor... c'était un signal, un appel... oui... mais ces hommes sont des malfaiteurs. Courons, seigneur Giulio, courons à eux.

LÉONA, *accourant à moitié habillée.*

Monsieur le baron! (*Apercevant le baron.*) Ah! monsieur... si vous saviez!

On voit entrer plusieurs hommes armés.

SCENE VI.

LE BARON, LÉONA, LE CHEF DES SOLDATS, GIULIO, SOLDATS.

LE CHEF, *à ses soldats.*

Qu'on ne laisse entrer personne!

LE BARON.

Des soldats du roi!

LE CHEF.

Monsieur le baron de Cadenet?

LE BARON.

C'est moi! que voulez-vous?

LE CHEF, *lui présentant un parchemin.*

Voilà qui vous l'apprendra.

LE BARON, *prenant le parchemin.*

Que penser? (*Lisant.*) « Nous, cardinal de Ri- » chelieu. » (*Parlant.*) Que me veut-il? (*Reprenant la lecture.*) « Nous, cardinal de Richelieu, » premier ministre de sa majesté chrétienne, » Louis XIII, roi de France, ordonnons au por- » teur des présentes d'aller au château du baron » de Cadenet, de s'en faire ouvrir les portes à » toute heure de jour ou de nuit... de faire per- » quisition partout, fouiller tout meuble, voir et » lire tout papier, à l'effet de trouver et saisir un » manifeste daté du camp de Béziers et portant » la fausse signature de son altesse royale mon- » sieur, frère du roi. Lequel manifeste, cacheté » et scellé aux armes du baron de Cadenet, devra » nous être remis dans le plus bref délai. RICHE- » LIEU. » Oh! mais je doute encore... Ai-je bien lu?

LE CHEF.

Et maintenant, monsieur le baron, permettez que nous nous acquittions de notre mission.

LE BARON.

Je ne permets rien, monsieur! Au contraire, je proteste hautement contre la nouvelle tyrannie de votre maître!

LE CHEF.

Pourtant il vous faut obéir.

LE BARON.

Obéir! Céder à la force, ce n'est pas obéir!... On vous a ordonné de visiter, de fouiller ce château... Faites donc!... mais je dois vous en prévenir, vous prendrez une peine inutile; vous ne trouverez pas ce que vous cherchez.

LE CHEF.

Je ne m'occupe que de l'exécution des ordres que j'ai reçus.

LE BARON.

Eh bien, exécutez vos ordres!

LE CHEF.

Guidez-nous donc!

LE BARON.

Vous guider, moi!... (*Montrant Léona.*) Cette fille a toute ma confiance; elle vous conduira!... (*Donnant ses clefs au chef.*) Voici mes clefs, allez!

LÉONA, *à part.*

Eh bien, ils ne sont pas au bout de leurs peines, je leur ferai faire une promenade dont ils se souviendront!

Pendant l'à-parté de Léona, Giulio fait un signe au chef des sbires, qui lui indique que le manifeste de Béziers est sur le sein du Baron.

LE CHEF, *au Baron.*

Mais tous vos papiers ne sont peut-être pas enfermés sous ces clefs... vous pouvez en avoir sur vous.

LE BARON.

Voudriez-vous par hasard mettre la main sur moi?

LE CHEF.

Mais...

LE BARON.

N'approchez pas... O mon Dieu, mon Dieu!... me voir à ce point humilié!

LÉONA, *à part.*

Et le seigneur Giulio, qui ne dit rien.

LE BARON, *à lui-même.*

Porter la main sur moi, lui!... Oh! ni lui ni personne ne serait assez osé pour cela! Venez, mes maîtres, venez, je vous défie tous!

GIULIO.

Juste ciel!

LE BARON.

Mais qu'ai-je dit? O mon Dieu! je suis un insensé! (*Avec calme au chef.*) Monsieur, vous avez reçu l'ordre de venir dans ce château chercher un écrit qui fait tache à l'honneur du frère du roi, et qu'on soupçonne être en mes mains... Eh bien! cet écrit, le voilà! (*Il le tire de son sein; mouvement de joie de Giulio.*) Oui, le voilà! voyez c'est bien celui qui vous a été désigné... daté du camp de Béziers, signé Gaston; et cette signature, monsieur... cette signature n'est pas fausse, elle est authentique... vous pourrez l'affirmer à Richelieu; mais vous ne lui direz que ce qu'il sait déjà... Aussi adroit que fourbe, il devait mentir, vous tromper, pour rester seul maître d'un secret d'état qu'il taira ou divulguera selon sa position et son crédit à la cour... L'infâme! moi aussi, j'aurais pu me servir de cet écrit comme d'un levier de fortune et de puissance... Mais j'avais trop de noblesse et de dignité dans l'ame pour en agir de la sorte.. Gage certain de la fidélité du martyr qui est dans le ciel, tu me rappelais tout le passé... tu me redisais le nom du bourreau de mon maître, de mon vieux général, il faut que je me sépare de toi, il le faut!

GIULIO, *à part.*

Enfin!...

LE BARON.

Mais te donner à Richelieu, jamais!

Il le jette au feu.

GIULIO, *à part.*

Ah! détruit! anéanti!

LE BARON.

Et maintenant avouez-le, monsieur, en me voyant hésiter à soutenir le défi que vous aviez tous reçu de moi... vous avez dit : Le vieillard a peur!... Peur!... mais la pensée m'était venue que j'avais sur mon sein le manifeste de Béziers, et vous le disputer, c'était vous le livrer, le laisser à Richelieu... Oh! plutôt mille fois passer pour le plus lâche des lâches... C'est que vous ne savez pas combien je l'exècre, cet homme... c'est que vous ne savez pas qu'en haine de lui, je donnerais ma fortune, mon sang, ma vie, mon honneur!... Ah! que ne suis-je jeune, que n'ai-je encore la force de faire la guerre! d'une main je prendrais une bannière, de l'autre une bonne épée, et je crierais : Aux armes! mort à Richelieu! Et je serais écouté, (*passant à Giulio, et lui serrant la main*) et de nombreux amis marcheraient avec moi... et l'infâme tomberait sous nos coups!... Mais je suis vieux, souffrant... je ne puis exhaler ma rage qu'en cris impuissans; je ne puis plus que maudire!... O malheur! malheur!

LE CHEF, *bas à Giulio.*

Qu'ordonnez-vous?

GIULIO, *bas.*

J'ordonne que ce vieillard soit libre et respecté!

LE BARON, *à Giulio.*

Oh! sortons, sortons... je ne veux pas que ces hommes puissent dire à Richelieu qu'ils m'ont vu sans force et près de tomber devant eux.

Il sort avec Giulio ; puis le Chef et les soldats sortent.

SCENE VII.

LÉONA, *puis* DESGRAVAUX.

DESGRAVAUX, *frappant à sa porte.*

Monsieur de Lara!

LÉONA, *à elle-même.*

En voilà un événement!

DESGRAVAUX.

Mais ouvrez-moi donc!

LÉONA, *entendant frapper pour la première fois.*

Qui est-ce qui frappe donc comme ça? Seraient-ce encore des soldats du roi?

DESGRAVAUX.

Monsieur de Lara! monsieur de Lara!

LÉONA.

C'est la voix de M. Desgravaux.

Elle ouvre la porte.

DESGRAVAUX, *entrant avec son pet-en-l'air et coiffé d'un bonnet de coton.*

C'est bien heureux!

LÉONA, *riant de le voir ainsi costumé.*

Ah! ah! ah! est-il drôle comme ça!

DESGRAVAUX, *apercevant seulement Léona.*

Léona!

LÉONA, *riant encore.*

Oui, monsieur le chevalier.

DESGRAVAUX.

Toi! dans cette chambre! Ah çà! suis-je bien bien éveillé! ne suis-je pas somnambule?

LÉONA.

Non, non, vous n'êtes pas somnambule, allez, vous êtes bien éveillé?...tout ce qu'il y a de plus éveillé.

DESGRAVAUX.

Mais pourquoi est-tu là? Pourquoi M. de Lara n'y est-il pas? pourquoi ces cris que j'ai entendus et qui m'ont presque fait croire qu'on s'égorgeait ici?

LÉONA.

On ne s'égorgeait pas; mais peu s'en est fallu... mais pardon, je me sauve...

DESGRAVAUX, *voulant la retenir.*

Mais dis-moi donc ce qui est arrivé?

LÉONA.

Vous saurez ça plus tard... je cours bien vite auprès de monsieur le baron... Après ce qui s'est passé, il a peut-être besoin de moi.

Elle sort par le fond.

SCENE VIII.

DESGRAVAUX, *seul.*

Elle me laisse là sans m'avoir rien appris... Que diable dois-je penser... Ah! je me creuserais la cervelle jusqu'à demain matin, je n'en serais pas plus avancé... Léona est allée chez monsieur le baron, suivons-la. (*Il va pour sortir par le fond, et il s'arrête tout-à-coup.*) Mais (*montrant la porte de gauche*) passons par ma chambre ; par là (*indiquant la porte du fond*) j'aurais l'air de courir après Léona; et si l'on nous rencontrait, on pourrait supposer... une chambrière! fi donc!

Il sort par la gauche, et dans le même moment Giulio rentre par le fond.

SCENE IX.

GIULIO, *entrant triste et pensif et allant s'asseoir dans le grand fauteuil. Moment de silence.*

Adieu ce brillant avenir! ces honneurs! ces dignités! adieu tous mes beaux rêves d'ambition! (*Se levant.*) Je m'y étais si bien pris pour arriver à bonne fin! Depuis près de deux mois nul n'avait pu me deviner: nul n'avait même soupçonné que des hommes armés, venus avec moi de Paris, étaient cachés dans les environs, obéissant à mes ordres, et prêts, au premier signal, à faire irruption dans le château... Oh! je n'ai manqué ni de souplesse ni d'habileté, ni de ruse, ni de persévérance! mais c'est un fait accompli! il n'y faut plus songer!... je suis jeune... peut-être une occasion nouvelle se présentera pour me jeter sur le chemin de la fortune... et puis après tout, la fortune, les grandeurs, la puissance... est-ce là le bonheur? Le bonheur n'est-il pas de vivre obscur, oublié des hommes, en n'ayant au cœur qu'une seule pensée, celle de l'amour!... l'amour!... Ah! quel souvenir! Laure! pauvre enfant!... Oh! mais chassons de mon esprit cette triste et pénible idée... et bénissons le ciel de pouvoir m'éloigner de ces lieux sans la revoir... Mais ce projet dont elle me parlait!... (*Apercevant Laure qui entre par la porte du fond.*) Laure! grand Dieu!

SCENE X.

LAURE, GIULIO.

LAURE.

Giulio!

GIULIO.

Vous!... ah! les jours du baron sont en danger.

LAURE.

Non, oh! non, mon oncle est bien, tout-à-fait bien maintenant. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Giulio, je t'ai demandé si tu m'aimais, si tu serais heureux d'être à moi? et tu m'as répondu que ce serait ton vœu le plus cher!... je t'ai dit qu'il m'était venu une idée hardie, mais heureuse, et que nous serions unis... Eh! bien, voici l'instant!

GIULIO.

Que veux-tu dire?

LAURE.

Je veux dire, mon Giulio, que dans un moment, tout-à-l'heure, le comte de Mauléon me rendra sa parole, et mon oncle consentira à notre union.

GIULIO.

Mais tu es folle!

LAURE.

Oh! non, mais je t'aime!

GIULIO, *avec effroi, écoutant.*

Oh! mon Dieu!

LAURE.

Qu'as-tu donc?...

GIULIO.

Je ne me trompe pas... ce bruit...

LAURE.

Eh bien!...

GIULIO.

On vient ici... on s'approche...

LAURE.

Et tu trembles!... Mais tu ne m'as donc pas comprise? C'est mon oncle et M. de Mauléon... un avis secret...

GIULIO.

Va-t'en! va-t'en! malheureuse, tu te perds!

LAURE, *se jetant à son cou.*

Je me sauve!... car c'était le seul moyen d'être à toi!

SCENE XI.

MAULÉON, LE BARON, LAURE, GIULIO.

LE BARON, *à la vue de Laure.*

On ne nous avait pas trompés!

MAULÉON.

C'est bien elle! c'est bien Laure de Nangis!

LAURE.

Oui, Laure de Nangis, qui ne vivait, qui ne respirait que pour lui, et qui, désespérée, éperdue, en apprenant qu'il partait, est venue le supplier de ne la pas abandonner, de ne la pas livrer au plus affreux désespoir; car cet homme, voyez-vous... eh bien! je suis à lui!

LE BARON, *la saisissant par le poignet avec force.*

Infâme! infâme! (*Puis, la repoussant brusquement, il va droit à Giulio.*) Je t'avais reçu chez moi; je t'avais recueilli comme un ami... et, lâche séducteur, tu as couvert mon nom de honte et d'opprobre... Oh! prie Dieu! prie Dieu! car tu vas mourir!

Il tire son poignard.

LAURE, *se jetant aux genoux du Baron.*

Mon oncle, grâce, grâce pour lui!

LE BARON, *la repoussant.*

Grâce! non, non, vengeance!

LAURE, *toujours à genoux.*

Mais il n'est pas coupable!... c'est moi, moi seule!... Oui, j'accepterai ma honte toute entière, et je me soumets d'avance à tous vos mépris... Il partait! il s'éloignait sans me revoir!... Et c'est moi qui, dans mon fatal égarement, ai couru moi-même à ma perte, à mon déshonneur!... j'ai mérité la mort! je vous la demande à genoux! Tuez-moi, par pitié, tuez-moi!

LE BARON.

Laure, tu ne m'as pas dit vrai! n'est-ce pas? tu ne m'as pas dit vrai?

LAURE.

Ma honte vous répond assez!...

LE BARON.

Un serment! je veux un serment! Jure-moi que tu viens de me dire la vérité! ou je le tue!

GIULIO.

Elle s'accuse... mais je suis seul coupable... frappez-moi!

LAURE, *se cachant la tête dans ses mains.*

Oh! j'ai dit vrai... je le jure par le ciel que j'outrage et qui m'entend.

LE BARON *laissant tomber le poignard.*

Elle seule est coupable! oh!

Il reste un instant absorbé par sa douleur.

LAURE, *pleurant et à elle-même.*

Malheur! malheur sur moi!

MAULÉON, *montrant Laure et à part.*

Infortunée!

Il va à elle et veut la relever.

LE BARON, *en forçant Laure à demeurer à genoux.*

Reste à genoux, malheureuse, reste à genoux! (*A Mauléon.*) Auriez-vous pitié d'elle? vous!... Mais vous ne l'avez donc pas entendue?

MAULÉON.

Monsieur le baron, hier à mon arrivée je m'étais aperçu qu'un autre était l'objet des secrètes pensées de Mlle de Nangis, et que moi son fiancé j'étais oublié; mais je ne désespérais pas de reconquérir la tendresse de celle qui m'avait donné sa foi et ses sermens.... j'ai trop présumé de moi, je me suis mal jugé.. je rends à mademoiselle de Nangis sa parole, sa liberté, et je lui pardonne.

Il la relève.

LE BARON.

Et moi, je ne lui pardonne pas... demain, les portes d'un couvent s'ouvriront et se refermeront à jamais sur elle.

LAURE.

Qu'avez-vous dit? un couvent! ah! grâce! grâce!

LE BARON.

Laissez-moi!

LAURE.

Un couvent c'est un saint asile... c'est la maison de Dieu.. et Dieu me repoussera, me rejettera comme indigne... je le fléchirai, me direz-vous, à force de le prier.. mais la prière qui monte jusqu'à lui, la prière qui le fait nous absoudre.. elle ne sera pas dans mon cœur... Eh! comment y trouverait-elle place?... Mon cœur sera plein, toujours plein de cet amour qui me cause tant de maux et qui pourtant fait ma joie et mon bonheur. Ah! mon oncle, ne m'enfermez pas dans ce fatal couvent, ne m'ôtez pas tout espoir de me réconcilier un jour avec le ciel, ne me livrez pas au courroux éternel de Dieu!

LE BARON.

Assez! assez!

LAURE.

Et puis, dans ce couvent, je mourrai, oui je mourrai... car je ne le verrai plus, lui! et lui... c'est mon sang, c'est ma vie.. Mourir dans les larmes, dans la douleur! dans des tortures horribles... et par votre volonté.. oh! non! là, tout-à-l'heure, quand je vous disais: Tuez-moi!, vous

m'avez épargnée, vous m'épargnerez encore... mon oncle, mon bon oncle.. Ah ! votre main frémit dans la mienne... vous soupirez... vous pleurez...(*avec élan*) vous pleurez!.. vous m'avez pardonné!..

LE BARON.

Relève-toi! (*Laure se relève et regarde le baron avec anxiété, mouvement de silence.*) Voici l'heure où nous allons nous incliner devant le Dieu qui a de l'indulgence pour tous les coupables et un pardon pour toutes les fautes... (*A Laure et à Giulio.*) Suivez-moi tous deux à la chapelle!

LAURE, *à part, avec joie.*

Ciel!

GIULIO, *tout troublé.*

Monsieur...

LE BARON.

Ne m'avez-vous donc pas compris ?.. ne voyez-vous pas que je veux sauver l'honneur de ma famille ?...

GIULIO.

Eh bien! monsieur... ce mariage...

LE BARON.

Achevez!..

GIULIO.

Il est impossible!..

LAURE.

Juste ciel!

LE BARON

Impossible, avez-vous dit? ce mariage est impossible!

GIULIO.

Oh! monsieur, si vous saviez...

LE BARON, *avec la dernière violence.*

Expliquez-vous donc?

LAURE, *avec exaltation et désespoir.*

Marié! marié!

GIULIO.

Non!.. oh! non!.. (*S'approchant du Baron.*) Monsieur... oh! la parole me manque... elle expire sur mes lèvres... jamais je n'aurai la force de faire cet aveu...

LE BARON.

Parlerez-vous, enfin ?

GIULIO.

Eh bien! (*Puis, comme frappé d'un souvenir, il arrache une lettre de son sein.*) Tenez, monsieur, tenez, lisez... vous saurez tout.

LAURE, *au désespoir.*

O mon Dieu! mon Dieu! perdue, déshonorée!

LE BARON.

Qu'ai-je lu!... Oh! horreur, horreur!

MAULÉON, *au Baron.*

Mais qu'est-ce donc ?

LE BARON, *sans leur répondre, courant à Giulio.*

Lâche! misérable!.. Ainsi tu apportes le déshonneur, et tu ne peux donner la réparation!... Oh! faut-il que ma rage soit impuissante...Tu le sais, lâche, tu le sais, je ne puis verser ton sang! mais, va-t'en.. va-t'en!.. je te voue à l'exécration des hommes et à la vengeance du ciel! Ah!... à moi!... à moi!...

LAURE.

Mon oncle!

LE BARON, *à Laure et à Mauléon.*

Cet homme! écoutez tous... ah! Dieu... Dieu le punira!...

LAURE.

Mon oncle! Du secours! (*Elle lui met la main sur le cœur.*) Mort!

MAULÉON.

Mort!

Tout le monde entre. Moment de silence.

GIULIO, *apercevant à terre le papier qu'il a remis au Baron, et qui s'est échappé de sa main.*

Ciel! ce papier!... (*Mauléon veut s'en emparer, Giulio le devance et le ramasse avant lui.*) A moi cet écrit, monsieur! c'est mon secret!...

MAULÉON.

Oh! je vous l'arracherai!

GIULIO.

Vous me tuerez plutôt! Venez, monsieur.. derrière la chapelle de Bon-Secours!

MAULÉON, *avec joie.*

Ah! le courage vous vient enfin!.. (*Saisissant Giulio par le bras.*) Partons! partons à l'instant! vous pourriez changer encore d'avis! et ce serait trop de lâchetés en un jour!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un petit salon meublé avec beaucoup de luxe. Des tableaux, de riches tentures, un tapis, des meubles élégans ; à droite de l'acteur, une porte allant dans l'intérieur de la maison ; plus loin, de ce côté et en biais, une fenêtre de laquelle on découvre la campagne et au loin le château de Saint-Germain ; dans le fond, une large porte-fenêtre ouvrant sur un joli jardin au milieu duquel, et un peu dans le lointain, on aperçoit un élégant pavillon praticable ; à gauche, et faisant pendant à la fenêtre de droite, une porte-fenêtre ouvrant sur une autre partie du jardin.

SCENE PREMIERE.

LÉONA, LAURE.

Au lever du rideau, Léona, assise près d'une table à droite, arrange ses cartes ; Laure est assise du côté de la fenêtre.

LÉONA.

Là... voici mon jeu de cartes tout préparé. Si la fantaisie vous en reprend, je pourrai me souvenir de mon ancien métier, et vous dire votre bonne aventure...

LAURE.

Giulio!.. Giulio!.. viendra-t-il donc aujourd'hui ?

LÉONA.

Mais il n'est pas tard... quatre heures viennent de sonner à l'église du Pecq ; et quelquefois le seigneur Giulio vient à minuit... vous savez qu'il ne quitte guère la cour, et que son service le retient souvent dans les appartemens de la reine!

LAURE.

Oui, son service le retient à la cour... Oh! quand je regarde les fenêtres de ce royal château de Saint-Germain, qui le soir resplendissent de clartés mouvantes ; quand, apportés par le vent les sons d'une musique éloignée s'élèvent par intervalle, répétés par les échos de la forêt, mon cœur se sent, il me semble que mon malheur doit venir de là.

LÉONA.

Quelles pensées, madame!

LAURE.

Si tu savais combien je voudrais me reposer enfin de ces terribles agitations! quelles peines amères, quels doutes déchirans m'assiégent! oui, il est riche, il est puissant; il vit à la cour, et pourtant on t'a dit que personne n'y connaissait Giulio de Lara... O mon Dieu, mon Dieu! qui m'éclairera!

LÉONA, *riant.*

Mes cartes! (*D'un ton majestueux.*) Vous l'avez voulu, madame... l'oracle va parler.

Elle étale son jeu de cartes sur la table.

LAURE.

Je le veux bien... va, je suis folle!

Elle va s'appuyer sur la chaise de Léona.

LÉONA, *d'un ton grave.*

Et d'abord ce roi de cœur entre le sept de pique et l'as de carreau vous annonce d'une manière certaine que le seigneur Giulio s'appelle véritablement Giulio de Lara, qu'il occupe un emploi près de la reine, qu'il vous aime et qu'il ne vous a jamais trompée!

LAURE.

Oh! puisses-tu dire vrai!

LÉONA, *gravement.*

Les cartes ne trompent jamais... Oh! oh! voici de tristes nouvelles de quelqu'un que vous avez oublié, sans doute!

LAURE.

Eh! qui donc?

LÉONA.

Votre cousin Desgravaux.

LAURE.

Et que te disent les cartes?

LÉONA.

Que le pauvre homme est mort en se rendant au château d'un de ses parens!

LAURE.

Mon pauvre cousin!

LÉONA.

Dieu veuille avoir son ame, s'il en avait une! (*Continuant d'examiner ses cartes.*) Ah. mes cartes ne sont point de mon avis sur un autre point!

LAURE.

Que veux-tu dire?

LÉONA.

Oh! ceci est un secret à moi! une chose dont je ne vous ai pas parlé... quelqu'un que j'avais cru reconnaître à Paris, la dernière fois que j'y suis allée.

LAURE.

Mais qu'est-ce donc?

LÉONA.

Puisque je vous dis que je me suis trompée... que c'était une folie!

LAURE, *baissant les yeux.*

N'as-tu donc rien à m'apprendre sur M. le comte de Mauléon!

LÉONA.

Vous savez que, blessé dans son duel avec le seigneur Giulio et ramené au château, M. de

Mauléon n'avait pu découvrir le fatal secret... Vous, désespérée, la tête perdue, pour le connaître, ce secret, vous êtes partie pour Paris!

LAURE.

Et ce secret... il le possède toujours... Depuis cinq ans jamais il n'a voulu le livrer à mes prières.

LÉONA.

Votre voile, qu'en votre fuite vous laissâtes tomber sur les bords de la Sorgue, fit croire que vous y aviez cherché la mort; et moi, j'accréditai ce bruit, en attendant qu'il me fût permis d'aller vous rejoindre!

LAURE.

Tu voulais me sauver l'honneur!

LÉONA.

Quand, à mon tour, je quittai le château, M. de Mauléon, rétabli de sa blessure et persuadé de votre mort, avait reçu l'ordre de rejoindre en Catalogne son régiment. (*Examinant ses cartes.*) Maudites cartes! je les consulte en vain... elles sont muettes sur tout le reste... je n'y découvre qu'une chose...

LAURE, *vivement.*

Quoi donc?

LÉONA.

Eh! ce que nous savons, c'est que Mme de Faverney a succombé à ses souffrances, et que maintenant le château de Vaucluse est désert, abandonné, et qu'il n'y reste plus rien.

LAURE, *avec désespoir.*

Rien... que le souvenir de mon déshonneur!

LÉONA, *lui montrant deux cartes.*

Allons! tenez... voici deux cartes qui vont chasser toutes vos idées noires!

LAURE, *avec empressement.*

Et qu'annoncent-elles?

LÉONA.

Que monseigneur va venir.

LAURE, *avec joie.*

Tu le crois?

LÉONA.

J'en suis sûre.

LAURE, *se levant.*

Il va venir! Oh! il ne faut pas qu'il voie que j'ai pleuré... et pour lui plaire, je vais mettre cette parure qu'il aime tant... Viens, Léona, tu vas m'aider... Christine est toujours dans le jardin, n'est-ce pas?

LÉONA.

Ne la voyez-vous pas d'ici?

LAURE, *vivement.*

Et tu es bien sûre qu'il va venir?

LÉONA.

Faut-il donc vous le répéter? (*A part.*) Si mes cartes m'en ont dit un mot, je veux mourir!... Mais bah! ne fallait-il pas la consoler?... j'ai de plus gros péchés sur la conscience.

Laure sort; Léona va la suivre, quand elle est arrêtée par Giulio.

GIULIO.

Préviens ta maîtresse que je suis ici.

LÉONA.

Oui, monseigneur. (*A part.*) Tiens! j'avais deviné juste.

Elle sort.

SCENE II.

GIULIO, *seul.*

Il faut que je la décide à partir aujourd'hui pour Paris, avec Léona et Christine... Il faut qu'elle parte dans une heure... j'ai besoin de cette maison pour le reste du jour... J'ai donné secrètement mes ordres pour que le pavillon du jardin fût décoré avec luxe, avec élégance. (*Allant à la fenêtre.*) Bien... on a sablé la grande allée et disposé ces caisses d'orangers... Tâchons surtout de détourner les soupçons de Laure... Pauvre femme! Mais en l'attendant, voyons ces rapports. (*Lisant.*) « Le régiment d'Auvergne vient de rentrer en » France après avoir fait les guerres de Catalogne; » le major de Mondurand est parti pour Paris, où » il est arrivé: je le fais surveiller avec soin, et » s'il lui prend fantaisie de sortir de la ville par » la route qui conduit au Pecq, il sera arrêté sur-» le-champ.» Arrêté! qui vous a dit cela, monsieur? Ces gens pèchent toujours par excès de zèle... surveiller, c'est bien; mais arrêter! Du reste, je n'en doute point... Ce major du régiment d'Auvergne n'est autre que le comte de Mauléon qui a pris ce nom de Mondurand d'un fief de sa famille. (*Lisant d'autres papiers.*) Qu'est-ce ceci?... « Demandent à entrer dans la police » secrète de votre seigneurie : 1e Deux révérends » pères jésuites, très-vivement recommandés par » monseigneur le nonce de sa sainteté et sa ma-» jesté la reine Anne d'Autriche.» (*Vivement.*) Accordé! accordé!... « 2e Un gentilhomme du » comtat d'Avignon, le chevalier Desgravaux, que » des malheurs de famille obligent à prendre ce » parti désespéré. » (*S'interrompant.*) Desgravaux!... mais je ne me trompe pas, c'est le cousin du château de Vaucluse, qui, il y a cinq ans... Diable! s'il allait me reconnaître un jour... voir Laure!... ceci mérite réflexion. (*Continuant de lire.*) «Et pour mettre sur-le-champ à l'épreuve le » zèle et les dispositions de M. le chevalier Des-» gravaux, l'un de vos fidèles serviteurs se trou-» vant subitement empêché par maladie grave, » j'ai confié au dit Desgravaux une mission se-» crète et d'urgence... je l'ai muni de toutes les » instructions nécessaires, et j'ai tout lieu de » croire qu'il s'en tirera avec succès. » C'est aller un peu trop vite, monsieur! et je vous blâmerai de ne pas attendre mes ordres..... mais voici Laure!

SCENE III.

GIULIO, LAURE.

LAURE, *entrant, et apercevant Giulio.*

Enfin, vous êtes venu! oh! combien je vous ai attendu!

GIULIO, *la baisant au front.*

Comment avez-vous passé le temps depuis que je vous ai vue?

LAURE.

Tristement; vous le savez, je n'ai de joie qu'en votre présence!

GIULIO.

Je vous en remercie, bel ange.

LAURE.

Mais toutes mes joies sont courtes et rares comme vos visites.

GIULIO.

Je viendrais plus souvent si j'avais plus de temps; mais si vous saviez, Laure, comme les heures, les jours, les semaines s'envolent!... j'ai des obligations dont je suis esclave; ma vie s'écoule au milieu de mille soins qui m'ôtent à moi-même; je ne m'appartiens pas.

LAURE, *s'asseyant sur un coussin à ses pieds.*

Ne vivrez-vous donc jamais pour vous et un peu pour moi? Ne renoncerez-vous donc pas à ces chaînes si lourdes que vous traînez toujours avec plus de fatigue et d'esclavage?

GIULIO.

Oh! il y en a pour long-temps encore, et peut-être mourrai-je à la peine!

LAURE.

Mais pourtant tu n'es pas heureux ainsi, Giulio! Tes jours se passent dans je ne sais quelles arides et pénibles occupations! Et quel est le but de tant d'efforts? que veux-tu de plus que ce que tu as? Vois comme ta vie serait bonne ici, avec moi et ta fille! N'est-ce pas, Giulio que tu voudras vivre enfin pour nous deux?

GIULIO, *souriant.*

Plus tard.

LAURE.

Plus tard... Y a-t-il du nouveau à la cour?... Quitterons-nous bientôt Saint-Germain?

GIULIO.

Pas avant le nouvel an, je crois; le cardinal de Richelieu est fort mal de sa toux; il change à vue d'œil, le pauvre homme! il y a des paris qu'il n'ira pas aux fêtes de Noël.

LAURE.

Ce sera un grand politique de moins en ce monde; et le roi aura grand'peine à démêler sans lui les affaires de son royaume.

GIULIO.

Surtout s'il s'y applique lui-même.

LAURE.

Après trente-deux ans de règne, il en serait à son apprentissage?

GIULIO, *étonné.*

Vous êtes fort au courant des affaires politiques, à ce qu'il me paraît? (*Souriant.*) Et vous avez déjà songé sans doute au successeur de Richelieu?

LAURE.

Mais ce pourrait bien être une autre éminence le cardinal de Mazarin.

GIULIO.

Vous croyez? (*Passant ses mains dans les cheveux de Laure.*) Vous êtes merveilleusement belle aujourd'hui, madonna Laura!

LAURE.

Mais dites-moi, Giulio, les changemens qui surviendront à la mort du cardinal ne feront-ils rien à votre position?

GIULIO.

Qui peut prévoir les événemens? de plus habiles que moi ne peuvent dire ce qui doit arriver. Quelle belle place va laisser vide celui qui depuis vingt-deux ans est le véritable roi de France! Que de pouvoir, de richesses, de grandeurs il va échanger contre six pieds de terre! Voilà ses vastes projets finis: il meurt avant son maître, sans avoir atteint le dernier terme de son ambition! Richelieu ne sera pas régent du royaume! Ah! ah! quelle pauvre figure il fera dans son linceul quand monsieur viendra lui jeter de l'eau bénite! l'astre d'Anne d'Autriche se lève, et déjà tous les courtisans tournent le dos au roi et au ministre moribond pour saluer de loin le nouveau pouvoir.

LAURE, *timidement.*

Vous êtes attaché à la maison de la reine? mais je ne sais pas au juste quel est votre emploi!

GIULIO, *haussant les épaules.*

Et quand vous le sauriez, cela le rendrait-il plus brillant et plus sûr? A quoi bon vous tourmenter de toutes ces choses? Laissez-m'en le souci. Vous êtes curieuse, Laure; c'est égal, je vous aime! vous êtes si belle!

LAURE.

Oh! si vous me parliez toujours ainsi!... Ah! Giulio, vous seriez plus heureux, si vous me donniez toujours votre confiance!

GIULIO, *lui baisant les mains.*

Que tes mains sont admirablement belles! je veux qu'un peintre les mette dans un de ses tableaux.

LAURE.

Mais alors il verrait mon visage.

GIULIO.

Tu garderais ton masque.

LAURE.

Tu es donc jaloux, mon Giulio?

GIULIO.

Jaloux! non!

LAURE.

Alors pourquoi me tenir ainsi cachée?

GIULIO.

Parce qu'il est inutile de t'exposer aux regards

aux fleurettes des raffinés de la cour; je suis homme de précaution : ce soir, par exemple, je t'éloigne d'ici.

LAURE, *toute émue.*

Comment! encore! Vous voulez que je parte! que je retourne à Paris, dans cette rue étroite et sombre où il n'y a ni air ni soleil!... Ah! lais-laissez-moi ici!

GIULIO.

Vous ne vous en irez que pour un jour! mais ce soir il ne doit y avoir personne dans cette maison.

LAURE.

Et pourquoi?

GIULIO.

Le roi, tout faible et tout malade qu'il est, veut se donner le plaisir d'une chasse aux flambeaux dans la forêt du Vésinet; toute la cour y sera, car la reine doit suivre la chasse. Il serait possible qu'en passant devant cette maison quelque seigneur, quelque dame eût la fantaisie d'y entrer...

LAURE.

Eh bien, restez, vous serez là pour en faire les honneurs; (*scrutant Giulio*) on dirait que c'est à cette intention que vous avez fait décorer le petit pavillon et sabler l'allée du jardin!

GIULIO.

Folle! y penses-tu?... ces apprêts, tu le sais, ne sont que pour toi.

LAURE, *avec une résignation affectée**.

Je m'en irai donc, je retournerai à Paris.

GIULIO.

Dans une heure un carrosse viendra te chercher, ainsi que Christine et Léona.

LAURE.

Des gens à vous?

GIULIO.

Non; ce sera comme la première fois... tu ne dois pas même leur dire mon nom.

LAURE, *de même.*

Alors, je n'aurai garde... et quand devrai-je revenir?

GIULIO.

Quand tu voudras... dès demain; n'es-tu pas la maîtresse ici?... Surtout garde bien ton masque, et ne parle à personne le long de la route... Adieu. Ah! j'oubliais... un point important (*lui donnant un anneau*) tiens, prends cet anneau... Dans ces temps de trouble, et surtout un jour de chasse, la route de Saint-Germain est soigneusement observée... Si par hasard les gens de la police arrêtaient ton carrosse, montre-leur cet anneau; ce sera ton sauf-conduit!

LAURE, *prenant l'anneau.*

Merci... Quand vous reverrai-je?

GIULIO.

Dans quelques jours sans doute.

LAURE, *tristement.*

J'attendrai donc!... Giulio, vous partez sans embrasser votre fille?

* Laure, Giulio.

GIULIO.

Oh! non... je l'aperçois qui joue dans le jardin, je vais lui dire adieu... (*Souriant.*) Elle va me gronder encore, me dire que je vous fais pleurer... C'est vous qui lui apprenez cela, tête folle!

LAURE.

Je t'accompagne jusqu'à la petite porte du jardin.

GIULIO.

Non, non, reste ici, je le veux, je t'en prie. (*Il lui baise la main.*) Au revoir, Laure, au revoir... surtout, soit prête dans une heure, ne l'oublie pas! Adieu, ma belle Laure! adieu.

Il l'embrasse et sort.

SCENE IV.

LAURE, *seule.*

Je ne partirai pas! Oh! je saurai enfin pourquoi il m'éloigne!... Cette partie de chasse, cette jalousie supposée!... cette crainte qu'on m'aperçoive!... vains prétextes dont je ne serai point plus long-temps la dupe! Il me trompe! il me trahit!... Plus de doute, j'ai une rivale! mais je saurai tout... je la connaîtrai!... Je reste!... oui, je reste. Ah! c'est Léona!

SCENE V.

LAURE, LÉONA.

LÉONA, *toute agitée.*

Ah! madame!...

LAURE.

Eh bien, qu'as-tu? Quel est ce trouble?

LÉONA.

Monseigneur Giulio venait à peine d'embrasser Christine, et de sortir par la petite porte du jardin, quelqu'un s'est présenté à la grande entrée, et j'ai cru reconnaître...

LAURE.

Qui donc?

LÉONA.

M. le comte de Mauléon.

LAURE, *dans le plus grand trouble.*

Le comte de Mauléon!

LÉONA.

Oui, madame.

LAURE, *avec épouvante.*

Il ne t'a pas reconnue? il ne t'a pas vue?

LÉONA.

Au contraire, il m'a appelée par mon nom!... il m'a dit de lui ouvrir la grille...

LAURE.

Eh bien!

LÉONA.

J'ai obéi... et suis accourue près de vous!

LAURE, *éperdue.*

Qu'il n'entre pas! qu'il n'entre pas! je mour-

rais de honte !... Oh ! mon Dieu ! cette voix ! cette voix !...

LÉONA.

C'est lui !

SCENE VI.

Les Mêmes, MAULÉON.

MAULÉON, *au fond.*

Laure de Nangis, est-ce vous que je vois?

LAURE.

C'est moi, monsieur de Mauléon !

Légère pause.

MAULÉON.

Cet enfant que j'ai vu jouer dans le jardin...

LAURE, *tombant dans un fauteuil et se cachant le visage dans ses mains.*

Ah !...

Léona sort.

SCENE VII.

LAURE, MAULÉON.

MAULÉON.

Ce que je vois est-il bien réel? Mais je vous ai crue morte, ensevelie pour jamais dans le gouffre de Vaucluse !

LAURE.

Ah ! plût à Dieu que je fusse véritablement morte alors! Mon agonie n'eût duré qu'un moment, et depuis cinq ans ! est-ce vivre, de n'oser paraître à la face du monde, et de traîner misérablement sa honte sous la volonté d'un homme? Est-ce vivre d'avoir renoncé à sa famille, à son nom, à cette estime de soi-même qui soutient et qui console? Mais si vous saviez tout, vous auriez encore pitié de moi, monsieur!

MAULÉON.

Oh ! l'Italien ! l'Italien !... Giulio de Lara !...

LAURE.

Il m'a déshonorée... et il aime à présent une autre femme... il me quitte pour elle !...

MAULÉON.

Traître et lâche! Oh! je le reconnais bien là. Il n'a eu dans sa vie qu'un seul moment de courage... c'était pour défendre son secret... dans ce fatal duel où le sort a trahi mon bras! Mais j'irai le trouver, cet homme, et il faudra bien qu'il vous épouse, il le faudra! Car maintenant, Laure, vous avez un appui, un protecteur !... Voyons, Laure, voyons... il faut tout me dire, et nous aviserons ensuite aux moyens de réparer votre malheur... Courage!

LAURE.

Oh ! vous saurez tout un jour... Mais d'abord songeons qu'à la trahison qui [illegible].

Mais cette trahison, qui vous l'annonce ?

LAURE.

Depuis cinq ans je me fie aux promesses de Giulio... mille fois, il m'a déclaré que tout son désir était de m'épouser, mais qu'il fallait attendre... Au commencement de cet été, il nous a fai quitter l'asile retiré que nous occupions à Paris, pour nous faire habiter cette campagne... Depuis que nous sommes ici, ses visites deviennent plus rares de jour en jour, et il me donne pour prétexte son service qui le retient à Saint-Germain, près de la reine.

MAULÉON.

Mais quel emploi y occupe-t-il ?

LAURE.

Je l'ignore... Il ne souffre pas volontiers les questions, et il n'y répond jamais... Mais ce qui augmente mes soupçons, ce qui annonce un mystère que je veux éclaircir à tout prix, c'est que depuis quelque temps, à certains jours, et sous les plus légers prétextes, il nous fait mystérieusement partir pour Paris, Léona, Christine et moi. Aujourd'hui encore, nous devons quitter cette maison... et un air de fête et de luxe, des préparatifs dans le pavillon du jardin, me donnent l'assurance qu'il reçoit une femme en ce lieu... Oui, tout me présage cette abominable trahison.

MAULÉON.

Quand devez-vous quitter cette maison, partir pour Paris ?

LAURE.

Avant une heure, une voiture doit venir nous prendret... Ah! tenez, tenez, j'oubliais... (*Présentant à Mauléon la bague que lui a donnée Giulio de Lara.*) Grâce à cet indice, vous pourrez me dire peut-être quel est Giulio de Lara, quelle charge il remplit à la cour ?

MAULÉON.

Quelle est cette bague ?

LAURE.

C'est Giulio qui me l'a remise! Il m'a dit que, si notre voiture était arrêtée sur la route par les gens de la police, cet anneau me servirait de sauf-conduit.

MAULÉON, *examinant la bague avec attention.*

Des armes!... un chiffre inconnu!... Quel mystère !...

Il rend la bague à Laure.

SCENE VIII.

Les Mêmes, LÉONA.

LÉONA, *[illegible]*

Une voiture s'arrête à la porte... ce sont des valets à livrée [illegible]... Le cocher dit qu'il vient chercher deux dames et un enfant.

LAURE, [illegible].

C'est la voiture qui doit nous emmener... elle est envoyée par Giulio.

MAULÉON.

Eh bien, Laure, partez... partez à l'instant avec Christine et Léona... indiquez-moi où je pourrai vous rejoindre à Paris. Moi, je reste ici! caché dans cette maison, je verrai tout.

LAURE.

Oh! non, je l'ai juré, je veux rester, je resterai... il me croira partie... d'ici on peut tout voir; car c'est là dans le pavillon, j'en suis certaine.

MAULÉON, *donnant une bourse à Léona.*

Eh bien, Léona, cette bourse au cocher, pour être sûr de sa discrétion, et qu'il parte à l'instant pour Paris.

LÉONA.

J'y cours. (*Fausse sortie.*) J'ai un autre sujet d'inquiétude...il m'a semblé voir plusieurs hommes armés rôder aux environs de la petite grille du jardin... Je renvoie le cocher, je reviens à l'instant, et je ramène Christine; car ces hommes me font peur.

Elle sort.

SCENE IX.

LAURE, MAULÉON.

MAULÉON, *regardant par la fenêtre, avec inquiétude.*

Léona ne s'est pas trompée... il y a du monde à la petite grille... ce sont des hommes de mauvaise mine.

LAURE.

O mon Dieu!

MAULÉON, *regardant toujours.*

Plus de doute... ce sont des exempts de la police.

LAURE.

Des exempts de la police!

MAULÉON, *revenant à Laure.*

Ne vous effrayez point, Laure! ne suis-je pas là pour vous défendre?

SCENE X.

LES MÊMES, DESGRAVAUX, EXEMPTS *et* GARDES; *puis* LÉONA, CHRISTINE.

DESGRAVAUX, *au fond, parlant aux exempts.*

Gardez toutes les issues, et que personne ne sorte d'ici!... (*Allant à Mauléon.*) Monsieur de Mondurand, je vous arrête! (*Le reconnaissant.*) Ah! mon Dieu!...

Il fait un pas en arrière.

LÉONA, *reconnaissant à son tour Desgravaux.*

Mais je ne me trompe pas... cette voix... cette tournure...

LAURE.

C'est le chevalier Desgravaux!...

DESGRAVAUX, *se retournant tout épouvanté, à la voix de Laure.*

Mademoiselle Laure de Nangis!... Mais vous n'êtes donc pas morte!

LÉONA, *secouant Desgravaux.*

Mais vous n'êtes donc pas mort!...

DESGRAVAUX.

Mort!... j'en serais bien fâché...

MAULÉON, *avec mépris.*

Mon cousin Desgravaux, je vous fais bien mon compliment, vous faites là un joli métier!

LÉONA.

N'avez-vous pas de honte?... Moi qui ne suis qu'une pauvre fille, je rougirais de manger de ce pain-là...

Elle sort par la droite, emmenant Christine.

SCENE XI.

LES MÊMES, *hors* LÉONA *et* CHRISTINE.

DESGRAVAUX.

Écoutez donc... écoutez donc... Quand on n'en a pas d'autre, et qu'on tient à soutenir l'honneur de son nom... et puis il y a bien un peu de la faute de tous mes nobles parens... Ne voilà-t-il pas qu'ils s'avisent tous de mourir ou de s'en aller je ne sais où!... Quand j'ai eu mangé jusqu'à la dernière pierre de mon château, où il pleut toujours, jusqu'à la dernière broussaille de mes champs où il ne pousse rien, je me suis dit: Desgravaux, mon ami, tous tes amis sont morts, ta belle cousine, mademoiselle de Nangis, s'est jetée à l'eau... pardon, je le croyais. M. de Mauléon fait la guerre en Castille, tu ne peux pourtant pas souffrir que le dernier des Desgravaux meure de faim... alors c'est au gouvernement à te nourrir... Et aussitôt...

MAULÉON, *avec dédain.*

Vous vous êtes fait le vil agent de Richelieu?

DESGRAVAUX, *vivement.*

Ou d'un autre... ceci est mon secret... Du reste, mon cousin, je suis charmé de voir qu'il y a erreur..... je venais arrêter M. de Mondurand, major du régiment d'Auvergne, et non pas M. de Mauléon...

MAULÉON.

Faites donc votre devoir!... je ne devrai pas ma liberté à un mensonge... je suis le major du régiment d'Auvergne, j'ai pris le nom de Mondurand d'un de mes fiefs de Touraine...

DESGRAVAUX.

Vraiment, mon cousin, vous me désolez; je ne demanderais pas mieux que de vous laisser partir, de m'en aller en Touraine avec vous... et voilà maintenant qu'il faut que je vous arrête!

LAURE, *bas à Mauléon.*

Sauvez-vous!... sauvez-moi!... (*Lui glissant l'anneau dans la main.*) Tenez... cette bague!

MAULÉON, *prenant la bague, à part.*

Oui, c'est un moyen de savoir la vérité!... (*Haut avec ironie.*) Monsieur Desgravaux, j'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez l'accomplissement de vos devoirs, et si vous sauriez, pour les remplir, étouffer toutes vos affections... je vois que

l'état possède en vous un bon serviteur... mais cette fois il n'exige pas de vous un si cruel sacrifice... je suis à l'abri de toute poursuite, monsieur Desgravaux... j'ai un sauf-conduit dont vous reconnaîtrez sans doute la valeur... (*lui présentant tout-à-coup l'anneau*) et cette bague !...

DESGRAVAUX, *reculant avec respect.*

Ah ! mon Dieu !

LAURE *à part.*

Il est sauvé !

MAULÉON, *à part.*

Quel est donc ce Giulio ?... (*Haut.*) Eh bien ! monsieur Desgravaux, vous reconnaissez, n'est-ce pas, la toute-puissance de ce sauf-conduit ?

DESGRAVAUX, *s'inclinant.*

Sans aucun doute.

MAULÉON, *à part.*

Oh ! si je pouvais savoir ! (*Haut.*) Vous avez reconnu les armes, le chiffre de monseigneur...

DESGRAVAUX, *bas à Mauléon.*

Chut !.. chut !.. ne le nommons pas.

MAULÉON, *à part avec rage.*

Je ne saurai rien encore. — Oh ! mais demain il faudra bien qu'il me dise tout.

DESGRAVAUX.

Et maintenant, mon cousin, il ne me reste qu'à m'excuser, qu'à vous prier d'oublier le souvenir de cette petite scène désagréable... (*Bas à Mauléon.*) Nous nous verrons sans doute... chez lui... chez monseigneur... (*Aux exempts qui sont restés au fond.*) Messieurs nous allons partir... il y a eu méprise. (*A Laure.*) Au revoir, ma charmante cousine. (*A Mauléon.*) Mon cousin, si vous allez jamais habiter votre fief de Touraine...comptez sur moi ! (*A Léona qui rentre avec des lumières.*) Et toi, ma belle Léona...

Il veut lui prendre la main.

LÉONA, *le repoussant.*

Mes cartes m'avaient pourtant dit que vous étiez mort !,.. c'est égal, allez, vous ne vivrez pas !

Elle sort en poussant devant elle Desgravaux et les exempts.

SCENE XII.

LAURE, MAULÉON.

LAURE.

Eh bien ! douterez-vous encore de sa puissance ?...

MAULÉON.

Mais quel est donc cet homme ?... ce mystérieux Giulio !... Oh ! mais tout-à-l'heure il doit venir en ces lieux, tout-à-l'heure nous saurons tout... Patience, Laure patience... et ayez bon espoir ; car, je vous l'ait dit, vous avez maintenant un appui, un protecteur.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LÉONA.

LÉONA, *rentrant.*

Silence ! silence !..

Elle éteint les lumières.

LAURE.

Mais qu'as-tu donc ?

LÉONA.

Parlez bas, vous dis-je... je les ai fait sortir par la petite porte... et en revenant j'ai vu, du côté de la grille, un brillant cortége... des pages avec des flambleaux... des dames... des courtisans... des seigneurs qui se dirigeaient de ce côté.

LAURE, *vivement.*

Ce sont eux !

LÉONA, *à la croisée du fond.*

Oh ! venez... venez... la grille s'ouvre !

LAURE, *à la croisée.*

Ils entrent ici !...

MAULÉON, *de même.*

Que de monde !...

On voit des pages qui portent des flambeaux et se dirigent vers le pavillon ; ils sont suivis de plusieurs dames et seigneurs derrière lesquels marchent Giulio donnant la main à une dame jeune, belle et richement parée.

LAURE, *hors d'elle.*

Oh ! ne voyez-vous pas !... là... donnant la main à cette dame ; si belle, si noble, si majestueuse !...

MAULÉON.

Eh bien ?...

LAURE.

Vous ne le reconnaissez pas !... c'est lui !... c'est Giulio !...

MAULÉON.

Giulio !... ah ! mon Dieu !.. ce costume... ce nombreux cortége !...

LAURE.

Qu'est-ce donc ?

MAULÉON.

Malheureuse !... cette femme ! c'est la reine... cet homme ! c'est le cardinal Mazarin !

Laure pousse un cri et tombe évanouie dans les bras de Mauléon et de Léona qui la soutiennent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente le couvent des Carmélites. Au second plan est une grille qui sépare le parloir des religieuses de celui des personnes séculières ; cette grille est voilée d'un rideau de toile noire. A droite de l'acteur, la porte qui communique du couvent au parloir des religieuses ; à gauche, une fenêtre avec des barreaux, fermée par un rideau ; de chaque côté de la grille du fond on doit voir deux tableaux de sainteté ; pour meubles, quelques chaises de paille, comme dans une église.

SCENE PREMIERE.

SOEUR MADELEINE, SOEUR MARIE.

Au lever du rideau, elles sont assises et elles travaillent à l'aiguille.

SOEUR MADELEINE, *à sœur Marie qui cesse de travailler, et qui devient tout-à-coup triste et rêveuse.*

Qu'avez-vous donc, sœur Marie ? pourquoi cet air triste et pensif ?... Vos idées seraient-elles encore au passé, ma sœur ?

SOEUR MARIE.

Eh bien, oui, oui, je suis coupable. (*Montrant la fenêtre à gauche.*) Par cette fenêtre, nous arrivent de temps à autre, à travers les barreaux, quelques bruits éloignés du monde... et alors, je ne sais quels regrets me viennent au cœur... Oui, je pense à ce monde que j'ai quitté... et je le regrette, je crois.

SOEUR MADELEINE.

Pauvre enfant !... Votre faute est-elle donc sans excuse ? Il y a si peu de temps que vous êtes parmi nous... Ce n'est pas au bout d'une année seulement qu'on devient une vraie carmélite. Allons, ma sœur, de la résignation, de la persévérance... le cloître est un asile où se retrempe le courage, où la vie s'épure et se renouvelle.

SOEUR MARIE.

Eh bien, ma sœur, je ne faiblirai pas... je prierai avec ferveur, et bientôt, je l'espère, je serai digne de Dieu. Et puis, comment ne deviendrais-je pas meilleure en suivant vos leçons, en vous prenant pour exemple et pour guide !

SOEUR MADELEINE.

Oh ! non, pas moi, ma sœur... Mais voulez-vous un guide sûr... un guide qui vous instruise dans la pratique de toutes les vertus... ayez toujours devant les yeux notre sœur de la Miséricorde... c'est une sainte, celle-là !

SOEUR MARIE.

Sœur de la Miséricorde n'a donc pas, comme on me l'a dit, de grandes fautes à expier ?

SOEUR MADELEINE.

Oh ! oui, cette femme fut coupable un jour !... Mais, perdue devant le monde, elle qui avait volontairement rayé son nom d'entre les vivans, et qui, dominée par un amour sans bornes, lui avait sacrifié ses remords, son honneur et le nom de son rang, cette femme s'est relevée de son avilissement par une éclatante conversion... Oh ! oui, depuis douze années de retraite et d'austère pénitence, sœur de la Miséricorde a su réconcilier avec Dieu la coupable Laure de Nangis.

SOEUR MARIE.

On m'avait dit aussi que cette Laure de Nangis était mère quand elle vint aux Carmélites.

SOEUR MADELEINE.

On vous a dit vrai, elle avait une fille.

SOEUR MARIE.

Qu'elle a perdue !...

SOEUR MADELEINE.

Non, ma sœur... un noble et digne gentilhomme a été l'appui de cet enfant, son protecteur... Proscrit par le cardinal pendant nos troubles, il veille sur elle du fond de l'exil... il lui tient lieu de père ; car il n'est plus, cet homme qui a porté le malheur et la honte dans toute une famille... c'est du moins ce qu'on m'a raconté.

SOEUR MARIE, *se levant.*

Ainsi plus de parens, puisque sa mère est, pour ainsi dire, morte pour elle ! Mais quelquefois sans doute, sœur de la Miséricorde voit la jeune orpheline ?

SOEUR MADELEINE.

Depuis douze ans, elle ne l'a jamais vue.

SOEUR MARIE, *avec étonnement.*

Jamais !...

SOEUR MADELEINE.

Souvent la jeune fille a sollicité la faveur d'être admise auprès de sa mère... (*montrant la grille du fond*) de lui parler sans la voir, à travers cette grille et ce rideau, selon la règle de notre couvent ; mais elle a toujours refusé. « Ma fille, disait-elle, Dieu sait si je l'aime, Dieu sait, si avant de m'ensevelir dans ce cloître, j'ai assuré son bonheur et son avenir ; mais je ne veux pas entendre sa voix... oh ! je craindrais trop de ne pouvoir imposer silence à une affection irrésistible !... Cependant aujourd'hui, plus sûre d'elle-même sans doute, ou vaincue par son amour, elle a consenti à recevoir la visite de son enfant... car c'est sœur de la Miséricorde que nous attendons ici, dans ce parloir, et suivant la règle de notre maison, nous devons assister à cet entretien.

SOEUR MARIE.

Que m'apprenez-vous ! (*Montrant la grille au*

fond.) Et la jeune orpheline est peut-être déjà là, n'est-ce pas?... là, derrière cette grille toujours voilée, dans le parloir des visiteuses!... Pauvre jeune fille, comme le cœur doit lui battre de joie et de bonheur!

SOEUR MADELEINE.

J'entends, je crois, sœur de la Miséricorde!

SOEUR MARIE.

Oui, c'est elle... La voilà!...

SCENE II.

LES MÊMES, SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Pardon, mes sœurs, si je vous ai fait tant attendre... mais ce jour est pour moi un jour d'épreuve. Là, tout-à-l'heure, la religion et le monde vont se disputer mon cœur, et pour faire triompher Dieu, il m'a fallu chercher des forces dans une fervente prière... et ces forces, je les ai, mes sœurs, du moins, je le crois. (*Avec inquiétude.*) Mais la sœur tourière tarde bien à m'amener ici ma fille!

SOEUR MADELEINE.

Ici... Que dites-vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *avec un élan de joie.*

Ici, oui, mes sœurs, ici! ma fille va venir dans notre parloir.

LA TOURIÈRE.

Dans notre parloir?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Vous êtes surprises... Ah! sans doute, il ne nous est pas permis de montrer notre visage à ceux qui ne sont pas des nôtres... il ne nous est pas permis de parler à nos amis, à nos parens, à tout ce qui nous est cher sans que ce long voile de deuil ne soit là sur cette grille pour intercepter un coupable regard... Oh! mais j'ai été trouver la prieure... je me suis jetée à ses genoux... je l'ai suppliée de faire taire aujourd'hui la règle de la maison... C'est ma fille, lui ai-je crié! ma fille que je n'ai pas vue depuis douze années... Vous le savez, lui ai-je dit, plusieurs fois, je l'ai renvoyée, cette pauvre enfant, sans vouloir l'entendre... je doutais de moi... j'avais peur de la préférer un instant à Dieu. Aujourd'hui, ce danger n'est plus, je suis forte... je sortirai victorieuse de la lutte. Oh! accordez-moi la grâce que je vous demande... Et vaincue par mes prières, par mes larmes, la prieure a consenti... Oui, je verrai ma fille, je pourrai la presser sur mon sein, la couvrir de mes baisers... je pourrai lui dire : Mon enfant, c'est moi, moi, qui ne t'ai pas vue depuis douze ans, moi qui pleure, moi qui souffre, moi qui suis ta mère!...

SOEUR MADELEINE.

Ainsi donc, la prieure consent...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui... Mais n'entendez-vous pas? on vient, c'est ma fille. (*A la tourière qui entre.*) Voyez, voyez la tourière me l'amène. (*A la tourière qui referme la porte.*) Eh quoi! seule?

LA TOURIÈRE.

Seule, ma sœur!

SCENE III.

LES MÊMES, LA TOURIÈRE.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Et ma fille... ma fille!...

LA TOURIÈRE.

Elle est là, là, derrière cette grille.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Mais c'est ici, ici qu'elle doit venir, la prieure l'a dit! Ne le savez-vous pas? elle l'a dit.

LA TOURIÈRE.

Je le sais, ma sœur, j'avais même reçu l'ordre d'aller prendre votre fille au parloir des visiteurs et de l'amener en ces lieux; mais les sœurs qui forment le chapitre du couvent se sont élevées contre cette violation de nos réglemens; elles ont porté leurs plaintes à la prieure, qui a révoqué l'ordre qu'elle m'avait donnée.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Ma fille, mon enfant, je ne la verrai pas... Oh! mais ces femmes... elles ne comprennent donc pas ce que c'est qu'une mère!... mon Dieu! mon Dieu!

SOEUR MADELEINE.

Calmez-vous, ma sœur, calmez-vous!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *avec un mouvement d'exaspération....*

Que je me calme! (*Se modérant tout-à-coup.*) Oh! mais pardon... pardon, je suis folle!... oui. (*S'essuyant les yeux.*) Il faut savoir souffrir sans un murmure dans le cœur, sans une larme dans les yeux!

SOEUR MARIE, *à part.*

Pauvre mère...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Eh bien! qu'il en soit ainsi.

Elle remonte la scène.

SOEUR MADELEINE, *à la tourière.*

Vous avez rempli votre mission, vous pouvez vous retirer, ma sœur. (*A sœur Marie.*) Nous, il faut que nous restions... vous le savez, il le faut!

La Tourière sort, sœur Madeleine et sœur Marie retournent s'asseoir, et silencieusement elles reprennent leur travail à l'aiguille.

SCENE IV.

LES MÊMES, *hors* LA TOURIÈRE, CHRISTINE *derrière la grille.*

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *près de la grille et appelant d'une voix tremblante.*

Christine!...

CHRISTINE, *derrière la grille et en pleurant.*

Qui m'appelle? est-ce vous, ma mère?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Elle pleure! (*Haut.*) Oui, mon enfant; oui c'est moi, moi, votre mère!

CHRISTINE.

Vous! ah! je ne vous espérais plus! je croyais qu'il ne me serait pas même permis de vous parler à travers cette fatale grille... et je pleurais.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Séchez vos larmes... je suis là.

CHRISTINE.

Oh! je ne pleure plus... je suis heureuse! Mais, ma mère, parlez, parlez-moi... toujours, toujours! que j'entende votre voix... Hélas! il y a si longtemp qu'elle n'a retenti à mon oreille, cette voix si douce et si chère à mon cœur!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, il y a douze ans que nous sommes séparées, mon enfant, il y a douze ans que je vous ai dit adieu, en appelant sur votre tête la bénédiction du ciel!

CHRISTINE.

Depuis ce triste jour, je suis venue bien souvent vous demander au parloir... mais sans doute on ne vous l'a jamais dit... Oh! non... et vous alors, vous m'accusiez... vous me reprochiez de vous avoir oublié... Vous oublier!... vous, ma mère.. non... non!... tous les jours je pense à vous; tous les jours je prie Dieu pour votre bonheur.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Chère enfant!

CHRISTINE.

C'est que je vous aime, ma mère! cet amour est ma force, ma consolation, ma vie... mais que je voudrais vous voir... vous voir seulement un instant!... Hélas! si vous écartiez ce rideau...

Sœur Madeleine et sœur Marie tournent aussitôt leurs regards du côté de sœur de la Miséricorde.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *s'apercevant de leur mouvement.*

Rassurez-vous, mes sœurs, rassurez-vous... la règle m'ordonne de ne pas ouvrir ce rideau, j'obéirai. (*A part.*) O mon Dieu, c'est à toi que je dois ce courage!

CHRISTINE.

Mais que je voie du moins quelque chose de vous, ma mère, votre main, votre robe.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Chistine, mon enfant, agenouillez-vous, baisez ce rosaire.

SOEUR MARIE, *à sœur Madeleine.*

Que de résignation, que de calme!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *retirant vivement sa main d'entre les plis du rideau et la portant à ses lèvres.*

Ah! sa main, je crois, a touché la mienne!

CHRISTINE.

Ma mère, ce rosaire est le vôtre; donnez-le-moi, par grâce, par pitié, donnez-le-moi!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *détachant son chapelet et le faisant glisser entre les barreaux de la grille.*

Tenez, mon enfant!

CHRISTINE.

Merci, merci mille fois, ma mère... ce rosaire ne me quittera jamais... Hélas! vous n'avez rien de moi, vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

J'ai votre image; elle ne s'est pas effacée de mon cœur durant tant d'années d'expiation et de repentir. Il y a douze ans que je ne vous ai vue, mon enfant; mais je vous ai toujours devant les yeux... telle que je vous embrassai pour la dernière fois, toute petite, innocente et belle comme un ange du ciel!

CHRISTINE, *avec désespoir.*

Ma mère! ma mère; je ne vous verrai donc jamais! je mourrai donc sans vous avoir vue!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *froissant le rideau et à part.*

Ah! si j'osais!... si j'osais!

CHRISTINE, *avec larmes.*

Ne pas se souvenir des traits de sa mère! ne pas la voir au moins dans sa pensée... Oh! c'est affreux!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Sa douleur me tue; mon Dieu, mon Dieu, double mon courage.

CHRISTINE, *d'un ton suppliant et avec des sanglots.*

Ma mère, vous voir un instant! ou je meurs!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Je n'y résiste plus; Christine! (*Arrachant le rideau.*) Voilà ta mère!...

Sœur Madeleine et sœur Marie se sont soudain levées et recouvertes de leurs voiles.

SOEUR MADEDEINE, *entraînant sœur Marie.*

O profanation... profanation!

SCENE V.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Ma mère! ma mère!... c'est vous, vous que je vois!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, c'est ta mère! ta mère! (*A part.*) Ah! qu'elle est belle, ma fille! ma Christine!

CHRISTINE, *portant la main sur son cœur.*

Oh! maintenant, vos traits sont gravés là! maintenant, j'ai du bonheur pour toute ma vie...

SCENE VI.

LES MÊMES, LA PRIEURE, SOEUR MADELEINE, SOEUR MARIE, RELIGIEUSES.

LES RELIGIEUSES, *entrant tumultueusement à la suite de la prieure.*

Point de grâce, point de pitié!

LA PRIEURE.

Du calme, mes filles, du calme!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à elle-même.*

Ah! je me souviens, j'ai violé la loi du couvent; toute à ma fille, j'avais oublié mon crime.

LA PRIEURE.

Approchez, sœur de la Miséricorde, approchez!

Sœur de la Miséricorde s'avance lentement, les yeux baissés, dans un morne silence.

CHRISTINE, *avec désespoir.*

Ah! ma mère! ma mère, je vous ai perdue!

Deux sœurs entraînent Christine, qui disparait aux yeux du public.

LA PRIEURE.

Sœur de la Miséricorde, quelle accusation pèse sur vous! Là, tout-à-l'heure, au mépris des réglemens qui nous régissent, au mépris de vos devoirs et de vos sermens, vous auriez dépouillé la barrière du cloître de son voile sacré; mais peut-être on s'est trompé, peut-être on attribue à votre volonté ce qui n'a été que l'effet d'un accident, d'un hasard malheureux, peut-être n'êtes-vous pas coupable.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Je suis coupable!

LA PRIEURE.

Il est donc vrai. Ah! je doutais encore: ainsi, vous qui depuis douze ans n'avez pas cessé de nous édifier par vos vertus... vous qui étiez la joie et l'orgueil de ce couvent, vous, qu'en ce moment même, notre saint protecteur, monseigneur l'archevêque, qui visite aujourd'hui cette maison, cite en exemple à nos jeunes novices, vous n'aviez pas encore ravi votre cœur au monde! Vous avez violé nos lois et attiré sur vous un terrible châtiment.

SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

Vos reproches sont justes; ce châtiment, quel qu'il soit, je l'ai mérité!

LA PRIEURE.

Je vous plains, et je ne puis l'écarter de vous; écoutez, sœur de la Miséricorde, écoutez... (*ouvrant un livre et lisant.*) « Ni grâce ni pitié pour » la carmélite qui déchirerait le voile saint et sa- » cré du parloir; à cette femme parjure et sacri- » lége, un noir cachot pour demeure, de la » paille pour lit, du pain pour nourriture, et » cela, toujours jusqu'à son trépas! mais avant » que l'arrêt s'exécute, la prieure en fera la » lecture à la coupable... puis, elle lui ordon- » nera de s'agenouiller au milieu de ses an- » ciennes sœurs; puis, quand elle aura dit que » justice se fasse! la sœur des pénitences jettera » sur la condamnée un crêpe funèbre! et elle ne » comptera plus au nombre des vivans...

LA PRIEURE, *à une religieuse qui porte un grand voile noir.*

Avancez et préparez-vous à faire votre devoir; à genoux, sœur de la Miséricorde, à genoux.

Sœur de la Miséricorde se met à genoux.

SCENE VII.

LES MÊMES.

LA PRIEURE (*à part.*)

Soutiens-moi, mon Dieu!... *Haut à la religieuse qui porte le voile noir.*) Que justice se fasse!... (*En ce moment, la religieuse jette le voile noir sur sœur de la Miséricorde, à part.*) Ah! la malheureuse!

SCENE VIII.

LES MÊMES, CHRISTINE.

CHRISTINE, *en dehors.*

Ma mère, ma mère... (*A ces cris, les religieuses étonnées entourent sœur de la Miséricorde.*) Ma mère... elle a sa grâce!

LA PRIEURE.

Sa grace!

CHRISTINE, *à la prieure.*

Lisez, madame, lisez cet écrit... (*Elle lui donne un papier.*) Il est de monseigneur l'archevêque que j'ai vu, à qui j'ai parlé, et qui, cédant à mes larmes, à mes prières, m'a accordé la grâce de ma mère!

LA PRIEURE, *arrachant le voile qui couvre Sœur de la Miséricorde.*

Levez-vous, sœur de la Miséricorde, levez-vous, votre crime vous est pardonné.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *se relevant.*

Ah! béni sois-tu, mon Dieu!

CHRISTINE (*courant à sa mère et se jetant dans ses bras.*)

Ma mère!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *la pressant sur son cœur.*

Ma fille!

LA PRIEURE, *aux religieuses.*

Oui, monseigneur pardonne à la coupable, il lui fait grâce, et de plus, il permet que pendant quelques instans cette enfant reste seule avec sa mère! Venez, mes filles, venez, obéissons à monseigneur!

La prieure et les religieuses sortent.

SCENE IX.

CHRISTINE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

CHRISTINE, *toujours dans les bras de sa mère.*

Ah! ma mère, que je suis heureuse! Être là comme je suis dans vos bras; mais c'est trop de bonheur! mais c'est trop de joie!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

O mon Dieu, il m'est donc permis d'être mère. Eh! bien, assieds-toi, assieds-toi... là... près de moi, j'ai tant de choses à te demander...

Elle s'assied.

CHRISTINE, *avançant une chaise.*

Me voici, ma mère!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Christine, mon enfant, je ne veux ignorer rien de ce qui te concerne... Léona, notre bonne Léona ne te quitte jamais, n'est-ce pas?

CHRISTINE.

Jamais, ma mère! Ah! Léona a été une seconde mère pour votre enfant.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Et M. de Mauléon? il ne laisse pas passer une semaine sans vous faire parvenir ses lettres, n'est-il pas vrai?... De loin il veille sur toi, comme un ami, comme un père...

CHRISTINE.

O ma mère! que je vous dise! je suis si heureuse de vous avoir revue, que j'oublie une importante nouvelle.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

M. de Mauléon revient... il nous l'a écrit, du moins.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Il revient; mais le peut-il? un arrêt de proscription l'a frappé.

CHRISTINE.

Il revient, ma mère! il a écrit à Léona qu'il braverait tous les dangers pour me revoir, pour m'emmener peut-être hors de France.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

S'il le veut ainsi, Christine, il faut obéir... C'est un guide sûr.. un ami à toute épreuve, que M. de Mauléon! Dieu me donnera le courage de supporter cette dernière séparation... Mais, dis-moi, mon enfant, quand Léona et toi vous avez fait trève à vos travaux, quelles sont vos distractions, vos plaisirs?...

CHRISTINE.

Nos distractions, ma mère, nos plaisirs: Léona me mène hors Paris, quelquefois dans la forêt de Saint-Germain, et lorsque je me trouve dans l'air libre de ces vastes campagnes dont ma vue n'atteint pas les limites, mon cœur bondit comme d'espérance et de joie; il me semble que quelque grand bonheur va m'arriver.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Eh! quel bonheur si grand imagines-tu donc. mon enfant?...

CHRISTINE.

Je ne pourrais le dire... c'est quelque chose de vague, d'impossible... Je pense à vous, ma mère...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *souriant tristement, et prenant les mains de Christine dans les siennes.*

A moi, Christine, à moi seulement?...

CHRISTINE.

D'autres fois aussi, ma mère, je pense à ma position, à mon avenir; mes idées sont plus tristes alors... je me vois seule, presque abandonnée dans le monde; je songe aux dangers que je puis courir, aux insultes qui peuvent atteindre une pauvre jeune fille sans appui.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *inquiète.*

Qu'est-ce donc, Christine? Que parles-tu d'insultes?

CHRISTINE.

Oh! tenez, ma mère, je ne dois plus rien vous cacher... Il y a quelque temps, Léona et moi, nous sortions de Saint-Étienne-du-Mont... nous nous trouvions sous le porche... il y avait foule... tout-à-coup, je suis séparée de Léona... deux hommes m'adressent d'outrageans propos et veulent me saisir... Déjà ils m'entraînent... lorsqu'un jeune seigneur d'une tournure noble, imposante, s'élance à mes cris, fait fuir mes agresseurs, me réunit à Léona éperdue, et nous propose de nous reconduire jusqu'à notre porte dans son carrosse...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *effrayée.*

Et vous avez accepté?...

CHRISTINE.

Nous étions si émues, si troublées!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Et depuis, tu as revu ce jeune homme!

CHRISTINE.

Quelquefois, ma mère... à l'église, à la promenade... il est venu s'asseoir auprès de nous... Son nom, je l'ignore, mais il est d'une famille noble et puissante... Une de ses sœurs est une grande dame qui occupe un des premiers emplois dans la maison de la reine... Il veut me faire entrer chez cette dame, qui me traiterait, dit-il, comme sa propre sœur!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *se levant effrayée.*

Ah! Christine, ce qu'il faut craindre maintenant, ce n'est pas le danger que tu as couru, c'est celui qui t'a sauvée du danger. Tu ne le reverras plus.

CHRISTINE.

Je vous le jure... Oh! rassurez-vous, votre fille n'aura jamais à rougir!... j'ai de la fierté dans l'ame... Je sens que j'appartiens à une noble maison!... Et pourtant, suis-je noble, moi? Quel était mon père?...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Juste ciel!

CHRISTINE, *se jetant à ses pieds.*

Oh! je vous afflige... Ma mère... ma mère, pardonnez-moi!...

SCENE X.

LES MÊMES, LA TOURIÈRE.

Le jour baisse.

LA TOURIÈRE.

C'est à regret que je vous sépare... (*à Sœur de la Miséricorde,*) mais je dois vous annoncer, ma sœur, que le temps est expiré.

CHRISTINE.

Oh!... un instant encore!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *pressant Christine dans ses bras.*

Quoi!... déjà!...

On entend sonner la cloche du couvent.

LA TOURIÈRE, *à Christine.*

Entendez-vous... c'est l'heure... il faut vous retirer... la prieure l'ordonne, la règle du couvent l'exige!...

CHRISTINE.

Oh! ma mère, si j'osais... je ne vous ai pas encore tout dit.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Qu'as-tu donc, ma fille!...

CHRISTINE.

J'ai craint de vous causer quelque inquiétude!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Au nom du ciel, parle, tu m'épouvantes.

CHRISTINE.

C'est une lettre que j'ai apportée pour vous la faire lire... (*Cherchant sur elle.*) O mon Dieu... mon Dieu... je ne l'ai plus...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Une lettre!...

La cloche du couvent se fait entendre de nouveau.

LA TOURIÈRE, *à Christine.*

Allons, ma fille... il faut partir... il le faut!...

CHRISTINE, *cherchant toujours.*

Perdue!... perdue!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Quelle est cette lettre?... Quels sont ces périls, réponds-moi?...

CHRISTINE, *essayant de se remettre pour rassurer sa mère.*

Oh! je suis une enfant, ce sont des périls imaginaires!... et si des dangers réels me menaçaient, Dieu les détournerait de moi... J'ai eu tort de vous alarmer... Calmez-vous, ma mère, calmez-vous!... Au revoir, et priez pour moi.

La cloche sonne toujours. Christine s'éloigne, emmenée par la religieuse.

SCENE XI.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *seule.*

Qu'a-t-elle voulu dire? Quelles sont ces craintes?... Quel est ce danger qui la menace?... Cette lettre qu'elle voulait me faire lire!... elle était toute émue, toute tremblante... et moi-même je frissonne... Qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'est-ce donc?... Quel est ce jeune homme qui s'attache à ses pas?... Oh! mais j'ai tort de m'inquiéter...

SCENE XII.

LA PRIEURE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

LA PRIEURE, *agitée, un papier à la main.*

Sœur de la Miséricorde, votre fille, où est-elle?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Mais elle est partie!...

LA PRIEURE.

Partie!... O mon Dieu, il est donc trop tard?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *effrayée,*

Trop tard!... Mais qu'avez-vous donc?...

LA PRIEURE, *lui montrant la lettre.*

Ce papier que votre fille a laissé tomber dans le cloître, et qu'une de nos sœurs vient de m'apporter à l'instant!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *saisissant vivement l'écrit.*

Oh! donnez, donnez!... elle voulait me montrer cette lettre!...

LA PRIEURE.

Un danger la menace... Lisez, ma sœur... lisez...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *déployant la lettre en tremblant et lisant.*

« Mademoiselle... je vous ai dit quel était mon » espoir... J'ai parlé de vous à ma sœur... la » comtesse de Soissons... (*s'arrêtant effrayée*) la » comtesse de Soissons... (*Continuant de lire.*) » Chez elle, vous trouverez un asile honorable et » sûr... Ne rejetez pas ma prière!... il y va de » votre bonheur, de votre avenir!... Si vous re- » fusez, si cette lettre reste sans réponse, je ne » prendrai plus conseil que de mon désespoir... » et demain, aujourd'hui peut-être, Christine, » vous serez à moi, ou je serai mort! Philippe. » (*Après avoir lu.*) Philippe!.. point d'autre nom!.. (*Examinant le cachet de la lettre.*) Ah! mon Dieu!... Je ne me trompe pas! Ce cachet... ces armes... cette devise!... (*Poussant un cri.*) Le nom de Mancini!... c'est le neveu de Mazarin!... Ah! je reconnais le sang de Giulio!...

En ce moment, on entend du bruit au dehors du côté de la fenêtre et la voix de Christine.

CHRISTINE, *en dehors.*

Ma mère, ma mère, au secours!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

C'est elle!... c'est Christine!... Je me meurs!...

Elle tombe évanouie.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LA TOURIÈRE, TOUTES LES SOEURS.

LA TOURIÈRE, *accourant effrayée.*

Ah! madame!...

LA PRIEURE.

Qu'est-ce donc ?... Parlez...

LA TOURIÈRE.

Cette jeune fille... (*montrant la fenêtre grillée et ouvrant le rideau,*) tenez... tenez... on l'entraîne !...

Toutes les religieuses courent aux carreaux de la croisée.

CHRISTINE, *au dehors, d'une voix affaiblie.*

Ma mère !... ma mère !...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *se relevant tout-à-coup.*

Christine !... C'est sa voix... elle m'appelle... (*Courant à la fenêtre, et écartant vivement les sœurs pendant qu'on entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne; secouant les barreaux.*) Et prisonnière !... mon Dieu !... prisonnière !... Mais non, ma fille est en danger ! je suis mère ! je suis libre ! Dieu le veut ! Dieu le veut !

Elle écarte les religieuses et disparaît en courant.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente une salle du château de Saint-Germain : c'est une vaste pièce meublée avec un luxe sévère, et décorée de tableaux. Il fait nuit, la salle est faiblement éclairée ; l'orage gronde, et les éclairs pénètrent à travers les rideaux soigneusement fermés.

SCENE PREMIERE.

MAZARIN, LE CHEVALIER DESGRAVAUX, SEIGNEURS *et* COURTISANS.

Mazarin est assis sur un fauteuil à grand dossier. Il porte une longue robe de damas violet, fourrée d'hermine; il joue aux échecs avec Desgravaux, les courtisans font cercle. Au lever du rideau, dix heures sonnent à l'horloge du château.

MAZARIN.

Dix heures... heureusement que la partie est avancée; ce sera la dernière, monsieur Desgravaux.

DESGRAVAUX, *s'inclinant.*

Comme il plaira à monseigneur !

UN COURTISAN, *bas aux autres.*

M. Desgravaux est plus que jamais en faveur... faire la partie de monseigneur Mazarin... un homme de rien.

UN AUTRE COURTISAN, *bas.*

Homme de rien... au temps où nous vivons, c'est une raison pour devenir quelque chose.

UN AUTRE *bas.*

N'est-ce pas un espion ! avec ce titre-là on arrive à tout.

UN AUTRE.

Vous n'y êtes pas !... Il connaît sans doute un bon petit secret de famille, bien délicat, bien honteux ; il n'y a rien de pareil pour faire son chemin auprès d'un grand !

MAZARIN.

Je prends votre cavalier !

DESGRAVAUX, *à part.*

Il triche comme un enragé.

MAZARIN.

Vous défendez mal votre reine, je la prends...

DESGRAVAUX, *à part.*

Laissons-nous battre ; c'est ici le jeu à qui perd gagne.

MAZARIN.

Savez-vous, monsieur Desgravaux, que j'ai tout avantage à jouer avec vous... ma nièce Mario Mancini, qui m'a fait défaut ce soir, me gagne toujours...

UN COURTISAN.

M[me] Marie de Mancini n'est point malade ?

MAZARIN.

Un peu de migraine... (*à part*) causée par le futur mariage du roi avec M[me] l'infante d'Espagne. (*Haut à Desgravaux.*) Je prends votre tour.

DESGRAVAUX.

Monseigneur est d'une force irrésistible... (*A part.*) On n'a jamais triché comme ça... c'est-à-dire que c'est scandaleux !

MAZARIN.

Échec et mat... (*Remettant les pièces dans l'échiquier.*) Je vous croyais plus fort, monsieur le chevalier.

DESGRAVAUX.

Avec d'autres, monseigneur !... (*A part.*) Quel escamoteur !

Desgravaux se lève, et va se mêler au groupe de courtisans.

MAZARIN.

Monsieur le chevalier Desgravaux !

DESGRAVAUX, *accourant avec empressement.*

Monseigneur !

MAZARIN.

La nuit est noire... l'orage gronde... prenez quelques gardes de la prevôté, et faites une ronde dans la forêt de Saint-Germain... vous pourrez peut-être porter secours à quelque voyageur en péril.

DESGRAVAUX.

J'y vais de ce pas, monseigneur. (*A part.*) Hum !... hum !... porter secours à quelque voyageur en péril !... Monseigneur n'a pas habituellement de ces idées-là.

Fausse sortie.

MAZARIN, *le rappelant.*

Monsieur Desgravaux!

DESGRAVAUX.

Monseigneur...

Il s'approche.

MAZARIN.

Je n'ai pas de nouvelles de mon neveu Philippe de Mancini... Vous irez voir s'il ne se passe rien du côté de la petite maison du Pecq... (*à part*) que j'ai eu grand tort de lui donner.

DESGRAVAUX, *à part.*

Voilà... voilà... c'est plus naturel que de porter secours à quelque voyageur en péril... (*Haut.*) Vous serez obéi, monseigneur!

MAZARIN.

Et vous me rendrez compte sur-le-champ.

DESGRAVAUX, *s'inclinant.*

Selon mon habitude, monseigneur... (*A part.*) Rendre compte, je ne fais que cela... Allons, ne nous plaignons pas, c'est un bon métier.

Il va pour sortir.

MAZARIN, *le rappelant de nouveau.*

Monsieur Desgravaux!

DESGRAVAUX, *revenant.*

Monseigneur!

MAZARIN.

Tâchez surtout d'être plus diligent que de coutume, et de ne pas venir me rendre compte de choses que j'aurai apprises depuis deux heures!

Les courtisans rient.

DESGRAVAUX, *s'inclinant.*

Ah! monseigneur! (*A part.*) Il est vrai que depuis quelque temps j'ai un guignon!... (*Haut.*) Monseigneur, cette fois je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

Il sort.

MAZARIN, *aux autres courtisans qu'il congédie.*

Vous m'excuserez, messieurs... je désire me retirer de bonne heure ce soir... je pars demain pour les Pyrénées, après les fiançailles de mon neveu Philippe de Mancini avec Mlle de Thianges. Au revoir, messieurs... à demain; à la signature du contrat.

Les courtisans se retirent.

SCENE II.

MAZARIN, *seul.*

Oui, ce mariage du roi avec l'infante d'Espagne assure mon pouvoir et ma grandeur! Si je mène à bien cette négociation importante, ce sera le triomphe de ma politique; et ce grand acte couronnera dignement ma vie. Ah! ma belle et ambitieuse nièce, vous avez cru que je laisserais à la merci de vos projets la gloire du roi et le bien de l'état; non, vous n'épouserez pas Louis XIV, vous ne serez pas la femme du roi de France!... je quitterais plutôt le poste glorieux d'où je gouverne depuis tant d'années ce royaume; je l'ai déclaré ce matin au jeune roi, et cette alternative l'a touché, et cette noble abnégation l'a rempli pour ma personne d'une nouvelle estime; croyez-le bien, ma nièce, il renoncera plutôt à une femme comme vous qu'à un ministre comme moi!... Allons, tout conspire au succès de mes entreprises!... Ce mariage de mon neveu Philippe de Mancini avec la jeune et riche comtesse de Thianges; ce mariage, voulu par la reine, me mettra plus haut que jamais dans sa faveur. Mais pourquoi donc ne suis-je pas heureux au milieu de tant de grandeurs? Le vulgaire m'envie... ah! sait-il combien de rêves brisés, d'affections foulées aux pieds, de sermens trahis ont servi de marche-pied à ma puissance? (*Marchant avec agitation.*) Voici l'heure où, il y a de longues années, je m'acheminais vers cette maison du Pecq où m'attendaient une mère et son enfant... (*Entr'ouvrant un rideau.*) L'orage s'est calmé; le ciel est pur... Je vois se dessiner au loin ce massif d'arbres où se cachaient pour moi tant d'affections, tant de sentimens intimes et purs pour jamais évanouis!... (*Marchant de nouveau.*) Ah! laissons là ces souvenirs... chez moi ils dorment enfouis sous la pourpre et la grandeur; ailleurs le silence du cloître les a pour jamais ensevelis.

SCENE III.

MAZARIN, UN OFFICIER DES GARDES

L'OFFICIER.

Monseigneur!

MAZARIN.

Que me veut-on?

L'OFFICIER, *avec embarras.*

Une religieuse qui a bravé tous les ordres... toutes les défenses... elle est entrée au château.

MAZARIN.

Une religieuse!

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur, sa raison paraît troublée... des mots sans suite sortent de sa bouche... elle veut parler au roi... Tenez, l'entendez-vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *écartant ceux qui veulent l'empêcher d'entrer, d'un air égaré.*

Le roi!... je veux parler au roi!

L'OFFICIER.

La voilà!... c'est elle!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *aux genoux de Mazarin.*

Ah! sire, justice! justice!

MAZARIN, *à part.*

Grand Dieu!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Pitié, pitié pour une pauvre mère!...

MAZARIN, *à part.*

Laure de Nangis... (*Haut à l'Officier.*) Sortez!

L'Officier sort.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

N'est-ce pas, sire, n'est-ce pas que je ne suis pas une folle ?

MAZARIN, *la relevant avec bonté.*

Relevez-vous, madame, relevez-vous.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oh ! vous aurez pitié de moi !... vous ne ferez pas comme ces hommes et ces femmes qui couraient après moi sur la route en m'appelant la folle ! la folle !... (*Avec terreur.*) Ils me suivent encore, monseigneur... défendez-moi !... (*Pleurant.*) Moi, une folle... parce que j'ai perdu ma fille !...

MAZARIN, *troublé.*

Que dites-vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oh ! vous êtes grand ! vous êtes puissant ! vous êtes le roi; faites-moi rendre ma fille !... elle m'a été enlevée... sous mes yeux...malgré mes cris... et le coupable... Ah ! mon Dieu !...le nom, le nom... Ah ! le coupable... c'est Philippe de Mancini!

MAZARIN.

Philippe de Mancini!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, c'est le neveu de Mazarin !... Il a enlevé ma fille... mon seul bien, ma consolation !... et ce n'est pas tout, monseigneur !... O sire, vengez-moi !... Ce Mazarin, votre ministre, vous ne savez pas, mon Dieu, tout le mal qu'il a fait à une pauvre femme !

MAZARIN, *avec pitié.*

Laure de Nangis, revenez à vous...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *le regardant avec surprise.*

J'étais jeune, heureuse, tranquille... Mazarin est venu, il m'a aimée, il me l'a juré... puis il m'a abandonnée lâchement.., et j'étais mère !... J'ai tout quitté... tout trahi pour le suivre... lui, Mazarin !... et maintenant, il m'enlève tout, jusqu'à mon enfant !... Et cet homme est puissant !... et il règne... et il gouverne la France !... Ah ! n'est-ce pas, sire, que c'est un misérable, et que vous le chasserez !

MAZARIN, *lui prenant les mains.*

Laure de Nangis, écoutez-moi !... Je ne suis pas le roi... je suis cet homme... ce misérable qui vous ai trompée... qui vous ai perdue !.. je vous ai trahie sans pitié, sans remords, et maintenant par une inexplicable fatalité, ma famille encore vient vous arracher la paix du cloître. Il semble que moi et les miens nous soyons nés pour votre malheur, et pour votre ruine !... Laure de Nangis, venez avec moi !... là est l'appartement du roi, venez démasquer l'homme qui a voué vos jours au désespoir et à l'opprobre. (*Tâchant de se faire reconnaître d'elle.*) Laure de Nangis, au nom du ciel, regardez-moi bien... reconnaissez-moi, mon Dieu, pour vous venger et pour me maudire.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *le regardant avec surprise et égarement.*

Que dis-tu ? Toi... toi... Mazarin. (*Elle lui prend la main et le considère quelque temps avec stupeur.*) Il se pourrait... grand Dieu !... je te reconnais maintenant... oui... oui. (*Se reculant avec effroi.*) Tu es Giulio de Lara... tu es Mazarin. (*La main à son front.*) Oh ! la raison me revient maintenant !... c'est toi que je cherchais pour ravoir ma fille. (*Se jetant à ses genoux.*) Rends moi mon enfant... et j'oublie tout, et je pardonne tout !... Mazarin, rends-moi mon enfant !

SCENE V.

LES MÊMES, L'OFFICIER DES GARDES.

L'OFFICIER.

Monseigneur, le chevalier Desgravaux rentre à l'instant au château, et m'a chargé d'une importante nouvelle...

MAZARIN.

Parlez !

L'OFFICIER.

Contrairement aux édits de sa majesté, un duel vient d'avoir lieu dans la forêt de Saint-Germain... votre neveu Philippe de Mancini a été blessé.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Philippe de Mancini !

MAZARIN.

Blessé !...

L'OFFICIER.

Peu dangereusement, monseigneur : son adversaire est un gentilhomme qui n'a point voulu se faire connaître, et M. le chevalier Desgravaux l'interroge avant de le conduire devant le grand prevôt... Une jeune fille a été trouvée évanouie sur le lieu du combat !

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Une jeune fille... c'est elle !... c'est mon enfant... c'est Christine !... Mais où est-elle, mon Dieu !

L'OFFICIER.

Rassurez-vous, madame; de prompts secours l'ont ranimée... elle redemande sa mère... elle veut paraître devant monseigneur... Eh ! tenez, la voici !

L'Officier se retire.

SCENE VI.

MAZARIN, CHRISTINE, SOEUR DE LA MISERICORDE.

CHRISTINE, *entrant et reconnaissant sa mère avec un cri de joie.*

Ma mère... vous ici !

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *la pressant dans ses bras.*

Mon enfant, ma Christine !... je te retrouve !... Que s'est-il passé, ô mon Dieu !

MAZARIN, *à part, regardant Christine.*

C'est elle ! (*Haut.*) Parlez, mon enfant !

CHRISTINE.

Je venais de vous quitter, et je sortais du couvent... j'allais retrouver Léona qui m'attendait dans l'église... Tout-à-coup des hommes masqués se jettent sur moi, m'entraînent malgré mes cris, et me placent dans une voiture qui s'éloigne au grand trot... L'orage grondait au ciel... épouvantée, je pleurais, j'appelais ma mère!... bientôt, à la lueur des éclairs, je m'aperçois que nous traversons une forêt!... ma frayeur redouble; enfin le carrosse s'arrête devant une petite maison dans laquelle on me fait entrer... On me conduit dans une salle où un grand feu était allumé... tout y était riche, élégant; on me laisse seule... encore toute saisie, et tremblante, je m'approche du feu pour sécher mes vêtemens mouillés... le frôlement léger d'une porte me rend toute ma crainte; sans oser tourner la tête, je regarde dans un miroir placé en face de la porte... je pousse un cri... ce jeune homme, ma mère, qui m'avait protégée à Saint-Étienne-du-Mont! et qui depuis m'avait suivie partout... je le reconnais!... c'était lui!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *les yeux fixés sur le cardinal.*

Oui, c'était Philippe de Mancini.

CHRISTINE.

Où suis-je, monsieur? lui demandai-je... où m'avez-vous fait conduire? Demain, me répondit-il, vous serez chez ma sœur, la comtesse de Soissons... aujourd'hui il est trop tard, vous resterez ici cette nuit... Je voulais fuir, il me retint, il s'agenouilla près de moi, il me dit qu'il m'aimait, qu'il ne vivait que par moi et pour moi!... Ces paroles que je n'avais jamais entendues me troublèrent d'émotions inconnues... Je levai la tête, je promenai sur tout ce qui m'environnait un rapide coup d'œil!... Puis, mes yeux s'arrêtèrent avec étonnement sur une madone suspendue en face de la cheminée... Mon Dieu, m'écriai-je, c'est étrange!... Il me semble qu'autrefois, quand j'étais toute petite, je voyais tous les jours ce tableau.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part, regardant le cardinal.*

Qu'entends-je?

MAZARIN, *à part.*

O supplice!

CHRISTINE.

C'était une vierge du Corrège!... Vous souvenez-vous, ma mère? il me sembla alors que déjà j'étais venue dans cette salle... Je me mis à examiner les meubles... je les reconnaissais tout-à-coup... Cette femme... cette madone, m'écriai-je, c'était ma mère!... C'est dans cette maison que nous demeurions avec Léona. Mon père venait ici, il s'asseyait sur ce fauteuil, il était grand, tout habillé de noir, je le vois encore... là, ma mère me prenait sur ses genoux en pleurant, quand il était parti. (*Pendant ce récit, le cardinal essaie en vain de maîtriser son émotion; Sœur de la Miséricorde tombe sur un fauteuil en fondant en larmes.*) Qu'avez-vous, ma mère? .. vous pleurez!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Ce n'est rien, mon enfant.

CHRISTINE.

M. Philippe me dit que cette maison lui avait été donnée par son oncle, un seigneur puissant! Il me dit que je pourrais être à lui, devenir sa femme!... Il voulut me prendre dans ses bras; je le repoussai... Je voulus fuir, il me poursuivait... mes cris furent entendus sans doute; car une fenêtre qui donnait sur le jardin s'ouvrit tout-à-coup violemment! un homme parut, un inconnu, couvert d'un manteau de voyage, il le jeta, tira son épée... les fers se croisèrent... je ne vis, je n'entendis plus rien... car j'étais tombée évanouie, et quand je revins à moi, j'étais dans ce château, et l'on me conduisait devant vous... et je suis heureuse maintenant, oh! oui, bien heureuse... car vous me ferez justice, monseigneur, et j'ai retrouvé ma mère!...

Elle se jette de nouveau dans ses bras.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, tu as retrouvé ta mère!... mais quelle justice peux-tu espérer? quelle réparation peux-tu attendre...? Pauvre enfant, va, si tu savais!... Crois-moi, Christine... il ne te reste qu'un refuge... car tu es morte comme moi pour le monde! viens partager l'asile où ta mère a trouvé l'oubli passager de ses maux... viens avec moi, viens.

Elle veut entraîner Christine.

MAZARIN.

Arrêtez, madame: vous ne pouvez vous éloigner ainsi, et à cette heure! après un pareil événement... laissez-moi me recueillir quelques instans. (*Leur indiquant une porte à droite.*) Entrez dans cet appartement, vous saurez bientôt ce que j'ai résolu.

CHRISTINE.

Ah! monseigneur, vous pouvez tout!... si mon père fut un bon et brave gentilhomme comme je l'ai toujours entendu dire, vous sauverez une pauvre jeune fille déshonorée!... Je ne vous demande rien pour moi... mais, au nom du ciel, monseigneur, pensez, pensez à ma mère!

Laure et Christine sortent par la droite.

SCENE VII.

MAZARIN, *seul.*

Pauvre enfant! Pensez à ma mère! elle ne connaît pas toute la portée de ces paroles!... Que faire? que répondre?... Imprudent Philippe de Mancini!... un duel, un éclat! à la veille de ce mariage qui fixe sur lui tous les yeux de la cour!... Quel est cet homme, cet inconnu, qui l'a blessé dans cette funeste rencontre, un rival sans doute! Et demain, cet homme paraîtra devant ses juges! Pour se justifier, il dira tout, il racontera cette

scène de séduction et de violence... Je veux le voir, l'interroger...

SCENE VIII.

DESGRAVAUX, *avançant mystérieusement la tête par une porte*, **MAZARIN**.

DESGRAVAUX, *avec le plus grand mystère.*

Monseigneur!... monseigneur!...

MAZARIN, *avec impatience.*

Qu'y a-t-il? Ah! c'est vous!...

DESGRAVAUX, *entrant en regardant autour de lui très-mystérieusement.*

Monseigneur... Cette fois, je ne serai pas en retard. J'ai tout lieu de croire que la jeune fille trouvée évanouie près de M. Philippe de Mancini n'est autre que Christine de Lara!...

MAZARIN, *impatienté.*

Eh! je le sais, monsieur Desgravaux!...

DESGRAVAUX, *avec le même mystère et regardan autour de lui à chaque mot.*

J'ai autre chose à vous apprendre. La religieuse qui vient d'entrer au château, et qui demandait à voir le roi, c'est Laure de Nangis!...

MAZARIN, *au comble de l'impatience.*

Eh! je le sais, monsieur Desgravaux!

DESGRAVAUX, *à part.*

Décidément, j'ai du guignon... Et dire que je sais autre chose... mais que ça, j'ai juré de n'en pas parler.

MAZARIN.

Monsieur Desgravaux...

DESGRAVAUX.

Monseigneur.

MAZARIN.

Cet inconnu, qui s'est battu avec M. de Mancini, et qu'ont arrêté les gardes de la prevôté...

DESGRAVAUX, *à part.*

Précisément, il m'en parle. (*Haut.*) Eh bien, monseigneur?

MAZARIN.

Je veux le voir, l'interroger!...

DESGRAVAUX.

Justement, monseigneur; il sollicitait la faveur d'être introduit près de vous... (*Montrant la porte du fond.*) Il est là, dans cette galerie.

MAZARIN.

Qu'il entre.

Desgravaux introduit l'inconnu. Mazarin fait signe à Desgravaux de sortir, celui-ci obéit.

SCENE IX.

MAZARIN, MAULEON.

MAULÉON, *à part.*

C'est lui!...

MAZARIN.

Approchez. C'est vous qui avez tiré l'épée aux environs d'une résidence royale et contrevenu aux édits de sa majesté contre le duel?

MAULÉON.

C'est moi, monseigneur!

MAZARIN.

C'est vous qui avez blessé mon neveu Philippe de Mancini?

MAULÉON.

C'est moi. J'ignorais que mon adversaire fût votre neveu, monseigneur. Je n'ai vu qu'un homme qui voulait faire violence à une femme... J'aurais connu M. de Mancini, que j'aurais agi de même.

MAZARIN.

La loi est inexorable, vous le savez... Avez-vous réfléchi aux périls de votre position!... je sais que Philippe de Mancini est comme vous en état de rébellion aux ordres du roi... mais il est blessé, et la loi se laisse quelquefois fléchir pour le vaincu.

MAULÉON, *souriant.*

Surtout, quand le vaincu est le neveu de monseigneur Mazarin.

MAZARIN.

Demain, vous comparaîtrez devant le grand prevôt... vous savez que ses jugemens sont sans appel et qu'ils s'exécutent sans délai... Que pourrez-vous dire pour votre défense? En supposant que vos juges soient disposés à se laisser fléchir, qui prouvera que vous avez agi en loyal adversaire, que ce duel sans témoins n'a pas été un assassinat?

MAULÉON.

Qui le prouvera? une déclaration de mon adversaire, qu'il a de lui-même fait adresser à mes juges.

MAZARIN.

Et que direz-vous devant le tribunal? Comment expliquerez-vous ce duel avec un homme que vous n'aviez jamais connu... (*L'examinant.*) Et pour une jeune fille?

MAULÉON.

Que je ne connais pas non plus, monseigneur, je vous le jure ici sur l'honneur... ce que je dirai devant mes juges, la vérité, et rien de plus... monseigneur. Il y a d'étranges rapprochemens!... Cette maison où m'avaient attiré les cris d'une femme fut de tout temps vouée à la séduction et à la honte... Là une autre femme avait long-temps souffert, tenant un enfant dans ses bras... là, long-temps après, une jeune fille se débattait encore sous l'étreinte et dans les bras d'un ravisseur... n'est-ce pas, monseigneur, qu'il y a des lieux prédestinés?

MAZARIN, *à part.*

Quel est donc cet homme? (*Haut.*) Vous avez refusé de faire connaître votre nom?

MAULÉON.

J'ai dit qu'il ne serait connu que de vous.

MAZARIN.

Êtes-vous prêt à tenir votre parole?

MAULÉON.

Sans doute, monseigneur!

MAZARIN.

Qui êtes-vous donc ?

MAULÉON.

Je suis le comte de Mauléon !

MAZARIN, *à part, avec trouble.*

Mauléon ! (*Haut.*) Il y a contre vous un arrêt de proscription... Vous aviez pris parti pour les princes contre le roi, vous ne pouviez rentrer en France.

MAULÉON.

Aussi, monseigneur, ne voulais-je confier qu'à vous le motif secret de mon retour.

MAZARIN.

Parlez, monsieur, je vous écoute.

MAULÉON.

Une pauvre fille, nommée Christine de Lara, n'a plus dans le monde que moi pour appui... proscrit, errant à l'étranger, je ne l'avais pas vue depuis dix ans; ses lettres, où je voyais grandir et se développer son intelligence, m'exprimaient l'amour d'une fille pour son père... La pauvre enfant me peignait aussi son désespoir... car elle était seule dans le monde, et le cloître s'était pour jamais fermé sur sa mère ! Elle n'avait ni nom, ni famille; car ce nom de Lara n'était qu'un mensonge, et c'est là tout ce que lui avait légué son père !... Que pouvais-je lui donner? moi... de l'or, rien de plus ! Tout-à-coup, une crainte immense vint me saisir : si j'allais mourir, et laisser cette pauvre enfant sans nom, sans fortune, sans avenir ! Alors, l'idée me vint de rentrer en France malgré tous les dangers que je pouvais courir, de me confier à votre générosité, monseigneur, et de vous dire : « Suspendez pendant huit jours seulement, l'arrêt qui m'a proscrit; il s'agit de donner un nom à une pauvre enfant et de l'enrichir !... Laissez-moi huit jours ici, monseigneur, et supprimez de mon arrêt de proscription cette clause cruelle qui me défend d'aliéner mes biens et d'en disposer à mon gré... Monseigneur, vous aurais-je dit, il y a un temps pour le pardon et la clémence, je ne vous demande qu'une grâce, laissez-moi adopter Christine pour mon enfant, et lui faire donation de tous mes biens ! Qu'elle soit après moi riche et heureuse ! et qu'elle se nomme Christine de Mauléon !... Voilà ce que je voulais obtenir de vous, monseigneur, et voilà pourquoi je rentrais en France. »

MAZARIN, *ému, se remet.*

Continuez, monsieur !

MAULÉON.

Arrivé à Paris, ma première pensée fut d'aller vous trouver sur-le-champ, monseigneur, au château de Saint-Germain... Je traversais à cheval la forêt, il faisait nuit. Arrivé devant cette petite maison du Pecq dont je vous ai parlé, je sentis mon cœur se briser, et je fus arrêté par une force irrésistible; tout-à-coup des cris frappent mon oreille... c'était la voix d'une jeune fille qui semblait se débattre contre la violence... Au secours, criait-elle... laissez-moi !... je m'élance vers une fenêtre d'où partaient ces cris... La fenêtre cède à mes efforts... Une jeune fille toute éperdue se précipite vers moi comme vers un sauveur envoyé du ciel !... Je tire l'épée pour la défendre... A cette vue, elle tombe sans mouvement, vous savez le reste, monseigneur. Arrêté presque aussitôt par les gardes de la prevôté, j'appris que l'homme que j'avais trouvé attentant à l'honneur d'une femme, dans cette maison de si funeste souvenir, était le neveu de monseigneur le cardinal Mazarin.

MAZARIN *dans le plus grand trouble.*

Que voulez-vous de moi maintenant, monsieur?

MAULÉON.

Le vœu que j'avais formé comme proscrit, je viens vous l'exprimer, monseigneur, avec plus d'instance encore, à la veille d'une condamnation capitale... (*Présentant un portefeuille à Mazarin.*) Dans ce portefeuille est un acte d'adoption par lequel je reconnais Christine de Lara pour ma fille, et je lui lègue tous mes biens... ne vous refusez pas, monseigneur, à exécuter cette volonté dernière, à assurer le sort d'une malheureuse orpheline... et maintenant, monseigneur, encore une grâce.

MAZARIN.

Parlez !

MAULÉON *remettant une lettre à Mazarin.*

Cette lettre est adressée à Mlle Christine de Lara... Je l'instruis du malheur qui m'a frappé... veuillez la lui faire parvenir, et si elle vient à Saint-Germain, monseigneur, laissez-moi la consolation de l'embrasser avant de mourir...

MAZARIN, *prenant la lettre.*

Cette lettre, monsieur, lui sera remise...

SCENE X.

LES MÊMES, CHRISTINE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

CHRISTINE, *entrant dans le plus grand trouble.*

Qu'ai-je appris, monseigneur? Ma mère n'a pu me le cacher plus long-temps... Philippe de Mancini est votre neveu !... Oh ! mais alors vous pouvez tout sur lui, monseigneur !... et vous comblerez les vœux d'une pauvre fille... (*voyant Mauléon.*) O mon Dieu, un étranger ma mère, c'est l'homme qui m'a sauvée !

MAULÉON, *à part, regardant Sœur de la Miséricorde.*

Sa mère !...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à Mauléon.*

Recevez, monsieur, les vœux et les bénédictions d'une pauvre mère... (*A part, le regardant avec attention.*) O mon Dieu !

MAULÉON, *à part, regardant Laure.*

Cette voix, ce costume; c'est étrange !...

MAZARIN, *à Mauléon.*

Vous m'avez chargé, monsieur, d'une lettre pour Mlle Christine de Lara...

LAURE, *à part.*

Qu'entends-je!

MAZARIN.

Cette lettre, je puis la remettre à l'instant... (*Il la remet à Christine.*) Prenez, mademoiselle.

MAULÉON, *hors de lui.*

Christine de Lara...

CHRISTINE, *après avoir lu, avec transport.*

Ma mère, c'est M. de Mauléon... (*Elle se jette dans les bras de Mauléon, et Laure tombe à ses pieds.*) Mais il va mourir, mon Dieu! il va mourir, et c'est pour moi*...

MAULÉON, *pressant dans ses bras Christine.*

Christine!... déshonorée!... déshonorée!... et par le neveu de Mazarin!... (*Hors de lui.*) Giulio de Lara, tu as rempli ta tâche jusqu'au bout!

LAURE, *se relevant vivement et serrant la main de Mauléon.*

Oh! silence!... silence!... Qu'elle ignore à jamais ce mystère! ne le faites pas rougir devant sa fille!

CHRISTINE, *étonnée à Mauléon.*

Giulio de Lara, avez-vous dit?... Vous parlez de mon père!... Oh! ne l'accusez pas! Il ne m'a jamais vue si malheureuse!... S'il vivait encore, il aurait pitié de moi! N'est-ce pas, ma mère, qu'il aurait pitié de son enfant?

SCENE XI.

LES MÊMES, DESGRAVAUX, UN OFFICIER DE LA REINE, *paraissant à la porte de l'appartement de la Reine, suivi de Pages portant des flambeaux.*

DESGRAVAUX.

Monseigneur, vous êtes attendu chez la reine**.

* Mazarin, Christine, Mauléon, Laure.

** Mazarin, Desgravaux, Christine, Mauléon, Laure.

Sa Majesté part demain avant le jour pour Fontainebleau, elle désire avant son départ, et cette nuit même, signer le contrat de mariage de M. Philippe de Mancini avec Mlle de Thianges.

CHRISTINE, *poussant un cri et tombant aux genoux de Mazarin.*

Ciel! *

LAURE.

Plus d'espoir!

MAULÉON.

Elle est perdue!

LAURE.

Grâce, monseigneur, grâce pour ma fille!... Elle perd tout à la fois! Philippe de Mancini en épouse une autre, et M. de Mauléon va mourir!

MAULÉON.

Il lui laisse son nom, un nom sans tache, pur de toute souillure, et dans lequel il y a de l'honneur pour toute une famille!

DESGRAVAUX, *à Mazarin qui semble se recueillir.*

Monseigneur, la reine attend!

MAZARIN, *après un silence.*

Monsieur de Mauléon, vous êtes libre!... Relevez-vous, Christine, comtesse de Mancini.

Mouvement général; Christine pousse un cri de joie et se jette dans les bras de sa mère.

DESGRAVAUX, *à part.*

Je donne ma démission... J'irai au château des Mancini.

MAZARIN, *à part, regardant Laure, Christine et Mauléon.*

Et moi seul!... toujours seul!... Sans amis!... Détesté des miens!... Oh! quelle expiation!...

* Mazarin, Christine, Laure, Mauléon, Desgravaux, dans le fond.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE IX.

VAUTRIN,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

par M. de Balzac,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 14 MARS 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JACQUES COLLIN, dit VAUTRIN.	M. FRÉDÉRIC-LEMAITRE.
LE DUC DE MONTSOREL.	M. JEMMA.
LE MARQUIS ALBERT, son fils.	M. LAJARRIETTE.
RAOUL DE FRESCAS. .	M. REY.
CHARLES BLONDET, dit le CHEVALIER DE SAINT-CHARLES.	M. RAUCOURT.
FRANÇOIS CADET, dit PHILOSOPHE, cocher.	M. POTONNIER.
FIL-DE-SOIE, cuisinier.	M. FRÉDÉRIC.
BUTEUX, portier.	M. E. DUPUIS.
PHILIPPE BOULARD, dit LAFOURAILLE. . . .	M. TOURNAN.
UN COMMISSAIRE. . . .	M. HÉRET.
JOSEPH BONNET, valet de chambre de la Duchesse de Montsorel. . . .	M. MOESSARD.
LA DUCHESSE DE MONTSOREL, LOUISE DE VAUDREY	Mme FRÉDÉRIC LEMAITRE
Mlle DE VAUDREY, sa tante.	Mlle GEORGES cadette.
LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.	Mme CENAU
INES DE CHRISTOVAL, Princesse d'Arjos.	Mlle FIGEAC
FÉLICITÉ, femme de chambre de la Duchesse de Montsorel.	Mme KERSENT.
DOMESTIQUES, GENDARMES, AGENS, etc.	

La scène se passe à Paris, en 1816, après le second retour des Bourbons.

ACTE PREMIER.

Un salon à l'hôtel de Montsorel.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, Mlle DE VAUDREY.

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez attendue, combien vous êtes bonne!

Mlle DE VAUDREY.

Qu'avez-vous, Louise? Depuis douze ans que nous pleurons ensemble, voici le premier moment où je vous vois joyeuse : et pour qui vous connaît, il y a de quoi trembler.

LA DUCHESSE.

Il faut que cette joie s'épanche, et vous, qui

avez épousé mes angoisses, pouvez seule comprendre le délire que me cause une lueur d'espérance.

Mlle DE VAUDREY.

Seriez-vous sur les traces de votre fils?

LA DUCHESSE.

Retrouvé!

Mlle DE VAUDREY.

Impossible! Et s'il n'existe plus, à quelle horrible torture vous êtes-vous condamnée?

LA DUCHESSE.

Un enfant mort a une tombe dans le cœur de sa mère; mais l'enfant qu'on nous a dérobé, il y existe, ma tante.

Mlle DE VAUDREY.

Si l'on vous entendait?

LA DUCHESSE.

Eh! que m'importe! je commence une nouvelle vie, et me sens pleine de force pour résister à la tyrannie de monsieur de Montsorel.

Mlle DE VAUDREY.

Après vingt-deux années de larmes, sur quel événement peut se fonder cette espérance?

LA DUCHESSE.

C'est plus qu'une espérance! Après la réception du roi, je suis allée chez l'ambassadeur d'Espagne, qui devait nous présenter l'une à l'autre, madame de Christoval et moi : j'ai vu, là, un jeune homme qui me ressemble, qui a ma voix! Comprenez-vous? Si je suis rentrée si tard, c'est que j'étais clouée dans ce salon, je n'en ai pu sortir que quand *il* est parti.

Mlle DE VAUDREY.

Et sur ce faible indice, vous vous exaltez ainsi!

LA DUCHESSE.

Pour une mère, une révélation n'est-elle pas le plus grand des témoignages? A son aspect, il m'a passé comme une flamme devant les yeux, ses regards ont ranimé ma vie, et je me suis sentie heureuse. Enfin, s'il n'était pas mon fils, ce serait une passion insensée!

Mlle DE VAUDREY.

Vous vous serez perdue!

LA DUCHESSE.

Oui, peut-être! On a dû nous observer : une force irrésistible m'entraînait, je ne voyais que lui, je voulais qu'il me parlât, et il m'a parlé, et j'ai su son âge : il a vingt-trois ans, l'âge de Fernand!

Mlle DE VAUDREY.

Mais le duc était là?

LA DUCHESSE.

Ai-je pu songer à mon mari? J'écoutais ce jeune homme, qui parlait à Inès. Je crois qu'ils s'aiment.

Mlle DE VAUDREY.

Inès, la prétendue de votre fils le marquis? Et pensez-vous que le duc n'ait pas été frappé de cet accueil fait à un rival de son fils?

LA DUCHESSE.

Vous avez raison, et j'aperçois maintenant à quels dangers Fernand est exposé. Mais je ne veux pas vous retenir davantage, je vous parlerais de lui jusqu'au jour. Vous le verrez. Je lui ai dit de venir à l'heure où monsieur de Montsorel va chez le roi, et nous le questionnerons sur son enfance.

Mlle DE VAUDREY.

Vous ne pourrez dormir, calmez-vous, de grâce. Et d'abord renvoyons Félicité, qui n'est pas accoutumée à veiller.

Elle sonne.

FÉLICITÉ, *entrant.*

Monsieur le duc rentre avec monsieur le marquis.

LA DUCHESSE.

Je vous ai déjà dit, Félicité, de ne jamais m'instruire de ce qui se passe chez monsieur. Allez.

Mlle DE VAUDREY.

Je n'ose vous enlever une illusion qui vous donne tant de bonheur; mais quand je mesure la hauteur à laquelle vous vous élevez, je crains une chute horrible : en tombant de trop haut, l'âme se brise aussi bien que le corps, et laissez-moi vous le dire, je tremble pour vous.

LA DUCHESSE.

Vous craignez mon désespoir, et moi, je crains ma joie.

Mlle DE VAUDREY, *regardant la Duchesse sortir.*

Si elle se trompe, elle peut devenir folle.

LA DUCHESSE, *revenant.*

Ma tante, Fernand se nomme Raoul de Frescas.

SCENE II.

Mlle DE VAUDREY, *seule.*

Elle ne voit pas qu'il faudrait un miracle pour qu'elle retrouvât son fils. Les mères croient toutes à des miracles. Veillons sur elle! Un regard, un mot la perdraient; car si elle avait raison, si Dieu lui rendait son fils, elle marcherait vers une catastrophe plus affreuse encore que la déception qu'elle s'est préparée. Pensera-t-elle à se contenir devant ses femmes?

SCENE III.

Mlle DE VAUDREY, FÉLICITÉ.

Mlle DE VAUDREY.

Déjà?

FÉLICITÉ.

Madame la duchesse avait bien hâte de me renvoyer.

Mlle DE VAUDREY.

Ma nièce ne vous a pas donné d'ordres pour ce matin?

FÉLICITÉ.

Non, mademoiselle.

Mlle DE VAUDREY.

Il viendra pour moi, vers midi, un jeune homme nommé monsieur Raoul de Frescas : il demandera peut-être la duchesse; prévenez-en Joseph, il le conduira chez moi.

SCENE IV.

FÉLICITÉ, *seule.*

Un jeune homme pour elle? Non, non. Je me disais bien que la retraite de madame devait avoir un motif: elle est riche, elle est belle, le duc ne l'aime pas; voici la première fois qu'elle va dans le monde, un jeune homme vient le lendemain demander madame, et mademoiselle veut le recevoir? On se cache de moi : ni confidences, ni profits. Si c'est là l'avenir des femmes de chambre sous ce gouvernement-ci, ma foi, je ne vois pas ce que nous pourrons faire. (*Une porte latérale s'ouvre, on voit deux hommes, la porte se referme aussitôt.*) Au reste, nous verrons le jeune homme.

Elle sort.

SCENE V.

JOSEPH, VAUTRIN.

Vautrin paraît avec un surtout couleur de tan, garni de fourrures, dessous noir; il a la tenue d'un ministre diplomatique etranger en soirée.

JOSEPH.

Maudite fille! nous étions perdus.

VAUTRIN.

Tu étais perdu. Ah çà! mais tu tiens donc beaucoup à ne pas te reperdre, toi? Tu jouis donc de la paix du cœur, ici?

JOSEPH.

Ma foi, je trouve mon compte à être honnête.

VAUTRIN.

Et entends-tu bien l'honnêteté?

JOSEPH.

Mais ça et mes gages, je suis content.

VAUTRIN.

Je te vois venir, mon gaillard. Tu prends peu et souvent, tu amasses, et tu auras encore l'honnêteté de prêter à la petite semaine. Eh bien! tu ne saurais croire quel plaisir j'éprouve à voir une de mes vieilles connaissances arriver à une position honorable. Tu le peux, tu n'as que des défauts, et c'est la moitié de la vertu. Moi, j'ai eu des vices, et je les regrette... comme ça passe! Et maintenant plus rien! il ne me reste que les dangers et la lutte. Après tout, c'est la vie d'un Indien entouré d'ennemis, et je défends mes cheveux.

JOSEPH.

Et les miens?

VAUTRIN.

Les tiens?... Ah! c'est vrai. Quoi qu'il arrive ici, tu as la parole de Jacques Collin de n'être jamais compromis; mais tu m'obéiras en tout?

JOSEPH.

En tout?... Cependant...

VAUTRIN.

On connaît son code. S'il y a quelque méchante besogne, j'aurai mes fidèles, mes vieux. Es-tu depuis long-temps ici?

JOSEPH.

Madame la duchesse m'a pris pour valet de chambre en allant à Gand, et j'ai la confiance de ces dames.

VAUTRIN.

Ça me va! J'ai besoin de quelques notes sur les Montsorel. Que sais-tu?

JOSEPH.

Rien.

VAUTRIN.

La confiance des grands ne va jamais plus loin Qu'as-tu découvert?

JOSEPH.

Rien.

VAUTRIN, *à part.*

Il devient aussi par trop honnête homme. Peut-être croit-il ne rien savoir? Quand on cause pendant cinq minutes avec un homme, on en tire toujours quelque chose. (*Haut.*) Où sommes-nous ici?

JOSEPH.

Chez madame la duchesse, et voici ses appartemens; ceux de monsieur le duc sont ici au-dessous; la chambre de leur fils unique le marquis est au-dessus, et donne sur la cour.

VAUTRIN.

Je t'ai demandé les empreintes de toutes les serrures du cabinet de monsieur le duc, où sont-elles?

JOSEPH, *avec hésitation.*

Les voici.

VAUTRIN.

Toutes les fois que je voudrai venir ici, tu trouveras une croix faite à la craie sur la petite porte du jardin : tu iras l'examiner tous les soirs. On est vertueux ici, les gonds de cette porte sont bien rouillés; mais Louis XVIII ne peut pas être Louis XV! Adieu, mon garçon; je viendrai la nuit prochaine. (*A part.*) Il faut aller rejoindre mes gens à l'hôtel de Christoval.

JOSEPH, *à part.*

Depuis que ce diable d'homme m'a retrouvé, je suis dans des transes...

VAUTRIN, *revenant.*

Le duc ne vit donc pas avec sa femme?

JOSEPH.

Brouillés depuis vingt ans.

VAUTRIN.

Et pourquoi?

JOSEPH.

Leur fils lui-même ne le sait pas.

VAUTRIN.

Et ton prédécesseur, pourquoi fut-il renvoyé?

JOSEPH.

Je ne sais, je ne l'ai pas connu. Ils n'ont monté leur maison que depuis le second retour du roi.

VAUTRIN.

Voici les avantages de la société nouvelle : il n'y a plus de liens entre les maîtres et les domestiques; plus d'attachement, par conséquent, plus

de trahisons possibles. (*A Joseph.*) Se dit-on des mots piquans à table?

JOSEPH.

Jamais rien devant les gens.

VAUTRIN.

Que pensez-vous d'eux, à l'office, entre vous?

JOSEPH.

La duchesse est une sainte.

VAUTRIN.

Pauvre femme! Et le duc?

JOSEPH.

Un égoïste.

VAUTRIN.

Oui, un homme d'état. (*A part.*) Il doit avoir des secrets, nous verrons dans son jeu. Tout grand seigneur a de petites passions par lesquelles on le mène; et si je le tiens une fois, il faudra bien que son fils... (*A Joseph.*) Que dit-on du mariage du marquis de Montsorel avec Inès de Christoval?

JOSEPH.

Pas un mot. La duchesse semble s'y intéresser fort peu.

VAUTRIN.

Elle n'a qu'un fils! Ceci n'est pas naturel.

JOSEPH.

Entre nous, je crois qu'elle n'aime pas son fils.

VAUTRIN.

Il a fallu t'arracher cette parole du gosier comme on tire le bouchon d'une bouteille de vin de Bordeaux! Il y a donc un secret dans cette maison? Une mère, une duchesse de Montsorel qui n'aime pas son fils, un fils unique! Quel est son confesseur?

JOSEPH.

Elle fait toutes ses dévotions en secret.

VAUTRIN.

Bien! je saurai tout: les secrets sont comme les jeunes filles, plus on les garde, mieux on les trouve. Je mettrai deux de mes drôles de planton à Saint-Thomas-d'Aquin: ils ne feront pas leur salut, mais... ils feront autre chose. Adieu.

SCENE VI.

JOSEPH, *seul.*

Voilà un vieil ami, c'est bien ce qu'il y a de pis au monde... il me fera perdre ma place. Ah! si je n'avais pas peur d'être empoisonné comme un chien par Jacques Collin, qui le ferait, je dirais tout au duc; mais dans ce bas monde chacun son écot! je ne veux payer pour personne. Que le duc s'arrange avec Jacques, je vais me coucher. Du bruit! la duchesse se lève. Que veut-elle?... Tâchons d'écouter.

SCENE VII.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *seule.*

Où cacher l'acte de naissance de mon fils?... (*Elle lit.*) «Valence... juillet 1793...» Ville de malheur pour moi! Fernand est bien né sept mois après mon mariage, par une de ces fatalités qui justifient d'infâmes accusations! Je vais prier ma tante de garder cet acte sur elle jusqu'à ce que je le dépose en lieu de sûreté. Chez moi, le duc ferait tout fouiller en mon absence, il dispose de la police à son gré. On n'a rien à refuser à un homme en faveur. Si Joseph me voyait à cette heure allant chez mademoiselle de Vaudrey, tout l'hôtel en causerait. Ah! seule au monde, seule contre tous, toujours prisonnière chez moi!

SCENE VIII.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, Mlle DE VAUDREY.

LA DUCHESSE.

Il ne vous est donc pas plus possible qu'à moi de dormir?

Mlle DE VAUDREY.

Louise! mon enfant, si je reviens, c'est pour dissiper un rêve dont le réveil sera funeste. Je regarde comme un devoir de vous arracher à des pensées folles. Plus j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, plus vous avez excité ma compassion. Je dois vous dire une cruelle vérité: le duc a certainement jeté Fernand dans une situation si précaire, qu'il lui est impossible de se retrouver dans le monde où vous êtes. Le jeune homme que vous avez vu n'est point votre fils.

LA DUCHESSE.

Ah! vous ne connaissez pas Fernand! Moi, je le connais: en quelque lieu qu'il soit, sa vie agite ma vie. Je l'ai vu mille fois...

Mlle DE VAUDREY.

En rêve!

LA DUCHESSE.

Fernand a dans les veines le sang des Montsorel et des Vaudrey. La place qu'il aurait tenue de sa naissance, il a su la conquérir; partout où il se trouve, on la lui cède. S'il a commencé par être soldat, il est aujourd'hui colonel. Mon fils est fier, il est beau, on l'aime! Je suis sûre, moi, qu'il est aimé. Ne me dites pas non, ma tante, Fernand existe; autrement, le duc aurait manqué à sa foi de gentilhomme, et il met à un trop haut prix les vertus de sa race pour les démentir.

Mlle DE VAUDREY.

L'honneur et la vengeance du mari ne lui étaient-ils pas plus chers que la loyauté du gentilhomme?

LA DUCHESSE.

Ah! vous me glacez.

Mlle DE VAUDREY.

Louise, vous le savez, l'orgueil de leur race est héréditaire chez les Montsorel comme l'esprit chez les Mortemart.

LA DUCHESSE.

Je ne le sais que trop! Le doute sur la légitimité de son enfant l'a rendu fou.

Mlle DE VAUDREY.

Non. Le duc a le cœur ardent et la tête froide: en ce qui touche les sentimens par lesquels ils vivent, les hommes de cette trempe vont vite dans l'exécution de ce qu'ils ont conçu.

LA DUCHESSE.

Mais, ma tante, vous savez pourtant à quel prix il m'a vendu la vie de Fernand? ne l'ai-je pas assez chèrement payée pour n'avoir aucune crainte sur ses jours? Persister à soutenir que je n'étais pas coupable, c'était le vouer à une mort certaine: j'ai livré mon honneur pour sauver mon fils. Toutes les mères en eussent fait autant! Vous gardiez ici mes biens, j'étais seule en pays étranger, en proie à la faiblesse, à la fièvre, sans conseils, j'ai perdu la tête; car, depuis, je me suis dit qu'il n'aurait pas exécuté ses menaces. En faisant un pareil sacrifice, je savais que Fernand serait pauvre et abandonné, sans nom, dans un pays inconnu; mais je savais aussi qu'il vivrait, et qu'un jour je le retrouverais, dussé-je pour cela remuer le monde entier! J'étais si joyeuse en rentrant, que j'ai oublié de vous donner l'acte de naissance de Fernand, que l'ambassadrice d'Espagne m'a enfin obtenu: portez-le sur vous jusqu'à ce qu'il soit entre les mains de notre directeur.

Mlle DE VAUDREY.

Le duc doit savoir déjà les démarches que vous avez faites, et malheur à votre fils! Depuis son retour il s'est mis à travailler, il travaille encore.

LA DUCHESSE.

Si je secoue l'opprobre dont il a essayé de me couvrir, si je renonce à pleurer dans le silence, ne croyez pas que rien puisse me faire plier. Je ne suis plus en Espagne ni en Angleterre, livrée à un diplomate rusé comme un tigre, qui, pendant toute l'émigration, a guetté mes regards, mes gestes, mes paroles et mon silence, qui lisait ma pensée jusque dans les derniers replis de mon cœur; qui m'entourait de son invisible espionnage comme d'un réseau de fer; qui avait fait de chacun de mes domestiques un geôlier incorruptible, et qui me tenait prisonnière dans la plus horrible de toutes les prisons, une maison ouverte! Je suis en France, je vous ai retrouvée, j'ai ma charge à la cour, j'y puis parler: je saurai ce qu'est devenu le vicomte de Langeac, je prouverai que depuis le 10 août il ne nous a pas été possible de nous voir, je dirai au roi le crime commis par un père sur l'héritier de deux grandes maisons. Je suis femme, je suis duchesse de Montsorel, je suis mère! nous sommes riches, nous avons un vertueux prêtre pour conseil et le bon droit pour nous, et si j'ai demandé l'acte de naissance de mon fils...

SCENE IX.

LES MÊMES, LE DUC.

Il est entré lentement pendant que la Duchesse prononçait les derniers paroles.

LE DUC.

C'est pour me le remettre, madame.

LA DUCHESSE.

Depuis quand, monsieur, entrez-vous chez moi sans vous faire annoncer et sans ma permission?

LE DUC.

Depuis que vous manquez à nos conventions. Madame, vous aviez juré de ne faire aucune démarche pour retrouver ce... votre fils... A cette condition seulement, j'ai promis de le laisser vivre.

LA DUCHESSE.

Et n'y a-t-il pas plus d'honneur à trahir un pareil serment qu'à tenir tous les autres?

LE DUC.

Nous sommes dès lors déliés tous deux de nos engagemens.

LA DUCHESSE.

Avez-vous respecté les vôtres jusqu'à ce jour?

LE DUC.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Vous l'entendez, ma tante, et vous témoignerez de ceci.

Mlle DE VAUDREY.

Mais, monsieur, n'avez-vous jamais pensé que Louise est innocente?

LE DUC.

Mademoiselle de Vaudrey, vous devez le croire, vous! Et que ne donnerais-je pas pour avoir cette opinion? Madame a eu vingt ans pour me prouver son innocence.

LA DUCHESSE.

Depuis vingt ans, vous frappez sur mon cœur, sans pitié, sans relâche. Vous n'étiez pas un juge, vous êtes un bourreau.

LE DUC.

Madame, si vous ne me remettez pas cet acte, votre Fernand aura tout à craindre. A peine rentrée en France, vous vous êtes procuré cette pièce, vous voulez vous en faire une arme contre moi. Vous voulez donner a votre fils un nom et une fortune qui ne lui appartiennent pas; vous voulez le faire entrer dans une famille où la race a été conservée pure jusqu'à moi par des femmes sans tache, une famille qui ne compte pas une mésalliance...

LA DUCHESSE.

Et que votre fils Albert continuera dignement.

LE DUC.

Imprudente! vous excitez de terribles souvenirs. Et ce dernier mot me dit assez que vous ne reculerez pas devant un scandale qui nous couvrira tous de honte. Irons-nous dérouler devant les tribunaux un passé qui ne me laisse pas sans re-

proche, mais où vous êtes infâme? (*Il se tourne vers Mlle de Vaudrey.*) Elle ne vous a sans doute pas tout dit, ma tante? Elle aimait le vicomte de Langeac, je le savais, je respectais cet amour, j'étais si jeune! Le vicomte vint à moi : sans espoir de fortune, le dernier des enfans de sa maison, il prétendit renoncer à Louise de Vaudrey pour elle-même. Confiant dans leur mutuelle noblesse, je l'accepte pure de ses mains. Ah! j'aurais donné ma vie pour lui, je l'ai prouvé. Le misérable fait, au 10 août, des prodiges de valeur qui le signalent à la rage du peuple; je le confie à l'un de ses gens, il est découvert, mis à l'Abbaye. Quand je le sais là, tout l'or destiné à notre fuite, je le donne à ce Boulard, que je décide à se mêler aux septembriseurs pour arracher le vicomte à la mort, je le sauve! (*A Mme de Montsorel.*) Et il a bien payé sa dette, n'est-ce pas, madame? Jeune, ivre d'amour, violent, je n'ai pas écrasé cet enfant! Vous me récompensez aujourd'hui de ma pitié comme votre amant m'a récompensé de ma confiance. Eh bien! voici les choses au point où elles en étaient, il y a vingt ans — moins la pitié. Et je vous dirai comme autrefois : Oubliez votre fils, il vivra.

MLLE DE VAUDREY.

Et ses souffrances pendant vingt ans, ne les comptez-vous pour rien?

LE DUC.

La grandeur du repentir accuse la grandeur de la faute.

LA DUCHESSE.

Ah! si vous prenez mes douleurs pour des remords, je vous crierai pour la seconde fois : Je suis innocente! Non, monsieur, Langeac n'a pas trahi votre confiance; il n'allait pas mourir seulement pour son roi, et depuis le jour fatal où il me fit ses adieux en renonçant à moi, je ne l'ai jamais revu.

LE DUC.

Vous avez acheté la vie de votre fils en me disant le contraire.

LA DUCHESSE.

Un marché conseillé par la terreur peut-il compter pour un aveu?

LE DUC.

Me donnez-vous cet acte de naissance?

LA DUCHESSE.

Je ne l'ai plus.

LE DUC.

Je ne réponds plus de votre fils, madame.

LA DUCHESSE.

Avez-vous bien pesé cette menace?

LE DUC.

Vous devez me connaître.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne me connaissez pas, vous! Vous ne répondez plus de mon fils? eh bien! prenez garde au vôtre. Albert me répond des jours de Fernand. Si vous surveillez mes démarches, je ferai surveiller les vôtres; si vous avez la police du royaume, moi, j'aurai mon adresse et le secours de Dieu! Si vous portez un coup à Fernand, craignez pour Albert. Blessure pour blessure! Allez!

LE DUC.

Vous êtes chez vous, madame, je me suis oublié. Daignez m'excuser, j'ai tort.

LA DUCHESSE.

Vous êtes plus gentilhomme que votre fils; quand il s'emporte, il ne s'excuse pas, lui!

LE DUC, *à part.*

Sa résignation jusqu'à ce jour était-elle de la ruse? Attendait-on le moment actuel? Oh! les femmes conseillées par des bigots font des chemins sous terre comme le feu des volcans; on ne s'en aperçoit que quand il éclate. Elle a mon secret, je ne tiens plus son enfant, je puis être vaincu.

Il sort.

SCENE X.

LES MÊMES, *excepté* LE DUC.

MLLE DE VAUDREY.

Louise, vous aimez l'enfant que vous n'avez jamais vu, vous haïssez celui qui est sous vos yeux. Ah! vous me direz vos raisons de haine contre Albert, à moins que vous ne teniez plus à mon estime ni à ma tendresse.

LA DUCHESSE.

Pas un mot de plus à ce sujet.

MLLE DE VAUDREY.

Le calme de votre mari, quand vous manifestez votre aversion pour votre fils, est étrange.

LA DUCHESSE.

Il y est habitué.

MLLE DE VAUDREY.

Vous ne pouvez être mauvaise mère?

LA DUCHESSE.

Mauvaise mère? non. (*Elle réfléchit.*) Je ne puis me résoudre à perdre votre affection. (*Elle l'attire à elle.*) Albert n'est pas mon fils.

MLLE DE VAUDREY.

Un étranger a usurpé la place, le nom, le titre, les biens du véritable enfant?

LA DUCHESSE.

Étranger, non. C'est son fils. Après la fatale nuit où Fernand me fut enlevé, il y eut, entre le duc et moi une séparation éternelle. La femme était aussi cruellement outragée que la mère. Mais il me vendit encore ma tranquillité.

MLLE VAUDREY.

Je n'ose comprendre.

LA DUCHESSE.

Je me suis prêtée à donner comme de moi cet Albert, l'enfant d'une courtisane espagnole. Le duc voulait un héritier. A travers les secousses que la révolution française causait à l'Espagne, cette supercherie n'a jamais été soupçonnée. Et vous ne voulez pas que tout mon sang bouillonne

à la vue du fils de l'étrangère qui occupe la place de l'enfant légitime !

Mlle DE VAUDREY.

Voilà que j'embrasse vos espérances. Ah ! je voudrais que vous eussiez raison, et que ce jeune homme fût votre fils. Eh bien ! qu'avez-vous ?

LA DUCHESSE.

Mais il est perdu, je l'ai signalé à son père, qui va le... Oh ! mais, que faisons-nous donc là ? Je veux savoir où il demeure, aller lui dire de ne pas venir demain matin ici.

Mlle DE VAUDREY.

Sortir à cette heure, Louise, êtes-vous folle ?

LA DUCHESSE.

Venez ! car il faut le sauver à tout prix.

Mlle DE VAUDREY.

Qu'allez-vous faire ?

LA DUCHESSE.

Aucune de nous deux ne pourra sortir demain sans être observée. Allons devancer le duc en achetant avant lui ma femme de chambre.

Mlle DE VAUDREY.

Ah ! Louise ! allez-vous employer de tels moyens ?

LA DUCHESSE.

Si Raoul est l'enfant désavoué par son père, l'enfant que je pleure depuis vingt-deux ans, on verra ce que peut une femme, une mère injustement accusée.

ACTE DEUXIEME.

Même décoration que dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, LE DUC.

Joseph achève de faire le salon.

JOSEPH, *à part.*

Couché si tard, levé si matin, et déja chez madame : il y a quelque chose. Ce diable de Jacques aurait-il raison ?

LE DUC.

Joseph, je ne suis visible que pour une seule personne ; si elle se présente, vous l'introduirez ici. C'est un monsieur de Saint-Charles. Sachez si madame peut me recevoir. (*Joseph sort.*) Ce réveil d'une maternité que je croyais éteinte m'a surpris sans défense. Il faut que cette lutte encore secrète soit promptement étouffée. La résignation de Louise rendait notre vie supportable ; mais elle est odieuse avec de pareils débats. En pays étranger, je pouvais dominer ma femme, ici ma seule force est dans l'adresse et dans le concours du pouvoir. J'irai tout dire au roi, je soumettrai ma conduite à son jugement, et madame de Montsorel sera forcée de lui obéir. J'attendrai cependant encore. L'agent qu'on va m'envoyer pourra, s'il est habile, découvrir en peu de temps les raisons de cette révolte : je saurai si madame de Montsorel est seulement la dupe d'une ressemblance, ou si elle a revu son fils après me l'avoir soustrait et s'être joué de moi depuis douze ans. Je me suis emporté cette nuit. Si je reste tranquille, elle sera sans défiance et livrera ses secrets.

JOSEPH, *rentrant.*

Madame la duchesse n'a pas encore sonné.

LE DUC.

C'est bien.

SCENE II.

JOSEPH, LE DUC, FÉLICITÉ.

Le Duc examine par contenance ce qu'il y a sur la table et trouve une lettre dans un livre.

LE DUC.

« A mademoiselle Inès de Christoval. » (*Il se lève.*) Pourquoi ma femme a-t-elle caché une lettre si peu importante ? Elle est sans doute écrite depuis notre querelle. Y serait-il question de ce Raoul ? Cette lettre ne doit pas aller à l'hôtel de Christoval.

FÉLICITÉ, *cherchant la lettre dans le livre.*

Où donc est la lettre de madame ? l'aurait-elle oubliée ?

LE DUC.

Ne cherchez-vous pas une lettre ?

FÉLICITÉ.

Ah ! — Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

N'est-ce pas celle-ci ?

FÉLICITÉ.

Précisément.

LE DUC.

Il est bien étonnant que vous sortiez au moment où madame doit avoir besoin de vous, elle va se lever.

FÉLICITÉ.

Madame la duchesse a Thérèse ; et d'ailleurs, je sors par son ordre.

LE DUC.

Oh ! c'est bien, vous n'avez pas de comptes à me rendre.

SCENE III.

LE DUC, JOSEPH, SAINT-CHARLES, FÉLICITÉ.

Joseph et Saint-Charles arrivent par la porte du fond en s'étudiant attentivement.

JOSEPH, *à part.*

Le regard de cet homme est bien malsain pour moi. (*Au Duc.*) Monsieur le chevalier de Saint-Charles.

Le Duc fait signe que Saint-Charles peut approcher et l'examine.

SAINT-CHARLES, *lui remet une lettre, à part.*

A-t-il eu connaissance de mes antécédens, ou veut-il seulement se servir de Saint-Charles?

LE DUC.

Mon cher...

SAINT-CHARLES, *à part.*

Je ne suis que Saint-Charles.

LE DUC.

On vous recommande à moi comme un homme dont l'habileté, sur un théâtre plus élevé, devrait s'appeler du génie.

SAINT-CHARLES.

Que monsieur le duc daigne m'offrir une occasion, et je ne démentirai pas ce qu'une telle parole a de flatteur pour moi.

LE DUC.

A l'instant même.

SAINT-CHARLES.

Que m'ordonnez-vous?

LE DUC.

Vous voyez cette fille, elle va sortir, je ne veux pas l'en empêcher; elle ne doit pourtant pas franchir la porte de mon hôtel jusqu'à nouvel ordre. (*Appelant.*) Félicité?

FÉLICITÉ.

Monsieur le duc.

Le Duc lui remet la lettre, elle sort.

SAINT-CHARLES, *à Joseph.*

Je te connais, je sais tout : que cette fille reste à l'hôtel avec la lettre, je ne te connaîtrai plus, je ne saurai rien, et te laisse dans cette maison si tu t'y comportes bien.

JOSEPH, *à part.*

Lui d'un côté, Jacques Collin de l'autre, tâchon de les servir tous deux honnêtement.

Joseph sort, courant après Félicité.

SCENE IV.

LE DUC, SAINT-CHARLES.

SAINT-CHARLES.

C'est fait, monsieur le duc. Désirez-vous savoir ce que contient la lettre?

LE DUC.

Mais, mon cher, vous exercez une puissance terrible et miraculeuse.

SAINT-CHARLES.

Vous nous remettez un pouvoir absolu, nous en usons avec adresse.

LE DUC.

Et si vous en abusez?

SAINT-CHARLES.

Impossible : on nous briserait.

LE DUC.

Comment des hommes doués de facultés si précieuses les exercent-ils dans une pareille sphère?

SAINT-CHARLES.

Tout s'oppose à ce que nous en sortions : nous protégeons nos protecteurs, on nous avoue trop de secrets honorables, et l'on nous en cache trop de honteux pour qu'on nous aime; nous rendons de tels services, qu'on ne peut s'acquitter qu'en nous méprisant. On veut d'abord que pour nous les choses ne soient que des mots : ainsi la délicatesse est une niaiserie, l'honneur une convention, la traîtrise diplomatie! Nous sommes des gens de confiance; et cependant l'on nous donne beaucoup à deviner. Penser et agir, déchiffrer le passé dans le présent, ordonner l'avenir dans les plus petites choses, comme je viens de le faire, voilà notre programme, il épouvanterait un homme de talent. Le but une fois atteint, les mots redeviennent des choses, monsieur le duc, et l'on commence à soupçonner que nous pourrions bien être infâmes.

LE DUC.

Tout ceci, mon cher, peut ne pas manquer de justesse; mais vous n'espérez pas, je crois, faire changer l'opinion du monde, ni la mienne?

SAINT-CHARLES.

Je serais un grand sot, monsieur le duc. Ce n'est pas l'opinion d'autrui, c'est ma position que je voudrais faire changer.

LE DUC.

Et, selon vous, la chose serait très-facile?

SAINT-CHARLES.

Pourquoi pas, monseigneur? Au lieu de surprendre des secrets de famille, qu'on me fasse espionner des cabinets; au lieu de surveiller des gens flétris, qu'on me livre les plus rusés diplomates; au lieu de servir de mesquines passions, laissez-moi servir le gouvernement : je serais heureux alors de cette part obscure dans une œuvre éclatante... Et quel serviteur dévoué vous auriez, monsieur le duc!

LE DUC.

Je suis vraiment désespéré, mon cher, d'employer de si grands talens dans un cercle si étroit, mais je saurai vous y juger, et plus tard nous verrons.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Ah! nous verrons? — c'est tout vu.

LE DUC.

Je veux marier mon fils...

SAINT-CHARLES.

A mademoiselle Inès de Christoval, princesse d'Arjos, beau mariage! Le père a fait la faute de servir Joseph Buonaparte, il est banni par le roi

Ferdinand, serait-il pour quelque chose dans la révolution du Mexique?

LE DUC.

Madame de Chistoval et sa fille reçoivent un aventurier qui a nom...

SAINT-CHARLES.

Raoul de Frescas.

LE DUC.

Je n'ai donc rien à vous apprendre?

SAINT-CHARLES.

Si monsieur le duc le désire, je ne saurai rien.

LE DUC.

Parlez, au contraire, afin que je sache quels sont les secrets que vous nous permettez d'avoir.

SAINT-CHARLES.

Convenons d'une chose, monsieur le duc : quand ma franchise vous déplaira, appelez-moi chevalier, je rentrerai dans l'humble rôle d'observateur payé.

LE DUC.

Continuez, mon cher. (*A part.*) Ces gens-là sont bien amusans!

SAINT-CHARLES.

Monsieur de Frescas ne sera un aventurier que le jour où il ne pourra plus mener le train d'un homme qui a cent mille livres de rente.

LE DUC.

Quel qu'il soit, il faut que vous perciez le mystère dont il s'enveloppe.

SAINT-CHARLES.

Ce que demande monsieur le duc est chose difficile. Nous sommes obligés à beaucoup de circonspection avec les étrangers, ils sont les maîtres, ils nous ont bouleversé notre Paris.

LE DUC.

Ah! quelle plaie!

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc serait de l'opposition?

LE DUC.

J'aurais voulu ramener le roi sans son cortége, voilà tout.

SAINT-CHARLES.

Le roi n'est parti, monsieur le duc, que parce qu'on a désorganisé la magnifique police asiatique créée par Buonaparté! On veut la faire aujourd'hui avec des gens comme il faut, c'est à donner sa démission. Entravés par la police militaire de l'invasion, nous n'osons arrêter personne, dans la crainte de mettre la main sur quelque prince en bonne fortune ou sur quelque margrave qui a trop dîné. Mais pour vous, monsieur le duc, on fera l'impossible. Ce jeune homme a-t-il des vices? Joue-t-il?

LE DUC.

Oui, dans le monde.

SAINT-CHARLES.

Loyalement?

LE DUC.

Monsieur le chevalier...

SAINT-CHARLES.

Ce jeune homme doit être bien riche.

LE DUC.

Prenez vous-même vos informations.

SAINT-CHARLES.

Pardon, monsieur le duc; mais, sans les passions, nous ne pourrions pas savoir grand'chose. Monsieur le duc serait-il assez bon pour me dire si ce jeune homme aime sincèrement mademoiselle de Christoval?

LE DUC.

Une princesse! une héritière! Vous m'inquiétez, mon cher.

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc ne m'a-t-il pas dit que c'était un jeune homme? D'ailleurs l'amour feint est plus parfait que l'amour véritable: voilà pourquoi tant de femmes s'y trompent! Il a dû rompre alors avec quelques maîtresses, et délier le cœur, c'est déchaîner la langue.

LE DUC.

Prenez garde! votre mission n'est pas ordinaire, n'y mêlez point de femmes : une indiscrétion vous aliénerait ma bienveillance, car tout ce qui regarde monsieur de Frescas doit mourir entre vous et moi. Le secret que je vous demande est absolu, il comprend ceux que vous employez et ceux qui vous emploient. Enfin vous seriez perdu, si madame de Montsorel pouvait soupçonner une seule de vos démarches.

SAINT-CHARLES.

Madame de Montsorel s'intéresse donc à ce jeune homme? Dois-je la surveiller, car cette fille est sa femme de chambre.

LE DUC.

Monsieur le chevalier de Saint-Charles, l'ordonner est indigne de moi, le demander est bien peu digne de vous.

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc, nous nous comprenons parfaitement. Quel est maintenant l'objet principal de mes recherches?

LE DUC.

Sachez si Raoul de Frescas est le vrai nom de ce jeune homme; sachez le lieu de sa naissance, fouillez toute sa vie, et tenez tout ceci pour un secret d'état.

SAINT-CHARLES.

Je ne vous demande que jusqu'à demain, monseigneur.

LE DUC.

C'est peu de temps.

SAINT-CHARLES.

Non, monsieur le duc, c'est beaucoup d'argent.

LE DUC.

Ne croyez pas que je désire savoir des choses mauvaises; votre habitude, à vous autres, est de servir les passions au lieu de les éclairer, vous aimez mieux inventer que de n'avoir rien à dire. Je serais enchanté d'apprendre que ce jeune homme a une famille..

Le Marquis entre, voit son père occupé, et fait une démonstration pour sortir; le Duc l'invite à rester.

SCENE V.

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LE DUC, *continuant.*

Si monsieur de Frescas est gentilhomme, si la princesse d'Arjos le préfère décidément à mon fils, le marquis se retirera.

LE MARQUIS.

Mais j'aime Inès, mon père.

LE DUC, *à Saint-Charles.*

Adieu, mon cher.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Il ne s'intéresse pas au mariage de son fils, il ne peut plus être jaloux de sa femme; il y a quelque chose de bien grave : ou je suis perdu, ou ma fortune est refaite.

Il sort.

SCÈNE VI.

LE DUC, LE MARQUIS.

LE DUC.

Épouser une femme qui ne nous aime pas est une faute, Albert, que, moi vivant, vous ne commettrez jamais.

LE MARQUIS.

Mais rien ne dit encore, mon père, qu'Inès repousse mes vœux ; et d'ailleurs, une fois qu'elle sera ma femme, m'en faire aimer est mon affaire, et, sans trop de vanité, je puis croire que je réussirai.

LE DUC.

Laissez-moi vous dire, mon fils, que ces opinions de mousquetaire sont ici tout-à-fait déplacées.

LE MARQUIS.

En toute autre chose, mon père, vos paroles seraient des arrêts pour moi, mais chaque époque a son art d'aimer... Je vous en conjure, hâtez mon mariage. Inès est volontaire comme une fille unique, et la complaisance avec laquelle elle accueille l'amour d'un aventurier doit vous inquiéter. En vérité, vous êtes ce matin d'une froideur inconcevable. Mettez à part mon amour pour Inès, puis-je rencontrer mieux? Je serai, comme vous l'êtes, grand d'Espagne, et de plus je serai prince. En seriez-vous donc fâché, mon père?

LE DUC.

Le sang de sa mère reparaîtra donc toujours! Oh! Louise a bien su deviner où je suis blessé! (*Haut.*) Songez, monsieur, qu'il n'y a rien au-dessus du glorieux titre de duc de Montsorel.

LE MARQUIS.

Vous aurais-je offensé?

LE DUC.

Assez! Vous oubliez que j'ai ménagé ce mariage dès mon séjour en Espagne. D'ailleurs, madame de Christoval ne peut pas marier Inès sans le consentement du père. Le Mexique vient de proclamer son indépendance, et cette révolution explique assez le retard de la réponse.

LE MARQUIS.

Eh bien! mon père, vos projets seront déjoués. Vous n'avez donc pas vu hier ce qui s'est passé chez l'ambassadeur d'Espagne? Ma mère y a protégé visiblement ce Raoul de Frescas, Inès lui en a su gré. Savez-vous la pensée long-temps contenue en moi qui s'est fait jour alors? c'est que ma mère me hait! Et, je ne puis le dire qu'à vous, mon père, à vous que j'aime, j'ai peur qu'il n'y ait rien là pour elle.

LE DUC.

Je recueille donc ce que j'ai semé : on se devine pour la haine aussi bien que pour l'amour! (*Au Marquis.*) Mon fils, vous ne devez pas juger votre mère, vous ne pouvez pas la comprendre. Elle a vu chez moi pour vous une tendresse aveugle, elle tâche d'y remédier par sa sévérité. Que je n'entende pas une seconde fois semblables paroles, et brisons là! Vous êtes aujourd'hui de service au château, allez-y promptement : j'obtiendrai une permission pour ce soir, et vous serez libre d'aller au bal retrouver la princesse d'Arjos.

LE MARQUIS.

Avant de partir, ne puis-je voir ma mère, pour la supplier de prendre mes intérêts auprès d'Inès, qui doit la venir voir ce matin?

LE DUC.

Demandez si elle est visible, je l'attends moi-même. (*Le Marquis sort.*) Tout m'accable à la fois; hier l'ambassadeur me demande où est mort mon premier fils ; cette nuit, sa mère croit l'avoir retrouvé; ce matin, le fils de Juana Mendès me blesse encore! Ah! d'instinct la princesse le devine. Les lois ne peuvent jamais être impunément violées, la nature n'est pas moins impitoyable que le monde. Serai-je assez fort, même avec l'appui du roi, pour conduire les événemens?

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, LE DUC.

LA DUCHESSE.

Des excuses! Mais, Albert, je suis trop heureuse. Quelle surprise! vous venez embrasser votre mère avant d'aller au château, uniquement par tendresse. Ah! si jamais une mère pouvait douter de son fils, cet élan, auquel vous ne m'avez pas habituée, dissiperait toute crainte, et je vous en remercie, Albert. Enfin nous nous comprenons.

LE MARQUIS.

Ma mère, je suis heureux de ce mot-là, si je paraissais manquer à un devoir, ce n'était pas oubli, mais la crainte de vous déplaire.

LA DUCHESSE, *apercevant le Duc.*

Eh quoi! vous aussi, monsieur le duc, comme votre fils, vous vous êtes empressé... Mais c'est une fête aujourd'hui que mon lever!

LE DUC.

Et que vous aurez tous les jours.

LA DUCHESSE, *au Duc.*

Ah! je comprends! (*Au Marquis.*) Adieu! le roi devient sévère pour sa maison rouge, je serais désespérée d'être la cause d'une réprimande.

LE DUC.

Pourquoi le renvoyer? Inès va venir.

LA DUCHESSE.

Je ne le pense pas, je viens de lui écrire.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *annonçant.*

Madame la duchesse de Christoval et la princesse d'Arjos.

LA DUCHESSE, *à part.*

Quelle affreuse contrariété!

LE DUC, *à son fils.*

Reste, je prends tout sur moi. Nous sommes joués.

SCENE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, LA PRINCESSE D'ARJOS.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ah! madame, c'est bien gracieux à vous de m'avoir devancée.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Je suis venue ainsi pour qu'il ne soit jamais question d'étiquette entre nous.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Inès.*

Vous n'avez pas lu cette lettre?

INÈS.

Une de vos femmes me la remet à l'instant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à part.*

Ainsi, Raoul peut venir.

LE DUC, *à la duchesse de Christoval, la conduisant au canapé.*

Nous est-il permis de voir dans cette visite sans cérémonie un commencement à notre intimité de famille?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ne donnons pas tant d'importance à ce que je regarde comme un plaisir.

LE MARQUIS.

Vous craignez donc bien, madame, d'encourager mes espérances? N'ai-je donc pas été assez malheureux hier? Mademoiselle ne m'a rien accordé, pas même un regard.

INÈS.

Je ne pensais pas, monsieur, avoir le plaisir de vous rencontrer si tôt, je vous croyais de service; je suis toute heureuse de me justifier : je ne vous ai aperçu qu'en sortant du bal, et mon excuse, (*elle montre la duchesse de Montsorel*) la voici.

LE MARQUIS.

Vous avez deux excuses, mademoiselle, et je vous sais un gré infini de ne parler que de ma mère.

LE DUC.

Mademoiselle, ne voyez dans ce reproche qu'une excessive modestie. Albert a des craintes, comme si monsieur de Frescas devait lui en inspirer! A son âge, la passion est une fée qui grandit des riens. Mais ni votre mère, ni vous, mademoiselle, vous ne pouvez prendre au sérieux un jeune homme dont le nom est problématique et qui se tait si soigneusement sur sa famille.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.*

Ignorez-vous également le lieu de sa naissance?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Nous n'en sommes pas encore à lui demander de semblables renseignemens.

LE DUC.

Nous sommes cependant trois ici qui ne serions pas fâchés de les avoir. Vous seules, mesdames, seriez discrètes : la discrétion est une vertu qui ne profite qu'à ceux qui la recommandent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et moi, monsieur, je ne crois pas à l'innocence de certaines curiosités.

LE MARQUIS.

Ma mère, la mienne est-elle donc hors de propos? Et ne puis-je m'enquérir auprès de madame, si les Frescas d'Aragon ne sont pas éteints?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *au Duc.*

Nous avons connu tous deux le vieux commandeur à Madrid, le dernier de cette maison.

LE DUC.

Il est mort nécessairement sans enfant.

INÈS.

Mais il existe une branche à Naples.

LE MARQUIS.

Oh! mademoiselle! comment ignorez-vous que les Médina-Cœli, vos cousins, en ont hérité?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais vous avez raison, il n'y a plus de Frescas.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Eh bien! si ce jeune homme est sans nom, sans famille, sans pays, ce n'est pas un rival dangereux pour Albert, et je ne vois pas pourquoi vous vous en occupez.

LE DUC.

Mais il occupe beaucoup les femmes.

INÈS.

Je commence à ouvrir les yeux...

LE MARQUIS.

Ah!

INÈS.

... Oui, ce jeune homme n'est peut-être point tout ce qu'il veut paraître : il est spirituel, il est même instruit, n'exprime que de nobles sentimens, il est avec nous d'un respect chevaleresque, il ne dit de mal de personne; évidemment, il joue le gentilhomme, et il exagère son rôle.

LE DUC.

Il exagère aussi, je crois, sa fortune; mais c'est un mensonge difficile à soutenir long-temps à Paris.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.*

Vous allez, m'a-t-on dit, donner des fêtes superbes?

LE MARQUIS.

Monsieur de Frescas, mesdames, parle-t-il espagnol?

INÈS.

Absolument comme nous.

LE DUC.

Taisez-vous, Albert : ne voyez-vous donc pas que monsieur de Frescas est un jeune homme accompli?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Il est vraiment très-aimable, et si vos doutes étaient fondés, je vous avoue, mon cher duc, que je serais presque chagrine de ne plus le recevoir.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.*

Vous êtes aussi belle ce matin qu'hier; vraiment j'admire que vous résistiez ainsi aux fatigues du monde.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à Inès.*

Ma fille, ne parlez plus de monsieur de Frescas, ce sujet de conversation déplaît à madame de Montsorel.

INÈS.

Il lui plaisait hier.

SCENE X.

LES MÊMES, JOSEPH, RAOUL.

JOSEPH, *à la duchesse de Montsorel.*

Mademoiselle de Vaudrey n'y est pas, monsieur de Frescas se présente, madame la duchesse veut-elle le recevoir?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Raoul, ici!

LE DUC.

Déjà chez elle!

LE MARQUIS, *à son père.*

Ma mère nous trompe.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Je n'y suis pas.

LE DUC.

Si vous avez déjà prié monsieur de Frescas de venir, pourquoi commencer par une impolitesse avec un si grand personnage? (*La duchesse de Montsorel fait un geste. A Joseph.*) Faites entrer! (*Au Marquis.*) Soyez prudent et calme.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à part.*

En voulant le sauver, c'est moi qui l'aurai perdu.

JOSEPH.

Monsieur Raoul de Frescas.

RAOUL.

Mon empressement à me rendre à vos ordres vous prouve, madame la duchesse, combien je suis fier de cette faveur et désireux de la mériter.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Je vous sais gré, monsieur, de votre exactitude; (*à part bas*) mais elle peut vous être funeste.

RAOUL, *saluant la duchesse de Christoval et sa fille, à part.*

Comment! Inès chez eux?

Raoul salue le Duc, qui lui rend son salut ; mais le Marquis a pris les journaux sur la table, et feint de ne pas voir Raoul.

LE DUC.

Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, monsieur de Frescas, à vous rencontrer chez madame de Montsorel ; mais je suis heureux de l'intérêt qu'elle vous témoigne, puisqu'il me procure le plaisir de voir un jeune homme dont le début obtient tant de succès et jette tant d'éclat. Vous êtes un de ces rivaux de qui l'on est fier si l'on est vainqueur, et par lesquels on peut être vaincu sans trop de déplaisir.

RAOUL.

Partout ailleurs que chez vous, monsieur le duc, l'exagération de ces éloges auxquels je me refuse serait de l'ironie : mais il m'est impossible de ne pas y voir un courtois désir de me mettre à l'aise, (*en regardant le Marquis qui lui tourne le dos*) là où je pouvais me croire importun.

LE DUC.

Vous arrivez, au contraire, très à propos, nous parlions de votre famille et de ce vieux commandeur de Frescas que madame et moi avons beaucoup vu jadis.

RAOUL.

Vous aviez la bonté de vous occuper de moi ; mais c'est un honneur qui se paie ordinairement par un peu de médisance.

LE DUC.

On ne peut dire du mal que des gens qu'on connaît bien.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Et nous voudrions bien avoir le droit de médire de vous.

RAOUL.

Il est de mon intérêt de conserver vos bonnes grâces.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Je connais un moyen sûr.

RAOUL.

Et lequel?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Restez le personnage mystérieux que vous êtes.

LE MARQUIS, *revenant avec un journal.*

Voici, mesdames, quelque chose d'étrange : chez le feld-maréchal, où vous étiez sans doute, on a surpris un de ces soi-disant seigneurs étrangers qui volait au jeu.

INÈS.

Et c'est là cette grande nouvelle qui vous absorbait?

RAOUL.

En ce moment, qui est-ce qui n'est pas étranger?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, ce n'est pas précisément la nouvelle qui me préoccupe, mais l'inconcevable facilité avec laquelle on accueille des gens sans savoir ce qu'ils sont ni d'où il viennent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à part.*

Veulent-ils l'insulter chez moi?

RAOUL.

S'il faut se défier des gens qu'on connaît peu, n'en est-il pas qu'on connaît beaucoup trop en un instant?

LE DUC.

Albert, en quoi ceci peut-il nous intéresser? Admettons-nous jamais quelqu'un sans bien connaître sa famille?

RAOUL.

Monsieur le duc connaît la mienne?

LE DUC.

Vous êtes chez madame de Montsorel, et cela me suffit. Nous savons trop ce que nous vous devons, pour qu'il vous soit possible d'oublier ce que vous nous devez. Le nom de Frescas oblige, et vous le portez dignement.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à Raoul.*

Ne voulez-vous pas dire en ce moment qui vous êtes, sinon pour vous, du moins pour vos amis?

RAOUL.

Je serais au désespoir, messieurs, si ma présence ici devenait la cause de la plus légère discussion; mais comme certains ménagemens peuvent blesser autant que les demandes les plus directes, nous finirons ce jeu, qui n'est digne ni de vous ni de moi. Madame la duchesse ne m'a pas, je crois, invité pour me faire subir des interrogatoires. Je ne reconnais à personne le droit de me demander compte d'un silence que je veux garder.

LE MARQUIS.

Et nous laissez-vous le droit de l'interpréter?

RAOUL.

Si je réclame la liberté de ma conduite, ce n'est pas pour enchaîner la vôtre.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Il y va, monsieur, de votre dignité de ne rien répondre.

LE DUC, *à Raoul.*

Vous êtes un noble jeune homme, vous avez des distinctions naturelles qui signalent en vous le gentilhomme, ne vous offensez pas de la curiosité du monde : elle est notre sauve-garde à tous. Votre épée ne fermera pas la bouche à tous les indiscrets, et le monde, si généreux pour des modesties bien placées, est impitoyable pour des prétentions injustifiables...

RAOUL.

Monsieur!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *vivement et bas à Raoul.*

Pas un mot sur votre enfance; quittez Paris, et que je sache seule où vous serez... caché! Il y va de tout votre avenir.

LE DUC.

Je veux être votre ami, moi, quoique vous soyez le rival de mon fils. Accordez votre confiance à un homme qui a celle de son roi. Comment appartenez-vous à la maison de Frescas, que nous croyions éteinte?

RAOUL, *au Duc.*

Monsieur le duc, vous êtes trop puissant pour manquer de protégés, et je ne suis pas assez faible pour avoir besoin de protecteurs.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Monsieur, n'en veuillez pas à une mère d'avoir attendu cette discussion pour s'apercevoir qu'il y avait de l'imprudence à vous admettre souvent à l'hôtel de Christoval.

INÈS.

Une parole nous sauvait, et vous avez gardé le silence : il y a donc quelque chose que vous aimez mieux que moi?

RAOUL.

Inès, je pouvais tout supporter hors ce reproche! (*A part.*) O! Vautrin, pourquoi m'avoir ordonné ce silence absolu? (*Il salue les femmes. A la duchesse de Montsorel.*) Vous me devez compte de tout mon bonheur.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Obéissez-moi, je réponds de tout.

RAOUL, *au Marquis.*

Je suis à vos ordres, monsieur.

LE MARQUIS.

Au revoir, monsieur Raoul.

RAOUL.

De Frescas, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

De Frescas, soit!

Raoul sort.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *excepté* RAOUL.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.*

Vous avez été bien sévère.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Vous ignorez, madame, que ce jeune homme s'est pendant trois mois trouvé partout où allait ma fille, et que sa présentation s'est faite un peu trop légèrement peut-être.

LE DUC, *à la duchesse de Christoval.*

On pouvait facilement le prendre pour un prince déguisé.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas plutôt un homme de rien qui voudrait se déguiser en prince?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Votre père vous dira, monsieur, que ces déguisemens-là sont bien difficiles.

INÈS, *au Marquis.*

Un homme de rien, monsieur? On peut nous élever, mais nous ne savons pas descendre.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Que dites-vous, Inès ?

INÈS.

Mais il n'est pas là, ma mère! ou ce jeune homme est insensé, ou ces messieurs ont voulu manquer de générosité.

Mme DE CHRISTOVAL, *à la duchesse de Montsorel.*

Je comprends, madame, que toute explication est impossible, surtout devant monsieur de Montsorel ; mais il s'agit de notre honneur, et je vous attends.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

A demain donc.

M. de Montsorel reconduit la duchesse de Christoval et sa fille.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LE DUC.

LE MARQUIS.

Mon père, l'apparition de cet aventurier vous cause, ainsi qu'à ma mère, des émotions bien violentes : on dirait qu'au lieu d'un mariage compromis, vos existences elles-mêmes sont menacées. La duchesse et sa fille s'en vont frappées...

LE DUC.

Ah! pourquoi sont-elles venues au milieu de ce débat ?

LE MARQUIS.

Ce Raoul vous intéresse donc aussi ?

LE DUC.

Et toi donc ? Ta fortune, ton nom, ton avenir et ton mariage, tout ce qui est plus que la vie, voilà ce qui s'est joué devant toi !

LE MARQUIS.

Si toutes ces choses dépendent de ce jeune homme, j'en aurai promptement raison.

LE DUC.

Un duel, malheureux ! Si tu avais le triste bonheur de le tuer, c'est alors que la partie serait perdue.

LE MARQUIS.

Que dois-je donc faire?

LE DUC.

Ce que font les politiques, attendre !

LE MARQUIS.

Si vous êtes en péril, mon père, croyez-vous que je puisse rester impassible ?

LE DUC.

Laissez-moi ce fardeau, mon fils, il vous écraserait.

LE MARQUIS.

Ah ! vous parlerez, mon père, vous me direz...

LE DUC.

Rien ! nous aurions trop à rougir tous deux.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VAUTRIN.

Vautrin est habillé tout en noir; il affecte un air de componction et d'humilité pendant une partie de la scène.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, daignez m'excuser d'avoir forcé votre porte, mais (*bas et à lui seul*) nous venons d'être l'un et l'autre victimes d'un abus de confiance... Permettez-moi de vous dire deux mots, à vous seul.

LE DUC, *faisant un signe à son fils, qui se retire.*

Parlez, monsieur.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, en ce moment, c'est à qui s'agitera pour obtenir des emplois, et cette ambition a gagné toutes les classes. Chacun en France veut être colonel, et je ne sais ni où, ni comment on y trouve des soldats. Vraiment, la société tend à une dissolution prochaine, qui sera causée par cette aptitude générale pour les hauts grades et par ce dégoût pour l'infériorité. Voilà le fruit de l'égalité révolutionnaire. La religion est le seul remède à opposer à cette corruption.

LE DUC.

Où voulez-vous en venir ?

VAUTRIN.

Pardon, il m'a été impossible de ne pas expliquer à l'homme d'état avec lequel je devais travailler la cause d'une méprise qui me chagrine. Avez-vous, monsieur le duc, confié quelques secrets à celui de mes gens qui est venu ce matin à ma place dans la folle pensée de me supplanter et dans l'espoir de se faire connaître de vous en vous rendant service ?

LE DUC.

Comment... vous êtes le chevalier de Saint-Charles ?

VAUTRIN.

Monsieur le duc, nous sommes tout ce que nous voulons être. Ni lui, ni moi n'avons la simplicité d'être nous-mêmes... nous y perdrions trop.

LE DUC.

Songez, monsieur, qu'il me faut des preuves.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, si vous lui avez confié quelque secret important, je dois le faire immédiatement surveiller.

LE DUC, *à part.*

Celui-ci a l'air, en effet, bien plus honnête homme et plus posé que l'autre.

VAUTRIN.

Nous appelons cela de la contre-police.

LE DUC.

Vous auriez dû, monsieur, ne pas venir ici sans pouvoir justifier vos assertions.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, j'ai rempli mon devoir. Je

souhaite que l'ambition de cet homme, capable de se vendre au plus offrant, vous soit utile.

LE DUC, *à part.*

Comment peut-il savoir si promptement le secret de mon entrevue de ce matin?

VAUTRIN, *à part.*

Il hésite : Joseph a raison, il s'agit d'un secret important.

LE DUC.

Monsieur...

VAUTRIN.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Il nous importe à l'un comme à l'autre de confondre cet homme.

VAUTRIN.

Ce sera dangereux, s'il a votre secret; car il est rusé.

LE DUC.

Oui, le drôle a de l'esprit.

VAUTRIN.

A-t-il une mission?

LE DUC.

Rien de grave : je veux savoir ce qu'est au fond un monsieur de Frescas.

VAUTRIN, *à part.*

Rien que cela! (*Haut.*) Je puis vous le dire, monsieur le duc. Raoul de Frescas est un jeune seigneur dont la famille est compromise dans une affaire de haute trahison, et qui ne veut pas porter le nom de son père.

LE DUC.

Il a un père?

VAUTRIN.

Il a un père.

LE DUC.

Et d'où vient-il? quelle est sa fortune?

VAUTRIN.

Nous changeons de rôle, monsieur le duc, et vous me permettrez de ne pas répondre jusqu'à ce que je sache quelle espèce d'intérêt votre seigneurie porte à M. de Frescas.

LE DUC.

Vous vous oubliez, monsieur...

VAUTRIN, *quittant son air humble.*

Oui, monsieur le duc, j'oublie qu'il y a une distance énorme entre ceux qui font espionner et ceux qui espionnent.

LE DUC.

Joseph!

VAUTRIN.

Ce duc a mis des espions après nous, il faut se dépêcher.

Vautrin disparaît dans la porte de côté, par laquelle il est entré au premier acte.

LE DUC, *revenant.*

Vous ne sortirez pas d'ici. Eh bien! où est-il? (*Il sonne, et Joseph reparaît.*) Faites fermer toutes les portes de mon hôtel, il s'est introduit un homme ici. Allons, cherchez-le tous, et qu'il soit arrêté.

Il entre chez la Duchesse.

JOSEPH, *regardant par la petite porte.*

Il est déjà loin.

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez Raoul de Frescas.

SCENE PREMIERE.

LAFOURAILLE, *seul.*

Feu mon digne père, qui me recommandait de ne voir que la bonne compagnie, aurait-il été content hier? toute la nuit avec des valets de ministres, des chasseurs d'ambassade, des cochers de princes, de ducs et pairs, rien que cela! tous gens bien posés, à l'abri du malheur : ils ne volent que leurs maîtres. Le nôtre a dansé avec un beau brin de fille dont les cheveux étaient saupoudrés d'un million de diamans, et il ne faisait attention qu'au bouquet qu'elle avait à sa main, simple jeune homme, va! nous aurons de l'esprit pour toi. Notre vieux Jacques Collin... Bon! me voilà encore pris, je ne peux pas me faire à son nom de bourgeois. Monsieur Vautrin y mettra bon ordre. Avant peu les diamans et la dot prendront l'air, et ils en ont besoin : toujours dans les mêmes coffres, c'est contre les lois de la circulation. Quel gaillard! il vous pose un jeune homme qui a des moyens. — Il est gentil, il gazouille très-bien, l'héritière s'y prend, le tour est fait, et nous partagerons. Ah! ce sera de l'argent bien gagné. Voila six mois que nous y sommes. Avons-nous pris des figures d'imbéciles! enfin tout le monde, dans le quartier, nous croit de bonnes gens tout simples. Enfin, pour Vautrin que ne ferait-on pas? Il nous a dit : « Soyez vertueux, » on l'est. J'en ai peur comme de la gendarmerie, et cependant je l'aime encore plus que l'argent.

VAUTRIN, *appelant dans la coulisse.*

Lafouraille?

LAFOURAILLE.

Le voici! Sa figure ne me revient pas ce matin, le temps est à l'orage, j'aime mieux que ça tombe sur un autre, donnons-nous de l'air.

Il va pour sortir.

SCENE II.

VAUTRIN, LAFOURAILLE.

Vautrin paraît en pantalon à pied, de molleton blanc, avec un gilet rond de pareille étoffe, pantoufles de maroquin rouge, enfin, la tenue d'un homme d'affaires, le matin.

VAUTRIN.

Lafouraille?

LAFOURAILLE.

Monsieur.

VAUTRIN.

Où vas-tu?

LAFOURAILLE.

Chercher vos lettres.

VAUTRIN.

Je les ai. As-tu encore quelque chose à faire?

LAFOURAILLE.

Oui, votre chambre...

VAUTRIN.

Eh bien! dis donc tout de suite que tu désires me quitter. J'ai toujours vu que des jambes inquiètes ne portaient pas de conscience tranquille. Tu vas rester là, nous avons à causer.

LAFOURAILLE.

Je suis à vos ordres.

VAUTRIN.

Je l'espère bien. Viens ici? Tu nous rabâchais, sous le beau ciel de la Provence, certaine histoire peu flatteuse pour toi. Un intendant t'avait joué par-dessous jambe: te rappelles-tu bien?

LAFOURAILLE.

L'intendant? ce Charles Blondet, le seul homme qui m'ait volé! Est-ce que cela s'oublie?

VAUTRIN.

Ne lui avais-tu pas vendu ton maître, une fois? C'est assez commun.

LAFOURAILLE.

Une fois? Je l'ai vendu trois fois, mon maître.

VAUTRIN.

C'est mieux. Et quel commerce faisait donc l'intendant?

LAFOURAILLE.

Vous allez voir. J'étais piqueur à dix-huit ans dans la maison de Langeac...

VAUTRIN.

Je croyais que c'était chez le duc de Montsorel.

LAFOURAILLE.

Non; heureusement le duc ne m'a vu que deux fois, et j'espère qu'il m'a oublié.

VAUTRIN.

L'as-tu volé?

LAFOURAILLE.

Mais, un peu.

VAUTRIN.

Eh bien, comment veux-tu qu'il t'oublie?

LAFOURAILLE.

Je l'ai vu hier à l'ambassade, et je puis être tranquille.

VAUTRIN.

Ah! c'est donc le même?

LAFOURAILLE.

Nous avons chacun vingt-cinq ans de plus, voilà toute la différence.

VAUTRIN.

Eh bien! parle donc? Je savais bien que tu m'avais dit ce nom-là. Voyons.

LAFOURAILLE.

Le vicomte de Langeac, un de mes maîtres, et ce duc de Montsorel étaient les deux doigts de la main. Quand il fallut opter entre la cause du peuple et celle des grands, mon choix ne fut pas douteux: de simple piqueur, je passai citoyen, et le citoyen Philippe Boulard fut un chaud travailleur. J'avais de l'enthousiasme, j'eus de l'autorité dans le faubourg.

VAUTRIN.

Toi! Tu as été un homme politique?

LAFOURAILLE.

Pas long-temps. J'ai fait une belle action, ça m'a perdu.

VAUTRIN.

Ah! mon garçon, il faut se défier des belles actions autant que des belles femmes: on s'en trouve souvent mal. Était-elle belle, au moins, cette action?

LAFOURAILLE.

Vous allez voir. Dans la bagarre du 10 août, le duc me confie le vicomte de Langeac; je le déguise, je le cache, je le nourris au risque de perdre ma popularité, et, ma tête. Le duc m'avait bien encouragé par des bagatelles, un millier de louis, et ce Blondet a l'infamie de venir me proposer davantage pour livrer notre jeune maître.

VAUTRIN.

Tu le livres?

LAFOURAILLE.

A l'instant. On le coffre à l'Abbaye, et je me trouve à la tête de soixante bonnes mille livres en or, en vrai or.

VAUTRIN.

En quoi cela regarde-t-il le duc de Montsorel?

LAFOURAILLE.

Attendez donc. Quand je vois venir les journées de septembre, ma conduite me semble un peu répréhensible; et, pour mettre ma conscience en repos, je vais proposer au duc, qui partait, de resauver notre ami.

VAUTRIN.

As-tu du moins bien placé tes remords?

LAFOURAILLE.

Je le crois bien, ils étaient rares à cette époque-là! Le duc me promet vingt mille francs si j'arrache le vicomte aux mains de mes camarades, et j'y parviens.

VAUTRIN.

Un vicomte, vingt mille francs? c'était donné.

LAFOURAILLE.

D'autant plus que c'était alors le dernier. Je

l'ai su trop tard. L'intendant avait fait disparaître tous les autres Langeac, même une pauvre grand'mère qu'il avait envoyée aux Carmes.

VAUTRIN.

Il allait bien, celui-là!

LAFOURAILLE.

Il allait toujours! Il apprend mon dévouement, se met à ma piste, me traque et me découvre aux environs de Mortagne, où mon maître attendait, chez un de mes oncles, une occasion de gagner la mer. Ce gueux-là m'offre autant d'argent qu'il m'en avait déjà donné. Je me vois une existence honnête pour le reste de mes jours, je suis faible. Mon Blondet fait fusiller le vicomte comme espion, et nous fait mettre en prison, mon oncle et moi, comme complices. Nous n'en sommes sortis qu'en regorgeant tout mon or.

VAUTRIN.

Voilà comment on apprend à connaître le cœur humain. Tu avais affaire à plus fort que toi.

LAFOURAILLE.

Peuh! il m'a laissé en vie, un vrai finassier.

VAUTRIN.

En voilà bien assez! Il n'y a rien pour moi dans ton histoire.

LAFOURAILLE.

Je peux m'en aller?

VAUTRIN.

Ah çà! tu éprouves bien vivement le besoin d'être là où je ne suis pas. Tu as été dans le monde, hier : t'y es-tu bien tenu?

LAFOURAILLE.

Il se disait des choses si drôles sur les maîtres, que je n'ai pas quitté l'antichambre.

VAUTRIN.

Je t'ai cependant vu rôdant près du buffet, qu'as-tu pris?

LAFOURAILLE.

Rien... Ah! si, un petit verre de vin de Madère.

VAUTRIN.

Où as-tu mis les douze couverts de vermeil que tu as consommés avec le petit verre?

LAFOURAILLE.

Du vermeil? J'ai beau chercher, je ne trouve rien de semblable dans ma mémoire.

VAUTRIN.

Eh bien! tu les trouveras dans ta paillasse. Et Philosophe a-t-il eu aussi ses petites distractions?

LAFOURAILLE.

Oh! ce pauvre Philosophe, depuis ce matin, se moque-t-on assez de lui en bas? Figurez-vous, il avise un cocher, très-jeune, et il lui découd ses galons. En dessous, c'est tout faux! Les maîtres, aujourd'hui, volent la moitié de leur considération. On n'est plus sûr de rien, ça fait pitié.

VAUTRIN, *il siffle.*

Ça n'est pas drôle de prendre comme ça! Vous allez me perdre la maison, il est temps d'en finir. Ici, père Buteux! Hola, Philosophe! à moi, Fil-de-soie! Mes bons amis, expliquons-nous à l'amiable? Vous êtes tous des misérables.

SCENE III.

LES MÊMES, BUTEUX, PHILOSOPHE *et* FIL-DE-SOIE.

BUTEUX.

Présent! Est-ce le feu?

FIL-DE-SOIE.

Est-ce un curieux?

BUTEUX.

J'aime mieux le feu, ça s'éteint!

PHILOSOPHE.

L'autre, ça s'étouffe.

LAFOURAILLE.

Bah! Il s'est fâché pour des niaiseries.

BUTEUX.

Encore de la morale, merci!

FIL-DE-SOIE.

Ce n'est pas pour moi, je ne sors point.

VAUTRIN, *à Fil-de-soie.*

Toi! le soir que je t'ai fait quitter ton bonnet de coton, empoisonneur...

FIL-DE-SOIE.

Passons les titres.

VAUTRIN.

Et que tu m'as accompagné en chasseur chez le feld-maréchal, tu as, tout en me passant ma pelisse, enlevé sa montre à l'hetman des Cosaques.

FIL-DE-SOIE.

Tiens! les ennemis de la France.

VAUTRIN.

Toi, Buteux, vieux malfaiteur, tu as volé la lorgnette de la princesse d'Arjos, le soir où elle avait mis votre jeune maître à notre porte.

BUTEUX.

Elle était tombée sur le marche-pied.

VAUTRIN.

Tu devais la rendre avec respect; mais l'or et les perles ont réveillé tes griffes de chat-tigre.

LAFOURAILLE.

Ah çà, l'on ne peut donc pas s'amuser un peu? Que diable! Jacques, tu veux...

VAUTRIN.

Hein?

LAFOURAILLE.

Vous voulez, monsieur Vautrin, pour trente mille francs, que ce jeune homme mène un train de prince? Nous y réussissons à la manière des gouvernemens étrangers, par l'emprunt et par le crédit. Tous ceux qui viennent demander de l'argent nous en laissent, et vous n'êtes pas content.

FIL-DE-SOIE.

Moi, si je ne peux plus rapporter de l'argent du marché quand je vais aux provisions sans le sou, je donne ma démission.

PHILOSOPHE.

Et moi donc, j'ai vendu cinq mille francs notre

pratique à plusieurs carrossiers, et le favorisé va tout perdre. Un soir, monsieur de Frescas part brouetté par deux rosses, et nous le ramenons, Lafouraille et moi, avec deux chevaux de dix mille francs qui n'ont coûté que vingt petits verres de schnick.

LAFOURAILLE.

Non, c'était du kirsch !

PHILOSOPHE.

Enfin, si c'est pour ça que vous vous emportez...

FIL-DE-SOIE.

Comment entendez-vous tenir votre maison ?

VAUTRIN.

Et vous comptez marcher long-temps de ce train-là? Ce que j'ai permis pour fonder notre établissement, je le défends aujourd'hui. Vous voulez donc tomber du vol dans l'escamotage? Si je ne suis pas compris, je chercherai de meilleurs valets.

BUTEUX.

Et où les trouvera-t-il ?

LAFOURAILLE.

Qu'il en cherche !

VAUTRIN.

Vous oubliez donc que je vous ai répondu de vos têtes à vous-mêmes ! Ah çà, vous ai-je triés comme des graines sur un volet, dans trois résidences différentes, pour vous laisser tourner autour du gibet comme des mouches autour d'une chandelle? Sachez-le bien, chez nous une imprudence est toujours un crime. Vous devez avoir un air si complètement innocent, que c'était à toi, Philosophe, à te laisser découdre tes galons. N'oubliez donc jamais votre rôle : vous êtes des honnêtes gens, des domestiques fidèles, et qui adorez monsieur Raoul de Frescas, votre maître.

BUTEUX.

Vous faites de ce jeune homme un dieu! vous nous avez attelés à sa brouette; mais nous ne le connaissons pas plus qu'il ne nous connaît.

PHILOSOPHE.

Enfin, est-il des nôtres?

FIL-DE-SOIE.

Où ça nous mène-t-il ?

LAFOURAILLE.

Nous vous obéissons à la condition de reconstituer la *Société des Dix Mille*, de ne jamais nous attribuer moins de dix mille francs d'un coup, et nous n'avons pas encore le moindre fonds social.

FIL-DE-SOIE.

Quand serons-nous capitalistes?

BUTEUX.

Si les camarades savaient que je me déguise en vieux portier depuis six mois, gratis, je serais déshonoré. Si je veux bien risquer mon cou, c'est afin de donner du pain à mon Adèle, que vous m'avez défendu de voir, et qui depuis six mois sera devenue sèche comme une allumette.

LAFOURAILLE, *aux deux autres.*

Elle est en prison. Pauvre homme ! ménageons sa sensibilité.

VAUTRIN.

Avez-vous fini? Ah çà, vous faites la noce ici depuis six mois, vous mangez comme des diplomates, vous buvez comme des Polonais, rien ne vous manque.

BUTEUX.

On se rouille!

VAUTRIN.

Grâce à moi, la police vous a oubliés! c'est à moi seul que vous devez cette existence heureuse! j'ai effacé sur vos fronts cette marque rouge qui vous signalait. Je suis la tête qui conçoit, vous n'êtes que les bras.

PHILOSOPHE.

Suffit !

VAUTRIN.

Obéissez-moi tous aveuglément !

LAFOURAILLE.

Aveuglément.

VAUTRIN.

Sans murmurer ?

FIL-DE-SOIE.

Sans murmurer.

VAUTRIN.

Ou rompons notre pacte et laissez-moi! Si je dois trouver de l'ingratitude chez vous autres, à qui désormais peut-on rendre service?

PHILOSOPHE.

Jamais, mon empereur !

LAFOURAILLE.

Plus souvent, notre grand homme !

BUTEUX.

Je t'aime plus que je n'aime Adèle.

FIL-DE-SOIE.

On t'adore.

VAUTRIN.

Je veux vous assommer de coups !

PHILOSOPHE.

Frappe sans écouter.

VAUTRIN.

Vous cracher au visage, et jouer votre vie comme des sous au bouchon.

BUTEUX.

Ah ! mais ici, je joue des couteaux !

VAUTRIN.

Eh bien, tue-moi donc tout de suite.

BUTEUX.

On ne peut pas se fâcher avec cet homme-là. Voulez-vous que je rende la lorgnette? c'était pour Adèle !

TOUS, *l'entourant.*

Nous abandonnerais-tu, Vautrin?

LAFOURAILLE.

Vautrin ! notre ami.

PHILOSOPHE.

Grand Vautrin !

FIL-DE-SOIE.

Notre vieux compagnon, fais de nous tout ce que tu voudras.

VAUTRIN.

Oui, je puis faire de vous tout ce que je veux. Quand je pense à ce que vous dérangez pour pren-

dre des breloques, j'éprouve l'envie de vous renvoyer d'où je vous ai tirés. Vous êtes ou en dessus ou en dessous de la société, la lie ou l'écume ; moi, je voudrais vous y faire rentrer. On vous huait quand vous passiez, je veux qu'on vous salue ; vous étiez des scélérats, je veux que vous soyez plus que d'honnêtes gens.

PHILOSOPHE.

Il y a donc mieux?

BUTEUX.

Il y a ceux qui ne sont rien du tout.

VAUTRIN.

Il y a ceux qui décident de l'honnêteté des autres. Vous ne serez jamais d'honnêtes bourgeois, vous ne pouvez être que des malheureux ou des riches : il vous faut donc enjamber la moitié du monde! Prenez un bain d'or, et vous en sortirez vertueux.

FIL-DE-SOIE.

Oh! moi, quand je n'aurai besoin de rien, je serai bon prince.

VAUTRIN.

Eh bien ! toi, Lafouraille, tu peux être, comme l'un de nous, comte de Sainte-Hélène ; et toi, Buteux, que veux-tu?

BUTEUX.

Je veux être philanthrope, on devient millionnaire.

PHILOSOPHE.

Et moi banquier.

FIL-DE-SOIE.

Il veut être patenté.

VAUTRIN.

Soyez donc, à propos, aveugles et clairvoyans, adroits et gauches, niais et spirituels (comme tous ceux qui veulent faire fortune). Ne me jugez jamais, et n'entendez que ce que je veux dire. Vous me demandez ce qu'est Raoul de Frescas?... Je vais vous l'expliquer : il va bientôt avoir douze cent mille livres de rente, il sera prince, et je l'ai pris mendiant sur la grande route, prêt à se faire tambour, à douze ans, il n'avait pas de nom, pas de famille, il venait de la Sardaigne, où il devait avoir fait quelque mauvais coup, il était en fuite.

BUTEUX.

Oh! dès que nous connaissons ses antécédens et sa position sociale...

VAUTRIN.

A ta loge!

BUTEUX.

La petite Nini, la fille à Giroflée, y est.

VAUTRIN.

Elle peut laisser passer une mouche.

LAFOURAILLE.

Elle! Ah! c'est une petite fouine à laquelle il ne faudra pas indiquer les pigeons.

VAUTRIN.

Par ce que je suis en train de faire de Raoul, voyez ce que je puis. Ne devait-il pas avoir la préférence? Raoul de Frescas est un jeune homme resté pur comme un ange au milieu de notre bourbier, il est notre conscience ; enfin, c'est ma création : je suis à la fois son père, sa mère, et je veux être sa providence. J'aime à faire des heureux, moi qui ne peux plus l'être. Je respire par sa bouche, je vis de sa vie ; ses passions sont les miennes, je ne puis avoir d'émotions nobles et pures que dans le cœur de cet être qui n'est souillé d'aucun crime. Vous avez vos fantaisies, voilà la mienne! En échange de la flétrissure que la société m'a imprimée, je lui rends un homme d'honneur, j'entre en lutte avec le destin, voulez-vous être de la partie, obéissez ?

TOUS.

A la vie, à la mort!

VAUTRIN, *à part.*

Voilà mes bêtes féroces encore une fois domptées! (*Haut.*) Philosophe, tâche de prendre l'air, la figure et le costume d'un employé aux recouvremens, tu iras reporter les couverts empruntés par Lafouraille à l'ambassade. (*A Fil-de-soie.*) Toi, Fil-de-soie, monsieur de Frescas aura quelques amis, prépare un somptueux déjeuner, nous ne dînerons pas. Après, tu t'habilleras en homme respectable, aie l'air d'un avoué. Tu iras rue Oblin, numéro 6, au quatrième étage, tu sonneras sept coups, un à un, tu demanderas le père Giroflée. On te répondra : D'où venez-vous ? Tu diras : D'un port de mer en Bohème. Tu seras introduit. Il me faut des lettres et divers papiers de monsieur le duc de Christoval : voilà le texte et les modèles, je veux une imitation absolue dans le plus bref délai. Lafouraille, tu verras à faire mettre quelques lignes aux journaux sur l'arrivée... (*Il lui parle à l'oreille.*) Cela fait partie de mon plan. Laissez-moi.

LAFOURAILLE.

Eh bien, êtes-vous content ?

VAUTRIN.

Oui.

PHILOSOPHE.

Vous ne nous en voulez plus ?

VAUTRIN.

Non.

FIL-DE-SOIE.

Enfin, plus d'émeute, on sera sage.

BUTEUX.

Soyez tranquille, on ne se bornera pas à être poli, on sera honnête.

VAUTRIN.

Allons, enfans, un peu de probité, beaucoup de tenue, et vous serez considérés.

SCENE IV.

VAUTRIN, *seul.*

Il suffit, pour les mener, de leur faire croire qu'ils ont de l'honneur et un avenir. Ils n'ont pas d'avenir! que deviendront-ils? Bah! si les généraux prenaient leurs soldats au sérieux, on ne tirerait pas un coup de canon!

Après douze ans de travaux souterrains, dans

quelques jours j'aurai conquis à Raoul une position souveraine : il faudra la lui assurer. Lafouraille et Philosophe me seront nécessaires dans le pays où je vais lui donner une famille. Ah! cet amour a détruit la vie que je lui arrangeais. Je le voulais glorieux par lui-même, domptant, pour mon compte et par mes conseils, ce monde où il m'est interdit de rentrer. Raoul n'est pas seulement le fils de mon esprit et de mon fiel, il est ma vengeance. Mes drôles ne peuvent pas comprendre ces sentimens; ils sont heureux; ils ne sont pas tombés, eux! ils sont nés de plain pied avec le crime; mais moi, j'avais tenté de m'élever, et si l'homme peut se relever aux yeux de Dieu, jamais il ne se relève aux yeux du monde. On nous demande de nous repentir, et l'on nous refuse le pardon. Les hommes ont entre eux l'instinct des bêtes sauvages : une fois blessés, ils ne reviennent plus, et ils ont raison. D'ailleurs, réclamer la protection du monde quand on en a foulé toutes les lois aux pieds, c'est vouloir revenir sous un toit qu'on a ébranlé et qui vous écraserait.

Avais-je assez poli, caressé le magnifique instrument de ma domination! Raoul était courageux, il se serait fait tuer comme un sot; il a fallu le rendre froid, positif, lui enlever une à une ses belles illusions et lui passer le suaire de l'expérience! le rendre défiant et rusé comme... un vieil escompteur, tout en l'empêchant de savoir qui j'étais. Et l'amour brise aujourd'hui cet immense échafaudage. Il devait être grand, il ne sera plus qu'heureux. J'irai donc vivre dans un coin, au soleil de sa prospérité : son bonheur sera mon ouvrage. Voilà deux jours que je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que la princesse d'Arjos mourût d'une petite fièvre... cérébrale. C'est inconcevable, tout ce que les femmes détruisent!

SCENE V.

VAUTRIN, LAFOURAILLE.

VAUTRIN.

Que me veut-on? ne puis-je être un moment seul? ai-je appelé?

LAFOURAILLE.

La griffe de la justice va nous chatouiller les épaules.

VAUTRIN.

Quelle nouvelle sottise avez-vous faite?

LAFOURAILLE.

Eh bien! la petite Nini a laissé entrer un monsieur bien vêtu qui demande à vous parler. Buteux siffle l'air: *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Ainsi c'est un limier.

VAUTRIN.

Ce n'est que ça, je sais ce que c'est, fais-le attendre. Tout le monde sous les armes! Allons, plus de Vautrin, je vais me dessiner en baron de Vieux-Chêne. Ainzi barle l'y ton hallemant, travaille-le, enfin le grand jeu!

Il sort.

SCENE VI.

LAFOURAILLE, SAINT-CHARLES.

LAFOURAILLE.

Meinherr ti Vraissegasse n'y être basse, menne sire, hai zon haindandante, le baron de Fieil Chaine, il être oguipai afecque ein bargidecde ki toite pattir eine crante odelle à nodre maidre.

SAINT-CHARLES.

Pardon, mon cher, vous dites...

LAFOURAILLE.

Ché tis paron de Fié Chêne.

SAINT-CHARLES.

Baron!

LAFOURAILLE.

Fi! fi!

SAINT-CHARLES.

Il est baron?

LAFOURAILLE.

Te Fieille Chêne.

SAINT-CHARLES.

Vous êtes Allemand?

LAFOURAILLE.

Ti doute, ti doute! che zis Halzazien, et il èdre ein crante tifferance. Lé Hâllemands d'Allemâgne tisent ein follére, les Halzaziens tisent haine follèrre.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Décidément, cet homme a l'accent trop allemand pour ne pas être un Parisien.

LAFOURAILLE, *à part.*

Je connais cet homme-là. — Oh!

SAINT-CHARLES.

Si monsieur le baron de Vieux-Chêne est occupé, j'attendrai.

LAFOURAILLE, *à part.*

Ah! Blondet, mon mignon, tu déguises ta figure, et tu ne déguises pas ta voix! si tu te tires de nos pattes, tu auras de la chance. (*Haut.*) Ké toiche tire à mennesire pire l'encacher a guider zes okipazions?

Il fait un mouvement pour sortir.

SAINT-CHARLES.

Attendez, mon cher, vous parlez allemand, je parle français, nous pourrions nous tromper. (*Il lui met une bourse dans la main.*) Avec ça il n'y aura plus d'équivoque.

LAFOURAILLE.

Ya, menner.

SAINT-CHARLES.

Ce n'est qu'un à-compte.

LAFOURAILLE, *à part.*

Sur mes quatre-vingt mille francs. (*Haut.*) Et fous foulez que chespionne mon maidre?

SAINT-CHARLES.

Non, mon cher, j'ai seulement besoin de quelques renseignemens qui ne vous compromettront pas.

LAFOURAILLE.

Chabelle za haisbionner an pon allemante.

SAINT-CHARLES.

Mais non, c'est...

LAFOURAILLE.

Haisbionner. Et qué toische tire té fous à mennesir le paron ?

SAINT-CHARLES.

Annoncez monsieur le chevalier de Saint-Charles.

LAFOURAILLE.

Ninis andantons. Ché fais fous l'amenaire ; mais nai lui tonnez boind te l'archant à stil intendante : il èdre plis honnède ké nous teusses.

Il lui donne un petit coup de coude.

SAINT-CHARLES.

C'est-à-dire qu'il coûte davantage.

LAFOURAILLE.

Ia, meinherr.

Il sort.

SCENE VII.

SAINT-CHARLES, *seul.*

Mal débuté! dix louis dans l'eau. Espionner?... appeler les choses tout de suite par leur nom, c'est trop bête pour ne pas être très-spirituel. Si le prétendu intendant, car il n'y a plus d'intendant, si le baron est de la force de son valet, ce n'est guère que sur ce qu'ils voudront me cacher que je pourrai baser mes inductions. Ce salon est très-bien. Ni portrait du roi, ni souvenir impérial, allons! ils n'encadrent pas leurs opinions. Les meubles disent-ils quelque chose? est-ce acheté d'occasion? Non, c'est même encore trop neuf pour être déjà payé. Sans l'air que le portier a sifflé, et qui doit être un signal, je commencerais à croire aux Frescas.

SCENE VIII.

SAINT-CHARLES, VAUTRIN, LAFOURAILLE.

LAFOURAILLE.

Foilà, mennesir, le baron te Fieille-Chêne!

Vautrin paraît vêtu d'un habit marron très-clair, d'une coupe très-antique, à gros boutons de métal ; il a une culotte de soie noire, des bas de soie noirs, des souliers à boucles d'or, un gilet carré à fleurs, deux chaînes de montre, cravate du temps de la Révolution, une perruque de cheveux blancs, une figure de vieillard, fin, usé, débauché, le paler doux et la voix cassée.

VAUTRIN, *à Lafouraille.*

C'est bien, laissez-nous. (*Lafouraille sort. A part.*) A nous deux, mons Blondet. (*Haut.*) Monsieur, je suis bien votre serviteur.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Un renard usé, c'est encore dangereux. (*Haut.*) Excusez-moi, monsieur le baron, si je vous dérange sans avoir l'honneur d'être connu de vous.

VAUTRIN.

Je devine, monsieur, ce dont il s'agit.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Bah !

VAUTRIN.

Vous êtes architecte, et vous venez traiter avec moi ; mais j'ai déjà des offres superbes.

SAINT-CHARLES.

Pardon, votre Allemand vous aura mal dit mon nom. Je suis le chevalier de Saint-Charles.

VAUTRIN, *levant ses lunettes.*

Oh! mais attendez donc... nous sommes de vieilles connaissances. Vous étiez au congrès de Vienne, et l'on vous nommait alors le comte de Gorcum... joli nom !

SAINT-CHARLES, *à part.*

Enfonce-toi, mon vieux ! (*Haut.*) Vous y êtes donc allé aussi?

VAUTRIN.

Parbleu ! Et je suis charmé de vous retrouver, car vous êtes un rusé compère. Les avez-vous roulés !... ah ! vous les avez roulés.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Va pour Vienne ! (*Haut.*) Moi, monsieur le baron, je vous remets parfaitement à cette heure, et vous y avez bien habilement mené votre barque...

VAUTRIN.

Que voulez-vous? nous avions les femmes pour nous ! Ah çà, mais avez-vous encore votre belle Italienne?

SAINT-CHARLES.

Vous la connaissez aussi? C'est une femme d'une adresse...

VAUTRIN.

Eh! mon cher, à qui le dites-vous? Elle a voulu savoir qui j'étais.

SAINT-CHARLES.

Alors, elle le sait.

VAUTRIN.

Eh bien, mon cher!... — vous ne m'en voudrez pas? — Elle n'a rien su.

SAINT-CHARLES.

Eh bien, baron, puisque nous sommes dans un moment de franchise, je vous avouerai de mon côté que votre admirable Polonaise.

VAUTRIN.

Aussi ! vous?

SAINT-CHARLES.

Ma foi, oui !

VAUTRIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

SAINT-CHARLES, *riant.*

Oh ! oh ! oh ! oh !

VAUTRIN.

Nous pouvons en rire à notre aise, car je suppose que vous l'avez laissée là ?

SAINT-CHARLES.

Comme vous, tout de suite. Je vois que nous sommes revenus tous deux manger notre argent à Paris, et nous avons bien fait ; mais il me semble,

baron, que vous avez pris une position bien secondaire, et qui cependant attire l'attention.

VAUTRIN.

Ah! je vous remercie, chevalier. J'espère que nous voici maintenant amis pour long-temps?

SAINT-CHARLES.

Pour toujours.

VAUTRIN.

Vous pouvez m'être extrêmement utile, je puis vous servir énormément, entendons-nous! Que je sache l'intérêt qui vous amène, et je vous dirai le mien.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Ah çà, est-ce lui qu'on lâche sur moi, ou moi sur lui?

VAUTRIN, *à part.*

Ça peut aller long-temps comme ça.

SAINT-CHARLES.

Je vais commencer.

VAUTRIN.

Allons donc!

SAINT-CHARLES.

Baron, de vous à moi, je vous admire.

VAUTRIN.

Quel éloge dans votre bouche?

SAINT-CHARLES.

Non, d'honneur! créer un de Frescas à la face de tout Paris, est une invention qui passe de mille piques celle de nos comtesses au congrès. Vous pêchez à la dot avec une rare audace.

VAUTRIN.

Je pêche à la dot?

SAINT-CHARLES.

Mais, mon cher, vous seriez découvert, si ce n'était pas moi, votre ami, qu'on eût chargé de vous observer, car je vous suis détaché de très-haut. Comment aussi, permettez-moi de vous le reprocher, osez-vous disputer une héritière à la famille de Montsorel?

VAUTRIN.

Et moi, qui croyais bonnement que vous veniez me proposer de faire des affaires ensemble, et que nous aurions spéculé tous deux avec l'argent de M. de Frescas, dont je dispose entièrement!... et vous me dites des choses d'un autre monde! Frescas, mon cher, est un des noms légitimes de ce jeune seigneur qui en a sept. De hautes raisons l'empêchent encore pour vingt-quatre heures de déclarer sa famille, que je connais: leurs biens sont immenses, je les ai vus, j'en reviens. Que vous m'ayez pris pour un fripon, passe encore, il s'agit de sommes qui ne sont pas déshonorantes; mais pour un imbécile capable de se mettre à la suite d'un gentilhomme d'occasion, assez niais pour rompre en visière aux Montsorel avec un semblant de grand seigneur... Décidément, mon cher, il paraîtrait que vous n'avez pas été à Vienne! Nous ne nous comprenons plus du tout.

SAINT-CHARLES.

Ne vous emportez pas, respectable intendant! cessons de nous entortiller de mensonges plus ou moins agréables, vous n'avez pas la prétention de m'en faire avaler davantage. Notre caisse se porte mieux que la vôtre, venez donc à nous! Votre jeune homme est Frescas comme je suis chevalier et comme vous êtes baron. Vous l'avez rencontré sur les côtes d'Italie; c'était alors un vagabond, aujourd'hui c'est un aventurier, voilà tout!

VAUTRIN.

Vous avez raison, cessons de nous entortiller de mensonges plus ou moins agréables, disons-nous la vérité.

SAINT-CHARLES.

Je vous la paie.

VAUTRIN.

Je vous la donne. Vous êtes une infâme canaille, mon cher. Vous vous nommez Charles Blondet; vous avez été l'intendant de la maison de Langeac; vous avez acheté deux fois le vicomte, et vous ne l'avez pas payé... c'est honteux! vous devez quatre-vingt mille francs à l'un de mes valets; vous avez fait fusiller le vicomte de Langeac à Mortagne pour garder les biens que la famille vous avait confiés. Si le duc de Montsorel, qui vous envoie, savait qui vous êtes... hé! hé! il vous ferait rendre des comptes étranges! Ote tes moustaches, tes favoris, ta perruque, tes fausses décorations et ces broches d'ordres étrangers... (*Il lui arrache sa perruque, ses favoris, ses décorations.*) Bonjour, drôle! Comment as-tu fait pour dévorer cette fortune si spirituellement acquise? Elle était colossale; où l'as-tu perdue?

SAINT-CHARLES.

Dans les malheurs.

VAUTRIN.

Je comprends... Que veux-tu maintenant?

SAINT-CHARLES.

Qui que tu sois, tape là, je te rends les armes, je n'ai pas de chance aujourd'hui: tu es le diable ou Jacques Collin.

VAUTRIN.

Je suis et ne veux être pour toi que le baron de Vieux-Chêne. Écoute bien mon ultimatum; je puis te faire enterrer dans une de mes caves à l'instant, à la minute; on ne te réclamera pas.

SAINT-CHARLES.

C'est vrai.

VAUTRIN.

Ce serait prudent! Veux-tu faire pour moi chez les Montsorel ce que les Montsorel t'envoient faire ici?

SAINT-CHARLES.

Accepté! Quels avantages?

VAUTRIN.

Tout ce que tu prendras.

SAINT-CHARLES.

Des deux côtés?

VAUTRIN.

Soit! Tu remettras à celui de mes gens qui t'accompagnera tous les actes qui concernent la famille de Langeac; tu dois les avoir encore. Si M. de Frescas épouse Mlle de Christoval, tu ne

seras pas son intendant, mais tu recevras cent mille francs. Tu as affaire à des gens difficiles, ainsi marche droit, on ne te trahira pas.

SAINT-CHARLES.

Marché conclu.

VAUTRIN.

Je ne le ratifierai qu'avec les pièces en main : jusque là, prends garde! (*Il sonne; tous les gens paraissent.*) Reconduisez monsieur le chevalier avec tous les égards dus à son rang. (*A Saint-Charles, lui montrant Philosophe.*) Voici l'homme qui vous accompagnera. (*A Philosophe.*) Ne le quitte pas.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Si je me tire sain et sauf de leurs griffes, je ferai faire main-basse sur ce nid de voleurs.

VAUTRIN.

Monsieur le chevalier, je vous suis tout acquis.

SCENE IX.

VAUTRIN, LAFOURAILLE.

LAFOURAILLE.

Monsieur Vautrin!

VAUTRIN.

Eh bien!

LAFOURAILLE.

Vous le laissez aller?

VAUTRIN.

S'il ne se croyait pas libre, que pourrions-nous savoir? Mes instructions sont données: on va lui apprendre à ne pas mettre de cordes chez les gens à pendre. Quand Philosophe me rapportera les pièces que cet homme doit lui remettre, on me les donnera partout où je serai.

LAFOURAILLE.

Mais après, le laisserez-vous en vie?

VAUTRIN.

Vous êtes toujours un peu trop vifs, mes mignons : ne savez-vous donc pas combien les morts inquiètent les vivans? Chut! j'entends Raoul... laisse-nous.

SCENE X.

VAUTRIN, RAOUL DE FRESCAS.

Vautrin rentre vers la fin du monologue; Raoul, qui est sur le devant de la scene, ne le voit pas.

RAOUL.

Avoir entrevu le ciel et rester sur la terre, voilà mon histoire! je suis perdu : Vautrin, ce génie à la fois infernal et bienfaisant, cet homme, qui sait tout et qui semble tout pouvoir, cet homme, si dur pour les autres et si bon pour moi, cet homme qui ne s'explique que par la féerie, cette providence, je puis dire maternelle, n'est pas, après tout, la providence. (*Vautrin paraît avec une perruque noire, simple, un habit bleu, pantalon de couleur grisâtre, gilet ordinaire, noir, la tenue d'un agent-de-change.*) Oh! je connaissais l'amour; mais je ne savais pas encore ce que c'était que la vengeance, et je ne voudrais pas mourir sans m'être vengé de ces deux Montsorel!

VAUTRIN.

Il souffre. Raoul, qu'as-tu, mon enfant?

RAOUL.

Eh! je n'ai rien, laissez-moi.

VAUTRIN.

Tu me rebutes encore? tu abuses du droit que tu as de maltraiter ton ami... A quoi pensais-tu là?

RAOUL.

A rien.

VAUTRIN.

A rien? Ah çà, monsieur, croyez-vous que celui qui vous a enseigné ce flegme anglais, sous lequel un homme de quelque valeur doit couvrir ses émotions, ne connaisse pas le défaut de cette cuirasse d'orgueil? Dissimulez avec les autres; mais avec moi, c'est plus qu'une faute; en amitié, les fautes sont des crimes.

RAOUL.

Ne plus jouer, ne plus rentrer ivre, quitter la ménagerie de l'Opéra, devenir un homme sérieux, étudier, vouloir une position, tu appelles cela dissimuler.

VAUTRIN.

Tu n'es encore qu'un pauvre diplomate, tu seras grand quand tu m'auras trompé. Raoul, tu as commis la faute contre laquelle je t'avais mis le plus en garde. Mon enfant, qui devait prendre les femmes pour ce qu'elles sont, des êtres sans conséquence, enfin s'en servir et non les servir, est devenu un berger de M. de Florian; mon Lovelace se heurte contre une Clarisse. Ah! les jeunes gens doivent frapper long-temps sur ces idoles, avant d'en reconnaître le creux.

RAOUL.

Un sermon?

VAUTRIN.

Comment! moi qui t'ai formé la main au pistolet, qui t'ai montré à tirer l'épée, qui t'ai appris à ne pas redouter l'ouvrier le plus fort du faubourg, moi qui ai fait pour ta cervelle comme pour le corps, moi qui t'ai voulu mettre au-dessus de tous les hommes, enfin moi qui t'ai sacré roi, tu me prends pour une ganache? Allons, un peu plus de franchise.

RAOUL.

Voulez-vous savoir ce que je pensais?... Mais non, ce serait accuser mon bienfaiteur.

VAUTRIN.

Ton bienfaiteur! tu m'insultes. T'ai-je offert mon sang, ma vie? suis-je prêt à tuer, à assassiner ton ennemi, pour recevoir de toi cet intérêt exorbitant appelé reconnaissance? Pour t'exploiter, suis-je un usurier? Il y a des hommes qui vous attachent un bienfait au cœur, comme on attache un boulet au pied des... suffit! ces hommes-là, je les écraserais comme des chenilles sans croire commettre un homicide! Je t'ai prié de m'adopter pour ton père, mon cœur doit être pour toi ce que le ciel est pour les anges, un espace où tout est bonheur et confiance; tu peux me dire

toutes tes pensées, même les mauvaises. Parle, je comprends tout, même une lâcheté.

RAOUL.

Dieu et Satan se sont entendus pour fondre ce bronze-là!

VAUTRIN.

C'est possible.

RAOUL.

Je vais tout te dire.

VAUTRIN.

Eh bien, mon enfant, asseyons-nous.

RAOUL.

Tu as été cause de mon opprobre et de mon désespoir.

VAUTRIN.

Où? Quand? Sang d'un homme! qui t'a blessé? qui t'a manqué? Dis le lieu, nomme les gens... la colère de Vautrin passera par là!

RAOUL.

Tu ne peux rien.

VAUTRIN.

Enfant, il y a deux espèces d'hommes qui peuvent tout.

RAOUL.

Et qui sont?

VAUTRIN.

Les rois, ils sont ou doivent être au-dessus des lois; et... tu vas te fâcher... les criminels, qui sont au-dessous.

RAOUL.

Et comme tu n'es pas roi...

VAUTRIN.

Eh bien! je règne en dessous.

RAOUL.

Quelle affreuse plaisanterie me fais-tu là, Vautrin?

VAUTRIN.

N'as-tu pas dit que le diable et le Dieu s'étaient cotisés pour me fondre?

RAOUL.

Ah! monsieur, vous me glacez.

VAUTRIN.

Rassieds-toi? Du calme, mon enfant. Tu ne dois t'étonner de rien, sous peine d'être un homme ordinaire.

RAOUL.

Suis-je entre les mains d'un démon ou d'un ange? Tu m'instruis sans déflorer les nobles instincts que je sens en moi; tu m'éclaires sans m'éblouir; tu me donnes l'expérience des vieillards, et tu ne m'ôtes aucune des grâces de la jeunesse; mais tu n'as pas impunément aiguisé mon esprit, étendu ma vue, éveillé ma perspicacité! Dis-moi d'où vient ta fortune? a-t-elle des sources honorables? pourquoi me défends-tu d'avouer les malheurs de mon enfance? pourquoi m'avoir imposé le nom du village où tu m'as trouvé? pourquoi m'empêcher de chercher mon père ou ma mère? Enfin, pourquoi me courber sous des mensonges? On s'intéresse à l'orphelin, mais on repousse l'imposteur! Je mène un train qui me fait l'égal d'un fils de duc et pair, tu me donnes une grande éducation et pas d'état, tu me lances dans l'empyrée du monde, et l'on m'y crache au visage qu'il n'y a plus de Frescas. On m'y demande une famille, et tu me défends toute réponse. Je suis à la fois un grand seigneur et un paria, je dois dévorer des affronts qui me poussent à déchirer vivans des marquis et des ducs : j'ai la rage dans l'âme, je veux avoir vingt duels, et je périrai! Veux-tu qu'on m'insulte encore? Plus de secrets pour moi : Prométhée infernal, achève ton œuvre, ou brise-la.

VAUTRIN.

Eh! qui resterait froid devant la générosité de cette belle jeunesse? Comme son courage s'allume? Allez, tous les sentimens, au grand galop! Oh! tu es l'enfant d'une noble race. Eh bien! Raoul, voilà ce que j'appelle des raisons.

RAOUL.

Ah!

VAUTRIN.

Tu me demandes des comptes de tutelle? les voici.

RAOUL.

Mais en ai-je le droit? sans toi vivrai-je?

VAUTRIN.

Tais-toi. Tu n'avais rien, je t'ai fait riche. Tu ne savais rien, je t'ai donné une belle éducation. Oh! je ne suis pas encore quitte envers toi. Un père... tous les pères donnent la vie à leurs enfans, moi, je te dois le bonheur... Mais est-ce bien là le motif de ta mélancolie? n'y a-t-il pas là... dans ce coffret... (*il montre un coffret*) certain portrait et certaines lettres cachées, et que nous lisons avec des... Ah!...

RAOUL.

Vous avez.......

VAUTRIN.

Oui, j'ai... Tu es donc touché à fond?

RAOUL.

A fond.

VAUTRIN.

Imbécile! L'amour vit de tromperie, et l'amitié vit de confiance. — Enfin, sois heureux à ta manière.

RAOUL.

Eh! le puis-je? Je me ferai soldat, et..... partout où grondera le canon, je saurai conquérir un nom glorieux, ou mourir.

VAUTRIN.

Hein!... de quoi? qu'est-ce que cet enfantillage?

RAOUL.

Tu t'es fait trop vieux pour pouvoir comprendre, et ce n'est pas la peine de te le dire.

VAUTRIN.

Je te le dirai donc. Tu aimes Inès de Christoval, de son chef princesse d'Arjos, fille d'un duc banni par le roi Ferdinand, une Andalouse qui t'aime et qui me plaît, non comme femme, mais comme un adorable coffre-fort qui a les plus beaux yeux du monde, une dot bien tournée, la plus délicieuse caisse, svelte, élégante comme une corvette noire à voiles blanches, apportant les

galions d'Amérique si impatiemment attendus et versant toutes les joies de la vie, absolument comme la Fortune peinte au-dessus des bureaux de loterie : je t'approuve, tu as tort de l'aimer, l'amour te fera faire mille sottises... mais, je suis là.

RAOUL.

Ne me la flétris pas de tes horribles sarcasmes.

VAUTRIN.

Allons, on mettra une sourdine à son esprit, et un crêpe à son chapeau.

RAOUL.

Oui. Car il est impossible à l'enfant jeté dans le ménage d'un pêcheur d'Alghero de devenir prince d'Arjos, et perdre Inès, c'est mourir de douleur.

VAUTRIN.

Cinq cent mille livres de rentes, le titre de prince, des grandesses et des économies, mon vieux, il ne faut pas voir cela trop en noir.

RAOUL.

Si tu m'aimes, pourquoi des plaisanteries quand je suis au désespoir?

VAUTRIN.

Et d'où vient donc ton désespoir?

RAOUL.

Le duc et le marquis m'ont tout-à-l'heure insulté chez eux, devant elle, et j'ai vu s'éteindre toutes mes espérances... On m'a fermé la porte de l'hôtel de Christoval. J'ignore encore pourquoi la duchesse de Montsorel m'a fait venir. Depuis deux jours elle me témoigne un intérêt que je ne puis m'expliquer.

VAUTRIN.

Et qu'allais-tu donc faire chez ton rival?

RAOUL.

Mais tu sais donc tout?

VAUTRIN.

Et bien d'autres choses! Enfin, tu veux Inès de Christoval ? tu peux te passer cette fantaisie.

RAOUL.

Si tu te jouais de moi ?

VAUTRIN.

Raoul, on t'a fermé la porte de l'hôtel de Christoval... tu seras demain le prétendu de la princesse d'Arjos, et les Montsorel seront renvoyés, tout Montsorel qu'ils sont.

RAOUL.

Ma douleur vous rend fou.

VAUTRIN.

Qui t'a jamais autorisé à douter de ma parole ? qui t'a donné un cheval arabe, pour faire enrager tous les dandys exotiques ou indigènes du bois de Boulogne? qui paie tes dettes de jeu? qui veille à tes plaisirs ? qui t'a donné des bottes, à toi qui n'avais pas de souliers?

RAOUL.

Toi, mon ami, mon père, ma famille!

VAUTRIN.

Bien, bien, merci ! Oh! tu me récompenses de tous mes sacrifices. Mais, hélas! une fois riche, une fois grand d'Espagne, une fois que tu feras partie de ce monde, tu m'oublieras : en changeant d'air, on change d'idées; tu me mépriseras, et... tu auras raison.

RAOUL.

Est-ce un génie sorti des Mille et une Nuits? Je me demande si j'existe. Mais, mon ami, mon protecteur, il me faut une famille.

VAUTRIN.

Eh! on te la fabrique en ce moment, ta famille! Le Louvre ne contiendrait pas les portraits de tes aïeux, ils encombrent les quais.

RAOUL.

Tu rallumes toutes mes espérances.

VAUTRIN.

Tu veux Inès?

RAOUL.

Par tous les moyens possibles.

VAUTRIN.

Tu ne recules devant rien? la magie et l'enfer ne t'effraient pas?

RAOUL.

Va pour l'enfer, s'il me donne le paradis.

VAUTRIN.

L'enfer! c'est le monde des bagnes et des forçats décorés par la justice et par la gendarmerie de marques et de menottes, conduits où ils vont par la misère, et qui ne peuvent jamais en sortir. Le paradis, c'est un bel hôtel, de riches voitures, des femmes délicieuses, des honneurs. Dans ce monde, il y a deux mondes; je te jette dans le plus beau, je reste dans le plus laid; et si tu ne m'oublies pas, je te tiens quitte.

RAOUL.

Vous me donnez le frisson, et vous venez de faire passer devant moi le délire.

VAUTRIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Tu es un enfant! (*A part.*) Ne lui en ai-je pas trop dit?

Il sonne.

RAOUL, *à part.*

Par momens ma nature se révolte contre tous ses bienfaits! Quand il met la main sur mon épaule, j'ai la sensation d'un fer chaud; et cependant il ne m'a jamais fait que du bien! Il me cache les moyens, et les résultats sont tous pour moi.

VAUTRIN.

Que dis-tu là?

RAOUL.

Je dis que je n'accepte rien, si mon honneur...

VAUTRIN.

On en aura soin, de ton honneur! N'est-ce pas moi qui l'ai développé? A-t-il jamais été compromis ?

RAOUL.

Tu m'expliqueras...

VAUTRIN.

Rien.

RAOUL.

Rien?

VAUTRIN.

N'as-tu pas dit, par tous les moyens possibles?

Inès une fois à toi, qu'importe ce que j'aurai fait ou ce que je suis? Tu emmèneras Inès, tu voyageras. La famille de Christoval protégera le prince d'Arjos. (*A Lafouraille.*) Frappez des bouteilles de vin de Champagne, votre maître se marie, il va dire adieu à la vie de garçon, ses amis sont invités, allez chercher ses maîtresses, s'il lui en reste! Il y a noce pour tout le monde. Branle-bas général, et la grande tenue.

RAOUL.

Son intrépidité m'épouvante; mais il a toujours raison.

VAUTRIN.

A table!

TOUS.

A table!

VAUTRIN.

N'aie pas le bonheur triste, viens rire une dernière fois dans toute ta liberté; je ne te ferai servir que des vins d'Espagne, c'est gentil.

ACTE QUATRIEME.

La scène est à l'hôtel de Christoval.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

INÈS.

Si la naissance de monsieur de Frescas est obscure, je saurai, ma mère, renoncer à lui; mais, de votre côté, soyez assez bonne pour ne plus insister sur mon mariage avec le marquis de Montsorel.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Si je repousse cette alliance insensée, je ne souffrirai pas non plus que vous soyez sacrifiée à l'ambition d'une famille.

INÈS.

Insensée? qui le sait? Vous le croyez un aventurier, je le crois gentilhomme, et nous n'avons aucune preuve à nous opposer.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Les preuves ne se feront pas attendre. Les Montsorel sont trop intéressés à dévoiler sa honte.

INÈS.

Et lui! m'aime trop pour tarder à vous prouver qu'il est digne de nous. Sa conduite, hier, n'a-t-elle pas été d'une noblesse parfaite?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais, chère folle, ton bonheur n'est-il pas le mien? Que Raoul satisfasse le monde, et je suis prête à lutter pour vous contre les Monsorel à la cour d'Espagne.

INÈS.

Ah! ma mère, vous l'aimez donc aussi?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ne l'as-tu pas choisi?

SCENE II.

LES MÊMES, UN VALET, *puis* VAUTRIN.

Le valet apporte à la Duchesse une carte enveloppée et cachetée.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à sa fille.*

Le général Crustamente, envoyé secret de sa majesté don Augustin I[er], empereur du Mexique... Qu'est-ce que cela veut dire?

INÈS.

Du Mexique! il nous apporte sans doute des nouvelles de mon père!

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *au valet.*

Faites entrer.

Vautrin paraît habillé en général mexicain, sa taille a quatre pouces de plus, son chapeau est fourni de plumes blanches, son habit est bleu de ciel avec les riches broderies des généraux mexicains: pantalon blanc, écharpe aurore, les cheveux traînans et frisés comme ceux de Murat; il a un grand sabre, il a le teint cuivré, il gr[illegible] Mexique, son parler ressemble au provençal, plus l'accent guttural des Maures.

VAUTRIN.

Est-ce bien à madame la duchesse de Christoval que j'ai l'honneur de parler?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Oui, monsieur.

VAUTRIN.

Et mademoiselle?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ma fille, monsieur.

VAUTRIN.

Mademoiselle est la senora Inès, de son chef princesse d'Arjos. En vous voyant, l'idolâtrie de monsieur de Christoval pour sa fille se comprend parfaitement. Mesdames, avant tout, je demande une discrétion absolue: ma mission est déjà difficile, et si l'on soupçonnait qu'il pût exister des relations entre vous et moi, nous serions tous compromis.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Je vous promets le secret et sur votre nom et sur votre visite.

INÈS.

Général, il s'agit de mon père, vous me permettrez de rester.

VAUTRIN.

Vous êtes nobles et Espagnoles, je compte sur votre parole.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Je vais recommander à mes gens de se taire.

VAUTRIN.

Pas un mot : réclamer leur silence, c'est souvent provoquer leur indiscrétion. Je réponds des miens. J'avais pris l'engagement de vous donner à mon arrivée des nouvelles de monsieur de Christoval, et voici ma première visite.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Parlez-nous promptement de mon mari, général ? Où se trouve-t-il ?

VAUTRIN.

Le Mexique, madame, est devenu ce qu'il devait être tôt ou tard, un état indépendant de l'Espagne. Au moment où je parle, il n'y a plus un seul Espagnol, il ne s'y trouve plus que des Mexicains.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

En un moment ?

VAUTRIN.

Tout se fait en un moment pour qui ne voit pas les causes. Que voulez-vous ? Le Mexique éprouvait le besoin de son indépendance, il s'est donné un empereur ! Cela peut surprendre encore, rien cependant de plus naturel : partout les principes peuvent attendre, partout les hommes sont pressés.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Qu'est-il donc arrivé à monsieur de Christoval ?

VAUTRIN.

Rassurez-vous, madame, il n'est pas empereur. Monsieur le duc a failli, par une résistance désespérée, maintenir le royaume sous l'obéissance de Ferdinand VII.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais, monsieur, mon mari n'est pas militaire.

VAUTRIN.

Non, sans doute ; mais c'est un habile courtisan, et c'était bien joué. En cas de succès, il rentrait en grâce. Ferdinand ne pouvait se dispenser de le nommer vice-roi.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Dans quel siècle étrange vivons-nous ?

VAUTRIN.

Les révolutions s'y succèdent et ne se ressemblent pas. Partout on imite la France. Mais, je vous en supplie, ne parlons pas politique, c'est un terrain brûlant.

INÈS.

Mon père, général, avait-il reçu nos lettres ?

VAUTRIN.

Dans une pareille bagarre, les lettres peuvent bien se perdre, quand les couronnes ne se retrouvent pas.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Et qu'est devenu monsieur de Christoval ?

VAUTRIN.

Le vieil Amoagos, qui là-bas exerce une énorme influence, a sauvé votre mari, au moment où j'allais le faire fusiller...

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL *et* SA FILLE.

Ah !

VAUTRIN.

C'est ainsi que nous nous sommes connus.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Vous, général !

INÈS.

Mon père, monsieur !

VAUTRIN.

Eh ! mesdames, j'étais ou pendu par lui comme un rebelle, ou l'un des héros d'une nation délivrée, et me voici ! En arrivant à l'improviste à la tête des ouvriers de ses mines, Amoagos décidait la question. Le salut de son ami le duc de Christoval a été le prix de son concours. Entre nous l'empereur Iturbide, mon maître, n'est qu'un nom : l'avenir du Mexique est tout entier dans le parti du vieil Amoagos.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Quel est donc, monsieur, cet Amoagos, qui selon vous est l'arbitre des destinées du Mexique ?

VAUTRIN.

Vous ne le connaissez pas ici ? Vraiment non ? Je ne sais pas ce qui pourra souder l'ancien monde au nouveau ? Oh ! ce sera la vapeur. Exploitez donc des mines d'or ! soyez don Inigo, Jan Varaco Cardaval de los Amoagos, las Frescas y Peral... mais dans la kyrielle de nos noms espagnols, vous le savez, nous n'en disons jamais qu'un. Je m'appelle simplement Crustamente. Enfin, soyez le futur président de la république Mexicaine, et la France vous ignore. Mesdames, le vieil Amoagos a reçu là-bas monsieur de Christoval, comme un vieux gentilhomme d'Aragon, qu'il est, devait accueillir un grand d'Espagne banni pour avoir été séduit par le beau nom de Napoléon.

INÈS.

N'avez-vous pas dit Frescas dans les noms ?

VAUTRIN.

Oui, Frescas est le nom de la seconde mine exploitée par don Cardaval ; mais vous allez connaître toutes les obligations de monsieur le duc envers son hôte par les lettres que je vous apporte. Elles sont dans mon portefeuille. J'ai besoin de mon portefeuille. (*A part.*) Elles ont assez bien mordu à mon vieil Amoagos. (*Haut.*) Permettez-moi de demander un de mes gens ? (*La Duchesse fait signe à Inès de sonner. A la duchesse.*) Accordez-moi, madame, un moment d'entretien. (*A un valet.*) Dites à mon nègre ; mais non, il ne comprend que son affreux patois, faites-lui signe de venir.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mon enfant, vous me laisserez seule un moment.

Lafouraille paraît.

VAUTRIN, *à Lafouraille.*

Jigi roro flouri.

LAFOURAILLE.

Joro.

INÈS, *à Vautrin.*

La confiance de mon père suffirait à vous mériter un bon accueil; mais, général, votre empressement à dissiper nos inquiétudes vous vaut ma reconnaissance.

VAUTRIN.

De la re... connais... sance! Ah! senora, si nous comptions, je me croirais le débiteur de votre illustre père, après avoir eu le bonheur de vous voir.

LAFOURAILLE.

Io.

VAUTRIN.

Caracas, y mouli joro, fistas, ip souri.

LAFOURAILLE.

Souri joro.

VAUTRIN; *aux dames.*

Mesdames, voici vos lettres. (*A part à Lafouraille.*) Circule de l'antichambre à la cour, bouche close, l'oreille ouverte, les mains au repos, l'œil au guet, et du nez.

LAFOURAILLE.

Ia, mein herr.

VAUTRIN, *en colère.*

Souri joro, fistas.

LAFOURAILLE.

Joro. (*Bas.*) Voici les papiers de Langeac.

VAUTRIN.

Je ne suis pas pour l'émancipation des Nègres : quand il n'y en aura plus, nous serons forcés d'en faire avec les blancs.

INÈS, *à sa mère.*

Permettez-moi, ma mère, d'aller lire la lettre de mon père. (*A Vautrin.*) Général...

Elle salue.

VAUTRIN.

Elle est charmante, puisse-t-elle être heureuse!

Inès sort, sa mère la conduit en faisant quelques pas avec elle.

SCENE III.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, VAUTRIN.

VAUTRIN, *à part.*

Si le Mexique se voyait représenter comme ça, il serait capable de me condamner aux ambassades à perpétuité. (*Haut.*) Oh! excusez-moi, madame, j'ai tant de sujets de réflexions!

LA DUCHESSE.

Si les préoccupations sont permises, n'est-ce pas à vous autres diplomates?

VAUTRIN.

Aux diplomates par état, oui; mais je compte rester militaire et franc. Je veux réussir par la franchise. Nous voilà seuls, causons, car j'ai plus d'une mission délicate.

LA DUCHESSE.

Auriez-vous des nouvelles que ma fille ne devrait pas entendre?

VAUTRIN.

Peut-être. Allons droit au fait: la senora est jeune et belle, elle est riche et noble; elle doit avoir quatre fois plus de prétendans que toute autre. On se dispute sa main. Eh bien! son père me charge de savoir si elle a plus particulièrement remarqué quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Avec un homme franc, général, je serai franche. L'étrangeté de votre demande ne me permet pas d'y répondre.

VAUTRIN.

Ah! prenez garde! Pour ne jamais nous tromper, nous autres diplomates, nous interprétons toujours le silence en mauvaise part.

LA DUCHESSE.

Monsieur, vous oubliez qu'il s'agit d'Inès de Christoval.

VAUTRIN.

Elle n'aime personne. Eh bien! elle pourra donc obéir aux vœux de son père.

LA DUCHESSE.

Comment, monsieur de Christoval aurait disposé de sa fille?

VAUTRIN.

Vous le voyez? votre inquiétude vous trahit. Elle a donc fait un choix! Eh bien! maintenant je tremble autant de vous interroger, que vous de répondre. Ah! si le jeune homme aimé par votre fille était un étranger, riche, en apparence sans famille, et qui cachât son pays...

LA DUCHESSE.

Ce nom de Frescas, dit par vous, est celui que prend un jeune homme qui recherche Inès.

VAUTRIN.

Se nommerait-il aussi Raoul!

LA DUCHESSE.

Oui, Raoul de Frescas.

VAUTRIN.

Un jeune homme fin, spirituel, élégant, vingt-trois ans.

LA DUCHESSE.

Doué de ces manières qui ne s'acquièrent pas.

VAUTRIN.

Romanesque au point d'avoir eu l'ambition d'être aimé pour lui-même, en dépit d'une immense fortune; il a voulu la passion dans le mariage, une folie! Le jeune Amoagos, car c'est lui, madame...

LA DUCHESSE.

Mais ce nom de Raoul n'est pas...

VAUTRIN.

Mexicain, vous avez raison. Il lui a été donné par sa mère, une Française, une émigrée, une demoiselle de Granville, venue de Saint-Domingue. L'imprudent est-il aimé?

LA DUCHESSE.

Préféré à tous!

VAUTRIN.

Mais ouvrez cette lettre, lisez-la, madame ; et vous verrez que j'ai pleins pouvoirs des seigneurs Amoagos et Christoval pour conclure ce mariage.

LA DUCHESSE.

Oh! laissez-moi, monsieur, rappeler Inès.

Elle sort.

SCENE IV.

VAUTRIN, *seul.*

Le majordome est à moi, les véritables lettres, s'il en vient, me seront remises. Raoul est trop fier pour revenir ici; d'ailleurs, il m'a promis d'attendre. Me voilà maître du terrain; Raoul, une fois prince, ne manquera pas d'aïeux : le Mexique et moi nous sommes là.

SCENE V.

VAUTRIN, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

LA DUCHESSE, *à sa fille.*

Mon enfant, vous avez des remercîmens à faire au général.

Elle lit sa lettre pendant une partie de la scène.

INÈS.

Des remercîmens, monsieur? Et mon père me dit que dans le nombre de vos missions vous avez celle de me marier avec un seigneur Amoagos, sans tenir compte de mes inclinations.

VAUTRIN.

Rassurez-vous, il se nomme ici Raoul de Frescas.

INÈS.

Raoul de Frescas, lui! Mais, alors, pourquoi son silence obstiné ?

VAUTRIN.

Faut-il que le vieux soldat vous explique le cœur du jeune homme? Il voulait chez vous de l'amour, et non de l'obéissance; il voulait...

INÈS.

Ah! général, je le punirai de sa modestie et de sa défiance. Hier, il aimait mieux dévorer une offense que de révéler le nom de son père.

VAUTRIN.

Mais, mademoiselle, il ignore encore si le nom de son père est celui d'un coupable de haute trahison ou celui d'un libérateur de l'Amérique.

INÈS.

Ah! ma mère, entendez-vous?

VAUTRIN, *à part.*

Comme elle l'aime! Pauvre fille, ça ne demande qu'à être abusé.

LA DUCHESSE.

La lettre de mon mari vous donne, en effet, général, de pleins pouvoirs.

VAUTRIN.

J'ai les actes authentiques et tous les papiers de famille...

UN VALET, *entrant.*

Madame la duchesse veut-elle recevoir monsieur de Frescas ?

VAUTRIN.

Raoul ici!

LA DUCHESSE, *au valet.*

Faites entrer.

VAUTRIN.

Bon! le malade vient tuer le médecin.

LA DUCHESSE.

Inès, vous pouvez recevoir seule monsieur de Frescas, il est agréé par votre père.

Inès baise la main de sa mère.

SCENE VI.

LES MÊMES, RAOUL.

Raoul salue les deux dames, Vautrin va à lui.

VAUTRIN, *à Raoul.*

Don Raoul de Cardaval.

RAOUL.

Vautrin!

VAUTRIN.

Non, le général Crustamente.

RAOUL.

Crustamente!

VAUTRIN.

Bien. Envoyé du Mexique. Retiens bien le nom de ton père : Amoagos, un seigneur d'Aragon, un ami du duc de Christoval. Ta mère est morte ; j'apporte les titres, les papiers de famille authentiques, reconnus. Inès est à toi.

RAOUL.

Et vous voulez que je consente à de pareilles infamies? jamais!

VAUTRIN, *aux deux femmes.*

Il est stupéfait de ce que je lui apprends, il ne s'attendait pas à un si prompt dénouement.

RAOUL.

Si la vérité me tue, tes mensonges me déshonorent, j'aime mieux mourir.

VAUTRIN.

Tu voulais Inès par tous les moyens possibles, et tu recules devant un innocent stratagème ?

RAOUL, *exaspéré.*

Mesdames!...

VAUTRIN.

La joie le transporte. (*A Roul.*) Parler, c'est perdre Inès et me livrer à la justice : tu le peux, ma vie est à toi.

ROUL.

O Vautrin! dans quel abîme m'as-tu plongé?

VAUTRIN.

Je t'ai fait prince, n'oublie pas que tu es au comble du bonheur. (*A part.*) Il ira.

SCENE VII.

INÈS, *près de la porte où elle a quitté sa mère*, RAOUL, *de l'autre côté du théâtre.*

RAOUL, *à part.*

L'honneur veut que je parle, la reconnaissance veut que je me taise; eh bien! j'accepte mon rôle d'homme heureux, jusqu'à ce qu'il ne soit plus en péril; mais j'écrirai ce soir, et Inès saura qui je suis. Vautrin, un pareil sacrifice m'acquitte bien envers toi : nos liens sont rompus. J'irai chercher je ne sais où la mort du soldat.

INÈS, *s'approchant après avoir examiné attentivement Raoul.*

Mon père et le vôtre sont amis, ils consentent à notre mariage, nous nous aimons comme s'ils s'y opposaient, et vous voilà rêveur, presque triste!

RAOUL.

Vous avez votre raison, et moi, je n'ai plus la mienne. Au moment où vous ne voyez plus d'obstacles, il peut en surgir d'insurmontables.

INÈS.

Raoul, quelles inquiétudes jetez-vous dans notre bonheur?

RAOUL.

Notre bonheur! (*A part.*) Il m'est impossible de feindre. (*Haut.*) Au nom de notre amour, je vous demande de croire en ma loyauté.

INÈS.

Ma confiance en vous n'était-elle pas infinie? Et le général a tout justifié, jusqu'à votre silence chez les Montsorel. Aussi vous pardonné-je les petits chagrins que vous étiez obligé de me causer.

RAOUL, *à part.*

Ah! Vautrin! je me livre à toi! (*Haut.*) Inès, vous ne savez pas quelle est la puissance de vos paroles : elles m'ont donné la force de supporter le ravissement que vous me causez... Eh bien, oui, soyons heureux!

Entre un valet.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE MONTSOREL.

LE VALET, *annonçant.*

Monsieur le marquis de Montsorel.

RAOUL, *à part.*

Ah! ce nom me rappelle à moi-même. (*A Inès.*) Quoi qu'il arrive, Inès, attendez pour juger ma conduite l'heure où je vous la soumettrai moi-même, et pensez que j'obéis en ce moment à une invincible fatalité.

INÈS.

Raoul, je ne vous comprends plus; mais je me fie toujours à vous.

LE MARQUIS, *à part.*

Encore ce petit monsieur! (*Il salue Inès.*) Je vous croyais avec votre mère, mademoiselle, et j'étais loin de penser que ma visite pût être importune. Faites-moi la grâce de m'excuser...

INÈS.

Restez, je vous prie : il n'y a plus d'étranger ici, monsieur Raoul est agréé par ma famille.

LE MARQUIS.

Monsieur Raoul de Frescas veut-il alors agréer mes complimens?

RAOUL.

Vos complimens? je les accepte (*il lui tend la main et le Marquis la lui serre*) d'aussi bon cœur que vous me les offrez.

LE MARQUIS.

Nous nous entendons.

INÈS, *à Raoul.*

Faites en sorte qu'il parte, et restez. (*Au Marquis.*) Ma mère a besoin de moi pour quelques instans, j'espère vous la ramener.

SCENE IX.

LE MARQUIS, RAOUL; *puis* VAUTRIN.

LE MARQUIS.

Acceptez-vous une rencontre à mort et sans témoins?

RAOUL.

Sans témoins, monsieur?

LE MARQUIS.

Ne savez-vous pas qu'un de nous est de trop en ce monde?

RAOUL.

Votre famille est puissante : en cas de succès, votre proposition m'expose à sa vengeance, permettez-moi de ne pas échanger l'hôtel de Christoval contre une prison. (*Vautrin paraît.*) A mort, soit! mais avec des témoins.

LE MARQUIS.

Les vôtres n'arrêteront point le combat?

RAOUL.

Nous avons chacun une garantie dans notre haine.

VAUTRIN, *à part.*

Ah çà, mais nous trébucherons donc toujours dans le succès! A mort? cet enfant joue sa vie comme si elle lui appartenait.

LE MARQUIS.

Eh bien, monsieur, demain à huit heures, sur la terrasse de Saint-Germain, nous irons dans la forêt.

VAUTRIN.

Vous n'irez pas. (*A Raoul.*) Un duel? la partie est-elle égale? Monsieur est-il comme vous le fils unique d'une grande maison? Votre père, don Inigo, Juan, Varaco des los Amoagos de Cardaval, las Frescas, y Péral vous le permettrait-il, don Raoul?

LE MARQUIS.

Je consentais à me battre avec un inconnu; mais la grande maison de monsieur ne gâte rien à l'affaire.

RAOUL, *au marquis.*

Il me semble que maintenant, monsieur, nous pouvons nous traiter avec courtoisie et en gens qui s'estiment assez l'un l'autre pour se haïr et se tuer.

LE MARQUIS, *regardant Vautrin.*

Peut-on savoir le nom de votre Mentor?

VAUTRIN.

A qui aurais-je l'honneur de répondre?

LE MARQUIS.

Au marquis de Montsorel, monsieur.

VAUTRIN, *le toisant.*

J'ai le droit de me taire; mais je vous dirai mon nom, une seule fois, bientôt, et vous ne le répéterez pas. Je serai le témoin de monsieur de Frescas. (*A part.*) Et Buteux sera l'autre.

SCENE X.

RAOUL, VAUTRIN, LE MARQUIS, LA DUCHESSE DE MONTSOREL; *puis* LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

UN VALET, *annonçant.*

Madame la duchesse de Montsorel.

VAUTRIN, *à Raoul.*

Pas d'enfantillage! de l'aplomb et au pas! je suis devant l'ennemi.

LE MARQUIS.

Ah! ma mère, venez-vous assister à ma défaite? Tout est conclu. La famille de Christoval se jouait de nous. Monsieur (*il montre Vautrin*) apporte les pouvoirs des deux pères.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Raoul a une famille? (*Madame de Christoval et sa fille entrent et saluent la Duchesse. A madame de Christoval.*) Madame, mon fils vient de m'apprendre l'événement inattendu qui renverse toutes nos espérances.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

L'intérêt que vous paraissez témoigner à monsieur de Frescas s'est donc affaibli depuis hier?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *examinant Vautrin.*

Et c'est grâce à monsieur que tous les doutes ont été levés? Qui est-il?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Le représentant du père de monsieur de Frescas, don Amoagos, et de monsieur de Christoval. Il nous a donné les nouvelles que nous attendions et nous a remis enfin les lettres de mon mari.

VAUTRIN, *à part.*

Ah çà, vais-je poser long-temps comme ça?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Vautrin.*

Monsieur connaît sans doute depuis long-temps la famille de monsieur de Frescas?

VAUTRIN.

Elle est très-restreinte: un père, un oncle... (*A Raoul.*) Vous n'avez même pas la douloureuse consolation de vous rappeler votre mère. (*A la Duchesse.*) Elle est morte au Mexique peu de temps après son mariage.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Monsieur est né au Mexique?

VAUTRIN.

En plein Mexique.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à madame de Christoval.*

Ma chère, on nous trompe. (*A Raoul.*) Monsieur, vous n'êtes pas venu du Mexique, votre mère n'est pas morte, et vous avez été dès votre enfance abandonné, n'est-ce pas?

RAOUL.

Ma mère vivrait!

VAUTRIN.

Pardon, madame, j'arrive, moi, et si vous souhaitez apprendre des secrets, je me fais fort de vous en révéler qui vous dispenseront d'interroger monsieur. (*A Raoul.*) Pas un mot.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

C'est lui! Et cet homme en fait l'enjeu de quelque sinistre partie... (*Elle va au Marquis.*) Mon fils...

LE MARQUIS.

Vous les avez troublés, ma mère, et nous avons sur cet homme (*il montre Vautrin*) la même pensée; mais une femme a seule le droit de dire tout ce qui pourra faire découvrir cette horrible imposture.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Horrible! oui. Mais laissez-nous.

LE MARQUIS.

Mesdames, malgré tout ce qui s'élève contre moi, ne m'en veuillez pas si j'espère encore. (*A Vautrin.*) Entre la coupe et les lèvres il y a souvent...

VAUTRIN.

La mort!

Le Marquis et Raoul se saluent et le Marquis sort.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à madame de Christoval.*

Chère duchesse, je vous en supplie, renvoyez Inès, nous ne saurions nous expliquer en sa présence.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à sa fille, en lui faisant signe de sortir.*

Je vous rejoins dans un moment.

RAOUL, *à Inès, en lui baisant la main.*

C'est peut-être un éternel adieu!

Inès sort.

SCENE XI.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, RAOUL, VAUTRIN.

VAUTRIN, *à la duchesse de Christoval.*

Ne soupçonnez-vous donc pas quel intérêt amène ici madame?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Depuis hier je n'ose me l'avouer.

VAUTRIN.

Moi, j'ai deviné cet amour à l'instant.

RAOUL, *à Vautrin.*

J'étouffe dans cette atmosphère de mensonge.

VAUTRIN, *à Raoul.*

Un seul moment encore.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Madame, je sais tout ce que ma conduite a d'étrange en cet instant, et je n'essaierai pas de la justifier. Il est des devoirs sacrés devant lesquels s'abaissent toutes les convenances et même les lois du monde. Quel est le caractère? quels sont donc les pouvoirs de monsieur?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à qui Vautrin a fait un signe.*

Il m'est interdit de vous répondre.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Eh bien, je vous le dirai : monsieur est ou le complice ou la dupe d'une imposture dont nous sommes les victimes. En dépit des lettres, en dépit des actes qu'il vous apporte, tout ce qui donne à Raoul un nom et une famille est faux.

RAOUL.

Madame, en vérité, je ne sais de quel droit vous vous jetez ainsi dans ma vie?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Madame, vous avez sagement agi en renvoyant ma fille et le marquis.

VAUTRIN, *à Raoul.*

De quel droit? (*A Mme de Montsorel.*) Mais vous ne devez pas l'avouer, et nous le devinons. Je conçois trop bien, madame, la douleur que vous cause ce mariage pour m'offenser de vos soupçons sur mon caractère et de vous voir contredire des actes authentiques, que madame de Christoval et moi nous sommes tenus de produire. (*A part.*) Je vais l'asphyxier. (*Il la prend à part.*) Avant d'être Mexicain, j'étais Espagnol, je sais la cause de votre haine contre Albert; et, quant à l'intérêt qui vous amène ici, nous en causerons bientôt chez votre directeur.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Vous sauriez?

VAUTRIN.

Tout. (*A part.*) Il y a quelque chose. (*Haut.*) Allez voir les actes.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Eh bien, ma chère?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Allons retrouver Inès. Et, je vous en conjure, examinons bien les pièces, c'est la prière d'une mère au désespoir.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Une mère? au désespoir?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *regardant Raoul et Vautrin.*

Comment cet homme a-t-il mon secret et tient-il mon fils?

LA DUCHESSE DE CHRISTORAL.

Venez, madame!

SCENE XII.

RAOUL, VAUTRIN, LAFOURAILLE.

VAUTRIN.

J'ai cru que notre étoile pâlissait, mais elle brille.

RAOUL.

Suis-je assez humilié? Je n'avais au monde que mon honneur, je te l'ai livré. Ta puissance est infernale, je le vois. Mais à compter de cette heure, je m'y soustrais, tu n'es plus en danger, adieu.

LAFOURAILLE, *qui est entré pendant que Raoul parlait.*

Personne! bon, il était temps! Ah! monsieur! Philosophe est en bas, tout est perdu! l'hôtel est envahi par la police.

VAUTRIN.

Un autre se lasserait! Voyons? Personne n'est pris?

LAFOURAILLE.

Oh! nous avons de l'usage.

VAUTRIN.

Philosophe est en bas, mais en quoi?

LAFOURAILLE.

En chasseur.

VAUTRIN.

Bien, il montera derrière la voiture. Je vous donnerai mes ordres pour coffrer le prince d'Arjos, qui croit se battre demain.

RAOUL.

Vous êtes menacé, je le vois, je ne vous quitte plus, et veux savoir...

VAUTRIN.

Rien. Ne te mêle pas de ton salut. Je réponds de toi, malgré toi.

RAOUL.

Oh! je connais mon lendemain.

VAUTRIN.

Et moi aussi.

LAFOURAILLE.

Ça chauffe!

VAUTRIN.

Ça brûle.

LAFOURAILLE.

Pas d'attendrissement, il ne faut pas flâner, ils sont à notre piste, et vont à cheval.

VAUTRIN.

Et nous donc! (*Il prend Lafouraille à part.*) Si le gouvernement nous fait l'honneur de loger ses gendarmes chez nous, notre devoir est de ne pas les troubler. On est libre de se disperser; mais qu'on soit à minuit chez la mère Giroflée au grand complet. Soyez à jeun, car je ne veux pas avoir de Waterloo, et voilà les Prussiens. Roulons!

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe à l'hôtel de Montsorel, dans un salon du rez-de-chaussée.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, *seul.*

Il a fait ce soir la maudite marque blanche à la petite porte du jardin. Ça ne peut pas aller long-temps comme ça, le diable sait seul ce qu'il veut faire. J'aime mieux le voir ici que dans les appartemens, du moins le jardin est là; et en cas d'alerte, on peut se promener.

SCENE II.

JOSEPH, LAFOURAILLE, BUTEUX; *puis* VAUTRIN.

On entend pendant un instant faire prrrrrr.

JOSEPH.

Allons, bon! v'là notre air national, ça me fait toujours trembler. (*Lafouraille entre.*) Qui êtes-vous? (*Lafouraille fait un signe.*) Un nouveau?

LAFOURAILLE.

Un vieux.

JOSEPH.

Il est là.

LAFOURAILLE.

Est-ce qu'il attendrait? il va venir.

Buteux se montre.

JOSEPH.

Comment, vous serez trois!

LAFOUTAILLE, *montrant Joseph.*

Nous serons quatre.

JOSEPH.

Que venez-vous donc faire à cette heure? Voulez-vous tout prendre ici?

LAFOURAILLE.

Il nous croit des voleurs!

BUTEUX.

Ça se prouve quelquefois, quand on est malheureux; mais ça ne se dit pas.

LAFOURAILLE.

On fait comme les autres, on s'enrichit, voilà tout!

JOSEPH.

Mais monsieur le Duc va...

LAFOURAILLE.

Ton duc ne peut pas rentrer avant deux heures, et ce temps nous suffit; ainsi ne viens pas entrelarder d'inquiétudes le plat de notre métier que nous avons à servir...

BUTEUX.

Et chaud.

VAUTRIN, *paraissant vêtu d'une redingote brune, pantalon bleu, gilet noir, les cheveux courts, un faux air de Napoléon en bourgeois. Il entre, éteint brusquement la chandelle et tire sa lanterne sourde.*

De la lumière ici! Vous vous croyez donc encore dans la vie bourgeoise? Que ce niais ait oublié les premiers élémens, cela se conçoit; mais vous autres?... (*A Buteux, en lui montrant Joseph.*) Mets-lui du coton dans les oreilles, allez causer là-bas. (*A Lafouraille.*) Et le petit?

LAFOURAILLE.

Gardé à vue!

VAUTRIN.

Dans quel endroit?

LAFOURAILLE.

Dans l'autre pigeonnier de la femme à Giroflée, ici près, derrière les Invalides.

VAUTRIN.

Et qu'il ne s'en échappe pas comme cette anguille de Saint-Charles, cet enragé, qui vient de démolir notre établissement.... car je... je ne fais pas de menaces...

LAFOURAILLE.

Pour le petit, je vous engage ma tête! Philosophe lui a mis des cothurnes aux mains, et des manchettes aux pieds, il ne le rendra qu'à moi. Quant à l'autre, que voulez-vous? la pauvre Giroflée est bien faible contre les liqueurs fortes, et Blondet l'a deviné.

VAUTRIN.

Qu'a dit Raoul?

LAFOURAILLE.

Des horreurs! il se croit déshonoré. Heureusement, Philosophe n'adore pas les métaphores.

VAUTRIN.

Conçois-tu que cet enfant veuille se battre à mort? Un jeune homme a peur, il a le courage de ne pas le laisser voir et la sottise de se laisser tuer. J'espère qu'on l'a empêché d'écrire?

LAFOURAILLE, *à part.*

Aïe! aïe! (*Haut.*) Il ne faut rien vous cacher: avant d'être serré, le prince avait envoyé la petite Nini porter une lettre à l'hôtel de Christoval.

VAUTRIN.

A Inès?

LAFOURAILLE.

A Inès.

VAUTRIN.

Ah! puff! des phrases!

LAFOURAILLE.

Ah! puff!... des bêtises.

VAUTRIN, *à Joseph.*

Eh! là-bas! l'honnête homme!

BUTEUX, *amenant Joseph à Vautrin.*

Donnez donc à monsieur des raisons, il en veut.

JOSEPH.

Il me semble que ce n'est pas trop exiger, que de demander ce que je risque et ce qui me reviendra.

VAUTRIN.

Le temps est court, la parole est longue, employons l'un et dispensons-nous de l'autre. Il y a deux existences en péril, celle d'un homme qui m'intéresse et celle d'un mousquetaire que je juge inutile : nous venons le supprimer.

JOSEPH.

Comment! monsieur le marquis? — Je n'en suis plus.

LAFOURAILLE.

Ton consentement n'est pas à toi.

BUTEUX.

Nous l'avons pris. Vois-tu, mon ami, quand le vin est tiré...

JOSEPH.

S'il est mauvais, il ne faut pas le boire.

VAUTRIN.

Ah! tu refuses de trinquer avec moi? Qui réfléchit calcule, et qui calcule trahit.

JOSEPH.

Vos calculs sont à faire perdre la tête.

VAUTRIN.

Assez, tu m'ennuies! Ton maître doit se battre demain. Dans ce duel, l'un des deux adversaires doit rester sur le terrain; figure-toi que le duel a eu lieu, et que ton maître n'a pas eu de chance.

BUTEUX.

Comme c'est juste!

LAFOURAILLE.

Et profond! Monsieur remplace le Destin.

JOSEPH.

Joli état!

BUTEUX.

Et pas de patente à payer.

VAUTRIN, *à Joseph.*

Tu vas les cacher.

JOSEPH.

Où?

VAUTRIN.

Je te dis de les cacher. Quand tout dormira dans l'hôtel, excepté nous, fais-les monter chez le mousquetaire. (*A Buteux et à Lafouraille.*) Tâchez d'y aller sans lui : vous serez deux et adroits; la fenêtre de sa chambre donne sur la cour. (*Il lui parle à l'oreille.*) Précipitez-le, comme tous les gens au désespoir. (*Il se tourne vers Joseph.*) Le suicide est une raison, personne ne sera compromis.

SCENE III.

VAUTRIN, *seul.*

Tout est sauvé, il n'y avait de suspect chez nous que le personnel, je le changerai. Le Blondet en est pour ses frais de trahison, et comme les mauvais comptes font les bons amis, je le signalerai au duc comme l'assassin du vicomte de Langeac. Je vais donc enfin connaître les secrets des Montsorel et la raison de la singulière conduite de la duchesse. Si ce que je vais apprendre pouvait justifier le suicide du marquis, quel coup de professeur!

SCENE IV.

VAUTRIN, JOSEPH.

JOSEPH.

Vos hommes sont casés dans la serre, mais vous ne comptez sans doute pas rester là?

VAUTRIN.

Non, je vais étudier dans le cabinet de monsieur de Montsorel.

JOSEPH.

Et s'il arrive, vous ne craignez pas...

VAUTRIN.

Si je craignais quelque chose, serais-je votre maître à tous?

JOSEPH.

Mais où irez-vous?

VAUTRIN.

Tu es bien curieux!

SCENE V.

JOSEPH, *seul.*

Le voilà chambré pour l'instant, ses deux hommes aussi, je les tiens, et comme je ne veux pas tremper là-dedans, je vais...

SCENE VI.

JOSEPH, UN VALET; *puis* SAINT-CHARLES.

LE VALET.

Monsieur Joseph, quelqu'un vous demande.

JOSEPH.

A cette heure?

SAINT-CHARLES.

C'est moi.

JOSEPH.

Laisse-nous, mon garçon.

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc ne peut revenir qu'après le coucher du roi, La duchesse va rentrer, je veux lui parler en secret, et l'attends ici.

JOSEPH.

Ici?

SAINT-CHARLES.

Ici.

JOSEPH, *à part.*

O mon Dieu! et Jacques...

SAINT-CHARLES.

Si ça te dérange..

JOSEPH.

Au contraire.

SAINT-CHARLES.

Dis-le-moi, tu pourrais attendre quelqu'un.

JOSEPH.

J'attends madame.

SAINT-CHARLES.

Et si c'était Jacques Collin?

JOSEPH.

Oh! ne me parlez donc pas de cet homme-là, vous me donnez le frisson.

SAINT-CHARLES.

Collin est mêlé à des affaires qui peuvent l'amener ici. Tu dois l'avoir revu? entre vous autres, ça se fait, et je le comprends. Je n'ai pas le temps de te sonder, je n'ai pas besoin de te corrompre, choisis entre nous deux, et promptement.

JOSEPH.

Que voulez-vous donc de moi?

SAINT-CHARLES.

Savoir les moindres petites choses qui se passent ici?

JOSEPH.

Eh bien! en fait de nouveauté, nous avons le duel du marquis: il se bat demain avec monsieur de Frescas.

SAINT-CHARLES.

Après?

JOSEPH.

Voici madame la duchesse qui rentre.

SCENE VII.

SAINT-CHARLES, *seul.*

Oh! le trembleur! Ce duel est un excellent prétexte pour parler à la duchesse. Le duc ne m'a pas compris, il n'a vu en moi qu'un instrument qu'on prend et qu'on laisse à volonté. M'ordonner le silence envers sa femme, n'était-ce pas m'indiquer une arme contre lui? Exploiter les fautes du prochain, voilà le patrimoine des hommes forts. J'ai déjà mangé bien des patrimoines, et j'ai toujours bon appétit.

SCENE VIII.

SAINT-CHARLES, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, Mlle DE VAUDREY.

Saint-Charles s'efface pour laisser passer les deux femmes, il reste en haut de la scène, pendant qu'elles la descendent.

Mlle DE VAUDREY.

Vous êtes bien abattue?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *se laissant aller dans un fauteuil.*

Morte! plus d'espoir! vous aviez raison.

SAINT-CHARLES, *s'avançant.*

Madame la duchesse.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ah! j'avais oublié! Monsieur, il m'est impossible de vous accorder le moment d'audience que vous m'aviez demandé. Demain... plus tard.

Mlle DE VAUDREY, *à Saint-Charles.*

Ma nièce, monsieur, est hors d'état de vous entendre.

SAINT-CHARLES.

Demain, mesdames, il ne serait plus temps! la vie de votre fils, le marquis de Montsorel, qui se bat demain avec monsieur de Frescas, est menacée.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Mais ce duel est une horrible chose!

Mlle DE VAUDREY, *bas à la Duchesse.*

Vous oubliez déjà que Raoul vous est étranger.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Saint-Charles.*

Monsieur, mon fils saura faire son devoir.

SAINT-CHARLES.

Viendrais-je, mesdames, vous instruire de ce qui se cache toujours à une mère, s'il ne s'agissait que d'un duel? votre fils sera tué sans combat. Son adversaire a pour valets des spadassins, des misérables auxquels il sert d'enseigne.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et quelle preuve en avez-vous?

SAINT-CHARLES.

Un soi-disant intendant de monsieur de Frescas m'a offert des sommes énormes pour tremper dans la conspiration ourdie contre la famille de Christoval. Pour me tirer de ce repaire, j'ai feint d'accepter; mais au moment où j'allais prévenir l'autorité, dans la rue, deux hommes m'ont jeté par terre en courant, et si rudement, que j'ai perdu connaissance; ils m'ont fait prendre à mon insu un violent narcotique, m'ont mis en voiture, et à mon réveil j'étais dans la plus mauvaise compagnie. En présence de ce nouveau péril, j'ai retrouvé mon sang-froid, je me suis tiré de ma prison, et me suis mis à la piste de ces hardis coquins.

Mlle DE VAUDREY.

Vous venez ici pour monsieur de Montsorel, à ce que nous a dit Joseph?

SAINT-CHARLES.

Oui, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et qui donc êtes-vous, monsieur?

SAINT-CHARLES.

Un homme de confiance dont monsieur le duc se défie, et je reçois des appointemens pour éclaircir les choses mystérieuses.

Mlle DE VAUDREY, *à la Duchesse.*

Oh! Louise!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *regardant fixement Saint-Charles.*

Et qui vous a donné l'audace de me parler, monsieur?

SAINT-CHARLES.

Votre danger, madame. On me paie pour être votre ennemi. Ayez autant de discrétion que moi, daignez me prouver que votre protection sera plus efficace que les promesses un peu creuses de monsieur le duc, et je puis vous donner la victoire. Mais le temps presse, le duc va venir, et s'il nous trouvait ensemble, le succès serait étrangement compromis.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Mlle de Vaudrey.*

Ah! quelle nouvelle espérance! (*A Saint-Charles.*) Et qu'alliez-vous donc faire chez monsieur de Frescas?

SAINT-CHARLES.

Ce que je fais en ce moment auprès de vous, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ainsi, vous vous taisez.

SAINT-CHARLES.

Madame la duchesse ne me répond pas: le duc a ma parole, et il est tout-puissant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et moi, monsieur, je suis immensément riche; mais n'espérez pas m'abuser. (*Elle se lève.*) Je ne serai point la dupe de monsieur de Montsorel, je reconnais toute sa finesse dans cet entretien secret que vous me demandez; je vais compléter, monsieur, vos documens. (*Avec finesse.*) Monsieur de Frescas n'est pas un misérable, ses domestiques ne sont pas des assassins, et il appartient à une famille aussi riche que noble, et il épouse la princesse d'Arjos.

SAINT-CHARLES.

Oui, madame, un envoyé du Mexique a produit des lettres de monsieur de Christoval, des actes extraordinairement authentiques. Vous avez mandé un secrétaire de la légation d'Espagne qui les a reconnus, les cachets, les timbres, les légalisations... ah! tout est parfait.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Oui, monsieur, ces actes sont irrécusables.

SAINT-CHARLES.

Vous aviez donc un bien grand intérêt, madame, à ce qu'ils fussent faux?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Mlle de Vaudrey.*

Oh! jamais pareille torture n'a brisé le cœur d'aucune mère.

SAINT-CHARLES, *à part.*

De quel côté passer? à la femme ou au mari.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Monsieur, la somme que vous me demanderez est à vous si vous pouvez me prouver que monsieur Raoul de Frescas...

SAINT-CHARLES.

Est un misérable?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Non, mais un enfant...

SAINT-CHARLES.

Le vôtre, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *s'oubliant.*

Eh bien, oui! Soyez mon sauveur, et je vous protégerai toujours, moi. (*A Mlle de Vaudrey.*) Eh! qu'ai-je donc dit? (*A Saint-Charles.*) Où est Raoul?

SAINT-CHARLES.

Disparu! Et cet intendant qui a fait faire ces actes, rue Oblin, et qui sans doute a joué le personnage de l'envoyé du Mexique, est un de nos plus rusés scélérats. (*La Duchesse fait un mouvement.*) Oh! rassurez-vous, il est trop habile pour verser du sang; mais il est aussi redoutable que ceux qui le prodiguent! et cet homme est son gardien.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ah! votre fortune contre sa vie.

SAINT-CHARLES.

Je suis à vous, madame. (*A part.*) Je saurai tout, et je pourrai choisir.

SCENE IX.

LES MÊMES, LE DUC, UN VALET.

LE DUC.

Eh bien! vous triomphez, madame: il n'est bruit que de la fortune et du mariage de monsieur de Frescas; mais il a sa famille... (*Bas à Mme de Montsorel et pour elle seule*) il a une mère. (*Il aperçoit Saint-Charles.*) Vous ici, près de madame, monsieur le chevalier?

SAINT-CHARLES, *au Duc en le prenant à part.*

Monsieur le duc m'approuvera. (*Haut.*) Vous étiez au château, ne devais-je pas avertir madame des dangers que court votre fils unique, monsieur le marquis? il sera peut-être assassiné.

LE DUC.

Assassiné?

SAINT-CHARLES.

Mais si monsieur le duc daigne écouter mes avis...

LE DUC.

Venez dans mon cabinet, mon cher, et prenons sur-le-champ des mesures efficaces.

SAINT-CHARLES, *en faisant un signe d'intelligence à la Duchesse.*

J'ai d'étranges choses à vous dire, monsieur le duc. (*A part.*) Décidément, je suis pour le duc.

SCENE X.

LA DUCHESSE, Mlle DE VAUDREY, VAUTRIN.

Mlle DE VAUDREY.

Si Raoul est votre fils, dans quelle infâme compagnie se trouve-t-il?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Un seul ange purifierait l'enfer.

VAUTRIN, *a entr'ouvert avec précaution une des portes-fenêtres du jardin. A part.*

Je sais tout. Deux frères ne peuvent se battre. Ah! voilà ma duchesse. (*Haut.*) Mesdames.

Mlle DE VAUDREY.

Un homme! Au secours!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

C'est lui!

VAUTRIN, *à la Duchesse.*

Silence! les femmes ne savent que crier. (*A Mlle de Vaudrey.*) Mademoiselle de Vaudrey, courez chez le marquis, il s'y trouve deux infâmes assassins! allez donc! empêchez qu'on l'égorge! Mais faites saisir les deux misérables sans esclandre. (*A la Duchesse.*) Restez, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Allez, ma tante, et ne craignez rien pour moi.

VAUTRIN.

Mes drôles vont être bien surpris! Que croiront-ils? Je vais les juger.

On entend du bruit.

SCENE XI.

LA DUCHESSE, VAUTRIN.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Toute la maison est sur pied! Que dira-t-on en me sachant ici?

VAUTRIN.

Espérons que ce bâtard sera sauvé.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Mais on sait qui vous êtes, et monsieur de Montsorel est avec...

VAUTRIN.

Le chevalier de Saint-Charles. Je suis tranquille, vous me défendrez.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Moi!

VAUTRIN.

Vous! Ou vous ne reverrez jamais votre fils, Fernand de Montsorel.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Raoul est donc bien mon fils?

VAUTRIN.

Hélas! oui... Je tiens entre mes mains, madame, les preuves complètes de votre innocence, et... votre fils.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Vous! mais alors vous ne me quitterez pas que...

SCENE XII.

LES MÊMES, Mlle DE VAUDREY, *d'un côté;* SAINT-CHARLES, *de l'autre;* DOMESTIQUES.

Mlle DE VAUDREY.

Le voici! sauvez-la.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Mlle de Vaudrey.*

Vous perdez tout.

SAINT-CHARLES, *aux gens.*

Voici leur chef et leur complice, quoi qu'il dise, emparez-vous de lui.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à tous les gens.*

Je vous ordonne de me laisser seule avec cet homme.

VAUTRIN, *à Saint-Charles.*

Eh bien, chevalier?

SAINT-CHARLES.

Je ne te comprends plus, baron.

VAUTRIN, *bas à la duchesse.*

Vous voyez dans cet homme l'assassin du vicomte que vous aimiez tant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Lui!

VAUTRIN, *à la duchesse.*

Faites-le garder bien étroitement, car il vous coule dans les mains comme l'argent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Joseph!

VAUTRIN, *à Joseph.*

Qu'est-il arrivé là-haut?

JOSEPH.

Monsieur le marquis examinait ses armes; attaqué par derrière, il s'est défendu, et n'a reçu que deux blessures peu dangereuses. Monsieur le duc est auprès de lui.

LA DUCHESSE, *à sa tante.*

Retournez auprès d'Albert, je vous en prie. (*A Joseph, lui montrant Saint-Charles.*) Vous me répondez de cet homme.

VAUTRIN, *à Joseph.*

Tu m'en réponds aussi.

SAINT-CHARLES, *à Vautrin.*

Je comprends, tu m'as prévenu.

VAUTRIN.

Sans rancune, bonhomme!

SAINT-CHARLES, *à Joseph.*

Mène-moi près du duc.

Ils sortent.

SCENE XIII.

VAUTRIN, LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

VAUTRIN, *à part.*

Il a un père, une famille, une mère. Quel désastre! A qui puis-je maintenant m'intéresser, qui pourrais-je aimer? Douze ans de paternité, ça ne se refait pas.

LA DUCHESSE, *venant à Vautrin.*

Eh bien?

VAUTRIN.

Eh bien, non, je ne vous rendrai pas votre fils, madame. Je ne me sens pas assez fort pour survivre à sa perte ni à son dédain. Un Raoul ne se retrouve pas! je ne vis que par lui, moi!

LA DUCHESSE.

Mais peut-il vous aimer, vous, un criminel que nous pouvons livrer...

VAUTRIN.

A la justice, n'est-ce pas? Je vous croyais meilleure. Mais vous ne voyez donc pas que je vous entraîne, vous, votre fils et le duc dans un abîme, et que nous y roulerons ensemble?

LA DUCHESSE.

Oh! qu'avez-vous fait de mon pauvre enfant?

VAUTRIN.

Un homme d'honneur.

LA DUCHESSE.

Et il vous aime?

VAUTRIN.

Encore.

LA DUCHESSE.

Mais a-t-il dit vrai, ce misérable, en découvrant qui vous êtes et d'où vous sortez?

VAUTRIN.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Et vous avez eu soin de mon fils?

VAUTRIN.

Votre fils? notre fils. Ne l'avez-vous pas vu? il est pur comme un ange.

LA DUCHESSE.

Ah! quoi que tu aies fait, sois béni! que le monde te pardonne! Mon Dieu!... (*elle plie le genou sur un fauteuil*) la voix d'une mère doit aller jusqu'à vous, pardonnez! pardonnez tout à cet homme! (*Elle le regarde.*) Mes pleurs laveront ses mains! Oh! il se repentira! (*Se tournant vers Vautrin.*) Vous m'appartenez, je vous changerai! Mais les hommes se sont trompés, vous n'êtes pas criminel, et d'ailleurs toutes les mères vous absoudront!

VAUTRIN.

Allons, rendons-lui son fils.

LA DUCHESSE.

Vous aviez encore l'horrible pensée de ne pas le rendre à sa mère? Mais je l'attends depuis vingt-deux ans.

VAUTRIN.

Et moi, depuis dix ans, ne suis-je pas son père? Raoul, mais c'est mon âme! Que je souffre, que l'on me couvre de honte; s'il est heureux et glorieux, je le regarde, et ma vie est belle.

LA DUCHESSE.

Ah! je suis perdue! il l'aime comme une mère.

VAUTRIN.

Je ne me rattachais au monde et à la vie que par ce brillant anneau, pur comme de l'or.

LA DUCHESSE.

Et... sans souillure...

VAUTRIN.

Ah! nous nous connaissons en vertu, nous autres!... et — nous sommes difficiles A moi l'infamie, à lui l'honneur! Et songez que je l'ai trouvé sur la grande route de Toulon à Marseille, à douze ans, sans pain, en haillons.

LA DUCHESSE.

Nu-pieds, peut-être?

VAUTRIN.

Oui. Mais joli! les cheveux bouclés...

LA DUCHESSE.

Vous l'avez vu ainsi?

VAUTRIN.

Pauvre ange! il pleurait. Je l'ai pris avec moi.

LA DUCHESSE.

Et vous l'avez nourri?

VAUTRIN.

Moi! j'ai volé pour le nourrir!

LA DUCHESSE.

Oh! je l'aurais fait peut-être aussi, moi!

VAUTRIN.

J'ai fait mieux!

LA DUCHESSE.

Oh! il a donc bien souffert?

VAUTRIN.

Jamais! Je lui ai caché les moyens par lesquels je lui rendais la vie heureuse et facile. Ah! je ne lui voulais pas un soupçon... ça l'aurait flétri. Vous le rendez noble avec des parchemins, moi je l'ai fait noble de cœur.

LA DUCHESSE.

Mais c'était mon fils!...

VAUTRIN.

Oui, plein de grandeur, de charmes, de beaux instincts : il n'y avait qu'à lui montrer le chemin.

LA DUCHESSE, *serrant la main de Vautrin.*

Oh! que vous devez être grand pour avoir accompli la tâche d'une mère!

VAUTRIN.

Et mieux que vous autres! Vous aimez quelquefois bien mal vos enfans. — Vous me le gâterez! — Il était d'un courage imprudent, il voulait se faire soldat, et l'empereur l'aurait accepté. Je lui ai montré le monde et les hommes sous leur vrai jour. Aussi va-t-il me renier.

LA DUCHESSE.

Mon fils ingrat?

VAUTRIN.

Non, le mien.

LA DUCHESSE.

Mais rendez-le-moi donc sur-le-champ!

VAUTRIN.

Et ces deux hommes là-haut, et moi, ne sommes-nous pas compromis? Monsieur le duc ne doit-il pas nous assurer le secret et la liberté?

LA DUCHESSE.

Ces deux hommes sont à vous, vous veniez donc...

VAUTRIN.

Dans quelques heures, du bâtard et du fils légitime, il ne devait vous rester qu'un enfant. Et ils pouvaient se tuer tous deux.

LA DUCHESSE.

Ah! vous êtes une horrible providence.

VAUTRIN.

Et qu'auriez-vous donc fait?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DUC, LAFOURAILLE, BUTEUX, SAINT-CHARLES, TOUS LES DOMESTIQUES.

LE DUC, *désignant Vautrin.*

Emparez-vous de lui! (*il montre Saint-Charles*) et n'obéissez qu'à monsieur.

LA DUCHESSE.

Mais vous lui devez la vie de votre Albert! Il a donné l'alarme.

LE DUC.

Lui!

BUTEUX, *à Vautrin.*

Ah! tu nous as trahis! pourquoi donc nous amenais-tu?

SAINT-CHARLES, *au duc.*

Vous les entendez, monsieur le duc?

LAFOURAILLE, *à Buteux.*

Tais-toi donc. Devons-nous le juger?

BUTEUX.

Quand il nous condamne.

VAUTRIN, *au duc.*

Monsieur le duc, ces deux hommes sont à moi, je les réclame.

SAINT-CHARLES.

Voilà les gens de monsieur de Frescas.

VAUTRIN, *à Saint-Charles.*

Intendant de la maison de Langeac, tais-toi, tais-toi! (*Il montre Lafouraille.*) Voici Philippe Boulard. (*Lafouraille salue.*) Monsieur le duc, faites éloigner tout le monde.

LE DUC.

Quoi! chez moi, vous osez commander?

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur, il est maître ici.

LE DUC.

Comment, ce misérable!

VAUTRIN.

Monsieur le duc veut de la compagnie, parlons donc du fils de dona Mendès...

LE DUC.

Silence.

VAUTRIN.

Que vous faites passer pour celui de...

LE DUC.

Encore une fois, silence!

VAUTRIN.

Vous voyez bien, monsieur le duc, qu'il y avait trop de monde.

LE DUC.

Sortez tous!

VAUTRIN, *au duc.*

Faites garder toutes les issues de votre hôtel, et que personne n'en sorte, excepté ces deux hommes. (*A Saint-Charles.*) Restez là. (*Il tire un poignard, et va couper les liens de Lafouraille et de Buteux.*) Sauvez-vous par la petite porte dont voici la clef, et allez chez la mère Giroflée. (*A Lafouraille.*) Tu m'enverras Raoul.

LAFOURAILLE, *sortant.*

Oh! notre véritable empereur.

VAUTRIN.

Vous recevrez de l'argent et des passeports.

BUTEUX, *sortant.*

J'aurai de quoi donc pour Adèle!

LE DUC.

Maintenant, comment savez-vous ces choses?

VAUTRIN, *rendant des papiers au Duc.*

Voici ce que j'ai pris dans votre cabinet.

LE DUC.

Ma correspondance et les lettres de madame au vicomte de Langeac!

VAUTRIN.

Fusillé par les soins de Charles Blondet, à Mortagne, en octobre 1792.

SAINT-CHARLES.

Mais vous savez bien, monsieur le duc.

VAUTRIN.

Lui-même m'a donné les papiers que voici, parmi lesquels vous remarquerez l'acte mortuaire du vicomte, qui prouve que madame et lui ne se sont pas revus depuis la veille du 10 août, car il a passé de l'Abbaye en Vendée accompagné de Boulard.

LE DUC.

Ainsi Fernand?

VAUTRIN.

L'enfant déporté par vous en Sardaigne est bien votre fils.

LE DUC.

Et madame!...

VAUTRIN.

Innocente.

LE DUC.

Ah! (*Tombant dans un fauteuil.*) Qu'ai-je fait?

LA DUCHESSE.

Quelle horrible preuve!... mort. Et l'assassin est là.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, j'ai été le père de Fernand, et je viens de sauver vos deux fils l'un de l'autre, vous seul êtes l'auteur de tout, ici.

LA DUCHESSE.

Arrêtez! je le connais, il souffre en cet instant tout ce que j'ai souffert en vingt ans. De grâce, mon fils?

LE DUC.

Comment, Raoul de Frescas...

VAUTRIN.

Fernand de Montsorel va venir. (*A Saint-Charles.*) Qu'en dis-tu?

SAINT-CHARLES.

Tu es un héros, laisse-moi être ton valet de chambre.

VAUTRIN.

Tu as de l'ambition. Et tu me suivras?

SAINT-CHARLES.

Partout.

VAUTRIN.

Je le verrai bien.

SAINT-CHARLES.

Ah! quel artiste tu trouves et quelle perte le gouvernement va faire.

VAUTRIN.

Allons, va m'attendre au bureau des passeports.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS, Mlle DE VAUDREY.

Mlle DE VAUDREY.

Les voici!

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ma fille a reçu, madame, une lettre de monsieur Raoul, où ce noble jeune homme aime mieux renoncer à Inès que de nous tromper : il nous a dit toute sa vie. Il doit se battre demain avec votre fils, et comme Inès est la cause involontaire de ce duel, nous venons l'empêcher; car il est maintenant sans motif.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ce duel est fini, madame.

INÈS.

Il vivra donc!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et vous épouserez le marquis de Montsorel, mon enfant.

SCENE XVI.

Les Mêmes, RAOUL *et* **LAFOURAILLE**, *qui sort de suite.*

RAOUL, *à Vautrin.*

M'enfermer pour m'empêcher de me battre!

LE DUC.

Avec ton frère?

RAOUL.

Mon frère?

LE DUC.

Oui.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Tu étais donc bien mon enfant! Mesdames, (*elle saisit Raoul*) voici Fernand de Montsorel, mon fils, le...

LE DUC, *prenant Raoul par la main et interrompant sa femme.*

L'aîné, l'enfant qui nous avait été enlevé, Albert n'est plus que le comte de Montsorel.

RAOUL.

Depuis trois jours, je crois rêver! vous ma mère! vous, monsieur...

LE DUC.

Eh bien! oui.

RAOUL.

Oh! là, où l'on me demandait une famille...

VAUTRIN.

Elle s'y trouve.

RAOUL.

Et... y êtes-vous encore pour quelque chose?

VAUTRIN, *à la Duchesse de Montsorel.*

Que vous disais-je? (*A Raoul.*) Souvenez-vous, monsieur le marquis, que je vous ai d'avance absous de toute ingratitude. (*A la Duchesse.*) L'enfant m'oubliera, et la mère?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Jamais.

LE DUC.

Mais quels sont donc les malheurs qui vous ont plongé dans l'abîme?

VAUTRIN.

Est-ce qu'on explique le malheur?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Mon ami, n'est-il pas en votre pouvoir d'obtenir sa grâce?

LE DUC.

Des arrêts comme ceux qui l'ont frappé sont irrévocables.

VAUTRIN.

Ce mot me raccommode avec vous, il est d'un homme d'état. Eh! monsieur le duc, tâchez donc de faire comprendre que la déportation est votre dernière ressource contre nous.

RAOUL.

Monsieur...

VAUTRIN.

Vous vous trompez, je ne suis pas même monsieur.

INÈS.

Je crois comprendre que vous êtes un banni, que mon ami vous doit beaucoup et ne peut s'acquitter. Au delà des mers, j'ai de grands biens, qui, pour être régis, veulent un homme plein d'énergie : allez-y exercer vos talens, et devenez...

VAUTRIN.

Riche, sous un nom nouveau? Enfant, ne venez-vous donc pas d'apprendre qu'il est en ce monde des choses impitoyables. Oui, je puis acquérir une fortune, mais qui me donnera le pouvoir d'en jouir?... (*Au duc de Montsorel.*) Le roi, monsieur le duc, peut me faire grâce; mais qui me serrera la main?

RAOUL.

Moi!

VAUTRIN.

Ah! voilà ce que j'attendais pour partir. Vous avez une mère, adieu!

SCENE XVII.

Les Mêmes, UN COMMISSAIRE.

Les portes-fenêtres s'ouvrent : on voit un commissaire, un officier; dans le fond, des gendarmes.

LE COMMISSAIRE, *au Duc.*

Au nom du roi, de la loi, j'arrête Jacques Collin, convaincu d'avoir rompu son ban.

Tous les personnages se jettent entre la force armée et Jacques, pour le faire sauver.

LE DUC.

Messieurs, je prends sur moi de...

VAUTRIN.

Chez vous, monsieur le duc, laissez passer la justice du roi. C'est une affaire entre ces messieurs et moi. (*Au Commissaire.*) Je vous suis. (*A la Duchesse.*) C'est Joseph qui les amène, il est des nôtres, renvoyez-le.

RAOUL.

Sommes-nous séparés à jamais?

VAUTRIN.

Tu te maries bientôt. Dans dix mois le jour du baptême, à la porte de l'église, regarde bien parmi les pauvres, il y aura quelqu'un qui veut être certain de ton bonheur. Adieu. (*Aux Agens.*) Marchons!

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, 2me TABLEAU, SCÈNE IV.

L'ABBAYE DE CASTRO,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. P. Dinaux et Gustave Lemoine,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 4 AVRIL 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JULES BRACHIOFORTE. . . .	M. ALBERT.
LE CAPITAINE RANUCCIO. .	M. SAINT-ERNEST.
LE CARDINAL MONTALTE. .	M. CHILLY.
LE COMTE CAMPIREALI. . .	M. SAINT-HILAIRE.
FABIO, son fils.	M. ANATOLE GRAS.
UGONE, chef de bravi.	M. CULLIER.
LE GOUVERNEUR de Rome. .	M. CLAIRVILLE.
LE PRIEUR du Monte-Cavi. . .	M. MONNET.
SCIOTTI, hôtellier.	M. GILBERT.
UN CHEF DE BRAVI.	M. EDME.
MARIO.	M. ALFRED ALBERT
UN BRAVO.	M
LUIDGI, valets du Comte. .	M. ALEXANDRE.
MATTÉO, valets du Comte. .	M. EUGÈNE.
LA COMTESSE CAMPIREALI.	Mme DARCEY.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
HÉLÈNE, sa fille.	Mlle V. MARTIN.
L'ABBESSE DE CASTRO. . . .	Mme L.
LA SUPÉRIEURE du couvent de l'Ave-Maria.	Mme BARVILLE.
LA DIRECTRICE de l'abbaye de Castro	Mme DAUSSION.
MARGARITA, gouvernante de Jules.	Mme SAINT-FIRMIN.
LA TOURIÈRE de l'abbaye de Castro.	Mme SAINT-FIRMIN.
UNE RELIGIEUSE du couvent de l'Ave-Maria.	Mlle HÉLOISE.
UNE RELIGIEUSE de l'abbaye de Castro.	Mlle HÉLOISE.

TROIS PARENS DU COMTE CAMPIREALI, BRAVI, RELIGIEUSES, SBIRES, PAYSANS.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

Le théâtre représente la demeure de Jules Brachioforte. Elle est construite dans les deux arcades d'un aqueduc en ruines, sur le penchant d'une colline conduisant au petit village d'Albano, qu'on aperçoit dans le fond. Sur la droite des rochers escarpés formant près de la cabane, et dans la deuxième arcade, un précipice. L'intérieur offre un aspect misérable. Quelques toiles de tableaux commencés sont éparses çà et là, au milieu d'armes de chasse et de guerre. Les deux arcades servent de fenêtres, et sont couvertes de lierre et de pampre. La porte, dans la première, n'est fermée que par un battant, à hauteur d'appui. Entre les deux arcades, une vieille rapière appendue.

SCENE PREMIERE.

RANUCCIO, MARGARITA *.

RANUCCIO, *sur le seuil.*

Holà! hé! y a-t-il quelqu'un?... Ma foi, entrons... (*Il entre.*) Personne!... la porte ouverte! Il est vrai qu'il n'y a rien ici qui puisse tenter les désirs de l'homme... Holà! hé! je demande un joli garçon...

La vieille Margarita accourt par la gauche.

* Les personnages sont placés au théâtre, comme ils le sont en tête de chaque scène, en prenant la droite de l'acteur.

MARGARITA.

Voilà! voilà!

RANUCCIO, *riant.*

Vous, la vieille!... Ça n'est pas tout-à-fait mon compte. Est-ce que c'est vous qui habitez ici?

MARGARITA.

C'est moi qui fais le ménage.

RANUCCIO.

Il me semble que vous n'avez pas grande besogne. Mais, qui est le maître du ménage?

MARGARITA.

M. Jules.

RANUCCIO, *à part.*

On ne m'avait pas trompé, c'est bien ici... Enfin je vais le revoir, après douze ans!... (*Haut à Margarita.*) Il est donc absent?

MARGARITA.

Parti dès l'aube, pour la chasse, comme tous les jours; mais il ne peut tarder à revenir de ce côté.

Elle monte les rochers.

RANUCCIO.

Continuez votre ouvrage, ma bonne, j'attendrai... (*Il va au fond, et regarde le paysage.*) Oui, Albano là-bas; (*montrant à gauche*) les rochers du Giogo, ici; là, un joli petit précipice à donner des vertiges; charmante position!... Oh! il avait du goût, mon capitaine... (*redescendant la scène, et ôtant son chapeau.*) Mon pauvre Peretti, quand après ta dernière oraison tu m'as dit: « Je te lègue mon fils, » j'ai accepté, tout en faisant la guerre; car moi, vieux soldat d'aventure, je ne savais pas d'autre métier; mais de loin j'ai veillé sur lui comme un père; aujourd'hui, assez de l'étranger... je reviens, et je ne le quitte plus... Du paradis, où tu es maintenant, et tu ne l'as pas volé), si tu es content de moi, mon ami, mon héros, mon saint Peretti, accorde-moi la grâce de mourir comme toi d'un coup de mousquet... (*Revenant à Margarita qui range.*) Eh! la ménagère!... donnez-moi donc quelques nouvelles: il y avait pas bien loin d'ici, si je ne me trompe, une croix en bois, sur la route, comme on en élève où quelqu'un a été tué?

MARGARITA.

Auprès du couvent de Monte-Cavi, à cent pas de l'auberge du vieux Sciotti.

RANUCCIO.

Juste... Y est-elle encore?

MARGARITA.

Non.

RANUCCIO, *à part.*

Pauvre ami, plus rien de toi!

MARGARITA.

Mais il y a une petite chapelle.

RANUCCIO.

Une chapelle!... et qui l'a fait bâtir?

MARGARITA, *confidentiellement.*

On ne sait pas.

RANUCCIO.

Et on y dit la messe?

MARGARITA, *confidentiellement.*

Tous les ans, le jour de l'accident.

RANUCCIO.

J'irai l'entendre.

MARGARITA.

Mais vous savez bien, puisque vous me parlez de tout cela... (*Ranuccio fait un signe affirmatif.*) Un prêtre y vient en secret.

RANUCCIO.

Et sait-on quel est ce prêtre?

MARGARITA.

Toujours enveloppé dans une longue robe et couvert du capuce, il arrive à la chapelle, et part, sans qu'on sache comment; mais on dit dans le pays que c'est le père Anselme.

RANUCCIO.

Qu'est-ce que c'est que le père Anselme?

MARGARITA.

Ah! je l'ignore, et tout le monde est comme moi... on dit même qu'il fait des miracles.

RANUCCIO.

Voilà qui est étrange... Mais j'entends quelqu'un sur la montagne, c'est Jules sans doute; laissez-nous seuls, ma bonne, nous avons à causer.

Marguerite sort, et l'on voit un petit vieillard descendre, en boitant, la montagne, à droite.

SCENE II.

MONTALTE, RANUCCIO.

RANUCCIO, *allant à la balustrade de la deuxième arcade qui le sépare du précipice.*

Eh! non, ce n'est pas lui; c'est un petit vieillard boiteux, qui descend tout en clopinant... (*Montalte s'arrête un instant pour tousser à la passerelle jetée sur le précipice.*) Oh! le pauvre petit vieux! on dirait qu'il n'a que le souffle... (*S'appuyant sur la balustrade.*) Eh! mon brave homme!... vous ne battez que d'une aile!... et d'ici à Albano, l'étape est un peu longue pour vous...

MONTALTE, *sur la passerelle* *.

Hélas! oui; je suis si vieux! ma santé est si frêle!...

RANUCCIO.

Tenez, je n'ai rien à faire pour le quart d'heure, voulez-vous mon bras pour vous aider?

MONTALTE.

Merci, mon brave, merci; mais je suis obligé de me reposer à chaque instant, et je craindrais d'abuser de votre complaisance.

Il descend la colline.

RANUCCIO.

Eh bien, alors, entrez ici un instant, et vous

* L'acteur chargé de ce rôle important doit le jouer sans *charge*, avec profondeur quand il est seul, parfois avec l'habitude du commandement, toujours avec distinction. Sixte-Quint fut le Bonaparte de la papauté.

vous reposerez. Allons, allons, pas de cérémonie, je suis ici chez un ami qui ferait comme moi, j'en suis sûr... (*Montalte entre.*) Entrez, entrez, et asseyez-vous là... (*Montalte s'asseoit sur un escabeau.*) Diable! je suis heureux de n'avoir pas eu pendant mon voyage une paire de jambes comme celle-là.

Il montre la béquille.

MONTALTE.

Vous arrivez de loin ?

RANUCCIO.

Des Pays-Bas.

MONTALTE.

Vous étiez au service ?

RANUCCIO, *ouvert, et d'une franchise militaire qui doit faire contraste avec la dissimulation de Montalte.*

J'y ai toujours été, tantôt de l'un, tantôt de l'autre... partout où il y avait quelques bons coups à donner ou à recevoir ; ce n'est qu'alors qu'on se sent vivre!... mais il n'y avait plus rien à faire en Italie; il y a douze ans, je fus rejoindre don Juan d'Autriche, surnommé l'Invincible, et quoique la mer ne soit pas mon élément, je lui ai prêté un bon coup d'épaule à Lépante.

MONTALTE, *avec intérêt.*

Ah ! vous étiez à Lépante !

RANUCCIO.

En personne... et les Turcs n'ont pas dû être très-contens de nous deux, car nous leur avons donné une fameuse poussée... de là, nous avons été rendre visite aux Maures d'Afrique ; son frère, le roi d'Espagne, le rappela. Ma foi, ce don Juan était un vaillant compère! il payait bien ; je ne voulus pas le quitter : toujours ensemble, nous avons été tenir un peu en bride messieurs des Pays-Bas, qui grognaient contre notre sainte mère l'Eglise; mais là, mon invincible don Juan est mort, dans la toile!... Pauvre diable! il méritait mieux que ça !

MONTALTE.

C'est vrai !

RANUCCIO.

Après lui, j'ai dit : Le capitaine Ranuccio a fait sa part; à d'autres, enfans... et je me suis mis en route pour revoir l'Italie. Le voyage était long, je m'ennuyais... toujours marcher... De temps en temps, quand je passais dans des pays où on se battait, je faisais ma partie, pour ne pas me rouiller la main... (*Riant.*) Si bien, que je suis resté quatre ans en route... Mais, me voilà arrivé; dans une heure, j'embrasserai un pupille, un élève, à qui je voudrais donner mes principes et ma bonne épée, car il doit avoir des dispositions, le gaillard! s'il tient de son père, qui était un vaillant soldat... voilà mon histoire, et la vôtre ?

MONTALTE, *à part, en souriant.*

Il est ouvert, le capitaine... (*Haut.*) Moi, je viens du couvent des Capucins, et je vais à Albano.

RANUCCIO.

Après?

MONTALTE, *froidement.*

C'est tout.

RANUCCIO.

Ça peut être vrai... mais ça n'est pas long.

MONTALTE.

Et vous ne pensez pas à prendre du service ici, capitaine ?

RANUCCIO.

Ma foi, non ; d'abord, voyez-vous, les soldats du pape n'ont pas une brillante réputation... Pardon, vous êtes peut-être dans les ordres?

MONTALTE, *souriant.*

Cela n'y fait rien.

RANUCCIO.

Après cela, je crois que notre saint pontife Grégoire n'a pas besoin d'officiers.

MONTALTE.

Pourquoi cela?

RANUCCIO.

Ah! parce qu'il est trop faible pour s'en servir.

MONTALTE.

Vous parlez hardiment!

RANUCCIO, *vivement.*

Et j'agis de même; quoique je n'aie mis le pied que depuis trois jours dans les états de l'Église, est-ce que je ne sais pas déjà que c'est toujours la même chose... toujours comme autrefois? Par le temps où nous vivons, voyez-vous, en Italie il n'y a de respecté que ceux qui ont le cœur solide et le poignet ferme ; tout le reste doit plier sous quelques grands voleurs... Pardon, j'ai voulu dire grands seigneurs... Et au-dessus de tous ces misérables en manteaux et en robes pavanent les Orsini.

MONTALTE, *se levant, à voix basse.*

Silence, malheureux !... Savez-vous de qui vous parlez là?... les Orsini!... leur puissance est au comble, et vous feriez mieux d'aller leur offrir vos services.

RANUCCIO.

Aux Orsini, moi! jamais!... je me ferais couper le poing plutôt.

MONTALTE.

Pourquoi?

RANUCCIO, *avec une colère sourde.*

Pourquoi? je vais vous le dire pourquoi. (*Il se rapproche de lui.*) Il y avait un homme, mon ami, mon frère, un soldat comme moi... mais une autre tête que la mienne!... un homme pour moi au-dessus de tous les hommes, au-dessus de don Juan lui-même, surnommé l'Invincible, un homme enfin qu'on n'appelait jamais inutilement, et qui, lui tout seul, leur faisait peur à tous!... Eh bien, cet homme, cet ami, ce frère d'armes, les Orsini l'ont tué! ils ont lâchement assassiné mon brave Peretti!

MONTALTE, *vivement et avec une voix forte.*

Peretti!...

RANUCCIO, *étonné.*

Tiens, comme vous avez dit cela chaudement ! Vous l'avez connu ?

MONTALTE, *se remettant et souriant.*

J'ai souvent entendu parler de lui.

RANUCCIO, *l'examinant.*

Ah!

MONTALTE.

Tenez, capitaine, vous êtes un excellent homme, à ce que je vois; ouvert, franc... enfin comme je les aime, et j'accepte la proposition que vous me faisiez tout-à-l'heure de m'accompagner jusqu'à Albano. Voulez-vous me donner votre bras?

RANUCCIO.

Volontiers... Sur ce chemin-là, je rencontrerai peut-être mon jeune homme.

MONTALTE.

Et surtout, vous parlerez plus bas, sur la route.

RANUCCIO, *donnant le bras à Montalte, et appelant.*

Eh! la bonne, je sors un instant; mais je vais revenir... si Jules rentrait, dites-lui de m'attendre, entendez-vous? qu'il m'attende.

Montalte sort soutenu par Ranuccio; tous deux descendent vers Albano.

SCENE III.

MARGARITA, *sortant par la gauche quand ils ont disparu et courant à la porte.*

Mais dites donc! et votre nom? votre nom, monsieur le capitaine? Ah! bah! il ne m'entend plus!... Qui donc peut être ce soldat? je ne le connais pas, et jamais personne ne vient voir mon maître... Enfin, il a dit qu'il reviendrait, nous verrons bien... Tiens, tandis qu'ils s'en vont, en voilà deux autres qui montent le chemin de traverse, tout en examinant la maison... est-ce qu'ils viendraient encore ici?

Le comte Campireali arrive du même côté, mais par un chemin qui vient d'en-bas.

SCENE IV.

FABIO, LE COMTE CAMPIREALI, MARGARITA.

LE COMTE.

Dites-moi, la vieille... pourrait-on s'arrêter quelques instans ici? cette montée est rude ..

MARGARITA, *avec respect.*

Comme il vous plaira, monseigneur?

FABIO, *examinant la chambre, avec dédain.*

Il ne faut pas être exigeant ici... Pouvez-vous nous donner de l'eau fraîche?

MAGARITA, *avec volubilité.*

Oui, messeigneurs; nous avons là tout près une source bien connue dans le pays! c'est là que viennent puiser toutes les jolies filles d'Albano! et Dieu merci, il n'en manque pas!... notre eau est si claire, si limpide!... et puis M. Jules est is beau garçon!... pur cristal de roche!...

FABIO.

Eh bien! allez! allez donc!

MARGARITA.

J'y cours. Ah! dam! c'est que je tiens à la réputation de notre eau!...

Elle sort.

LE COMTE, *examinant la cabane.*

Mais il y a erreur, Fabio.

FABIO.

Non, mon père, non; ce sont bien ici les rochers du Giogo; c'est bien la maison qu'on nous a indiquée.

LE COMTE.

Mais il est impossible que ce soit là la demeure d'un homme qui aurait osé lever les yeux jusqu'à votre sœur, jusqu'à la fille des Campireali. (*Margarita rentre, apportant des verres et une bouteille d'eau en grès.*) Qui habite cette maison, bonne femme?

MARGARITA.

M. Jules, monseigneur.

FABIO.

Jules qui?

MARGARITA.

Dam! M. Jules!

LE COMTE.

Il n'a pas un nom de famille?

MARGARITA.

Je ne lui en connais pas d'autre.

FABIO.

Qui sont ses parens?

MARGARITA.

Je ne lui en connais pas non plus... C'est un pauvre orphelin, élevé, je crois, par le vieux peintre Tonio, à qui il avait été confié.

FABIO, *avec impatience.*

Mais enfin, qui est-il?

MARGARITA.

Ah! c'est un joli garçon, dont toutes les filles raffollent et qu'elles aimeraient s'il voulait.

LE COMTE.

Ce n'est pas là ce qu'on vous demande.

MARGARITA.

Il est très-bon au pauvre monde, souvent triste, mais toujours brave.

FABIO.

Vous êtes bien sotte de ne pouvoir comprendre qu'on vous demande quelle est sa position dans le monde.

MARGARITA.

Sa position?

FABIO.

Oui, ce qu'il fait!

MARGARITA.

Ah! c'est différent. Il chasse, monseigneur, il chasse... quelquefois aussi il peint... il peint des madones... Dernièrement encore, il a fait mon portrait.

Jules, son fusil sur l'épaule, paraît sur la montagne. Musique en tremolo jusqu'à la sortie des Campireali.

LE COMTE, *bas à Fabio.*

Mais c'est incroyable d'audace!... Et voilà

l'homme qui, dit-on, vient rôder tous les soirs sous les fenêtres de ma fille Hélène!...

MARGARITA, *apercevant Jules.*

Tenez, messeigneurs, le voilà lui-même.

SCENE V.

LES MÊMES, JULES, *déposant son fusil.*

JULES, *à part.*

Les Campireali chez moi ! quelle bonne fortune ! Oh ! accueillons-les comme des messagers de bonheur.

Le Comte et Fabio se lèvent. Le Comte passe devant lui en le toisant avec mépris et s'arrête sur le seuil.

FABIO, *raillant avec insolence.*

Eh! l'ami... toi qui n'as pas de nom... il ne serait pas juste que nous eussions pris pour rien, chez toi, la seule chose que tu puisses offrir à tes hôtes. Quand tu viendras rôder autour du palais Campireali, avec cela du moins tu pourras t'acheter un autre pourpoint.

En disant cela, il jette aux pieds de Jules une bourse, puis il s'éloigne avec son père. Jules reste pétrifié, les yeux fixés sur la bourse. Margarita emporte tout ce qu'elle avait mis sur la table.

SCENE VI.

JULES *seul, sortant de sa stupeur.*

Et je venais à eux avec joie!... et j'allais leur offrir mon dévouement et ma vie!... Hélène! Hélène ! ton frère m'outrager ainsi !... me traiter en mendiant!... m'accabler de son orgueilleux mépris!... Oh! l'insulte!... l'insulte!... et je l'ai dévorée en silence!... et je n'ai pas brisé!... Oh! Hélène, Hélène, qu'il faut que je t'aime!... (*Il tombe sur un escabeau.*) Toi, qui n'as pas de nom, m'a-t-il dit ! .. et il a dit vrai !... Est-ce que j'ai un nom, moi? une famille ? un seul ami ? Est-ce que la vue et la parole d'Hélène ne me sont pas interdites ? est-ce que depuis quinze jours j'ai pu seulement entrevoir sa robe, le soir, à la croisée? est-ce qu'une seule fois elle m'a jeté son bouquet avec de douces paroles d'amour ? non, non... j'ai tout perdu. C'était un rêve ! un rêve des cieux!... Je m'éveille aujourd'hui misérable, inconnu, enfant perdu que ne réclame nulle affection, nulle pitié! mendiant repoussé, à qui on jette une aumône... Adieu, illusion ! adieu, bonheur espéré. (*Se levant avec explosion.*) Mais aussi, adieu la vie!... je ne la supporterai pas!... Pardonnez-moi, mon Dieu, vous qui m'avez donné un cœur trop haut pour souffrir et trop d'amour pour me venger. (*Ranuccio paraît et témoigne sa joie de le revoir; mais bientôt il l'écoute avec étonnement.*) La mort est là... (*il montre le précipice*) facile, ignorée... je disparaîtrai dans ce gouffre sans laisser de trace après moi, sans laisser de souvenir... C'en est fait, Hélène, Hélène, adieu !...

Il court vers le précipice, mais Ranuccio s'est jeté devant et lui barre le passage.

SCENE VII.

RANUCCIO, JULES.

RANUCCIO.

Et moi donc ! est-ce que tu ne me diras pas adieu?

JULES.

A vous ?

RANUCCIO.

Tu peux bien dire toi au capitaine Ranuccio.

JULES, *le reconnaissant et lui sautant au cou.*

Ranuccio!... mon ami!... mon père!

RANUCCIO.

Allons donc!... diable ! il paraît que j'arrive à temps pour te retrouver entier... Qu'est-ce que c'est que des idées pareilles?... Ta vieille ne t'avait donc pas dit de m'attendre?

JULES, *le pressant dans ses bras.*

Ah! pardon, mille fois pardon ! je suis un ingrat; mais si tu savais comme je suis malheureux !

RANUCCIO, *regardant autour de lui.*

Tu n'as pas l'air en effet... Mais pourquoi rester ici avec ces couleurs, ces vieux morceaux de toile?... pourquoi avoir quitté le bon métier, le seul métier ! celui des armes? Brûle-moi tes livres, tes toiles, tes pinceaux, et viens avec moi... tu mèneras joyeuse vie... et tu pourras faire fortune.

JULES.

Eh! que m'importe la fortune !

RANUCCIO.

Que veux-tu donc ?

JULES, *s'approchant de lui et l'entourant de ses deux bras, comme un fils.*

O ! mon ami, j'aime !...

RANUCCIO.

Eh bien ! qui t'en empêche?

Toute cette fin de scène très-vive et très-serrée.

JULES.

J'aime avec transport Hélène!

RANUCCIO.

Va pour Hélène!

JULES.

Qui m'aime également !

RANUCCIO.

Te voilà bien à plaindre!

JULES.

Mais c'est une noble personne!

RANUCCIO.

Tant mieux !

JULES.

Mais on nous sépare !

RANUCCIO.

Ne vous laissez pas séparer.

JULES.

Ils m'ont insulté.

RANUCCIO.

Tue-les...

JULES.

Ils m'ont appelé mendiant!

RANUCCIO.

Ils ont menti! car don Juan n'a pas été ingrat! et voici de l'or...

JULES.

Homme sans nom! sans famille!

RANUCCIO.

Qui a dit cela?

JULES, *avec fureur.*

Les Campireali!

RANUCCIO.

Les Campireali!... j'ai un souvenir de ça, des nobles! des richards! (*Avec résolution.*) Ah! ils disent que tu n'as pas de nom? Laisse-moi faire... où est ton plus bel habit?

JULES

Je n'en ai qu'un.

RANUCCIO.

Choisis celui-là... on pourrait trouver mieux... (*Lui frappant sur la poitrine.*) Mais la doublure est bonne... ton épée!

JULES, *allant la décrocher à la muraille.*

La voici!

RANUCCIO, *la faisant ployer.*

Bonne lame!... Attache-moi ça ferme à ta hanche. (*Jules ceint sa rapière.*) A présent, ton chapeau!... bien, un peu plus sur l'oreille... (*L'embrassant.*) Je t'aime ainsi... tu es beau!... Maintenant, viens avec moi.

JULES.

Où donc?

RANUCCIO.

A Albano.

JULES.

Chez qui?

RANUCCIO.

Chez les Campireali.

JULES.

Pourquoi faire?

RANUCCIO, *avec force.*

Pour leur apprendre ton nom... le nom de ton père!

JULES, *voulant l'arrêter.*

Mon père!

RANUCCIO.

A Albano, te dis-je, chez les Campireali!

Il l'entraîne, et tous deux sortent par le fond.

Deuxième Tableau.

Riche salon de la villa Campireali. Porte à gauche, et, au fond, à droite, grande fenêtre avec appui intérieur.

SCENE PREMIERE.

HÉLÈNE, LA COMTESSE.

Au lever du rideau, la comtesse Campireali, assise, regarde avec attention sa fille, qui, occupée d'un paysage qu'elle dessine d'après nature par la fenêtre, oublie son crayon et contemple la campagne avec un triste intérêt.

LA COMTESSE.

Est-ce que vos yeux, ma chère Hélène, n'ont pas assez contemplé ce paysage et cette maison située au milieu des rochers du Giogo?

HÉLÈNE.

Pardon, madame, je m'oubliais dans une rêverie sans objet.

LA COMTESSE.

Sans objet! je voudrais le croire, ma fille! Étrangère au monde jusqu'à présent, vous n'y avez pas appris à dissimuler votre pensée, et il est facile de voir que votre esprit n'est point aux lieux où vous êtes venue nous rejoindre depuis un mois seulement.

HÉLÈNE.

Excusez cette inhabitude de la vie où je me trouve.

LA COMTESSE.

S'il n'y avait qu'inhabitude, je ne m'affligerais pas, mon enfant; mais il y a froideur, et je souffre.

HÉLÈNE.

Il est cependant bien loin de ma pensée de vous causer un seul chagrin, madame.

LA COMTESSE.

Et ce mot seul, *madame,* qui revient sans cesse dans vos discours, ne suffirait-il pas pour me désoler?... Hélène, écoutez-moi. Quand je vous mis au monde, ma fille, j'avais déjà donné au comte Campireali un héritier de son nom. Votre naissance ne fit pas battre son cœur... je me réjouis, moi, car j'avais désormais une compagne, dans la solitude que faisaient autour de moi ses préoccupations ambitieuses; vous m'aimiez bien alors!... j'étais heureuse!... Mais à peine touchiez-vous à l'âge où l'affection, qui n'était encore qu'un instinct, allait devenir le plus doux des sentimens, qu'un ordre sévère fut porté contre nous deux, notre fortune suffisait à peine à soutenir le haut rang que le comte prévoyait dans l'avenir de son fils; vous deviez me quitter pour entrer pensionnaire au couvent de l'Ave Maria, et après y avoir fait des vœux, aller, selon la règle, vous ensevelir pour toujours à l'abbaye de Castro, sombre retraite dont le nom seul m'épouvante!... A l'âge que

vous aviez, un enfant oublie même sa mère!... Quelques jours plus tard, vous jouiez avec vos compagnes, et moi, depuis dix ans, je vous pleurais, lorsqu'un matin... ah! ce fut un beau jour dans ma vie!... je vous vis arriver tout-à-coup dans cette triste demeure; je vous tendis les bras, je vous couvris de baisers!... Mais, hélas! mes caresses semblaient vous surprendre... vous aviez désappris ce que c'est qu'une mère!

HÉLÈNE, *avec abandon.*

Ah! comment ai-je pu vous faire tant de chagrin sans le sentir?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas tout, Hélène... bientôt je pus voir que votre cœur n'était pas insensible, mais qu'il était ailleurs qu'auprès de moi.

HÉLÈNE, *avec quelque effroi.*

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Je vous ai vue triste, préoccupée; le soir, bien des fois, je vous ai vue me fuir pour venir ici, seule, dans l'ombre, comme si vous attendiez quelqu'un... Cette nuit, quand je suis allée dans votre chambre...

HÉLÈNE.

Vous êtes venue ainsi près de moi!...

LA COMTESSE.

Eh! j'y vais toutes les nuits, malheureuse enfant!... et quand je me suis penchée pour vous donner encore un baiser, que vous ne sentiez pas, deux larmes suspendues à vos cils m'ont dit qu'avant de vous endormir, vous aviez pleuré...

HÉLÈNE, *se jetant dans ses bras.*

Oh! ma mère! ma mère! je suis bien coupable!

LA COMTESSE, *avec bonheur.*

Oui, appelle-moi ainsi... ce nom est si doux, quand tu le dis! (*La tenant embrassée.*) Je ne veux pas être exigeante, mon enfant: si tu ne peux pas m'aimer encore, j'attendrai; mais tu es malheureuse, mais tu souffres seule, en silence; c'est là ce qui me désespère... je ne veux pas forcer ta tendresse, ma fille, mais, au moins, donne-moi ta confiance.

HÉLÈNE.

Ma mère, pardonnez-moi; vous saurez tout, je vous dirai tout, car on n'aime pas ainsi sans être indulgente.

LA COMTESSE, *la faisant asseoir près d'elle.*

Oh! parle-moi, ma fille, ne crains rien, mets-toi bien près de moi, que je t'entende, que je te regarde!...

Elles s'asseoient toutes deux sur un canapé.

HÉLÈNE.

Ma vie, vous le savez, s'écoulait dans le silence du couvent, quand un accident, causé à la chapelle de l'Ave-Maria par le feu du ciel, endommagea la fresque de la coupole et celle qui me faisait face dans le chœur. Des échafauds, environnés de toiles, furent établis pour les travaux d'un jeune peintre que l'abbesse avait choisi, et dont nos pensionnaires racontaient d'étranges choses. Un jour que je levais les yeux vers notre sainte patronne, j'aperçus à travers les toiles entr'ouvertes une jeune tête, avec de beaux cheveux noirs, dont le regard plongeait sur le chœur et restait attaché sur moi... je reportai vite mes yeux sur mon livre; mais plusieurs fois encore, malgré moi, ils se levèrent vers cette figure si ardente, que je retrouvai toujours immobile à la même place, toujours tournée vers moi... Cette apparition me suivit toute la journée; je la revis en rêve; et, le lendemain, quand je revins à la chapelle, je n'osai plus regarder en haut, et mes yeux se portèrent sur le tableau qui était en face de moi, dans le chœur... mais (ce n'était point une illusion) j'y retrouvai la même tête que j'avais vue la veille dans les toiles de la coupole. Alors, ma mère, j'eus peur!... les jours suivans, je priai avec ferveur; mais un soir, à l'office, je m'enhardis, je regardai le tableau... je revis sur la toile la belle figure qui m'avait tant frappée... ses yeux, cette fois, étaient voilés par la tristesse et semblaient me supplier!... je crus comprendre alors... (*avec embarras*) je ne tins pas la tête toujours baissée, et j'osai regarder...

LA COMTESSE, *achevant sa pensée.*

Vers l'atelier où se tenait toujours le jeune peintre?

HÉLÈNE, *vivement.*

Oui, ma mère, et le lendemain, la figure du tableau, si triste la veille, était illuminée de joie et d'espoir... Jules, (il avait signé sa fresque avant même de l'avoir achevée) Jules avait trouvé moyen de correspondre avec moi en silence, et de m'apprendre ainsi son amour et son nom! Je ne dis rien à personne de ce que j'éprouvais; mais, ma mère, je compris que je l'aimais!

Elles se lèvent.

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Et jamais depuis il ne t'a parlé?

HÉLÈNE, *baissant les yeux.*

Je mentirais, ma mère, si je disais non. Jules sut arriver jusqu'à la grille du jardin, et là, souvent...

LA COMTESSE.

Malheureuse enfant! si ton père soupçonnait... ton père, si terrible, devant qui je tremble moi-même!

HÉLÈNE, *effrayée.*

Silence! silence!... je l'entends!

SCENE II.

HÉLÈNE, LA COMTESSE, LE COMTE CAMPIREALI, FABIO.

LE COMTE.

Madame, nous attendons ici quelques-uns de nos parens et le cardinal Montalte, à qui j'ai donné rendez-vous pour une affaire qui intéresse notre famille...

LA COMTESSE.

Nous nous retirons. (*Bas à Hélène, en sortant avec elle.*) Viens; désormais nous ne serons plus seules dans notre solitude; désormais, j'ai une fille, et toi une mère!

Elles rentrent à gauche.

SCENE III.

FABIO, LE COMTE.

FABIO, *avec violence.*

Non, mon père, je n'en puis plus douter; d'après les nouveaux renseignemens que je viens de prendre, c'est bien le même mendiant que l'on voit la nuit rôder autour de ce palais; c'est lui qui, il y a quelques jours, à l'église, a osé ramasser le missel de ma sœur, l'insolent! Mon père, il faut qu'il cesse cette poursuite, ou qu'il périsse!... l'honneur de la famille l'exige.

LE COMTE.

Calmez-vous, Fabio. Quel que soit l'insensé, lui ou tout autre, dans quelques jours, je l'espère, il ne sera plus à craindre.

FABIO.

Comment donc?

LUIDGI, *entrant.*

Les personnes que monsieur le comte a mandées attendent dans la pièce voisine qu'il vous plaise de les recevoir.

LE COMTE.

Faites entrer. (*Le Domestique sort. A Fabio.*) Vous allez entendre les projets que j'ai voulu soumettre à notre famille.

SCENE IV.

TROIS MEMBRES DE LA FAMILLE CAMPIREALI, LE COMTE CAMPIREALI, FABIO, LE CARDINAL MONTALTE, DES VALETS, *apportent des candélabres, et disposent des siéges.*

LE COMTE.

Salut, nobles parens! (*Au Cardinal.*) Comment va la santé de monseigneur?

MONTALTE.

Toujours bien faible, et approchant à grands pas du dernier terme... je marche, comme vous voyez, un pied dans la tombe.

Il tousse et va s'asseoir à l'avant-scene de gauche.

LE COMTE.

Nous vous aimons trop pour vouloir vous croire. Messeigneurs, je vous ai convoqués pour une affaire de la plus haute importance. (*Montrant le Cardinal.*) Monseigneur nous a rendu de trop grands services, avant qu'il ne se fût ainsi obstinément retiré des affaires, pour ne pas le considérer comme des nôtres. Voici une lettre dont je veux avant tout vous donner communication; elle est du duc de Bracciano, le comte Paul Orsini.

MONTALTE, *avec un mouvement très-prononcé.*

Orsini?...

LE COMTE.

Il me demande ma fille Hélène pour son fils Octave... (*Le cardinal fait un léger mouvement.*) Cette proposition vous étonne, monseigneur?

MONTALTE, *avec empressement.*

Elle me comble de joie pour votre famille!

LE COMTE.

J'ai voulu vous consulter sur cette alliance, qui, en prêtant à notre maison un sûr et brillant appui, l'élève au premier rang, et ne mettra plus de bornes à sa puissance; est-ce votre avis, mes nobles parens? (*signe d'assentiment*) et vous, monseigneur?

MONTALTE, *après avoir toussé.*

Octave Orsini est le premier parti d'Italie. (*Finement.*) Sa vie, il est vrai, n'a pas été exempte de désordres et des abus du pouvoir, auxquels s'abandonne un jeune homme qui peut tout... mais vous nous appelez à discuter l'avantage d'une telle union, et non le bonheur de votre fille. Les Orsini n'avaient dans leur parti qu'une famille, dont le crédit pût faire contrepoids à la leur; cette famille, c'était la vôtre; ils effacent adroitement son éclat en le confondant dans le leur... mais, ainsi unis, il n'y a plus d'opposition possible à vos volontés... (*Avec intention.*) Toutes les fois que vous voudrez ce que voudront les Orsini... seigneur comte, c'est un noble et puissant mariage!

LE COMTE.

Monseigneur, je découvre dans vos discours au-delà même de votre pensée... A présent, mes amis, écoutez-moi: notre saint pontife Grégoire XIII va tous les jours s'affaiblissant; peut-être touchons-nous au moment de lui nommer un successeur... mais parmi tous nos cardinaux, je ne vois personne... Monseigneur d'Est est trop jeune.. (*Montalte se courbe et tousse*) monseigneur Alexandrini trop hautain. (*Montalte tire des pastilles et vient en offrir au Comte.*) Ah! si nous étions assez puissans par nous-mêmes, je vous dirais tout de suite: Restons isolés dans notre force, et portons au saint-siége l'homme de notre cœur, vous, cher cardinal.

MONTALTE, *se levant et avec une fausse bonhomie, en passant au milieu d'eux.*

Moi, bon Dieu!

LE COMTE.

Vous-même!

MONTALTE.

Mais songez donc que je ne suis qu'un moine! un pauvre moine!... que j'ai à peine la force de me gouverner moi-même; et comment, en cet état, songer à gouverner le monde chrétien?

LE COMTE.

Je vous le répète, et je suis sûr de l'assentiment de mes nobles parens, vous auriez toutes nos voix.

MONTALTE.

Mais si le ciel, pour me punir, m'imposait un pareil fardeau, avec une main si débile!... une santé si déplorable!... il faudrait que j'eusse autour de moi des amis dévoués qui consentissent à administrer pour le faible vieillard!... (*Souriant avec finesse.*) Vous ne me nommeriez souverain pontife que pour vous nommer vous-même...

LE COMTE, *à ses Parens.*

Vous l'entendez!... notre part eût été belle! mais malgré notre inclination, si les Orsini ont un candidat... (*Un domestique entre. Le Comte, allant à lui avec impatience.*) Qu'y a-t-il? pourquoi nous interrompre?...

LUIDGI.

Ce sont deux étrangers qui demandent à être introduits; l'un d'eux dit que c'est pour affaire urgente.

LE COMTE, *à son fils.*

Serait-ce déjà quelque envoyé des Orsini!

FABIO.

Il faut les recevoir...

LE COMTE.

Messeigneurs, permettez-vous qu'on introduise ces étrangers? (*Signe d'assentiment. Au domestique.*) Faites entrer!

MONTALTE, *à part, sur l'avant-scène de gauche.*

Ce mariage avec les Orsini détruit tous mes plans... renverse toutes mes espérances! .. mais comment empêcher ce malheur?... qui jeter à la traverse de ce projet?...

SCENE V.

FABIO, LES PARENS *en arrière*, LE COMTE CAMPIREALI, RANUCCIO, *que le domestique introduit avec* JULES, MONTALTE.

FABIO, *à son père.*

C'est notre homme de ce matin!

LE COMTE.

Ici! chez moi!... quelle audace!

MONTALTE, *à part, en souriant.*

Eh! c'est mon brave soldat de Lépante! Que vient-il faire ici?

LE COMTE, *allant à eux.*

Que puis-je pour vous, messieurs?

RANUCCIO, *s'avançant résolument.*

Nous faire plaisir et honneur, seigneur comte; à charge de revanche!

LE COMTE, *avec impatience.*

Expliquez-vous promptement, vous voyez que nous sommes ici en famille...

RANUCCIO, *d'un ton bref et décidé.*

C'est justement d'une affaire de famille qu'il s'gait; je serai concis, et j'irai droit au but... je n'aime pas les préambules... Je suis Ranuccio, le capitaine Ranuccio, (*avec intention*) ami assez distingué de feu don Juan d'Autriche, surnommé l'Invincible, de retour depuis ce matin de la Turquie... par les Pays-Bas. Ce garçon est mon pupille, Jules!... qui n'est pas trop mal, je m'en flatte, et manie également bien le pinceau et l'espadon. Or, c'est pour ce beau garçon que je viens, sans cérémonie, vous demander la main de votre fille. J'ai dit; à vous de répondre.

MONTALTE, *à part, en riant.*

Quelle mouche a donc piqué mon brave ami Ranuccio?

LE COMTE.

Je ne reviens pas encore de mon étonnement?

FABIO, *s'avançant furieux près de Ranuccio.*

Quelle est cette insolence, messieurs?

RANUCCIO.

Un instant, jeune homme; ne nous fâchons pas, et pesez vos mots, s'il vous plaît. (*Se posant.*) Nous sommes ici des négociateurs... vous dites que nous sommes des insolens?... Qui donc?... est-ce moi? Don Juan, frère du roi d'Espagne, était d'assez bonne maison je pense, et il a cent fois serré cette main-là, que je ne donne pas à tout le monde, entendez-vous?... Est-ce lui? (*Montrant Jules.*) Oh! c'est que vous ne le connaissez pas!... eh bien, je vais vous dire qui il est, moi, et à lui aussi, car il ne s'en doute pas, le pauvre garçon... Vous rappelez-vous un brave entre tous, dévoué pour tous, terrible aux bandits (*appuyant*) de tout rang et de toute espèce... que l'on adorait ici... que les Orsini redoutaient, quoiqu'il fût seul contre toutes leurs bandes?

LE COMTE.

Voudriez-vous parler de Brachioforte?

RANUCCIO.

Justement... Peretti Brachioforte!

MONTALTE, *à part.*

Que dit-il?

RANUCCIO.

Eh bien! comte Campireali, je vous demande votre fille en mariage pour le fils de Brachioforte, que voici!

JULES.

Moi, son fils! dis-tu vrai, Ranuccio?

(*Ranuccio lui serre la main.*)

MONTALTE, *à part, regardant Jules.*

Lui! lui!...

(*A partir de ce moment, il ne doit plus le quitter du regard.*)

RANUCCIO, *souriant.*

A présent, messeigneurs, je crois que vous nous connaissez!

FABIO.

C'est donc alors le fils d'un misérable!

JULES, *arrêtant du bras Ranuccio, qui veut répondre et prenant le milieu de la scène.*

Que ce nom vous soit sacré, monsieur, car c'est celui de mon père!

RANUCCIO.

Bravo!

JULES.

Vous m'avez cru ce matin un de ces caractères sans ressort et sans énergie qui ne peuvent repousser le pied dont on veut les écraser; détrompez-vous, j'ai ma force dans mon cœur, dans mon épée!

RANUCCIO, *se frottant les mains.*

Il parle comme un ange, ce gaillard-là!

JULES.

J'ignorais en venant ici quelle était l'intention de mon ami.

RANUCCIO, *vivement.*

Ah! ça, c'est vrai; je ne la lui avais pas communiquée.

JULES.

Mais quoi qu'il ait pu dire et faire, je le tiens pour bien dit et fait, j'ai maintenant un appui, un nom que je révère... (*A Ranuccio.*) Merci, ami, merci de m'avoir révélé cette gloire! (*Au Comte, avec noblesse.*) Et c'est moi qui vous dis à présent: Comte Campireali, je vous demande Hélène pour femme.

FABIO, *à ses Parens.*

Pardon, seigneurs, de cette scène de folie et de dérision!

Il passe derrière Jules.

JULES, *arrêtant du geste le Comte, qui veut remonter la scène.*

Un dernier mot, monsieur le comte: J'aime Hélène, et je suis aimé d'elle.

FABIO, *qui se trouve à la gauche de Jules.*

Tu mens!

Silence.

JULES, *froidement.*

Celui qui dit un mot pareil sans mourir aussitôt ne peut être que le frère de celle qui vous aime. (*Se tournant vers le Comte.*) Comte Campireali, je veux une réponse.

LE COMTE.

Hélène!... plutôt morte cent fois!

JULES.

La guerre donc pour la sauver!... la guerre, Fabio, à votre avidité, qui convoite les dépouilles d'une sœur; la guerre, comte, à votre ambition qui veut immoler votre fille; la guerre, vous dis-je, à tous, et recevez le serment que je fais de vous arracher votre victime.

Il sort le premier.

RANUCCIO, *saluant avec politesse.*

L'ami de feu don Juan d'Autriche l'y aidera de tout son pouvoir.

MONTALTE, *regardant Jules sortir.*

Lui!... oh! c'est le ciel qui me l'envoie... les Orsini auront fort à faire.

SCENE VI.

LES MÊMES, *hors* JULES *et* RANUCCIO.

LE COMTE.

Chers parens, cette étrange scène met trève à mes irrésolutions. Cardinal, faites-moi le plaisir de passer chez Mme la comtesse et de la préparer à nos projets. (*Montalte entre chez la Comtesse.*) Vous, mes chers parens, il se fait tard, vous restez au château cette nuit; demain nous nous reverrons.

Les Parens sortent.

LE COMTE, *revenant rapidement à Fabio et très-vite.*

Il viendra ce soir!

FABIO, *de même.*

Qu'il vienne pour la dernière fois!

LE COMTE.

Il faut feindre un voyage, un départ subit!

FABIO, *appelant.*

Matteo! Luidgi! (*Les deux domestiques entrent; à Matteo.*) Nos chevaux à l'instant; mon père et moi nous sommes obligés de partir.

LE COMTE.

Prévenez la comtesse et ma fille que cette nuit nous serons absens.

Matteo sort.

FABIO, *à Luidgi, en confidence.*

Toi, Luidgi, nous pouvons compter sur ton dévouement... va chercher ton arquebuse et fais bonne garde autour du château... cache-toi derrière les arbres de la route, sous les saules du bord du lac, et sur quiconque tenterait de pénétrer ici fais feu sans pitié; va.

LUIDGI.

Oui, monseigneur!

Il sort.

LE COMTE.

Hâtons-nous; nous rentrerons par le parc. En descendant, Fabio, prenez vos armes et apportez-moi les miennes.

FABIO.

Nous serons vengés, mon père!

Les valets ont emporté les candélabres.

SCENE VII.

HÉLÈNE. *La nuit est venue; elle sort avec précaution de sa chambre, tenant une petite lampe allumée.*

Ils s'éloignent!... Ces ordres que j'ai entendu répéter dans le palais sont bien réels, les chevaux sont prêts. (*Elle va à la porte du fond et l'entr'ouvre.*) Oui, les voilà tous deux à cheval... ils sont partis... Oh! le cœur me bat en pensant qu'après quinze jours d'attente, d'angoisses, il va

pouvoir enfin s'arrêter sous cette fenêtre!... que j'entendrai sa voix!... O Jules! Jules!... mon Dieu, comme tu t'es emparé de mon cœur!... Ma mère est avec le cardinal... je puis lui faire connaître qu'il peut s'approcher sans danger; donnons-lui le signal convenu! (*Musique en sourdine; elle s'approche en tremblant, prend sa lampe et la montre à la croisée, à plusieurs reprises, en écoutant si l'on vient. Elle entend du bruit du côté de la fenêtre.*) Mon Dieu! j'ai frissonné!... qu'est-ce donc?... C'est à cette fenêtre!... Déjà lui peut-être qui m'annonce sa présence sous ce balcon... ah! oui... il aura aperçu la lumière!... oh! comme il est fidèle... jetons-lui mon bouquet, qu'il sache que je pense à lui, que je l'aime toujours. (*Elle va à la croisée et se dispose à jeter son bouquet; mais Jules, qui vient de l'escalader, se présente subitement à Hélène, qui jette un cri d'effroi.*) Ah!...

SCENE VIII.

HÉLÈNE, JULES.

JULES, *escaladant.*

Silence!... rassure-toi, Hélène, c'est moi!

HÉLÈNE, *avec un effroi marqué.*

Vous! vous ici... comment?

JULES.

Cette échelle de corde lancée d'une main sûre jusque sur ce balcon.

HÉLÈNE, *s'éloignant.*

Oh! j'ai peur, si près de vous!

JULES.

Ah! repoussez-moi donc aussi, pour qu'aucun malheur, aucune honte ne me manque aujourd'hui!

HÉLÈNE, *se rapprochant un peu.*

Que dites-vous, la honte?

JULES.

Oui, la honte qui fait rougir le front et brise toute énergie!... Ce matin votre frère et votre père sont venus chez moi, dans ma demeure, au délabrement de laquelle je n'avais jamais pensé, moi, et là, ils m'ont offert... ô souvenir plein de rage!...

HÉLÈNE, *allant à la chambre de sa mère.*

Mon ami, mon ami, calmez-vous!

JULES.

Ranimé par la présence d'un ami, qui m'a appris le nom de mon père, un nom pur, Hélène, un nom glorieux dans toute l'Italie, je suis venu demander votre main pour le fils du pauvre, mais courageux Bracchioforte! Eh bien! ils ont insulté le nom de mon père.

HÉLÈNE.

Ah! pardon, pardon!

JULES.

En leur présence, l'indignation m'a soutenu; mais quand j'ai été seul avec Ranuccio... oh! alors, j'ai été lâche, Hélène, j'ai pleuré... (*Après une pause.*) Et je pleure encore!

HÉLÈNE.

Oh! je comprends les douleurs qui font pleurer une femme; mais celles qui arrachent des larmes à un homme, et à un homme comme vous, mon ami, elles doivent être bien horribles!

Elle s'asseoit sur le canapé.

JULES.

Eh bien! pourtant... il est une pensée... une pensée atroce, qui me fait plus souffrir encore.

HÉLÈNE, *naïvement.*

Laquelle, mon ami?

JULES, *s'agenouillant près d'elle.*

C'est qu'un jour, toi, si noble, si riche, Hélène, tu pourras aussi reprocher au pauvre Jules...

HÉLÈNE.

Oh! n'achevez pas, n'achevez pas!... Jules! mon Jules... ô! lisez dans mes yeux combien je vous préfère à toutes les fortunes, à toutes les grandeurs de la terre!... ne doutez pas de mon cœur, ami!... Oh! si je pouvais ramener la joie sur ce visage!... Jules, mon Jules, ne doute plus! (*après une pause*) car je t'aime!

Silence.

JULES, *relevant la tête avec une surprise mêlée de joie et de bonheur.*

Et mon obscurité, Hélène!

HÉLÈNE.

Je t'aime...

JULES.

Et ma misère!

HÉLÈNE.

Je t'aime...

JULES, *se relevant avec fierté.*

Orgueil des puissans, insolence des riches, levez-vous à présent contre moi!... je vous brave, car Hélène m'aime! Hélène vous dédaigne pour moi... (*Venant avec elle sur le devant de la scène.*) Oh! regarde, regarde à ton tour, comme il y a du bonheur sur ce front, de l'ivresse dans mes yeux.

HÉLÈNE, *résistant.*

Jules, Jules!...

JULES.

Oh! ne cherche pas à te soustraire à ma tendresse! Tu l'as dit, tu m'aimes!... tu m'aimes malgré ma pauvreté; à présent, tu es à moi, Hélène, mon Hélène adorée!

Il l'attire à lui.

HÉLÈNE.

Oh! grâce, grâce! je suis sans force contre ta joie comme contre tes larmes!

JULES, *à voix basse.*

Oh! laisse-moi te voir... laisse-moi te contempler... que tu es belle!... Hélène!... Hélène!...

En ce moment, on entend tinter au loin la cloche de l'*Angelus* qui se fait entendre en mourant jusqu'à la fin de la scène.

HÉLÈNE, *l'arrêtant avec un effroi religieux.*

Jules, écoute... c'est l'*Angelus!*... l'*Angelus*, qui sonne au couvent de Monte-Cavi... mon Jules, respecte celle que tout-à-l'heure tu as juré de protéger!... Oh! fais ce sacrifice à la mère de toute pureté... écoute!... les anges du ciel te prient avec moi... avec la sainte madone!

Elle tombe à genoux.

JULES, *indiquant la croisée et écoutant.*

La madone, dis-tu!... oui, c'est elle... elle me prie!... je reconnais sa voix! (*Avec enthousiasme.*) Eh bien! oui, ce sacrifice, je le ferai!... Tu es là, à mes genoux, ton cœur est sans défense... ta bouche n'oserait me refuser; mais, pauvre et inconnu, je n'avais rien à te donner, à toi qui m'as sacrifié titres et grandeurs, à toi qui m'as donné ton cœur et un amour qui rendrait un roi jaloux! Eh bien! moi, je te donnerai plus que titres et grandeurs!... je te donnerai ce que tu me demandes, et je te le donnerai sur une prière, sur un mot de toi!... Et dis maintenant, Hélène, si mon cœur sait aime rcomme le tien!

HÉLÈNE, *avec reconnaissance.*

Oh! oui, món Jules, tu est un pur et noble cœur!

JULES, *d'un ton solennel et montrant la croisée d'où arrivent les sons lointains de l'*Angelus.

Mais à ton tour, jure ici, toi, que si jamais la violence voulait nous séparer, à mon premier appel tu viendrais te remettre en mon pouvoir, comme tu t'y trouves en ce moment!

HÉLÈNE.

Sur mon âme, je le jure!

JULES.

Et moi...

Bruit d'un corps qui tombe sourdement.

HÉLÈNE, *se relevant avec effroi.*

Silence!... N'as-tu pas entendu sur le lac un bruit... comme celui d'une chute?

JULES *court à la fenêtre, et, après avoir regardé, revient à Hélène.*

Non... le ciel est pur, et le lac est paisible...

En ce moment Ranuccio enjambe le balcon.

SCENE IX.

RANUCCIO, JULES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Ah!

Jules tire son poignard.

RANUCCIO.

Fuyez!

JULES, *à Hélène.*

C'est Ranuccio!

RANUCCIO.

J'ai entendu des voix sur la terrasse, au-dessus de ce balcon...

JULES.

Ce sont des serviteurs de la maison.

RANUCCIO.

Non, je crois plutôt que c'est une embuscade.

HÉLÈNE.

Grand Dieu!

RANUCCIO.

En bas un homme, près du lac, semblait épier ce qui se passait du côté de cette fenêtre.

HÉLÈNE.

Je tremble!

JULES.

Et cet homme...?

RANUCCIO.

Oh! celui-là n'est plus à craindre; puisse un père prévoyant lui avoir appris à nager!

HÉLÈNE.

Jules, il faut nous quitter!

JULES.

Tu le veux?... Adieu donc, mon amour!

HÉLÈNE.

N'oublie pas qu'à présent tu défends ma vie!

JULES, *solennel.*

Et toi, n'oublie pas tes sermens... (*Ranuccio est descendu le premier par l'échelle de corde; Jules le suit; lorsqu'il est déjà dehors du balcon, il adresse un dernier adieu à Hélène.*) Hélène, avant de te quitter, sur ce front que ta main a touché, un baiser, un seul!...

Hélène s'approche en tremblant, sa bouche va effleurer le front de Jules, lorsqu'un coup de feu part au-dessus de leurs têtes; Jules disparaît. Hélène, qui s'est vivement rejetée en arrière, reste un moment glacée de terreur.

HÉLÈNE, *douloureusement.*

Oh! ils l'ont tué, ils l'ont tué!...

Elle tombe sur le fauteuil.

SCENE X.

HÉLÈNE, LA COMTESSE.

Au bruit de la détonnation, la Comtesse est entrée rapidement et s'est dirigée d'abord vers sa fille, puis vers la fenêtre, et, au cri d'Hélène, elle répond :

Non, ils ne l'ont pas tué, car la balle a frappé là!... (*Elle montre l'angle de la fenêtre.*) Cette échelle!... Oh! imprudente! imprudente!

Elle rejette l'échelle au dehors.

HÉLÈNE, *revenant à elle.*

Vous, ma mère!

LA COMTESSE.

Viens, viens!

FABIO, *ébranlant la porte du fond qu'Hélène a fermée.*

Ouvrez, Hélène, ouvrez!

LA COMTESSE, *entraînant Hélène dans la chambre.*

Viens avec moi, chère enfant, car c'est toi qu'ils tueraient.

SCENE XI.

FABIO *seul d'abord, puis* **LE COMTE, LA COMTESSE** *et* **HÉLÈNE.**

La porte cède aux efforts de Fabio, qui ne doit entrer que quand celle de la Comtesse est tout-à-fait fermée.

FABIO, *regardant.*

Personne!... (*Ouvrant la croisée.*) Point d'échelle!... par quel moyen...? (*Au Comte, qui entre suivi de domestiques portant des flambeaux.*) Eh bien, mon père...?

LE COMTE.

Nulle trace!... pas une goutte de sang!

FABIO.

Et Ludgi?

LE COMTE, *avec fureur.*

Disparu!... Mais la malheureuse qui nous déshonore, où est-elle? où est-elle?...

FABIO.

Partie!... partie avec son ravisseur!

LE COMTE.

Enfer!

LA COMTESSE, *entrant avec Hélène, qui se soutient à peine sur son épaule, dit avec beaucoup de calme et de sang-froid.*

Qu'y a-t-il donc, monsieur le comte?... quel est ce bruit?... Vous avez failli faire mourir de peur cette pauvre enfant, qui reposait près de moi; voyez comme elle est pâle et tremblante!

Moment de silence et de surprise.

LE COMTE, *se tournant vers son fils, a l'air de lui dire.*

Nous sommes joués. (*Puis, il s'avance vers Hélène, et d'une voix grave.*) Hélène, dans huit jours, vous épouserez le comte Octave Orsini.

Hélène tombe sur le canapé, accablée par cette parole.

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur découvert d'une hôtellerie d'Italie, sur la route d'Albano à la villa Orsini. A l'extérieur, petite haie : au-delà, chemin creux taillé dans des gorges arides, qui mène en montant au couvent de Monte-Cavi. A droite, cabinet avec madone en saillie. A gauche, deuxième plan, porte masquée.

SCENE PREMIERE.

MONTALTE, *puis* **SCIOTTI.**

MONTALTE, *entrant par la porte masquée, après avoir regardé de tous côtés avec précaution, va frapper à la porte à droite.*

Sciotti! Sciotti!

SCIOTTI, *sortant.*

C'est vous, monseigneur!...

MONTALTE.

Oui; je suis venu par cette entrée secrète, connue de toi seul et de moi.

SCIOTTI, *respectueux et dévoué.*

Que votre sainte présence fasse descendre la bénédiction du ciel sur ma maison.

MONTALTE, *sévère pendant toute la scène.*

Ma commission?

SCIOTTI.

Est faite.

MONTALTE.

Le jeune homme?

SCIOTTI.

Il viendra.

MONTALTE, *à part.*

Dieu soit loué!

SCIOTTI.

Il viendra, mais accompagné.

MONTALTE.

Comment?

SCIOTTI.

De son fidèle condottiere... Après la surprise d'hier, ils craignent une nouvelle embuscade.

MONTALTE.

Peu m'importe... (*Réfléchissant : après une pause.*) Ce vieux soldat lui est donc bien attaché?

SCIOTTI.

Il adorait le père; il adore le fils.

MONTALTE.

Est-ce que tu l'as connu ce Ranuccio?

SCIOTTI.

Autrefois, nous avons servi ensemble... (*plus bas, avec intention*) sous l'autre...

MONTALTE, *l'interrompant.*

J'entends... et ce matin...?

SCIOTTI.

Nous avons renouvelé connaissance.

MONTALTE, *sévèrement.*

Mais tu n'as pas dit un mot?...

SCIOTTI, *grave.*

Monseigneur connait ma discrétion.

MONTALTE, *sévèrement.*

Oui, et surtout je sais que je puis compter sur elle.

SCIOTTI.

Monseigneur a donné au vieux Sciotti cette hôtellerie, à ses enfans du pain, et la vie de leur père; le vieux Sciotti ne l'oubliera jamais.

MONTALTE.

C'est bien.

Il remonte la scène.

SCIOTTI.

Monseigneur permettra-t-il à son serviteur dévoué de lui faire une question, à son tour?

MONTALTE.

Parle!

Il redescend.

SCIOTTI, *bas.*

C'est aujourd'hui le 25 juillet!

MONTALTE, *sombre.*

Je le sais.

SCIOTTI, *avec mystère.*

L'anniversaire de la mort de notre malheureux capitaine Bracchioforte.

MONTALTE, *sombre.*

Il y a quinze ans, lâchement assassiné par les Orsini!

SCIOTTI, *après avoir regardé de tous côtés, et baissant la voix.*

Nos paysans demandent si le père Anselme viendra, comme tous les ans, dire la messe à la chapelle expiatoire, pour le repos de son âme?

MONTALTE.

Il y viendra.

SCIOTTI.

Mais les Orsini ont juré de connaître le prêtre audacieux...

MONTALTE, *avec force.*

Il viendra, te dis-je... malgré les Orsini... (*après une pause*) seulement, dis à tes amis d'être prudens, et de se tenir prêts à tout.

SCIOTTI.

Soyez tranquille; tous nos paysans font partie de quelque confrèrie, ils seront bien armés, sous leurs habits de pénitens... Ma femme, qui est là (*il montre la chambre dont la croisée fait face au public*), prépare le mien et celui de mon fils.

MONTALTE.

Voici Jules et son fidèle compagnon; laisse-nous, et va tout préparer pour l'entière exécution de mes projets.

Sciotti, avant de sortir, montre à Jules et à Ranuccio Montalte qui les attend.

SCENE II.

MONTALTE, RANUCCIO et JULES, *armés tous deux.*

MONTALTE, *après avoir toussé à plusieurs reprises, et repris son sourire habituel; à Jules.*

Pardon, seigneurs cavaliers, de vous avoir dérangés...(*Voyant Ranuccio qui regarde avec défiance.*) Oh! vous pouvez avancer sans crainte... je suis seul, absolument seul... n'ayez nulle défiance!

Il leur fait signe de s'asseoir à tous deux, et recommence à tousser.

RANUCCIO, *à part et passant à gauche.*

Oh! tu as beau tousser, béquillard!... depuis que je t'ai rencontré chez les Campireali, je te connais... Hier, j'ai bavardé avec toi; aujourd'hui tu seras bien fin si tu me fais desserrer les dents.

MONTALTE, *à Jules.*

Me reconnaissez-vous, jeune homme?

JULES, *avec respect.*

Parfaitement, mon père: vous étiez hier chez le seigneur Campireali; vous avez été témoin de l'outrage qu'ils m'ont jeté à la face.

MONTALTE.

J'ai été témoin de l'outrage et de la réponse que vous y avez faite; votre noble hardiesse m'a gagné le cœur.

RANUCCIO, *à part.*

Ah! tu crois nous prendre avec tes cajoleries. (*Haut et se posant.*) Enfin, monseigneur, où voulez-vous en venir?

MONTALTE, *souriant.*

Patience, mon frère, patience!... avec la patience on arrive à tout. (*Il recommence à tousser. Ranuccio se croise les bras avec un mouvement d'impatience. Montalte se rapproche un peu.*) Voici ce dont il s'agit: le vieux Campireali désire avoir une entrevue avec vous aujourd'hui, et je me suis chargé de venir vous la demander.

RANUCCIO, *vivement.*

Nous refusons.

MONTALTE.

Pourquoi?

RANUCCIO, *avec force.*

Un rendez-vous avec un Campireali! c'est un guet-apens!

MONTALTE.

Après ce qui s'est passé votre défiance est naturelle; mais un événement arrivé depuis hier dans sa famille a tout changé.

JULES, *vivement.*

Un événement?...

MONTALTE.

Dont il veut vous faire part lui-même en ce lieu; c'est un terrain neutre, comme vous voyez, et n'offrant aucun motif de crainte à chacun des deux partis... D'ailleurs vous êtes bien accompagné et assez bien armé, à ce que je puis voir.

RANUCCIO, *avec intention.*

D'après mon conseil, monseigneur; c'est plus sûr!

MONTALTE, *à Jules.*

Ainsi donc, vous consentez?

JULES.

Soit.

Il fait un signe à Ranuccio pour le calmer.

MONTALTE.

Il va venir.

JULES.

J'attendrai.

MONTALTE, *se rapprochant encore.*

Puisque nous avons encore quelques instans, permettez une question à un vieillard qui s'intéresse à vous... (*avec intention*) plus que vous ne pensez.

RANUCCIO, *à part.*

Mielleux, va!

JULES.

Je vous écoute.

MONTALTE, *avec dignité.*

Avez-vous songé, mon jeune ami, à ce que vous alliez entreprendre? Avant d'engager la partie où vous allez jouer le repos d'une maison, le bonheur d'une jeune fille, vous êtes-vous interrogé la main sur le cœur? vous êtes-vous demandé si vous aviez pour elle toute la loyale affection qui peut seule payer tant de sacrifices?

JULES.

Monseigneur!

RANUCCIO, *se levant.*

Laisse-moi répondre. Tu serais peut-être modeste. (*Il passe entre eux deux.*) Monseigneur, je l'ai questionné, moi, et je vous réponds que je crois plus a la loyauté de son amour qu'à l'infaillibilité du... (*Se reprenant.*) Non, ce n'est pas cela que je voulais... (*S'embrouillant.*) Ah! si c'était... je ne dis pas, et ma foi... Pardon, vous ne savez peut-être pas ça dans votre état; mais c'est comme ça, voyez-vous, et quand une honnête fille vous a frappé dans la main en disant: Je compte sur vous!... Par Lépante et par don Juan! c'est sacré, ça... N'est-ce pas, Jules?

JULES, *lui serrant la main.*

Merci. Tu as deviné ma pensée.

MONTALTE, *a part en se levant et passant entre eux deux.*

Sa loyauté me décide. (*Haut.*) Pourtant j'ai connu autrefois, il y a bien vingt-cinq ans de cela.

RANUCCIO, *haussant les épaules.*

Allons, bon! voilà qu'il va nous raconter des histoires... pauvre tête, va!

MONTALTE.

Dans ce pays même deux jeunes gens; ils s'aimaient aussi d'un amour véritable... (*indiquant Jules*) comme le vôtre.... La jeune fille appartenait à l'une des familles les plus riches et les plus considérées d'Albano... (*même jeu*) comme Hélène... Par malheur le jeune homme, qui était de votre âge, n'avait pour lui que sa bonne mine et un caractère plein de résolution... ce n'était pas assez aux yeux du père; il refusa la main de sa fille.

Il tousse.

JULES, *avec le plus vif intérêt.*

Continuez, continuez, mon père, je vous prie.

MONTALTE.

Notre jeune amoureux comprit tout de suite qu'il n'y avait qu'un mariage secret qui pût les sauver et lui assurer la possession de celle qu'il aimait... il s'adressa a tous les couvens d'Italie, à tous les prêtres...

JULES, *vivement.*

Eh bien?...

MONTALTE.

Tous refusèrent, redoutant le courroux de la famille.

RANUCCIO.

Les capons!

JULES, *tristement.*

Et les amans ne purent être unis?

MONTALTE.

Pardonnez-moi! Il se trouva un moine, qu'on nommait, je crois, le père... le père Anselme.

RANUCCIO.

Le père Anselme!

MONTALTE.

Qui osa, lui, les marier!...

RANUCCIO.

Ah! il n'avait pas peur, celui-là!

MONTALTE, *souriant.*

Grande fut d'abord la colère des deux familles, comme bien vous pensez; mais après avoir jeté feu et flamme, le père finit par se calmer... (*Souriant*) car avec le temps tout s'arrange. (*Jules est resté pensif.*) Mais cette histoire est une exception, et n'a pas le moindre rapport avec la vôtre!

RANUCCIO, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc? c'est-à-dire que c'est absolument la même chose!

JULES.

Et ce moine, mon père, existe-t-il encore?

MONTALTE, *légèrement.*

Mais je ne pense pas qu'il soit mort; car il doit habiter les environs, et j'aurais su... (*Souriant.*) Mais je conte, je conte... la vieillesse est causeuse.

RANUCCIO.

Je m'en aperçois.

MONTALTE.

Adieu, mon jeune ami; le seigneur Campireali va venir; je vous invite de nouveau à être fort, à vous raidir contre la destinée, et à savoir supporter les épreuves qu'il plaira au ciel de vous envoyer.

RANUCCIO.

Ainsi soit-il!

MONTALTE, *à part, en sortant.*

Saura-t-il me comprendre?

Il dit adieu et sort par la droite. Ranuccio reconduit Montalte et revient ensuite a Jules, qui paraît méditer profondément.

SCENE III.

RANUCCIO, JULES.

RANUCCIO.

En voilà-t-il un qui est bavard!... Hier on ne pouvait pas lui tirer une parole du ventre, aujourd'hui...

JULES, *vivement.*

Ranuccio...

RANUCCIO.

Eh bien?

JULES.

As-tu entendu?

RANUCCIO.

Quoi? le sermon de ce pauvre homme?

JULES.

Non... ce qu'il a dit de ces deux amans! Sais-tu quel est ce père Anselme?

RANUCCIO.

Est-ce que tu crois que j'ai été moine?

JULES.

As-tu entendu prononcer ce nom?

RANUCCIO.

Attends donc... il me semble... Mais pourquoi?

JULES.

Voici Campireali et sa suite, tais-toi... je te le dirai plus tard.

SCENE IV.

RANUCCIO, JULES, FABIO CAMPIREALI, VALETS, *arrivant par la droite.*

JULES.

Que vois-je!... Fabio!... Mais c'était votre père que l'on m'avait annoncé!...

FABIO, *avec une colère sourde.*

Mon père viendra à son tour; mon père parlera comme il convient à son âge... mais nous sommes jeunes tous deux... avant de causer avec le vieillard, vous devez désirer, il me semble, vous expliquer avec le jeune homme.

RANUCCIO.

Est-ce un piége?

FABIO.

Non, mais un duel!... Car tu ne penses pas, sans doute, que je laisse impuni ton insolent amour. Hier la présence de mon père m'a empêché de venger comme je le voulais l'outrage fait à ma famille; mais aujourd'hui je viens te demander satisfaction.

RANUCCIO.

Ah! c'est un cartel! Oh! c'est bien différent... jamais nous n'avons refusé pareille partie de plaisir. Où est votre second? (*faisant le geste de ferrailler*) nous ferons partie carrée.

JULES, *à Ranuccio, sévèrement.*

Ranuccio, tais-toi; c'est à moi qu'a été porté ce défi, c'est à moi de répondre. (*A Fabio, avec modération.*) Seigneur Fabio, votre fureur, je la conçois, et je l'excuse; mais à toutes vos injures, à toutes vos provocations, je ne répondrai qu'un mot: Vous êtes le frère d'Hélène, je ne me battrai pas avec vous.

RANUCCIO, *vivement.*

Ne pas te battre!... y penses-tu?

JULES.

Tais-toi, te dis-je!

FABIO.

Oh! laissez-le!... ne voyez-vous pas qu'il a trouvé un excellent prétexte pour colorer sa lâcheté?

JULES.

Seigneur Fabio!

FABIO, *ne pouvant plus se contenir.*

Oui, tu es un lâche, un misérable, et tu me prouves aujourd'hui que ton sang n'est pas plus noble que l'étoffe de ton pourpoint.

JULES.

Eh bien... (*Se maîtrisant, et avec une intention marquée.*) Eh bien, soit, je me battrai!

RANUCCIO.

Ah! à la bonne heure! je n'y comprenais plus rien.

JULES.

Vos armes?

FABIO, *à un valet.*

Piétro, mes pistolets de voyage!

Un valet apporte deux paires de pistolets *.

RANUCCIO, *passant au milieu, et prenant deux paires de pistolets des mains de Piétro.*

Un instant! comme témoin, c'est moi qui dois régler les conditions du combat. Il s'agit de savoir ici qui tirera le premier.

JULES, *vivement.*

C'est inutile; le seigneur Fabio est l'offensé; à lui de tirer le premier!

RANUCCIO.

Ah çà! mais...

JULES.

Je le veux.

FABIO.

A moi donc!

Ils se placent à distance.

RANUCCIO, *passant à l'avant-scène de gauche.*

Qu'est-ce que j'éprouve donc?... Est-ce que j'aurais peur?... Oui, j'ai peur, peur pour lui!

FABIO, *ajustant Jules.*

Que Dieu ait pitié de ton âme!

RANUCCIO, *sans regarder.*

Et la madone de sa tête! (*Le coup part; Jules est immobile. Ranuccio se retourne et fait son compliment à Fabio.*) Ah! bravo! bien visé! c'est tout ce que je vous demandais. A nous, à présent!

Il remonte au fond en se frottant les mains.

FABIO.

Damnation! ma main tremblait de colère, et cette arme a mal servi ma haine.

JULES, *lentement.*

Voyons si c'est la faute de l'arme ou de celui qui ne sait pas la manier.

FABIO, *furieux et relevant fièrement la tête.*

Fais donc, et jusqu'à la mort de l'un de nous deux!

JULES, *avant de lever son pistolet.*

Seigneur Fabio, vous portez la tête bien haute; quand j'ai essuyé votre feu, j'étais découvert.

FABIO, *renfonçant son feutre.*

Et moi, je resterai couvert en face de toi, manant!

* Il est important de donner à Jules et à son adversaire deux pistolets, dans le cas où l'un des deux ferait long feu. (*Note de l'Auteur.*)

JULES, *l'ajustant.*

Fabio Campireali, saluez-moi!

Le coup part et renverse le chapeau de Fabio.

RANUCCIO, *vivement.*

Il a salué!

JULES.

Et à présent, croyez que celui qui a touché le feutre pouvait aussi facilement toucher la tête, si la tête lui eût servi de but.

Un valet a ramassé le chapeau de Fabio.

FABIO, *furieux.*

Une grâce! une grâce, à moi! et de toi!... oh! défends-toi, défends-toi, mendiant, car j'ai soif de ton sang.

Il tire son épée.

JULES, *froidement.*

Vous m'assassinerez donc, car je ne tirerai jamais mon épée contre vous.

FABIO, *hors de lui.*

Défends-toi, te dis-je!

RANUCCIO, *prenant Fabio à bras-le-corps.*

Halte-là, mon gentilhomme! Si vous avez tant envie de batailler, eh bien! me voilà! moi! et je vous le jure, je ne m'amuserai pas à vous faire de quartier!

Il se place, l'épée à la main, en face de Fabio; Campireali paraît au milieu d'eux.

SCENE V.

RANUCCIO, JULES, LE COMTE CAMPIREALI, FABIO.

LE COMTE.

Que vois-je? un duel!

JULES, *froidement.*

Un duel, non; mais une leçon de politesse que je donne à votre fils.

FABIO, *furieux.*

Oh! laissez-moi châtier comme il le mérite ce misérable qui insulte à l'honneur de notre famille.

LE COMTE.

Silence, mon fils, c'est moi que cet honneur regarde, et j'en suis meilleur juge que vous!

RANUCCIO, *à part.*

Eh bien! à la bonne heure! le vieux coq a du bon.

FABIO, *à part, et remettant son épée dans le fourreau.*

Une trêve, puisqu'il le faut; mais je saurai te rejoindre.

LE COMTE, *froidement et avec dignité.*

Vous devez être étonné de ma modération, jeune homme. Certes, l'homme qui a osé lever les yeux sur la fille des Campireali devait s'attendre à payer de sa vie pareille audace; mais à présent je puis sans danger vous laisser vivre. De ce pas, je vais à la villa Orsini, où mon fils va m'accompagner pour conclure le mariage de notre fille Hélène avec le jeune duc de Bracciano,

JULES, *à part.*

Qu'entends-je?

LE COMTE.

Vous avez dit hier chez moi, devant tous, que vous étiez aimé d'Hélène Campireali... c'était un outrage, un outrage sanglant, que notre fille s'est chargée de repousser elle-même, pour l'honneur de sa famille et de l'illustre alliance que nous allions conclure. (*Étonnement de Fabio.*) Lisez! (*Il lui remet une lettre.*) Vous connaissez son écriture?

JULES.

Oui, seigneur.

LE COMTE, *avec fureur, à Fabio.*

J'en étais sûr.

Signes d'intelligence entre les deux Campireali, pendant que Jules ouvre la lettre d'une main tremblante.

JULES, *lisant.*

« Dans huit jours, je serai la femme d'un au-
» tre; cessez, je vous prie, toutes vos poursuites;
» nous ne pouvons être qu'étrangers l'un à l'au-
» tre, et puissiez-vous oublier jusqu'au nom
» d'HÉLÈNE CAMPIREALI. »

Il demeure accablé.

LE COMTE.

Vous le voyez, vous étiez au moins dans l'erreur; à présent, persistez-vous toujours à soutenir vos singulières prétentions?

JULES, *parlant à peine.*

A présent, seigneur, je le reconnais, je n'ai plus aucun droit... J'avais cru à l'amour, à l'honneur... c'était un rêve!... A présent, vous n'entendrez plus parler de moi.

LE COMTE, *après un léger mouvement de joie.*

Que Dieu vous assiste! (*Bas à Fabio.*) Nous en voilà débarrassés pour toujours! (*Haut.*) A présent, mon fils, à la villa Orsini, où nous sommes attendus!

Ils sortent par la gauche.

RANUCCIO.

A la villa Orsini!... Oh! je le saurai, car je ne les perds pas de vue.

Il les suit sans qu'ils s'en aperçoivent.

SCENE VI.

JULES, *seul.*

O mon Dieu! mon Dieu!... A présent qu'ils ne sont plus là, je puis pleurer sans honte... en leur présence, j'étouffais, et il me semblait que ma poitrine allait s'ouvrir, brisée par les sanglots. Étrangers l'un à l'autre, a-t-elle dit! (*Pleurant.*) Hélène étrangère à Jules!... est-ce possible? et pourtant c'est écrit! écrit de sa main... voilà bien les caractères chéris que tant de fois j'ai pressés de mes lèvres, lorsqu'ils m'assuraient de son amour, et aujourd'hui, ils proclament sa déloyauté et l'oubli des sermens les plus saints! (*S'adressant à la madone.*) O sainte madone, comme tu m'as trompé!... Mais pourquoi t'en prendre à la madone, pauvre fou? c'est toi qu'il faut accuser, toi qui

as cru à la parole, à l'honneur d'une femme, toi, qui l'as laissée échapper, lorsque tu la tenais à ta merci et discrétion!

Il retombe près de la table et pleure, la tête dans ses deux mains.

SCENE VII.

HÉLÈNE, JULES.

En ce moment, on voit Hélène qui, faible, haletante, brisée de fatigue et de terreur, s'avance avec peine et vient tomber aux pieds de Jules.

HÉLÈNE.

Jules! Jules!... toi! toi!...

JULES, *se retournant.*

Grand Dieu! Hélène! toi! toi! seule en ce lieu!

Il la soutient dans ses bras.

HÉLÈNE.

Oui, moi, moi, qui te disais hier : Si la violence me menace, je saurai m'y soustraire et me remettre en ta puissance; et qui, menacée aujourd'hui par la violence, viens te dire : Jules, me voilà à tes genoux, comme hier, à l'heure de l'*Ave-Maria*.

Elle s'agenouille.

JULES.

Mais cette lettre!... cette lettre!

HÉLÈNE.

Oh! arrachée par les menaces de mon père!... (*Lui montrant son poignet meurtri.*) Tiens... vois!... ils m'ont brisée!...

JULES, *couvrant de baisers le bras meurtri d'Hélène.*

Oh!... et je t'accusais!... Oh! sois bénie pour ta présence! sois bénie, et pardonne-moi de t'avoir méconnue. (*Vivement.*) Mais qui t'a dit, pauvre ange, que je fusse en ce lieu?

HÈLÈNE.

Un moine.

JULES.

Un moine!

HÉLÈNE.

Oui, un moine inconnu, que j'ai rencontré près de ta demeure, et qui m'a indiqué cette hôtellerie.

JULES.

Voilà qui est étrange!... quelque espion sans doute, encore quelque trahison! Mais que m'importe, à présent que je te vois, que je suis sûr de toi, de ton cœur? que me font Campireali et Orsini réunis? que me font les trahisons de ton père... les menaces de ton frère? Ton frère!... tiens, il était là tout-à-l'heure, m'adressant les injures les plus violentes, les provocations les plus amères... il brûlait de répandre mon sang; il a menacé ma vie, ton frère!...

HÉLÈNE.

Grand Dieu!

JULES.

Oh! rassure-toi. (*Avec tendresse.*) Il ne sait pas les liens qui m'attachent à lui; en vain il me provoquerait; ton nom et ton image sont là pour le défendre. (*Avec exaltation.*) Ton frère, je l'aime! oui, je l'aime en toi; ton frère, je lui pardonne! j'oublie ses torts, ses menaces, ses outrages, j'oublie tout pour toi, sa sœur, toi qui m'aimes!... (*Avec explosion.*) Est-ce que je ne suis pas payé de tout par ton amour?

HÉLÈNE.

Mais Orsini, Jules, Orsini!... dans huit jours je serai sa femme!

JULES.

La femme d'Orsini!... oh! que non pas!

HÉLÈNE.

Non, dis-tu?

JULES.

Non... si tu es la mienne aujourd'hui.

HÉLÈNE.

Ta femme!...

JULES, *avec force.*

Oui, il faut qu'un saint mariage...

SCENE VIII.

HÉLÈNE, JULES, RANUCCIO.

RANUCCIO, *vivement.*

Un mariage!... et avec qui?

JULES, *la découvrant.*

Avec elle, Ranuccio!

Il lui montre Hélène.

RANUCCIO.

Hélène Campireali!

JULES.

Non; mais mon Hélène, à moi, mon Hélène, qu'ils ont voulu me voler, et qui malgré eux m'appartient encore! mon Hélène, qui a tout quitté pour son époux!... Oui, ton époux!... car je le suis déjà devant Dieu! et il faut que je le sois, aujourd'hui, à la face des saints autels!

HÉLÈNE.

Aujourd'hui!...

JULES.

Il le faut, vois-tu, il n'y a plus que ce moyen de nous sauver!

HÉLÈNE.

Jules!...

JULES.

Hésiterais-tu?

HÉLÈNE, *très-émue.*

Non... mais cette union, qui la bénira?

JULES.

Oh! la madone nous viendra en aide!...

RANUCCIO.

Mais quel prêtre oserait braver la colère des Orsini?... O père Anselme, toi qui n'avais peur de rien, où es-tu?... voilà une belle occasion pour toi de montrer ton courage!

SCENE IX.

HELÈNE, JULES; UN RELIGIEUX *de haute taille et encapuchonné paraît à la porte du fond, et doit être vu de profil;* RANUCCIO *à l'avant-scène de gauche.*

LE RELIGIEUX, *d'une voix grave et sonore.*

Me voici; qui m'a appelé?

Mouvement.

RANUCCIO, *stupéfait.*

Le père Anselme!

HÉLÈNE.

Le moine de tout-à-l'heure!...

Hélène et Ranuccio s'inclinent pendant toute cette scène.

JULES, *remontant un peu et d'une voix émue.*

Qui que vous soyez, mon père, je vous adjure ici de m'entendre Je suis Jules Brachioforte, un soldat! un homme du peuple! celle que j'aime, la fille des Campireali... on veut la sacrifier à une politique ambitieuse, à l'alliance des Orsini! oserez-vous la sauver et nous unir?... oserez-vous assumer sur votre tête la vengeance de deux familles?

LE RELIGIEUX.

Je l'oserai.

Mouvement.

JULES, *avec joie.*

Et dans quel lieu?

LE RELIGIEUX.

A la chapelle expiatoire!

JULES.

A quel moment?

LE RELIGIEUX.

Dans une heure.

JULES.

Mon père, nous y serons.

Jules s'avance vers lui, le religieux le retient d'un geste et s'éloigne du côté du couvent.

RANUCCIO.

O brave homme, va!... brave homme de père Anselme!... je ne t'oublierai pas dans mes prières!...

Il le suit avec admiration, et reste un moment au fond du théâtre.

HÉLÈNE, *ramenant Jules, et vite.*

Jules, je n'irai pas.

JULES.

Que dis-tu?

HÉLÈNE, *vite.*

Je ne le puis.

JULES.

Pourquoi?

HÉLÈNE, *avec force.*

Et ma mère!... grand Dieu! ma mère! voudrais-tu d'un bonheur qui ferait son désespoir?... ma mère! si tu savais comme elle m'aime!... hier mon père m'aurait tuée; elle a menti, Jules, menti pour me sauver! aussi, avant de venir ici, je lui ai écrit...

JULES.

A ta mère!

HÉLÈNE, *vivement.*

Oui, elle sait que je fuis la tyrannie, mais non pas sa tendresse; que, fidele à mon serment, j'ai cherché un refuge pres de toi. Oh! qu'elle ne puisse pas t'accuser de lui avoir pris son enfant! laisse-moi retourner près d'elle et lui dire: Ma mère, venez; Jules nous attend; venez bénir une union qui sans vous ne saurait être heureuse!

Musique.

RANUCCIO, *rentrant vivement.*

Votre père! votre père!...

HÉLÈNE.

Mon père!...

RANUCCIO.

Avec votre frère; ils sont sur mes pas.

HÉLÈNE.

Je suis morte!

JULES, *tirant son poignard.*

Ne crains rien, chère Hélene, je suis là pour te défendre.

HÉLÈNE, *égarée.*

Où nous cacher?

RANUCCIO, *montrant le cabinet.*

Là!... là!...

HÉLÈNE, *entraînant Jules.*

Oh! viens, viens!...

RANUCCIO.

Vite... les voici.

SCENE X.

JULES, *armé de son poignard,* LES CAMPIREALI, *au fond, parlant à leurs valets;* RANUCCIO *est devant la porte du cabinet.*

RANUCCIO, *tirant son épée.*

Qu'ils essaient maintenant de passer!

CAMPIREALI, *au fond.*

Avant de gravir la montagne, arrêtons-nous un instant dans cette hôtellerie.

FABIO, *aux valets.*

Qu'on prenne soin de nos chevaux.

RANUCCIO, *à part.*

Nous sommes traqués... comment les faire sortir? (*A Sciotti, qui se dirige vers la porte de la chambre.*) Où vas-tu?

SCIOTTI, *bas.*

C'est ce soir l'anniversaire...

RANUCCIO, *de même.*

Eh bien?

SCIOTTI, *bas.*

Pour aller à la chapelle, il faut à mon fils et à moi nos habits de pénitens.

RANUCCIO.

Vos habits de pénitens!... (*Comme frappé d'une idée.*) Voilà mon affaire... (*A Sciotti.*) Va-t'en.

SCIOTTI.

Mais...

RANUCCIO, *le poussant.*

Va-t'en!

FABIO, *apercevant Ranuccio.*

Ah! encore ici!

RANUCCIO.

Oui, seigneur, oui, encore ici.

FABIO.

Et votre protégé?...

RANUCCIO.

Il a renoncé à tout.

FABIO, *raillant.*

Il était si fier!

RANUCCIO, *avec intention.*

Il est bien malheureux!

FABIO.

Je ne le plains guère.

RANUCCIO.

Ni moi non plus.

Les deux Campireali viennent s'asseoir à la table.

CAMPIREALI.

Orsini a désiré avancer ce mariage; je l'aime mieux ainsi... demain tout sera terminé.

RANUCCIO, *avec intention.*

Demain!

JULES, *bas à Hélène, qu'on ne voit pas.*

Tu l'entends, Hélène... demain, la femme d'Orsini... Et tu hésites encore?...

FABIO.

Il me semble qu'on a parlé... (*La fenêtre se referme aussitôt.*) Qui donc est là?

RANUCCIO, *élevant la voix.*

Là!... oh! sans doute ces deux bons religieux, venus pour voir la femme du pauve Sciotti, qui est bien malade, et qui se rendent au couvent ici près, (*appuyant*) où on les attend... il faut qu'ils se dépêchent, car la nuit vient, et ils arriveraient trop tard.

FABIO.

Et pourquoi ne sortent-ils pas?

RANUCCIO.

Je ne sais... le respect... et puis, sans doute, la crainte de déranger vos seigneuries...

LE COMTE.

Pourquoi?... qu'ils sortent; c'est à nous de leur livrer passage.

La nuit est venue; en ce moment la porte du cabinet s'ouvre, et deux religieux vêtus de blanc paraissent. Les Campireali se lèvent et se découvrent.

JULES, *bas à Hélène.*

Du courage!

LE COMTE, *saluant.*

Bon voyage, mes pères.

Hélène seule salue. Fabio fait un mouvement; Jules va se trahir. Ranuccio, qui les suit et qui s'en aperçoit, les sépare vivement des Campireali, qui redescendent la scène.

RANUCCIO.

Il est tard, mes pères; si vous le permettez, je vous accompagnerai, moi, pour qu'il ne vous arrive rien en route.

LE COMTE, *à Ranuccio.*

Ah! que votre ami se rappelle la promesse qu'il m'a faite... qu'il s'éloigne surtout!

RANUCCIO.

Messeigneurs, si ça ne dépendait que de moi, il serait déjà bien loin. (*Bas à Sciotti, en sortant.*) Occupe les valets... moi, j'emmène leurs chevaux, nous irons plus vite.

Il disparaît vivement par la gauche.

SCENE XI.

LE COMTE, FABIO.

FABIO.

Mon père, n'avez-vous rien trouvé d'étrange dans les manières de ces deux moines?

LE COMTE.

Pourquoi?

FABIO.

N'avez-vous pas remarqué comme moi, que le plus grand a passé fièrement, et sans nous rendre notre salut?

LE COMTE.

Sans doute absorbé qu'il était par ses prières.

FABIO.

Je croirais plutôt que, de sa part, ç'a été méchante intention; car, sur un mouvement que j'ai fait vers lui, je l'ai vu porter vivement la main à sa ceinture, comme s'il cherchait un poignard.

LE COMTE.

Quelle idée!

FABIO.

J'ai regret à présent de n'avoir pas levé leurs capuces, nous aurions vu leurs visages.

LE COMTE.

La nuit est venue; il est temps de partir et de retourner au palais.

Ils se disposent à sortir.

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE, FABIO,
VALETS, *armés de flambeaux.*

LA COMTESSE.

Arrêtez, monseigneur!

FABIO.

Ma mère!

LE COMTE.

Que signifie, madame... ?

LA COMTESSE, *d'une voix émue.*

Avant de rentrer, il faut que je vous fléchisse, monseigneur : avant de rentrer, il faut que vous m'accordiez une grâce !

LE COMTE.

Une grâce !... et pourquoi venir me la demander ici ?... est-ce le temps ? le lieu, madame ?... et ne pouviez-vous attendre mon retour dans notre palais d'Albano ?

LA COMTESSE, *avec intention.*

Non, car alors il eût été trop tard... (*appuyant*) c'est ici qu'il faut que je vous parle ; c'est ici qu'il faut que vous m'entendiez... (*Avec autorité.*) Campireali, vous m'entendrez.

LE COMTE, *étonné.*

Eh bien ! voyons, madame, finissons ; que me voulez-vous ?

LA COMTESSE, *avec prière.*

Je veux que vous me promettiez ici de renoncer à cette alliance avec les Orsini, alliance qui fait aujourd'hui le malheur de votre enfant, et qui, souvenez-vous bien de ce que je vous dis, fera notre malheur à tous !

LE COMTE.

Madame, il n'est plus en mon pouvoir de vous faire cette promesse.

LA COMTESSE.

Et pourquoi ?

LE COMTE.

Mon fils et moi, nous revenons de la villa Orsini ; à l'heure qu'il est, le duc Bracciano a ma parole.

LA COMTESSE, *avec énergie.*

Eh bien ! vous la reprendrez !

LE COMTE.

Reprendre ma parole !

LA COMTESSE.

Oui, vous la reprendrez !... et vous sauverez votre fille... (*Avec entraînement.*) Vous direz à Orsini : Cette alliance, je la voulais, parce que je la croyais possible, parce que je la croyais bonne et heureuse pour nos deux familles ; mais ma fille souffre, ma fille est malheureuse... et je viens rompre avec vous... parce que je ne suis pas le bourreau de mon enfant !... (*Très-simplement.*) Voilà ce que vous lui direz.

LE COMTE.

Madame, la tendresse maternelle vous égare, et je m'étonne...

LA COMTESSE, *s'animant par degrés.*

Ah !... vous vous étonnez !... Comment donc ! dans vos calculs ambitieux, un jour, vous me prenez ma fille... puis vous me la rendez... puis vous me la reprenez encore... et je me plains ! et je réclame !... certes, je suis une mère bien folle, bien déraisonnable !... (*Avec résolution.*) Campireali, vous avez cru que cette seconde séparation se passerait comme la première ?... vous avez pensé qu'une longue absence aurait isolé la mère de la fille, la fille de la mère, et qu'elles ne se retrouveraient pas ?... (*Avec force.*) Eh bien ! non, monseigneur, elles se sont retrouvées toutes deux... J'ai pressé dans mes bras mon enfant, ma précieuse enfant ; elle m'a tout dit, tout avoué... elle m'a ouvert son cœur en pleurant, et nous avons pleuré ensemble !

Elle pleure.

FABIO.

Eh quoi ! madame, vous ne craignez pas de faire un pareil aveu devant mon père !... vous, vous, ma mère, la confidente de ma sœur et de sa honteuse passion !

LA COMTESSE, *avec autorité, à son fils.*

Et à qui donc, je vous prie, une fille doit-elle se confier, de préférence à sa mère ? et d'ailleurs, avait-elle au monde un autre sein pour pleurer, pour appuyer sa tête ?... Son père, jamais elle n'a reçu de lui la moindre caresse... son frère... ah ! depuis long-temps elle sait qu'elle n'en a plus... Mais sans moi, sans sa mère, mon Dieu ! depuis long-temps elle serait morte !

LE COMTE.

Eh ! non, madame, elle ne serait pas morte !... une fille ne meurt pas pour céder à la volonté de ses parens.

LA COMTESSE.

Prenez-y garde, Campireali ; Hélène est douce et bonne, mais sa tête est ardente, et elle est votre fille !... Croyez-moi, ne la réduisez pas au désespoir... Voyons, écoutez-moi : cet homme que vous repoussez et qu'elle aime, eh bien ! je vous promets, moi, qu'elle y renoncera... je vous promets même qu'il s'éloignera... je l'obtiendrai !... Mais de votre côté, je vous en conjure, n'imposez pas à votre fille un lien qu'elle déteste !... Donnez-nous du temps, mon Dieu ! que je puisse lui parler, calmer sa jeune tête, lui faire entendre la voix de sa mère !... Un délai, monseigneur, accordez-nous un délai !

LE COMTE.

Demain, madame, tout sera terminé.

LA COMTESSE, *stupéfaite et tremblante.*

Demain !... que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Que demain notre fille Hélène épousera Octave Orsini.

LA COMTESSE.

Demain !... demain ! mais c'est impossible... mon Dieu ! Mais vous ne savez donc pas ! (*Avec désespoir.*) Mais c'est votre enfant aussi... et vous ne voudriez pas la sacrifier ! (*Courant à son fils.*) Fabio, mon fils, c'est votre sœur !... Mais aidez-moi donc à fléchir votre père, aidez-moi donc à trouver des paroles qui aillent jusqu'à son cœur !

FABIO.

Moi ! que je demande à mon père de rétracter

sa parole, de céder aux caprices d'une malheureuse qui déshonore notre famille! Jamais, madame, jamais...

LA COMTESSE.

Oh! vous êtes bien cruel, Fabio!... et Dieu ne bénit pas les enfans qui n'entendent pas la prière de leur mère!

LE COMTE, *remontant la scène.*

Assez, madame, assez! j'ai bien voulu écouter vos plaintes, parce qu'elles ne devaient rien changer à ma détermination... A présent, il se fait tard, il est temps de partir... et demain, de retour dans notre palais d'Albano, j'appellerai ma fille.

LA COMTESSE, *raillant.*

Oui... oui... Et demain, de retour dans votre palais d'Albano, vous appellerez votre fille... et la voix de votre fille ne vous répondra pas, car votre palais est désert, et vous n'avez plus de fille!

LE COMTE, *redescendant vivement avec son fils.*

Que voulez-vous dire, madame!

LA COMTESSE.

Je veux dire que, réduite au désespoir par vos rigueurs, poussée à bout par vos violences, votre fille a fui ce matin et vos rigueurs et vos violences!

FABIO.

Quelle audace!

LE COMTE.

O rage!

LA COMTESSE.

Voilà, voilà le malheur que je voulais vous épargner à tous deux. Quand je suis venue ici, si vous m'aviez entendue, j'aurais été lui porter votre pardon!... je lui aurais tendu les bras de loin, moi, et fût-elle en marche avec son ravisseur, vous auriez vu de quel côté elle aurait couru... (*Raillant.*) Mais non, vous n'entendez rien! vous ne voulez rien entendre! j'ai beau vous crier: Pitié pour moi, pour vous, pour l'orgueil de votre nom!... vous êtes impitoyables! (*Avec explosion.*) Eh bien! recueillez donc ce que vous avez semé!

FABIO.

Mon père, elle ne peut être qu'avec son Jules! lui seul peut l'avoir enlevée!

LA COMTESSE, *les bravant.*

Oui, oui, elle est avec lui!... je le sais, moi! moi, à qui elle l'a écrit!... car ce n'est pas moi qu'elle a trompée, ce n'est pas moi qu'elle a fuie! (*venant au Comte*) c'est vous!... c'est votre effroyable tyrannie!

LE COMTE, *furieux, la prenant par le bras.*

Madame...

LA COMTESSE, *pleurant.*

Oh! quel mal pouvez-vous me faire à présent? vous m'avez pris ma fille.

LE COMTE.

Mais où donc s'est-elle réfugiée l'infâme!

MATTEO, *entrant.*

Madame, je viens...

Il s'arrête en voyant le Comte.

LA COMTESSE.

Tais-toi!

LE COMTE.

Parle, je te l'ordonne.

MATTEO, *après avoir hésité.*

Monseigneur, j'ai fait des perquisitions comme Mme la comtesse me l'avait commandé.

LE COMTE.

Eh bien?

MATTEO.

On a vu la signora gravir la montagne.

FABIO, *vivement.*

La montagne!... elle a dû passer par ici... (*Se rappelant.*) Oui, oui, elle était là... ce matin...

Sur un geste du Comte, Luidgi entre chez Sciotti.

LA COMTESSE, *allant à la table.*

O mon Dieu, toi qui sais où elle est, daigne protéger ses pas.

LUIDGI, *ressortant.*

Monseigneur, je suis sûr que la signora n'est pas là... mais ce bracelet trouvé...

Il remet le bracelet au Comte.

FABIO.

Le bracelet de ma sœur! (*A Matteo.*) Vite, nos chevaux! (*Revenant à son père.*) Plus de doute... l'air railleur de ce vieux soldat en nous quittant... la démarche insolente du plus grand des deux moines... mon père, c'étaient eux!

LE COMTE.

Et à présent il l'enlève!

Il donne des ordres à Luidgi.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-il arriver?

MATTEO, *rentrant, à Fabio.*

Monseigneur, les brides sont coupées, et vos chevaux ont disparu.

LE COMTE.

Mais c'est donc un enfer!

FABIO.

Mon père, je saurai bien les atteindre, moi... et toi Jules, tu vas me payer l'affront de ce matin. A moi, mes amis!

Il sort par la gauche, au premier plan, avec ses valets.

LE COMTE, *criant de loin à Fabio.*

Si tu la trouves, tue-la, Fabio.

LA COMTESSE, *se levant avec épouvante et courant à son époux.*

Au nom du ciel! révoquez cet ordre.

LE COMTE.

Laissez-moi, madame!

LA COMTESSE, *s'attachant à lui.*

Non, j'irai, moi... je lui parlerai... je la ramènerai.

LE COMTE.

Vous! vous!... vous voulez y aller!... Mais vous oubliez donc qu'elle n'est pas seule, madame! et moi, votre seigneur et maître, je vous ordonne de rester ici et d'attendre notre retour.

La Comtesse tombe à genoux sous la main du Comte, qui sort vivement par la gauche.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, *seule, à genoux devant la porte et d'une voix mourante.*

Campireali! mon époux!... Fabio! mon fils... mais ils sont partis... ils ne m'entendent plus!... s'ils la trouvent, oh! je suis sûre qu'ils vont la tuer, et je n'ai pas la force... O malheureuse... malheureuse mère! (*Elle pleure; en ce moment on entend des cris et des arquebusades dans la montagne.*) Grand Dieu! l'aurait-il déjà trouvée!... Oh! c'est impossible... Allons!... Je ne le puis!... Mais à quoi donc me sert d'être mère, si je ne puis courir défendre mon enfant! (*A la madone.*) O sainte mère du Seigneur, il n'y a plus que toi qui puisses la sauver!

Musique. Elle tombe à genoux devant la madone. Nouvelles arquebusades. En ce moment on aperçoit Jules, qui, la dague au poing, descend la colline en soutenant Hélène.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Je ne puis aller plus loin.

JULES.

Reviens à toi, ma bien-aimée!

HÉLÈNE, *sur le seuil.*

Oh! dans quel moment nous venons d'unir nos destinées!... Oh! Jules, du sang! du sang!

LA COMTESSE, *se retournant.*

Ah!

HÉLÈNE.

Ma mère!

Elle vole dans ses bras.

LA COMTESSE.

Mon enfant! mon enfant! (*Avec joie, en descendant la scène.*) Ils ne l'ont pas tuée!

HÉLÈNE, *montrant Jules.*

Grâce à lui, ma mère, grâce à lui!

LA COMTESSE.

Oh! soyez béni, vous qui me la rendez!... mais fuyez, fuyez leur colère; car ils vont revenir.

La Comtesse remonte au fond.

HÉLÈNE.

Ma mère a raison; fuis, Jules... à présent, tu es sûr de moi; fuis, mon bien-aimé!

LA COMTESSE, *au fond.*

Il n'est plus temps.

VOIX, *du côté de la montagne.*

Vengeance! vengeance!

LA COMTESSE.

Ils accourent!

HÉLÈNE.

Ma mère, ma mère, sauvez-le!

JULES, *passant entre elles.*

Laisse-moi, je saurai bien me frayer un passage.

Cris à droite.

HÉLÈNE, *se cramponnant à lui.*

Mais c'est courir à la mort!

LA COMTESSE.

Et s'il reste, il est perdu!

HÉLÈNE, *avec désespoir, et venant sur l'avant-scène, à droite.*

Mais qui donc le sauvera, mon Dieu?

LE PÈRE ANSELME, *entrant par la porte masquée.*

Moi! (*Saisissant Jules, et lui montrant le passage secret.*) Par ici!

Il l'entraîne; les deux femmes restent stupéfaites.

HÉLÈNE, *volant dans les bras de sa mère.*

Sauvé, ma mère, sauvé!

On voit les valets de Campireali traverser le théâtre en courant, armés de flambeaux.

SCENE XV.

HÉLÈNE, LA COMTESSE, LE COMTE COMPIREALI, *l'épée à la main.*

LA COMTESSE, *tremblant pour sa fille, et se jetant au-devant de lui.*

Grâce! grâce!

Silence.

LE COMTE, *se croisant les bras avec une rage concentrée.*

Savez-vous que je n'ai plus de fils, madame?

LA COMTESSE, *éperdue.*

Fabio!

LE COMTE.

Et savez-vous qui l'a assassiné?

LA COMTESSE, *avec horreur.*

Assassiné!

LE COMTE.

Brachioforte!

LA COMTESSE, *faisant un pas vers la porte masquée.*

Lui!

LE COMTE, *vivement.*

Vous l'avez vu?

Il regarde de tous côtés.

HÉLÈNE, *très-bas à sa mère.*

Ma mère, ce n'est pas lui!... s'il meurt, vous n'avez plus d'enfant.

LE COMTE.

Eh bien! madame, vous ne répondez pas? l'avez-vous vu?

LA COMTESSE, *d'une voix éteinte.*

Non, non, je n'ai rien vu.

Elle regarde sa fille, qui lui baise les mains.

LE COMTE, *à ses valets.*

A la montagne! (*Avec intention.*) Le meurtrier ne nous échappera pas.

TOUS.

Vengeance! vengeance pour Fabio!

Ils sortent tous en courant par la gauche, excepté le Comte, qui regarde sa femme et sa fille.

ACTE TROISIÈME.

Intérieur des jardins du couvent de l'Ave-Maria, grille au fond; à droite, entrée d'une chapelle moyen âge avec plusieurs marches; à droite, jardin et banc.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE CAMPIREALI, UNE RELIGIEUSE, *puis* LA SUPÉRIEURE, *en costume bleu et blanc.*

LA RELIGIEUSE, *à la Comtesse.*

Voici Mme la supérieure du couvent de l'Ave-Maria.

LA SUPÉRIEURE, *entrant.*

Pardon, chère et illustre parente, de vous avoir fait attendre, mais je faisais mes derniers adieux à l'une de mes enfans, qui m'est presque aussi chère que notre Hélène.

LA COMTESSE.

Une pensionnaire qui retourne dans sa famille.

LA SUPÉRIEURE.

Oh! je le voudrais, cette pensée adoucirait l'amertume de notre séparation; mais la pauvre Lucia de Mendello; ne quitte le couvent de l'Ave-Maria que pour entrer à l'abbaye de Castro, dont relève cette sainte maison; aujourd'hui, elle prononce ses vœux, et ce soir elle part pour aller s'ensevelir dans la sombre abbaye.

LA COMTESSE.

Ce soir ?

LA SUPÉRIEURE.

Tels sont les ordres de l'abbesse souveraine; j'ai voulu obtenir un délai, elle a été inexorable.

LA COMTESSE.

Quelle rigueur!

LA SUPÉRIEURE.

Mais vous, chère parente, vous venez pour notre bonne et douce Hélène... (*A la Religieuse.*) Avertissez Hélène Campireali. (*La Religieuse sort.*) Oh! qu'il y a long-temps qu'elle ne vous a vue, qu'elle vous désire!... que votre présence va être du bonheur pour elle!

LA COMTESSE.

Puissiez-vous dire vrai! et je l'espère comme vous, si elle consent à se rendre aux vœux du comte... qui maintenant sont devenus les miens.

LA SUPÉRIEURE.

M. le comte n'a donc pas renoncé à ses plans de famille?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui, moins que jamais, l'alliance avec les Orsini, long-temps le rêve de son ambition, est devenue chez lui une idée fixe; une idée de haine et de vengeance, qu'il n'a pu satisfaire sur l'homme qu'il croit le meurtrier de son fils, et qu'il poursuit jusque sur sa fille, cause innocente de ce cruel malheur!... et puis, une lettre du cardinal Montalte, dont depuis un an nous n'avions pas entendu parler, est arrivée subitement de Venise, où il voit dans la retraite la plus profonde; à certains mots que le comte a laissé échapper en la lisant, j'ai cru comprendre que le souverain pontife n'avait plus que quelques jours à vivre... Le comte lui a répondu sur-le-champ, et en même temps un courrier a été envoyé aux Orsini; il faut qu'Hélène se prononce aujourd'hui même; il faut qu'elle consente à épouser Orsini, ou, je tremble d'y penser, une réclusion ternelle...

LA SUPÉRIEURE.

A Castro!... Oh! qu'elle consente, qu'elle consente, plutôt que d'entrer dans cette épouvantable abbaye!... Vous savez ce que naguère, et sous le sceau du plus profond secret, je vous ai raconté, en vous priant de m'en faire sortir?

LA COMTESSE.

Oui, et le souvenir seul de ces affreux mystères me glace de terreur.

LA SUPÉRIEURE.

J'aperçois notre Hélène; puisse son cœur se rendre à vos prières!

Elle sort; Hélène paraît.

SCENE II.

LA COMTESSE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *en habit de pensionnaire.*

Ah! ma mère! ma mère!

LA COMTESSE.

Remets-toi, mon enfant, et par ton émotion, n'ajoute pas à celle que me cause cette entrevue.

HÉLÈNE, *avec bonheur.*

Ah! qu'il y a long-temps!... Oh! vos mains, vos mains!

Elle les baise à plusieurs reprises.

LA COMTESSE, *vivement émue.*

Mon Hélène chérie, combien je suis sensible à tes douces caresses!... Mais retiens le charme que tu as pour m'attendrir, car je serais faible, je pleurerais avec toi, et je suis venue, tu le sais, pour une affaire grave et sérieuse!

HÉLÈNE.

Oh! ma mère, si généreuse, si dévouée, en vous voyant, en sentant vos bras autour de moi!... vos lèvres sur mon front, j'avais tout oublié; je n'avais plus qu'une pensée... ma mère... du bonheur par ma mère!...

LA COMTESSE, *la faisant asseoir près d'elle sur un banc.*

Eh bien ! s'il est vrai que tu m'aimes, prouve-moi-le donc aujourd'hui; tu le peux, Hélène, écoute-moi... Ton père, qui avait juré de ne plus te voir, ton père va venir !

HÉLÈNE, *tremblante.*

Mon père!

LA COMTESSE.

Sa présence, n'est-ce pas toi qui l'as réclamée ?

HÉLÈNE, *caressante.*

Oh! c'était pour avoir la vôtre, dont j'étais privée depuis si long-temps!

LA COMTESSE.

Songe, ma fille, que de cette entrevue solennelle va dépendre ton bonheur, le mien, notre repos à tous... Ton père est irrité; ton père est malheureux; il pleure tous les jours son fils bien aimé, un fils que ta funeste passion...

HÉLÈNE, *vivement.*

Oh! ma mère, ce n'est pas lui, je le jure!

LA COMTESSE.

Je le crois, mon enfant; nous serions trop coupables, toi de l'aimer encore, moi, de ne pas le maudire!

HÉLÈNE.

Oh! ma mère! ma mère!

Elle sanglote dans ses bras.

LA COMTESSE.

Hélène, ma fille, pourquoi donc nourrir encore de folles espérances?... Tu sais bien qu'à présent cet homme a fui l'Italie, qu'il n'y peut jamais reparaître?... lui-même par sa conduite ne t'a-t-il pas tracé la tienne?... il a bien compris qu'à présent, tout était brisé entre vous, et jamais une lettre...

HÉLÈNE.

Oh! c'est vrai! (*Avec désespoir.*) Et pourtant, il ne peut m'avoir oubliée, c'est impossible!

LA COMTESSE.

Eh! malheureuse enfant, qu'espères-tu donc? je ne puis te le cacher, si aujourd'hui ton père te trouve rebelle à ses volontés, il est décidé à te faire prononcer des vœux!

HÉLÈNE, *avec terreur.*

Des vœux!... à moi, des vœux!...

LA COMTESSE, *se levant.*

Oui, des vœux éternels, irrévocables!... Hélène, songe donc, séparée de moi, de ta mère, toujours!... par un cloître, où jamais personne n'a pénétré!... Et sais-tu quelle est la femme qui commande dans cette abbaye de Castro?... la femme dont les volontés sont des lois, dont chaque arrêt souvent est un arrêt de mort?... c'est l'aïeule des Orsini!... des Orsini, dont tu repousses l'alliance... c'est l'âme, et comme le génie redoutable de cette puissante famille, dont, du fond de sa retraite, elle règle et dirige à son gré les plans ambitieux... Oh! malheur, malheur sur toi, ma fille, si, après un refus, qui serait un outrage pour sa famille et pour elle, tu tombais entre les mains de sa vengeance!

LUIDGI.

Monsieur le comte arrive à l'instant au couvent de l'Ave-Maria.

LA COMTESSE.

Lui!... déjà!...

LUIDGI.

Il a demandé madame la supérieure!

LA COMTESSE, *tremblante.*

O mon enfant, il n'y a plus à balancer. Écoute, écoute ce que j'avais juré de ne jamais dire, et ce que la nécessité me force à te révéler. Tu sais que notre parente, avant d'être nommée, par le crédit de notre famille, supérieure de cette pieuse maison, était à l'abbaye de Castro?... Hé bien! elle y avait une amie, une amie d'enfance, qui osa braver l'abbesse souveraine... Trois jours après, un mal inconnu la saisit; sous prétexte de lui prodiguer des soins, on la transporta dans une cellule écartée... l'infortunée! sa maladie fut bientôt mortelle; notre parente obtint de la veiller une nuit, la dernière de sa vie!... Agenouillée près de son lit de mort, elle priait en pleurant, lorsque tout-à-coup la malheureuse victime, recouvrant un éclair de force et de raison, pâle, amaigrie, dévorée par la souffrance, se tourna vers elle, et d'une voix dont l'agonie rendait les accens prophétiques: « Fuis, lui dit-elle, fuis les murs de ce cloître, car ces murs sont meurtriers! fuis cette cellule surtout, car cette cellule donne la mort! »

HÉLÈNE.

Grand Dieu!

LA COMTESSE.

Juge, après cette affreuse révélation que je tiens de notre parente elle-même, juge de mon effroi, en pensant que toi, mon Hélène, toi, mon enfant chéri...

HÉLÈNE, *faisant un effort.*

Eh bien! ma mère... eh bien! vous saurez tout.

LUIDGI, *annonçant.*

Monsieur le comte!

HÉLÈNE.

Mon père!

LA COMTESSE.

Silence!

Le Comte paraît ; il est sombre et vêtu d'habits de deuil. Hélène court au-devant de lui et fléchit le genou.

SCENE III.

LE COMTE CAMPIREALI, HÉLÈNE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *sévère.*

Je conçois qu'en me voyant vous fléchissiez le genou, Hélène; je conçois que cette tête blanchie depuis un an, ce visage creusé par la douleur, vous ne puissiez les contempler sans honte... *du-*

rement) car cette douleur, Hélène, c'est vous qui l'avez faite ; car ces noirs vêtemens de deuil, c'est vous qui m'en avez couvert!

HÉLÈNE, *timidement.*

O mon père, mon père, pardonnez-moi!

LE COMTE.

Levez-vous ! (*Elle se lève.*) Avant de vous pardonner, je veux vous entendre.

HÉLÈNE, *bas à sa mère.*

O ma mère, je tremble !

LA COMTESSE.

Du courage, mon enfant, je suis près de toi!

LE COMTE.

C'est vous, Hélène, qui avez désiré ma présence... Parlez, qu'avez-vous à me dire?

HÉLÈNE.

Mon père, votre voix n'a jamais retenti si sévère à mon oreille, et dans des circonstances si terribles... Oh! je suis bien coupable, si c'est moi qui suis la cause première de votre douleur profonde et du coup affreux...

LE COMTE.

Dites l'assassinat!

HÉLÈNE, *avec de douces larmes.*

O mon père, que faut-il donc que je fasse pour adoucir le chagrin de cette perte cruelle ? Je sais que je ne puis remplir dans votre cœur la place que mon malheureux frère occupait ; je sais qu'en le perdant vous avez perdu l'héritier de votre nom, l'enfant sur lequel reposaient vos joies et vos espérances... mais laissez-moi croire que cette blessure ne sera pas éternelle, qu'un jour elle pourra se fermer sous mes soins, sous mes caresses... mon père, mon père, pleurez votre fils, mais n'oubliez pas qu'il vous reste une fille!...

LE COMTE, *sévèrement.*

Je puis m'en souvenir encore.

HÉLÈNE.

Oh! merci! merci!

LE COMTE.

Hélène, vous pouvez encore rentrer dans un palais (*avec intention*) que vous n'auriez pas dû quitter, et reprendre votre place près de moi et de votre mère.

LA COMTESSE.

Tu l'entends, ma fille, ton père revient à toi... Sois bonne aussi, nous avons tant souffert!

LE COMTE.

Mais écoutez quelle est ma condition. Ce nom de Campireali, ce nom qui va s'éteindre dans une tombe par votre faute, peut du moins mourir avec éclat. Orsini...

HÉLÈNE.

Orsini!

LE COMTE, *sévèrement.*

Hélène!

HÉLÈNE, *suppliante.*

Mon père, le ciel m'est témoin que je voudrais pouvoir vous satisfaire, même au prix de tout mon sang; mais vous le savez...

LE COMTE, *plus sévèrement.*

Hélène!

HÉLÈNE.

Ce cœur que vous me demandez...

LE COMTE.

Hélène!

HÉLÈNE.

Il n'est plus à moi.

LE COMTE, *avec un cri de colère.*

Eh bien, vous oublierez!..... (*Sombre.*) Et moi, n'ai-je pas aussi à oublier?...

HÉLÈNE, *avec désespoir.*

Mais moi, mais moi, c'est impossible.

LE COMTE, *avec colère.*

Impossible!

LA COMTESSE.

Oh! non, pas impossible, si tu songes à nous, si tu songes à ta mère qui te supplie.

HÉLÈNE, *se dégageant de ses bras, et avec égarement à sa mère.*

Ma mère... si je ne pouvais plus obéir?

LE COMTE, *la prenant par le bras.*

Oh! prends bien garde à ce que tu vas dire... Je l'ai juré, vois-tu, Orsini sera mon gendre, et si tu refusais de nous suivre aux autels...

HÉLÈNE, *d'une voix éteinte.*

Avant d'y arriver, je mourrais...

LE COMTE, *hors de lui.*

Eh bien! je t'y traînerai morte!

HÉLÈNE.

Préparez donc ma tombe, car depuis un an...

LE COMTE.

Depuis un an...?

HÉLÈNE, *après avoir hésité, en regardant sa mère.*

Je ne suis plus libre!

LE COMTE.

Que dis-tu?

HÉLÈNE.

Je suis... je suis mariée.

LE COMTE, *tirant son épée en poussant un cri terrible.*

Mariée, mariée au meurtrier!

LA COMTESSE, *passant entre sa fille et son époux, en poussant un cri.*

Oh! ne la tuez pas! (*Revenant à sa fille.*) A présent, c'est le seul enfant qui nous reste. Oh! vous êtes sans pitié!... voyez! voyez!

Hélène, pâle et brisée, tombe dans les bras de sa mère.

LE COMTE.

Sans pitié, dites-vous... et pourtant elle vit!... sans pitié!... et je ne l'ai pas écrasée de ma colère!... (*A sa fille.*) Réponds-moi! quand s'est fait ce mariage?

HÉLÈNE.

La nuit... mon père... la nuit... où j'avais fui!...

LE COMTE.

La nuit du meurtre de ton frère, infâme!... mais non, tu mens!

HÉLÈNE.

Ah!...

LE COMTE, *avec fureur.*

Aucun prêtre, dans l'Italie entière, n'aurait été assez hardi!... son nom, son nom, à ce prêtre!

HÉLÈNE, *à voix basse.*

Le père Anselme!

LE COMTE.

Le père Anselme!

HÉLÈNE.

Du couvent de Monte-Cavi...

LE COMTE.

Du couvent... (*Frappé d'une idée subite.*) Le prieur est ici... oui... je l'ai aperçu... en entrant... il venait pour la prise du voile de Lucia de Mendello... il saura te confondre. (*Remontant la scène.*) Holà! quelqu'un! (*Entre Luidgi.*) Qu'on dise au prieur du couvent de Monte-Cavi de se rendre ici à l'instant même. (*Luidgi sort, le Comte redescend.*) Oh! oui, c'est une fable que tu inventes, là, sur l'heure, pour nous tromper, ta mère et moi.

HÉLÈNE.

Mon père, je vous jure...

LE COMTE, *s'avançant sur elle avec menace.*

Ne jure pas!... mais prie Dieu alors que ce soit un mensonge de ton amant!... une odieuse comédie qu'il a jouée pour t'abuser... car si c'était vrai! oh! malheur! malheur sur toi!

SCENE IV.

LE PRIEUR, LE COMTE, LA COMTESSE, HÉLÈNE.

LE PRIEUR, *digne et calme.*

Vous m'avez fait demander, monseigneur?

LE COMTE, *pouvant se contenir à peine.*

Vous êtes prieur de Monte-Cavi?

LE PRIEUR.

Oui, monseigneur!

LE COMTE.

Vous connaissez tous les noms de vos religieux?

LE PRIEUR.

Tous!

LE COMTE.

Le père Anselme?...

Hélène attend sa réponse avec anxiété.

LE PRIEUR.

Ce nom m'est inconnu!

LE COMTE, *avec joie et regardant sa fille.*

Ah!

HÉLÈNE.

Grand Dieu!

Elle continue à écouter.

LE PRIEUR.

Il y avait autrefois un religieux qui s'appelait ainsi... (*Hélène espère.*) Mais il est mort il y a deux ans; depuis lors aucun de nos frères n'a porté ce nom.

LE COMTE, *regardant sa fille.*

Et vous êtes bien certain de ce que vous affirmez?

LE PRIEUR.

C'est moi qui, chaque année, envoie au cardinal Farnèse le relevé de tous les ordres religieux qui existent dans les états romains, pour être mis sous les yeux de sa Sainteté; je le répète, ce nom n'est pas sur nos tables de recensement.

HÉLÈNE, *avec désespoir.*

Oh! c'est impossible!... mon Dieu!

LE COMTE.

Et vous signeriez cette déclaration?

LE PRIEUR.

Quand vous le désirerez, monseigneur!

LE COMTE.

A l'instant même; mes tablettes, Luidgi.

Luidgi donne les tablettes du Comte, le Prieur écrit, le Comte regarde sa fille.

HÉLÈNE, *tombant sur le sein de sa mère en sanglotant.*

Oh! ma mère, ma mère, on nous a donc trompés!

LE COMTE, *revenant au Prieur, qui écrit, et indiquant de la main.*

Signez! (*Le Prieur signe et rend les tablettes.*) Je vous remercie... (*Élevant la voix, au Prieur.*) Voulez-vous dire à Mme la supérieure que deux pensionnaires, au lieu d'une, prendront le voile aujourd'hui?

HÉLÈNE.

Le voile!

LE COMTE, *sans la regarder.*

Je lui ai parlé en entrant, elle me comprendra. (*Il descend la scène; le Prieur sort; à la Comtesse.*) Vous, madame, allez tout préparer pour cette sainte cérémonie. (*La Comtesse veut faire une observation.*) Madame, m'avez-vous entendu?

LA COMTESSE.

Mais Hélène...

LE COMTE.

Hélène m'obéira.

Il lui ordonne de sortir.

SCENE V.

HÉLÈNE, LE COMTE.

LE COMTE, *venant à Hélène, la saisissant par le bras et à demi-voix.*

A présent, tu vas tout savoir... Ah! tu as cru que, comme toi, j'oublierais les morts! tu as cru que, quand la tombe serait fermée, le sang de ton frère ne crierait plus?... Non, non, ma vengeance veillait dans l'ombre et guettait l'assassin; du fond de mon palais, je le suivais, ton Jules!... en Espagne, à Naples, à Venise!.. Partout, loin de lui, j'avais l'œil sur lui; partout je semais les espions sur ses pas.. Les lettres qu'il tentait de te faire parvenir, interceptées par moi, venaient en-

core nourrir et réchauffer ma colère... long-temps il s'est soustrait à ma vengeance... long-temps il a trompé ma haine... mais enfin, il vient de remettre les pieds dans les États romains.

HÉLÈNE, *avec un cri de joie.*

Il revient!

LE COMTE.

Oui, il revient!... et malédiction sur son retour! car c'est un piége que je lui tendais, et il y est tombé... il revient... non pas en Italie seulement, mais ici... au couvent de l'Ave-Maria, pour te voir à jamais perdue pour lui! pour être livré aux sbires qui, par mon ordre, entourent déjà ces lieux.

HÉLÈNE.

O ciel!

LE COMTE, *tirant un parchemin scellé.*

Tiens, vois-tu ce papier?... c'est son arrêt de mort!

HÉLÈNE.

Sa mort!... O mon père, grâce! grâce!

LE COMTE, *lui prenant les deux mains, dit lentement et comme s'il réfléchissait.*

Grâce, dis-tu? grâce!... Ecoute, il peut vivre encore; oui, il vivra! (*Avec solennité.*) Je le jure par le sang répandu de mon fils!... mais il faut qu'il perde à jamais l'espoir d'être à toi... il faut qu'il te retrouve mariée à Orsini.

HÉLÈNE.

Mariée à Orsini!

LE COMTE, *vivement.*

Ou à Dieu!... choisis à l'instant... à l'instant même.

HÉLÈNE, *après une douloureuse hésitation.*

Eh bien! que ce soit à Dieu, mon père, et que Jules vive!

LE COMTE, *après une pause.*

Il vivra!... j'ai juré par le sang de mon fils!... (*Avec rage.*) Mais la douleur de ton Jules, à qui je te ravis pour toujours... mais les regrets, les éternels regrets qui attendent ta vie, et que tu as préférés à la gloire de ton père... voilà ce qui me vengera de toi.

HÉLÈNE, *se cramponnant à lui.*

Mon père, mon père!

LE COMTE.

Laissez-moi.

HÉLÈNE.

Mon père!

LE COMTE, *la rejetant.*

Vous n'êtes plus rien pour moi!

SCENE VI.

HÉLÈNE, LA COMTESSE, *rentrant de l'autre côté de la chapelle;* LE COMTE, *à l'avant-scène de gauche.*

LA COMTESSE.

Eh bien! ma fille!

LE COMTE.

A Castro! madame... à Castro!... c'est elle qui l'a voulu!

LA COMTESSE.

O mon enfant, c'est la mort!... Rétracte-toi, il en est temps encore.

HÉLÈNE, *pleurant.*

O ma mère, il me semble qu'ainsi je serai moins séparée de lui.

SCENE VII.

HÉLÈNE, LA COMTESSE, LE PRIEUR, LA SUPÉRIEURE DU COUVENT, LE COMTE, *sombre et rêveur.*

Hélène paraît sur les degrés de la chapelle, deux religieuses la couvrent du voile et de la couronne de mariée.

LA SUPÉRIEURE, *venant à Hélène.*

Pauvre Hélène!

HÉLÈNE, *à sa mère, qui la soutient en pleurant.*

O ma mère, si je ne dois plus vous revoir, pitié et pardon!

LA COMTESSE.

Si tu es malheureuse, ce n'est pas toi qui souffriras le plus.

On entend sonner les cloches du couvent; bientôt Hélène, soutenue par sa mère, s'avance vers la chapelle; le vieux Campireali passe pour aller au-devant de ses parens qui arrivent par la droite, et entre avec eux dans la chapelle; on ouvre les grilles du fond; le peuple, selon l'usage, se précipite en foule avec toutes les marques du plus profond respect, pour être témoin de la prise de voile, et l'on ferme les portes de l'église. Musique. En ce moment, deux étrangers enveloppés de leurs manteaux paraissent au fond, examinent quelque temps la grille du couvent restée ouverte, et s'avancent, avec précaution dans les jardins: c'est Jules et Ranuccio.

SCENE VIII.

JULES, RANUCCIO.

JULES.

C'est ici, Ranuccio! si l'on ne m'a pas trompé, c'est ici que nous devons la retrouver, après un an d'exil et de combats.

RANUCCIO.

Ah! tu es un peu changé! blessures de batailles... mais tu n'en es que plus terrible, plus martial, les femmes aiment ça.

JULES, *ôtant son chapeau.*

Salut, sainte demeure! salut, asile de calme et d'innocence où je vais revoir mon Hélène, mon épouse chérie, dont je ne serais pas séparé aujourd'hui sans toi, cruel ami.

RANUCCIO.

C'est à dire, sans moi, ce n'est pas exact; car sans moi Fabio te tuait; et c'est alors que vous étiez bien séparés!... Heureusement j'étais là!... Tiens, ça me fait de la peine qu'il soit mort!... mais franchement, j'en aurais davantage si c'était toi... ou moi.

JULES, *avec bonheur.*

Ranuccio, qui l'aurait dit, que je reviendrais lorsqu'il y a un mois à Venise...?

RANUCCIO.

Tu paraissais vouloir te faire moine!... Un capitaine des armées d'Espagne!... Par Lépante! belle idée que tu avais là, et pour laquelle tu avais eu soin de ne pas me consulter!

JULES.

Que veux-tu? la vie pour moi était devenue un fardeau. Désespéré et cédant à la fatalité qui me poursuivait, j'entre un soir au couvent des Dominicains, et là, au fond d'un sombre confessional, j'entends une voix que je crois reconnaître, la voix du moine qui m'avait sauvé dans l'hôtellerie, et qui me dit : Jeune homme, pourquoi désespérer de la vie? Tu te plains, et ton Hélène est vivante! Fils de Brachioforte, lève-toi, car le temps de ton exil va finir; le saint pontife Grégoire voit sa fin arriver, lève-toi!... et à la faveur des désordres de l'interrègne, retourne dans les états romains. Là, pendant que tes amis travailleront à obtenir ta grâce, cache-toi, et attends dans l'ombre l'occasion de reprendre ta bien-aimée.

RANUCCIO, *regardant de tous côtés.*

C'était un bon conseil!... et tu le suis joliment.

JULES.

A peine ai-je mis le pied sur les états romains, qu'une main inconnue, la même sans doute qui a semé ses bienfaits sur ma route pendant tout ce temps d'exil et de guerres, m'écrit qu'Hélène est pensionnaire au couvent de l'Ave-Maria. (*Avec bonheur.*) Et voilà que je suis au couvent de l'Ave-Maria!... et voilà que je suis près d'Hélène!... Oh! Ranuccio, que la vie est belle et qu'il fait bon de vivre!...

RANUCCIO.

Surtout quand on n'est pas moine.

En ce moment, on entend l'orgue de la chapelle.

JULES, *qui a été écouter à la porte de la chapelle.*

Ranuccio, écoute... Elles sont à la chapelle.

RANUCCIO.

Pour cette prise de voile sans doute.

JULES.

C'est là que je la vis pour la première fois; c'est là que je vais la revoir encore.

RANUCCIO, *l'arrêtant.*

Imprudent!... attends la nuit du moins... si l'on allait te reconnaître!... cette condamnation qui plane sur ta tête!...

JULES.

Ils n'oseraient pas, pendant la maladie de Grégoire et dans un pays tout plein du nom de mon père!...

RANUCCIO, *vivement.*

Mais où tout tremble devant les Orsini!

JULES.

Si le saint père meurt, mille bras se lèveront pour me défendre!

RANUCCIO.

Mais si le saint père ne meurt pas?...

JULES.

Il faut que je la voie, te dis-je! il faut qu'elle sache que j'ai touché le sol d'Albano.

RANUCCIO.

Va donc, puisque tu le veux, mais sois prudent!

JULES.

Sois tranquille.

Il entre dans la chapelle. Musique.

SCENE IX.

RANUCCIO, *et bientôt après* MONTALTE, *venant de l'intérieur à droite.*

RANUCCIO, *redescendant.*

Moi, je reste ici, à l'arrière-garde, pour protéger la retraite. Mais qui vient là?

MONTALTE, *avec la plus grande agitation et un papier à la main.*

Grand Dieu! que viens-je d'apprendre! Campireali en ces lieux!

RANUCCIO, *à part.*

Eh! c'est le petit béquillard!

MONTALTE, *se retournant.*

Vous ici!

RANUCCIO.

Pourquoi pas?

MONTALTE.

Comment êtes-vous entré?

RANUCCIO.

Avec tout le monde... par la porte.

Il montre la grille.

MONTALTE, *regardant la grille.*

Ouverte?

RANUCCIO.

A cause d'une prise de voile.

MONTALTE.

Une prise de voile!... Oh! c'est elle! c'est elle!...

RANUCCIO.

Qui? elle?

MONTALTE.

Hélène Campireali!

RANUCCIO, *avec un cri.*

Hélène!... elle prend le voile!...

MONTALTE, *montrant une lettre.*

Cette lettre de son père.

RANUCCIO.

Grand Dieu! et mon pauvre Jules!

MONTALTE.

Où est-il?

RANUCCIO.

Là!

MONTALTE.

Dans la chapelle!... Oh! il est perdu!

RANUCCIO.

Perdu!... C'est ce qu'il faudra voir!...

MONTALTE.

Les Campireali y sont pour l'arrêter.

RANUCCIO, *avec force.*

Et j'y serai, moi, pour le sauver.

Il s'élance dans l'église; toute cette scène doit être dite vivement.

SCENE X.

MONTALTE.

Mon Dieu, puisse-t-il réussir!... Mais j'y songe! la mort de Grégoire! si l'on pouvait... (*Bruit et rumeur dans la chapelle.*) Grand Dieu! quel tumulte, quelle confusion!... Lui!... lui!... il arrache le voile!... Oh! il est perdu!...

Dans l'intérieur de la chapelle on entend les cris du peuple, qui se précipite épouvanté.

RANUCCIO, *courant se mettre devant la grille, leur barre le passage.*

Arrêtez, lâches! arrêtez!... c'est votre ami à tous, c'est le défenseur du peuple, le fils de Brachioforte que vous abandonnez!...

Mais le tumulte continue; les parens, les valets descendent en désordre les marches de l'église, et garnissent la gauche de la chapelle, puis la comtesse, puis Campireali tenant sa fille par le bras.

VOIX, *dans l'intérieur.*

Arrêtez!... arrêtez!... c'est la fille de Dieu!...

LE COMTE.

Elle a prononcé ses vœux!...

JULES, *pâle, les cheveux épars, tenant son épée d'une main et le voile d'Hélène de l'autre, s'écrie d'une voix tonnante, du haut des marches de la chapelle.*

Ses vœux, je les brise!...

LES PARENS *et* LE PEUPLE.

Oh!... impiété!...

JULES.

Elle n'avait pas le droit de les faire.

TOUS.

Oh!

JULES, *avec force.*

Non, elle ne l'avait pas!..... (*Mouvement général.*) Hélène Campireali, je vous adjure ici, en présence de tous, de dire si dans la nuit du 25 juillet, dans la chapelle expiatoire, un prêtre n'a pas uni nos mains et nos destinées?

LE COMTE, *s'avançant vers les degrés de la chapelle.*

Mensonge, vil imposteur, mensonge! Tiens, ose donc renier ce témoignage sacré!

Il lui donne les tablettes signées par le Prieur.

HÉLÈNE, *pleurant.*

O Jules, Jules! on nous avait trompés!

JULES, *après avoir lu et jetant les tablettes du Comte que ramasse un valet, passe vivement près d'Hélène, ce qui force le Comte à descendre à l'avant-scène de gauche, où il est retenu par ses parens et par Montalte. Les sbires garnissent les degrés de la chapelle.*

Et que m'importe à moi la trahison des hommes? Ne sommes-nous pas unis dans le ciel? Que m'importe qu'un moine n'existe pas? en as-tu moins reçu mes sermens devant Dieu, moi les tiens? Non, non, tu es à moi, comme je t'appartiens, et à présent nulle puissance sur la terre ne peut nous séparer!... Ose, Hélène, ose dire que tu n'es pas mon épouse dans ton cœur?

HÉLÈNE, *tombant à genoux devant lui.*

Oh! grâce, grâce! Si tu savais tout ce que j'ai souffert!

JULES.

Oh! oui, je le devine, il a fallu bien te torturer pour t'amener là. Oh! n'est-ce pas, ils t'ont bien tourmentée? (*Avec douceur à la Comtesse, qui pendant toute cette scène le supplie avec anxiété.*) Pas vous, madame! pas vous!... (*Regardant les Campireali et plantant fièrement son épée entre eux et lui.*) Mais ils n'en ont pas encore fini avec moi, si tu m'aimes encore.

Mouvement d'indignation des Parens.

LE COMTE.

Que dit-il?

JULES.

Hélène, ne regarde pas ton père... tu es ici devant moi... M'aimes-tu encore?

LE COMTE.

Insolent!

HÉLÈNE, *se jetant devant lui.*

O mon père, vous avez juré qu'il vivrait!

JULES.

Hélène, laisse-les. M'aimes-tu?

HÉLÈNE.

Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi!

JULES, *la pressant.*

Hélène, m'aimes-tu?

HÉLÈNE, *avec explosion.*

Oui... oui, je t'aime!... mais fuis... fuis leur colère.

Et rougissant de l'aveu qu'elle vient de faire, elle cache sa honte dans le sein de sa mère.

JULES.

A présent je puis partir!...

LE COMTE, *hors de lui et s'échappant des mains qui le retiennent.*

Ah! son insolence m'a délié de mes sermens!

Il fait un mouvement vers Jules.

MONTALTE, *qui pendant toute cette scène a essayé vainement de calmer le Comte, se jette entre lui et Jules.*

Arrêtez!... (*A voix basse.*) Grégoire est mort! et l'interrègne commence!

RANUCCIO, *s'avançant vers eux, dit à l'oreille de Montalte.*

Et vous ne seriez peut-être pas les plus forts!

JULES, *profitant de ce moment d'hésitation pour gagner la grille.*

Hélène, ils t'ont jetée dans un cloître; mais je saurai bien t'en arracher!

Il sort fièrement avec Ranuccio.

ACTE QUATRIEME.

Premier Tableau.

Le théâtre représente un corps-de-garde de Bravi, attenant à l'abbaye de Castro, avec lequel il communique au fond par une vaste porte à guichet, armée de solives et de barres de fer. A droite, au troisième plan, porte des autres corps-de-garde. Même côté, deuxième plan, fenêtre donnant à l'extérieur. A gauche, un lit de camp surmonté d'un porte-manteau, qui règne dans toute la longueur du mur, et auquel sont suspendus les manteaux et les arquebuses des Bravi.

SCENE PREMIERE.

UGONE, MARIO, BRAVI, RANUCCIO, *sur le lit de camp.*

Au lever du rideau les Bravi, rassemblés autour d'une table, jouent aux dés. Ranuccio dort sur le lit de camp, enveloppé dans son manteau.

MARIO.

Est-ce que ça t'amuse beaucoup de jouer aux dés, Ugone ?

UGONE.

Pas beaucoup, mais que faire?... la provision de liquide est épuisée, et nous ne pourrons pas la renouveler avant ce soir.

MARIO.

Quand Sciotti l'hôtellier passera sous la fenêtre!

UGONE.

J'ai bien vu quelquefois des garnisons de château ennuyeuses, mais jamais comme celle-ci.

MARIO.

Alors, pourquoi nous as-tu fait quitter le service de notre maître, le comte Orsini?

UGONE.

Ah! pourquoi?... parce qu'il me l'a commandé; parce que, pendant l'interrègne, chacun en Italie, veut prendre sa revanche... (*avec mystère*) et qu'avec l'abbaye de Castro, il y en a plus d'une à reprendre... Depuis surtout que ce démon de Bracchioforte a menacé d'enlever sa belle, il fallait bien se mettre en mesure; mais du diable si on me reprend à louer mes services, et à enrégimenter des hommes pour une abbaye!

MARIO.

Dans d'autres, ne faut pas dire; mais dans celle Castro!...

UGONE.

Avec ça que, pour couronner la fête, vous êtes tous gais comme des saints de pierre qui ont perdu leur nez... (*Il va au lit de camp.*) Hohé, Ranuccio!

RANUCCIO, *sans bouger, et d'une voix dolente.*

Malade!

UGONE.

Mon pauvre ami, comme te voilà geignant!... ce n'est pas là ce que tu m'avais promis quand, il y a quinze jours, tu es venu me demander de t'enrôler comme nous au service de Mme l'abbesse; j'étais si content de te revoir, après douze ans de séparation!... un ancien camarade, un boute-en-train, un joyeux compère... Ah! comme tu es changé! (*Se retournant, aux autres.*) Bonne lame, mais rouillée... (*A Ranuccio.*) Allons, parle-nous donc, vieux!

RANUCCIO, *même jeu.*

Malade!

UGONE, *aux autres.*

Je crois que c'est le manque d'air qui le rend comme cela.

Il revient sur le devant de la scène, et tous les Bravi se lèvent et l'entourent.

MARIO.

Et ce pauvre Griso, qui est aussi sur le flanc (*il montre la porte à droite*), et qui a l'air de vouloir tourner de l'œil!

UGONE.

Écoute donc; depuis un mois que nous sommes ici, dans ce couvent fortifié, crénelé comme une citadelle, et que sa position sur une haute montagne rend inattaquable; dans ce corps-de-garde où l'on n'arrive que par d'autres corps-de-garde... dans ces bâtimens, qui ne sont plus dehors, et qui ne sont pas encore dedans... casernés au deuxième étage, parce que la prudence a fait murer les fenêtres, les portes du rez-de-chaussée et du premier... Est-ce que tu trouves ça bien récréatif?

UN BRAVO.

Bah! l'abbesse fait bien, et elle peut compter sur nous.

MARIO.

Tant qu'elle paiera bien.

UGONE.

Silence! un des chefs.

SCENE III.

LES MÊMES, LE CHEF DES BRAVI.

LE CHEF.

L'ordre du soir, camarades... (*Tous les Bravi se rangent militairement pour écouter.*) Eh bien!

voilà un homme qui est resté sur le lit de camp!

RANUCCIO, *piteusement.*

Malade!

LE CHEF, *revient au milieu de la scène.*

« De par haute et puissante dame, abbesse de » Castro, les sentinelles seront placées aux mêmes » lieux que les jours précédens, et l'on redoublera » de surveillance. Voici encore ce que la souveraine » abbesse fait savoir aux braves enrôlés à son ser- » vice : parmi les hommes chargés de veiller à la » défense de l'abbaye, il s'est trouvé un traître! »

LES BRAVI, *avec étonnement.*

Qui donc? qui donc?

LE CHEF, *lisant.*

« Le plus vieux serviteur de cette maison, » l'homme sur le dévouement duquel on devait le » plus compter, le seul qui pût pénétrer dans » l'intérieur, et qui fût chargé des relations au » dehors, n'a pas craint de servir une correspon- » dance établie entre une religieuse et l'audacieux » Bracchioforte... (*Mouvement.*) Cette criminelle » intrigue a été découverte; une des lettres a été » surprise, et le traître qui servait d'agent sera » puni du châtiment qu'il mérite, s'il échappe à » la maladie dont Dieu l'a frappé. »

LES BRAVI, *étonnés.*

Tiens, c'est Griso, c'est Griso!

Le Chef sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, *hors* LE CHEF.

MARIO, *riant.*

As-tu entendu?... De par haute et puissante dame... en voilà un drôle de général!

UGONE.

Ne ris pas; tu n'en as jamais eu un aussi sévère, et qui fit aussi peur à tous ceux à qui il commandait... Une femme, c'est vrai, mais une maîtresse femme... et Griso n'a pas mal fait d'être malade.

UN BRAVO.

Ah çà, est-elle jolie cette abbesse?

UGONE.

Elle ne se montre jamais!

UN BRAVO.

Alors, elle est laide!

MARIO.

Mais quel âge peut-elle bien avoir?

UGONE.

Cent dix ans, au moins.

LES BRAVI, *riant.*

Merci!

UGONE.

Les anciens du pays ne se rappellent pas l'avoir vu nommer abbesse... invisible pour tous, elle n'apparaît jamais que pour annoncer un malheur.

MARIO.

Comme les comètes alors... (*Baissant la voix avec mystère.*) Moi, je croirais assez qu'il se passe ici des choses extraordinaires... Je ne suis pas peureux, vous le savez... mais la nuit dernière, (*il se frotte le ventre*) j'ai fait une mauvaise faction...

UGONE.

C'est vrai, en rentrant, tu étais blanc comme un linceul.

MARIO.

J'ai entendu tout le temps des plaintes et des gémissemens qui semblaient sortir de terre...

UGONE, *riant.*

Bah! c'est quelque nonne qui aura manqué à sa consigne et qu'on aura mise à la salle de police...

MARIO.

Mais les religieuses doivent au moins le connaître, leur capitaine!

UGONE.

Pas plus que nous.

UN BRAVO.

Comment fait-elle donc savoir ses ordres?

UGONE.

Tous les matins, dans le chœur, après la prière, la directrice vient lire comme qui dirait l'ordre du jour, (*avec intention*) et il y en a d'un peu aimables. (*Plus bas.*) Ainsi, la tourière qui est là, à la grille, derrière ce guichet (*montrant la porte du fond; d'un air avantageux*), et qui me voudrait du bien, m'a raconté que la semaine dernière, on en avait lu un qui disait : « Toute religieuse de Castro qui forme la pensée de se soustraire à ses vœux meurt dans les trois jours. »

MARIO.

C'est court, mais c'est sec!... Fameuse discipline!

UGONE.

Et il n'y a pas à dire, tout le monde y est soumis. (*Riant.*) Tenez, ce pauvre cardinal lui-même, qui n'a que le souffle, il se trouvait ici, quand, en une nuit, on a muré portes et fenêtres... eh bien, depuis ce temps-là, il peut jouir de sa liberté, mais modérément, et dans l'intérieur de l'abbaye; aussi, quand il vient tous les jours faire sa visite au pauvre Griso qui se meurt, il faut voir comme il ouvre les narines, pour humer l'air du dehors par cette fenêtre, (*il montre la fenêtre à droite, en remontant la scène*) la seule par où il puisse voir au-delà des murs de l'abbaye!

MARIO.

Pourquoi donc l'abbesse le retient-elle, ce pauvre bonhomme?

UGONE.

D'abord pour sa santé; il paraîtrait que l'air de la campagne lui est malsain; puis, on dit que le béquillard, comme l'appelle Ranuccio...

RANUCCIO, *sans bouger.*

Malade!

Tous les Bravi se retournent.

UGONE, *à Ranuccio.*

C'est bon, c'est bon, on ne te parle pas. (*Re-

venant aux Bravi, avec mystère.) Il paraît, voyez-vous, qu'il aurait bien voulu faire partie du conclave où l'on va nommer le saint Père, mais le comte Orsini, notre puissant seigneur et maître (*ils se découvrent tous*), ne le veut pas, lui; il en a glissé un mot à l'oreille de madame l'abbesse, sa parente, et monseigneur, jusqu'à nouvel ordre, coffré!..

Tous les Bravi se mettent à rire, on entend un roulement de tambour à l'intérieur du corps-de-garde.

LES BRAVI, *se levant.*

L'appel! l'appel! Ranuccio, l'appel!

RANUCCIO.

Malade!

UGONE, *allant au lit.*

Pauvre Ranuccio! Demain, nous enterrerons Griso, et lui, dans huit jours!

Ils sortent.

SCENE V.

RANUCCIO, *seul, regardant si les Bravi sont éloignés, et se levant avec rapidité.*

Enterré! pas encore, bravi mes amis... et, avec l'aide de Dieu, je saurai bien vous prouver qu'on n'enterre pas ainsi les soldats de l'invincible don Juan d'Autriche. Qu'ai-je entendu?... Griso surpris! la correspondance découverte!... Alerte! Ranuccio, alerte! car Hélène doit être en danger. Redoublons d'ardeur... cette pierre que depuis quinze jours je travaille à desceller doit bientôt céder à mes efforts et nous ouvrir un passage... Profitons de ce que je suis seul pour aller jeter en dehors les traces de mon travail et vider mon sac. (*Il va à la croisée, et fait voler la poussière qui remplit un sac de peau.*) A présent, à l'œuvre!... une demi-heure encore, et tout sera fini! (*Il travaille avec son poignard.*) D'après les renseignemens que j'ai pu me procurer, ce passage doit me conduire dans les jardins de l'abbaye. Une fois là, je pourrai parvenir jusqu'à Hélène... mais après, comment la délivrer?... comment la faire sortir?... Jules, de son côté, qu'aura-t-il fait?... comment lui faire savoir... (*Bruit du guichet.*) On ouvre... vite, à mon rôle!

Il fait retomber le manteau qui cache la pierre à laquelle il a travaillé et se recouche enveloppé dans le sien.

SCENE VI.

LA TOURIÈRE, *tenant des clefs,* MONTALTE, RANUCCIO.

LA TOURIÈRE.

Monseigneur, avant d'aller donner vos dernières consolations à ce pauvre Griso, pourriez-vous dire quelques mots à celui-ci?... C'est bien le plus mauvais malade!... il ne veut jamais boire de tisane.

RANUCCIO, *à part.*

De la tisane de madame l'abbesse... merci Griso en a goûté... je m'en méfie!

LA TOURIÈRE.

Et souvent il dit des mots...

MONTALTE, *raillant.*

Eh! eh! ma chère sœur, quand on veut être défendue, il faut bien passer quelque chose à ses défenseurs... Allez avertir Griso de ma visite; je vous suis.

La tourière sort par la droite.

SCENE VII.

MONTALTE, RANUCCIO.

Montalte regarde autour de lui, et ne voyant pas bouger Ranuccio, qui est toujours couché, il se dirige rapidement vers la croisée.

RANUCCIO, *se soulevant pour le regarder.*

Tiens, tiens, comme il est alerte, le béquillard! Depuis que je ne l'ai vu, il s'est donc passé quelque chose d'extraordinaire dans ses jambes?

MONTALTE, *près de la croisée.*

Oh! l'air du dehors, l'air libre me frappe au visage... D'ici je vois Rome... j'aperçois le Vatican où s'agitent sans doute, en ce moment, les destinées du monde, et je ne sais rien, (*frappant sur la croisée*) et je suis prisonnier!... prisonnier des Orsini!... pris au piége au moment décisif!... tant de beaux rêves détruits!... tant de magnifiques projets renversés!... Oh! qui donc me délivrera?... qui donc me donnera des ailes et la liberté?

RANUCCIO, *l'observant.*

Comme il gesticule! il n'a plus la goutte à présent.

MONTALTE.

Chaque jour qui s'écoule, irréparable pour moi, amène un danger de plus pour Hélène.

RANUCCIO, *écoutant.*

Hélène a-t-il dit...

MONTALTE, *avec impatience, et regardant en dehors.*

Sciotti, Sciotti ne vient pas!... une seule fois j'ai pu le voir... aura-t-il remis mon billet à Jules?... Jules lui-même aura-t-il foi au nom dont je l'ai signé!... (*Regardant au loin dans la campagne.*) Les travaux sont-ils commencés?... ou bien, désespérant de vaincre tant d'obstacles, aura-t-il renoncé à son projet... oh! viendra-t-il? viendra-t-il!...

RANUCCIO.

Mais à qui diable en a t-il?

Il [illegible] du lit de camp.

MONTALTE, *apercevant Ranuccio qui se plaint et se frottant les jambes.*

Ranuccio ici!... Jules viendra! (*Il s'avance vers lui en toussant beaucoup; d'un air railleur.*) Eh! eh!... je vous croyais plus malade, mon brave?...

RANUCCIO, *avec malice et du même ton.*

Je vous croyais moins ingambe, monseigneur.

Mouvement de Montalte.

MONTALTE, *sèchement.*

Je ne vous savais pas ici!...

RANUCCIO, *raillant.*

Vous y êtes donc aussi?

MONTALTE, *de mauvaise humeur.*

Eh!... eh!... eh!... on ne fait pas toujours ce qu'on veut!

RANUCCIO, *l'imitant.*

Eh!... eh!... on tâche de faire ce qu'on peut!

Ils se regardent tous deux avec défiance et se tournent le dos brusquement; Ranuccio va du côté de la porte, et Montalte du côté de la fenêtre.

RANUCCIO.

Si par lui je pouvais avoir des nouvelles d'Hélène...

MONTALTE.

Si par cet homme je pouvais savoir ce qui se passe au conclave.

RANUCCIO, *à la porte.*

Maudite porte!... pas moyen!

MONTALTE, *à la fenêtre.*

Trente pieds de haut! (*Il regarde au dehors.*) Pas moyen!...

Ils se retournent tous deux en même temps, se surprennent mutuellement, l'un près de la croisée, l'autre près de la porte, et restent un moment à se regarder avec embarras.

RANUCCIO, *vivement.*

Vous voulez sortir?

MONTALTE, *même jeu.*

Vous voulez entrer?

RANUCCIO, *finement.*

Le conclave!... hein?

MONTALTE.

Hélène!... n'est-ce pas?

RANUCCIO.

Vous l'avez vue?

MONTALTE.

Est-il assemblé?

Une pause.

RANUCCIO, *découragé.*

Ah! si nous allons toujours comme ça, nous n'avancerons pas beaucoup!

MONTALTE, *très-serré.*

Que voulez-vous?... Toutes nos réponses sont des questions.

Seconde pause.

RANUCCIO, *se rapprochant.*

Si vous me disiez un mot, monseigneur, je pourrais peut-être vous en dire deux!

MONTALTE, *après avoir réfléchi.*

Eh bien, donnant, donnant!

RANUCCIO.

Tope! (*Ils redescendent sur le devant de la scène.*) Vous lui avez parlé...

MONTALTE.

Il y a trois jours. (*Vivement.*) Vous avez quitté Rome?

RANUCCIO.

Depuis quinze jours! (*Vivement.*) Que faisait-elle?

MONTALTE.

En passant près de moi, elle m'a dit: Ne m'abandonnez pas. (*Vivement.*) Qui portait-on?

RANUCCIO, *cherchant à se rappeler.*

Un Orsini!... un Colonna. (*Vivement.*) Mais serait-elle menacée?

MONTALTE.

Je n'ai pu parvenir jusqu'à elle. (*Vivement.*) Mais ne parlait-on pas d'un troisième parti?

RANUCCIO.

Ah! je n'ai pas mes entrées au conclave. (*Vivement.*) Mais elle est libre encore, n'est-ce pas?... elle est libre?...

MONTALTE.

Demain elle peut ne plus l'être. (*Vivement.*) Et l'élection?... l'élection?...

RANUCCIO.

Demain, je crois, elle sera décidée!...

MONTALTE, *à part, en s'éloignant.*

Il faut sortir cette nuit!

RANUCCIO, *de même.*

Cette nuit, il faut entrer...

Il se recouche vivement en entendant revenir deux Bravi, Ugone et Mario.

SCENE VIII.

LA TOURIÈRE, *au fond*, MARIO, MONTALTE, UGONE, DEUX BRAVI.

Les Bravi rentrent et se rangent en se découvrant pour laisser passer Montalte.

UGONE.

Monseigneur, ne nous oubliez pas... dans vos prières!...

MONTALTE, *leur donnant de l'argent et toussant.*

Mes enfans, n'oubliez pas dans les vôtres la santé d'un vieillard bien souffrant!

Il entre avec la tourière par la porte de droite; Ugone, pendant ce temps, montre furtivement à Mario l'argent du cardinal.

UGONE, *joyeux et en se découvrant.*

Saint Janvier, mon patron, qui nous envoyez de l'argent, ajoutez-y les moyens de le dépenser.

MARIO.

Par Dieu! Sciotti ne doit pas tarder.

UNE VOIX, *en dehors.*

Aqua fresca!... aqua fresca!

UGONE, *bas en riant.*

Entendez-vous le vieux farceur?... il crie de l'eau fraîche.

MARIO, *courant à la fenêtre.*

C'est lui!... il demande à monter comme à l'ordinaire.

Les deux Bravi vont prendre le panier.

UGONE, *les arrêtant.*

Non pas... non pas... il est trop tôt; le cardi-

nal va repasser par ici : il n'aurait qu'à le voir, et la tourière ! c'est que l'abbesse ne plaisante pas !

MARIO, *à la fenêtre, faisant des signes.*

Attends un instant... tout-à-l'heure...

UGONE, *regardant à la porte de droite.*

Vous pouvez toujours apprêter la corde et le panier, pour pêcher notre brave approvisionneur !

MARIO, *prenant le panier et la corde qui doivent être cachés tout près de la fenêtre.*

Voici la corde... le panier... où est le crampon de fer?

UN BRAVO.

Voilà, voilà !

Ils font les préparatifs indiqués.

UGONE, *à la porte de droite.*

Chut!... le cardinal !

Il redescend.

SCENE IX.

MARIO, *tenant le panier en dehors de la fenêtre, et le cachant avec son chapeau;* PREMIER BRAVO, LA TOURIÈRE, MONTALTE, UGONE, RANUCCIO.

MONTALTE, *aux Bravi, qui se sont rangés de manière à cacher leurs apprêts.*

Bonne nouvelle, mes amis, Griso va mieux... (*Regardant Ranuccio qui soulève la tête.*) Et j'espère que demain il y aura encore un heureux changement.....

RANUCCIO.

Qu'est-ce qu'il veut dire, le vieux renard à trois pattes ?

On entend le son d'une cloche funèbre dans l'intérieur de l'abbaye. Un silence.

MONTALTE, *à la tourière.*

Qu'annonce cette cloche?

LA TOURIÈRE, *se signant.*

Elle annonce qu'une sœur vient de mourir.

Tous les Bravi se signent, le cardinal tressaille.

MONTALTE, *à part.*

Une sœur vient de mourir !... Oh ! rentrons... rentrons! il faut que je voie Hélène ! il le faut, quand, pour la voir, je devrais pénétrer jusqu'à cette invisible abbesse.

Il sort par le fond avec la Tourière ; les Bravi le reconduisent avec respect ; la nuit est venue.

SCENE X.

RANUCCIO, MARIO, UGONE, DEUX BRAVI; *puis* JULES, *sous les habits de Sciotti.*

UGONE, *avec un hourra de joie.*

Ah!... il est parti!... à présent la nuit est à nous, montons le marchand d'ambroisie... (*Les Bravi descendent vivement le panier, qui doit être très-petit, avec la corde, armée du crampon de fer, et se mettent à deux pour le remonter; Ugone roule la corde à mesure qu'elle remonte.*) Nous avons l'argent... le vin et les liqueurs arrivent, ma foi, joyeuse vie jusqu'à demain!

En ce moment le panier est remonté, et avant qu'on le retire Jules saute dans le corps de garde.

MARIO.

Tiens ! ce n'est pas Sciotti ?

JULES, *en paysan.*

Non, mes maîtres, non... le vieux Sciotti marie aujourd'hui sa fille ; mais il est trop honnête homme pour vous laisser à sec !

RANUCCIO, *à part.*

Oh ! oh ! l'oreille au guet !

UGONE.

Tiens... depuis quand a-t-il donc une fille?

JULES.

Depuis dix-huit ans !

UGONE.

Il ne nous avait jamais parlé d'elle.

JULES.

Ah ! parce qu'elle est très-jolie !

MARIO.

Voyez-vous ! le vieux sournois !

UGONE.

Eh bien ! nous boirons à sa santé !

TOUS LES BRAVI.

C'est dit ! c'est dit !

UGONE.

Et ton baril y passera...

JULES, *avec intention.*

Oh ! vous en êtes bien capables. (*A part, cherchant Ranuccio.*) Où donc est-il ?

UGONE.

Et Ranuccio sera de la fête ! (*Il va au lit de camp.*) Oh ! eh ! Ranuccio !

JULES, *à part, vivement.*

Il est là !

UGONE, *près du lit de camp, avec les autres.*

Eh ! lève-toi, sang-Dieu ! viens boire avec nous, ça te guérira !

RANUCCIO, *se levant sur son séant.*

Au fait, puisque la tourière se plaint de ce que je ne bois pas... il faut lui obéir...

UGONE.

Un instant, prenons nos précautions... la nuit est venue... toi, des lumières, toi, des brocs et des verres. (*A un troisième.*) Toi, va chercher les camarades... moi, je vais voir si le capitaine dort sur ses deux oreilles. (*A Jules.*) Pour toi, l'ami, attends-nous, ce ne sera pas long.

Ils sortent, la porte reste ouverte.

JULES, *avec nonchalance.*

Oh ! à votre convenance, mes maîtres... à votre convenance...

A peine les Bravi sont-ils sortis, que Jules et Ranuccio se rapprochent vivement et s'embrassent. Toute la scène qui va suivre doit être dite très-vivement et à voix basse, sans que Jules s'éloigne un moment de la porte des Bravi.

SCENE XI.

RANUCCIO, JULES.

RANUCCIO.

Toi enfin! le danger presse... Hélène...

JULES.

Je l'enlève!

RANUCCIO.

Mais cette nuit?...

JULES.

Oui, cette nuit. Elle m'a écrit, elle m'attend!

RANUCCIO.

Où?

JULES.

A la chapelle!

RANUCCIO.

Comment y arriver?

JULES.

Depuis quinze jours on creuse sous terre!

RANUCCIO.

On creuse!... En quel endroit?

JULES.

D'après les indications données par ce billet!

RANUCCIO.

De qui?

JULES, *lui donnant le billet.*

Lis.

RANUCCIO, *lisant vite sous la lampe.*

« On pourrait attaquer l'abbaye en creusant » dans la direction de la chapelle, par l'ancienne » voie romaine : malgré les difficultés, avec de la » patience, on arriverait. Signé le père Anselme. » (*A Jules.*) Mais on le disait mort!

JULES.

Mensonge! il existe, et j'ai foi en son nom.

RANNUCCIO.

Et ces difficultés?

JULES.

Effroyables!

RANUCCIO.

Et nos amis?

JULES.

Arriveront cette nuit... peut-être!

RANUCCIO, *vivement.*

Comment peut-être?

JULES.

Oh! il faut que j'y sois, moi!

RANUCCIO, *allant au lit de camp.*

J'ai bien un moyen...

JULES, *s'avançant.*

Lequel? parle.

Bruit à droite.

RANUCCIO, *vivement et lui faisant signe de s'éloigner.*

Les bravi!... silence!

JULES, *très-vite.*

Fais-les boire, mon vin est préparé!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UGONE, BRAVI.

Les Bravi rentrent, portant des verres, des lumières qu'ils posent sur la table, et des brocs qu'ils donnent à Jules, assis au milieu du théâtre. Toute cette scène doit être très-gaie et très-animée.

UGONE.

Tout va le mieux du monde!... et le capitaine ronfle à faire trembler l'abbaye. (*Apercevant Ranuccio debout sur le lit de camp.*) Ah! à la bonne heure, sang-Dieu! voilà Ranuccio sur pied!

Tous les Bravi vont au lit de camp et séparent Ranuccio de Jules.

RANUCCIO, *debout sur le lit de camp et avec joyeuseté.*

Oui, et je veux vous tenir tête à tous... car il faut, cette nuit, en crever ou me tirer de là.

UGONE, *riant.*

Et ce n'est pas nous qui t'en empêcherons.

Il l'entraîne à la table.

RANUCCIO, *finement.*

Je l'espère bien. (*A part.*) Comment lui faire savoir...?

JULES.

Quel peut être son moyen?

RANUCCIO, *assis.*

Passez-moi les brocs, c'est moi qui verse!... (*versant*) et que le feu de saint Antoine brûle le ventre et les côtes du premier qui fait la moue à son verre! (*Il est placé à table très-près de la croisée, en face d'Ugone, et de manière à bien voir Jules, à qui deux Bravi portent continuellement les brocs que l'on vide.*) Première santé... la nôtre!...

LES BRAVI, *riant.*

A nous!... à nous!...

Ils boivent.

RANUCCIO.

Deuxième santé!...

LES BRAVI.

Ah! voyons, voyons!...

RANUCCIO.

A mes camarades!...

LES BRAVI, *riant.*

A ses camarades!...

UGONE.

Ah çà! mais un instant, c'est la même chose!...

RANUCCIO.

Eh! non, puisque c'est un autre verre. (*Tous les Bravi rient.*) Troisième santé!

LES BRAVI, *vivement.*

A qui donc?

RANUCCIO.

A moi!

LES BRAVI.

Ah! oui, c'est vrai, à lui!

UGONE, *se levant.*

A Ranuccio, qui n'est plus malade!

Tous boivent, excepté Ranuccio, qui chaque fois a soin de lancer son vin par la croisée.

RANUCCIO, *à part.*

Quelle idée!... Si je pouvais... essayons...

(*Haut.*) Tantôt en dormaillant, je vous entendais dire que jamais âme qui vive n'avait pénétré dans l'abbaye!

UGONE.

C'est vrai!

RANUCCIO.

Eh bien, mon père à moi y est entré!

UGONE, *incrédule.*

Ton père?

RANUCCIO.

Et dans une fameuse occasion encore!

TOUS.

Conte-nous donc ça! conte-nous donc ça!

JULES.

Que va-t-il faire?

RANUCCIO, *frappant sur la table.*

Attention à ce que je vais dire, et buvons. (*Ils boivent.*) Il va sans dire qu'il s'agissait d'une amourette, d'un père taquin!

TOUS.

Comme ils sont tous!

RANUCCIO.

Le père avait mis sa fille dans ce couvent pour qu'elle restât célibataire; mais la jeune fille n'avait pas de goût pour l'état...

MARIO, *aviné.*

Cela se voit!

RANUCCIO, *regardant Jules.*

L'amant était un gaillard; il dit: Il faut la tirer de sa cage... Il va trouver mon père, son ami à mort!... mes deux vigoureux compères pénètrent dans un bâtiment extérieur, comme qui dirait celui-ci... Attention de plus en plus!

UGONE.

Et buvons de même... l'histoire de ce gars m'intéresse. Les Bravi dorment.

RANUCCIO.

Dans l'endroit où ils se trouvaient, il y avait bien une porte conduisant dans l'abbaye... (*Jules va à la porte et l'examine*) mais partout, en dedans, des madriers, des solives, des barres de fer, une porte à l'épreuve du canon; puis, si on la franchissait, au bout d'une galerie, nouvelle porte, et ainsi de suite!

UGONE.

Rien à faire par là...

RANUCCIO.

C'est aussi ce que dit mon père; à droite, autre porte.

MARIO.

Ah! voyons un peu!

Jules est allé à la porte désignée.

RANCCIO.

Mais là une enfilade de corps-de-garde... (*Jules frappe du pied avec impatience.*) Un moment... restait encore le mur de ce côté... (*les Bravi se retournent, Jules reprend sa place sur son escabeau*) qui dans toute sa longueur, sans porte ni fenêtre, sépare les bâtimens extérieurs des jardins de l'abbaye... (*Les autres, couchés çà et là, dorment tous. Ugone et Mario résistent encore.*) C'est là qu'il faut percer, dit mon père...

Jules monte sur le lit de camp.

UGONE.

Ah! bah!... à travers le mur?...

RANUCCIO.

A travers le mur!... Et il le fit comme il l'avait dit; le jour, il cachait avec son manteau la pierre... (*en ce moment Jules soulève le manteau, et découvre avec joie la pierre*) et la nuit, à l'aide de son poignard... (*Jules saisit le poignard d'un Bravo qui est venu se coucher sur le lit de camp, et travaille avec ardeur*) il travaillait à la desceller...

MARIO, *s'endormant.*

Voyez-vous ça!...

Jules fait des efforts pour soulever la pierre.

RANUCCIO, *qui suit tous ses mouvemens avec anxiété.*

Enfin, après quinze jours de peine et de persévérance, il avait si bien travaillé... qu'en poussant de toute sa force, avec son épaule... la pierre céda... et tomba.

En ce moment la pierre que Jules pousse avec force tombe au dehors, et forme une large ouverture; au bruit, les Bravi se retournent: Jules laisse retomber le manteau qui cache le trou, et présente son baril aux Bravi qui le regardent.

JULES, *assis sur le lit de camp et riant.*

Ne faites pas attention, mes maîtres, c'est... c'est mon baril qui m'est échappé.

RANUCCIO, *les ramenant.*

Mais écoutez-moi donc, vous autres, et buvons... (*Ils boivent, et Jules ne sait plus que faire. Mais Ranuccio lui fait des signes.*) Alors, au moyen de cordes...

UGONE.

Des cordes!...

RANUCCIO.

Oui, des cordes qui se trouvaient là... par hasard... (*Jules ramasse les cordes qui ont servi à le hisser*) environ trente pieds de cordes que nos deux amis attachent bien solidement...

UGONE.

Comment?...

RANUCCIO, *avec la plus grande anxiété.*

Comment!... ma foi, je l'ai oublié... mais peu importe... (*Pendant ce temps, Jules, qui a regardé autour de lui, cherche, puis tout-à-coup saisit une arquebuse qu'il passe dans le nœud coulant de la corde, et qu'il place vivement en travers du trou; joie de Ranuccio.*) Puis le jeune gars entre, les pieds les premiers dans l'ouverture... se laisse glisser... et disparaît!

Tout ce jeu de scène, pour être complet, dépend beaucoup de la pantomime de Jules, qui doit disparaître au dernier mot de Ranuccio. Tous les Bravi dorment excepté Ugone, qui lutte encore.

UGONE.

Eh bien! et puis?...

RANUCCIO, *qui s'est levé, et qui va s'assurer si tous les Bravi dorment.*

Et puis... quand il fut au bout de la corde, il sauta...

UGONE, *presque endormi.*

Il sauta!... Ah çà! un moment, un moment... Tu m'as dit... que les cordes avaient trente pieds?

RANUCCIO.

Oui, trente pieds!

UGONE.

Eh bien! ton père est un hâbleur, il n'est jamais venu ici.

RANUCCIO, *au fond du théâtre, se retournant.*

Pourquoi?

UGONE, *s'endormant.*

Tu me fais des contes à dormir debout, Ranuccio, et je dors... Ah! il a sauté...

RANUCCIO, *inquiet, le secouant avec force.*

Et pourquoi?... pourquoi n'aurait-il pas sauté?

UGONE, *avec force.*

Parce que ce mur-là a quatre-vingts pieds.

Il tombe sur la table. Musique.

RANUCCIO, *poussant un cri de terreur.*

Grand Dieu! (*Les Bravi relèvent un peu la tête et retombent; Ranuccio court à l'ouverture, se place de manière que l'on aperçoit la pâleur et l'agitation de son visage.*) Jules, ne quitte pas la corde, ou tu es mort!

JULES, *en dehors.*

Mon poignard, en tombant, m'a averti du danger... sous mes pieds, j'ai un gouffre.

RANUCCIO, *très-agité.*

Remonte!...

Moment d'attente.

JULES.

Impossible!...

RANUCCIO.

Encore un effort!... O mon Dieu, que faire?... que faire?... Ah!...

Il dénoue vivement sa ceinture, qui doit être double, court à Ugone, lui tire doucement la sienne, qui doit être double aussi, et les attache.

JULES.

Mes forces s'épuisent... Ranuccio!

RANUCCIO, *attachant les ceintures.*

O mon Dieu! mon Dieu! donnez-lui force et courage!

JULES, *d'une voix éteinte.*

A moi!... Ranuccio!

RANUCCIO, *courant à l'ouverture, et faisant glisser les ceintures le long de la corde au moyen d'un nœud coulant.*

Tiens, vois-tu ces ceintures que je fais glisser vers toi?

JULES.

Oui!

RANUCCIO.

Les as-tu?

JULES.

Je les tiens!

RANUCCIO.

Soutiens-toi d'une main, et, de l'autre, attache le nœud coulant au crampon de fer... Eh bien?

JULES.

Oui... et maintenant à la grâce de Dieu!

Silence interrompu par le bruit d'une chute; Ranuccio tombe à genoux en faisant le signe de la croix; puis se relevant avec résolution.

RANUCCIO.

A moi maintenant!... à moi de le suivre! mort ou vivant, je serai avec lui!

Il s'élance par l'ouverture; toute cette scène doit être dite avec chaleur, mais sans cris, et avec une sorte de mystère, à cause des Bravi.

Deuxième Tableau.

Le théâtre représente l'abbaye de Castro; au fond, à droite, grande porte, qui, en s'ouvrant, laisse voir l'intérieur de l'abbaye. A côté de cette porte, toujours au fond, est une chapelle ardente voilée de rideaux noirs. A droite, au premier plan, niche d'un saint qui fait face au public; à gauche, autre porte plus petite. De tous côtés, fenêtres qui laissent pénétrer la lumière à travers leurs vitraux coloriés.

SCENE PREMIERE.

LA DIRECTRICE DE L'ABBAYE, UNE RELIGIEUSE.

Au lever du rideau, on entend les sons graves et religieux de l'orgue, qui joue un motif funèbre. La Directrice est sur le devant de la scène, une Religieuse arrive par la porte du fond.

LA RELIGIEUSE.

Vous m'avez fait appeler, sœur directrice?

LA DIRECTRICE.

Au nom de souveraine abbesse... (*la Religieuse tombe précipitamment à genoux et écoute dans l'attitude de la plus profonde soumission*) cette nuit, à deux heures, vous prendrez la sœur qui sera seule dans cette chapelle, et vous la porterez sous les voûtes souterraines de l'abbaye, près des sœurs dont vous êtes chargée de soutenir la longue agonie... Allez, et que Dieu vous garde de la colère de souveraine abbesse!

La Religieuse sort par la petite porte.

SCENE II.

MONTALTE, LA DIRECTRICE.

MONTALTE, *très-agité.*

L'abbesse de Castro, madame, je veux la voir!

LA DIRECTRICE.

Impossible, monseigneur!

MONTALTE, *avec insistance.*

Je veux la voir, vous dis-je. Si, depuis huit ans, j'oublie que je suis prince de l'Église, si, depuis un mois, je ne me suis pas plaint d'être retenu prisonnier ici, je puis m'en souvenir enfin, et l'abbesse doit l'apprendre de moi!

LA DIRECTRICE.

Monseigneur n'ignore pas que personne ne peut parvenir jusqu'à notre souveraine abbesse, et que moi seule ici je la remplace. Pourquoi voulez-vous la voir?

MONTALTE.

Pour me plaindre de vous!

LA DIRECTRICE.

De moi!

MONTALTE.

De vous, qui, sous divers prétextes, depuis huit jours, m'éloignez d'Hélène Campireali, d'Hélène, pour qui j'ai supporté l'injuste captivité qu'on m'impose... Hélène n'a que moi pour appui; son père n'est plus... D'après vos odieux statuts, sa mère ne peut pénétrer jusqu'à elle; je lui reste seul, et je ne lui manquerai pas! Ordonnez, madame, qu'on me conduise vers elle!

LA DIRECTRICE.

Monseigneur, il est trop tard.

MONTALTE.

Trop tard!

LA DIRECTRICE.

N'avez-vous pas entendu la cloche des morts?

MONTALTE.

Morte! (*Vivement.*) Vous me trompez!

LA DIRECTRICE.

Monseigneur!

MONTALTE.

Vous me trompez, vous dis-je!... Tenez, madame, ne me forcez pas à parler plus haut que je ne voudrais; ne me forcez pas à déchirer le voile qui couvre cette mystérieuse abbaye. Hélène Campireali! conduisez-moi vers elle... Morte ou vivante, je veux la voir à l'instant!

LA DIRECTRICE.

Vous allez être satisfait.

La Directrice conduit Montalte vers la chapelle, dont les rideaux à portière se [illegible] et laissent voir Hélène exposée, selon l'usage d'Italie, le visage découvert, sur un lit de parade et entourée de religieuses qui prient à genoux.

MONTALTE, *avec un cri de douleur.*

Hélène! Hélène! (*Il se voile le visage de ses mains; la Directrice va se mettre à genoux près des nonnes.*) Pauvre fleur, battue de tant d'orages, avant de tomber!... O Orsini! Orsini! sous le masque du fanatisme, je reconnais votre haine et votre vengeance... Que dirai-je à sa mère, à sa mère, qui me l'avait confiée?... (*Frappé d'une idée subite.*) Et Jules, Jules, qui, d'après mon conseil, va venir demain... aujourd'hui peut-être!... Oh! courons! il en est temps encore. (*Vivement.*) Cet homme que j'ai vu parmi les bravi, je puis le revoir: il trouvera le moyen de le prévenir... Oh! qu'il ne vienne pas! qu'il ne vienne pas!... que je ne sois pas la cause de sa mort, et d'une mort à présent inutile!... Périssent tous mes projets, s'il le faut, mais que Jules soit sauvé!

Il sort, en se hâtant, par la petite porte. Lorsqu'il est sorti, la directrice se lève, et alors seulement l'orgue ne se fait plus entendre.

LA DIRECTRICE.

Nonnes de Castro, récitons en silence les dernières prières avant de quitter cette chapelle et la sœur que nous ne devons plus revoir.

SCENE III.

JULES, *au fond*, LA DIRECTRICE *et* LES RELIGIEUSES.

JULES, *entrant avec précaution par la porte du fond, les vêtemens en désordre.*

C'est ici!... (*Avec énergie.*) Mes membres sont meurtris!... mes mains en sang!... mais ma vie, ma vie pour venir en ce lieu!... (*l'orgue reprend jusqu'à:* Seul ici!) Grand Dieu! il y a du monde dans cette chapelle! (*Il se cache derrière la statue du saint.*) Que se passe-t-il donc?... une cérémonie funèbre! à cette heure!... et Hélène, pourra-t-elle venir?... oui, car voilà qu'on se retire... (*L'une des nonnes prend un éteignoir, éteint les cierges; puis les nonnes sortent, suivies de la Directrice, par la petite porte. Le fond de l'abbaye et le lit de parade ne sont plus éclairés que par les rayons de la lune qui projette ses lueurs bleuâtres à travers les vitraux de la chapelle, et par une lampe suspendue. L'effet de cette décoration doit-être très-pittoresque.*) Seul ici!... avec la mort!... Malgré moi mon cœur se serre et tressaille!... Mais l'heure est passée, et Hélène ne vient pas!... qui peut donc la retenir?... Oh! voilons ce visage, qu'elle ne soit pas frappée de cette image funeste... (*Il fait quelques pas vers le tombeau.*) Mon Dieu!... il m'a semblé... Oh! mais non... c'est une vision, une horrible vision!... Oh! qu'Hélène vienne donc!... qu'elle se hâte!... Cette terreur est insensée, je veux convaincre ma folie!..... je veux..... (*Il s'approche du lit de parade, et recule en poussant un cri de d'horreur.*) Ah!... (*Il revient de nouveau, et de sa poitrine s'échappent par intervalles des cris, des sanglots; puis il s'approche du visage d'Hélène; il l'appelle.*) Hélène! Hélène!... (*Tombant à genoux et pleurant.*) Morte, mon Dieu! morte!... Hélène, je t'appelais, et tu étais là... morte!... quand je venais t'arracher à tes bourreaux, quand j'avais tout bravé!... (*Se relevant et parcourant le théâtre.*) Oh! rage! maintenant je suis vaincu!... rien! plus rien pour elle!... car à présent, c'est le pouvoir de la mort

qui la tient!... (*Avec désespoir.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Il tombe accablé près du lit de parade. Musique.

SCENE IV.

RANUCCIO, HÉLÈNE, JULES.

RANUCCIO, *entrant par la porte principale, qu'il referme sur lui.*

C'est bien ici la chapelle... (*Appelant.*) Jules!... Il devait y venir... (*Jules sanglote.*) Ah! le voici! Jules, réponds-moi donc!

JULES, *relevant la tête.*

Qui m'appelle?

RANUCCIO, *allant vers lui et le cherchant.*

Moi, Ranuccio!... (*Très-vite et à voix basse.*) Nos hommes sont là, j'en suis certain... Je viens d'entendre les coups qui annoncent leur travail... ils vont déboucher dans le jardin, près de cette chapelle... (*Jules sanglote.*) Mais qu'as-tu donc?... (*Lui touchant la main.*) Êtes-vous prêts? Hélène...?

JULES, *avec un cri terrible.*

Hélène?

RANUCCIO.

Est-elle venue?

JULES, *l'entraînant, en passant à la gauche du tombeau.*

Tiens, regarde!

RANUCCIO, *se signant.*

Morte!

JULES.

Oh! oui, morte! Ah! Ranuccio! Ranuccio!

Il tombe à genoux près d'Hélène.

RANUCCIO.

Jules, arrache-toi à cet horrible spectacle, fuyons.

JULES.

Fuis seul... je reste!

RANUCCIO.

Rester! mais c'est la mort!

JULES, *exalté.*

Oui, la mort avec elle!... car la mort même ne pourra nous séparer. (*En disant cela, il saisit sa main avec force; mais il s'arrête étonné et se relève avec terreur.*) Ranuccio!...

RANUCCIO.

Qu'as-tu donc?

JULES, *debout sur la première marche.*

Ma main captive dans la sienne!... Ranuccio, elle me retient!...

RANUCCIO, *reculant avec une sorte de terreur superstitieuse jusqu'au milieu du théâtre.*

La main d'une morte?

JULES, *délirant de joie.*

Mon Dieu, m'appelle-t-elle à la tombe avec elle, ou faites-vous un miracle en faveur de mon amour?

RANUCCIO, *à genoux en face du public.*

O mon Dieu! je ne vous ai peut-être pas prié assez souvent... mais jamais personne ne vous aura tant aimé que moi, si vous rendez cette pauvre enfant à mon fils!

Pendant cette prière de Ranuccio, Jules s'est penché vers Hélène; il a mis la main sur le cœur d'Hélène, qui n'a pas encore fait un mouvement.

JULES, *s'écriant avec explosion.*

Vivante!... Ranuccio, vivante!

RANUCCIO, *se relevant et regardant le ciel avec reconnaissance.*

Ah! vous êtes bien puissant, mon Dieu!... et bien bon pour un pauvre soldat! (*Il court à Hélène.*) Oui, mon ami, oui, elle est vivante!

JULES.

Elle ouvre les yeux! (*Avec amour.*) Hélène!... Hélène!... regarde-moi... que ton premier regard soit pour moi...

RANUCCIO, *aidant Hélène à se soulever.*

Oui, la voilà, ma foi, qui se lève!

HÉLÈNE, *revenant à elle.*

Comme tout est grand autour de moi!... Ce n'est plus ma cellule!

JULES, *doucement.*

Hélène!... Hélène!

HÉLÈNE.

Ah! cette voix... (*Elle baisse les yeux vers Jules et le reconnaît.*) Ah! Jules!... mon Jules!

Elle tombe dans ses bras.

JULES, *à genoux et les bras suspendus à son cou.*

Oui, c'est moi, Hélène, c'est moi!

HÉLÈNE, *rappelant ses idées, mais encore dans une espèce de somnambulisme.*

Oh! je me souviens... ce papier où tu m'avais écrit: *A l'heure fixée, je viendrai,* on me l'a surpris... arraché!... l'on m'a enfermée... et moi, je pleurais de savoir que tu viendrais et que tu ne pourrais arriver jusqu'à moi... et puis un breuvage... et puis, un froid glacial qui parcourait mes veines... Alors, il m'a semblé qu'une main de plomb pesait sur ma tête, et... je me suis endormie!

JULES.

Oh! les infâmes! les infâmes!

HÉLÈNE, *apercevant le tombeau sur lequel elle est couchée, pousse un cri d'horreur, et s'élance dans les bras de Jules, qui l'entraîne sur le devant du théâtre, pâle d'effroi.*

Une tombe!... O Jules, sauve-moi!... sauve-moi!...

JULES.

Oui, je te sauverai, mon ange, car à présent tu es à moi... bien à moi!

RANUCCIO.

Fuyons! fuyons! (*Il va à la porte principale.*) Eh mais! c'est bien par ici que je suis entré... oui... (*Il l'ébranle.*) Mais c'est fermé!...

On aperçoit des lumières de flambeaux à travers les vitraux de la chapelle.

RANUCCIO.

Ce mouvement!... ces lumières... Oh! l'alarme est donnée...

JULES, *à Hélène.*

Y a-t-il une autre issue?...

HÉLÈNE.

Là... là...

Elle montre la petite porte.

JULES.

Fermée aussi!...

HÉLÈNE.

Fermée!... Oh! nous sommes perdus!...

Des coups très-sourds et prolongés se font entendre sous terre.

RANUCCIO, *qui a écouté quelque temps contre la niche du saint.*

Non!... nous sommes sauvés!... car c'est là, entendez-vous? c'est là que nos amis travaillent. Ce n'est pas dans les jardins, c'est ici qu'ils vont paraître... écoutez!...

JULES.

Oui... je les entends!

RANUCCIO, *la bouche contre la muraille.*

Courage! amis!... hâtez-vous!... hâtez-vous!... car c'est la mort qui nous presse.

UNE VOIX *souterraine.*

Reculez-vous!... la muraille est sapée! elle va s'écrouler de votre côté... (*Ils s'éloignent avec effroi, le pan de muraille sapée tombe avec fracas derrière la statue. Des paysans, en costume de travailleurs, armés de pioches, de haches et de torches, s'élancent dans l'abbaye, et courent à Jules.*) Venez!... venez, mes amis!...

Mais au même instant, par la porte principale, pénètrent les Bravi avec la Directrice, les religieuses, Montalte, qui se trouvent maîtres de l'issue qui vient d'être pratiquée.

MONTALTE.

Hélène!... vivante!...

UGONE, *un pistolet au poing.*

Bas les armes, Brachioforte, et laisse cette femme!...

JULES, *arrachant une hache à l'un des paysans.*

Qui de vous osera venir me la ravir?...

Mais du fond de la chapelle s'avance une grande figure couverte d'un voile noir.

L'ABBESSE DE CASTRO.

Téméraires!...

LES NONNES, LES PAYSANS *et* LES BRAVI, *tombent à genoux en criant :*

L'abbesse!... l'abbesse!...

L'ABBESSE, *saisissant Hélène, qui s'est prosternée à ses pieds et la faisant passer à sa droite, dit à Jules :*

Viens donc la disputer à l'abbesse de Castro.

JULES, *se précipitant.*

Rien ne m'arrêtera...

Mais un coup de feu tiré par Ugone l'atteint au bras. Jules pousse un cri et tombe dans les bras de Ranuccio.

MONTALTE, *montrant l'ouverture qu'il vient d'apercevoir.*

Je les sauverai!... mais à Rome, au conclave!

ACTE CINQUIEME.

Une magnifique salle attenante au Vatican.

SCENE PREMIERE.

UGONE, MARIO.

MARIO, *qui a l'air de guetter quelqu'un au fond du théâtre.*

Ugone?

UGONE, *appuyé sur le dos d'un fauteuil et regardant à droite.*

MARIO.

L'as-tu vu?

UGONE, *sans détourner les yeux.*

Qui?

MARIO.

Eh bien! celui que nous guettons!... le démon Brachioforte?

UGONE.

Non.

MARIO.

Que fais-tu donc là?

UGONE.

J'attends.

MARIO.

Quoi?

UGONE.

Le jugement de la nonne de Castro.

MARIO.

On va donc le prononcer?

UGONE.

Aujourd'hui, là (*il montre le premier plan à droite*), dans cette salle voisine du Vatican, où le tribunal est assemblé.

MARIO, *venant regarder à la porte.*

Ah! que de monde!...

UGONE.

Je crois bien, pour voir condamner une religieuse.

MARIO.

Mais comment la souveraine abbesse a-t-elle consenti à rendre la coupable?

UGONE.

Il l'a bien fallu, l'Inquisition l'a réclamée.

MARIO.

Alors qu'a-t-elle gagné à s'échapper des griffes de madame l'abbesse ?

UGONE.

Du temps d'abord... Et puis, dans les cachots de l'abbaye, sa mère ne pouvait rien pour elle, tandis qu'ici avec ses doublons et pistoles d'Espagne...

MARIO.

Et on dit qu'elle en est cousue.

UGONE.

Une fière femme!... qui mettrait le feu à Rome pour sa fille!... (*Montrant la salle à droite.*) Elle est là qui s'agite, qui intrigue, qui va de l'un à l'autre... mais elle a beau faire, la nonne sera condamnée.

MARIO.

Tu crois ?

UGONE.

Le comte Orsini, notre maître, le veut.

MARIO, *froidement.*

Alors, son affaire est claire.

UGONE.

Il est furieux du refus qu'elle a fait de son fils (*baissant la voix et amenant Mario sur le devant de la scène*) et des voix que son parti perd au conclave depuis deux jours.

MARIO.

Les voix des Campireali ?

UGONE.

Oui... c'est la mère qui intrigue encore par là.

MARIO.

Mais c'est donc un diable que cette femme-là?

UGONE, *à voix basse.*

Et le comte se venge sur la fille...

MARIO.

Et sur son amant.

UGONE.

Oh! celui-là, je croyais bien lui avoir donné son affaire; mais il a l'âme chevillée... il est parvenu à s'échapper et nous ne le tenons pas encore!

MARIO.

Peut-être...

UGONE.

Comment ?...

MARIO, *à voix basse.*

Tout-à-l'heure j'ai cru l'apercevoir rôdant par ici... (*Il regarde de tous côtés.*) Si tu m'en crois nous ferons bien de préparer nos stylets... il viendra ici, te dis-je, pour tenter de délivrer la religieuse !

UGONE, *froidement.*

Ma foi, s'il fait ça, je ferme les yeux.

MARIO.

Je ne te croyais pas le cœur si tendre, trahir notre maître pour une jolie fille!

UGONE, *froidement.*

Elle!... que m'importe?

MARIO.

Alors, quel intérêt ?

UGONE, *à voix basse.*

C'est mon pauvre Ranuccio !

MARIO, *avec joie.*

Ranuccio!... il a donc été pris avec elle?...

UGONE.

Pardieu! il s'est dévoué pour faire échapper le Brachioforte, et sans moi les camarades l'auraient écharpé.

MARIO.

Ils auraient bien fait.

UGONE.

Pourquoi?...

MARIO.

Je lui en veux; il nous a mis dedans.

UGONE, *riant.*

Eh c'est de bonne guerre.

MARIO.

C'est humiliant!

UGONE, *haussant les épaules.*

Laisse-moi donc tranquille... est-ce qu'on tire sur les amis?... nous en avons vu bien d'autres!... tiens, il y a douze ans, avec lui, dans le Milanais, nous étions quatre mille Condottieri... nous allâmes offrir nos services au duc; Visconti n'en voulait que deux mille; les deux autres allèrent s'enrôler dans l'armée du duc de Florence, son ennemi... Ranuccio se trouvait d'un côté, moi de l'autre... Eh bien! ça ne nous empêcha pas de gagner bravement notre argent. On se battit toute la journée consciencieusement, disputant le terrain pied à pied... on se poussait... on avançait... on reculait... ça dura comme ça jusqu'au coucher du soleil.

MARIO.

Furieuse mêlée!... (*Vivement.*) Et combien y eut-il de morts ?

UGONE.

Un!... c'était un cavalier étouffé dans la presse.

MARIO, *remontant.*

On vient!... ne nous montrons pas. (*Entraînant Ugone.*) Viens donc! viens donc!...

UGONE, *regardant la salle du tribunal.*

J'aurais pourtant bien voulu savoir si Ranuccio...

MARIO.

C'est le cardinal Montalte qui monte le grand escalier du palais.

UGONE, *au fond avec Mario.*

En voilà un saint homme!... et modeste!... et pas intrigant du tout... on ne dira pas qu'il a brigué les suffrages, celui-là!... enfermé avec nous dans l'abbaye pendant toute la durée du conclave!... si jamais il a pensé au trône pontifical, c'est pour prier Dieu de lui en fermer le chemin!...

Ils sortent avec précaution et sans être vus par le cardinal.

SCENE II.

MONTALTE *seul, en proie à la plus vive agitation.*

Rien! rien encore!... depuis ce matin, j'attends... et pas de nouvelles!...Oh! mon cœur bat, mon sang bouillonne!... l'abbé Guerra m'oublie!... (*Réfléchissant.*) Il était temps d'arriver... les Orsini obtenaient la majorité... Grâce à l'activité de la comtesse, la chance a tourné... (*Cris sur la place. Il va à une croisée qui est au deuxième plan à gauche et où l'on arrive en montant deux marches.*) Le peuple est toujours sur la place... attendant avec autant d'impatience que moi le résultat du nouveau scrutin... (*Un homme paraît au fond, et semble chercher quelqu'un. Montrant à droite.*) Le tribunal du Saint-Office va bientôt prononcer le jugement d'Hélène, et un miracle seul peut la sauver!... (*Avec explosion.*) Mais secondez-moi donc, mon Dieu, car je ne veux que la ruine du mal et la gloire de mon pays! (*Apercevant l'inconnu et le regardant avec défiance.*) Quel est cet homme?

SCENE III.

MONTALTE, UN INCONNU *enveloppé d'un manteau et couvert d'un grand chapeau rabattu.*

L'INCONNU, *apercevant Montalte, s'avance avec mystère, lui présente un billet, et lui dit à voix basse.*

Dieu et patience!

MONTALTE, *vivement et avec joie.*

Le mot de passe de l'abbé Guerra!... donne... (*Il prend le billet et lit.*) «Rien de décidé : deux » voix, qui s'obstinent à rester aux Orsini, em- » pêchent la majorité et la fin du conclave!... » (*Parlé. A part.*) Oh! ils triompheront!... (*Il lit.*) « Je vais essayer de les détacher, mais j'ai » peu d'espoir. En tout cas, si les Orsini triom- » phent, suivant la coutume, un coup de canon » parti du château Saint-Ange vous avertira... » mais si nous l'emportons, au lieu d'un, vingt » coups annonceront notre victoire... » (*Avec la plus vive agitation.*) Deux voix!... deux voix!... O que faire, mon Dieu! que faire?... (*L'Inconnu reste immobile, tout-à-coup on entend un long cri de douleur dans la salle à droite.*) Quel est ce cri!... c'est la voix de la comtesse!... grand Dieu!... le jugement serait-il rendu?

SCENE IV.

MONTALE, L'INCONNU, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à l'intérieur.*

Ma fille!... ma fille!... (*Elle entre, pâle, égarée, et voyant Montalte.*) O monseigneur, rendez-moi ma fille!... condamnée!... condamnée!...

Mouvement et agitation de l'Inconnu, qui est resté immobile près de la croisée.

MONTALTE.

Rassurez-vous, madame, rassurez-vous.

LA COMTESSE.

Elle va périr!... et c'est vous qui l'avez conduite à la mort!... c'est vous qui l'avez dénoncée au tribunal du saint office.

MONTALTE.

N'était-ce pas le seul moyen de l'arracher aux vengeances de l'abbesse de Castro?

LA COMTESSE.

Mais vous l'avez livrée à des juges plus implacables!...

MONTALTE.

Tout n'est pas perdu, madame, tout n'est pas perdu... avant l'exécution du jugement, nous avons encore trois jours, et d'ici là le conclave...

LA COMTESSE, *avec véhémence.*

Et que me font à moi le conclave et toutes vos intrigues?... c'est ma fille que je veux, c'est ma fille qu'il me faut... vous me l'avez promise, et, sur la foi de ces promesses, n'ai-je pas fait tout ce que vous avez voulu?... Faites agir votre famille, m'avez-vous dit, intriguez, priez, menacez, et nous la sauverons!... Intrigues, prières, menaces, rien ne m'a coûté; je n'ai pas craint même de rompre avec les Orsini, qui la poursuivent aujourd'hui de leur vengeance! je vous ai donné mon crédit, je vous ai donné mes trésors!... je vous aurais donné mon sang, si vous me l'eussiez demandé, car vous disiez que c'était pour ma fille!... car vous aviez promis de me la rendre... et vous juriez par le Dieu vivant!...

MONTALTE, *qui pendant tout ce temps a réfléchi comme un homme qui combine un plan.*

Ah! si vous pouviez m'écouter... si vous vouliez me seconder encore...

LA COMTESSE.

Oh! parlez, parlez, monseigneur!

MONTALTE, *la prenant par le bras.*

La nomination du saint père peut seule sauver votre fille; mais cette nomination dépend de deux voix!... deux voix qui s'obstinent à rester encore aux Orsini... deux voix que vous pouvez leur enlever... Médicis et Alexandrini, tous deux unis par alliance à votre famille.

LA COMTESSE.

Et que faut-il pour cela?

MONTALTE, *réfléchissant.*

Ah! il faudrait de l'or, beaucoup d'or!

LA COMTESSE, *avec exaltation.*

Vous en aurez, monseigneur, vous en aurez; ma fortune entière pour sauver ma fille!

MONTALTE, *cherchant toujours dans sa pensée, sans regarder la Comtesse.*

Mais ce n'est pas tout... il faudrait, car le temps

presse, il faudrait presser aussi... (*Avec colère.*) Ces cardinaux qui ne veulent pas en finir... trouver un moyen de les forcer de terminer le conclave, (*S'animant.*) Le peuple souffre de toutes ces lenteurs, il murmure contre l'interrègne... il faudrait un homme dévoué... (*l'Inconnu écoute avec attention*) intelligent, brave, qui se mêlât parmi les masses, qui sût les travailler, les soulever... et entraîner le mouvement populaire dont nous avons besoin.

L'INCONNU, *s'avançant résolument.*

Cet homme, ce sera moi!

MONTALTE.

Toi!

LA COMTESSE, *émue.*

Quel est cet homme à qui nous allons confier le sort de mon enfant?

L'INCONNU, *n'osant pas encore se découvrir.*

Cet homme, madame, est un homme dont l'enjeu est aussi grand que le vôtre, dans la partie que nous allons engager!

MONTALTE.

Cette voix!...

L'INCONNU.

Car si vous voulez sauver votre fille... (*après avoir regardé de tous côtés*) moi, je veux sauver celle que j'aime!

Il se découvre.

LA COMTESSE.

Jules!...

MONTALTE, *avec un mouvement de joie marqué, mais à part.*

Ah!

JULES.

Avez-vous donc cru que par la fuite c'était ma vie que je voulais protéger?... non; quand j'ai profité du dévouement de Ranuccio, c'était pour les délivrer tous deux... j'ai voulu conserver à Hélène une force pour le jour du danger, un appui qui ne lui manquerait pas quand tout le reste lui manquerait.

LA COMTESSE.

Ah! soyez béni, brave jeune homme!

JULES, *baissant la voix.*

J'ai rassemblé mes amis, les paysans... les Transtévérins; cette nuit, ils sont entrés dans Rome, par différentes portes; tous me sont dévoués, tous sont armés, tous ont juré de périr, ou de sauver Hélène et Ranuccio.

MONTALTE, *les ramenant tous deux sur le devant de la scène.*

Oh! c'est à présent, madame, que nous pouvons tout espérer!... (*Très-vite.*) Vous, Jules, courez rassembler vos amis sur la place; qu'ils demandent à grands cris la fin du conclave... Vous, madame, courez près de l'abbé Guerra, vous pouvez vous fier à lui.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Oui, monseigneur.

MONTALTE.

Remettez-lui vos trésors, vos valeurs, tout l'argent enfin dont vous pouvez disposer... il en fera bon usage.

LA COMTESSE.

Oui, monseigneur.

MONTALTE.

Vous m'avez bien compris tous deux?

LA COMTESSE.

Il faut renverser les Orsini au conclave!

JULES.

Il faut armer nos amis!

LA COMTESSE.

Pour sauver ma fille!

JULES.

Pour sauver Hélène!

LA COMTESSE.

Adieu, monseigneur... Adieu, Jules; (*avec effusion*) adieu, mon fils!

JULES, *se jetant dans ses bras.*

Ma mère! ma mère!... votre fille vivra, ou j'aurai cessé de vivre!

Ils sortent tous deux, Jules par la gauche, la mère par la droite.

SCENE V.

MONTALTE, *seul.*

Et puis, s'ils échouent, eh bien! le vieillard saura tout déclarer, et renoncer à ses plans d'ambition, plutôt que de laisser périr la jeune fille... (*avec fierté*) mais avant ce moyen suprême, il faut tenter de vaincre, il sera toujours temps de mourir...

Il reprend aussitôt ses allures de vieillard. Pendant tout ce dernier acte l'acteur doit se voûter le plus qu'il pourra.

SCENE VI.

MONTALTE, LE GOUVERNEUR DE ROME.

LE GOUVERNEUR.

Monseigneur, de la part du saint office...

MONTALTE, *avec calme.*

Qu'y a-t-il, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Le condamné Ranuccio demande à parler à monseigneur...

MONTALTE, *très-étonné.*

A moi?

LE GOUVERNEUR.

A vous-même.

MONTALTE.

Et pourquoi?

LE GOUVERNEUR.

Nous l'ignorons.

MONTALTE, *après une pause.*

Qu'il vienne. (*Le Gouverneur sort.*) Que peut-il me vouloir? (*Entre Ranuccio, pâle et brisé; il

marche avec peine, soutenu par deux sbires, qui le conduisent jusqu'au fauteuil.) Quelle pâleur effrayante!... serait-ce déjà la crainte de la mort?

RANUCCIO, *s'appuyant sur le dos du fauteuil; au chef des sbires.*

Vous êtes bien sûrs que je ne m'enfuirai pas, vous autres; laissez-moi donc seul un moment avec monseigneur.

Le chef des sbires se retire au fond avec ses hommes, et se promène dans la galerie; il doit reparaître de temps en temps.

SCENE VII.

MONTALTE, RANUCCIO, LES SBIRES, *au fond dans la galerie.*

RANUCCIO, *appuyé sur le dos du fauteuil; à part.*

A nous deux, mon petit béquillard!

MONTALTE, *froidement.*

Parlez, que me voulez-vous?

RANUCCIO, *après une pause.*

Monseigneur me reconnaît bien?

MONTALTE.

Vous êtes Ranuccio.

RANUCCIO.

Monseigneur sait-il que je suis condamné?

MONTALTE.

On vient de me l'apprendre.

RANUCCIO.

A une mort un peu compliquée... mais ce n'est pas l'affaire. Monseigneur sait-il aussi qu'un nouveau personnage compromis dans l'attaque du couvent vient d'être découvert?

MONTALTE, *étonné.*

Comment?

RANUCCIO, *appuyant.*

Par un billet que j'avais eu l'imprudence de conserver sur moi.

MONTALTE, *froidement.*

Et ce billet?

RANUCCIO.

Est signé du père Anselme.

MONTALTE, *après un léger mouvement.*

Et connaît-on ce père Anselme?

RANUCCIO, *l'examinant.*

Ah! voilà ce qu'on voudrait bien savoir, et ce qu'on ne sait pas. (*Léger mouvement de Montalte.*) Mais je le sais, moi.

MONTALTE.

Vous!

RANUCCIO.

Et vous avouerez, monseigneur, que, pour racheter une vie à laquelle on tient toujours un peu, (*appuyant*) il serait tentant de le livrer... (*baissant la voix*) surtout quand on est si près de lui...

MONTALTE, *après une pause.*

Expliquez-vous.

RANUCCIO.

Cela ne vous paraît pas assez clair?

MONTALTE.

Que pouvez-vous donc croire?

RANUCCIO, *résolument.*

Que c'est vous, monseigneur.

MONTALTE, *souriant, sans montrer la plus légère émotion.*

Moi!... Ah! voilà une idée qui n'est venue qu'à vous!

RANUCCIO, *vivement.*

Ah! c'est que personne n'avait autant d'intérêt à la trouver que moi. La première fois que j'ai entendu le nom du père Anselme, c'est vous qui l'avez prononcé; quand il s'est présenté pour marier Jules et Hélène, vous seul pouviez savoir qu'ils étaient réunis; ces secours répandus sur notre route pendant notre exil, ces avis mystérieux, anonymes, dont le dernier, à notre arrivée en Italie, était un piége, tout cela vient de la même main... Enfin, ce billet trouvé sur moi, c'est encore vous qui l'avez jeté à Sciotti par la fenêtre du corps-de-garde de bravi... (*Dénégations de Montalte.*) C'est vous!... car vous vouliez sortir... (*Montalte tousse et se courbe davantage.*) Oh! vous allez me dire que le père Anselme était droit et vert, et que vous êtes courbé par l'âge et la maladie; que sa démarche était assurée, et que vous boitez; que sa voix était ferme, et que la vôtre est chevrotante... tout cela est vrai, comme il est vrai qu'il y a là-dessous un mystère que je ne devine pas, et (*observant Montalte qui est impassible*) que l'Inquisition éclaircirait mieux que moi peut-être... Pour conclure, êtes-vous une âme damnée des Campireali? êtes-vous un bon ange déguisé?... vouliez-vous nous perdre? vouliez-vous nous sauver? je ne suis pas assez fin pour démêler tout cela; (*avec force*) mais ce que je sais, ce que je sens, ce dont j'ai la conviction, c'est que vous êtes le père Anselme, et, la tête sous le couteau, la main sur le Christ, je le jurerais...

Un silence.

MONTALTE, *qui pendant tout ce couplet est resté impassible, se tournant vers lui avec le plus grand sang-froid.*

Et par ce serment, si vous perdiez tout?

RANUCCIO, *vivement.*

Eh bien! alors, monseigneur, cartes sur table; car encore faut-il que je sache pourquoi je me tairai. Pour ne pas déchirer le voile qui vous couvre, vous avez donc un bien grand intérêt?

MONTALTE, *se rapprochant et après avoir regardé autour de lui.*

Oh! oui, un intérêt puissant, sacré! une sainte vengeance, que je poursuis depuis quatorze ans! mais avant tout, deux innocens à sauver, et je ne puis le faire, Ranuccio, qu'à une condition; c'est que le secret me sera gardé deux jours encore!

RANUCCIO, *très-vite.*

Et ces innocens?

MONTALTE, *même jeu.*

Jules et Hélène.

RANUCCIO, *très-vite.*

Et il vous faut deux jours ?

MONTALTE, *même jeu.*

Deux jours !

RANUCCIO, *avec feu.*

Et vous les sauverez?

MONTALTE, *de même.*

Je le jure, et tu vas voir si je puis violer mon serment. (*Avec feu.*) Ce Peretti, ton frère d'armes, ce Peretti, dont tu aimes le fils parce que tu aimais le père, ce Peretti enfin, lâchement assassiné par les Orsini...

RANUCCIO.

Eh bien ?...

MONTALTE.

Ce Peretti, c'était mon frère !...

RANUCCIO, *se soulevant.*

Votre frère ! (*Il retombe sur la chaise en contemplant avec une joie muette Montalte, qui lui fait signe de se taire.*) Oh ! à présent je vous crois... à présent je vous comprends... je n'ai plus besoin d'autre garantie au monde... vous les sauverez! (*Aux gardes.*) Et maintenant, qu'on me ramène.

MONTALTE.

Où donc ?

RANUCCIO, *retombant assis, en écartant son manteau, qui laisse voir ses jambes couvertes de linges sanglans.*

A la torture !

MONTALTE.

A la torture, grand Dieu !

RANUCCIO, *souriant en baissant la voix.*

Ils veulent savoir qui est ce père Anselme.

MONTALTE.

Vous n'irez pas, vous n'irez pas!... j'aime mieux tout révéler.

RANUCCIO, *l'arrêtant.*

Et qui sauvera Jules et Hélène? (*Bruit sur la place.*) Quel est ce tumulte?

Montalte va à la croisée.

CRIS, *au dehors.*

Plus d'interrègne! la fin du conclave!

MONTALTE, *regardant à la fenêtre.*

C'est Jules, Jules à la tête du peuple!

RANUCCIO.

Jules! oh! je savais bien qu'il ne nous abandonnerait pas!

SCENE VIII.

RANUCCIO, *assis*, LA COMTESSE, MONTALTE.

LA COMTESSE, *égarée, et avec le désespoir d'une mère.*

Oh! monseigneur, monseigneur, secourez-la! (*Pleurant.*) J'ai rempli ma promesse, moi, et vous, vous m'avez indignement trompée !... Oh! voyez, ma fille ! ma fille ! ils l'entraînent au supplice... O monseigneur, pitié, pitié pour mon enfant !

Elle tombe presque évanouie aux pieds de Montalte.

MONTALTE.

Relevez-vous, madame, relevez-vous.

SCENE IX.

LE GOUVERNEUR DE ROME, *paraissant le premier; puis* HÉLÈNE, *en robe de condamnée, et soutenue par un franciscain, au milieu des sbires*, MONTALTE, LA COMTESSE.

MONTALTE, *allant au gouverneur.*

Monsieur le gouverneur de Rome, que signifie cela?... pourquoi avancer l'exécution du jugement?

LE GOUVERNEUR.

Monseigneur, le peuple vient de se soulever... (*En ce moment on entend les cris du peuple qui augmentent.*) Vous l'entendez ?

MONTALTE, *à part.*

Grand Dieu ! et c'est moi !

LE GOUVERNEUR.

Il menace le conclave... il menace d'enlever les coupables de Castro !... le Saint Office a résolu d'avancer l'exécution.

MONTALTE, *insistant.*

Mais cette mesure...

LE GOUVERNEUR.

Est devenue nécessaire pour prévenir de plus grands excès; le salut de l'état avant tout !

Cris plus furieux. Le peuple, armé de bâtons, de haches, pénètre en foule sur le théâtre avec Jules, qui le guide. On distingue parmi le peuple les Transteverins, armés de leurs poignards.

JULES, *les animant.*

A moi, mes amis, à moi!... arrachons-la à ses bourreaux!... arrachons-la aux Orsini!

TOUS, *avec des cris de rage.*

Mort aux Orsini!... mort aux Orsini!...

LE GOUVERNEUR, *tirant son épée.*

Gardes, faites votre devoir!

Les gardes baissent leurs arquebuses et mettent le peuple en joue; des seigneurs alliés des Orsini mettent l'épée à la main. Le sang va couler.

MONTALTE.

Arrêtez !... je vais parler.

Tout le monde s'avance avec curiosité pour entendre ce que Montalte va dire. Coup de canon. Silence.

LE GOUVERNEUR.

Le pape est nommé!

Mouvement de joie générale.

MONTALTE, *à part, avec la plus grande anxiété.*

Ah! mon destin s'achève... je respire à peine.

Deuxième coup. Le canon se fait entendre jusqu'à la fin de la pièce. Tout le monde témoigne son étonnement.

LE GOUVERNEUR, *étonné, aux seigneurs.*

Que veut dire ce deuxième coup?

MONTALTE, *se redressant de toute sa hauteur et d'une voix forte et vibrante.*

Il veut dire qu'il n'est plus besoin de feindre... (*jetant sa béquille*) et que je puis jeter enfin le masque dont il a fallu trop long-temps me couvrir! il veut dire! (*aux seigneurs qui reculent avec étonnement*) qu'à présent Rome a un maître, qui saura détruire tous les repaires du crime, tous les refuges de bravi et d'assassins! (*avec intention,*) qu'ils s'appellent palais Orsini ou abbaye de Castro!... (*avec solennité et grandeur*) et rendre à la justice et à la religion toute sa force et sa dignité!... (*Avec effusion à Jules, qui est à sa gauche.*) Il veut dire enfin, fils de Peretti, fils de mon frère!

JULES.

Moi!

TOUS.

Son frère!

MONTALTE, *à Hélène, qui est encore au milieu des gardes.*

Et vous, Hélène Campireali, que vous êtes libres tous deux. (*Elevant la voix et s'adressant au peuple.*) Car tous deux vous êtes innocens de tout crime, et vos vœux étaient nuls!... (*Mouvement.*) Je le sais, moi! moi qui vous ai mariés! (*Hélène et Jules se prosternent. A Jules, qu'il relève.*) Dans mes bras!... dans mes bras!

RANUCCIO, *étourdi de la métamorphose subite de Montalte.*

En voilà un miracle du père Anselme! (*Essuyant une larme.*) Mon pauvre Peretti... là-haut... tu dois être content...

MONTALTE, *prenant Hélène par la main et la conduisant à sa mère.*

J'avais promis de vous la rendre, madame.

HÉLÈNE.

Ma mère!... (*Elle se jette dans les bras de sa mère, qui la couvre de baisers; puis elle se tourne vers Jules.*) Jules!... mon Jules!

JULES.

Hélène!...

MONTALTE.

Et toi, mon brave soldat de Lépante, que puis-je faire pour toi?... que puis-je te donner?

Silence.

RANUCCIO.

Votre béquille, père Anselme... à présent, j'en ai plus besoin que vous.

LE GOUVERNEUR, *après avoir écouté un officier qui entre et lui parle bas, s'avance avec respect.*

Quel nom prendra sa sainteté?

MONTALTE, *d'une voix sonore.*

Sixte-Quint!...

Sur ce mot, les femmes, les enfans, les vieillards tombent à genoux; le gouverneur, la Comtesse, Jules, Hélène, les gardes s'inclinent avec respect; les Transteverins, montés sur les marches, élèvent leurs chapeaux ornés de rubans, en poussant de longs et joyeux cris de *Vivat!... Vivat!...*

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

MONTBAILLY,

OU

LA CALOMNIE,

DRAME EN CINQ ACTES, TIRÉ DES CAUSES CÉLÈBRES,

PAR M. CHARLES DESNOYER,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 8 juillet 1840.

DISTRIBUTION :

Mme MONTBAILLY, rentière (mère noble)................................	Mme LAMBQUIN.
DUVAL, son arrière-cousin, greffier du conseil judiciaire de Saint-Omer, (Deuxième premier rôle)................................	M. CHILLY.
GEORGES, ouvrier charpentier (premier rôle)................................	M. MÉLINGUE.
MICHEL, maître serrurier (rôle de genre, emploi de Bouffé ou de Ferville).	M. ROGER.
SUZANNE, jeune orpheline (premier rôle)................................	Mme THÉOD. MÉLINGUE.
THÉRÈSE, sa sœur (deuxième amoureuse)................................	Mme VALOIS.
OLIVIER, jeune écolier en jurisprudence (jeune premier)................	M. ROBERT.
UN NOTAIRE. — UN MAGISTRAT. — PEUPLE.	

La scène se passe à Saint-Omer, en 1770.

ACTE I.

Extérieur de l'habitation de Mme Montbailly. — Sur le devant, un petit jardin; de droite et de gauche, deux corps de logis; au fond, la vue en perspective d'une petite ville de province.

SCÈNE I.

MAITRE DUVAL, MICHEL.

(Au lever du rideau, ils sont assis dans un berceau de feuillage, placé à la gauche du public, sur le devant du théâtre, et déjeunent ensemble.)

DUVAL.

Je vous dis, mon cher Michel, que l'espèce humaine est beaucoup meilleure que vous ne croyez.

MICHEL.

Je vous dis, sauf votre respect, mon cher M. Duval, que l'espèce humaine ne vaut pas le diable. A votre santé!

DUVAL.

A la vôtre! Mais dans quel monde avez-vous donc vécu, mon pauvre Michel, pour être si sévère envers tous vos semblables?

MICHEL.

Dans quel monde?.. Je suis maître serrurier, de père en fils, depuis un siecle, dans notre belle et bonne petite ville de Saint-Omer; j'ai des ouvriers qui me donnent un échantillon du genre humain... merci de l'échantillon! paresseux, insolens, bavards et ivrognes... A votre santé!

DUVAL.

A la vôtre!

MICHEL.

Et, de plus, j'ai des pratiques de toutes les conditions: la noblesse, la finance, la bourgeoisie, je fournis tout le monde, je travaille pour tout le monde, ce qui fait que, dans un petit coin de province, je peux juger l'univers entier en raccourci. Je vous le repète, ça ne vaut pas le diable... mais où donc avez-vous vécu vous-même, pour trouver qu'il y a quelque chose de bon... chez les hommes?

DUVAL.

Moi? Vous le savez bien, je suis... j'ai l'honneur d'être, depuis dix-huit mois, greffier du conseil judiciaire de Saint-Omer.

MICHEL.

Ah! oui... greffier d'un tribunal!.. C'est là que vous devez en voir et en enregistrer de belles!

DUVAL.

Dans ma profession, je vois, j'écoute, j'écris... mais je n'ai pas le droit d'avoir une opi-

nion ni de rien dire... et quand je rentre dans mon domicile... ou plutôt dans le domicile de ma respectable cousine, la veuve Montbailly, chez laquelle j'ai le plaisir de vous recevoir ce matin, je garde le caractère et je continue de m'imposer les devoirs de ma profession... je m'abstiens de dire jamais mon avis sur ce qui se passe autour de moi... c'est qu'il m'est prouvé par expérience, mon brave ami, que la conversation la plus simple, à propos des affaires des autres, que le mot le plus innocent, qui ne va pas même jusqu'à la médisance, ne tarde pas, en se transmettant de bouche en bouche et d'oreille en oreille, à devenir une calomnie horrible qui compromet, qui tue celui qui en est la victime.

MICHEL.

Ah bah! vous croyez qu'il est possible...

DUVAL.

Jugeons-en par la première chose venue... suivez-moi bien.

MICHEL.

Je ne perds pas une syllabe. A votre santé!

DUVAL.

A la vôtre. (Dans tous ces toasts, Michel boit toujours et Duval jamais. Il reprend.) Si vous dites à un voisin bien innocemment, sans intention, pour parler, uniquement pour parler: Qu'est-ce que vous pensez du ménage de M. un tel? Eh! eh! vous répond le voisin, il paraît qu'il n'est pas très bien avec sa femme... un autre voisin ajoute: Comment donc? mais il est horriblement mal avec sa femme. Survient un troisième voisin qui vous dit: Il bat sa femme; puis une voisine qui ajoute... Il la fera mourir, il la tuera... c'est un monstre, un scélérat qui est capable de toutes les horreurs. On se sépare, et chacun s'en va avec la dernière opinion, celle qui a été donnée par la voisine. Chacun va chez soi, à ses affaires, et voit son monde, ses amis, ses connaissances, et chacun donne aux autres, toujours sans méchanceté, les impressions qu'il a reçues; et bientôt la scélératesse du mari passe en proverbe dans toute la ville, si bien qu'un beau jour la femme vient à mourir d'une fièvre maligne ou d'une fluxion de poitrine... quelqu'un dit tout naturellement que le monstre a empoisonné sa femme; et chacun le croit, et chacun en est certain, et l'on trouve cent preuves pour une, et le pauvre diable de mari, qui est au fond une excellente créature, a toutes les peines du monde pour ne pas être pendu!

MICHEL.

Ah! mon Dieu!

DUVAL.

Il est pendu... et à qui la faute? à qui s'en prendre? A l'accusateur?.. Du tout... Aux témoins?.. Non pas... Au médecin ignorant, qui atteste que réellement sa femme est morte par le poison?.. Non, non, ce n'est pas cela; vous n'y êtes pas, mon cher ami... la faute en est à vous, à vous seul.

MICHEL.

A moi!

DUVAL.

A vous, qui vous êtes avisé de dire à votre voisin: Qu'est-ce que vous pensez du ménage de M. un tel?

MICHEL.

C'est vrai, c'est vrai, pourtant... A votre santé!

DUVAL.

A la vôtre!.. (Les deux hommes, qui s'étaient levés vivement, pendant la dernière partie de cette scène, se rasseient ici, et reprennent leur déjeuner.) Voilà pourquoi, mon bon Michel, dans la crainte de faire du mal et de devenir, sans le vouloir, un affreux calomniateur, j'aime mieux ne rien dire, rien, absolument rien... j'aime mieux ça.

MICHEL.

Oh! vous, on vous rend bien justice, mon cher M. Duval; voulez-vous que je vous dise? vous êtes trop bon.

DUVAL.

Eh bien! non, je vous assure que je ne le suis pas trop.

MICHEL.

Je vous dis que si.

DUVAL.

Je vous dis que non.

MICHEL.

Vous êtes mille fois trop bon. A votre santé!

DUVAL.

A la vôtre!

(Un courrier entre en scène par le fond, tenant à la main une lettre cachetée de noir.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN COURRIER; puis SUZANNE, THÉRÈSE, et OLIVIER.

LE COURRIER.

Mme veuve Montbailly.

DUVAL.

Ma cousine!.. C'est là... (Il montre un pavillon, à la droite du public; le courrier y entre, puis en sort quelques instans après, et s'éloigne par le fond.) Une lettre avec un cachet noir, pour ma vénérable parente! de qui diable peut-elle apprendre la mort?

(Il marche vers le pavillon pour regarder, et Michel le suit. Dans ce moment, entrent, par le pavillon opposé, Suzanne, Thérèse et Olivier.)

THÉRÈSE.

Il le faut, Olivier, il le faut... Vous voyez combien je souffre de votre départ; mais ma sœur a raison, et je me soumets, comme toujours, à ses conseils, à sa volonté... elle m'aime tant... Adieu, séparons-nous.

MICHEL, qui s'est retourné du côté des deux femmes.

Ah! les deux orphelines et le petit écolier!..

DUVAL.

Encore ici!

(Ils sont masqués, aux yeux des autres personnages, par un arbre placé, sur le devant du théâtre, du côté opposé à celui où ils déjeunaient tout à l'heure. Ils écoutent.)

SUZANNE.

Oui, mes amis, c'est une nécessité cruelle que cet éloignement de quelques mois... Olivier, jusqu'à l'instant où le ciel aura réalisé vos

espérances d'avenir, Thérèse et moi, nous ne devons plus vous recevoir.

OLIVIER.

Eh bien! puisqu'il faut que je m'exile... recevez donc ici le serment que je vous fais... Thérèse, et vous aussi, ma bonne Suzanne... Un jour, je justifierai votre amitié... un jour, Olivier de Chavigny, dont la famille fut proscrite Olivier, dont la liberté, la vie même est sans cesse menacée, et qui ne dit son nom qu'à vous, ses deux sœurs d'enfance, reconnaîtra enfin les bontés de votre pauvre père, et je rendrai à ses enfans une existence digne d'elles.

SUZANNE.

Oh! ne songez qu'à ma sœur, Olivier... Pour moi, ma destinée est fixée désormais; elle ne sera pas brillante, je le sais, mais heureuse peut-être; et cela me suffit, je n'en demande pas d'autre. Adieu!

MICHEL, avançant la tête et regardant.

Hein! dites donc... comme il lui serre la main avec tendresse!

DUVAL.

A laquelle? à la plus jeune, Thérèse, n'est-ce pas?

MICHEL.

Du tout, à l'aînée, Suzanne.

DUVAL, vivement.

Suzanne?

MICHEL.

Ma foi, oui... il leur serre la main à toutes les deux.

DUVAL, à part.

Oh! il faudra que j'éclaircisse mes soupçons.

MICHEL.

Plaît-il?

DUVAL.

Rien... je dis que ça ne me regarde pas, ni vous non plus.

THÉRÈSE.

Adieu, et ne tardez pas à nous écrire.

OLIVIER.

Oh! je vous le promets... et vous, Thérèse, pendant mon absence, pensez quelquefois à celui qui ne vous oubliera pas un seul instant. Adieu! adieu!

(Il remonte la scène avec les deux femmes.)

MICHEL, regardant Olivier qui baise la main de Thérèse.

Décidément, c'est de la cadette qu'il est amoureux.

DUVAL.

N'est-ce pas?

(Olivier baise la main de Suzanne.)

MICHEL.

Non, c'est de l'aînée.

DUVAL.

Ah! s'il était possible...

MICHEL.

Ma foi, je m'y perds... à moins qu'il ne les aime toutes les deux à la fois.

(Les deux femmes rentrent chez elles, et Olivier disparaît par le fond.)

SCÈNE III.

MICHEL, DUVAL.

DUVAL, marchant avec agitation.

Amoureux de Suzanne!.. oh! je le saurai, aujourd'hui même, je le saurai! (Regardant du côté du pavillon à droite.) Mais par là, que se passe-t-il? cette lettre, ce cachet noir... Je suis d'une impatience...

MICHEL.

Eh bien! qu'avez-vous donc, mon cher monsieur Duval, et que regardez-vous de ce côté? vous êtes inquiet...

DUVAL.

Oui, inquiet de ma pauvre cousine... Ce message qu'elle a reçu... C'est pour elle, pour elle seule, dans son intérêt, que je voudrais savoir...

MICHEL.

Je comprends... vous êtes si bon! (Duval regarde toujours.) Est-ce qu'elle pleure?

DUVAL.

Un peu.

MICHEL.

Pas beaucoup?.. alors, ce n'est rien, ça passera.

DUVAL.

Et puis, je ne me trompe pas, un sourire commence à se mêler à ses larmes.

MICHEL.

Un sourire! j'y suis, tout est pour le mieux, un héritage...

DUVAL, avec avidité.

Un héritage!

MICHEL.

Et ça vous reviendrait avec le temps, à vous, qui êtes le seul parent, l'unique héritier de la veuve Montbailly.

DUVAL.

Oh! que dites-vous, grand Dieu! ma pauvre cousine! le ciel me garde d'une fortune qui me viendrait par sa mort.

MICHEL.

Enfin, elle a cinquante ans passés, vous n'en avez pas encore tout-à-fait trente, sa santé est mauvaise, tellement mauvaise qu'il y a six semaines on l'a crue morte pendant une heure ou deux.

DUVAL.

En effet; et vous avez vu mon chagrin, ma consternation... Je l'aime tant!

MICHEL.

Vous avez beau l'aimer, tenir à ce qu'elle vive... le bon Dieu est plus fort que vous et moi, et quand il lui plaira de la reprendre...

DUVAL.

Taisez-vous! taisez-vous, par pitié... Tenez, vous ne savez pas quel chagrin vous me faites!

MICHEL.

Je vous l'ai dit, vous êtes trop bon! et, après tout, il est plus juste que cette fortune vous arrive à vous, son cousin, vous, si honnête, si loyal, qu'à un étranger, un intrigant qui se serait emparé, on ne sait comment, de l'amitié, des bonnes graces de la veuve...

DUVAL.

Ah! vous voulez parler de Georges, n'est-ce pas?

MICHEL.

Oui, Georges, l'ouvrier que Mme Montbailly a mis à la tête de tous les autres ouvriers de sa maison, Georges le brutal, qui est toujours en querelle avec tout le monde, et qui prétend mener à coups de poing tous ses anciens camades; Georges, qu'on appelle à Saint-Omer le Beau Charpentier... car on ne peut pas lui refuser ça, il a du physique... mais, qu'est-ce que ça prouve?.. ce n'est pas un mérite pour un homme, et ça ne justifie pas la préférence que lui accorde la veuve Montbailly.

DUVAL. Il a écouté avec joie tout ce que vient de dire Michel; ici, il lui prend la main et l'amène sur le devant du théâtre.

Michel, mon ami... ce que vous dites là est affreux!

MICHEL.

Comment?

DUVAL.

Horrible !.. Voilà, voilà bien ce dont je vous parlais tout à l'heure en déjeunant, et ce que je redoute le plus au monde... la médisance, la calomnie...

MICHEL.

Moi, par exemple! si j'ai eu l'intention...

DUVAL.

Non, certes, vous ne l'avez pas eue, et je vous rends justice... sans cela, Michel, je ne vous reparlerais jamais... Mais songez donc, je vous en supplie, songez à vous tenir en garde contre les bruits injurieux à l'honneur d'autrui, qui circulent, qui se répandent autour de vous en se grossissant d'heure en heure et de minute en minute... parce que ma cousine, maîtresse de ses actions et en âge de se conduire avec raison et prudence, a donné toute sa confiance à un pauvre hère, un enfant trouvé qu'elle a recueilli et comblé de bienfaits depuis son enfance, parce que lui seul ici a le droit de tout faire sans qu'elle y trouve à redire, parce que si elle le gronde quelquefois en public, il ne paraît pas qu'elle lui garde rancune lorsqu'ils restent en tête-à-tête, parce qu'elle s'enferme avec lui des heures entières, sans doute pour causer des affaires de sa maison et des travaux de ses ouvriers... n'a-t-on pas osé dire... et vous venez de le répéter à l'instant même, qu'il existait des relations coupables, scandaleuses, entre ma respectable parente et le beau charpentier?

MICHEL.

Moi, j'ai dit cela?

DUVAL.

A peu près; et vous trouverez à Saint-Omer mille personnes qui vous en diront autant... D'où cela vient-il? quel est le premier qui en a parlé? on n'en sait rien; je défie qu'on le sache... Mais, tenez, rien que d'y penser, je frémis tout à la fois de douleur et de colère... Ma pauvre cousine! la calomnier ainsi... oh! n'est-ce pas que j'avais raison? c'est horrible, c'est infâme!

MICHEL.

Dame! écoutez donc... c'est qu'à en juger par les apparences...

DUVAL.

Comment, vous oseriez croire...

MICHEL.

Eh bien! oui, je crois... je crois fermement.

DUVAL.

Michel, si rien au monde ne peut vous ôter cette affreuse pensée, je vous en conjure, du moins, gardez-la pour vous, n'en dites rien, n'en dites rien!

MICHEL.

C'est un tort de se taire en pareille occasion; il faut déclarer, signaler tout haut, ce qui est bien et ce qui est mal... A l'instant, à l'instant même, je prétends...

DUVAL.

Au nom du ciel, taisez-vous! taisez-vous! Si ce n'est pas pour ma cousine, pour moi, du moins! Oui, c'est au nom de notre amitié, c'est en tremblant et les larmes aux yeux, que je vous supplie de vous taire.

MICHEL.

Eh bien... eh bien, c'est bon, on ne dira rien... Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

DUVAL.

Adieu, mon bon Michel!

MICHEL.

Adieu, mon excellent M. Duval! Décidément, vous êtes trop bon, vous êtes le meilleur homme de Saint-Omer! (Il sort.)

SCÈNE IV.

DUVAL, seul.

Et toi, tu es, avec ta probité et ta franchise, le sot le plus crédule et le bavard le plus dangereux que je puisse mettre en avant pour l'exécution de mes projets... Cours, en me quittant, mon brave Michel, marionnette que je fais marcher et mouvoir à mon gré, sans que tu t'en doutes, instrument dont je tire tous les sons, tous les bruits qu'il me plaît de jeter aux oreilles des oisifs et des curieux de cette petite ville, cours répéter ce que tu viens d'entendre. Ce Georges, qui ne t'a jamais fait de mal, et qui te déplaît seulement parce que je l'ai voulu, c'est toi qui m'aideras à le perdre... il est violent, emporté, sa force est prodigieuse... Je l'ai éprouvé il y a long-temps lorsque lui et moi n'avions encore qu'une quinzaine d'années; et j'ai toujours sur le cœur les... les mauvais traitemens de mon jeune camarade... Mais dès cette époque, j'aimais à vivre tranquille, et la rancune s'amassait là, tout doucement, sans que rien s'exhalât au-dehors... Je le perdrai, lui que je hais, lui qui m'a offusqué depuis mon enfance, lui qui finirait peut-être par m'enlever l'héritage de ma cousine, je le perdrai... Un coup de langue peut être plus dangereux qu'un coup d'épée, plus mortel qu'un coup de poignard. Je le ferai détester, mépriser dans tout Saint-Omer, et jamais il ne devinera d'où lui vient ce mépris et cette haine; je le brouillerai avec sa protectrice, et il s'en prendra de ses malheurs à tout autre qu'à moi... il ne songera pas même à me soupçonner, parce que... je ne suis pas bon comme le croit cet imbécille de Michel... Mais à présent, comme autrefois, j'aime à vivre tranquille... (Regardant vers la gauche.) Ah! Suzan-

ne!.. il faut enfin que je lui parle... ce petit écolier m'inquiète malgré moi!

(Pendant ces derniers mots, Suzanne est entrée par le pavillon ; elle tient à sa main un petit carton à ouvrage.)

SCÈNE V.

DUVAL, SUZANNE.

DUVAL, arrêtant Suzanne qui se dirige vers le fond du théâtre.

Vous me fuyez, Mademoiselle?

SUZANNE.

Pardon... Je ne vous avais pas vu, M. Duval.

DUVAL.

Vous avez hâte de sortir?

SUZANNE.

Oui; je vais reporter cet ouvrage que Thérèse et moi nous venons de terminer.

DUVAL.

Toujours au travail!.. vous, élevée dans le luxe et l'opulence, vous qui devriez, qui pourriez aujourd'hui...

SUZANNE.

Oh! ne cherchez pas à me rendre ambitieuse, à me faire jeter un regard de regret vers une existence qui ne peut plus être la mienne... Il y a un an, mon père, ruiné par de malheureuses opérations de finance, est mort de douleur en songeant surtout à la misère qui allait peser sur ses enfans; et moi, plus forte que ma sœur, j'ai dû accepter, avec courage, avec résignation, l'épreuve que Dieu envoyait aux pauvres orphelins! La richesse, je ne la désire plus pour moi; et pour ma sœur, je suis tranquille.

DUVAL.

Comment?

SUZANNE.

Je l'espère, elle épousera celui qu'elle aime, qui lui fut destiné dès l'enfance, et avec lui, elle n'aura rien à regretter de notre opulence d'autrefois.

DUVAL.

Celui qu'elle aime?.. Ah! l'écolier qui fut l'ami de votre père, qui part aujourd'hui pour aller achever à Toulouse ses études de jurisprudence... M. Olivier, c'est lui, n'est-ce pas?

SUZANNE.

M. Duval, c'est le secret de ma sœur; vous me pardonnerez de ne pas répondre à vos questions. Je vous salue.

DUVAL.

Un instant! un instant encore, Mademoiselle, et ne partez pas sans m'avoir promis que vous aussi, vous accepterez enfin, et pour la vie, l'appui, la protection d'un ami qui n'a plus qu'un désir au fond de l'âme, c'est de vous faire oublier tous vos chagrins, c'est de vous prouver, Mademoiselle...

SUZANNE.

Je vous comprends, M. Duval; cet ami, c'est vous, n'est-il pas vrai? vous à qui j'avais demandé instamment de ne plus me parler de ce que vous appelez votre amitié.

DUVAL.

Mon amour, Suzanne!.. car je ne cherche plus à contraindre, à déguiser le sentiment que j'éprouve; oui, mon amour! je puis, avec assurance, et sans vous offenser, Mademoiselle, vous offrir celui d'un époux.

SUZANNE.

Moi, votre femme!

DUVAL.

Dites un mot, et je vais, pour cette union, solliciter l'agrément de ma chère cousine.

SUZANNE.

M. Duval, je dois vous répondre avec franchise, je ne puis être votre femme...

DUVAL.

Quel obstacle?

SUZANNE.

Un seul...

DUVAL.

Vous ne m'aimez pas!..

SUZANNE.

J'en aime un autre...

DUVAL.

Un autre!.. et qui donc?.. si ce n'est pas ce jeune Olivier...

SUZANNE.

Lui!.. il est appelé à de hautes destinées, et je vous ai dit que moi, j'étais résignée à vivre et à mourir pauvre...

DUVAL.

Mais enfin, quel est donc ce rival? refuserez-vous de me l'apprendre?..

SUZANNE.

Non, ce n'est plus le secret de ma sœur, c'est le mien, et je puis vous le dire... celui que j'aime... c'est un ouvrier de cette maison... comme moi, sans fortune... sans famille... un ouvrier bien méchant, bien colère, à ce qu'on dit souvent autour de moi... c'est vrai, mais je l'aime...

DUVAL.

O ciel!.. Georges, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Oui, Georges...

DUVAL, à part.

Toujours! toujours lui!..

SUZANNE.

Oh! je connais tous ses défauts, il est emporté, violent, querelleur... un caractère affreux, qui lui fait bien des ennemis, et dont j'aurai peut-être beaucoup à souffrir... mais que voulez-vous, M. Duval? je l'aime! je l'aime parce que le cœur de cet homme si brusque, si violent... est grand et généreux; je l'aime, parce que... écoutez, et vous verrez si mon amour n'est pas un devoir... lorsque je pleurais la mort de mon père, lorsqu'on venait autour de son cercueil... saisir le peu de meubles qu'il n'avait pas encore vendus dans sa détresse; lorsque nous étions abandonnées de tous ses amis... car Olivier lui-même ignorait notre infortune, ma sœur, en voyant les hommes si oublieux et si impitoyables... ma pauvre sœur osa douter un instant de la bonté de Dieu... dans son désespoir, elle s'arracha de mes bras, résolue à mourir... oui, mourir par un suicide... et ce fut lui, ce fut Georges qui se précipita dans les flots pour lui sauver la vie, ce fut lui qui la ramena dans mes bras... qui nous conduisit l'une et l'autre auprès de votre cousine... sans lui, Thérèse et moi nous serions mortes de misère et de faim... Eh! que m'importent ses défauts, quand

je lui dois tant de reconnaissance... c'est depuis huit jours seulement qu'il m'a fait l'aveu de sa tendresse... mais, moi, je l'aimais... oh ! je l'aimais de toute la force de mon âme, depuis un an, depuis que j'étais orpheline... depuis qu'il m'avait rendu ma sœur...

DUVAL, froidement.

Et supposez-vous que ma cousine puisse consentir à votre mariage?..

SUZANNE.

Mme Montbailly!.. quel motif, et quel droit aurait-elle donc pour s'y opposer?..

DUVAL.

C'est juste! tout ce qu'on dit dans la ville à ce sujet n'est que fausseté et mensonge; mais malgré soi, à force d'entendre...

SUZANNE.

M. Duval, expliquez-vous, tout ce qu'on dit dans la ville...

DUVAL.

Pardon! c'est ce Michel, avec tous ses propos, qui m'a brouillé la cervelle...

SUZANNE.

M. Michel!.. le maître serrurier... que disait-il?..

DUVAL.

Rien... rien... c'est un fou qui voit tout en mal...

SUZANNE.

Enfin, que disait-il?

DUVAL.

Dieu me garde de me faire l'écho de pareilles infamies...

SUZANNE.

Cependant, M. Duval...

DUVAL.

N'en parlons plus... vous refusez ma main, vous en aimez un autre... c'est bien, très bien... je vous sais gré du moins de votre franchise... je vous prie d'oublier, Mademoiselle, la déclaration imprudente que j'ai osé vous faire, et je souhaite que vous soyez heureuse... Quant à ma respectable cousine, je suis sûr, comme vous, qu'elle n'a aucun motif pour s'opposer à votre mariage... aucun droit d'être jalouse de vous...

SUZANNE.

Jalouse!..

DUVAL.

J'en suis sûr... et s'il y a un obstacle, ce n'est pas d'elle qu'il viendra...

SUZANNE, à part.

Jalouse! Mme Montbailly!.. le droit d'être jalouse de moi!.. ah! mon Dieu! mon Dieu! je n'avais jamais eu cette pensée...

GEORGES, dans la coulisse.

Non, mordieu! ça ne se passera pas comme ça... celui qui a dit ça est un misérable...

SUZANNE.

Ah! Georges!..

DUVAL.

En effet... c'est lui!.. une querelle, comme à son ordinaire...

SUZANNE.

Oh! dans cet instant, je ne puis... je ne veux pas le voir... Adieu, adieu, M. Duval...

(Elle sort vivement par la droite.)

DUVAL.

Serviteur, Mademoiselle...

(Au même moment, par le fond à gauche, entre Georges entouré de tous les ouvriers, et se querellant avec eux.)

SCÈNE VI.

GEORGES, DUVAL, MICHEL, Ouvriers.

GEORGES.

Je vous répète que celui qui a dit ça, qui a osé répandre le premier une pareille calomnie, est un gredin... un infâme... (Mouvement de tous ceux qui l'entourent.) Oui... un infâme!.. ce n'est pas pour moi... je me moque de vos propos... mais c'est pour elle... entendez-vous... pour elle seule... une femme qui vous a tous comblés de bienfaits... une femme que vous devez chérir et respecter... mordieu! je saurai bien la faire respecter malgré vous... voyons, faut qu'on s'explique... qu'est-ce qui a dit c' t'infamie-là le premier?.. est-ce toi? est-ce toi? est-ce toi?.. eh bien! personne ne dit mot... Vous qui êtes si méchans, quand on a le dos tourné... vous êtes donc tous des lâches, quand on vous regarde en face?..

MICHEL, s'emportant.

Des lâches!.. ah! ça mais, dis-moi donc, est-ce que tu crois me faire peur, à moi, beau charpentier?..

GEORGES.

Ah! allons donc! à la bonne heure... je t'estime, serrurier! tu as du courage... c'est toi qui paieras pour tous, attends un peu, je vas te faire ton affaire...

(Tous les deux vont se battre, et ceux qui les entourent s'efforcent en vain de les séparer. Mme Montbailly entre par le pavillon de droite.)

TOUS.

La bourgeoise! Mme Montbailly!..

SCÈNE VII.

Les Mêmes, Mme MONTBAILLY.

Mme MONTBAILLY.

Eh bien! encore vous, M, Georges! qu'est-ce que cela signifie?..

GEORGES.

Pardon, la bourgeoise, c'est que...

Mme MONTBAILLY.

C'est que... c'est que... vous avez tort...

GEORGES.

Pourtant...

Mme MONTBAILLY.

Vous avez tort, c'est toujours vous qui donnez ici le mauvais exemple...

GEORGES.

Mais si vous saviez, la bourgeoise, ce que ces misérables...

Mme MONTBAILLY.

Encore!.. taisez-vous!

GEORGES.

Mais...

Mme MONTBAILLY.

Taisez-vous!..

GEORGES.

Oui, la bourgeoise... (A part.) C'est égal, ça ne se passera pas comme ça...

Mme MONTBAILLY, à Duval.

Bonjour, mon cousin, bonjour... ne vous éloignez pas, ce matin; j'aurai quelque chose à vous dire... un secret à vous confier...

DUVAL.

Un secret!..

Mme MONTBAILLY.

Mais, avant tout, j'ai des ordres à donner à M. Georges... et surtout beaucoup de reproches à lui faire...

MICHEL, qui se trouve auprès de Duval.

Encore un tête-à-tête... est-ce clair?..

DUVAL, bas, en lui tournant le dos.

M. Michel... je n'aime pas les calomniateurs.

GEORGES, bas à Michel.

Je te rattraperai, toi, serrurier...

MICHEL, de même.

Quand tu voudras, beau charpentier!

Mme MONTBAILLY, s'adressant à tous les ouvriers.

Au revoir, mes amis, au revoir...

(Sortie générale.)

SCÈNE VIII.

Mme MONTBAILLY, GEORGES.

(Moment de silence entre les deux personnages. Georges regarde avec impatience ceux qui s'éloignent.)

Mme MONTBAILLY, se retournant vers lui.

Sont-ils partis?

GEORGES.

Pas encore, pas tout-à-fait!.. comme ils marchent lentement! on dirait qu'ils le font exprès... mordieu!

Mme MONTBAILLY.

Silence, Georges! tu m'as promis de ne plus jurer.

GEORGES.

C'est juste... Ah! enfin! plus personne. (Mme Montbailly lui tend la main; il l'embrasse, en s'écriant:) Ma mère! ma bonne mère!

Mme MONTBAILLY.

Oui, ta mère, qui est bien heureuse lorsque tu l'appelles ainsi!

GEORGES.

A la bonne heure, donc! ça me dédommage de la contrainte que j'éprouve devant tout ce monde! tenez, voyez-vous, depuis quelque temps surtout, avec tous les propos qui se répandent dans la ville, je n'y peux plus tenir; à chaque instant je perds patience, je m'emporte, je me mets en fureur malgré toutes les promesses que je vous ai faites... et je n'ai un peu de bonheur que lorsque je suis seul avec vous.

Mme MONTBAILLY.

Georges! mon cher Georges!

(Elle l'embrasse encore.)

GEORGES, s'écriant.

Ah! mon Dieu!

Mme MONTBAILLY.

Eh bien?

GEORGES.

On m'a vu vous embrasser... par ici, le cousin Duval... et par-là, Michel, l'enragé serrurier!

Mme MONTBAILLY.

Qu'importe?

GEORGES.

Comment, qu'importe? ah! je vois bien que vous ne savez pas pourquoi est venu cette maudite querelle.

Mme MONTBAILLY.

Si fait, je m'en suis doutée.

GEORGES.

Et ça vous est égal qu'on m'ait vu.

Mme MONTBAILLY.

Tout-à-fait égal; fais-les venir tous les deux.

GEORGES.

Plaît-il?

Mme MONTBAILLY.

Je n'attendrai pas davantage pour dire à mon cousin le secret que je lui ai promis.

GEORGES.

Ce secret... qu'est-ce que c'est donc?

Mme MONTBAILLY.

C'est qu'à la face de tous, tu peux enfin, Georges, m'embrasser et me nommer ta mère.

GEORGES, avec joie.

Est-il possible? ah! ça serait trop de bonheur, et quoique vous me le disiez, je n'ose pas encore y croire... mais comment se fait-il? expliquez-moi...

Mme MONTBAILLY.

Devant eux... je dois la vérité à mon parent, et je dois une petite leçon à M. Michel. Appelle-les, appelle-les.

(Tous deux, pendant ces dernières lignes, ont paru à l'extrémité du théâtre; Michel à gauche et Duval à droite.)

GEORGES.

Je n'aurai pas grand' peine, les voilà... M. Duval, la bourgeoise vous attend... Serrurier, tu n'es pas de trop... approche, on veut te parler.

MICHEL.

Mais...

(Mme Montbailly l'invite du geste à rester.)

GEORGES, lui prenant brusquement la main.

Je te dis qu'on veut te parler.

SCÈNE IX.

Mme MONTBAILLY, GEORGES, DUVAL, MICHEL.

Mme MONTBAILLY.

Asseyons-nous.

(Duval s'empresse de lui offrir un siége; il en prend un pour lui, et les autres personnages en font autant. On s'assied; Georges, à gauche; la mère au milieu; Duval, à droite, et, tout auprès de lui, Michel.)

DUVAL.

Je vous écoute, ma chère cousine.

MICHEL, à part.

Que diable peut-elle avoir à nous dire?

Mme MONTBAILLY.

Vous savez, mon cousin, qu'il y a vingt-neuf ans à peu près, je me suis mariée à un pauvre soldat, Gérard Montbailly, malgré la volonté de ma famille, et surtout malgré la volonté d'un oncle de qui dépendait tout mon avenir, et qui jura de ne me pardonner jamais ce mariage. Une haine irréconciliable existait depuis long-temps entre

ma famille et celle de Montbailly; lui-même, dans plus d'une occasion, avait témoigné à mon oncle que cette haine il la portait gravée au fond du cœur, et ce fut en vain que j'essayai de les rapprocher l'un de l'autre. Cependant, chaque jour voyait augmenter la misère, le dénûment absolu de notre ménage... mais nous savions souffrir tous les deux, et puis, une pensée nous donnait un peu de joie, nous consolait au milieu de nos chagrins : j'allais être mère!

GEORGES, DUVAL, MICHEL.

Mère!

Mme MONTBAILLY.

Hélas! les rêves de bonheur que nous faisions ensemble devaient être brisés bien cruellement... Il fallut bientôt me séparer de Montbailly... Louis XV venait de déclarer la guerre à Marie-Thérèse; de toutes parts on recrutait des soldats; mon mari fut arraché de mes bras, et je ne devais plus le revoir. Un mois après, au siége de Fribourg, il eut le triste honneur de monter un des premiers à l'assaut, et frappé d'une balle... (Elle pleure.)

GEORGES, à part.

Mon pauvre père!

DUVAL.

Allons, remettez-vous, ma cousine.

MICHEL, à part.

Elle a pourtant l'air d'une brave femme; et j'ai presque du regret...

Mme MONTBAILLY.

Ce fut mon oncle, mon oncle lui-même, qui vint m'apporter cette terrible nouvelle : « J'avais » juré, dit-il, que désormais je serais un étranger » pour toi, et je reviens cependant, je reviens, » parce qu'il est mort, lui, et mort sans enfant; car » jamais je n'aurais voulu donner ma tendresse et » ma fortune au fils de Gérard Montbailly, de » mon ennemi le plus mortel.» Je n'eus pas la force de répondre, je m'évanouis, et quand je revins à moi, partout, dans ma demeure, l'aisance, le luxe même, avaient remplacé l'indigence la plus affreuse; partout, je voyais la preuve que mon oncle avait pardonné; mais je me rappelai ses dernières paroles, et d'abord je voulus repousser avec horreur et son pardon et ses bienfaits; puis, en songeant à cet enfant dont bientôt j'allais être mère, et qui pouvait être si malheureux un jour par la colère du vieillard, je parvins à me contraindre... je cachai avec soin la naissance de mon fils.

DUVAL.

Son fils?

MICHEL.

Plaît-il? qu'est-ce qu'elle dit donc?

Mme MONTBAILLY, regardant Georges.

Oui, mon fils... je m'exilai pour le nourrir... car je crois que, même au prix de son bonheur à venir, je n'eusse pas voulu confier à une étrangère le soin de nourrir mon enfant.

GEORGES.

Ma mère! ma bonne mère!

DUVAL.

Sa mère!.. est-il possible?

MICHEL.

En voici bien d'une autre... le beau charpentier, c'était son fils.

GEORGES.

Comme tu dis, serrurier.

Mme MONTBAILLY.

Il était en âge de me comprendre, et je lui avais tout confié, lorsque je revins avec lui dans mon pays, dans cette maison... Mon oncle demeurait comme autrefois à quelques lieues de Saint-Omer. J'allai le voir seule d'abord, espérant que je pourrais enfin lui nommer, lui présenter mon fils... Impossible! sa haine avait survécu, pendant de longues années, même à la mort de son ennemi; il prononçait encore avec colère le nom de ce pauvre Gérard... et moi, qui ne vivais toujours que par ses bienfaits, qui lui devais la prospérité de ma maison, de la tienne, Georges... et qui d'un mot pouvais la perdre, je sentis expirer sur mes lèvres l'aveu que j'allais lui faire, et, jusqu'à ce jour, j'ai gardé mon secret.

GEORGES.

Et jusqu'à ce jour vous avez exigé de moi la même réserve, le même silence, et, malgré moi, je vous ai obéi, ma mère; mais sans cesse, vous le savez, je vous demandais en grace de me laisser perdre toutes mes espérances de fortune, et d'avouer tout haut la vérité. Dès que j'ai su me connaître, j'ai voulu apprendre un métier pour vivre, pour vous rendre à mon tour, s'il le fallait, tous les soins que vous m'avez donnés, et j'ai refusé constamment de flatter ce vieillard impitoyable qui était venu jeter des injures et des malédictions sur le cercueil de mon pauvre père; grace au ciel, vous voilà de mon avis, n'est-ce pas?... vous préférez la pauvreté à cette horrible contrainte, et vous êtes résolue, quoiqu'il arrive, à m'appeler votre fils devant tout le monde... Merci, merci, ma mère! je respire enfin, je suis heureux! Touche-là, serrurier, je te pardonne... et vous, mon cousin, mon cher cousin, embrassez-moi!

DUVAL.

Tout le respect que vous m'inspirez, Madame et chère parente, suffirait pour m'empêcher de douter un seul instant...

Mme MONTBAILLY.

De la vérité de ce que je viens de vous dire... je suis flattée de cette confiance, mon cousin, et je veux la justifier en vous montrant ces papiers.

DUVAL.

Ces papiers!

Mme MONTBAILLY.

L'acte de naissance de Georges, et cette lettre que j'ai reçue ce matin.

MICHEL.

La lettre au cachet noir.

DUVAL, parcourant les papiers.

L'oncle est mort, et sa succession... une rente de 15 mille livres... à vous, ma chère cousine.

Mme MONTBAILLY.

Ou plutôt à mon fils, car ce n'était que pour lui, et avec lui que je voulais être riche.

GEORGES.

Et moi, moi, je n'y tenais pas... mais puisque ça vient, ma foi, tant pis, j'accepte... ça ne peut pas faire de mal. Venez, venez, ma mère, nous allons annoncer à tous nos ouvriers que je suis votre fils.

MICHEL.

Et moi, je vais réparer le mal que j'ai con-

tribué à faire! est-on bavard, est-on méchant dans une petite ville! et dire que je m'en suis mêlé encore! oh! mais je vais raconter à tout le monde ce que je viens d'apprendre, et le premier qui en douterait aurait affaire à moi. Au revoir, M. Georges Montbailly.

GEORGES.

Au revoir, Michel, et sans rancune; bonjour, bonjour, mon cher cousin.

(Il lui donne une forte poignée de main, et sort avec sa mère; le serrurier s'en va d'un autre côté; presqu'au même moment, Suzanne reparaît au fond, à droite, et voit Georges sortir donnant le bras à sa mère. Elle les suit des yeux avec inquiétude.)

SCÈNE X.

DUVAL, SUZANNE.

DUVAL, sans la voir.

Son cousin! son cousin! oh! je suis furieux! Cet homme se trouvera toujours sur mon passage pour me nuire, pour me désespérer! (Pendant ces derniers mots Suzanne marche vers le pavillon de gauche.) Ah! je vous félicite, Mademoiselle, vous avez la main heureuse, et votre choix était assez bien calculé pour une femme qui est résignée à vivre et à mourir pauvre.

SUZANNE.

Comment! que voulez-vous dire?

DUVAL.

Que mon rival, que M. Georges, l'ouvrier que vous m'avez préféré, est maintenant le maître de cette maison.

SUZANNE.

Le maître de cette maison!

DUVAL.

Qu'il joint le nom de Montbailly à son nom de baptême; enfin qu'il n'est pas, comme la calomnie s'était plue à le répandre, l'amant, mais le fils, le fils légitime de la veuve.

SUZANNE.

Son fils!.. ah! merci, merci, M. Duval... vous ne savez pas quel bien vous me faites.

DUVAL.

Plaît-il?

SUZANNE.

Je souffrais tant... ces horribles soupçons qu'avaient fait naître la préférence accordée par elle à Georges, à celui que j'aime... vous m'aviez bien dit que je ne devais pas y croire, que tout cela n'était que mensonge et fausseté; mais, malgré moi, j'y croyais toujours... malgré moi, j'étais... j'étais jalouse... mais je ne le suis plus... c'est sa mère, n'est-il pas vrai, vous me l'avez dit... oh! vous ne pouvez pas mentir, vous! c'est sa mère! c'est sa mère!

DUVAL.

Elle hérite aujourd'hui d'une rente de quinze mille livres, et vous concevez que selon toute apparence, elle n'approuvera pas facilement...

SUZANNE.

Son amour pour la pauvre orpheline... il est vrai, vous avez raison, M. Duval, et cette parole a détruit tous mes rêves de bonheur... Tenez, je me rappelle à présent ce qui me faisait le plus souffrir ce matin lorsque je vous ai quitté, ce qui me faisait revenir sans cesse à ces affreux soupçons, que vainement je voulais repousser... c'est qu'hier Mme Montbailly m'avait parlé de Georges...

DUVAL.

Eh bien?

SUZANNE.

C'est qu'elle m'avait demandé, et cela m'avait paru bien étrange, elle m'avait demandé de renoncer à lui, de ne plus permettre qu'il me parlât de son amour... il était de mon devoir, disait-elle, de céder à sa prière, et ce serait lui prouver que j'avais pour elle un peu d'amitié.

DUVAL.

Ah! ma cousine a dit cela? en vérité.

SUZANNE.

Je comprends tout maintenant. Elle a le droit, en effet de choisir la femme de M. Georges, et je sens trop bien que cette union est impossible.

DUVAL.

Impossible! oui, je le crois en effet... Je le crains, Mademoiselle.

(Ici, Mme Montbailly et Georges rentrent au fond et écoutent ce qui se dit sur le devant du théâtre.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GEORGES et Mme MONTBAILLY.

SUZANNE, sans les voir.

N'est-ce pas, M. Duval? oh! j'aurai du courage! il m'aime assez, lui, pour me sacrifier même la certitude d'un brillant avenir, je le sais bien; mais je ne le veux pas, moi, je ne le veux pas... Enfin, elle me l'a dit, je ferai mon devoir; recueillie par elle dans cette maison lorsque j'étais sans asile, je n'oublierai pas ses bienfaits, je ne serai pas un sujet de discorde entre le fils et la mère... je partirai! je partirai!

GEORGES, s'avançant entre elle et Duval.

Non, tu resteras, Suzanne, tu resteras auprès de ton mari.

SUZANNE.

Mon mari! ah! vous étiez là, Madame...

GEORGES.

Ne tremble pas... et demande-lui, demande-lui plutôt si toi aussi, Suzanne, tu n'as pas le droit de la nommer ta mère.

Mme MONTBAILLY.

Oui, ta mère... Suzanne, oublie l'entretien qu'hier nous avons eu ensemble, et pardonne-moi de t'avoir tant affligée!.. que veux-tu? la pensée que bientôt je n'aurais plus que la moitié de la tendresse de Georges, m'avait rendue injuste, cruelle peut-être... aujourd'hui, plus calme, et après avoir vu les larmes de Suzanne, je rougis de mon égoïsme.... je ne songe plus, je ne veux plus songer, comme toujours, qu'au bonheur de mon fils.

GEORGES.

Et de votre fille, ma bonne mère... embrassez-la, mais embrassez-la donc...

Mme MONTBAILLY.

De grand cœur, mes enfans! nous ne nous séparerons pas, Georges, c'est convenu, n'est-il pas vrai?

GEORGES.

Oui, ma mère, ensemble! toujours ensemble! et nous serons heureux!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MICHEL, OUVRIERS, VOISINS ET VOISINES.

MICHEL, arrivant à la tête de tous les ouvriers, en habits de fête, et des bouquets à la main.

Certainement, vous serez heureux... c'est le vœu de tous vos amis, de tous les habitans de Saint-Omer... n'est-ce pas, M. Duval, ils seront heureux?

DUVAL.

Je le crois, je l'espère. (A part.) Nous verrons. Je pouvais le brouiller avec sa bienfaitrice; mais avec sa mère, impossible! c'est égal, j'essaierai...

(Il va rejoindre le groupe qui se forme autour de Mme Montbailly, Georges et Suzanne, et paraît leur adresser des complimens.)

MICHEL.

Brave homme! il perd son héritage, et il se réjouit du bonheur des autres!.. Tenez, vous n'êtes pas seulement le meilleur homme de Saint-Omer, vous êtes le meilleur homme de toute la France!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une chambre assez richement meublée, chez Mme Montbailly, chambre intermédiaire entre l'appartement de la mère et celui des deux époux. — Au fond, deux fenêtres à droite et à gauche; au milieu, une grande porte avec un perron donnant sur un jardin, et auquel on arrive, de droite et de gauche, par un escalier de sept ou huit marches.

SCÈNE I.

SUZANNE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ainsi, tu n'es pas encore bien sûre, ma bonne Suzanne, que ce soit pour aujourd'hui.

SUZANNE.

Non, pas encore.

THÉRÈSE.

Et cette lettre que nous attendions... que j'attendais du moins, avec tant d'impatience?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas reçue, dès qu'elle viendra...

THÉRÈSE.

Tu me feras prévenir, bien vite, bien vite, n'est-ce pas, Suzanne?

SUZANNE.

Sur-le-champ.

THÉRÈSE.

Oh! que je te remercie! et combien Olivier et moi nous te devrons de reconnaissance! quelle bonté à toi, Suzanne, de te faire la dépositaire de mes secrets de jeune fille, et d'oublier un instant pour cela les affaires de ta maison, de ton ménage... Mais mon Dieu! j'y pense... je suis bien coupable envers toi, et tu dois bien m'en vouloir...

SUZANNE.

Comment? et pourquoi donc?

THÉRÈSE.

Voilà une heure bientôt que nous sommes ensemble, ma sœur, et je ne t'ai encore parlé que de moi, de mes espérances, de mes amours... je ne t'ai pas même demandé de ses nouvelles, à lui, ton mari... lui, mon sauveur; car je n'oublierai jamais que je lui dois la vie. Eh bien, il t'aime toujours, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Oui, toujours.

THÉRÈSE.

Et vous êtes toujours heureux.

SUZANNE.

Heureux! (Elle soupire.) Oui.

THÉRÈSE.

De quel air tu me dis cela! est-ce que tu aurais des chagrins?

SUZANNE.

Peut-être.

THÉRÈSE.

O mon Dieu! il faut me les dire, me les confier... je t'en prie.

SUZANNE.

Non, ma sœur... ces chagrins, tu n'es pas en âge de les comprendre, et j'espère que tu ne seras jamais appelée à les connaître.

THÉRÈSE.

Pourtant...

SUZANNE.

Allons, ne m'en parle plus, Thérèse; tu ne sauras rien.

THÉRÈSE.

J'étais si joyeuse tout à l'heure... et maintenant... l'idée seule que ma sœur puisse ne pas être heureuse...

SUZANNE.

Tais-toi... voici mon mari.

THÉRÈSE.

Et lui aussi... comme il est triste!

SUZANNE.

Tais-toi.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES.

(Il entre d'un air rêveur, tenant à la main ses outils de charpentier, une scie, un marteau, une hache qu'il va accrocher à la muraille; puis il regarde les deux femmes qui se parlent à l'oreille. Il s'avance, donne la main à Suzanne, et baise au front la jeune fille.)

GEORGES.

Bonjour, Thérèse... bonjour, mon enfant... Qu'avez-vous donc, toutes les deux? est-ce que ma présence vous gêne?

SUZANNE.

Georges! que dis-tu?

THÉRÈSE.

Pouvez-vous le supposer, mon ami? mon frère?

GEORGES.

Je ne vous en veux pas... je sais que vous avez ensemble de grands secrets... et je ne suis pas curieux.

THÉRÈSE.

Des secrets pour vous! mon Dieu non, et je vous révélerai, si bon vous semble, et dès que vous le voudrez, tout le mystère de nos entretiens.

GEORGES.

Non, non, je ne te le demande pas, Thérèse... je te dis que je ne suis pas curieux.

(Il va s'asseoir d'un air chagrin.)

THÉRÈSE, bas à sa sœur.

Vous souffrez tous les deux... et pourquoi donc? c'est la première fois que je le remarque.

SUZANNE.

Laisse-nous, Thérèse.

THÉRÈSE.

Je m'en vais, mais je te reverrai, ma sœur... et il faudra bien que tu aies en moi plus de confiance... Adieu, Suzanne; adieu, mon frère.

GEORGES, se levant à moitié et lui tendant la main.

Au revoir, Thérèse.

THÉRÈSE, s'adressant tout à la fois à lui et à sa sœur, et les regardant toujours avec inquiétude.

Au revoir!

SCÈNE III.

GEORGES, SUZANNE.

(Georges est retombé dans sa rêverie; Suzanne s'approche de lui, et lui touche légèrement l'épaule.)

SUZANNE.

Eh bien, Georges?

GEORGES.

Eh bien!.. toujours la même chose! encore une querelle! une querelle avec ma mère!

SUZANNE.

Et pourquoi donc?

GEORGES.

Pourquoi? le sais-je? je ne la reconnais plus... elle qui nous aimait tant l'un et l'autre, elle, si joyeuse le jour de notre mariage, et si bien d'accord avec nous pendant les premiers mois, aujourd'hui que le sixième est à peine écoulé, on dirait que ce n'est pas la même femme... qu'elle ne nous voit chez elle, et auprès d'elle, qu'avec chagrin... on dirait qu'elle ne nous aime plus... Oui, moi, moi-même, son fils... elle me traite parfois en étranger, en ennemi... Si bien que parfois, aussi, moi, j'en reviens à mon ancien caractère... je me fâche, je crie...

SUZANNE.

Et tu t'emportes.... contre elle, contre ta mère...

GEORGES.

Oui, contre ma mère; c'est vrai, j'ai tort, je le sais bien... mais mordieu!.. c'est plus fort que moi, je ne peux pas me refaire... je dis tout ce que j'ai sur le cœur... Un ouvrier charpentier ne sait pas trouver de belles phrases quand il est en colère... il faut lui pardonner... eh bien, non... elle, si indulgente autrefois, elle ne me pardonne rien! rien! et grace aux caquetages de nos voisins, amis ou ennemis... c'est à peu près la même chose, tout ce que je dis, tout ce que je fais est dénaturé, et de tout on me fait un crime, et j'ai la réputation, dans la ville, de haïr et de maltraiter ma mère!.. ah! ne voilà-t-il pas une belle existence?..

SUZANNE.

Georges, apaise-toi...

GEORGES.

Non, vois-tu, Suzanne... je n'y tiens plus... je meurs à la peine... Tu sais que je ne manque pas d'énergie... je suis un homme, et il y a là un peu de force pour souffrir... mais ces misères, ces tourmens de toutes les heures, de tous les instans, ces tracasseries qui vous poursuivent sans relâche dans votre maison, dans votre ménage... ça détruit le bonheur, la confiance, le repos... c'est pire que les angoisses les plus horribles, et pour supporter tout cela, je n'ai plus de courage...

SUZANNE.

J'en conserve encore, moi, moi qui suis plus accablée que toi de cette aversion étrange, de ces préventions de Mme Montbailly; car tu n'en peux douter, ami, c'est à moi surtout qu'elles sont adressées.

GEORGES.

Oui, à toi; mais elles ne peuvent t'atteindre qu'après m'avoir frappé moi-même.

SUZANNE.

Eh bien, suis mon exemple, et sache te vaincre comme j'y suis parvenue. M'entends-tu jamais élever la voix dans une de ces querelles? m'entends-tu, lorsque nous sommes seuls, proférer une plainte sur notre destinée?..

GEORGES.

Non, tu ne te plains pas; souvent même, tu veux me prouver que tu es heureuse, et je le désire tant que je finis par y croire... puis, une heure après, je te surprends les yeux pleins de larmes... et je vois bien que tu souffres plus que moi... et tout cela nous vient de ma mère!.. de ma mère pour qui j'aurais tant de plaisir encore à donner mon sang, ma vie... Oh! c'est affreux, elle ne m'aime plus, non, elle ne m'aime plus!

SUZANNE.

Elle t'aime toujours et plus que jamais, Georges; elle t'aime avec toute la tendresse... mais aussi, avec toute la jalousie d'une mère... Oh! ce qui se passe dans son cœur, je le comprends, je le devine : rappelle-toi que la veille de notre mariage elle était venue me supplier de rompre pour jamais avec toi : rappelle-toi surtout qu'au moment même où elle a consenti, où elle m'a tendu les bras en m'appelant sa fille, elle nous a dit ces paroles : C'est la pensée de n'avoir plus que la moitié de la tendresse de mon fils qui m'avait rendue injuste, cruelle... Eh bien, Georges, cette pensée, dont elle a triomphé pendant les premiers mois, lui est revenue maintenant plus forte, plus douloureuse... pendant si long-temps tu n'avais vécu que pour elle! elle avait été le guide, l'arbitre de tes actions, de ta vie tout entière... et une autre

femme est venue prendre cet empire qui lui avait appartenu depuis ton enfance.... voilà, voilà d'abord ce qui a causé notre désunion... et puis elle est faible, souffrante... ce que tu prends, ce que je prends moi-même quelquefois pour un transport de colère, ce n'est qu'un accès de fièvre peut-être.,. et puis, et puis... veux-tu que je te dise, Georges? rien ne m'ôtera de l'idée qu'elle ne pense pas, qu'elle ne voit pas, qu'elle n'agit pas par elle-même, depuis que nous sommes tous trois si malheureux... oui, je ne sais quel ennemi, quel génie infernal a dû venir se placer entre nous et Mme Montbailly, mais on a changé, on a perverti son caractère; car c'est ta mère, enfin, ta mère, si bonne, si dévouée à son fils, et qui, malgré elle, j'en suis sûre, a toujours un peu de tendresse au fond de l'âme pour celle qu'elle a nommée sa fille.

GEORGES.

Un ennemi?.. à qui donc ai-je fait du mal?.. et qui peut m'en vouloir au point de chercher à me rendre si malheureux?

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MICHEL.

MICHEL, paraissant au fond et saluant.

M. Georges, Madame... bien le bonsoir!.. je viens rendre ma petite visite à Mme Montbailly... est-elle visible?

GEORGES, le regardant avec défiance.

Ah! c'est vous, M. Michel.

MICHEL.

Moi-même, pour vous servir, M. Georges.

GEORGES, bas à sa femme, en le toisant toujours.

Tu te trompes, Suzanne... celui qui est placé sans cesse entre ma mère et nous, ce n'est pas un ennemi, ce n'est pas même un méchant homme... c'est un sot, un bavard...

MICHEL, à part.

Est-ce qu'ils parlent de moi? comme ils me regardent!

GEORGES, même jeu de scène.

C'est un homme dont toute la vie se passe à s'inquiéter de ce qui se fait chez autrui; c'est l'écho de toutes les sottises, de tous les commérages qui se débitent par la ville... enfin, c'est lui, c'est Michel le serrurier.

MICHEL.

Ah ça! mais, avez-vous fini bientôt de me dévisager comme vous le faites?

GEORGES.

Allons donc, un peu de patience, serrurier... je ne te chercherai pas dispute, comme il y a six mois... je te méprise trop à présent pour lever la main sur toi, vois-tu!

MICHEL.

Hein? plaît-il? tant d'insolence...

SUZANNE.

Georges... je t'en conjure...

GEORGES.

Qu'est-ce que tu viens faire ici à chaque instant? pourquoi n'es-tu pas chez toi, à tes affaires, à ton ouvrage... qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce qui te demande? qu'est-ce qui t'appelle?

MICHEL.

Ce n'est pas vous ni Madame, je le sais bien... mais c'est votre mère!.. il faut bien que ses amis viennent de temps en temps lui tenir compagnie et la consoler... elle est si malheureuse!

GEORGES.

Malheureuse!.. et par ma faute, n'est-ce pas, par ma faute? C'est toi, misérable, c'est toi qui l'as dit, je le sais... j'ai entendu le cousin Duval te le reprocher ce matin même.

SUZANNE.

Oui, Monsieur... oui, je me souviens en effet que devant nous il vous a accusé d'être l'auteur, par votre indiscrétion, et des chagrins de notre mère, et de toutes les discussions qui viennent affliger notre ménage.

MICHEL.

Le cousin Duval est trop bon, je le lui ai dit cent fois; il tolère tout, il excuse tout le monde, il ne veut ni voir ni soupçonner le mal... moi, je ne lui ressemble pas, j'ai de bons yeux et je vois du mal partout; et je dis franchement, hardiment mon opinion sur tout ce que je vois... v'là mon caractère.

GEORGES.

Oh! c'en est trop, mordieu! c'en est trop... Va-t'en, serrurier de malheur, va-t'en, méchant ou imbécille, tu es une peste trop dangereuse... va-t'en... que je ne te te revoie plus, sors de chez moi à l'instant, à l'instant même.

MICHEL.

Je ne suis pas chez vous, M. Georges! (Montrant Mme Montbailly qui entre par la gauche avec Duval.) Je suis chez Mme Montbailly.

GEORGES et SUZANNE, ensemble.

Ma mère!

MICHEL.

Et s'il lui plaît de me mettre à la porte, à la bonne heure... je suis prêt à lui obéir.

SCÈNE V.

Les Mêmes, Mme MONTBAILLY, DUVAL.

Mme MONTBAILLY.

Vous chasser de chez moi! vous, M. Michel, vous, mon ami! et le seul qui ose me dire la vérité sur ce qui se passe autour de moi... Ah! mon fils, ce mauvais procédé manquait à tous ceux que depuis quelque temps je reçois de vous et de votre femme.

GEORGES.

Ainsi, vous me donnez tort contre cet homme?

Mme MONTBAILLY.

Je suis juste, et je donne tort à ceux qui me font du mal, contre ceux qui me veulent du bien.

DUVAL.

Ma chère parente, si vous me permettiez de hasarder un conseil...

Mme MONTBAILLY.

Mon cousin, je sais à quoi m'en tenir... Vous prenez toujours la défense de mon fils et de ma bru, vous voulez à tout prix rétablir la paix dans la maison... c'est bien, c'est d'un bon parent! Toute la soirée vous m'avez tenu le même langage, mais vous n'êtes parvenu qu'à me per-

suader tout le contraire de ce que vous m'avez dit.

DUVAL, à part.

A merveille! c'est ce que je voulais!

Mme MONTBAILLY.

La paix, je la crois impossible entre nous désormais... Mon cœur est brisé, voyez-vous, et je sais trop qu'il n'y a plus d'amour, plus d'affection pour moi chez mon fils!

GEORGES.

Ah! pouvez-vous le croire, grand Dieu!

Mme MONTBAILLY.

Oui, je le crois... et j'en mourrai de chagrin; c'est vous qui l'aurez voulu.

GEORGES.

Ah! ma mère! ma mère!.. c'est horrible ce que vous venez de dire!..

Mme MONTBAILLY.

Oui, j'en mourrai... mais jusque-là, laissez-moi du moins choisir mes amis à ma guise, et ne les chassez pas de chez moi.

GEORGES.

Vous avez raison, c'est nous qui devons en sortir... et nous ne tarderons pas.

Mme MONTBAILLY.

Comment? que signifie...

GEORGES.

Ça signifie, Madame, que si en effet cet homme est votre ami, il est bien vrai que je dois être un étranger pour vous... Ça signifie que je l'exècre autant que je le méprise, ça signifie enfin que si vous n'avez pas en moi assez de confiance pour le prier de supprimer ses visites, ma femme et moi, nous vous délivrerons de notre présence... nous partirons!

Mme MONTBAILLY.

Qu'entends-je?.. m'abandonner!.. lui!.. ô mon Dieu! mon Dieu! (Elle pleure.)

SUZANNE, bas à son mari.

Regarde-la! je te dis qu'elle souffre plus que nous!

GEORGES, à sa mère, sans la regarder, et avec beaucoup d'émotion.

Eh bien! qu'avez-vous résolu, ma mère?

Mme MONTBAILLY.

Ce que j'ai résolu?..

(Bruit d'une cloche au dehors.)

SUZANNE.

Georges, c'est l'heure à laquelle tu dois congédier les ouvriers, et te faire rendre compte des travaux de la journée... tu l'oubliais... Mais avant de t'éloigner, je t'en prie, va donc te réconcilier avec ta mère... tu vois bien qu'elle pleure... c'est signe qu'elle n'a contre toi ni rancune ni colère... et lors même qu'elle a été le plus fâchée contre toi dans la journée... vous ne vous quittez jamais le soir sans vous être embrassés. (Hésitation de Georges et de Mme Montbailly. Suzanne se place entre eux et leur prend la main à l'un et à l'autre.) Georges, je le veux!.. (Tombant à genoux.) Ma mère, je vous en supplie!..

(Georges embrasse sa mère et sort par le fond. Suzanne rentre à droite.)

SCÈNE VI.

Mme MONTBAILLY, DUVAL, MICHEL.

(Moment de silence des trois personnages. Michel est stupéfait, la mère pleure toujours, et Duval les observe tous les deux avec attention.)

MICHEL, à part.

Allons, est-ce que je pleure aussi, moi? Je commence à croire que j'ai eu tort; je me figure toujours que j'agis pour le mieux, et je fais toujours des sottises.

DUVAL, s'adressant brusquement à lui.

Voilà votre ouvrage, M. Michel!

MICHEL.

C'est vrai, c'est ce que je me disais... V'là mon ouvrage! et je m'en vas, pour ne pas recommencer... Je me mets à la porte, pour que vous ne m'y mettiez pas, Mme Montbailly, je m'en vas... Bonsoir!

Mme MONTBAILLY, le retenant faiblement.

M. Michel...

DUVAL, vivement, en se plaçant sur le passage de Michel.

Ma cousine a raison, vous ne pouvez pas vous en aller, Monsieur! il ne sera pas dit qu'on aura détruit le repos, le bonheur de toute une maison, et qu'on partira sans s'expliquer, sans rendre compte de sa conduite... Restez; c'est au nom de ma cousine que je l'exige.

Mme MONTBAILLY.

Mais à quoi bon cette colère et cette explication, mon cher Duval?

DUVAL.

Oh! il le faut! il le faut! Je veux savoir enfin, Monsieur, quel motif vous a dicté toutes ces médisances... je veux savoir si je puis encore vous donner la main, et vous appeller mon ami.

MICHEL.

Ne vous fâchez pas, mon bon M. Duval... c'est que...

DUVAL.

Mon bon M. Duval... il ne s'agit pas de mon bon M. Duval... ce n'est pas là ce que je vous demande... Pourquoi êtes-vous l'ennemi de M. Georges et de sa femme?

MICHEL.

Je ne suis pas leur ennemi.

DUVAL.

Pourquoi en dites-vous du mal?

MICHEL.

Je dis ce que j'entends dire partout!

Mme MONTBAILLY, se levant et venant auprès d'eux.

Partout!

DUVAL, placé entre Michel et Mme Montbailly, et parlant très chaudement de manière à éviter toute réplique de part et d'autre.

Comment! vous entendez dire partout que ma cousine n'a plus chez elle aucun pouvoir, aucun empire.

MICHEL.

C'est ça!

DUVAL.

Que son fils ne voit plus que par les yeux de sa femme, que c'est elle qui mène tout à sa fantaisie dans la maison.

MICHEL.

C'est ça!

DUVAL.

Vous entendez dire que tous les deux comptent les jours de leur mère, que, lorsqu'elle souffre le plus, on voit la jeune femme sourire en regardant l'écrin qui renferme les diamans de ma cousine.

Mme MONTBAILLY.

O mon Dieu! mon Dieu! est-il possible?

MICHEL.

Oui, c'est ça, c'est ça!

DUVAL.

Enfin, que le fils lui-même laisse trop voir alors qu'il aspire après l'instant où il puisera à son aise dans ce coffre, objet de son envie; que cet instant, il l'avance de tous ses vœux, qu'il n'est sorte de violences et d'outrages dont il ne se rende coupable envers sa malheureuse mère.

MICHEL.

C'est ça, c'est ça, c'est ça!

Mme MONTBAILLY.

Assez, Duval, assez... vous me faites frémir.

DUVAL.

Vous entendez dire tout cela, Monsieur... ce n'est pas vrai, ça ne se peut pas... Voyons, parlez, justifiez-vous... Quel est l'infâme qui le premier vous a débité de pareilles horreurs?

MICHEL.

Dame! c'est...

DUVAL.

Eh bien?

MICHEL.

Je ne sais pas!

DUVAL.

Vous ne savez pas?

MICHEL.

Ce n'est personne... c'est tout le monde!

DUVAL et Mme MONTBAILLY.

Tout le monde!

MICHEL.

Et tenez, vous-même, M. Duval...

DUVAL.

Moi!

Mme MONTBAILLY.

Vous, mon cousin?

MICHEL.

Oui, malgré vous; tout ça vous échappe sans que vous vous en doutiez, j'en suis sûr; mais ça vous échappe: toutes les fois que je vous parle de Mme Montbailly... Est-ce que votre silence, votre chagrin, des demi-mots très expressifs, qu'il vous est impossible de retenir, et que je saisis au passage, quelquefois même... tenez, comme à présent, vos larmes... ne me prouvent pas que tout ça est vrai, que tout est juste?

DUVAL.

Et de quel droit, lorsque je veux me taire et renfermer au fond de mon cœur des pensées qui me désespèrent, qui me font mourir d'inquiétude, de quel droit venez-vous observer, espionner mon visage, mon silence, mes larmes... ah! ma cousine, voyez, voyez, si je n'avais pas raison de m'irriter contre cet homme, et de penser que je ne devais plus lui donner la main, et l'appeler mon ami.

Mme MONTBAILLY.

Mon cousin, j'apprécie votre douleur, et j'excuse en même temps le zèle inconsidéré de M. Michel. Tout cela de part et d'autre est venu d'un bon motif, beaucoup d'amitié pour moi... (Elle passe entre eux, et leur prend la main à tous les deux.) J'en ai besoin, j'ai perdu le cœur auquel je tenais le plus au monde.

DUVAL.

Ma cousine...

Mme MONTBAILLY.

Oh! vous avez beau dire: Je l'ai perdu, et cela devait être... l'aspect de la vieillesse est importun aux jeunes gens et ne fait que glacer leur bonheur... leur bonheur! ah! le ciel m'est témoin que je le prie tous les jours pour qu'ils soient heureux, les ingrats! que je meure, et qu'ils m'oublient, et qu'ils ne versent pas même une larme sur ma tombe... mais qu'ils s'aiment toujours, et que jamais, mon Dieu! jamais aucun chagrin ne leur fasse expier tous les tourmens qu'ils me causent... Allons, n'en parlons plus!

MICHEL.

Oui, n'en parlons plus.

DUVAL.

N'en parlons plus; c'est trop affligeant. (Se frappant le front comme s'il lui venait un souvenir.) Ah!.. toutes ces préoccupations cruelles m'avaient fait oublier qu'en venant ici ce soir, le concierge de votre maison, ma chère cousine, m'a remis cette lettre pour vous.

Mme MONTBAILLY.

Donnez... (Elle prend la lettre et lit l'adresse.) « A Mme Montbailly... » Mais ce n'est pas pour moi.

DUVAL.

Comment?

Mme MONTBAILLY.

A Mme Montbailly la jeune.

LES DEUX HOMMES.

La jeune!

Mme MONTBAILLY, montrant la porte à droite, par laquelle est sortie sa bru.)

C'est pour elle; je ne suis, moi, que madame Montbailly la...

DUVAL, l'interrompant vivement.

Ah! ma bonne cousine, c'est un usage employé dans toutes les familles où vivent ensemble une bru et une belle-mère; usage peu convenable...

MICHEL.

Usage très impertinent!

DUVAL.

Mais enfin, ce n'est pas à celle qui recevra la lettre qu'il faut s'en prendre; c'est à la personne qui la lui adresse... (En disant ces mots, il a regardé machinalement l'adresse, et s'écrie.) Ah! mon Dieu! cette écriture, je crois la connaître, moi! c'est celle...

MICHEL et Mme MONTBAILLY.

Celle?..

DUVAL.

Non, non, c'est impossible! pourquoi ce jeune homme lui écrirait-il?

Mme MONTBAILLY.

Ce jeune homme!.. qui donc? qui donc?

DUVAL.

M. Olivier.

MICHEL.

L'écolier en jurisprudence, parti de Saint-

Omer il y six mois, le jour même du mariage de M. Georges! On prétend qu'il avait ses raisons pour partir...

Mme MONTBAILLY.

Plaît-il? on prétend...

MICHEL.

Dame! quand on est amoureux d'une femme, et qu'on la voit mariée à un autre...

DUVAL.

Amoureux d'elle!

Mme MONTBAILLY.

De Suzanne!

DUVAL.

Qui vous l'a dit?

MICHEL.

Qui me l'a dit?.. Personne... tout le monde!

DUVAL.

Encore! encore ce mot! tout le monde!

MICHEL.

Ah! dame! écoutez donc! il faut pourtant s'en rapporter à l'opinion générale. Je me rappelle avoir lu ce mot-là quelque part, quand j'apprenais à lire : Il y a quelqu'un qui voit plus juste et qui a plus de raison que vous et moi! ce quelqu'un-là, c'est... tout le monde! que répondrez-vous à ça, M. Duval?

Mme MONTBAILLY, froissant la lettre dans ses mains, et la regardant avec inquiétude.

Qu'est-ce que ce jeune homme peut donc avoir à écrire à ma bru?

MICHEL.

Il y a quelque chose là-dessous!

DUVAL, à Michel.

Allons, j'aime mieux vous emmener que de vous laisser faire des conjectures.

MICHEL.

Mais...

DUVAL, impérieusement et avec colère.

Suivez-moi! vous feriez encore du mal sans vous en douter. Au revoir, ma chère cousine; méfiez-vous toujours des apparences, et surtout de la calomnie! (Il sort par le fond avec Michel.)

SCÈNE VII.

Mme MONTBAILLY, seule.

Cette lettre... Qu'éprouvé-je donc là, grand Dieu? pourquoi ma main tremble-t-elle... et pourquoi mon cœur bat-il avec cette violence?.. Ce jeune homme... amoureux d'elle avant son mariage, et qui lui écrit aujourd'hui... O Georges! ô mon fils!.. je sens, à mon émotion, je sens que je t'aime encore. (Marchant avec agitation.) Cette lettre... et ne pouvoir deviner ce qu'elle renferme!.. Oh! rien, sans doute, rien dont elle ait à rougir, et qui ne soit honorable pour elle... oui, j'en suis sûre... et je vais la lui remettre... Pourtant... il l'a aimée... on le sait, on l'a dit dans toute la ville, et il lui écrit... Mon Dieu! mon Dieu! que peut donc renfermer cette lettre?.. (Mme Montbailly, tenant toujours la lettre et la retournant dans tous les sens, s'approche enfin d'une fenêtre à gauche, et, à la faveur de la lumière venant du dehors, tout en tremblant et regardant autour d'elle, parvient à lire quelques mots sans décacheter.) « Amour... mes plus » chères espérances... pour la vie... oh! tu ne » m'aimeras jamais comme je t'aime... »

(Entrée de Suzanne par la droite.)

SCÈNE VIII.

Mme MONTBAILLY, SUZANNE; puis GEORGES.

Mme MONTBAILLY, sans la voir.

Oui, je l'ai bien lu, ce n'est pas une illusion... je n'étais pas en délire... (Elle retourne vers la fenêtre, et relit plus vivement.) « Amour... » pour la vie... oh! tu ne m'aimeras jamais » comme je t'aime!.. ce soir, ce soir même, je » serai de retour pour ne plus m'éloigner de » toi... (Ici, elle se rapproche de la fenêtre pour voir plus clair; mais Suzanne a descendu lentement la scène et vient se placer devant elle. Mme Montbailly l'aperçoit et pousse un grand cri.) Ah! Suzanne!.. tenez, tenez, Madame, cette lettre est pour vous.

(Dans ce même moment, Georges paraît au fond du théâtre.)

SUZANNE.

Et vous la lisiez!.. c'était le comble des indignités que je devais subir dans votre maison; c'était aussi le terme de ma résignation et de ma patience!

Mme MONTBAILLY.

Madame, ce langage avec moi... (Apercevant son fils, qui vient de se placer entre elles deux.) Georges!

SUZANNE, vivement, en se jetant dans ses bras.

Ah! Georges, je ne te cacherai plus mes larmes; je laisserai éclater devant toi toutes les douleurs que j'éprouve... et ta résolution de quitter cette demeure, je ne veux plus la combattre. Je te le demande à présent, je t'en conjure, emmène-moi, emmène-moi... Madame et moi, nous ne pouvons plus vivre ensemble. Plutôt endurer tous les malheurs, toutes les privations, plutôt la misère et la faim que de devoir rien à la protection et aux bienfaits de ta mère!..

(Elle rentre à droite.)

SCÈNE IX.

Mme MONTBAILLY, GEORGES.

(Moment de silence.)

GEORGES.

Eh bien, Madame?

Mme MONTBAILLY, en pleurant et avec une sorte de délire.

Eh bien!.. quand tu devrais me maudire, Georges, je parlerai. Je sens bien que ce que je fais là est cruel, que je vais te percer le cœur, détruire tes croyances les plus chères... mais il le faut! il le faut!.. Tu me haïrais bien plus encore, si je n'avais pas ce motif pour excuser ma conduite, et je ne veux pas que tu me haïsses, Georges... Cette femme, elle est indigne de toi, elle te trompe...

GEORGES.

Suzanne!

Mme MONTBAILLY.

Un homme l'a aimée avant son mariage... oui, M. Olivier, je crois... c'est cela, c'est cela... Olivier.

GEORGES.

Olivier?

Mme MONTBAILLY.

Et la lettre que le hasard a jetée dans mes mains, et que j'ai eu l'imprudence de lire?..

GEORGES, avec fureur.

Eh bien! cette lettre... parlez donc, parlerez-vous enfin, ma mère?

Mme MONTBAILLY, s'arrêtant tout-à-coup avec terreur en regardant son fils.

Non, non, je ne dirai rien... tu me fais peur, Georges... Oh! laisse-moi, laisse-moi... je ne sais rien... je ne dirai rien... je n'ai rien lu... j'étais folle... mon Dieu! mon Dieu! j'étais folle. (Elle sort à droite.)

SCÈNE X.

GEORGES, seul.

Que dois-je croire?.. et comment contenir, comment fixer toutes les pensées qui viennent à la fois se réunir, se confondre dans ma tête, et la brisent? Suzanne... me tromper!.. cette lettre... ce n'est pas la première qu'elle a reçue, et dont jamais je ne lui ai demandé compte... J'aurais rougi, moi qui l'aime tant, moi qui lui ai donné toute ma confiance, qui ai mis en elle toutes mes espérances de bonheur, j'aurais rougi de paraître même la soupçonner un instant... mais s'il était vrai... et c'est ma mère qui me l'assure... une mère n'irait pas à plaisir jeter la jalousie, le désespoir au cœur de son fils... ah! s'il était vrai, ce serait le comble de la perfidie, et, alors, malheur à toi, Suzanne, et à lui, cet infâme qui aurait brisé toute ma vie en m'enlevant ton amour... malheur! ah! malheur à moi-même! car je ne vous survivrais pas! Mais, mon Dieu! je suis bien insensé de chercher ainsi moi-même tous les motifs qui peuvent me torturer l'âme et augmenter mes soupçons, lorsque d'un mot, un seul mot peut-être, Suzanne va les détruire... Non, elle n'est pas, elle ne peut être parjure; non, si elle me trompait, elle n'aurait pas en ma présence ce calme, cette tranquillité... non... j'aurais surpris dans ses regards un indice de sa trahison. Je vais la voir, je vais la prier de me montrer cette lettre, et, j'en suis sûr... elle n'hésitera pas, et, quand je l'aurai lue, je n'aurai qu'à lui demander grace de mon injuste défiance... Elle est là... entrons... (Marchant vers la chambre à droite, puis s'arrêtant tout-à-coup après avoir entr'ouvert la porte.) La voilà! comme elle est émue! et cet écrit est dans ses mains... elle le lit, elle le relit encore, et son émotion augmente... et puis, elle se lève, elle regarde au dehors avec inquiétude, comme si elle attendait quelqu'un... (Allant regarder au fond, à la fenêtre qui donne sur le jardin.) Ah! le voilà!.. c'est lui... je le reconnais... Olivier!.. Olivier!.. Ah! je veux à l'instant... (Il fait quelques pas, puis s'arrête.) Je ne puis... la colère... je tremble... mes genoux fléchissent, ma vue se trouble, et je ne vois plus rien...

(Il tombe comme anéanti sur un canapé, au fond du théâtre. Entrent, par la droite, Suzanne, et Olivier par le fond.)

SCÈNE XI.

GEORGES, OLIVIER, SUZANNE.

SUZANNE.

Vous venez bien tard, Monsieur; mais on vous aime trop pour ne pas vous pardonner.

OLIVIER.

Ne m'accusez pas, Madame, et plaignez-moi plutôt d'avoir tardé si long-temps à tenir ma parole. Si vous saviez que d'obstacles il m'a fallu vaincre! si vous saviez comme, loin de ces lieux, les journées et les heures s'écoulaient lentement à mon gré!.. Enfin, me voilà dans cette ville, dans cette maison qui renferme tout mon espoir, tout mon bonheur!.. mais, dites-moi, dites-moi... ces tourmens de l'absence étaient-ils partagés, du moins?.. et dois-je croire à cette parole obligeante que vous m'avez adressée tout à l'heure: celle que j'aime, que j'aimerai toute ma vie, m'attendait, dites-vous, avec un peu d'impatience?

SUZANNE.

Oh! oui, Monsieur... je vous le jure.

OLIVIER.

Et ce n'est pas un rêve, une erreur... c'est de vous-même que je viens d'en recevoir l'assurance, je suis aimé! toujours aimé!

SUZANNE.

Oui, Olivier, toujours!

(Pendant les phrases précédentes, Georges est revenu peu à peu à lui. Ici, il se lève avec fureur, cherche partout une arme autour de lui, saisit la hache suspendue à la muraille, et vient s'élancer entre Suzanne et Olivier.)

GEORGES, entre eux deux, et la hache levée sur leurs têtes.

Misérables!

(Suzanne pousse un grand cri; au même instant, Thérèse a paru au fond du théâtre; elle descend vivement et vient, en tombant à genoux, arrêter le bras de Georges. Puis, à peu près en même temps, Duval est entré avec Michel, et ce dernier s'empare de la hache, qu'il pose sur un meuble. Georges demeure immobile et comme frappé de stupeur. Suzanne pleure; Thérèse se relève et regarde autour d'elle avec inquiétude.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, MICHEL, DUVAL.

THÉRÈSE.

Olivier... vous étiez là!.. qui m'eût dit qu'à votre retour, je verrais partout autour de moi cet air de tristesse et de consternation? Que s'est-il donc passé, grand Dieu! ma sœur, apprends-moi le motif de sa colère et de tes larmes.

SUZANNE, regardant Georges expressivement.

Le motif... je commence seulement à le comprendre... Écoute... écoute cette lettre, dont on s'est fait une arme pour nous désunir, pour me perdre... cette lettre qui me justifiera...

GEORGES.

Mais, cependant, ici même... à l'instant... ces paroles que je viens d'entendre...

SUZANNE.

Écoute... (S'adressant à Mme Montbailly qui rentre par la gauche.) Et vous aussi, Madame...

GEORGES.

Ma mère...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, Mme MONTBAILLY.

SUZANNE.

Vous qui m'accusez, il est juste à présent que cette lettre, vous la connaissiez tout entière...

DUVAL, à part,

On va se rapprocher... s'entendre... éloignons Michel... (Haut, en se tournant vers lui.) Mon ami, ce sont des affaires de famille... ça ne vous regarde pas...

MICHEL.

C'est juste...

DUVAL, bas.

Surtout, soyez plus discret qu'à l'ordinaire... ne dites rien...

MICHEL, bas.

Non, certainement, je ne dirai rien... je ne dirai pas qu'il a voulu tuer l'amant de sa femme...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté MICHEL.

SUZANNE, lisant la lettre.

« Madame,
» L'instant approche qui doit mettre le comble à mes plus chères espérances... Olivier
» de Chavigny, ne court plus le danger qu'on le
» jette à la Bastille, et l'écolier, devenu maître à
» son tour, peut offrir enfin un nom et une existence honorables à celle qu'il aime, à votre
» sœur... »

GEORGES, et Mme MONTBAILLY, ensemble.

Sa sœur !

SUZANNE, lisant encore.

» A vous, Madame, qui avez fidèlement gardé
» mon secret, vous, la dépositaire de toutes mes
» pensées, ma reconnaissance éternelle; à vous,
» l'amitié et le dévouement d'un frère... et à toi,
» Thérèse, amour pour la vie... »

GEORGES, et Mme MONTBAILLY, ensemble.

Thérèse !..

GEORGES.

Quoi ! c'est elle !..

OLIVIER.

Oui... c'est elle que j'aime... elle à qui je dois le courage et l'énergie qui m'ont fait braver l'adversité... elle qui sera ma femme...

THÉRÈSE.

Et voilà le secret qu'aujourd'hui j'ai voulu vous apprendre, mon frère... mais vous avez refusé de m'écouter...

GEORGES, prenant vivement la lettre, et achevant la lecture.

« A toi, Thérèse, amour pour la vie, mais ta
» sœur m'a-t-elle dit vrai ? lui parles-tu de moi
» souvent, tous les jours... oh ! tu ne m'aimeras
» jamais comme je t'aime... adieu... adieu... ou
» plutôt, au revoir, Thérèse... ce soir... ce soir
» même, je serai de retour pour ne plus m'éloi-
» gner de toi... Olivier de Chavigny... » (Sautant au cou de Suzanne.) Ah! Suzanne! Suzanne! quels tourmens j'ai soufferts ! tu n'en a pas d'idée... et c'est à vous, c'est à vous que je les ai dûs, ma mère...

Mme MONTBAILLY.

Georges... écoute-moi... par pitié, ne m'accable pas !..

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MICHEL, OUVRIERS, VOISINS et VOISINES.

SUZANNE, arrêtant son mari qui va répondre à sa mère.

Il est vrai... tu dois garder le silence, Georges... car cet homme... (Elle montre Michel, qui reparaît sur les degrés, entouré de beaucoup de monde.) Cet homme qui vient comme toujours, observer ce qui se passe chez les autres... irait encore raconter dans la ville, que tu t'es emporté contre Madame, et que tu as maltraîté ta mère...

Mme MONTBAILLY, se rapprochant de son fils, et lui parlant à demi-voix.

Cet homme ! mais si tu veux, je t'obéirai... Georges... je le chasserai... je le chasserai...

GEORGES.

Non, ma mère... restez avec vos amis... c'est nous qui devons partir... oh! vous l'avez voulu, point de plaintes... point de reproches... je vous demande pour cette nuit encore, Madame... pour cette nuit seulement, un asile dans votre maison... et demain... demain, au point du jour... ma femme et moi, nous la quitterons pour jamais..,

Mme MONTBAILLY, avec douleur.

Pour jamais ! je serai seule... je mourrai seule... Oh ! c'est affreux ! c'est horrible !..

DUVAL, s'approchant de Mme Montbailly.

Ma pauvre cousine !

(Georges et sa femme sont sur le seuil de la porte à droite, près de disparaitre. Olivier et Thérèse cherchent à les ramener vers Mme Montbailly, qui est de l'autre côté, entourée du peuple à la tête duquel sont Duval et Michel; mouvement d hésitation de Suzanne et de Georges.)

GEORGES, se décidant enfin.

Adieu, ma mère... adieu !

Mme MONTBAILLY.

Adieu !..

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE I.

DUVAL, seul.

(Il entre par le fond, et regarde autour de lui avec beaucoup de précaution; une pendule placée au fond du théâtre, sonne quatre heures.)

Quatre heures du matin! que cette nuit est longue!.. cette nuit!.. la dernière que Georges aura passée dans la maison de sa mère... Ainsi, mon très honoré cousin, mon camarade, mon ennemi d'enfance, tu touches au terme de la lutte que j'ai engagée contre toi... lutte terrible, car tu ne vois pas d'où partent les coups qui viennent te frapper... lutte où je serai victorieux... car mon plan de bataille ne s'est accompli qu'à force de temps et de patience... ah! tout cela marche si bien pour moi jusqu'à présent... qu'il y aurait conscience à Dieu ou au diable de vouloir renverser mon ouvrage... (Regardant du côté de la porte à droite.) Je les ai vus faire les préparatifs de leur départ... oui, voici la valise du mari, celle de la femme... et de ce côté il y a une résolution irrévocable... mais, par là... (Regardant à gauche.) Ma cousine... je ne l'ai quittée que fort tard, et je l'ai laissée dans les meilleures dispositions... plus exaspérée... plus furieuse qu'elle n'avait jamais été... cependant, toute la nuit, j'ai vu, de mon pavillon, de la lumière dans sa chambre... elle ne s'est pas couchée, et je crois bien qu'elle a écrit quelque chose... cela m'inquiète... je ne suis pas sûr d'elle... tant qu'ils seront tous les trois sous le même toit, une réconciliation est encore possible, et ce n'est qu'au point du jour qu'ils doivent partir... (Regardant avec impatience au fond du théâtre.) Au point du jour!.. ah! pour la première fois de ma vie, je remarque que le soleil se lève bien tard!.. que fait-elle dans ce moment? écrit-elle toujours?.. ah! si d'ici je pouvais la voir!..

(Il marche vers la porte, et va regarder et écouter; la porte s'ouvre, et Mme Montbailly paraît.)

SCÈNE II.

Mme MONTBAILLY, DUVAL.

(Cri de surprise de part et d'autre.)

Mme MONTBAILLY.

Vous! que faisiez-vous donc là, M. Duval?

DUVAL, embarrassé, puis se remettant peu à peu.

Je venais... j'espérais...

Mme MONTBAILLY.

Eh bien?

DUVAL.

J'avais cru observer, ma chère cousine, que vous aviez veillé toute cette nuit; je pensais à vos chagrins, et, moi-même, je n'avais pu fermer l'œil... l'inquiétude m'a fait devancer le jour, m'a amené tremblant à cette porte... Pardonnez-moi!

Mme MONTBAILLY.

Oh! vous m'aimez bien, vous, mon cher Duval... vous êtes le seul!.. Ils ne songent pas, eux qui m'ont traitée hier si cruellement, eux qui vont me fuir, ils ne songent pas à la douleur que j'endure, à cette affreuse insomnie qui crée autour de moi mille visions terribles et sinistres, à cette fièvre qui me dévore, et qui me tuera...

DUVAL.

Ah! que dites-vous, grand Dieu!..

Mme MONTBAILLY.

Hier au soir, après que vous m'avez quittée, j'ai cru que c'en était fait de moi... Oui, tant d'émotions m'avaient épuisée, tout mon sang se portait là avec violence... (Elle met la main à son front.) Je voulais appeler, et c'était le nom de Georges qui d'abord me vint à la pensée... mais impossible!.. la voix me manqua, et je demeurai une heure, peut-être... oui, une heure tout entière immobile, anéantie; j'avais tout oublié... seulement, je me sentais mourir!

DUVAL.

Mourir!

Mme MONTBAILLY.

Et quand je revins à moi, je regrettai de n'être pas morte : car tous mes souvenirs, toutes mes douleurs me revenaient avec la vie... puis, je repassai dans ma tête les divers incidens de cette journée, la conduite de Georges et de Suzanne, les accusations de Michel, surtout ce que vous m'aviez dit avant de vous séparer de moi.

DUVAL.

Je vous conseillais de faire un dernier effort de clémence, et de vous rapprocher de vos enfans.

Mme MONTBAILLY.

Eh bien! cela est étrange, Duval, plus je songeais à vos paroles et au ton dont vous me les aviez dites, plus mon cœur se révoltait à la pensée de cette réconciliation, plus j'avais la conviction de tous leurs torts envers moi, et vainement, j'ai voulu me vaincre, je n'ai pu éprouver que de la colère... Alors, puis-je bien me rendre compte de ce qui s'est passé en moi?.. Alors, j'ai pris la plume... et j'ai écrit... tenez, regardez... Oh! je frémis encore, en pensant jusqu'à quel point la fureur ou la souffrance peut égarer le cœur d'une mère!

DUVAL, lisant.

« Je sens que ma fin approche, et c'est l'ingratitude de mon fils qui me conduit au tombeau. Prête à paraître devant Dieu, je déclare que je maudis et que je déshérite mon fils. »

Mme MONTBAILLY, sans le regarder.

Ah! vous seul, Duval, vous seul, devez savoir qu'un instant j'ai eu cette effroyable pen-

sée... Rendez-moi cet écrit, que je le déchire à l'instant, à l'instant même... rendez-le moi!.. Vous ne répondez pas ?.. (Duval est tout occupé à relire le papier qu'il a dans les mains, et il n'écoute pas ce que dit Mme Montbailly. Celle-ci le regarde attentivement et remarque avec effroi la joie qui brille dans ses yeux.) Ah! mon Dieu! il ne m'écoute plus! ce sourire... cette joie qu'il éprouve... Ah! j'ai peur! j'ai peur!..

DUVAL, relisant la dernière phrase.

« Je déclare que je maudis et que je déshérite »mon fils! »

(Dès ce moment, Mme Montbailly est tremblante; mais on doit voir qu'elle a deviné Duval, et qu'elle joue un rôle avec lui.)

Mme MONTBAILLY.

Duval, mon bon Duval... rendez-moi cet écrit.

DUVAL.

Certes, ma cousine, vous avez pris là un parti violent et cruel, peut-être. Le ciel m'est témoin que j'ai tout fait pour vous en empêcher; mais enfin, il y a des circonstances dans la vie où il faut suivre l'impulsion de son âme; vous êtes plus raisonnable et plus juste que moi, et vous avez bien fait, sans doute.

Mme MONTBAILLY.

Ah! vous croyez... Duval, rendez-moi cet écrit.

DUVAL.

La voix publique vous approuvera. Après les scènes affligeantes qui se sont passées hier au soir, un cri d'horreur s'est élevé partout contre Georges et Suzanne; le conseil des notables doit se rassembler ce matin même, car le peuple demande qu'après avoir été chassés de la maison de leur mère, les enfans ingrats soient chassés de notre ville.

Mme MONTBAILLY.

Ah! qu'ai-je entendu?.. Mais... vous les defendrez, vous!

DUVAL.

Je me tairai... C'est désormais l'unique service que je puisse rendre à mes coupables parens... Je me tairai.

Mme MONTBAILLY.

Coupables!.. Vous aussi, vous êtes donc convaincu...

DUVAL.

Il le faut bien! j'étais le seul qui ne le fusse pas : je cède.

Mme MONTBAILLY.

Mais cet écrit... vous ne me le rendez pas?

DUVAL.

Il sera prudent, peut-être, de réfléchir un certain temps avant de prendre un parti à ce sujet: consultez vos amis, ceux dont vous estimez le plus la raison ou le dévouement pour vous... et alors, ou bien vous déchirerez ce papier, ou bien vous le remettrez à votre notaire.

(Il met le papier dans sa poche.)

Mme MONTBAILLY.

Mais, d'ici là, si vous me le rendiez, Duval?

DUVAL.

Volontiers... Cependant, tant que je le garde, c'est à peu près comme s'il n'existait pas.

Mme MONTBAILLY.

En effet.

DUVAL.

Dans mes mains, vous ne pouvez croire qu'il soit dangereux.

Mme MONTBAILLY.

Non.

DUVAL.

Vous ne doutez pas de moi?

Mme MONTBAILLY, le regardant expressivement.

Non, je n'en doute pas... et vous venez de fixer pour jamais mon esprit incertain. Duval, puisque je déshérite mon fils, c'est à vous qu'appartiendra, après moi, toute ma fortune!

DUVAL.

Ah! par grace, par pitié, ne me dites pas cela, ma cousine!

Mme MONTBAILLY.

Pourquoi donc? je veux m'occuper tranquillement de ce qui arrivera quand je ne serai plus, je veux... je veux faire justice à tout le monde. Duval, je rentre chez moi... Je ne veux pas voir ceux qui vont quitter cette maison.

DUVAL.

Ah! vous faites bien, ma cousine, d'éviter leur présence.

Mme MONTBAILLY.

Mais vous, mon cher Duval, faites-moi l'amitié de vous rendre de ce pas chez mon notaire.

DUVAL.

Sur-le-champ.

Mme MONTBAILLY.

Vous prierez aussi M. Michel et tous nos amis de vous accompagner; devant eux, je déclarerai quelles sont mes intentions formelles...

DUVAL.

Et vous les dicterez à votre notaire?

Mme MONTBAILLY.

Je vous l'ai dit; je ferai justice à tout le monde. Allez, Duval; à bientôt!

DUVAL.

A bientôt, ma chère cousine! (Il la reconduit jusqu'à la porte à gauche, et reste seul un instant.) Enfin, je triomphe! je suis riche, et je suis vengé!

(Il sort par le fond; mais à l'instant où il disparaît, la porte de gauche se rouvre, Mme Montbailly rentre vivement et regarde du côté où il s'éloigne.)

SCÈNE III.

Mme MONTBAILLY, seule, avec énergie.

Oui, justice à tout le monde!.. Le misérable! et c'est d'aujourd'hui, d'aujourd'hui seulement que j'ai deviné toute son âme!.. Comme il convoitait odieusement mon héritage, et comme il espérait arriver à la fortune par la ruine, par le desespoir de tous les siens!.. Oh! c'est a lui, sans doute, que j'ai dû les plus grandes miseres de ma vie, a lui que j'ai dû la haine de mon fils... oui, sa haine!.. O mon Dieu! donne-moi le temps et la force de reparer mes torts... soutiens-moi de toute ta puissance tant que je n'aurai pas démasqué publiquement le traitre qui nous a perdus tous... et que je meure apres, que je meure avec le pardon et l'amour de mes

enfans... Mais jusque-là, grand Dieu! par pitié, ne m'abandonne pas!.. Le jour est venu, et ils vont partir... ah! du moins, si rien ne peut triompher de leur résolution, ils ne partiront pas sans emporter une preuve que je ne les ai pas oubliés. Voici leurs valises, c'est bien! (Marchant vivement à un secrétaire et l'ouvrant.) Il ne sera pas dit que, même en me détestant, mon fils soit pauvre lorsque je suis riche, moi! Quelque part que leur destin les conduise, et dussé-je ne les jamais revoir, mes bienfaits, du moins, parviendront toujours à les rejoindre... Et d'abord... (En disant ces mots, elle a tiré du secrétaire un portefeuille et un écrin; elle s'approche des deux valises.) à toi cet or, Georges... à toi, Suzanne, ces bijoux, que tu désirais m'a-t-on dit, et que je suis trop heureuse de donner à ma fille!.. Ah! ce sont eux!.. et déjà la force m'abandonne!.. mon Dieu! mon Dieu! soutiens-moi.

SCÈNE IV.

Mme MONTBAILLY, GEORGES, SUZANNE.

(Mme Montbailly est auprès des deux valises, placée de manière à être vue seulement du public. Suzanne et Georges entrent par la gauche.)

GEORGES.

L'heure est venue, Suzanne... il nous faut dire à cette demeure un adieu éternel...

SUZANNE.

Comme ta main tremble, ami?

GEORGES.

Et toi, n'es-tu pas aussi vivement émue que je le suis moi-même?.. Cette fuite, cet exil, j'ai dû m'y condamner... rien au monde ne m'arrêterait.

Mme MONTBAILLY, à part.

Rien!

GEORGES.

Pour nous, des querelles pareilles à celles d'hier ne doivent pas se renouveler... nous ne pouvons plus vivre avec celle qui, un instant, était parvenue à me faire douter de ton amour... mais lorsque le moment est venu de m'éloigner, malgré moi je m'arrête encore ici avec un sentiment de douleur, de regrets, que je ne cherche pas même à combattre... malgré moi, je retourne en arrière, je me rappelle ce qu'elle a été pour moi depuis mon enfance... et malgré moi je pleure... car c'est ma mère, Suzanne, c'est ma mère que je vais quitter pour toujours, et sans la revoir, sans l'embrasser... c'est ma mère, et je pleure sa tendresse perdue, je pleure tous les chagrins qu'elle s'est préparés, et qui pèseront un jour sur sa vieillesse!

Mme MONTBAILLY, à part.

Oh! ce jour est venu, et déjà je suis trop malheureuse!

SUZANNE.

Tu as raison, Georges... quelle que soit notre affliction à tous les deux, c'est à la sienne surtout, à la sienne que je pense. Elle t'aime tant! c'est cet excès de tendresse qui l'a rendue si cruelle pour moi, qui lui a fait concevoir ces horribles soupçons...Oh! je ne puis l'accuser, elle n'est qu'à plaindre, Georges.

Mme MONTBAILLY, à part.

Oh! oui, bien à plaindre.

SUZANNE.

Adieu, ma mère, vous qui m'avez méconnue, et que j'aime pourtant parce que vous me haïssez par amour pour votre fils. Adieu!

GEORGES.

Partons! et du courage!.. nous avons fait notre devoir tant que nous sommes restés ici, et nous le faisons encore en nous éloignant... Oui, mordieu! du courage! je reprendrai mon ancien métier, et avec l'aide de Dieu, nous parviendrons bien à nous passer de la richesse de ma mère.

Mme MONTBAILLY.

Ah! j'oubliais...

(Elle ouvre les deux valises, puis elle pose dans celle de Georges le portefeuille; dans celle de la jeune femme, l'écrin. Elle va refermer les valises, mais elle en est distraite par la suite de la scène.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DUVAL.

DUVAL, paraissant au fond sur le seuil.

Malgré moi, je reviens... je crains toujours son irrésolution. (Apercevant sa cousine qui met les bijoux dans la valise de Suzanne.) Que fait-elle là?

(Il disparaît, mais on le revoit de temps en temps pendant la suite de la scène. Tout ce moment, très rapide, n'a pas rompu la vivacité de ce qui se passe sur le devant.)

SUZANNE.

Moi aussi, Georges, moi aussi, je travaillerai pour vivre: moi aussi, j'aurai du courage; c'est que bientôt, vois-tu? ce n'est plus seulement à toi, à ton bonheur qu'il me faudra songer, ami; bientôt, nous serons deux pour t'aimer, pour te chérir; bientôt, enfin, je ne serai plus seulement ta femme, je serai la mère de ton enfant.

GEORGES.

La mère de mon enfant... qu'as-tu dit, Suzanne?..

Mme MONTBAILLY.

O mon Dieu! qu'ai-je entendu?..

SUZANNE.

Oui, lorsqu'hier au soir, en rentrant avec toi pour la dernière fois dans cette chambre, je suis tombée sur le seuil, presque mourante, lorsque tu as cru que j'allais succomber à ma douleur, et que tu as supplié le ciel de ne pas m'arracher à ta tendresse... moi, moi, toujours faible et ne pouvant encore rouvrir les yeux... j'entendais tout cependant, et je sentais bien que je devais vivre encore, et que je tenais à vivre... car ce n'était pas mon cœur qui battait ainsi avec violence dans ma poitrine... c'était... c'était le cœur d'un autre... c'était une nouvelle existence créée de la mienne, et qui se révélait à la mienne... oh! j'aurai du courage!..

GEORGES, avec une joie frénétique.

Un enfant! un enfant... ah! j'ai oublié maintenant tous mes chagrins... toute mon infortune... et je suis heureux... je suis fou de bonheur et

de joie... un enfant! ma Suzanne... ma chère Suzanne... oh! je saurai bien à force de travail et d'énergie nous créer une vie libre et heureuse à tous les deux... qu'est-ce que je dis?.. à tous les trois... oui, c'est à toi... à toi surtout que j'en fais serment, cher ange que le ciel nous envoie pour nous consoler le jour même de notre affliction... je te le jure!.. tu pourras en tous lieux lever la tête avec assurance... et nous porterons fièrement et noblement notre pauvreté... car il n'y a rien, dans toute notre vie, rien qui doive un jour faire rougir notre enfant... partons! partons!..

SUZANNE.

Partons!.. (Ils marchent vers le fond comme pour prendre leurs valises; ils trouvent entre eux Mme Montbailly à genoux, et reculent tous deux avec émotion, en s'écriant:) Ma mère!..

GOERGES.

A mes genoux! ah! grand Dieu! relevez-vous, relevez-vous, ma mère!..

Mme MONTBAILLY.

Non, Georges, non... tant que tu ne m'auras point pardonné, tant que tu ne m'auras pas dit que tu ne veux plus me quitter... et toi aussi, Suzanne... toi aussi, grace! grace! au nom de cet enfant que le ciel vous envoie... pardonnez-moi tous les deux, pardonnez à votre mère!..

GEORGES et SUZANNE, ensemble.

Ah! dans nos bras! dans nos bras!.. ma mère! ma bonne mère!..

(Ils la relèvent, l'embrassent avec transport et la font asseoir sur le devant du théâtre; elle pleure, et paraît épuisée par son émotion; à leur tour, les deux jeunes gens sont à ses genoux, et lui baisent les mains.)

GEORGES.

Revenez à vous... tout est oublié...

SUZANNE.

Au nom du ciel, ne pleurez plus..,

Mme MONTBAILLY.

Oh! c'est de joie que je pleure à présent... et quand je songe que dans mon délire, Georges! j'ai pu te maudire... te déshériter... toi, mon fils... oh! c'est affreux! et lui! lui! votre enfant! mon petit-fils... je l'aurais donc aussi maudit et abandonné avec vous... oh! je ne le veux pas, je ne le veux pas... (Se levant et poussant un grand cri, comme si elle était frappée d'un souvenir.) Ah! je me rappelle, écoutez, mes enfans... écoutez-bien... le cousin Duval... mon notaire...

GEORGES et SUZANNE, ensemble.

Eh bien?..

Mme MONTBAILLY, retombant dans leurs bras.

Ah! mon Dieu! qu'éprouvé-je donc?.. oh! que je souffre... là! là! ah! mon Dieu! que je souffre!..

GEORGES et SUZANNE, ensemble.

Ma mère! ma pauvre mère!..

Mme MONTBAILLY.

Ce n'est rien... ce n'est rien... moi, qui ne suis pas morte de douleur... ce n'est pas de joie que je puis mourir... ah!..

(Elle pousse un second cri; fait un dernier effort pour parler, serre convulsivement la main des deux jeunes gens, et tombe sans connaissance. Georges est à genoux et lui soutient la tête.)

GEORGES.

O ciel! ses yeux se ferment! va-t-elle donc expirer dans mes bras!

SUZANNE, dans le plus grand désordre, courant au fond du théâtre et appelant à grands cris.

Ah! du secours! grand Dieu! un médecin! un médecin! du secours!..

(Duval reparaît avec le Notaire, puis Michel et beaucoup de monde, Ouvriers, Voisins et Voisines, peuple, etc.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DUVAL, MICHEL, LE NOTAIRE, PEUPLE.

DUVAL.

Qu'est-ce donc? que se passe-t-il?..

MICHEL.

Pourquoi ces cris?..

GEORGES.

Ma mère se meurt... du secours! je vous dis qu'elle se meurt! ah! son cœur ne bat plus... elle est morte!..

CRI GÉNÉRAL.

Morte!..

GEORGES.

Ma mère! ma mère! aidez-moi... aidez-nous donc à la transporter dans cette chambre...

SUZANNE.

Venez... venez... à force de soins, peut-être, nous la rappellerons à la vie...

(Duval et plusieurs autres se joignent à Georges et Suzanne pour transporter dans la chambre de gauche Mme Montbailly, toujours sans connaissance.)

SCÈNE VII.

MICHEL, LE NOTAIRE, PEUPLE, puis, un instant après, DUVAL.

(Moment de silence de tous les personnages restés en scène, à la tête desquels est Michel; on regarde, avec une curiosité inquiète, du côté de la chambre de gauche.)

MICHEL.

N'approchez pas! n'approchez pas! la chambre est déjà pleine de monde, et dans l'intérêt même de cette pauvre femme... on nous fait signe de nous éloigner... on ouvre la fenêtre... on essaie de lui faire respirer l'air, on l'entoure, et je ne vois plus rien!..

TOUS.

Rien!..

MICHEL.

Quel malheur pour M. Georges, si en effet il doit perdre sa mère...je venais avec vous, décidé à demander son expulsion de la ville, et maintenant je ne puis m'empêcher de le plaindre... sa douleur est sincère, je le crois, et j'ai beau lui en vouloir, j'ai beau me rappeler tout le mal qu'il a fait... ma colère cesse devant son infortune...

(Duval sort de la chambre avec les autres personnes qui l'y avaient suivi.)

MICHEL, et tous les autres.

Eh bien?..

DUVAL, d'un air désolé.

Eh bien, je n'ai plus d'espérance... et le médecin n'arrivera que pour constater le décès de ma pauvre cousine...

MICHEL.

Mais n'aviez-vous pas été chargé par elle, de lui amener M. le Notaire?..

(Il montre un des personnages qui l'entourent.)

DUVAL, au Notaire.

Oui, elle semblait prévoir sa destinée... et je m'en souviens, Monsieur, ce papier que je devais vous remettre pour elle... et sur lequel elle voulait vous consulter en présence de tous ses amis...

LE NOTAIRE, prenant le papier et le parcourant.

Ce papier... vous ne l'aviez pas lu, M. Duval?..

DUVAL.

Non, j'étais si préoccupé, si effrayé de l'état où j'avais laissé ma parente...

LE NOTAIRE.

Écoutez, écoutez tous... dans les circonstances actuelles, cet écrit peut donner lieu à d'étranges conjectures. (Tous les personnages se pressent autour du Notaire, qui lit.) « Je sens que ma fin » approche, et c'est l'ingratitude de mon fils qui » me conduit au tombeau, prête à paraître de- » vant Dieu, je déclare que je maudis et que je » déshérite mon fils... »

TOUS.

Maudit! déshérité!

LE NOTAIRE.

Il faut convenir que si la voix publique a dit vrai, tous deux ont eu envers elle des torts impardonnables... n'est-ce pas, M. Michel?

MICHEL.

Sans doute... il était brutal... emporté... et la jeune femme pleine d'orgueil et d'arrogance, n'est-ce pas, M. Duval?

DUVAL.

Moi! je ne sais rien, je ne dois rien dire... lorsqu'une si grande catastrophe vient peser sur ma famille, qu'il me soit permis du moins de garder le silence...

MICHEL.

Enfin, ils l'avaient forcée de les maudire, elle si bonne... elle qui les avait tant aimés... et c'est dans ce moment qu'elle est morte dans leurs bras...

(Ici Duval marche lentement et comme sans intention vers le secrétaire, et tout le monde suit son mouvement.)

LE NOTAIRE.

Ici... à deux pas de ce secrétaire, que sans doute elle venait d'ouvrir...

MICHEL.

A moins que ce ne fût M. Georges ou sa femme...

DUVAL.

Impossible! ma cousine elle seule en avait la clé.

LE NOTAIRE.

Mais elle a pu la leur donner...

DUVAL.

Ce n'est pas probable, elle venait de les déshériter...

MICHEL.

Eh bien! ils ont pu la lui prendre...

DUVAL.

O ciel! que dites-vous? quel affreux soupçon, Michel!..

LE NOTAIRE.

Allons, du calme... du sang-froid... et par grace, veuillez me repondre, M. Duval... que renfermait ce secrétaire?..

TOUS.

Oui, oui... parlez, que renfermait-il?..

DUVAL.

Une partie de la fortune de ma cousine...

(Il va se placer devant les deux valises.)

MICHEL.

Tous ces papiers... regardez! regardez! et par ici... qu'est-ce que cela?

(Il montre les valises, devant lesquelles Duval s'est arrêté.)

DUVAL.

Ah! les valises de voyage que devaient emporter Georges et Suzanne!

MICHEL.

Un contrat de rente!.. des billets!.. de l'or!..

TOUS.

De l'or!..

DUVAL.

Tout cela appartenait à leur mère...

MICHEL.

Des bijoux!

DUVAL.

C'étaient ceux de leur mère!..

MICHEL.

Eh bien! amis, eh bien! croyez-vous encore que mes soupçons soient injustes...

TOUS.

Non, non... quelle horreur!..

MICHEL.

Ils ont mis le comble à leurs infamies... ils se sont lassés de la tuer en détail... ils ont voulu achever leur crime d'un seul coup... ils l'ont tuée pour rendre nul l'acte qui les privait de sa fortune... ils ont tué leur mère pour s'emparer de son or et de ses bijoux... Vengeance pour la mère!

LE NOTAIRE.

Justice contre les coupables! un magistrat!

TOUT LE PEUPLE.

La garde! la garde! un magistrat!

(Duval sort avec ceux qui vont chercher le magistrat.)

MICHEL, avec fureur.

Non, c'est à nous avant tout, c'est au peuple de faire justice... a nous d'immoler les parricides aux pieds même du cadavre de la victime...

TOUS.

Entrons! entrons!

(Ils vont se précipiter dans la chambre de gauche; entrée de Georges et de Suzanne.)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, GEORGES, SUZANNE.

GEORGES.

Arrêtez! pourquoi ces cris?..ce tumulte, auprès du lit de mort de ma mère?

MICHEL.

Misérable! osez-vous bien encore parler avec cette impudence?.. vous, infâme, qui avez tué votre mère!..

GEORGES et SUZANNE.

Ma mère...

CRI GÉNÉRAL.

Oui... parricides! parricides!

(Pendant tout le mouvement précédent, la foule a augmenté; toute la chambre où se passe l'action, et les degrés du perron de gauche et de droite sont remplis de monde; des gens du peuple s'emparent de Georges et de sa femme, et Michel, saisissant la hache de Georges, s'avance vers lui avec fureur; mais au même moment un magistrat et des gardes paraissent au fond avec Duval; ils viennent arracher Suzanne et Georges aux mains de la populace; grand bruit de vitres brisées au-dehors.)

CRI GÉNÉRAL.

Justice! justice! mort aux parricides!..

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Une galerie voisine du tribunal, auquel on arrive par quelques degrés à la gauche du public.

SCÈNE I.

GEORGES, DUVAL, SOLDATS.

(Au lever du rideau, Georges, entouré de soldats, entre en scène par la gauche. Du même côté, entre après lui, Duval, en costume de greffier, et qui fait signe aux gardes de se retirer au fond du théâtre.)

GEORGES.

Pourquoi m'a-t-on fait sortir du tribunal?

DUVAL.

L'audience est suspendue pendant quelques instans.

GEORGES.

Et Suzanne?.. Je ne la verrai pas encore?..

DUVAL.

D'après les usages, on doit vous interroger d'abord séparément.

GEORGES.

Combien s'est-il passé d'heures, Monsieur, depuis la mort de ma mère et depuis notre arrestation?

DUVAL.

Six heures, à peu près.

GEORGES.

Six heures, seulement! mais six heures loin de Suzanne... et dans ces circonstances affreuses! c'est tout un siècle!

DUVAL.

Avant peu, sans doute, vous serez réunis.

GEORGES.

Je vous comprends; avant peu, les juges auront prononcé notre sentence... C'est là ce que vous voulez dire, Monsieur?

DUVAL.

Toute cette foule soulevée contre vous, à la pensée du crime inouï dont on vous accuse, a demandé à grands cris que vous fussiez jugés aujourd'hui même, pour que votre malheureuse mère... ce sont les expressions du peuple, ne fût conduite à sa dernière demeure, qu'après avoir été vengée.

GEORGES.

Et les magistrats ont tremblé devant la colère de ce peuple, je le sais; en lui accordant contre moi tout ce qu'il demandait, ils ont espéré apaiser ce tumulte que mes ennemis étaient parvenus à exciter dans la ville: oui, c'est pour obéir aux cris d'une populace furieuse, qu'on a trompée et qui demande ma tête; c'est pour lui obéir que déjà je suis mis en jugement; qu'aujourd'hui, peut-être, aujourd'hui même, je serai condamné... en quelques heures et presque sans être entendu!.. et ils appellent cela de la justice!

DUVAL.

Il ne reste plus qu'à interroger votre femme! puis vous serez confrontés ensemble.

GEORGES.

Ensemble ou séparés, Monsieur, nous répéterons, nous crierons toujours à nos juges que nous sommes innocens, que des traîtres, qui se cachent dans l'ombre pour nous frapper, ont pu seuls inventer le forfait horrible dont ils nous disent coupables; quels qu'ils soient, nous parviendrons à les découvrir, et nous prouverons leur perfidie.

DUVAL.

Dieu le veuille! c'est le vœu le plus ardent de mon âme!

GEORGES.

Et cependant, comme greffier du tribunal, vous prenez acte au nom de la loi de tous les mensonges qui nous accablent.

DUVAL.

Croyez que j'aurais bien plus de joie à prendre acte des dépositions qui vous seraient favorables... par malheur, jusqu'à présent...

GEORGES.

Il est vrai; personne, personne pour nous défendre, pour dire une parole, une seule qui ne soit une imprécation contre nous... Tous, quand ils se trouvent en ma présence, n'ont que ce mot à me jeter à la face: Parricide! parricide!.. Mais vous, Monsieur, vous qui nous avez vus souvent, tous les jours, vous qui parfois avez élevé la voix pour nous justifier auprès de ma mère, vous ne pouvez nous croire coupables, et vous parlerez pour nous, n'est-il pas vrai?

DUVAL.

Impossible, M. Georges!

GEORGES.

Impossible!

DUVAL.

Je ne suis pas cité comme témoin dans cette affaire... je suis greffier et pas autre chose.

GEORGES.

Mais si, devant mes juges, je réclame votre té-

moignage, si je demande qu'on vous interroge ?

DUVAL.

Ne le faites pas, je vous en supplie, ne le faites pas !

GEORGES.

Comment !.. et pourquoi ?

DUVAL.

Je n'oublie pas que nous avons été élevés ensemble, que je suis votre parent, et je souffre de cette honte qu'un procès criminel jette sur ma famille... Mais que me demanderaient les juges ? ce que je sais ? quels faits j'ai à rapporter au tribunal, et que voulez-vous que je dise alors ?.. Les faits que je rapporterais sont les mêmes qui sont connus de toute la ville ; ce que je sais, c'est que la déclaration unanime de tous les médecins de Saint-Omer attestent que la veuve Montbailly est morte par la violence, et que par une fatalité étrange, et que je cherche vainement à m'expliquer, toutes les circonstances semblent se réunir pour prouver qu'en effet vous avez commis un parricide.

GEORGES.

Qu'entends-je ? et toi aussi, tu oserais me soutenir en face... Misérable !

DUVAL.

Prenez garde ! il y a là des soldats qui vous obobservent, et cette violence pourrait être nuisible à votre cause. Pour moi, je ne vous accuse pas, le ciel m'en garde ! seul, parmi les habitans de cette ville, je ne vous accuse pas ; mais il m'est impossible de vous aider à prouver votre innocence ; témoin, je dirais ce que je sais, ce que j'ai vu, entendu, et malgré moi, je vous nuirais comme tous les autres ; greffier, j'écris votre défense aussi fidèlement que les paroles de vos accusateurs, et je m'applaudis, du moins, de n'exercer aucune influence sur votre destinée. (Bruit d'une cloche à l'extérieur, à gauche ; Duval reprend.) Le tribunal rentre en séance, et votre femme est devant ses juges. Je vais remplir les tristes devoirs de mon ministère.

(Il rentre à gauche ; Georges va le suivre ; la porte du tribunal se referme.)

SCÈNE II.

GEORGES, seul.

Oh ! je tiendrai bon, mordieu ! je tiendrai bon jusqu'à la fin, je ferai taire tout ce peuple d'ennemis, tous ces furieux, ces insensés qui semblent ligués ensemble pour nous perdre, pour répéter à la face du ciel cet effroyable mensonge !.. Georges Montbailly a tué sa mère ! ma mère ! il y a six heures à peine que je t'ai perdue, que tu es morte en m'embrassant ; tu as été pour moi à ton dernier soupir ce que tu étais autrefois, la meilleure, la plus tendre des mères... et maintenant, maintenant que tes restes inanimés sont abandonnés à la garde de nos ennemis, c'est à peine s'ils m'ont laissé un instant pour penser à toi et pour te pleurer, ma pauvre mère ! (Tumulte dans la coulisse de gauche.) Ah ! toujours, toujours ces cris de fureur qui nous poursuivent... Suzanne ! elle est là !.. elle m'attend ! et je ne puis franchir cette porte pour aller lui tendre la main, la soutenir, l'encourager du moins par ma présence et mes regards... Ah ! c'est pour elle surtout que je tremble... Oui, si tu m'as choisi, grand Dieu, pour être un exemple effrayant de l'erreur ou de l'injustice humaine, pitié pour elle du moins ; sauve-la, sauve-la, et jusque sous la hache du bourreau, je te bénirai, Seigneur, je te bénirai !

(Les cris redoublent, la porte de gauche s'ouvre, Suzanne, pâle et avec tous les signes de la plus grande terreur, paraît sur les degrés, conduite par Duval ; elle aperçoit son mari, et va se jeter en pleurant dans ses bras. Duval rentre, la porte se referme. Le bruit ne se fait plus entendre que sourdement, puis il cesse tout-à-fait.)

SCÈNE III.

GEORGES, SUZANNE.

TOUS DEUX, s'embrassant et fondant en larmes.

Suzanne ! Georges !

SUZANNE.

J'avais cru ne plus te revoir... Les cruels !.. ah !.. qu'ils nous frappent, qu'ils nous tuent... mais ensemble ; n'est-ce pas, ensemble ?

GEORGES.

Allons, apaise-toi, Suzanne. Bientôt, peut-être, on nous rendra justice... le ciel ne voudra pas qu'au nom de la loi on assassine deux innocens.

SUZANNE.

Le ciel... ah ! le ciel nous abandonne... Si tu savais, ami... tiens ! vois... j'en frémis encore... quand je suis entrée dans cette salle, je croyais qu'on me laisserait parler, du moins, et ma défense me semblait bien facile... mais que répondre à des injures, à des menaces ?.. oui, nos juges eux-mêmes sont à l'avance, pour nous, des ennemis impitoyables... ils m'interrogeaient avec colère... et leur justice... c'est de la haine, c'est de la vengeance... Alors, l'indignation m'a rendu un peu de courage, et me tournant vers le banc où sont assis les avocats : Défendez-moi, me suis-je écriée... Défendez-nous ; mon mari n'est qu'un artisan, un homme de cœur et un honnête homme, mais qui ne trouvera pas de paroles aussi puissantes que les vôtres pour prouver la vérité... et moi, moi, je ne suis qu'une pauvre femme, prête à perdre la force et la raison devant cet amas d'impostures... défendez-nous ; c'est votre devoir, défendez-nous !

GEORGES.

Eh bien ?

SUZANNE.

Eh bien ! Georges... le croirais-tu ?.. tous, ils m'ont répondu en m'insultant, comme avait fait ce peuple, comme avaient fait nos juges... non, non, pas de défenseurs, pas d'avocats pour les parricides... Alors... oh ! alors, abandonnée de tous... tu n'étais pas là, Georges, et vainement je cherchais autour de moi dans cette foule un regard, un seul regard de compassion... lorsque mes yeux se sont fixés sur cette image qui domine le tribunal, cette image du Christ, placée là, sans doute, pour annoncer aux plus grands criminels qu'il y a pour eux encore un Dieu de clémence et de miséricorde. Je suis tombée à genoux, et à ce Dieu, moi, je n'ai demandé que

justice!.. Mais, dans ce moment, les imprécations ont redoublé contre moi; aux noms odieux qu'on m'avait déjà donnés, on ajoutait ceux d'hypocrite et de sacrilége... et ce Dieu que j'invoquais, ce Dieu est resté sourd à mes prières; il ne m'a pas donné la force de relever la tête, pour essayer encore de me justifier... C'est alors qu'on m'a entraînée hors de cette salle, et que je t'ai retrouvé, Georges; mais, tu le vois bien, ami, tu le vois bien... le ciel, le ciel aussi nous abandonne!

GEORGES.

Oh! ne dis pas cela, Suzanne... et garde encore, je t'en conjure, garde cette croyance, qui nous soutiendra à notre dernière heure...

(Pendant cette fin de scène, Olivier et Thérèse paraissent dans la galerie extérieure, séparée par une grille de celle où se passe l'action.)

OLIVIER.

J'entrerai, vous dis-je, j'entrerai.

THÉRÈSE.

Voyez, voyez cet ordre de M. le Président.

SUZANNE.

Ah! cette voix!

GEORGES.

Olivier.

SUZANNE.

Et ma sœur! ma sœur!

(On a ouvert la grille, et Thérèse et Olivier se trouvent bientôt placés entre les deux accusés.)

SCÈNE IV.

Les Mêmes, OLIVIER, THÉRÈSE.

OLIVIER.

Oui, ce sont des amis, des frères qui n'ont pas cessé de songer à vous depuis que l'infortune vous accable.

THÉRÈSE.

Et qui viennent vous consoler, quand tout le monde vous maudit et vous accuse.

OLIVIER.

Qui viennent vous dire: Encore un peu de courage, frères!

THÉRÈSE.

Ma sœur, tu seras sauvée!

GEORGES et SUZANNE ensemble.

Sauvés!

OLIVIER.

Oui, depuis hier, ce titre que j'avais si longtemps ambitionné, ce titre, il est à moi... je suis avocat.

GEORGES et SUZANNE.

Avocat!

OLIVIER.

Et jugez pour moi quelle joie, quelle noble espérance, au milieu de tant de douleurs! combien je bénis aujourd'hui jusqu'à cette proscription de ma famille, qui m'a forcé de chercher dans l'étude une existence et une fortune... Il y a quelques jours, lorsque j'ai subi cet examen, le dernier de tous ceux dont j'avais à sortir victorieux pour obtenir ma place au barreau, je ne songeais qu'à mon amour, à toi, Thérèse... et, dès mes premiers pas dans la carrière, j'aurai la gloire de défendre deux infortunés... j'aurai le bonheur de sauver deux amis... oui, ce titre que je ne voulais que pour me créer un avenir, je devais le conquérir enfin pour vous rendre à tous deux et l'honneur et la vie... Je suis avocat, et ma première cause sera la vôtre... oh! je vous sauverai! je vous sauverai!

THÉRÈSE.

Et tu me seras rendue, Suzanne... et vous, vous, M. Georges... mon ami, mon frère... je n'aurai pas à pleurer votre perte...

(Transport de joie des quatre personnages. La porte de gauche se rouvre, et Duval reparaît sur les degrés.)

SCÈNE V.

Les Mêmes, DUVAL.

OLIVIER.

Tenez, on vient m'annoncer, sans doute, que je suis attendu dans cette salle pour y plaider ma première cause.

DUVAL.

Maître Olivier de Chavigny, par arrêt de la cour, il vous est défendu de prendre la parole dans cette affaire.

TOUS ensemble.

Défendu!..

GEORGES.

Qu'entends-je?

OLIVIER.

Et pourquoi? défendu!.. c'est impossible... Il y a erreur, maître Duval... et, de ce pas, je vais demander, au nom de la loi, à M. le Président...

DUVAL.

Demeurez... l'arrêt est formel... et j'ajouterai que votre présence nuirait aux accusés au lieu de leur être utile.

OLIVIER.

Mais, enfin, pour quel motif?

DUVAL, se rapprochant d'eux.

Le motif n'est point et ne pouvait être consigné dans la sentence du tribunal; mais j'ai l'ordre de vous en donner connaissance, et je vous supplie de me pardonner ce qu'il y aura de cruel dans mes paroles... j'obéis à la cour. Tous les trois, vous subissez ici les conséquences d'une des insinuations perfides, je le crois, qui sont répandues depuis hier matin parmi la multitude. Il a été question d'une lettre adressée par vous, M. Olivier, et mystérieusement remise à Madame. Il a été question, surtout, d'un mouvement de jalousie de M. Georges; on l'a vu, on l'a surpris furieux et levant la hache sur votre tête et celle de sa femme...

LES QUATRE AUTRES PERSONNAGES, ensemble.

Enfin... Parlez, achevez donc!

DUVAL.

Je sais, moi... je sais, que M. Georges a reconnu bientôt l'injustice de ses soupçons... mais telle est la force d'une calomnie, qu'une fois répandue et fortifiée par les mille et une conjectures de tous ceux qui la répètent, il est impossible de la détruire.

TOUS.

Impossible!

DUVAL.

Et voilà pourquoi, lorsqu'on a lu tout à l'heure à l'audience la demande que vous adressiez à M. le Président pour être admis à plaider la cause des époux Montbailly, on a crié de toutes parts au scandale et à l'infamie ; des phrases injurieuses circulaient dans l'auditoire... On disait... pardon ! je suis forcé de vous répéter ces paroles : on disait que l'amant de la femme se faisait son défenseur et celui de son époux.

LES DEUX FEMMES.

Ah ! quelle horreur !

OLIVIER.

Les infâmes !..

GEORGES.

Et ne pouvoir leur imposer silence !

DUVAL.

Et la cour, entraînée, égarée peut-être par la conviction publique, a porté d'une voix unanime la sentence que j'ai eu la douleur de vous transmettre.

SUZANNE.

Eh bien, Thérèse... voilà nos espérances.

THÉRÈSE.

Ma pauvre sœur !

(Pendant ce temps, deux magistrats en robes rouges ont paru sur les degrés ; des gardes rentrent en scène.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DEUX MAGISTRATS, GARDES.

GEORGES, se tournant vers les deux magistrats.

Ainsi, ce n'est pas le tribunal, c'est le peuple qui nous juge ! qui nous condamne ! c'est le peuple qui nous assassinera...

OLIVIER, avec énergie.

Mais c'est le tribunal qui rendra compte un jour à la France, à l'humanité tout entière, à Dieu même du sang innocent qui va se répandre.

UN DES MAGISTRATS.

Maître Olivier de Chavigny, retirez-vous, et emmenez cette jeune fille... il est défendu désormais de communiquer avec les deux accusés.

THÉRÈSE.

Ah ! ma sœur ! je ne te verrai plus !

(Olivier et Thérèse pressent encore les mains de Georges et de Suzanne.)

LE MAGISTRAT.

Qu'on les emmène !

LES QUATRE PERSONNAGES, ensemble.

Adieu ! adieu !

(Sortie d'Olivier et de Thérèse.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté THÉRÈSE et OLIVIER.

LE MAGISTRAT.

Et maintenant, que Georges Montbailly descende avec vous dans ce cachot.

(Il montre un petit escalier entouré d'une rampe de fer, et conduisant dans le dessous.)

SUZANNE.

Et moi ! moi ! je ne le suivrai pas...

GEORGES.

Pourquoi m'éloigner d'elle encore, Monsieur ? ne nous avez-vous pas trouvés d'accord dans toutes nos réponses ?

LE MAGISTRAT, aux gardes.

Obéissez.

(Sortie de Georges, entraîné par les gardes. Les deux magistrats et Duval le suivent, et descendent l'escalier qui conduit à l'étage inférieur.)

SCÈNE VIII.

SUZANNE, seule.

Seule ! ils m'ont laissée seule !.. ici ! Quel est leur projet ? et à quelle nouvelle épreuve sommes-nous donc réservés... La nuit est venue... cette audience est terminée, sans doute... puisque par là (Elle regarde et écoute sur les degrés à gauche.) ont cessé les imprécations de nos ennemis... puisque je n'entends plus rien ! rien !.. Pourquoi donc suis-je encore dans cette galerie ?.. pourquoi ne m'a-t-on pas rejetée dans un cachot, comme lui, comme mon pauvre Georges ?.. (On entend un cri de douleur, qui semble venir du cachot souterrain.) Ah ! ce cri m'a glacée d'épouvante... c'est lui ! lui qui se plaint ! lui qui souffre et qui appelle à son secours ! (Nouveau cri d'angoisse, plus fort que le premier.) Encore ! encore !.. (Marchant vivement vers l'escalier de fer, et regardant dans le caveau.) Ah ! c'est là !... je vois... je vois, enfin... oui, ces hommes rouges l'entourent... et près d'eux... des bourreaux... Ah ! cependant, cependant, mon Dieu ! nous ne sommes pas encore condamnés... Que font-ils donc ? et que signifient ces horribles apprêts ?.. Suis-je vivante encore ? ai-je perdu la raison ?.. qu'est-ce donc que cette croix de fer qu'ils approchent de ses lèvres ?.. (Reculant avec épouvante et poussant un grand cri.) Ah ! grace ! grace pour lui ! Georges n'est pas coupable !

(Rentrée des juges, de Duval, des gardes et des bourreaux ; on ramène Georges, brisé par la douleur.)

SCÈNE IX.

SUZANNE, GEORGES, DUVAL, MAGISTRATS, GARDES.

GEORGES, d'une voix faible, à Suzanne.

Tu as dit vrai... et je l'ai soutenu au milieu des tortures... je ne suis pas coupable... Ils ont brisé mes membres, ils ont pu m'arracher des cris de douleur, mais non point l'aveu de cet affreux mensonge ; ils m'ont fait embrasser cette image du Christ, qu'ils avaient fait rougir dans les flammes, et j'ai eu la force de relever la tête pour répéter encore devant Dieu : Nous sommes innocens !.. nous mourrons innocens !

(Ici, sur un geste des magistrats, les bourreaux s'approchent de Suzanne et veulent l'entraîner vers l'escalier de fer.)

SUZANNE, avec effroi, et s'arrachant des bras des bourreaux.

Que me voulez-vous ? m'entraîner aussi dans ce cachot... oh ! jamais, jamais ! je n'irai pas !.. Pitié ! pitié !.. je n'irai pas !

GEORGES, relevant la tête.

Qu'ai-je vu?.. que faites-vous?.. A toi, Suzanne, à toi aussi, cette effroyable épreuve?.. (Se tournant vers les magistrats avec une sorte de délire.) Eh bien! eh bien!.. que vous faut-il?.. qu'exigez-vous?.. Oui, je suis coupable! oui, je suis un parricide!.. oui, j'ai tué ma mère!.. je l'ai tuée, et je ne demande qu'à mourir à mon tour.

SUZANNE.

Et moi! moi, je suis sa complice; moi, j'ai conduit sa main... Oui, nous l'avons frappée pour avoir son or et ses bijoux... Oui, tuez-nous! tuez-nous donc! mais épargnez-moi ces horribles souffrances.

(Nouveau geste des magistrats. Les bourreaux se retirent. Les magistrats et Duval sortent aussi par le fond. Georges et Suzanne sont tombés à genoux et presque évanouis. A la fin de cette scène, après la sortie des autres personnages, ils relèvent lentement la tête, ils se regardent en pleurant, puis Suzanne se rapproche de son mari, et lui serre la main avec douleur.)

SCÈNE X.

GEORGES, SUZANNE.

SUZANNE.

Ah! mon ami!..

GEORGES.

Nous voilà seuls, encore!

SUZANNE.

Et nos bourreaux nous accordent un instant de pitié.

GEORGES.

Mais, je me rappelle, à présent, grand Dieu! qu'avons-nous fait?

SUZANNE.

Quelle faiblesse s'est emparée de mon âme? Mais je t'avais vu entre leurs mains, torturé, déchiré, et j'étais folle...

GEORGES.

Et moi... moi... je venais d'apprendre par moi-même quels tourmens ils t'auraient fait subir; et pour toi, pour toi seule, Suzanne, j'ai manqué de courage! (Ici, la porte se rouvre.) Ah! les voilà! ils reviennent!

SUZANNE, se pressant de nouveau contre lui avec terreur.

Je tremble!

GEORGES, avec amertume.

Rassure-toi... nous avons tout avoué; et ce n'est plus que notre sentence qu'ils viennent nous lire!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DUVAL, DES GARDES, LE BOURREAU, et ses Aides, portant à la main des torches allumées. Deux des gardes se détachent et font mettre à genoux Georges et Suzanne. Duval fait lecture de la sentence.

DUVAL, lisant.

« Le conseil judiciaire de l'Artois institué par »lettres-patentes de S. M. Louis XV, qui lui con»fèrent le droit absolu de juger souverainement »et sans appel tous les crimes et délits qui seront »commis dans cette province; après avoir enten»du les nombreuses dépositions des témoins, la »déclaration des médecins, l'aveu fait par les »accusés eux-mêmes à l'issue de l'audience dans »la galerie voisine du tribunal; le conseil dé»clare, devant Dieu et devant les hommes, que »Georges et Suzanne Montbailly sont convain»cus d'avoir commis un meurtre volontaire et »avec préméditation, sur la personne de leur »mère et belle-mère, la veuve Louise Mont»bailly; en conséquence, ordonne...

(Ici, la voix de Duval faiblit, et il s'arrête comme s'il ne pouvait continuer sa lecture.)

GEORGES, relevant la tête.

Achevez, achevez donc.

DUVAL, lisant.

» Ordonnent qu'ils meurent de la mort des »parricides, et que le présent arrêt soit exécuté »à dix heures précises du soir, après que les »deux condamnés auront fait amende honorable »devant le lit de mort de leur mère.»

GEORGES, se relevant et soutenu par les gardes.

Ma mère!.. ah! je n'osais l'espérer; et cette fois, je remercie mes juges... Conduisez-moi donc à l'instant, soutenez-moi jusqu'auprès de ma mère!

(L'officier des gardes invite du geste Suzanne à se placer auprès de son mari.)

SUZANNE.

Ah! maintenant, du moins, Georges, nous ne serons plus séparés.

(On les emmène. — Tableau.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La chambre à coucher de la veuve Montbailly. Salon dit à pans coupés. — Au fond, porte d'entrée; pan coupé à gauche, une fenêtre. A droite, l'alcôve fermée par de grands rideaux de couleur foncée, et au travers desquels on entrevoit seulement la lueur des cierges qui brûlent auprès du lit de mort de la veuve.—Au lever du rideau, des hommes du peuple et quelques femmes sont agenouillés devant l'alcôve dont les rideaux restent fermés; Michel est assis, pensif et réfléchissant profondément, à deux pas de l'alcôve, les yeux toujours fixés de ce côté; sur le devant du théâtre, et isolés des autres personnages, Olivier et Thérèse.

SCÈNE I.

MICHEL, THÉRÈSE, OLIVIER, Peuple.

OLIVIER, à demi-voix, à Thérèse.

Ainsi, tous mes efforts ont été impuissans! démarches, prières, tout a été repoussé!.. c'est sans retour que nous avons été arrachés de leurs bras! et l'imposture triomphe! et nos magistrats vont consommer cette affreuse injustice!

THÉRÈSE.

Ma sœur, tu vas périr!.. et toi aussi, Georges!

OLIVIER, montrant Michel.

Et c'est lui, cet homme, le plus terrible, le plus acharné de leurs accusateurs, c'est lui que le président a choisi pour le gardien de cette maison, de ce cadavre! Nous, Thérèse, ce n'est qu'à la dérobée qu'il nous est permis d'en approcher; si nous avions été reconnus par ce peuple, on nous aurait accablés de nouveaux outrages, nous qui osons encore élever la voix en faveur de Georges et de Suzanne... et qui sait? on nous aurait défendu peut-être de venir ici prier le ciel pour la mère qui n'est plus, et pour ses pauvres enfans qui ne tarderont pas à la rejoindre.

(Cris du peuple à l'extérieur.)

THÉRÈSE.

Ah! ces cris! dans ce moment, sans doute, ils sortent de leur prison. Ils vont traverser la ville au milieu des insultes de leurs ennemis!

(Tous les personnages agenouillés devant l'alcôve se lèvent et sortent en silence.)

OLIVIER.

Oui, regarde Thérèse... les voilà tous qui se lèvent, qui abandonnent la morte pour rejoindre ceux qui vont mourir... pour se réjouir à la vue de leur supplice.

THÉRÈSE.

Mais le bruit qui se répand dans la ville est un nouveau mensonge sans doute... on ose prétendre que tous les deux ils ont avoué leur crime.

MICHEL, à part, levant la tête avec un mouvement de joie.

Ah! ils ont avoué... je le savais bien, moi, qu'ils étaient coupables.

OLIVIER.

Avoué, mais comment, Thérèse? n'as-tu donc pas compris qu'on leur a fait subir la question, que le mari, déchiré par le fer et le feu, a longtemps eu la force encore de soutenir la vérité, mais enfin, que Suzanne, la pauvre Suzanne, effrayée à l'aspect de la torture...

MICHEL, se levant vivement, se rapprochant d'eux.

La torture! la question!

OLIVIER.

Ah! vous, M. Michel!

THÉRÈSE.

Vous étiez près de nous!

OLIVIER.

Vous nous écoutiez!

MICHEL.

Moi, que le tribunal a nommé gardien de cette demeure.

OLIVIER.

Oui, je le sais... et si de là-haut celle dont nous pleurons la perte peut voir toutes les horreurs qui ont suivi son trépas, ce qui doit l'indigner surtout, c'est qu'on ait confié la garde de sa maison et de sa dépouille mortelle à l'assassin de son fils.

MICHEL.

Moi, son assassin... j'ai fait mon devoir, j'ai dit la vérité, j'ai demandé vengeance pour cette malheureuse veuve!

OLIVIER.

Toi, tu as menti avec impudence, et ton mensonge va faire tomber deux têtes... grace à toi, je n'ai pu les sauver, mais je les vengerai, du moins... Écoute, écoute, Michel... la loi a prévu que quelque jour un infâme, un traître tel que toi viendrait demander à la justice la mort d'un innocent, et la loi a ordonné de lui faire subir, à ce traître, le même supplice qu'il aurait voulu attirer sur la tête de ses victimes... eh bien! quand le temps aura apaisé la fureur de ce peuple, quand la vérité se sera fait jour à travers les impostures de nos ennemis... alors, toi aussi, toi, l'accusateur de Georges et de Suzanne, je te ferai comparaître devant un tribunal... alors, toi aussi, tu périras au milieu des plus horribles souffrances, et après avoir fait amende honorable sur la tombe de tes victimes... Viens, Thérèse, laissons cet homme avec sa honte, avec ses remords, qui dès à présent ont commencé... (A Michel.) Adieu!.. retiens bien cette parole, s'il y a un châtiment pour les parricides, il y en a un non moins terrible pour les calomniateurs! adieu! adieu!..

(Sortie d'Olivier et de Thérèse.)

SCÈNE II.

MICHEL, seul.

Ces menaces... ces malédictions!.. pourquoi donc en suis-je ému? pourquoi me font-elles frémir malgré moi!.. j'ai demandé justice contre les coupables, je le devais, et mille voix l'ont bientôt demandée avec la mienne... Oh! je le

devais!.. pourquoi donc, maintenant que j'ai obtenu ce que je voulais, maintenant qu'ils vont mourir l'un et l'autre, pourquoi donc n'ai-je plus cette assurance que j'avais en les accusant? pourquoi n'osé-je plus me mêler à ce peuple que j'ai excité contre eux, et qui demande encore à grands cris leur supplice? Pourquoi?.. je suis fou... j'ai tort... est-ce que d'aussi grands criminels méritent un instant de pitié?.. C'est étrange!.. je ne puis triompher de cela pourtant... c'est de l'effroi, c'est de l'incertitude... oui, je doute, je doute, et c'est affreux!.. Quel tourment pour tout mon avenir, si j'avais fait condamner deux innocens... et c'est avant même d'avoir entendu ce jeune homme me menacer et me maudire, c'est au milieu de l'audience que cette pensée est venue me frapper... oui, lorsque la jeune femme s'est agenouillée devant le Christ en le prenant à témoin qu'elle n'était pas coupable... et lorsque tous ceux qui m'entouraient l'ont traitée de sacrilége et d'hypocrite! depuis ce moment, je me demande si ma conviction est bien réelle, bien complète... depuis ce moment, je la vois, je l'entends cette femme, et je trouve encore à son langage, à son regard, toute l'expression de la vérité... cette pensée... je la combats, elle est plus forte que moi... cette image, je la chasse, elle revient toujours! toujours! Il avait persisté à nier son crime au milieu même de la torture... et ce n'est que la pauvre femme qui a tremblé, qui a demandé grace, et qui a entraîné son mari à tout avouer avec elle... Innocens! innocens! oh! cette idée ne me sort pas de la tête...c'est impossible, n'est-ce pas? mon Dieu! c'est impossible... ma conscience ne me reproche rien... j'ai fait mon devoir! j'ai fait mon devoir!

SCÈNE III.

MICHEL, GEORGES, SUZANNE, LE MAGISTRAT, THÉRÈSE, OLIVIER, DES MOINES, DES GARDES, LE BOURREAU, PEUPLE.

(Georges, Suzanne, tous deux vêtus seulement d'un grand peignoir blanc, et la tête couverte d'un voile noir, entrent entourés de gardes, et ayant chacun un moine auprès d'eux; les deux Magistrats, en robes rouges semblent diriger et surveiller cette marche. Le peuple suit le cortége; mais les soldats, sur un signe du Magistrat, se rangent en haie au fond du théâtre pour l'empêcher d'avancer; et Michel se trouve refoulé vers le fond avec les autres. On tire les rideaux de l'alcôve, l'on voit la veuve Montbailly étendue sur son lit, enveloppée d'un linceul, mais la tête découverte. Georges et Suzanne, amenés de ce côté, témoignent une vive émotion, et pleurent en regardant la morte; puis, sur un signe impératif du Magistrat, tous les deux tombent à genoux.)

GEORGES.

On m'ordonne de me prosterner devant toi et de te demander grace, ma mère!.. j'obéis... oui, grace pour moi, que tu as tant aimé, et qui parfois t'ai causé, sans le vouloir, bien des chagrins, bien des inquiétudes... (Prenant la main de Suzanne.) Grace pour tes deux enfans qui ont été forcés, par la justice humaine, de se déclarer coupables de ta mort... l'un et l'autre nous n'avons plus rien à espérer de la pitié des hommes... implore du moins pour nous celle de Dieu, qui peut-être ne repoussera pas les deux parricides.

GEORGES et SUZANNE, ensemble.

Grace, grace, ma mère!

(Tous deux se relèvent, et les gardes s'approchent d'eux.)

GEORGES, se tournant vers le Magistrat.

Et maintenant, Monsieur, que votre arrêt soit accompli tout entier... que la rage de nos ennemis soit assouvie. Nous sommes prêts.

SUZANNE, lui prenant la main avec énergie.

Viens, Georges, et la main dans la tienne, je braverai toute l'horreur du supplice; j'ai pu faiblir un instant, mais on ne me verra pas trembler à l'aspect de la mort.

TOUS DEUX, ensemble.

Marchons! marchons! (Suzanne fait quelques pas, puis elle s'arrête tout-à-coup, pousse un cri de douleur, et toute sa figure exprime la plus violente souffrance.) Ah! mon enfant! mon enfant! il existe! il existe! et ils vont le tuer avec nous!

GEORGES, au Magistrat.

Non, non, c'est impossible... n'est-ce pas, Monsieur, c'est impossible... car lui, du moins, lui, vous ne prétendrez pas qu'il soit coupable, peut-être... votre justice impitoyable a refusé des défenseurs à ceux qu'on accuse d'un parricide... mais leur enfant! leur enfant! on aura le droit de le défendre, n'est-ce pas? et tous les avocats qui se sont détournés de nous avec horreur, se lèveront à la fois pour vous crier que lui, du moins, lui, ne doit pas mourir... Eh bien! vous hésitez encore à nous répondre!

(Violent tumulte au fond à l'extérieur. Olivier parvient à se frayer un passage au milieu des soldats, et arrive auprès de Georges et de Suzanne.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER.

Oh! laissez-moi, laissez-moi.... dussé-je être foulé aux pieds par ces soldats ou égorgé par la multitude, il faut m'entendre, il le faut!.. M. le Magistrat, et vous tous, vous êtes temoins de la déclaration de cette jeune femme... bientôt, elle sera mère... au nom de toutes les lois divines et humaines, je vous demande, je vous adjure d'accorder un sursis pour son exécution.

(Les deux Magistrats se retirent un instant au fond comme pour délibérer.)

GEORGES, à Olivier.

Merci, merci, mon ami, mon frère... et toi, adieu, Suzanne, car tu ne mourras pas avec moi.

SUZANNE.

Ainsi, j'ai accepté, j'ai demandé la vie lorsque tu vas périr, Georges.

GEORGES.

Ta vie ne t'appartient plus, elle est à notre enfant.

SUZANNE.

Et quel sera son avenir à ce malheureux orphelin, sur qui doit peser à jamais le souvenir de notre supplice ?

OLIVIER.

Oh ! je vous justifierai, Madame, j'en fais serment à la face du ciel, je vous justifierai.

LE MAGISTRAT, redescendant la scène.

Il est accordé un sursis à l'exécution de Suzanne Montbailly.

GEORGES, et OLIVIER, avec joie.

Ah !

LE MAGISTRAT.

L'heure approche... qu'on mène au bûcher Georges Montbailly.

SUZANNE.

Non, jamais ! jamais on ne m'arrachera de tes bras...

GEORGES.

Laisse-moi, Suzanne, laisse-moi... Mes amis, je vous la confie... Olivier, tu me l'as promis... tu la sauveras, frère !.. Adieu, adieu !

CRIS FURIEUX, au dehors.

Mort aux parricides ! Montbailly ! Montbailly ! qu'il meure ! mort aux parricides ! justice ! justice ! justice !

(Ces cris couvrent la voix de Georges ; on l'entraîne. Suzanne se rejette encore dans les bras de son mari ; on les sépare, tous disparaissent, et elle tombe à genoux sur le seuil, devant les sentinelles qu'on vient de placer, puis les portes se referment. Près de l'alcôve, on revoit Michel, assis et pensif, comme il était au lever du rideau.)

SCÈNE V.

SUZANNE, MICHEL.

SUZANNE, sans voir Michel, se levant et marchant avec agitation.

On l'emmène ! je ne le verrai plus ! il va périr ! Georges ! Georges ! il va périr... et moi, moi, qui suis forcée de lui survivre, je ne trouverai pas, pendant le peu de temps qui lui reste, un ami, un seul à qui je puisse dire encore qu'il n'est pas coupable, à qui je puisse donner enfin une preuve de son innocence pour l'arracher à l'échafaud. Des preuves !.. il n'y en a pas, pas une seule pour nous justifier... il y en a mille pour nous perdre... et cependant, cependant ces preuves sont mensongères comme les paroles de nos accusateurs... (En marchant, elle se trouve près de Michel, le reconnaît, et recule avec horreur.) Ah ! quel est cet homme ? Que fais-tu ici ?.. pourquoi ces soldats t'ont-ils laissé dans cette chambre ? Est-ce un nouvel outrage, une nouvelle angoisse que tu viens me faire subir ! Va-t'en ! misérable !.. meurtrier de mon pauvre Georges !.. va-t'en ! cours avec tous les tiens pour repaître tes yeux du supplice de ta victime !.. Puisse tout son sang te rejaillir au visage, et laisser sur ton front une tache que ne pourront jamais effacer ni larmes, ni prières !.. Va-t'en ! va-t'en !

MICHEL, tombant à genoux.

Pitié ! pitié, Madame, ne m'accablez pas !

SUZANNE.

Ah !.. qu'ai-je vu ? l'accusateur aux genoux de celle qui a commis le crime ! le bourreau demandant grace à celle qui doit mourir de sa main !

MICHEL.

Ne m'accablez pas... j'ai cru être juste, j'ai cru dire la vérité... oh ! je vous le jure... par mon vieux père, par mes enfans, je vous le jure... ce que j'ai dit au tribunal, je le croyais.

SUZANNE.

Et tu en doutes à présent ?

MICHEL.

Non, je ne doute plus... non... votre voix vient de retentir là, puissante et terrible, comme si c'était celle de Dieu... non, je ne doute plus... non, je suis sûr de votre innocence...

SUZANNE.

Et cependant, on va le tuer, lui !

MICHEL.

Oui, le tuer ! le tuer, il est trop vrai... et cette mort est mon ouvrage !

SUZANNE.

Mais, dis-moi, qui t'a fait notre ennemi ?.. quels torts avons-nous jamais eus envers toi ? Enfin quels motifs as-tu donc pour justifier cette haine acharnée qui nous conduit à la mort ?

MICHEL.

De la haine ? je n'en avais pas, non, le ciel m'en est témoin ; je n'ai pas de torts à vous reprocher, et vous ne m'avez jamais fait de mal... Et cependant, tous mes souvenirs me reviennent, et c'est en frémissant que je rentre en moi-même... Oui, misérable que je suis, depuis six mois, depuis le jour de votre mariage, ma pensée de tous les instans, de toutes les heures, a été de vous nuire, de vous perdre, en irritant contre vous et votre mère et tout ce peuple qui ne m'a que trop bien obéi... Et je le répète, je croyais être juste et me conduire en honnête homme. Ah ! c'est que ce n'est pas d'après moi, sans doute, que je pensais, que j'agissais ainsi !

SUZANNE.

Comment ! que dis-tu ?.. Parle donc... parle donc... quelques minutes encore, et Georges aura cessé de vivre.

MICHEL.

Eh bien ! il y avait toujours entre vous et moi, comme il y avait entre vous et votre mère, un homme qui vous justifiait sans cesse, et qui ne parvenait cependant qu'à vous faire croire plus coupables... un homme qui voulait toujours rétablir la paix dans cette famille, et qui pourtant ne se séparait de nous qu'après nous avoir tous irrités davantage...

SUZANNE.

Cet homme, quel était-il !

(Entrée, par la gauche, de Duval.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DUVAL.

DUVAL.

Suzanne Montbailly, la cour m'ordonne de vous ramener dans votre prison.

(A la voix de Duval, Michel a fait un geste d'émotion. Suzanne le regarde et le devine.)

SUZANNE, bas, en lui montrant Duval.

C'était lui ! n'est-ce pas? c'était lui ?

(Michel fait un signe affirmatif.)

DUVAL.

Venez, suivez-moi. Le peuple, furieux qu'on lui arrache une de ses victimes, vient de désarmer les sentinelles qui entourent la maison; bientôt, il aura envahi cette chambre. Suivez-moi !

SUZANNE.

Le peuple? je reste, je reste... Oh ! je puis l'attendre, maître Duval... c'est en sa présence que je veux vous forcer à me répondre.

DUVAL.

Comment ! que signifie ?

MICHEL.

Et moi aussi, mon bon M. Duval, je veux m'expliquer avec vous devant tous ces témoins. Les voilà... Venez, venez, amis, accourez tous. (Il va leur ouvrir la porte, et le peuple se précipite en foule dans la chambre, en poussant des cris de fureur contre Suzanne.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PEUPLE.

MICHEL, allant se placer entre le peuple et Suzanne.

Et, d'abord, que pas un de vous n'ose porter la main sur elle... car moi, qui l'ai accusée avec vous, avant vous, je jure à présent que nous avons été trompés et qu'elle n'est point coupable... je le jure, et la preuve... c'est que je mourrai, s'il le faut, pour la défendre contre vous tous... (Hésitation du peuple. Duval fait un mouvement pour se retirer. Michel reprend) : Mais ne laissez pas échapper cet homme, qu'il nous réponde... car ma conscience me crie que tout ce qui s'est passé est son ouvrage.

(Étonnement de tous.)

DUVAL.

Mon ouvrage !

MICHEL.

Tous les mensonges que j'ai pris pour des vérités, et que j'ai fait circuler par la ville... c'était de lui, de lui seul que je les tenais.

TOUS.

De lui !

SUZANNE.

Lui, qui m'a fait il y a six mois l'aveu de son amour, et dont j'ai refusé d'être la femme ! lui, qui va hériter de tous les biens de notre mère !

DUVAL, entouré du peuple, et cherchant à se dégager.

Laissez-moi ! laissez-moi donc !.. Je n'ai rien dit, je ne suis ni accusateur ni témoin.

MICHEL.

Et c'est toi, cependant qui, le premier, nous a montré le secrétaire ouvert, et les deux valises qui renfermaient l'or et les bijoux de la veuve Montbailly.

TOUT LE PEUPLE.

Oui, c'est lui ! c'est lui !

MICHEL.

Ah ! je me rappelle encore... c'est toi qui étais arrivé long-temps avant nous dans la chambre où est morte la veuve... Tu as dû voir tout ce qui s'est passé, et tu as évité de paraître comme témoin... pourquoi ?..

SUZANNE.

Pourquoi ? si le crime a été commis, tu devais l'attester; si nous sommes innocens, tu devais le crier plus haut encore... Réponds, réponds, enfin... Il le faut ! devant eux, devant tout ce peuple, il faut que tu dises la vérité !

DUVAL.

La vérité ?

LE PEUPLE, avec colère.

La vérité ! il le faut ! il le faut !

DUVAL.

Eh bien ! le tribunal a prononcé, et son arrêt est juste...

SUZANNE.

Juste !.. Nous sommes des parricides, n'est-ce pas ?.. enfin, et toi aussi qui as tout vu, toi, tu nous accuses... Eh bien ! suis-moi, suis-moi donc... (D'une main, elle entraîne Duval, et de l'autre, elle ouvre vivement les rideaux de l'alcôve.) Et la main étendue sur ce lit de mort, jure que celui qui marche au supplice est l'assassin de sa mère, jure que je suis sa complice... Regardez, regardez, peuple... Il tremble, il recule...

DUVAL, revenant d'un premier mouvement de frayeur.

Non, je n'hésite pas... A la face du ciel, et par ces restes inanimés, je jure... (Dans ce moment, la main de la veuve Montbailly fait un mouvement convulsif, et repousse le linceul; puis, peu à peu, la femme revient à elle, relève la tête, et son œil fixe se tourne vers Duval qui pousse un grand cri et tombe à genoux.) Ah ! qu'ai-je vu ?.. Grace !.. oui, j'ai menti, j'ai calomnié... grace ! grace !..

(Ce moment d'effroi a été partagé par Suzanne et le peuple.)

Mme MONTBAILLY.

Lui ! toujours lui !.. ce traître ! cet infâme !.. Où suis-je ? et que se passe-t-il donc autour de moi ?..

SUZANNE, avec une joie frénétique.

Ma mère !.. elle existe ! elle existe !.. Ah ! courez, courez proclamer l'innocence de Georges, et sauvez-le ! sauvez-le, s'il en est temps encore !

MICHEL.

Maître Duval, tu vas nous suivre ! et malgré toi, tu nous aideras à proclamer son innocence ! Viens, viens donc, misérable !

(On s'empare de Duval, et il sort avec tous, entraîné, ou plutôt porté par le peuple.)

SCÈNE VIII.

SUZANNE, Mme MONTBAILLY.

(Mme Montbailly est descendue en scène, soutenue par Suzanne; elle paraît ne rien comprendre encore, et regarde autour d'elle avec la plus grande surprise.)

SUZANNE.

Et vous aussi, ma mère, suivez-moi ! suivez-moi du moins jusqu'à cette fenêtre, pour que tout le monde vous voie, pour que tout le monde sache bien que vous vivez encore !

Mme MONTBAILLY.

Oui, je vis pour réparer tous mes torts envers vous, pour vous aimer, vous chérir, et partager votre joie, votre bonheur!

SUZANNE, avec impatience, et cherchant toujours à l'entraîner.

De la joie, du bonheur... Mais venez, venez donc, ma mère!

Mme MONTBAILLY.

Que me dis-tu, Suzanne? Où donc veux-tu me conduire?

SUZANNE.

Ah! ma mère!.. écoutez-moi, comprenez-moi donc... Dans ce moment, là, sur cette place, on va tuer votre fils, qu'on accuse de vous avoir donné la mort.

Mme MONTBAILLY.

Mon fils!.. ah! courons, courons!..

(Toutes deux courent à la fenêtre. Dix heures sonnent.)

SUZANNE.

Ah! trop tard! trop tard!

(Les deux femmes tombent à genoux. Les portes se rouvrent; le peuple rentre, ramenant Georges dans ses bras.)

SCÈNE IX.

TOUS LES PERSONNAGES.

MICHEL et LE PEUPLE.

Sauvé! sauvé!

LES DEUX FEMMES, courant à lui.

Georges!

GEORGES.

Ma chère Suzanne! ma mère!.. Toutes les deux, je vous revois, je vous embrasse encore!

SUZANNE, lui montrant Duval, que Michel vient de jeter dans les mains du magistrat et des soldats.

Et désormais, nous pouvons être heureux, Georges... Nous avons écrasé la calomnie!..

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghien, 12.

LES DEUX SERRURIERS,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. FÉLIX PYAT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 25 mai 1841.

ÉDITION CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

DISTRIBUTION :

GEORGE DAVIS, ouvrier serrurier (1er rôle jeune)	M. Clarence.
PAUL DAVIS, frère de George (jeune premier)	M. Ménier.
SAMUEL DAVIS, père de George et de Paul	M. Hiellard.
BURL, ouvrier serrurier (rôle de genre)	M. Raucourt.
MURRAY, banquier	M. Vernier.
TOM, domestique de Murray	M. Vissot.
UN MÉDECIN	M. Danglade.
DOG, huissier	M. Auguste.
UN CONSTABLE. / UN GREFFIER.	M. Hérét.
LE PORTIER	M. Dubois.
PASSE-PARTOUT	M. Marchand.
UN GEOLIER	M. Nérault.
TROIS BOURGEOIS dont DEUX CRÉANCIERS	M. Perrault. / M. La Violette. / M. Alphonse.
DEUX VOLEURS	M. Tassin. / M. Riffault.
UN RECORS	M. Félix.
JENNY, fille de Murray	Mlle Valérie Klotz.
ROSALINDE ATHOL, sœur de Murray	Mme St-Firmin.
PADDY, tavernière	Mlle Louisa.

Un Enfant dans un berceau, un Garçon de taverne, Constables, Assesseurs, Watchmen, etc.

La scène est à Londres, au commencement du XIXe siècle.

ACTE I.

Le théâtre représente une misérable mansarde sans meubles, sans feu, presque sans lumière. Le vent et la pluie s'engouffrent par les carreaux brisés de la fenêtre. Portes au fond et de côté.

SCÈNE I.

SAMUEL DAVIS, vieillard moribond, les jambes enveloppées d'une couverture usée, assis dans un reste de fauteuil. Un Enfant dans un méchant berceau. PAUL DAVIS, placé entre le vieillard et l'enfant.

PAUL.

Mon père, mon pauvre père, qu'éprouvez-vous ce matin? Vous avez passé une mauvaise nuit... vous souffrez encore beaucoup, je le vois, je le sens. Mon Dieu! que dirait George, s'il vous retrouvait dans cet état? Oh! comment pourrais-je donc vous soulager?

SAMUEL.

Merci, Paul, merci! Tu n'as rien à te reprocher, tu as fait même plus que tu ne pouvais... tu m'as veillé jour et nuit, mon bon Paul, sans songer que tu devais ton travail à ton enfant.

(Il s'arrête hors d'haleine.)

PAUL.

Hélas! votre mal redouble... (Il regarde une fiole vide.) et je n'ai plus rien pour l'apaiser.

(Il pleure.)

SAMUEL, d'une voix entrecoupée.

Ne te désole pas, ne pleure pas ainsi sur moi, cher Paul ; je ne suis pas à plaindre... Je vais mourir, je touche à la fin de ma peine...

ANNE.
rd !

j'ai fait mon temps... Ah! s'il fallait pleurer, ce serait plutôt sur toi-même... sur ton frère... sur ta fille, sur vous tous, qui êtes jeunes... qui commencez la route que j'achève aujourd'hui... Vous, enfans, vous seuls êtes à plaindre, en vérité : vous avez à vivre, et vous serez toujours pauvres. Ce fut là mon destin; ce sera le vôtre, mes enfans: car vous n'hésiterez pas plus que moi entre la pauvreté et l'honneur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PORTIER.

LE PORTIER, frappant à la porte.

Excusez! c'est moi, le Portier...

PAUL.

Entrez!

LE PORTIER, entrant, à part.

Bonnes gens! quel spectacle! ça me fend le cœur.

PAUL.

Que demandez-vous, William?

LE PORTIER, à part.

Et quelle commission à faire? comment leur dire? (Haut.) Eh bien! la santé, pèr... (Se reprenant.) M. Samuel?

SAMUEL.

Mauvaise, William.

LE PORTIER.

Tant pis, M. Samuel, tant pis!.. (Hésitant.) Et il faut avec cela, que je vous ennuie...

SAMUEL.

Que voulez-vous?

LE PORTIER, avec embarras.

Oh! c'est l'affaire... vous savez bien... la petite affaire du loyer... pouvez-vous le payer aujourd'hui?..

PAUL.

Hélas! non, pas encore aujourd'hui.

LE PORTIER.

Ah! tant pis... je vas vous causer du chagrin... mais ce n'est pas ma faute!.. allez!.. Vous ne m'en voudrez pas M. Samuel? (A part.) De si braves gens!.. enfin, il le faut.

SAMUEL.

Expliquez-vous, William!

LE PORTIER.

Tenez, ce chiffon de papier que le propriétaire vous adresse!

PAUL, ayant pris et lu le papier.

O mon Dieu! que mon père ne le voie pas!

SAMUEL.

Donnez-moi ce papier, Paul!.. (L'ayant reçu et lu.) Une saisie!

LE PORTIER.

Oui; l'huissier l'a apportée hier soir. Mais plus souvent que je vous en aurais troublé la tête pour la nuit... Par malheur, je ne pouvais tarder davantage à vous la remettre; car l'huissier, à défaut de paiement, doit venir opérer aujourd'hui.

SAMUEL, regardant le papier.

Oui, aujourd'hui?

LE PORTIER.

Et il viendra: le propriétaire le pousse... il viendra malgré vent et marée... Celui-là surtout, maître Dog, le plus happe-genoux. Les r[...] pleuve, qu'il vente et qu'il t[...] ramen[...] sûr comme la mort. Il tom[...] nettes, qu'il viendrait encore, et à [...] ça ne manque jamais de venir, un h[...] n'y a pas de cataracte, pas de dél[...] tremblement qui tienne... Je conn[...] portier! (Le mauvais temps redou[...] du jugement dernier, voyez-vo[...] carte de visite qui se remettra[...] ce sera celle d'un huissier... M. Samuel! salut, M. Paul!

SCÈNE III.

SAMUEL, PAUL.

SAMUEL, les yeux fixés sur le papier.

Oui, voilà bien ce style inexorable et dur; je reconnais ces formules rigoureuses, ces mots barbares qui m'ont déjà poursuivi, dépouillé sans pitié... Que voulez-vous donc me prendre encore?.. il ne me reste plus que mon âme!.. Oh! cette écriture me donne le vertige; il me semble qu'elle a des griffes pour me déchirer... Comment faire, Paul? comment payer cette dette?

PAUL.

Impossible, impossible, mon Père!

SAMUEL, vivement.

Impossible de ne pas payer, veux-tu dire? Samuel est pauvre, mais il ne mourra pas insolvable. Non, non, le dernier jour de ma vie ne saurait être un jour de honte, Paul. Je n'ai pas sacrifié toute mon existence à me libérer de mes dettes, pour en laisser une après moi. Celle-là troublerait mon repos dans la tombe, Paul, entends-tu? Je ne veux pas mourir sans m'être acquitté...

PAUL.

Nous n'avons plus d'argent... pas même pour acheter un pot de tisane, aujourd'hui.

SAMUEL.

Il faut cependant trouver de quoi payer cette dette.

PAUL.

Si mon frère George était là seulement!.. Pauvre George! c'était l'homme aux ressources, le soutien de la famille, notre gagne-pain à tous; son travail, qui nous faisait vivre, nous eût encore tirés d'embarras. Mais c'est sa vertu même qui nous perd; oui, son dévouement pour autrui perd les siens. S'il ne se fût pas blessé en arrachant une jeune fille à la mort, il ne serait pas à l'hôpital depuis un mois...

SAMUEL.

Et un mois de travail nous eût sauvés, comme un mois d'inaction nous a mis à toute extrémité. Le pauvre ne doit se reposer que pour mourir.

PAUL.

Maintenant, quand sera-t-il guéri?

SAMUEL.

Il ne le sera pas à temps...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GEORGE, le bras en écharpe.

PAUL.

George !

SAMUEL.

George, mon cher fils !

GEORGE.

Mon frère !.. mon père... plus malade encore !.. Mon Dieu ! que j'ai donc bien fait de ne pas rester plus long-temps à l'hôpital, de venir vite à votre aide ! Aussi, quelque chose me disait, là, que vous aviez besoin de moi.

SAMUEL.

Mais tu n'es pas encore guéri toi-même, mon pauvre George ; tu es sorti trop tôt.

GEORGE.

Trop tard ! Quand le père est malade, il faut que les enfans se portent bien... Que j'embrasse ta fille, Paul !

(Il va vers le berceau et embrasse l'enfant.)

PAUL.

Frère, comme tu entrais, je disais : S'il était là seulement !..

GEORGE.

Eh bien, me voilà ! Que faut-il ?

PAUL.

Mais je vois, à présent, que tu ne peux rien. Je comptais sur ton travail, et tu es trop faible encore pour te remettre à l'ouvrage. Mon Dieu !.. à qui donc emprunter quelque argent ?.. George, si tu allais demander un secours à la riche jeune fille que tu as sauvée.

GEORGE, à voix basse.

A elle, à elle !.. grand Dieu ! Que me demandes-tu là, Paul ?.. Mais je ne sais ni le nom ni la demeure de cette jeune fille... Et quand je les saurais, te le dirai-je, frère, je n'irais pas.

PAUL.

Et pourquoi ?

GEORGE.

Parce que je l'aime.

PAUL.

Je comprends.

GEORGE, relevant peu à peu la voix.

Parce que cette jeune fille que j'ai sauvée est la même que j'ai connue jadis dans son pensionnat, à Oxford, tu sais bien... lorsque nous étions à l'université. Tu comprends maintenant mon refus ; tu sens bien que je mourrais plutôt de faim que d'aller mendier près d'elle.

SAMUEL, réveillé, comme en sursaut, par le refus de mendier qu'il a entendu.

Bien ! bien ! George... oui, mourir plutôt que mendier ! Mendier ! Jamais, jamais ! le mendiant est frère du voleur, mes amis. J'approuve tes scrupules, George... Oh ! je reconnais mon sang, je me retrouve dans mon fils aîné... Oui, c'est bien là le même sentiment d'honneur qui m'a fait changer de nom, quand je suis devenu pauvre ; car je n'ai pas toujours été misérable, mes enfans, et à la veille de mourir...

GEORGE et PAUL.

Mon père...

SAMUEL, se relevant.

Oui, avant de mourir, je dois vous dire que *Davis* n'est pas notre véritable nom, que notre famille n'était pas faite pour l'indigence. Écoutez-moi ! Je m'appelais *Samuel Hospur*, alors que j'étais le troisième fils d'un père riche, assez riche, du moins, pour partager entre ses quatre enfans : mais ce père, partisan du droit de primogéniture, nous ayant déshérités trois au profit d'un fils aîné, je voulus quitter le nom de mes aïeux avec leur fortune, pour ne pas le traîner dans les hontes de la pauvreté. Mon frère cadet, John Hospur, en fit autant, et, plus âgé que moi, se chargea de notre jeune sœur, déshéritée comme nous. Nous nous séparâmes tous alors, pour ne plus nous revoir, cherchant notre pain, comme il était possible, chacun de son côté... Après mille tentatives infructueuses, je fus forcé, pour vivre, de me faire ouvrier, sous le nom obscur de *Samuel Davis*. Grace, alors, à ma bonne éducation et à ma bonne conduite, au bout de longues années, je réussis... Oui, j'étais parvenu, à force de soins et d'épargnes, à établir une petite fabrique qui me rapportait au-delà du nécessaire. Ce fut le temps des veilles et des sueurs, mes enfans ; j'ai mené, alors, une existence bien laborieuse et bien âpre ; et cependant ce fut le temps le plus heureux de ma vie, le temps où je ne devais qu'à moi seul l'aisance dont je jouissais ; le temps, enfin, où je vous donnai, s'il vous en souvient, ce commencement d'éducation précieuse que j'avais reçue moi-même à l'université d'Oxford. Mais tant de bonheur ne pouvait durer. Vous rappelez-vous le jour où je vins à Oxford, vous dire : « Mes enfans, mes amis, vous ne pouvez plus être étudians, mais ouvriers... Adieu les livres, des outils ! il faut travailler comme votre père ! » Ce jour-là, il ne me restait plus rien que l'honneur... et nous revînmes à pied ici, n'est-ce pas ? tant j'avais attendu de n'avoir plus un schelling pour vous retirer du collège. Depuis long-temps j'étais ruiné... Le banquier Murray, Dieu lui pardonne ! avait dévoré ma petite fabrique, mes économies, toutes mes ressources... Porteur de billets que j'avais endossés, pour rendre service à un ami, et qui ne furent pas payés du souscripteur, il m'avait poursuivi à outrance, refusant de me recevoir, de m'entendre ; me faisant répondre, à moi, qui demandais un délai pour acquitter la somme due par un autre, qu'il fallait se mettre en règle ; que si on n'était pas payé, on ne pourrait payer à son tour ; bref, m'envoyant au plus vite un agent impitoyable comme lui-même, qui s'abattit un matin sur moi, m'appréhenda au corps et m'entraîna en prison. Il fallut donc, pour me tirer de leurs serres, abandonner le fruit de dix années de travail, tout mon avoir, tout votre avenir... Le Ciel vous préserve, mes enfans, de ces hommes de proie qui vous mangent, corps et biens, au nom de la loi !.. Ma pauvre femme en est morte de chagrin... Moi-même j'en suis tombé malade sans jamais plus me rétablir... Je vous fis apprendre, à toi, George, l'état de serrurier ; à toi, Paul, celui d'ébéniste, et nous avons vécu ainsi jusqu'alors au jour le jour, sans lendemain, sans bonheur, mais sans reproche et sans remords, mais avec toute notre vieille et noble probité... Maintenant, donc, que ma vie s'achève, il faut un dernier effort pour finir comme nous avons commencé. Je ne veux

pas plus déshonorer le nom de Davis que le nom d'Hospar... je ne veux pas mourir, enfin, sans avoir payé notre dernière dette... (A part.) Et je saurai la payer. (Haut.) Paul, va chercher un médecin.

GEORGE.

Quelle dette, mon père?

PAUL.

La dette du loyer.

SAMUEL.

Paul, le médecin le plus voisin... va vite!

PAUL.

J'y vais, mon père. (Il sort.)

SCÈNE V.

SAMUEL, GEORGE.

GEORGE, se penchant vers Samuel.

Rassurez-vous, mon père, vous paîrez, vous paîrez et vous ne mourrez pas, je l'espère. Nous ne serons peut-être pas toujours aussi malheureux. Reprenez courage! moi, je me fie à des temps meilleurs : vous savez que j'ai de l'ambition, quelque capacité. Eh bien! dans les longues journées de loisir, dans les longues nuits d'insomnie passées à l'hôpital, j'ai médité, réfléchi, inventé... et, par l'éducation que vous m'avez donnée généreusement, mon père, je suis devenu mieux qu'un serrurier, un mécanicien... Dès que j'aurai gagné quelques avances, je sens que je ferai fortune et que je reconnaîtrai, enfin, tous vos sacrifices et vos bienfaits... Demain, oui, demain, j'irai travailler...

SAMUEL, à part.

Demain! Ils viendront aujourd'hui. (Entendant frapper.) Eux, déjà!

GEORGE.

Mon père, vous pâlissez!.. et Paul qui ne revient pas...

(Il va vers la porte avec inquiétude.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BURL, entrant.

BURL.

Bonjour, George!

SAMUEL, voyant Burl, à part.

Non, je respire.

GEORGE, avec tristesse.

Bonjour!

BURL.

Te voilà mieux, enfin. Je t'en félicite.

GEORGE.

Merci, Burl.

BURL.

Je m'en félicite moi-même, car j'ai besoin de toi aujourd'hui, pour une affaire importante. J'ai appris ta sortie d'hopital, et je suis venu te trouver. (Apercevant Samuel.) Ah! pardon, je ne vous voyais pas, M. Samuel. Est-ce que vous êtes toujours malade?

SAMUEL, froidement.

Comme vous voyez!

BURL.

Oh! j'en suis fâché... (Bas, à George.) Dis donc, George, veux-t j'ai à te confier un p bière?..

GEORGE.

Je ne puis m'absenter, je suis seul avec mon père...

BURL, à part.

Diable! je ne peux rien dire devant l'ancien... et pourtant, ça presse... George m'est indispensable... (A George.) Alors, je repasserai te prendre plus tard, quand ton frère Paul sera rentré. (Haut.) Adieu, M. Samuel, j'étais venu savoir des nouvelles de George, je suis bien aise de le trouver debout... Portez-vous mieux aussi, M. Samuel! George, au revoir!

(Il sort.)

GEORGE.

Au revoir!..

SCÈNE VII.

SAMUEL, GEORGE.

GEORGE.

C'est sans doute quelque besogne à faire, de l'argent à gagner! ce brave Burl, il est venu me chercher parce qu'il connaît mon zèle et mon adresse. Il y a toujours profit à être bon ouvrier. Espérance, espérance, mon père!

SAMUEL, hochant la tête.

Si j'ai un conseil à te donner, mon fils, tu te défieras de cet homme.

GEORGE.

De Burl?

SAMUEL, d'une voix de plus en plus faible.

Oui, crois-en mon expérience. D'après ce que je connais des hommes, Burl doit être un dangereux compagnon... Il voulait, disait-il, te proposer une affaire... et pourquoi s'est-il tu à ma vue? pourquoi s'est-il retiré? pourquoi n'a-t-il pas voulu s'expliquer devant moi?.. Prends garde, George!.. ne te laisse pas aller à lui, prends bien garde!

GEORGE.

Ne parlez plus, mon père, cela vous fatigue; soyez tranquille, votre conseil ne sera pas perdu... je serai prudent... Enfin, voici Paul avec le médecin!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAUL, LE MÉDECIN.

PAUL, au médecin.

Entrez, Monsieur! (A Samuel.) Mon père, voici le docteur!

GEORGE, au médecin.

Venez vite, Monsieur, sauver notre cher malade!

LE MÉDECIN, à Samuel.

Qu'avez-vous, Monsieur?

SAMUEL.

Docteur, je ne vous ai pas fait venir pour être soigné.

LE MÉDECIN.

Que dites-vous?

SAMUEL.

Non, docteur, car je n'ai pas d'argent pour vous payer.

GEORGE, avec explosion.

Mais j'en aurai, moi, mon père! J'en trouverai, Monsieur, je vous paîrai tout ce qu'il faudra... Mon Dieu! il n'y a pas même de quoi soigner mon père, ici!.. et je n'en savais rien, et je ne devinais rien! et j'étais là les bras croisés à rêver la fortune dans l'avenir, à remettre le travail à demain... Monsieur, consultez, ordonnez, n'épargnez rien, surtout; j'aurai aujourd'hui même tout l'argent nécessaire à la vie de mon père! Je m'en retourne à l'atelier de ce pas... je m'en vais travailler sans retard et sans relâche. Oh! je n'ai plus de mal, maintenant... non, plus rien!.. (Il jette son écharpe en l'air.) Toute ma force est revenue. (Il agite son bras.) Mon père souffre, je suis guéri!

(Il va prendre ses instrumens de travail.)

SAMUEL, se levant à demi.

Reste, reste, mon noble enfant, ton dévouement est inutile, car je sens que je vais mourir.

LE MÉDECIN.

C'est une imprudence, jeune homme, dans l'état où je vous vois.

GEORGE, décrochant ses instrumens pendus à la muraille.

Allons, mes fidèles outils, dérouillons-nous! (Les agitant.) Bah! ils ne pèsent pas une once, aujourd'hui.

PAUL, allant à George et voulant le retenir.

Entends-tu, George, c'est une imprudence, tu ne peux travailler encore sans danger!.. Reste, reste!

GEORGE, entraînant Paul.

Oh! je n'écoute rien... A l'œuvre! à l'œuvre! mon père souffre, je suis guéri!

(Il sort vivement avec Paul.)

SCÈNE IX.

SAMUEL, LE MÉDECIN, puis PAUL.

SAMUEL.

Le noble cœur... il s'expose en vain, car ma fin avance. Dieu m'a donné de braves enfans, Monsieur! et c'est bien le moins que je ne leur laisse pas en mourant un héritage de dettes... Approchez-vous donc, de grace!.. et écoutez!..

LE MÉDECIN.

Vous vous fatiguez trop... attendez un peu pour parler.

SAMUEL, avec un sourire triste.

Je n'ai pas le temps, Monsieur...

PAUL, rentrant, à part, au fond du théâtre.

Ah! ne pourrais-je donc rien de plus que veiller mon père?

(Il va auprès du berceau, sans être vu de personne.)

SAMUEL.

Comme je vous le disais à votre arrivée, je ne vous ai pas fait venir pour contracter de nouvelles dettes, mais pour payer les vieilles

LE MÉDECIN.

Je ne vous comprends pas encore.

SAMUEL.

Personne ne nous entend?

PAUL, à part.

Que va-t-il dire? écoutons!

SAMUEL, confidentiellement au Docteur.

Monsieur, tous les efforts de votre science ne me guériraient pas... il n'y a pas de remède à quarante ans de misère... c'est le cancer incurable dont je meurs... Mais si vous ne pouvez me sauver la vie, vous pouvez me sauver l'honneur.

LE MÉDECIN.

Moi...

SAMUEL.

Vous le pouvez...

LE MÉDECIN.

Comment?

SAMUEL.

En achetant ce que je veux vous vendre.

LE MÉDECIN.

Qu'est-ce donc?

SAMUEL, solennellement.

Je parle à un homme de science et de conscience, n'est-ce pas? à un homme qui concevra le besoin que j'ai de faire cette offre comme je conçois le besoin qu'il a de l'accepter, à un homme voué par son sublime métier aux spéculations comme aux pratiques les plus rebutantes; à un homme enfin qui voit sans pâlir l'agonie et le cadavre, qui entend sans faiblesse et râler et mourir! Monsieur, je vous ai fait venir pour vous vendre un sujet d'étude... il vous en faut, n'est-ce pas, pour apprendre à guérir les hommes? achetez mon corps, le prix du mort paiera les dettes du vivant.

PAUL, intervenant vivement.

Ah! mon père, n'achevez pas! Monsieur, ne le croyez pas!.. respectez mon père, soignez-le, sauvez-le; il vivra, n'est-ce pas? vous en répondez. (A Samuel.) Quel [illegible] marché venez-vous de proposer!.. et vos deux enfans, mon père?.. L'un déjà est à l'ouvrage, à mon tour de me dévouer!.. Si George paie la dette du médecin, je me charge du reste... (Il sort.)

SAMUEL.

Que va-t-il faire aussi, celui-là?.. mon Dieu qu'ils sont généreux! qu'ils soient bénis!

LE MÉDECIN.

Calmez-vous, calmez-vous!.. ces émotion vous tuent... Encore une page sombre que le livre de la vie humaine, ouvre devant moi, page pleine de souffrances irremédiables, de sacrifices inutiles et de probité ignorée, livre monotone qui contient partout les mêmes maux et les mêmes injustices, depuis le commencement jusqu'à la fin. (Il tire son portefeuille et écrit une ordonnance. Après avoir écrit, s'adressant à Samuel.) Tenez, quand l'un de vos fils sera rentré, vous l'enverrez avec cette ordonnance chez mon pharmacien qui lui donnera ce qu'il vous faut. Ne vous inquietez pas du prix... c'est mon affaire... pour vous, du calme, du calme, surtout, si vous voulez guérir... Je reviendrai demain. (Il sort.)

SCÈNE X.

SAMUEL, seul.

[illegible] homme charitable, il croit me rem-

per! . Pour me guérir, il eût fallu une potion d'or, aux premières atteintes du banquier. Maintenant, le mal est invétéré jusqu'à la mort. Grand Dieu! j'ai entendu gémir à côté, là, dans le berceau... (Il se lève et se traîne vers le berceau où il contemple l'enfant.) Pauvre enfant, déjà souffrir!.. Malheur qui finit, malheur qui commence!.. Né à peine et déjà bon pour la douleur... Quelle agitation!.. la faim, sans doute, oui, la faim, en attendant le reste... oh! mes entrailles se déchirent... Mais quand l'arbre meurt, le rejeton devrait mourir... meure donc, pauvre fille, meure comme ta mère qui a emporté le lait pour te nourrir... Oui, heureux sont les morts!.. Retourne donc à Dieu, lui dire que tu n'as pas pu rester plus long-temps sur cette terre, et que tu reviens t'abriter au ciel, de tous les maux de l'humanité!

(Il s'affaise avec le plus grand abattement.)

SCÈNE XI.

LE MÊME, GEORGE, rentrant pâle.

SAMUEL.

Viens donc, George, l'enfant a faim!

GEORGE.

Ah! que ne puis-je le nourrir de mon sang? (Il jette son paquet d'outils sur une chaise.) Plus d'espoir! père, plus d'espoir!

SAMUEL, voyant quelques gouttes de sang au bras de George.

Qu'y a-t-il?

GEORGE.

Plus d'espoir, vous dis-je, je suis allé d'ici chez mon ancien patron, le maître Muller... le maître Muller est mort. Je me suis adressé ensuite à d'autres qui m'ont tous refusé; ceux-ci, parce qu'ils avaient déjà trop d'ouvriers, ceux-là, parce qu'ils n'avaient pas assez d'ouvrage; ceux-ci, ne me connaissant pas, ceux-là, me trouvant trop faible pour travailler... J'ai voulu prouver ce que je savais, ce que je pouvais faire...

SAMUEL.

Et ta blessure s'est rouverte, pauvre George!.

GEORGE.

Et personne n'a voulu m'avancer un schelling à compte sur mon labeur!.. je ne sais plus que devenir!

SAMUEL.

Tout est dit! mon Dieu! je courbe la tête sous ta volonté. (A part) Je me sens plus mal! (Haut.) George, aide-moi à rentrer dans ma chambre. (A part.) Est-ce ma vie qui s'échappe?

GEORGE, effrayé.

Mon père!.. quelle faiblesse!

SAMUEL.

Oui... un peu de fatigue... (George veut le conduire vers sa chambre.) Au berceau, d'abord. (Il embrasse l'enfant et le bénit.) Viens!.. (George le conduit ensuite jusqu'à la porte.) Laisse-moi, maintenant!.. (Il entre seul dans sa chambre.)

SCÈNE XII.

GEORGE, DOG, HUISSIER; TROIS RECORS.

GEORGE.

Oh! ce dernier coup l'accable; que faire donc? qu'imaginer? (Apercevant l'Huissier et les recors.) Messieurs, que demandez-vous?

L'HUISSIER.

Nous demandons si vous pouvez payer votre loyer.

GEORGE.

Hélas! non, Monsieur.

L'HUISSIER.

Alors, je suis forcé de saisir, comme il a été signifié.

GEORGE.

Quoi saisir?.. il n'y a plus rien, rien... voyez! vous avez déjà passé ici...

L'HUISSIER.

Vous y êtes encore, et il faut en sortir.

GEORGE.

Comment, sortir!

L'HUISSIER.

A l'instant.

GEORGE.

Mais c'est impossible. Si j'étais seul, je me résignerais, Monsieur, je m'en irais... mais cet enfant au berceau? et là, Monsieur, mon père... un vieillard mourant.

L'HUISSIER.

Désolé... mais ça ne me regarde pas... on m'a donné des ordres, il faut que je les exécute.

GEORGE.

Il est donc vrai qu'il y a des hommes pour donner de tels ordres, et des hommes pour les exécuter!.. N'est-ce donc pas assez d'être ruinés? Faut-il encore après nous avoir dépouillés, nous jeter tout nus dans la rue?.. Monsieur, par pitié, un moment! ne pouvez-vous rien concéder?.. Un peu de temps, de grace! je ne vous demande qu'un peu de temps.

L'HUISSIER.

Nous avons assez attendu. Vous avez eu un jour de plus pour payer, c'était hier dimanche.

GEORGE.

Mais vous n'êtes pas le maître, Monsieur, attendez au moins que j'aie parlé au propriétaire.

L'HUISSIER.

Vous voulez parler au banquier Murray?..

GEORGE.

Le banquier Murray... l'auteur de toutes nos infortunes!.. oh! c'est fini!

L'HUISSIER.

Il ne vous recevrait pas... d'ailleurs, ce serait inutile, l'intendant m'a ordonné, vous dis-je, ordonné, entendez-vous, de faire déloger tous ceux qui ne paient pas.

GEORGE.

Mais si je répondais de la dette de mon père?

L'HUISSIER.

Quelle caution offrez-vous?

GEORGE.

Mes deux bras.

L'HUISSIER.

On ne prête pas là-dessus... (Aux recors.) Al-

lons, vous, dépêchons!.. mettez ce berceau hors d'ici...

(Deux recors s'approchent du berceau.)

GEORGE, les en empêchant.

Ne touchez pas à ce berceau! je vous le défends.

L'HUISSIER, à l'autre recors.

Vous, priez le vieillard de sortir.

(Un autre recors entre dans la chambre de Samuel.)

GEORGE, se précipitant vers lui.

N'ayez pas le malheur de toucher à mon père!

LE RECORS revenant de la chambre.

Cet homme est mort.

GEORGE.

Mort!..

(Il s'arrête sans plus rien entendre, sans plus rien dire, sur le seuil de la chambre de Samuel, et s'agenouille abîmé de douleur.)

L'HUISSIER, regardant du côté de Samuel.

Exécutons le reste.

(Les recors vont enlever les portes et les fenêtres.)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, PAUL.

PAUL, aux recors.

Arrêtez... tenez... (Il leur jette un sac d'argent par terre.) Payez-vous et sortez!..

L'HUISSIER.

C'est bien!.. (Il se met à compter l'argent.)

PAUL, apercevant George à genoux.

Que vois-je? George! mon père... ah! je tremble de comprendre... oui, c'en est fait...

(Il va s'agenouiller silencieusement auprès de George.)

L'HUISSIER, ayant compté.

Le compte y est... vous pouvez rester, maintenant, s'il vous plaît... voici la quittance du loyer. (Les huissiers sortent.)

SCÈNE XIV.

GEORGE, PAUL, puis BURL.

(Après un moment de silence, les deux frères se lèvent et s'embrassent en pleurant.)

GEORGE.

Ils l'ont tué, les meurtriers!

PAUL.

Je suis venu trop tard.

BURL, entrant, sans être vu, par la porte restée ouverte; à part.

Pourrais-je lui parler, enfin? (Les voyant désolés..) Mais que se passe-t-il donc, ici?

PAUL.

Et maintenant, frère, il faut que je parte...

BURL.

Bon! il sera seul, attendons, alors!

(Il entre de l'autre côté, dans un cabinet, derrière le berceau.)

GEORGE.

Partir, dis-tu?

PAUL.

Je n'avais à moi que ma liberté, je l'ai vendue.

GEORGE.

Qu'as-tu fait, mon frère?..

PAUL.

Je me suis engagé pour libérer notre père qui n'est plus... George... je te laisse mon enfant. Tu es habile et honnête... mieux que moi tu pourras la nourrir et l'élever. Moi, je vais à Windsor rejoindre mon régiment, défendre désormais les heureux de la terre. Toi, tu travailleras pour nous tous! adieu, George... adieu, mon père, adieu, ma fille... adieu, tout ce que j'aime, adieu! (Il sort en sanglottant.)

SCÈNE XV.

GEORGE, puis BURL.

GEORGE.

Est-ce assez de douleurs, assez de fardeaux? ô Ciel, ta mesure est-elle comble? me voilà seul, entre un cercueil et un berceau, ces deux pôles de la vie, ces deux extrêmes qui se touchent, oui, par le malheur. (Il sourit amèrement.) Me voilà seul, entre ces deux grands devoirs, impuissant à enterrer le mort et à élever le vivant! Moi, moi, l'aîné, le chef de la famille, le plus habile, le soutien naturel des autres, ne ferais je pas plus pour l'enfant que je n'ai fait pour le père? O mon Dieu! avoir de la jeunesse et de l'activité, du courage et de l'intelligence, appeler le travail de toute l'énergie de son âme, et n'être pas plus exaucé qu'un idiot ou un lâche!.. mais si cela ne suffit pas pour vivre, que faut il donc de plus?..

BURL, rentrant, à part.

Le désespoir est ici... c'est le bon moment.

GEORGE.

O mon Dieu! mon Dieu!.. venez à mon secours! ne m'abandonnez pas au plus rude de ma tâche... donnez-nous le pain de chaque jour, et ne nous tentez pas au-delà de nos forces.

BURL, se présentant à George.

George, tu as été entendu.

GEORGE.

Burl, est-ce Dieu qui t'envoie?..

BURL.

Non. Un jésuite d'Irlande, qui m'a éduqué, m'a toujours dit : Aide-toi et le Hasard t'aidera.

GEORGE.

Et que veux-tu?

BURL.

Te rendre riche.

GEORGE.

Moi!

BURL.

Regarde-moi bien!.. depuis que notre maître commun est mort, je n'avais plus d'ouvrage... Je n'en avais pas cherché. Il me poussait de l'herbe dans les mains, quoi! et dans le ventre, rien!.. il fallait vivre... c'est le Hasard qui s'est chargé de m'entretenir... et pas mal, tu le vois... George, si tu le veux, le Hasard peut t'entretenir aussi?

GEORGE.

Que faut-il faire?

BURL.

Voler.

GEORGE.

Voler!.. (Il recule.)

BURL.

Allons, n'aie pas si grand peur des mots... J'appellerai ça travailler, si tu veux; il s'agit d'ouvrir une serrure... et qu'importe, ouvrir ou fermer?.. c'est toujours du métier... Tu as de la charge, tu as des devoirs à remplir... Eh bien! j'ai une occasion magnifique à faire fortune d'un coup; mais l'entreprise est difficile et exige toute ton habileté. George, si tu veux m'aider, nous partagerons.

GEORGE.

Ai-je bien entendu?.. ah! Samuel avait raison!

BURL.

Allons, décide-toi!

GEORGE, avec horreur.

Jamais! jamais! quand je suis devenu ouvrier serrurier, j'ai compris que je devais empêcher le vol et non le commettre... Burl, je ne veux pas... Mais toi, as-tu donc renoncé à toute probité?

BURL.

Ta! ta! ta! la probité... qu'est-ce que cela? où mets-tu la probité, s'il te plaît?

GEORGE, frappant sur son sein.

Dans le cœur!

BURL, frappant sur sa cuisse.

Dans la poche. (Tirant un schelling et le montrant à George.) Vois-tu bien cette petite pièce de monnaie, ô le plus probe des hommes! elle pèse une livre de pain... Reste encore seulement trois jours, la poche vide, et tu vendras ta probité, que dis-je? ton âme tout entière pour cela!..

(Il remet la pièce dans sa poche.)

GEORGE, avec exaltation.

Va-t'en, va-t'en, démon! n'insulte pas davantage à la religion de ce mort! C'est un martyr de cette probité que tu renies! va-t'en! si tu ne veux pas qu'il se redresse pour te fermer la bouche de ses deux mains glacées...

BURL, impassible.

Fainéant, va!..

(Il sort en riant aux éclats.)

SCÈNE V

GEORGE; puis TOM.

GEORGE.

O mon père! vous êtes déjà tout au Ciel... car vous ne vous êtes pas levé pour étouffer ces blasphèmes... Dieu a permis que je fusse tenté... mais je me suis souvenu de votre vie entière, et j'ai repoussé la tentation. Repose en paix, ombre chérie! l'innocence est toujours à tes côtés.

TOM, entrant.

M. George Davis?

GEORGE.

C'est moi.

TOM.

Veuillez prendre vos outils et me suivre.

GEORGE, avec explosion.

Mes outils... Pour travailler?

TOM.

Oui.

GEORGE, avec délire.

De l'ouvrage! de l'ouvrage! enfin!.. Dieu m'a exaucé! Dieu m'a récompensé!.. Vous ne me trompez pas, c'est de l'ouvrage, c'est pour travailler? (Il reprend ses outils.) O mon enfant, tu auras du pain... ô mon père, vous aurez une tombe!.. (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le cabinet du banquier Murray. On y voit tout ce que le luxe le plus raffiné peut inventer en fait d'ameublemens. Une caisse bronze et or est placée au fond de la scène. Au-dessus de la cheminée est une pendule dont les aiguilles indiquent trois heures au lever du rideau et marchent pendant l'acte.

SCÈNE I.

MURRAY, DEUX CRÉANCIERS, JENNY, ROSALINDE.

(Ces deux dernières sont assises, l'une avec une broderie, l'autre avec un livre à la main.)

MURRAY, debout à la caisse.

Impossible d'ouvrir cette caisse, Messieurs; j'en ai perdu la clé. Je ne puis vous payer à présent.

PREMIER CRÉANCIER, au deuxième.

Voilà qui est étrange.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Très étrange, en effet.

MURRAY.

J'attends un ouvrier. Si vous voulez attendre comme moi, ou repasser, comme il vous plaira.

PREMIER CRÉANCIER.

Repasser! attendre! tout cela est fort contrariant, avouez-le! (Au deuxième créancier.) Que dites-vous de ce prétexte?

DEUXIÈME CRÉANCIER, au premier.

Cela ne m'étonne pas. Ignorez-vous donc les bruits qui courent sur lui à la Bourse?

MURRAY, secouant sa caisse.

Impossible! impossible de l'ouvrir!.. Messieurs, Messieurs, laissez-moi vos adresses!

PREMIER CRÉANCIER, au deuxième.

Allons! c'est une manière comme une autre d'ajourner ses paiemens.

DEUXIÈME CRÉANCIER, à Murray.

Vous ne serez pas surpris, Monsieur, de me voir prendre toutes les mesures nécessaires...

MURRAY, vivement.

Vous serez soldés aujourd'hui meme, Messieurs... (Les Créanciers sortent.)

SCÈNE II.

MURRAY, JENNY, ROSALINDE.

MURRAY.

A-t-on jamais vu? Parler ainsi à un homme comme moi le premier banquier de la Cité!.. Ah! si j'avais pu ouvrir cette caisse, je les aurais fait jeter à la porte avec leur argent... Après tout, ils étaient dans leur droit : le premier banquier ne vaut pas mieux que le dernier quand il ne paie pas. Maudite caisse! quel affront!.. Et il est déjà trois heures!.. Grand Dieu! si le serrurier n'était pas chez lui... Ah! pour le coup, je tremble... Ce serait bien une autre honte, ma foi!.. un autre malheur, oh! oui, un incalculable malheur.

ROSALINDE.

Quelle agitation, mon frère!

MURRAY, avec humeur.

Au diable! laissez-moi!.. Un marteau, une scie, une hache, quelque chose!.. Ah! j'oublie qu'il n'y a ni scie, ni marteau qui fassent... Cette caisse est à l'épreuve du fer et du feu... Il n'y a que l'homme qui l'a fabriquée qui puisse l'ouvrir... Et il ne vient pas! Mais ma clé, ma clé, où ai-je mis ma clé?

ROSALINDE.

Cette clé perdue m'intrigue. Ce n'est pas naturel. On vous l'a dérobée, bien sûr... Vos ennemis vous auront joué ce tour.

MURRAY.

Ah! vous voilà toujours avec vos imaginations folles! Qu'y a-t-il de surnaturel à perdre une clé? C'est un lutin, un démon au service de mes ennemis, qui aura soufflé dessus, n'est-ce pas? Vous allez bâtir un roman avec ça, nous tourner la tète comme les œuvres de vos auteurs vous l'ont tournée déjà... Occupez-vous donc plutôt de lire, et laissez-nous tranquilles.

ROSALINDE.

Oh! si je parle ainsi, c'est que je connais l'envie et la haine des banquiers contre vous. N'ont-ils pas répandu déjà mille calomnies sur votre compte?

JENNY, se levant.

Et quand croyez-vous avoir égaré votre clé, mon père?

MURRAY.

Ce matin, sans doute! Je suis sorti de bonne heure pour aller visiter mes vaisseaux; en rentrant, j'ai voulu ouvrir ma caisse pour porter de l'argent à la Banque, et je n'ai plus trouvé ma clé sur moi. J'ai fouillé, cherché partout en vain. Je l'aurai laissé tomber sur le port ou dans le bassin en tirant mon portefeuille. Rien de plus naturel, comme vous voyez... [illegible] comble de malheur, j'ai à payer aujourd'hui même 50,000 liv. sterling à la Banque à quatre heures, et il est déjà trois heures... (Il regarde la pendule.) Trois heures un quart, mon Dieu! Mais, c'est incroyable comme le temps passe! Comment faire? Je ne peux pourtant pas manquer l'heure de la Banque... et je ne peux ni emprunter, ni demander un délai. Qui croirait à l'aventure d'une clé perdue?.. Les misérables porteurs de ces deux petites traites en doutaient eux-mêmes. Que serait-ce de la Banque d'Angleterre pour une somme de 50,000 livres? Ne pas payer à l'échéance, reculer d'un jour, d'une heure, ce serait perdre mon honneur, mon crédit, ma fortune même. Oui, avec les bruits de gêne et de faillite qui ont plané sur ma maison, on exigera tous les remboursemens à la fois. Faudra-t-il donc perdre cette considération, cette alliance, surtout, l'alliance de ma fille avec un lord, cette alliance pour laquelle j'ai tout sacrifié?.. Mais si cette caisse ne s'ouvre pas, je suis déshonoré, ruiné...

JENNY.

Mon père, votre inquiétude va trop loin.

ROSALINDE, à part.

Se tourmenter ainsi pour de l'argent... Y a-t-il donc dans la vie d'autres intérêts que ceux du cœur?

JENNY, à Murray.

Tout n'est pas désespéré; prenez patience.

MURRAY.

Je n'ai plus d'espoir que dans l'artisan qui a fait cette caisse, et Tom, que j'ai envoyé le chercher, n'est pas encore de retour. Le coquin aura bu en route, selon son habitude. Qu'on dépèche après lui Jack, Richard, Stéphen, tout le monde.

JENNY.

Voilà Tom.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TOM.

MURRAY.

Enfin! Eh bien! le serrurier?

TOM.

Maître Muller est mort.

MURRAY.

Je suis perdu, alors!

TOM.

Mais on m'a indiqué son principal ouvrier, et il est là qui attend.

MURRAY.

Qu'il entre! qu'il entre!

JENNY.

Rassurez-vous donc!

ROSALINDE, bas à Jenny.

Viens, Jenny; je t'achèverai ma lecture. Tu verras comme notre don Juan sort du sérail.

(Jenny et Rosalinde sortent par une porte. George et Tom entrent par l'autre.)

SCÈNE IV.

MURRAY, TOM, GEORGE.

MURRAY, à Tom.

C'est bien ! laisse-nous ! (Tom sort.)

SCÈNE V.

MURRAY, GEORGE.

MURRAY.

Pouvez-vous ouvrir cette caisse ?

GEORGE, examinant la caisse.

Oui, Monsieur.

MURRAY.

Vous en êtes sûr ?

GEORGE.

Oui, car je l'ai fabriquée. J'en connais le secret.

MURRAY, à part.

Je suis sauvé ! (Haut.) Hâtez-vous donc, car il faut que je porte à la Banque 50,000 livres à quatre heures, et il est trois heures... et demie!.. Bon Dieu ! ce n'est pas possible, cette pendule avance !..

GEORGE.

Vous les porterez, Monsieur.

(Il se met à la serrure et ouvre la caisse, qui laisse voir des masses d'or et de billets.)

MURRAY, pendant que George ouvre la caisse.

Ah ! Messieurs les envieux, vous vous seriez bien réjouis de me trouver en défaut !

GEORGE, ayant ouvert.

Voilà !

MURRAY, hors de lui, voyant la caisse ouverte.

Ah ! vous ne savez pas ce que vous venez de faire là, jeune homme? Vous venez de sauver le banquier Murray.

(Il va prendre des papiers sur une table.)

GEORGE, étourdi.

Le banquier, Murray, dites-vous? J'ai sauvé le banquier Murray ? Moi ! moi !.. Ah ! vous avez eu raison de le dire : je ne savais pas ce que je faisais !

MURRAY, feuilletant ces papiers.

Combien vous dois-je ?

GEORGE, à part.

Oh ! qu'il répare du moins un peu du mal qu'il a causé ! Il paiera la sépulture du vieillard qu'il a tué, la nourriture de l'enfant qu'il a rendu orphelin.

MURRAY.

Combien ? Répondez !

GEORGE, haut.

Vous êtes le banquier Murray... Vous me devez cent guinées.

MURRAY.

Cent guinées ..

GEORGE.

Cent guinées...

MURRAY.

Vous êtes fou, jeune homme ! C'est cent fois trop !

GEORGE.

Vous me paierez cent guinées, vous dis-je !

MURRAY.

En voici une... et c'est bien assez.

(Il fait un pas vers la caisse.)

GEORGE, le prévenant.

Vous trouvez ?.. Hé bien ! donc, n'en parlons plus...

(A ces mots, il referme violemment la porte de la caisse le verrou rentre bruyamment dans la gaîne; l'or et les billets disparaissent aux yeux du banquier stupéfié.)

MURRAY.

O Ciel ! qu'avez-vous fait ? La demie passée !.. C'est un guet-apens !.. Allons ! soit! cent livres; mais, rouvrez, rouvrez vite !

GEORGE.

Non ! je ne veux plus.

(Il se croise les deux bras.)

MURRAY.

Que demandez-vous donc encore ?.. Vous faut-il davantage ?.. Parlez !.. Deux cents, trois cents livres... tout ce que vous voudrez !..

GEORGE, à part.

O mon père ! à défaut de sépulture, tu auras la vengeance !.. (Haut.) Banquier Murray, pour tout l'or qui est dans cette caisse, je ne l'ouvrirais pas.

MURRAY.

Mais, malheureux, pourquoi ? que vous ai-je fait ?

GEORGE.

Vous avez ruiné mon père !

MURRAY.

Vous vous trompez, je ne vous connais pas.

GEORGE.

Je m'appelle George Davis, entendez-vous?

MURRAY.

Davis, vous dites ?

GEORGE.

Il ne se souvient pas même de ses victimes !.. C'est juste, dans le nombre !..

MURRAY, se souvenant.

Ah ! Samuel Davis... Je réparerai tout, Monsieur... Mais l'heure ! l'heure ! grand Dieu ! Voulez-vous mille livres ?.. Que voulez-vous ?..

GEORGE.

Pouvez-vous me rendre mon père ?

MURRAY, reculant.

Mon Dieu ! mon Dieu ! j'en mourrai...

GEORGE, avançant.

Il est mort, lui !..

MURRAY.

C'en est donc fait ! deshonoré, ruiné !

(Il tombe dans un fauteuil.)

GEORGE.

Ah ! vous frappez le pauvre sans pitié ni merci, vous l'accablez de tout le poids de votre or comme un être inutile et impuissant, sans songer à l'heure de la revanche, imprudent, sans songer que le lion a besoin des plus faibles dents pour ronger ses mailles, sans songer que le ver le plus humble peut se redresser assez pour mordre au talon le géant qui l'écrase. Deshonoré ! ruiné ! Merci !.. mon Dieu ! Vous souffrirez donc aussi ce que nous avons souffert ! Chacun son tour !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JENNY, TOM.

JENNY.

Quel est ce bruit? Qu'y a-t-il? (Voyant George, à part.) Lui!

GEORGE, voyant Jenny, à part.

C'est elle!

MURRAY.

Je suis perdu, ma fille!

GEORGE, à part.

Sa fille!.. La fille du banquier Murray!

JENNY.

Perdu, dites-vous?

GEORGE, haut.

Oh! non, non, Monsieur! Rassurez-vous! vous êtes sauvé! Je vais vous satisfaire... (Allant à la caisse.) Tenez, Monsieur, voilà comme il faut ouvrir cette caisse: il faut presser cette broche, pousser ce ressort, tirer cette vis... Voilà. (Il rouvre la caisse.)

MURRAY, se précipitant sur l'or et les billets.

Je les tiens donc, enfin! (Appelant.) Tom! Tom! (A George.) Prenez, jeune homme, ce que je vous dois. (Il lui met une banknote dans la main.) Tom! Tom!

TOM, entrant.

Monsieur!

MURRAY.

Ma voiture est-elle prête?

TOM.

Oui, monsieur.

MURRAY.

Aide-moi à y porter cet argent, et vite à la Banque! (A George.) Vous, jeune homme, refermez ma caisse, et allez me fabriquer une autre clé... (A part.) Sauvé! Sauvé!

(Il sort avec Tom, pendant que George ferme la caisse.)

SCÈNE VII.

GEORGE, JENNY.

JENNY, à part, considérant George.

Encore lui, pour nous secourir!

GEORGE, regardant Jenny avec extase.

Oh! est-ce un rêve! est-ce la réalité? Oh! je tremble de vous voir disparaître encore, vous que j'ai tant cherchée et que je croyais perdue; vous, dont la vue m'inonde de joie et de bienveillance; vous qui brillez devant moi comme un soleil pur, pour chasser de mon cœur les haines et les douleurs, les chagrins et les ressentimens; vous enfin dont la divine présence vient de me rendre à la fois plus heureux et meilleur!

JENNY, avec embarras.

Qu'y avait-il donc, entre mon père et vous?

GEORGE, s'approchant.

Je l'ai oublié... vous avez tout effacé...

JENNY.

Je vous retrouve donc enfin... mais dans quelle position!..

GEORGE.

Ah! oui, vous vous étonnez, n'est-ce pas, de revoir ainsi le brillant élève d'Oxford... Des malheurs... dont vous devez ignorer la source...

JENNY.

Oh! n'importe, M. George, je ne revois en vous que mon sauveur. Oh! vous ne nous quitterez plus comme vous avez fait, il y a un mois, après le plus généreux des dévoûmens. Cette fois, je vous tiens: je pourrai donc vous payer ma dette, me soulager du poids de ma reconnaissance!

GEORGE.

De la reconnaissance! Miss, vous ne me devez rien!

JENNY.

Comment! Ne m'avez-vous pas sauvé la vie? ne venez-vous pas encore de sauver l'honneur de mon père? car il fallait que vous eussiez un nouveau service à nous rendre pour qu'on pût vous [illegible] de l'[illegible]. Le premier suffisait pourtant bien à vous [illegible] affection. Je vous dois l'existence, [illegible]: personne n'eût osé faire ce que vous avez fait pour moi. Vous vous êtes exposé pour mon salut, sans hésitation, sans [illegible], sans récompense, au risque de périr vous-même. Une fortune entière ne pourrait payer assez un tel acte de dévoûment et d'humanité.

GEORGE.

Non, Miss, vous ne me devez rien... je vous ai sauvé par un [illegible] que l'humanité. Oh! s'il vous souvient ainsi d'un service égoïste que je vous ai rendu pour moi seulement, rappelez-vous aussi le reste de notre vie; sinon oubliez tout. Oui, si vous ne vous souvenez plus d'Oxford, des jours de notre enfance, de l'étudiant que vous avez connu jadis, qui vous aimait, qui vous voyait et vous écrivait ses premiers battemens de cœur [illegible] le mur commun du pensionnat et du collége; si vous ne vous souvenez plus de cet [illegible] qui était votre égal, car, alors, il ne fallait que de l'amour, oubliez, oubliez aussi l'ouvrier indigne qui s'est dévoué pour votre salut, le jeune homme pauvre qui ne vous a sauvée que pour lui et non pour vous. Encore une fois, vous ne lui devez rien, je vous le répète, il n'a risqué sa vie pour la vôtre que parce qu'il vous aime, et maintenant qu'il vous voit, il a sa récompense.

JENNY, embarrassée et [illegible].

Ce n'est pas assez, M. George. Je veux être votre sœur, partager ma fortune avec vous, comme avec mon frère!

GEORGE.

Son frère! Merci, Miss, ce que vous m'offrez ne me suffit plus. Je n'ai plus besoin d'argent; votre père, d'ailleurs, m'a payé ce qu'il me devait... j'ai reçu tout à l'heure de quoi faire fortune. Quant à votre amitié de sœur, ce n'est même plus assez pour moi; vous avez mis un autre besoin dans ma vie, vous l'avouerai-je, Miss? un besoin d'amour, besoin que Dieu même semble vouloir satisfaire, en me rapprochant de vous encore une fois, amour sans limites et sans fin, qui naquit dans le bonheur et qui a résisté à tout, à la misère, à la douleur, à la mort même de mon père, qui a grandi sur des ruines et une tombe, tant il est vivace, inaltérable, éternel: amour qui m'a soutenu dans toutes les vicissitudes de ma vie changeante, à

l'université, à l'atelier, partout, tant il est toute ma force et tout mon espoir! Ainsi, quand on vint me dire: Tu es pauvre, il faut quitter Oxford! ce n'était pas la richesse, Miss, c'était vous que je regrettais!.. quand je devins ensuite simple ouvrier, je travaillai, non pour vivre, mais pour vous revoir... Oui, votre pensée seule me rendit habile, ambitieux, pour vouloir, pour avoir de l'opulence un jour, pour devenir riche et digne de vous; car je suis sûr de réussir, si vous m'écoutez, comme je suis sûr de mourir, si je suis dédaigné!

JENNY, rougissant de plus en plus.

M. George, je ne dois plus vous entendre.

GEORGE.

Oh! je suis insensé de vous parler ainsi, moi, tombé si bas, moi, misérable artisan, jeté par le sort au fond du peuple; oui, c'est une folie de vous parler, une témérité de vous voir, un crime d'espérer. Ah! en vous sauvant, je n'ai fait que me perdre; le jour où vous êtes venue, avec votre tante, visiter, comme tout le monde, l'œuvre de mon maître, la merveilleuse machine de Muller, ce jour où vous alliez périr engrenée par un pan de votre robe, si je ne m'étais jeté au milieu des rouages pour vous sauver, ce jour-là, Miss, j'aurais dû me tuer, au lieu de me blesser seulement; oui, j'aurais dû mourir, puisqu'aussi bien la vie ne sera plus, pour moi, qu'un supplice.

JENNY.

Quoi! vous vous êtes blessé? Oh! je ne l'ai pas su, M. George; j'étais évanouie.

GEORGE.

Vous vous occupez de cette blessure! Qu'importe celle-là? elle se cicatrise maintenant; mais j'en ai une autre là, (Il montre son cœur.) qui sera mortelle, si vous ne pouvez la guérir.

JENNY.

J'entends quelqu'un... Monsieur, il ne faut pas qu'on nous retrouve ensemble... Partez!.. je vous ai déjà trop écouté. Partez!

GEORGE.

Si j'étais riche et noble, je pourrais rester ici, vous parler devant témoins, vous demander même en mariage à votre père... Patience donc! je le serai peut-être un jour; l'ouvrier deviendra un artiste... oui, pour vous, j'acquerrai la science, la gloire et la prospérité des Watt et des Fulton. Ah! si vous m'aimez, quelques obstacles qui nous séparent, je les renverserai, quelques barrières que le monde élève entre nous, je les franchirai. Quand la vertu d'un homme vaut mieux que sa fortune, il doit mettre sa fortune au niveau de sa vertu. Promettez-moi seulement de m'attendre! une parole, un geste, un regard de vous, et l'univers est à moi!

JENNY.

Sortez, sortez, de grace!

GEORGE.

Oh! elle ne m'aime pas, mon Dieu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROSALINDE.

ROSALINDE, un livre à la main.

Un inconnu ici! Quel est ce jeune homme?

JENNY.

C'est Monsieur qui vient de nous rendre le service d'ouvrir cette caisse.

ROSALINDE.

Ah! c'est le serrurier... Bien obligé, Monsieur!

JENNY, à George humilié.

M. George, Dieu vous rende le bien que vous avez fait aux autres!

(George s'incline et sort.)

SCÈNE IX.

JENNY, ROSALINDE.

ROSALINDE.

Mais qu'avez-vous, ma nièce? quel trouble?..

JENNY.

C'est une rencontre si inattendue!.. Ce jeune homme...

ROSALINDE.

Eh bien! ce jeune homme?.. mais, en effet, vous êtes restée très long-temps avec lui... depuis que votre père est parti. (A part.) Serait-ce un amant déguisé? Il est de bonne mine, ma foi!.. Jeune, beau, brun comme un Espagnol... J'adore les bruns. (Haut.) Il me semble avoir déjà vu ce jeune homme quelque part.

JENNY.

Vous ne vous trompez pas, ma tante... ce jeune homme qui vient de sauver le crédit de mon père est le même qui m'a sauvé la vie.

ROSALINDE.

En vérité! c'est cela, je m'en souviens parfaitement... c'est lui que j'ai vu à l'atelier. Aussi brave que beau! Ce jour-là, il ressemblait à Don Juan défendant Haïdée. Ce n'est pas là un ouvrier ordinaire... il y a du héros dans ce garçon-là!.. Et que vous contait-il ainsi?.. Vous vous taisez... du mystère!.. (Arrêtant Jenny, qui veut lui répondre.) Je comprends le mystère. Je regrette, ma nièce, d'avoir interrompu peut-être un chapitre de poésie, pour vous faire rentrer dans la triste prose de la vie positive... Mais il fallait venir vous avertir que nous avons du monde aujourd'hui; que lord Barest, le nouvel ami de votre père, viendra, passer la soirée, avec nous. Et nous n'avons pas trop de temps pour nous habiller.

JENNY.

Lord Barest! Il doit venir, il est donc vrai! Oh! ce lord ne vient pas ici sans motif, et je ne peux penser à lui sans peur... O mon Dieu! ayez pitié de George, ayez pitié de moi!

(Elle sort.)

ROSALINDE.

Trop heureuse Jenny! (Elle soupire de nouveau.) Il n'y a d'aventures que pour elle, en vérité. Oh! que ne puis-je avoir aussi mon petit accident, être prise par ma robe, par mon châle, par ce qu'on voudra? Que ne puis-je être sauvée à mon tour? (Elle va pour sortir et s'arrête.) Ah! j'oubliais mon fidèle Byron, mon poète favori. Il n'y a que cet auteur qui me comprenne, qui devine ce qui me manque, qui remplisse le vide de mon âme!.. Don Juan, Sardanapale, Lara, Lara, surtout, Lara le corsaire! voilà des amans, voilà des cœurs, voilà les êtres qu'il me faut. O mon Dieu! dans le

désert de ma vie, envoie-moi... un corsaire, un Child-Harold, un ravissant bandit... tout ce qu'il te plaira!.. Mais que je puisse, du moins, être sauvée ou perdue!

(Elle sort par une autre porte que Jenny.)

SCÈNE X.

BURL, sortant d'un placard.

Vieille folle, va! (Regardant tout autour de la chambre avec précaution.) Seul, enfin! on ne peut pas plus seul! Les uns sont en affaire à la Banque, les autres à leur toilette, la grande affaire des femmes. Je ne serai pas dérangé... Ne précipitons donc rien et prenons bien notre temps! Respirons d'abord!.. Ouf! J'étouffais dans ce placard depuis deux heures, plié en quatre comme un paquet de linge propre. Bon Dieu! que de peine on a et que de qualités il faut avoir dans notre métier. Etudier à fond la maison comme un architecte, les habitans comme un portier; connaître les caractères comme un philosophe, les portes et fenêtres comme un receveur; ne rien ignorer, pour tirer parti de tout à l'occasion; réunir à la fois le génie de l'homme et les facultés de l'animal; oui, passer par un trou de fenêtre comme un rat; grimper comme un chat sur les toits; glisser comme un serpent aux murs d'une cheminée; se tenir là, sur ses jambes, patient et sobre comme un héron, dans l'espace d'un pied carré. On ne se doute pas combien il faut de bêtes pour faire un voleur d'esprit... et tout cela souvent... pour être pendu!.. Vraiment, ça n'est pas payé. Enfin, c'est égal, corde à part, le métier est bon, si peu que le Hasard s'en mêle... et, ma foi, il s'en est mêlé aujourd'hui. Comme c'est heureux tout de même que l'ami George ait refusé! Diable! je faisais un fier gâchis en l'amenant voler ici... Ah! l'honnête homme!.. Je comprends ta vertu, maintenant. Ton coup vaut le mien, mon gaillard. Plus que ça d'ambition! Excusez! Tu faisais la demoiselle pendant que je faisais la cassette. A lui l'amour! à moi l'argent! Oh! le cœur me bat, à mon tour! Quelle émotion! Je vais me trouver mal mal! C'est du plaisir et de la terreur à la fois. O caisse chérie, pleine de billets doux! O bonheur de te revoir! Et ces deux amans qui n'en finissaient pas, comme s'il n'y en avait de passion que pour eux. Mais, c'est du délire, de l'amour aussi, un amour adultère que je ressens pour toi, ô ma belle maîtresse! cher trésor de mon âme!... Oh! la coquette, comme elle m'agace!.. Voyez!.. c'est plus fort que moi, je ne puis me retenir; elle m'attire malgré ma volonté. Je vais, je vais à elle comme le fer à l'aimant. (Il marche à la caisse comme malgré lui.) Touchée! Ah! (Il est haletant.) N'ai-je pas entendu du bruit?.. Le mari, peut-être... (Il écoute.) Non... Oh! j'en suis encore tout bouleversé. Ce serait si dur de te quitter, ô ma fiancée, sans savoir tout ce qu'il y a dans ton âme... Par bonheur, j'en ai la clé. Mon bon Hasard l'a fait tomber dans mes mains, cette clé que ton jaloux croit [illegible]. (Il met la clé dans la serrure.) Voyons, ma belle, il faut céder!.. Diable!.. c'est plus difficile que je ne pensais... Hé bien!.. des façons?.. Par bonheur, encore, mon cher petit Hasard m'a envoyé George, qui m'aidera à son insu, sans que je le compromette, sans qu'il partage, veux-je dire. Presser cette broche, tirer ce ressort, a-t-il dit, pousser cette vis... J'y suis. (Il ouvre la caisse et y voit de l'argent.) Oh! quels appas!.. Cette fois, j'entends du bruit... C'est la voiture du maître!.. c'est le Bartholo!.. Hasard mon ami, nous nous fâcherons!.. Allons! dépêchons-nous, ne nous amusons pas aux bagatelles de la porte, vite! au cœur de la belle! (Il met la main sur un portefeuille.) Je le tiens! Voilà son cœur, le magot, le sac aux billets, la poule aux œufs d'or... Enlevé! (Il met le portefeuille dans sa poche et referme la caisse avec bruit.) Sortons vite, maintenant... Adieu, mon trésor!.. Au revoir! (Il envoie un baiser à la cassette.) Peste!.. On marche dans la cour... la voix du banquier... il se dirige vers ses bureaux... Hâtons-nous! Partons!

SCÈNE XI.

BURL, ROSALINDE.

BURL.

Diable!..

ROSALINDE, à demi-vêtue d'un costume fantastique, une moitié de ses cheveux en papillottes de papier, et l'autre en tire-bouchons.

Quelqu'un!.. Encore un inconnu!

BURL.

Silence! madame, silence! (A part.) Que faire?

ROSALINDE.

Qui êtes-vous, monsieur?

BURL.

Qui je suis?.. Devinez.

ROSALINDE, à part.

Je tremble!.. (Haut.) Qui êtes-vous? que voulez-vous d'une aussi faible femme?

BURL, avec feu.

Ce que je veux! (A part.) Je veux m'en aller... mais comment... (Haut.) Ce que je veux!.. ce que je suis... vous le demandez.

ROSALINDE, à part.

Quel espoir! (Haut.) Monsieur... n'abusez pas de mon émotion. Parlez... seriez-vous?..

BURL, vivement.

Je le suis! (A part.) Je la tiens!.. je suis sauvé!.. Ah! tu veux du lord Byron... je vais t'en donner! (Haut, à genoux.) Oui, madame, oui... je suis un amant idolâtre, extravagant, forcené!.. Silence, madame, silence!

ROSALINDE.

Mais monsieur, c'est épouvantable! (A part.) C'est adorable... En voilà donc un, enfin!

BURL, à part.

Elle y mord!.. Du bruit... (Haut.) Oh! venez...

(Il veut l'entraîner vers sa chambre.)

ROSALINDE.

Audacieux!.. où m'entraînez-vous?.. (A part.) Et un brun, encore;..

BURL.

On peut venir, on peut troubler cet entretien, m'empêcher de vous exprimer toute ma passion... Ah! j'ai tout osé pour arriver chez vous, j'oserai tout pour y rester. Je vous préviens

que je n'ai de ménagemens à garder avec personne, avec Dieu ni avec diable... Oh! je suis digne de vous... je suis étranger, réfugié espagnol!

ROSALINDE.

Espagnol!

BURL.

Oui, madame, Jeune-Espagne, victime des inimitiés politiques, don Émilio Pandaro, sans patrie ni famille, sans feu ni lieu, sans foi ni loi.

ROSALINDE, avec exaltation.

Mais, c'est un véritable corsaire!

BURL.

On monte l'escalier!.. de par toutes les Castilles, il faut absolument que vous me receviez dans cette chambre.

ROSALINDE, troublée.

Jamais! jamais!.. Oh! il me rendra folle!

BURL.

Il le faut, pour votre honneur... Si vous me refusez, je reste, je vous compromets ouvertement, en criant à tous que je suis ici pour vous et par vous.

ROSALINDE.

Oh! monsieur...

BURL.

Ou plutôt... non... il n'y aura qu'une victime... Si vous refusez encore, je me poignarde à vos pieds.

(Il tire un poignard et s'agenouille.)

ROSALINDE, épouvantée et charmée à la fois.

Un poignard!.. Ah! venez! venez! (A part.) Comment résister à un poignard! (Haut, à Burl.) Ah! monsieur, vous me perdez!

(Elle ouvre la porte de sa chambre.)

BURL, à part.

Allons donc! me voilà enfin un vrai réfugié!.. Entrons... Comment en sortirai-je?.. O grand saint Hasard, ayez pitié de moi!

(Au moment où Burl entre, Murray paraît au fond, et traverse la scène précédé de Tom qui porte deux flambeaux. Rosalinde tire vivementla porte, et reste immobile devant sa chambre. — La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le salon du banquier Murray. Meubles, lustres, ornemens splendides; portraits, parmi lesquels celui très ressemblant de Samuel Davis, au fond de la scène; cinq portes dont une au fond et deux de chaque côté du théâtre.

SCÈNE I.

ROSALINDE, coiffée d'un turban et assise sur un canapé, un livre à la main; BURL, d'une élégance extravagante, assis à côté d'elle.

BURL.

Ainsi, vous aviez trois frères?

ROSALINDE.

Et qu'importe? Répondez plutôt à ce que je vous demande... Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier, infidèle? Ah! si vous avez la beauté des héros de Byron, vous en avez aussi l'indifférence. Serait-il vrai, mon Emilio, que vous voulussiez me quitter, déjà? après trois jours! Oh! j'en mourrais, car plus je vous connais, plus je vous aime. Je suis folle de vous le dire ainsi, n'est-ce pas? Que voulez-vous? j'ai le cœur indiscret... Émilio, rassurez-moi sur cette absence... O ciel, si tu dois me l'enlever, pourquoi me l'as-tu envoyé?

BURL.

Poltronne! (La ramenant toujours à son but.) Le premier de vos frères est donc mort à Calcutta? le second est M. Murray, n'est-ce pas?.. et le troisième?

ROSALINDE.

Ne vous voyant pas venir, j'ai voulu vous écrire, mon doux Émilio, mais je ne savais pas l'endroit où vous reposiez votre tête.

BURL.

Ah! oui, mon adresse! Et le troisième frère, dites-moi...

ROSALINDE.

Où demeurez-vous donc?

BURL.

Je ne demeure pas... Lara n'a point d'adresse... Je vous demandais ce qu'est devenu votre troisième frère?

ROSALINDE, avec humeur.

On ne sait ce qu'il est devenu! mort, sans doute, comme le premier!.. Ami, je suis inquiète de vous, vos absences m'empêchent de dormir. N'êtes-vous donc qu'un bel oiseau de passage? Mon bel oiseau, je voudrais vous fixer.

BURL.

Enfant, c'est déjà fait!.. Et vous n'avez jamais eu de nouvelles de ce troisième fils de votre père?

ROSALINDE, avec une impatience extrême.

Jamais, vous dis-je!.. Songez, ami, que notre position est gênante, inconvenante, même, si pour les ames d'élite, l'amour n'était pas la plus haute des convenances... mais enfin, mon frère pourrait s'apercevoir de notre liaison... Émilio, je suis veuve et libre, demandez ma main à Murray.

BURL, à part.

Aïe!.. (Haut.) J'y avais pensé, ô ma belle impatiente, et c'est pourquoi, tout à l'heure, je vous accablais de questions, c'est pourquoi je ne suis pas venu, hier; j'ai voulu mettre ordre à mes affaires, écrire au pays pour mes parchemins, réaliser mon actif, avant de parler à votre frère Murray.

ROSALINDE.

Il serait vrai! vous lui parlerez? quand? aujourd'hui?.. Et moi qui vous accusais d'inconstance, d'indifférence, que sais-je? Oh! comme vous répondez noblement à mes soupçons!... Que je suis heureuse!., Mon frère va revenir bientôt... je vais vous laisser seul à l'attendre, par un sentiment que vous comprenez... Nous nous reverrons ce soir au King's Théâtre.

BURL.

Au King's Théâtre. (A part.) Quelle comédie!

ROSALINDE.

Au revoir!

(Elle sort par la deuxième porte latérale de gauche.)

BURL.

Au revoir!

SCÈNE II.

BURL, seul.

Ouf!.. la séance est levée... quittons un peu mon masque!.. Trois jours de criminelle conversation... assez causé comme çà. Il le fallait, pour obtenir tous les renseignemens dont j'avais besoin sur la famille. Enfin, je les tiens, grâce à la vieille! en voilà une qui est magnétisée!.. Maintenant que je sais tout ce qu'il m'importait de savoir, je romps mon ban... Il est des plaisirs forcés dont on s'évade aussitôt qu'on le peut. Rosalinde ne doit pas être ma femme, encore moins ma maîtresse; ce serait immoral, presque de l'inceste, car elle va être ma tante! Oh! mon dieu, oui, ma tante! Je ne suis plus espagnol ni corsaire, je ne m'appelle plus Émilio ni Lara, je redeviens enfant d'Albion... Je n'ai plus affaire, Dieu merci, à lady Athol, j'ai affaire à Murray, et pour quelque chose de mieux qu'un mariage, pour une fortune entière. Mon fidèle Hasard s'y est pris tout de même d'une singulière façon, le divin qu'il est, pour me procurer cette fortune que je viens chercher ici!.. Je me vois encore, quand, il y a trois jours, je fus sorti de chez la veuve et en lieu de sûreté, ouvrir ce portefeuille si bien enlevé de la caisse; je me vois voulant compter ma prise, et trouvant dans le ventre du trompeur, au lieu de billets de banque, de simples papiers de famille. Je suis volé! m'écriais-je alors, et déjà je blasphémais le Hasard... Ingrat que j'étais! En examinant de plus près ces bienheureux papiers, je découvris, quoi! un testament, et un testament dont je pouvais profiter; un testament qui va me donner et famille et fortune. Pour la famille, je n'y tiens pas... mais enfin, comme on dit, il n'y a point d'orange sans écorce. Je suis donc venu m'expliquer avec Murray, que j'attends... Le banquier me croyant héritier comme lui, partagera, sinon, rachètera son titre; dans tous les cas, je gagne plus que jamais je n'avais espéré... Voyons, dressons bien toutes nos batteries!..

(Il réfléchit.)

LA VOIX DE GEORGE.

Je vous dis que je voudrais parler à M. Murray.

BURL.

La voix de George! peste! qu'il ne me trouve pas ici!.. il me reconnaîtrait... Sortons, je reviendrai bientôt.

(Il sort par la première porte latérale de gauche.)

SCÈNE III.

TOM, GEORGE.

GEORGE, entrant par la porte du fond.

Oui, vous dis-je, je voudrais parler à M. Murray.

TOM, l'introduisant.

Vous voyez bien qu'il est absent!

GEORGE.

J'apporte la clé de sa caisse; veuillez le prévenir.

TOM.

Enfin, puisque vous le voulez, je vais voir encore s'il ne serait pas rentré par les bureaux.

(Il sort par la première porte latérale de gauche.)

SCÈNE IV.

GEORGE, seul.

Ah! j'ai insisté, afin de rester seul un moment ici! Me voilà donc encore une fois dans cette maison, dans ce temple!.. Car elle y habite, elle, l'idole de mon cœur. Oui, elle est là... peut-être derrière cette mince cloison... (Il indique la deuxième porte latérale de droite.) Si près et si loin! mon Dieu!.. Que n'est-elle pauvre aussi!.. Cette porte s'ouvrirait, alors... mais cette porte ne s'ouvrira pas... Cette porte, c'est le monde dur, et fermé comme elle!.. Pour moi, cette porte ressemble à celle de l'enfer; il est écrit dessus : Plus d'espérance!... Insensé!.. ne sais-tu pas ce qu'il y a de distance entre Jenny et toi? la misère et la fortune! ne vois-tu pas qui tu es et où tu es? pauvre ouvrier dans un palais! Ne comprends-tu pas qui tu recherches? la fille du banquier Murray. Oh! tu ferais mieux de quitter ce lieu, de la fuir, de renoncer jusqu'à son souvenir... Comment veux-tu toucher ce père, cet homme qui a le front chauve et plissé du vautour; cet homme dont l'œil est plus fauve et plus sec que son or; cet homme enfin, inflexible et secret comme sa caisse, qui ne s'ouvre que pour absorber, qui te demandera non combien tu vaux, mais combien tu comptes? Tu vois bien qu'il est écrit sur cette porte condamnée : Plus d'espérance!.. Regarde, tout ce qui t'entoure, t'éloigne de Jenny... cet hôtel, ces meubles, ces richesses!.. (Il regarde autour de lui et voit le portrait placé au fond.) O ciel! que vois-je?.. (Il recule dans la plus grande agitation.) Ce portrait! ce portrait!.. je ne me trompe pas... non... c'est mon père!.. c'est lui! lui! jeune, comme je l'ai vu quand j'étais enfant. Oui, je m'en souviens, oui, c'est bien mon père!... Mais mon père ici! dans cette maison, parmi ces portraits, pourquoi? comment? est-ce une ressemblance de hasard? qu'est-ce que cela veut dire? je m'y perds!.. oh je veux le savoir, à qui le demander?..

SCÈNE V.

GEORGE, TOM.

GEORGE.

Quel est ce portrait, je vous prie?

TOM, entrant par où il est sorti.

C'est un portrait... Je viens vous dire que M. Murray n'est pas encore rentré.

GEORGE, regardant toujours le portrait.

Oh! il faut absolument que je lui parle!.. j'attendrai.

TOM.

Soit! mais vous ne pouvez rester plus longtemps au salon, vous comprenez; il pourrait venir quelqu'un... Si vous voulez attendre, passez dans l'antichambre.

GEORGE, avec tristesse.

L'antichambre! oui c'est là ma place. (Haut.) N'importe!.. j'attendrai!

(Il regarde le portrait et sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

TOM, JENNY.

JENNY, entrant vivement par une porte opposée.

Qui était là? Tom?..

TOM.

Personne, Miss, c'est l'ouvrier qui rapporte la clé de la caisse.

JENNY.

Je ne m'étais donc pas trompée... c'était lui!.. j'ai reconnu sa voix.

TOM.

Je l'ai fait attendre dans l'antichambre... Vous n'avez rien à m'ordonner, Miss?

JENNY, rêveuse.

Non, laissez-moi.

TOM.

Voici votre tante!

(Il sort par où il est entré.)

JENNY, avec un imperceptible mouvement d'humeur.

Ah!

(Elle va s'asseoir sur le canapé.)

SCÈNE VII.

JENNY, ROSALINDE.

ROSALINDE, entrant par où elle est sortie.

Toi, ici, Jenny? seule? (A part.) Quoi! Émilio est déjà parti? il n'a pas attendu le retour de mon frère! et moi qui revenais lui tenir compagnie... Ah! ce n'est pas bien... et dire que je ne peux me passer de cet être-là!.. Reparais vite, mon Émilio, car je ressens déjà les douleurs d'Ariane et de Calypso! (Regardant Jenny qui est pensive.) Ainsi que moi, Jenny, tu parais inquiète, préoccupée... (A part.) Son cœur palpiterait-il aussi?..

JENNY.

Je n'ai rien, ma tante.

ROSALINDE.

Oh! si fait!.. je m'y connais... ton âme est à l'orage... Est-ce à lord Barest que tu penses, voyons?..

JENNY.

A lord Barest!.. oh! non, ma tante.

ROSALINDE.

Ah! dam!.. la cour est déclarée!.. A notre dernière soirée, il a ouvert le siége avec une ardeur chevaleresque.

JENNY.

Oui, il m'a fatiguée de ses hommages... est-ce qu'il a déjà parlé à mon père?.. est-ce que vous savez quelque chose de ce fatal mariage?..

ROSALINDE.

Non, non, enfant, je ne sais rien... Murray ne m'a rien dit... Mais tu l'as donc tout-à-fait en antipathie, ce lord Barest?

JENNY.

Oui ma tante, c'est de l'aversion qu'il m'inspire...

ROSALINDE, à part.

Pauvre enfant!.. Lord Barest, il est vrai, ressemble peu à mon Émilio... à cet homme... est-ce un homme?.. à cet ange dont l'ensemble est à la fois moitié ciel, moitié terre!

JENNY.

Ma tante!

ROSALINDE, à elle-même.

L'adorable fripon!

JENNY.

Ma bonne petite tante!..

ROSALINDE.

Hein!.. que veux-tu?

JENNY.

Si vous parliez à mon père... si vous lui faisiez entendre tout doucement, avec ménagement... que jamais je ne pourrais aimer...

ROSALINDE.

Lord Barest, je comprends... nous verrons, j'essaierai.

JENNY.

Oh! merci, ma bonne tante, merci! Ah! que j'envie votre sort!.. vous êtes libre, vous!.. Que vous êtes heureuse d'être veuve!..

ROSALINDE, soupirant.

Ah!.. (A part.) Que je serai heureuse de ne l'être plus! (Haut.) Silence! voici mon frère!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MURRAY, suivi de TOM.

MURRAY, entrant par la première porte latérale de gauche.

Bonjour, ma sœur, bonjour, Jenny! (Il embrasse sa fille. A Tom.) Il n'est venu personne?

TOM.

Si Monsieur! d'abord un M. Burl qui veut vous parler d'affaires, et qui reviendra dans la journée, à ce qu'il m'a dit; puis l'ouvrier qui rapporte la clé de la caisse, et qui attend dans l'antichambre..

MURRAY.

Qu'il attende!.. Lord Barest n'est pas venu?

JENNY, à part.

Lord Barest!..

TOM.

Non Monsieur... Ah! j'oubliais de vous remettre une lettre.

JENNY, à part, avec crainte.

Une lettre du Lord, sans doute.

ROSALINDE, à part, avec espoir.

Une lettre d'Émilio... il aura écrit, n'osant parler.

MURRAY.

Donne donc ?

(Tom remet la lettre et sort.)

SCÈNE IX.

JENNY, debout derrière sa tante; ROSALINDE, assise et faisant semblant de lire; MURRAY.

MURRAY, regardant l'adresse de la lettre, à part.

Une lettre de lord Barest, quand je l'attendais lui-même, ce matin, pour en finir... qu'est-il donc arrivé? voyons! (Il décachète la lettre et lit.) « Mon cher Monsieur, excusez-moi, de n'être pas venu ce matin au rendez-vous que j'avais pris pour conclure la plus importante affaire de ma vie. Mais aux termes où nous en sommes il faut de la franchise. Or il m'est impossible de rien achever avant d'avoir eu une explication avec vous; et il est de ces choses qu'on ne peut dire entièrement que par écrit. Je consens toujours, et de grand cœur, à l'honneur que vous voulez bien me faire d'une alliance entre nous; mais à la condition pourtant, à la condition expresse que vous mettrez un terme au scandale qui règne dans votre maison. » Qu'est-ce que cela signifie?.. que se passe-t-il ici?.. je n'ose continuer...

JENNY, à part, avec douleur.

Oh! c'est bien sûr, la demande de ma main.

ROSALINDE, à part, avec joie.

C'est de mon mariage qu'il s'agit!.. Mon mariage!.. ce mot m'oppresse!...

MURRAY.

Achevons! (Reprenant.) » Ce scandale, vous l'ignorez sans doute, je vais vous l'apprendre. Hier, j'ai entendu certain propos qui commence à circuler dans le monde. On dit que votre sœur, lady Rosalinde Athol, entretient une intrigue amoureuse de bas étage, indigne d'elle, de son rang et de sa position.

ROSALINDE, à part.

Émilio charmera mon frère, comme il m'a charmée.

JENNY, à part.

Si lord Barest pouvait l'indisposer!

MURRAY, continuant.

» A la veille d'entrer dans votre famille, j'ai dû naturellement remonter à la source du bruit pour le démentir, ou le faire cesser. Je me suis donc enquis soigneusement de la vérité, et j'ai découvert, à n'en plus douter, qu'en effet l'amant de lady Athol, qui s'est donné pour un étranger exilé, afin de la séduire, n'est qu'un ouvrier anglais, un serrurier, nommé Burl. J'en ai la preuve irrécusable... Vous comprenez maintenant tous mes scrupules, et vous conviendrez vous-même qu'il faut que cette liaison soit rompue avant que votre fille devienne lady Barest.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Lord Barest. »

NY, à part, avec inquiétude.

que va-t-il dire?

ROSALINDE, à part, avec anxiété.

Que va-t-il répondre?

MURRAY, à part.

Ces affronts-là n'arrivent qu'à moi... Oh! mais aussi c'est épouvantable, une tante presque une mère, là, sous les yeux même de sa nièce. (Rejetant son regard sur la lettre.) Il n'y a pas à en douter, dit-il, il n'y a rien à répliquer alors! il a raison, ses scrupules sont justes. Oh! je ferai cesser cette indignité aujourd'hui même.

JENNY, à part.

S'il se décide : que je serai malheureuse!

ROSALINDE, à part.

S'il consent! o bonheur!

MURRAY, à part.

Oui, mais comment faire? elle est riche, indépendante, obstinée; comment l'amener à rompre cette inqualifiable liaison?.. Oh! cependant, je ne renoncerai pas à l'union de ma fille avec un pair d'Angleterre, à cette grande alliance de la fortune et de la noblesse... et cela, pour une folle qui vient se jeter à la traverse dans mes projets de bonheur. Oui, lord Barest a cent fois raison, le déshonneur d'un membre de la famille est une tache générale qu'il faut effacer pour tous le plus tôt possible. J'en connais le moyen, je crois... c'est la vanité même, l'orgueil de ma sœur, qui me le fournissent... ce moyen réusira. (S'adressant à Rosalinde.) Ma sœur!

ROSALINDE, émue, à part.

Ah! (Haut.) Que voulez-vous, mon frère?

JENNY.

Que demandez-vous, mon père?

MURRAY.

Je veux parler un instant à Milady seule... Laisse-nous, Jenny.

JENNY, à part.

C'est sans doute pour la consulter sur mon mariage! (Haut.) Je me retire mon père. (Bas à Rosalinde.) Défendez-moi, ma tante! (A part.) J'écouterai. (Elle sort par où elle est entrée.)

SCÈNE X.

MURRAY, ROSALINDE.

ROSALINDE, embarrassée.

Est-ce de notre chère enfant que vous voulez me parler?

MURRAY.

Non ma sœur, c'est de vous.

ROSALINDE, avec joie.

De moi!.. (A part.) J'en étais sûre.

MURRAY.

Ma sœur, écoutez-moi!

ROSALINDE, à part.

Quel ton solennel! (Haut.) Je suis attentive, mon frère.

MURRAY.

Ma sœur, vous êtes libre de vos actions; vous êtes dans un âge et dans une position à ne dépendre de personne, et à être seule responsable de votre conduite. Je ne veux donc ici ni vous blamer, ni vous gêner dans vos affections, et vous pouvez épouser M. Burl si vous voulez.

ROSALINDE, avec la plus grande surprise.

M. Burl, dites-vous? qu'est-ce que c'est que M. Burl?

MURRAY.

Je sais tout, point de détours... Burl est l'homme que vous aimez.

ROSALINDE.

Ah! par exemple! je n'ai jamais aimé de Burl!.. Un Anglais! fi!.. Je n'ai jamais aimé d'Anglais. Mon mari l'était. Et, puisqu'il faut tout dire... l'homme que j'aime est Espagnol.

MURRAY.

Un Espagnol de la Tamise, vous dis-je. Votre amant, Madame, vous a trompée pour vous séduire : il s'appelle Burl, et il est serrurier.

ROSALINDE.

Serrurier! quelle horreur!

MURRAY.

Lisez. (Il lui donne la lettre de lord Barest. A part.) Elle est humiliée... je la tiens!

ROSALINDE, ayant lu.

O désillusion! ô honte!.. Mais, c'est impossible... c'est une ruse pour m'empêcher de l'épouser.

MURRAY.

Vous empêcher de l'épouser!.. Que vous me jugez mal! Vous empêcher de l'épouser, moi!.. Dieu m'en garde, quand il n'y a plus que ce moyen de tout réparer. Oui, ma sœur, je viens, au contraire, proposer le grand remède au grand mal : il s'agit de sauver votre honneur. Je ne vous empêche pas d'aimer M. Burl, s'il vous plaît; je désire seulement que ce soit d'un amour légitime. Je n'ai pas le droit de m'opposer à votre bonheur, mais à votre honte. Je vous engage donc, et lord Barest n'en saurait exiger davantage, à régulariser par le mariage votre situation équivoque. Après tout, un ouvrier est un mari comme un autre. Il n'y a plus aujourd'hui, entre les hommes, d'autre noblesse que la probité, d'autre distinction que l'intelligence, d'autres titres que l'amour qu'ils ont inspiré. Vous connaissez maintenant mes sentimens et mes principes. Vous savez, de plus, que j'ai gagné ma fortune à la sueur de mon front; que j'étais pauvre aussi, quand je vous pris toute jeune, deshéritée comme moi. Si je suis redevenu riche, c'est par mon travail, par mon industrie. Je ne serai donc jamais hostile à ceux qui ont besoin de faire fortune et vivent aussi du travail de leurs mains.

ROSALINDE, avec exaltation.

Ai-je bien entendu?.. Pour qui me prenez-vous donc, de me faire de telles propositions?.. Epouser un ouvrier!.. Moi!.. Votre naïveté n'a d'égal que sa fourberie... O lord Byron! Mais j'aimerais mieux renoncer à tous les hommes de la terre que d'en épouser un de cette espèce-là! Il ferait beau voir lady Athol devenir Mme Burl! M. Burl est un drôle, et vous êtes un fou!

MURRAY, à part.

Portons le dernier coup. (Haut.) Pensez-y bien, ma sœur! Vous n'aviez qu'un petit pécule, vous-même, quand je vous ai prise avec moi. Vous n'êtes devenue riche que par votre mariage avec lord Athol. A votre tour, vous enrichirez par un mariage cet honnête M. Burl. Pourquoi pas? Il est vrai que vous n'irez plus dans le grand monde, qui serait quelque peu scandalisé de cette mésalliance. Mais, qu'importe? Vous aurez ce qui est préférable à toutes les vanités de la société : le bonheur du foyer domestique, les joies d'une passion satisfaite et d'un devoir rempli... Un ouvrier qu'on aime vaut mieux qu'un lord qu'on n'aime pas.

ROSALINDE, outrée.

Mon frère!.. mon frère!.. ne me parlez plus de ce faquin, ne m'en parlez plus! Vous m'exaspérez, vous me faites mourir. Oh! je ne le reverrai de ma vie, le misérable!.. Moi! Mme Burl!.. Etre appelée Burl!.. Ah! je vous quitte pour aller me trouver mal.

(Elle sort par où elle est entrée.)

SCÈNE XI.

MURRAY, seul, se frottant les mains.

J'ai réussi! L'orgueil a répondu juste comme je l'ai interrogé! J'aurai le noble lord pour gendre! Il faut, maintenant, que je parle à ma fille sans plus tarder.

SCÈNE XII.

MURRAY, JENNY.

JENNY, se présentant à Murray.

Me voilà, mon père.

MURRAY.

Qu'as-tu à me dire?

JENNY, avec joie.

Je viens maintenant, en toute confiance, vous ouvrir le secret de mon cœur.

MURRAY.

Quel secret, mon enfant?

JENNY.

J'étais là, mon père, et j'ai tout entendu...

MURRAY, étonné.

Ma conversation avec ta tante?..

JENNY.

Oui, mon père, j'ai tout entendu : Un ouvrier qu'on aime vaut mieux qu'un lord qu'on n'aime pas... Ce sont là vos paroles, et ces paroles m'encouragent à vous dire : Mon père, j'aime un ouvrier.

MURRAY, étourdi.

Un ouvrier!

JENNY.

Oui, mon père.

MURRAY.

Est-il possible? Mon Dieu, qu'ai-je fait?

JENNY, vivement.

Si vous saviez comme je suis heureuse de connaître vos sentimens, d'apprendre que vous ne méprisez pas le pauvre, que vous estimez ceux qui travaillent; comme je m'applaudissais, là, de vous entendre plaider la cause du peuple, mettre les vanités du monde au-dessus des vrais biens du cœur!.. Oh! je n'ai pu contenir plus long-temps ma joie et mes espérances, ma reconnaissance même, car il me semble que vous parliez pour moi... Oui, mon père... ce jeune homme qui m'a sauvé la vie, qui vous a sauvé l'honneur... M. George Davis...

MURRAY.

Assez! assez!..

JENNY.

Vous m'effrayez, mon père! Qu'avez-vous?

MURRAY.

Jenny, mon enfant, écoute-moi, tu t'es trompée...

JENNY.

Comment?

MURRAY.

Tu n'as pas compris le sens de mes paroles.

JENNY.

mon Dieu!

MURRAY.

Ce que j'ai dit à ta tante n'était que ruse et raillerie, pour briser un amour indigne.

JENNY.

O mon père, qu'avez-vous fait?

MURRAY.

Faut-il que tu te sois laissé prendre à ces paroles, toi, ma fille! Jamais, jamais tu ne seras la femme d'un ouvrier! Quel qu'il soit, oublie-le... à l'instant, je le veux! j'aimerais mieux la mort pour toi qu'une telle infamie. Mais, quel malheur! mon Dieu!.. C'est une fatalité... la ruse a tourné contre moi, et je suis tombé dans mon piége!

JENNY, avec désespoir.

Qu'avez-vous fait, mon père?... Sans le vouloir, vous avez joué avec le cœur de votre enfant, et vous l'avez brisé!

MURRAY, d'un air affectueux.

Allons, c'est un enfantillage, n'est-ce pas? Dis-moi que tu n'y penseras plus.

JENNY.

C'est un amour fondé sur l'estime, la reconnaissance, et qui ne finira qu'avec ma vie.

MURRAY, à part.

Et mes projets!.. Oh! il faut trancher dans le vif de cette passion!.. (Haut.) Jenny, un dernier mot. Un homme de la plus haute noblesse du royaume, lord Barest, pair d'Angleterre, vous a demandée pour femme... Aujourd'hui même vous épouserez lord Barest!

JENNY.

Lord Barest!

MURRAY.

Oui, ma fille.

JENNY.

Mon père, vous voulez donc le malheur de votre enfant?

MURRAY.

Je veux qu'on m'obéisse... Je veux qu'une fille soumise s'en rapporte à son père sur le soin de son bonheur... Je veux que la grandeur du lord chasse de votre cœur l'ignoble image de l'ouvrier...

JENNY.

Ah! son humilité me le rend encore plus cher. L'ignoble image de l'ouvrier!.. Quoi donc de plus noble que de ne rien devoir à la naissance ni à la fortune, que d'exister par son seul travail que, d'être sa richesse, sa ressource, son propre auteur!..

MURRAY.

Ah!..

JENNY, avec dignité.

Pardonnez-moi, mon père, de ne pouvoir vous obéir; je ne trouve au fond de mon âme que ces paroles à vous dire: Un ouvrier qu'on aime vaut mieux qu'un lord qu'on n'aime pas.

(Elle s'incline et sort.)

SCÈNE XIII.

MURRAY, puis TOM, BURL.

MURRAY.

Oh! je la contraindrai: je vais employer la force comme la ruse.

TOM, entrant par où il est sorti.

M. Burl.

(Il sort.)

BURL, d'un ton sérieux.

C'est à M. Murray que j'ai l'honneur de parler?

MURRAY.

Que voulez-vous?

BURL.

Monsieur, je viens vous faire une petite demande.

MURRAY.

Dispensez-vous-en, Monsieur, je la connais et je refuse.

BURL.

Si vous refusez, c'est que vous ne la connaissez pas, car le refus est impossible.

MURRAY, à part.

Il ne lui manquait plus que d'être impertinent. (Haut.) Ne s'agit-il pas d'un mariage?

BURL.

Non, pas précisément.

MURRAY.

De quoi donc, s'il vous plaît?

BURL.

D'un testament.

MURRAY.

D'un testament?.. J'ignore, en effet...

BURL.

Vous allez l'apprendre... M. Murray, je viens demander ma part d'un héritage que vous avez entre les mains.

MURRAY.

J'ai un héritage à vous, moi?

BURL.

Oui! Vous allez voir!

MURRAY.

Mais, quel héritage? Finissons!

BURL.

L'héritage d'Edouard Hospu

MURRAY.

D'Edouard Hospur!

BURL.

Oui, d'Edouard Hospur, qui est mort aux Indes, et qui a laissé à ses parens sa fortune entière par par un testament en bonne forme, daté de Calcutta, et dont voici la copie.

(Il tire un papier de sa poche.)

MURRAY, dans le plus grand trouble.

Qu'entends-je?

BURL.

En voulez-vous une lecture?

(Il lit.)

« Testament d'Edouard Hospur. — Je soussigné Edouard Hospur, demeurant à Calcutta, sain d'esprit, quoique malade de corps, lègue et donne, par le présent de ma volonté, ma fortune de

150,000 livres à mes frères et sœurs, savoir : 1° John Hospur, dit Murray, banquier à Londres ; 2° Rosalinde Hospur, veuve Athol, demeurant aussi à Londres ; 3° Samuel Hospur, dont j'ignore le domicile et l'existence...

MURRAY, à part.

C'est cela !..

BURL, continuant de lire.

» ... Je lègue ladite fortune à eux ou à leurs enfans, dans l'ordre des successions et sans primogéniture, voulant réparer ainsi l'injustice commise autrefois par le droit d'aînesse en ma faveur.» Est-ce clair ?..

MURRAY, l'interrompant.

Bref, Monsieur, que voulez-vous avec ce testament ?

BURL.

Parbleu ! la part de Samuel Hospur.

MURRAY.

Samuel est mort, et sa part a dû nous revenir.

BURL.

Pardon !.. Vous n'avez donc pas entendu ce que j'ai eu l'honneur de vous lire ?.. (Il relit la copie du testament.) « Je lègue ladite fortune à eux ou à leurs enfans... » Faut-il recommencer ?

MURRAY.

Samuel est mort sans enfans, vous dis-je, on ne sait où.

BURL, avec une sensibilité feinte.

Non pas, Monsieur ! Vous faites tort à ma mère !

MURRAY.

Ah ça, mais, qui êtes-vous donc ?

BURL.

Vous ne trouvez pas quelque ressemblance ?.. (Il montre son visage.) Rien ne vous parle là en ma faveur ? (Il montre le cœur.)

MURRAY, avec impatience.

Qui êtes-vous, enfin ?

BURL.

Je suis, s'il vous plaît, le fils légitime et héritier naturel de votre frère cadet, Samuel Hospur, votre neveu, enfin, Burl Hospur, pour vous servir.

MURRAY.

Vous !

BURL, se précipitant sur Murray.

Mon oncle, voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

MURRAY.

De grâce, Monsieur !.. Mais, où sont vos preuves ! Cela n'est pas un titre.

(Il indique la copie.)

BURL, d'un ton larmoyant.

Cela n'est qu'une copie, en effet; mais j'ai aussi l'original, (A part.) et en lieu de sûreté.

MURRAY.

Vous avez l'original !.. Quoi ! vous...

BURL.

Oui, mon oncle.

MURRAY, à part.

Quel soupçon !.. Allons nous assurer d'abord... (Haut.) Un moment, Monsieur, je suis à vous.

(Il sort précipitamment par où il est entré.)

SCÈNE XIV.

BURL, seul, éclatant de rire.

Oui, va voir si le testament est encore dans la caisse ! Va voir s'il est revenu s'y refourrer tout seul !.. Pauvre sot ! qui s'imagine qu'on s'aventure ainsi sans avoir les pièces en main. Allons, voilà qui va bien !.. (Il s'assied.) J'aurai donc des pères, un foyer, un état civil !.. J'attends mon oncle de pied ferme, et à mon aise. Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? (Regardant les portraits.) Oh ! ces têtes !.. Ce sont mes aïeux ! Salut, Messieurs ! Me reconnaissez-vous, moi, votre fils, votre sang, votre dernier né ?..

SCÈNE XV.

BURL, MURRAY, TOM, puis GEORGE.

MURRAY, rentrant agité.

Holà ! quelqu'un !.. (A Tom, qui paraît.) Qu'on ferme les portes de l'hôtel, et qu'on aille chercher le constable !

(Tom sort par la porte de l'antichambre qu'il laisse entr'ouverte.)

BURL, à part.

Oh ! ça se gâte !.. Faut-il filer ?.. Allons donc ! de l'audace ! la fortune est femme.

MURRAY, à Burl.

Monsieur, vous avez volé un testament dans ma caisse.

BURL.

Moi, Monsieur ?

MURRAY, élevant la voix de plus en plus.

Vous, ou votre complice George Davis.

GEORGE, paraissant à la porte que Tom a laissée entr'ouverte, à part.

J'ai entendu prononcer mon nom, ce me semble... Burl !

BURL, à mi-voix.

Mon onc... ou, plutôt, Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire avec vos caisses et vos complices... Je viens, mon cher parent, réclamer mes droits. Voulez-vous, oui ou non, me rendre ce qui m'appartient ?

MURRAY, avec force.

Vous mentez, vous dis-je !.. Tenez, je n'en veux qu'une preuve... (Se retournant vers les portraits.) Fils de Samuel Hospur, votre père est ici, parmi ces portraits de famille, reconnaissez-le...

GEORGE, s'élançant et désignant du doigt le portrait de Samuel.

Le voici !

MURRAY.

Que vois-je ?

BURL, en même temps.

George.

GEORGE.

Voici mon père !..

BURL et MURRAY.

Son père !..

MURRAY, à part.

Deux, maintenant.

BURL, comme inspiré, à Murray.

Oui, j'ai un frère, il s'appelle George. (Bas, à George.) George, part à deux !

MURRAY, à part.

S'entendent-ils?

GEORGE, s'inclinant devant le portrait.

Oui, c'est là mon père... et sa vue me fait tressaillir de joie et de douleur... Pardonnez-moi, Monsieur, mon père est mort, et dans ce portrait, je crois le retrouver vivant... Je vous salue, mon père!

(Il s'incline. Burl en fait autant.)

MURRAY, à part.

Cette exaltation n'est pas feinte! quel surcroît d'embarras! (Haut.) La ressemblance vous abuse, ce personnage ne s'appelait pas Davis.

GEORGE, vivement.

Il s'appelait Samuel Hospur, n'est-ce pas? oh! c'est bien lui, c'est mon père!.. Hospur est notre véritable nom de famille.

MURRAY.

Dirait-il vrai?

BURL.

Oui, c'est notre véritable nom de famille.

MURRAY.

Et cet homme est donc votre frère?

(Il désigne Burl.)

BURL, bas, à George.

J'ai dit part à deux.

GEORGE, à qui Burl fait de vains signes.)

Lui, Burl, le fils de Samuel? Ah! Monsieur, n'outragez pas mon père.

BURL, à part.

Maladroit!.. ou plutôt voudrait-il tout? attention!

MURRAY, à part.

Ils ne s'entendaient pas.

GEORGE, à Burl.

Mais que réclamais-tu donc au nom de mon père?

BURL, après courte réflexion.

Moi!.. demande à Monsieur!

(Il indique Murray.)

MURRAY, à George, qui s'est tourné vers lui.

Et vous-même, jeune homme, que voulez-vous, que venez-vous faire ici?

GEORGE, avec calme.

Moi, Monsieur! rien... je venais rapporter la clé que vous m'avez commandée, quand j'ai aperçu parmi ces tableaux le portrait de mon père... Je suis resté pour vous demander comment ce portrait se trouvait chez vous, dans votre maison... Je me suis entendu appeler, et je suis resté...

BURL, à part.

Ah! tu ignores tout, et tu me renies... Alors, part à moi seul!

MURRAY, à part.

Plus de doute, c'est là le véritable héritier!..

GEORGE.

Répondez-moi, de grace! pourquoi le portrait de mon père? Pourquoi Burl ici? pourquoi votre étonnement et toutes vos questions? Parlez, Monsieur, parlez!

MURRAY, à part.

Le seul à craindre; à craindre deux fois, et pour ma fortune, et pour ma fille!..

GEORGE.

Mais parlerez-vous, enfin?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, TOM.

TOM, entrant par la première porte latérale de droite, à Murray.

Les constables sont là qui attendent vos ordres.

MURRAY, comme inspiré.

Ah!

BURL.

Diable! je n'y pensais plus. (Il veut sortir.)

MURRAY, l'arrêtant.

Silence et docilité! (A Tom.) Fais entrer!

BURL.

Que va-t-il faire?

(Tom ouvre les portes à deux battans.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CONSTABLES.

MURRAY, au chef de Constables, désignant George.

Monsieur le Constable, arrêtez cet homme!

(Les Constables entourent George.)

GEORGE.

Moi! et pourquoi?

MURRAY.

Cet homme m'a volé!

BURL, à part.

Bien joué!

GEORGE.

C'est faux! c'est faux!.. Monsieur, vous répondrez de cette accusation atroce!.. On vous trompe, Messieurs... je suis innocent, je vous jure!.. Quand? comment aurais-je volé?..

(Il se déba[illegible] aux mains des Constables.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JENNY, ROSALINDE.

ROSALINDE et JENNY, accourant au bruit, chacune du côté par où elle est sortie.

Qu'y a-t-il, grand Dieu?

MURRAY.

Il y a que cet homme es[illegible] un voleur qui m'a pris un portefeuille dans ma caisse.

JENNY.

Oh! c'est impossible!

GEORGE.

Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!

MURRAY, au Constable.

Monsieur le Constable, cet ouvrie[illegible] chargé d'ouvrir ma caisse, est resté seul chez moi l'autre jour; et, après son départ, mon portefeuille me manquait.

LE CONSTABLE.

Cet homme est resté seul dans la chambre où est votre caisse?

MURRAY.

Oui, Monsieur.

LE CONSTABLE, à Georg

Est-ce vrai?

GEORGE.

C'est vrai!..

LE CONSTABLE.

Eh bien! que faisiez-vous là?.. répondez?..

GEORGE, regardant Jenny, à part.

Puis-je dire qu'elle y était avec moi?.. ô Jenny! je te sacrifie jusqu'à mon honneur.

LE CONSTABLE, à George.

Vous vous taisez!.. je dois vous croire coupable.

JENNY, vivement.

Non, Monsieur, il ne l'est pas; car dans cette chambre, je me trouvais avec lui.. Cet homme était là, parce qu'il m'aime, et parce que je l'aime! (Mouvement général.)

MURRAY.

Taisez-vous, malheureuse!.. Monsieur le Constable, cette jeune fille est folle; l'humanité l'égare. Je suis l'accusateur, et voici le témoin qui a vu voler le portefeuille.

(Il indique Burl qui fait un signe d'assentiment. Mouvement général).

GEORGE.

Infamie!

BURL, à part.

Il fait d'une pierre deux coups... L'héritier et l'amant, culbutés à la fois.

GEORGE, au Constable.

Monsieur, il se trame ici un infernal complot...

LE CONSTABLE, donnant l'ordre d'emmener George.

Vous parlerez devant vos juges.

JENNY, à part.

Et moi aussi, je parlerai.

(Rosalinde, pendant qu'on emmène George, regarde avec indignation Burl qui veut sortir.)

MURRAY, bas à Burl qui veut sortir.

Reste.

BURL.

Oui, mon oncle!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente un carrefour; à droite, la maison de Murray, à gauche, une taverne avec un banc extérieur; au fond, une rue à droite et à gauche. Sur le dernier plan, la Tamise et la vue de Londres. Il fait nuit. Les réverbères éclairent la scène. — Cris à boire, rires, cliquetis de verres, grand tumulte dans la taverne au lever du rideau.

SCÈNE I.

PAUL, en uniforme de soldat anglais; puis TOM.

PAUL, seul d'abord, entrant par le côté de la taverne, traversant la scène et s'arrêtant devant la maison de Murray.

N° 13, c'est là!.. (Il frappe.)

TOM, sortant de la maison.

Que voulez-vous, mon brave?

PAUL.

Vous êtes au service de M. Murray?

TOM.

Oui. Pourquoi?..

PAUL.

Alors, vous devez avoir entendu parler d'un nommé George Davis.

TOM.

George Davis... le serrurier! hein?

PAUL.

Oui.

TOM.

Je ne connais que ça.

PAUL.

Oh! alors, dites-moi, de grâce, ce qu'il est devenu?

TOM.

Ma foi, je ne sais trop!.. un garnement...

PAUL, l'interrompant.

Je suis son frère, Monsieur... et je le cherche depuis mon retour à Londres, sans pouvoir le trouver. Je suis allé d'abord à son ancien domicile. Là, on m'a appris qu'il avait été accusé de vol, arrêté, emprisonné par l'ordre de M. Murray, puis enfin... acquitté... qu'après son acquittement, il avait reparu une fois pour apprendre la mort de mon enfant, de ma chère petite fille... que je lui avais confiée, et qu'il n'a pu nourrir, hélas! pendant sa détention; qu'enfin, on ne l'avait plus revu... mon pauvre frère!.. Si vous pouviez me donner le moindre renseignement sur lui... vous auriez droit à ma reconnaissance...

TOM.

Je le ferais volontiers, si j'en avais la moindre nouvelle. Tout ce que je peux vous dire, c'est que depuis plusieurs jours, je vois un homme rôder la nuit autour de la maison. Vous savez, ou vous ne savez pas, que votre frère avait osé être amoureux du charmant oiseau qui est dans cette cage. Pardieu! si ce n'est pas un voleur qui regarde tant nos fenêtres, ça doit être un amant, et cet amant pourrait bien être votre frère.

PAUL.

La nuit, dites-vous!.. et à quelle heure vient cet homme?..

TOM.

Minuit... une heure! enfin, quand je rentre de la taverne où je vais de ce pas.

PAUL.

Alors, je reviendrai à minuit, et j'attendrai

TOM, voyant Murray sortir de sa maison.

Oh! oh! voici mon maître de ce côté; éclipsons-nous de peur qu'il n'ait besoin de moi.

PAUL.

En vous remerciant.

TOM, entrant dans la taverne

Il n'y a pas de quoi.

PAUL.

George!.. mon pauvre George... pourrai-je te rejoindre, enfin?.. attendons minuit! Je reviendrai. (Il sort.)

SCÈNE II.

MURRAY, seul.

Voici l'heure de mon rendez-vous... (Il réfléchit.) Acquitté, malgré tous nos efforts! dois-je poursuivre ou m'arrêter? me débarrasser de l'ouvrier ou l'abandonner à son malheureux sort? (On entend des rires, des chants, des cliquetis de verre.) Ils chantent, ils rient, là-dedans. Ah! commettre le crime n'est pas le vrai souci; le préméditer soir et matin, le porter sans cesse dans sa conscience jusqu'à ce qu'il soit accompli, voilà le fardeau! Ainsi, un premier crime en veut toujours un second..... mon projet est terrible.... mais n'est-il pas nécessaire? n'est-ce pas le seul moyen d'assurer le bonheur de ma famille en lui conservant toute son ancienne fortune? le seul moyen d'assurer l'avenir de ma fille, en coupant court à cette fatale passion qui s'accroît d'heure en heure, qui a poussé Jenny a tirer George de l'abîme où je l'avais jeté, à déclarer devant les juges que George n'avait pu me voler en mon absence, qu'il était resté avec elle, parce qu'elle l'avait retenu, parce qu'elle l'aimait, enfin. Oh! j'ai de trop fortes raisons pour ne pas achever ce que j'ai commencé... J'ai écrit à Burl de se trouver ce soir à la taverne. Il doit y être... il me tarde d'en finir!.. voyons! (Il se dirige vers la taverne et regarde par la fenêtre.) Il y est!.. mais je vois aussi un de mes gens, n'entrons pas!.. tâchons d'avertir Burl sans être aperçu. (Il frappe deux coups au carreau.) Il a entendu, il me voit, il se lève, le voilà.

SCÈNE III.

MURRAY, BURL.

BURL, saluant.

Sir Murray! exact au rendez-vous! je vous attendais en compagnie d'un pot de porter...

MURRAY.

C'est bien!.. as-tu revu George?

BURL.

Non, depuis sa sortie de prison, il court après de l'ouvrage. J'ai su, par mes anciennes relations, qu'il avait déjà frappé à plusieurs portes, et qu'elles étaient restées closes à cause de votre accusation et malgré son acquittement.

MURRAY.

Il faut le retrouver.

BURL.

Ah!.. et pourquoi?..

MURRAY.

Parce qu'il est absous...

BURL.

Ce n'est pas ma faute.

MURRAY.

Ni la mienne... j'ai bien payé ta langue, n'est-ce pas?..

BURL.

Ma langue a bien menti, aussi.

MURRAY.

Je paierai mieux ton bras!

BURL.

Pourquoi faire?

MURRAY.

Pour faire ce que la justice n'a pas fait... pour en finir avec George...

BURL.

Là, là... comme vous y allez, Monsieur l'honnête homme; c'est à faire à vous quand vous vous en mêlez. Il n'y a tels que certains honnêtes gens échauffés!

MURRAY.

Trève de tes sornettes! s'ils l'ont absous, je l'ai condamné... moi!

BURL.

Oui dà!.. (A part.) Ma foi, je comptais encore naguère combien il fallait de bêtes pour faire un voleur, mais je ne sais pas ce qu'il faudrait de voleurs pour faire un honnête homme, comme celui-là.

MURRAY.

Écoute-moi donc, et prends bien garde à ce que je vais te dire. Je ne me suis pas fié à toi sans garantie. Je sais tout. Lady Athol a parlé; elle a raconté comment elle t'avait trouvé à l'hôtel pour la première fois. Tu avais commis le vol dont George fut accusé; tu avais dérobé le portefeuille dans la caisse, j'en suis sûr. D'ailleurs j'ai les preuves en main de vingt autres crimes dont tu es l'auteur. Oui, après avoir livré George à ta place, après t'avoir sauvé pour te faire mon instrument contre lui, j'ai voulu te bien connaître, j'ai épié tes démarches, tes actions, je me suis informé de ta vie; et maintenant je la sais à fond, par cœur; je sais enfin que tu es un voleur de profession.

BURL.

Oh! oh! Je pourrais m'éclaircir à vos yeux... mais je ne m'a baisserai pas à me justifier...

MURRAY.

Je te tiens pieds et poings liés, te dis-je, et d'un mot je peux t'envoyer pendre.

BURL.

Oui... mais ce mot, vous ne le direz pas... nous avons trop besoin l'un de l'autre pour nous trahir...

MURRAY.

A la bonne heure!

BURL.

Entre braves gens on finit toujours par s'entendre.

MURRAY.

Tu consens donc à finir ce que nous avons commencé.

BURL.

Il le faut bien... puisque vous le voulez.

MURRAY.

Quand?

BURL.

Le plutôt possible... ce soir si je peux.

MURRAY.

Dès que ce sera fait, à quelque heure que ce soit, viens me le dire! deux coups frappés à ma porte m'avertiront que tu m'attends, et je viendrai te remettre en échange de l'héritier et du [illegible], le double de ce que je t'ai déjà payé

pour ta déposition, entends tu, toute une fortune dont tu iras jouir hors d'Angleterre.

BURL.

Convenu!.. je voyagerai pour votre santé.

MURRAY.

Agis donc, hâte-toi... j'attends. (Il sort.)

SCÈNE IV

BURL, seul.

Voyons un peu mon cher Hasard, maintenant que je suis seul avec toi, ce que tu me conseilles de faire! causons là sérieusement! Si je tiens Murray par la crainte qu'il a que je ne remette le testament à George, il me tient aussi par la crainte que j'ai d'etre pendu. Il a dit vrai, il me sait par cœur; je suis à jour; je n'ai plus la moindre chance d'être un héritier, un Hospur; mais puisque je ne puis avoir tout le rosbiff, tâchons du moins d'en attraper une bonne tranche. C'est égal... ce que ce diable d'homme exige de moi me coupe l'appétit. Si George n'était pas un ancien ami... mais au fait, ne suis-je pas encore plus mon ami que le sien?.. et charité bien ordonnée... Ce satan de la banque qui vient me causer potence. Allons, c'est dit, George n'échappera pas. on me met le marché à la main, on me met... le couteau sur la gorge... il faut qu'il disparaisse... Et les camarades qui ne viennent pas... c'est comme un fait exprès, parce que j'ai besoin d'eux. Je leur avais cependant bien dit: A la taverne du serpent pour ce soir!.. Ils n'ont pas plus de nez...... Allons à leur rencontre!..

Il sort.)

SCÈNE V.

GEORGE, seul, entrant d'un autre côté, pâle, exténué, les vêtemens en désordre.

GEORGE, les yeux fixés sur la maison de Jenny.

Jenny!.. Jenny!.. ne te verrais-je plus? Depuis le jour où tu es venue m'arracher à la justice humaine, je ne t'ai point aperçue... n'as-tu donc voulu que me rendre service pour service, ma liberté pour ta vie? est-ce la reconnaissance ou l'amour qui t'a donné le courage de me défendre? Chère Jenny, tout plaidait contre moi! l'accusation de ton père, le témoignage de Burl, jusqu'à mon habileté... mais tu as parlé, et ta voix d'ange a donné tort aux démons!.. hélas!.. c'était de la compassion; ce n'était pas de l'amour, puisque je ne te retrouve plus hors de la prison. Depuis que je suis libre, je viens ici tous les soirs chercher seulement un de tes regards, et tous les soirs je viens en vain... Cette maison est muette et sombre comme la tombe... pas une lumière, pas un bruit!.. pleine pour moi de mystère et de terreur. O Jenny! Jenny! pendant que je t'appelle et que je souffre, n'entends-tu pas un cri? ne sens-tu pas mon mal? ne vois-tu pas que je suis là seul et désolé sous ta fenêtre, que tout le monde me repousse, que l'a laissé un signe de réprobation sur ma tête, que le travail même m'est interdit, que je mourrai de faim comme l'enfant de mon frère, innocente créature que j'avais promis de nourrir, et dont il me sera demandé compte!.. ah! ma propre mort sera mon excuse. Mais je ne veux pas mourir sans te voir, Jenny, sans savoir si tu as eu amour ou pitié de moi, si tu es à pleurer seule dans ta chambre ou à m'oublier dans une fête, pendant que j'expire dans la rue de peine et de faim!.. oui... de faim!..

(Il se laisse aller sur un banc près de la porte de la taverne.)

SCÈNE VI.

GEORGE, TROIS CRÉANCIERS, sortant de la taverne.

PREMIER CRÉANCIER, ayant heurté George du pied.

Retire-toi, mendiant!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Range-toi, paresseux!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Mais c'est un homme à secourir, on dirait qu'il tombe de besoin.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Allons donc! nous connaissons ce genre-là, C'est pour forcer l'aumône.

PREMIER CRÉANCIER.

Il a raison, venez donc!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Au fait, ça regarde la paroisse, nous payons la taxe des pauvres. (A George.) Dieu vous bénisse! mon brave homme, on ne peut rien vous faire.

(Ils sortent du côté de la maison de Murray. Pendant ce temps-là, la taverne se ferme.)

SCÈNE VII

GEORGE, seul.

Ils s'en vont, insoucians, indifférens. Oui, tout s'éloigne, tout se ferme autour de moi, les portes comme les cœurs... oui, les maisons comme les hommes, barricadées d'un triple fer! (Il se lève.) O Londres, reine des mers, entrepôt du monde, ville riche et plus dure que le métal de tes trésors, à quoi servent tes magasins et tes greniers d'abondance, ton industrie et ton commerce, tes flottes et tes cargaisons, toute ton opulence, enfin! si tu ne peux nourrir un de tes enfans... si l'un des tiens est condamné à mourir sans l'avoir mérité, s'il ne suffit pas d'être innocent pour vivre dans ton sein! Ferme-toi donc, mère aveugle et sourde, repose-toi dans ton insensibilité de pierre, redeviens calme, oui, calme comme l'eau de ton fleuve quand elle engloutit un homme! je ne me débattrai pas en me noyant pour t'agiter... je suis résigné!.. Oh! je me sens défaillir. (Il se rassied.) Je passerai cette nuit, la dernière sans doute, comme les autres, sur ce banc, en face de la maison de Jenny, afin de lui envoyer toute mon âme dans mon dernier soupir.

(D'autres buveurs sortent de la taverne.)

SCÈNE VIII.

GEORGE, assis sur son banc, PASSE-PARTOUT, VOLEURS.

PASSE-PARTOUT.

Bur lnous a donné rendez-vous à la taverne, elle se bouche... bon! nous serons tranquilles ici, attendons-le, et en attendant, partageons! la journée commence pour nous quand elle finit pour les autres... amoureux et voleurs, à l'œuvre!

(Ils se partagent de l'argent.)

DEUXIÈME VOLEUR, apercevant George.

Dites donc... il y a un homme, là!

TROISIÈME VOLEUR.

Un mouchard, peut-être.

DEUXIÈME VOLEUR, s'approchant de George.

Non, c'est un homme ivre.

PASSE-PARTOUT.

Du tout, c'est un homme qui crève de faim. Allez, je m'y connais, j'ai passé par là, jadis! hé l'ami! vous n'avez pas l'air d'avoir dîné chez la reine. Tenez, buvez-moi ça, une goutte de *gin*, ça vous ranimera. (Il lui donne sa gourde.)

GEORGE, ayant bu.

Oh! oui, ça ranime.

PASSE-PARTOUT.

Après le liquide, il faut du solide, la taverne n'est pas encore fermée... allez-vous y refaire un peu; tenez... voilà un schelling!

(Il pose le schelling sur le banc.)

GEORGE.

Merci! merci!..

LA VOIX DE LA TAVERNIÈRE, à la cantonnade.

Non, M. Tom, non, sortez!

PASSE-PARTOUT, apercevant Tom mis hors de la taverne.

Ohé! les autres! quelqu'un... quelqu'un encore! retirons-nous! nous reviendrons quand tous les buveurs seront partis.

(Les voleurs sortent, George se lève pour aller à la taverne.)

SCÈNE IX.

GEORGE, TOM, à demi-ivre, LA TAVERNIÈRE.

LA TAVERNIÈRE, poussant Tom à la porte de la taverne.

Sortez, vous dis-je, vous n'aurez plus rien.

GEORGE, reconnaissant Tom.

Le domestique de Murray? (Il s'arrête et écoute.)

TOM, à la tavernière.

Je ne vous demande plus qu'un pot de bière.

LA TAVERNIÈRE.

Et moi, je ne vous demande qu'un schelling.

TOM.

Je vous le devrai! un de plus, un de moins, qu'importe?

LA TAVERNIÈRE

C'est assez bu comme ça gratis... je ne veux plus vous faire crédit... d'ailleurs, il est trop tard, bientôt minuit, bon soir!

(Elle lui ferme la porte au nez.)

SCÈNE X.

GEORGE, TOM.

GEORGE, à part.

S'il pouvait me donner des nouvelles de Jenny!.. (Haut.) Vous avez donc bien soif, M. Tom?

TOM.

J'en mourrai!

GEORGE.

Eh bien! si vous voulez me rendre un service, je vous paierai à boire.

TOM.

Volontiers, un service en vaut un autre!.. ah ça! mais, il me semble que je vous connais... attendez donc? n'importe? j'ai la pépie, parlez.

GEORGE.

Dites-moi quelques mots de la fille de votre maître? qu'est-elle devenue, dites!

TOM.

Ah! vous êtes l'ouvrier serrurier! Pauvre cher homme!

GEORGE.

Où est-elle? que fait-elle? répondez, ce schelling est à vous.

TOM.

Je réponds... Mlle Jenny!.. elle est là!

GEORGE.

Là...

TOM.

Oui, elle va se marier.

GEORGE.

Se marier, dites-vous? Oh! cet homme est ivre!

TOM.

Oui, se marier! Ça vous étonne!

GEORGE.

Se marier!.. et avec qui?

TOM.

Avec son prétendu, lord Barest.

GEORGE, à part.

Ah! voilà donc la cause de sa retraite! (Haut.) Oh! il faut que je la voie, il faut que je lui parle!.. Combien veux-tu pour me faire arriver jusqu'à elle?

TOM.

Impossible... gardée à vue, mise sous clé par ordre du papa, et ne pouvant communiquer avec âme qui vive jusqu'au jour de son hyménée... Si même l'on nous entendait causer ensemble, je serais chassé, adieu! (Il tend la main.)

GEORGE, lui remettant le schelling.

Tenez ce schelling! (A part.) Je n'ai plus qu'à mourir!

TOM.

Mourir?.. Allons donc, on ne meurt que de soif... venez, nous boirons ensemble.

GEORGE.

Merci!..

TOM.

Comme il vous plaira... adieu!.. (Il retourne à la taverne.) Holà! hé! Paddy, voilà de l'argent! (Il glisse le schelling sous la porte qui s'ouvre et il entre dans la taverne.) A boire! voilà de l'argent!

SCÈNE XI.

GEORGE, seul.

Mourir sans l'avoir vue, elle... sans lui dire adieu... pour la laisser aux mains d'un autre... à un rival... à ce lord abhorré! Non, non... jamais je ne veux plus mourir; non, ce ne sera pas, pas avant, du moins, d'avoir tout tenté pour vivre, pour la lui arracher, pour la posséder... (Avec exaltation.) Qu'ai-je donc fait, après tout, que je doive être privé ainsi de la vie, de l'amour, du bonheur? N'ai-je pas le droit d'être et d'être heureux comme un lord? Parce que je suis né pauvre et que je suis resté honnête, il faut que je renonce à ma part de félicité ici-bas! Oh! non, je n'y renoncerai pas, ainsi... Avec de l'argent on a tout dans ce monde : honneur, amour, bonheur, on satisfait son corps et son âme, on est heureux enfin! Je veux de l'argent, moi! je veux de l'argent. L'heure et le lieu sont propices. O génie de Burl, génie du mal! si tu existes, viens, je me donne à toi!.. Malheur à qui va passer ici maintenant! le désespoir a fait place au crime!

SCÈNE XII.

GEORGE, MURRAY.

GEORGE, apercevant Murray, qui vient du côté de la taverne, à part.

Quelqu'un! Allons, c'en est fait! (Haut, s'avançant vers Murray.) De l'or, Monsieur! Vous êtes riche, je suis pauvre. De l'or!.. la bourse ou... (Puis s'arrêtant et se reprenant d'un ton humble et la main ouverte.) la charité, s'il vous plaît?

MURRAY, profitant de ce changement.

Rentrons vite!

(Il rentre dans sa maison.)

GEORGE, le laissant aller.

Oh! je n'étais pas fait pour le crime! (Voyant Murray rentrer dans sa maison.) O ciel! Murray! c'est Murray! Qu'ai-je fait, mon Dieu? il m'aura reconnu!.. Elle, elle, que va-t-elle dire? tout est perdu... Ah! malheureux! malheureux!

(Il tombe à la renverse, inanimé.)

SCÈNE XIII.

GEORGE, couché immobile; BURL, PASSE-PARTOUT, VOLEURS.

PASSE-PARTOUT, ayant éteint le réverbère.

Enfin, la taverne est fermée; nous ne serons plus dérangés.

BURL.

Tant mieux... car j'ai à vous confier un travail épineux!

PASSE-PARTOUT.

Il n'y a plus personne, tu peux parler.

BURL.

Connaissez-vous un nommé George Davis?

PASSE-PARTOUT.

Non.

DEUXIÈME VOLEUR.

Si fait : un beau garçon, pâle, de ma taille... serrurier de son état, et qui a eu des malheurs.

BURL.

C'est bien ça. N'oubliez pas ce signalement, vous autres. Il faut trouver l'homme à tout prix.

PASSE-PARTOUT.

Pourquoi?

BURL.

J'ai promis de le livrer.

PASSE-PARTOUT.

Mort ou vif?

BURL.

Écoutez bien... cherchez-le nuit et jour par toute la ville. Quand vous l'aurez rencontré, vous n'aurez qu'à lui parler de travail... avec ce mot-là, il vous suivra où vous voudrez. Vous l'attirerez alors dans quelque endroit écarté, de ce côté-ci, par exemple, sous prétexte de lui procurer de l'ouvrage... et, dès que vous serez seul avec lui, une querelle et un mauvais coup... Vous m'entendez?

PASSE-PARTOUT.

Ni vu, ni connu!

BURL.

Il y a une forte récompense... Si je ne fais pas moi-même la chose, je me charge du salaire et nous partagerons. Allez, et vivement!

PASSE-PARTOUT, se retournant pour partir et voyant George couché près du banc.

Encore cet homme ici!..

BURL.

Quel homme?

PASSE-PARTOUT.

Cet homme-là à terre! C'est un espion, bien sûr. Il aura entendu.

BURL.

Voyons donc! (Il s'approche de George.) Que vois-je?.. c'est lui, George Davis!

PASSE-PARTOUT.

Nous n'aurons pas si loin à aller.

DEUXIÈME VOLEUR.

Oui... je ne l'avais pas reconnu d'abord, tant il est changé!

BURL.

Chut... il dort... Non, il est mort!.. je crois.

(Il se baisse et le touche.)

PASSE-PARTOUT.

Si c'est le moribond de tantôt, il doit être bon à enterrer.

BURL, le tâtant.

Le diable m'emporte! immobile, froid, mort! oui... bien mort!.. Allons, la besogne est faite. Pour plus de sûreté... (Il lève son poignard et s'arrête.) Bah! il est assez mort pour un banquier. Quel digne homme que ce George! la crème des humains, quoi? Ce garçon-là s'est toujours dévoué pour tout le monde. Il est si obligeant, qu'il me fait le plaisir de mourir à l'amiable, là, sans que je m'en mêle; si honnête, qu'il m'épargne un crime. Dieu merci! je m'en lave les mains. Mort de faim à la porte de ce hôtel, qui contient sa fortune! S'il avait voulu me croire, pourtant, quand je suis venu le chercher!.. Enfin, c'est un homme à refaire. (Au premier voleur.) Passe-partout, jette ton manteau sur lui et laissez-moi; le reste me regarde; je dois être seul pour achever l'affaire. C'est avec un particulier très connu dans Londres, qui veut garder son quant à soi; un de ces hommes prudens qui ne manqueraient pas de vous payer

une dette en plein jour, mais qui vous tuent dans l'ombre. A demain le partage!

(Passe-partout ayant jeté son manteau sur George sort avec les deux autres.)

SCÈNE XIV.

GEORGE, toujours couché. BURL.

BURL, allant à la maison de Murray.

Maintenant allons avertir Murray! il faut frapper deux coups m'a-t-il dit, oui deux coups! il est tard; il doit être chez lui à cette heure! voyons! (Il frappe deux coups à la porte.) Il ne s'attend pas à être satisfait si vite! mais aussi qui diable s'y serait attendu? En voilà un hasard!.. plutôt un vrai miracle. Mais le banquier ne vient pas. Personne ne bouge dans la cassine, enfin je vois une lumière, j'entends des pas... la porte s'ouvre... voilà mon homme!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MURRAY.

BURL.

Arrivez donc!

MURRAY.

Eh bien, qu'y a-t-il?

BURL.

C'est fait.

MURRAY.

Déjà!

BURL.

Qui sert vite, sert double.

MURRAY.

Allons! où est-il?

BURL.

Ici... rendu à domicile.

MURRAY.

Où donc?

BURL, levant le manteau qui couvre George.

Voilà.

MURRAY, voyant George inanimé sous le reverbère.

Oui... et il est mort?

BURL.

Touchez!

MURRAY, se détournant avec horreur.

Ah! (A part.) Enfin!

BURL.

J'ai fait honneur à mes engagements.

MURRAY.

A mon tour de remplir les miens, veux-tu dire?

BURL.

Mais oui... payez... et on se taira.

MURRAY, en proie à une préoccupation visible, à part.

Il pourrait donc parler...

BURL.

Payez, et on s'en ira.

MURRAY, à part.

Mais s'il restait!

BURL.

Et on oubliera Davis, Murray, Hospur, toute l'histoire.

MURRAY, à part.

Il n'oubliera rien, peut-être....

BURL.

L'argent d'une main, le testament de l'autre, vite, dépêchons!

MURRAY, à part.

Oh! le testament est mort avec l'héritier... C'est toi seul que je crains maintenant... Si je pouvais me débarrasser de l'assassin comme de la victime!

BURL, impatienté.

Mais qu'attendez-vous donc?.. ah! faisons bien les choses, ou prenez garde!..

MURRAY.

Ah! tu menaces déjà... (Criant de toute sa force.) Au secours! au meurtre! au secours!

BURL.

Ah! c'est comme ça que tu payes tes dettes, banquier?

MURRAY, redoublant et le saisissant.

Au voleur, à l'assassin!

BURL.

Ah traître! tu veux me faire faillite... Tiens voilà ma quittance et à ton adresse! (Il le renverse d'un coup de poignard. — On entend un bruit de pas et de voix. George sort de sa léthargie.) On vient... de l'air!..

(Il sort en courant à gauche. On entend bruire et remuer dans la taverne.)

SCÈNE XVI.

MURRAY, étendu. GEORGE.

GEORGE, revenant à lui.

Qu'ai-je entendu? ou suis-je?.. que vois-je? (Il se traîne vers Murray.) Un cadavre!.. (Il se baisse et le reconnaît.) O ciel Murray!..

MURRAY, reconnaissant George qu'il a cru mort, d'une voix éteinte.

George!.. fantôme, laisse-moi!

GEORGE.

Blessé, assassiné! au secours! quelqu'un! au secours! sauvons-le! (Il se penche pour le saisir.) Ah! mes forces me trahissent!..

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, TOM, LA TAVERNIÈRE, UN GARÇON sortant de la taverne, d'un côté, une lampe à la main. LES CONSTABLES, de l'autre, avec des torches.

TOM, à droite.

Que vois-je? mon maître! mon pauvre maître! (Aux constables qui paraissent au fond du théâtre à droite.) Par ici.

LA TAVERNIÈRE.

Par ici, au secours.

TOM, saisissant George.

Par ici! je tiens le coupable C'est George Davis!

GEORGE

Moi!.. oh! mon Dieu!

TOM.

Et la victime, M. Murray qui l'avait fait arrêter pour vol.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PAUL, BURL, puis JENNY, DOMESTIQUES, avec des flambeaux.

PAUL, entrant à gauche avec Burl, qu'il amène le sabre à la main.

Et voici le complice que j'ai arrêté dans sa fuite.) Voyant George arrêté.) mon frère!..

GEORGE, voyant Paul.

Paul!

JENNY, voyant Murray.

Mon père!

GEORGE, voyant Jenny.

Jenny!

JENNY, embrassant son père.

Mon père assassiné... (Voyant George.) George!..

GEORGE.

Oh! je voulais le sauver.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente un cachot coupé en deux par une cloison, ayant une porte de communication qui est fermée. Portes au fond des deux cachots.

SCÈNE I.

GEORGE, dans un cachot; BURL, dans l'autre. (Six heures sonnent.)

GEORGE.

Dans ce moment, on décide de mon sort!

BURL.

Six heures?.. Messieurs les juges s'occupent de mon avenir.

GEORGE.

Quelle destinée que la mienne!.. Je sauve la fortune du banquier Murray, et je suis arrêté comme voleur!.. Je veux lui sauver la vie, et je suis arrêté comme assassin!

BURL.

Est-ce qu'il me faudrait payer enfin les actes de mon passé?.. mes incapacités à distinguer le tien du mien?.. Oh! que non!

GEORGE.

Tout a tourné contre moi, mon adresse et ma vertu; oui, mon habileté et mon dévoûment.

BURL.

Fi de la résignation et du dévoûment. Sauvage, j'aurais été antropophage, j'ai fait à la ville comme au désert. Pour vivre, j'ai mangé les autres!

GEORGE.

C'est donc une volonté expresse, opiniâtre, qui me poursuit... une fatalité!.. jusqu'à mon pauvre frère, que je retrouve ici de garde, dans cette prison, comme pour être témoin de mon supplice; car j'ai eu beau me débattre à l'audience contre ce misérable Burl, cette ombre sans cesse attachée à mon innocence, je n'ai pu rompre ce cercle de fer qui m'étreint; la première accusation est revenue sur la seconde, et je n'ai plus d'espoir.

BURL.

Ai-je enfoncé l'auditoire? J'ai tellement embrouillé, entortillé l'affaire, que John Bull me fera une collecte. Oui, j'ai bon espoir!..

GEORGE.

Non, plus d'espérance! la victime de Burl est dit-on à toute extrémité, elle expirera sans parler, sans pouvoir révéler le nom du coupable... Que Murray vive, mon Dieu! qu'il parle! car je n'ai pas d'autres preuves de mon innocence

BURL.

Seigneur Hasard, fais que le banquier Murray meure sans souffler; car il n'y a pas d'autre preuve de mon crime!.. C'est égal, il a la vie dure... Oh! un homme de métal, ça se conçoit.

GEORGE.

Et Jenny, que pense-t-elle de moi?.. Si elle me croyait coupable! Oh! cette idée est mille fois plus terrible que la mort!

BURL, se levant.

Si le banquier parle, il faudra tenter l'évasion par cette porte: (Il s'approche de la cloison et regarde par le trou de la serrure.) S'il meurt sans parler, j'ai mieux qu'une évasion à faire!.. J'ai un projet victorieux qui réparera tout, qui me rendra la fortune avec la liberté... Bienheureuse porte qui donne dans le cachot de George!.. (Bruit de serrure.) Mais j'entends venir le geôlier, tenons-nous coi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GEOLIER, PAUL, entrant dans le cachot de George, par la porte du fond, avec une lanterne, un panier et un trousseau de clés.

LE GEOLIER, déposant un des pains du panier.

Tenez, en attendant votre arrêt, voici votre souper.

GEORGE.

Oui, on me nourrit, maintenant que je dois mourir.

PAUL, à part, regardant George tristement.

Pauvre frère!

LE GEOLIER, à Paul.

Vous avez demandé à parler à l'accusé; restez avec lui, le temps que je fasse ma distribution de pain jusqu'au bout du corridor. Je vous reprendrai au retour; dépêchez-vous!

(Il sort et ferme la porte du fond. Bruit de serrure.)

SCÈNE III.

GEORGE, PAUL, d'un côté, BURL, de l'autre.

PAUL.

George!

(Il se jette dans les bras de George.)

GEORGE, après un instant d'effusion.

Eh bien! Jenny!.. l'as-tu vue? lui as-tu parlé? lui as-tu répété ce que je t'avais chargé de lui dire?

PAUL.

Oui, frère, oui.

GEORGE.

Tu l'as vue! ah! que tu es heureux, Paul!

PAUL.

Pauvre George!

GEORGE.

Et qu'a-t-elle répondu? que croit-elle?

PAUL.

L'agonie de son père m'a permis d'arriver jusqu'à elle. Je lui ai redit que tu étais innocent. Elle m'a répondu qu'elle croyait à ta parole; et comme preuve, elle m'a donné ce gage d'amour à te remettre.

GEORGE.

A moi!.. Ah! donne, donne!

PAUL, avec crainte.

On ne peut nous voir... tiens!

(Il lui remet un étui. Bruit de serrure.)

GEORGE, avec transport.

Merci! Oh! quelque chose qui vient d'elle! qu'elle a regardé! qu'elle a touché! (Il baise l'étui passionément.) Voyons.

(Il l'ouvre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GEOLIER, entrant, par la porte du fond, dans le cachot de Burl.

GEORGE, tirant un poignard de l'étui.

Un poignard!.. Oh! elle m'aime toujours!.. Merci, Jenny, merci! j'échapperai du moins à l'échafaud... Je suis condamné, n'est-ce pas?

PAUL.

Du courage, George, M. Murray est mort

GEORGE.

Tout est dit!.. je suis perdu!..

(Il tombe accablé sur la pierre qui lui sert de siége. Paul se détourne pour pleurer.)

BURL, au Geôlier qui dépose le pain.

Eh bien! mon bon geôlier, quoi de nouveau?

LE GEOLIER.

Votre affaire s'embrouille; le banquier est mort sans parler.

BURL, à part.

Sauvé!..

LE GEOLIER.

Blessures graves, déportation... décès, potence!

BURL.

Je connais la loi.

PAUL.

Ai-je eu tort de t'avertir, frère.

GEORGE.

Au contraire.

BURL.

Et, dites-moi, mon bon, le jury aura-t-il bientôt délibéré?

LE GEOLIER.

Je l'ignore. Tout ce que je peux vous dire, c'est que le jury, à la nouvelle de la mort du banquier, est rentré en séance. Ils en ont, sans doute, pour une partie de la nuit, car ils ont fait venir leur souper. Voici le vôtre; bon appétit.

(Il sort et ferme la porte du fond.—Bruit de serrure.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins le GEÔLIER.

GEORGE.

Allons! il faut mourir!

BURL.

Mangeons, comme le jury!

GEORGE.

Mourir... devant tant d'années, devant tout un avenir!.. Allons! éteignez-vous, regrets, désirs, ardeurs de ma jeunesse... toutes les forces, toutes les flammes de mon cœur, éteignez-vous!.. J'ai rêvé... c'est fini!..

BURL, mangeant.

Oui, vivons, car maintenant, je saurai bien forcer les juges à m'acquitter.

PAUL, qui a été écouter au fond.

Frère, écoute-moi: tout n'est peut-être pas désespéré.

GEORGE.

Que dis-tu?

PAUL.

Je suis de garde dans cette prison avec des camarades qui me sont dévoués; je suis sûr d'eux... Ils me connaissent, ils savent que tu n'es pas coupable. Je leur ai raconté ton histoire, ils en ont pleuré, et je leur ai dit, en finissant: Si le prisonnier passait devant vous, fermeriez-vous les yeux pour ne pas le voir? Ils n'ont rien répondu. George, ils fermeront les yeux!.. Tu es habile, assez pour venir à bout de ta serrure avec ton arme... A toi toute ton adresse!.. A sept heures, je serai en sentinelle au guichet de la rue. A sept heures donc, Dieu aidant, tu seras libre!

GEORGE.

Libre! libre!

(Paul retourne écouter à la porte du fond.)

BURL, se levant et s'approchant de la porte de la cloison.

Oh! je voudrais déjà commencer!.. Hein! on dirait qu'il y a quelqu'un avec lui. (Quittant la porte.) Attendons, tout est pour le mieux: le banquier mort, George sous ma main... Allons! je serai libre et riche. Achevons mon festin!

PAUL, revenant.

Tu consens?

GEORGE.

Libre! Quelle tentation!.. Mais, non, Paul; ce serait te sacrifier à mon salut; exposer ta vie, peut-être, et celle de tes amis, jamais! jamais!

PAUL.

Mais je mourrai, si tu meurs! N'es-tu pas la moitié de moi-même? ô mon frère! Ton sang est mon sang, ton honneur est mon honneur, l'honneur et le sang de notre père! Je veux nous sauver tous deux en t'arrachant d'ici.

GEORGE.

Paul, ah! tu viens de prononcer un nom qui me rappelle tout mon devoir. Notre père, ami, que dirait-il si j'acceptais ton dévouement? La fuite, d'ailleurs, ne serait-elle pas l'aveu du crime? Paul, je dois refuser ce que tu me pro-

poses. Tu n'as pas le droit de me faire accepter ta vie contre la mienne.

PAUL, insistant toujours.

Mais, que veux-tu donc que je devienne, seul sur la terre, quand je n'aurai plus ni père, ni enfant, ni frère, personne à aimer? Veux-tu donc que je survive à tous, qu'on dise demain, en nous voyant passer : Tenez, c'est un frère qui conduit son frère à l'échafaud! Non, jamais! jamais je ne survivrai à ton supplice, à notre honte!

GEORGE.

Rassure-toi : c'est moi qui exécuterai la sentence, quand ils l'auront rendue.

PAUL.

Eh bien! le coup qui te tuera me tuera.

GEORGE, avec enthousiasme.

Soit! nous nous présenterons donc ensemble, frère, au ciel, devant notre père et devant Dieu, nous tenant par la main, comme deux victimes frappées du même coup, rapportant à notre père tout son héritage, un nom intact comme il nous l'a laissé, rapportant à Dieu une âme blanche et pure comme il nous l'a donnée. (Ils s'agenouillent tous deux.) Dieu, qui nous écoutez, qui nous jugerez après les hommes, nous viendrons tous les deux en appeler à votre justice de la justice humaine, vous redemander une vie meilleure que la vie présente pour prix de la souffrance, avec le droit du martyre d'ici-bas.

(On entend le Geôlier ouvrir la porte du cachot de George.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE GEOLIER, dans le cachot de George.

LE GEÔLIER, à Paul.

Allons, mon brave, il faut sortir.

PAUL.

Déjà! Adieu!

(Le Geôlier et Paul sortent.)

BURL.

Après manger, il faut boire. Prenons des forces pour exécuter mon projet... (Il boit.) Oui, je retrouverai ma petite innocence et mon gros héritage! Il y a encore place pour moi sur terre... Je redeviendrai Burl Hospur... Par exemple, une fois dehors, je me range, je liquide... je me borne aux affaires honnêtes, je ferai l'escompte. Quand la ronde du geôlier sera finie, nous aviserons.

SCÈNE VII.

GEORGE, d'un côté, BURL, de l'autre.

GEORGE.

Du courage!.... mieux vaut mourir innocent que vivre coupable... oh! je recommencerais encore s'il le fallait... La tombe n'a plus rien qui m'épouvante... sûr maintenant d'être aimé de Jenny, d'éviter l'infamie... Qu'ils viennent quand ils voudront, qu'ils viennent! je suis prêt, je suis las, reposons-nous... (Il se couche sur la paille.) jusqu'à la mort.

BURL.

Ce repas ne sera pas le dernier grace à mon projet, et à mon hasard qui me l'a inspiré... Il me devait bien cela, après m'avoir laissé prendre, dans un moment d'oubli sans doute... Allons Burl, à l'œuvre!.. je n'entends plus rien; la ronde est finie... le jury délibère. Voyons! (Il s'approche de la porte de la cloison et regarde par le trou de la serrure.) Il est seul, il est couché, bon!.. il s'endort sans doute... attendons qu'il ronfle et préparons-nous! (Il quitte sa veste et réfléchit.) J'ai ce qu'il me faut... un couteau d'abord... (Il déchire la doublure intérieure de sa veste et en tire un couteau.) Voilà!.. on m'a pourtant fouillé... Du papier?.. j'en ai aussi! (Il tire encore de sa veste, le testament.) Il y a au testament une feuille double qui est blanche... Oui, mais de l'encre à présent, comment faire?.. Oh! j'y suis... à la rigueur on peut se passer d'encre et de plume, quand on a un crayon, et avec le plomb de ma fenêtre, je vais en faire un... (Il détache un morceau de plomb et le taille avec son couteau.) Écrivons maintenant, une écriture tremblée... un beau repentir!.. (Il écrit quelques lignes sur la feuille de papier blanc.) Voilà qui est fait... très bien. (Il détache la feuille qu'il vient d'écrire, de la feuille du testament.) A présent, ce papier-ci pour moi... (Il remet le testament sur lui.) et celui-là pour George! (Il indique le papier écrit au crayon.) Mon couteau est bon!.. (Il passe le pouce dessus.) Oui! allons il s'agit d'être libre et riche! (Il se rapproche de la porte de la cloison et regarde.) Voyons, s'il est bien endormi! (Il appelle.) George! George!.. il ne répond pas; il dort comme un lord-juge!.. c'est le moment... achevons!

(Il essaye d'ouvrir la porte avec la pointe de son couteau.)

GEORGE, réveillé en sursaut par le bruit de la serrure.

Qu'y a-t-il!.. quel est ce bruit? (Il écoute.) Il me semble qu'on essaye d'ouvrir cette porte.

(Il se lève et va vers la porte.)

BURL.

Peste... vieille serrure! c'est comme les vieux procès! mon couteau s'est épointé, r'aiguisons-le.

(Il se retire de la porte et va aiguiser son couteau sur une pierre de son cachot.)

GEORGE, regardant par la serrure et le voyant dans cette occupation.

Qu'est-ce que cela signifie? que fait cet homme?

BURL, se relevant en face de la porte.

L'accident est réparé.

GEORGE, reconnaissant Burl.

C'est Burl! un couteau à la main?.. que veut-il? (Le voyant venir à la cloison.) Il se dirige vers cette porte, mais que veut-il donc?

(Il se range immobile à côté de la porte son poignard à la main.)

BURL, se remettant à la serrure.

Voyons maintenant!

GEORGE, impatienté.

Ma foi, aidons-le!

(De son côté, il touche à la serrure qui s'ouvre.)

BURL.

Ouverte, enfin! heureusement qu'on est un peu serrurier!.. Allons!.. c'est drôle... la main me tremble... Après tout... d'une manière ou d'une autre, il faut que George y passe, autant que j'en profite... Quand je l'aurai frappé... je lui place ce papier sur le corps... et je gagne fortune et liberté!..

GEORGE.

Que dit-il?

BURL.

Entrons! (Il entre doucement dans le cachot le couteau à la main, et cherche George, qui est caché derrière la porte.) Où est-il? là-bas...

GEORGE, se présentant à Burl.

Non, par ici!

BURL.

George!

GEORGE.

Oui, et debout pour te recevoir!

(Il tire son poignard.)

BURL.

Eh bien! tant mieux, ce sera un duel... A moi, mon hasard.

(Il se précipite sur George qui le frappe d'un coup de poignard, et le renverse raide mort.)

GEORGE.

Pardonnez-moi, mon Dieu! j'ai défendu ma vie!.. mais quel était son but?.. et ces papiers, que sont-ils?.. ils m'apprendront tout, peut-être! (Il prend dans la main de Burl le premier papier et lit.) Qu'ai-je lu!.. l'infâme!.. O machination diabolique! (Ayant réfléchi.) Elle tournera contre lui!.. Et cet autre?.. (Il prend sur le corps de Burl le second papier et le lit.) « Testament d'Édouard Hospur! » Que vois-je? (Il le parcourt.) O mon Dieu! c'est un rêve!.. « Signé : Édouard Hospur! » C'est écrit, c'est signé. Ici, ma fortune... et là, mon innocence... Oui, ma fortune dans ce papier, et mon innocence dans l'autre! oh! je comprends tout, maintenant, et l'acharnement de Murray et le crime de Burl... Misérable, tu voulais en me tuant prendre ma place et me donner la tienne, me faire coupable de tes crimes et te faire héritier de mes biens... Burl, chacun sa part! Je reprends ce testament que tu voulais garder : quant à cette déclaration que tu voulais me mettre sur le corps, je la laisse sur le tien! (Il lui replace le second papier sur le corps, le rentraîne dans l'autre cachot, et lui met le couteau à la main.) A présent, tout est à sa place, le papier et le couteau! rentrons et fermons bien la porte. (Il revient dans son cachot et ferme la porte de communication.) Et moi aussi, je suis serrurier! (Bruit de serrure à la porte du fond.) Maintenant, on vient... Allons, mon cœur, calme-toi!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE GREFFIER, LES ASSESSEURS, en robe noire, un d'eux porte une lanterne. LE GEOLIER, dans le cachot de George, PAUL, JENNY, en grand deuil.

LE GREFFIER.

George Davis, voici l'arret que le lord-juge vient de prononcer! Sur la déclaration affirmative du jury : « Oui, l'accusé est coupable », le lord-juge condamne George Davis à la peine de mort, comme atteint et convaincu d'avoir assassiné le banquier Murray.

GEORGE.

O justice humaine!

(Tous les justiciers sortent.)

SCÈNE IX.

GEORGE, PAUL, JENNY.

PAUL, présentant Jenny, à George.

George, regarde!

GEORGE, vivement.

Jenny! Jenny ici!.. ô mon cachot se change en paradis!

JENNY.

George, mon père mourant a emporté le secret de votre innocence pour les hommes, mais non pour moi... George, vous n'êtes pas coupable! et puisque vous êtes condamné à mourir, qu'un seul mot vous donne du courage!.. je suis libre à présent de vous le dire, à vous : George Davis, je vous aime!

GEORGE, avec ivresse.

Vous m'aimez, et vous me parlez de mourir! oh! non, Jenny, rassure-toi, nous vivrons!.. nous vivrons ensemble, libres, riches, heureux!

JENNY.

O mon Dieu! que dit-il?

PAUL.

Pauvre George!.. sa tête s'égare...

GEORGE.

Oui, heureux tous trois, Paul! Nous reprendrons le nom et l'héritage de nos pères; notre prière a été exaucée, écoutez! (Bruit de serrure.) voilà la vie meilleure qui commence!.. Chut! écoutez!

(Il met le doigt sur sa bouche et va vers le cachot de Burl.)

PAUL.

George, reviens à toi!..

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE GREFFIER, LES ASSESSEURS, dans le cachot de Burl.

GEORGE.

Chut!.. écoutez donc!..

(Il prend par la main, son frère et Jenny, et les fait écouter avec lui à la porte de Burl.)

LE GEOLIER, à Burl, étendu.

Hé! l'ami, éveillons-nous!

GEORGE.

Ils y sont!.. enfin! (A Jenny et à Paul.) Espérance! espérance!.. (A lui-même.) Quelle anxiété!

JENNY.

Oh! le malheur l'a rendu fou.

LE GREFFIER, lisant.

Burl, sur la déclaration negative du jury : « Non, l'accusé n'est pas coupable », le lord-juge acquitte Burl de l'accusation de meurtre sur la

personne du banquier Murray, et ordonne qu'il soit mis en liberté.

LE GEOLIER, se baissant et secouant Burl.

Entends-tu?.. la liberté!.. se fait-il prier, celui-là! (Le tâtant.) Du sang! mort!

LE GREFFIER.

Mort!

LE GEOLIER.

Un couteau, un papier sur lui!..

LE GREFFIER.

Donnez!.. (Lisant.) « Avant de mourir, je déclare que je suis seul coupable du vol commis »chez le banquier Murray et du meurtre commis »sur sa personne... que je n'ai pas de complice, »et que je me suis tué pour échapper à la honte »de la peine que j'ai méritée. » C'était le seul coupable!.. Et ce malheureux!.. (Il indique George dans son cachot.) Que l'erreur de la justice soit réparée!

JENNY, avec explosion.

Merci! mon Dieu!

GEORGE, avec transport.

Vous saurez tout... ils vont venir, silence!

FIN.

La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. Palianti, fait partie de la collection des mises en scène publiées par le journal La Revue et Gazette des Théatres, rue Sainte-Anne, 55.

Errata. — Dans cette mise en scène, Acte III, scène 15, *au lieu de* : Tom sort par la porte *de gauche*, *n°* 3, qu'il laisse ouverte ; *lisez* : Tom sort par la porte *du fond*, *n°* 4, qu'il laisse ouverte.

Dans la brochure in-8°, Acte III, scène 13, *au lieu de*: Samuel est mort, et sa part a dû *vous* revenir ; *lisez :* Samuel est mort, et sa part a dû *nous* revenir.

Ouvrages du même auteur :

LA RÉVOLUTION D'AUTREFOIS, tragi-comédie, en 3 actes.

LE BRIGAND ET LE PHILOSOPHE, drame, en 5 actes.

ANGO, drame historique, en 5 actes.

LES DEUX SERRURIERS, édition in-octavo, contenant une préface et les morceaux supprimés par la censure.



ACTE V, SCÈNE III, 1er TABLEAU.

MADEMOISELLE DE LA FAILLE.

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX,

Par MM. Anicet Bourgeois et Gustave Lemoine,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 14 JANVIER 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Le Cardinal DE RICHELIEU (un Inconnu)	M. Joseph
GEORGES DE GARRAN	M. Deshayes
Le Comte DE MONTGERON	M. Saint-Mar.
M. DE LA FAILLE	M. Édouard
M. DE BASSOMPIERRE	M. Rosier
M. DE TERMES	M. Eugène.
Le docteur GUENAULT	M. Fleuret
LE GOUVERNEUR DE POITIERS	M. Ameline.
DOMINIQUE, vieux soldat au service de la famille de la Faille	M. Delaistre.
MARTIAL, son fils	M. Francisque je.
UN HOTELIER	M. Pradier
DESALLEUX, maçon	M. Fournel
HUGUET, cabaretier	M. Marcel.
UN COURRIER	M. Laisné
UN HUISSIER de la chambre	M. Fonbonne
UN DOMESTIQUE	M. Coste
SÉRAPHINE DE LA FAILLE	Mlle Clarisse
Mme DE GARRAN	Mme Stéphanie
MARIE DE MEDICIS	Mme Abit *.
MARIANNE, au service de Mme de Garran	Mme Cheza.
Un Enfant de cinq ans	La petite Louise

Seigneurs et Dames de la cour, Officiers, Gardes, Huissiers de la chambre, Paysans et Paysannes.

* Mme Abit a compris l'importance *des quelques mots* dont se compose le rôle de *Marie de Médicis*, elle a bien voulu se charger de ce personnage, et les Auteurs sont heureux de lui en témoigner ici leur reconnaissance.

AVIS ESSENTIEL. — La mise en scène et tous les jeux de théâtre sont soigneusement indiqués. On entend par *la droite* et *la gauche*, la droite et la gauche du Souffleur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le parc du château de la Faille. A droite, à l'avant-scène, une table de pierre; près de cette table, un banc de jardin et un arbre isole. A gauche, aussi à l'avant-scène, une table rustique et deux chaises de jardin. Du même côté, au deuxième plan, la petite maison occupée par Dominique. Près de la porte de la maison, un gros arbre. Au fond, une grande grille, avec porte au milieu, traverse tout le théâtre. Rideau de forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE, *seul.*

Au lever du rideau, Dominique tient un fusil de chasse, qu'il est occupé à nettoyer; il va, vient, regarde au dehors et témoigne son impatience.

Mais voyez donc un peu si Séraphine rentrera!... Être sortie ce matin sans me prévenir, pour faire sa promenade à cheval, et n'être pas encore de retour!... Si monsieur de la Faille arrivait et qu'il me demandât sa fille, qu'est-ce que je lui répondrais?...Ah! je suis trop faible avec elle!... Dam! c'est que je suis son père aussi, moi!... monsieur de la Faille, président de la cour des aides de Paris, est presque toujours absent, et Séraphine n'a jamais connu sa mère!... aussi, quand ma pauvre femme, qui l'avait nourrie, s'en est allée là haut, je me suis dit: Il n'y a donc plus que moi, son vieux Dominique, pour l'aimer... Eh bien, son vieux Dominique l'aimera pour tous! Et mordieu! je m'en acquitte bien; car, si ce n'était pas offenser Dieu, je crois que je l'aimerais quasi plus que mon fils Martial, son frère de lait... Pauvre Martial! j'en ai fait un soldat comme son père, un peu malgré lui, par exemple... il ne voulait pas mordre à la poudre, le gaillard!... Mais, bah! il s'y fera, et pour commencer je l'ai envoyé au siége de la Rochelle, ici près, pour frotter messieurs les huguenots... toujours comme son père... (*Avec orgueil.*) Et au moment où je parle il monte peut-être à l'assaut...

SCÈNE II.

MARTIAL, *venant de dehors à gauche* *, DOMINIQUE.

MARTIAL.

Non papa, je descends de mulet.

DOMINIQUE, *se retournant.*

Hein?... quoi!... te v'là, toi?

MARTIAL.

Moi-même, en chair et en os... Embrassez-moi, papa... (*Dominique l'embrasse.*) A mon tour à présent...

Il va pour l'embrasser.

DOMINIQUE, *l'arrêtant.*

Un instant! or ça! monsieur mon fils, comment êtes-vous ici, pendant qu'on se bat à la Rochelle?

* Le premier nommé, est le premier à gauche du souffleur.

MARTIAL.

C'est justement parce qu'on se bat à la Rochelle que je suis ici. Écoutez, papa: de ce que vous avez été soldat, et de ce que vous m'avez appelé *Martial*, il ne s'ensuit pas que je doive aimer la guerre. Comme un bon fils doit obéissance à son père, j'ai voulu, pour vous obéir, essayer de prendre goût aux arquebusades, canonnades, fusillades, dégringolades et cætera; mais j'ai eu beau faire, le goût ne venait pas...

DOMINIQUE.

Eh ben, après?

MARTIAL.

Eh ben, après, il n'est pas venu... ça tient à mon tempérament .. je suis un homme à émotions...

DOMINIQUE.

Qu'est-ce que tu me chantes là... un homme à émotions! ..

MARTIAL.

Oui, papa, un savant m'a expliqué ça... quand vient le danger, le cœur est bon, mais c'te diable d'émotion me coupe les jambes... toute la force est là... (*Il montre son cœur.*) Il n'y a plus rien là...

Il montre ses jambes.

DOMINIQUE, *indigné.*

Tu serais poltron!...

MARTIAL, *très-étonné.*

Poltron!... moi!... fi donc!... je ne serais pas votre fils! Trois fois j'ai suivi mes camarades à l'assaut... de cœur... oh! le cœur allait... il allait très-bien, il galopait même avec eux; mais le reste... tombait assis... Comme j'étais volontaire dans l'armée royale, j'ai suivi ma volonté... et je suis revenu.

DOMINIQUE, *furieux.*

Tu as déserté, malheureux!

MARTIAL.

Oh! que non pas! (*Finement.*) Je suis trop finot pour ça... j'ai profité d'une occasion...

DOMINIQUE.

Et tu auras le cœur de laisser prendre la Rochelle sans toi?

MARTIAL.

Très-bien, très-bien! j'aurai ce cœur-là... Et puis, allez, ne vous tourmentez pas, papa... on ne la prendra pas de longtemps, la Rochelle!...

DOMINIQUE.

Comment sais-tu ça?

MARTIAL.

J'étais plus souvent au quartier qu'à la brèche; et comme j'ai l'oreille très-fine, sans en avoir l'air

j'entendais causer.. Il faut vous dire qu'ils sont là un tas de commandants qui commandent tous à la fois, et qui ne s'entendent pas du tout.. monsieur de Guise ! monsieur de Bassompierre ! monsieur de Marillac !... tous des bons amis de la reine-mère, et des ennemis enragés du cardinal !... et comme le cardinal veut qu'on prenne la Rochelle, alors, eux, ils ne veulent pas... histoire de le vexer !... et ils passent le temps à lui faire des niches !

DOMINIQUE.

Pourquoi donc ça?.. c'est un grand homme, le cardinal.

MARTIAL, *en confidence.*

Et un fameux finot, allez, papa !... (*plus bas*) il les passerait tous sous la jambe !... Pour lors, quand il a vu qu'on embrouillait ses écheveaux, il s'est dit à part lui : Je m'en vas aller les dévider moi-même... Et un beau matin, nous l'avons vu arriver dans le camp, cuirasse au dos, casque en tête... et une épée à la main.

DOMINIQUE, *riant.*

Ah ! bah, le cardinal ?

MARTIAL, *riant.*

Il fallait voir comme tout ça lui allait !... là, vrai, il n'était pas mal grotesque ! on riait d'abord, mais ça n'a pas duré longtemps, car il vous a un regard... qui vous a bientôt rendu sérieux un homme !... Diable de regard !... je ne peux pas m'y habituer...

DOMINIQUE, *avec impatience.*

Mais tout ça ne me dit pas comment tu es sorti du camp.

MARTIAL.

M'y v'là, papa, m'y v'là... Ce matin, au petit point du jour, monsieur de Bassompierre est venu au quartier; il a parlé bas à notre capitaine, monsieur le comte de Montgeron, un sournois, un brutal qui me mettait toujours aux arrêts... Celui-ci m'a montré du doigt à monsieur de Bassompierre, puis est venu à moi. — L'ami, n'es-tu pas de la commune de saint André? — Oui, capitaine ! — Une seule grande route conduit à l'abbaye de Saint-André? — Une seule, capitaine, quand elle n'est pas coupée par quelque inondation, comme qui dirait si la digue de Gaillac était rompue. — Eh bien, fais comme si la digue de Gaillac avait été rompue cette nuit...trois hommes de ma compagnie ont une mission pour l'abbaye, peux-tu les conduire par la traverse ? — Très-bien, capitaine. Et une heure après nous sommes partis tous quatre, moi et mes trois hommes qui étaient masqués.

DOMINIQUE.

Masqués !

MARTIAL.

Masqués ! (*finement, et bas*) pour qu'on ne vît pas leur visage... mais arrivés à l'endroit où nous devions trouver la route inondée... sèche comme un caillou... pas plus d'eau que dessus ma main... (*Doninique se rassure.*) Ils s'étaient trompés... alors mes trois compagnons se sont arrêtés ; ils paraissaient très-contrariés... moi, je regardais les étoiles, comme ça... mais je tendais l'oreille... — L'inondation est en retard, ont ils dit tout bas, il faut remonter jusqu'à la digue. Là-dessus mes trois masques m'ont planté là ; et moi, je me suis dit : Je vas aller voir mon papa.. et ma bonne sœur de lait, Séraphine.

DOMINIQUE, *réfléchissant.*

Voilà qui est étrange !

MARTIAL.

Oui, c'est étrange ! .. mais, avant tout, vous allez me donner à déjeuner.

DOMINIQUE.

Avant tout, tu vas courir jusqu'au château savoir si ta sœur Séraphine est revenue de sa promenade à cheval, car je suis d'une inquiétude. .

MARTIAL.

Encore courir ?

DOMINIQUE.

Nous déjeunerons après.

MARTIAL.

Allons, je veux bien... mais quand je reviendrai, papa, gare à vos provisions ! je fais un massacre !

Il sort au troisième plan, à droite.

DOMINIQUE.

Ne pas revenir!... ah ! comme je vais la gronder !... Elle sait pourtant bien que son père arrive aujourd'hui, et s'il était vrai que la digue de Gaillac ..

SCÈNE III.

DOMINIQUE, MARTIAL, *puis* SÉRAPHINE *en amazone très-galant.*

MARTIAL, *revenant.*

La voilà, la voilà !

DOMINIQUE, *avec joie.*

Séraphine!

MARTIAL.

Elle m'a dit bonjour de loin... mais elle a pris par l'avenue pour faire sauter la barrière à son cheval.

DOMINIQUE.

Là ! encore une imprudence !

Dominique court. Séraphine paraît au fond.

SÉRAPHINE, *en costume d'amazone, une cravache et un livre à la main.*

Je savais bien qu'il la sauterait !... Bonjour, Martial !

DOMINIQUE, *grondant.*

Sauter une barrière !.. la belle prouesse !... tête folle !... écervelée !... qui, pour un rien, un caprice, risque sa vie sans s'inquiéter de nous !...

SÉRAPHINE, *le câlinant.*

Oh ! ne gronde pas, mon bon Dominique, je t'assure qu'il n'y avait pas de danger...et puis, tu m'as toujours dit : Quand on a raison, à bêtes ni gens il ne faut céder

* Martial, Dominique, Séraphine.

DOMINIQUE.

J'ai dit ça, moi?

MARTIAL.

Vous avez dit ça, papa?

SÉRAPHINE, *souriant.*

Tu l'as dit.

DOMINIQUE.

Eh bien, j'ai dit une bêtise.

SÉRAPHINE.

Et tout à l'heure, il est clair que j'avais raison.

DOMINIQUE.

Et que j'ai tort... c'est toujours comme ça que ça finit.

Séraphine va poser sa cravache et son livre sur la table de pierre.

MARTIAL.

Dites donc, papa, à présent que nous avons retrouvé ma sœur Séraphine, j'espère que nous allons déjeuner... moi, d'abord, ça a redoublé mon appétit.

DOMINIQUE.

Et moi, ça me l'a rendu.

MARTIAL.

Vive le roi!... Je vas chercher les provisions!

Il entre dans la maison.

SCÈNE IV.

DOMINIQUE, SÉRAPHINE, *puis* MARTIAL.

SÉRAPHINE, *tombant assise sur le banc, et s'essuyant avec son mouchoir.*

Ah! je n'en puis plus!...

DOMINIQUE.

Voyez un peu comme la voilà toute en nage!... S'il y a du bon sens, de se mettre dans des états pareils!... Et puis on dira: La belle mademoiselle de la Faille!... Ah! oui, belle!... joliment... Allez, allez!... si vous continuez, on ne vous donnera pas longtemps ce nom-là!...

SÉRAPHINE.

Comme tu prêches bien ce matin!

DOMINIQUE, *colère.*

Mais, voyons, où as-tu été, pour te fatiguer ainsi, méchante enfant?

SÉRAPHINE, *rêveuse.*

Je me suis laissé entraîner plus loin que je ne croyais; et puis ce livre, que j'avais emporté, m'a fait oublier l'heure... Je rêvais... je pensais...

DOMINIQUE, *se rapprochant, d'un air malin.*

Ah! et à qui donc?...

SÉRAPHINE, *riant, en le regardant.*

A toi!...

DOMINIQUE, *incrédule.*

Hum!... aux absents, plutôt...

SÉRAPHINE, *avec malice.*

Mon père?... il arrive aujourd'hui.

DOMINIQUE.

Ah! si tu ne veux pas comprendre!... (*A part.*) Elle n'en conviendra pas... elle n'en conviendra pas...

Pendant cette scène, Martial a servi le déjeuner, s'est attablé et mis une serviette autour du cou.

DOMINIQUE.

Et cette écharpe, que tu brodais hier, est-ce encore pour ton père, ou pour moi?

SÉRAPHINE, *souriant.*

Je ne crois pas.

DOMINIQUE.

A moins que ce ne soit pour Martial.

MARTIAL, *la serviette au cou.*

Une écharpe pour moi!... Ah! ma sœur Séraphine, voilà une aimable attention!...

DOMINIQUE, *le voyant à table.*

Eh bien, qu'est-ce que tu fais là, toi?

MARTIAL, *la bouche pleine.*

Moi, papa?... je vous attends...

DOMINIQUE.

Ah! tu m'attends. (*Bas, à Séraphine.*) Eh bien, veux-tu que je te dise à qui irait bien cette écharpe? c'est... c'est à quelqu'un qui demeure dans la tour de Garran! (*Séraphine tressaille. A part.*) Attrape!

Il va se mettre à table en se frottant les mains *.

MARTIAL, *qui a entendu le dernier mot.*

Monsieur de Garran! Ah! un brave jeune homme! pas fier, qui demeure avec sa mère, à une lieue d'ici... dans un vieux donjon... Je le connais beaucoup... Est-ce que vous le connaissez, papa?

DOMINIQUE.

Oui, et il a fallu, pour faire sa connaissance, que ta sœur manquât de se casser le cou.

MARTIAL.

Ah bah!... contez-moi donc ça, papa.

DOMINIQUE, *sombre.*

Ce n'est pas l'embarras, il était temps qu'il arrivât... un précipice était là!... une minute encore et ce cheval maudit, que montait Séraphine, s'y perdait avec elle!... Pour moi, je n'y voyais plus... j'avais à l'arçon de ma selle un pistolet chargé... je le cherchais... je ne le trouvais pas... J'étais fou!... Mais un autre que moi avait vu le danger... Plus prompt que l'éclair, un jeune homme s'élance, saisit les rênes, détourne le cheval par un effort inouï, tombe avec lui, mais sans lâcher prise... Et ta sœur est sauvée!

MARTIAL.

Ah! voilà un brave! un brave intrépide!...

DOMINIQUE.

Comme son père... mon ancien capitaine!... car il ne craignait ni lance ni mousquet, celui-là .. et, ventre saint-gris!... comme disait le bon roi, ça m'a réjoui le cœur, d'avoir retrouvé dans le fils les traits du père, son noble cœur, et surtout son vigoureux poignet.

MARTIAL.

Ah! ma sœur Séraphine, vous devez pour le moins l'adorer... Quelqu'un qui m'aurait sauvé la vie, je l'idolâtrerais, moi!...

DOMINIQUE.

Elle! c'est une ingrate!...

* Martial, Dominique, Séraphine.

SÉRAPHINE, *toujours assise, et avec une froideur affectée.*

Je ne crois pas que monsieur de Garran tienne beaucoup à ce que je lui témoigne ma reconnaissance ; car il ne s'est jamais présenté au château.

DOMINIQUE, *se levant, pendant que Martial rentre le déjeuner.*

Parce qu'il est timide, un peu ours, un peu sauvage... Il a été civilisé comme ça. (*Venant s'asseoir sur le banc, auprès d'elle.*) Mais ces jours-là, ça ne demande pas mieux que de se laisser apprivoiser.

SÉRAPHINE, *laissant aller sa tête sur l'épaule de Dominique en souriant.*

Eh bien, apprivoise-le, toi.

DOMINIQUE.

Oh! moi, c'est tout fait... Il est très-aimable avec moi...Quand je le rencontre, c'est toujours : Mon cher Dominique! mon bon Dominique!... Parce que, comme on dit, faute de grives, on mange des merles. Mais je crois qu'il serait encore plus aimable si c'était un autre... une femme, par exemple... Oui, je suis sûr que si tu voulais, toi... Hein? qu'en penses-tu?... Dis-moi ça, à moi, ton vieux Dominique... Hein? (*Il se retourne difficilement, à cause de la position de Séraphine.*) Dieu me pardonne, je crois qu'elle s'est endormie sur mon épaule! Encore un nouveau moyen pour ne pas me répondre!... Ces femmes! comme ça a l'air bon... quant ça dort... celle-là surtout, qui a l'air d'un ange, et qui pourtant est un vrai démon!

SÉRAPHINE, *ouvrant les yeux.*

Merci!

Elle les referme vivement.

SCÈNE V.

MARTIAL, DOMINIQUE, SÉRAPHINE, *endormie sur son épaule.*

MARTIAL, *sortant vivement de la maison, et courant au fond.*

Dites donc, papa!

DOMINIQUE, *de la seule main qui soit libre.*

Chut!... veux-tu bien crier tout bas!...

MARTIAL.

Mais c'est pour vous dire...

DOMINIQUE.

Tout bas, donc, animal! tu ne vois pas qu'elle dort?

MARTIAL.

Ah!... j' voyais pas... (*Criant.*) Alors, faut la réveiller!

DOMINIQUE, *gesticulant, et à voix basse.*

Butor!

MARTIAL, *indiquant le côté gauche à l'extérieur.*

Mais puisque par la fenêtre j'ai reconnu de loin monsieur de la Faille, qui venait à pied par le petit sentier.

SÉRAPHINE, *se levant vivement.*

Mon père!...

DOMINIQUE.

Tiens! elle ne dormait pas.

MARTIAL.

Pour le coup, faut que la digue de Gaillac soit rompue!

SÉRAPHINE, *allant au fond.*

Grand Dieu! courons!... mon père!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE LA FAILLE, GEORGES

M. de la Faille arrive de dehors, à gauche ; il est suivi à quelques pas par Georges, qui s'arrête sur le seuil de la grille et donne son fusil de chasse à son domestique, qui retourne sur ses pas.

M. DE LA FAILLE.

Ma fille!... ma Séraphine!...

SÉRAPHINE, *se jetant dans ses bras.*

Que je suis heureuse!... Ah! je tremblais...

M. DE LA FAILLE, *descendant la scène.*

La digue de Gaillac, n'est-ce pas?... (*Georges est arrivé en scène.*) Mais monsieur, qui chassait de ce côté, a eu l'obligeance de m'avertir... Bonjour, Dominique, bonjour, mes amis *.

SÉRAPHINE, *présentant Georges.*

Mon père, monsieur de Garran, dont je vous ai parlé dans mes lettres.

M. DE LA FAILLE.

Quoi! c'est vous, monsieur, qui avez été le sauveur de ma fille?...

SÉRAPHINE, *avec calme.*

Je n'avais pu encore témoigner ma reconnaissance à monsieur de Garran, car c'est la première fois qu'il se présente au château.

DOMINIQUE, *vivement.*

Mais nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière.

M. DE LA FAILLE, *avec une dignité bienveillante.*

Dominique a raison, monsieur ; il faut que vous regardiez désormais ma maison comme la vôtre... Je désire, pendant mon séjour à la Faille, être entouré de tous mes amis; car mon voyage a un but. (*A Dominique.*) Je viens marier ma Séraphine.

GEORGES, *à part.*

Que dit-il?...

M. DE LA FAILLE, *à Séraphine.*

Ou du moins lui proposer un parti qui me paraît en tous points convenable.

SÉRAPHINE, *à part.*

Grand Dieu!

DOMINIQUE, *à part.*

Si c'est là la bonne nouvelle qu'il nous apporte...

Il remonte et va rejoindre Martial qui a également remonté. Tous deux sortent au fond.

GEORGES, *à part.*

Il n'y a plus à hésiter. (*Haut, avec un calme*

* Martial, Georges, M. de la Faille, Séraphine, Dominique.

apparent.) Monsieur, avant de répondre à la gracieuse hospitalité que vous m'offrez, permettez-moi de réclamer de vous et de mademoiselle un moment d'entretien.

M. DE LA FAILLE.

Avec plaisir, monsieur; ma fille et moi, nous sommes à vos ordres.

DOMINIQUE, *à part, se frottant les mains.*

Bon! bon! v'là qu'il se décide!... (*A Martial.*) Toi, file, et viens m'aider à tout préparer au château.

Dominique et Martial sortent à droite, au troisième plan.

SCÈNE VII.

GEORGES, M. DE LA FAILLE, SÉRAPHINE.

M. DE LA FAILLE.

Je vous écoute, monsieur.

SÉRAPHINE, *à part.*

Que va-t-il dire?

GEORGES.

Monsieur, quand vous saurez la demande que j'ai à vous faire, vous trouverez peut-être que je porte mes vœux bien haut; aussi, avant de m'expliquer davantage, souffrez que je me fasse mieux connaître à vous. Je suis gentilhomme, monsieur, et fils d'un des plus intrépides soldats du roi Henri.

M. DE LA FAILLE.

Le nom de monsieur de Garran ne m'est point inconnu; c'est un nom glorieux, et je me suis toujours étonné de ne pas voir son fils le porter à la cour.

GEORGES.

A la cour, il faut oublier vite les morts... Lorsqu'il perdit le roi Henri, son auguste maître, mon père laissa trop voir sa douleur. Aussi, le jour où il se présenta devant le nouveau souverain, avec sa longue barbe à la Henri, sa lourde épée et son ceinturon de buffle, des rires moqueurs ne furent pas arrêtés par un regard du roi Louis XIII, qui reçut froidement l'hommage de monsieur de Garran. Mon père, en se relevant, laissa échapper un de ses gants de buffle, qui effleura le soulier de satin du jeune roi. Aussitôt un des courtisans se précipita pour le ramasser, en disant à mon père : Vous avez failli écraser le pied de sa majesté, monsieur! Et un autre ajouta. Il n'y a donc que des buffles, dans votre Poitou?... Et toute la cour de rire aux dépens du vieux soldat. Mon père, se redressant alors, dit à haute voix : « Sire, quand je venais parler au feu roi, votre père, de glorieuse mémoire, il commençait par faire sortir ses bouffons et ses baladins ; je vois qu'à mon tour je leur dois céder la place. » Monsieur de Garran se retira dès lors dans un chétif domaine qu'il avait dans cette province. Résolu à ne plus paraître à la cour, il se consacra tout entier à son fils. Il a fait de moi un homme franc, honnête, fort, peu façonné aux belles manières; mais qui sait se servir d'un mousquet et d'une épée. J'ai vingt-cinq ans, du courage; je puis parvenir et je parviendrai, monsieur, si vous daignez m'accorder la main de mademoiselle de la Faille.

M. DE LA FAILLE, *très-étonné.*

La main de ma fille!

SÉRAPHINE, *à part.*

Mon cœur avait deviné le sien!

M. DE LA FAILLE.

Monsieur de Garran, vous m'avez parlé avec franchise, je vais vous répondre de même : Votre père a agi en digne et loyal gentilhomme, mais il n'a pas vu, qu'en se retirant de la cour, il vous fermait toutes les carrières, il vous enlevait toute chance de fortune et d'avenir... Ma fille, un jour, sera immensément riche... (*Mouvement de Georges.*) Oh! je le crois, ce n'est pas sa fortune que vous ambitionnez, mais je suis vieux, ma santé est chancelante... Bientôt Séraphine aura besoin d'un appui, d'un époux qui, par sa position, puisse la protéger et la défendre, surtout dans le temps où nous vivons... Le comte de Montgeron m'a demandé sa main; je l'ai invité à venir passer quelques jours à la Faille, où je l'attends aujourd'hui... Il est capitaine d'une compagnie des gardes de la reine-mère, et vous, (*avec hésitation,*) vous n'avez que votre épée!

GEORGES, *avec douleur.*

C'est vrai, monsieur.

SÉRAPHINE, *vivement.*

Il y a toujours une fortune dans une bonne épée et un noble cœur!

GEORGES, *à part, et ranimé.*

Que dit-elle?

DOMINIQUE, *rentrant*.*

Un coureur arrive en ce moment au château, il dit précéder de deux heures seulement monsieur le comte de Montgeron.

Il vient se placer à la gauche de Séraphine.

GEORGES, *à part.*

Le comte de Montgeron!

SÉRAPHINE, *à part.*

Grand Dieu!

M. DE LAFAILLE.

C'est bien, Dominique. (*A Georges.*) Monsieur de Garran, je vous dois la vie de ma fille, j'aurais voulu pouvoir vous témoigner ma reconnaissance...

GEORGES, *avec exaltation.*

Eh bien, monsieur, accordez-moi la seule grâce que je vous demande... un délai!... On se bat à la Rochelle, j'y cours... Monsieur de Montgeron est capitaine des gardes, avez-vous dit; avant trois mois, je serai mort, ou capitaine des gardes!...

DOMINIQUE, *à part.*

Bravo! bien parlé!

M. DE LA FAILLE.

Mais c'est une entreprise folle, impossible!

* Georges, de la Faille, Dominique, Séraphine.

GEORGES.

Laissez-moi la tenter !

DOMINIQUE.

Certainement, on ne peut pas lui refuser ça, à ce garçon...

M. DE LA FAILLE.

Eh bien, ma fille, prononce toi-même.

DOMINIQUE, *à part.*

Ah ! elle va donc enfin parler !

Il écoute avec curiosité.

SÉRAPHINE.

Mon père, nous devons beaucoup à monsieur de Garran... Il y aurait de l'injustice, de l'ingratitude, à ne pas saisir la seule occasion qu'il nous offre de nous acquitter envers lui.

DOMINIQUE, *secouant la tête.*

Elle a juré qu'elle n'en conviendrait pas!

M. DE LA FAILLE.

Je te comprends... Partez donc, monsieur de Garran : je vous accorde ce que vous me demandez ; partez avec ma parole, nos vœux et nos prières vous suivront.

GEORGES.

Oh ! merci, monsieur... Merci, mademoiselle, de votre noble confiance... Je jure ici que j'en serai digne !

Silence.

DOMINIQUE, *à part.*

Eh bien, est-ce qu'il va le laisser partir comme ça ?... (*M. de la Faille tend la main à Georges, qui la serre avec reconnaissance ; puis Georges s'avance vers Séraphine et la regarde dans ses yeux ; mais après un court moment de silence, Séraphine lui fait une profonde révérence et sort à droite, au troisième plan, avec son père. Georges remonte et les suit tristement des yeux. Dominique traversant lentement la scène pendant la sortie.*) Ma foi, oui, il l'emmène et l'autre reste là... Mais ventre-saint-gris ! de mon temps, quand on se fiançait, on ne se séparait pas comme ça... Il faut un mot, un serrement de main... quelque chose... — Tu m'aimeras ? — Toujours ! — Tu m'attendras ? — Bien sûr... Là-dessus, on s'embrasse... ça donne du courage à l'un, de la patience à l'autre... Mais tout le monde sait ça !

tout le monde sait ça !

GEORGES, *qui pendant ce temps a regardé Mlle de la Faille s'éloigner.*

Pas un mot !... et ce rival, ce comte de Montgeron qui va arriver dans un moment... (*Apercevant le livre sur la table de pierre.*) Ah ! je n'ai plus que ce moyen... (*Il prend le livre que Séraphine a laissé, et écrit rapidement sur la première feuille.*) Ce soir, ici !

DOMINIQUE, *le regardant.*

Pauvre jeune homme, il me fait de la peine... Adieu, monsieur Georges... Vous n'avez rien à me dire ?

GEORGES, *avec hésitation.*

Non, Dominique... Mais ce livre appartient à mademoiselle de la Faille... elle l'a oublié, sans doute ?

DOMINIQUE, *vivement.*

Et vous désirez que je le lui remette ?

GEORGES.

Oui, mon bon Dominique.

DOMINIQUE.

Elle l'aura !... elle l'aura, monsieur Georges ! (*A part.*) Je comprends... un rendez-vous... mais j'y serai... Oh ! ces pères, ces vieux pères, ils ne comprennent rien !

Il sort à droite, avec une colère comique.

GEORGES, *traverse la scène et vient tomber accablé sur une chaise de jardin près de la table rustique.*

M'aime-t-elle, mon Dieu ?... m'aime-t-elle ?... ou n'était-ce que pitié et reconnaissance ?

SCÈNE VIII.

GEORGES, UN INCONNU.

En ce moment, un inconnu, enveloppé dans un manteau et portant une cuirasse, sur laquelle on distingue une croix blanche, vient de la gauche et paraît à la grille du fond ; à son côté, il porte une épée. A la vüe de Georges, il s'arrête et entre. Georges, qui a entendu marcher, sort de sa rêverie, se lève et va à l'Étranger.

L'INCONNU.

Pardon, mon gentilhomme ; je vais à l'abbaye de Saint André, mais une digue s'est rompue, et l'inondation couvre toutes les routes ; je ne puis gagner l'abbaye que par un sentier qui m'est inconnu ; pourriez-vous me l'indiquer ?... vous aurez fait beaucoup pour moi.

GEORGES.

Rien de plus facile, monsieur ; l'abbaye est près d'ici et voici le sentier qui vous y conduira.

Il indique la droite en dehors de la grille.

L'INCONNU.

Merci, mon gentilhomme, Dieu vous garde !

L'Inconnu s'éloigne. Georges le suit un moment des yeux puis revient près de la table en pierre.

SCÈNE IX.

MARTIAL, GEORGES.

MARTIAL, *accourant du troisième plan à droite, et tout pâle.*

Ah ! c'est vous, monsieur de Garran ?

GEORGES.

Qu'as-tu donc ?

MARTIAL.

Trois hommes, à qui j'ai servi de guide ce matin, pour les amener du camp de la Rochelle...

GEORGES.

Eh bien ?

MARTIAL.

Sans en être aperçu, je viens de les revoir... Ils disaient entre eux : L'inondation lui ferme la

route, il ne peut nous échapper... Pas de sang surtout!... une fois mort, nous le jetterons à l'eau.

GEORGES.

Qui donc?

MARTIAL.

Est-ce que je sais, moi?... Puis ils ont ajouté: Surtout n'allons pas nous tromper... Une croix blanche est gravée sur sa cuirasse...

GEORGES.

Une croix!

MARTIAL.

Il s'agit de quelque mauvais coup, bien sûr!...

GEORGES.

Mais, grand Dieu! cet homme qui m'a parlé tout à l'heure, il portait une croix aussi... (*Remontant vers le fond.*) Il a pris ce chemin... c'est à lui qu'on en veut, et il est seul!... (*A ce moment un cri de détresse se fait entendre du côté par où est sorti l'inconnu.*) Plus de doute, c'est lui! Courons à son aide!... Viens, viens, Martial!

MARTIAL.

Mais vous êtes sans armes!

GEORGES.

J'ai Dieu et mon courage!

Il sort et disparaît à droite, sans écouter Martial.

SCÈNE X.

MARTIAL, *seul.*

J'aimerais mieux une bonne épée!... Mais ils vont le tuer aussi... Ah! sans mes émotions, comme je courrais le défendre... Mais va donc, animal, va donc!... Pas moyen, c'est coupé... c'est coupé... (*Il montre ses jambes.*) Ah! mon Dieu! j'entends le cliquetis des épées!... V'là que ça redouble... Mais, ventre-saint-gris, comme dit mon père, je ne peux pas le laisser mourir comme ça... (*Il fait quelques pas vers la grille.*) Ah! il revient, il soutient l'autre... il l'a déjà délivré!... (*Avec admiration.*) Ah! voilà un gaillard!... C'est celui-là qu'on aurait dû appeler Martial à ma place... Maintenant que les jambes sont revenues, courons chercher quelque chose pour réconforter du moins celui que je n'ai pas pu défendre... il doit en avoir besoin.

Il entre dans la maison.

SCÈNE XI.

L'INCONNU, *soutenu par* GEORGES, *puis* MARTIAL.

GEORGES.

Seriez-vous blessé?

L'INCONNU, *assis et légèrement ému.*

Non, ils m'ont renversé seulement.. Mais, vrai Dieu! mon jeune ami, vous êtes arrivé à temps

GEORGES.

Les misérables se sont enfuis, et nous n'avons pu les reconnaître.

Il va poser sur la table rustique l'épée qu'il tient à la main, puis va voir au fond.

L'INCONNU, *à part.*

J'en ai reconnu un, moi, car dans le combat, son masque est tombé.

MARTIAL, *entrant avec un plateau sur lequel est une timballe.*

Tenez, c'est du bon... Prenez-moi ça, mon brave homme, ça vous fera dormir.

En disant ces mots, il lève les yeux sur l'inconnu, jette un cri étouffé et laisse tout tomber.

L'INCONNU, *prenant la main de Martial.*

Tais-toi... Tu ne me connais pas!

GEORGES, *revenant**.

Qu'as-tu donc, Martial?

MARTIAL.

Rien, rien... (*A lui-même.*) En v'là une émotion!... Je m'en vas chercher un second verre... mais celui-là pour moi!

Il rentre dans la maison.

SCÈNE XII.

GEORGES, L'INCONNU.

GEORGES, *qui pendant ce temps a repris sur la table l'épée de l'inconnu.*

Voici votre épée, monsieur.

L'INCONNU.

Vous vous en servez mieux que moi, mon jeune ami... et je ne veux pas vous quitter sans connaître au moins le nom de celui qui m'a si vaillamment sauvé la vie.

GEORGES.

Georges de Garran!... Il paraît, monsieur, que vous avez de puissants ennemis?

L'INCONNU.

Mais oui... Tous ceux du cardinal-ministre.

GEORGES, *ému.*

Du cardinal!... Seriez-vous un des officiers attachés à sa personne?

L'INCONNU.

Précisément.

GEORGES.

Et vous avez sa confiance?

L'INCONNU, *se levant.*

Il a peu de secrets pour moi.

GEORGES, *tremblant de joie.*

Eh bien, je viens de vous rendre un service, avez-vous dit... vous pouvez m'en rendre un à votre tour, et qui paiera largement le mien.

L'INCONNU.

Lequel? parlez.

GEORGES.

Quand je vous ai rencontré, j'allais partir pour

* Georges, Martial, l'Inconnu.

la Rochelle... Pouvez-vous me présenter au cardinal?

L'INCONNU.

Au cardinal? que lui voulez-vous?

GEORGES.

Lui demander l'occasion de me signaler, ou de mourir, si je ne puis devenir quelque chose!

L'INCONNU, *le regardant, l'examinant avec attention.*

Mourir?

GEORGES, *avec exaltation.*

J'ai besoin de parvenir!... qu'on m'ouvre la barrière, et mort à moi si je n'arrive pas!

L'INCONNU.

Et vous pensez que je puis vous être utile?

GEORGES.

Quelque chose me dit que notre rencontre a été providentielle et que vous êtes l'homme que j'appelais!

L'INCONNU, *lentement et avec intention.*

Et vous, peut-être, celui que je cherchais.

GEORGES.

Que voulez-vous dire?

L'INCONNU, *l'examinant en parlant.*

Vous êtes homme de cœur, car tout à l'heure, et sans armes, vous vous êtes élancé à mon secours... homme d'action et de sang-froid, car prendre mon épée et vous en servir vaillamment contre mes assassins, tout cela a été pour vous l'affaire d'un instant... (*Avec défiance.*) Vous ne devez pas aimer beaucoup les Médicis, monsieur de Garran, car si mes souvenirs ne me trompent pas, ce sont eux qui ont provoqué la retraite de votre père.

GEORGES.

C'est vrai; mais comment savez-vous?

L'INCONNU, *de même.*

De plus, on peut se fier à votre honneur?

GEORGES, *noblement.*

La loyauté des Garran était proverbiale à la cour.

L'INCONNU, *vivement.*

Eh bien... donnez-moi votre parole de gentilhomme que ce que je vais vous dire restera secret entre nous.

GEORGES.

Je vous la donne.

La nuit commence à venir.

L'INCONNU.

Et maintenant, écoutez-moi: Richelieu, entouré d'ennemis, dont la reine-mère est le plus redoutable, Richelieu marche à son but; et ce but est la grandeur et la gloire de la France. Malgré Buckingham et la flotte anglaise, il a juré de faire tomber la Rochelle, ce dernier boulevard des calvinistes; mais la Rochelle devient imprenable si les Anglais s'emparent une fois de la petite île de Rhé. Or, déjà l'île est entourée par leurs vaisseaux; un seul fort leur résiste; le marquis de Toiras le commande et s'y défend en brave; mais il manque d'hommes et de munitions de guerre; plusieurs fois déjà Richelieu a tenté de lui en faire parvenir, toujours inutilement... Il semble que la trahison veille auprès du cardinal, et ses projets, à peine conçus, sont aussitôt déjoués... Pourtant, il a résolu de tenter un dernier effort; pour cela, il a besoin d'un homme énergique, d'un homme qui ne marchande pas sa vie... Le père Joseph lui avait indiqué un chef de partisans, que j'allais chercher à l'abbaye de Saint-André... Voulez-vous être cet homme?... Je n'irai pas plus loin?

GEORGES.

Que faudrait-il faire?

L'INCONNU.

Prendre cette nuit même le commandement d'une flottille de bâtiments légers, chargée de munitions de guerre et d'hommes déterminés, s'approcher à bas bruit des vaisseaux anglais, y mettre le feu, pour les occuper de leurs affaires; pendant ce désordre, traverser audacieusement les lignes de la flotte ennemie, et sous le feu de ses canons, débarquer en vainqueur à l'île de Rhé!... Alors, pour l'heureux chef de cette entreprise, toutes les faveurs du roi!... pour lui gloire, richesse, honneur!

GEORGES, *souriant et avec calme.*

Ou la mort, n'est-ce pas?... Je vous ai bien compris?... Je serai cet homme!

Il fait tout à fait nuit.

L'INCONNU.

Voulez-vous me suivre?

GEORGES.

Je vous demande jusqu'à minuit.

L'INCONNU.

Soit. Mais la nuit est venue, veuillez me donner un guide pour me conduire au prochain village où je dois retrouver mon escorte.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARTIAL, *sortant de la maison.*

L'INCONNU, *à part, apercevant Martial.*

Celui-là me connaît, il ne faut pas qu'il me quitte. (*Haut.*) Ce garçon ne peut-il pas m'en servir?

GEORGES.

Parfaitement*.

MARTIAL, *à part.*

Moi!... Eh ben, si l'on nous attaque, qu'est-ce qui nous défendra tous les deux?

L'INCONNU, *à Georges.*

Adieu donc... A minuit, les braves dont vous avez besoin seront sur la côte... à minuit, dix coups de canon vous avertiront qu'ils sont réunis et qu'on n'attend plus que vous.

GEORGES.

J'y serai, comptez sur moi.

L'INCONNU.

J'y compte... Que Dieu, qui protége la France, vous protége cette nuit!

L'Inconnu fait signe à Martial de le guider; tous deux sortent par la grille et tournent à gauche.

* Georges, l'Inconnu, Martial.

SCÈNE XIV.

GEORGES, *puis* SÉRAPHINE, DOMINIQUE.

GEORGES, *suivant des yeux l'Inconnu.*

Oh! qui que vous soyez, merci à vous qui venez de changer mon avenir! .. Merci à vous, mon Dieu, qui m'avez envoyé cet homme!... Et à présent que j'ai tant de bonheur à lui apprendre... Oh! viendra-t-elle? Mon Dieu, viendra-t elle?... J'entends marcher... quelqu'un... Oh! comme mon cœur bat avec violence!... (*Séraphine arrivant de la droite.*) Est-ce vous, Séraphine?

SÉRAPHINE, *avec une noble confiance.*

C'est moi, Georges.

DOMINIQUE, *à part, paraissant derrière Séraphine, et caché derrière un gros arbre.*

Et moi aussi!...

GEORGES, *avec explosion.*

Vous êtes venue!... Oh! vous m'aimiez donc!

SÉRAPHINE.

Oui, Georges, je suis venue, car M. de Montgeron vient d'arriver au château.

GEORGES.

M. de Montgeron!

SÉRAPHINE.

Et je suis venue vous dire: Partez sans crainte, Georges; je vous aime, et quoi qu'il arrive, je n'aimerai jamais que vous!

GEORGES, *fou de bonheur.*

Être aimé de vous, Séraphine, de vous si belle! si noble! si pure! Oh! je ne pouvais croire à tant de bonheur!...

SÉRAPHINE.

Georges!

GEORGES.

Mais j'y crois, j'y crois, maintenant que votre bouche me l'assure! maintenant que Dieu lui-même m'a envoyé les moyens de vous obtenir!

SÉRAPHINE.

Que dites-vous!

GEORGES.

Que depuis une heure ma position est changée, que depuis une heure un affidé du cardinal, auquel j'ai été assez heureux pour sauver la vie, m'a chargé d'une mission secrète, importante... Je pars ce soir.... à minuit...

SÉRAPHINE.

A minuit!...

GEORGES.

Dix coups de canon tirés de la côte sont le signal convenu pour mon départ... Et si je reviens, à moi la gloire, les honneurs, à moi Séraphine!... Et je reviendrai, Séraphine, je reviendrai!

SÉRAPHINE, *vivement..*

Oh! oui, revenez... revenez, Georges!... car si vous mouriez, je mourrais!

GEORGES, *la rassurant..*

Mourir!... Aimé de Séraphine, est-ce que je puis mourir?... Tiens, prends cet anneau dont le roi Henri fit présent à mon père; cet anneau, (*tristement*) le seul bijou de fiançailles que le pauvre Georges peut t'offrir!... (*Sombre.*) Séraphine!... qu'il ne te quitte... que si tu trahissais notre amour!...

SÉRAPHINE.

Georges, il ne me quittera jamais!...

GEORGES, *avec exaltation.*

Et à présent, comte de Montgeron, je te brave, car à présent Séraphine m'aime!... Séraphine est ma fiancée!... A présent elle est à moi et nous sommes unis dans le ciel!

Il saisit Séraphine dans ses bras et la baise au front.

SÉRAPHINE, *frémissant.*

Georges, Georges! si j'étais morte, ton baiser me rendrait la vie!...

GEORGES.

Séraphine... ma bien-aimée!...

Ils vont oublier le devoir, lorsque le canon retentit dans le lointain; on l'entend jusqu'au baisser du rideau.

DOMINIQUE, *s'avançant entre eux.*

Imprudents!...

GEORGES, *stupéfait.*

Dominique!

DOMINIQUE.

N'entendez-vous donc pas ce signal qui vous appelle?... (*Ils écoutent.*) Venez, venez donc!

Il l'entraîne.

SÉRAPHINE.

Georges!... mon Georges!...

GEORGES, *du fond.*

Séraphine, je cours te mériter; toi, console ma mère!

Dominique entraîne Georges au delà de la grille, par la droite.

SÉRAPHINE.

Georges, je serai sa fille!

Georges sort avec Dominique, qui l'entraîne, et Séraphine tombe à genoux.

ACTE DEUXIÈME.

Une salle de la tour de Garran. Porte au fond, portes dans les angles. A droite, une grande et haute cheminée. A gauche, en face de la cheminée, le portrait de Georges. Toujours à gauche, à l'avant-scène, un petit meuble à tiroir. A droite, devant la cheminée, une petite table. Un grand fauteuil entre la cheminée et la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, *puis* MARTIAL.

MARIANNE, *sortant de la porte placée dans l'angle à gauche, et parlant à la cantonade.*

Oui, madame, aussitôt que Jérôme arrivera, je vous préviendrai.

La porte du fond s'ouvre et Martial paraît.

MARIANNE, *se retournant.*

Un militaire!

MARTIAL.

Par l'habit seulement, dame Marianne.

MARIANNE.

Martial! le fils de monsieur Dominique! Martial!

MARTIAL.

Lui-même. Vite du feu, dame Marianne, car les soirées sont fraîches, et je crois que j'ai le nez gelé!

MARIANNE.

Ce bon petit Martial! Comme madame de Garran sera contente de vous voir!... Tenez, placez-vous là devant la cheminée.

MARTIAL, *prenant un petit escabeau et le plaçant dans la cheminée.*

Dedans la cheminée... j'aime mieux ça.

MARIANNE, *mettant du bois.*

Comme il est changé!

MARTIAL.

A mon avantage, oui, c'est vrai!

MARIANNE, *arrangeant le feu.*

Voilà du bois sec. On nous disait que vous étiez attaché à un grand personnage?

MARTIAL.

C'est encore vrai... Je lui suis même si attaché, que je ne puis pas le quitter.

MARIANNE.

Ah! quel service!

MARTIAL.

Service! fi donc! je ne sers personne!... Ah! je commence à sentir mon nez!... Voilà ce que c'est : Il y a cinq ans, mon étoile me fit rencontrer ce grand seigneur; il s'était égaré, je lui servis de guide. D'abord un peu intimidé, il me mit bientôt à mon aise. La route était longue, ma conversation lui a plu; il me proposa de faire partie de sa maison; je lui demandai ce que j'aurais à faire. — Ce que tu voudras... Tu iras... tu viendras... puis, le soir, nous causerons.

MARIANNE.

La condition était assez douce.

MARTIAL.

Et j'acceptai bien vite. Il m'a emmené à Paris d'abord; depuis je l'ai suivi partout. Oh! j'ai vu du pays!... Et comme, de ma nature, je suis assez curieux, je me promène, je vais, j'écoute, je regarde. Aussitôt que je rentre, mon noble patron me fait appeler; il faut voir comme il s'intéresse à moi! comme il s'informe de mes moindres actions! — Où as-tu été? qu'as-tu vu? qu'as-tu entendu? — Là-dessus nous jacassons... c'est-à-dire je jacasse à perdre haleine! et ça l'amuse. Il s'est positivement passionné pour ma conversation!

MARIANNE.

Et il vous a donc donné un congé?

MARTIAL.

De quelques minutes tout au plus. Et sans un accident, vous ne m'auriez pas encore vu cette année. Le patron, à son départ de la Rochelle, où il n'a fait que passer, avait décidé qu'il ne s'arrêterait qu'à Blois; mais il avait compté sans l'essieu de son carrosse, qui s'est rompu juste en vue de la tour de Garran. Pendant qu'on répare la voiture, moi je suis accouru ici, car le temps m'aurait manqué pour aller jusqu'à la Faille. (*Se levant.*) A présent que me voilà réchauffé, vous allez me donner des nouvelles de mon père, de ma sœur Séraphine... je saluerai madame de Garran... je vous embrasserai, en guise de coup de l'étrier, et en route!... Eh bien, dame Marianne, vous voilà comme mon patron : vous m'écoutez, mais vous ne me dites rien. De plus, vous avez l'air tout triste! qu'avez-vous? que s'est-il passé ici?

MARIANNE.

Vous le saurez assez tôt.

MARTIAL.

Serait-il arrivé quelque malheur à mon père?

MARIANNE.

Non, grâce à Dieu!

MARTIAL.

A ma sœur Séraphine?

MARIANNE.

Hélas!

MARTIAL.

Je devine... Elle pense toujours à monsieur Georges de Garran, que les Anglais ont pris et tué sans doute, car depuis cinq ans on n'en a plus entendu parler. Ma pauvre sœur! elle n'a pas un mari qui la puisse consoler. Ah! si elle m'avait consulté, elle n'aurait pas fait ce mariage-là! je lui aurais dit : N'épousez pas monsieur de Mont-

geron, mon ancien capitaine; méfiez-vous, il me mettait toujours aux arrêt; c'est un brutal qui vous fera mourir de chagrin!

MARIANNE.

Mon pauvre Martial, vous ne savez pas être si près de la vérité!

MARTIAL.

Hein? ma sœur Séraphine!

MARIANNE.

Un mal subit, inconnu, l'a saisie, il y a quatre jours; elle était si faible hier matin, qu'elle n'a pas reconnu madame; et Jérôme, le vieux garde, est parti la nuit dernière pour aller à Poitiers chercher un célèbre médecin, qu'on appelle maître Guénault.

MARTIAL.

Ma sœur Séraphine en danger! Mais je veux la revoir, moi! je veux aller à la Faille... Et mon père! et mon pauvre père! et monseigneur qui m'attend! Comment faire, mon Dieu?...

MARIANNE.

Personne encore! Ah! ce médecin arrivera trop tard!

MARTIAL.

N'ayez donc pas de ces idées-là, dame Marianne! Tenez, tenez, on monte l'escalier! Je suis sûr que c'est votre docteur.

MARIANNE, *allant vers le fond.*

Que le ciel vous entende!

La porte du fond s'ouvre.

SCÈNE II.

MARIANNE, MONTGERON, MARTIAL.

MARIANNE, *apercevant Montgeron.*

Monsieur le comte!

MARTIAL, *de même.*

Mon capitaine!

MONTGERON, *sévèrement à Marianne, et sans remarquer Martial.*

Qu'avez-vous donc, Marianne? ne me reconnaissez-vous pas?

MARIANNE.

Si, si fait, monsieur le comte.

MONTGERON.

Annoncez-moi à madame de Garran.

MARIANNE.

Oh! tout de suite, car vous apportez des nouvelles, de bonne nouvelles, puisque vous venez vous-même.

MONTGERON, *durement.*

Annoncez-moi, vous dis-je!

MARTIAL, *à part.*

Toujours le même! Vilain hibou!

MARIANNE, *à part, en regardant Montgeron.*

Ah! je me suis réjouie trop tôt *!

* Montgeron, Marianne, Martial.

MARTIAL, *qui s'est rapproché de Marianne, à demi-voix.*

A revoir, dame Marianne; je reviendrai, je reviendrai.

Il sort par le fond. Marianne entre chez Mme de Garran, dans l'angle à gauche. Pendant ce jeu de scène, Montgeron est allé déposer son chapeau sur la petite table, près de la cheminée à droite.

SCÈNE III.

MONTGERON, *seul, et très-sombre.*

Tout est fini! enfin je suis libre! libre d'accepter la nouvelle et brillante fortune qui vient s'offrir à moi, lorsque mes folles prodigalités ont englouti la première. Encore quelques heures de contrainte... cette nuit même je quitterai la Faille, et pour n'y jamais revenir! Je parcourrai cette province, je verrai les chefs calvinistes, et je pourrai me trouver encore à Poitiers au jour que m'a indiqué la reine-mère. Mais madame de Garran tarde bien! Quoiqu'elle me coûtât, cette visite m'était commandée par la prudence... Il y a entre Séraphine et madame de Garran un secret que je veux connaître. Séraphine a écrit avant sa mort, je saurai ce que cette lettre renferme, et si quelque révélation imprévue ne vient pas compromettre ma sûreté et déranger tous mes plans d'avenir... La voici!

SCÈNE IV.

Mme DE GARRAN, MONTGERON.

Mme DE GARRAN, *sortant vivement de sa chambre.*

Ah! monsieur le comte, Séraphine...

MONTGERON, *avec une douleur hypocrite.*

Dieu l'a reprise, madame.

Mme DE GARRAN.

Ah!

Elle se laisse aller dans un fauteuil placé près du petit meuble.

MONTGERON.

Cette nuit madame de Montgeron a rendu le dernier soupir; et je reste seul, madame, entre une tombe et un berceau!

Mme DE GARRAN, *avec des larmes.*

Morte! si jeune! si belle!

MONTGERON.

Quelque pénible que fût la mission de vous annoncer l'affreuse perte que nous avons faite, je n'ai pas voulu la confier à un autre... Je savais combien vous aimiez Séraphine, combien elle vous aimait... vous lui rappeliez un passé qu'elle regrettait... (*avec intention*) vous étiez enfin la dépositaire de ses dernières volontés.

Mme DE GARRAN.

Que voulez-vous dire, monsieur?

MONTGERON.

Pendant sa courte et cruelle maladie, la com-

tesse avait caché sous son chevet un papier scellé; ce papier lui était bien précieux, puisqu'elle craignait à ce point de s'en dessaisir. Quand la mort eut frappé madame de Montgeron, je dus rechercher ce papier, il avait disparu... Il ne pouvait avoir été confié qu'à vous, madame.

Mme DE GARRAN.

En effet, monsieur... mais vous n'exigerez pas...

MONTGERON.

Permettez-moi d'insister. Malgré le respect que je dois à la mémoire de madame de Montgeron, les intérêts à venir de notre fille exigent impérieusement que je prenne connaissance du contenu de cet écrit.

Mme DE GARRAN.

Hélas, monsieur! cet écrit était destiné à rester intact entre mes mains, car il est adressé à une personne que je pleure depuis cinq ans, et dont je n'ose plus espérer le retour.

MONTGERON, *avec intention.*

A monsieur Georges de Garran sans doute. A présent, je comprends votre hésitation, madame. La réputation de la comtesse aurait peut-être à souffrir quelque atteinte si le cachet qui scelle ce papier était brisé.

Mme DE GARRAN, *ouvrant vivement un tiroir du petit meuble et cherchant avec agitation au milieu de divers papiers, lui donne la lettre, et avec dignité.*

Brisez-le, monsieur... Vous le pouvez, car cette lettre je la connais... Séraphine fut autrefois la fiancée de mon fils... elle l'aimait... vous le saviez... avant de vous suivre à l'autel elle vous l'avait dit... (*Elle a trouvé le papier, elle se lève et le présente à Montgeron.*) Et ce papier ne contient que de touchants adieux, avec le regret de mourir loin de lui!... peut-être de l'amour qu'on l'avait forcée de renfermer dans son cœur!...

MONGERON, *à part.*

Heureux hasard!...

Mme DE GARRAN.

Lisez donc, monsieur, c'est moi maintenant qui vous en prie...

Elle présente le papier qui est sous une enveloppe cachetée en noir.

MONTGERON.

Non, madame, et je me reprocherais d'insister à présent; ce que vous venez de me dire confirme, hélas! ce que j'avais soupçonné, qu'un amour malheureux a seul causé la mort de madame la comtesse de Montgeron... Gardez cette lettre madame, gardez-la!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIANNE, *par la porte du fond.*

MARIANNE.

Pardon, madame... un voyageur dont le carrosse s'est brisé tout près d'ici vous demande l'hospitalité.

Mme DE GARRAN.

Ici, dans ce moment!...

MARIANNE.

Une heure suffira, dit-on, pour réparer sa voiture... puis cet étranger est amené par le fils de monsieur Dominique.

Mme DE GARRAN.

Martial!

MARIANNE.

Qu'ordonnez-vous, madame?

Mme DE GARRAN.

Quelque pauvre et désolée que je sois, je ne refuserai jamais un abri dans la tour de Garran. Amenez ici cet étranger.

Marianne sort.

MONTGERON.

Madame, permettez-moi de me retirer... de tristes soins me rappellent à la Faille.

Mme DE GARRAN, *indiquant l'angle à droite.*

Cet escalier vous abrégera la route. Allez, monsieur; ici, comme à la Faille, on priera pour la sainte qui est maintenant dans le ciel... (*Montgeron sort, Marianne rentre.*) Marianne, donne-moi mon livre d'heures, je ne me coucherai pas, je veux prier toute cette nuit.

Marianne sort par l'angle à gauche.

SCÈNE VI.

Mme DE GARRAN, L'INCONNU, MARTIAL, DEUX SERVITEURS DE L'INCONNU.

L'Inconnu entre, précédé de deux Domestiques, portant l'un un manteau de fourrure, l'autre un portefeuille.

MARTIAL, *qui est entré le troisième, haut.*

Entrez, monseigneur. (*L'Inconnu l'arrête d'un signe.*) Ainsi que je vous l'avais annoncé, la maîtresse de ce manoir...

Mme DE GARRAN.

Offrira à son hôte tout ce qu'une pauvre veuve peut offrir.

L'INCONNU, *saluant.*

Du feu, madame, un abri pour moins d'une heure, je l'espère, voilà tout ce qu'il me faut... et ce que je vous suis reconnaissant de m'accorder. (*Martial indique à l'Inconnu le grand fauteuil qui est près de la cheminée : Mme de Garran s'est placée à l'autre extrémité du théâtre, près du petit meuble; Marianne lui apporte son livre d'heures. L'Inconnu s'asseyant.*) Maudite soit cette contrée! je ne l'ai traversée que deux fois, et deux fois j'ai dû m'arrêter... Martial, va surveiller nos travailleurs et viens m'avertir aussitôt qu'ils auront rendu la route praticable... Ah! mon portefeuille?...

MARTIAL, *le prenant des mains du domestique.*

Le voilà, monseigneur. (*Bas, à Marianne.*) A présent j'ai le temps de courir jusqu'à la Faille.

MARIANNE, *à part.*

Pauvre garçon!... il ne sait pas encore... (*Bas.*) Martial... venez, il faut que je vous parle...

Les deux Domestiques, puis Marianne et Martial sortent par le fond.

SCÈNE VII.

Mme DE GARRAN, L'INCONNU.

L'INCONNU, *qui a ouvert son portefeuille*

Vous permettez, madame... Ces dépêches ne souffrent aucun retard. (*Il brise plusieurs cachets et parcourt des yeux diverses lettres : lisant.*) « Monseigneur, monsieur de Montmorency-Bouteville, qui a bravé votre édit contre les duels, en se battant en pleine place Royale, est à la Bastille... on instruit son procès; mais il a une famille puissante, et tout le monde croit à son acquittement. » (*Parlant.*) Il faut un exemple, et quelque haut que soit placée cette tête... elle tombera!... (*Il ouvre une autre dépêche.*) « Pendant le voyage que vous avez cru devoir faire dans les provinces calvinistes nouvellement soumises, vos ennemis ne perdent pas leur temps à Paris... Je vous préviens que monsieur de Montgeron, qui ne s'arrêtera que quelques jours à son château de la Faille, doit être chargé d'une mission importante de la reine mère... Faites surveiller ce gentilhomme, qui, vous le savez, est votre mortel ennemi... » (*Appuyant avec un sourire.*) Oui, mon mortel ennemi!... (*Mme de Garran, qui avait essayé de lire, a laissé retomber son livre sur ses genoux et pleure. — Se tournant vers elle.*) A qui dois-je l'hospitalité, madame?

Mme DE GARRAN, *contenant ses sanglots.*

Cette hospitalité vous eût été offerte grande et digne du vivant de monsieur le chevalier de Garran, mon époux...

L'INCONNU, *vivement.*

De Garran!... (*Apercevant le portrait en pied de Georges dans le costume qu'il avait au premier acte.*) Ce portrait!... oui, voilà bien le jeune homme que je rencontrai il y a cinq ans.

Mme DE GARRAN.

Ce jeune homme était mon fils... il me quitta pour servir le roi, au siége de la Rochelle...

L'INCONNU.

C'est bien cela... une mission périlleuse lui avait été confiée... il l'accomplit avec un admirable courage... Par lui l'île de Rhé fut enlevée aux Anglais... et ce coup hardi décida la prise de la Rochelle.

Mme DE GARRAN.

Mais au retour, le bâtiment qu'il montait fut capturé... mon Georges tomba au pouvoir de nos ennemis... et depuis cinq ans, n'en ayant pas eu de nouvelles, je le pleure et je ne l'espère plus!...

L'INCONNU, *se levant et feuilletant vivement un livre de notes.*

Si votre fils avait succombé, madame, il serait mort glorieusement. (*Après avoir lu.*) Mais espérez encore!... et je bénis maintenant le hasard qui m'a conduit ici... votre fils existe!...

Mme DE GARRAN, *se levant.*

Il existe!...

L'INCONNU.

Je trouve là, sur mes notes, que plusieurs officiers distingués, au nombre desquels était monsieur de Garran, ont été pris par les Anglais et déportés par eux dans leurs possessions des Indes... Il y a près d'un an un bâtiment de l'État est parti avec ordre de négocier un échange, et à l'heure où je vous parle, ce bâtiment aborde peut-être en France et ramène monsieur de Garran.

Mme DE GARRAN.

Mon fils!... mon Georges! il serait sauvé!... oh! merci, mon Dieu, merci! (*Regardant l'Inconnu.*) Mais qui êtes-vous donc, monsieur?... qui êtes-vous donc, vous qui venez comme Dieu rendre l'espoir et le bonheur à une pauvre mère!...

L'INCONNU, *souriant.*

Votre hôte, madame... et l'obligé de votre fils. (*Il se rassied de l'autre côté de la petite table et écrit au crayon. On entend agiter au loin des cloches sonnant un trépas. Mouvement de madame de Garran. L'Inconnu tout en écrivant.*) Avez-vous donc perdu quelque voisin, madame?

Mme DE GARRAN.

Hélas, monsieur!... on met en ce moment dans la tombe la plus noble et la plus belle des femmes! madame la comtesse de Montgeron.

L'INCONNU, *cessant d'écrire et se retournant vivement.*

Comment!... monsieur le comte de Montgeron était marié?

Il ne s'occupe plus du papier sur lequel il écrivait et qui reste sur la table.

Mme DE GARRAN.

Depuis quatre ans environ.

L'INCONNU, *à lui-même.*

Mais il me semble qu'à mon départ de Paris il était fortement question de mariage entre lui et mademoiselle d'Épernay, demoiselle d'honneur et favorite de la reine-mère. (*Haut.*) Monsieur de Montgeron pouvait-il prévoir la mort prématurée de la comtesse?

Le bruit des cloches cesse.

Mme DE GARRAN.

Non, monsieur; la santé de madame de Montgeron, quoique faible depuis longtemps, ne nous donnait pourtant aucune inquiétude, et sa mort presque subite a surpris autant qu'elle a désespéré tous ceux qui la connaissaient.

L'INCONNU, *à part.*

Voilà qui est étrange! (*Se rasseyant et écrivant vivement sur ses notes.*) De Montgeron... mort subite de sa femme dont on ignorait l'existence... Il est ruiné, ambitieux...(*Appuyant avec une haine très-prononcée.*) Et mon assassin!... de l'abbaye de Saint-André.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARTIAL, LES deux SERVITEURS.

MARTIAL, *pleurant*.

Monseigneur peut partir.

L'INCONNU, *se levant*.

C'est bien... qu'as-tu donc?

MARTIAL.

Monseigneur, madame de Montgeron qui vient de mourir était ma sœur de lait... Permettez-moi d'aller embrasser et consoler mon pauvre père!...

L'INCONNU, *avec une intention très-marquée*.

Ah! tu étais frère de la comtesse... (*Se levant et après un moment de silence.*) Eh bien, va, mon ami, va consoler ton père; je te donne jusqu'à demain; tu me rejoindras à la première halte, nous causerons... Adieu, madame, espérez!... espérez!...

Il prend le portefeuille et sort, suivi de Martial et de ses gens.

SCÈNE IX.

Mme DE GARRAN, *seule*.

Quel peut-être ce mystérieux étranger?... qu'a-t-il laissé sur cette table? (*Elle prend un papier.*) Quelques lignes écrites au crayon... (*Elle lit.*) « Monsieur de Garran, Dieu, qui protége la France, protégera un de ses plus dignes enfants! A votre arrivée souvenez-vous de votre ami de l'abbaye de Saint-André. » (*Parlant*) L'abbaye de Saint-André!... Georges ne m'a jamais parlé de ce protecteur inconnu. Oh! n'importe, il n'aurait pas voulu tromper une pauvre mère!... Je reverrai mon Georges, mon fils bien aimé! Oh! si ce nouvel espoir était déçu, je le sens, j'en mourrais!...

SCÈNE X.

Mme DE GARRAN, MARIANNE, *puis* GEORGES.

MARIANNE, *accourant du fond, et pouvant à peine parler*.

Madame... chère madame!...

Mme DE GARRAN.

Qu'as-tu donc?...

MARIANNE.

Ayez de la force... du calme... une grande joie peut tuer, dit-on, comme une grande douleur...

Mme DE GARRAN, *surprise*

Une grande joie!... (*Puis frappée d'une pensée et regardant Marianne.*) Marianne...

MARIANNE

Ma bonne maîtresse.

Mme DE GARRAN.

Georges... mon fils?...

MARIANNE.

Il existe!...

Mme DE GARRAN.

Tu l'as vu?...

MARIANNE, *remontant*.

Le voilà!...

Mme DE GARRAN, *suivant Marianne*.

Mon Georges!...

GEORGES, *se débarrassant de son chapeau et de son manteau, qu'il jette à sa droite et que Marianne ramasse*.

Ma mère!...

Mme DE GARRAN [*], *l'embrassant, le regardant, puis l'embrassant encore*.

C'est lui!... c'est bien lui!...

L'émotion lui fait perdre ses forces, elle tombe dans le fauteuil qui est à sa gauche. Georges se met à genoux devant elle.

GEORGES.

Ma mère!... ma bonne mère!...

Mme DE GARRAN.

Mon Dieu, merci... Tu me le rends, merci, mon Dieu!... oh! tu le vois bien, Marianne, on ne meurt pas de joie.

GEORGES.

Ma mère, je vous revois! ah! que je suis heureux!...

Mme DE GARRAN.

Laisse-moi te regarder encore!... t'embrasser!... je t'ai tant pleuré!... mon Georges!...

GEORGES.

Ah! j'avais deviné vos angoisses... mais il m'avait été impossible de vous faire parvenir de mes nouvelles. Prisonnier des Anglais, déporté dans la partie la plus éloignée de leurs possessions, je désespérais de l'avenir... lorsqu'il y a quelques mois, on vint me dire : « Vous êtes libre!... un vaisseau qui retourne en France n'attend que vous pour mettre à la voile!... » Libre!... moi!... avec quels transports, quelle ivresse, j'embrassai notre pavillon!... Pauvre exilé... je retrouvais en lui... tout ce que j'aimais... mon pays, ma mère et Séraphine!...

A ces mots, Marianne détourne les yeux pour cacher ses larmes, et Mme de Garran a tressailli. Après un moment, elle fait signe à Marianne de sortir.

MARIANNE, *en s'en allant*.

Pauvre jeune homme!... il l'aimait toujours!...

Elle sort [illegible] à gauche.

SCÈNE XI.

Mme DE GARRAN, GEORGES.

GEORGES, *qui n'a pas quitté sa mère des yeux*.

D'où vient donc, ma mère, que votre joie, si vive d'abord... a fait sitôt place à un trouble... à une tristesse que vous vous efforcez en vain de me cacher?...

Mme DE GARRAN, *souriant*.

Non... tu te trompes... tu te trompes, mon ami... parlons de toi... de tes souffrances...

[*] Marianne, Georges, Mme de Garran.

GEORGES.

Elles sont oubliées, ma mère.

Mme DE GARRAN, *se levant.*

Parlons de ton avenir alors... il y faudra songer, mon Georges... Ta place à présent n'est plus dans le fond d'une province, c'est à Paris, à la cour qu'il faut aller...

GEORGES.

Oui, ma mère, à Paris, à la cour, car à présent, j'ai un titre... j'ai un grade... je veux rendre au nom de Garran l'éclat qu'il avait perdu... je veux qu'il soit digne d'elle; car ce que j'ai fait, ma mère... c'était pour elle!... (*Madame de Garran cache sa figure avec ses mains.*) Oh! pardonnez-moi; n'en soyez pas jalouse... votre image était aussi dans mon cœur!... Mais elle, voyez-vous, c'est mon avenir!... c'est mon amour!... c'est ma vie!...

Mme DE GARRAN.

Oh! tais-toi, Georges, tais-toi!

GEORGES.

Pourquoi donc pleurez-vous?... Pourquoi me cachez-vous vos larmes?... (*Il veut embrasser sa mère, qui le repousse doucement. Prenant la main de sa mère.*) Ma mère... votre main est glacée... (*Il veut y porter les lèvres et s'arrête tout à coup.*) Grand Dieu!... cet anneau!... ma mère, de qui tenez-vous cet anneau?...

Mme de Garran veut retirer sa main, mais Georges la tient fortement.

Mme DE GARRAN, *à voix basse.*

De Séraphine!...

GEORGES, *avec force.*

Séraphine!... (*D'une voix tremblante.*) Elle m avait juré de ne le quitter jamais...

Mme DE GARRAN.

Mademoiselle de la Faille ne m'a rendu cet anneau que la veille de son mariage...

GEORGES.

Mariée! elle... Séraphine!... Oh! parjure et sacrilége!...

Mme DE GARRAN.

Georges... ne maudis pas cet ange!...

GEORGES.

Mariée!...

Il tombe sur un fauteuil, près du petit meuble.

Mme DE GARRAN.

Le délai que t'avait accordé monsieur de la Faille était depuis longtemps expiré... ton retour, hélas! semblait impossible... monsieur de la Faille, sentant approcher sa fin, fit venir Séraphine à son lit de mort, et la contraignit d'épouser monsieur de Montgeron, dont la position brillante lui semblait une garantie de bonheur pour sa fille... Le lendemain du jour où mademoiselle de la Faille me rendit cet anneau, elle marcha à l'autel comme jadis les vierges saintes marchaient au martyre... Quoique plus tard un devoir sacré vînt la rattacher à l'existence, elle ne semblait plus vivre que dans le passé!... monsieur de Montgeron était toujours à Paris: Séraphine passait ici toutes ses journées; assise à la place où te voilà... elle regardait avec moi ce portrait... elle pleurait avec moi!...

GEORGES, *à lui-même.*

Infidèle!...

Mme DE GARRAN.

Et maintenant, Georges... mon fils... rassemble toutes tes forces... appelle à toi le courage et la résignation.

GEORGES, *interdit.*

Infidèle!... quel autre malheur pourrait m'atteindre?

Mme DE GARRAN, *avec une grande précaution et lui remettant la lettre.*

Tiens... lis...

GEORGES, *regardant sa mère, et prenant lentement la lettre.*

Cette lettre...

Mme DE GARRAN.

Est d'elle!...

Elle lui donne la lettre. Georges la considère quelques instants, remarque le cachet noir, traverse la scène en silence, brise le cachet et lit en s'arrêtant à chaque phrase.

GEORGES, *regardant sa mère qui pleure.*

De Séraphine!... (*Lisant.*) « Georges, pardonne-» moi... Mon père mourant me suppliait... j'ai » obéi!..... j'ai signé un engagement qui me » séparait de toi... Je n'en avais pas le droit, je » t'appartenais!... pardonne-moi, car je meurs!... » Je meurs de cet amour... que je gardais en-» fermé dans mon cœur, comme un trésor!... Dieu » est bon... il te rendra à ta mère... à ton pays... » Mais quand tu demanderas ta Séraphine... c'est » devant un tombeau que l'on te conduira!... » Alors, mon Georges, prie pour la pauvre in-» sensée qui t'avait dit, dans son délire: Si j'étais » morte, ton baiser me ranimerait... Hélas! je » meurs, et tu es loin de moi!... je meurs!... et » ton baiser ne me ranimera pas!... » (*Après avoir lu, il reste un moment immobile, puis après un silence.*) Oh! je suis frappé de vertige!... Ma mère, que veut dire cette lettre?... je ne comprends pas... Séraphine m'a trahi!... Mais Séraphine est vivante...

Mme DE GARRAN.

Georges, du courage!... pense à Dieu... pense à ta mère!...

GEORGES.

Séraphine est vivante?... répondez!...

En ce moment, on entend de nouveau le tintement des cloches.

Mme DE GARRAN.

Écoute!... c'est au ciel qu'elle t'attend maintenant...

GEORGES.

Ces cloches!... Morte!... morte!.. aujourd'hui, mon Dieu!... aujourd'hui!...

Il tombe anéanti sur le fauteuil qui est près de la table.

Mme DE GARRAN, *embrassant son fils.*

Georges... mon ami... rappelle-toi ses derniers adieux... elle te dit de prier pour elle... (*Georges,*

en proie à une grande agitation, qu'il contient, passe devant sa mère et va prendre sur un fauteuil près de la porte du milieu son chapeau et le manteau qu'il y avait jetés en entrant et que Marianne a ramassés. Mme de Garran, qui a suivi avec la plus grande anxiété tous ses mouvements.) Où vas-tu ?

GEORGES, *comme s'il obéissait à une voix céleste*

A la Faille, ma mère !... N'entendez-vous pas que Séraphine m'appelle ?...

Deuxième Tableau.

Le parc du château. Au troisième plan à gauche, une chapelle qui fait face au public, et dont les portes sont ouvertes, occupe la moitié de la scène. Tout l'intérieur de cette chapelle est éclairé. on distingue l'entrée du caveau, dont la dalle est levée. A droite, au quatrième plan, un petit pont en bois, de forme élégante, traverse une petite rivière dans laquelle se reflètent les rayons de la lune, qui éclaire la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIAL, DESALLEUX, *puis* DOMINIQUE.

On aperçoit une foule de Paysans à genoux dans la chapelle ; d'autres en dehors. Martial et Desalleux, chapeaux bas, sont du nombre *.

MARTIAL.

Ma pauvre sœur Séraphine... je ne la verrai donc plus... elle si bonne, si jeune !... Ah ! je ne pourrai jamais entrer là-dedans ! j'attendrai ici que la triste cérémonie soit terminée et que mon père quitte la chapelle.

DESALLEUX.

Vous n'attendrez pas longtemps... Tenez, monsieur Dominique vous aura aperçu, car le voilà qui sort avant les autres.

DOMINIQUE, *sortant de la chapelle et embrassant Martial* **.

Martial ! mon pauvre Martial ! (*avec des sanglots*) je n'ai plus que toi à aimer !

Il pleure.

MARTIAL.

Allons, du courage, papa... Je ne croyais pas que j'aurais jamais besoin de vous dire ça.

DOMINIQUE.

Du courage ! oh ! j'en aurai, Dieu m'en donnera, car ma tâche n'est pas finie, Dominique a besoin de vivre encore. Dis-moi, tu n'as pas rencontré sur la route Jérôme, le vieux garde, qui était allé à Poitiers chercher un médecin ?

MARTIAL.

Non, papa. Mais à quoi bon un médecin maintenant ? est-ce que monsieur de Montgeron...

DOMINIQUE.

Ne me parle pas de cet homme, de ce misérable qui a vu mourir ma Séraphine et qui n'a pas répandu une larme !... Quand nous étions tous désespérés de la violence du mal, lui seul était calme... il se refusait presque à ce qu'on appelât un médecin !... (*Avec intention.*) Et il avait peut-être ses raisons...

* Paysans à genoux, Martial, Desalleux, debout.
** Dominique, Martial, Desalleux.

MARTIAL, *épouvanté.*

Qu'est-ce que vous dites là ?

DOMINIQUE.

Hier aussi il n'a pas voulu qu'on allât chercher cette bonne madame de Garran que Séraphine appelait dans son délire... Il n'y a que le vieux Dominique qu'il n'a pas osé éloigner ; c'est qu'il sait bien qu'il n'aurait pas fallu le tenter ! ventre-saint-gris ! je l'aurais...

DESALLEUX *.

Prenez garde, monsieur Dominique !

MARTIAL.

Contenez-vous donc, papa.

DOMINIQUE.

Eh ! mordieu ! je ne me contiens que trop !... (*Avec rage.*) Quand je pense que ce Montgeron, que cet homme sans âme a fait descendre ma Séraphine toute chaude encore dans ce caveau, qu'il a défendu toute pompe ! que contre tous les usages, et sous prétexte d'un voyage pressé, ce soir même il veut faire sceller le marbre qui nous séparera d'elle pour toujours !

DESALLEUX.

C'est sans doute pour cette belle besogne qu'il m'a fait appeler.

DOMINIQUE.

Tu refuseras, n'est-ce pas ? tu refuseras ?

DESALLEUX.

Ne vous emportez pas, monsieur Dominique, tout le monde ici a l'habitude de vous obéir... Dites-moi de m'en aller, moi et mes outils, et je pars.

DOMINIQUE.

Bien... Retourne chez toi, et si le comte te fait encore appeler, ne reviens plus.

DESALLEUX.

Soyez tranquille.

DOMINIQUE.

Toi, Martial, va te mettre en sentinelle à la grande grille, et sitôt que tu apercevras Jérôme et le docteur, vient m'avertir. (*Les Paysans agenouillés se lèvent.*) On sort de la chapelle, allez.

* Martial, Dominique, Desalleux.

MARTIAL.

Où vous retrouverai-je?

DOMINIQUE.

Ici... toujours! près d'elle.

Martial et Desalleux sortent. Au même moment, une foule de Paysans sort de la chapelle; ensuite on voit Montgeron monter de l'intérieur du caveau, il est précédé d'un Chapelain et suivi de Domestiques portant des flambeaux allumés. Les Paysans sont rangés et forment cercle.

SCÈNE II.

DOMINIQUE, MONTGERON, LE CHAPELAIN, PAYSANS.

MONTGERON.

Monsieur le pasteur, je vous remercie de votre complaisance. J'éprouve une extrême douleur de n'avoir pu rendre à la mémoire de madame de Montgeron tous les honneurs qui étaient dus à son rang... Mais il me faut quitter ce château ce soir même... un ordre de la reine-mère me rappelle à Paris... à Paris, où ce matin déjà j'ai envoyé ma fille. Vous me plaindrez d'avoir été contraint de presser cette triste cérémonie... (*Haut, aux Domestiques.*) Éclairez monsieur le chapelain.

Deux Domestiques sortent par le fond, et éclairent le Chapelain, qui sort suivi d'un groupe de Paysans. Un second groupe se dirige derrière la chapelle. Un troisième rentre au château par le troisième plan à droite. Montgeron, qui a suivi ces divers mouvemements, revient à Dominique.

SCÈNE III.

DOMINIQUE, MONTGERON.

MONTGERON.

Desalleux, le maçon, devrait être ici.

DOMINIQUE, *brusquement.*

Desalleux est venu, et je l'ai renvoyé.

MONTGERON, *à part.*

Insolent valet! (*Haut.*) Tant que la comtesse a vécu, j'ai cru devoir tolérer l'arrogance d'un homme que, par un incroyable oublie de sa dignité, elle daignait appeler son père. Mais aujourd'hui qu'elle n'est plus, je dirai à cet homme qu'il n'est ici qu'un valet!

DOMINIQUE.

Un valet, moi!

MONTGERON, *avec force.*

Et un valet inutile! que je chasserai s'il devient importun... Et maintenant, allez chercher vous-même ce Desalleux, et amenez-le.

DOMINIQUE.

Je n'irai pas.

MONTGERON.

Qu'osez-vous dire?

DOMINIQUE.

Séraphine m'appelait son père, parce qu'elle savait que je l'aimais comme mon enfant!... C'est mon enfant qui est là, et on ne m'en séparera pas avant que le médecin que j'attends soit arrivé!

MONTGERON.

Il ne viendra pas.

DOMINIQUE.

Il viendra, car je l'ai envoyé chercher, moi-même, à Poitiers.

MONTGERON.

Vous!

DOMINIQUE.

Oui, par Jérôme, qui m'a juré de l'amener, et qui l'amènera... vous pouvez y compter.

MONTGERON, *avec colère.*

Dominique!

DOMINIQUE, *se contenant à peine.*

Oh! ne criez pas si haut... Vous ne m'effrayez pas, monsieur le comte!... Vous êtes noble, je le sais... puissant à la cour, on le dit... mais il y a quelque chose de plus fort que votre puissance et votre noblesse, c'est la justice du roi! Bon sang ne peut mentir; le roi Louis XIII écouterait le vieux soldat du roi Henri son père! et s'il le faut, j'irai jusqu'à lui! et je lui dirai que ma Séraphine était seule au monde, que j'étais son unique ami, son second père, et je lui dirai que la comtesse de Montgeron est morte sans qu'un médecin ait pu la secourir... et je lui dirai... Tenez, monsieur le comte, laissez-moi, ne me faites pas parler plus que je ne voudrais!...

Il va s'asseoir dans un coin. Montgeron reste un moment pétrifié.

UN DOMESTIQUE, *venant du château.*

Monsieur le comte...

MONTGERON, *se retournant.*

Que me veut-on?

LE DOMESTIQUE, *à demi-voix.*

Le docteur Guénault de Poitiers...

MONTGERON.

Plus bas, plus bas.

LE DOMESTIQUE.

Vient d'arriver au château; Jérôme l'a fait entrer par la petite porte du parc.

MONTGERON.

C'est bien. (*A part.*) Oh! je vais faire renvoyer cet homme à l'instant! je ne veux pas le voir. (*A Dominique.*) Si je n'avais pitié de votre âge, si je ne me souvenais du fol attachement que madame de Montgeron vous portait, je ferais châtier votre insolence!... Mais je veux bien l'oublier aujourd'hui et attribuer vos paroles insensées à la douleur que vous devez éprouver... une autre fois je serais plus sévère, ne l'oubliez pas!

Il sort suivi du Valet.

SCÈNE IV.

DOMINIQUE, *puis* MARTIAL.

DOMINIQUE.

Plus sévère! que m'importe? quand j'aurai

éclairci mes soupçons... Mais jusque-là, c'est ici qu'est ma place... c'est ici que j'amènerai le docteur... ici... (*à voix basse*) que je saurai par lui si tu as été un infâme assassin!... Je lui dirai, en lui remettant cette fiole, que j'ai feint d'avoir brisée pour la pouvoir conserver... je lui dirai : Une pensée horrible me poursuit... c'est avec cela, j'en suis sûr, qu'on a tué ma pauvre maîtresse; prenez cette fiole, et vous saurez bien découvrir, vous qui êtes médecin, s'il y a eu crime ou malheur.

MARTIAL, *entrant en courant par le troisième plan à droite.*

Ah! vous voilà, papa!

DOMINIQUE.

Le médecin?

MARTIAL.

Est arrivé.

DOMINIQUE.

Où est-il?

MARTIAL.

Dans le cabinet de monsieur le comte.

DOMINIQUE.

Avec lui! Malédiction!

MARTIAL.

J'avais bien pensé à l'attendre à sa sortie; mais de même qu'il est entré par la petite porte, quand je l'attendais à la grande grille, de même il peut partir d'un côté, quand je serai de l'autre.

DOMINIQUE, *avec impétuosité.*

Oh! mais il faut que je le voie! il le faut!... Écoute. Tu vas courir à la grille, et tu n'en bougeras pas... moi, je garderai la petite porte. A bientôt, ma Séraphine, à bientôt. Va, Martial, va.

Dominique se dirige vers le château. Martial sort du côté opposé, par le troisième plan à gauche.

SCÈNE V.

GEORGES.

Pendant la scène précédente, l'orage a grondé sourdement, l'obscurité est devenue plus profonde. Après la sortie de Dominique et de Martial, la scène est restée vide un moment. Un homme enveloppé d'un manteau paraît sur le pont. Arrivé jusqu'à la porte de la chapelle, il s'arrête et se découvre. Cet homme, c'est Georges.

C'est ici! la main de Dieu m'a conduit; elle a écarté tous les obstacles, éloigné tous les témoins elle me guidera, me soutiendra jusqu'au bout. Allons! Séraphine, c'est ici que tu m'as donné rendez-vous! Comme tu vins à moi, il y a cinq ans, je vais à toi, ma fiancée!... (*Il se dirige vers la chapelle; on le voit descendre les marches du caveau. L'orage redouble, le vent s'engouffre dans la chapelle. Toutes les lumières s'éteignent. La chapelle reste alors comme la scène dans une obscurité complète. Tout à coup un grand cri se fait entendre dans le caveau, puis Georges reparaît sortant de la chapelle, pâle et dans le plus grand désordre; il tombe à genoux à quelques pas de la chapelle.*) Grâce, mon Dieu, grâce pitié pour le profanateur! pour le sacrilége!... (*Après un silence.*) C'est une horrible vision! j'étais en délire... (*en ce moment on commence à voir Séraphine enveloppée dans son linceul et montant lentement les degrés du caveau*) quand j'ai soulevé le funèbre linceul... lorsque, respirant à peine, j'ai posé mes lèvres sur ce front pâle et glacé... Non, non, ces yeux éteints ne se sont pas ouverts... non, cette main n'a pas serré la mienne... non, non... Séraphine est morte! elle ne s'est pas ranimée! elle est là couchée dans son cercueil!...

En disant ces derniers mots, il a reporté ses regards du côté de la chapelle, mais il jette un cri, et tombe les mains tendues vers Séraphine, qui est debout sur le seuil de la chapelle.

SÉRAPHINE *descend lentement les marches, puis semble chercher à rappeler ses idées, à reconnaître le lieu où elle se trouve. Elle aperçoit Georges, va vers lui, le regarde, pose ses mains sur sa tête, et dit d'une voix sans force:* Georges! Georges!

Comme épuisée de cet effort, elle tombe dans les bras de Georges, qui se relève en disant :

GEORGES.

Sa voix! c'est sa voix! Séraphine! c'est bien elle! et sous ma main... son cœur bat... Oh! elle existe, mon Dieu! elle existe!... Du secours, du secours!... Qu'allais-je faire? la rendre à celui qui l'allait enterrer vivante! non, non, c'est à la mort que je l'ai reprise!... A présent, Séraphine, morte ou vivante, tu es à moi!...

Il soulève Séraphine évanouie et l'emporte; il traverse avec elle le petit pont en bois et disparaît.

ACTE TROISIEME.

Une auberge sur la route de Poitiers. Le théâtre est coupé en deux. *A gauche*, salle d'auberge, porte au fond ; à gauche, une croisée; près la croisée, une table couverte d'un tapis vert, avec papier, encre et chaises en bois. A droite, porte de communication allant dans la chambre voisine ; près de cette porte, une petite table. *A droite*, une jolie chambre meublée. Porte d'entrée au fond ; à droite, le long du mur, un canapé d'indienne. Après le canapé une croisée. A gauche, à l'avant-scène, la porte de communication avec un verrou. Près cette porte un guéridon, chaises en canne.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans la chambre de droite.

GEORGES, LE DOCTEUR GUÉNAULT, SÉRAPHINE.

Séraphine, endormie sur un canapé ; le Docteur, assis à la tête de Séraphine et lui tâtant le pouls; Georges, debout près du Docteur.

LE DOCTEUR.

Je vous le répète, elle est sauvée!

GEORGES, *très-ému.*

Mais ce sommeil ?

LE DOCTEUR.

Il cessera bientôt.

GEORGES.

Oh! soyez béni, docteur!

LE DOCTEUR.

Lorsqu'il y a trois jours, un voyage indispensable me força de vous laisser dans ce petit village à deux lieues de Poitiers, j'avais déjà bon espoir; vous avez ponctuellement suivi mes instructions ; vos soins... et Dieu ont fait le reste... Dieu surtout! car c'est à un miracle que cette infortunée doit la vie !... et tout mon art eût été impuissant, si une main inhabile n'eût versé cet horrible poison!...

GEORGES.

Oh ! parlez bas, docteur !... avant votre départ, vous doutiez encore.

LE DOCTEUR, *levé.*

Et maintenant, j'affirme... Vous n'avez pu obtenir d'elle aucun renseignement?... aucune explication ?...

GEORGES.

A peine a-t-elle prononcé quelques mots... et je ne sais encore si elle m'a reconnu!...

LE DOCTEUR.

Ne connaissez-vous à votre jeune femme quelque ennemi secret ?

GEORGES.

Oh ! non!

LE DOCTEUR.

Elle n'avait aucun de ces chagrins de cœur, de ces mélancolies profondes qui amènent quelquefois le dégoût de la vie ?...

GEORGES, *réfléchissant.*

Peut-être !...

LE DOCTEUR.

Et alors, ce serait donc elle-même?

GEORGES, *réfléchissant.*

Oh! mais je ne puis le croire!...

LE DOCTEUR.

Plus tard, vous éclaircirez ce mystère; et si mon témoignage vous est nécessaire, alors vous m'appellerez; car, voyez-vous, j'ai juré de poursuivre jusqu'à mon dernier soupir cet infernal poison, venu d'Italie, qui depuis quelques années ravage et décime la cour de France! ce poison que je retrouve à chaque pas... et partout!... et toujours!... Il y a trois jours, lorsque je vous quittai... c'était encore pour aller constater la mort d'une de ces nombreuses victimes!... pauvre jeune femme !... Mais si je n'ai pu la sauver, du moins je la vengerai !... car je connais le coupable !... J'ai contre lui des preuves!... des armes terribles!... et quelque haute que soit sa position, je jure Dieu que je saurai l'atteindre!... et maintenant, adieu, mon jeune ami!...

Il va près de la porte du fond, prendre son chapeau.

GEORGES, *regardant Séraphine**.

Vous nous quittez déjà?

LE DOCTEUR.

Un devoir impérieux m'oblige... de nouveaux renseignements à communiquer au gouverneur de cette province sur le crime dont je vous parlais tout à l'heure... Et cette fois s'il hésitait encore, moi je n'hésiterais pas!... Dussé-je aller jusqu'à Paris, et porter mon accusation aux pieds du cardinal-ministre !... Quant à notre chère malade, je vous réponds encore de sa vie !... vous pourriez-même, au besoin, continuer votre voyage...

GEORGES.

Ah! docteur, de pareils services ne se payent pas avec de l'or!... à vous ma vie!... à vous ma reconnaissance éternelle!

LE DOCTEUR.

En tous temps, en tous lieux, comptez sur le docteur Guénault.

Il sort.

SCÈNE II.

GEORGES, SÉRAPHINE, *endormie.*

GEORGES.

Sauvée !... sauvée !... Oh! merci, mon Dieu!...

* Le Docteur, Georges, Séraphine.

Nous pourrons donc partir, quitter cette auberge maudite... où depuis six jours nous étions enchaînés par ses souffrances... et, une fois à Paris, nous gagnerons facilement un port de mer, autre que la Rochelle, où la première personne nous eût reconnus .. (*Séraphine fait un mouvement.*) Mais elle s'éveille... Oh! le docteur a dit vrai!... Seigneur, Seigneur, qui avez fait un miracle en faveur de notre amour, achevez votre œuvre, et rendez-moi tout à fait ma Séraphine*!...

En achevant, il est tombé à genoux devant le canapé et a pris une des mains de Séraphine, qui tressaille et se soulève en le regardant avec attention.

SÉRAPHINE.

Toi!... c'est toi?... encore mon rêve!... Georges.

GEORGES.

Oui, Georges... ton amant, ton fiancé... Georges, qui t'a sauvée...

SÉRAPHINE, *sortant d'un rêve.*

Georges... vivant!... Moi... près de lui!... Oh! tout cela n'est qu'un songe... et je doute encore...

GEORGES, *avec amour.*

Ne doute plus... laisse ta main dans la mienne... Regarde... c'est bien moi... (*Il baise sa main, mouvement de Séraphine.*) C'est bien toi!... c'est le bonheur!...

SÉRAPHINE.

Le bonheur... Oh! oui!...

Elle cherche à rassembler ses souvenirs.

GEORGES.

Le passé?... oublie-le... c'est le néant!...

SÉRAPHINE.

Oui, le néant... la mort!... Je suis restée bien longtemps ainsi!... Tout à coup, je sentis au cœur une commotion étrange... un nom... nom chéri... venait de traverser ma pensée... et avec lui, la vie revenait en moi... J'ouvre les yeux... autour de moi une nuit profonde!... Je veux appeler... j'étais sans voix!... (*Se levant.*) Je me lève... sous ma main... sous mes pieds... partout le froid du marbre... une tombe... un linceul!... Je m'élance!... (*Elle se tourne.*) Un homme était là... à genoux, les bras étendus vers moi... et cet homme... cet ange... ce sauveur!... c'était toi, Georges!... toi! Oh! je savais bien, moi, que tu reviendrais!...

GEORGES, *se relevant et la pressant sur son cœur.*

Oui, c'était moi!... oui, je suis revenu pour te sauver!... Dieu, qui nous a pris en pitié, t'a donné une vie nouvelle... et celle-là, ma Séraphine, tu me la dois, et celle-là, elle est à moi!..

SÉRAPHINE, *rêvant.*

Oh! oui, à toi!... pourtant... si mon père allait encore nous séparer!...

GEORGES, *à part.*

Encore ce délire!... hormis notre amour, elle a tout oublié...

SÉRAPHINE.

Tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas?... C'est que j'ai tant souffert quand tu n'étais pas là!...

GEORGES.

Non, ma Séraphine, nous ne nous quitterons plus!... A présent, nos deux existences sont à jamais liées l'une à l'autre... vivre et mourir ensemble...

Bruit au dehors.

SÉRAPHINE, *avec bonheur.*

Vivre et mourir ensemble!...

GEORGES, *courant à la fenêtre.*

Quel est ce bruit?... Deux cavaliers s'arrêtent devant cette auberge... ils vont y séjourner peut-être... (*Revenant à Séraphine.*) Oh! si elle était reconnue!... A tout prix, il faut... Mais si faible encore!...

SÉRAPHINE.

Non, je suis forte!...

GEORGES.

Tu pourrais partir?

SÉRAPHINE.

Avec toi!

GEORGES.

Eh bien, nous partons!

SÉRAPHINE.

Nous partons.

GEORGES.

Aujourd'hui.

SÉRAPHINE.

Aujourd'hui.

GEORGES.

Avant une heure, nous aurons quitté cette auberge où nous ne sommes plus seuls... et loin, bien loin d'ici, nous trouverons un sol hospitalier, un ciel protecteur... Pour toi, le calme, le repos!... Pour tous deux le bonheur... Dans un moment, je serai de retour.

SÉRAPHINE, *vivement.*

Tu me quittes?

GEORGES.

Pour préparer ton départ.

SÉRAPHINE.

Avec toi, toujours?

GEORGES.

Toujours!

Il la regarde avec tendresse et sort en refermant la porte après lui

SCÈNE III.

SERAPHINE, *seule et encore égarée.*

Toujours du bonheur!... avec Georges... toujours! Oh! mais je suis donc dans le ciel? Pourtant il me semble... toutes mes idées sont confuses... Oh! je ne puis me souvenir!...

Elle retombe appuyée sur une chaise, auprès de la fenêtre qu'elle regarde.

SCENE IV.

MONTGERON *et* L'HOTELIER, *entrant dans la chambre de gauche,* SERAPHINE, *près de la fenêtre au fond, dans la chambre de droite.*

L'HOTELIER, *entrant le premier.*

Par ici, mon gentilhomme, par ici.

* Séraphine, Georges.

MONTGERON.

N'avez-vous donc que cette chambre à me donner?

L'HOTELIER.

Pardon; dans quelques minutes j'aurai un logement plus convenable à offrir à monseigneur.

MONTGERON.

Pourquoi pas tout de suite?

L'HOTELIER.

Il est encore occupé par un jeune gentilhomme et sa femme, qui vont partir ce soir.

Pendant ce temps, Montgeron a posé son chapeau et son épée sur la table qui est à sa droite.

MONTGERON.

C'est bien. Laissez-moi, et amenez, aussitôt qu'elle se présentera, la personne que j'attends.

L'HOTELIER.

Il suffit, monseigneur.

Il sort. La nuit commence à venir.

SCÈNE V.

MONTGERON, *seul, et assis près de la table à droite.*

Richelieu échappera-t-il encore cette fois?... Depuis mon départ de la Faille, que je n'ai quitté qu'après avoir vu fermer la tombe de Séraphine, j'ai parcouru les provinces nouvellement soumises. Partout je me suis assuré du concours des chefs calvinistes, qui ne plient qu'en frémissant sous le joug de Richelieu. « Réussissez dans votre mission, m'a dit Marie de Médicis, et la main de mademoiselle d'Epernay est à vous. » (*Avec une joie triomphante.*) Mademoiselle d'Épernay, la plus riche héritière du Languedoc! mademoiselle d'Epernay, la favorite de la reine-mère!... Et lorsque le moment sera venu d'apprendre à tous mon premier mariage (*avec aplomb*), eh bien... je dirai que la mort a rompu des nœuds détestés, au moment où j'étais en instance auprès de la cour de Rome pour les rompre moi-même. Et maintenant, chassons tout souvenir importun! A moi l'avenir!... à moi l'immense fortune de mademoiselle d'Epernay et la faveur de Marie de Médicis.

En ce moment, il élève la voix, Séraphine relève la tête et regarde du côté de la cloison. L'Hôtelier, portant une bougie allumée, entre chez Montgeron, précédant le Courrier. Il pose sa lumière sur la petite table, près la porte de communication. A compter de ce moment, la chambre gauche est éclairée; celle à droite dans l'obscurité.

SCÈNE VI.

MONTGERON, UN COURRIER, L'HOTELIER, SÉRAPHINE.

L'HOTELIER, *à voix haute.*

Voici monsieur le comte de Montgeron.

SÉRAPHINE, *bondissant vivement à ce nom.*

Montgeron!

Elle écoute.

LE COURRIER, *saluant, et présentant une lettre.*

Pour vous, monsieur le comte. Depuis deux jours je vous cherche, pour vous remettre cette lettre.

MONTGERON.

De quelle part venez-vous?

SÉRAPHINE.

Sa voix...

LE COURRIER.

De la part de monsieur le gouverneur de la province.

SÉRAPHINE, *écoutant.*

Oh! mais je suis folle!...

MONTGERON, *au courrier.*

Le gouverneur de la province!... Que peut-il me vouloir?... C'est bien, laissez-moi.

L'Hôtelier et le Courrier s'inclinent et sortent.

SÉRAPHINE.

Lui!... lui!... Oh! je me souviens à présent!...

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE, *à gauche*, MONTGERON, *à droite.*

Séraphine s'est appuyée contre la cloison. Montgeron est venu s'asseoir près de la petite table placée à côté de la porte de communication, qui seule le sépare de sa femme.

MONTGERON.

Lisons ce message. (*Il lit.*) « Monsieur le comte, » si ma lettre vous arrive à temps, hâtez-vous de » fuir... évitez l'échafaud!... »

SÉRAPHINE, *qui a entendu.*

L'échafaud!

Elle se rapproche de la porte.

MONTGERON, *avec effroi.*

Qu'ai-je lu? (*Continuant vivement.*) « Vous » êtes bien coupable, ou bien malheureux!... De» puis le passage du cardinal dans notre ville, » d'affreux bruits circulent sur votre compte... » Votre mariage avec mademoiselle de la Faille » n'est plus un secret pour personne... Pour épou» ser mademoiselle d'Epernay, dont la dot et le » crédit devaient relever votre fortune dissipée, » on assure que vous n'avez reculé devant au» cune extrémité. »

SÉRAPHINE.

Grand Dieu!

MONTGERON, *continuant, après un silence.*

« J'aurais voulu imposer silence à tous ces » bruits; mais aujourd'hui cela m'est devenu im» possible. Un médecin célèbre, le docteur Gué» nault, vous accuse hautement, de concert avec » un vieux serviteur de la Faille...»

SÉRAPHINE.

Dominique!

MONTGERON.

« Ce Guénault est un homme énergique, in» flexible dans ses résolutions... Il est venu me

» trouver; il m'a demandé l'autorisation néces-» saire pour faire ouvrir le caveau de la chapelle » où est ensevelie madame de Montgeron... Je » n'ai pu la lui refuser, et au moment où je vous » écris, il part pour le château de la Faille...» (*S'interrompant, avec effroi.*) Il part... et cette lettre a trois jours de date!

Il passe sa main sur son front.

SÉRAPHINE.

Je me meurs!...

MONTGERON, *d'une voix plus émue.*

Continuons... (*Il lit.*) « Dévoué comme vous à » la cause de la reine-mère, et connaissant la haute » faveur dont elle vous honore, je crois devoir » vous prévenir en toute hâte, pour que vous » puissiez gagner la frontière, si vous êtes coupa-» ble... ou aller à Paris confondre vos ennemis, » si vous êtes innocent. » (*Silence. Parlant d'une voix éteinte.*) J'ai bien lu!... Tout est découvert... Je suis perdu!... (*Séraphine écoute. Se levant et cherchant dans sa pensée avec anxiété.*) Mais non... ils n'auront pas de preuves... car je n'ai pas de complice... et le poison dont je me suis servi n'a jamais laissé de traces!...

SÉRAPHINE, *s'éloignant de la porte, en poussant un grand cri.*

Horreur!...

MONTGERON, *se retournant vivement.*

Qu'ai-je entendu?... un cri... là... près de moi!... Je n'étais donc pas seul?...

Il aperçoit la porte de communication.

SÉRAPHINE, *avec effroi.*

Oh! il me tuerait!

Elle pousse le verrou.

MONTGERON, *voulant ouvrir.*

Une porte qu'on essaye de fermer!... Oh! je la briserai, et je saurai qui vous êtes, vous qui possédez mon secret... (*Il redouble d'efforts, la porte cède. Séraphine épouvantée recule et tombe sur le canapé. Montgeron s'élance dans la chambre; mais à la vue de Séraphine, qui se dresse pâle devant lui, il jette un cri de terreur, recule à son tour au delà de la porte de communication et se retrouve dans la première chambre. Avec égarement.*) Elle! elle!

Il reste un moment comme frappé de la foudre. La porte du fond de la chambre à droite s'ouvre, Georges paraît.

GEORGES, *sans entrer, et à demi-voix.*

Séraphine!

SÉRAPHINE.

Georges!... sauve-moi! sauve-moi!

GEORGES, *s'empare de Séraphine mourante, et l'entraîne en disant.*

Viens! nous n'avons qu'un moment!

Ils sortent vivement. La porte se referme.

SCÈNE VIII.

MONTGERON, *puis* L'HOTELIER.

MONTGERON, *revenant à lui.*

Séraphine!... Oh! c'était elle!... (*Il prend la lumière laissée sur la petite table, et rentre vivement dans la chambre où il a vu Séraphine; il pose la lumière sur le guéridon. A dater de ce moment, la chambre de gauche reste obscure, et celle de droite éclairée.*) Seul! je suis seul!... (*Silence.*) Et pourtant tout à l'heure, une femme était là... je l'ai vue... et cette femme... (*Bruit au dehors. Il court à la fenêtre.*) Une voiture!... Qui attend-elle?... (*Poussant un cri.*) Ah! encore cette vision!... Séraphine! Séraphine vivante!... et que cette voiture emporte!... Courons!

L'HOTELIER, *entrant dans la chambre à droite par la porte du fond, et agréablement*.*

Je venais installer monsieur le comte, mais je vois...

MONTGERON, *allant à lui, et très-vite.*

Qui occupait ce logement?

L'HOTELIER.

Comme monseigneur est pâle!

MONTGERON.

Répondrez-vous?

L'HOTELIER, *tremblant.*

Mais, monseigneur, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'un jeune gentilhomme...

MONTGERON.

Il n'y logeait pas seul... une femme était avec lui!

L'HOTELIER.

Oui, monseigneur.

MONTGERON.

Et cette femme...

L'HOTELIER.

Mais... était la sienne, je suppose.

Il passe par la porte de communication et va dans la chambre de gauche, prend sur la table le chapeau et l'épée de Montgeron, qu'il rapporte et pose sur une chaise, dans la chambre de droite. Ce jeu de scène se fait pendant l'aparté de Montgeron.

MONTGERON, *à part.*

La sienne!... Oui, c'est cela, j'étais fou... (*A l'Hôtelier, qui revient.*) Vous connaissez ce gentilhomme?

L'HOTELIER.

Je viens seulement d'apprendre son nom, qu'il a été obligé de décliner pour obtenir des chevaux... c'est le chevalier de Garran!...

MONTGERON, *s'écriant.*

Garran!

L'HOTELIER, *insistant.*

Celui qui fit autrefois prendre la Rochelle... celui qu'on croyait mort!

MONTGERON, *se contenant à peine.*

Et depuis quand logeait-il chez vous?

L'HOTELIER.

Mais, depuis six jours.

MONTGERON, *avec force.*

Six jours!

L'HOTELIER.

Il est arrivé ici au milieu de la nuit; sa femme

* L'Hôtelier, Montgeron.

était presque mourante, et aujourd'hui encore c'est avec peine qu'elle a pu gagner la voiture... A la voir si pâle, on dirait d'une morte.

MONTGERON, *d'une voix tonnante.*

Assez... assez... Je veux être seul.

L'HOTELIER.

Je me retire, monseigneur, je me retire.

Il passe par la porte de communication, et sort par la porte du fond de la chambre à gauche.

SCÈNE IX.

MONTGERON, *tombant assis sur le canapé.*

Oh! ma raison, ma raison, ne m'abandonne pas!... (*Récapitulant.*) Il y a six jours, dans la nuit, un gentilhomme amène ici une femme mourante... ce gentilhomme s'appelle de Garran... et cette femme a tous les traits de Séraphine!... Oh! mais je suis en délire!... c'est un jeu du hasard! une ressemblance étrange! inouïe!... voilà tout... car Séraphine est bien morte... Je l'ai vue pâle... froide, dans son linceul.

L'HOTELIER, *rentrant par la porte du fond de la chambre gauche et annonçant sans entrer dans la seconde pièce.*

Monsieur le gouverneur!

MONTGERON, *avec effroi.*

Le gouverneur!

Le Gouverneur entre, il passe par la porte de communication et arrive près de Montgeron. Deux Gardes qui le suivent restent dans la chambre à gauche, deux autres dehors. L'Hôtelier sort.

SCÈNE X.

MONTGERON, LE GOUVERNEUR, GARDES.

LE GOUVERNEUR, *très-vite.*

Moi-même, monsieur le comte, qui viens vous dire que vous n'avez que le temps de fuir...

MONTGERON, *très-agité.*

Et pourquoi?

LE GOUVERNEUR.

Le docteur Guénault est de retour de la Faille!... il a fait ouvrir la tombe de madame de Montgeron.

MONTGERON.

Eh bien?

LE GOUVERNEUR.

Le cercueil était vide!

MONTGERON, *reculant d'effroi.*

Vide!

LE GOUVERNEUR.

Et il vous accuse d'avoir soustrait le cadavre pour faire disparaître les traces du poison.

MONTGERON, *comme frappé d'un trait de lumière; à part.*

C'était elle!... vivante!... elle avec Garran!... Ah! quel espoir*!

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, monsieur le comte, êtes-vous innocent, ou coupable?... Où faut-il vous conduire? à la frontière, ou à Paris?

MONTGERON, *avec élan, et entraînant le Gouverneur.*

A Paris, monsieur, à Paris!

Ils passent tous deux par la porte de communication, traversent la chambre à gauche, et sortent précédés et suivis par les Gardes.

* Montgeron, le Gouverneur.

ACTE QUATRIEME.

Un salon de réception, au palais du Luxembourg, habité par la reine-mère. Ce salon est orné de riches candélabres et de meubles dorés. A droite, au premier plan, un gradin de plusieurs marches conduit chez la Reine; du même côté, dans l'angle, l'appartement occupé par Montgeron. Au fond, grande ouverture donnant sur une galerie; à gauche, dans l'angle, une porte; du même côté, au premier plan, une porte fermée par une riche portière et conduisant chez le Roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE TERMES, BASSOMPIERRE, SEIGNEURS.

Au lever du rideau, différents groupes de Seigneurs sont formés, une conversation animée règne chez tous. Bassompierre, accompagné de quelques amis, arrive par le fond, venant de la droite.

BASSOMPIERRE.

Vive Dieu! messieurs, le lever de la reine-mère sera bien brillant aujourd'hui!... La foule des courtisans afflue déjà au palais du Luxembourg!

DE TERMES.

Et le palais Cardinal est désert, c'est dans l'ordre!

UN AUTRE SEIGNEUR.

Il ne manque ici que de Montgeron.

DE TERMES.

Quand l'ennemi commun est en déroute, où donc se cache cet heureux favori de la reine-mère? est-ce que sa brillante étoile aurait pâli? et les méchants bruits qui ont couru sur son compte seraient-ils fondés?

BASSOMPIERRE.

Arrêtez, messieurs; ne vous hâtez pas d'accuser!... monsieur de Montgeron se justifiera! c'est moi qui vous le dis! Eh! ne voyez-vous pas qu'il y a encore là-dessous quelque nouvelle infamie

du cardinal? mais, Dieu merci! bientôt il ne fera plus de mal à personne, et la mort de notre pauvre Boutteville sera vengée!... Boutteville! un Montmorency! la première famille du royaume! Ah! si Richelieu n'eût voulu que gouverner le roi, nous l'eussions peut-être laissé faire... mais verser sur un échafaud le plus pur sang de France, voilà ce que nous ne lui pardonnerons jamais!...

DE TERMES.

Sa disgrâce, cette fois, est-elle bien certaine?

BASSOMPIERRE.

Les deux reines ont la parole du roi... et demain notre ennemi mortel couchera à la Bastille.

DE TERMES.

Pourquoi pas aujourd'hui?

BASSOMPIERRE.

Le roi n'a pu encore se décider à signer l'ordre.

DE TERMES, *avec mépris.*

Quelle faiblesse!

BASSOMPIERRE, *avec colère.*

Oh! oui, faiblesse!... je l'ai toujours dit, son frère Gaston porterait mieux que lui la couronne de France!

DE TERMES.

Aussi un pacte secret a-t-il été signé cette nuit par Marie de Médicis et Gaston pour appeler en France les troupes du roi d'Espagne, et bientôt...

UN SEIGNEUR.

Silence... quelqu'un!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARTIAL.

Martial, sortant de chez la Reine, en costume d'huissier, descend les marches et vient examiner tous les groupes de Seigneurs.

MARTIAL, *d'un air naïf*.*

Pardon, messeigneurs, monsieur de Bassompierre?...

BASSOMPIERRE, *se retournant.*

C'est moi! que me veux-tu, mon garçon?

MARTIAL.

C'est un billet qu'on m'a commandé de vous remettre... dans le plus grand mystère.

Tous les Seigneurs se mettent à rire. Martial les regarde avec étonnement.

DE TERMES.

Bravo! voilà une commission bien faite! et un garçon bien ingénu!...

BASSOMPIERRE, *prenant le billet.*

Ne vous fiez pas à sa mine! il est plus fin qu'il ne le paraît... il a été à l'école du cardinal...

DE TERMES.

Du cardinal? et il est ici?...

BASSOMPIERRE.

Certes! la reine-mère connaît le cœur humain : ce garçon a été l'obligé du cardinal; le cardinal n'aura pas de plus grand ennemi, car il l'a chassé.

Il décachette la lettre et va s'asseoir sur un fauteuil, au premier plan à gauche, pour la lire **.

MARTIAL, *soupirant.*

Et chassé pour une misère!

* De Termes, Bassompierre, Martial, Seigneurs.

** Bassompierre, de Termes, Martial, Seigneurs.

DE TERMES.

Conte-nous donc cette histoire.

MARTIAL, *froidement.*

Avec plaisir. (*A de Termes.*) C'est une histoire de bêtes.

DE TERMES.

Hein?

MARTIAL, *à l'autre Seigneur.*

Une histoire d'animaux.

LE SEIGNEUR.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

On l'entoure.

MARTIAL.

Une histoire de chats... des petits chats... Vous savez que monseigneur idolâtre les petits chats... Il y en a toujours autour de lui deux, trois, quatre... ça se bat, ça se mord, ça se déchire, et monseigneur dit que ça lui rappelle les courtisans...

DE TERMES, *riant.*

Merci!

MARTIAL.

Il y en avait un, le favori, un petit roux, avec des yeux vert-pomme, qui était mauvais, gourmand et qui avait des griffes!... Je n'ai jamais vu un si petit animal avoir d'aussi grandes griffes. Tous ceux qui approchaient monseigneur portaient ses marques! j'en étais couturé! plein les mains! et les chevilles!... Un jour, j'annonce un ambassadeur, j'entre vivement; le chat était derrière la porte... (*Frappant dans ses mains.*) Ah! mon Dieu, il n'a fait qu'un cri!... aplati!... et monseigneur n'a même pas eu la consolation de pouvoir le faire empailler!...

Les Seigneurs rient.

UN SEIGNEUR.

Ah! ah! le drôle de corps!

DE TERMES.

Avec son histoire de chats!

On renvoie en riant Martial, qui remonte et sort par le fond, à gauche; pendant ce temps, Bassompierre se lève et traverse la scène.

BASSOMPIERRE, *agité et à part *.*

Montgeron à Paris! caché au Luxembourg! que signifie ce mystère?... et il veut me parler en secret!... tâchons de les éloigner. (*Haut.*) Il me semble, messieurs, qu'il nous arrive des dames...

Il regarde au fond à gauche.

DE TERMES.

N'est-il pas question d'une nouvelle dame d'honneur? une beauté idéale?...

LE SEIGNEUR.

Une nouvelle beauté!... messieurs, courons la recevoir.

Les Seigneurs remontent au fond et sortent par la galerie à gauche. Montgeron sort de chez lui.

SCÈNE III.

BASSOMPIERRE, MONTGERON *qui entre avec mystère.*

BASSOMPIERRE, *à Montgeron.*

Ah! c'est vous, Montgeron! vous à Paris!

* De Termes, Seigneurs, Bassompierre.

MONTGERON, *en confidence.*

Depuis mon retour de la Faille je ne l'ai pas quitté.

BASSOMPIERRE.

Mais cette absence...

MONTGERON.

J'avais besoin d'y faire croire pour la réussite de mes projets.

BASSOMPIERRE.

Mais ces bruits que le cardinal a fait courir...

MONTGERON.

Tomberont comme lui, aujourd'hui même.

BASSOMPIERRE.

J'en suis ravi, cher comte; car je ne vous cache pas que ces calomnies commençaient à prendre quelque crédit à la cour.

MONTGERON.

Je ne puis m'expliquer ; mais j'avais besoin de vous dire, à vous qui tout à l'heure m'avez si bien défendu, que je suis en mesure de me justifier et de confondre le cardinal.

BASSOMPIERRE.

Vive Dieu! la fête sera complète!

MONTGERON.

Et c'est sa créature elle-même, monsieur Georges de Garran, qui doit m'amener ma justification!

BASSOMPIERRE.

Monsieur de Garran! le vainqueur de la Rochelle?... il est donc à Paris?

MONTGERON.

Il doit se présenter à la cour aujourd'hui même. A mon instante prière, Marie de Médicis a bien voulu lui adresser une gracieuse invitation de paraître au Luxembourg et d'y amener avec lui madame de Garran, qu'elle voulait admettre au nombre de ses dames d'honneur.

BASSOMPIERRE.

Eh bien! je ne devine pas quel rapport...

MONTGERON, *avec violence.*

Vous ne devinez pas que cette madame de Garran n'est autre que la femme que l'on m'accuse d'avoir empoisonnée... madame la comtesse de Montgeron, enfin?

BASSOMPIERRE.

La comtesse de Montgeron?... vivante?...

MONTGERON.

Oui, vivante pour ma justification! mais vivante aussi pour mon déshonneur!... Par des espions que j'avais mis à leur poursuite, j'appris que monsieur de Garran et la comtesse étaient tous deux cachés à Paris, habitant un hôtel retiré, dans le quartier de l'Arsenal, et cherchant secrètement tous les moyens de passer à l'étranger.

BASSOMPIERRE.

Madame de Montgeron, que l'on disait ensevelie à la Faille, madame de Montgeron à Paris! et sous le nom de Garran!...

MONTGERON.

Cet horrible mystère sera bientôt dévoilé; car tout à l'heure, ici, devant tous, j'arracherai le masque dont ils espéraient se couvrir!

BASSOMPIERRE.

Et vous croyez qu'ils oseront se présenter à la cour?

MONTGERON.

Ils ne peuvent faire autrement. Pour leur ôter tout prétexte, toute excuse, madame de Fargis, elle-même, est partie ce matin, et ne doit revenir qu'accompagnée de la nouvelle dame d'honneur... C'est l'ordre de la reine.

BASSOMPIERRE.

Et madame de Montgeron?...

MONTGERON.

Viendra sans crainte, car elle n'a jamais paru à la cour, où personne ne la connaît... excepté moi.

BASSOMPIERRE, *vivement.*

Et ils vous croient absent!... ah! bravo, cher comte, bravo! ils ne peuvent vous échapper!

MONTGERON, *avec orgueil.*

Oh! j'ai tout prévu, vous dis-je. Ils viendront, ils viendront se prendre au piége qu'ils m'ont forcé de leur tendre!

BASSOMPIERRE.

Mais quel est ce bruit dans la galerie? (*Il remonte et regarde à gauche.*) Que vois-je?... la comtesse de Fargis! et près d'elle... cette femme si belle et si pâle!...

MONTGERON.

C'est elle! c'est bien elle!...

BASSOMPIERRE.

Montgeron, contenez-vous! il n'est pas temps encore... venez, venez.

Il l'entraîne à droite.

MONTGERON, *en sortant.*

A bientôt, Séraphine!

Il rentre dans l'appartement, avec Bassompierre. Des Huissiers de la chambre introduisent des Seigneurs et des Dames, qui entrent de divers côtés.

SCÈNE IV.

M. DE GARRAN *est revêtu des insignes de son grade;* SÉRAPHINE *porte un riche costume de cour; elle est très-pâle.* Mme DE FARGIS *l'accompagne et la présente aux Seigneurs e aux Dames. Tous saluent.*

Cette entrée excite une vive curiosité. On fait asseoir les Dames, des groupes se forment. Mme de Fargis, après avoir parlé à un Huissier, est entrée chez la Reine. On s'aperçoit que la conversation des différents groupes a rapport à la nouvelle venue. M. de Garran et Séraphine sont debout à l'avant-scène, et parlent à voix basse.

GEORGES, *à demi-voix.*

Du courage, ma Séraphine, et surtout du sang-froid!

SÉRAPHINE, *d'une voix faible.*

Georges, Georges, la tête me tourne... Cette femme qui ne m'a pas quittée un instant... elle n'est plus là... Emmène-moi! emmène-moi!...

GEORGES.

Eh! le puis-je, au milieu de cette foule qui nous entoure, qui nous regarde?... Oh! ce supplice, tu le sais, je n'ai pu te l'épargner... Au milieu de la retraite profonde où j'espérais pouvoir te cacher quelques jours à tous les yeux, cet ordre de la reine est venu nous frapper comme la foudre... le seul moyen d'échapper au péril, c'était de l'affronter, et nous sommes venus à la cour!

SÉRAPHINE, *presque folle.*

A la cour!... moi! moi!... et sous quel nom, grand Dieu!

GEORGES.

Une heure encore, ma Séraphine, une heure de courage et d'angoisses, et nous sommes sauvés! et demain nous partons, et demain nous quittons pour toujours la France!... et nul soupçon désormais ne pourra plus nous atteindre!

SÉRAPHINE.

Mais si l'on allait nous reconnaître?

GEORGES.

Un seul homme le pouvait, mais ce monstre, tu me l'as dit, épouvanté par les menaces du docteur Guénault, qui avait tout découvert, a pris la fuite, et ne peut plus reparaître à la cour!

SÉRAPHINE.

O mon Dieu! quelle épreuve!

L'HUISSIER, *du haut des marches qui conduisent chez la reine.*

Messeigneurs, on entre chez la reine. (*Alors plusieurs Dames et Seigneurs se dirigent vers les appartements intérieurs et montent les degrés qui conduisent chez la reine-mère; d'autres continuent d'examiner, d'écouter, et s'arrêtent sur les marches*

GEORGES.

Tu entends?... Au nom du ciel, au nom de notre amour, songe qu'un mot, un geste, peut tout perdre et te rejeter aux bras de ton meurtrier... Vois, on s'étonne, on nous regarde... si tu trembles, c'est fait de nous... si tu hésites, c'est ma mort!

SÉRAPHINE.

Ta mort, Georges!

L'HUISSIER, *à Georges.*

Qui annoncerai-je?

SÉRAPHINE, *après un moment de silence.*

Monsieur et madame de Garran!

Mouvement de curiosité satisfaite de la part des assistants; ils entrent, puis M. et Mme de Garran et enfin le reste des Courtisans. Lorsque la scène est vide, un mouvement dans la galerie, de la part des Huissiers et des Gardes, annonce l'entrée de Richelieu, qui vient de la gauche; il est revêtu de son habit de cardinal, sauf le chapeau; il porte au cou, pour toute insigne, le cordon et la croix du Saint-Esprit. Il tient une brochure à la main. Il entre lentement et regarde les Courtisans qui achèvent d'entrer chez la Reine.

SCÈNE V.

RICHELIEU.

Par Notre Dame! la cour de la reine-mère est bien nombreuse aujourd'hui!... Saurait-on déjà le refus que le roi a fait de me recevoir?... Vous vous pressez un peu, mes beaux seigneurs. Oui, leur air de triomphe, ces avis, ces rapports que je reçois de tous côtés... (*montrant une brochure*) et surtout ce pamphlet!... ce pamphlet odieux, où l'on ose insinuer qu'il faudrait détrôner le roi, le jeter dans un cloître, et mettre en sa place son frère Gaston... Oui, tout me le prouve, il se trame dans l'ombre un complot, une vaste conspiration... et je pourrais au besoin nommer celle qui en est l'âme et le démon... Ah! Marie de Médicis, ta haine contre moi t'a entraînée trop loin, et si je puis arriver jusqu'au roi, malheur à toi! je serai sans pitié!... car le roi, qui n'aurait peut-être pas tremblé pour ma tête, tremblera lorsqu'il s'agira de conserver sur la sienne la couronne de France.

SCÈNE VI.

RICHELIEU, MARTIAL.

Martial paraît dans la galerie; à la vue du Cardinal, il s'est arrêté; les Gardes et les Huissiers se sont éloignés; Martial s'assure que personne ne peut le voir et s'avance vivement. Toute cette scène doit être menée à mi-voix et très-vivement.

MARTIAL.

C'est moi, monseigneur.

RICHELIEU.

Sommes-nous seuls?

MARTIAL.

Oui, monseigneur.

RICHELIEU.

Dans la galerie?

MARTIAL.

Personne.

RICHELIEU, *regarde, puis dit vivement.*

Quelles nouvelles?

MARTIAL

Fameuses.

RICHELIEU.

Hier?

MARTIAL.

Réunion chez la reine.

RICHELIEU.

Les intimes?

MARTIAL.

Au grand complet.

RICHELIEU.

On a dit?

MARTIAL.

Des horreurs de vous.

RICHELIEU.

La reine-mère?

MARTIAL.

Vous envoie en exil.

RICHELIEU.

Je m'en souviendrai... Monsieur de Marcillac?

MARTIAL

A la mort!

RICHELIEU.

Imprudent!... Monsieur de Guise?

MARTIAL.

Aux galères !

RICHELIEU, *froidement.*

C'est un peu dur... Et monsieur de Bassompierre ?

MARTIAL.

A la Bastille.

RICHELIEU.

C'est un peu plus humain.

MARTIAL, *simplement.*

Oui... j'ai trouvé ça.

RICHELIEU.

Après, après ?

MARTIAL.

On a lu.

RICHELIEU.

Quoi ?

MARTIAL.

Un parchemin jaune à cachet rouge.

RICHELIEU.

Qui parlait ?

MARTIAL.

De tondre le roi... rien que ça!

RICHELIEU, *à part.*

Il est donc vrai ?... (*Haut.*) Et puis?...

MARTIAL, *cherchant à se souvenir.*

De monseigneur Gaston.

RICHELIEU.

Et puis ?

MARTIAL.

Et puis... du roi d'Espagne.

RICHELIEU.

Le roi d'Espagne !

MARTIAL.

Le roi d'Espagne !... j'ai dit : Ça n'intéresse plus monseigneur ; j'ai quitté ma cachette, et je n'ai plus écouté.

Il remonte et fait le guet au fond.

RICHELIEU, *à lui-même*.*

Un traité secret... Appeler en France l'étranger!... Oh ! les infâmes ! (*Revenant à Martial.*) Mais ce parchemin ! ce parchemin ! en quelles mains peut-il être ?

MARTIAL.

C'est le favori qui l'a.

RICHELIEU.

Tu en es sûr ?

MARTIAL.

Je l'ai introduit après la séance.

RICHELIEU.

Oh ! s'il se trompait !... et pas de prétexte pour faire arrêter cet homme !

MARTIAL, *naïvement.*

Vous ne pourriez pas en inventer un, monseigneur ?

RICHELIEU.

Est-ce tout ?

MARTIAL.

Ah ! j'oubliais !

* Richelieu, Martial.

RICHELIEU.

Parle vite.

MARTIAL.

Une litière fermée vient d'entrer dans la cour.

RICHELIEU.

Fermée !

MARTIAL.

Avec grand mystère.

RICHELIEU.

Qui cela peut-il être ?

MARTIAL.

Je n'en sais rien.

RICHELIEU.

Il faut le savoir.

MARTIAL.

Je le saurai.

RICHELIEU.

Quelqu'un...

MARTIAL.

Je me sauve !

Il sort vivement par la porte en angle à gauche.

RICHELIEU, *seul.*

Un pareil secret à Montgeron, à cet homme!... Sa faveur est donc plus grande que jamais?... Mais il faudra bien pourtant que je l'écrase, cet infernal favori !

Il s'est assis à l'avant-scène à droite.

SCÈNE VII.

RICHELIEU, GEORGES.

GEORGES, *sortant en désordre de chez la Reine.*

Montgeron!... Montgeron ici !... Oui, ils l'ont nommé... je l'ai bien entendu... Et Séraphine, Séraphine ! qui est là, près de la reine, et que je ne puis entraîner !... Mais nous sommes donc maudits !... (*En ce moment Richelieu se retourne et l'aperçoit.*) Je ne me trompe pas... ces traits... c'est vous ! vous qui, il y a cinq ans, m'avez chargé d'une mission importante...

RICHELIEU.

Et qui aurais voulu pouvoir vous dire plus tôt : Monsieur de Garran, vous l'avez glorieusement remplie.

GEORGES.

Et je vous retrouve ici... Mais ce costume, ces insignes... un seul homme a le droit de les porter... le cardinal de Richelieu !

RICHELIEU, *avec calme et noblesse.*

Et vous êtes devant lui.

GEORGES.

Le cardinal !... Oh ! merci, mon Dieu ! car vous nous sauverez, n'est-ce pas ? vous nous sauverez !

RICHELIEU.

Vous sauver !... Que voulez-vous dire ?

GEORGES.

Vous m'avez promis autrefois aide et protection...

* Richelieu, Georges.

RICHELIEU.

Et je vous les promets encore... Mais calmez-vous, et parlez sans crainte.

GEORGES.

Oh! c'est le secret de ma vie que je vais vous confier... un secret d'où dépendent deux existences!... (*Montrant le salon de la reine.*) Une femme est là, assise près de la reine; elle est venue ici sous mon nom... et ce nom n'est pas le sien... car cette femme est la femme d'un autre!...

RICHELIEU.

La femme d'un autre!... Malheureux!...

GEORGES.

Oh! écoutez-moi, je vous en supplie. Cette jeune fille, je l'aimais, moi! c'est pour elle, c'est pour la mériter, que j'allais affronter cette mort où vous m'avez envoyé... et quand, de retour enfin, je redemandais ma Séraphine, on me montrait un tombeau... un tombeau que j'ai brisé!

RICHELIEU, *avec indignation.*

Vous avez violé une tombe!

GEORGES.

Ah! si c'est un crime, monseigneur, celui-là, Dieu ne m'en punira pas! car dans cette tombe la malheureuse victime avait été plongée encore vivante... car sans moi elle n'eût pu repousser ce marbre qui pesait sur sa tête et sur ses cris... car sans moi personne n'eût entendu l'affreuse et dernière agonie d'une existence qu'elle disputait au poison!...

RICHELIEU.

Au poison!...

GEORGES, *hors de lui.*

Et si vous refusez de me venir en aide, si vous refusez de la sauver, elle va retomber au pouvoir de l'infâme Montgeron!

RICHELIEU.

Montgeron!... C'est Montgeron, dites-vous, qui a empoisonné sa femme!... (*Lui prenant le bras.*) Ah! je vous sauverai!... Mais vous avez des preuves, n'est-ce pas? vous avez des témoins de ce crime?...

GEORGES, *très-vite.*

Un seul, monseigneur. Un médecin qui a entre les mains les preuves du crime et qui devait les porter jusqu'à vous.

RICHELIEU.

Et ce médecin?

GEORGES.

Est à Poitiers.

RICHELIEU, *avec rage.*

A Poitiers!... (*Se reprenant.*) Attendez donc... Un médecin de Poitiers m'a écrit pour me demander une audience; il avait, disait-il, d'importantes révélations à me faire... (*Il tire une lettre qu'il ouvre.*) Oui, c'est bien cela... Maître Guénault, de Poitiers!

GEORGES, *vivement.*

Oh! c'est lui, monseigneur, lui que le ciel envoie pour nous sauver... Mais où est-il? où est-il?...

RICHELIEU, *le poussant.*

Tenez, prenez son billet... courez à l'adresse qu'il indique... et ramenez le docteur dans ce palais.

GEORGES, *saisissant le billet avec joie.*

Oh! j'y cours!... (*S'arrêtant tout à coup.*) Mais, mon Dieu!...

RICHELIEU *.

Eh bien! qui vous arrête?

GEORGES.

Mais elle! mais Séraphine!

Il regarde chez la Reine.

RICHELIEU, *avec force.*

Ne craignez rien pour elle, monsieur; car à présent elle est sous la protection du cardinal de Richelieu!...

GEORGES.

Oh! merci, monseigneur! Et maintenant, tremble, comte de Montgeron, car avant une heure, je le jure, la preuve de ton crime sera dans mes mains.

Il sort en courant par la galerie à gauche.

SCENE VIII.

RICHELIEU, *puis* DOMINIQUE, MONTGERON *et* TOUTE LA COUR.

RICHELIEU, *avec intention.*

Et cette preuve ne perdra rien à passer par les miennes. (*Avec une explosion de joie.*) Voilà donc ma vengeance arrivée!... Montgeron, l'assassin! Montgeron, l'empoisonneur! je te tiens donc enfin! et avec toi le traité du roi d'Espagne!

DOMINIQUE, *dans la galerie à droite.*

Laissez-moi! laissez-moi, vous dis-je! ou je brise tout!... (*Entrant en scène malgré les Huissiers.*) Je veux parler au cardinal.

RICHELIEU.

Quel est ce bruit?

DOMINIQUE, *élevant la voix.*

Je veux lui demander justice... oui, justice du comte de Montgeron!

RICHELIEU, *à part.*

Grand Dieu!

Des Gardes, des Huissiers garnissent la galerie. Plusieurs Seigneurs suivent les pas de Dominique, d'autres sortent de chez la Reine et s'arrêtent sur les marches. Montgeron sort de son appartement.

MONTGERON.

Qui ose parler ainsi?... (*Le reconnaissant.*) Dominique!

DOMINIQUE, *s'élançant vers lui et avec force.*

Ah! c'est toi... gredin!...

On le retient.

RICHELIEU, *à part.*

Oh! si je ne l'arrête pas, cet homme va tout perdre!

UN SEIGNEUR.

Mais c'est un fou! il faut le jeter dehors!

* Richelieu, Georges.

DOMINIQUE, *furieux.*

Oh ! ne m'approchez pas, vous, mes beaux habits dorés !

RICHELIEU, *qui a passé inaperçu derrière tout le monde, fend la foule et se présente au milieu*.*

Modérez-vous ; vous êtes devant le cardinal de Richelieu.

DOMINIQUE.

Vous, le grand cardinal !... Eh bien, voilà mon affaire !... Vous n'aimez pas les grands seigneurs, vous ! vous allez m'écouter et me rendre justice !

RICHELIEU.

Je la dois à tous ; mais pas ici... plus tard.

DOMINIQUE.

Non pas, monseigneur ; ici, et tout de suite.

RICHELIEU.

Et si je vous ordonne de vous taire !

DOMINIQUE.

Eh bien, je vous désobéirai ; car il faut que je parle, monseigneur... (*très-ému*) il faut que je parle ou que je meure !... J'ai fait cent lieues à pied, voyez-vous, pour venir accuser cet homme ! cet homme qui m'a tué ma fille, et qui ensuite m'a volé son cadavre ! (*Montgeron sourit.*) Oui, infâme ! oui, tu m'as volé mon enfant !... Et lorsque, voulant éclaircir mes soupçons, je suis descendu dans le caveau que tu avais fait sceller si vite... lorsque, tremblant, brisé de douleur, j'ai voulu soulever le voile qui couvrait ma fille bien-aimée... rien ! plus rien, monseigneur... mes larmes tombaient sur un cercueil vide ! Je n'avais plus même le cadavre de mon enfant ; car il l'avait fait disparaître, l'infâme ! pour mieux anéantir les traces de son crime !...

MONTGERON, *hypocrite.*

Mon pauvre Dominique ! je te pardonne ces injures que tout à l'heure tu regretteras d'avoir pu prononcer... Je le vois à présent, loin d'être complice, tu as été dupe, comme moi, d'une comédie infâme !... (*Rumeur.*) Oui, messeigneurs, et vous, monsieur de Richelieu, d'une comédie infâme !... Cet homme vous a dit que la tombe de madame de Montgeron était vide, et il a dit vrai ! Car cette femme, qui portait mon nom, cette femme n'a point craint de laisser peser sur ma tête une horrible accusation, pour accomplir la pensée la plus audacieusement criminelle qui soit jamais entrée dans un cerveau humain... cette femme n'a pas craint, à l'aide d'un magique breuvage, de jouer avec la mort et de se laisser ensevelir aux yeux de tous, pour aller, pendant que moi je la pleurais, se jeter aux bras de son ancien amant !

DOMINIQUE.

Son ancien amant !

RICHELIEU, *à part.*

Il faut gagner du temps !

MONTGERON, *s'adressant à tous, et avec force.*

Oui, son ancien amant ! et qui, de concert avec elle, avait sans doute préparé cette ruse infernale* !... Son ancien amant, qui croyant à mon absence, a poussé l'audace jusqu'à la présenter ici... dans ce palais... et la présenter sous son nom !

RICHELIEU, *à part.*

Il le savait !

DOMINIQUE, *avec force.*

Oh ! ne le croyez pas, monseigneur ; tout cela est mensonge, ma Séraphine est morte.

MONTGERON, *arrivé près de Dominique.*

Elle est vivante, te dis-je !... (*En ce moment Séraphine, suivie de plusieurs Dames, sort de chez la reine. A la voix de Montgeron qu'elle reconnaît, elle tressaille et s'arrête. Montgeron l'aperçoit, court à elle et l'amène violemment en scène.*) Et la preuve, la voilà.

TOUS LES SEIGNEURS.

Madame de Garran !

* Dominique, Richelieu, Montgeron.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SÉRAPHINE, DAMES.

DOMINIQUE, *hors de lui.*

Grand Dieu ! elle ! elle !

SÉRAPHINE, *éperdue.*

Seule ! seule ici !

RICHELIEU, *très-bas en passant près d'elle pour prendre la scène.*

Non, vous avez un ami !... (*S'avançant résolument vers Montgeron, qu'il sépare de Séraphine**.*) Vous êtes bien hardi de porter la main sur madame !

MONTGERON.

Que dites-vous, monsieur de Richelieu ? cette femme est la mienne !

RICHELIEU, *avec force.*

Et qui me le prouve à moi ?... Madame est étrangère ici... mais toute la cour vient de la nommer madame de Garrau, et malgré le trouble et la frayeur que votre emportement lui cause, il est aisé de voir que madame ne vous connaît pas !... (*Bas, à Séraphine, qui est près de s'évanouir.*) Niez tout, ou Georges est perdu !

MONTGERON, *avec force.*

Vous n'êtes pas Séraphine de la Faille ? . . osez dire que je mens !...

SÉRAPHINE, *après un silence.*

Vous vous trompez, monsieur... Je ne vous connais pas.

DOMINIQUE, *douloureusement.*

Oh ! ce n'était pas elle !

MONTGERON, *stupéfait.*

Vous ne me connaissez pas !... (*Souriant.*) Ah ! c'est juste... Mais ce vieillard qui vous a élevée, il vous a reconnue, lui !... N'est-ce pas, Dominique, que c'est là ta fille Séraphine ?

DOMINIQUE, *après un silence.*

Oh ! c'est une ressemblance étrange ! inouïe !...

* Dominique, Montgeron, Richelieu.

** Dominique, Montgeron, Richelieu, Séraphine.

qui me brise le cœur! Mais non, non... ce n'est pas ma fille.

Richelieu a saisi la main de Séraphine qui tremble.

MONTGERON.

Que dis-tu?

DOMINIQUE.

Ma fille!... ma fille Séraphine, qui aimait tant son pauvre Dominique, n'aurait pu voir ma douleur sans avoir le cœur brisé... et madame reste là, froide, impassible devant mes larmes!... Je lui tends les bras, et elle ne vient pas s'y jeter... (*Avec explosion.*) Oh! vous voyez bien que ce n'est pas elle!...

Il pleure en se détournant, et Richelieu quitte la main de Séraphine.

MONTGERON.

Mais c'est donc un enfer! (*Comme frappé d'une idée.*) Ah!...

Il va au fond parler à un Huissier.

SÉRAPHINE, *à part.*

Oh! que ces pleurs me font de mal!

RICHELIEU, *à part.*

Et Georges! Georges, qui ne revient pas!.. Ces preuves... ces preuves!...

MONTGERON, *à l'Huissier.*

Vous m'avez compris, allez!

L'Huissier sort par la galerie à gauche.

RICHELIEU*.

Monsieur de Montgeron, une ressemblance étrange vous égare, je veux bien le croire et vous excuser; mais il est temps de terminer un débat pénible pour tous, et surtout pour madame. Venez, madame.

MONTGERON, *barrant le passage.*

Vous ne sortirez pas!

RICHELIEU.

Qu'osez-vous dire?

MONTGERON, *souriant.*

Que j'ai une dernière question à adresser à madame.

RICHELIEU, *à part.*

Que va-t-il lui dire?

En ce moment, l'Huissier renvoyé par Montgeron revient; il tient un enfant par la main. A sa vue, Montgeron s'élance, saisit l'enfant, et le pose auprès de Séraphine.

MONTGERON.

Vous qui ne reconnaissez personne, madame, reconnaîtrez-vous cet enfant?

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN ENFANT.

SÉRAPHINE, *jetant un cri.*

Ah!... mon enfant!

Elle le prend dans ses bras, l'embrasse et tombe évanouie.

DOMINIQUE.

Elle!... c'était elle!... Ma Séraphine!

Il court à elle**. Les Dames l'entourent, Dominique la soutient et l'emporte. Tout ce groupe se dirige lentement, et entre par la porte de l'angle à gauche.

* Dominique, Richelieu, Montgeron, Séraphine.

** Richelieu, Dominique, Séraphine et son enfant, Montgeron.

RICHELIEU, *à part.*

La mère s'est trahie!

MONTGERON, *d'un air de triomphe.*

Ah! c'était une trame bien ourdie, monsieur de Richelieu. On espérait me perdre; mais j'ai su faire éclater mon innocence à tous les yeux!

RICHELIEU.

J'y croirai tout à fait lorsqu'elle m'aura été confirmée par le témoignage du docteur Guénault de Poitiers, que j'attends.

Georges paraît vivement au fond.

MONTGERON, *avec fierté.*

Qu'il vienne donc! moi, je l'attends aussi!

SCENE XI.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, *arrivant vivement par la galerie à gauche, et avec force à Montgeron.*

Parce que vous savez qu'il est mort!..

TOUTE LA COUR.

Mort!

RICHELIEU, *avec colère.*

Ah! monsieur de Montgeron, vous êtes un homme habile! Depuis cinq ans je le savais.

MONTGERON, *s'emportant.*

Qu'osez-vous dire?

SCENE XII.

LES MÊMES, BASSOMPIERRE, *puis* MARIE DE MÉDICIS.

BASSOMPIERRE, *sur les marches.*

Avant d'accuser les autres, monsieur de Richelieu, songez à vous justifier vous-même.

RICHELIEU, *se retournant.*

Et qui ose m'accuser?

MARIE DE MÉDICIS, *du haut des marches.*

Moi! la reine!... (*Tout le monde se découvre. La Reine, suivie de ses dames d'honneur, descend lentement et se dirige vers Richelieu. Les dames qui la suivent restent sur les marches; les autres dames qui ont emmené Séraphine rentrent en scène.*) Monsieur de Richelieu, vous n'êtes plus ministre! vous quittez Paris cette nuit... Voici l'ordre du roi.

Elle lui remet un parchemin scellé.

RICHELIEU, *après un silence.*

Me sera-t-il permis, madame, d'offrir au roi...

MARIE DE MÉDICIS.

Le roi est à Versailles; vous ne le verrez pas.

MARTIAL, *qui est sorti de derrière la portière qui conduit chez le roi, bas, à Richelieu.*

Le roi est là.

Il prend un air indifférent. Mouvement de joie de Richelieu.

MARIE DE MÉDICIS*.

Monsieur de Montgeron, vous avez des enne-

* Martial, Richelieu, la Reine, Mongeron.

mis; mais nous saurons vous défendre et vous protéger contre tous!

Montgeron s'incline. La Reine salue les Seigneurs et sort par la galerie, suivie de toutes les Dames.

BASSOMPIERRE, *passant insolemment devant le Cardinal, et très-haut.*

Pour cette fois, je crois, la partie est gagnée!

RICHELIEU, *à l'avant-scène de gauche, à part.*

Pas encore!

Il entre vivement par la porte que Martial lui a désignée.

BASSOMPIERRE, *se disposant à suivre la reine, à Montgeron.*

Votre main, cher comte! (*Aux Seigneurs.*) Je vous disais bien, messieurs, que le comte de Montgeron se justifierait. Je vous disais bien que c'était un noble gentilhomme.

GARRAN, *courant au milieu d'eux.*

Et moi, messieurs, je vous dis que cet homme est un infâme.

Mouvement de Montgeron et des Seigneurs.

MONTGERON.

Après la calomnie, l'insulte.

GARRAN, *avec rage.*

Et cette insulte, je te la jette au visage!

Il lui lance son gant à la figure. Montgeron met la main à son épée. De Thermes et Bassompierre se jettent entre Montgeron et Garran.

ACTE CINQUIEME.

Premier Tableau.

Le pré aux Clercs. A gauche, la maison de maître Huguet.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE HUGUET, *le tavernier, puis* M. DE TERMES.

M. de Termes, enveloppé d'un manteau, va droit à la porte de la maison et frappe.

DE TERMES.

Holà! hé!... maître Huguet!... tavernier du diable! (*Il continue à frapper.*) Cette maison est-elle donc abandonnée?

HUGUET, *ouvrant.*

Voilà, voilà! mon gentilhomme... Qu'y a-t-il pour votre service?

DE TERMES.

Approche. Tu as toujours la petite barque qui nous a tant de fois aidés à fuir la maréchaussée?

HUGUET.

Toujours.

DE TERMES.

Tiens-la prête.

HUGUET.

De quoi s'agit-il?

DE TERMES.

D'un duel.

HUGUET.

Un duel! au Pré aux Clercs!... Le cardinal est donc mort?

DE TERMES.

A peu près... Il n'est plus ministre.

HUGUET.

Vive le roi!... Le bon temps va revenir!

DE TERMES.

Une fois ta barque disposée, durant le combat, comme d'habitude, tu iras te poster en sentinelle, et tu veilleras à notre sûreté.

HUGUET.

Soyez tranquille; je flaire la maréchaussée d'une lieue, et je serai là pour vous avertir.

DE TERMES.

C'est bien. (*Apercevant Montgeron.*) Laisse-nous.

Maître Huguet salue Montgeron, qui entre, et sort par la droite.

SCENE II.

DE TERMES, MONTGERON, *venant de gauche.*

Montgeron a un costume de voyage sous son manteau; il porte un pourpoint exactement fermé.

DE TERMES.

Vous voilà, comte, et le premier! Vous avez revu la reine?

MONTGERON.

Et plus que jamais je suis en faveur. Sa Majesté, pour me prouver que je n'avais rien perdu de ses bonnes grâces, a daigné m'accorder la plus haute preuve de confiance et d'estime; à vous je puis le dire, elle m'a nommé ce matin son envoyé secret auprès du roi d'Espagne.

DE TERMES.

Mes félicitations, cher comte... En voulant vous perdre, vos ennemis vous auront encore élevé... Et monsieur de Garran?

MONTGERON.

Sa Majesté... (*appuyant*) à ma prière, a bien voulu ne pas faire châtier son insolence!

DE TERMES.

A présent, monsieur l'ambassadeur, il s'agit d'avoir le coup d'œil sûr et la main ferme!

MONTGERON, *ôtant son manteau.*

Mes ordres sont donnés... Je pars avant une heure pour Madrid.

DE TERMES.

J'admire votre calme et votre assurance... Monsieur de Garran doit être pourtant un adversaire

dangereux... Le désespoir et la rage doubleront ses forces... Prenez garde!...

MONTGERON, *avec un sourire.*

Je partirai avant une heure, vous dis-je.

DE TERMES, *à part.*

C'est singulier; hier il ne me paraissait pas si sûr de son fait... (*Regardant vers le fond, à droite.*) Voici notre homme... Pardieu! quel second amène-t-il avec lui?... Et mais... c'est ce vieux fou d'hier!

MONTGERON, *étonné.*

Dominique!

Huguet introduit Georges et Dominique, leur montre Montgeron et sort à gauche.

SCÈNE III

LES MÊMES, GEORGES, DOMINIQUE *.

DOMINIQUE.

Oui, Dominique... et je ne pense pas qu'il y ait un gentilhomme qui refuse de croiser son épée avec celle d'un vieux soldat de Henri quatre!

GEORGES, *s'avançant vers M. de Termes, qu'il salue* **.

Monsieur, vous savez qu'il ne sagit ici ni d'une querelle, ni d'une rencontre qu'une goutte de sang répandu satisfait ou termine .. Entre monsieur de Montgeron et moi, c'est une haine à mort!... entre monsieur de Montgeron et moi, c'est un duel à mort!...

DE TERMES.

Nous le savons, monsieur.

GEORGES.

Des seconds ne peuvent prendre part à un semblable combat... veuillez donc n'être ici, comme Dominique, que témoin et témoin impassible.

DE TERMES.

Cependant...

MONTGERON.

Monsieur de Garran vous a dit vrai, monsieur... notre duel doit être implacable comme notre haine, et comme notre haine ne doit finir qu'avec la vie de l'un de nous... il faut oublier ici tout usage, toutes règles ordinaires... (*Avec intention.*) Une blessure, quelque profonde qu'elle soit, n'arrêtera donc point le combat... Tout le sang du vaincu appartiendra au vainqueur!... Et ce n'est qu'en marchant sur un cadavre qu'il devra sortir d'ici...

DE TERMES.

Mais ces conditions...

GEORGES, *vivement.*

Je les accepte, monsieur.

MONTGERON, *avec calme.*

Mesurez les épées, monsieur de Termes. (*A Georges, avec ironie, à demi-voix.*) On fait en ce moment pour vous de bien ardentes prières...

GEORGES, *avec fureur.*

Mon épée, Dominique, mon épée...

DOMINIQUE

La voilà!... et, mordieu!... ne le manquez pas!

GEORGES, *se plaçant en face de Montgeron* *.

Enfin!...

Après quelques coups échangés, Montgeron touche Georges.

DOMINIQUE.

Ah!... il est blessé...

MONTGERON, *continuant le combat.*

Arrière!

DOMINIQUE, *avec désespoir.*

Son sang coule...

MONTGERON, *même jeu.*

Ce sang est à moi jusqu'à la dernière goutte.

Georges pousse à son tour Montgeron et lui porte un cou en pleine poitrine.

DOMINIQUE.

Touché!

MONTGERON.

Non!

Georges le touche encore **.

DOMINIQUE.

Encore!... et pas de sang!... (*S'élançant entre eux et les séparant.*) Arrêtez!...

DE TERMES.

Que faites-vous?

GEORGES.

Dominique!...

DOMINIQUE, *sautant sur Montgeron.*

Tu es cuirassé, misérable!

MONTGERON, *reculant.*

Moi!

DE TERMES.

C'est impossible!

DOMINIQUE, *arrachant le pourpoint et découvrant un plastron.*

Regardez!...

GEORGES.

Le lâche!

DOMINIQUE.

Voilà donc le secret de ton courage!... Habits bas, assassin! habits bas!...

MONTGERON, *se débattant* ***.

De la violence! à moi, monsieur, à moi!...

DE TERMES, *avec indignation.*

Poitrine nue, monsieur! poitrine nue! vous déshonorez la noblesse de France!...

Il lui arrache le plastron

GEORGES.

En garde, infâme!... et tu l'as dit : Ce n'est que sur un cadavre que le vainqueur devra sortir d'ici!

Au moment où de Termes a arraché le plastron, un parchemin scellé est tombé à terre.

MONTGERON, *qui l'aperçoit, pose vivement le pied dessus en s'écriant :*

Enfer!...

* De Termes, Montgeron, Georges, Dominique.
** Montgeron, de Termes, Dominique, Georges.

* Georges, Dominique, de Termes, Montgeron.
** Georges, de Termes, Dominique, Montgeron.
*** Georges, de Termes, Montgeron, Dominique.

DOMINIQUE, *s'éloignant* *.

Allez, maintenant... et Dieu vous juge!...

A la seconde botte, Georges blesse Montgeron.

MONTGERON.

Ah! je suis blessé!

De Termes le soutient au moment où Huguet entre.

HUGUET, *accourant.*

Alerte, messeigneurs! la maréchaussée!...

DOMINIQUE.

La maréchaussée, ventre-saint-gris!... Il faut jouer des jambes!

DE TERMES, *entraînant Montgeron par la droite.*

Fuyons, Montgeron; une barque est là. Venez, venez.

* Georges, Dominique, Montgeron, de Termes.

DOMINIQUE, *voulant entraîner Georges par la gauche.*

Et nous, par ici.

Il remonte au fond.

HUGUET, *l'arrêtant.*

Cette route est interceptée!

MARTIAL, *sortant tout à coup de l'hôtellerie.*

Mais celle-ci est libre!

DOMINIQUE, *avec joie.*

Martial!

MARTIAL, *les poussant dans la maison avec Huguet.*

Filez, papa, filez... au palais Cardinal!... (*En ce moment paraît la maréchaussée; Martial leur montrant le côté par où est sorti Montgeron.*) Vous cherchez monsieur de Garran, messieurs?... par ici... par ici.

Il les guide d'un air aimable.

Deuxième Tableau.

Une salle du palais Cardinal ouvrant sur les jardins. A droite et à gauche dans les angles, une croisée. A droite, à l'avant-scène, une table couverte d'un riche tapis. Fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPHINE, *assise à l'avant-scène à gauche.*

Martial arrivera-t-il assez à temps pour empêcher cet horrible duel?... Oh! il devrait être ici déjà!... (*Elle court à la fenêtre de droite.*) Cette place est couverte de monde!... que veut cette foule?

CRIS, *au dehors.*

Mort au cardinal!

SÉRAPHINE, *avec agitation.*

Ai-je bien entendu?... Oui, c'est le cardinal que ces hommes menacent de mort. (*Nouveaux cris et battements de mains.*) La disgrâce de Richelieu est donc certaine et déjà connue de tous!... Ses ennemis l'emportent! il est perdu! et avec lui ma dernière espérance... Qui protégera Georges à présent?... Georges! il est blessé, mort peut-être! car ce duel était sans doute un piége tendu à sa bravoure, à sa loyauté!... Oui, ils l'auront assassiné!...

SCÈNE II.

DOMINIQUE, GEORGES, *entrant tous deux, l'épée à la main, par une porte à gauche,* SÉRAPHINE.

DOMINIQUE, *poussant Georges dans la salle.*

Ils n'y auraient pas manqué!... Mais, ventre-saint-gris! j'étais là, moi!...

SÉRAPHINE, *courant à Georges, qui reste sombre et immobile.*

Georges, mon Georges!...

DOMINIQUE, *au fond.*

Nous avons, je l'espère, dépisté la maréchaussée!

SÉRAPHINE, *avec effroi.*

Du sang!

Elle l'étanche.

DOMINIQUE.

Ne vous effrayez pas, ce n'est rien, une piqûre d'épingle... Le traître de Montgeron l'aurait payée de sa vie, si la maréchaussée n'était accourue, sans doute prévenue par lui, le lâche!... Mais il s'agit maintenant d'avoir des chevaux et de gagner à tout prix la frontière!... Que Montgeron et ses acolytes nous laissent encore une heure, et je réponds de monsieur Georges!... Vrai Dieu! mes vieilles jambes, il faut vous dégourdir aujourd'hui!...

Il va sortir par le fond, lorsque la porte s'ouvre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BASSOMPIERRE, LANGEAC, GARDES, DOMINIQUE.

BASSOMPIERRE.

Au nom du roi, je prends possession du palais Cardinal. (*Des Gardes sont au fond dans le jardin.*) Que l'on veille sur cet homme!

DOMINIQUE, *brusquement.*

Oh! pardieu, je n'ai pas envie de me sauver tout seul!

Il va se placer entre deux Gardes qui entrent.

BASSOMPIERRE.

Monsieur de Garran, vous êtes mon prisonnier; madame, j'ai reçu de sa majesté la reine-mère l'ordre de vous faire conduire au Luxembourg.

SÉRAPHINE, *s'attachant à Georges* *.

Georges! je ne te quitterai pas!...

UN SEIGNEUR, *regardant à la fenêtre de gauche.*

On ouvre la grande grille... une litière entre dans la cour d'honneur.

BASSOMPIERRE.

C'est la reine-mère.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RICHELIEU.

On voit paraître au fond tous les Courtisans; au même instant toutes les Dames de la cour entrent par la porte latérale de gauche. Richelieu paraît le dernier **.

TOUS.

Richelieu!

RICHELIEU, *du fond.*

Oui, Richelieu premier ministre! (*Au chef des Gardes.*) Monsieur de Langeac, que personne ne sorte d'ici!

Il descend en scène.

SÉRAPHINE, *se précipitant à ses pieds.*

Ah! grâce!... grâce, monseigneur!...

RICHELIEU, *apercevant Georges, avec douleur.*

Encore à Paris, monsieur?

SÉRAPHINE.

Oh! vous le sauverez!...

RICHELIEU, *solennel.*

Madame, je ne puis plus rien pour monsieur de Garran; il s'est battu en duel, et son adversaire expire en ce moment!

Séraphine se tait, s'assied et pleure.

DOMINIQUE.

Mort!... alors que Dieu ait pitié de son âme!

RICHELIEU, *grave.*

Je savais tout, et j'ai moi-même intercédé auprès du roi, car le roi seul est plus puissant que la loi!... Sa majesté m'a répondu : La loi n'a pas épargné la tête de monsieur de Bouttevi1le... Et il m'a refusé sa grâce!

Mouvement.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARTIAL.

MARTIAL, *essoufflé****.

Et je l'apporte, moi!

Mouvement de joie.

TOUS.

La grâce!...

MARTIAL.

Oui, la grâce! et signée du roi lui-même... Lisez, lisez, monseigneur... oh! tout est en règle.

Il remet au Cardinal deux pièces, l'une est la grâce de Georges, l'autre le parchemin.

RICHELIEU, *vivement.*

Que vois-je? le traité secret avec l'Espagne?... comment se trouve-t-il entre tes mains?

MARTIAL.

Ah! mon Dieu, je n'ai eu que la peine de le ramasser sur le lieu du combat! il traînait par terre... je reconnais mon parchemin jaune, le complot contre le roi...

BASSOMPIERRE, *à Guise.*

Nous sommes perdus!

MARTIAL, *très-vite.*

Je ne perds pas de temps, je cours au Louvre; je connais les grandes et les petites entrées, je m'annonce moi-même, et je tombe comme des nues devant sa Majesté! je lui remets le parchemin jaune... Ventre-saint-gris! comme dit papa, si vous aviez vu bondir le roi! — Le cardinal avait raison, dit-il; oh! les infâmes!... Que veux-tu pour prix d'un si grand service?... parle, et quoi que tu me demandes, sur ma parole de roi, tu l'auras! — Je ne me le fais pas dire deux fois... — Sire, la grâce de monsieur de Garran! — Je l'ai refusée au cardinal, mais je te l'accorde, à toi! (*S'inclinant devant le Cardinal.*) Pardonnez-moi, monseigneur, d'avoir eu plus de pouvoir que vous.

DOMINIQUE, *embrassant Martial.*

Et moi, je te pardonne de ne t'être pas fait soldat.

RICHELIEU, *qui a toujours lu pendant ce récit, avec joie.*

Oh! le roi ne me refuse plus rien à présent. (*Haut et d'une voix ferme.*) Je vais récompenser chacun suivant ses œuvres. Monsieur de Bassompierre à la Bastille, et Marie de Médicis en exil!

Bassompierre, après un mouvement de colère, remet son épée à Langeac, qui s'approche de lui.

MARTIAL, *à Dominique.*

Juste où chacun voulait l'envoyer!

RICHELIEU, *avec bonté* *.

Quant à vous, monsieur de Garran, vous partirez demain pour une mission importante. (*Mouvement de Georges.*) Mais vous nous reviendrez dans un an...

DOMINIQUE, *à demi-voix.*

Encore partir!

MARTIAL, *à Dominique, et avec confiance.*

Il ne partira pas.

DOMINIQUE.

Comment?

MARTIAL, *d'un air dégagé.*

J'arrangerai cela avec le roi.

FIN.

* Georges, Séraphine, Bassompierre, Dominique.

** Georges, Séraphine, Richelieu, Bassompierre, Dominique.

*** Georges, Séraphine, Richelieu, Martial, Bassompierre, Dominique.

* Séraphine, Georges, Richelieu, Martial, Dominique.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE VII

LES ENFANTS TROUVÉS,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. JOSEPH BOUCHARDY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE LE 2 AVRIL 1843.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le maréchal SAINT-ANDRÉ....	M. Saint-Ernest.	MARIE........................	Mme Deslandes.
VINCENT DE PAUL.........	M. Melingue.	MARTHE........................	Mme Lemaire.
FABIUS....................	M. Albert.	UN PAGE....................	
GONTRAN....................	M. Cullier.		

ACTE PREMIER.

Le jardin de la maison du maréchal Saint-André à Clichy. Au troisième plan, deux allées latérales de droite et de gauche conduisent dehors. Au deuxième plan, à gauche, un pavillon dont la porte est ouverte. Au premier plan, à droite et à gauche, deux tables de marbre et siéges de jardin. Au fond, muraille ou charmille basse. On découvre au lointain le village et la plaine.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Gontran, assis près de la table à droite, lit des papiers publics.

GONTRAN, *seul, retournant la feuille du journal qu'il lisait.*

Voyons quelles sont les réflexions qui suivent l'histoire du maréchal. (*Lisant.*) « Maintenant que nous avons prouvé par le récit » de sa vie que le maréchal Saint-André a » toujours été un modèle de bravoure et » d'honneur, nous devons ajouter que ses » défauts devaient engendrer ses vertus. On » lui a reproché souvent de fougueux em- » portements qui l'ont conduit dans sa jeu-

Nota. La gauche ou la droite est toujours celle de l'acteur.

» nesse à de funestes extrémités. Mais aussi » cette fougue impétueuse l'avait fait sur- » nommer l'Ouragan, par les ennemis qui » craignaient sa rencontre. » (*Parlant.*) Oui, c'est bien ainsi qu'on le nommait dans nos combats de la ligue. (*Lisant.*) « Tous ceux » qui connaissent sa vie intime affirment qu'il » est aussi prompt à se repentir qu'à se met- » tre en colère. Le prêtre Vincent de Paul le » cite comme un des zélés protecteurs des » enfants qu'il soulage, et ses amis l'appel- » lent, à l'exemple du brave Condé, Tête de » Feu, mais cœur d'or... » (*Parlant.*) Oui, tout cela est bien vrai, et ceux qui l'ont écrit ne font que justice au maréchal Saint-André; mais ces vérités doivent précisément faire trembler celui qui va bientôt voir naître, grandir et s'exalter sa colère. (*Se levant.*) Oh! quand celui-là est son plus dévoué serviteur, il doit se résigner à affronter l'orage... lui qui sait mieux que tous que dès le lendemain le calme peut se rétablir..... Cependant cette fois... Oh! maréchal Saint-André, tout fier de ta victoire, tu ne soupçonnes pas qu'en arrivant ici tu vas apprendre ta défaite..... Sang Dieu! il nous faudra plus que du courage. (*Apercevant Marthe qui entre par la gauche.*) Vous voici, ma sœur.

SCÈNE II.

GONTRAN, MARTHE.

MARTHE. Le desservant de notre église m'a dit que deux fois hier vous étiez venu pour savoir si notre pasteur était de retour.

GONTRAN. Est-ce qu'il est arrivé?

MARTHE. Non... mais une lettre nous annonce qu'aujourd'hui même il doit traverser Paris. Peut-être arrivera-t-il ce soir à Clichy, et je me suis échappée un instant pour vous en prévenir en vous faisant part de la joie que cela nous cause...

GONTRAN. Merci, bonne Marthe... il arrivera trop tard pour me donner le conseil que je voulais lui demander. (*Parlant à demi-voix.*) Il faut que d'ici à quelques heures je m'éloigne de Clichy... Le cortége qui ramène les vainqueurs de la Rochelle doit s'arrêter aujourd'hui au village de Vincennes, et je veux y rencontrer le maréchal; il faut absolument que je le voie avant son arrivée...

MARTHE. L'impatience vous gagne; vous ne pouvez l'attendre.... Et vous emmenez Marie?

GONTRAN. Non, ma sœur. (*A demi-voix, et désignant le pavillon.*) Mais parlons bas, car elle est dans cette chambre.

MARTHE, *à demi-voix*. Pourquoi ne l'emmenez-vous pas, la pauvre fille que l'absence du maréchal a rendue si triste, si malheureuse, et que son retour doit consoler?

GONTRAN. Non, Marthe... le retour du maréchal ne consolera pas Marie.

MARTHE. Que dites-vous?

GONTRAN. Plus bas!... (*Il l'emmène à l'écart.*) Pardonnez, ma sœur, si je vous parle ici d'un malheur que je n'ai pu conjurer, et que j'aurais voulu cacher toujours... surtout à vous... mais l'instant approche où nous aurons besoin de tous ceux qui nous aiment.

Il regarde avec précaution pour s'assurer qu'ils sont seuls, et revient à la gauche de Marthe.

MARTHE*. Parlez, parlez, Gontran.

GONTRAN. Lorsque le maréchal s'éloigna, Marie pleurait comme un enfant qui voit partir son père, et le maréchal, qui lui avait donné son anneau de fiançailles, m'ordonna pour la distraire pendant son absence de la conduire souvent à Paris aux réunions de la reine-mère; et depuis ce temps-là Marie se repent d'avoir engagé sa parole, et semble prévoir que son mariage ne pourra la rendre heureuse.

MARTHE. Jésus... Mon Dieu!

GONTRAN. Voilà, ma sœur, la cause de ses larmes, et vous devinez maintenant pourquoi je vais au-devant du maréchal; c'est que ce qui peut lui être aujourd'hui confié comme un malheur, plus tard il l'appellerait trahison, et vous connaissez sa violence. Je veux lui conseiller le calme en le prévenant d'un malheur qui n'est que passager sans doute; puis je veux vous prier, ma sœur, tandis que j'accomplirai cette pénible mission, de vous approcher de Marie pour la distraire dans la solitude.

MARTHE. Je le ferai, mon frère, et nous prierons Dieu pour elle... Je ferai prier tous nos enfants.

GONTRAN. Elle a droit à leurs prières; vous le savez, elle est leur sœur... et vous reviendrez

MARTHE. Quand serez-vous parti?

GONTRAN. Dans deux heures, sans doute.

MARTHE. Dans deux heures je serai près d'elle.

GONTRAN, *accompagnant Marthe, qui sort par la gauche.* Merci! (*Redescendant la scène.*) Oh! je n'ai pas pu te dire, sœur Marthe, que depuis le départ du maréchal l'amour que Marie ne savait même prévoir... est entré violemment dans son âme, et que sanglots et prières n'ont pu l'en détourner. Allons! je suis plus tranquille; je tremblais de la laisser seule depuis qu'elle a reçu la nouvelle de l'arrivée du maréchal, son morne silence me fait peur. Je l'entends, je crois. (*Regardant dans le pavillon.*) Oui! elle a quitté la fenêtre, elle la ferme... elle vient.

Marie sort tristement du pavillon, ferme la porte en s'essuyant les yeux.

* Marthe, Gontran.

SCÈNE III.

GONTRAN, MARIE.

GONTRAN, *à part*. Elle pleurait.

MARIE, *l'apercevant*. Ah! te voici, Gontran...

GONTRAN. Oui, mademoiselle, ou madame, je ne sais comment je dois vous appeler à cette heure... Le maréchal m'a, lors de son départ, ordonné de vous appeler madame; vous me l'avez depuis défendu bien doucement; mais il sera bientôt de retour, et...

MARIE, *l'interrompant*. Jusque-là, Gontran... toi le témoin de mon enfance, nomme-moi toujours Marie.

Elle lui tend la main.

GONTRAN, *lui prenant affectueusement la main*. Bien volontiers; mais alors, Marie, dites-moi pourquoi tout à l'heure vous pleuriez...

MARIE. Mes larmes étaient bien innocentes; j'étais à la fenêtre quand j'ai vu sortir de l'église de Clichy les orphelins recueillis par notre bon pasteur. Et tu dois bien comprendre que je ne puis les voir sans pleurer, toi qui sais que j'ai eu le même père, et que je devais avoir le même sort.

GONTRAN. Oui, Marie... je comprends ces larmes-là; moi-même, vieux soldat qui ai vu tant de ces pauvres créatures mortes et délaissées sur le pavé des villes désolées par la guerre, je ne peux entrevoir les enfants que notre curé nourrit sans éprouver une émotion... (*Allant près de la table à droite.*) Mais voyez, Marie... Tous les papiers publics qui depuis hier ont été envoyés ici à la maison du maréchal, tous parlent de lui en racontant la prise de la Rochelle. Il est vraiment le héros de cette victoire. L'on dit que le roi lui a dû son salut, et qu'il a décidé le succès des assiégeants... (*Feuilletant les papiers.*) Aussi les uns faisant l'historique de sa vie militaire, disent comment de simple volontaire il est devenu maréchal par sa bravoure... d'autres parlent de son caractère soldatesque, loyal... (*Remarquant la morne préoccupation de Marie. A part.*) Elle ne m'écoute pas.

MARIE, *sortant de sa rêverie*. Je voulais te prier, Gontran, de charger au plus tôt le desservant de notre église de dire dès aujourd'hui des messes pour remercier Dieu de la victoire des assiégeants. Le maréchal se plaindrait à son retour si nous n'avions devancé ses ordres...

GONTRAN. Vous avez raison, Marie; je n'y songeais pas... et je veux me hâter de réparer un impardonnable oubli... C'est que j'ai la tête perdue.

Il va pour sortir, et rencontre un Page qui vient par l'allée de droite avec une lettre à la main; il la remet à Gontran en désignant Marie, et se retire après avoir dit quelques mots à Gontran.

MARIE, *à elle-même*. Le voilà donc arrivé ce jour que je devais tant bénir.... Qu'êtes-vous donc devenues, joies du cœur sans inquiétude et sans terreur?

GONTRAN, *redescendant la scène avec la lettre que le Page lui a remise**. Voici un message qui vous est apporté du Louvre... Mais... ce n'est pas l'écriture du maréchal... oh! non, le maréchal ne peut être encore à Paris...

MARIE, *toujours rêveuse*. Donne, Gontran.

GONTRAN, *lui donnant la lettre*. Le page qui me l'a remise pour vous m'a dit que le porteur de cette lettre était resté près d'ici pour se mettre à vos ordres s'il vous plaît de le charger d'une réponse... Attendrai-je que vous ayez lu?...

MARIE. Non, Gontran; s'il faut répondre, j'appellerai...

GONTRAN. Je vais au presbytère.

MARIE. Oui, va.

Gontran sort par la gauche.

SCÈNE IV.

MARIE, *puis* FABIUS.

MARIE, *venant s'asseoir près de la table à droite*. Quel peut-être ce message?... (*Elle décachette la lettre.*) Mais... rien n'est écrit sur ce papier. (*Ici Fabius entre lentement par la droite et s'avance inquiet, sans être vu de Marie, jusqu'au milieu de la scène.*) Non, rien... qu'est-ce que cela veut dire? (*Se levant.*) Oh!... je veux rappeler Gontran... (*Apercevant Fabius.*) Fabius!...

Elle s'appuie chancelante sur sa chaise.

FABIUS. Pour la première fois, madame, j'ai osé mettre le pied dans la demeure du maréchal Saint-André... pardonnez-moi, Marie... il fallait qu'à tout prix j'arrivasse près de vous... parce que dans deux jours le maréchal Saint-André sera de retour, et je vous aime... et vous m'avez donné le droit de penser que vous m'aimiez. (*Mouvement de Marie.*) Oui, Marie, regardez votre main (*Marie cherche à cacher ses mains.*) Depuis le jour où j'ai jeté un cri de malédiction en vous voyant au doigt l'anneau de fiançailles du maréchal, vous ne l'avez plus porté. Moi, je vous aime, Marie, plus que l'honneur, qui est ma religion... Un amour comme le mien, qui dévore, élève et transporte... c'est un sentiment plus qu'humain. C'est une

* Marie Gontran.

puissance qui doit entraîner celle qui l'a fait naître et qui l'inspire... Oui, quand on aime comme j'aime, on doit dire: Nous nous aimons... Et le maréchal revient... Il arrive... entre deux pensées confondues... il vient, Marie, pour vous faire son épouse... il vient, on vous l'a dit, vous le savez... vous voyez bien que même au prix d'un mensonge il fallait que moi, qui vous aime, j'entrasse ici pour vous demander, madame, ce que vous aviez résolu.

MARIE, *avec découragement.* Rien, Fabius... rien.

FABIUS, *vivement.* Vous n'avez donc pas décidé que vous seriez sa femme?...

MARIE, *vivement.* Je n'ai pas dit...

FABIUS, *l'interrompant.* Écoutez-moi, Marie, car cette heure solennelle sera passée bien vite, et sans retour. (*Marie, accablée, se laisse tomber assise, et cache sa tête dans ses mains.*) Je ne fus, moi, qu'un enfant abandonné, recueilli par des mendiants qui m'ont ramassé, parce que j'avais au cou le portrait de ma mère qui était entouré d'un cercle d'or; ils croyaient que bientôt ils pourraient réclamer le prix de leur feinte humanité; mais après quelques années de vaines recherches, ils me perdirent au hasard, et j'étais en proie aux horreurs de la faim, quand le prêtre Vincent de Paul (*mouvement de surprise de Marie*) me prit en pitié, et ne pouvant me nourrir dans un temps de guerre, de peste et de famine, il me déposa sur un bâtiment qui promettait de nourrir pour leur travail quelques enfants de mon âge... C'est ainsi que je devins marin... et pris le nom de Fabius, qui était celui de ce bâtiment sur lequel, le prêtre aidant, j'ai commencé ma vie..... (*Ici Marie l'écoute avec intérêt.*) Et n'ayant ni foyer ni famille, je me suis associé aux plus hardis voyages; à seize ans j'avais fait deux fois le tour du monde; pendant cinq ans j'ai servi comme officier dans la marine royale, puis enfin dans les garde de la reine-mère. Aujourd'hui que je possède une petite fortune acquise dans mes voyages, je vais repartir au loin, dans des pays où les cieux sont d'azur, où la nature est belle, où rien ne se dit de ce qui se passe ici, où l'on ne sait rien des serments insensés de l'enfance, où l'avenir a son espoir, les cœurs aimants leur liberté, et je viens vous demander, Marie, si je dois partir seul...

MARIE, *à part.* Seigneur, ayez pitié de moi. (*Haut.*) Si je partais, Fabius.... mon ingratitude resterait ici pour désoler mon bienfaiteur... (*Avec résolution.*) Je ne partirai pas...

FABIUS. Oui, je le sais, Marie... vous avez un devoir de reconnaissance à accomplir. Et puisque vous avez décidé que vous ne partiriez pas... je veux me résigner à la douleur à laquelle je me sentais condamné d'avance... Je n'insisterai pas, Marie... Pour appeler à moi je ne sais pas commander l'abandon des autres..... Vous n'aimez pas comme j'aime; en me suivant vous auriez des regrets et des remords... Restez... moi, je pars...

MARIE, *se levant.* Mais pas de suite.

FABIUS. Je ne puis rentrer à Paris, où je vous ai tant aimée; je pars sans regarder en arrière... marchant seul au hasard... Que m'importe... la patrie pour moi, c'est partout où n'est pas la France... Mais je ne vous dis pas que le chagrin me tuera... Non, je ne veux pas qu'un mot de pitié m'accompagne. Je vous oublierai... je pourrai vivre... Soyez heureuse, madame... Adieu!

Il va pour sortir.

MARIE, *avec désespoir.* Fabius!...

FABIUS, *revenant sur ses pas.* Vous pleurez... mais que dois-je faire, mon Dieu!... que faire?...

MARIE. Ne partez pas encore...

FABIUS. Mais demain le maréchal arrive.

MARIE, *avec terreur.* Demain!... eh bien! demain vous partirez.

FABIUS. Demain.... oui, j'attendrai, Marie... j'attendrai... oh! ne tremblez pas... je ne vois dans ce mot demain que le retard de ma condamnation... que le combat d'une âme irrésolue... et je suis heureux parce que vous me permettez encore un jour, non d'espérance, mais de doute... (*Montant la scène pour sortir.*) Et ce doute qui console, je veux l'emporter avec moi sans vous laisser le temps de l'anéantir... (*La retenant.*) Mais ne m'accompagnez pas... nous ne devons pas encore nous dire adieu.... je retourne à Paris... restez, Marie... Ah! tu ne m'as donc pas encore condamné, Seigneur...

Il s'échappe par la droite.

SCÈNE V.

MARIE, *seule et avec épouvante.*

Demain!... et demain je ne pourrai le suivre... et pourtant si je faiblis encore au moment de son départ... si... Oh! pensée criminelle... n'entre pas dans mon cœur... pardonne-la-moi, mon Dieu!... pardonne-moi... je suis folle!... mais cette folie me sauvera, car tu veux, n'est-ce pas, mon Dieu!... qu'elle m'entraîne en me conseillant, non pas le crime... mais la mort... seul refuge où doit s'éteindre la mort et la souffrance... Oui, reviens à moi, résolution bien prise, oui, (*prenant une lettre dans son sein*) marche à ta destination, lettre écrite depuis long-

temps, et qui doit faire que mon bienfaiteur n'aura pas le droit de maudire. (*Avec larmes.*) Et toi, Fabius... oh! je veux t'écrire... c'est une faute, je le sais; mais si malheureuse que je sois, il me faut au moins la consolation de penser qu'en apprenant ma mort Fabius ne supposera pas que Marie ne savait pas l'aimer.

Elle va s'asseoir avec résolution à la table à droite et écrit.

SCÈNE VI.

MARIE, GONTRAN.

GONTRAN, *entrant par la gauche.* Il faut que je la prévienne de mon départ... je ne puis plus tarder... Ah! elle écrit.

MARIE, *cachant rapidement sa lettre.* Ah! c'est toi, Gontran?

GONTRAN. Oui, Marie... vous répondez à ce message?

MARIE, *vivement.* Oui, Gontran... mais le messager est parti... et je veux te charger d'envoyer ces deux lettres au Louvre, où le maréchal arrivera demain.

GONTRAN. Je les porterai moi-même..... à l'instant.

MARIE, *lui donnant les lettres.* Oui, Gontran, il faut qu'elles soient fidèlement remises...

GONTRAN, *prenant les lettres.* Donnez. (*Marie lui donne les deux lettres et reste pensive. A part.*) Je vais envoyer ces lettres par quelqu'un de fidèle... et tandis qu'elle me croira sur le chemin du Louvre, je serai sur la route du maréchal. (*Allant vers la porte.*) Je vais me hâter, Marie...

MARIE. Mais dis-moi... Gontran... (*Gontran s'arrête.*) Tu ne m'embrasses pas.

GONTRAN, *l'embrassant.* Oh! pardonnez, je serai bientôt de retour. (*A part, avec inquiétude.*) Pourquoi cet excès de tendresse... heureusement Marthe ne tardera pas.

Il sort par la droite.

SCENE VII.

MARIE, *puis* VINCENT.

MARIE, *seule.* Maintenant je n'ai plus qu'à prier... ma sentence est partie, et personne à qui faire mes adieux! personne... (*Apercevant Vincent, qui est entré par la gauche.*) Ah! mon père...

Elle court dans ses bras.

VINCENT, *l'embrassant au front.* Marie... ma fille!... je te revois... je suis content, je suis heureux: quand après avoir fait un pénible voyage je revois mes enfants, j'oublie bien vite les tourments de la route.

MARIE, *lui présentant un siége, à droite**. Reposez-vous, mon père.

VINCENT. Oui, ma fille... mais d'abord... laisse-moi regarder tout ce qui m'entoure... le jardin... la maison... le clocher de mon église. Je suis venu près de toi sans m'arrêter, et je n'ai pas encore revu ce pays que je contemple toujours avec tant de joie toutes les fois que je le retrouve; il y a pourtant des gens qui disent qu'il n'est pas beau notre village... c'est le foyer... c'est le repos... c'est la famille... et tous les châteaux, toutes les cathédrales ne valent pas pour moi la maison du maréchal et mon petit presbytère.

MARIE. Et vous n'avez pas été heureux dans votre pèlerinage?

VINCENT, *s'asseyant.* Hélas! mon enfant, tu le sais, je cours toujours après la charité, et depuis trois mois, marchant de ville en ville, de village en village, c'est à peine si j'ai pu rencontrer son ombre; je n'ai recueilli que quelques aumônes; tu sais, je les ai envoyées à Marthe; mais tout cela a dû suffire à peine pour faire vivre nos enfants au jour le jour. Je me suis pourtant adressé à tout le monde, aux puissants, aux pauvres. Les ministres d'état m'ont dit que les frais de la guerre avaient épuisé le trésor public; les bourgeois, que la guerre avait fait doubler leurs impôts; les paysans, que le passage des soldats avait détruit leurs moissons. Ah! c'est un chose bien dure que de quêter pendant la guerre! Mais les hostilités sont finies! le maréchal revient, et j'espère en sa bonté, il m'a toujours aidé de ses bienfaits. Et c'est près de toi, qu'il a reçue de mes mains, que je viens puiser un nouveau courage... Oui, Marie, quand je suis inquiet du sort à venir de mes enfants, je me console en pensant à toi... je me souviens que je t'ai confiée, pauvre fille, au maréchal Saint-André, que ton enfance a été douce, que ton mariage va t'assurer à jamais une existence heureuse. Et je me dis: Dieu est juste; il fera sans doute pour les autres enfants ce qu'il a fait pour elle. Eh bien! tu ne me réponds pas; mais prouve-moi donc un peu que tu es heureuse de mon retour. Ah! tu vois bien que j'ai besoin de beaucoup d'espérance. Voyons, que je te retrouve au moins comme autrefois, bien folle, bien joyeuse!

MARIE, *à part.* Oh! sa joie me fait mal; je n'oserai jamais lui dire...

VINCENT, *à part.* Marthe avait raison. Ah!... c'est plus grave que je ne pensais... Pauvre enfant! (*Se levant.*) C'est par ton ordre, mon Dieu, que marchant pour les autres... je me suis éloigné d'elle; mais me voici de retour, voyons. (*A Marie.*) Voyons, ma fille, qu'avez-vous?

* Marie, Vincent.

MARIE. Ne m'interrogez pas, mon père... oubliez-moi.

VINCENT. Mais vous savez bien, mon enfant, que je ne le pourrais pas. Voyons, parlez-moi, répondez-moi, que je sache au moins la cause des pleurs de mon enfant.

MARIE. Je ne l'oserai jamais.

VINCENT. Et si je la savais...

MARIE, *avec force.* Vous ne la savez pas, mon père... vous l'ignorerez toujours.

VINCENT, *lui prenant la main.* Marie!.., ce n'est pas le maréchal Saint-André que vous aimez d'amour.

MARIE, *épouvantée.* Vous le saviez?

VINCENT. Je le savais.

MARIE, *se courbant avec frayeur.* Et vous ne me maudissez pas!

VINCENT. Eh! non, je ne te maudis pas. (*La relevant.*) Mais je te plains de toute mon âme, pauvre enfant; tu souffres... Assieds-toi, et dis-moi bien la cause de tes douleurs.

MARIE, *après s'être assise.* Mon père, je ne puis vivre sans être ingrate... et je voudrais mourir pour ne pas vivre coupable.

VINCENT. Tu as dix-huit ans, ma fille; la mort est bien loin de toi.

MARIE, *avec exaltation.* Quand la mort ne vient pas, le désespoir qui entraîne peut conduire auprès d'elle.

VINCENT. Ah! vous voulez mourir; mais vous ne savez donc pas que le suicide est le plus grand des crimes, puisqu'il est le seul qui ne permette pas le repentir? Vous n'avez donc plus ni religion ni croyance; vous pensez donc que tout sera fini pour vous lorsque vous aurez quitté la vie? Ah! vous voulez vous tuer! et moi, qu'est-ce que je deviendrai? Mon Dieu! il ne lui est donc jamais arrivé de songer au malheur qu'elle laisserait après elle! elle n'a donc jamais cru le vieillard quand il lui a dit tant de fois qu'elle était son espérance et sa vie, et qu'il mourrait de douleur s'il la perdait criminelle!... Elle n'a donc pas même pensé que mon existence est nécessaire aux enfants abandonnés, dont je suis l'unique soutien.... et qu'enfin Dieu, lui demandant compte un jour de son crime, sera sans pitié pour nous, et que le châtiment sera terrible!

MARIE, *en tombant à genoux.* Grâce! grâce, mon père!

VINCENT. Mais rien n'est encore perdu; si tu le veux, tu peux tout réparer... Vois combien est grande la miséricorde de Dieu; tu étais sur le bord de l'abîme, il m'a conduit près de toi; j'arrive, je reviens à temps... il t'envoie le prêtre qui doit tout soulager, tout pardonner, et auquel tu peux dire : Venez à mon secours, mon père, je souffre.

MARIE, *toujours à genoux.* Mais le prêtre ne peut savoir quels sont les tourments d'une passion funeste, et les transports que la prière ne peut détruire.

VINCENT. Et qui vous dit que le prêtre ne le sait pas?

MARIE, *se relevant.* Quoi! mon père...

VINCENT. Croyez-vous donc, enfant, qu'il suffit de tendre la main pour recevoir la grâce du Seigneur, et que le prêtre n'a pas eu, comme les autres hommes, sa jeunesse, ses dangers, ses luttes et ses orages? Croyez-vous qu'il a triomphé sans combats, et qu'il est devenu digne serviteur de Dieu sans verser une larme?.. Non, mon enfant; médecin de l'âme, il en connaît tous les égarements, toutes les tortures. Echo de toutes les souffrances humaines, il peut leur répondre à chacune d'elles par un mot qui console. Et d'ailleurs n'a-t-il pas accès dans les familles? ne peut-il ajourner un mariage... commander la patience et prier le Seigneur?

MARIE. Vous ferez tout cela, mon père?...

VINCENT. Oui, mon enfant, oui... (*Entendant du bruit.*) Mais j'entends venir?...

MARIE. Ce ne peut-être que Gontran!...

VINCENT. N'importe, éloignons-nous ma fille, que personne ne puisse voir tes larmes, que personne ne puisse soupçonner...

MARIE. Venez, mon père, dans mon oratoire... Oh! ne me quittez pas encore!...

VINCENT. Pauvre enfant égaré, sois tranquille, je ne te quitterai pas sans t'indiquer le chemin... va, va ma fille!... (*Elle rentre dans le pavillon.*) Oh! mon Dieu! fais que je puisse la sauver!..

Il entre dans le pavillon; Gontran entre par la droite.

SCENE VIII.

GONTRAN, LE MARÉCHAL *.

GONTRAN, *entrant. Avec inquiétude.* Elle n'est pas là.....heureusement!...

LE MARÉCHAL, *entrant et se découvrant.* Salut, asile où mon bonheur repose.. salut!... (*A Gontran.*) Ainsi, Gontran, tu allais à ma rencontre?...

GONTRAN. Après être resté trois mois à songer chaque jour qu'une balle pouvait vous ranger dans la légion des absents, quand j'ai su que sain et sauf vous deviez être à quelques lieues de nous... je n'ai pu rester tranquille!

LE MARÉCHAL. Embrasse-moi donc encore... Oh! oui, mon brave, les dangers étaient grands, les combats étaient beaux!... Si tu avais été des nôtres les jours de bataille, tu aurais retrouvé le bon temps: l'on se battait

* Gontran, le Maréchal.

corps à corps, officiers et soldats pêle-mêle, et si tu avais été de la fête le jour de la victoire, tu aurais été bien fier de ton viel ami; tu l'aurais vu embrassé par son roi, qu'il avait su garantir !... Proclamé vainqueur par le cardinal ministre, qui, découragé, songeait à la retraite, quand mes cavaliers, suivant leur chef à pied, sont venus remplacer les fantassins qui faiblissaient, et chasser les assiégés jusque dans les maisons écartées de leur ville!.. (*Prenant un parchemin qu'il déplie.*) Tu m'aurais vu, Gontran, recevoir de leurs mains ce blanc-seing signé de son ministre et du roi, sur lequel il m'est permis d'écrire, selon ma volonté, telle ordonnance, tel arrêt qu'il me plaira, et tu aurais entendu les applaudissements de l'armée... quand le cardinal a déclaré que, pour le choix de sa récompense, le roi se fiait à sa justice, à l'honneur du maréchal Saint-André; puis tu m'aurais vu pensif au milieu du cortége, n'entendant plus ni les acclamations ni les fanfares..... et ne songeant qu'au village de Clichy, où vous m'attendiez, amis !... tu m'aurais vu inquiet, impatient, m'échapper mistérieusement et peu soucieux des honneurs que nous prépare la grande ville, prendre seul un autre chemin, que j'ai suivi le cœur plein d'amour et de jeunes espérances... (*Mouvement de Gontran.*) Et puis enfin tu m'aurais vu rêveur comme un jeune homme jusqu'au moment où tu m'as rencontré sur le chemin de ma demeure, où je suis heureux d'arriver incognito, sans bruit !... Oh ! je ne veux pas que Marie soit prévenue de mon retour !... Non, je veux écouter ses rêves, et dire en lui donnant ce parchemin à son premier réveil : Parle, enfant, que veux-tu ?.. celui qui donne est de retour; veux-tu que ta couronne de mariée soit celle d'une duchesse?...

GONTRAN, *à part, ne pouvant plus se contenir.* Par la mort Dieu !...

LE MARÉCHAL, *remarquant son geste.* Tu t'étonnes, ami... Pardonne-moi donc tout cela.. Mon amour pour Marie... vois-tu, c'est presque de la démence !... Oh ! je le sais, pour être un jeune fou, il me manque la jeunesse... mais j'ai bien toute la folie de l'amour... et cette folie, Gontran... c'est la vie... c'est le bonheur...

GONTRAN, *à part.* C'est le malheur...

LE MARÉCHAL. Et je veux m'y abandonner en insensé... Je veux annoncer notre mariage à tous nos seigneurs, et leur dire : J'épouse une femme plus jeune et plus belle que toutes les votres... combler de mes générosités les soldats infirmes, les enfants trouvés, je veux...

GONTRAN, *l'interrompant.* Mais, quand voulez-vous que ce mariage... s'accomplisse?

LE MARÉCHAL. Demain sans retard... Oh ! je n'ai rien dit pendant que l'on se battait... mais la paix est signée, et j'ai hâte de me vanter de l'amour de Marie!...

Ici la nuit commence et progresse jusqu'à la fin de l'acte.

GONTRAN, *avec fermeté.* Allons... l'heure est venue...

LE MARÉCHAL, *l'observant.* Mais qu'as-tu donc ?...

GONTRAN. En perdant la tête... vous me la ferez perdre aussi !...

LE MARÉCHAL. Mon amour t'épouvante...

GONTRAN. Oui, maréchal !...

LE MARÉCHAL, *souriant.* Cœur de pierre... viens... je veux entrevoir Marie !...

GONTRAN. Un seul mot, maréchal.

LE MARÉCHAL. Que veux-tu ?...

GONTRAN. Vous faire une question !...

LE MARÉCHAL. Laquelle ?...

GONTRAN. Un jour !...

LE MARÉCHAL. Ah ! oui, il était une fois un roi et une reine...

GONTRAN. Je ne serai pas long, maréchal. Un jour, un fermier avait la main, le bras pris par la roue d'un moulin... et tout son corps allait être mutilé... quand son serviteur lui coupa le bras d'un coup de hache, ramassa son maître évanoui par la blessure, et le veilla jusqu'à ce qu'il fût rétablit... Que pensez-vous de ce serviteur ?...

LE MARÉCHAL. Qu'il avait le courage de l'héroïsme...

GONTRAN. Et cependant, revenant à lui, le fermier lui a dit qu'il aurait mieux fait de le laisser mourir.

LE MARÉCHAL. On dit toujours cela dans les angoisses de la douleur... Mais où veux-tu en venir ?

GONTRAN. Maréchal, la roue du moulin va vous briser, et je tiens la hache.

LE MARÉCHAL, *courageusement.* Frappe sans peur...

GONTRAN. Maréchal...... vous ne pouvez épouser Marie.... car elle en aime un autre.

LE MARÉCHAL. Mon Dieu !...

Il chancelle et tombe sur une chaise à gauche.

GONTRAN. Vous m'avez ordonné de la conduire aux réunions de la reine, je l'ai fait, et là son jeune cœur a trouvé un jeune cœur... elle aime avec passion.

LE MARÉCHAL. Gontran !

GONTRAN. Peut-être par reconnaissance elle sera votre épouse, mais mourante, résignée.... Oh ! Marie ne veut pas mentir, une lettre qu'elle vous adressait au Louvre vous dit sans doute ses douleurs... mais je ne veux pas, moi, maréchal, que vous acceptiez un sacrifice qui vous donnerait le ridicule ; je me souviens de ce qu'il y a vingt ans le ridicule vous a coûté...

LE MARÉCHAL. Et je ne suis pas mort au

combat!... (*Se levant.*) Tu savais cela, toi, Gontran, et tu ne m'as pas tué quand tu m'as vu revenir!... quel est celui qu'elle aime?

GONTRAN. On l'appelle Fabius.

LE MARÉCHAL. Le marin Fabius... enfant trouvé comme elle. Mais c'est donc pour le malheur des autres qu'on les prend en pitié!... Riche ou pauvre, je veux l'élever.... jusqu'à moi, je veux un adversaire.

Il marche avec agitation.

* GONTRAN. Vous ne pouvez vous battre avec lui... tout duel a ses hasards.

LE MARÉCHAL. Qu'importe?

GONTRAN. Et s'il vous tuait?

LE MARÉCHAL. Tant mieux!.. (*Après avoir réfléchi*). Si je meurs... libres tous deux. Mais il n'en sera pas ainsi. Malheur ou destinée qui me condamne, « tu ne me courberas pas sous » ta main de fer sans que j'aie la vengeance. » L'homme a pour répondre à tes malédictions, « sa fierté qui défie, et sa colère qui tue. » (*Avec transport.*) Non! si je dois mourir, Marie ne pourra vivre pour un autre, et cette femme que tu m'arraches, destin!... je veux te la prendre aussi, moi... je la ferai morte en te défiant, et quand j'irai provoquer ce Fabius, je pourrai te braver dans ma rage.... Marie!... où est-elle?.... Ma tête s'égare.... je deviens fou... fou.

GONTRAN, *à part.* Nous sommes au fort de sa colère..... si je pouvais l'arracher d'ici maintenant... (*Au Maréchal.*) Songez-bien, maréchal, que vous ne pourriez frapper Marie sans que la justice des hommes...

LE MARÉCHAL. La justice des hommes, je la tiens sous mes pieds... (*Prenant le blanc seing dans sa ceinture.*) Et sais-tu ce que je veux écrire sur ce blanc seing que je destinais au caprice de Marie? J'y veux écrire ces mots : « Nous faisons grâce au maréchal » Saint-André, meurtrier d'une femme qui » le trahissait. » Et sans retard...

Il va pour écrire sur la table à droite.

GONTRAN, *l'arrêtant.* Attendez! Marie vous a adressé une lettre au Louvre. Demain cette lettre vous reviendra..... Si je m'étais trompé... moi.

LE MARÉCHAL. Cette lettre, Gontran, je veux aller la chercher à l'instant.

GONTRAN. J'allais vous le conseiller, maréchal : dans une telle inquiétude, on ne peut attendre... et je veux vous suivre...

LE MARÉCHAL, *réfléchissant.* Oui.... je dois voir cette lettre.

VINCENT, *sortant du pavillon et apercevant le Maréchal.*) Du monde!... le maréchal de retour...

LE MARÉCHAL. Viens, Gontran, et si cette lettre me condamne sans espoir, j'en mourrai, Marie... mais je ne mourrai pas seul... Partons, Gontran.

Ils sortent rapidement par la droite.

SCÈNE IX.

VINCENT, *puis* MARIE.

VINCENT, *avec terreur.* Gontran lui a tout dit..... sa colère éclate et sa violence a condamné Marie..... Mais non, maréchal, elle n'est pas à toi, elle m'appartient..... tu me trouveras devant elle... et comme je l'ai sauvée, je te sauverai toi-même... Oui, pour t'arrêter sur le chemin du crime, Dieu me donnera la persuasion, l'éloquence.... et maintenant il m'ordonne la prudence.... Je ne puis veiller près de Marie, mais je veux la mettre sous ma garde.... Il faudra, maréchal, que tu viennes la chercher dans mes bras... (*Ouvrant la porte du pavillon.*) Venez, ma fille Marie.

MARIE, *entrant.* Vous n'êtes pas parti, mon père?...

VINCENT. Marie, le maréchal est de retour...

MARIE, *épouvantée.* Que dites-vous?...

VINCENT. Oui, ma fille!...

MARIE. Où me cacher?

VINCENT. Ne tremble pas ainsi, ma fille... du courage.

MARIE. Je ne pourrais supporter ses reproches; laissez-moi fuir.

VINCENT, *la retenant.* Marie!...

MARIE. Que ne suis-je morte! mon Dieu!

VINCENT. Encore un blasphème, mon enfant! du courage!

MARIE. Ah! ne me quittez pas, mon père.

VINCENT. Je ne puis rester ici, ma fille; il faut me suivre au presbytère.

MARIE. Partout où vous voudrez, mon père. (*Avec égarement.*) J'ai peur ici.

VINCENT. Sa tête s'égare; mon Dieu, ne l'abandonne pas! et permets que je puisse sauver ces deux infortunés du crime. Venez sans retard, venez, ma fille!

Il l'entraîne par la droite.

* Le Maréchal, Gontran.

ACTE DEUXIÈME.

Une salle des appartements du Maréchal. Grande porte au fond, autre petite porte à droite de la grande. Porte latérale au deuxième plan, à gauche. Sur le mur, à droite, un faisceau d'armes. Au premier plan, à droite, une table riche sur laquelle sont des dés, un cornet et un sablier.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, le Maréchal tenant une lettre à la main, entre lentement sur les dernières mesures de l'orchestre et s'arrête vers le milieu de la scène.

LE MARÉCHAL, *avec réflexion et douleur.*

O terreur !.... espoir, remords, soupçon mortel !... pourquoi vous disputez-vous sans cesse mon âme ?..... destin qui me braves et que je dois maudire, toi qui me cachais sous le bonheur tes piéges perfides, pourquoi me secourais-tu dans les batailles ? Tandis qu'au bruit des combats je gagnais la renommée, dans ma maison, que je croyais à l'abri de tout orage, tu versais comme un poison l'amour dans le cœur de Marie !.... Mais non ! tant de jeunesse et de beauté ne peuvent avoir été tout à coup effacées de ce monde ! et cependant je ne puis pas même la contempler dans son sommeil ; vainement Gontran et mes pages ont cherché Marie morte... Rien... rien que cette lettre.... qui détruit jusqu'à l'ombre de l'espoir. (*Il lit.*) « Soutien » de ma jeunesse, ami de mon enfance, » écoutez sans maudire l'aveu que Marie » n'ose vous faire que le pied dans la tom» be.... Un amour invincible est entré dans » son âme et la consume... Malgré les pleurs » et les prières, elle meurt parce qu'elle se » sent indigne du plus noble des hommes... » Cet amour devait outrager son bienfaiteur, » sa mort seule pouvait détruire et l'amour » et l'offense ; n'accusez pas Marie, vous ne » serez pas offensé... A l'heure où vous lisez » ces lignes, elle a cessé de vivre... » (*Parlant.*) Ce triste aveu, Marie, me laisse encore une espérance... mais sanglante et terrible !..... (*Apercevant Gontran, qui vient d'entrer par le fond.*) Eh bien, Gontran ?...

SCÈNE II.

LE MARÉCHAL, GONTRAN.

GONTRAN. Toutes mes nouvelles recherches ont été vaines aussi..... le jour n'a fait que confirmer mes soupçons de cette nuit, et je me dis encore qu'il n'y a que le fleuve qui puisse être ainsi discret et silencieux...

LE MARÉCHAL, *à part.* Toujours le doute !...

GONTRAN. Comme vous me l'avez ordonné, je suis allé pour appeler près de vous notre saint pasteur, et le desservant, que j'ai rencontré sous le portique de l'église, m'a dit qu'avant le jour notre père était parti pour assister un mourant dans une ferme des environs, et nous devons attendre son retour...

LE MARÉCHAL. J'ai demandé le prêtre en cet instant terrible, comme on cherche un rosaire au fort de la tempête... et maintenant je redoute sa présence, car lui qui m'a donné Marie tout enfant, que dira-t-il en entrant dans ma maison en deuil ?... va-t-il consoler ? va-t-il maudire ?...

GONTRAN. Vincent de Paul n'a jamais maudit, maréchal ; il souffrira comme nous, voilà tout..... (*Avec explosion.*) Oh ! sang Dieu !... je ne me consolerai jamais de vous avoir entraîné pour chercher cette lettre, car à l'heure de notre départ pour Paris il était peut-être temps encore...

LE MARÉCHAL, *l'interrompant.* Oh !..... ne nous accusons pas !... n'accusons que la destinée... ne rejetons pas sur nous la cause du grand malheur.... Non !.... je serais trop coupable, moi, qui aurais sauvé Marie si j'eusse étouffé ma passion pour elle quand je la sentis naître en mon cœur... et cependant on ne peut empêcher que le jour brille, que le feu brûle... et quand l'amour qui vient au cœur de l'homme lui montre en plein soleil les plus grandes joies de la terre, l'homme peut-il deviner le malheur qui se cache dans l'ombre ?..... Non, Gontran..... seulement quand l'écueil imprévu le brise, il s'effraye, il regarde en arrière... et quand il voit alors l'ange à terre, la jeune fille morte... il se dit en s'arrachant les cheveux..... Et c'est moi qui l'ai tuée !...

GONTRAN. Maréchal !...

LE MARÉCHAL, *avec force.* Eh ! ce n'est pas là, Gontran, le plus grand de mes maux ; car si je pouvais m'abandonner au désespoir, peut-être que je m'engourdirais dans la douleur ; mais un soupçon mortel...

GONTRAN. Un soupçon ?... et lequel ?...

LE MARÉCHAL. Nous n'avons pu, Gontran, retrouver les restes de Marie... si elle vivait encore.... (*Mouvement de Gontran.*) Si

après m'avoir écrit cette lettre, elle avait pris la fuite avec celui qu'elle aime?...

GONTRAN. Marie était belle et noble de cœur... elle est morte... ne l'outrageons pas, maréchal...

LE MARÉCHAL. Oh! c'est que l'homme qui souffre est injuste et cruel, c'est qu'il perd toute croyance, et se dit que souvent les plus belles fleurs ont des poisons, les plus beaux jours des orages, et quand un éclair de jalousie... lui traverse la tête...

GONTRAN. Un éclair dure si peu!...

LE MARÉCHAL. Mais, plus rapide que l'éclair, ma pensée me dit que cela pourrait être. (*Avec une fureur concentrée.*) Si cela était...

La porte latérale de gauche s'ouvre. Fabius, pâle, défait, parait et reste sur le seuil de la porte.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FABIUS.

LE MARÉCHAL. Qui vient là?

FABIUS, *à part*. Le maréchal!

LE MARÉCHAL. Qui êtes-vous?

FABIUS. On m'appelle Fabius.

LE MARÉCHAL, *faisant un mouvement. A part*. Celui qu'elle aimait!.. (*Gontran le retient. Après une réflexion.*) Et que voulez-vous?...

FABIUS, *s'avançant, l'air égaré*. Je ne sais plus... tant de choses se sont passées depuis quelques heures que ma raison me fuit.... laissez-moi rappeler mes souvenirs... Ah! oui, c'est cela... Marie m'a écrit: « Quand vous » lirez cette lettre, j'aurai cessé de vivre... » Bientôt, sans m'être aperçu que j'avais fait la route, j'étais au village de Clichy, voulant interroger tout le monde et n'osant m'adresser à personne, pour savoir si cette lettre était mensonge ou réalité... Alors, la tête en feu, le cœur brisé..... versant des pleurs ou de regret ou de rage..... l'œil inquiet, j'épiais, je cherchais si je pourrais apercevoir l'ombre d'une femme ou d'un linceul. Quand j'entendis vos pages se dire entre eux qu'ici l'on pleurait la jeune fille trépassée, la vérité se révélant ainsi tout à coup, doute, idée de vengeance, espérance mensongère, ont disparu; je n'ai plus trouvé de force même pour un cri de douleur... un désespoir muet m'a guidé..... j'ai traversé le vestibule de la maison.... j'ai monté les degrés.... un vague instinct m'a dit: C'est ici qu'est morte Marie.... c'est ici qu'on la pleure.... et je suis entré...

LE MARÉCHAL. Et que venez-vous donc chercher ici?...

FABIUS. La vie... si l'on peut vivre encore... la mort, si l'on me tue! Ce que je viens chercher.... c'est le sanctuaire où l'on prie... c'est la place de mes deux genoux sur la pierre de sa tombe...

LE MARÉCHAL. Et vous ne saviez donc pas que moi j'aimais Marie?... d'amour...

FABIUS. Je le savais, maréchal; mais on ne peut être jaloux de la douleur... et la rivalité s'éteint devant la mort... Qui l'aimait bien, ne peut avoir aujourd'hui ni l'énergie de la haine, ni le courage de la défense... la veille, peut-être, les épées devaient se croiser; mais le jour de la mort les larmes doivent s'unir. Enfin, monsieur, avant d'entrer ici, j'ai jeté mon épée.... demain, plus tard, si vous le voulez, je saurai la ramasser, et nous aurons, s'il le faut, le repentir et le combat..... Mais qu'à cette heure il me soit permis de la pleurer dans l'asile d'où sa jeune âme a dû partir... voilà ce que je viens vous demander en suppliant, et ce que, s'il le faut, monsieur.... (*s'agenouillant*) je vous demande à genoux...

LE MARÉCHAL *cache sa tête dans ses mains. Après un moment de silence.* Votre audacieuse présence, monsieur, vient de détruire en mon âme un soupçon criminel, et je vous en rends grâce... (*A part.*) Elle ne m'a pas trahi...

GONTRAN. Je le savais bien, maréchal.

LE MARÉCHAL, *à Fabius*. Comme vous l'avez dit, la rivalité doit s'éteindre devant la mort... Non, ce n'est point aujourd'hui le jour de la lutte ou des reproches; c'est l'heure solennelle où les vivants doivent prier pour les morts... Soyez donc le bienvenu, vous, jeune homme, qui pleurez...

Fabius se relève.

FABIUS. Merci!... merci à vous qui savez plaindre et souffrir...

Ici, Vincent entre par le fond.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VINCENT.

FABIUS, *allant à Vincent*. Mon père!... mon père sauveur...

VINCENT, *l'examinant*. Fabius.... mon enfant... mais qui t'amène ici?

FABIUS, *pleurant avec désespoir*. O mon père!...

VINCENT. Qu'y a-t-il donc? (*Silence de Fabius. Interrogeant le Maréchal.*) Mais qu'y a-t-il?...

LE MARÉCHAL. Vous le demandez, mon père?... Mais vous ne savez donc rien?...

VINCENT *. Rien !... j'ai été forcé cette nuit de quitter le presbytère pour me rendre auprès d'un agonisant... je viens de recevoir sa confession et son dernier soupir, et je me suis hâté d'arriver ici; car j'ai besoin de causer avec vous, maréchal. Et maintenant que je vous ai dit que je ne savais rien, hâtez-vous de m'instruire. Que s'est-il donc passé? (*Silence.*) Vous ne répondez pas... vous pleurez... mais vous me faites souffrir... (*A Gontran.*) Voyons, parle, toi... Gontran....

Silence de Gontran.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE **, *entrant précipitamment par la gauche.* Mon père... ah ! je vous trouve ici !... Il faut que vous détruisiez mon inquiétude. Marie... mon père, où est-elle?... Après votre départ, cette nuit, elle était demeurée triste, réfléchie... lorsqu'au jour, elle s'en alla pleurante s'appuyer sur la fenêtre et semblait regarder au dehors à travers les vitraux... tout à coup, comme saisie d'une prompte résolution... elle s'est échappée du presbytère, sans que je puisse la retenir ou la questionner... Depuis trois grandes heures elle n'y est pas revenue...

VINCENT, *l'interrompant et avec épouvante.* O mon Dieu ! mon Dieu !...

LE MARÉCHAL, *lui donnant la lettre de Marie.* Lisez... lisez, mon père...

VINCENT, *reculant en voyant la lettre.* Qu'est cela?... (*Il la prend en tremblant. Après avoir lue.*) Elle m'a donc oublié..... Morte!...

MARTHE. C'est impossible... mon père!...

VINCENT, *vivement.* N'est-ce pas? cela ne peut être... Oh! dites-moi, dites-moi, mes frères, que vous doutez encore... Ne versez plus ces pleurs qui confirment une vérité qui pour moi serait mortelle... Oui, Marie ! je l'ai prise à Dieu pure comme l'agneau sans tache, et si je l'ai laissée retourner coupable auprès de lui, c'est que ma voix a perdu sa force et sa puissance... Mais dites-moi donc un mot qui me rattache à l'espérance, car lorsque l'espérance quitte le prêtre, c'est que Dieu lui retire sa grâce... et le malheureux prêtre abandonné succombe...

LE MARÉCHAL. Courage... courage, mon père...

VINCENT, *avec découragement.* Oh! vous êtes bien sûrs de sa mort... puisque vous me conseillez... le courage... C'est donc vrai... mon Dieu ! Je n'ai plus qu'à mourir...

* Gontran, le Maréchal, Vincent, Fabius.

**Gontran, le Maréchal, Vincent, Marthe, Fabius.

FABIUS. Mon père, il nous faut vivre pour unir nos prières...

VINCENT. Vivre?... oh! vous pouvez lui survivre, vous qui, rivaux hier, ne pouviez exister avec elle, ou sans elle... Chacun de vous, à cette heure, l'aime mieux calme dans un cercueil que vivante aux bras de l'autre.... Mais moi, j'ai perdu sans refuge mon enfant préféré!

MARTHE, *pleurant.* O mon père!...

VINCENT, *la regardant avec résignation.* Pleure!... pleure, pauvre Marthe... et dis-moi qui sauvera nos orphelins, quand celui qui les a recueillis ne peut les garantir.... (*Avec conviction.*) Et pourtant, mon Dieu... j'ai fait le bien dans ma vie!... Mais je fus vaniteux... tu m'en punis, Seigneur... Il faut plus que la vie d'un seul homme pour accomplir l'œuvre que j'ai commencée!... Adieu, présomptueuse espérance, rêve tant aimé que d'autres verront s'accomplir ! adieu, pauvres enfants!...

LE MARÉCHAL. Oh ! ne désespérez pas, mon père... courage... j'irai moi-même implorer pour eux le roi de France... j'obtiendrai des secours...

VINCENT. Vous ferez cela, mon frère?

LE MARÉCHAL. Je le promets; et que cet espoir vous console.... Songez qu'il leur faut un père...

VINCENT. Oh... oui, c'est d'un mauvais chrétien, n'est-ce pas, de ne pouvoir résister au malheur?... Pardonne-moi, mon Dieu, si je ne puis me résigner sans donner une larme de regret aux choses de la terre... ma famille était si belle... Oh ! je lutterai... Seigneur... mais vainement... car Marie c'était l'étoile qui me guidait... Je succomberai sous mes efforts... son oubli sera ma mort...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE *.

MARIE, *ouvrant la petite porte du fond et paraissant toute en pleurs.* Marie ne vous a pas oublié... mon père!...

VINCENT, *l'apercevant.* Marie !...

Elle tombe dans ses bras.

LE MARÉCHAL *et* FABIUS. Vivante !...

VINCENT, *serrant Marie contre son cœur, et avec ferveur.*) Oh!... je n'ai pas blasphémé... Seigneur!... j'ai pleuré, j'ai souffert; mais... j'espérais encore!...

MARIE, *d'une voix brisée.* Non, Marie n'avait oublié ni son père ni ses conseils... Et ces lettres qui vous ont trompés, je les

* Gontran, le Maréchal, Marie, Vincent, Marthe, Fabius. Marthe se tient au fond.

avais écrites avant que votre doigt paternel me montrât l'abîme où j'allais tomber...

VINCENT. Mais pourquoi donc as-tu quitté ma demeure?...

MARIE. Parce que, mon père, (*regardant le Maréchal et Fabius*) j'ai pressenti que deux hommes... dont j'ai mérité la colère... allaient peut-être s'accuser l'un et l'autre du mal que je leur ai fait à tous deux... (*Mouvement du Maréchal et de Fabius.*) Parce que je craignais pour eux la lutte ou le défi.... parce que, seule coupable enfin... je voulais pouvoir me jeter entre eux au moment du combat... Et, secrètement, je suis rentrée dans la maison; et bien cachée près d'ici, tremblante, inquiète et n'osant à peine respirer, j'écoutais: j'entendis leurs voix, tous deux me croyaient morte... mais aucun ne blasphémait; ils étaient assez généreux pour ne pas m'accuser... Et, tout en les remerciant secrètement du plus profond de mon cœur, comme eux je pleurais, mon père, quand vous êtes arrivé... Alors, je fus le témoin caché de votre erreur, de vos souffrances déchirantes et sublimes, et vos accents émus, impressionnant mon âme, me faisaient voir déjà vos enfants désolés... tous vos fidèles en pleurs... Et je ne pouvais plus étouffer mes sanglots quand votre voix mourante dit que l'oubli de Marie devait abréger vos jours... alors !... un cri soudain s'est échappé de mon âme... cette porte s'est ouverte... et j'allais m'évanouir, quand une force inconnue m'a soutenue, mon père, et jetée dans vos bras...

VINCENT, *la pressant sur son cœur.* C'était la Providence!...

MARIE, *avec calme, au Maréchal et à Fabius.* Et maintenant que je me vois avec effroi près de ceux dont j'ai fait naître la douleur... qu'il me soit permis de leur dire que Marie vivante est morte aux joies du monde, et que les devoirs du cloître occuperont seuls désormais sa vie calme et résignée... Elle ne se souviendra du passé que pour demander chaque jour à Dieu (*au Maréchal*) qu'il console et protége celui qui la reçut sous son toit tutélaire, en se faisant un pieux devoir d'abriter son enfance..... Et, fille du Seigneur, devant prier pour tous (*regardant Fabius*), elle demandera aussi pour celui dont le premier espoir a duré si peu d'heures... l'oubli d'un premier rêve... qu'un heureux avenir... effacera sans... retour.... (*A Vincent, et à demi-voix, en pleurant.*) O mon père! arrachez-moi d'ici...

VINCENT. Oui, ma fille.... appuyez-vous sans crainte sur le bras du vieillard... vous lui avez rendu la force... venez...

Il monte la scène avec elle. Le Maréchal et Fabius font un mouvement comme pour aller retenir Marie.

VINCENT, *se retournant et avec énergie.* Dieu vous l'a prise... et me l'a donnée... (*Le Maréchal et Fabius restent interdits.*) Et vous qui aviez trouvé tous deux le généreux courage en face du malheur. ... ayez la même force en présence de la volonté du Seigneur... afin que le Seigneur soit avec vous, mes frères... Suis-nous, Marthe.... (*A Marie.*) Venez, ma fille.

Musique religieuse à l'orchestre. Vincent, Marie et Marthe montent à la porte du fond. Le Maréchal et Fabius suivent Marie des yeux, rencontrent le regard de Vincent qui se retourne avant de sortir. Tous deux s'inclinent avec onction. Vincent, Marie et Marthe sortent.

SCÈNE VII.

LE MARÉCHAL, FABIUS, GONTRAN.

LE MARÉCHAL, *avec espoir.* Elle existe!...

FABIUS, *avec exaltation.* Marie!... Marie vivante!...

Il se dirige vers la porte ouverte au fond, comme pour chercher à l'apercevoir.

LE MARÉCHAL, *allant à sa rencontre.* Où allez-vous, jeune homme?... (*Fabius reste interdit. Il referme la porte.*) Vous ne pouvez sortir... et vous devez m'entendre...

FABIUS. Je suis à vos ordres, maréchal....

LE MARÉCHAL, *à demi-voix.* Monsieur... le jour du trépas, les larmes doivent s'unir, et la rivalité s'éteint devant la mort... Mais Marie n'est pas morte...

FABIUS. Je vous comprends. ...

Après un signe impératif du Maréchal, ils redescendent la scène.

GONTRAN, *qui les a suivis en devinant leurs pensées, et se mettant entre eux.*) Voilà donc, maréchal, Marie vouée au couvent...

LE MARÉCHAL. Pas encore.

GONTRAN. Oh! sa résolution est formelle, et je suis sûr qu'avant trois jours nous la verrons vêtue de la robe de serge...

LE MARÉCHAL, *avec doute.* Qui sait?

FABIUS, *avec espoir.* Peut-être...

LE MARÉCHAL, *avec intention, en observant Fabius.* Dieu n'accueille pas avec la même faveur la femme que la vocation entraîne ou celle que le malheur contraint.

FABIUS. C'est vrai.

LE MARÉCHAL, *entraînant Gontran vers la porte à gauche.* Laisse-nous, Gontran....

GONTRAN. Vous le voulez...

LE MARÉCHAL. Je le veux...

GONTRAN. Mais, maréchal.

LE MARÉCHAL. Je le veux...

GONTRAN. Et si vous avez besoin de mes services...

LE MARÉCHAL. Je t'appellerai.... je te le promets...

GONTRAN. J'obéis. (*A part, en sortant.*) Oh! passions des hommes! comme une étincelle vous rallume!

Il sort par la porte à gauche.

SCÈNE VIII.

FABIUS, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL, *à Fabius.* Donc!... monsieur, Marie n'est pas morte.

FABIUS. Elle est morte pour les hommes, si elle prononce ses vœux...

LE MARÉCHAL. Mais vous espérez que l'amour qu'elle a conçu pour vous l'arrêtera pensive et mondaine sur le chemin du couvent?...

FABIUS. Comme vous espérez, vous, que la reconnaissance, le plus sacré des devoirs, la ramènera bientôt sous le toit du maréchal.

LE MARÉCHAL. Nous nous devinions tous les deux... et nous avons même franchise...

FABIUS. Même amour et même espérance!

LE MARÉCHAL. Il nous faut...

FABIUS. Le duel...

LE MARÉCHAL. Vous l'avez dit.

FABIUS. Quand voulez-vous combattre?

LE MARÉCHAL. A l'instant.

FABIUS. Quelle arme prendrons-nous?

LE MARÉCHAL. Je vous en donne le choix.

FABIUS. Merci, maréchal.

LE MARÉCHAL. Et que résolvez-vous?

FABIUS. Maréchal!..... quand deux hommes que la haine ou la vengeance anime vont se battre... quand chacun d'eux a reçu de l'autre la flétrissure ou l'outrage, il leur faut, pour apaiser leur double colère, l'épée qui les met face à face, et la lutte prolongée qui menace, blesse et tue..... Mais quand deux hommes n'ont entre eux que le malheur de la destinée... et...

LE MARÉCHAL, *l'interrompant.* Que chacun d'eux ne veut que la mort de l'autre... Que font-ils?

FABIUS. Ils ne chargent qu'un pistolet sur deux, ils choisissent au hasard, et quand ils tirent ensemble, celui qui reste debout a pu tourner la tête, et ne voit pas tomber la victime dont la mort est bien sûre...

LE MARÉCHAL, *après avoir pris au faisceau deux pistolets qu'il pose sur une table, avec une boîte contenant des munitions.* Voici des pistolets, monsieur... faites vous-même, et n'en chargez qu'un seul.

FABIUS *. Nous allons donc combattre ici, sans témoins...

LE MARÉCHAL. Des témoins nous empêcheraient de nous battre.

FABIUS. Mais...

LE MARÉCHAL. Que craignez-vous.... Si votre père vous a délaissé, le métier des armes ne vous a-t-il pas fait homme d'honneur?...

FABIUS. Mais la justice punit comme meurtrier le vainqueur dans un pareil combat!

LE MARÉCHAL, *prenant le blanc-seing signé du roi.* Voici un parchemin au bas duquel sont les signatures du roi Louis XIII et du cardinal-ministre.... Celui qui restera de nous deux en sera le maître, et pourra y écrire lui-même sa grâce, qui précédera l'accusation. Qu'avez-vous à dire?

FABIUS**, *allant vers la table.* Je vais apprêter les armes.

LE MARÉCHAL. O Marie! mon amour pour toi m'est bien fatal... Il m'aura donné la mort ou bien une triste victoire. Si je sors vainqueur de ce combat, calmeras-tu la blessure cachée de mon âme? ignoreras-tu..... Mais non, arrêtez; qu'allions-nous faire? insensés, nous nous perdions tous deux...

FABIUS. Et comment?

LE MARÉCHAL. Et ne voyez-vous pas que ce parchemin qui ferait grâce.... attesterait publiquement que l'un de nous aurait tué l'autre?... Et comment pourriez-vous, jeune homme, vous approcher de Marie, si elle vous savait meurtrier du maréchal..... ou comment pourrais-je la rappeler à moi, moi qu'elle saurait avoir tué celui qu'elle aime?...

FABIUS. Vous avez raison..... Mais que faire?... quel moyen...

LE MARÉCHAL. Il en est un.

FABIUS. Lequel?

LE MARÉCHAL. Savez-vous le duel des deux amis de Bourgogne.... Oh! non, vous êtes trop jeune...

FABIUS. Que fut-il donc?

LE MARÉCHAL. Deux amis d'enfance..... deux frères d'armes, se baissèrent tous deux un jour pour ramasser le bouquet d'une jeune fille.... chacun l'aimait d'un amour invincible, et comprit que l'un des deux devait mourir, et ces deux hommes qui voulaient que la mort de l'un ne fût pas un obstacle au bonheur de l'autre, jouèrent aux dés en jurant que celui qui perdrait n'aurait plus que trois jours, le premier pour aller se confesser et recevoir l'absolution des fautes de sa vie, le second pour embrasser ses amis comme on le fait la veille d'un voyage, et le troisième

* Le Maréchal, Fabius.

** Fabius, le Maréchal.

pour aller mourir en face de l'ennemi; car alors, comme aujourd'hui, l'on guerroyait à la frontière!

FABIUS. Ce fut un beau duel, maréchal! le vainqueur pouvait épouser la jeune fille qu'il aimait, et le vaincu du moins avait pour tombe un champ de bataille.

LE MARÉCHAL, *lui montrant des dés qui sont sur la table, et s'asseyant.* Voici des dés.

FABIUS, *prenant sans hésiter place de l'autre côté de la table.* Si je perds, maréchal, je jure ici d'accomplir fidèlement mon devoir.

LE MARÉCHAL, *tendant le bras.* Si la chance m'est contraire... je jure...

FABIUS, *l'interrompant.* Ne jurez pas, maréchal; trente années de bravoure vous servent de serment..... commencez..... c'est une partie sans revanche?

LE MARÉCHAL. Sans revanche. Les frères de Bourgogne ne jouèrent qu'un seul coup de dés. (*Après avoir jeté les dés.*) Huit... A vous.... (*Fabius jette les dés avec émotion, et tous deux restent immobiles en les regardant. Après un silence, le Maréchal se levant et s'éloignant de la table.*) Dix... vous avez gagné... Dans trois jours je serai mort à la frontière.

FABIUS, *allant à lui.* Maréchal!...

LE MARÉCHAL. Qu'est-ce?

FABIUS. Mais... je...

LE MARÉCHAL. Et si vous aviez perdu.... (*Fabius baisse la tête et reste pensif.*) Eh bien!...

Fabius, interdit, s'incline et sort avec une grande douleur.

SCENE IX.

LE MARÉCHAL, *puis* VINCENT.

LE MARÉCHAL, *seul.* Condamné.... par la loi de l'honneur... J'exécuterai fidèlement sa sentence.... et puis après ma mort.... Oh! Marie!..... Fabius!..... enfants sauvés tous deux par le prêtre Vincent de Paul, ne l'avez-vous donc été que pour mon malheur?... L'ingratitude de Marie m'avait pris ma joie dans ce monde... Et couronné par le hasard, Fabius me prend ma vie... Mais ces enfants que le prêtre assiste ne sont donc que des créatures impures ou fatales que la Providence voulait oublier?...

VINCENT, *entrant par le fond.* Je me souviens, monseigneur, que vous m'avez promis, vous le vainqueur tout-puissant, de parler au roi de France pour mes pauvres enfants, et je vous les amène, car leur détresse est grande.

LE MARÉCHAL. Et c'est à moi que vous vous adressez... Vous me demandez protection pour les frères de ceux qui m'ont abreuvé d'ingratitude et de malheur...

VINCENT. C'est à l'heure des plus grandes souffrances que l'on sait le mieux compatir. (*Allant ouvrir une porte au fond.*) Oubliez, mon fils, le chagrin qui vous égare, et secourez les pauvres abandonnés.

LE MARÉCHAL. Je ne veux pas les voir... je ne veux pas les défendre. (*A Vincent.*) Qui sait si Dieu, qui les abandonnait, n'accusera pas de présomption celui qui les impose au monde?

VINCENT, *avec grandeur.* Les pauvres ou les coupables les ont seuls abandonnés, mon frère... Et Dieu veut que les généreux de la terre réparent les erreurs des méchants.

Ici les enfants, arrivés lentement, garnissent la porte du fond.

LE MARÉCHAL, *avec résolution.* J'ai trop souffert par eux!.... Je ne veux plus qu'on m'en parle.... je ne m'en vengerai pas, mon père, mais je leur refuse à jamais ma protection et mes bienfaits. Ne me demandez rien.

VINCENT, *aux enfants.* Vous avez perdu, pauvres enfants, un de vos puissants protecteurs; mais Dieu, qui m'a rendu Marie, m'a donné un nouveau courage, et votre pourvoyeur va se remettre en route... Vous serez secourus, mes enfants; venez (*les enfants l'entourent; Vincent d'une voix solennelle.*) Et que Dieu, monseigneur, vous garde du repentir.

ACTE TROISIEME.

Une pièce de l'habitation de Vincent de Paul. Cette pièce, au rez-de-chaussée, semble avoir été jadis une portion de l'église de Clichy. Au fond, une grande porte à deux battants qui ouvre de plain pied sur l'église. Porte latérale à droite et à gauche. Au troisième plan, un pilier en saillie, un prie-Dieu, des peintures, une table à droite, fauteuils, escabeaux en bois sculpté.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT.

Au lever du rideau, Vincent, à genoux devant le prie-Dieu sur lequel est un livre ouvert, est en prière. On entend chanter les enfants dans l'Église, avec accompagnement d'orgue.

VOIX DES ENFANTS.

Ne craignons pas l'orage ;
Voici, dans sa bonté,
Celle qui plaint, soulage,
Voici la charité.

Et le Dieu de clémence
Est sans courroux
Quand il voit que l'enfance
Prie à genoux.

Ne craignons pas l'orage, etc.

VINCENT, *fermant son livre et se levant.* Pauvres enfants, qui venez de chanter le cantique du matin, vous êtes confiants, et ton inépuisable clémence me permet d'espérer, qu'en te les montrant chaque jour à genoux et les mains jointes tu laisseras peut-être tomber sur eux un regard à jamais protecteur. Et sans perdre de temps... je vais regarnir ma besace de tout ce qui me sera nécessaire en route... (*Il prend sa besace.*) Aujourd'hui je pourrai vous nourir encore... demain peut-être ! mais après... (*Apercevant Marthe, qui entre par la grande porte du fond.*) Ah ! te voici, bonne Marthe.

SCENE II.

VINCENT, MARTHE.

Pendant toute cette scène, Vincent est occupé à garnir sa besace.

MARTHE *. Oui, mon père... et pour la première fois depuis votre retour, je puis donc enfin vous voir et causer avec vous.

VINCENT. Nous avons, ma fille, beaucoup de choses à nous dire et bien peu de temps pour cela. Tu le vois, je suis en train déjà de préparer mon bagage ; il faut que je reparte dès demain.

MARTHE. Aussi, mon père, faut-il profiter du peu de loisir que nous avons, et je suis prête à vous écouter.

VINCENT. Maintenant?... mais c'est l'heure du premier repas des enfants... et tu le sais, la prière ne leur ôte pas l'appétit.

MARTHE. Oui, mon père... mais Marie, qui depuis hier ne les a pas quittés, et qu'ils aiment déjà tous, s'est chargée de se joindre à sœur Ursule et de me suppléer à la distribution ; aussitôt après le repas elle doit venir me prendre ici pour que je l'accompagne à l'abbaye de Saint-Ouen, et jusque-là, mon père, je puis rester près de vous.

VINCENT. Pauvre fille... enfin !... il en doit être ainsi... Et dis-moi, Marthe, nous n'avons plus d'argent ?

MARTHE. Hélas ! mon père, la somme que vous nous avez adressée a suffi tout juste pour payer le meunier de Clichy.

VINCENT. Les provisions sont épuisées ?

MARTHE. Elles le seront entièrement demain. Depuis que vous avez fait assainir et recouvrir de chaume la maison d'asile, depuis que vous avez donné à nos enfants des habits de laine et que vous avez remplacé la paille sur laquelle ils dormaient par de bons lits de fougère, il n'y a plus de malades, et depuis ce temps-là, mon père... ils ne mangent plus... ils dévorent.

VINCENT, *souriant.* Ils dévorent.

MARTHE. Tous les deux jours... surtout.

VINCENT. Oui, les jours de promenade. Sais-tu bien, Marthe, que si nous devenons plus pauvres encore, nous serons forcés de les priver d'exercice?

MARTHE. Ils seraient bien punis.

VINCENT. Mais non, jeunes amis, puisque le protecteur sur lequel j'avais dû compter vous manque, je vais recommencer mes voyages, et pour attendre mes premières ressources, tu iras demain vendre à Paris le tapis de velours.

MARTHE. Il est vendu, mon père.

VINCENT. Ah !... alors tu vendras les ornements brodés que nous avons reçus de la

* Vincent, occupé près de la table à droite ; Marthe.

duchesse de Chevreuse; tandis qu'ils serviront de parure à quelques femmes coquettes... nos enfants seront nourris, et leurs prières au pied de l'autel seront plus agréables au Seigneur... que les chamarrures et les dentelles. (*Prenant sur la table des petites blouses d'enfant qu'il plie.*) J'aurais tout aussi bien fait de ne pas déplier tout cela hier.

MARTHE. Voulez-vous que je vous aide?

VINCENT. Non, ce n'est pas la peine... Je crois qu'il n'y a pas de mère de famille plus habile que moi à préparer tout cela.

MARTHE. C'est vrai, mon père.

VINCENT. L'habitude. Mais tu ne me dis rien, Marthe, de notre toute jeune fille, que nous avons nommée du nom de la Vierge en la lui recommandant, car le froid l'avait bien maltraitée.

MARTHE. Elle est sauvée, mon père; c'est Ursule qui l'a soignée. Aussi maintenant sœur Ursule oublie quelquefois les autres pour elle. Oh! pendant votre absence nous nous sommes quelquefois querellées pour cela.

VINCENT. Vraiment?

MARTHE. Et sœur Ursule mériterait bien... Je ne suis pas méchante... mais elle mériterait bien que vous lui fissiez des reproches.

VINCENT, *avec intention.* Je crois, moi, Marthe, que sœur Ursule n'est pas complétement bonne.

MARTHE. Je le crois aussi, mon père.

VINCENT, *s'asseyant.* Hier après le salut elle m'a parlé de toi d'une façon peu généreuse.

MARTHE, *précipitamment.* Et que vous a-t-elle dit, mon père?

VINCENT. Ursule me disait que tu avais une préférence marquée pour le petit Paul... tu sais, ton petit Paul?

MARTHE, *interdite.* Oui... mon père.

VINCENT. Moi, j'ai dû t'excuser, te défendre, et lui dire qu'on devait pardonner un bien petit égarement qui n'était que la conséquence d'un excès d'affection... Oh! je t'ai défendue, Marthe, j'ai grondé sœur Ursule. Et maintenant que je suis sûr qu'elle ne se plaindra plus injustement de toi, je vais partir sans inquiétude. Mais la route sera longue... et mes jambes... me font bien souffrir... si elles voulaient me servir aussi bien que mon zèle... mais elles m'abandonnaient dans mon dernier voyage.

MARTHE. Peut-être, mon père, avez-vous été victime d'un accident que vous cachez.

VINCENT. Non, Marthe, non; mes jambes ont soixante ans d'un service actif... voilà leur accident...

MARTHE. Et pourquoi, mon père, quand vous entreprenez de si pénibles routes, ne les faites-vous pas tranquillement... à cheval?

VINCENT. A cheval! d'abord il faudrait en avoir un.

MARTHE. Monsieur le duc de Chevreuse ne vous en refuserait pas un si vous le lui demandiez...

VINCENT. Il y aurait un autre inconvénient.

MARTHE. Lequel, mon père?

VINCENT, *se levant.* Tu vas voir; j'arrive à cheval comme un prélat... je frappe à la porte d'un paysan... je lui dis: «Mon fils, vous voyez en moi un pauvre prêtre qui vient vous demander votre participation à une bonne œuvre... Je soutiens, avec l'aide des bonnes âmes, de pauvres enfants qui seraient morts de faim sans leurs secours... Oh! si vous les voyiez! ils sont si doux, si gentils!... ils vous intéresseraient... et je viens à vous! — Vous avez là un bien beau cheval... — Oui... et je viens à vous, mon fils, car mes enfants... — Si vous le voulez, mon père... je pourrai vous indiquer le fermier voisin, qui vous en donnerait bien quarante écus, de votre cheval, et avec cela vous pourriez faire bien du bien à vos enfants. Que lui répondrais-je?»

MARTHE. C'est bien embarrassant, mais peut-être qu'en cherchant... en réfléchissant bien...

VINCENT. Eh bien, réfléchis, Marthe.... cherche, et quand tu auras trouvé une bonne raison... tu me la diras... mais jusque-là, ma fille, je ferai comme j'ai toujours fait... Quand je serai en route, tu m'écriras en m'adressant tes lettres de village en village; je te laisserai mon itinéraire, et tu me parleras toujours de Marie, que je quitte avec bien du regret...

MARTHE. Hélas! mon père, n'était-elle pas bien plus à plaindre avant votre arrivée?...

VINCENT. Oh! oui; mais le prêtre ne doit pas se glorifier du passé... l'avenir seul doit l'occuper, et l'avenir n'est pas heureux pour elle. (*Marie entre par le fond.*) Je voudrais pouvoir l'aider à supporter d'abord la solitude du cloître, à laquelle elle ne pourra s'habituer que lentement... si elle le peut jamais; quelquefois trop de résignation accable.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE *.

MARIE, *s'approchant.* N'ayez pas cette inquiétude, mon père.

VINCENT. Vous étiez là, ma fille.

MARIE. J'entrais, mon père, comme vous parliez de moi, et je suis heureuse de pouvoir vous rassurer; je viens prier Marthe de m'accompagner sur l'heure à l'abbaye où je

* Vincent, Marie, Marthe.

vais aller, mon père, avec calme et tranquillité, je vous le jure.

VINCENT. Je sais, mon enfant, que vous ne me direz que des mots qui consolent, puisque Dieu vous a fait hier mon ange gardien. Allez... profitez de votre heureux courage, et je vous reverrai avant mon départ.

MARIE. Oh! oui, n'est-ce pas, mon père?

VINCENT. Oui, ma fille.

MARTHE, *à Marie.* Venez, ma sœur. (*A Vincent.*) Vous n'avez rien à m'ordonner, mon père?

VINCENT. Non, Marthe. (*La rappelant.*) Ah! pardon... si; je voudrais qu'avant de quitter le presbytère tu me rendisses un service.

MARTHE. Et lequel? parlez, mon père.

VINCENT. Tu me promets d'avance?

MARTHE. Quel qu'il soit, mon père.

VINCENT. Bien, Marthe... donne-moi la main. (*Marthe lui donne la main.*) Et cette poignée de main, celle du bon accord... va la porter à sœur Ursule... et sans retard...

Il les accompagne par la gauche et les regarde partir.

SCENE IV.

VINCENT, *puis* FABIUS, *puis* MARTHE.

VINCENT. Allons, allons... d'abord cette gourde... n'oublions pas mon bâton... (*Il va le prendre.*) Compagnon fidèle et solide. (*Le regardant et le posant sur la table.*) Celui-là durera plus que moi... (*Prenant sa besace.*) Ma besace est bien garnie; maintenant mon bréviaire... (*On frappe à la porte latérale de droite.*) Qui peut frapper à cette porte... voyons. (*Il ouvre. Avec surprise.*) Fabius!...

FABIUS, *entrant.* Oui, mon père... Fabius, qu'un grand secret amène ici... et qui vient vous supplier de lui laisser voir Marie une fois encore; ce secret, il faut que je le lui confie moi-même. O mon père! ce n'est pas l'amour qui m'inspire à cette heure.... non... ce sentiment noble ailleurs, souillerait, je le sais, votre sainte demeure; mais j'y viens guidé par le plus sacré des devoirs...

VINCENT. Mais il faut me dire d'abord....

FABIUS. Tenez, mon père, comme je craignais de ne pas vous trouver ici, j'avais tracé ces mots... que j'y voulais laisser pour vous. (*Il brise le cachet d'une lettre, et la donne à Vincent.*) Lisez, et vous serez convaincu qu'il faut que je voie Marie.

VINCENT, *lisant.* Est-ce possible?

MARTHE, *entrant vivement par le fond.* Mon père!

VINCENT. Que veux-tu?

MARTHE. J'accours vous prévenir.... Je viens d'apercevoir le maréchal et Gontran... Ils viennent ici.

VINCENT. Le maréchal!

FABIUS. Oh! je ne puis le rencontrer.

VINCENT. Eloignez-vous, mon fils (*ouvrant la porte du fond*), et tenez-vous sous ces piliers, derrière la chapelle. Allez, et d'ici je pourrai vous appeler s'il le faut.

FABIUS, *sortant.* Et vous me laisserez voir Marie...

VINCENT. Je vous le promets. (*Fabius sort. — A Marthe.*) Il faut retarder la visite de Marie à l'abbesse, et tu l'amèneras près d'ici, dans la cellule voisine. (*Il désigne la porte à gauche.*) Et ne lui dis rien de ce que tu as vu.

MARTHE. Non, mon père..... (*Revenant sur ses pas.*) Mais ce jeune homme!

VINCENT, *avec un peu d'impatience.* Allons! ne soyons pas curieuse, et soyons vigilante.

MARTHE. Je cours, mon père.

Elle sort par le fond.

VINCENT, *après avoir fermé la porte.* Voici le maréchal.

SCÈNE V.

VINCENT, LE MARÉCHAL, GONTRAN.

LE MARÉCHAL, *entrant par la droite, suivi de Gontran.* J'ai appris, mon père, que vous alliez bientôt partir. Je viens vous demander si vous ne pouvez pas avant votre départ me consacrer un de vos précieux instants.

VINCENT. Jusqu'à l'heure de la prière du soir, je vous appartiens, mon fils.

LE MARÉCHAL. Merci, mon père. (*A Gontran.*) Va, Gontran, dire à mes pages que je leur ordonne de m'attendre sur la place devant le presbytère...

GONTRAN. Je vais donner vos ordres.

Il s'incline et sort par la gauche.

LE MARÉCHAL. Je ne veux plus rentrer chez moi.

SCÈNE VI.

VINCENT, LE MARÉCHAL *.

VINCENT. Je vous vois, maréchal, vêtu de la cuirasse comme le jour que vous vous mîtes en campagne.

LE MARÉCHAL. C'est que je vais en guerre... et je viens, mon père, vous prier d'écouter les aveux d'un coupable... car celui qui part ignore s'il reviendra.

* Le Maréchal, Vincent.

VINCENT. Vous devez être encore utile à la France, et Dieu, qui jusqu'à ce jour vous a veillé, ne vous abandonnera pas.

LE MARÉCHAL. Il faut tout prévoir, mon père; je pourrais succomber cette fois, et je veux partir purifié.

VINCENT. Parlez sans contrainte... entre deux hommes de notre âge, un semblable aveu n'est que la confidence que l'ami repentant fait à l'ami sévère. Asseyez-vous, maréchal, et dites-moi quelles sont vos fautes en ce monde?

Vincent s'assied sur un siége à gauche. Le Maréchal reste debout près du sien.

LE MARÉCHAL. J'en ai commis deux bien grandes dans ma vie, mon père... la seconde, erreur de mes derniers jours... vous la savez... mais la première, crime de ma jeunesse .. je vais vous la dire... Lorsqu'il y a vingt-cinq ans environ je commandais dans les Flandres seulement une compagnie de cinquante fantassins... nous venions, aidés des soldats suisses au service des Nassau... de nous emparer d'une ville. Parmi les prisonniers qui tombèrent entre mes mains était une fille du peuple, jeune, belle... dont je devins follement épris; elle était ma captive, je la ramenai en France, ma patrie, et la fis mon épouse. Peu de temps après, le roi Henri de Navarre me nomma capitaine de ses hallebardiers; fier de la beauté de mon épouse, je la conduisis un jour à la cour... et comme j'entrais dans une des salles, j'entendis de jeunes courtisans rire en prononçant son nom... alors... je voulus d'eux réparation et je les appelai en duel... Pardon, mon père, mais entre nous autres gens de guerre, le duel pour réparer l'affront, c'est plus qu'un devoir, c'est presque une religion.

VINCENT. Religion criminelle, que Dieu condamne, et bien fausse pour les hommes qui l'ont faite, puisqu'elle permet souvent que l'offenseur tue l'offensé.... Mais Dieu aidant, le temps la détruira... Continuez, mon fils.

LE MARÉCHAL. Pour m'expliquer la cause du rire qu'avait excité la présence de ma femme... on me dit qu'elle avait été, dans sa jeunesse, déshonorée, perdue... alors, mon père, malgré tout le bonheur qu'elle m'avait donné... malgré son dévouement pour moi... je la maltraitai bien cruellement.... malgré ses supplications, ses serments et ses cris, je fus sans pitié pour elle. En vain elle implora pour l'enfant qu'elle devait mettre au jour, je fus inflexible, mon père, et je la chassai honteusement... Peu de jours après j'appris que la malheureuse à l'agonie venait de mettre un fils au monde... et ce pauvre enfant avait d'avance hérité de ma colère, car je lui refusai la maison de son père.

VINCENT, *se levant*. Que dit-il?

LE MARÉCHAL. Oui, mon père; aveuglé par un désespoir insensé, je rejetai sur lui ma cruauté... en vain on l'exposa sur mon chemin... je fermai les yeux en passant... C'était horrible... affreux... eh bien, mon père, à peine cette malheureuse femme était-elle morte, que j'appris qu'elle avait été calomniée... elle était innocente!...

VINCENT, *à part et réfléchissant*. Mon Dieu!...

Il passe devant le Maréchal et relit mystérieusement la lettre de Fabius*.

LE MARÉCHAL. Oh! j'avais été, mon père, la proie d'une folie passagère, car sitôt que j'appris que l'enfant avait disparu, que sa mère dormait dans un cimetière, le repentir déchirant prit naissance dans mon cœur... mais il était trop tard. Pourtant, mon Dieu, j'ai voulu réparer mon crime quelques années après. Je vous ai supplié de me donner un enfant, et j'ai reçu de vos mains Marie que vous m'avez donnée. Confiant, je voulais alors faire pour elle tout ce que j'aurais dû faire pour mon fils... Eh bien, alors je fus coupable encore... Quand elle devint si belle, j'ai voulu que sa beauté, que son sourire, que sa belle âme n'appartinssent qu'à moi... quand elle devint si belle, je n'ai plus eu la force d'entrevoir une séparation à venir... j'ai oublié son bonheur pour ne songer qu'au mien... et pauvre colombe mise sous ma garde, je lui ai jeté les quelques grains de blé qui pouvaient la faire vivre... mais j'ai voulu l'empêcher de voler dans les airs et de faire briller ses ailes aux rayons du soleil... Enfin, après lui avoir donné l'existence, mon père, j'ai voulu lui ravir sa liberté... aujourd'hui Dieu m'en punit, et je sais me résigner au châtiment, mais la punition dans ce monde n'est pas le pardon dans l'autre... voilà pourquoi, mon père, en vous faisant l'aveu de mes fautes... (*s'agenouillant*) je viens, tout indigne que je suis, vous demander si mon repentir ici-bas peut me faire espérer le pardon devant Dieu.

VINCENT. Et si Dieu vous commandait un grand sacrifice?

LE MARÉCHAL. Si l'homme peut l'accomplir, je l'accomplirai, mon père.

VINCENT. L'homme doit trouver double force quand Dieu lui montre le pardon.

LE MARÉCHAL. J'aurai la force.

VINCENT. Et la patience?

LE MARÉCHAL. Et la patience.

VINCENT. Relevez-vous, mon frère... et vous reconnaîtrez peut-être la parole de Dieu

* Le Maréchal, Vincent.

* Vincent, le Maréchal. Demi-rampe jusqu'à la fin de l'acte.

à travers la voix des hommes... venez et tenez-vous là... caché derrière le pilier... la nuit qui s'approche nous favorise... et jurez qu'en présence de ce qui va se passer ici vous aurez la force et la patience.

LE MARÉCHAL. Je jure, mon père, de m'abandonner à vous.

VINCENT, *à part, en traversant la scène.* Marthe a dû amener Marie. (*Ouvrant la porte à gauche.*) Oui!... venez, ma fille.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARIE, FABIUS *.

MARIE. Vous avez voulu, mon père, que j'attendisse de nouveaux ordres avant de partir à l'abbaye ?

VINCENT. Oui, ma fille... mais ce n'est pas moi que vous devez entendre en ce moment.

MARIE. Et qui donc, mon père ?

VINCENT. Vous allez le savoir, mon enfant.

Il monte la scène et va ouvrir la porte du fond.

MARIE, *à part.* C'est peut-être l'abbesse venue ici ?

VINCENT, *à Fabius, qui vient à lui.* Vous voyez, mon fils, que je tiens ma parole.

MARIE, *apercevant Fabius.* Fabius!

VINCENT. Vous pouvez l'écouter, ma fille... je suis là... près de vous.

Il se retire près du Maréchal au fond.

FABIUS. Marie, ne vous effrayez pas... l'amour, je dois l'étouffer à jamais dans mon sein, et si je suis ici maintenant, c'est pour vous prier, vous supplier.

MARIE. Marie ne peut rien en ce monde.

FABIUS. Vous pouvez tout.

MARIE. Que voulez-vous ?

FABIUS. Vous demander un sacrifice digne, non pas seulement d'un cœur sublime, mais d'une sainte.

MARIE. Et lequel ?

FABIUS. Marie, il faut que vous rentriez dans la demeure du maréchal.

MARIE. Moi ?

FABIUS. Et ce n'est pas tout encore, il faut que, renonçant au service du Seigneur, vous retourniez auprès du maréchal, non pas comme amie, comme compagne, mais comme épouse.

MARIE. Et c'est vous qui me parlez ainsi?..

FABIUS. Je vous ai dit que je n'avais pour souvenir de mes parents inconnus qu'un portrait de ma mère..... Eh bien! hier, comme je venais de quitter le maréchal, un sentiment que vous ne pourriez comprendre me fit revenir sur mes pas..... je voulais lui parler, pénétrer jusqu'à lui; et comme je traversais rapidement ses appartements, j'arrivai dans une chambre où je vis le portrait d'une femme, celui de ma mère...

MARIE. De votre mère !

FABIUS. Oui, Marie! le maréchal eut jadis un fils que l'on croyait mort...... et ce fils, c'est moi !

MARIE. Vous ?

LE MARÉCHAL. Lui, mon fils? (*Vincent l'arrêtant, et à demi-voix.*) Attendez, mon frère... il faut faire pénitence.

MARIE. Est-ce possible !

FABIUS. Gontran, le soldat, était près de moi... « Quel est ce portrait ? lui demandai-je. — C'est celui de la femme du maréchal, morte depuis plus de vingt ans. — Quoi! morte ici, près de lui ? — Non, répondit Gontran; c'est une sombre histoire, et je ne puis vous la dire. » Mais je l'avais devinée, moi, et comme frappé de la foudre, j'ai fui la maison de mon père, à qui j'ai pris son bien, son rêve, sa vie, et je suis venu près de vous, Marie, pour vous dire que le maréchal, qui repart en guerre, n'y va chercher ni l'oubli ni la gloire, mais la mort...

MARIE. La mort !

FABIUS. Je le sais, je le jure, il n'y a qu'une force au monde qui puisse l'en détourner. Cette force, c'est vous, Marie; et Fabius, qui tombe à vos pieds, n'est plus à cette heure un amant..... mais un fils qui vient vous supplier de sauver son père.

MARIE, *avec résolution.* Je le sauverai, Fabius !

FABIUS, *se relevant.* Je l'espérais, Marie !

MARIE. Et vous deviez l'espérer... oui, si je puis, en empêchant la mort de mon bienfaiteur, accomplir le vœu de Fabius, je le ferai... même s'il doit m'en coûter la vie.

FABIUS. Et après tant de sacrifices, Marie, Dieu détruira dans nos cœurs cette passion qu'il semble réprouver... et alors le fils peut-être pourra venir un jour s'asseoir au foyer de son père... mais... attendez, Marie... ne lui dites pas que son fils existe, car hier il maudissait les orphelins nourris loin du sein de leurs mères.

VINCENT, *bas, au Maréchal.* Ce sont des enfants trouvés... maréchal...

Le Maréchal cache sa tête dans ses mains.

MARIE. Vous avez mon serment.

FABIUS. Et maintenant, Marie, recevez mes adieux... séparons-nous... je pars !

LE MARÉCHAL, *s'avançant.* Sans embrasser ton père, Fabius...

FABIUS. Le maréchal !

MARIE. Dieu du ciel !

LE MARÉCHAL. Oui, le maréchal Saint-André, qui t'ouvre ses bras, mon enfant...

FABIUS, *tombant dans ses bras.* Oh !... mon père !...

Vincent s'approche de Marie, qui s'appuie sur lui.

* Fabius, Marie, Vincent, le Maréchal au fond, près du pilier.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GONTRAN.

GONTRAN, *entrant par la droite.* Maréchal, vos chevaux sont prêts et vos pages à vos ordres.

Il fait un mouvement de surprise en apercevant Fabius.

FABIUS *. Le maréchal ne part plus pour combattre ; il ne va plus en guerre.

LE MARÉCHAL, *tendant la main à Fabius.* Non ! je ne pars plus pour la frontière ; mais que mes pages nous attendent nous allons à Paris... à la cour du roi Louis XIII, à qui je veux présenter mon fils.

GONTRAN. Votre fils?

LE MARÉCHAL, *allant à Gontran* **. Oui, Gontran, Fabius le marin, qui a fait deux fois le tour du monde, c'est mon fils..... que je veux marier avec Marie.

GONTRAN. Marie !

LE MARÉCHAL. Marie, que Dieu me défend d'aimer depuis qu'il m'a mis au cœur toutes les joies paternelles.... Oui, Fabius et Marie, ce sont mes deux enfants que je veux combler... Ah ! pour eux je me souviens que j'ai sauvé le roi, et ce blanc seing peut les faire nobles et puissants.

FABIUS. Quand nous rêvions le deuil, j'aurais pu accepter les avantages de ce blan seing. Maintenant, mon père, laissez-moi tou devoir à mon courage.

LE MARÉCHAL. Tu as raison, mon fils, il nous porterait malheur. (*Il s'apprête à le déchirer. S'arrêtant tout à coup. A Vincent, qui les a contemplés jusque-là.*) Mais vous, mon père, qui donnez tant aux hommes, n'avez-vous rien à demander au roi de France ?

VINCENT. Moi!... Dieu puissant...! Marie... Fabius! enfants autrefois délaissés, ne voyez-vous pas le Seigneur qui vient de se servir de vous pour sauver tous vos frères?.... Dieu créateur !... c'est sur moi que tu répands toute la splendeur de ta divinité, c'est à moi que tu réservais le triomphe... Oh ! ton disciple ne succombera pas sous l'éclat de la lumière qui l'inonde, et ta volonté sera faite à l'instant... sans retard... Maréchal, écrivez. (*Musique à l'orchestre. Le Maréchal, qui vient de s'asseoir à la table à droite, écrit... Il dicte :*) « La victoire que nous avons remportée sur les Rochelois n'est due qu'au secours de Dieu, qui veut que la France reconnaissante enseigne au monde entier l'œuvre de charité. Nous ordonnons que des asiles seront ouverts... »

LE MARÉCHAL. Aux enfants abandonnés, n'est-ce pas, mon père ?...

VINCENT. Oui, mon frère. Et ajoutez, maréchal, « qu'ils seront, jusqu'à l'âge de quinze ans, nourris aux frais de l'état. » (*Prenant l'ordonnance.*) Et cette ordonnance irrévocable est signée du roi Louis XIII, dont tous les rois seront jaloux. Et toi..... pauvre innocence qu'on délaisse, ne crains plus que le froid n'engourdisse tes ailes ; le regard de Dieu te réchauffe... ne crains plus que la faim n'endorme ta jeune âme ; car la mère patrie se baisse pour te recueillir.

VOIX DES ENFANTS, *dans l'église.*

CHŒUR *de Joseph : Aux accents de notre harmonie.*

Seigneur, qui veilles sur l'enfance
Des orphelins à l'abandon,
Donne à nos âmes l'espérance,
Donne à nos mères le pardon !

VINCENT, *avec gloire.* Oui, chantez, enfants, la louange du Seigneur.

Il va ouvrir la grande porte du fond. On voit l'intérieur de l'église éclairé et rempli d'enfants à genoux. Les filles sont vêtues de bleu et blanc, les garçons de serge brune et linge blanc. Les deux sœurs Marthe et Ursule sont debout et tiennent leurs chapelets. Vincent, plein d'une exaltation divine, contemple les enfants. Le Maréchal, Marie, Fabius et Gontran se prosternent. Et le rideau tombe pendant les chants des enfants trouvés.

*Gontran, Fabius, le Maréchal, Vincent, Marie.
**Gontran, le Maréchal, Fabius, Vincent, Marie.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE 1re

PAMELA GIRAUD,

PIÈCE EN CINQ ACTES.

PAR M. DE BALZAC.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 26 SEPTEMBRE 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE GÉNÉRAL DE VERBY.......	M. SAINT-MAR.	PAMÉLA GIRAUD...........	Mme SAINT-AUBIN.
DUPRÉ, avocat.................	M. JOSEPH.	Mme veuve DU BROCARD	Mlle MÉLANIE.
M. ROUSSEAU..................	M. ÉDOUARD.	Mme ROUSSEAU...............	Mme STÉPHANIE.
JULES ROUSSEAU, son fils.....	M. GOUGET.	Mme GIRAUD.................	Mme CHEZA.
JOSEPH BINET................	M. FRANCISQUE J.	JUSTINE, femme de chambre de Mme Rousseau.............	Mlle LAGRANGE.
LE PÈRE GIRAUD............	M. DEBOURJAL.	UN COMMISSAIRE DE POLICE, UN JUGE D'INSTRUCTION.	
UN AGENT SUPÉRIEUR......	M. FOURNEL.	AGENTS DE POLICE, GENDARMES.	
ANTOINE, domestique de Rousseau.	M. PRADIER.		

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde et l'atelier d'une fleuriste. Au lever du rideau, Paméla travaille, et Joseph Binet est assis. La mansarde va vers le fond du théâtre; la porte est à droite, à gauche, une cheminée. La mansarde est coupée de manière à ce qu'en se baissant, un homme puisse tenir sous le toit au fond de la toile, à côte de la croisée.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAMÉLA, JOSEPH BINET, JULES ROUSSEAU.

PAMÉLA. Monsieur Joseph Binet...

JOSEPH. Mademoiselle Paméla Giraud.

PAMÉLA. Vous voulez donc que je vous haïsse?

JOSEPH. Dam! si c'est le commencement de l'amour... haïssez-moi!

PAMÉLA. Ah ça, parlons raison.

JOSEPH. Vous ne voulez donc pas que je vous dise combien je vous aime?

PAMÉLA. Ah ! je vous dis tout net, puisque vous m'y forcez, que je ne veux pas être la femme d'un garçon tapissier.

JOSEPH. Est-il nécessaire de devenir empereur, ou quelque chose comme ça, pour épouser une fleuriste ?

PAMÉLA. Non... Il faut être aimé, et je ne vous aime d'aucune manière.

JOSEPH. D'aucune manière !... Je croyais qu'il n'y avait qu'une manière d'aimer.

PAMÉLA. Oui... mais il y a plusieurs manières de ne pas aimer. Vous pouvez être mon ami, sans que je vous aime...

JOSEPH. Oh !

PAMÉLA. Vous pouvez m'être indifférent...

JOSEPH. Ah !

PAMÉLA. Vous pouvez m'être odieux !... Et dans ce moment, vous m'ennuyez, ce qui est pis !

JOSEPH. Je l'ennuie ! moi qui me mets en cinq pour faire tout ce qu'elle veut.

PAMÉLA. Si vous faisiez ce que je veux, vous ne resteriez pas ici.

JOSEPH. Si je m'en vas... m'aimerez-vous un peu ?

PAMÉLA. Mais puisque je ne vous aime que quand vous n'y êtes pas !

JOSEPH. Si je ne venais jamais ?

PAMÉLA. Vous me feriez plaisir..

JOSEPH. Mon Dieu ! pourquoi, moi, premier garçon tapissier de monsieur Morel, en place de devenir mon propre bourgeois, suis-je devenu amoureux de mademoiselle ? Non... Je suis arrêté dans ma carrière... je rêve d'elle... j'en deviens bête. Si mon oncle savait !... Mais il y a d'autres femmes dans Paris, et... après tout, mademoiselle Paméla Giraud, qui êtes-vous, pour être ainsi dédaigneuse ?

PAMÉLA. Je suis la fille d'un pauvre tailleur ruiné, devenu portier. Je gagne de quoi vivre... si ça peut s'appeler vivre, en travaillant nuit et jour... à peine puis-je aller faire une pauvre petite partie aux prés Saint-Gervais, cueillir des lilas; et certes, je reconnais que le premier garçon de monsieur Morel est tout à fait au-dessus de moi... je ne veux pas entrer dans une famille qui croirait se mésallier... les Binet !

JOSEPH. Mais qu'avez-vous depuis huit ou dix jours, là, ma chère petite gentille mignonne de Paméla ? il y a dix jours je venais tous les soirs vous tailler vos feuilles, je faisais les queues aux roses, les cœurs aux marguerites, nous causions, nous allions quelquefois au mélodrame nous régaler de pleurer... et j'étais le bon Joseph, mon petit Joseph... enfin un Joseph dans lequel vous trouviez l'étoffe d'un mari... Tout à coup... zeste ! plus rien.

PAMÉLA. Mais allez-vous-en donc... vous n'êtes là ni dans la rue ni chez vous.

JOSEPH. Eh bien, je m'en vais, mademoiselle... on s'en va ! je causerai dans la loge avec maman Giraud ; elle ne demande pas mieux que de me voir entrer dans sa famille, elle, elle ne change pas d'idée !

PAMÉLA. Eh bien, au lieu d'entrer dans sa famille, entrez dans sa loge, monsieur Joseph ! allez causer avec ma mère, allez !... (*Il sort.*) Il les occupera peut-être assez pour que monsieur Adolphe puisse monter sans être vu. Adolphe Durand ! le joli nom ! c'est la moitié d'un roman ! et le joli jeune homme ! Enfin, depuis quinze jours, c'est une persécution... Je me savais bien un peu jolie; mais je ne me croyais pas si bien qu'il le dit. Ce doit être un artiste, un employé ! Quel qu'il soit, il me plaît ; il est si comme il faut ! Pourtant si sa mine était trompeuse, si c'était quelqu'un de mal... car enfin cette lettre qu'il vient de me faire envoyer si mystérieusement... (*Elle la tire de son corset, et lisant.*) « Attendez-moi ce soir, soyez seule, » et que personne ne me voie entrer si c'est » possible; il s'agit de ma vie, et si vous sa- » viez quel affreux danger me poursuit !... » Adolphe Durand. » Écrit au crayon. Il s'agit de sa vie... je suis dans une anxiété !...

JOSEPH, *revenant.* Tout en descendant l'escalier, je me suis dit : Pourquoi Paméla...

Jules paraît.

PAMÉLA. Ah !

JOSEPH. Quoi ?

Jules disparaît.

PAMÉLA. Il m'a semblé voir... J'ai cru entendre un bruit là-haut !... Allez donc visiter le petit grenier au-dessus, là peut-être quelqu'un s'est-il caché ! Avez-vous peur, vous ?

JOSEPH. Non.

PAMÉLA. Eh bien, montez, fouillez ! sans quoi je serai effrayée pendant toute la nuit.

JOSEPH. J'y vais... je monterai sur le toit si vous voulez.

Il entre à gauche par une petite porte qui conduit au grenier.

PAMÉLA, *l'accompagnant.* Allez. (*Jules entre.*) Ah ! monsieur, quel rôle vous me faites jouer !

JULES. Vous me sauvez la vie, et peut-être ne le regretterez-vous pas ! vous savez combien je vous aime !

Il lui baise les mains.

PAMÉLA. Je sais combien vous me l'avez dit; mais vous agissez...

JULES. Comme avec une libératrice.

PAMÉLA. Vous m'avez écrit... et cette lettre m'a ôté toute ma sécurité... Je ne sais plus ni qui vous êtes ni ce qui vous amène.

JOSEPH *en dehors.* Mademoiselle, je suis

dans le grenier, et il n'y a rien... J'ai vu sur le toit.

JULES. Il va revenir... où me cacher ?

PAMÉLA. Mais vous ne pouvez rester ici !

JULES. Vous voulez me perdre, Paméla !

PAMÉLA. Le voici ! Tenez... là !...

Elle le cache sous la mansarde.

JOSEPH, *revenant*. Vous n'êtes pas seule, mademoiselle ?

PAMÉLA. Non... puisque vous voilà.

JOSEPH. J'ai entendu quelque chose comme une voix d'homme... La voix monte !

PAMÉLA. Dam ! elle descend peut-être aussi... Voyez dans l'escalier...

JOSEPH. Oh ! je suis sûr...

PAMÉLA. De rien. Laissez-moi, monsieur ; je veux être seule.

JOSEPH. Avec une voix d'homme ?

PAMÉLA. Vous ne me croyez donc pas ?

JOSEPH. Mais j'ai parfaitement entendu.

PAMÉLA. Rien.

JOSEPH. Ah ! mademoiselle !

PAMÉLA. Et si vous aimez mieux croire les bruits qui vous passent par les oreilles que ce que je vous dis, vous ferez un fort mauvais mari... J'en sais maintenant assez sur votre compte... Laissez-moi !

JOSEPH. Ça n'empêche pas que ce que j'ai cru entendre...

PAMÉLA. Puisque vous vous obstinez, vous pouvez le croire... Oui, vous avez entendu la voix d'un jeune homme qui m'aime et qui fait tout ce que je veux... il disparaît quand il le faut, et il vient à volonté. Eh bien ! qu'attendez-vous ? croyez-vous que, s'il est ici, votre présence nous soit agréable ? Allez demander à mon père et à ma mère quel est son nom... il a dû le leur dire en montant, lui et sa voix.

JOSEPH. Mademoiselle Paméla, pardonnez à un pauvre garçon qui est fou d'amour... Ce n'est pas le cœur que je perds, mais la tête, aussitôt qu'il s'agit de vous. Ne sais-je pas que vous êtes aussi sage que belle ? que vous avez dans l'âme encore plus de trésors que vous n'en portez ? Aussi... tenez, vous avez raison, j'entendrais dix voix, je verrais dix hommes là, que ça ne me ferait rien... mais un...

PAMÉLA. Eh bien ?

JOSEPH. Un... ça me gênerait davantage. Mais je m'en vais ; c'est pour rire que je vous dis tout ça... je sais bien que vous allez être seule. A revoir, mademoiselle Paméla ; je m'en vas... j'ai confiance.

PAMÉLA, *à part*. Il se doute de quelque chose.

JOSEPH, *à part*. Il y a quelqu'un ici... je cours tout dire au père et à la mère Giraud. (*Haut.*) A revoir, mademoiselle Paméla.

Il sort.

SCENE II.

PAMÉLA, JULES.

PAMÉLA. Monsieur Adolphe, vous voyez à quoi vous m'exposez... Le pauvre garçon est un ouvrier plein de cœur ; il a un oncle assez riche pour l'établir ; il veut m'épouser, et en un moment j'ai perdu mon avenir... et pour qui ? je ne vous connais pas, et à la manière dont vous jouez l'existence d'une jeune fille qui n'a pour elle que sa bonne conduite, je devine que vous vous en croyez le droit... Vous êtes riche, et vous vous moquez des gens pauvres !

JULES. Non, ma chère Paméla... je sais qui vous êtes, et je vous ai appréciée... Je vous aime, je suis riche, et nous ne nous quitterons jamais. Ma voiture de voyage est chez un ami, à la Porte-Saint-Denis ; nous irons la prendre à pied ; je vais m'embarquer pour l'Angleterre. Venez, je vous expliquerai mes intentions, car le moindre retard pourrait m'être fatal.

PAMÉLA. Quoi ?

JULES. Et vous verrez...

PAMÉLA. Êtes-vous dans votre bon sens, monsieur Adolphe ? après m'avoir suivie depuis un mois, m'avoir vue deux fois au bal, et m'avoir écrit des déclarations comme les jeunes gens de votre sorte en font à toutes les femmes, vous venez me proposer de but en blanc un enlèvement.

JULES. Ah ! mon Dieu ! pas un instant de retard ! vous vous repentiriez de ceci toute votre vie, et vous vous apercevrez trop tard de la perte que vous aurez faite.

PAMÉLA. Mais, monsieur, tout peut se dire en deux mots.

JULES. Non... quand il s'agit d'un secret d'où dépend la vie de plusieurs hommes.

PAMÉLA. Mais, monsieur, s'il s'agit de vous sauver la vie, quoique je n'y comprenne rien, et qui que vous soyez, je ferai bien des choses ; mais de quelle utilité puis-je vous être dans votre fuite ? pourquoi m'emmener en Angleterre ?

JULES. Mais, enfant !... l'on ne se défie pas de deux amants qui s'enfuient !... et enfin, je vous aime assez pour oublier tout, et encourir la colère de mes parents... une fois mariés à Great-na-Green...

PAMÉLA. Ah ! mon Dieu !... moi, je suis toute bouleversée ! un beau jeune homme qui vous presse... vous supplie... et qui parle d'épouser...

JULES. On monte... Je suis perdu !... vous m'avez livré !...

PAMÉLA. Monsieur Adolphe, vous me faites

peur!... que peut-il donc vous arriver?... Attendez... je vais voir.

JULES. En tout cas, prenez ces vingt mille francs sur vous, ils seront plus en sûreté qu'entre les mains de la justice... Je n'avais qu'une demi-heure... et... tout est dit!

PAMÉLA. Ne craignez rien... c'est mon père et ma mère!...

JULES. Vous avez de l'esprit comme un ange... Je me fie à vous... mais songez qu'il faut sortir d'ici, sur-le-champ, tous deux; et je vous jure sur l'honneur qu'il n'en résultera rien que de bon pour vous.

SCENE III.

PAMÉLA, M. *et* MADAME GIRAUD.

PAMÉLA. C'est décidément un homme en danger... et qui m'aime... deux raisons pour que je m'intéresse à lui!...

MADAME GIRAUD. Eh bien, Palméla, toi la consolation de tous nos malheurs, l'appui de notre vieillesse, notre seul espoir!...

M. GIRAUD. Une fille élevée dans des principes sévères.

MADAME GIRAUD. Te tairas-tu, Giraud?... tu ne sais ce que tu dis.

GIRAUD. Oui, madame Giraud.

MADAME GIRAUD. Enfin, Paméla, tu étais citée dans tout le quartier, et tu pouvais devenir utile à tes parents dans leurs vieux jours!...

GIRAUD. Digne du prix de vertu!...

PAMÉLA. Mais je ne sais pas pourquoi vous me grondez?

MADAME GIRAUD. Joseph vient de nous dire que tu cachais un homme chez toi.

GIRAUD. Oui... une voix.

MADAME GIRAUD. Silence, Giraud!... Paméla, n'écoutez pas votre père!

PAMÉLA. Et vous, ma mère, n'écoutez pas Joseph.

GIRAUD. Que te disais-je dans l'escalier, madame Giraud? Paméla sait combien nous comptons sur elle... elle veut faire un bon mariage, autant pour nous que pour elle; son cœur saigne de nous voir portiers, nous, l'auteur de ses jours!... elle est trop sensée pour faire une sottise... N'est-ce pas, mon enfant, tu ne démentiras pas ton père?

MADAME GIRAUD. Tu n'as personne, n'est-ce pas, mon amour? car une jeune ouvrière qui a quelqu'un chez elle, à dix heures du soir... enfin... il y a de quoi perdre...

PAMÉLA. Mais il me semble que si j'avais quelqu'un, vous l'auriez vu passer.

GIRAUD. Elle a raison.

MADAME GIRAUD. Elle ne répond pas *ad rem*... Ouvre-moi la porte de cette chambre....

PAMÉLA. Ma mère, arrêtez... vous ne pouvez entrer là, vous n'y entrerez pas!... Ecoutez-moi: comme je vous aime, ma mère, et vous, mon père, je n'ai rien à me reprocher!.... et j'en fais serment devant Dieu!.. cette confiance que vous avez eue si longtemps en votre fille, vous ne la lui retirez pas en un instant!...

Mme GIRAUD. Mais pourquoi ne pas nous dire?...

PAMÉLA, *à part.* Impossible!..... s'ils voyaient ce jeune homme, bientôt tout le monde saurait...

GIRAUD, *l'interrompant.* Nous sommes ses père et mère, et il faut voir!...

PAMÉLA. Pour la première fois, je vous désobéis!... mais vous m'y forcez!... ce logement, je le paye du fruit de mon travail!... Je suis majeure... maîtresse de mes actions.

Mme GIRAUD. Ah! Paméla!... vous en qui nous avions mis toutes nos espérances!...

GIRAUD. Mais tu te perds!... et je resterai portier durant mes vieux jours!

PAMÉLA. Ne craignez rien!... oui, il y a quelqu'un ici; mais silence!... vous allez retourner à la loge, en bas.. vous direz à Joseph qu'il ne sait ce qu'il dit, que vous avez fouillé partout, qu'il n'y a personne chez moi; vous le renverrez... alors, vous verrez ce jeune homme; vous saurez ce que je compte faire... et vous garderez le plus profond secret sur tout ceci.

GIRAUD. Malheureuse!..... pour quoi prends-tu ton père? (*Il aperçoit les billets de banque sur la table.*) Ah! qu'est-ce que c'est que cela? des billets de banque!

Mme GIRAUD. Des billets!... (*Elle s'éloigne de Paméla.*) Paméla, d'où avez-vous cela?

PAMÉLA. Je vous l'écrirai.

GIRAUD. Nous l'écrire!... elle va donc se faire enlever?

SCENE IV.

LES MÊMES, JOSEPH BINET, *entrant.*

JOSEPH. J'étais bien sûr que c'était pas grand'chose de bon... c'est un chef de voleurs, un brigand... La gendarmerie, la police, la justice, tout le tremblement, la maison est cernée!

JULES, *paraissant.* Je suis perdu!

PAMÉLA. J'ai fait tout ce que j'ai pu!

GIRAUD. Ah ça, qui êtes-vous, monsieur?

JOSEPH. Etes-vous un...

Mme GIRAUD. Parlez!

JULES. Sans cet imbécile, j'étais sauvé!... vous aurez la perte d'un homme à vous reprocher.

PAMÉLA. Monsieur Adolphe, êtes-vous innocent?

JULES. Oui!

PAMÉLA. Que faire? (*Indiquant la lucarne.*) Ah! par ici; nous allons déjouer leurs poursuites!

Elle ouvre la lucarne, qui est occupée par des Agents.

JULES. Il n'est plus temps!... Secondez-moi seulement... voici ce que vous direz : Je suis l'amant de votre fille, et je vous la demande en mariage... Je suis majeur... Adolphe Durand, fils d'un riche négociant de Marseille.

GIRAUD. Un amour légitime et riche!... Jeune homme, je vous prends sous ma protection.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, LE CHEF DE LA POLICE, LES SOLDATS.

GIRAUD. Monsieur, de quel droit entrez-vous dans une maison habitée... dans le domicile d'une enfant paisible?...

JOSEPH. Oui, de quel droit?

LE COMMISSAIRE. Jeune homme, ne vous inquiétez pas de notre droit!... vous étiez tout à l'heure très-complaisant, en nous indiquant où pouvait être l'inconnu, et vous voilà bien hostile.

PAMÉLA. Mais que cherchez-vous? que voulez-vous?

LE COMMISSAIRE. Vous savez donc que nous cherchons quelqu'un?

GIRAUD. Monsieur, ma fille n'a pas d'autre personne avec elle que son futur époux, monsieur...

LE COMMISSAIRE. Monsieur Rousseau.

PAMÉLA. Monsieur Adolphe Durand.

GIRAUD. Rousseau, connais pas... Monsieur est M. Adolphe Durand.

Mme GIRAUD. Fils d'un négociant respectable de Marseille.

JOSEPH. Ah! vous me trompiez!... ah!... voilà le secret de votre froideur, mademoiuelle,et monsieur est...

LE COMMISSAIRE, *au chef de la police.* Ce s'est donc pas lui?

LE CHEF. Mais si... J'en suis sûr!... (*Aux gendarmes.*) Exécutez mes ordres...

JULES. Monsieur... je suis victime de quelque méprise... Je ne me nomme pas Jules Rousseau.

LE CHEF. Ah! vous savez son prénom, que personne de nous n'a dit encore.

JULES. Mais j'en ai entendu parler... Voici mes papiers, qui sont parfaitement en règle.

LE COMMISSAIRE. Voyons, monsieur!

GIRAUD. Messieurs, je vous assure et vous affirme...

LE CHEF. Si vous continuez sur ce ton, et que vous vouliez nous faire croire que monsieur est monsieur Adolphe Durand, fils d'un négociant de...

Mme GIRAUD. De Marseille...

LE CHEF. Vous pourriez être tous arrêtés comme ses complices, écroués à la Conciergerie ce soir, et impliqués dans une affaire d'où l'on ne se sauvera pas facilement... Tenez-vous à votre personne?

GIRAUD. Beaucoup!

LE CHEF. Eh bien, taisez-vous!

Mme GIRAUD. Tais-toi donc, Giraud.

PAMÉLA. Mon Dieu! pourquoi ne l'ai-je pas cru sur-le-champ?

LE COMMISSAIRE, *à ses gens.* Fouillez monsieur!

On tend à l'agent le mouchoir de Jules.

LE CHEF. Marqué d'un J et d'un R... Mon cher monsieur, vous n'êtes pas très-rusé!

JOSEPH. Qu'est-ce qu'il peut avoir fait?... est-ce que vous en seriez, mamselle?

PAMÉLA. Vous serez cause de sa perte... ne me reparlez jamais!

LE CHEF. Monsieur, voici la carte à payer de votre dîner.. vous avez dîné au Palais-Royal, aux Frères Provençaux... vous y avez écrit un billet au crayon, et ce billet vous l'avez envoyé ici par un de vos amis, monsieur Adolphe Durand, qui vous a prêté son passe-port... nous sommes sûrs de votre identité; vous êtes monsieur Jules Rousseau.

JOSEPH. Le fils du riche monsieur Rousseau, pour qui nous avons un ameublement.

LE COMMISSAIRE. Taisez-vous!

LE CHEF. Suivez-nous!

JULES. Allons, monsieur! (*A Giraud et à sa femme.*) Pardonnez-moi l'ennui que je vous cause... et vous, Paméla, ne m'oubliez pas! Si vous ne me revoyez plus, gardez ce que je vous ai remis et soyez heureuse.

GIRAUD. Seigneur, mon Dieu!

PAMÉLA. Pauvre Adolphe!

LE COMMISSAIRE, *aux Agents.* Restez... nous allons visiter cette mansarde et vous interroger tous!

JOSEPH BINET, *avec horreur.* Ah! ah!... elle me préférait un malfaiteur!

Jules est remis aux mains des Agents, et le le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon. Antoine est occupé à parcourir les journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, JUSTINE.

JUSTINE. Eh bien, Antoine, avez-vous lu es journaux?

ANTOINE. N'est-ce pas une pitié, que nous autres domestiques nous ne puissions savoir ce qui se passe relativement à M. Jules que par les journaux?

JUSTINE. Mais, monsieur, madame et mademoiselle du Brocard, leur sœur, ne savent rien... Monsieur Jules a été pendant trois mois... comment ils appellent cela... être au secret.

ANTOINE. Il paraît que le coup était fameux, il s'agissait de remettre l'autre...

JUSTINE. Dire qu'un jeune homme qui n'avait qu'à s'amuser, qui devait un jour avoir les vingt mille livres de rente de sa tante, et la fortune de ses père et mère, qui va bien au double, se soit fourré dans une conspiration!

ANTOINE. Je l'en estime, car c'était pour ramener l'empereur! Faites-moi couper le cou si vous voulez... Nous sommes seuls... vous n'êtes pas de la police: Vive l'empereur!

JUSTINE. Taisez-vous donc, vieille bête!... si l'on vous entendait, on nous arrêterait.

ANTOINE. Je n'ai pas peur, Dieu merci!... mes réponses au juge d'instruction ont été solides; je n'ai pas compromis monsieur Jules, comme les traîtres qui l'ont dénoncé.

JUSTINE. Mademoiselle du Brocard, qui doit avoir de fameuses économies, pourrait le faire sauver, avec tout son argent.

ANTOINE. Ah! ouin!.. depuis l'évasion de Lavalette, c'est impossible! ils sont devenus extrêmement difficiles aux portes des prisons, et ils n'étaient pas déjà si commodes... Monsieur Jules la gobera, voyez-vous; ça sera un martyr. J'irai le voir.

On sonne, Antoine sort.

JUSTINE. Il l'ira voir! quand on a connu quelqu'un je ne sais pas comment, on a le cœur de... Moi, j'irai à la cour d'assises; ce pauvre enfant, je lui dois bien cela.

SCÈNE II.

DUPRÉ, ANTOINE, JUSTINE.

ANTOINE, *à part, voyant entrer Dupré.* Ah! l'avocat. (*Haut.*) Justine, allez prévenir madame. (*A part.*) L'avocat ne me paraît pas facile. (*Haut.*) Monsieur, y a-t-il quelque espoir de sauver ce pauvre monsieur Jules?

DUPRÉ. Vous aimez donc beaucoup votre jeune maître?

ANTOINE. C'est si naturel!

DUPRÉ. Que feriez-vous pour le sauver?

ANTOINE. Tout, monsieur!

DUPRÉ. Rien!

ANTOINE. Rien!... Je témoignerai tout ce que vous voudrez.

DUPRÉ. Si l'on vous prenait en contradiction avec ce que vous avez déjà dit, et qu'il en résultât un faux témoignage, savez-vous ce que vous risqueriez?

ANTOINE. Non, monsieur.

DUPRÉ. Les galères!

ANTOINE. Monsieur, c'est bien dur!

DUPRÉ. Vous aimeriez mieux le servir sans vous compromettre.

ANTOINE. Y a-t-il un autre moyen?

DUPRÉ. Non.

ANTOINE. Eh bien, je me risquerai.

DUPRÉ, *à part.* Du dévouement!

ANTOINE. Monsieur ne peut pas manquer de me faire des rentes.

JUSTINE. Voici madame.

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme ROUSSEAU.

Mme ROUSSEAU, *à Dupré.* Ah! monsieur, nous vous attendions avec une impatience... (*A Antoine.*) Antoine! vite, prévenez mon mari. (*A Dupré.*) Monsieur, je n'espère plus qu'en vous.

DUPRÉ. Croyez, madame, que j'entreprendrai tout...

Mme ROUSSEAU. Oh! merci... et d'ailleurs Jules n'est pas coupable... lui conspirer!... un pauvre enfant, comment peut-on le craindre, quand au moindre reproche il reste tremblant devant moi... moi, sa mère! Ah! monsieur, dites que vous me le rendrez.

ROUSSEAU, *entrant, à Antoine.* Oui, le général Verby... je l'attends dès qu'il viendra... (*A Dupré.*) Eh bien, mon cher monsieur Dupré...

DUPRÉ. La bataille commence sans doute demain; aujourd'hui les préparatifs, l'acte d'accusation.

ROUSSEAU. Mon pauvre Jules a-t-il donné prise?...

DUPRÉ. Il a tout nié... et a parfaitement joué son rôle d'innocent; mais nous ne pourrons opposer aucun témoignage à ceux qui l'accablent.

ROUSSEAU. Ah! monsieur, sauvez mon fils, et la moitié de ma fortune est à vous.

DUPRÉ. Si j'avais toutes les moitiés de fortune qu'on m'a promises... je serais trop riche.

ROUSSEAU. Douteriez-vous de ma reconnaissance?

DUPRÉ. J'attendrai les résultats, monsieur.

Mme ROUSSEAU. Prenez pitié d'une pauvre mère!

DUPRÉ. Madame, je vous le jure, rien n'excite plus ma curiosité, ma sympathie, qu'un sentiment réel, et à Paris le vrai est si rare, que je saurais rester insensible à la douleur d'une famille menacée de perdre un fils unique... Comptez sur moi.

ROUSSEAU. Ah! monsieur...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL VERBY, Mlle DU BROCARD.

Mme DU BROCARD, *amenant Verby*. Venez, mon cher général.

DE VERBY, *saluant Dupré*. Ah! monsieur... je viens seulement d'apprendre...

ROUSSEAU, *présentant Dupré à Verby*. Général, monsieur Dupré.

Dupré et Verby se saluent.

DUPRÉ, *à part, pendant que Verby parle à Rousseau*. Le général d'antichambre; sans autre capacité que le nom de son frère gentilhomme de la chambre, il ne me paraît pas être ici pour rien...

DE VERBY, *à Dupré*. Monsieur est, selon ce que je viens d'entendre, chargé de la défense de M. Jules Rousseau dans la déplorable affaire...

DUPRÉ. Oui, monsieur... une déplorable affaire, car les vrais coupables ne sont pas en prison; la justice sévira contre les soldats, et les chefs sont, comme toujours, à l'écart... Vous êtes le général vicomte de Verby?

DE VERBY. Le général Verby... Je ne prends pas de titre... mes opinions... Sans doute, vous connaissez l'instruction.

DUPRÉ. Depuis trois jours seulement nous communiquons avec les accusés.

DE VERBY. Et que pensez-vous de l'affaire?

TOUS. Oui, parlez.

DUPRÉ. D'après l'habitude que j'ai du palais, je crois deviner qu'on espère obtenir des révélations en offrant des commutations de peine aux condamnés.

DE VERBY. Les accusés sont tous des gens d'honneur.

ROUSSEAU. Mais...

DUPRÉ. Le caractère change en face de l'échafaud, surtout quand on a beaucoup à perdre.

DE VERBY, *à part*. On ne devrait conspirer qu'avec des gens qui n'ont pas un sou.

DUPRÉ. J'engagerai mon client à tout révéler.

ROUSSEAU. Sans doute.

Mme DU BROCARD. Certainement.

Mme ROUSSEAU. Il le faut.

DE VERBY, *inquiet*. Il n'y a donc aucune chance de salut pour lui?

DUPRÉ. Aucune! le parquet peut démontrer qu'il etait du nombre de ceux qui ont commencé l'exécution du complot.

DE VERBY. J'aimerais mieux perdre la tête que l'honneur.

DUPRÉ. C'est selon! si l'honneur ne vaut pas la tête.

DE VERBY. Vous avez des idées...

ROUSSEAU. Ce sont les miennes...

DUPRÉ. Ce sont celles du plus grand nombre. J'ai vu faire beaucoup de choses pour sauver sa tête... Il y a des gens qui mettent les autres en avant, qui ne risquent rien, et qui recueillent tout après le succès. Ont-ils de l'honneur ceux-là? est-on tenu à quelque chose envers eux?

DE VERBY. A rien; ce sont des misérables.

DUPRÉ, *à part*. Il a bien dit cela... cet homme a perdu le pauvre Jules... je veillerai sur lui.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE, *puis* JULES, *amené par des Agens*.

ANTOINE. Madame... monsieur... une voiture vient de s'arrêter, des hommes en descendent... monsieur Jules est avec eux; on l'amène.

M. *et* Mme ROUSSEAU. Mon fils!

Mme DU BROCARD. Mon neveu!

DUPRÉ. Oui... sans doute, une visite... des recherches dans ses papiers.

ANTOINE. Le voici!

JULES *paraît au fond, suivi par des Agents et un Juge d'instruction; il court vers sa mère*. Ma mère! ma bonne mère! (*Il embrasse sa mère.*) Ah! je vous revois! (*A mademoiselle du Brocard.*) Ma tante.

Mme ROUSSEAU. Mon pauvre enfant! viens viens... près de moi... ils n'oseront pas...

(*Aux Agents qui s'avancent.*) Laissez!... Ah! laissez-le.

ROUSSEAU, *s'élançant vers eux.* De grâce!...

DUPRÉ, *au Juge d'instruction.* Monsieur...

JULES. Ma bonne mère, calmez-vous... Bientôt je serai libre... oui, croyez-le... et nous ne nous quitterons plus.

ANTOINE, *à Rousseau.* Monsieur, on demande à visiter la chambre de monsieur Jules.

ROUSSEAU, *au Juge d'instruction.* A l'instant, monsieur... je vais moi-même... (*A Dupré, montrant Jules.*) Ne le quittez pas!...

Il s'éloigne, conduisant le Juge d'instruction, qui fait signe aux Agents de surveiller Jules.

JULES, *prenant la main de Verby.* Ah! général... (*A Dupré.*) Et vous, monsieur Dupré, si bon, si généreux, vous êtes venu consoler ma mère... (*Bas.*) Ah! cachez-lui le danger que je cours. (*Haut, regardant sa mère.*) Dites-lui la vérité... dites-lui qu'elle n'a rien à craindre.

DUPRÉ. Je lui dirai qu'elle peut vous sauver.

Mme ROUSSEAU. Moi!

Mme DU BROCARD. Comment!

DUPRÉ, *à madame Rousseau.* En le suppliant de révéler le nom de ceux qui l'ont fait agir.

DE VERBY, *à Dupré.* Monsieur...

Mme ROUSSEAU. Oui, oh! tu le dois... Je l'exige, moi ta mère.

Mme DU BROCARD. Oui... mon neveu dira tout... entraîné par des gens qui maintenant l'abandonnent, il peut à son tour!...

DE VERBY, *bas à Dupré.* Quoi! monsieur, vous conseilleriez à votre client de trahir...

DUPRÉ, *vivement.* Qui!...

DE VERBY, *troublé.* Mais... ne peut-on trouver d'autres moyens?... Monsieur Jules sait ce qu'un homme de cœur se doit à lui-même.

DUPRÉ, *vivement à part.* C'est lui... j'en étais sûr!

JULES, *à sa mère et à sa tante.* Jamais, dussé-je périr... je ne compromettrai personne...

Mouvement de joie de Verby.

Mme ROUSSEAU. Ah mon Dieu! (*Regardant les Agents.*) Et pas moyen de le faire fuir!

Mme DU BROCARD. Impossible!

ANTOINE, *entrant.* Monsieur Jules... c'est vous qu'on demande.

JULES. J'y vais!

Mme ROUSSEAU. Ah! je ne te quitte pas.

Elle remonte et fait aux Agents un geste de supplication.

Mme DU BROCARD, *à Dupré, qui regarde attentivement de Verby.* Monsieur Dupré, j'ai pensé qu'il serait...

DUPRÉ, *l'interrompant.* Plus tard... mademoiselle, plus tard.

Il la conduit vers Jules, qui sort avec sa mère, suivi des Agents.

SCENE VI.

DUPRÉ, DE VERBY.

DE VERBY, *à part.* Ces gens sont tombés sur un avocat riche, sans ambition... et d'une bizarrerie...

DUPRÉ, *redescendant et regardant de Verby, à part.* Maintenant, il me faut ton secret! (*Haut.*) Vous vous intéressez beaucoup à mon client, monsieur.

DE VERBY. Beaucoup!

DUPRÉ. Je suis encore à comprendre quel intérêt a pu le conduire, riche, jeune, aimant le plaisir, à se jeter dans une conspiration...

DE VERBY. La gloire!

DUPRÉ, *souriant.* Ne dites pas ces choses-là à un avocat qui depuis vingt ans pratique le palais; qui a trop étudié les hommes et les affaires pour ne pas savoir que les plus beaux motifs ne servent qu'à déguiser les plus petites choses, et qui n'a pas encore rencontré de cœurs exempts de calculs.

DE VERBY. Et plaidez-vous gratis?

DUPRÉ. Souvent; mais je ne plaide que selon mes convictions...

DE VERBY. Monsieur est riche.

DUPRÉ. J'avais de la fortune; sans cela, et dans le monde comme il est, j'eusse été droit à l'hôpital.

DE VERBY. C'est donc par conviction que vous avez accepté la cause du jeune Rousseau?

DUPRÉ. Je le crois la dupe de gens situés dans une région supérieure, et j'aime les dupes quand elles le sont noblement et non victimes de secrets calculs... car nous sommes dans un siècle où la dupe est aussi avide que celui qui l'exploite...

DE VERBY. Monsieur appartient, je le vois, à la secte des misanthropes.

DUPRÉ. Je n'estime pas assez les hommes pour les haïr, car je n'ai rencontré personne que je pusse aimer... Je me contente d'étudier mes semblables; je les vois tous jouant des comédies avec plus ou moins de perfection. Je n'ai d'illusion sur rien, il est vrai, mais je ris comme un spectateur du parterre quand il s'amuse... seulement je ne siffle pas, je n'ai pas assez de passion pour cela.

DE VERBY, *à part.* Comment influencer un pareil homme? (*Haut.*) Mais, monsieur, vous avez cependant besoin des autres.

DUPRÉ. Jamais!

DE VERBY. Mais vous souffrez quelquefois.

DUPRÉ. J'aime alors à être seul... D'ailleurs, à Paris, tout s'achète, même les soins; croyez-moi, je vis parce que c'est un devoir... J'ai essayé de tout... charité, amitié, dévouement... les obligés m'ont dégoûté du bienfait, et certains philanthrophes de la bienfaisance; de toutes les duperies, celle des sentiments est la plus odieuse.

DE VERBY. Et la patrie, monsieur ?

DUPRÉ. Oh! c'est bien peu de chose, monsieur, depuis qu'on a inventé l'humanité.

DE VERBY, *découragé.* Ainsi, monsieur, vous voyez dans Jules Rousseau un jeune enthousiaste ?

DUPRÉ. Non, monsieur, un problème à résoudre, et grâce à vous j'y parviendrai. (*Mouvement de Verby.*) Tenez, parlons franchement... je ne vous crois pas étranger à tout ceci.

DE VERBY. Monsieur...

DUPRÉ. Vous pouvez sauver ce jeune homme.

DE VERBY. Moi! comment?

DUPRÉ. Par votre témoignage corroboré de celui d'Antoine, qui m'a promis...

DE VERBY. J'ai des raisons pour ne pas paraître...

DUPRÉ. Ainsi... vous êtes de la conspiration.

DE VERBY. Monsieur...

DUPRÉ. Vous avez entraîné ce pauvre enfant.

DE VERBY. Monsieur, ce langage...

DUPRÉ. N'essayez pas de me tromper!... Mais par quels moyens l'avez-vous séduit? Il est riche, il n'a besoin de rien.

DE VERBY. Écoutez, monsieur... si vous dites un mot...

DUPRÉ. Oh! ma vie ne sera jamais une considération pour moi!

DE VERBY. Monsieur, vous savez très-bien que Jules s'en tirera, et vous lui feriez perdre, s'il ne se conduisait pas bien, la main de ma nièce, l'héritière du titre de mon frère le gentilhomme de la chambre.

DUPRÉ. Il est dit que ce jeune homme est encore un calculateur!... Pensez, monsieur, à ce que je vous propose. Vous avez des amis puissants, et c'est pour vous un devoir!...

DE VERBY. Un devoir! monsieur, je ne vous comprends pas.

DUPRÉ. Vous avez su le perdre, et vous ne sauriez le sauver? (*A part.*) Je le tiens.

DE VERBY. Je réfléchirai, monsieur, à cette affaire.

DUPRÉ. Ne croyez pas pouvoir m'échapper.

DE VERBY. Un général, qui n'a pas craint le danger, ne craint pas un avocat!...

DUPRÉ. Comme vous voudrez!

De Verby sort, il se heurte avec Joseph.

SCENE VII.

DUPRÉ, BINET.

BINET. Monsieur, je n'ai su qu'hier que vous étiez le défenseur de monsieur Jules Rousseau; je suis allé chez vous, je vous ai attendu, mais vous êtes rentré trop tard; ce matin vous étiez sorti, et comme je travaille pour la maison, je suis entré ici par une bonne inspiration, pensant que vous y viendriez, et je vous guettais...

DUPRÉ. Que me voulez-vous?

BINET. Je suis Joseph Binet.

DUPRÉ. Eh bien, après?...

BINET. Monsieur, soit dit sans vous offenser, j'ai 1400 francs à moi... oh! bien à moi! gagnés sou à sou; je suis ouvrier tapissier, et mon oncle Dumouchel, ancien marchand de vin, a des sonnettes.

DUPRÉ. Parlez donc clairement!... que signifient ces préparations mystérieuses?

BINET. 1400 francs, c'est un denier! et on dit qu'il faut bien payer les avocats, et que c'est parce qu'on les paye bien qu'il y en a tant... J'aurais mieux fait d'être avocat... elle serait ma femme!

DUPRÉ. Êtes-vous fou?

BINET. Du tout. Mes 1400 francs, je les ai là; tenez, monsieur, ce n'est pas une frime... ils sont à vous!

DUPRÉ. Et comment?

BINET. Si vous sauvez monsieur Jules... de la mort, s'entend... et si vous obtenez de le faire déporter. Je ne veux pas sa perte; mais il faut qu'il voyage... Il est riche, il s'amusera... Ainsi, sauvez sa tête... faites-le condamner à une simple déportation, quinze ans, par exemple, et mes 1400 francs sont à vous; je vous les donnerai de bon cœur, et je vous ferai par dessus le marché un fauteuil de cabinet... Voilà!

DUPRÉ. Dans quel but me parlez-vous ainsi?

BINET. Dans quel but? j'épouserai Paméla... j'aurai ma petite Paméla.

DUPRÉ. Paméla!

BINET. Paméla Giraud.

DUPRÉ. Quel rapport y a-t-il entre Paméla Giraud et Jules Rousseau?

BINET. Ah ça, moi, je croyais que les avocats étaient payés pour avoir de l'instruction et savaient tout... mais vous ne savez donc rien, monsieur? Je ne m'étonne pas

qu'il y en a qui disent que les avocats sont des ignorants. Mais je retire mes quatorze cents francs. Paméla s'accuse, c'est-à-dire m'accuse d'avoir livré sa tête au bourreau, et vous comprenez, s'il est sauvé surtout, s'il est déporté, je me marie, j'épouse Paméla, et comme le déporté ne se trouve pas en France, je n'ai rien à craindre dans mon ménage. Obtenez quinze ans; ce n'est rien quinze ans pour voyager, et j'ai le temps de voir mes enfants grandis, et ma femme arrivée à un âge... Vous comprenez?...

DUPRÉ. Il est naïf, au moins, celui-là.... Ceux qui calculent ainsi à haute voix et par passion ne sont pas les plus mauvais cœurs.

BINET. Ah ça, qu'est-ce qu'il se dit? Un avocat qui se parle à lui-même, c'est comme un pâtissier qui mange sa marchandise!... Monsieur?...

DUPRÉ. Paméla l'aime donc monsieur Jules?

BINET. Dam! vous comprenez... tant qu'il sera dans cette position, c'est bien intéressant!

DUPRÉ. Ils se voyaient donc beaucoup?

BINET. Trop!... Oh! si j'avais su, moi, je l'aurais bien fait sauver.

DUPRÉ. Elle est belle?

BINET. Qui?... Paméla?... c'te farce!... Ma Paméla!... belle comme l'Apollon du Belvédère.

DUPRÉ. Gardez vos quatorze cents francs, mon ami, et si vous avez bon cœur, vous et votre Paméla, vous pourrez m'aider à le sauver; car il y va de le laisser ou de l'enlever à l'échafaud.

BINET. Monsieur, n'allez pas dire un mot à Paméla; elle est au désespoir.

DUPRÉ. Pourtant il faut faire en sorte que je la voie ce matin.

BINET. Je lui ferai dire par son père et sa mère.

DUPRÉ. Ah! il y a un père et une mère? (*A part.*) Cela coûtera beaucoup d'argent. (*Haut.*) Qui sont-ils?

BINET. D'honorables portiers.

DUPRÉ. Bon!

BINET. Le père Giraud est un tailleur ruiné.

DUPRÉ. Bien... Allez les prévenir de ma visite... et sur toute chose, le plus profond secret, ou vous sacrifiez monsieur Jules.

BINET. Je suis muet.

DUPRÉ. Nous ne nous sommes jamais vus.

BINET. Jamais.

DUPRÉ. Allez.

BINET. Je vais...

Il se trompe de porte.

DUPRÉ. Par là?

BINET. Par là, grand avocat... Mais permettez-moi de vous donner un conseil : un petit bout de déportation ne lui ferait pas de mal, ça lui apprendrait à laisser le gouvernement tranquille.

SCÈNE VIII.

M. ET Mme ROUSSEAU, Mme DU BROCARD, *soutenue par Justine*, DUPRÉ.

Mme ROUSSEAU. Pauvre enfant! quel courage!

DUPRÉ. J'espère vous le conserver, madame... mais cela ne se fera pas sans de grands sacrifices.

M. ROUSSEAU. Monsieur, la moitié de notre fortune est à vous.

Mme DU BROCARD. Et la moitié de la mienne.

DUPRÉ. Toujours des moitiés de fortune... Je vais essayer de faire mon devoir... après vous ferez le vôtre; nous nous verrons à l'œuvre. Remettez-vous, madame, j'ai de l'espoir.

Mme ROUSSEAU. Ah! monsieur, que dites-vous?

DUPRÉ. Tout à l'heure votre fils était perdu... maintenant, je le crois, il peut être sauvé.

Mme ROUSSEAU. Que faut-il faire?

Mme DU BROCARD. Que demandez-vous?

M. ROUSSEAU. Comptez sur nous, nous vous obéirons.

DUPRÉ. Je le verrai bien. Voici mon plan, et il triomphera devant les jurés... Votre fils avait une intrigue de jeune homme avec une grisette, une certaine Paméla Giraud, une fleuriste, fille d'un portier.

Mme DU BROCARD. Des gens de rien!

DUPRÉ. Aux genoux desquels vous allez être, car votre fils ne quittait pas cette jeune fille, et c'est là votre seul moyen de salut. Le soir même où le ministère public prétend qu'il conspirait, peut-être il l'aura vue. Si le fait est vrai, si elle déclare qu'il est resté près d'elle, si le père et la mère pressés de questions, si le rival de Jules auprès de Paméla confirme leur témoignage... alors nous pourrons espérer... entre une condamnation et un alibi, les jurés choisiront l'alibi.

Mme ROUSSEAU. Ah! monsieur, vous me rendez la vie.

M. ROUSSEAU. Monsieur, notre reconnaissance est éternelle.

DUPRÉ, *les regardant.* Quelle somme dois-je offrir à la fille, au père et à la mère?

Mme DU BROCARD. Ils sont pauvres?

DUPRÉ. Mais enfin, il s'agit de leur honneur.

Mme DU BROCARD. Une fleuriste.

DUPRÉ, *ironiquement.* Ce ne sera pas cher.

M. ROUSSEAU. Que pensez-vous?

DUPRÉ. Je pense que vous marchandez déjà la tête de votre fils.

Mme DU BROCARD. Mais, monsieur Dupré, allez jusqu'à...

Mme ROUSSEAU. Jusqu'à...

DUPRÉ. Jusqu'à...

M. ROUSSEAU. Mais je ne comprends pas votre hésitation..... Monsieur, tout ce que vous jugerez convenable.

DUPRÉ. Ainsi, j'ai plein pouvoir..... Mais quelle réparation lui offrirez-vous si elle livre son honneur pour vous rendre votre fils, qui, peut-être, lui a dit qu'il l'aimait?

Mme ROUSSEAU. Il l'épousera. Moi je sors du peuple, je ne suis pas marquise, et...

Mme DU BROCARD. Que dites-vous là? Et Mademoiselle de Verby?

Mme ROUSSEAU. Ma sœur, il faut le sauver.

DUPRÉ, *à part.* Voilà une autre comédie qui commence; et ce sera pour moi la dernière que je veuille voir..... engageons-les. (*Haut.*) Peut-être ferez-vous bien de venir voir secrètement la jeune fille.

Mme ROUSSEAU. Oh! oui, monsieur, je veux aller la voir... la supplier... (*Elle sonne.*) Justine! Antoine! (*Antoine paraît.*) Vite!... faites atteler... hâtez-vous.

ANTOINE. Oui, madame.

Mme ROUSSEAU. Ma sœur, vous m'accompagnerez!... Ah! Jules, mon pauvre fils!

Mme DU BROCARD. On le ramène.

SCENE IX.

LES MÊMES, JULES, *ramené par les Agents, puis* DE VERBY.

JULES. Ma mère... adi..... Non! à bientôt... bientôt...

Rousseau et Mme du Brocard embrassent Jules.

DE VERBY, *qui s'est approché de Dupré.* Je ferai, monsieur, ce que vous m'avez demandé... Un de mes amis, M. Adophe Durand, qui favorisait la fuite de notre cher Jules, témoignera que son ami n'était occupé que d'une passion pour une grisette dont il préparait l'enlèvement.

DUPRÉ. C'est assez; le succès dépend maintenant de nos démarches.

LE JUGE D'INSTRUCTION, *à Jules.* Partons, monsieur.

JULES. Je vous suis... Courage, ma mère!

Il fait un dernier adieu à Rousseau et à Dupré; de Verby lui fait à part un signe de discrétion.

Mme ROUSSEAU, *à Jules, qu'on emmène.* Jules!... Jules!... espère; nous te sauverons.

Les Agents emmènent Jules, qui, arrivé au fond, adresse un dernier adieu à sa mère.

ACTE TROISIEME.

La mansarde de Paméla.

SCENE PREMIÈRE.

Paméla est debout près de sa mère qui tricote; le père Giraud travaille sur une table à gauche.

PAMÉLA, GIRAUD, Mme GIRAUD.

Mme GIRAUD. Enfin, vois, ma pauvre fille; ça n'est pas pour te le reprocher, mais c'est toi qui es cause de ce qui nous arrive.

GIRAUD. Ah! mon Dieu, oui!... Nous étions venus à Paris parce que, à la campagne, tailleur, c'est pas un métier; et pour toi, notre Paméla, si gentille, si mignonne, nous avions de l'ambition; nous nous disions: Eh bien, ici, ma femme et moi, nous prendrons du service; je travaillerai; nous donnerons un bon état à not' enfant; et, comme elle sera sage, laborieuse, jolie, nous la marierons bien.

PAMÉLA. Mon père!...

Mme GIRAUD. Il y avait déjà la moitié de fait.

GIRAUD. Dam! oui!... nous avions une bonne loge; tu faisais des fleurs ni plus ni moins qu'un jardinier... Le mari, eh bien, Joseph Binet, ton voisin, le serait devenu.

Mme GIRAUD. Au lieu de tout cela, l'esclandre qui est arrivée dans la maison a fait que le propriétaire nous a renvoyés; que dans tout le quartier on tient des propos à n'en plus finir, à cause que le jeune homme a été pris chez toi.

PAMÉLA. Eh! mon Dieu, pourvu que je ne sois pas coupable?

GIRAUD. Oh! ça, nous le savons bien!.... est-ce que tu crois qu'autrement nous serions près de toi?... est-ce que je t'embrasserais?... Va, Paméla, les père et mère c'est tout!..... et quand le monde entier serait contre elle, si une fille peut regarder ses parents sans rougir, ça suffit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BINET.

Mme GIRAUD. Tiens!... voilà Joseph Binet.

PAMÉLA. Monsieur Binet, que venez-vous chercher? Sans vous, sans votre indiscrétion, M. Jules n'aurait pas été trouvé ici.... Laissez-moi...

BINET. Je viens vous parler de lui.

PAMÉLA. Ah! vraiment?... Eh bien, Joseph?...

BINET. Oh! je vois bien qu'à cette heure vous ne me renverrez pas!... J'ai vu l'avocat de M. Jules; je lui ai offert ce que je possède pour le sauver!...

PAMÉLA. Vrai?

BINET. Oui... Seriez-vous contente s'il n'était que déporté?

PAMÉLA. Ah! vous êtes un bon garçon, Joseph... et je vois que vous m'aimez!... Nous serons amis!

BINET, *à part.* Je l'espère bien.

On frappe à la porte du fond.

SCENE III.

LES MÊMES, M. DE VERBY, Mme DU BROCARD.

Mme GIRAUD, *allant ouvrir.* Du monde!

GIRAUD. Un monsieur et une dame.

BINET. Qu'est-ce que c'est que ça?

Paméla se lève, et fait un pas vers M. de Verby, qui la salue.

Mme DU BROCARD. Mademoiselle Paméla Giraud?...

PAMÉLA. C'est moi, madame.

DE VERBY. Pardon, mademoiselle, si nous nous présentons chez vous sans vous avoir prévenue!..

PAMÉLA. Il n'y a pas de mal. Puis-je savoir le motif?...

Mme DU BROCARD. C'est vous, bonnes gens, qui êtes le père et la mère?

Mme GIRAUD. Oui, madame.

BINET, *à part.* Bonnes gens tout court!... c'est quelqu'un de huppé.

PAMÉLA. Si monsieur et madame veulent s'asseoir!...

Mme Giraud offre des siéges.

BINET, *à Giraud.* Dites donc, le monsieur est décoré; c'est des gens comme il faut.

GIRAUD, *regardant.* C'est, ma foi, vrai!

Mme DU BROCARD. Je suis la tante de M. Jules Rousseau.

PAMÉLA. Vous, madame? Monsieur est peut-être son père?...

Mme DU BROCARD. Monsieur est un ami de la famille. Nous venons, mademoiselle, vous demander un service. (*Regardant Binet, et embarrassée de sa présence. A Paméla, lui montrant Binet.*) Votre frère?...

GIRAUD. Non, madame; un voisin.

Mme DU BROCARD, *à Paméla.* Renvoyez ce garçon.

BINET, *à part.* Renvoyez ce garçon!..... Ah! ben..... je ne sais pas ce que c'est; mais.....

Paméla fait un signe à Binet.

GIRAUD, *à Binet.* Allons, va... il paraît que c'est quelque chose de secret.

BINET. Ah! bien!... ah bien!

Il sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* BINET.

Mme DU BROCARD. Vous connaissiez mon neveu. Je ne vous en fais point un reproche... vos parents seuls...

Mme GIRAUD. Mais, Dieu merci, elle n'en a pas à se faire.

GIRAUD. C'est monsieur votre neveu qui est cause qu'on jase sur son compte... mais elle est innocente!

DE VERBY, *l'interrompant.* Je le crois... Cependant s'il nous la fallait coupable!

PAMÉLA. Que voulez-vous dire, monsieur?

GIRAUD *et* Mme GIRAUD. Par exemple!

Mme DU BROCARD, *saisissant l'idée de de Verby.* Oui, si pour sauver la vie d'un pauvre jeune homme...

DE VERBY. Il fallait déclarer que monsieur Jules Rousseau a été la plus grande partie de la nuit du 24 août ici, chez vous?

PAMÉLA. Ah! monsieur!

DE VERBY, *à Giraud et à sa femme.* S'il fallait déposer contre votre fille, en affirmant que c'est la vérité?

Mme GIRAUD. Je ne dirais jamais ça.

GIRAUD. Outrager mon enfant!... Monsieur, j'ai eu tous les chagrins possibles... j'ai été tailleur, je me suis vu réduit à rien... à être portier!... mais je suis resté père... Ma fille, notre trésor, c'est la gloire de nos vieux jours, et vous voulez que nous la déshonorissions!

Mme DU BROCARD. Écoutez-moi, monsieur.

GIRAUD. Non, madame... Ma fille, c'est l'espoir de mes cheveux blancs.

PAMÉLA. Mon père, calmez-vous, je vous en prie.

MME GIRAUD. Voyons, Giraud! laisse donc parler monsieur et madame.

MME DU BROCARD. C'est une famille éplorée qui vient vous demander de la sauver.

PAMÉLA, *à part*. Pauvre Jules!

DE VERBY, *bas, à Paméla*. Son sort est entre vos mains.

MME GIRAUD. Nous ne sommes pas de mauvaises gens! on sait bien ce que c'est que des parents, une mère, qui sont dans le désespoir... mais ce que vous demandez est impossible.

Paméla porte son mouchoir à ses yeux.

GIRAUD. Allons! voilà qu'elle pleure!

MME GIRAUD. Elle n'a fait que ça depuis quelques jours.

GIRAUD. Je connais ma fille; elle serait capable d'aller dire tout ça malgré nous.

MME GIRAUD. Eh! oui... car, voyez-vous, elle l'aime, vot' neveu! et pour lui sauver la vie... eh bien, j'en ferais autant à sa place.

MME DU BROCARD. Oh! laissez-vous attendrir!

DE VERBY. Cédez à nos prières...

MME DU BROCARD, *à Paméla*. S'il est vrai que vous aimiez Jules...

MME GIRAUD, *amenant Giraud près de Paméla*. Après ça, écoute... Elle l'aime, ce garçon... bien sûr, il doit l'aimer aussi... Si elle faisait un sacrifice comme ça, ça mériterait bien qu'il l'épouse!

PAMÉLA, *vivement*. Jamais. (*A part.*) Ils ne le voudraient pas, eux!

DE VERBY, *à Mlle du Brocard*. Ils se consultent!

MME DU BROCARD, *bas, à de Verby*. Il faut absolument faire un sacrifice! Prenez-les par l'intérêt... c'est le seul moyen!

DE VERBY. En venant vous demander un sacrifice aussi grand, nous savions combien il devait mériter notre reconnaissance. La famille de Jules, qui aurait pu blâmer vos relations avec lui, veut remplir, au contraire, les obligations qu'elle va contractés envers vous.

MME GIRAUD. Hein? quand je te disais!

PAMÉLA, *très-heureuse*. Jules! il se pourrait?

DE VERBY. Je suis autorisé à vous faire une promesse.

PAMÉLA, *émue*. Oh! mon Dieu!

DE VERBY. Parlez! Combien voulez-vous pour le sacrifice que vous faites?

PAMÉLA, *interdite*. Comment! combien... je veux... pour sauver Jules? Vous voulez donc alors que je sois une misérable!

MME DU BROCARD. Ah! mademoiselle!

DE VERBY. Vous vous trompez.

PAMÉLA. C'est vous qui avez fait erreur! Vous êtes venus ici, chez de pauvres gens, et vous ne saviez pas ce que vous leur demandiez... Vous, madame, qui deviez le savoir, quels que soit le rang, l'éducation, l'honneur d'une femme est son trésor! ce que dans vos familles vous conservez avec tant de soin, tant de respect, vous avez cru qu'ici, dans une mansarde, on le vendrait! et vous vous êtes dit: Offrons de l'or! il nous faut l'honneur d'une grisette!

GIRAUD. C'est très-bien... je reconnais mon sang.

MME DU BROCARD. Ma chère enfant, ne vous offensez pas! l'argent est l'argent, après tout!

DE VERBY, *s'adressant à Giraud*. Sans doute! Et six bonnes mille livres de rente pour... pour un...

PAMÉLA. Pour un mensonge! vous l'aurez à moins... Mais, Dieu merci, je sais me respecter! Adieu, monsieur.

Elle fait une profonde révérence à Mme du Brocard, puis elle entre dans sa chambre.

DE VERBY. Que faire?

MME DU BROCARD. C'est incompréhensible!

GIRAUD. Je sais bien que six mille livres de rentes, c'est un denier... mais notre fille a l'âme fière, voyez-vous, elle tient de moi...

MME GIRAUD. Et elle ne cédera pas.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BINET, DUPRÉ, MME ROUSSEAU.

BINET. Par ici, monsieur, madame, par ici. (*Dupré et Mme Rousseau entrent.*) Voilà le père et la mère Giraud!

DUPRÉ, *à de Verby*. Je regrette, monsieur, que vous nous ayez devancés ici.

MME ROUSSEAU. Ma sœur vous a sans doute dit, madame, le sacrifice que nous attendons de mademoiselle votre fille... il n'y a qu'un ange qui puisse le faire.

BINET. Quel sacrifice?

MME GIRAUD. Ça ne te regarde pas.

DE VERBY. Nous venons de voir mademoiselle Paméla...

MME DU BROCARD. Elle a refusé!

MME ROUSSEAU. Ciel!

DUPRÉ. Refusé, quoi?

MME DU BROCARD. Six mille livres de rente.

DUPRÉ. Je l'aurais parié... offrir de l'argent!

MME DU BROCARD. Mais c'était le moyen...

DUPRÉ. De tout gâter. (*A Mme Giraud.*) Madame, dites à votre fille que l'avocat de monsieur Jules Rousseau est ici! suppliez-la de venir.

MME GIRAUD. Oh! vous n'obtiendrez rien...

GIRAUD. Ni d'elle ni de nous.

BINET. Mais qu'est-ce qu'ils veulent?

GIRAUD. Tais-toi.

Mme DU BROCARD, *à Mme Giraud.* Madame, offrez-lui...

DUPRÉ. Ah! madame, je vous en prie... (*A Mme Giraud.*) C'est au nom de madame... de la mère de Jules, que je vous le demande... Laissez-moi voir votre fille.

Mme GIRAUD. Ça n'y fera rien, allez, monsieur! songez donc... lui offrir brusquement de l'argent, quand le jeune homme dans le temps lui avait parlé de l'épouser!

Mme ROUSSEAU, *avec entraînement.* Eh bien?

Mme GIRAUD, *vivement.* Eh bien! madame?

DUPRÉ, *serrant la main de Mme Giraud.* Allez, allez! Amenez-moi votre fille.

Giraud sort vivement.

DE VERBY *et* Mme DU BROCARD. Vous l'avez décidé?

DUPRÉ. Ce n'est pas moi; c'est madame.

DE VERBY, *interrogeant Mme du Brocard.* Quelle promesse?

DUPRÉ, *voyant Binet qui écoute.* Silence, général; restez, je vous prie, un instant auprès de ces dames. La voici! Laissez-nous, laissez-nous!

Paméla entre ramenée par sa mère; elle fait en passant une révérence à Mme Rousseau, qui la regarde avec émotion. Tout le monde entre à gauche, à l'exception de Binet, qui est resté pendant que Dupré reconduit tout le monde.

BINET, *à part.* Que veulent-ils donc? ils parlent tous de sacrifice! et le père Giraud qui ne veut rien me dire! Un instant, un instant... J'ai promis à l'avocat mes quatorze cents francs; mais avant je veux voir comment il se comportera à mon égard.

DUPRÉ, *revenant à Binet.* Joseph Binet, laissez-nous.

BINET. Mais puisque vous allez lui parler de moi!

DUPRÉ. Allez-vous-en.

BINET, *à part.* Décidément on me cache quelque chose. (*A Dupré.*) Je l'ai préparée; elle s'est faite à l'idée de la déportation. Roulez là-dessus.

DUPRÉ. C'est bien... Sortez!

BINET, *à part.* Sortir! oh! non!

Il fait mine de sortir, et rentrant avec précaution, il se cache dans le cabinet de droite.

DUPRÉ, *à Paméla.* Vous avez consenti à me voir, et je vous en remercie! Je sais ce qui vient de se passer, et je ne vous tiendrai point le langage que vous avez entendu tout à l'heure.

PAMÉLA. Rien qu'en vous voyant, j'en suis sûre, monsieur.

DUPRÉ. Vous aimez ce brave jeune homme, ce Joseph?

PAMÉLA. Monsieur, je sais que les avocats sont comme les confesseurs!

DUPRÉ. Mon enfant, ils doivent être tout aussi discrets... dites-moi bien tout.

PAMÉLA. Eh bien, monsieur, je l'aimais; c'est-à-dire je croyais l'aimer, et je serais bien volontiers devenue sa femme... Je pensais qu'avec son activité, Joseph s'établirait, et que nous mènerions une vie de travail. Quand la prospérité serait venue, eh bien, nous aurions pris avec nous mon père et ma mère; c'était bien simple! c'était une vie toute unie!

DUPRÉ, *à part.* L'aspect de cette jeune fille prévient en sa faveur! voyons si elle sera vraie! (*Haut.*) A quoi pensez-vous?

PAMÉLA. A ce passé qui me semble heureux en le comparant au présent. En quinze jours de temps la tête ma tourné, quand j'ai vu monsieur Jules; je l'ai aimé comme nous aimons, nous autres jeunes filles, comme j'ai vu de mes amies aimer des jeunes gens... oh! mais les aimer à tout souffrir pour eux! Je me disais: Est-ce que je serai jamais ainsi? Eh bien, je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour monsieur Jules. Tout à l'heure ils m'ont offert de l'argent, eux! de qui je devais attendre tant de noblesse, tant de grandeur, et je me suis révoltée!... De l'argent! j'en ai, monsieur! j'ai vingt mille francs! ils sont ici, à vous! c'est-à-dire à lui! je les ai gardés pour essayer de le sauver, car je l'ai livré en doutant de lui, si confiant, si sûr de moi... moi si défiante!

DUPRÉ. Il vous a donné vingt mille francs!

PAMÉLA. Ah! monsieur! il me les a confiés! ils sont là... je les remettrais à la famille s'il mourait; mais il ne mourra pas! dites? vous devez le savoir!

DUPRÉ. Mon enfant, songez que toute votre vie, peut-être, votre bonheur dépendent de la vérité de vos réponses... répondez-moi comme si vous éttiez devant Dieu.

PAMÉLA. Oui, monsieur.

DUPRÉ. Vous n'avez jamais aimé personne?

PAMÉLA. Personne!

DUPRÉ. Vous craignez!... voyons, je vous intimide... je n'ai pas votre confiance.

PAMÉLA. Oh! si monsieur, je vous jure!... depuis que nous sommes à Paris, je n'ai pas quitté ma mère, et je ne songeais qu'à mon travail et à mon devoir... Ici, tout à l'heure, j'étais tremblante, interdite!... mais près de vous, monsieur, je ne sais ce que vous m'inspirez, j'ose tout vous dire... Eh bien, oui... j'aime Jules; je n'ai aimé que lui, et je le suivrais au bout du monde!... Vous m'avez dit de parler comme devant Dieu.

DUPRÉ. Eh bien, c'est à votre cœur que je m'adresse!... accordez-moi ce que vous avez refusé à d'autres... dites la vérité! à la face

de la justice il n'y a que vous qui puissiez le sauver!... Vous l'aimez, Paméla; je comprends qu'il vous en coute d'avouer...

PAMÉLA. Mon amour pour lui... Et si j'y consentais, il serai sauvé?

DUPRÉ. Oh! j'en réponds!

PAMÉLA. Eh bien?

DUPRÉ. Mon enfant!

PAMÉLA. Eh bien... il est sauvé.

DUPRÉ, *avec intention.* Mais... vous serez compromise...

PAMÉLA. Mais... puisque c'est pour lui!

DUPRÉ, *à part.* Je ne mourrai donc pas sans avoir vu de mes yeux une belle et noble franchise, sans calculs et sans arrière-pensée! (*Haut.*) Paméla, vous êtes une bonne et généreuse fille.

PAMÉLA. Je le sais bien... ça console de bien des petites misères, allez, monsieur.

DUPRÉ. Mon enfant, ce n'est pas tout!... vous êtes franche comme l'acier, vous êtes vive, et pour réussir... il faut de l'assurance... une volonté...

PAMÉLA. Oh! monsieur! vous verrez!

DUPRÉ. N'allez pas vous troubler... osez tout avouer... Courage! Figurez-vous la cour d'assises, le président, l'avocat général, l'accusé, moi, au barreau; le jury est là... N'allez pas vous épouvanter..... Il y aura beaucoup de monde.

PAMÉLA. Ne craignez rien.

DUPRÉ. Un huissier vous a introduite, vous avez décliné vos noms et prénoms!... Enfin le président vous demande depuis quand vous connaissez l'accusé Rousseau... que répondez-vous?

PAMÉLA. La vérité!... Je l'ai rencontré un mois environ avant son arrestation, à l'Ile d'Amour, à Belleville.

DUPRÉ. En quelle compagnie était-il?

PAMÉLA. Je n'ai fait attention qu'à lui.

DUPRÉ. Vous n'avez pas entendu parler politique?

PAMELA, *étonnée.* O monsieur! les juges doivent penser que la politique est bien indifférente à l'Ile d'Amour.

DUPRÉ. Bien, mon enfant; mais il vous faudra dire tout ce que vous savez sur Jules Rousseau!

PAMÉLA. Eh mais, je dirai encore la vérité, tout ce que j'ai déclaré au juge d'instruction; je ne savais rien de la conspiration, et j'ai été dans le plus grand étonnement quand on est venu l'arrêter chez moi; à preuve que j'ai craint que monsieur Jules ne fût un voleur, et que je lui en fais mes excuses.

DUPRÉ. Il faut avouer que depuis le temps de votre liaison avec ce jeune homme il est constamment venu vous voir... il faudra déclarer...

PAMÉLA. La vérité, toujours!... il ne me quitrait pas!... il venait me voir par amour, je le recevais par amitié, et je lui résistais par devoir.

DUPRÉ. Et plus tard?

PAMÉLA, *se troublant.* Plus tard!

DUPRÉ. Vous tremblez? prenez garde!... tout à l'heure vous m'avez promis d'être vraie!

PAMÉLA, *à part.* Vraie! ô mon Dieu!

DUPRÉ. Moi aussi, je m'intéresse à ce jeune homme; mais je reculerais devant une imposture. Coupable, je le défendrais par devoir... innocent, sa cause sera la mienne. Oui, sans doute, Paméla, ce que j'exige de vous est un grand sacrifice, mais il le faut... Les visites que vous faisait Jules avaient lieu le soir et à l'insu de vos parents?

PAMÉLA. Oh! mais jamais! jamais!

DUPRÉ. Comment! Mais alors plus d'espoir.

PAMÉLA, *à part.* Plus d'espoir! Lui ou moi perdu. (*Haut*). Monsieur, rassurez-vous; j'ai peur parce que le danger n'est pas là!... mais quand je serai devant ses juges!..... quand je le verrai, lui, Jules... et que son salut dépendra de moi...

DUPRÉ. Oh! bien... bien... mais ce qu'il faut surtout qu'on sache, c'est que le 24 au soir il est venu ici... Oh! alors je triomphe, je le sauve; autrement je ne réponds de rien... il est perdu!

PAMÉLA, *à part, très-émue, puis haut, avec exaltation.* Lui, Jules! oh! non, ce sera moi! Pardonnez-moi, mon Dieu! Eh bien! oui, oui... il est venu le 24... c'est le jour de ma fête!... Je me nomme Louise Paméla... et il n'a pas manqué de m'apporter un bouquet en cachette de mon père et de ma mère; il est venu le soir, tard, et près de moi... Ah! ah! ne craignez rien, monsieur..... vous voyez... je dirai tout... (*A part.*) Tout ce qui n'est pas vrai!...

DUPRÉ. Il sera sauvé! (*Rousseau paraît au fond.*) Ah! monsieur! (*Courant à la porte de gauche*). Venez, venez remercier votre libératrice.

SCÈNE VI.

ROUSSEAU, DE VERBY, Mme DU BROCARD, GIRAUD, Mme GIRAUD, *puis* BINET.

TOUS. Elle consent?

ROUSSEAU. Vous sauvez mon fils! je ne l'oublierai jamais.

Mme DU BROCARD. Nous sommes tout à vous, mon enfant, et à toujours.

ROUSSEAU. Ma fortune sera la vôtre.

DUPRÉ. Je ne vous dis rien, moi, mon enfant!... Nous nous reverrons!...

BINET, *sortant vivement du cabinet.* Un

moment!... un moment! J'ai tout entendu... et vous croyez que je souffrirai ça!... J'étais ici, caché... Paméla que j'ai aimée au point d'en faire ma femme, vous voudriez lui laisser dire... (*A Dupré.*) C'est comme ça que vous gagnez mes quatorze cents francs, vous? Moi aussi j'irai au tribunal, et je dirai que tout ça est un mensonge.

TOUS. Grand Dieu!

DUPRÉ. Malheureux!

DE VERBY. Si tu dis un mot...

BINET. Oh! je n'ai pas peur...

PAMÉLA. Joseph! je vous en prie.

DE VERBY, *à Rousseau et à Mme du Brocard.* Il n'ira pas!... s'il le faut, je le ferai suivre, et j'aposterai des gens qui l'empêcheront d'entrer!

BINET. Ah bah!

Entre un huissier qui s'avance vers Dupré.

DUPRÉ. Que voulez-vous?

L'HUISSIER. Je suis l'huissier audiencier de la cour d'assises... Mlle Paméla Giraud! (*Paméla s'avance.*) En vertu du pouvoir discrétionnaire de monsieur le président... vous êtes citée à comparaître demain à dix heures.

BINET, *à Verby.* Oh! oh! j'irai!

L'HUISSIER. Le concierge m'a dit en bas que vous aviez ici monsieur Joseph Binet.

BINET. Voilà, voilà.

L'HUISSIER. Voici votre citation!

BINET. Je vous disais bien que j'irais!...

L'Huissier s'éloigne; tout le monde est effrayé des menaces de Binet. Dupré veut lui parler, le fléchir. Binet s'échappe et sort.

ACTE QUATRIEME.

Cour de la Sainte-Chapelle, dans un salon chez Mme du Brocard.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DU BROCARD, Mme ROUSSEAU, M. ROUSSEAU, BINET, DUPRÉ, JUSTINE.

Dupré est assis et parcourt son dossier.

Mme ROUSSEAU. Monsieur Dupré!

DUPRÉ. Oui, madame; si j'ai quitté un instant votre fils, c'est que j'ai voulu vous rassurer moi-même.

Mme DU BROCARD. Je vous le disais, ma sœur, il était impossible qu'on ne vînt pas bientôt nous apprendre... ici, chez moi, cour de la Sainte-Chapelle, dans le voisinage du palais, nous sommes à portée de savoir tout ce qui se passe à la cour d'assises. Mais asseyez-vous donc, monsieur Dupré. (*A Justine.*) Justine, de l'eau sucrée, — vite... (*A Dupré.*) Ah! monsieur, nos remercîments.

ROUSSEAU. Monsieur, vous avez plaidé!... (*A sa femme.*) Il a été magnifique.

DUPRÉ. Monsieur...

BINET, *pleurant.* Oui, vous avez été magnifique! il a été magnifique!

DUPRÉ. Ce n'est pas moi qu'il faut remercier! c'est cette enfant, cette Paméla qui a montré tant de courage.

BINET. Et moi donc!

Mme ROUSSEAU. Lui! (*A Dupré, montrant Binet.*) La menace qu'il nous a faite, l'aurait-il réalisée?

DUPRÉ. Non. Binet vous a servis.

BINET. C'est votre faute!... sans vous... ah! bien... J'arrive bien décidé à tout brouiller; mais de voir tout le monde, le président, les jurés, la foule, un silence à faire peur!... je tremble un moment... pourtant je prends une résolution... on m'interroge, je vas pour répondre, et puis v'là que mes yeux rencontrent ceux de mademoiselle Paméla, tout remplis de larmes... je sens une barre là... De l'autre côté je vois monsieur Jules... un beau garçon, une tête superbe, mais bien exposée! un air tranquille, il semblait être là par curiosité. Ça me démonte! « N'ayez pas peur, me dit le président... parlez... » Je n'y étais plus, moi! Cependant la crainte de me compromettre... et puis j'avais juré de dire la vérité; ma foi! voilà monsieur qui fixe sur moi un œil... un œil qui semblait me dire... Je ne peux pas vous dire... ma langue s'entortille... il me prend une sueur, mon cœur se gonfle, et je me mets à pleurer comme un imbécile! Vous avez été magnifique... alors, c'était fini, voyez-vous... il m'avait retourné complétement... voilà que je patauge... je dis que le 24 au soir, à une heure indue, j'ai surpris monsieur Jules chez Paméla... Paméla, que je devais épouser, que j'aime encore... de sorte que, si je l'épouse, on dira dans le quartier... voilà... ça m'est égal! grand avocat! ça m'est égal! (*A Justine.*) Donnez-moi de l'eau sucrée!

ROUSSEAU, Mme ROUSSEAU *et* Mme DU BROCARD, *à Binet.* Mon ami!... brave garçon!

DUPRÉ. L'énergie de Paméla me donne bon espoir.... Un moment j'ai tremblé pendant sa déposition; le procureur général la pressait vivement et refusait de croire à la vérité de son témoignage; elle a pâli! j'ai cru qu'elle allait s'évanouir!

BINET. Et moi donc?

DUPRÉ. Son dévouement a été complet... Vous ignorez tout ce qu'elle a fait pour vous, moi-même elle m'a trompé... elle s'est accusée, elle était innocente. Oh! j'ai tout deviné. Un seul instant elle a faibli; mais un regard rapide jeté sur Jules, un feu subit remplaçant la pâleur qui couvrait son visage, nous a fait deviner qu'elle le sauvait; malgré le danger dont on la menaçait, une fois encore, à la face de tous, elle a renouvelé son aveu, et elle est retombée en pleurant dans les bras de sa mère.

BINET. Oh! bon cœur, va!

DUPRÉ. Mais je vous laisse; l'audience doit être reprise pour le résumé du président.

ROUSSEAU. Partons!

DUPRÉ. Un moment! pensez à Paméla, à cette jeune fille qui vient de compromettre son honneur pour vous! pour lui!

BINET. Quant à moi, je ne demande rien... Ah! Dieu! mais enfin, on m'a promis quelque chose...

Mme DU BROCARD *et* Mme ROUSSEAU. Ah! rien ne peut nous acquitter.

DUPRÉ. Très-bien! venez, messieurs, venez!

SCÈNE II.

LES MÊMES, *excepté* DUPRÉ *et* ROUSSEAU.

Mme DU BROCARD, *retenant Binet, qui va sortir.* Ecoute!

BINET. Plaît-il?

Mme DU BROCARD. Tu vois l'anxiété dans laquelle nous sommes; à la moindre circonstance favorable, ne manque pas de nous en instruire!

Mme ROUSSEAU. Oui, tenez-nous au courant de tout.

BINET. Soyez tranquille... Mais, voyez-vous, je n'aurai pas besoin de sortir pour ça, parce que je tiens à tout voir, à tout entendre; seulement, tenez, je suis placé près de cette fenêtre que vous voyez là-bas... Eh bien! ne la perdez pas de vue, et s'il y a grâce, j'agiterai mon mouchoir.

Mme ROUSSEAU. N'oubliez pas, surtout!

BINET. Il n'y a pas de danger; je ne suis qu'un pauvre garçon, mais je sais ce que c'est qu'une mère, allez!... vous m'intéressez, vrai! Pour vous, pour Paméla, j'ai dit des choses... Mais que voulez-vous, quand on aime les gens!... et puis... on m'a promis quelque chose... Comptez sur moi!

Il sort en courant.

SCÈNE III.

Mme ROUSSEAU, Mme DU BROCARD, JUSTINE.

Mme ROUSSEAU. Justine, ouvrez cette fenêtre, et guettez attentivement le signal que nous a promis ce garçon... Mon Dieu! s'il allait être condamné.

Mme DU BROCARD. Monsieur Dupré nous a dit d'espérer.

Mme ROUSSEAU. Mais cette bonne, cette excellente Paméla... que faire pour elle?

Mme DU BROCARD. Il faut qu'elle soit heureuse! j'avoue que cette jeune personne est un secours du ciel! il n'y a que le cœur qui puisse inspirer un pareil sacrifice! il lui faut une fortune!... trente mille francs!... on lui doit la vie de Jules. (*A part.*) Pauvre garçon, vivra-t-il?

Elle regarde du côté de la fenêtre.

Mme ROUSSEAU. Eh bien, Justine?

JUSTINE. Rien, madame.

Mme ROUSSEAU. Rien encore... Oh! vous avez raison, ma sœur, il n'y a que le cœur qui puisse dicter une pareille conduite. Je ne sais ce que mon mari et vous, penseriez..... mais la conscience et le bonheur de Jules avant tout... et malgré cette brillante alliance avec les de Verby, si elle aimait mon fils, si mon fils l'aimait!... Il me semble que j'ai vu quelque chose...

Mme DU BROCARD *et* JUSTINE. Non! non!

Mme ROUSSEAU. Ah! répondez, ma sœur! elle l'a bien mérité, n'est-ce pas? On vient!

Les deux femmes, restées immobiles, se serrent la main en tremblant.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE VERBY.

JUSTINE, *au fond.* Monsieur le général de Verby.

Mme ROUSSEAU *et* Mme DU BROCARD. Ah!...

DE VERBY. Tout va bien! ma présence n'était plus nécessaire, et je suis revenu près de vous! On espère beaucoup pour votre fils!... Le résumé du président semble pousser à l'indulgence.

Mme ROUSSEAU, *avec joie.* O mon Dieu!

DE VERBY. Jules s'est bien conduit! mon frère le comte de Verby est dans les meilleures dispositions à son égard! ma nièce le trouve un

héros, et moi... et moi, je sais reconnaître le courage et l'honneur... une fois cette affaire assoupie, nous presserons le mariage.

Mme ROUSSEAU. Il faut pourtant vous avouer, monsieur, que nous avons fait des promesses à cette jeune fille.

Mme DU BROCARD. Laissez donc, ma sœur!

DE VERBY. Sans doute; elle mérite... vous la payerez bien quinze ou vingt mille francs... c'est honnête!

Mme DU BROCARD. Vous le voyez, ma sœur, monsieur de Verby est noble, généreux, et dès qu'il pense que cette somme... Moi, je trouve que c'est assez.

JUSTINE, *au fond.* Voici monsieur Rousseau.

Mme DU BROCARD. Mon frère!

Mme ROUSSEAU. Mon mari!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROUSSEAU.

DE VERBY, *à Rousseau.* Bonne nouvelle!

Mme ROUSSEAU. Il est acquitté!

ROUSSEAU. Non... mais le bruit se répand qu'il va l'être; les jurés délibèrent; moi, je n'ai pu rester; la résolution m'a manqué... j'ai dit à Antoine d'accourir dès que l'arrêt sera rendu.

Mme ROUSSEAU. Par cette fenêtre, nous saurons tout; nous sommes convenus d'un signal avec ce garçon, Joseph Binet.

ROUSSEAU. Ah! veillez bien, Justine...

Mme ROUSSEAU. Mais que fait Jules? qu'il doit souffrir!

ROUSSEAU. Eh! non..... le malheureux montre une fermeté qui me confond! il aurait dû employer ce courage-là à autre chose qu'à conspirer... Nous mettre dans une pareille position!... Je pouvais être un jour président du tribunal de commerce.

DE VERBY. Vous oubliez que notre alliance est au moins une compensation.

ROUSSEAU, *frappé d'un souvenir.* Ah! général! quand je suis parti, Jules était entouré de ses amis, de monsieur Dupré et de cette jeune Paméla. Mademoiselle votre nièce et madame de Verby ont dû remarquer... Je compte sur vous pour effacer l'impression, monsieur.

Pendant que Rousseau parle au général, les femmes ont regardé si le signal se donne.

DE VERBY. Soyez tranquille!... Jules sera blanc comme neige!... il est bien important d'expliquer l'affaire de la grisette... autrement la comtesse de Verby pourrait s'opposer au mariage... toute apparence d'amourette disparaîtra... on n'y verra qu'un dévouement payé au poids de l'or.

ROUSSEAU. En effet, je remplirai mon devoir envers cette jeune fille... Je lui donnerai huit ou dix mille francs... il me semble que c'est bien!... très-bien!...

Mme ROUSSEAU, *contenue par Mme du Brocard, éclate à ces derniers mots.* Ah! monsieur!... et son honneur!

ROUSSEAU. Eh bien!... on la mariera?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BINET.

BINET, *accourant.* Monsieur! madame!... de l'eau de Cologne! quelque chose... je vous en prie!...

TOUS. Quoi?... qu'y a-t-il?

BINET. M. Antoine, votre domestique, amène ici mademoiselle Paméla.

ROUSSEAU. Mais qu'est-il arrivé?...

BINET. En voyant rentrer le jury, elle s'est trouvée mal!... le père et la mère Giraud, qui étaient dans la foule à l'autre bout, n'ont pas pu bouger... moi j'ai crié, et le président m'a fait mettre à la porte!...

Mme ROUSSEAU. Mais Jules!... mon fils!... qu'a dit le jury?

BINET. Je n'en sais rien!... moi je n'ai vu que Paméla... votre fils, c'est très-bien, je ne vous dis pas! mais écoutez donc, moi, Paméla...

DE VERBY. Mais tu as dû voir sur la physionomie des jurés!...

BINET. Ah! oui!... le monsieur... le chef du jury... avait l'air si triste... si sévère!... que je crois bien!...

Mouvement de terreur.

Mme ROUSSEAU. Mon pauvre Jules!

BINET. Voilà monsieur Antoine et mademoiselle Paméla.

SCÈNE VII.

On fait asseoir Paméla; tout le monde l'entoure, on lui fait respirer des sels.

LES MÊMES, ANTOINE, PAMÉLA.

Mme DU BROCARD. Ma chère enfant!

Mme ROUSSEAU. Ma fille!

ROUSSEAU. Mademoiselle!

PAMÉLA. Je n'ai pu résister!... tant d'émotions... cette incertitude cruelle! J'avais pris, repris de l'assurance... le calme de

monsieur Jules pendant qu'on délibérait, le sourire fixé sur ses lèvres, m'avaient fait partager ce pressentiment de bonheur qu'il éprouvait!... cependant, quand je regardais monsieur Dupré, sa figure morne, impassible!.. me faisait froid au cœur!... et puis, cette sonnette annonçant le retour des jurés, ce murmure d'anxiété qui parcourut la salle... je n'eus plus de force!... une sueur froide inonda mon visage, et je m'évanouis.

BINET. Moi, je criai, et on me jeta dehors.

DE VERBY, *à Rousseau.* Si un malheur...

ROUSSEAU. Monsieur...

DE VERBY, *à Rousseau et aux femmes.* S'il devenait nécessaire d'interjeter un appel... (*montrant Paméla*) peut-on compter sur... sur elle?

Mme ROUSSEAU. Sur elle?... toujours, j'en suis sûre.

Mme DU BROCARD. Paméla!

ROUSSEAU. Dites... vous, qui vous êtes montrée si bonne, si généreuse!... si nous avions besoin encore de votre dévouement, soutiendriez-vous...

PAMÉLA. Tout, monsieur!... Je n'ai qu'un but, une pensée unique!... c'est de sauver monsieur Jules.

BINET, *à part.* L'aime-t-elle!... l'aime-t-elle!...

ROUSSEAU. Ah! tout ce que je possède est à vous.

On entend du bruit, des cris. Effroi.

TOUS. Ce bruit!... (*Paméla se lève toute tremblante. Binet court près de Justine à la fenêtre.*) Ecoutez ces cris!

BINET. Une foule de monde se précipite sur l'escalier du Palais!... On court de ce côté.

JUSTINE *et* BINET. Monsieur Jules!... Monsieur Jules!...

M. *et* Mme ROUSSEAU. Mon fils!

Mme DU BROCARD *et* PAMÉLA. Jules!

Elles courent au devant de Jules.

DE VERBY. Sauvé!!!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULES, *ramené par sa mère, sa tante et suivi de ses amis.*

JULES. *Il se précipite dans les bras de sa mère; il ne voit pas d'abord Paméla, qui est restée dans un coin du théâtre, près de Binet.* Ma mère!... ma tante!... mon bon père!... me voici rendu à la liberté!... (*A M. de Verby et aux amis qui l'ont accompagné.*) Général, et vous, mes amis, merci de votre intérêt!

Mme ROUSSEAU. Enfin, le voilà, mon enfant!... Je ne suis pas encore remise de mes angoisses et de ma joie.

BINET, *à Paméla.* Eh bien!... et vous? il ne vous dit rien... il ne vous voit seulement pas!...

PAMÉLA. Tais-toi, Joseph! tais-toi!

Elle se recule vers le fond.

DE VERBY. Non-seulement vous êtes sauvé, mais vous êtes élevé aux yeux de tous ceux que cette affaire intéressait!... Vous avez montré une énergie, une discrétion!... dont on vous saura gré.

ROUSSEAU. Tout le monde s'est bien conduit... Antoine, tu t'es bien montré!... tu mourras à notre service.

Mme ROUSSEAU, *à Jules.* Fais-moi remercier ton ami, M. Adolphe Durand.

Jules présente son ami.

JULES. Oui... mais mon sauveur, mon ange gardien, c'est la pauvre Paméla!... Comme elle a compris sa situation et la mienne!... quel dévouement!... Ah! je me rappelle!... l'émotion, la crainte!... elle s'était évanouie!... je cours!... (*Mme Rousseau, qui, toute au retour de Jules, n'a songé qu'à lui, cherche des yeux Paméla, l'aperçoit, l'amène devant son fils, qui pousse un cri.*) Ah! Paméla!... Paméla!... ma reconnaissance sera éternelle!...

PAMÉLA. Ah! monsieur Jules!... que je suis heureuse!

JULES. Oh!... nous ne nous quitterons plus!... n'est-ce pas, ma mère?... elle sera votre fille.

DE VERBY, *à Rousseau, vivement.* Ma sœur et ma nièce attendent une réponse; il faut intervenir, monsieur... ce jeune homme a l'imagination vive, exaltée.... il peut manquer sa carrière pour de vains scrupules!... par une sotte générosité!...

ROUSSEAU, *embarrassé.* C'est que...

DE VERBY. Mais j'ai votre parole.

Mme DU BROCARD. Parlez, mon frère!

JULES. Ah! répondez, ma mère, et joignez-vous à moi.

ROUSSEAU, *prenant la main de Jules.* Jules!... je n'oublierai pas le service que nous a rendu cette jeune fille... Je comprends ce que doit te dicter la reconnaissance; mais tu le sais, le comte de Verby a notre parole; tu ne saurais légèrement sacrifier ton avenir! ce n'est pas l'énergie qui te manque... tu l'as prouvé... et un jeune conspirateur doit être assez fort pour se tirer d'une pareille affaire.

DE VERBY, *à Jules, de l'autre côté.* Sans doute!... un futur diplomate ne saurait échouer ici!...

ROUSSEAU. D'ailleurs, ma volonté...

JULES. Mon père!

DUPRÉ, *paraissant.* Jules! c'est encore à moi de vous défendre.

PAMÉLA *et* BINET. Monsieur Dupré!

JULES. Mon ami!...

Mme DU BROCARD. Monsieur l'avocat!...

DUPRÉ. Oh! je ne suis déjà plus mon cher Dupré!

Mme DU BROCARD. Oh! toujours!... avant de nous acquitter envers vous, nous avons dû penser à cette jeune fille... et...

DUPRÉ, *l'interrompant froidement.* Pardon, madame...

DE VERBY. Cet homme va tout brouiller!...

DUPRÉ, *à Rousseau.* J'ai tout entendu... mon expérience est en défaut!... Je n'aurais pas cru l'ingratitude si près du bienfait... Riche comme vous l'êtes...... comme le sera votre fils, quelle plus belle tâche avez-vous à remplir que celle de satisfaire votre conscience?... en sauvant Jules, elle s'est déshonorée!... Allons, monsieur, l'ambition ne saurait l'emporter!... Sera-t-il dit que cette fortune que vous avez acquise si honorablement aura glacé en vous tous les sentiments, et que l'intérêt seul... (*Il voit Mme du Brocard faisant des signes à son frère.*) Ah! très-bien, madame!... c'est vous ici qui donnez le ton!... et j'oubliais, pour convaincre monsieur, que vous seriez près de lui quand je ne serais plus là.

Mme DU BROCARD. Nous sommes engagés envers M. le comte et Mme la comtesse de Verby!... Mademoiselle, qui toute sa vie peut compter sur moi, n'a pas sauvé mon neveu à la condition de compromettre son avenir.

ROUSSEAU. Il faut quelque proportion dans une alliance... Mon fils aura un jour quatre-vingt mille livres de rente.

BINET, *à part.* Ça me va, moi, j'épouserai!... Mais cet homme-là, ça n'est pas un père, c'est un changeur.

DE VERBY, *à Dupré.* Je pense, monsieur, qu'on ne saurait avoir trop d'admiration pour votre talent et d'estime pour votre caractère!... votre souvenir sera religieusement gardé dans la famille Rousseau; mais ces débats intérieurs ne sauraient avoir de témoins... Quant à moi, j'ai la parole de monsieur Rousseau, je la réclame!... (*A Jules.*) Venez, mon jeune ami, venez chez mon frère!... ma nièce vous attend!... demain nous signerons le contrat.

Paméla tombe sans force sur un fauteuil.

BINET. Eh bien!... eh bien! mademoiselle Paméla!

DUPRÉ *et* JULES, *s'élançant vers elle.* Ciel!

DE VERBY, *prenant la main de Jules.* Venez... venez...

DUPRÉ. Arrêtez!... J'aurais voulu n'être pas seul à la protéger!... Eh bien, rien n'est fini!... Paméla doit être arrêtée comme faux témoin! (*saisissant la main de Verby*) et vous êtes tous perdus!...

Il emmène Paméla.

BINET, *se cachant derrière le canapé.* Ne dites pas que je suis là.

ACTE CINQUIEME.

La scène se passe chez Dupré, dans son cabinet; bibliothèque, bureaux de chaque côté; une fenêtre avec deux rideaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, PAMÉLA, GIRAUD, Mme GIRAUD.

Au lever du rideau, Paméla est assise dans un fauteuil, occupée à lire; la mère Giraud est debout près d'elle; Giraud regarde les tableaux du cabinet; Dupré se promène à grands pas; tout à coup il s'arrête.

DUPRÉ, *à Giraud.* Et en venant ce matin, vous avez pris les précautions d'usage?

GIRAUD. O monsieur! vous pouvez t'être tranquille quand je viens ici, je marche la tête tournée derrière moi!... C'est que la moindre imprudence ferait bien vite un malheur. Ton cœur t'a entraînée, ma fille; mais un faux témoignagne, c'est mal, c'est sérieux!

Mme GIRAUD. Je crois bien... prends garde, Giraud; si on te suivait et qu'on vienne à découvrir que notre pauvre fille est ici, cachée, grâce à la générosité de monsieur Dupré...

DUPRÉ. C'est bien... c'est bien... (*Il continue de marcher à pas précipités.*) Quelle ingratitude!... cette famille Rousseau, ils ignorent ce que j'ai fait... tous croient Paméla arrêtée, et personne ne s'en inquiète!... On a fait partir Jules pour Bruxelles... M. de Verby est à la campagne, et M. Rousseau fait ses affaires de bourse comme si de rien n'était... L'argent, l'ambition... c'est leur mobile... chez eux les sentiments ne comptent pour rien!... ils tournent tous autour du veau d'or... et l'argent peut les faire danser devant leur idole... ils sont aveuglés dès qu'ils le voient.

PAMÉLA, *qui l'a observé se lève et vient à lui.* Monsieur Dupré, vous êtes agité, vous paraissez souffrir ?... c'est encore pour moi, je le crains.

DUPRÉ. N'êtes-vous donc pas révoltée comme moi de l'indifférence odieuse de cette famille, qui, une fois son fils sauvé, n'a plus vu en vous qu'un instrument...

PAMÉLA. Et qu'y pourrions-nous faire, monsieur ?...

DUPRÉ. Chère enfant ! vous n'avez aucune amertume dans le cœur ?

PAMÉLA. Non, monsieur !... je suis plus heureuse qu'eux tous, moi; j'ai fait, je crois, une bonne action !...

Mme GIRAUD, *embrassant Paméla.* Ma pauvre bonne fille !

GIRAUD. C'est bien ce que j'ai fait de mieux jusqu'à présent !

DUPRÉ, *s'approchant vivement de Paméla.* Mademoiselle, vous êtes une honnête fille !... personne plus que moi ne peut l'attester !... c'est moi qui suis venu près de vous, vous supplier de dire la vérité, et si noble, et si pure, vous vous êtes compromise; maintenant on vous repousse, on vous méconnaît... mais moi je vous admire, et vous serez heureuse, car je réparerai tout ! Paméla... j'ai quarante-huit ans, un peu de réputation, quelque fortune; j'ai passé ma vie à être honnête homme, je n'en démordrai pas, voulez-vous être ma femme ?

PAMÉLA, *très-émue.* Moi, monsieur ?...

GIRAUD. Sa femme !... not' fille !... dis donc madame Giraud ?...

Mme GIRAUD. Ça serait-il possible ?...

DUPRÉ. Pourquoi cette surprise ?... oh ! pas de phrases !... consultez votre cœur !... dites oui ou non !... voulez-vous être ma femme ?

PAMÉLA. Mais quel homme êtes-vous donc, monsieur ? c'est moi qui vous dois tout... et vous voulez ?... Ah ! ma reconnaissance...

DUPRÉ. Ne prononcez pas ce mot-là, il va tout gâter !... le monde, je le méprise !... je ne lui dois aucun compte de ma conduite, de mes affections... Depuis que j'ai vu votre courage, votre résignation... je vous aime... tâchez de m'aimer !

PAMÉLA. Oh ! oui, oui, monsieur.

Mme GIRAUD. Qui est-ce qui ne vous aimerait pas ?

GIRAUD. Monsieur, je ne suis rien qu'un pauvre portier... et encore, je ne le suis plus, portier... vous aimez notre fille, vous venez de lui dire... je vous demande pardon... j'ai des larmes plein les yeux... et ça me coupe la parole... (*Il s'essuie les yeux.*) Eh bien, vous faites bien de l'aimer !... ça prouve que vous avez de l'esprit !... parce que Paméla... il y a des enfants de propriétaires qui ne la valent pas !... seulement c'est humiliant d'avoir des pères et mères comme nous...

PAMÉLA. Mon père !

GIRAUD. Vous... le premier des hommes !.. oui, monsieur, le premier !... Eh bien, moi et ma femme, nous irons nous cacher, n'est-ce pas, la vieille ?.. dans une campagne bien loin !... et le dimanche, à l'heure de la messe, vous direz : Ils sont tous les deux qui prient le bon Dieu pour moi... et pour leur fille...

Paméla embrasse son père et sa mère.

DUPRÉ. Braves gens !... Oh ! mais ceux-là n'ont pas de titres !... pas de fortune !... Vous regrettiez votre province !... eh bien, vous y retournerez, vous y vivrez heureux, tranquilles... je me charge de tout.

M. et Mme GIRAUD. Oh ! notre reconnaissance...

DUPRÉ. Encore... ce mot-là vous portera malheur !... je le biffe du dictionnaire !... En attendant je vous emmène à la campagne avec moi !... allez... allez tout préparer.

GIRAUD. Monsieur l'avocat ?...

DUPRÉ. Eh bien, quoi ?...

GIRAUD. Il y a ce pauvre Joseph Binet qui est en danger aussi !... il ne sait pas que ma fille et nous sommes là; mais, il y a trois jours, il est venu trouver votre domestique, dans un état à faire peur; et comme c'est ici la maison du bon Dieu, il est caché ici dans un grenier !

DUPRÉ. Faites-le descendre.

GIRAUD. Il ne voudra pas, monsieur; il a trop peur d'être arrêté... on lui passe à manger par la chattière !...

DUPRÉ. Il sera bientôt libre, je l'espère... j'attends une lettre qui doit nous rassurer tous.

GIRAUD. Faut-il le rassurer ?

DUPRÉ. Non, pas encore... ce soir.

GIRAUD, *à sa femme.* Je m'en vas avec ben du soin jusqu'à la maison.

Mme Giraud l'accompagne en lui faisant des recommandations; elle sort ensuite par la gauche; Paméla va pour la suivre.

DUPRÉ, *la retenant.* Ce Binet... vous ne l'aimez pas ?

PAMÉLA. Oh ! non, jamais !

DUPRÉ. Et l'autre ?

PAMÉLA, *après un moment d'émotion, qu'elle réprime aussitôt.* Je n'aimerai que vous !...

Elle va sortir. Bruit dans l'antichambre. Jules paraît.

SCÈNE II.

PAMÉLA, DUPRÉ, JULES.

JULES, *aux domestiques.* Laissez-moi, vous dis-je... il faut que je lui parle. (*Apercevant Dupré.*) Ah! monsieur!... Paméla, qu'est-elle devenue?... est-elle libre, sauvée?...

PAMÉLA, *qui s'est arrêtée à la porte.* Jules!...

JULES. Ciel! ici, mademoiselle?...

DUPRÉ. Et vous, monsieur, je vous croyais à Bruxelles?...

JULES. Oui, ils m'avaient fait partir malgré moi, et je m'étais soumis!... élevé dans l'obéissance, je tremble devant ma famille!... mais j'emportais ses souvenirs avec moi!... Il y a six mois, monsieur, avant de la connaître... je risquais ma vie pour obtenir Mlle de Verby, afin de contenter leur ambition, si vous le voulez aussi, pour satisfaire ma vanité; j'espérais un jour être gentilhomme; moi, fils d'un négociant enrichi!... Je la rencontrai et je l'aimai!... le reste, vous le savez!... ce qui n'était qu'un sentiment est devenu un devoir, et, quand chaque heure m'éloignait d'elle, j'ai senti que mon obéissance était une lâcheté; quand ils m'ont cru bien loin, je suis revenu!... Elle allait être arrêtée, vous l'aviez dit!... et moi je serais parti!... (*A tous deux.*) Sans vous revoir, vous, mon sauveur, qui serez le sien...

DUPRÉ, *le regardant.* Bien... très-bien!... c'est d'un honnête homme cela!... enfin, en voilà un.

PAMÉLA, *à part, essuyant ses larmes.* Merci, mon Dieu!...

DUPRÉ. Qu'espérez-vous? que voulez-vous?

JULES. Ce que je veux?... m'attacher à son sort... me perdre avec elle, s'il le faut... et si Dieu nous protége, lui dire: Paméla, veux-tu être à moi?...

DUPRÉ. Ah! diable! diable! il n'y a qu'une petite difficulté... c'est que je l'épouse!...

JULES, *très-surpris.* Vous?...

DUPRÉ. Oui, moi!... (*Paméla baisse les yeux.*) Je n'ai pas de famille qui s'y oppose.

JULES. Je fléchirai la mienne.

DUPRÉ. On vous fera partir pour Bruxelles!...

JULES. Je cours trouver ma mère!... j'aurai du courage!... dussé-je perdre les bonnes grâces de mon père... dût ma tante me priver de son héritage, je résisterai!... autrement, je serais sans dignité, sans âme... mais alors, aurai-je l'espoir?...

DUPRÉ. C'est à moi que vous le demandez?...

JULES. Paméla, répondez, je vous en supplie...

PAMÉLA, *à Dupré.* Vous avez ma parole, monsieur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

Le Domestique remet une carte à Dupré.

DUPRÉ, *regardant la carte et paraissant très-surpris.* Comment! (*A Jules*). Où est monsieur de Verby? le savez-vous?

JULES. En Normandie, chez son frère, le comte de Verby.

DUPRÉ, *regardant la carte.* C'est bien... allez trouver votre mère.

JULES. Vous me promettez donc...

DUPRÉ. Rien!...

JULES. Adieu, Paméla!... (*A part, en sortant.*) Je reviendrai.

Il sort.

DUPRÉ, *se retournant vers Paméla après le départ de Jules.* Faut-il qu'il revienne?

PAMÉLA, *très-émue se jetant dans ses bras.* Ah! monsieur!...

Elle sort.

DUPRÉ, *la regardant sortir et essuyant une larme.* La reconnaissance!... croyez-y donc!... (*Ouvrant la petite porte secrète.*) Entrez, monsieur, entrez.

SCÈNE IV.

DUPRÉ, DE VERBY.

DUPRÉ. Vous ici, monsieur, quand tout le monde vous croit à cinquante lieues de Paris!

DE VERBY. Je suis arrivé ce matin.

DUPRÉ. Sans doute un intérêt pressant?

DE VERBY. Non pour moi; mais je n'ai pu rester indifférent!... vous pouvez m'être utile...

DUPRÉ. Trop heureux, monsieur, de pouvoir vous servir.

DE VERBY. Monsieur Dupré, les circonstances dans lesquelles nous nous sommes rencontrés m'ont mis dans la position de vous apprécier. Parmi les hommes que leurs talents et leur caractère m'ont forcé d'estimer, vous vous êtes placé au premier rang!...

DUPRÉ. Ah! monsieur, vous allez me forcer de déclarer que vous, ancien officier de

l'empire, vous m'avez paru résumer complètement cette époque glorieuse, par votre loyauté, votre courage et votre indépendance. (*A part.*) J'espère que je ne lui dois rien!

DE VERBY. Je puis donc compter sur vous?

DUPRÉ. Entièrement.

DE VERBY. Je vous demanderai quelques renseignements sur la jeune Paméla Giraud.

DUPRÉ. J'en étais sûr.

DE VERBY. La famille Rousseau s'est conduite indignement.

DUPRÉ. Monsieur aurait-il mieux agi?

DE VERBY. Je compte m'employer pour elle! Depuis son arrestation comme faux témoin, où en est l'affaire?

DUPRÉ. Oh! c'est pour vous d'un bien mince intérêt.

DE VERBY. Sans doute... mais...

DUPRÉ, *à part.* Il veut adroitement me faire jaser, et savoir s'il peut se trouver compromis. (*Haut.*) Monsieur le général de Verby, il y a des hommes qui sont impénétrables dans leurs projets, dans leurs pensées; leurs actions, les événements seuls les révèlent ou les expliquent; ceux-là sont des hommes forts... Je vous prie humblement d'excuser ma franchise, mais je ne vous crois pas de ce nombre.

DE VERBY. Monsieur, ce langage!... Vous êtes un homme singulier!...

DUPRÉ. Mieux que cela!... je crois être un homme original!... Écoutez-moi... vous parlez ici à demi-mots, et vous croyez, futur ambassadeur, faire sur moi vos études diplomatiques; vous avez mal choisi votre sujet, et je vais vous dire, moi, ce que vous ne voulez pas m'apprendre. Ambitieux, mais prudent, vous vous êtes fait le chef d'une conspiration... le complot échoué, preuve de courage, sans vous inquiéter de ceux que vous aviez mis en avant, impatient d'arriver, vous avez pris un autre sentier, vous vous êtes rallié, renégat politique, vous avez encensé le nouveau pouvoir, preuve d'indépendance! Vous attendez une récompense... Ambassadeur à Turin!... dans un mois vous recevrez vos lettres de créance; mais Paméla est arrêtée, on vous a vu chez elle, vous pouvez être compromis dans cette affaire de faux témoignage! Alors vous accourez, tremblant d'être démasqué, de perdre cette faveur, prix de tant d'efforts!... vous venez à moi, l'air obséquieux, la parole doucereuse, croyant me rendre votre dupe, preuve de loyauté!... Eh bien, vous avez raison de craindre... Paméla est entre les mains de la justice, elle a tout dit.

DE VERBY. Que faire alors?

DUPRÉ. J'ai un moyen!... Écrivez à Jules que vous lui rendez sa parole; que mademoiselle de Verby reprenne la sienne.

DE VERBY. Y pensez-vous?

DUPRÉ. Vous trouvez que les Rousseau se sont conduits indignement... vous devez les mépriser!...

DE VERBY. Vous le savez... des engagements...

DUPRÉ. Voilà ce que je sais: c'est que votre fortune particulière n'est guère en rapport avec la position que vous ambitionnez... Madame du Brocard, aussi riche qu'orgueilleuse, doit vous venir en aide, si cette alliance...

DE VERBY. Monsieur.. une pareille atteinte à ma dignité!...

DUPRÉ. Que cela soit faux ou vrai, faites ce que je vous demande!... à ce prix-là, je tâcherai que vous ne soyez pas compromis... mais écrivez... ou tirez-vous de là comme vous pourrez!... Tenez, j'entends des clients!...

DE VERBY. Je ne veux voir personne!... On me croit parti... la famille même de Jules...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame du Brocard!

DE VERBY. O ciel!

Il entre vivement dans le cabinet de droite.

SCENE V.

Elle entre encapuchonnée dans un voile noir qu'elle enlève avec précaution.

DUPRÉ, Mme DU BROCARD.

Mme DU BROCARD. Voilà plusieurs fois, monsieur, que je me présente chez vous sans avoir le bonheur de vous y rencontrer... Nous sommes bien seuls?

DUPRÉ, *souriant.* Tout à fait seuls.

Mme DU BROCARD. Eh bien, monsieur... cette cruelle affaire recommence donc?

DUPRÉ. Malheureusement!

Mme DU BROCARD. Maudit jeune homme!... si je ne l'avais pas fait élever, je le déshériterais!... Je n'existe pas, monsieur. Moi, dont la conduite, les principes m'ont valu l'estime générale, me voyez-vous mêlée encore dans tout ceci? seulement, cette fois, pour ma démarche auprès de ces Giraud, je puis me trouver inquiétée!...

DUPRÉ. Je le crois!... c'est vous qui avez séduit, entraîné Paméla!

Mme DU BROCARD. Tenez, monsieur, on a bien tort de se lier avec de certaines gens!... un bonapartiste... un homme de mauvaise conscience!... un sans cœur!

Verby, qui écoutait, se cache de nouveau et fait un geste de colère.

DUPRÉ. Vous paraissiez tant l'estimer!

Mme DU BROCARD. Sa famille est considérée!... ce brillant mariage!... mon neveu, pour qui je rêvais un avenir éclatant...

DUPRÉ. Vous oubliez son affection pour vous, son désintéressement.

Mme DU BROCARD. Son affection... son désintéressement!.... Le général n'a plus le sou, et je lui avais promis cent mille francs, une fois le contrat signé.

DUPRÉ, *tousse fortement, en se tournant du côté de Verby.* Hum! hum!

Mme DU BROCARD. Je viens donc en secret et avec confiance, malgré ce monsieur de Verby, qui prétend que vous êtes un homme incapable!... qui m'a dit de vous un mal affreux, je viens vous prier de me tirer de là... Je vous donnerai de l'argent!... ce que vous voudrez.

DUPRÉ. Avant tout, ce que je veux, c'est que vous promettiez à votre neveu, pour épouser qui bon lui semblera, la dot que vous lui faisiez pour épouser mademoiselle de Verby.

Mme DU BROCARD. Permettez... qui bon lui semblera...

DUPRÉ. Décidez-vous!

Mme DU BROCARD. Mais il faut que je sache!...

DUPRÉ. Alors, mêlez-vous de vos affaires toute seule!

Mme DU BROCARD. C'est abuser de ma situation!... Ah! mon Dieu! quelqu'un vient!

DUPRÉ, *regardant au fond.* C'est quelqu'un de votre famille!...

Mme DU BROCARD, *regardant avec précaution.* Monsieur Rousseau! mon beau-frère!... Que vient-il faire? il m'avait juré de tenir bon!

DUPRÉ. Et vous aussi!... vous jurez beaucoup dans votre famille, et vous ne tenez guère.

Mme DU BROCARD. Si je pouvais entendre!

Rousseau paraît avec sa femme, Mme du Brocard se jette dans le rideau à gauche.

DUPRÉ, *la regardant.* Très-bien!... si ceux-là veulent se cacher, je ne sais plus où ils se mettront!...

SCÈNE VI.

DUPRÉ, M. ROUSSEAU, Mme ROUSSEAU.

M. ROUSSEAU. Monsieur, vous nous voyez désespérés... Madame du Brocard, ma belle-sœur, est venue ce matin faire à ma femme une foule d'histoires.

Mme ROUSSEAU. Monsieur, j'en suis toute effrayée!...

DUPRÉ, *lui offrant un siége.* Permettez... madame...

M. ROUSSEAU. S'il faut l'en croire, voilà encore mon fils compromis.

DUPRÉ. C'est la vérité!...

M. ROUSSEAU. Je n'en sortirai pas!... Pendant trois mois qu'a duré cette malheureuse affaire, j'ai abrégé ma vie de dix années!... Des spéculations magnifiques, des combinaisons sûres, j'ai tout sacrifié, tout laissé passer en d'autres mains. Enfin c'était fait!... Mais quand je crois tout terminé, il me faut encore tout quitter, employer en démarches, en sollicitations, un temps précieux!...

DUPRÉ. Je vous plains!... Ah! je vous plains!...

Mme ROUSSEAU. Cependant il est impossible....

M. ROUSSEAU. C'est votre faute!... celle de votre famille!... Madame du Brocard, avec sa particule, qui, dans le commencement, m'appelait toujours mon cher Rousseau... et qui me... parce que j'avais cent mille écus!...

DUPRÉ. C'est un beau vernis.

M. ROUSSEAU. Par ambition, par orgueil, elle s'est jetée au cou de monsieur de Verby. (*De Verby et madame du Brocard écoutent, la tête hors du rideau, chacun de son côté.*) Joli couple!... charmants caractères, un brave d'antichambre!... (*de Verby retire vivement sa tête*) et une vieille dévote hypocrite.

Mme du Brocard cache la sienne.

Mme ROUSSEAU. Monsieur, c'est ma sœur!...

DUPRÉ. Ah! vous allez trop loin!...

M. ROUSSEAU. Vous ne les connaissez pas!... Monsieur, je m'adresse à vous encore une fois?... Une nouvelle instruction doit être commencée!... Que devient cette petite?...

DUPRÉ. Cette petite est ma femme, monsieur!...

M. ET Mme ROUSSEAU. Votre femme!...

VERBY ET Mme BROCARD. Sa femme!...

DUPRÉ. Oui, je l'épouse dès qu'elle sera libre... à moins qu'elle ne devienne la femme de votre fils!...

ROUSSEAU. La femme de mon fils!...

Mme ROUSSEAU. Que dit-il?

DUPRÉ. Eh bien, qu'y a-t-il donc?... cela vous étonne!... il faut pourtant vous faire à cette idée-là... car c'est ce que je demande.

ROUSSEAU, *ironiquement.* Ah! monsieur Dupré!... monsieur Dupré!... ce n'est pas que je tienne à Mlle de Verby... la nièce d'un

homme taré!... C'est cette folle de Mme du Brocard qui voulait faire ce beau mariage... mais de là à la fille d'un portier!.....

DUPRÉ. Il ne l'est plus, monsieur!...

M. ROUSSEAU. Comment!

DUPRÉ. Il a perdu sa place à cause de votre fils, et il va retourner en province vivre des rentes... (*Rousseau prête l'oreille*) que vous lui ferez.

M. ROUSSEAU. Ah! si vous plaisantez!...

DUPRÉ. C'est très-sérieux!... Votre fils épousera leur fille... vous leur ferez une pension.

M. ROUSSEAU. Monsieur...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BINET, *entrant, pâle, défait.*

BINET. Monsieur Dupré... monsieur Dupré!... sauvez-moi!

TOUS TROIS. Qu'arrive-t-il? qu'y a-t-il donc?

BINET. Des militaires!... des militaires à cheval, qui arrivent pour m'arrêter.

DUPRÉ. Tais-toi! tais-toi! (*Mouvement général d'effroi; Dupré regarde avec anxiété la chambre où est Paméla. A Binet.*) T'arrêter!...

BINET. J'en ai vu un, entendez-vous?... On monte!... cachez-moi!... cachez-moi!... (*Il veut se cacher dans le cabinet; Verby en sort poussant un cri.*) Ah! (*Il va sous le rideau, madame du Brocard s'en échappe en criant.*) Ciel!...

Mme ROUSSEAU. Ma sœur!

ROUSSEAU. Monsieur de Verby!

La porte s'ouvre.

BINET, *tombant sur une chaise, au fond.* Nous sommes tous pincés!

UN DOMESTIQUE, *entrant, à Dupré.* De la part de M. le garde des sceaux.

BINET. Des sceaux?... ça me regarde!...

DUPRÉ, *s'avançant gravement, aux Rousseau et à de Verby, restés sur l'avant-scène.* Maintenant je vous laisse en présence tous les quatre..... Vous qui vous aimez et vous estimez tant... songez à ce que je vous ai dit: celle qui vous a tout sacrifié a été méconnue!... humiliée pour vous et par vous... c'est à vous de tout réparer... aujourd'hui... à l'instant... ici même... et alors nous vous sauverons tous... si vous en valez la peine.

SCÈNE VIII.

DE VERBY, Mme DU BROCARD, ROUSSEAU.

Ils restent un moment embarrassés et ne sachant quelle mine se faire.

BINET, *s'approchant.* Nous voilà gentils! (*A de Verby.*) Dites donc... quand nous serons en prison, vous me soignerez, vous!... c'est que j'ai le cœur gonflé et le gousset vide!... (*De Verby lui tourne le dos. A Rousseau.*) Vous savez!... on m'a promis quelque chose!... (*Rousseau s'éloigne sans lui répondre. A madame du Brocard.*) Dites donc... on m'a promis quelque chose...

Mme DU BROCARD. C'est bon!

Mme ROUSSEAU. Mais votre frayeur!... votre présence ici!... on vous y a donc poursuivi?

BINET. Du tout!... Voilà quatre jours que je suis dans cette maison, caché dans le grenier comme un insecte... j'y suis venu parce que le père et la mère Giraud n'étaient plus chez eux; ils ont été enlevés de leur domicile... Paméla aussi a disparu... elle est sans doute au secret. Oh! d'abord, moi, je n'ai pas envie de m'exposer; j'ai menti à la justice, c'est vrai... si on me condamne, pour qu'on m'acquitte je ferai des révélations; je dénonce tout le monde!...

DE VERBY, *vivement.* Il le faut.

Il se met à la table et écrit.

Mme DU BROCARD. Oh!... Jules!... Jules... maudit enfant!... qui est cause de tout cela.

Mme ROUSSEAU, *à son mari.* Vous le voyez!... cet homme vous tient tous!... Il faut consentir.

De Verby se lève, madame du Brocard prend sa place et écrit.

Mme ROUSSEAU, *à son mari.* Mon ami! je vous en supplie!...

ROUSSEAU, *se décidant.* Parbleu! je puis promettre à ce diable d'avocat tout ce qu'il voudra; Jules est à Bruxelles.

La porte s'ouvre, Binet pousse un cri, c'est Dupré qui paraît.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUPRÉ, *s'avançant.*

DUPRÉ. Eh bien! (*Madame du Brocard lui remet la lettre qu'il a demandée; Verby lui donne la sienne; Rousseau l'examine.*) Enfin!... (*De Verby lance un regard

furieux à Dupré et à la famille, et sort vivement. A Rousseau.) Et vous, monsieur?

ROUSSEAU. Je laisse mon fils maître de faire ce qu'il voudra.

Mme ROUSSEAU. O mon ami!

DUPRÉ, *à part.* Il le croit loin d'ici.

ROUSSEAU. Mais Jules est à Bruxelles, et il faut qu'il revienne.

DUPRÉ. Oh! c'est parfaitement juste!... Il est bien clair que je ne peux pas exiger qu'à la minute... ici... tandis que lui... là-bas!... Ça n'aurait pas de sens.

ROUSSEAU. Certainement!... plus tard!...

DUPRÉ. Dès qu'il sera de retour.

ROUSSEAU. Oh! dès qu'il sera de retour!... (*A part.*) J'aurai soin de l'y faire rester.

DUPRÉ, *allant vers la porte de gauche.* Venez... venez, jeune homme... remerciez votre famille, qui consent à tout.

Mme ROUSSEAU. Jules!

Mme DU BROCARD. Mon neveu!

JULES. Il se pourrait!...

DUPRÉ, *courant à l'autre chambre.* Et vous, Paméla!... mon enfant!... ma fille!... embrassez votre mari!

Jules s'élance vers elle.

Mme DU BROCARD, *à Rousseau.* Comment se fait-il?...

DUPRÉ. Elle n'a pas été arrêtée!... elle ne le sera pas!... Je n'ai pas de titres; moi... je ne suis pas le frère d'un pair de France!... mais j'ai quelque crédit. On a eu pitié de son dévouement... l'affaire est étouffée... c'est ce que m'écrit M. le garde des sceaux par une estaffette, un cavalier que ce nigaud a pris pour un régiment.

BINET. On ne voit pas bien par une lucarne.

Mme DU BROCARD. Monsieur, vous nous avez surpris; je reprends ma parole.

DUPRÉ. Et moi, je garde votre lettre. Vous voulez un procès?... bien!... je plaiderai...

GIRAUD ET SA FEMME, *qui se sont approchés.* Monsieur Dupré!...

DUPRÉ. Êtes-vous contents de moi?... (*Pendant ce temps, Jules et madame Rousseau ont supplié Rousseau de se laisser fléchir; Rousseau hésite, et finit par embrasser au front Paméla, qui s'est approchée en tremblant. Dupré s'avance vers Rousseau, et lui voyant embrasser Paméla, il lui tend la main en disant.*) Bien, monsieur!... (*A Jules, l'interrogeant.*) Elle sera heureuse?...

JULES. Ah! mon ami!...

Paméla baise la main de Dupré.

BINET, *à Dupré.* Dites donc, monsieur, faut-il que je sois bête!... ne le dites pas!... il l'épouse... et je me sens attendri!... Au moins, est-ce qu'il ne me reviendra pas quelque chose?

DUPRÉ. Si fait! je te donne mes honoraires dans cette affaire.

BINET. Ah! comptez sur ma reconnaissance.

DUPRÉ. C'est sur ton reçu que tu veux dire?...

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, 2me TABLEAU, SCÈNE II.

LES BOHÉMIENS DE PARIS,

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX.

PAR MM. ADOLPHE D'ENNERY ET GRANGÉ,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 SEPTEMBRE 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MONTORGUEIL...........	MM. Chilly.	UN GARÇON DE CAFÉ.....	MM. Bertholet.
Charles DIDIER...........	Albert.	PREMIER OUVRIER.......	Alexandre.
Paul DIDIER.............	Lacressonnière.	DEUXIÈME OUVRIER.....	Saint-Acheul.
CRÈVECOEUR.............	Matis.	TROISIÈME OUVRIER....	Rocheux.
DESROSIERS............	Cullier.	UN GARÇON DE BILLARD	*Idem.*
DIGONARD...............	Coquet.	UN CAPORAL..........	Prevot.
BAGNOLET................	Philippe.	LOUISE..................	Mmes Desessarts.
CHALUMEAU..............	Laurent.	ARTHÉMISE...............	Hortense Jouve.
POPLARD..................	Prosper.	UNE SERVANTE...........	Racine.
PLURE-D'OIGNON........	Adalbert.	Voyageurs, Joueurs de billard, Gens de la noce, Bohémiens, Soldats, etc.	
MONTIZON...............	Laurel.		

ACTE PREMIER.

Le devant des Messageries royales de la rue Notre-Dame-des-Victoires.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHALUMEAU, POPLARD, CRÈVECOEUR, UN AFFICHEUR, UN MARCHAND DE CHAINES DE SURETÉ, UN DÉCROTTEUR *près de la porte au fond avec sa sellette*, UN MARCHAND DE CANNES, PASSANTS, CRIEURS, *puis* BAGNOLET.

Au lever du rideau, Crèvecœur est couché par terre contre une borne, à gauche du spectateur, il ne paraît pas s'occuper de ce qui se passe autour de lui. On entend crier : *L'Indicateur des rues de Paris, le Guide du Voyageur*, pendant ce temps un afficheur est entré et va coller une petite affiche sur un des murs de la cour.

LE MARCHAND DE CHAINES. Voyez, à vingt-neuf... bijoux en or, contrôlés par la Monnaie.

POPLARD, *criant.* Allumettes chimiques allemandes, un sou le paquet, deux sous la boîte !

L'AFFICHEUR, *qui a posé son affiche.* V'là ce que c'est... (*Lisant.*) On dégage les effets du mont-de-piété et on achète les reconnaissances, rue Vide-Gousset, numéro neuf.

Il reprend son pot et son pinceau et sort.

CHALUMEAU, *qui l'a suivi et examiné en se cachant, s'approche de l'affiche dès qu'il est parti. Lisant.* On dégage les effets du mont-de-piété et on achète les reconnaissances... très-bien... rue Vide-Gousset, numéro neuf!... Minute! (*Il colle une petite bande sur l'adresse.*) Ça n'est plus ça, mon bonhomme! rue de l'Arbre-Sec, numéro vingt-trois, à la bonne heure.

BAGNOLET, *entre en chantonnant.* O Mathilde, idole de mon âme... tu... (*Voyant Chalumeau.*) Tiens, c'est Chalumeau... qu'est-ce que tu fais donc là?

CHALUMEAU. Moi, je colle des affiches... ou pour mieux dire... je colle des bandes sur les affiches.

BAGNOLET. Comment ça?

CHALUMEAU. C'est clair; une supposition que tu tiens un bureau de dégagement ou de n'importe quoi... tu te fais afficher, ça te coûte du papier et des caractères; moi, qui suis d'une entreprise rivale, je viens derrière toi, et je colle simplement l'adresse de mon administration au bas de ton affiche; c'est une association en commandite : tu fais la moitié des frais, et j'empoche tout le bénéfice.

BAGNOLET. Compris : c'est de l'affichage économique... et qu'est-ce que ça te rapporte, ce métier-là?

CHALUMEAU. Je gagne encore mes quinze sous, le matin en me promenant; avec ça, on ne peut pas mettre à la caisse d'épargne... mais, passé quatre heures, j'ai une autre profession.

BAGNOLET. Ah bah!... et laquelle?

CHALUMEAU. Je pratique avec avantage l'échange des bouts de cigares.

BAGNOLET. L'échange des bouts de cigares?... connais pas.

CHALUMEAU. Oui, je troque les petits contre les grands... je t'expliquerai ça tantôt... c'est un joli commerce de mon invention, tu verras.

BAGNOLET. Eh bien! c'est une industrie que je ne soupçonnais pas.

CHALUMEAU. Il y en a bien d'autres dont tu es ignorant. Et toi, qu'est-ce que tu fais pour le quart d'heure?

BAGNOLET. Moi, je suis cicérone.

CHALUMEAU. Quoi que c'est que ça, cicérone? ça va-t-il sur l'eau?

BAGNOLET. Cicérone, c'est-à-dire que je guette les provinciaux à leur descente de voiture, aux messageries royales, et je leur offre de leur servir de guide, de leur faire voir les curiosités de la capitale, de les mener dans les meilleurs hôtels, ou dans les plus fameux restaurants.

CHALUMEAU. Et tu les conduis...

BAGNOLET. Dans d'affreuses gargotes, qui me font une remise pour leur amener des pratiques.

CHALUMEAU. En même temps que tu es payé par le voyageur; eh bien! ça n'est pas déjà si mal.

BAGNOLET. Oui; mais vois-tu, Chalumeau, il y a des fois où ça me donne des remords de conscience.

CHALUMEAU. C'te bêtise!

BAGNOLET. Des fois où je me dis que je n'étais pas né pour ce métier-là.

CHALUMEAU. Tu aimerais mieux avoir dix mille livres de rente, pas vrai?...

BAGNOLET. Je me contenterais même de quinze... parce qu'entre nous, tous ces états que nous faisons, ça n'est pas des états vertueux.

CHALUMEAU. De quoi, pas vertueux!... et à qui donc que ça fait du tort, s'il vous plaît? Ah! je sais bien que nous ne payons pas patente, nous ne sommes pas des gens établis...

BAGNOLET. Nous ne jouissons pas de l'estime et de la considération publiques.

CHALUMEAU. Qu'est-ce qui dit ça?... des envieux!... faut les laisser jaboter... car enfin nous avons tous des professions... n'est-ce pas, Poplard?

POPLARD, *criant.* Allumettes chimiques allemandes... un sou le paquet, deux sous la boîte!

CHALUMEAU. Monsieur est négociant, je suis négociant, nous sommes tous négociants, tous, excepté Crèvecœur, que v'là, par exemple!

BAGNOLET. Ah! oui, l'Abruti.

CHALUMEAU. On ne lui connaît pas d'autres moyens d'existence que de rester couché toute la journée comme un lézard au soleil.

BAGNOLET. Si le sommeil rapportait six francs par heure, en voilà un qui serait millionnaire.

CHALUMEAU. Oui, mais dormir, ça n'est pas une profession; enfin, comment qu'y fait pour vivre? où qu'il prend son pain?

BAGNOLET. Son pain?... lui, Crèvecœur! il n'en a pas de besoin, il n'en consomme jamais.

POPLARD. C'est vrai.

CHALUMEAU. Ah! bah! il vit donc de l'air du temps; comme les serpents boas?

BAGNOLET. Il ne se nourrit que d'eau-de-vie... pour déjeuner, de l'eau-de-vie; pour dîner, de l'eau-de-vie; pour souper, de l'eau-de-vie.

CHALUMEAU. Toujours du casse-poitrine!

en v'là une de nourriture ! il doit être souvent dans les vignes.

BAGNOLET. Lui, jamais! ça ne le grise pas; ça l'engourdit, voilà tout... et quand il a son compte, il s'étale comme le voilà.

CHALUMEAU. Ah! mais c'est une marmotte que ce monsieur.

BAGNOLET. Tu vas voir... Eh! dis donc, Crèvecœur... (*S'approchant de Crèvecœur et le remuant du pied.*) Eh! l'Abruti!

CRÈVECOEUR. Hein?

BAGNOLET. Veux-tu du pain?

CRÈVECOEUR. Du pain? non...

BAGNOLET. Veux-tu de l'eau-de-vie?

CRÈVECOEUR, *s'animant.* De l'eau-de-vie! oui!... oui!... où y en a-t-il de l'eau-de-vie?

BAGNOLET. Chez le liquoriste, mon vieux.

CRÈVECOEUR. Ah!...

BAGNOLET. T'en auras plus tard.

Il retombe dans sa somnolence.

CHALUMEAU. Ah! mais j'en ai, moi, de l'eau-de-vie?

BAGNOLET. Ah! bah!

CHALUMEAU. Eh! oui, j'avais affaire ce matin de l'autre côté de la barrière... extra-fortifications; j'ai apporté la petite bouteille que v'là... et enfoncés les gabelous! Faisons une politesse à l'Abruti.

BAGNOLET, *prenant le bidon.* Oui, donne, je vais lui offrir... (*A Crèvecœur.*) Tiens, l'Abruti, avale une gorgée de ça, mon vieux... c'est de l'eau-de-vie.

CRÈVECOEUR. De l'eau-de-vie, bien vrai?

Il saisit le bidon avec avidité et le porte à ses lèvres.

BAGNOLET, *se baissant vers lui.* Hein! c'est bon ça, c'est du nanan, ça réchauffe notre petite estomaque... (*Revenant aux autres.*) Regardez donc comme il ingurgite; il avale ça comme du coco à un liard le verre.

CHALUMEAU. Ah ça, mais un instant... en v'là assez... gardons-en un peu pour les amis... (*Il va reprendre le bidon à Crèvecœur.*) Si on le laissait faire, il boirait tout... Tu l'aimes donc bien, le trois-six?

CRÈVECOEUR. Dam! oui...

BAGNOLET. Mais ça fait mal, ça grise.

CRÈVECOEUR. Non... non, ça endort... ça fait oublier...

Il se recouche.

CHALUMEAU. Oublier!... je crois bien, ça t'a fait oublier d'en laisser dans la bouteille... il a tout avalé, le vieux gourmand.

TOUS. Ah! bah!

CHALUMEAU. Il n'en reste pas une goutte.

BAGNOLET. Il se donnera une inflammation d'estomac, c'est sûr! Il aura une combustion spontanée; un de ces jours, il partira comme un réservoir à gaz.

POPLARD. Allumettes chimiques allemandes!

[illegible]

BAGNOLET. Finis donc, Poplard... ne va pas par là avec tes allumettes; c'est une tonne de trois-six que l'Abruti, tu pourrais l'incendier.

TOUS, *riant.* Ha! ha! ha!

SCENE II.

LES MÊMES, DIGONARD.

DIGONARD, *à part.* Quatre heures moins seize minutes... Montorgueil me marque dans sa lettre qu'il arrivera par la voiture de quatre heures; j'ai encore le temps de me promener.

Il se promène de long en large.

POPLARD, *s'approchant de lui.* Allumettes chimiques, mon bourgeois.

LE MARCHAND DE CHAINES. Voyez, à vingt-neuf, pour la sûreté des montres.

DIGONARD. Laissez-moi tranquille, je n'ai besoin de rien.

CHALUMEAU. Faut-il une voiture?... Voilà, voilà, bourgeois.

DIGONARD. Allez au diable! Cette rue est remplie d'un tas de mendiants; entrons au café, lire un journal.

Il disparaît.

CHALUMEAU. Tiens! qu'est-ce qu'il a donc ce particulier?... (*Lui faisant des gestes.*) Oh! c'te binette... Bonjour, monsieur..... Pardon si je ne vous reconduis pas.

BAGNOLET. Ça lui va joliment de nous traiter comme ça; qu'est-ce qu'il est donc, lui?...

CHALUMEAU. Tu le connais?

BAGNOLET. Pardine, c'est le nommé Antoine Digonard, un fameux faiseur de mauvaises affaires.

CHALUMEAU. De mauvaises affaires... ça ne doit pas l'enrichir.

BAGNOLET. Au contraire... elles sont mauvaises, c'est vrai, mais pour les autres.

CHALUMEAU. Ah! bon, je saisis!

BAGNOLET. Je l'ai connu dans mes temps de fortune... il m'a dévoré mon patrimoine.

TOUS, *riant.* Ha! ha! ha! son patrimoine!

CHALUMEAU. Tu as eu un patrimoine, toi, Bagnolet?

BAGNOLET. Oui, moi, Bagnolet. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça? est-ce que dans la vie on n'a pas des hauts et des bas!

CHALUMEAU. Ah! tu as eu des hauts?

BAGNOLET. Et maintenant, c'est tout au plus si j'ai des bas... mais enfin, j'ai appartenu à une famille très-distinguée; mon père était établi à Tours en Touraine; il vendait des instruments...

CHALUMEAU. Des instruments à vent?

BAGNOLET. Non, des instruments à eau.

CHALUMEAU. A eau? Ah! bon, connu, connu, des clarinettes d'apothicaire.

BAGNOLET. J'aurais dû me contenter de cette position honorable.. mais j'étais dévoré d'ambition; à la mort de papa, je cédai son fonds, et je vins à Paris avec la moitié de la somme en argent, et l'autre en un billet que m'avait fait l'acquéreur.

CHALUMEAU. Et à combien qu'il se montait ton patrimoine?

BAGNOLET. A quinze cents francs...

CHALUMEAU. Tu n'as pas dû aller loin avec ça.

BAGNOLET. Mon existence de lion dura un mois, pendant lequel je fis la connaissance d'une délicieuse giletière... avec qui je passai une lune de miel et d'argent... mais bientôt il ne me resta plus que mon billet.

CHALUMEAU. C'était une ressource!

BAGNOLET. Oui, elle était gentille, la ressource; un nommé Montorgueil, un habile, un fameux que j'avais connu au divan des Panoramas, se chargea de me le faire escompter; il me mena chez le Digonard.

CHALUMEAU. Et celui-ci te donna...

BAGNOLET. Cinquante francs en argent, quarante flageolets, et un veau à deux têtes.

TOUS, *riant*. Un veau à deux têtes!

BAGNOLET. Et encore il était malade... huit jours après, il rendit le dernier soupir entre mes bras... bref, je me trouvai bientôt dans une complète débine, obligé de vivre d'industrie.

CHALUMEAU. Et la giletière t'avait planté là!

BAGNOLET. Chalumeau, vous calomniez son cœur... Elle était partie, c'est vrai; mais pour recueillir l'héritage d'une vieille tante qui venait de trépasser du côté de Dieppe.

CHALUMEAU. Alors, c'est différent!..... (*Otant sa casquette.*) Honneur aux dames.

BAGNOLET. Du moins, je n'ai pas à rougir devant elle... O Arthémise! toi qui m'as connu si coquet, tu ne soupçonnes pas, sur les bords de la Manche, les trous qui se forment aux miennes.

CHALUMEAU. Ce pauvre Bagnolet!... et tu n'as pas flanqué une bonne roulée à ce gueux de Montorgueil?

BAGNOLET. J'en ai eu l'idée... oui, je l'aurais éreinté de bon cœur... si j'avais pu... mais il est plus fort que moi.

CHALUMEAU. Ah ça, tu le crains donc?

BAGNOLET. Non, mais j'en ai peur...

On entend sonner quatre heures.

DIGONARD, *revenant*. Quatre heures! Je suis d'une impatience... cette affaire dont me parle Montorgueil dans sa dernière lettre... (*On entend le cornet et le roulement de la voiture.*) Ah! enfin, voici la voiture!

Il sort.

CHALUMEAU. Allons, vous autres, à la voiture. (*Allant à Crèvecœur.*) Allons, viens avec nous, la vieille... gagner la petite goutte.

CRÈVECOEUR. La petite goutte... oui... oui.

TOUS. A la voiture!

Ils courent au fond; la scène se vide.

SCÈNE III.

BAGNOLET, *puis* ARTHÉMISE.

BAGNOLET, *seul*. La voiture de Rouen: j'ai bien peur de ne pas faire mes frais aujourd'hui. . ma foi! au petit bonheur.

Il va pour sortir et se rencontre avec Arthémise.

ARTHÉMISE, *entrant et cherchant des yeux*. Ah ça mais, où s'est-il donc fourré ce monsieur Bagno.... (*Le reconnaissant.*) Ah! le voilà!...

BAGNOLET. Arthémise!

ARTHÉMISE. Ah! on vous trouve donc, monsieur Bagnolet?

BAGNOLET. Arthémise!... Arthémise!... aux messageries... Comment! c'est vous?... vous voilà de retour!... ah! quelle joie! quel bonheur!... Laissez-moi vous embrasser.

ARTHÉMISE, *l'arrêtant*. Du tout, du tout, monsieur.

BAGNOLET. On a fait sa barbe ce matin, c'est du satin, c'est du velours.

Il l'embrasse.

ARTHÉMISE. Mais voulez-vous finir!... d'abord, je suis en colère contre vous.

BAGNOLET. Ah! bah! Alors, je vas vous embrasser pour faire la paix.

Il l'embrasse.

ARTHÉMISE. Ah ça, mais c'est insupportable; voulez-vous bien m'écouter?

BAGNOLET. Parlez, Arthémise; je vas essayer de me calmer, je vas tâcher d'arrêter la locomotive.

ARTHÉMISE. C'est fort heureux! et pourquoi donc, monsieur, restiez-vous là, au lieu de venir à ma rencontre?

BAGNOLET. A votre rencontre?... mais pour que je le fisse, il fallait que je le pusse; et pour que je le pusse, il fallait que je le susse... votre retour, et j'en ignorais complétement.

ARTHÉMISE. Allons donc! est-ce que je ne vous l'avais point écrit?

BAGNOLET. T'écrit... vous m'aviez écrit?

ARTHÉMISE. Certainement... il y a quatre jours, une lettre datée de Saint-Valery, et par laquelle je vous annonçais mon arrivée.

BAGNOLET. Ah! bah! je n'ai rien reçu.

ARTHÉMISE. C'est impossible!

BAGNOLET. C'est impossible, mais ça est.

ARTHÉMISE. Et les trois autres, monsieur.. les trois autres lettres que vous avez eu la petitesse de laisser sans réponse. . hein?

BAGNOLET. Vous m'en avez écrit trois autres... Ah! j'y suis... vous les avez adressées à mon ancienne demeure.

ARTHÉMISE. Sans doute!

BAGNOLET. Et je suis déménagé.

ARTHÉMISE. Comment! vous avez changé de logement!

BAGNOLET, *avec importance.* Oui, les cheminées fumaient!... je n'étais pas content des papiers... et puis... (*à part*) et puis le propriétaire m'a flanqué à la porte.

ARTHÉMISE. Ah ça, mais au moins vous auriez pu vous donner la peine d'aller chez votre ancien concierge vous informer s'il n'était rien venu de ma part.

BAGNOLET. Arthémise, croyez que si j'avais su... pour avoir de vos nouvelles, pour me procurer vos trois lettres, j'aurais fait trente lieues à pied sur la tête... Dieu de Dieu! j'aurais été capable de tout... (*frappant sur son gousset*) oui, de tout... excepté de payer le port.

ARTHÉMISE. Tout ça, monsieur, c'est des phrases!

BAGNOLET. Et moi qui la traitais d'ingrate, d'infidèle, moi qui me croyais oublié, trahi!... oui, Arthémise, chaque nuit je rêvais trahison... je voyais des chats dans tous mes songes.

ARTHÉMISE. Je ne vous crois pas.

BAGNOLET. N'importe, je te revois, je te raime, je suis raimé... ah! je suis le plus heureux des hommes... ah! je suis le plus heureux des hommes...

Il l'embrasse.

ARTHÉMISE, *fâchée.* Mais, monsieur, encore une fois...

BAGNOLET, *l'embrassant.* Encore une fois, je le veux bien... Pendant dix ans, cent ans, toute la vie, et pour commencer la réconciliation, je vas aller chercher vos cartons, vos paquets... Je peux faire ça pour vous.

ARTHÉMISE. Du tout, je n'ai besoin de personne.

BAGNOLET. Alors, permettez-moi d'aller vous chercher un fiacre, une citadine... je peux encore faire ça pour vous.

ARTHÉMISE. Je vous dis de me laisser; il faut que j'aille payer le prix de mes bagages.

BAGNOLET. Le prix de vos bagages... je peux toujours faire ça pour... (*A part.*) C'est-à-dire, non, je ne peux pas faire ça pour elle.

ARTHÉMISE. Allons, allons, laissez-moi!

BAGNOLET. Mais écoutez...

ARTHÉMISE. Rien, vous allez me compromettre; je vous défends de me suivre.

Elle sort.

BAGNOLET. Arthémise!... Arthémise!... Ah bien, elle me plante là... mais je la rattraperai... je l'attendrirai... je la fléchirai.

Il se met à courir vers le fond et se rencontre avec Didier qui entre.

SCÈNE IV.

BAGNOLET, DIDIER.

BAGNOLET. Ah! excusez, monsieur, je ne vous voyais pas.

DIDIER. Eh mais, c'est Bagnolet.

BAGNOLET. Mon nom... mais pardon, pardon... je n'ai pas le temps de...

DIDIER. Tu n'as pas le temps de serrer la main à une ancienne connaissance, à un concitoyen?

BAGNOLET. Un concitoyen!... ah! vous êtes de Tours... Monsieur, je vous salue bien; mais, je suis très-pressé... il faut que je rattrape...

DIDIER, *le remettant.* Ah ça, mais regarde-moi donc! tu ne me reconnais pas?

BAGNOLET, *le regardant.* Attendez... si fait... je n'ai pas la berlue... ah! mon Dieu! est-ce possible... tu serais... vous êtes ..

DIDIER. Charles Didier!

BAGNOLET. Charles Didier! qu'on appelait le petit Charlot?

DIDIER. Avec qui, dans ton enfance, tu allais...

BAGNOLET. A l'école... Oui, et qui me défendait toujours contre les grands... qui se battait à ma place... Ah! Dieu! m'en avez-vous épargné des taloches... aussi, entre nous, c'est à la vie, à la mort, et si je puis vous être bon à quelque chose!... Avez-vous vu l'obélisque?...

DIDIER. Pour le moment, j'ai plutôt besoin de repos; car depuis que nous ne nous sommes vus, j'ai fait de grands voyages.

BAGNOLET. Ah! bah! des grands voyages ..

DIDIER. Et j'arrive des Indes, où mon pauvre père vient de mourir.

BAGNOLET. Votre vieux père... mais vous, qu'est-ce que vous avez été faire par là?

DIDIER. J'avais quitté la France... je m'étais engagé dans la marine, non par vocation, mais par amour.

BAGNOLET. Par amour!

DIDIER. Pour une jeune fille qui me semblait si belle, si pure et si bonne, que je n'osais lui parler de ma tendresse; je me trouvais indigne d'elle... et voilà pourquoi j'ai voulu me faire un nom. Je partis, emportant au fond de mon cœur, avec le souvenir de Louise, assez de force pour braver tous les dangers, pour surmonter tous les obstacles!... Courage, me disais-je souvent, un jour viendra où je la reverrai, où je pourrai lui dire... cette fortune que je possède, c'est pour la mettre à vos pieds que je l'ai acquise; ce nom qu'on entoure d'un peu d'estime et de respect, c'était pour qu'il fût digne de vous que j'ai voulu l'ennoblir.

BAGNOLET. Je vous comprends!... c'est comme ça que j'aime Arthémise.

DIDIER. Je revins enfin après une longue absence... j'avais amassé plus de fortune que je n'en avais désiré, et je m'étais distingué dans quelques expéditions; juge de ma joie, de mon bonheur! j'allais enfin revoir mon pays, me retrouver auprès de la seule femme qui jamais eût fait battre mon cœur!... hélas! c'était une illusion qui devait bientôt s'évanouir... j'apprends, en débarquant, qu'un autre, en mon absence, s'était introduit auprès de cette jeune fille; que, profitant de quelques avantages personnels, et à l'aide de promesses mensongères, il s'était emparé de cette âme innocente et crédule. Oui, elle, cet ange de pureté à qui, moi, je n'osais penser qu'avec respect, avec admiration, à qui je voulais un jour offrir ma fortune et mon nom... elle était flétrie, déshonorée, elle était la maîtresse d'un autre.

BAGNOLET. Ah! grand Dieu! et cet autre, vous êtes allé le trouver?... vous vous êtes vengé?

DIDIER. Vengé!... moi!... (*A part.*) O mon frère! mon frère! (*Haut.*) Je ne le pouvais pas... je ne pouvais pas me venger de lui.

BAGNOLET. Vous ne le pouviez pas? et pourquoi donc? Cristi!... ça n'est pas par le courage que je brille... quoique ancien lion, je n'ai pas le naturel de cet animal..... mais si on m'en avait fait autant, je... et cette femme, vous ne l'avez pas revue?

DIDIER. Non, ils étaient partis, partis ensemble.

BAGNOLET. Ah! bon, je vous pénètre, vous venez les chercher.

DIDIER. Non... d'autres affaires, des affaires de famille m'appellent à Paris.

BAGNOLET. Ah! j'entends... c'est juste; au fait, vous venez retrouver votre frère...

DIDIER. Mon frère!... Paul a recueilli sa part de notre héritage, il doit être heureux... je ne le verrai pas.

BAGNOLET. Comment?...

DIDIER, *à part.* Oh! non, pas encore!...

BAGNOLET. Heureux, lui? mais pas du tout.

DIDIER. Que veux-tu dire?...

BAGNOLET. Qu'à son arrivée à Paris, monsieur Paul, votre frère, allait dans le monde... il voulait briller... trop briller, même.

DIDIER. Ensuite...

BAGNOLET. Si bien qu'au bout de quelque temps, il s'est trouvé sans le sou... alors, il s'est lancé dans ce qu'on appelle à Paris la haute mauvaise société.

DIDIER. Tu me fais frémir!

BAGNOLET. Mais, pour vivre longtemps dans ce monde-là, il faut ou beaucoup d'argent... ou beaucoup d'adresse... et...

DIDIER. Et Paul, qui était pauvre, ne s'y est pas maintenu, lui, parce qu'il n'a pas rejeté tout sentiment de probité, parce qu'il est homme d'honneur, n'est-ce pas?... et maintenant, il est en proie au besoin, à la souffrance, à la misère... (*A part.*) Mais elle, mon Dieu, Louise, que sera-t-elle devenue?... (*Haut.*) Oh! je veux le retrouver, je veux le revoir!... tu dois connaître sa demeure, tu me conduiras...

BAGNOLET. Sa demeure?... ça n'est pas facile; n'importe, je soupçonne... dès ce soir nous nous mettrons en campagne.

DIDIER. Où demeures-tu?

BAGNOLET. Planche-Mibray street, numéro neuf, au cinquième au-dessus de deux entresols... il y a une patte de lièvre à la porte!

DIDIER. Il suffit!

UN FACTEUR, *entrant.* Monsieur Didier!

DIDIER. Eh bien?

LE FACTEUR. Monsieur, vos effets sont chargés; le fiacre vous attend.

DIDIER. Merci... (*A part.*) Qu'ai-je appris, grand Dieu?... Paul!... non, malgré ses fautes... je ne puis... je ne veux pas l'abandonner... (*Haut.*) Bagnolet, tu te souviendras de ta promesse, n'est-ce pas?... j'irai te prendre... tu me conduiras vers mon frère... et si en échange de ce service, tu as besoin de moi, tu n'auras qu'un mot à dire... et ma reconnaissance... A ce soir, donc, Bagnolet, à ce soir.

BAGNOLET. A ce soir!

Didier sort.

SCÈNE V.

BAGNOLET, *puis* MONTORGUEIL, DIGONARD, CHALUMEAU ET PETITS BOHÉMIENS.

BAGNOLET, *seul.* Le retrouver, ça ne sera pas facile; un homme sans domicile... C'est égal, j'ai une idée...

En ce moment entrent Montorgueil et Digonard poursuivis par les petits Bohémiens, puis le Facteur, Chalumeau, le Colleur et Poplard.

LE FACTEUR. Bourgeois, je vais vous indiquer un commissionnaire.

POPLARD. Un commissionnaire? voilà! voilà!

CHALUMEAU ET LE COLLEUR. Voilà, pour la commission!

MONTORGUEIL. Allons, je vous dis de ne pas me rompre les oreilles, je n'ai besoin de personne pour mes malles.

BAGNOLET, *à part.* Ses malles... C'est

un voyageur!... tenue d'homme riche, si je lui offrais...

MONTORGUEIL, *à Digonard.* Venez par ici, nous pourrons causer plus à notre aise.

BAGNOLET, *s'avançant.* Pardon; monsieur est étranger; s'il avait besoin d'un cicérone.

MONTORGUEIL, *se détournant.* Hein?... que veux-tu?

BAGNOLET, *effrayé.* Montorgueil!... ah! grand Dieu!

MONTORGUEIL. Eh! c'est Bagnolet! quel diable de métier fais-tu là?

BAGNOLET. Moi! je... je...

MONTORGUEIL. Allons, c'est bien, nous avons à causer... va-t'en.

BAGNOLET. Je m'en vais... (*A part.*) Allons retrouver Arthémise... Ce diable d'homme me fait des peurs atroces.

Il sort précipitamment.

CHALUMEAU, *un petit bout de cigare à la bouche. A part.* Exerçons ma petite industrie... (*Haut.*) Excusez, mon bourgeois: voulez-vous me permettre de m'allumer?

MONTORGUEIL, *lui tendant son cigare.* Allons, dépêche-toi!

DIGONARD. Nous n'en finirons pas!

MONTORGUEIL. Oh! cela ne peut pas se refuser, la fraternité du cigare.

CHALUMEAU. Oui, la fraternité du... Merci, mon bourgeois.

Il met le grand cigare de Montorgueil dans sa bouche et lui présente son petit bout.

MONTORGUEIL. Hein? comment... eh! bien, que fais-tu donc?

CHALUMEAU. Ah! pardon, pardon, c'est que je m'étais trompé... voilà le vôtre.

MONTORGUEIL. Animal, maintenant que tu l'as mis dans ta bouche, garde-le.

CHALUMEAU, *à part.* C'est bien là-dessus que je comptais. (*Haut.* Ah! rendez-moi mon bout, si ça vous est égal.

MONTORGUEIL. Tiens, et laisse-moi en repos...

Il jette le bout, Chalumeau le ramasse

CHALUMEAU. Enlevé! voilà déjà trois cigares que ce bout-là me rapporte.

Il éteint celui de Montorgueil, le met dans sa poche, et sort.

SCÈNE VI.

MONTORGUEIL, DIGONARD.

DIGONARD. Eh bien, nous voilà seuls, parlons de cette grande affaire.

MONTORGUEIL. Attends, car c'est toute une histoire... histoire mystérieuse, mais dont je puis te confier le secret, à toi qui me connais bien et dont je sais aussi toute la vie...

DIGONARD. Toute ma vie... je suis banquier...

MONTORGUEIL. Bon... et je sais ce que tu étais avant... Je sais même depuis que tu exerces la banque, plus d'un zéro criminel que tu as adroitement glissé à la fin d'un compte de jeune homme...

DIGONARD. Enfin cette affaire.

MONTORGUEIL. M'y voici, il y a quelque temps, je me trouvais à Dieppe, ayant épuisé toutes mes ressources.

DIGONARD. Je le sais...

MONTORGUEIL. Oui, car je t'avais écrit pour te supplier de me prêter quelque argent sur ma parole.

DIGONARD. Ta parole, par malheur, c'était ta seule garantie.

MONTORGUEIL. Ce qui fait que tu ne m'as rien prêté du tout; or, un soir, j'étais sans argent, n'ayant auprès de moi ni un ami qui pût m'aider, ni quelque autre dont je pusse me servir... je me promenais dans la campagne, aux alentours d'une petite maison dont je venais de voir sortir les habitants... La maison est déserte, me disais-je, et à cette pensée, un frisson parcourut tout mon corps... Une haie de quelques pieds me séparait seule du jardin; je la franchis d'un bond, et grimpant lestement le long d'un arbre renversé sur la façade de derrière, j'entrai dans l'appartement du premier étage; il y avait là un secrétaire bien fermé pour un autre, mais presque ouvert pour moi, et dans ce secrétaire deux piles d'écus, que j'enveloppai à la hâte dans la première feuille de papier que je sentis sous ma main; puis, je sautai de la croisée dans la terre labourée du jardin, et je partis... Une heure après, attablé dans un restaurant de la ville, je déroulai mes écus, et je découvris que l'enveloppe était une lettre que je me mis à lire... cette lettre était datée des grandes Indes, et signée : Didier.

DIGONARD, *avec étonnement.* Didier!

MONTORGUEIL. Didier, négociant de Tours, et qui était allé rejoindre là-bas son fils aîné, presque son fils unique, puisque le plus jeune était, disait-il, perdu pour le monde et pour son père... Le vieillard écrivait cette lettre à son lit de mort; il l'adressait à son meilleur ami, au millionnaire Desrosiers, et acceptait l'offre que celui-ci avait faite d'unir leurs deux enfants... Je me souvins alors de ce Paul Didier de Tours qui avait pendant quelque temps vécu parmi les nôtres, c'était le plus jeune des deux frères; mais cette lettre m'apprenait que Desrosiers, parti depuis longtemps de sa ville natale, ne connaissait ni l'un ni l'autre; alors une pensée subite s'empara de mon esprit, un plan immense se déroula tout entier devant mes yeux; cette lettre était un talisman qui devait nous enrichir, une mine d'or dont je tenais le filon;

je venais de voler deux cents francs, je les avais enveloppés dans un million.

DIGONARD. Mais ce plan, quel est-il ?

MONTORGUEIL. Le lendemain, plus décemment vêtu, je me présentai chez Desrosiers. J'arrive des Indes, lui dis-je, et je vous annonce le retour de votre futur gendre... Eh! quoi Didier?... Est en ce moment à Paris où le retiennent quelques affaires... Eh bien, s'écrie le bonhomme, c'est à Paris que je veux faire la noce, nous irons à Paris.

DIGONARD. Ah! bah! il va venir?

MONTORGUEIL. Il est venu; en ce moment il conduit sa fille à l'hôtel Meurice, dans un instant, il reviendra pour y faire porter ses bagages, et les miens.

DIGONARD. Les tiens... mais je croyais qu'il y a un mois, tu étais sans...

MONTORGUEIL. Il y a un mois, je ne connaissais pas mon ami Desrosiers; maintenant, il faut retrouver Paul.

DIGONARD. Paul Didier!

MONTORGUEIL. Oui, Paul, qui saura bien parler au Desrosiers de son propre père, de ce vieil ami qu'il a si longtemps connu, et des grandes Indes qu'il ne connaît pas, Paul, que nous tirerons de la misère pour lui donner une riche dot que nous partagerons, bien entendu; mais il faut délier à son profit les cordons si serrés de ta bourse; c'est un beau cavalier auquel il ne manque que des habits d'une coupe nouvelle, un cabriolet, un groom, et tu lui donneras tout cela.

DIGONARD. Mais...

MONTORGUEIL. Car ce n'est qu'avec tout cela qu'il peut prendre, sans éveiller les soupçons, la place de ce frère qui s'est enrichi aux Indes.

DIGONARD. Fort bien, mais cette fois je ne veux pas risquer...

MONTORGUEIL. Quelques billets de mille francs, pour en gagner deux cent mille?

DIGONARD. Deux cent mille...

MONTORGUEIL. Ah! tu réfléchis, mais cela ne suffit pas, il faut agir.

DESROSIERS, *hors scène.* Fort bien, je reviens à l'instant.

MONTORGUEIL. Silence! j'aperçois notre homme.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DESROSIERS.

MONTORGUEIL. Eh! arrivez donc, mon cher monsieur Desrosiers, j'étais en train de parler de vous.

DESROSIERS. Vraiment!

MONTORGUEIL. Oui, je faisais votre éloge, je disais qu'il est impossible de rencontrer un compagnon de voyage plus agréable et plus spirituel.

DESROSIERS. Ah! monsieur, croyez que de mon côté je n'ai qu'à m'applaudir...

MONTORGUEIL. Vous êtes bien; bon mais permettez-moi d'abord de vous présenter monsieur Antoine de Digonard.

DESROSIERS, *saluant.* Monsieur! je n'ai qu'à m'auplaudir...

DIGONARD, *saluant.* Monsieur!

MONTORGUEIL. C'est un de mes meilleurs amis, un ami de notre cher Didier, et qui a su à force de travail et de capacité se créer une position brillante.

DIGONARD, *modestement.* Montorgueil!

MONTORGUEIL. Qui possède une fortune considérable, et, ce qui est plus rare, une réputation sans tache.

DIGONARD. Assez, Montorgueil... assez!...

DESROSIERS. Présenté par vous, monsieur, cela suffit. Couvrez-vous donc.

DIGONARD. Monsieur...

DESROSIERS. Monsieur...

MONTORGUEIL. Messieurs! (*Ils se couvrent tous les trois.*) Ah! c'est qu'à Paris, il est indispensable de savoir à qui l'on a affaire. Dans cette Babylone moderne, il faut toujours être sur la réserve, ou l'on court risque d'être trompé.

DIGONARD. Montorgueil a raison.

DESROSIERS. Ma foi, messieurs, moi, je n'ai jamais craint cela; en affaires comme en amitié, j'ai toujours été d'une entière confiance... et, jusqu'à présent, je n'ai eu qu'à m'applaudir.

DIGONARD. En vérité, cela prouve la droiture de votre caractère.

DESROSIERS. Et puis je me flatte d'être assez bon physionomiste... je distingue du premier coup d'œil...

DIGONARD. Vraiment!

DESROSIERS. Par exemple, votre ami M. de Montorgueil a tout de suite fait ma conquête... oui, la première fois que je l'ai vu, je me suis dit : Parbleu, voilà un honnête homme.

DIGONARD. Peste! je vois que vous vous connaissez en physionomies.

MONTORGUEIL. Touchez là, monsieur Desrosiers... (*il lui tend la main*) la confiance d'un homme tel que vous est un trésor pour un homme tel que moi! Mais je vous le répète, il ne faut pas se fier au premier venu... à Paris, il y a tant de bohémiens.

DESROSIERS, *étonné.* Comment! des Bohémiens... vous avez à Paris des réfugiés de Bohême?

MONTORGUEIL. Eh! non, vous n'y êtes pas... j'entends par bohémiens cette classe d'individus dont l'existence est un problème, la condition un mythe, la fortune une énigme, qui n'ont aucune demeure stable,

aucun asile reconnu, qui ne se trouvent nulle part, et que l'on rencontre partout! qui n'ont pas un seul état, et qui exercent cinquante professions; dont la plupart se lèvent le matin sans savoir où ils dîneront le soir; riches aujourd'hui, affamés demain; prêts à vivre honnêtement s'ils le peuvent, et autrement s'ils ne le peuvent pas.

DESROSIERS. Ah ça, mais ce sont des filous!

MONTORGUEIL. Non pas, ce sont des bohémiens! Les bohémiens, vous les coudoyez à chaque pas dans Paris; les uns tiennent le haut bout de l'échelle, ils s'intitulent jurisconsultes, ex-préfets de l'empire, ou chevaliers de l'Éperon d'or... On les trouve à Tortoni, aux courses, et dans les coulisses de l'Opéra; les autres gravitent au milieu de l'échelle... ce sont les prétendus réfugiés, les pique-assiettes, et les mendiants à domicile... pauvres diables que l'on rencontre à la Bourse, au Palais-Royal, ou près des poêles des cafés... Enfin, tout au bas, au pied de l'échelle, se tiennent les infiniment petits, la menue monnaie de l'espèce; ceux-là vendent des cannes, des chaînes de sûreté, ouvrent les portières..., et cætera... et cætera... enfin, mon cher monsieur Desrosiers, il y a, tant de petits que de grands, cent mille bohémiens à Paris.

DESROSIERS. Cent mille!...

MONTORGUEIL. Cent mille oiseaux parasites, alléchés par le grain d'autrui... araignées de la civilisation, qui tendent leurs toiles pour y prendre les dupes... Ce spéculateur qui vous propose une affaire d'un million, et finit par vous emprunter cent sous... bohémien... L'éditeur de ce journal qui ne paraît jamais... bohémien... Ce prétendu banquier qui vous invite à dîner chez Véry et qui s'aperçoit au dessert qu'il a oublié sa bourse... bohémien... Enfin, cet homme que vous connaissez à peine et qui vous appelle son cher ami, en vous serrant la main (*il serre la main de Desrosiers*) bohémien!... bohémien... toujours bohémien...

DESROSIERS. Ah! bien, bien, je devine.

MONTORGUEIL. Oui, monsieur, et le soir, tout ce monde-là a déjeuné, a dîné, a vécu après s'être réveillé sans un sou.

DESROSIERS. Bon, bon! je comprends... ce sont les imbéciles qui payent pour eux... A propos, messieurs, il est cinq heures; voulez-vous me permettre de vous offrir à dîner?

MONTORGUEIL. Comment donc! j'accepte avec plaisir.

DIGONARD. Et moi j'allais vous le proposer.

MONTORGUEIL, *bas*. Menteur!...

DESROSIERS, *à Digonard*. A merveille! nous ferons à table plus ample connaissance, nous causerons de la surprise que je ménage à notre cher Didier...

MONTORGUEIL. C'est cela... le temps seulement de faire porter mes malles.

DESROSIERS, *voyant entrer un facteur*. Et justement, je crois que les voilà.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BAGNOLET, ARTHÉMISE, VOYAGEURS, PETITS BOHÉMIENS.

Les voyageurs arrivent portant des paquets.

BAGNOLET, *portant des paquets*. Venez, par ici, je vous dis que je porterai ça moi-même.

ARTHÉMISE. Prenez garde à mon oiseau, surtout.

LES PETITS BOHÉMIENS *les poursuivent, en criant :* Bourgeois, une voiture. Faut-y un commissionnaire, bourgeoise? mon général, je vous demande la préférence.

DESROSIERS, *à Montorgueil*. Ah! mon Dieu! quel brouhaha!

UN FACTEUR. Les malles de M. Montorgueil.

MONTORGUEIL. C'est bien, mettez ça là.

PLUSIEURS PETITS BOHÉMIENS. Bourgeois, voulez-vous que je porte ça?

MONTORGUEIL. Eh! non, laissez-moi en repos.

Tous s'éloignent Crèvecœur reste seul près de Montorgueil.

MONTORGUEIL. Eh bien, et toi, qu'est-ce que tu me veux?...

CRÈVECOEUR. Les malles... porter les malles... pour gagner... le pour-boire...

MONTORGUEIL. Je n'ai que faire de toi, ivrogne.

CRÈVECOEUR. Ah!...

Montorgueil le repousse durement; les petits bohémiens le font pirouetter.

BAGNOLET. Eh bien, eh bien, pourquoi le bousculez-vous comme ça... lâchez-le donc, ce pauvre homme!

CHALUMEAU. Au fait, pourquoi qu'il se laisse faire? pourquoi qu'il est si endurant?

BAGNOLET. Vous croyez ça... lui, endurant... il ne l'est pas toujours, allez; rien qu'avec un mot, le mouton peut se changer en tigre enragé.

CHALUMEAU. Ah! bah! lui, plus souvent!

BAGNOLET, *posant les cartons*. Plus souvent... eh bien, tu vas en juger; dis donc, eh! Crèvecœur.

CRÈVECOEUR. Hein?

BAGNOLET. Tu vois bien celui-là?

Il lui désigne Chalumeau.

CRÈVECOEUR. Oui... eh bien?

BAGNOLET. Eh bien, c'est lui qui a fait mourir Marie Hubert...

MONTORGUEIL, *qui a entendu*. (*A part.*) Marie Hubert!

CRÈVECOEUR, *furieux*. Marie Hubert!... lui!... lui!...

Il s'élance avec fureur sur Chalumeau et le terrasse.

CHALUMEAU. Eh ben!..... eh ben!..... qu'est-ce qu'il a donc? Retenez-le... mais retenez-le donc!

CRÈVECOEUR, *qu'on arrête*. Laissez... laissez... il a fait mourir Marie Hubert...

BAGNOLET, *l'arrêtant*. Allons, allons, Crèvecœur; c'était une farce, c'était pour t'attraper... ce n'est pas lui!

CRÈVECOEUR, *se calmant*. Ah! ce n'est pas lui!

BAGNOLET. Eh! non, c'était pour plaisanter.

CRÈVECOEUR. Plaisanter!... faut pas plaisanter avec Marie Hubert!

Il s'éloigne paisiblement.

MONTORGUEIL, *qui a tout examiné, à part*. Marie Hubert!... voilà qui est étrange! (*Allant frapper sur l'épaule de Crèvecœur.*) Dis-moi, mon brave, porte ma malle, je te payerai bien.

CRÈVECOEUR. Oui... oui... merci...

Il va prendre la malle.

MONTORGUEIL. Allons, messieurs!

DESROSIERS. A table nous causerons de notre grande affaire...

BAGNOLET, *à Arthémise*. Partons!... (*A part.*) Je tiens ma poulette!...

MONTORGUEIL, *prenant le bras de Desrosiers*. Partons! je tiens mon pigeon!

ACTE DEUXIÈME.

Premier Tableau.

Le théâtre représente le dessous de la première arche d'un pont dont le dessus doit être praticable, a la gauche de l'acteur est une berge au bas de laquelle coule la rivière; de longues planches communiquent de la berge aux bateaux; le devant de la scène est praticable; au fond on aperçoit Paris. Le théâtre ne doit être que faiblement éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHALUMEAU, POPLARD, *plusieurs autres* BOHÉMIENS, *les uns sous l'arche, les autres dans des bateaux, vidant l'eau.*

Toutes les scènes des petits bohémiens doivent être jouées avec mystère et sans parler haut.

CHALUMEAU, *du haut du pont*. Brrrrrr!

TOUS, *levant la tête*. Quoi donc?

CHALUMEAU. C'est moi, c'est Chalumeau. (*Il descend.*) Eh! Poplard! quoique tu fais donc?

POPLARD. Attends... je prépare la chambre à coucher; je viens de retourner les matelats et je confectionne les oreillers... Qu'est-ce qui me passe de la paille?

PREMIER BOHÉMIEN. Voilà! Tiens, v'là pour ton lit de plume.

CHALUMEAU. Dis donc, Poplard!

POPLARD. De quoi?

CHALUMEAU. N'en mets pas trop à ma place, mon bonhomme.

POPLARD. Pourquoi donc ça?

CHALUMEAU. Je veux pas m'habituer à être couché trop doucement; on ne sait pas dans quelle position qu'on peut se trouver plus tard.

POPLARD. Ah ben, t'es pas comme moi, j'aime à être ben couché.

CHALUMEAU. On n'est pas déjà si mal ici, on a la rivière qui vous berce comme une maman nourrice; seulement, y a une chose qui me chiffonne.

POPLARD. Et quoi donc?

CHALUMEAU. C'est d'avoir pas de rideaux.

TOUS. Des rideaux!

CHALUMEAU. Oui, ça empêcherait les courants d'air. C'est si mal fermé sous les ponts.

POPLARD. A propos, tous les locataires sont-ils rentrés?

CHALUMEAU. Il manque encore l'abruti et le moderne.

POPLARD. Ah! oui, ce jeune homme qui vient coucher ici depuis une huitaine de jours. Faudra pourtant s'informer de ce que c'est, lui demander son nom.

CHALUMEAU. As-tu pas peur de te compromettre!

POPLARD. Mais dame, faut savoir qui qu'on fréquente.

UNE VOIX, *en dehors*. Prrr...

TOUS. Qu'est-ce que c'est que ça?

CHALUMEAU. Ah! je connais, c'est un de mes amis, monsieur Plure d'Oignon.

POPLARD. Plure d'Oignon, j'en ai entendu dire...

CHALUMEAU. Laisse donc! c'est pas un filou, il ouvre les portières et il sert les maçons.

POPLARD. Faudra voir.

CHALUMEAU. Il chante comme un rossignol, nous lui ferons gazouiller quelquechose.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PLURE D'OIGNON, *arrivant par un escalier qui se trouve à gauche.*

PLURE D'OIGNON. Monsieur Chalumeau, s'il vous plaît?

POPLARD. C'est ici, donnez-vous donc la peine d'entrer.

CHALUMEAU. Me v'là, bonsoir! comment que tu te portes?

PLURE D'OIGNON, *tristement*. Ça va mal... merci.

CHALUMEAU. Comme t'as l'air triste ce soir! Qu'est-ce qui t'est donc arrivé?

PLURE D'OIGNON. Tous les malheurs; d'abord je viens d'éprouver une banqueroute.

TOUS. Une banqueroute!

PLURE D'OIGNON. Oui; un monsieur et une belle dame qui m'ont envoyé chercher une voiture, et ils ne m'ont rien donné.

TOUS. Ah!

POPLARD. Le monde est si dur.

PLURE D'OIGNON. De plus, mon logeur m'a donné mon compte.

CHALUMEAU. Bah! et pourquoi?

PLURE D'OIGNON. Parce que je ne lui payais pas le sien; mais heureusement je me suis souvenu que tu m'as offert l'hospitalité, et me v'là; tu vas me conduire à ton domicile.

CHALUMEAU. A mon domicile; mais tu y es...

PLURE D'OIGNON. Ah bah!

POPLARD. Vous occupez le salon, (*montrant le bateau*) et voici la chambre à coucher.

PLURE D'OIGNON. Ah! ce local... Y a pas cher de loyer alors.

CHALUMEAU. Rien par mois, y compris le sou pour livre.

POPLARD. Pas d'amende au portier, on rentre à l'heure qu'on veut.

CHALUMEAU. Et même tu peux utiliser tes heures de sommeil, et t'adonner à la pêche en dormant.

PLURE D'OIGNON. Qu'est-ce que c'est que ça, la pêche en dormant?

CHALUMEAU. Une invention à moi, qui m'est venue, en voyant la sonnette que messieurs les concierges ont au-dessus de leur tête pendant la nuit. Tu vois bien ce grelot?

PLURE D'OIGNON. Eh bien?

CHALUMEAU. Eh bien, le soir, quand je me couche, je me l'attache à l'oreille avec le cordon de ma ligne, que je laisse pendre à l'eau par l'autre bout, et je m'endors. Quand ça commence à mordre, v'là la ligne qui remue, et quand c'est pris tout à fait, le grelot fait sa musique... Drelin, drelin, drelin, c'est comme si le poisson criait: Cordon, s'il vous plaît. Aussitôt je me réveille et je pince mon goujon. V'là ce que c'est que la pêche en dormant.

TOUS. Bravo!

POPLARD. Dès ce soir je cueille une friture.

PLURE D'OIGNON. Allons, je vois qu'on ne s'ennuie pas trop ici, et puisque je ne peux pas faire autrement, je me décide et je reste.

CHALUMEAU. C'est ça; et pour nous payer ta bienvenue, tu vas nous chanter quelque chose.

TOUS. Oui, oui.

PLURE D'OIGNON. Ça m'est encore égal: écoutez.

Tout le monde l'entoure, Crève-Cœur paraît.

PREMIER BOHÉMIEN. Chut!

POPLARD. Qué qu'y a?

PREMIER BOHÉMIEN. V'là la patrouille.

La patrouille passe sur le pont. Nouveau bruit de pas.

POPLARD. La voilà qu'elle passe sur le pont. V'là qu'elle descend par ici. (*Mouvement.*) Eh! non... Tiens, c'est le père Crèvecœur. (*Crèvecœur descend.*) Eh, oui, parbleu, c'est lui... C'est toi, mon vieux?

SCÈNE III.

LES MÊMES, CRÈVECOEUR.

RÈVECOEUR. Oui, me v'là, bonsoir.

CHALUMEAU. Eh ben! vieux, comment que ça va? nous avons donc gagné de l'argent aujourd'hui?

CRÈVECOEUR. Oui, oui, un peu.

CHALUMEAU. Combien qu' y t'a donné, ce bourgeois, pour porter ses malles?

CRÈVECOEUR. Une pièce de trois francs.

TOUS. Trois francs!

POPLARD. Plus que ça de pourboire! merci! Est-ce que t'as déjà tout avalé?

CRÈVECOEUR. Non, pas tout; il m'en reste encore.

POPLARD. Voyons, combien qu'y te reste?

CRÈVECOEUR, *tirant son argent*. Ah! j'sais pas, j'ai pas compté.

POPLARD. Voyons!

POPLARD. Trente sous. Comment, malheureux, tu n'as plus que trente sous! Je parie que tu as en perdu en route, t'as si peu de soin! Pour pus de sûreté, je vas te garder ça, moi.

CRÈVECOEUR. Ah! je veux bien.

CHALUMEAU. Du tout, du tout, je ne veux pas; je le connais, Poplard; sous prétexte de t'empêcher de le dépenser, il serait capable de le dépenser soi-même. (*Il le reprend à Poplard et le donne à Crèvecœur.*) Tiens, ma vieille, mets ça dans ta poche, pour boire ta petite goutte demain.

CRÈVECOEUR. Merci!

CHALUMEAU. C' pauvre vieux!... parce qu'il est abruti, c'est pas une raison pour lui prendre ce qu'il a.. Allons, va te coucher, ma vieille; après ce que t'as fait aujourd'hui, tu dois avoir envie de faire dodo... Bonne nuit, papa Crèvecœur.

CRÈVECOEUR. Bonsoir, bonsoir!...

TOUS. Bonsoir, [illegible] !

CRÈVECOEUR. Bonsoir !...

Il entre dans le bateau.

POPLARD. Ah ça, qu'est-ce que t'as donc à prendre comme ça ses intérêts?

CHALUMEAU. C'est mon idée... je veux qu'on aie pour lui les plus grands égards... qu'on lui laisse la meilleure place dans le bateau... et surtout, qu'on ne lui parle jamais de Marie Hubert.

CRÈVECOEUR, *sortant la tête hors du bateau*. Hein !... de quoi ?

CHALUMEAU. Rien, rien... bonne nuit, mon vieux; ne fais pas de mauvais rêves...

Crèvecœur disparaît tout à fait.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAUL, *arrivant par la berge qui se prolonge derrière le pont.*

PAUL, *timidement.* Pardon, mes amis... je venais...

TOUS. Tiens, c'est le nouveau.

PAUL. Mais je vous gênerai peut-être?

POPLARD. Nous gêner? pourquoi donc ça?

PAUL. Ah! c'est qu'en vous voyant aujourd'hui plus nombreux qu'à l'ordinaire, je craignais...

CHALUMEAU. De trouver vot' place prise?... allons donc, c'est sacré ça... est-ce que vous n'êtes pas un camarade... un habitué?

PAUL. Un camarade... en effet, voilà huit jours...

CHALUMEAU. Huit jours que vous v'nez passer la nuit ici... (*Mouvement de Paul.*) Ah! pardine, y a pas d'affront. on n'est pas déshonoré pour ça... n'est-ce pas, vous autres?

POPLARD. Tiens, j'y couche bien, moi!

CHALUMEAU. C'te bêtise!... est-ce que tu ne vois pas aux manières de monsieur, qu'y n'est pas habitué à vivre comme nous?

PLURE D'OIGNON. Ah ça! vous avez donc eu des malheurs?

PAUL. Des malheurs!... Non... ce sont mes propres fautes qui m'ont conduit à cet état de misère et de honte... je ne puis accuser que moi-même... Le désir de briller, une ambition au-dessus de mes moyens, m'ont entraîné à contracter des dettes...

CHALUMEAU. Tu entends, Plure d'Oignon!... ménage ta fortune, mon bonhomme.

PAUL. Délaissé, abandonné par ceux qui se disaient mes amis, poursuivi par mes créanciers, je n'osai bientôt plus rentrer chez moi, où m'attendaient un désespoir plus poignant que le mien, des reproches plus cruels encore que ceux de ma conscience.

CHALUMEAU. Bon, bon, je comprends pas!... Comprenez-vous, vous autres?...

TOUS. Ma foi, non!...

CHALUMEAU. Mais n'importe, faut reprendre un peu de courage... il ne faut quelquefois qu'un instant pour vous remettre à flot.

PLURE D'OIGNON. Tiens! et avec ça qu'y couche sur l'eau, c'est déjà un commencement... Ah ça! soupe-t-on, ici?

CHALUMEAU. Ça me va! j'régale!

POPLARD. Passons dans la salle à manger

Ils remontent la berge et vont s'asseoir au bas de la pile du pont.

PAUL, *se tenant à l'écart.* Huit jours déjà de ce cruel supplice; huit jours pendant lesquels le remords et la faim sont venus m'assiéger sans relâche... j'ai cherché du travail, mais on m'a demandé l'emploi de ma vie passée, et la honte m'a monté au visage... Chaque soir me ramène parmi ces misérables, cent fois moins à plaindre que moi, car je les vois dormir à mes côtés, tandis que de cruels souvenirs me tiennent éveillé..... Louise, pauvre Louise, que je ne me suis rappelée que dans le malheur, comme elle a dû souffrir depuis mon abandon! Mon amour seul, disait-elle, lui donnait du courage; et maintenant quels doivent être sa misère et son désespoir!... Oh! si je n'écoutais que le cri de mon cœur, je braverais tout, je courrais près d'elle... Hélas! j'entendrais ses sanglots et ses plaintes, je verrais couler ses larmes... Oh! pardonnez-moi, mon Dieu! mais je me sens trop coupable, je n'en aurais pas le courage.

POPLARD. Ah! ma foi, nous avons bien soupé.

CHALUMEAU. Allons, Plure d'Oignon, pour dessert, ta chanson... ta chanson.

TOUS. Oui, oui, la chanson.

PLURE D'OIGNON. Eh ben, m'y v'là!... Écoutez ça, vous autres... Le refrain en chœur, mais modérément, de peur d'attirer la patrouille.

Il chante la chanson des bohémiens, dont tout le monde répète le refrain, tandis que Paul se tient à l'écart.

AIR *de M. Arthus.*

PREMIER COUPLET.

Fouler le bitume
Du boulevard, charmant séjour,
Avoir pour coutume
De n'exister qu'au jour le jour,
Lorsque l'on voyage,
Sur son dos, comme le limaçon,
Porter son bagage,
Son mobilier et sa maison.
Vivre d'industrie, (*Bis.*)
Avoir sa gaîté pour tout bien,
Et voilà la vie
Du vrai bohémien
Parisien.
Et voilà la vie,

Oui, voilà la vie
Du vrai bohémien parisien.
Voilà la vie,
Voilà la vie
Du vrai bohémien parisien.

DEUXIEME COUPLET.

Oiseau de passage,
Il fréquente tous les quartiers;
Sans apprentissage
Il fait plus de vingt petits métiers;
Mais l' pain qu'il soutire
Aux bons jobards, aux gens bien mis,
Le soir, sans rien dire,
Il l'partage avec ses amis.
Vivre d'industrie, etc.

TROISIEME COUPLET.

Auprès de nos belles
Comme un volcan il est cité;
Pourtant avec elles
Il a très-peu de fixité.
Qu'une brune en ce monde
Lui fass' des traits et des noirceurs,
Il en prend un' blonde,
Afin de varier les couleurs.
Vivre d'industrie, etc.

On entend la voix de Bagnolet qui chante au loin le premier couplet.

CHALUMEAU. Tiens, qu'est-ce qui chante donc là-bas?

POPLARD. Ça vient d'une barque... elle nage par ici.

On aperçoit alors une barque qui descend sur le devant et dans laquelle se trouvent Bagnolet et Didier, tous deux couverts d'une blouse et d'une casquette.

SCENE V.

LES MÊMES, BAGNOLET, DIDIER.

CHALUMEAU. Tiens, c'est Bagnolet.

TOUS. Bagnolet!

BAGNOLET. Oui, les amis.

REPRISE DU CHOEUR.

Vivre d'industrie, etc.

CHALUMEAU. Te voilà donc, mon bon Bagnolet?

BAGNOLET. Oui, les enfants, et avec un camarade, un ami dont je réponds. Ça vous va-t-il?

CHALUMEAU. Nous tâcherons d'arranger ça... Poplard, faut des oreillers en plus; va me chercher deux pavés: moi, je vas rélargir le sommier. Venez m'aider, vous autres.

Chalumeau, Poplard et Plure d'Oignon vont au bateau, les autres remontent la scène, Didier et Bagnolet se trouvent seuls sur le devant.

DIDIER. Eh quoi! c'est parmi des vagabonds que je dois retrouver mon frère!... je comprends maintenant pourquoi tu as voulu nous affubler de ce costume... cette blouse... sous laquelle se cache parfois le bohémien, mais qui recouvre aussi le brave et honnête ouvrier...

BAGNOLET. Justement... avec ça on ressemble à tout le monde.

DIDIER. Et tu es certain que c'est ici...

BAGNOLET. Que Paul vient coucher depuis huit jours; j'en suis sûr... mais ce que j'ai encore à vous apprendre, c'est que nous ne sommes pas seuls à sa recherche.

DIDIER. Comment? que veux-tu dire?

BAGNOLET. Que deux autres viendront ici comme nous, Montorgueil et Digonart.

DIDIER. Je ne les connais pas.

BAGNOLET. Non; mais je les connais, moi, et je suis bien sûr qu'il y a là-dessous quelque machination.

DIDIER. Ces deux hommes sont donc...

BAGNOLET. Deux bohêmes finis...

DIDIER. Eh bien, puisque je veux savoir quelle est sa position, connaître ses malheurs ou ses fautes, son passé, et ses projets pour l'avenir, restons... et observons bien... Mais comment savoir s'il est déjà ici?...

CHALUMEAU, *sortant du bateau.* Là... voilà qui est fini; l'appartement est prêt.

POPLARD. Chut! j'entends des pas.

CHALUMEAU, *bas.* C'est peut-être encore une patrouille... tiens, on descend l'escalier.

POPLARD. Est-ce que ce serait encore des nouveaux locataires?

CHALUMEAU. Eh! non, c'est des messieurs, c'est trop bien mis pour nous.

BAGNOLET, *bas à Didier.* Je les reconnais, ce sont nos hommes.

Il l'emmène à l'écart, à droite.

SCENE VI.

LES MÊMES, MONTORGUEIL, DIGONARD.

MONTORGUEIL. Deux mots, s'il vous plaît, mes amis!

CHALUMEAU, *effrayé.* Hein?... de quoi?... qui vive?

DIGONARD. Ne craignez rien; nous ne venons pas troubler vos ébats nocturnes: monsieur et moi, nous sommes à la recherche de quelqu'un...

CHALUMEAU. Quelqu'un?... connais pas... nous n'avons personne de ce nom-là.

MONTORGUEIL. Dites-moi, mes bons amis, n'avez-vous pas remarqué ici depuis quelques jours un jeune homme, pauvrement vêtu, mais d'une figure distinguée?

PLURE D'OIGNON. D'une figure distinguée? C'est peut-être moi qu'y cherchent.

CHALUMEAU. Attendez donc, j'ai peut-être ben votre affaire... Comment qu'y se nomme vot' jeune homme?

DIGONARD. Il se nomme Paul Didier.

DIDIER. Paul Didier!

CHALUMEAU. Paul Didier!

PAUL, *qui se tenait couché au bas de la pile du pont.* Mon nom!... *Se rapprochant.*) Hein, que me veut-on? qui m'appelle?

DIGONARD. C'est lui!

MONTORGUEIL. C'est lui-même!

DIDIER. Le voilà!...

PAUL. Digonard!... Montorgueil!

CHALUMEAU, *à part*. Tiens, tiens, tiens... y se connaissent.

PAUL. Que me voulez-vous? quel motif vous amène ici?

MONTORGUEIL. Tu vas le savoir; mais d'abord fais éloigner ces braves gens.

PAUL. Veuillez me laisser, mes amis.

CHALUMEAU. Ça suffit... du moment que c'est un secret entre ces messieurs et vous... on s'en va... Allons tous coucher.

TOUS. Allons-nous coucher.

Ils entrent dans le bateau.

BAGNOLET, *bas*. Ici, nous pourrons tout entendre.

Ils se placent tous deux à droite, Bagnolet derrière un tonneau, Didier dans l'ouverture du bateau à charbon, et écoutent.

DIDIER. Dans quel état, grand Dieu!... Oh! mon cœur se brise... et je voudrais...

BAGNOLET. Silence, et écoutons.

SCÈNE VII.

PAUL, MONTORGUEIL, DIGONARD, DIDIER *et* BAGNOLET, *au fond.*

PAUL. Eh bien, à présent, nous voilà seuls, parlez! qui vous amène? vous, qui m'avez ruiné, perdu, venez-vous jouir du spectacle de ma misère?

MONTORGUEIL. Au contraire, ingrat, nous venons t'en tirer.

PAUL. M'en tirer!... vous!

DIGONARD. Oui, Paul, et dès demain il ne tiendra qu'à vous de recommencer cette existence de luxe et de plaisirs que vous meniez autrefois.

PAUL. Se pourrait-il?... mais par quel miracle? Vous savez bien que je ne possède rien, que je n'ai rien à espérer de l'avenir.

MONTORGUEIL. Excepté la fortune que nous venons t'apporter.

PAUL. La fortune!

MONTORGUEIL. Oui, les coffres de Digotnart sont bien garnis, tu le sais; dès demain u y puiseras autant que tu voudras.

DIGONARD. Permettez! permettez!... je vous ferai quelques avances... pour vous vêtir, vous meubler, vous garnir.

PAUL. Eh quoi? je quitterais enfin ces haillons qui me pèsent, qui me brûlent!... et vous dites que cela ne dépend que de moi seul?...

MONTORGUEIL. De toi seul!

PAUL. Mais que faut-il faire?... parlez, parlez vite...

MONTORGUEIL. Ceci est notre secret... on t'instruira plus tard... jusque-là, il ne faut que te laisser faire... consentir à être heureux, sans t'informer du reste... ce n'est pas bien difficile.

PAUL. Mais de quoi s'agit-il?

DIDIER, *qui veut s'élancer*. Oh! de quelque infamie, sans doute!

BAGNOLET, *le retenant*. Chut! donc.

MONTORGUEIL. Il s'agit d'une haute spéculation, dans laquelle tu nous es indispensable; quant à la moralité, aux dangers de l'affaire, Digonard est trop riche pour rien entreprendre qui puisse le brouiller avec le parquet... Enfin, veux-tu, oui ou non, sortir de la fange où tu es tombé?

PAUL. Sans doute, mais...

MONTORGUEIL. Veux-tu ressaisir la fortune qui t'a échappé une fois... cette existence brillante, que tu rêvais jadis?

PAUL. Si je le veux?

DIGONARD. Acceptez donc alors, et demain vous porterez les habits les plus riches, les plus élégants.

MONTORGUEIL. Dès demain tu coucheras dans un brillant hôtel.

DIGONARD. Vous roulerez dans un joli cabriolet.

MONTORGUEIL. Tu dîneras au boulevard Italien.

DIGONARD. Vous aurez votre stalle à l'Opéra.

MONTORGUEIL. Et bientôt, bientôt tu seras millionnaire.

PAUL. Moi?... Il serait possible! et sans crime, sans déshonneur, vous me le jurez?

MONTORGUEIL. Nous le jurons... D'ailleurs, tu en jugeras toi-même! car demain tu sauras tout.

PAUL. Demain! venez donc alors... Oh! cette nuit va me sembler un siècle: car demain, c'est l'oubli de mes souffrances passées; le bonheur! la fortune!... l'accomplissement de mes plus beaux rêves.

MONTORGUEIL, *bas*. Il est à nous!... (*Haut.*) Partons!

Ils sortent tous les trois.

DIDIER. Oui, ce doit être quelque infamie que ces hommes méditent, et je veux...

BAGNOLET, *l'arrêtant*. Du tout, vous n'irez nulle part, ou ça serait tout gâter... Restez ici; dans un instant nous saurons de quoi il retourne; pour ça, je vas les suivre à la piste et savoir où ils vont le loger... Vous connaissez ma demeure, demain je Vous en rendrai bon compte... ils sont à deux cents pas d'avance, mais je peux leur donner ça d'escarre...

DIDIER. Mais il faudrait alors...

BAGNOLET. Être bien sûr de les rattraper... soyez tranquille, allez... je suis jambé comme un coq, et j'ai la rate en caoutchouc.

Il sort en courant.

SCÈNE VIII.

DIDIER, LOUISE.

DIDIER. O malheureux frère! Et dans ses rêves de richesse, de bonheur, pas un mot, pas une pensée pour Louise! (*A part.*) Et depuis huit jours, s'il est sans ressource, sans asile, que sera devenue cette pauvre femme? infortunée! quelle aura été sa vie? Hélas! je l'avais rêvée si heureuse et si belle! je voulais l'entourer de tant de soins, de tendresse... Ah! Louise! Louise!

Pendant les dernières paroles de Didier, Louise a paru sur le pont.

LOUISE, *sur le pont.* Allons, plus d'hésitation... Il le faut! il le faut!

DIDIER. J'ai cru entendre...

LOUISE. Mon Dieu! mon Dieu!

DIDIER. Oui, ce sont des gémissements, des plaintes.

LOUISE. Hélas! j'ai épuisé toutes les souffrances, toutes les misères, et son amour me manque... et il m'abandonne...

DIDIER. Oh! cette voix! cette voix!... je crois reconnaître...

LOUISE. Mon Dieu, pardonnez-moi; ce que je vais faire est un crime... mais je ne puis supporter l'abandon de Paul.

DIDIER. De Paul, de Paul! Oh! c'est elle, c'est Louise!

LOUISE. Et toi, ma pauvre mère, toi qui es au ciel, prie pour ta fille qui va mourir.

DIDIER. Mourir! elle! Oh! arrêtez! arrêtez!

Il s'élance vers le pont.

LOUISE. Quelqu'un!

Elle traverse le pont et s'élance. On voit un corps qui tombe dans l'eau.

DIDIER. Perdue! perdue! Ah! la sauver ou mourir avec elle! du secours! du secours! (*Il s'élance sur la berge.*) Eh quoi! personne ne m'aidera-t-il à la secourir?

CRÈVECOEUR, *paraissant debout, sur un bateau qu'il a détaché.* Si, me v'là, moi!

Didier se jette à l'eau, tandis que les autres détachent un bateau.

TOUS. Du secours! du secours!

Second Tableau.

Une mansarde; au fond la fenêtre; sur le côté à droite la porte; pour meubles: une commode, une table, une chaise

SCÈNE PREMIÈRE.

BAGNOLET, *seul. Il est en train de savonner.*

Il est cinq heures du matin, tout dort encore dans la nature... tout, excepté moi, que l'amour tient éveillé... l'amour et le savonnage!... oui, je suis contraint de me blanchir moi-même, surtout maintenant qu'Arthémise étant revenue, je tiens à être coquet... Ah! voilà qui est fini; à présent étendons tout mon linge: un mouchoir, trois chaussettes, un faux col. (*Il étend sur une corde les objets qu'il désigne au fur et à mesure.*) Il n'est pas nombreux mon linge... ça n'est pas la place qui lui manque... c'est le cas de dire... il danse sur la corde... J'ai peut-être fait une boulette en installant Arthémise en face de moi... généralement, plus on est en face, plus on voit... je n'avais pas songé à cet effet d'optique. Tiens, et mon eau de savon que j'oubliais de jeter... A cinq heures du matin, c'est bien le diable si elle m'aperçoit... (*Il prend la cuvette et s'approche de la fenêtre.*) Ciel!... Arthémise... déjà levée!... la malheureuse! C'est son amour qui l'empêche de dormir... Elle ne bouge pas de sa fenêtre. Oh! une idée! persuadons-lui que j'ai encore le domestique qu'elle m'a connu jadis!... oui, en me vêtissant de ce que j'ai conservé de sa livrée... (*Il va ouvrir le tiroir de la table, et y prend une manche rouge.*) Diable! voilà tout ce qu'il m'en reste de la livrée, une manche de gilet... Après ça, en ne passant qu'un bras par la fenêtre... elle supposera que le reste est vêtu de même; c'est ça... (*Il passe la manche à son bras droit.*) Déguisons toujours ceci en groom... Au fait, mon domestique a été si longtemps mon bras droit, que mon bras droit peut bien aujourd'hui passer pour mon domestique... là, maintenant... (*Très-haut, comme s'il s'adressait à quelqu'un.*) John! videz cette cuvette, et préparez mes essences. (*Imitant l'accent anglais.*) Yes, yes, mylord... je faisais cette chose tot de souite!... (*Il prend le vase, s'approche de la fenêtre, ne laissant voir que le bras couvert de la manche rouge.*) C'est délicieux... je suis sûr que ça prend très-bien! (*Il se retire et élevant encore la voix.*) C'est bien... maintenant, John, apportez-moi mes bottes... (*Reprenant l'accent anglais.*) Vos bottes, mylord... ils n'étaient pas encore nettoyées... (*Voix naturelle.*) Pas encore nettoyées... comment, drôle, vous n'avez pas ciré mes bottes! (*Avec l'accent anglais*) Voilà, voilà, mylord... né impatientez pas vo... je dépéchais moâ... (*Il frotte très-fort. Ici la porte du fond s'ouvre doucement; Arthémise pa-*

raît, et écoute sans être vue.) Allons donc... plus vite que ça, vous n'en finissez pas, John...

ARTHÉMISE, *à part.* Ah! ça, qu'est-ce qu'il dit donc, avec son jaune?

BAGNOLET. Yès, yès, mylord. Je dépêchais moi, très-fort.. très... (*Il se retourne et aperçoit Arthémise, qui est entrée depuis un instant et a tout observé. Il laisse tomber sa botte et reste pétrifié.*) Oh!

SCÈNE II.

BAGNOLET, ARTHÉMISE.

ARTHÉMISE. Avez-vous fini vos manières? Mais dépêchez-vous donc, très-fort, très-fort.

BAGNOLET. Elle a tout entendu.

ARTHÉMISE. Ah! comme c'est malin!... comme c'est spirituel... Mais frottez, frottez donc, monsieur John.

BAGNOLET, *à part.* Je suis pincé... c'est clair!

Il ôte furtivement le linge qui est sur la corde, et le fourre dans sa poche.

ARTHÉMISE. Eh bien, où est-il donc ce groom? je ne le vois pas...

BAGNOLET. Je viens de l'envoyer en commission... il est allé me changer un billet de banque.

ARTHÉMISE. Bon, bon... je connais cette banque-là!.. Et ce sixième étage qne vous occupez, c'est pour être en bon air ; votre meuble d'acajou est chez le tapissier... et... et ces charmantes bretelles... (*Elle touche les ficelles qui lui en servent.*) Ce sont des femmes qui vous les ont brodées.

BAGNOLET. Arthémise, vous aimez à plaisanter... ce sont de simples bouts de ficelles que je...

ARTHÉMISE. Oui, ça vous fait des bretelles ficelées... (*Avec gentillesse.*) Allons, allons, soyez donc tout simple, tout naturel... pourquoi vous faire plus riche que vous n'êtes?... est-ce que vous avez besoin de ça pour me plaire?... est-ce qu'une simple grisette comme moi ne sait pas bien ce que c'est que la débine?

BAGNOLET. Au fait, vous avez raison ; à bas la gloriole! Ce que j'en faisais, c'était pour ménager vos nerfs, votre sensibilité... je voulais vous cacher quelque temps ma détresse... mais c'est fini, je serai franc avec vous... Oui, Arthémise, mes jours de fortune sont passés ; Arthémise, je possédais un charmant mobilier, mais je m'en suis défait par autorité de justice... Arthémise, j'étais orné de bijoux qui me venaient de mon oncle, je les ai déposés chez ma tante... Arthémise, j'avais à mon service un laquais tout habillé de panne... le laquais est parti, la panne seule m'est restée.

ARTHÉMISE. A la bonne heure, voilà de la franchise.

BAGNOLET. Oui, Arthémise!... A la reine des pannes, voilà mon enseigne.

ARTHÉMISE. Eh bien, j'avais vu ça au premier coup d'œil.

BAGNOLET. Ah! bah! vous aviez remarqué..

ARTHÉMISE. Votre habit râpé, vos souliers peu vernis, votre chapeau déformé!

BAGNOLET. Ah! le fait est qu'en voilà un qui pourrait afficher : On demande un remplaçant! Et cette découverte-là ne vous a pas fait changer à mon égard?

ARTHÉMISE. Au contraire, elle m'a fait plaisir.

BAGNOLET. Comment, plaisir?

ARTHÉMISE. Eh! oui, car ça nous rapproche... ça me met à mon aise avec vous!... Ecoutez-moi, vous m'avez l'air d'un bon garçon...

BAGNOLET. Oh! pour ça... la fleur des bons garçons, le dessus du panier.

ARTHÉMISE. Sans être tout à fait un Adonis, vous n'êtes pas trop mal.

BAGNOLET. Dites que je suis très-joli, et n'en parlons plus.

ARTHÉMISE. En outre, je vous crois capable de rendre une femme heureuse.

BAGNOLET. Heureuse!... oh oui, trop heureuse!... la malheureuse!

ARTHÉMISE. Eh bien! alors, soyez laborieux, rangé, économe, et je partage avec vous mon petit héritage, je consens à vous épouser.

BAGNOLET. Comment! vous consentez... vous partagez... vous m'épousez... vous, si bonne, si aimable, si gentille... O Dieu! la joie, le ravissement, le bonheur!... je sens que je vas me trouver mal.

ARTHÉMISE. Allons, allons, pas de bêtises, nous n'avons pas le temps; dès demain, nous publions les bans, et nous ferons la noce...

BAGNOLET. C'est ça, nous ferons la noce dans un joli endroit, à la Chatte amoureuse!

DIDIER, *hors scène.* Bagnolet!

ARTHÉMISE, *écoutant.* Tiens, on dirait qu'on vous appelle.

BAGNOLET. Moi, impossible; je n'attends personne.

DIDIER. Bagnolet!

ARTHÉMISE. Mais, si fait... (*ouvrant la porte*) j'entends bien...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DIDIER, CRÈVECOEUR *portant* LOUISE *évanouie.*

DIDIER. Ah! te voilà; je craignais de ne pas te trouver.

BAGNOLET. Rassurez-vous, je ne suis pas sorti... Mais qu'y a-t-il donc?

DIDIER. Plus tard... plus tard, tu sauras tout...

Il va rouvrir la porte. Entre Crèvecœur portant Louise évanouie dans ses bras.

BAGNOLET *et* ARTHÉMISE. Une femme évanouie!

DIDIER. O mes amis! secourez cette infortunée!

BAGNOLET *et* ARTHÉMISE. Oui... oui...

ARTHÉMISE, *à Bagnolet.* Une chaise! vite, une chaise! (*Elle prend la chaise des mains de Bagnolet et aide Didier à y placer Louise.*) Il faudrait peut-être lui faire respirer quelque chose!... (*A Bagnolet.*) Avez-vous de l'eau de Cologne, ou seulement du vinaigre ici?...

BAGNOLET. Je n'ai que de l'huile à quinquet...

ARTHÉMISE. Bétat!... (*Regardant Louise.*) Comme elle est pâle!... et puis ses vêtements sont encore humides... Ah! mon Dieu, je devine...

DIDIER. A cette heure, toutes les maisons étaient fermées... et cependant il fallait lui donner des soins... lui trouver un abri.

BAGNOLET. Alors, vous vous êtes rappelé mon adresse?

DIDIER. Tu logeais à deux pas... et nous avons pu la transporter jusqu'ici.

BAGNOLET. Vous avez bien fait... ma chambre, mon mobilier, tout est à votre service.

DIDIER. Attendez!... la voilà qui rouvre les yeux... Pardon, mes amis... mais je voudrais lui épargner l'embarras... la honte...

ARTHÉMISE. Je comprends. J'emmène M. Bagnolet. Si vous aviez besoin de moi, je loge vis-à-vis de chez lui, vous pourriez m'appeler.

BAGNOLET. Oui, nous logeons vis-à-vis de chez moi... c'est-à-dire non... c'est Mademoiselle qui...

DIDIER. C'est bien, allez, allez mes amis!

ARTHÉMISE. Pauvre femme! je suis sûre que c'est quelque désespoir amoureux!... oh! ces monstres d'hommes!... Monsieur Bagnolet... vous n'avez qu'à bien vous tenir...

BAGNOLET. Ah! bah!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

DIDIER, LOUISE, *assise*, CRÈVECOEUR, *au fond.*

LOUISE, *revenant à elle.* Où suis-je? où m'a-t-on conduite?

DIDIER. Près de gens qui vous aiment.... qui vous plaignent... qui voudaient vous rendre au bonheur.

LOUISE. Au bonheur!... Hélas! il n'en est plus pour moi!

DIDIER. Ne le croyez pas!.. Louise, revenez à vous, regardez-moi... ne reconnaissez-vous plus votre ami d'enfance... Charles Didier?

LOUISE. Charles Didier!.... vous!..

DIDIER. Oui, c'est moi qui reviens pour veiller sur vous... qui ne vous quitterai plus maintenant.

LOUISE. Ah! oui, c'est vous, Charles!.... vous que je revois, que je retrouve!... Mais dans quel moment, grand Dieu!

DIDIER. Pauvre femme! vous vouliez mourir!

LOUISE. Ah! oui... oui... je me rappelle tout à présent... Le désespoir!... le délire... Ah! pourquoi m'a-t-on arrachée à la mort?... C'était le terme de mes angoisses... de mes tortures.

DIDIER. Que dites-vous?... N'y a-t il plus d'espérance sur terre? N'y a-t-il plus au ciel de miséricorde?

LOUISE. De miséricorde!... Ah! je le vois, vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert, par quelles douleurs mon âme a été brisée.

DIDIER. Pauvre Louise!

LOUISE. Sans famille, sans amis sur la terre, je n'avais qu'un seul homme sur lequel je pusse m'appuyer... cet homme, je lui avais tout donné, mon amour, mon dévouement, mon âme, et jusqu'à mon honneur.

DIDIER. Oh! oui, je le sais!... je le sais!

LOUISE. Cet homme j'avais consenti à le suivre, à partager son sort!... C'était une faute, le ciel m'en a cruellement punie... mais il était venu à moi, dans ma solitude; il m'avait le premier fait entendre de douces paroles d'amour... et moi, pauvre orpheline, je n'avais là personne pour me défendre contre mon propre cœur, personne pour me conseiller, pour me conduire... et puis, il m'avait juré de ne jamais se séparer de moi; il m'avait juré que je serais sa femme, et je l'aimais tant qu'il me semblait qu'il ne pouvait mentir! Vous savez bien, on croit ce qu'on espère.

DIDIER. Continuez, Louise, continuez!

LOUISE. Nous arrivâmes à Paris! là, au lieu de cette vie tranquille que j'avais rêvée, ce furent des fêtes, des plaisirs... quand je hasardais quelques conseils, il me répondait en riant que j'étais folle.

DIDIER. Le malheureux!... il cherchait à se tromper lui-même, à s'étourdir sur le sort qui l'attendait! il fermait les yeux pour ne pas voir l'abîme.

LOUISE. Cette existence dura une année.. Alors peu à peu je vis diminuer nos ressources. Paul devint triste et sombre... Je compris qu'il ne lui restait plus que mon amour... et je l'entourai de soins, de tendresse.

Nous étions sans ressources, et je travaillai.

DIDIER. Vous!... vous, Louise!

LOUISE *à part*. Mais, hélas! c'est si peu de chose que le travail d'une pauvre femme!... Je passais les nuits à broder, et cela suffisait à peine pour nous donner du pain... Un jour le travail me manqua tout à fait... je connaissais la misère, je connus la faim....

DIDIER, *à part*. La misère et la faim!... pour elle! tandis que pour elle aussi j'amassais le fruit de mon travail... Oh! mon Dieu! j'étais heureux là-bas, je me réjouissais en songeant que bientôt j'aurais une fortune à lui offrir!... Et pendant ce temps elle souffrait de la misère, elle subissait les tortures de la faim.

LOUISE. Mais ce n'était rien encore, car bientôt je devais connaître l'abandon.

DIDIER. Oui, il a pu l'abandonner lâchement lui!

LOUISE. Il y a huit jours, il ne reparut pas.... Oh! je fus inquiète... bien inquiète... j'attendis un jour, puis deux... puis trois... je pleurai longtemps, et puis quand il ne me resta plus de larmes à verser, quand je compris que je n'avais plus rien à attendre ni à espérer dans ce monde, ma tête se perdit; je pensai à ma mère, je priai Dieu de me pardonner, et j'ai voulu mourir.

Elle se lève.

DIDIER. Mourir!...

Ici Crèvecœur essuie une larme en regardant Louise.

LOUISE, *à Didier*. Vous pleurez mon ami!

DIDIER. Oui, oui je pleure... oui, les larmes m'étouffent et me suffoquent... Oh! c'est que vous ne pouvez pas comprendre ce que j'éprouve... ce que je souffre en apprenant que tant de malheurs vous ont accablée... vous... vous que j'ai tant aimée, vous que j'aime encore! (*Se reprenant.*) Que j'aime comme une amie! comme une sœur, entendez-vous? comme une sœur!..

LOUISE. Charles, votre affection est un bienfait que le ciel aurait dû me rendre plustôt.

DIDIER. Mais rassurez-vous, Louise; tout bonheur, tout espoir n'est pas fini pour vous. Vous reverrez mon frère... je vous rendrai Paul, et, je vous le jure, il sera votre époux.

LOUISE. Que dites-vous? Ah! s'il était vrai... s'il m'aimait encore, je bénirais ceux qui m'ont sauvée. Mais ceux-là, vous devez les connaître, quels sont ils?

DIDIER. J'avais tant de fois demandé à Dieu de veiller sur vos jours, qu'il était bien juste qu'il se servît de moi pour vous les conserver.

LOUISE. Vous, c'est vous! O mon ami!

DIDIER. Oui, Louise, un hasard providentiel m'avait conduit sur vos pas; je vous ai sauvée, aidé de ce pauvre homme qui se tient à l'écart.

LOUISE. Il serait vrai! Ah! ma reconnaissance...

CRÈVECOEUR. Pourquoi? j'étais là, v'là tout.

DIDIER, *bas, à Louise*. C'est un infortuné; l'abus des liqueurs a détruit sa raison.

LOUISE, *le regardant*. Pourtant son visage n'est empreint que d'une sombre douleur... Croyez-moi, mon ami, les malheureux se comprennent ou se devinent, et je suis sûre que lui aussi a beaucoup souffert.

CRÈVECOEUR. Souffert!... Oh! oui, bien souffert!

LOUISE, *à Didier*. Je vous le disais bien.

DIDIER, *passant près de Crèvecœur*. Eh bien, pour effacer un passé qui, je le vois, a été plein d'amertume, pensez qu'elle vous doit la vie et que ce souvenir...

CRÈVECOEUR. Des souvenirs... je n'en veux pas. Quand je me rappelle trop... quand ça me revient là... (*indiquant la tête*) et là .. (*le cœur*) y faut boire, pour m'étourdir, pour oublier... et quand je n'ai pas de quoi, je suis malheureux, je souffre, et... et je pleure.

LOUISE. L'infortuné!

DIDIER. Tenez; voilà de quoi vous faire oublier vos chagrins pendant quelque temps.

Il lui donne de l'argent.

CRÈVECOEUR. Tout ça! Non, c'est trop! On me le prendrait... seulement de quoi boire deux jours. (*Il prend une pièce de monnaie parmi celles que lui a données Didier et lui rend le reste, que celui-ci glisse sans être vu dans la veste de Crèvecœur.* Après ça nous verrons... ou ben... ou ben, je serai p'têtre mort.

LOUISE *et* DIDIER. Mort!

CRÈVECOEUR. Adieu! adieu! merci!

LOUISE. Arrêtez! N'est-il donc pas d'autre moyen d'oublier?...

DIDIER. Pourquoi désespérer toujours?

LOUISE. Pourquoi dans vos souffrances ne vous êtes-vous pas adressé à Dieu?

CRÈVECOEUR. Eh ben! et vous? vous vouliez vous tuer.

LOUISE. Oh! j'étais coupable, j'étais folle! et puis, je l'aime tant... lui!

CRÈVECOEUR. Eh ben! moi, je suis fou! et puis, je l'aimais tant... elle!

LOUISE. Elle! c'est une femme que vous regrettez!

CRÈVECOEUR. Oui, ma femme, à moi!

LOUISE. Et qu'est-elle devenue?

DIDIER. Où est-elle?

CRÈVECOEUR. Là-haut.

Il indique le ciel.

DIDIER. Pourquoi ne pas attendre avec courage le jour où vous devez la revoir? Pourquoi, si vous cherchez l'oubli, ne pas le demander au travail?

LOUISE. A la prière? Est-ce que cela ne vaudrait pas mieux? est-ce que cela ne plairait pas davantage à celle qui est là-haut?

CRÈVECOEUR. A elle! oui, peut-être... peut-

être... Mais c'est trop tard... trop tard! A présent, je ne peux plus... je... je bois, je m'étourdis et j'attends.

LOUISE. Pauvre homme!

DIDIER. Le malheureux!

SCENE V.

LES MÊMES, BAGNOLET.

BAGNOLET. Peut-on entrer?

DIDIER. Ah! c'est toi! que veux-tu?

BAGNOLET. Bonnes nouvelles, excellentes nouvelles, et j'ai des renseignements sur notre homme.

DIDIER. Sur mon frère!

LOUISE, *à part*. Paul! des nouvelles de Paul!

DIDIER. Parle, parle vite!

BAGNOLET. Voilà. Je connais tous leurs projets. Monsieur Paul va faire aujourd'hui une affaire superbe, et moins coupable que nous ne pensions...

DIDIER. Mais de quoi s'agit-il?

BAGNOLET. D'un monsieur Desrosiers.

DIDIER. Desrosiers!

BAGNOLET. Qu'on dit riche à millions, et dont Paul va épouser la fille!

DIDIER. Grand Dieu!

LOUISE, *tombant sur une chaise*. Se marier! se marier!... Ah! pourquoi ne m'ont-ils pas laissée mourir.

BAGNOLET, *étonné*. Eh bien! qu'a-t-elle donc?

DIDIER. Ah! malheureux! qu'as-tu fait! Mais c'est elle... elle, que Paul a séduite, et dont tu viens de briser le cœur!

BAGNOLET. Se peut-il?

DIDIER. Louise, soyez sans crainte; ce mariage n'aura pas lieu, je vous le jure, car c'est un infâme subterfuge que je devine... Ma présence suffira pour déjouer leurs projets et renverser l'imposture. Bagnolet, tu vas me conduire...

BAGNOLET. Où donc?

DIDIER. A l'hôtel de Desrosiers.

Il sort suivi de Bagnolet. La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Premier Tableau.

Un riche salon de café-restaurant.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARÇONS, MONTIZON, *puis* BAGNOLET.

MONTIZON, *à une table parcourant un journal. A part*. Encore personne! et déjà deux verres d'absinthe et sept journaux de consommés, et je n'aperçois aucune figure de connaissance. (*Haut*.) Garçon! garçon!

LE GARÇON. Monsieur?

MONTIZON. Est-ce que vous n'avez pas vu ces messieurs?

LE GARÇON. Pas encore... d'ailleurs, je crois qu'il doivent dîner aujourd'hui à la campagne de M. de Saint-Julien.

MONTIZON, *à part*. Diable! moi qui justement comptais le trouver ici.. Je commence à croire mon dîner bien aventuré.

LE GARÇON. Après ça, monsieur sait bien que nous n'avons personne à cette heure-ci... il n'est que six heures... tout le monde est encore au cercle, au club.....

MONTIZON, *à part*. C'est juste!... attendons!...

L... e...

BAGNOLET, *mis très-élégamment mais d'une manière outrée*. Enfin, me voilà revenu dans le quartier Italien; je respire de nouveau l'air embaumé du boulevard de Gand! me voilà redevenu un tigre, un lion, un dandy!... Je ne suis plus un simple paltoquet; je fais partie des gants serins les plus comme il faut... je suis un jeune bottes-vernies très-distingué, tout ça grâce à la munificence de mon ex petit copin Didier, qui a appris à l'hôtel que M. Desrosiers devait dîner ici aujourd'hui... et m'a envoyé à la découverte, avec ordre de le prévenir si je le rencontre.

MONTIZON, *à part*. Quel est ce monsieur?

BAGNOLET. Par malheur, je suis si bête que je n'ai songé qu'à embellir l'extérieur sans réserver quelque chose pour le dedans .. il ne me resterait pas même de quoi dîner si la fantaisie m'en prenait... Mais bah! je rencontrerai quelque ancien compagnon de folies... qui...

MONTIZON, *s'avançant*. Eh! parbleu, je ne me trompe pas... c'est bien lui; c'est Baguinski.

BAGNOLET, *à part*. Baguinski... la finale polonaise que je portais au temps de ma

splendeur!.... (*Haut, et lorgnant.*) Eh! mais... si je ne suis pas myope, c'est ce fou de Montizon.

MONTIZON. Moi-même, mon cher!... Anténor de Montizon! Ah ça, qu'es-tu donc devenu?... je te croyais dans le malheur... mais te voilà plus resplendissant que jamais.

BAGNOLET, *avec fatuité.* Mais oui... mais oui, mon bon ami.

MONTIZON. Tu as donc enterré trois oncles, ou fait quelque belle entreprise?

BAGNOLET, *de même.* Mais oui... mais oui!

MONTIZON. Ce cher Bagninski! Ah! te voilà devenu riche... reçois mon compliment!... (*A part.*) Parbleu, voilà mon dîner tout trouvé.

BAGNOLET. Ah ça, et toi, la position financière?

MONTIZON. Oh! moi, je suis à la tête d'une entreprise magnifique, d'une affaire colossale.

BAGNOLET. Vraiment!... ce cher Montizon... Ah! tes affaires marchent bien... je suis enchanté de t'avoir rencontré. (*A part.*) Je ne le quitte plus, et je tiens mon dîner.

MONTIZON. Comme on se retrouve! A propos, est-ce que tu as déjà dîné?

BAGNOLET. Moi!... fi donc... à six heures!

MONTIZON. Eh bien, si nous dînions ensemble?

BAGNOLET. Comment donc!... avec plaisir... avec beaucoup de plaisir. Justement, je me sens quelque appétit...

MONTIZON. Et moi de même. (*Appelant.*) François?

LE GARÇON. Monsieur!

BAGNOLET. Deux couverts!

MONTIZON. Oui, deux couverts sur cette table!

Ils s'asseyent à une table; le Garcon met le couvert.

LE GARÇON. Quel vin prennent ces messieurs?...

MONTIZON. Ah! oui, quel vin préfères-tu?

BAGNOLET. Ah! ça m'est égal.

MONTIZON. Mais enfin, ton ordinaire?

BAGNOLET, *à part.* Mon ordinaire, c'est de l'eau claire. (*Haut.*) Eh bien!... Beaune première.

LE GARÇON. Beaune première... oui, monsieur.

MONTIZON, *écrivant.* Et tenez, voici la carte; tu t'en rapportes à moi?

BAGNOLET. Comment donc!...

MONTIZON, *à part.* Ça montera peut-être un peu haut!... mais je ne n'ai pas besoin de le ménager.

BAGNOLET, *à part.* Mazette! il paraît qu'il va joliment me traiter. C'est l'affaire de sa bourse.

MONTIZON, *remettant la note au garçon.* Tenez, François... et servez-nous vite.

LE GARÇON. A l'instant, monsieur.

Il sort.

MONTIZON. Ah! tu ne saurais te figurer le plaisir que j'ai à te revoir.

BAGNOLET. Et moi, donc; sans toi, je ne dînais pas.

MONTIZON. Hein?... comment!

BAGNOLET. J'ai horreur de dîner seul.

MONTIZON. Ma foi, c'est comme moi; quand je suis seul, je ne dîne presque jamais!

Le Garçon revient avec une bouteille et les potages; ils se servent.

BAGNOLET, *mangeant.* A propos, tu me parlais d'une grande affaire...

MONTIZON. Oui, une affaire de presse... un journal dont j'ai eu l'idée...

BAGNOLET. Ah! c'est un journal?

MONTIZON. Depuis longtemps, le besoin se faisait généralement sentir d'un journal quotidien, grand format, et à 4 francs par an.

BAGNOLET. Un journal à 4 francs!... Comment, tu ne prends que 4 francs à chaque abonné!...

MONTIZON. Mieux que cela, mon cher... 4 francs que je donne...

BAGNOLET. Comment! tu les donnes!... Mais c'est ruineux.

MONTIZON. Du tout; mon système est bien simple.

BAGNOLET. Ah! voyons le système!

MONTIZON. Tu con[illegible] la spéculation des journaux à 40 fr[illegible] la feuille politique et littéraire [illegible] ruin[illegible] tr[illegible]s-vite sans la feuille d'annonces, qu[illegible]uit chaque année 100,000 francs de bénéfice net.

BAGNOLET. Ah! bah! 100,000 francs; j'ignorais ce gros chiffre.

MONTIZON. Oui, mon cher, 100,000 fr. d'annonces que payent de braves industriels alléchés par les vingt mille abonnés des susdites feuilles. Or, un journal qui compterait cinq fois plus d'abonnés ferait aussi pour cinq fois plus d'annonces.

BAGNOLET. C'est clair... comme un bec de gaz.

MONTIZON. Au lieu de vingt mille abonnés, ayez-en cent mille... et bientôt au lieu de 100,000 francs d'annonces, vous en aurez pour 500,000 livres.

BAGNOLET. Mais comment trouver cent mille abonnés?

MONTIZON. Je suis sûr de les trouver, puisque je les paye. Je leur donne 4 fr. par tête. Mes abonnés me coûtent 400,000 francs, et comme mes annonces m'en rapportent 500 mille, [illegible]00,000 francs de bénéfice brut.

BAG[illegible]T. Ah! mon ami, c'est superbe,

c'est magnifique ; je comprends... je saisis tout ton système... tu poses quatre, et tu retiens cinq ; tu retiens six... tu retiens tout... et ta fortune est faite.

MONTIZON. Mon journal doit paraître demain ; presque toutes mes actions sont déjà placées ; cependant, comme je n'ai rien à te refuser, si tu voulais les trois dernières...

BAGNOLET. Les trois dernières !

MONTIZON. On les cote à la Bourse à 750 fr. ; mais pour toi, mon ami, ce sera au prix d'émission... les trois pour 1,500 fr.

BAGNOLET. Que 1,500 fr. ? ça vaut mieux que ça ; ça vaut mieux que ça ; et... j'en parlerai à mon banquier.

MONTIZON. A ton aise. Prends-tu du café ?

BAGNOLET. Ordinairement je m'en prive ; mais aujourd'hui je prendrai tout ce que tu voudras.

MONTIZON. C'est ça. Graçon, du café, et l'addition.

LE GARÇON. Oui, messieurs.

BAGNOLET. Ma foi, mon cher Montizon, ce dîner était délicieux... tu t'entends parfaitement à commander.

MONTIZON. N'es-ce pas ?... L'habitude !...

LE GARÇON *verse, et présente la carte.* Voilà, messieurs.

Chacun lui fait signe de la donner à l'autre ; le Garçon, qui la leur a présentée alternativement, finit par la mettre au milieu.

MONTIZON, *la prenant.* Dix-sept francs... ça n'est pas trop cher !...

Il la passe à Bagnolet.

BAGNOLET *la prenant.* Mais non... mais non !... c'est pour rien...

Il la repasse à Montizon.

MONTIZON. Hein !... quoi donc ?... Ah ! tu veux que je vérifie... tu n'es pas ferré sur l'addition, toi... (*Comptant.*) Cinq, dix, seize !... (*Il achève bas.*) Le compte est exact !

Il la présente à Bagnolet.

BAGNOLET, *laprenant.* Oui, oui, le compte est très-exact... (*Il la lui rend.*) Tiens.

MONTIZON. Que veux-tu que j'en fasse ?

BAGNOLET. Eh bien, mais... que tu la payes...

MONTIZON. La payer !...moi !

BAGNOLET. Sans doute, puisque tu m'as offert...

MONTIZON. Offert... quoi ?...

BAGNOLET. A dîner.

MONTIZON. Je t'ai offert à dîner !... Je t'ai offert de dîner ensemble, et je t'avouerai même que je comptais sur toi... car, par le plus grand des hasards, je suis sorti sans ma bourse.

BAGNOLET. Ah ! bigre ! moi, j'ai bien la mienne, mais il n'y a rien dedans.

MONTIZON. Ah ! fichtre ! Eh quoi, malheureux ! tu te mets à table sans argent !

BAGNOLET. Il est charmant !... Eh bien, et toi ?

MONTIZON. Moi, c'est bien différent.... Mais comment nous tirer de là maintenant ?

BAGNOLET. Est-ce que tu n'as pas quelque chose à laisser : un bijou, une canne à déposer ? c'est reçu, ça se fait ces choses-là.

MONTIZON. Je le sais bien que ça se fait... Parbleu !... une canne... j'en ai déjà trois en pension au comptoir... je suis brûlé, mon cher, entièrement brûlé !

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTORGUEIL.

MONTORGUEIL. Que vois-je ? Montizon et cet imbécille de Bagnolet !

BAGNOLET, *à part.* Montorgueil !... il ne me manquait plus que ça.

MONTORGUEIL. Ah ça, tu dînes donc au boulevard Italien maintenant ?

BAGNOLET. Oui, oui, je... (*A part.*) C'est drôle, la vue de cet homme-là m'ôte tous mes moyens.

MONTIZON. Oui, mon cher ! oui, tu vois... je traite !

MONTORGUEIL. Ah ! et qui est-ce qui paye ?

BAGNOLET. Qui ? il nous obligerait bien s'il voulait nous le dire !

MONTORGUEIL. Comment ?

MONTIZON. Nous venons de nous apercevoir que nous étions à sec.

MONTORGUEIL, *riant.* Vraiment !... ah ! ah !... et à combien se monte la carte ?

MONTIZON. Vois toi-même.

MONTORGUEIL. 17 francs !... Comment, vous n'avez pas de quoi payer, et vous faites une misérable carte de 17 francs ! mais c'est honteux ! c'est déshonorant... Quelle confiance voulez-vous inspirer en dînant pour 17 francs ?

BAGNOLET, *à part.* Ah ! dans quel guêpier me suis-je fourré !

MONTIZON. Mais que faire ?

MONTORGUEIL. Vous n'êtes que des enfants, et il est fort heureux que je sois arrivé pour vous sortir de là.

MONTIZON. Nous sortir de là... toi ?

BAGNOLET. Ah bah !

MONTORGUEIL. Garçon, du champagne ?

LE GARÇON. Voilà, messieurs !

BAGNOLET, *à part.* Comment ! il va payer pour nous ?

Le Garçon apporte le champagne.

MONTORGUEIL. Buvons ! (*Il verse.*) A votre santé.

BAGNOLET, *buvant et à part.* A notre heureuse délivrance !

MONTORGUEIL. Il est excellent. Ah ça! maintenant, cotisons-nous... combien avez-vous dans vos poches?

MONTIZON. Moi, je n'ai que trois francs.

BAGNOLET. Moi quarante sous tout juste!

MONTORGUEIL. Et moi pas une obole...

MONTIZON. Et tu demandes du champagne.

MONTORGUEIL. Taisez-vous, donnez-moi ça! (*Il prend l'argent et appelle.*) Garçon?

LE GARÇON. Monsieur!...

MONTORGUEIL, *lui tendant négligemment la carte.* Faites ajouter la bouteille de champagne... Cette carte est pour moi.

LE GARÇON. Pardon, monsieur, mais...

MONTORGUEIL. Cette carte est pour moi, vous dis-je?... Ah! prenez ceci pour vous!

LE GARÇON. Cinq francs... cinq francs pour le garçon.

BAGNOLET, *à part.* Il lui donne nos cent sous pour boire.

LE GARÇON, *à part.* C'est un ambassadeur qui a oublié sa bourse.

MONTORGUEIL. Eh! bien?...

LE GARÇON. C'est convenu, monsieur; d'ailleurs on voit tout de suite à qui on a affaire... cinq francs pour le garçon!

Il sort.

MONTIZON, *se levant* Bravo!

BAGNOLET, *de même.* Sauvé! et je me sauve!

MONTORGUEIL. Eh bien, vous le voyez, ça n'est pas plus difficile que ça... Voilà comme ça se joue. Mais j'aperçois des amis avec qui j'ai à causer.

MONTIZON. Nous te laissons... nous allons fumer sur le boulevard.

BAGNOLET, *à part.* Que vois-je?... Paul qui descend de cabriolet.

MONTIZON. Au revoir, Montorgueil.... merci du service.

MONTORGUEIL. Allons donc, entre amis... il n'y a pas de quoi!

BAGNOLET, *à part.* Je crois bien, pour ce que ça lui coute... Courons prévenir M. Didier... (*A Montizon.*) Ah! mon cher, si on me reprend à faire encore le lion... je veux bien être... je veux bien que tu sois pendu.

MONTIZON. Merci!

MONTORGUEIL. Allons, Montizon, au revoir.

MONTIZON. Au revoir!

Ils sortent par la gauche en même temps qu'arrivent Paul et Digonard par la droite.

SCENE III.

MONTORGUEIL, PAUL, DIGONARD, *très-élégamment vêtu.*

DIGONARD, *à Paul, en entrant.* Je vous répète, mon bon ami, que vous allez trop vite; vous finirez par accrocher!

MONTORGUEIL. Eh bien, qu'est-ce donc? De quoi s'agit-il?

DIGONARD, *avec humeur.* Il s'agit... il s'agit... qu'il fouette trop le cheval... qu'il rase de trop près les autres voitures... et qu'il finira par briser... son... mon... le cabriolet.

MONTORGUEIL. Ce pauvre Digonard, il surveille toujours ses avances!

PAUL. Laissons cela... C'est aujourd'hui que vous m'avez promis une explication, et cette explication puis-je vous la demander?

MONTORGUEIL. Sois tranquille, bientôt tu sauras...

PAUL. Encore des retards... non, c'est à l'instant que je veux...

DIGONARD. Allons, bon, voilà qu'il gesticule à présent! Ne croisez donc pas les bras comme ça! Il va faire craquer mon habit.

PAUL, *avec impatience.* Votre habit! votre habit!

MONTORGUEIL. Voyons, de quoi te plains-tu?... Tu avais rêvé le bien-être, la fortune, de riches habits, des chevaux, et nous t'avons donné tout cela.

PAUL. Oui; mais je veux savoir à quel prix.... je veux apprendre enfin ce que vous exigez de moi en échange de ce que j'ai reçu...

MONTORGUEIL. Presque rien, ta signature.

PAUL. Ma signature!

MONTORGUEIL. Au bas d'un contrat de mariage.

PAUL. Un mariage!

DIGONARD. Oui, mon tendre ami, nous voulons vous marier un peu.

PAUL. Ne l'espérez pas... c'est impossible!

MONTORGUEIL. Impossible!

DIGONARD. Allons, bon!... il a la manie de gesticuler en parlant...

PAUL. Me marier, moi!... et Louise, mon Dieu, Louise!

MONTORGUEIL. Louise! qu'est-ce que c'est que ça... une ancienne passion! une maîtresse?

PAUL. C'est un ange de vertu, de résignation... que j'ai condamnée à la misère, au malheur... à qui jai fait les serments les plus sacrés... et j'irais l'abandonner, la trahir!.. oh! jamais! jamais!

DIGONARD. Les entournures, jeune homme... Ménagez donc les entournures.

MONTORGUEIL. Ainsi, par un faux calcul de délicatesse, tu refuses une dot de cinq cent mille francs?

PAUL. Cinq cent mille francs!

MONTORGUEIL. Oui. Songe donc qu'avec cinq cents mille francs tu assures le sort de cette femme, ton sort à toi-même, et celui de tes deux bons amis.

DIGONARD. Eh! oui; elle est heureuse, vous êtes heureux, je suis heureux... nous sommes tous heureux!

MONTORGUEIL. Tandis que si tu refuses...

DIGONARD. Alors, je reprends mes avances.

MONTORGUEIL. Tu retombes dans la fange d'où nous t'avons tiré... à toi la misère, l'abandon, la faim...

PAUL. La misère, la faim ! Oh ! que faire... que résoudre ? D'un côté la trahison, le parjure... de l'autre l'éclat et la fortune...

MONTORGUEIL. Une fortune immense, une dot superbe, et plus tard les espérances les plus brillantes... allons, réfléchis, calcule, décide.

DIGONARD. Justement, voici le beau-père!

PAUL. Le beau-père!

MONTORGUEIL. Ah! diable! et nous n'avons pas eu le temps de le mettre au fait... N'importe, écoute et profite.

SCÈNE IV.

LES MÊMES DESROSIERS.

MONTORGUEIL. Eh ! venez donc, mon cher ami! voici votre futur gendre qui brûle de vous être présenté.

DESROSIERS. Mon gendre, M. Didier ? il est ici?

DIGONARD. Le voilà !

DESROSIERS. Charmant cavalier, ma foi... Votre main, jeune homme... ou plutôt venez dans mes bras.

PAUL. Monsieur!

DESROSIERS. Allons, allons, trêve de cérémonies... Vous allez entrer dans ma famille, épouser ma fille unique. J'entends que dès aujourd'hui vous me traitiez en beau-père.

PAUL. Mais je ne sais encore si je puis...

MONTORGUEIL, *vivement*. Croire à ton bonheur? Mais certainement, mon cher, certainement!... c'est une chose arrêtée, conclue.

DESROSIERS. Et depuis longtemps, entre votre pauvre père et moi... Je remplis sa dernière volonté, et je crois que je n'aurai qu'à m'applaudir...

PAUL. Mon père!... Ah! oui, vous avez connu mon père!

DESROSIERS. Si je l'ai connu! moi, son vieil ami Desrosiers !

PAUL, *à part*. Desrosiers!

DESROSIERS. Ah ça, mais vous ne pouvez ignorer...

MONTORGUEIL, *vivement*. Rien, absolument rien, ni l'amitié qui vous unissait, ni les projets que vous aviez formés... Il sait bien que son père avait projeté pour lui cet heureux mariage. C'est la joie, le bonheur qui lui troublent la tête...

DESROSIERS. Vraiment?... Eh bien, je puis vous le dire en confidence: de son côté, sans vous avoir jamais vu, ma fille ne rêve qu'à vous.

PAUL. A moi ?

DESROSIERS. Oui, oui!... Plus d'une fois je l'ai entendue prononcer votre nom avec fierté... avec orgueil...

PAUL. Mon nom! que signifie?...

DESROSIERS. Plus d'une fois je l'ai surprise lisant un journal qui parlait de vos expéditions, de vos dangers.

PAUL. Qu'entends-je?... mes expéditions, mes dangers!... Oh! je vois... je comprends... il s'agit de mon...

MONTORGUEIL, *bas*. Chut donc, malheureux!... (*Haut.*) Ah! le fait est que le nom de Didier est devenu célèbre...

DIGONARD. Très-célèbre!... C'est un gaillard qui ira loin.

DESROSIERS. Je le crois... je le crois!... aussi dès demain, jeune homme, je veux vous présenter à ma fille... et aussitôt après nous signerons le contrat.

MONTORGUEIL. Eh bien, mon ami, que te disais-je de la rondeur, de la franchise, de la bonté de ce cher M. Desrosiers !

PAUL. Oui, tant de bonne foi, de confiance, me touchent et m'émeuvent.

DIGONARD. Et moi donc! j'en pleure, monsieur, j'en pleure, ma parole d'honneur.

DESROSIERS. Mon cher Didier, entre nous les discussions d'intérêt ne sauraient être sérieuses.

MONTORGUEIL. Des discussions, fi donc! il ne peut y en avoir.

DESROSIERS. Aussi, c'est à table que je veux vous soumettre les clauses du contrat que j'ai fait préparer.

MONTORGUEIL. A merveille, nous arroserons chaque article de bordeaux ou de champagne.

DESROSIERS. Mon notaire ne demeure qu'à deux pas, notre dîner n'est pas prêt, et j'ai bien envie...

MONTORGUEIL. Excellente idée... On ne saurait trop se hâter de les rendre heureux... car ils seront heureux!

DIGONARD. Très-heureux!

DESROSIERS. Au revoir donc; dans un instant nous nous retrouverons ici. Ah! je sens que je n'aurai qu'à m'applaudir...

Il sort.

SCÈNE V.

MONTORGUEIL, PAUL, DIGONARD.

MONTORGUEIL. Eh bien! tout marche à merveille.

DIGONARD. Vous voyez que ce mariage est positif.

PAUL. Je vois que vous ne m'aviez pas tout dit. Oui, ce mariage est réel... oui, c'est mon père lui-même qui l'avait projeté... mais pour un autre...

MONTORGUEIL. Eh bien! qu'importe, qu'il s'agisse de ton frère ou de toi, de Charles ou de Paul?... ce qu'il demande, c'est un Didier...

DIGONARD. Et nous lui fournissons un Didier au grand complet.

PAUL. Oui; mais le laisser dans cette erreur, c'est m'associer à une supercherie coupable, c'est enfin dépouiller mon frère...

MONTORGUEIL. Grands mots que tout cela! ton frère est aux Indes... Riche comme il l'est devenu, qui sait s'il pense à ce mariage? qui sait même s'il reviendra jamais? D'ailleurs, il est trop tard pour regarder en arrière, il ne s'agit plus maintenant que de prendre nos arrangements.

PAUL. Nos arrangements?

DIGONARD. Oui, de fixer l'intérêt de mes avances.

PAUL, *avec dédain.* C'est juste!... Eh bien, quelles sont vos conditions?

MONTORGUEIL. Les voilà... A toi la dot et la fortune à venir... mais à nous cette reconnaissance que tu vas signer.

Il lui donne un papier.

PAUL, *après avoir lu.* Une obligation de 200,000 francs!

DIGONARD. Que vous payerez quand vous aurez touché la dot.

PAUL. Y songez-vous?...

MONTORGUEIL. Bah! c'est à peine le quart de ce que tu dois posséder un jour... et tu hésites!... Ah ça, oublies-tu donc que cette fortune, tu ne l'auras que par nous?... Penses-tu que ce projet que nous avons conçu l'ait été à ton profit seulement?

DIGONARD. Nous n'avons pas arrangé cet hymen dans le seul intérêt de votre postérité, mon cher.

MONTORGUEIL. Nous te rendons un service d'ami, il est bien juste que tu le payes.

DIGONARD. Tous les services ne se rendent que comme ça...

PAUL. Mais cependant, si ce mariage ne se concluait pas...

MONTORGUEIL. Le beau malheur, quand nous aurions ta signature! Hier, sous l'arche du Pont-Marie, tu l'aurais donnée pour 10 francs!... demain, si tu refuses, tu la donnerais encore pour ce prix-là. Allons, décide-toi; veux-tu tout rompre et reprendre ta vie de misère?...

PAUL. Jamais!... oh! jamais!

MONTORGUEIL. Alors, signe!

DIGONARD. Signez!

PAUL. Donnez donc, donnez, puisqu'il le faut.

Il va à une table et signe.

MONTORGUEIL. Il est à nous...

DIGONARD. Nous le tenons!...

MONTORGUEIL. Eh bien!

PAUL, *leur tendant le papier.* Prenez!

Montorgueil va pour prendre le papier, lorsque Didier, qui est entré sur les derniers mots, se place entre eux et s'empare de l'écrit.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DIDIER, BAGNOLET, *au fond.*

DIDIER. Un instant!

PAUL. Qu'ai-je vu?

DIDIER. C'est une affaire grave... Il vous faut un appui, et je viens vous en servir.

MONTORGUEIL. Quel est donc cet homme?

PAUL. Lui! mais c'est...

DIDIER, *l'arrêtant.* Silence!... (*Aux autres.*) Vous étiez deux à lui donner un mauvais conseil, vous permettrez que je sois là pour lui en donner un bon.

DIGONARD, *élevant la voix.* Mais, monsieur!...

DIDIER. Mais, monsieur, cela me convient ainsi. (*Mettant les papiers dans sa poche.*) Plus tard, nous examinerons cette affaire.

MONTORGUEIL. Plus tard, c'est impossible, il faut que sur-le-champ...

DIDIER. Je ne vous parle pas, monsieur...

BAGNOLET, *à part.* Bravo! je vais l'attendre dehors.

Il sort.

DIDIER, *à Paul.* Et puisque je vous trouve ici, au milieu des plaisirs et du luxe... sans doute elle est heureuse celle qui vous avait confié son bonheur et sa vie...

PAUL. Heureuse!... oui, elle le sera!

DIDIER. Si heureuse... que sans moi, depuis hier, elle serait morte.

PAUL. Morte!... comment! Louise...

DIDIER. L'abandon a brisé son cœur; le désespoir a égaré sa raison, et si le ciel n'avait conduit mes pas, s'il ne m'avait donné assez de force pour la sauver... elle n'aurait besoin aujourd'hui ni de mes consolations ni de votre amour; un peu de terre et un linceul, c'est tout ce qu'il faudrait à la pauvre femme.

MONTORGUEIL. Eh! c'est justement pour la secourir que Paul...

DIDIER, *à Montorgueil.* Je vous dis, monsieur, que je ne vous parle pas... (*A Paul.*) Et maintenant voulez-vous que je vous rende ce papier dont je me suis emparé?... maintenant voulez-vous contracter encore le brillant mariage qu'on vous propose?... Allez

donc épouser cette riche héritière ; demain la pauvre Louise mourra de douleur ; et vous n'aurez plus qu'à rougir d'avoir volé le nom d'un autre !...

PAUL. Non, non, plus de mariage, plus d'ambition, plus de fortune... Louise, mon abandon était un crime ; puisse mon retour le réparer aujourd'hui !...

DIDIER. Dieu soit loué ! tu m'as compris, partons !

PAUL. Partons !

DIGONARD. Mais il emporte la reconnaissance...

MONTORGUEIL, *leur barrant le passage.* Permettez, monsieur ; je veux savoir de quel droit...

DIDIER. De quel droit je renverse vos ignobles desseins ? de quel droit je déjoue la plus lâche imposture ?... de quel droit, enfin, je ne veux pas que vous déshonoriez mon nom ?...

MONTORGUEIL. Votre nom !...

DIDIER. Oui, monsieur ! oui, mon nom ; car je m'appelle Charles Didier !... je suis son frère !

MONTORGUEIL *et* DIGONARD. Son frère !

DIDIER. Viens, Paul, viens ; partons !

Ils sortent.

MONTORGUEIL. Son frère !... son frère de retour !

DIGONARD, *tombant accablé sur une chaise.* Tout est perdu !... Ah ! mon Dieu ! il emporte mes habits, mes bijoux... il va monter dans mon cabriolet ; courons !... courons !...

Il sort précipitamment.

MONTORGUEIL, *seul.* Partis !... partis ensemble ! et cette fortune, ma dernière chance, mon unique espoir, m'échapperait !... Oh ! non, non, je ne me laisserai pas si facilement abattre, moi, qu'ils ont surnommé le roi de Bohême ! Jusqu'ici je n'ai employé que la ruse et l'adresse, mais, s'il le faut, j'emploierai la force et la violence !

SCÈNE VII.

MONTORGUEIL, DESROSIERS, *puis* DIGONARD.

DESROSIERS. Eh bien ! où court donc monsieur Digonard ? je viens de le rencontrer... il a failli me jeter à la renverse !

MONTORGUEIL, *à part.* Allons, de l'assurance... (*Haut.*) Il revient dans la minute... c'est une petite affaire qui l'occupe... et je pense...

DESROSIERS. Ah çà ! vous avez commandé le dîner ?

MONTORGUEIL. Le dîner... oui, oui... il doit être prêt. (*A part.*) Et Digonard qui m'abandonne...

DESROSIERS. Vous voyez, je n'ai pas perdu de temps : voici les papiers, le contrat...

MONTORGUEUIL. C'est affaire à vous...

DESROSIERS. Dès demain nous pouvons tout terminer...

MONTORGUEIL. Dès demain...

DESROSIERS. Ah çà, et notre jeune homme ?...

MONTORGUEIL. Didier ?... Eh ! tenez, justement j'aperçois Digonard, qui va nous donner de ses nouvelles... (*A Digonard, qui entre tout effaré.*) Eh bien ?

DIGONARD, *bas.* Tout est perdu !

DESROSIERS. Hein ! que dit-il ?

MONTORGUEIL, *avec assurance.* Tout est arrangé...

DIGONARD, *bas.* Mais non, mais non, il ne veut plus entendre parler de ce mariage.

MONTORGUEIL, *même jeu.* Ce mariage est le plus cher de ses vœux !

DIGONARD, *bas.* Il va quitter Paris, s'éloigner pour toujours !

MONTORGUEIL, *même jeu.* Dans un instant il sera près de nous.

DESROSIERS. Allons, c'est fort bien... et je n'ai qu'à m'applaudir !

DIGONARD, *bas.* Mais tu ne comprends donc pas ?... deux obstacles insurmontables... cette femme... et ce frère...

MONTORGUEIL, *bas.* Deux obstacles, dis-tu ?... n'importe !... j'éloignerai l'un et je briserai l'autre... (*Du ton le plus léger.*) A table, messieurs !...

DESROSIERS *et* DIGONARD. A table !

Second Tableau.

Un estaminet.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLURE D'OIGNON, CHALUMEAU, POPLARD, HABITUÉS, UN GARÇON.

Au lever du rideau, les joueurs entourent le billard, quelques autres habitués boivent ou fument. Plure d'Oignon joue aux cartes avec Chalumeau.

PLURE D'OIGNON, *à Chalumeau.* T'es fumé, mon bonhomme : quinte, quatorze et tout le tremblement.

CHALUMEAU. La vengeance ?

PLURE D'OIGNON. La vengeance, ça ne se refuse pas, entre amis...

LE GARÇON, *secouant le panier.* Allons, ceux qui font la poule, au billard ?

PLURE D'OIGNON, *se levant.* Ah ! faut que

je prenne mon numéro!... Ohé, garçon... une bille pour moi?...

Il va au billard.

POPLARD. Je parie deux sous à la plus haute bille!

PLURE D'OIGNON. Tenu!

UN AUTRE. Je parie la mise!

PLURE D'OIGNON. Tenu encore... je suis en chance ce soir... faut que j'fasse ma fortune!

LE GARÇON, *tirant les billes*. Le 6 à Faucheux!... le 9 à Plure d'Oignon!

PLURE D'OIGNON. Le 9... gagné sur Faucheux!

LE GARÇON. L'as... à Poplard!

POPLARD. Merci! j'ai perdu!...

PLURE D'OIGNON. C'est toi qu'as l'as... passez-moi l'argent du monsieur qu'a l'as? (*Il le met dans sa poche et retourne à la table où est Chalumeau.*) Maintenant, à nous deux!

CHALUMEAU, *battant les cartes*. Coupe-moi ça?

PLURE D'OIGNON. Voilà... Ah ça, par quel hasard que tu ne fais pas la poule aujourd'hui?

CHALUMEAU. La poule! j'ai jamais pu la gagner... j'aime mieux culotter des pipes... au moins ça rapporte ..

PLURE D'OIGNON. T'es donc culotteur de pipes, à présent? J'croyais qu'tu fumais pour ton plaisir.

CHALUMEAU. V'là ce qu'il y a d'agréable dans c'tte profession-là!... on a en même temps l'agrément et le profit... une pipe neuve d'un sou, cinq ou six de tabac pour la culotter, c'est tout ce qu'y faut.

PLURE D'OIGNON. Et tu vends tes pipes?...

CHALUMEAU. De vingt à dix-neuf sous... ça dépend du travail et de la qualité.

PLURE D'OIGNON. Mazette! c'est un joli bénéfice!

CHALUMEAU. Tiens, regarde-moi un peu celle-là... comme c'est noir... comme c'est culotté.

PLURE D'OIGNON. Ah! cré coquin! oui... en v'là un amour de pipe! si j'avais des moyens... j'aimerais à me donner ça pour ma fête... (*Annonçant son jeu.*) Ah ça, je n'ai que quarante-sept de point.

CHALUMEAU. C'est trop jeune.

LE GARÇON. Au neuf à jouer?

PLURE D'OIGNON. Avec ça, j'ai à t'offrir une tierce au domestique... et trois boutons de guêtres.

CHALUMEAU. Trop jeune encore.

PLURE D'OIGNON. Ah ça, t'as donc tout?

LE GARÇON, *répétant*. Au neuf à jouer!

TOUS LES JOUEURS. Allons donc, le neuf!

POPLARD. C'est à toi, Plure d'Oignon!

PLURE D'OIGNON. A moi?... voilà! voilà!

Il pose son jeu et se lève.

POPLARD. Est-il embêtant, ce Plure d'Oignon!... faut qu'y joue au piquet en même temps qu'à la poule.

PLURE D'OIGNON. Possible! j'suis ambitieux, moi! Où est la bille à jouer?

POPLARD. Là-bas.

PLURE D'OIGNON. Collée sous bande! Excusez!... en v'là un voyage!... C'est égal... prête-moi ta queue... que je mette cet homme-là dedans...D'abord, je vous préviens, je tire d'achar, et je bloque d'autor... L'établissement ferme demain... faut que je gagne la poule ce soir.

POPLARD. Allons, joue donc, bavard!

PLURE D'OIGNON. M'y v'là... regardez-moi bien ce bloc fumant, vous autres... (*Il joue.*) Ah! nom d'un chien, qu'est-ce que j'ai fait là?... me v'là sur le bord de la blouse!

TOUS, *riant*. Ha! ha! ha!

LE GARÇON. Au dix!

Un joueur s'approche.

PLURE D'OIGNON. Ah! c'est toi, Potiron... ménage-moi, vieux! sauve-moi le coup!

TOUS. Non, non; faut l'faire... faut l'faire.

PLURE D'OIGNON. Ils sont acharnés... ils votent pour mon trépas! (*Se détournant.*) Ah! grand Dieu!... je n'ose pas regarder... Poplard, avertis-moi; dis-moi mon sort, Poplard!

TOUS. Le neuf, mort!

PLURE D'OIGNON. Enfoncé!... C'est égal, faut que je gagne la poule!... J'achète une bille! qu'est-ce qui vend?

POPLARD. Moi!...

FAUCHEUX. Voilà!

PLURE D'OIGNON. Combien?

FAUCHEUX. Dix sous.

PLURE D'OIGNON. Dix sous! des navets!

POPLARD. Neuf sous... ma bille est rosière.

PLURE D'OIGNON. Neuf sous...Ça me va... j'veux la poule... faut que j'mange la poule.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTORGUEIL, DIGONARD,

A leur entrée, les joueurs s'arrêtent un instant et les regardent.

LE GARÇON. Au cinq... au cinq à jouer.

UN JOUEUR. Voilà!

Montorgueil et Digonard se mettent à une table; le Garçon leur sert un bol de punch.

DIGONARD. J'avoue, cher ami, que je ne comprends guère ton plan.

MONTORGUEIL. C'est possible, mais je te demande de m'aider, et non pas de comprendre.

DIGONARD. Fort bien; je t'aiderai sans me compromettre.

MONTORGUEIL. Soit. Voici maintenant quel est mon but : ressaisir Paul, qui nous échappe, et les deux cent mille francs que

nous étions si près de tenir. Je t'ai dit hier que les obstacles ne m'arrêteraient pas, je suis décidé à les surmonter.

DIGONARD. Mais puisque le frère est revenu, le mariage est impossible.

MONTORGUEIL. Oui, si nous ne l'empêchons pas d'agir...

LE GARÇON. Au six à jouer.

DIGONARD. Et tu dois le revoir ?

MONTORGUEIL. Ici, tout à l'heure... je lui ai fait dire par Bagnolet que l'honneur de son frère était encore entre mes mains, et que je l'attendais pour tout terminer : il viendra... Et puis, d'où naîtrait sa défiance?... un estaminet, un lieu public.

DIGONARD. Oui; mais un quartier peu habité, une rue presque déserte.

MONTORGUEIL. Il ne s'apercevra de tout cela que lorsqu'il sera venu.

LE GARÇON. Le sept mort! Au huit l'acquit!

DIGONARD. Mais, si, au moment d'arriver, il allait rebrousser chemin... moi, d'abord, j'en serais capable; je rebrousserais.

MONTORGUEIL. Il ne le fera pas : j'ai des vedettes bien échelonnées, je serais vite instruit, et je pourrais le ramener moi-même.

PLURE D'OIGNON. Enlevé!... à moi la poule.

POPLARD. Dis donc, est-elle grasse, au moins ?

PLURE D'OIGNON. Quarante-sept sous... Va m'attendre, avec Chalumeau, chez le père Balivard; vous y trouverez les amis, toute la petite bohême; je paye à souper.

CHALUMEAU. A souper, ça me va... mais pourquoi que tu ne viens pas tout de suite avec nous ?

PLURE D'OIGNON. J'peux pas... j'ai affaire en route !

CHALUMEAU. Sois pas longtemps.

POPLARD. Adieu !...

Ils sortent tous les deux.

MONTORGUEIL, *qui a observé ce qui se passait, se levant.* Voici bientôt l'heure, il ne peut tarder.

DIGONARD. Alors, je m'en vais; je ne veux pas paraître dans tout ceci : c'est bien assez de te prêter cet établissement et la maison qui m'appartiennent; je devais faire abattre la masure aujourd'hui, mais pour toi je retarde de trois jours.

MONTORGUEIL. Il n'y a plus de locataires?

DIGONARD. Pas un seul !

MONTORGUEIL. A merveille! (*Tirant un cigare de sa poche.*) Plure d'Oignon ! (*Plure d'Oignon s'approche la casquette à la main.*) Du feu !

PLURE D'OIGNON, *apporte du feu, toujours la tête découverte.* Voilà !

MONTORGUEIL. C'est bon, va-t'en !

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BAGNOLET.

BAGNOLET, *entrant.* Tiens, qué fichu café, je me serai trompé... Non, voilà bien mon Montorgueil.

MONTORGUEIL. Approche !

BAGNOLET. Messieurs, j'ai bien l'honneur...

MONTORGUEIL. Eh bien ! tu l'as vu ?

BAGNOLET. Monsieur Charles? oui; et j'ai fait la commission... je lui ai dit que vous l'attendiez dans un café !... (*Il regarde autour de lui.*) Qué fichu café... qué fichu café !... c'est pas un café d'ouvriers ça !...

MONTORGUEIL. Et il a promis de venir ?

BAGNOLET. Oui; seulement, s'il avait vu l'endroit comme je le vois, il aurait pu trouver...

MONTORGUEIL. C'est bon, tais-toi !...

BAGNOLET. C'est pas que la société soit mêlée. (*A part.*) Excepté moi, c'est tous filous... Ma foi, je vais guetter Didier et le prévenir.

DIGONARD, *à Montorgueil.* Tu sais nos conventions, je te laisse.

MONTORGUEIL. Bien ! vous ferez route ensemble!

BAGNOLET, *à part.* Diable!

MONTORGUEIL, *bas, à Digonard.* Et tu ne le perdras pas de vue.

BAGNOLET, *à part.* Je voudrais pourtant bien revenir et me faufiler adroitement...

DIGONARD, *bas, à Montorgueil.* Soit! mais je doute que ton homme se décide à venir !

MONTORGUEIL, *écoutant un orgue qui joue dans le lointain.* Chut ! entends-tu ?

DIGONARD. Eh bien ?

MONTORGUEIL. On m'annonce qu'il tourne la rue Saint-Laurent.

DIGONARD. Ah ! bah !

BAGNOLET. Qu'est-ce qu'ils se disent donc ?

Moment de silence, après lequel on entend le cri plus rapproché d'un marchand d'habits.

MONTORGUEIL, *bas.* Bon ! il avance dans cette rue... Ah! mes deux cent mille francs!...

DIGONARD, *bas.* Je t'attendrai chez moi !

BAGNOLET, *à part.* Ils ont la rage de se parler bas !... (*On attend presque à la porte deux coups frappés dans les mains.*) Qu'est-ce que c'est que ca ? on dirait d'un signal !

MONTORGUEIL, *bas.* Le voilà... il n'est plus qu'à quelques pas de la maison... (*Haut.*) Partez, dépêchez-vous... (*A Bagnolet, qui gagne le fond.*) Non, pas par là...

DIGONARD. Par le laboratoire.

BAGNOLET. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une peur atroce. N'importe ! oh ! je tâcherai de revenir.

Il sort avec Digonard. A peine la porte est-elle fermée, que celle du fond s'ouvre et Didier entre; il se tient près de la porte; il semble examiner avec défiance tout ce qui l'entoure.

MONTORGUEIL, *à part.* Enfin !.. (*Haut.*) Je vous attendais, monsieur, et je vous remercie de votre exactitude.

DIDIER, *étonné, regardant autour de lui.* Il me semble étonnant, monsieur, que vous ayez choisi pour votre rendez-vous un lieu public... et surtout tel que celui-ci...

MONTORGUEIL, *avec une extrême politesse.* Mille pardons, monsieur Didier... Mais ce que j'ai à vous dire, je ne puis vous en parler qu'ici.

DIDIER. Et moi, monsieur, si je suis venu, c'est qu'il s'agit, m'avez-vous dit, de l'honneur de mon frère...

MONTORGUEIL. Et c'est vrai... Mais approchez, approchez donc; et veuillez vous asseoir... on dirait, à vous voir près de cette porte... que vous avez peur.

DIDIER. Peur !... moi !..

Il redescend la scène; aussitôt Montorgueil la remonte vivement.

MONTORGUEIL. A la bonne heure; je savais bien que vous étiez un homme de cœur. Et maintenant nous allons nous entendre à merveille.

DIDIER, *qui a observé ce mouvement.* Au fait, monsieur, venons au fait.

MONTORGUEIL, *changeant de ton.* M'y voici. Vous avez interrompu hier un marché stipulé entre moi et votre frère.

DIDIER. Marché infâme et que je désavoue.

MONTORGUEIL, *avec insolence.* Pardon, mais on ne vous demande pas votre approbation. Enfin, c'était une affaire conclue; car, entre gens d'honneur, la parole vaut l'écrit, et j'avais sa parole.

DIDIER, *dédaigneusement.* Entre gens d'honneur, c'est possible.

MONTORGUEIL. De l'ironie, fort bien; je subirai patiemment toutes vos gracieuses épithètes; je ne vous demande ni égards ni politesse, mais simplement le traité dont vous vous êtes emparé, (*montrant la poche d'habit de Didier*) et que vous avez là... là... je le sais.

DIDIER. Ah! vous le savez... vous êtes bien informé, monsieur... et cet écrit..

MONTORGUEIL. Je l'exige.

DIDIER. Vous l'exigez !

MONTORGUEIL. Ici même, à l'instant?

DIDIER, *froidement.* Et c'est là le seul motif pour lequel vous m'avez fait venir?

MONTORGUEIL. Le seul.

DIDIER. En ce cas, monsieur, adieu.

Il remonte.

MONTORGUEIL, *l'arrêtant par le bras.* Vous ne sortirez pas.

DIDIER. Allons donc, vous êtes fou : de la violence dans un lieu public, presque en plein jour! (*Il va pour sortir, et se trouve en face de Plure d'Oignon, qui vient s'appuyer sur la porte en fumant.*) Fort bien; vous n'êtes pas seul ici contre moi... Après tout, que m'importe! quand vous seriez deux, quand vous voudriez employer la violence, j'appellerais à mon aide tous ceux qui sont là, je leur dirais que vous m'avez attiré dans un guet-apens... je dirais...

MONTORGUEIL. Et je vous dis, moi, que vous ne sortirez pas.

Il va s'asseoir tranquillement.

DIDIER. Ah! c'en est trop à la fin! (*Remontant la scène et élevant la voix.*) Messieurs, ces deux hommes, entendez-vous, ces deux hommes veulent me voler. (*Il regarde autour de lui, personne ne bouge.*) Comment! personne... personne ne semble m'entendre. (*A part.*) Mais où suis-je donc?

MONTORGUEIL. Eh bien, monsieur, avez-vous réfléchi? consentez-vous à me rendre cet écrit?

DIDIER. Jamais! Oh! je le vois ces hommes sont à vos ordres; mais malgré la puissance que vous exercez sur eux, je ne vous crains pas. Non, je ne vous crains pas, (*retournant vers les autres*) car il y a autour de cette maison d'autres maisons habitées; mes cris vont se faire entendre... A moi, au secours! au secours! (*Montorgueil au premier cri a levé le bras, et tous se sont mis à chanter.*) Oh! les misérables!... mais c'est épouvantable, c'est horrible! Tous, tous complices de cet infâme! tous réunis contre un seul homme!

MONTORGUEIL. Maintenant, le traité.

DIDIER. Non, non. Tuez-moi, lâches, car vous ne l'aurez qu'avez ma vie.

MONTORGUEIL. Vous tuer? allons donc... vous voyez la douceur, les ménagements que j'emploie, ni mouchoir, ni bâillon; de peur d'étouffer l'homme en étouffant les cris... seulement la patience a des bornes. Une derdernière fois, monsieur, ce papier... voulez-vous rendre ce papier?

DIDIER. Non! vous dis-je, non!

MONTORGUEIL. Alors, qu'on les lui prenne.

Quatre hommes s'emparent de Didier, le couchent sur un banc et le fouillent; puis l'orgue se fait entendre.

DIDIER, *se débattant.* Oh! les infâmes!... Au secours! mon Dieu! venez à mon secours!

PLURE D'OIGNON, *donnant le papier.* Voilà

MONTORGUEIL. C'est bien cela. Laissez monsieur!

DIDIER. Va, tu rendras compte un jour...

MONTORGUEIL. Pardon, ce n'est pas tout ce que j'exige de vous.

DIDIER. Qu'est-ce donc encore?

MONTORGUEIL. Vous êtes homme d'honneur, monsieur Didier, et je sais qu'un serment que vous auriez fait, jamais vous ne le trahiriez.

DIDIER. Eh bien?

MONTORGUEIL. Eh bien, il faut me jurer sur ce que vous avez de plus sacré au monde

de ne plus vous opposer aux projets que nous avons conçus, et de ne jamais révéler ce qui vient d'avoir lieu ici.

DIDIER. Et je laisserais, après ce serment, consommer la ruine ou le déshonneur de mon frère, je me ferais lâchement le complice de l'odieux mariage auquel vous voulez le contraindre, et qui doit tuer la pauvre Louise, mon Dieu ! Je jure, oui, je jure sur la cendre de mon père qu'une fois hors de ce lieu, c'est aux magistrats, c'est à la justice que je courrai tout dévoiler ; car si j'agissais autrement... mais je serais aussi lâche, aussi infâme que vous.

MONTORGUEIL. C'est votre dernier mot, c'est là votre dessein?

DIDIER. Oui, dès que je serai sorti d'ici.

MONTORGUEIL. Alors, vous n'en sortirez pas. A l'œuvre!

DIDIER. O ciel ! que faire? que devenir?

On enlève le billard et on trouve Bagnolet qui s'est caché dessous.

PLURE D'OIGNON. Bagnolet !

DIDIER. Ah !

MONTORGUEIL. Bagnolet ici ! Tu ne me quitteras plus, et je réponds de ton silence... Enfermez d'abord celui là !

On force Didier à descendre par une trappe qu'on vient d'ouvrir.

PLURE D'OIGNON. Alerte, une patrouille !

DIDIER. Ah ! l'on vient à mon secours! à moi !

On referme la trappe, et on remet le billard dessus ; la patrouille paraît.

TOUS. La poule ! la poule !

LE SERGENT. Pourquoi ce bruit ?

PLURE D'OIGNON. Rien, sergent, c'est que demain on ferme la boutique et nous enterrons l'établissement.

LE SERGENT. A la bonne heure ! mais ne criez pas tant.

TOUS. Adieu, sergent.

La patrouille sort.

PLURE D'OIGNON. Ils s'éloignent !

DIDIER, *dans la cave.* A moi ! au secours!

MONTORGUEIL. Chantez donc, vous autres.

Tous se remettent à chanter en frappant avec les queues.

ACTE QUATRIEME.

Premier Tableau.

Le jardin du cabaret de la *Chatte amoureuse* ; à droite, l'entrée de la cuisine avec un comptoir garni de comestibles ; à gauche, un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHALUMEAU, POPLARD, BUVEURS, UNE SERVANTE.

Au lever du rideau, Chalumeau, Poplard et les buveurs sont assis à une table et boivent.

CHALUMEAU. Allons, vous autres, à la santé des vrais Bohémiens.

TOUS. A la santé des vrais Bohémiens.

UNE VOIX, *dans la coulisse.* Enlevez l'rôti !.. débrochez !

CHALUMEAU. Dis donc, Poplard, paraît que ça chauffe là dedans; v'là le monde qui va arriver à la Chatte amoureuse.

LA SERVANTE, *entrant.* Allons, allons, messieurs, faut vous retirer, le jardin est retenu pour une noce.

CHALUMEAU. Une noce, ça me va !

POPLARD. Ça nous va... ça me chausse.

LA SERVANTE. Les voilà, dépêchez-vous d'filer !

CHALUMEAU. Filer !... plus souvent !

SCÈNE II.

LES MÊMES, BAGNOLET, ARTHÉMISE, LOUISE, PLURE D'OIGNON, GENS DE LA NOCE *arrivant gaiement.*

ARTHÉMISE. Ah! enfin ! nous y voilà; c'est très-gentil ici !

TOUS. C'est charmant !

ARTHÉMISE. Ah ça, et mon mari...

TOUS. Le voilà !

BAGNOLET, *qui donne le bras à Louise.* Là, cette petite promenade vous fera du bien, mademoiselle Louise.

ARTHÉMISE. Et surtout tâchez de vous distraire un peu.

LOUISE. Me distraire !

Elle s'assied sur le devant à gauche.

PLURE D'OIGNON. Allons, vive la joie! ici on peut rire et danser tout à son aise.

BAGNOLET, *à part.* Rire et danser !.. faut qu'il n'ait pas d'entrailles

ARTHÉMISE. Ah ça, qu'est-ce que vous avez donc, Bagnolet? pour un jour de mariage, vous n'êtes guère jovial.

BAGNOLET. Moi, au contraire... je suis très-gai... très-follichon !..... Je m'amuse beaucoup.

ARTHÉMISE. Ma foi, on ne le dirait pas...., vous êtes pâle, distrait... Pendant toute la route, vous n'avez pas desserré les dents... Si c'est comme ça que vous comprenez vos devoirs d'époux...

BAGNOLET. Mais, chère Arthémise...je t'assure...

PLURE D'OIGNON. Mais va donc, va donc, bêtat... fais donc la cour à ta femme.

BAGNOLET, *bas.* Monsieur Plure d'Oignon, je vous supplie de ne pas vous immiscer dans mes affaires de ménage ! Vous êtes ici, ça doit vous suffire

CHALUMEAU, *s'avançant avec Poplard.* Tiens, mais c'est Bagnolet.

BAGNOLET. Chalumeau! Poplard!

ARTHÉMISE, *à part.* Qu'est-ce que c'est encore que ces deux là?

CHALUMEAU. Ah ça, tu es donc de noce?

PLURE D'OIGNON. Lui!... Pardine, c'est l' marié!

POPLARD *et* CHALUMEAU. Le marié!

CHALUMEAU. Ah ça, mais alors tu nous invites, pas vrai?

ARTHÉMISE, *sèchement.* Pardon, messieurs, mais il n'y a plus de place.

CHALUMEAU *et* POPLARD. Hein?... Comment! un refus!

BAGNOLET, *à Arthémise.* Permets, chère amie... je vais leur parler... les renvoyer adroitement... Mon cher Poplard... mon bon Chalumeau... désolé de ne pouvoir vous admettre... mais c'est un pique-nique.

CHALUMEAU ET POPLARD. Un pique-nique.

BAGNOLET. Oui, à la mode anglaise, chacun son écot, et vos moyens ne vous permettent peut-être pas...

CHALUMEAU. Dam! ça dépend du prix.

POPLARD. Combien par tête!

BAGNOLET, *à part.* Effrayons-les. (*Haut.*) Quarante-trois sous sans le vin.

CHALUMEAU. Cristi, c'est un peu salé.

POPLARD. Mais c'est égal, y a moyen d'arranger ça; on ne marchande pas avec les amis, et tu payeras pour nous.

CHALUMEAU. C'est dit : nous restons.

BAGNOLET. Comment! mais...

ARTHÉMISE, *qui pendant ce colloque a causé avec Louise.* Eh bien?

BAGNOLET. Eh bien, c'est arrangé; ils restent.

ARTHÉMISE. Jolis amis que voue avez là!.. comme si ce n'était pas assez de ce M. Plure d'Oignon.

BAGNOLET. Ah! celui-là, c'est bien malgré moi..

ARTHÉMISE. Allons, laissons ça... Pour avoir tout le temps de danser, je propose de dîner tout de suite.

TOUS. Oui, oui, dînons, dînons.

ARTHÉMISE. La fille! la fille!

PLURE D'OIGNON. Attendez, je vas la faire venir. Ohé! la fille!... ohé!

ARTHÉMISE. Ah! mon Dieu, quel genre!

LA SERVANTE, *accourant.* Voilà! voilà!... Quoi qu'y faut vous servir?

BAGNOLET. Voyons... il nous faut un dîner copieux!... Nous sommes vingt-deux... prenons d'abord du veau pour six!...

CHALUMEAU. Pour six!... eh ben! excusez!... A quarante-trois sous par tête, faut chacun son veau.

TOUS, *en sens divers.* Oui, oui, du veau!... Non, non, pas de veau.

ARTHÉMISE. Ah! si chacun donne son avis, il n'y a pas moyen de s'entendre... Voyons, qu'est-ce que vous avez?...

LA SERVANTE. Nous avons des pieds de mouton, des gigots de mouton, des côtelettes de mouton, des rognons de mouton et des....

BAGNOLET. Rien que du mouton!

PLURE D'OIGNON. C'est pas tout ça... vous allez nous faire écorcher... Voilà comme on s'arrange... (*Allant au comptoir et piquant un morceau de viande.*) Combien l' gigot?

LA SERVANTE. Six francs, au juste.

PLURE-D'OIGNON. On vous en donne quatre livres dix-neuf... Mettez-nous ça de côté, et n'en parlons plus. (*Allant chercher un autre plat.*) Maintenant, cette volaille?

LA SERVANTE. Cent sous.

PLURE D'OIGNON. Cent sous! ça... un poulet de quinze jours, et qu'est mort de la coqueluche... Mais regardez donc, regardez donc...

Il passe le poulet à Chalumeau qui le flaire.

CHALUMEAU. Cent sous, ça! c'est trop cher!

TOUS. Oh! c'est trop cher!... c'est trop cher!

PLURE D'OIGNON. Cinquante-cinq sous le poulet. Enlevé!

ARTHÉMISE. Mais il faudrait autre chose...

LA SERVANTE. C'est pas tout ça; venez à la cuisine, vous choisirez vous-même.

BAGNOLET. C'est ça... j'adopte cette ouverture!

Il va pour sortir.

PLURE D'OIGNON, *le retenant.* Minute! reste auprès de ta femme... Poplard entend mieux ça... Il dira au bourgeois de nous arranger dans le soigné.

POPLARD. C'est dit : j'y cours!

Il sort.

BAGNOLET, *à part.* Impossible de bouger... Gredin de Plure d'Oignon!

ARTHÉMISE. Pendant ce temps-là, faut mettre la table.

TOUS. Oui, oui, mettons la table!

Tous les gens de la noce vont chercher une grande table et mettent le couvert.

ARTHÉMISE. *à Louise, qui est restée sur le devant.* Eh bien! mamzelle Louise, vous ne venez pas nous aider?

LOUISE. Pardon, pardon; mais je suis si inquiète, si troublée... depuis deux jours que je n'ai vu Didier!....

BAGNOLET, *à part.* Didier!...

Plure d'Oignon l'arrête.

ARTHÉMISE. Venez donc, ça vous distraira : c'est pour ça que je vous ai amenée ici.

LOUISE. Ah! j'ai eu tort de venir : je trouble votre gaieté, votre bonheur...

ARTHÉMISE. Mais non... mais non!... j' suis seulement fâchée de vous voir si triste.

POPLARD, *arrivant avec une grande souvière sur la tête et suivi de garçons qui por-*

tent des plats. Gare l'eau ! gare l'eau ! v'là le potage !

TOUS. A table ! à table !

ARTHÉMISE, *à Louise.* Allons, venez à côté de moi, et ne pensons plus qu'à nous divertir.

TOUS. A table ! à table !

Elle l'emmène ; tout le monde se place. Pendant le pêle-mêle général, un homme s'est approché de Plure d'Oignon, lui a parlé bas et l'a emmené, ce qui n'a été remarqué que d'Arthémise et de Chalumeau.

CHALUMEAU. Ah ça, c'est moi que je découpe le pain. Qu'est-ce qui va déboucher les bouteilles ?

BAGNOLET. Donnez ; je m'en charge. (*A part.*) Je n'ai pas plus faim que l'enfant au biberon. (***En disant cela, il vient sur le devant, et met la bouteille entre ses jambes pour la déboucher.***) En voilà une jolie position pour un jour de noces !... (*Cherchant à déboucher la bouteille.*) Avec ça que j'ai toujours un de ces scélérats sur mes talons... de bottes. Depuis l'horrible scène de l'estaminet, la venette ne m'a pas quitté... Et ce pauvre Didier, il me semble toujours le voir dans sa cave.

Il recommence à tirer.

ARTHÉMISE, *de la table.* Eh bien ! Bagnolet, vous ne venez pas ?

BAGNOLET. C'est pas moi ; c'est le bouchon qui ne veut pas venir.

TOUS. A boire ! à boire !

BAGNOLET. Allons, bon, le v'là cassé.

TOUS. A boire ! à boire !

On passe les bouteilles.

ARTHÉMISE. C'est ça ; amusons-nous ; et pour commencer, je vais vous chanter le bonheur du ménage.

TOUS. Oui ; c'est ça ! c'est ça !

LE BONHEUR DU MÉNAGE

AIR *de M. Arthus.*

PREMIER COUPLET.

Si d'une union parfaite
Vous souhaitez les attraits,
Écoutez ma chansonnette,
Elle en donne les secrets.
Notre sexe aima sans cesse
A commander ici-bas,
Le mari, par politesse,
Doit donc lui céder le pas.

Le devoir, le voilà,
C'est le gage
D'un bon ménage ;
Le bonheur, le voilà,
Retenez cett' leçon-là !

TOUS.

Le bonheur, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Entre époux que l'on se garde
D' faire un partage inégal !
Au mari les billets d' garde,
A la femm' les billets d' bal.
Le dimanch', si l'on projette
De dîner sur le gazon,
La femm' porte une bell' toilette,
Le mari porte... un melon.

Le devoir, le voilà,
C'est le gage
D'un bon ménage ;
Le devoir, le voilà,
Retenez cett' leçon-là !

TOUS.

Le devoir, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Vous tous que l'hymen engage,
Ayez toujours même avis ;
Rien n'est beau comme l'image
De deux époux bien unis.
C'est le vrai bonheur sur terre,
Croyez-moi, car je tiens ça
De feu ma bonne grand' mère,
Qui dans son temps divorça.

Le devoir, le voilà,
C'est le gage
D'un bon ménage ;
Le devoir, le voilà,
Retenez cett' leçon !

TOUS.

Le devoir, etc.

TOUS. Bravo ! bravo ! vivent les mariés !

BAGNOLET. Oui, vivent les mariés... (*A part.*) Et dire que je m'amuserais beaucoup, que je serais très-heureux, sans ce cauchemar de Plure d'Oignon, qui est cause... de... (*En disant cela, il cherche autour de lui.*) Eh bien ! eh bien !... où est-il donc ?

ARTHÉMISE. Qui ça ?

BAGNOLET. Plure d'Oignon... je ne le vois plus.

ARTHEMISE. Eh ! qu'importe M. Plure-d'Oignon? D'ailleurs, je crois qu'on est venu le chercher.

CHALUMEAU. Plure d'Oignon ?... Eh ! oui ; j'ai entendu qu'il allait voir les travaux d'une maison qu'on démolit... rue de la Fidélité.

BAGNOLET. Ah ! ciel !

TOUS. Qu'y a-t-il ?

BAGNOLET, *à part, dans le plus grand effroi.* Rue de la Fidélité !... Ça doit être ça !... Le malheureux !... ils veulent l'enterrer sous les décombres.

ARTHÉMISE. Mais qu'avez-vous donc, Bagnolet ?

BAGNOLET. Ah ! ma foi, puisqu'il n'est pas là... je n'y tiens plus !... et quoi qu'il doive arriver... je parle... oui, oui, je vais tout dire... Sachez donc, mes amis...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MONTORGUEIL.

MONTORGUEIL, *entré sur les derniers mots, s'est placé derrière Bagnolet et lui touche l'épaule ; bas.*) Tais-toi !

BAGNOLET, *effrayé.* Hein? (*Se détournant.*) Montorgueil !... Ah ! je suis perdu !

ARTHÉMISE, *à part.* Tiens, quel est ce monsieur ? Il est très-bien.

MONTORGUEIL, *légèrement.* Ah! ah!... ce cher Bagnolet !... Tu ne t'attendais pas à me voir !... J'ai voulu te faire une surprise, et je viens sans façon m'inviter à ta noce.

BAGNOLET. Ah! mon Dieu! c'est fait de moi.

ARTHÉMISE. Eh bien, Bagnolet, vous ne remerciez pas monsieur?... Ah! s'il n'avait que de pareilles connaissances...

BAGNOLET, *à part.* Oui, elle est jolie, la connaissance.

MONTORGUEIL. Oui, mon cher, quand j'ai su que tu étais ici, j'ai tout quitté... Je voulais être le premier à embrasser la mariée.

BAGNOLET, *à part.* Embrasser la mariée!

ARTHÉMISE, *minaudant.* Comment donc, monsieur, c'est bien aimable à vous... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

MONTORGUEIL. Merci! merci! je serais désolé de déranger personne. Seulement, je vous demanderai la permission de porter un toast de circonstance. (*Se versant.*) Allons, à la santé du marié !

TOUS. A la santé du marié!

BAGNOLET. Ah! oui, à ma santé!... ah ! oui, c'est de circonstance !... Je suis bien mal à mon aise!

Il tombe sur une chaise.

ARTHÉMISE. Ah ! ciel ! comme il est pâle! Il se trouve mal!

Tout le monde se lève; on retire la table, et on se presse autour de Bagnolet. Pendant ce mouvement, Montorgueil s'approche de Louise.

MONTORGUEIL, *à Louise.* Madame, dans un quart d'heure, ici, j'ai à vous parler !

LOUISE, *étonnée.* A moi, monsieur?... Mais je ne sais si je dois...

MONTORGUEIL. C'est de la part de Paul Didier.

LOUISE. De Paul!... Oh! je viendrai, je viendrai, monsieur!

MONTORGUEIL. De la discrétion : il faut que tout le monde ignore...

LOUISE. Comment?

MONTORGUEIL. Silence! (*Se rapprochant du groupe.*) Eh bien! ce pauvre Bagnolet, comment va-t-il?... Mieux, n'est-ce pas?

ARTHÉMISE. Oui, oui... ce ne sera rien, j'espère!

MONTORGUEIL. Justement, pour le jour de son mariage, j'ai une bonne affaire à lui proposer, et quand nous serons seuls...

BAGNOLET, *à part, avec effroi.* Seuls!...

ARTHÉMISE. Alors, causez à votre aise; nous allons prendre le café dans le grand salon, et nous vous laissons ensemble.

BAGNOLET. Comment! mais...

MONTORGUEIL, *lui prenant le bras.* Si tu dis un mot, tu es mort.

BAGNOLET, *à part.* Mort! je le suis déjà. (*Haut.*) Eh bien! oui, laissez-nous.

ARTHÉMISE. Allons, partons, vous autres... Votre servante, monsieur... Décidément, il est très-bien! Partons! partons!

On sort en reprenant le refrain de la chanson.

SCÈNE IV.

MONTORGUEIL, BAGNOLET.

BAGNOLET. Seul avec lui!... Ah! Dieu! je sens mes jambes qui s'en vont... et je voudrais bien faire comme elles.

MONTORGUEIL. Tu avais donc oublié ma défense?

BAGNOLET. Oublié... ja... jamais... seulement... je...

MONTORGUEIL. Seulement, si je n'étais arrivé à temps, tu nous trahissais... Mais ma vengeance aurait suivi de près...

BAGNOLET. J'en suis certain... Aussi ça ne m'arrivera plus... Adieu.

MONTORGUEIL. Où vas-tu?

BAGNOLET. Mais... retrouver ma femme

MONTORGUEIL. Du tout; je ne veux pas que tu me quittes.

BAGNOLET. Permettez; il faudra pourtant bien finir par là... je ne veux pas toujours priver mon épouse de son époux.

MONTORGUEIL. Tu seras libre quand je n'aurai plus rien à craindre de ton indiscrétion.

BAGNOLET. Et la craindrez-vous encore bien longtemps mon indiscrétion?

MONTORGUEIL. Cela dépend!

BAGNOLET. Merci!

MONTORGUEIL. Il faut d'abord que je voie une personne que j'attends ici. N'as-tu pas remarqué une espèce d'idiot appelé, je crois... Crèvecœur?..

BAGNOLET. L'Abruti! non... (*A part.*) Pourquoi donc faire? est-ce qu'il veut le mettre aussi à la cave?

MONTORGUEIL. Eh! tiens... justement le voilà. J'ai à te parler; attends-moi

BAGNOLET. Où donc?

MONTORGUEIL. Là!

Il indique le pavillon.

BAGNOLET, *à part.* Là!

MONTORGUEIL. Oui; pour quelques instants.

BAGNOLET, *sur le seuil de la porte.* Ah! je te repincerai peut-être à mon tour.

Il entre dans le pavillon, Montorgueil l'enferme et retire la clef.

MONTORGUEIL. D'ici j'aurai l'œil sur lui!

SCÈNE V.

MONTORGUEIL, CRÈVECOEUR, *puis* LA SERVANTE.

MONTORGUEIL. Approche, approche, mon brave !

CRÈVECOEUR, *entrant.* C'est vous qui m'avez fait dire...

MONTORGUEIL. Que j'avais à te parler... mais je sais que tu n'aimes pas à parler sans boire. Faisons donc venir de quoi te délier la langue. Holà ! la fille !...

LA SERVANTE, *paraissant.* Voilà ! voilà ! Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur ?

MONTORGUEIL. De l'eau-de-vie.

LA SERVANTE. Deux petits verres à ces messieurs.

MONTORGUEIL. Une bouteille, et deux verres.

LA FILLE, *à part.* Une bouteille !... Sapristi ! paraît qu'ys ont diablement soif.

Elle sort.

MONTORGUEIL, *à lui-même, pendant que Crèvecœur va s'asseoir à une table sur le devant.* Allons, la partie est engagée, il faut la jouer jusqu'au bout; je suis débarrassé de Charles Didier; et si je ne puis tout à l'heure me défaire de cette femme par la persuasion ou la ruse, voilà celui qui m'en débarrassera.

LA FILLE. Le cognac et les verres... Ces messieurs n'ont plus besoin de rien?

MONTORGUEIL. Non; laissez-nous! (*Allant à la table où est Crèvecœur.*) Ah ça, maintenant, à nous deux, mon brave... (*Versant.*) Dis-moi un peu ce que tu penses de cette eau-de-vie là ?

CRÈVECOEUR, *buvant à plein verre.* Dame ! c'est toujours bon l'eau-de-vie.

MONTORGUEIL. En ce cas, encore un verre, et causons.

CRÈVECOEUR, *buvant.* Causons !

MONTORGUEIL. Parlons de Marie Hubert !

CRÈVECOEUR, *avec violence, et se levant.* Marie Hubert !... Non, non, ne parlons pas d'elle... voyez-vous, ça me brise la tête, ça me déchire le cœur... ça... ça me rend fou.

MONTORGUEIL, *le faisant rasseoir.* Allons, calme-toi, et écoute. Ce n'est pas comme les autres, au hasard et sans raison, que je t'ai jeté ce nom à l'oreille... si je t'en parle, moi... c'est que je l'ai connue.

CRÈVECOEUR. Vous ! vous avez connu Marie !... Elle était bien belle, n'est-ce pas ?

MONTORGUEIL. Oui !

CRÈVECOEUR. Et bonne !... C'était trop bon... c'est mort jeune.

MONTORGUEIL. Elle avait vingt-cinq ans à peine.

CRÈVECOEUR. Oui !

MONTORGUEIL. Elle habitait le village de Sainte-Claire.

CRÈVECOEUR. Oui !

MONTORGUEIL. Et elle vivrait encore heureuse si on lui avait laissé son mari pour la nourrir et la défendre.

CRÈVECOEUR, *pleurant.* Oh ! oui... oui !

MONTORGUEIL. Mais un jour il fut arrêté, mis en jugement, et condamné, car il était coupable.

CRÈVECOEUR. Innocent !

MONTORGUEIL. Innocent ou coupable, n'importe!

CRÈVECOEUR. Innocent que je vous dis !... Je le sais bien ; je n'ai jamais volé, moi...

MONTORGUEIL. Toi !... (*A part.*) Je ne me trompais pas... (*Haut.*) Tu te nommes donc Jérôme Hubert ?

CRÈVECOEUR. Jérôme !... oui, pour elle. Pour les autres, Crèvecœur... ou bien l'Abruti... ou bien... je ne sais pas.

MONTORGUEIL. Ainsi, c'est bien toi qu'ils ont condamné à vingt années de bagne ?

CRÈVECOEUR. C'est moi qui ai tant souffert... c'est moi que l'on a arraché d'auprès d'elle... d'elle, que je laissais sans pain, et enceinte, mon bon Dieu !... Tant de souffrances pour elle !... Ah ! c'est peut-être un bonheur qu'elle soit morte... Oui, quand je suis revenu, il y a deux ans, il y en avait trois qu'elle était morte.

MONTORGUEIL. Et pourtant tu ne pardonnerais pas à l'auteur de sa mort ?

CRÈVECOEUR, *avec feu.* Oh ! non, non ! jamais !

MONTORGUEIL. Et si tu le connaissais... que ferais-tu ?

CRÈVECOEUR, *froidement.* Je le tuerais !

MONTORGUEIL, *lui versant.* Encore un coup !... (*Ils boivent.*) Eh bien, cette personne, je la connais.

CRÈVECOEUR. Vous ?

MONTORGUEIL. C'est une femme !

CRÈVECOEUR. Une femme !

MONTORGUEIL. Moins belle que Marie !... Elle était envieuse, jalouse; elle la haïssait, enfin.

CRÈVECOEUR. Cette femme... cette femme...

MONTORGUEIL. Ce soir, peut-être, tu pourras la voir.

CRÈVECOEUR. Ce soir !... Où ça ?

MONTORGUEIL. Près d'ici ; à l'entrée des carrières Montmartre, à gauche, dans la maison du gardien de jour, au bout du village d'Orsel.

CRÈVECOEUR. Aux carrières !

MONTORGUEIL. Près du village d'Orsel... Si elle vient, tu la reconnaîtras bien ; car elle te dira elle-même : J'ai vu mourir Marie Hubert.

CRÈVECOEUR. Ah ! si elle dit ça... malheur a elle !

Il se dirige vers le fond.

MONTORGUEIL. Où vas-tu ?

CRÈVECOEUR. L'attendre !

MONTORGUEIL, *lui montrant la bouteille d'eau-de-vie*. Tiens, emporte cette.....

CRÈVECOEUR, *allant à la table et prenant un couteau*. Non, j'emporte ça ! Adieu !

Il sort.

MONTORGUEIL, *seul*. Si Louise consent à partir, il attendra pour rien ; mais l'heure est écoulée ; elle ne peut tarder à venir... Quelqu'un... c'est elle... il était temps.

SCENE VI.

MONTORGUEIL, LOUISE.

LOUISE. Enfin, j'ai pu m'échapper... Ce bruit, cette gaieté me faisaient mal. Mais que peut me vouloir cet homme ?... il s'agit de Paul, m'a-t-il dit ?

MONTORGUEIL. Pardon, madame ; je viens auprès de vous de la part d'un ami commun, de Charles Didier.

LOUISE. Charles ! lui serait-il arrivé quelque malheur ?

MONTORGUEIL. Rassurez-vous, madame, vous n'avez rien à craindre, pour lui du moins.

LOUISE. Mais pour qui donc alors ?

MONTORGUEIL. Pour notre pauvre Paul.

LOUISE. Grand Dieu !

MONTORGUEIL. Il est obligé de se cacher, de quitter Paris.

LOUISE. Se cacher !

MONTORGUEIL. Oui, madame ; poursuivi pour une somme très-considérable... Vainement pour le sauver nous avons épuisé toutes nos ressources, son frère et moi ; nous n'avons pu ravoir qu'une partie des acceptations qu'il a follement souscrites ; et tenez, en voici une... une seule, au profit d'un M. Digonard, qui s'élève à 200,000 francs. Voyez...

LOUISE. Oui, c'est vrai, c'est bien vrai !

MONTORGUEIL. Il faut donc qu'il parte au plus tôt, sa fuite est convenue, assurée... Vous, madame, Charles désire qu'au plus vite vous montiez en voiture pour vous rendre à Tours ; c'est là, c'est au pays, que Paul doit vous rejoindre.

LOUISE. Partir sans lui ! oh ! jamais ! jamais !

MONTORGUEIL. Que dites-vous ?

LOUISE. Je dis, monsieur, que s'il court des dangers, mon devoir est d'être près de lui ; que je ne dois, que je ne veux m'éloigner qu'avec Paul.

MONTORGUEIL. Mais si c'était impossible... si pour sa sûreté il était nécessaire qu'il partît seul ?

LOUISE. Pardonnez-moi, monsieur, mais j'ai tant souffert que mon cœur a désappris la confiance, et je ne vois plus autour de moi que piéges et que trahison... Je sais d'ailleurs qu'on a voulu m'enlever Paul pour toujours, je sais qu'on a voulu le marier à une autre... et aujourd'hui, si l'on ne cherchait à m'éloigner que pour accomplir ce mariage...

MONTORGUEIL. Que dites-vous ?

LOUISE. Que je suis injuste, que je suis folle, peut-être, mais que je ne partirai que bien certaine qu'il ne peut en épouser une autre.

MONTORGUEIL. Ah !... pour cela que ferez-vous, madame ?...

LOUISE. Je verrai cette demoiselle Desrosiers.

MONTORGUEIL, *bas*. Diable !

LOUISE. Je lui dirai les liens qui m'unissent à Paul... ses serments... mon amour... toute ma vie et la sienne... et quand elle saura tout, alors je partirai tranquille, alors j'irai l'attendre.

MONTORGUEIL, *à part*. Allons... c'est elle qui l'aura voulu ! (*Haut.*) Vos soupçons sont légitimes, madame ; eh bien, faites mieux, voyez-le vous-même.

LOUISE. Paul ! oh ! oui, oui ; je vous remercie, monsieur ; que je le voie, que je lui parle... et après j'aurai de la résignation, du courage.

MONTORGUEIL. Vous le verrez.

LOUISE. Mais où donc ?

MONTORGUEIL. Près d'ici, où il se cache, de peur d'être arrêté... où je dois aller ce soir le prendre avec une voiture, à l'entrée des carrières Montmartre, au bout du village d'Orsel, dans la maison du gardien de jour...

LOUISE. Et vous êtes sûr que je l'y trouverai ?

MONTORGUEIL. Lui, ou un homme qui vous conduira près de Paul... un homme auquel pour vous faire connaître, car la prudence est nécessaire, vous direz une phrase mystérieuse dont nous sommes convenus : J'ai vu mourir Marie Hubert !

LOUISE, *avec étonnement*. J'ai vu mourir... Marie Hubert ! O ciel !... mais pourquoi ces terribles paroles ?

MONTORGUEIL. Avez-vous peur de les prononcer ?

LOUISE. Peur ! non. C'est Paul qui les a choisies, n'est-ce pas ?

MONTORGUEIL. Lui-même !

LOUISE. Alors je n'hésite plus... Le trouverai-je maintenant ?

MONTORGUEIL. Oui...

On entend les rires de la noce.

LOUISE. Adieu, monsieur.

Elle va pour sortir.

MONTORGUEIL. Arrêtez!.. Un mot encore... c'est le seul moyen de vous décider à partir?

LOUISE. Oh! le seul!

MONTORGUEIL, *avec résolution*. Adieu donc, madame...

LOUISE. Adieu!...

Elle sort, et toute la noce entre gaiement en scène.

SCÈNE VII.

MONTORGUEIL, ARTHÉMISE, LA NOCE, *puis* PLURE D'OIGNON, *puis* BAGNOLET.

ARTHÉMISE. Dieu de Dieu! que c'est amusant les balançoires!... j'adore les balançoires!... Tiens! monsieur, vous v'là tout seul; où est donc passé mon mari?

MONTORGUEIL. Votre mari?... (*A part.*) Je l'avais oublié... (*Haut.*) Rassurez-vous, ma belle impatiente; on va vous le rendre votre mari...

PLURE D'OIGNON, *entrant précipitamment*. Ouf! enfin me v'là moi... Pardon, excuse, tout le monde et la compagnie... mais voyez-vous, l'ouvrage pressait... (*Voyant Montorgueil.*) Tiens... serviteur, monsieur! Eh bien, la maison de votre ami, c'était une fière bicoque, allez; dès le premier coup de pioche, patatra... toute la masure s'est écroulée... et à présent les trois étages sont dans la cave.

MONTORGUEIL, *bas*. Tout est donc fini?

Signe de tête affirmatif de Plure d'Oignon,

ARHTÉMISE. Ah ça, mais, mon mari... où est-il donc?

MONTORGUEIL. Il est là, dans ce pavillon...

ARTHÉMISE. Dans ce pavillon!... ah!... bah!... (*Elle appelle.*) Bagnolet!... Mais il ne répond pas...

MONTORGUEIL. Je suis pourtant bien sûr... (*Il pousse la porte.*) Bagnolet!

TOUS, *criant*. Bagnolet! Bagnolet!

BAGNOLET, *paraissant pâle et défait*. Me voilà... me voilà... Est-ce que vous m'appelez depuis longtemps?

MONTORGUEIL. Mais sans doute. Que faisais-tu donc?

BAGNOLET, *à part*. Ah! je suis revenu à temps. (*Haut.*) Moi. je... m'étais endormi.

ARTHÉMISE. Endormi le jour de son mariage... Eh bien, ça promet... mais pourquoi donc êtes-vous si blême.

BAGNOLET. Si blême!... ah! c'est que... c'est que j'ai fait un rêve... un rêve atroce.

TOUS. Un rêve!

BAGNOLET, *à part*. Il m'observe! (*Haut.*) Oui, je vous conterait ça pour vous égayer.

ARTHÉMISE. Allons, allons; à présent, en place pour la contredanse!

TOUS. En place pour la contredanse!

On se met en place.

MONTORGUEIL, *à part*. Ceci n'est pas clair! (*Bas à Plure d'Oignon, en lui montrant Bagnolet.*) Ne le perds pas de vue! A tout prix, il me faut son silence.

PLURE D'OIGNON. Ça suffit, j'attends!

On crie: *la Chaine anglaise*! La toile tombe.

Second Tableau.

L'entrée des carrières de Montmartre.

SCÈNE PREMIÈRE.

OUVRIERS PLATRIERS.

Au lever du rideau ils sont en train de travailler.

PREMIER OUVRIER. Allons, camarades... v'là sept heures, la journée est finie... c'est le moment de rentrer chez soi, d'aller manger la soupe pour ceux qui l'aiment, et d'embrasser sa femme pour ceux qu'en ont...

DEUXIÈME OUVRIER. En route, et n'oublions pas nos outils; faut rien laisser traîner ici.

PREMIER OUVRIER. C'est vrai; il couche dans les carrières un tas de vagabonds et de fainéants.

DEUXIÈME OUVRIER. Et quand on oublie quèque chose le soir, on est sûr de ne pas le retrouver le lendemain.

PREMIER OUVRIER. Allons, y sommes-nous?

TOUS. Oui .. oui!

DEUXIÈME OUVRIER. Eh bien, en traversant Clignancourt, nous ferons une petite halte chez le papa Ramponneau.

PREMIER OUVRIER. C'est ça; ce gredin de plâtre, ça voltige tant, qu'on en respire plus qu'à son tour... pour ma part, j'ai de quoi bâtir trois étages dans la gorge.

DEUXIÈME OUVRIER. On va te faire couler ça... Venez vous?

PREMIER OUVRIER. Un instant! et la ronde? François et Baptiste, vous allez m'aider. (*Aux autres.*) Allez devant; nous vous rejoindrons.

Sortie des Ouvriers. Le premier Ouvrier, François et Baptiste font la ronde avec des lanternes.

FRANÇOIS, *ramenant Poplard*. Eh bien, quéque vous faisiez là?...

POPLARD. Pardon, monsieur... je respirais la grande air.

PREMIER OUVRIER, *ramenant Plure d'Oignon*. Est-ce que c'est un endroit pour dormir, ici?

PLURE D'OIGNON. Dormir, moi? plus sou-

vent! je me promenais un peu en sortant de mon bureau.

PREMIER OUVRIER. Vous vous promenez donc sur le dos, vous, méchant farceur?

BAPTISTE, *ramenant Chalumeau.* Ah ça, et vous?...

CHALUMEAU. J'attendais l'omnibus!

BAPTISTE. Prenez garde qu'on ne vous mette à l'ombre?

PREMIER OUVRIER. Allons, tournez-moi les talons!

PLURE D'OIGNON. C'est dit. (*Bas aux deux autres.*) Allons retrouver les amis sur l'autre versant de la butte. (*A part.*) Ma foi, monsieur Montorgueil viendra savoir lui-même le résultat de l'affaire.

LES OUVRIERS. Allons, en route!

LES BOHÉMIENS. Voilà! voilà!

Sortie générale.

SCÈNE II.

CRÈVECOEUR, *seul.*

A peine les Ouvriers sont-ils hors de scène que Crèvecœur entre de l'autre côté.

Y sont partis?... (*Il va regarder dans les fours à plâtre.*) Tous partis!... j'aime mieux ça... à présent y faut attendre... (*Il s'assied sur un banc de pierre.*) Est-ce bien vrai qu'elle va venir?... Oui!... oui!... il ne m'a pas trompé, cet homme... il m'a tout dit, le pays de Marie, l'âge de Marie... sa mort... tout!... oui, il m'a tout dit!... Ah! tu l'as fait mourir, et je ne la vengerais pas... (*Il se lève.*) Oh! si, si! Mais viens donc... viens donc?... (*Il marche à grands pas.*) Elle ira frapper à la maison du gardien de jour, à gauche... (*Il la montre.*) Bon.

SCÈNE III.

CRÈVECOEUR, LOUISE.

LOUISE, *qui entre en cherchant.* Comme ce lieu est triste!

CRÈVECOEUR. Une femme! ça doit être ça.

LOUISE. Mon courage m'abandonne!

CRÈVECOEUR. Voyons!...

LOUISE, *poussant un cri.* Ah! qui êtes-vous?... que me voulez-vous?...

CRÈVECOEUR. Tiens, je vous connais... c'est vous qu'avez voulu vous tuer?

LOUISE. Attendez... et c'est vous qui avez aidé à me sauver?

CRÈVECOEUR. Oui; mais pourquoi venez-vous ici?

LOUISE. C'est que j'y cherche quelqu'un.

CRÈVECOEUR. Quelqu'un... vous... non, non, allez-vous-en... allez-vous-en...

LOUISE. Impossible!... Mais vous-même...

CRÈVECOEUR. Moi! j'attends!... faut que je reste... (*avec force*) faut que je me ven... mais pas devant vous... Allez-vous-en, allez-vous-en!

LOUISE, *à part.* Il attend... serait-ce lui qui doit me conduire? Voyons d'abord!

Elle s'éloigne de Crèvecœur et se dirige vers la maison du gardien.

CRÈVECOEUR. Ah!... elle s'en va!... elle s'en va!...

LOUISE. La maison à gauche, ce doit être celle-ci.

Elle frappe.

CRÈVECOEUR. Hein!... pourquoi voulez-vous entrer là?... pourquoi frappez-vous à cette porte?

Il va la prendre par le bras et la fait redescendre.

LOUISE. Mais, je vous l'ai dit... il faut que je voie quelqu'un...

CRÈVECOEUR. Mais il n'y a que moi... que moi seul ici!

LOUISE. Vous seul! mais alors, c'est donc à vous qu'il faut que je parle; c'est donc à vous que je dois dire: J'ai vu mourir Marie Hubert.

CRÈVECOEUR. Malheureuse!

Il lève le bras.

LOUISE, *poussant un cri.* Ah!

CRÈVECOEUR. Oh! répétez!... répétez!... car si c'était une autre, tout serait déjà fini... mais vous... je ne sais pas... je frissonne!... j'hésite!

LOUISE. Mais calmez-vous... calmez-vous, de grâce... ne vous a-t-on pas prévenu qu'une femme viendrait ici?

CRÈVECOEUR. Une femme... oui... oui... après?

LOUISE. Ne vous a-t-on pas dit qu'elle frapperait à cette porte?

CRÈVECOEUR, *tournant le couteau dans sa main.* Oui, à cette porte... après?

LOUISE. Et qu'elle vous dirait enfin: J'ai vu mourir Marie Hubert?

CRÈVECOEUR, *levant le couteau.* Misérable!... c'est donc vrai?...

LOUISE, *tombant à genoux.* Mais oui, je l'ai vue mourir, puisque c'était ma mère!

CRÈVECOEUR. Ta mère!... ta... mère!... ô mon Dieu! mon Dieu!

LOUISE. Ce regard!...

CRÈVECOEUR. Ah! parle! n'aie pas peur... n'aie pas peur! parle! c'était ta mère, n'est-ce pas?

LOUISE. Mais pourquoi me regardez-vous ainsi, vous, si menaçant tout à l'heure?... pourquoi me serrez-vous dans vos bras, vous, qui vouliez me tuer?

CRÈVECOEUR. Pourquoi... ah! je ne peux pas te dire... j'étouffe... je ne peux pas parler... l'émotion... la joie... le bonheur... Ta mère!... elle!... ta mère!... mais c'était ma femme, à moi!

LOUISE Grand dieu!... vous êtes donc...

CRÈVECOEUR. Jérôme!... Jérôme Hubert!

LOUISE. Mon père!... mon père!...

Elle se jette dans ses bras.

CRÈVECOEUR. Ah! ce mot-là, c'est la première fois... ce mot-là me soulage; tiens, tiens... je puis respirer... je pleure... je ne souffre plus... je pleure... je suis heureux!... mon enfant, ma fille!... (*Il l'embrasse.*) C'est elle!... elle que ma pauvre Marie portait dans son sein quand je suis parti... Oh! mon Dieu!... (*se jetant à genoux*) oh! mon Dieu!... il y a quinze ans... quinze ans que je ne vous ai prié, et pourtant vous avez eu pitié de moi, vous me rendez ma fille! Oh! vous êtes grand et bon... vous êtes miséricordieux, Seigneur!

LOUISE. Ah! nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas?

CRÈVECOEUR. Oh! non, non, jamais; tu me parleras souvent de ta pauvre mère!...

LOUISE. Qui m'apprenait à vous chérir... qui vous bénissait en mourant.

CRÈVECOEUR. Ah! c'est qu'elle savait bien, elle... que je n'étais pas coupable.

LOUISE. Oui, mon père!... oui, elle le savait, car s'ils ont attenté à sa vie, les misérables, s'ils l'ont tuée, c'est qu'elle avait enfin entre les mains la preuve de votre innocence.

CRÈVECOEUR. Les preuves?...

LOUISE. C'est qu'elle avait découvert le nom du vrai coupable... le nom de François Renaud.

CRÈVECOEUR. François Renaud!... je ne le connais pas.

LOUISE. C'est lui qui avait commis ce vol dont vous étiez accusé... et quand ma mère, à force de peines et de recherches, allait faire éclater votre innocence... c'est encore lui, c'est lui qui l'a frappée.

CRÈVECOEUR. Et c'est pour moi qu'elle est morte. Oh! cet homme... si je le trouve un jour...

LOUISE. Mais vous serez réhabilité, mon père. Moi, je vous ai cherché longtemps, bien longtemps, je demandais au ciel de vous rendre à ma tendresse, et c'est quand je n'espérais plus qu'il nous a réunis.

CRÈVECOEUR. Et j'allais te tuer quand le ciel t'envoyait vers moi... Mais tu sais, tu l'as vu, n'est-ce pas, malgré ces mots terribles que tu as prononcés... je tremblais... j'hésitais... je ne pouvais pas... non, je ne pouvais pas me venger... Oh! c'est qu'il y avait une voix que j'entendais là... c'est que je t'aimais déjà... c'est que le sang parlait, vois-tu?...

LOUISE. Mais qui donc m'avait accusée.

CRÈVECOEUR. Un homme appelé Montorgueil.

LOUISE. Montorgueil!

CRÈVECOEUR. L'infâme!... il voulait me faire tuer ma fille! Oh! malheur, malheur à lui!

LOUISE. Écoutez, j'entends marcher!

CRÈVECOEUR. Oui, on vient de ce côté.

LOUISE. Je ne me trompe pas... c'est lui!

CRÈVECOEUR. Lui! ton assassin; il vient s'assurer de ta mort! c'est bien. (*Il ramasse le couteau.*) Éloigne-toi!

LOUISE. Qu'allez-vous faire?

CRÈVECOEUR. Éloigne-toi, te dis-je!

Il la repousse et va au-devant de Montorgueil

SCENE IV.

LES MÊMES, MONTORGUEIL.

CREVECOEUR. Ah!

MONTORGUEIL. Eh bien, tout est-il fini?

CRÈVECOEUR. Pas encore, car il me reste à faire justice, et je vais vous tuer.

Il le prend à la gorge.

MONTORGUEIL. Me tuer... mais pourquoi?

LOUISE. Grand Dieu! mon père!

CREVECOEUR. Laisse-moi!... Pourquoi, tu le demanderas à Dieu quand il va te juger.

LOUISE. Mon père!!

CRÈVECOEUR. Laisse-moi, te dis-je!!

MONTORGUEIL, *sortant un pistolet de son habit.* Prends garde, insensé! je suis armé.

CRÈVECOEUR. Mais viens donc, viens donc, misérable!

Ils disparaissent dans la cabane, dont la porte se referme.

LOUISE, *s'élançant vers la porte.* Arrêtez!... mon père!... au secours!... arrêtez!... (*On entend un coup de de pistolet, Louise tombe à genoux.*) Mon Dieu, m'avez-vous déjà repris mon père?

ACTE CINQUIEME.

Sur les buttes Montmartre. A droite la grille d'une maison bourgeoise.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPLARD, CHALUMEAU, PLURE D'OIGNON, BOHÉMIENS.

Ils regardent de tous côtés.

CHALUMEAU. Eh bien, Poplard?

POPLARD. Je ne vois plus rien.

CHALUMEAU. Et toi, Plure d'Oignon?

PLURE D'OIGNON. Rien du tout!

POPLARD. Ouf, respirons alors! (*Tous redescendent la scène.*) C'est donc une existence ça! plus moyen de vivre à sa guise, sans craindre les sergents de ville où les municipaux!

CHALUMEAU. Qu'est-ce que nous allons devenir, je vous le demande? on nous ramasse à la Halle, on nous ramasse aux Champs-Elysées, on fait des rondes majores à l'estam... et des râfles générales sous les ponts.

PLURE D'OIGNON. Comment! dans ce grand Paris que v'là là-bas, il n'y a plus une petite place pour nous?

POPLARD. Il ne restait que les carrières Montmartre où on pouvait dormir à son aise, et voilà qu'on nous y pourchasse.

PLURE-D'OIGNON. C'est fini, nous sommes traqués comme des bêtes *chauves*.

CHALUMEAU. Avec ça que la correctionnelle ne badine pas... il suffit qu'on soit sans asile pour qu'on vous traite comme des vagabonds.

PLURE D'OIGNON. Et la cour d'assises donc!

POPLARD. La cour d'assises? nous n'avons pas affaire dans ce quartier-là, merci!... nous sommes tous flâneurs, tous loupeurs, mais v'là tout.

PLURE D'OIGNON. Oui, on lâche l'atelier qui vous embête; on se dit: Y a pas de mal à louper. C'est comme ça que ça commence, et puis après... on rencontre un gredin de Montorgueil, ou autre, qui vous endort, qui vous séduit, qui vous entraîne, et on se réveille à Rochefort ou à Toulon; c'est comme ça que ça finit.

CHALUMEAU. Merci; je compte bien ne pas aller jusque-là... et si je peux m'en tirer, je retourne à ma fabrique...

POPLARD. T'avais donc un état honnête?

CHALUMEAU. [illegible] un bien chouette encore; je faisais des têtes d'épingles... et je fabriquais des queues de boutons.

POPLARD. Et t'as pu lâcher ça?

PLURE D'OIGNON *regardant au fond.* Qu'est-ce que c'est que ça?... j'aperçois des chapeaux à cornes.

TOUS. Filons not' nœud.

PLURE D'OIGNON. Séparons-nous les uns sur Clichy les autres sur Clignancourt et Saint-Denis.

TOUS. Partons!

Ils sortent par le fond.

SCENE II.

LOUISE, *sortant par la grille de droite, puis* ARTHÉMISE.

LOUISE. Arthémise n'arrive pas... je suis d'une inquiétude... Depuis que mon pauvre père blessé a été recueilli dans cette maison, je n'ai pu le quitter un instant, et je suis sans nouvelles de Paul et de son frère. Arthémise et son mari auraient seuls pu s'informer d'eux... Je leur ai écrit de venir; et ils devraient être arrivés... peut-être dans mon trouble ai-je mal expliqué où se trouve située cette maison. Mais je ne me trompe pas... on vient de ce côté... c'est elle... c'est Arthémise!

ARTHÉMISE, *entrant.* Moi-même pour vous servir!

LOUISE. Vous êtes seule?

ARTHÉMISE. Trop seule, hélas! j'ai perdu mon mari.

LOUISE. Perdu!

ARTHÉMISE. Je m'étais d'abord flattée qu'il n'était qu'égaré, mais pas du tout, malgré toutes nos recherches, impossible de remettre la main dessus... Oui, ma chère, oui, perdu!... un mari d'hier, un mari tout neuf! (*pleurant*) un mari que je croyais mener comme j'aurais voulu, et qui reste vingt-quatre heures sans rentrer, et qui s'avise de me laisser veuve... juste le lendemain des noces. Ah! si c'est comme ça que je goûte les douceurs de l'hyménée... j'aurais bien mieux fait de coiffer sainte Catherine.

LOUISE. Allons, tranquillisez-vous, il reviendra... Mais, dites-moi, n'avez-vous rien appris?

ARTHÉMISE. Des deux frères Didier.... Pas grand'chose, si ce n'est que ce matin M. Paul est parti en voiture, avec un beau

monsieur, ce qui m'a fait supposer que c'était son frère.

LOUISE. Non, car depuis trois jours Charles n'est pas rentré chez lui, et personne ne l'a revu.

ARTHÉMISE. Ah! bah! lui aussi? mais il y a donc un sort pour la perte des hommes!

LOUISE. Silence! voici mon père; ne l'affligeons pas... qu'il ignore du moins combien je suis malheureuse!

ARTHÉMISE. Ce pauvre monsieur l'Abruti, qu'est-ce qu'aurait jamais cru que c'était lui qui était...

LOUISE. Chut!

SCENE III.

LES MÊMES, CRÈVECOEUR, *mis plus proprement et le bras en écharpe.*

CRÈVECOEUR. Ah! te voilà!... te voilà!... je te cherchais partout.

ARTHÉMISE. Tiens, quel changement! il ne se ressemble plus.

LOUISE. Je croyais que vous reposiez encore, mon père.

CRÈVECOEUR. Non, non; mais quand je ne te vois pas, quand je n'ai pas ma fille, là, auprès de moi, je suis tout troublé, tout inquiet... j'ai toujours peur que mon bonheur ne soit qu'un rêve: il faut que je te voie, que je te parle, que je t'entende, pour être bien sûr que je t'ai retrouvée.

ARTHÉMISE. Ah! dame, c'est que vous avez été fièrement longtemps privé d'elle.

CRÈVECOEUR. Oh! oui, trop longtemps... je ne suis pas encore fait aux nouvelles joies de mon cœur! et je vois bien que quelquefois on se moque un petit peu de moi dans cette maison de braves gens où on m'a recueilli.

LOUISE. De vous, mon père?

CRÈVECOEUR. Eh oui! oui... parce que je te suis partout comme un enfant, parce que je te dévore des yeux, parce que je répète à chaque instant: Ma fille, ma fille! ça les étonne; ils croient que c'est un peu de folie; il n'y a que nous deux qui sachions que c'est beaucoup de bonheur.

ARTHÉMISE, *émue.* Pauvre vieux! Ah tenez, père Crèvecœur, embrassez-moi; vous êtes un brave homme de l'aimer comme ça; et il faut vous moquer de ceux qui se moquent de vous.

CRÈVECOEUR. Oh! je ne leur en veux pas... je me dis tout bas: Qu'est-ce ça me fait?... j'ai ma fille..... Ah! si vous saviez l'effet que je ressens là, quand je me dis ça tout bas!... c'est ma pensée de tous les instants! la nuit même, quand je m'éveille, je cherche bien vite sous ma tête ces papiers qu'elle m'a remis: les preuves de mon innocence, et la dernière lettre de sa pauvre mère; je les porte à mes lèvres, je les embrasse en pleurant de joie, de bonheur, et je me dis: C'est vrai... c'est bien vrai... j'ai ma fille!

LOUISE. Mon bon père, pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas réunis plus tôt?

CRÈVECOEUR. Bah! nous avons encore le temps d'être heureux, je me sens rajeuni de dix ans.

ARTHÉMISE. C'est vrai, vous n'êtes plus le même du tout.

CRÈVECOEUR. N'est-ce pas?... grâce à ce digne homme qui m'a fait soigner... Mais je m'acquitterai envers lui; je vais reprendre mon ancien état... je vais travailler pour toi, va.

ARTHÉMISE. Et vous ne boirez plus d'eau-de-vie?

CRÈVECOEUR. Jamais: pourquoi faire à présent? Je n'ai plus besoin d'oublier... Ah! à propos, ma fille, qu'est-ce que tu voulais me dire?

LOUISE. Mon père, il faut que j'aille à Paris... pour... pour une affaire.

CRÈVECOEUR. Je ne te demande pas pourquoi!... il faut que tu ailles à Paris... nous irons à Paris.

LOUISE. Vous! mais c'est impossible; et votre blessure?

CRÈVECOEUR. Elle me ferait bien plus souffrir loin de toi. C'est dit, nous irons ensemble.

ARTHÉMISE. D'ailleurs, on peut prendre une voiture.

CRÈVECOEUR. C'est ça, nous partirons dès que nous aurons prévenu et remercié le brave propriétaire de cette maison... et ça ne tardera pas... car le voilà.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DESROSIERS.

DESROSIERS. Comment! tout le monde dehors déjà!

CRÈVECOEUR. Oui, nous prenions un peu l'air, et nous parlions de vous.

DESROSIERS. De moi?

LOUISE. Oui, monsieur, de vous, si généreux et si bon, de vous, sans qui mon père serait peut-être mort, et qui avez été notre providence.

DESROSIERS. Allons donc! ce que j'ai fait, tout le monde l'aurait fait à ma place. Je venais d'acheter cette petite maison de campagne, et en m'y rendant le soir j'entends les cris de cette pauvre enfant... Je fouette mon cheval; j'arrive au moment où un homme

venait de s'enfuir..... Je trouve mademoiselle évanouie, et vous blessé!... nous vous transportons, mon domestique et moi, dans le cabriolet, nous montons jusqu'ici, et grâce aux soins du docteur, vous êtes entièrement rétabli.

ARTHÉMISE. Ah! c'est très-bien! très-bien!

DESROSIERS. Quelle est cette demoiselle?

ARTHÉMISE. Je ne suis plus demoiselle, monsieur. Ah ça, voyons... partons-nous pour Paris?...

DESROSIERS. Comment! mon brave, vous songez à me quitter? j'aurais voulu que votre départ fût retardé jusqu'après la noce de ma petite Jenny.

CRÈVECOEUR. Ah! vous mariez votre enfant... vous?

DESROSIERS. Le contrat se signe aujourd'hui.

LOUISE. Une noce, une fête... ce n'est pas la place de pauvres gens comme nous.

CRÈVECOEUR. Oui, c'est vrai. (*Bas à Desrosiers.*) Seulement, monsieur, avant de partir, j'aurais quelque chose à vous demander.

DESROSIERS. Dites, ne vous gênez pas!

CRÈVECOEUR. Je voulais vous demander votre nom?

DESROSIERS. Mon nom!

CRÈVECOEUR. Le nom de notre bienfaiteur, il faut au moins que nous le sachions pour le mettre dans nos prières.

DESROSIERS. Je m'appelle Desrosiers.

CRÈVECOEUR, *avec force.* Grand Dieu!

LOUISE. Qu'avez-vous donc, mon père?

CRÈVECOEUR. C'est... c'est ma blessure qui me fait un peu souffrir; et je crois que tu as raison, il faudra que tu ailles à Paris sans moi.

LOUISE, *inquiète.* Votre blessure!

CRÈVECOEUR. Oh! ça ne sera rien.

ARTHÉMISE. Et d'ailleurs nous serons bientôt revenues.

CRÈVECOEUR, *bas à Desrosiers.* Monsieur, il faut que je vous parle!... que je vous parle seul.

DESROSIERS. Ah! bah! eh bien, chez moi tout à l'heure.

UN DOMESTIQUE. Le notaire attend monsieur.

DESROSIERS. Mon notaire? j'y vais... (*Bas à Crèvecœur.*) Dans un quart d'heure je suis à vous.

CRÈVECOEUR. Dans un quart d'heure! bien. Adieu, mon enfant; ne sois pas trop longtemps. (*A Desrosiers.*) A tout à l'heure, monsieur. (*A sa fille.*) A bientôt!

LOUISE. A bientôt, mon père, à bientôt!

Elle s'éloigne avec Arthémise.

SCÈNE V.

CRÈVECOEUR, *seul.*

Desrosiers! et il a une fille! une fille qu'il marie! Oh! j'en suis sûr, c'est bien ce nom-là que j'ai entendu le jour où ma Louise avait voulu mourir; ce même jour où on est venu lui annoncer que Paul Didier en épousait une autre, la fille de Desrosiers... Et j'allais partir avec Louise, et tout était fini peut-être!.. Oh! c'est le ciel qui a voulu que je sois recueilli par lui, c'est le ciel qui m'a inspiré la pensée de lui demander son nom.

MONTORGUEIL, *en dehors.* Par ici, par ici, te dis-je!

CRÈVECOEUR. Cette voix... je la connais.. Montorgueil... Paul est avec lui... il le conduit ici... Je ne me trompe pas... l'infâme Montorgueil voulait faire tuer ma pauvre Louise pour qu'elle ne soit pas un obstacle à ce mariage!

MONTORGUEIL, *au fond.* Mais arrive donc.. arrive donc!

CRÈVECOEUR. Et maintenant ils viennent accomplir leur projet. Ils me trouveront sur leur chemin!

Il entre chez Desrosiers.

SCÈNE VI.

MONTORGUIEL, PAUL.

MONTORGUEIL. C'est ici, nous sommes arrivés.

PAUL. Et c'est ici, alors, que vous allez me rendre mon frère.

MONTORGUEIL. Ton frère!... ton frère!

PAUL. Souvenez-vous que je ne vous ai suivi que parce que vous m'avez juré de me dire où il est.

MONTORGUEIL. Et si je ne le savais pas!

PAUL. Pourquoi m'auriez-vous amené ici? Que viendrions-nous faire dans cette maison?

MONTORGUEIL. Cette maison appartient à Desrosiers.

PAUL. Encore ce nom! encore vos projets de fortune, de mariage et de trahison! Mais vous savez bien que je n'en veux plus, moi! et ne voyez-vous pas que je n'ai plus qu'une seule pensée, qu'un seul désir... retrouver Charles... Charles, qui venait à moi pour me tendre la main? Charles, qui m'a rendu à l'honneur, à moi-même? Charles

enfin dont la présence a déjoué tous vos plans... et que vous seul avez fait disparaître.

MONTORGUEIL. Il y a du vrai dans ce que tu dis là.

PAUL. Ah ! vous en convenez ; vous savez où il est, vous allez me le dire, me le dire à l'instant.

MONTORGUEIL. A l'instant, non ; mais dès que nous serons entrés là, dès que tu auras signé le contrat, dès que la dot sera dans nos mains... Acceptes-tu ?

PAUL. Je refuse !

MONTORGUEIL. Alors, je refuse de t'apprendre où est Charles.

PAUL. Et tu penses que je n'irai pas tout dire, tout dévoiler...

MONTORGUEIL. A la justice, n'est-ce pas?... Prends garde, ce mot-là porte malheur dans ta famille, et puisque je t'ai tout révélé, c'est que tu ne peux plus me quitter ; et d'ailleurs, quand tu m'échapperais... quand je te laisserais parler... qui dénoncerais-tu ? Moi ! Mais tu ne me connais seulement pas. Montorgueil, dirais-tu aux magistrats... Montorgueil, c'est un nom d'emprunt... Tu donneras mon signalement... mais tu aurais à peine fait cent pas loin de moi que Montorgueil n'existerait plus... C'était hier un brillant habitué du boulevard Italien, ce sera demain un pauvre diable perdu dans la foule, couvert de haillons, qui aura repris une des vingt professions qu'il exerçait jadis, qui s'appellera de l'un des vingt noms qu'il a déjà portés, et, pendant ce temps, tu chercheras ton frère, tu chercheras cette maison où je le tiens enfermé seul et sans secours... et si le hasard te le fait découvrir au bout d'un mois peut-être, tu ne trouveras qu'un cadavre... A présent, je t'ai tout dit... Acceptes-tu ce mariage, ou veux-tu me dénoncer?... Parle, choisis... tu es libre.

PAUL. Oh ! infamie !... infamie !... Mais, s'il en est ainsi, chaque instant qui s'écoule est un nouveau supplice pour lui. Mon Dieu ! il est donc vrai que je suis déshonoré, perdu sans ressource, ou que mon frère est mort ! Charles ! il faut bien que je t'arrache des mains de ce misérable !... (*Haut.*) Entrons !

MONTORGUEIL. Allons donc !

PAUL, *à part.* Mais dès que je t'aurai sauvé, je me tuerai, oui, je me tuerai, pour sauver aussi mon honneur !

MONTORGUEIL. Viens donc, le contrat est prêt.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CRÈVECOEUR, *puis* DESROSIERS.

CRÈVECOEUR. Le contrat est prêt, et vous ne le signerez pas.

MONTORGUEIL. Qu'ai-je vu ?

PAUL. Lui !

CRÈVECOEUR. Nous avons plus d'un compte à régler ensemble, mais à plus tard le reste... Aujourd'hui ce mariage d'abord... ce mariage qui ne se fera pas.

MONTORGUEIL. Et qui l'empêchera ?

CRÈVECOEUR. Moi, et cela ne sera pas long !... (*Allant à la porte.*) Venez, venez, monsieur Desrosiers.

DESROSIERS, *entrant.* Montorgueil et Didier !

CRÈVECOEUR. Oui, ce sont eux... votre futur gendre et son digne ami ; l'un, qui a séduit et déshonoré une jeune fille...

PAUL. Que dit-il ?

CRÈVECOEUR. L'autre, qui a tenté de me tuer, moi que vous avez recueilli.

DESROSIERS. Vous tuer ?... Parlez, parlez, messieurs, je l'exige.

MONTORGUEIL. Si cet homme est le même qui s'abrutissait naguère à force d'eau-de-vie... s'il s'appelle Crèvecœur enfin ; oui, c'est vrai, c'est moi qui l'ai blessé, car il s'est jeté sur moi comme un furieux, le couteau à la main, sans même me donner le choix, comme font ses semblables, sans me crier avant : La bourse ou la vie !

CRÈVECOEUR. Misérable !... mais ne craignez rien... je saurai me calmer pour le confondre... Oui, j'ai voulu sa mort parce que, profitant de mon état d'abrutissement, il a voulu se servir de mon bras pour assassiner un pauvre enfant... ma Louise... ma fille, enfin !

PAUL. Sa fille !...

CRÈVECOEUR. Oui, la fille de Jérôme Hubert !

PAUL. Jérôme Hubert !

MONTORGUEIL, *bas.* Songe à ton frère !

DESROSIERS. Eh bien ! que répondez-vous, monsieur ? un pareil crime, une semblable accusation... encore une fois, que répondez-vous ?...

MONTORGUEIL. A lui, rien... mais à vous, monsieur, je dirai que vous êtes prompt à vous laisser convaincre par le premier mendiant ou le premier voleur; que vous êtes prompt à condamner vos amis!... Savez-vous bien ce que c'est que cet homme qui m'accuse... cet homme a fait vingt ans de bagne!

CRÈVECOEUR. Oui; mais il sait bien, l'infâme, que ce crime, pour lequel j'ai été condamné, n'était pas le mien... et maintenant, j'ai les preuves de mon innocence... les preuves qui accusent et condamnent le vrai coupable, François Renaud.

MONTORGUEIL, *bas.* François Renaud!... (*Haut*) vous avez vos preuves, n'est-ce pas?... Eh bien! faites arrêter, juger et condamner ce François Renaud, libre à vous; mais c'est au procureur du roi, seul, qu'il faut vous adresser.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DIDIER *et* BAGNOLET, ARTHEMISE *et* LOUISE, *au fond.*

DIDIER, *s'avançant.* Le procureur du roi, je le quitte à l'instant, monsieur.

MONTORGUEIL. Charles Didier, vivant!

Louise redescend près de son père avec Arthémise, tandis que Bagnolet se tient encore au fond.

PAUL. Mon frère!

LOUISE. Paul!...

DIDIER. Ah! vous ne vous attendiez pas me revoir, moi que vous aviez enfermé dans ce réduit où je devais mourir! où je suis resté deux jours en proie à tous les supplices, à toutes les tortures. Oh! que les heures venaient lentement!... Epuisé par mes cris inutiles, par les déchirements de la faim, je sentais le froid de la mort s'emparer de moi, lorsqu'un bruit de pioches retentit au-dessus de ma tête...je me ranime, je reprends courage, on vient me secourir! m'écriai-je! mais tout à coup le bruit cesse, j'écoute... un instant après, une pierre tombe sur la trappe de ma prison, puis une autre, puis une autre encore... des voix confuses arrivent jusqu'à mon oreille, je les entends, je les distingue, j'appelle à mon aide! efforts superflus... Les pierres tombaient toujours, puis un craquement épouvantable, horreur... Ils abattaient la maison.

PAUL *et* LOUISE. Malheureux!

DIDIER. Moi, j'étais à genoux, j'avais fait le sacrifice de ma vie, je priais le ciel de conserver la vôtre et d'abréger mon supplice, lorsqu'un rayon de jour arrive jusqu'à moi, l'air me frappe au visage, on prononce mon nom! une main saisit la mienne, on m'entraîne, on me soutient, on m'emporte... c'était Bagnolet, Bagnolet qui venait me sauver.

MONTORGUEIL. Bagnolet!

BAGNOLET, *redescendant.* Et ça n'a pas été bien long... sans compter que c'est vous qui m'en avez fourni tous les moyens.

MONTORGUEIL. Moi!

BAGNOLET. D'abord, en m'enfermant dans un pavillon dont vous gardiez la porte tandis que je sautais par la fenêtre; ensuite en me fournissant un bon cabriolet qui venait de vous conduire; au bout de cinq minutes j'étais arrivé; cinq minutes plus tard, j'avais pénétré dans la cave et nous en ressortions ensemble; au bout de cinq autres, je rentrais dans mon pavillon; enfin j'avais mis quinze minutes pour renverser le piége d'un misérable et sauver un honnête homme. C'est un petit quart d'heure assez bien employé; qu'en dites-vous, monsieur?

ARTHÉMISE. Ce pauvre Bagnolet... c'est donc pour ça que tu étais si pâle?

BAGNOLET. Mais oui!

ARTHÉMISE. Et moi qui t'accusais!

DESROSIERS, *à Paul.* Mais qui donc êtes-vous, monsieur?

PAUL. Un malheureux que l'on contraignait à ce mariage, en lui promettant la vie de son frère, qui ne l'accomplissait que pour le sauver, et qui serait mort après sa délivrance.

DIDIER. Bien! bien, Paul... Mais terminons avec cet homme! vous comprenez qu'une fois libre, j'ai voulu tenir le serment que j'avais fait sur les mânes de mon père. Je me suis adressé à la justice, elle savait tout votre passé, comme elle connaît tout votre présent; elle sait que, trouvant trop peu pour vous d'une existence et d'un nom à flétrir, il vous a fallu deux existences infâmes et deux noms couverts d'opprobre; car si vous êtes aujourd'hui Montorgueil, le faussaire et l'assassin, vous avez été autrefois assassin et voleur sous le nom de François Renaud.

TOUS. Lui! François Renaud!

CRÈVECOEUR. François Renaud, dites-vous? Ah! merci, merci, jeune homme; vous me rendez plus que la vie... Ah! je le tiens donc, enfin.

SCENE IX.

LES MÊMES, TOUS LES BOHÉMIENS, *entourés de soldats.*

MONTORGUEIL. Pas encore! et vous me reverrez!

Bruit lointain.

DIDIER. Vous l'espérez vainement... regardez!

Entrée de Soldats et de Bohémiens.

BAGNOLET. Tenez, voilà un de ceux que vous cherchez ; c'est François Renaud, c'est le roi de Bohême.

CRÈVECOEUR. Oui, François Renaud, l'assassin de Marie Hubert!

TOUS. Lui!

CHALUMEAU, *tristement.* Allons, en route pour la correctionnelle.

PLURE D'OIGNON, *à Montorgueil.* En route pour la cour d'assises.

DIDIER. Et nous, frère, retournons au pays; c'est là que tu répareras ta faute. C'est là que vous attend le bonheur!

FIN.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE IV.

DON CÉSAR DE BAZAN,

DRAME EN CINQ ACTES, MÊLÉ DE CHANT (1),

PAR MM. DUMANOIR ET DENNERY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE MARDI 30 JUILLET 1844.

PERSONNAGES	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS*
CHARLES II, roi d'Espagne.	MM. Eugène Grailly	MARITANA, chanteuse des rues	Mlles Clarisse Miroy
DON CÉSAR DE BAZAN....	Fréd.-Lemaître.	LAZARILLE	Andrea.
DON JOSE DE SANTAREM.	Perrin.	Un Capitaine	MM. Mullin.
LE MARQUIS DE MONTEFIOR	Moessard	Un Batelier	Marchand.
LA MARQUISE DE MONTEFIOR	Mme Saint-Firmin.	Un Juge	C. Albert.
		Un Alcade, Seigneurs, Peuple, Soldats, Bohémiens.	

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER.

Une place publique

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARITANA, LE ROI, GENS DU PEUPLE, *puis* DON JOSE.

Au lever du rideau, le peuple entoure la Maritana, qui chante. Le Roi, vêtu de noir et couvert d'un large manteau, se tient à l'écart, sur la gauche, les yeux fixés sur la Maritana, et semble absorbé dans sa contemplation.

CHOEUR.

Air de *M. Pilati*

Allons, allons, la belle,
Dis-nous tes gais refrains;
Chanson vive et nouvelle
Dissipe les chagrins.

MARITANA.

1er COUPLET

Un roi de Castille
Un jour chevauchait;
Une jeune fille
Dans le pré fauchait.
Sa voix douce et tendre
Charmait la moisson,
En faisant entendre
Joyeuse chanson
Le roi de Castille.

(1) Voir les variantes à la fin de la pièce

Pris pour un simple écuyer,
Lui dit : Jeune fille,
Veux-tu mon cœur tout entier?
Quoi ! dit-elle, il m'aime !
A moi, qui fais la moisson,
Le bonheur suprême,
Pour une chanson !

CHOEUR.

Ainsi, cette histoire
Dans les temps se passa :
Nous devons en croire
La Maritana.

Après le couplet, les gens du peuple se mettent à danser.

MARITANA.

2e COUPLET.

Mais tout bonheur passe ..
Le roi, certain jour,
S'en allait en chasse,
Suivi de sa cour...
C'est bien! lui dit-elle;
Grand Dieu ! c'est le roi !
Puis, elle chancelle,
Tremblante d'effroi...
Mais le roi s'écrie :
Je t'aime ! et c'est pour jamais !
Suis-moi, je t'en prie,
Viens chanter dans mon palais...
Et la jeune fille
Devint, après la moisson,
Reine de Castille,
Pour une chanson

CHOEUR.

Ainsi, cette histoire
Jadis se termina :
Nous devons en croire
La Maritana.

Nouvelles danses, pendant lesquelles la Maritana fait sa quête.

TOUS. Vive la Maritana !

LE ROI, *la regardant.* Qu'elle est belle !

DON JOSE, *apercevant le Roi.* Lui!... encore lui!... C'est la troisième fois qu'à pareille heure , je le surprends sur cette place !

MARITANA, *au Roi.* Pour l'amour du ciel, seigneur cavalier !

LE ROI, *à part.* Sainte mère de Dieu ! qu'elle est belle !

MARITANA. Votre excellence n'a-t-elle que ce regard sévère et triste pour payer les chants de la Maritana ?... Allons, mon gentilhomme, vous trouverez bien au fond de votre bourse quelques pauvres maravédis. (*Le Roi, sans la quitter des yeux, jette une pièce de monnaie sur son tambour de basque, et s'éloigne précipitamment.*) Un quadruple !... un beau quadruple d'or !... Et moi qui tremblais en approchant ce cavalier!... moi qui me sentais glacée par son regard!... Oh! j'avais tort: c'est quelque grand seigneur, bien compatissant, bien généreux, et surtout bien riche.

DON JOSE, *s'approchant d'elle.* On vous a donc fait, mon enfant, une bien belle offrande?

MARITANA. Voyez !... Quelque noble seigneur.

DON JOSE. C'est don Rafaël d'Arpinas, le plus riche banquier de l'Espagne. (*A part.*) Ah! majesté ! vous pouviez vous trahir !

On entend sonner les cloches.

MARITANA. L'angelus !... (*Tous s'agenouillent, puis se relèvent et s'éloignent lentement.*) Voilà que l'on m'abandonne pour aller à l'office... Au revoir, mes bons amis; dans une heure vous me retrouverez sur cette place... prête à annoncer l'avenir, à vous dire la bonne aventure.

Elle reconduit ceux qui s'éloignent.

DON JOSE, *sur le devant.* Lui!... le roi!... amoureux de la Maritana!

SCÈNE II.

MARITANA, DON JOSE.

MARITANA, *revenant.* Plus personne...

DON JOSE. Si fait... un ami.

MARITANA. Un ami?

DON JOSE. Qui veut aussi payer le plaisir que vos chants lui ont causé.

Il lui donne un quadruple.

MARITANA. Un quadruple!... (*Tristement.*) Encore un !

DON JOSE. De quel air vous dites cela !... Est-ce l'offre de cet or qui vous attriste ainsi ?...

MARITANA. Oui, monseigneur.

DON JOSE. Pourquoi?

MARITANA, *hésitant.* Pourquoi ?...

DON JOSE. Je vous ai dit que vous m'intéressiez... vous pouvez vous fier à moi... Eh bien ?... vous hésitez ?

MARITANA. Pardonnez-moi, monseigneur; mais je suis orpheline, trop pauvre pour avoir des amis, et il y a si longtemps que j'ai perdu ma mère, que mon cœur ne sait plus confier à personne ses joies et ses douleurs.

DON JOSE. Et d'où vient que mon quadruple vous attriste de la sorte?

MARITANA. Parce que... parce que c'est trop... ou pas assez.

DON JOSE. Comment ?

MARITANA. Lorsque j'étais enfant, ceux que mes chansons importunaient me jetaient quelque petite monnaie pour se débarrasser de moi... Maintenant, que je suis femme, on ne me renvoie plus, on m'écoute... On ne m'écoute pas seulement, on me regarde... On ne me jette plus dédaigneusement un maravédis... on m'offre des réaux, et quelquefois de l'or !

DON JOSE. Eh bien ?

MARITANA. Eh bien ! cet or, monseigneur, a chassé de mon âme la paix et la sérénité... Enfant, j'étais heureuse, quand j'avais le pain du jour et le pain du lendemain... A présent, je fais des rêves d'ambition et d'orgueil... Ces pièces d'or qu'on me donne, je les compte chaque soir, et je me désespère en songeant combien il en faudrait encore pour payer de riches parures, des joyaux, des pierreries, tout ce que je rêve enfin !

AIR de *la Reine d'un jour.*

Des chevaux, des valets,
Un carrosse, un palais,
Des habits de duchesse
Éclatants de richesse,
C'est cela que je veux,
Oui, voilà tous mes vœux !
Beaux trésors, biens si doux,
Ah ! quand donc viendrez-vous?
A vous seuls je prétends,
Et voilà si longtemps,
Si longtemps,
Que je rêve et que j'attends !

Quand passe une comtesse,
En beaux habits de cour,
Je dis avec tristesse :
Quand donc viendra mon tour?
Mais bientôt dans l'espace
En vain mon œil la suit...
Ce char doré qui passe,
C'est mon rêve qui fuit!
Beau carrosse et doux rêve,
Qu'un seul instant m'enlève,
Chaque nuit, chaque jour,
J'attends votre retour !...
Des chevaux, des valets, etc. (1).

DON JOSE, *à part.* Ambitieuse et coquette ! c'est bien.

MARITANA. Vous riez de ma folie, n'est-il pas vrai, monseigneur?...

DON JOSE. Moi !... non pas, je vous jure... Je pense même que tous vos beaux rêves pourraient bien s'accomplir un jour.

MARITANA. Vous croyez me surprendre ou me flatter en me disant cela... vous vous trompez, monseigneur.

DON JOSE. Vraiment?

MARITANA. Oui, j'ai comme un vague pressentiment... comme une secrète espérance... Et puis, on s'occupe de moi, on parle de moi dans Madrid... Des personnes du plus haut rang... et il en est une... plus puissante et plus élevée que les autres...

DON JOSE, *à part, frappé de surprise.* Le roi ! (*Haut.*) De qui donc parlez-vous?...

MARITANA. De la reine!

DON JOSE, *surpris.* La...

MARITANA. La reine, qui plusieurs fois a fait arrêter son carrosse pour m'entendre chanter, qui a daigné jeter sur moi un regard plein de compassion et de bienveillance, qui a souri à mes chansons joyeuses, a pleuré à mes ballades plaintives... (*Avec fierté*). Oui, monseigneur, j'ai fait pleurer la reine ! ...

CRIS AU DEHORS. Vive la reine !...

MARITANA, *vivement.* C'est elle !... qui revient de l'église de la Visitation !... Je cours me placer sur son passage... Je ferai peut-être encore couler une de ses précieuses larmes !... Et voyez-vous, monseigneur, tout ambitieuse que je suis, j'aime encore mieux cette aumône-là que la vôtre !

DON JOSE. Au revoir, la belle Maritana !

Elle sort.

SCENE III.

DON JOSE, *seul.*

Oui, tout ce que tu rêves, tu pourras le posséder... car tu possèdes déjà mille fois plus que ces grandes dames dont tu envies le sort .... toi, qui as su réveiller le cœur endormi de ce roi !..... Ah ! il est amoureux, ce monarque austère et triste, inaccessible jusqu'à ce jour à toutes les séductions!.. dont les yeux ne s'étaient jamais arrêtés sur une femme!.. pas même peut-être sur la sienne !... Il a un cœur et des désirs !... Ce sont pour moi de puissants auxiliaires !... Donner une maîtresse à ce roi, c'est à la fois le dominer par celle dont j'aurai fait une favorite, et détacher la reine de son mari, qui l'aura outragée..... La reine !... qui sait quel espoir me sera permis, si je parviens à mettre autant de jalousie dans son cœur... (*mystérieusement*) qu'il y a d'amour dans le mien !... Mais comment arriver à ce but ?... L'inflexible étiquette de notre cour ne permet pas de tenter le moindre rapprochement entre le roi d'Espagne et une fille de rien... Obstacle insurmontable!... Et cependant, pour que la pensée du roi se fixe sur cette femme, pour que ce désir devienne passion, il faut la présence de Maritana à la cour, il lui faut le droit d'approcher sa majesté, c'est-à dire un nom, un titre... tout ce que donne un grand mariage... moins le mari cependant. (*On entend un grand bruit dans l'hôtellerie.*) Encore quelque querelle!... Décidément, je ferai fermer le tripot du vieux Penas.

SCENE IV.

DON JOSE, DON CÉSAR.

DON CÉSAR, *sortant de l'hôtellerie, un peu ému.* Vous êtes de misérables fripons, que

(1) Voir les Variantes à la fin de la pièce.

je châtierais.... si je ne craignais de salir mon épée! (*Au public.*) Je viens de jouer avec des manants... et ils m'ont volé... comme des grands seigneurs!... (*Secouant ses poches.*) Oh! ils ne m'ont rien laissé... et si la Providence ne m'envoie pour ce soir un souper et un gîte... j'aurai le ciel pour m'abriter et le grand air pour me nourrir... Le gîte n'est pas chaud et le souper est léger.

DON JOSE, *qui l'a observé.* Eh mais! si je ne me trompe... c'est don César de Bazan!

DON CÉSAR. Don Jose de Santarem! (*A part.*) Il est fort bien couvert... Quel intérêt peut-il avoir à me reconnaître?

DON JOSE, *lui tendant la main.* Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus!

DON CÉSAR. C'est vrai.

DON JOSE. Nous étions jeunes alors.

DON CÉSAR. Jeunes et brillants... (*Il regarde son manteau.*) Comme on change!

DON JOSE. Vous aviez un beau nom et une grande fortune.

DON CÉSAR. J'ai conservé l'un, et j'ai perdu l'autre... Je n'ai pas besoin de vous dire... ce qui me reste.

DON JOSE. En effet, je m'en souviens, votre ruine a fait grand bruit autrefois

DON CÉSAR. Oui, mes créanciers ont beaucoup crié.

DON JOSE. Et votre position n'a pas changé?... C'est une si lourde tâche qu'un arriéré à combler!... que de vieilles dettes à acquitter!...

DON CÉSAR. Il y a cependant, par le temps qui court, une chose plus difficile encore que de payer d'anciennes dettes...

DON JOSE. Et laquelle?

DON CÉSAR. C'est d'en faire de nouvelles.

DON JOSE. Vous aviez quitté Madrid?...

DON CÉSAR. J'y rentre aujourd'hui.

DON JOSE. Et où êtes-vous allé?

DON CÉSAR. Partout où l'on se bat, où l'on boit, où l'on aime... Mais les deux villes où j'ai fait le plus long séjour, sont Alicante et Xerès... je ne sais plus pourquoi.

DON JOSE. Vous avez mené joyeuse vie?

DON CÉSAR. Pas trop... Dans tous les pays, pour aimer et boire... on paye... N'importe, je marchais toujours devant moi, sans m'enquérir du nom des contrées que je traversais... mais semant sur ma route quelques créanciers et quelques duels... précieux jalons, qui devaient me faire reconnaître mon chemin, quand je rentrerais dans ma ville natale.

DON JOSE. Et quel motif vous a ramené à Madrid?

DON CÉSAR. L'espérance, la douce et folle espérance... Retournons là-bas, me suis-je dit... le sort a dû me sourire, et je trouverai mes créanciers morts... Erreur!.. Un débiteur peut mourir, un créancier jamais!... Loin de là, le nombre des miens s'était accru.

DON JOSE. Comment?...

DON CÉSAR. Ils avaient fait des petits. Mais que se passe-t-il de nouveau dans Madrid?... boit-on toujours, chante-t-on toujours et se bat-on toujours?...

DON JOSE. Les duels sont rares aujourd'hui... Le roi vient de rendre un édit, à l'instar de ceux de France...

DON CÉSAR. Ah bah!... la mort pour un coup d'épée?

DON JOSE. Quiconque se sera battu, sera fusillé... et cela, pendant tout le cours de l'année... la semaine sainte exceptée.

DON CÉSAR. Vraiment?... Si l'on se bat pendant la semaine sainte...

DON JOSE. Pendant la semaine sainte.. on sera pendu.

DON CÉSAR. Diable!... mais c'est aujourd'hui qu'elle commence.

DON JOSE. Justement.

DON CÉSAR. Merci de l'avis... je deviens un agneau... pour huit grands jours au moins... je ne me soucie pas d'être pendu!... Quant à être fusillé... j'y penserai... la semaine prochaine... Mais vous ne me parlez pas de vous-même... Vous étiez ambitieux... à quoi êtes-vous arrivé?... qu'êtes-vous devenu?

DON JOSE. Moi?... rien.

DON CÉSAR. Rien?... Ce n'est qu'un peu plus que moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN BATELIER ET LAZARILLE.

LE BATELIER, *amenant Lazarille, qu'il tient par le bras.* Allons, petit, il faut rentrer chez ta mère... sécher tes larmes, et ne plus songer à ces sottises-là...

LAZARILLE, *se défendant.* Vous avez tort... s'il me convient de mourir, j'en trouverai toujours le moyen!

DON CÉSAR. Hein?... qui est-ce qui parle de mourir?... un enfant!...

DON JOSE. Oui, vraiment!

LE BATELIER. Un enfant, qui voulait se noyer.

DON CÉSAR. Ah bah!... se noyer... dans l'eau?

LE BATELIER. Et dans quoi voulez-vous qu'on se noie?...

DON CÉSAR. Ça dépend... Ainsi, tu voulais mourir...

LAZARILLE. Et je le veux encore!

DON JOSE. Mais pourquoi?

DON CÉSAR, *gravement.* Est-ce qu'à ton âge, tu aurais déjà des créanciers?...

LAZARILLE. Je suis apprenti armurier... c'est à moi qu'est confié le soin des arquebuses du régiment des gardes...

DON CÉSAR. Tu veux te noyer, quand tu as des arquebuses sous la main?... Tu n'aimes donc pas ton métier?...

LAZARILLE. Sous prétexte que les armes ne se sont pas trouvées ce matin en bon état, un de messieurs les capitaines veut me faire donner cinquante coups de bâton!

DON CÉSAR. Cinquante coups de bâton?... Allons, c'est trop.

LAZARILLE. Oh! ce n'est pas le nombre qui m'effraye... je ne crains pas la souffrance... je crains la honte!

DON CÉSAR, *à don Jose.* Il a du cœur, cet enfant-là!... Nous intercéderons en ta faveur.

LAZARILLE. Le capitaine est bien cruel... son lieutenant voulait me faire grâce, il a vainement prié pour moi...

DON CÉSAR, *montrant don Jose.* Il ne refusera pas deux bons gentilshommes...

DON JOSE. Excusez-moi... mais j'ai dans ce moment quelques motifs pour ne paraître en rien dans cette affaire.

DON CÉSAR. Soit... ce sera assez de moi.

LAZARILLE, *effrayé.* Ah! grand Dieu!...

DON CÉSAR. Qu'as-tu donc?

LAZARILLE. C'est lui!... suivi de soldats!... ils me cherchent sans doute!...

DON CÉSAR. Place-toi derrière moi... tu as pour te défendre... César et son épée.

DON JOSE, *bas.* Souvenez-vous de l'édit royal!

DON CÉSAR. Oh! diable!... et de la semaine sainte, surtout!

SCENE VI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, DEUX SOLDATS.

LE CAPITAINE, *montrant Lazarille.* Le voici... qu'on l'arrête!

DON CÉSAR, *très-humblement.* Un instant... Souffrez, permettez, monsieur le capitaine, que je vous adresse humblement quelques mots en faveur du coupable...

LE CAPITAINE, *sans l'écouter, aux soldats.* Eh bien! n'avez-vous pas entendu? obéissez!...

Les soldats s'approchent.

LAZARILLE. Grâce, capitaine!...

DON CÉSAR. Vous l'entendez, ce pauvre enfant demande grâce... et je joins respectueusement (*il ôte son chapeau*) ma voix à la sienne

LE CAPITAINE. Fais exactement ton service, et tu nous épargneras ainsi, à toi le châtiment, à moi tes larmes... (*regardant don César*) et de sottes prières.

DON CÉSAR, *vivement.* Hein!... (*A part, changeant de ton.*) Ah! si ce n'était la semaine sainte! (*Avec calme,*) Eh bien! capitaine, tout cela vous ennuie... faites cesser tout cela d'un mot... larmes et prières vont s'arrêter, dès que vous aurez dit : Grâce!... Capitaine!...

Il prend le pan de son manteau.

LE CAPITAINE, *retirant son manteau.* Un manteau neuf... que je désire garder sans tache!...

DON CÉSAR, *avec colère concentrée.* Monsieur!... (*Se reprenant, à part.*) Oh! la semaine sainte! la semaine sainte!...

DON JOSE, *à part.* Le capitaine est bien hautain!

DON CÉSAR, *avec calme.* Finissons... Je suis certain que vous êtes bon gentilhomme... Moi, j'ai engagé mon honneur à obtenir ce pardon... vous comprenez cela, n'est-ce pas?.. Eh bien! je vous supplie... je vous conjure...

LE CAPITAINE. Quand donc ce mendiant aura-t-il fini?... Je ne peux rien vous faire, mon brave homme.

DON CÉSAR, *avec explosion.* Non?... Eh bien! je vais te faire quelque chose, moi!

LE CAPITAINE. Insolent!...

DON CÉSAR. Car c'en est trop à la fin!... Adieu la semaine sainte!... Monsieur le capitaine, je vais vous tuer.

LE CAPITAINE. Hein!... comment?...

DON CÉSAR. Comment?... avec ceci... avec mon épée, qui ne peut qu'honorer la vôtre en la touchant... car je me nomme don César de Bazan, comte de Garofa, et j'ai droit de rester couvert devant le roi... moi, qui vous ai parlé chapeau bas!... Je vous prie, je vous supplie, je suis soumis et humble... vous me répondez avec hauteur et insolence!... Je fais un appel à votre pitié, et vous me traitez de mendiant! moi!... Par ma foi, c'est trop abuser de ma patience et de l'édit royal! (*Le toisant.*) Vous êtes d'un riche embonpoint, capitaine... le diable n'observe pas la semaine sainte, lui, et je vais lui envoyer de quoi faire gras!

Il tire son épée.

LE CAPITAINE. Un duel!

DON CÉSAR. A moins que vous ne soyez aussi lâche qu'impitoyable!...

LE CAPITAINE. Partons!

LAZARILLE. Vous battre pour moi!

DON CÉSAR. Au revoir... Le lieutenant veut te faire grâce, petit?... sois tranquille: dans dix minutes, je le fais capitaine!

Il sort, suivi de Lazarille et du Batelier.

SCÈNE VII.

DON JOSE, *puis* MARITANA.

DON JOSE. Don César est une bonne lame... je craindrais fort pour son adversaire, s'il m'intéressait le moins du monde.

MARITANA, *entrant, avec des transports de joie.* Je l'ai vue!... elle a fait de nouveau arrêter son carrosse, elle a daigné me sourire!...

DON JOSE. La Maritana!... (*A part.*) Qui sait?... ce fou de don César travaille peut-être, à l'heure qu'il est, à l'accomplissement de mes projets. (*Allant à elle.*) Toujours rêvant grandeur et richesse!

MARITANA. Vous n'êtes donc pas allé au devant de sa majesté, monseigneur?

DON JOSE. Non, je t'attendais.

MARITANA. Vous désirez me parler?... le moment est bien mal choisi... voyez, l'office divin est fini... voici venir toutes les bonnes gens auxquels je vais tirer leur l'horoscope.

Tout le peuple entre en scène.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR du *Cheval de Bronze.* (Entrée du prince, au 1er acte.)

CHOEUR.

Pour qu'on révèle
Notre avenir,
A toi, la belle,
Il faut venir.
Dis-nous notre avenir!

MARITANA.

1er COUPLET.

Du destin, que je pénètre,
Je sais les secrets,
Et je vais faire connaître
Ses lois, ses arrêts!
Quand je parle, quand j'ordonne,
Que personne
Ne s'étonne :
Car c'est le bon Dieu qui donne
Le bonheur que je promets.
Voyons, par qui commencerai-je?

TOUS.

Par moi! par moi!

MARITANA, *à un jeune soldat*

A vous, d'abord.
Essayez de mon sortilége;
Je vais prédire votre sort.

LE SOLDAT.

Volontiers.

MARITANA, *consultant sa main.*

Vous aimez femme jeune et jolie...

LE SOLDAT, *parlé.* C'est vrai!

MARITANA.

Qui, ce soir, fera la folie
De tromper un mari trop vieux,
Au profit d'un jeune amoureux.

UN VIEILLARD, *s'avançant*

A mon tour!

MARITANA.

Vous avez femme jeune et jolie...

LE VIEILLARD, *parlé.* C'est vrai!

MARITANA.

Qui pourrait faire la folie
De tromper un mari trop vieux,
Au profit d'un jeune amoureux.

LE VIEILLARD, *parlé.* Ah bah! (*Se rassurant.*) Quelle plaisanterie!... (*Allant au jeune soldat.*) Filleul?

LE SOLDAT. C'est vous, parrain?

LE VIEILLARD. Viens-t'en souper chez moi.

Ils sortent ensemble.

MARITANA, *à une jeune fille.*

Pour époux je t'annonce un riche châtelain.
A qui, maintenant?...

DON JOSE, *s'avançant.*

Bohémienne,
A moi, s'il te plaît.

MARITANA.

Votre main.

DON JOSE.

Changeons de rôle, et donne-moi la tienne.

MARITANA.

La mienne?

DON JOSE.

Oui, ta main.

2e COUPLET.

Tu te bornes à promettre
Un bel avenir:
Mieux que toi, je puis peut-être
Promettre... et tenir.
(*Gaiement.*)
Quand je parle, quand j'ordonne,
Que personne
Ne s'étonne...
(*Plus sérieusement.*)
Car c'est moi-même qui donne
Le bonheur que je promets (1).

MARITANA. Vous?

DON JOSE, *baissant la voix.* Moi, don Jose de Santarem!

MARITANA. Le premier ministre!

Elle s'incline.

DON JOSE. Oui, grâce à moi, et en suivant mes conseils, tu seras avant peu plus riche que les belles dames pour qui tu chantes... et bientôt, enviée des duchesses, dont tu envies le sort aujourd'hui.

MARITANA. Et pour être tout cela, que faut-il faire?

DON JOSE. Silence!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, DON CÉSAR, LAZARILLE, PEUPLE, *puis* UN ALCADE ET DES SOLDATS.

DON CÉSAR, *essuyant son épée.* Ce gros capitaine n'avait pas la vie dure... Mais ce

(1) Voir les Variantes à la fin de la pièce.

que j'ai de mieux et de plus pressé à faire, c'est de reprendre le cours de mes voyages... l'édit royal me donnera des ailes.

LAZARILLE. Un alcade et des soldats!

DON CÉSAR, *allant au fond.* Serait-ce déjà pour moi? (*Voyant que les soldats l'entourent.*) C'est parbleu bien pour moi.

L'ALCADE. A nom du roi, je vous arrête!

DON JOSE, *à part.* Ah!... c'est bien.

DON CÉSAR. Messieurs, je suis à vous. (*A part.*) Je crois que j'ai mal fait de revenir à Madrid.

FINAL.

AIR *de M. Pilati.*

CHOEUR.

Ciel! arrêter un gentilhomme!
Parlez, quel crime a-t-il commis?
C'est don César qu'on le nomme,
Et nous sommes ses amis.

MARITANA, *à don Jose, avec anxiété, pendant que la foule entoure don César.*

Délivrez-moi du doute qui m'oppresse!
Rendez le calme à mon cœur éperdu!
Quand donc viendra la grandeur, la richesse?
Quand donc?

DON JOSE.

Demain.

MARITANA.

Demain!

DON JOSE, *à part, regardant don César.*

Il est perdu.

MARITANA, *à part.*

Demain... je serai duchesse!

DON CÉSAR, *à part.*

Demain... je serai pendu.

(*Parlé.*) Décidément, je suis fâché d'être revenu à Madrid.

CHOEUR.

Ciel! arrêter un gentilhomme!
Parlez, quel crime a-t-il commis?
C'est don César qu'on le nomme,
Et nous sommes ses amis (1).

On emmène don César.

(1) Voir les Variantes à la fin de la pièce.

ACTE DEUXIÈME.

L'intérieur d'une forteresse. Portes latérales. Au fond, grande baie ouverte donnant sur un rempart crénelé. Une horloge.

SCENE PREMIÈRE.

DON CÉSAR, LAZARILLE.

Don César est à demi couché et dort. Lazarille est debout près de lui.

LAZARILLE, *le visage triste et les yeux fixés sur don César.* En vingt-quatre heures, arrêté, jugé, condamné! (*On entend sonner l'horloge.*) Il n'a plus que deux heures à vivre!... et il dort!

Il lui prend la main.

DON CÉSAR, *s'éveillant en sursaut.* Hein!... qui m'éveille?... Ah! c'est toi, enfant... Maladroit! tu viens d'interrompre le plus beau rêve... (*Avec expansion.*) Je rêvais que tous mes créanciers étaient pendus!

LAZARILLE. Quoi! c'était...

DON CÉSAR. C'était délicieux!... Quelle heure est-il? (*Lazarille, sans répondre, lui montre le cadran placé à droite.*) Que cela?.. j'ai encore deux heures d'avenir?... A quoi, diable! vais-je passer tout ce temps-là?... Lazarille!

LAZARILLE. Monseigneur?

DON CÉSAR. Si tu étais condamné à mourir, et que tu eusses encore deux heures devant toi, à quoi les emploierais-tu?

LAZARILLE. A me confesser de mes péchés, monseigneur.

DON CÉSAR. Deux heures te suffiraient?... (*A part.*) C'est si jeune! (*Haut.*) Moi, je ne sais pas trop si, vivant soixante ans, j'aurais assez de la seconde partie de ma vie pour raconter la première... Je ne me confesserai donc pas, ce serait trop long... Si je faisais mon testament?... Non, ce serait trop court. (*S'étalant et se prélassant.*) Ah! j'ai largement et amplement vécu, moi!... j'ai épuisé, vois-tu, la coupe des voluptés terrestres!... J'ai aimé, j'ai bu, j'ai joué... J'ai été riche, et j'ai mangé ma fortune... sans faim, comme j'ai aimé des duchesses... sans amour... mais c'est si bon de gaspiller!... J'ai été gueux, et j'ai passé des journées à soupirer après une bonne grosse tranche de bœuf et une bonne grosse servante de posada... mais c'est si bon d'avoir bien faim!... Qu'est-ce que j'ai donc fait encore?... ma foi, tout... (*Riant.*) Et ils attendent que j'aie fini pour me dire : « Au nom du roi, don César, vous allez être mis à mort!... » Triples bélîtres!... ha! ha! ha!

LAZARILLE, *se jetant à ses genoux.* Et c'est pour moi, pour moi que vous allez mourir!

Il sanglote, en lui baisant les mains.

DON CÉSAR. Eh bien? eh bien? veux-tu ne pas pleurer?... regarde, tu as chiffonné mes manchettes!

LAZARILLE, *avec rage.* Et personne!... pas un ami... pas un parent, n'est allé tomber aux pieds de monseigneur le roi et demander votre grâce!

DON CÉSAR, *sévèrement.* Lazarille!... tu calomnies l'humanité! (*Avec émotion.*) Si fait, Lazarille; un homme... un vieillard... s'est allé poster sur le passage du roi... s'est jeté sous les roues du carrosse, sous les pieds des mules... a tendu ses mains tremblantes, pen

dant que des larmes éloquentes sillonnaient son visage, et a crié à travers ses sanglots : « Grâce, grâce pour don César ! »

LAZARILLE, *avec élan.* Ah ! c'était le vieux comte de Bazan !... c'était votre père !

DON CÉSAR, *froidement.* C'était un de mes créanciers... Tu vois, Lazarille, qu'il y a encore du bon chez les hommes... Et tiens, regarde... Aux jours de ma splendeur, j'avais pour convives et pour familiers tous les ducs et les marquis de la cour... hier encore, ma misère était escortée de tous les aventuriers et les spadassins de Madrid .. amis riches et amis pauvres, amis du palais et amis de la rue... Eh bien, vois comme ils m'aiment !... cela leur eût fait tant de peine de me voir ici, que pas un n'est venu.

DON JOSE, *qui vient d'entrer.* Excepté moi !

DON CÉSAR, *se levant.* Don Jose !

Sur un geste de don Jose, Lazarille sort.

SCENE II.

DON CÉSAR, DON JOSE.

DON CÉSAR. Vous ! dans ma prison !...

DON JOSE. Ne me faites pas l'injure d'en être surpris... je fus toujours de vos amis, don César, et les amis sincères et vrais sont ceux qui persistent jusqu'au dernier moment... Votre main !

DON CÉSAR. Comment donc ! après ces affectueuses paroles... (*A part.*) Il a quelque tour pendable à me jouer.

DON JOSE. Je viens d'apprendre la fin de votre malheureuse aventure... C'était, pardieu bien la peine de vous donner de bons avis... Vous n'avez plus que deux heures à vivre.

DON CÉSAR. Vous vous trompez.... une heure trois quarts.

Il montre le cadran.

DON JOSE, *souriant.* C'est compter juste.

DON CÉSAR. La vie est si courte !

DON JOSE. La vôtre cependant sera encore assez longue, pour ce que j'ai à vous dire... et pour ce que vous aurez à faire ensuite, si nous nous entendons... Tenez, asseyons-nous, et causons.

DON CÉSAR. Causons, et le plus lentement possible... je ne sais que faire de mon temps.

DON JOSE. Eh ! je vous apporte peut-être de quoi l'occuper... (*Elevant la voix.*) Don César ?...

DON CÉSAR. Don Jose ?

DON JOSE. Mettez-vous un instant en tête que je suis tout-puissant dans ce pays... que je suis... ou le premier ministre de notre seigneur le roi, ou une bonne fée, à la baguette magique... à votre choix.

DON CÉSAR, *le regardant.* Je choisis le ministre... franchement, vous n'avez guère la mine d'une bonne fée... et il y a un peu de ministre dans votre regard.

DON JOSE. Vous me flattez... Eh bien, donc, moi, ministre ou fée, je vous dis ceci : tout homme, dans votre position... délicate, a toujours je ne sais quels regrets, quels désirs qui troublent ses dernières heures.... Parlez, confiez-vous à un ami... je jure, si vous acceptez mes conditions, de vous accorder quoi que vous demandiez... (*vivement*) sauf, bien entendu, la vie.

DON CÉSAR, *avec reproche.* Ah !... pouvez-vous me croire assez indiscret, pour vous demander de ces choses-là !

DON JOSE. Eh bien ?

DON CÉSAR Eh bien ! je ne regrette et ne désire absolument rien.

DON JOSE, *à part.* Diable !

DON CÉSAR. Ah ! cependant... attendez !... vous avez dû voir ici, en entrant, un jeune homme, un enfant...

DON JOSE. Celui pour qui vous avez eu cette querelle ? celui qui cause votre mort ?...

DON CÉSAR. Oui, je lui dois cela, à ce petit... je dois quelque chose à tant de monde !... et vraiment il m'intéresse... Je ne veux pas qu'il continue à souffrir, à être malheureux, quand je ne serai plus là pour tuer messieurs les capitaines qui le maltraitent... Faites quelque chose pour cet enfant.

DON JOSE. N'est-ce que cela ?.. je le prends à mon service ; je me charge de son avenir.

DON CÉSAR. Merci !

DON JOSE. Mais vous me demandez là bien peu.

DON CÉSAR. Vous comptez donc me demander beaucoup ?

DON JOSE. A vous, d'abord... Avez-vous quelque autre désir ?... cherchez.

DON CÉSAR. Ma foi... je ne trouve rien.

DON JOSE, *à part.* Je n'aurais pas son consentement à si bon marché. (*Haut.*) Tenez, je vous viens en aide... Don César, vous avez dû, dans vos nombreux voyages, assister à de curieux spectacles. (*L'observant.*) Vous est-il arrivé de voir pendre un homme ?

DON CÉSAR, *devenant pensif.* Oui... j'ai vu cela... j'en ai vu pendre trois... C'est un souvenir qui depuis hier, je l'avoue, ne cesse de me préoccuper... J'ai vu trois pendus, et j'ai ri de tous les trois !... mon Dieu, oui, j'en ai ri !

DON JOSE. Vous vous repentez de ce mouvement peu charitable ?

DON CÉSAR. Moi ?.. ma foi, non... Je me dis seulement : Je ne ferai pas en l'air meilleure figure qu'eux... et si j'ai ri de ceux-là, d'autres vont rire de moi. (*S'animant peu à peu.*) Pendu !... mais c'est infâme !... jamais, dans toutes les Espagnes, on n'a pendu un

gentilhomme !... qu'on pende un manant !... qu'on pende un Alcade!... qu'on pende mes créanciers!... cela leur revient... mais don César, le dernier des Bazan et des comtes de Garofa !... Mais c'est plus qu'une mort honteuse!... c'est une mort ridicule, grotesque... Allons donc ! est-ce que je veux de cela?... Qu'on me place debout, la tête haute, en face de douze soldats, aux arquebuses bien chargées, que douze bonnes balles de plomb me jettent mort, le crâne et la poitrine fracassés... à la bonne heure! c'est ainsi que doit mourir un gentilhomme !

DON JOSE. Et c'est ainsi que vous mourrez.

DON CÉSAR, *vivement.* Vraiment?... vous me le jurez?...

DON JOSE. Sur mon honneur et sur mon épée.

DON CÉSAR. Ah ! je renais, je respire !... Douze braves soldats du roi, qui m'enverront la mort comme je la recevrai, résolûment et gaiement !... Je veux les voir, leur serrer la main, je veux boire avec eux...

DON JOSE. Boire avec des soldats, vous, comte de Garofa !

DON CÉSAR. Bah ! j'ai bien dérogé avec des muletiers et des bandits!... et puis, franchement, tout Garofa que je suis, si je vaux un peu mieux qu'eux maintenant, ils vaudront beaucoup mieux que moi tout à l'heure.

DON JOSE. Soit... Il vous sera servi un repas somptueux, qui vous rappellera vos prospérités passées... Est-ce là tout?

DON CÉSAR. C'est tout... Mais, parbleu ! maintenant je suis curieux d'apprendre ce que vous pouvez avoir à me demander!... Voyons, j'ai fait mes conditions, faites les vôtres... Pour que je meure content, pour que cet enfant soit heureux et pour que je ne sois pas pendu... qu'exigez-vous?

DON JOSE. Très-peu de chose.

DON CÉSAR. Si peu que cela!

DON JOSE. Il faut tout simplement... vous marier.

DON CÉSAR. Hein?... plaît-il?... me marier !..... Pourquoi faire ?..... Voyons, don Jose, dites-moi donc pourquoi ?

DON JOSE. Impossible... c'est un mystère.

DON CÉSAR. J'aurai si peu le temps d'être indiscret !...

DON JOSE. Je ne puis.

DON CÉSAR. Ce n'est pas pour l'héritage que je laisse après moi... excepté mes dettes et mon nom..... (*Vivement.*) Mon nom ?.... mais, j'y suis !.... c'est une valeur, cela !... Don Jose, je vois, je comprends tout !

DON JOSE. Comment?

DON CÉSAR. C'est une femme sans nom et qui en veut un..... une femme qui brûle du désir de s'appeler comtesse ou duchesse..... Allons, convenez-en, c'est cela.

DON JOSE. Peut-être.

DON CÉSAR. En ce cas, ce nom, elle l'aura, et grand bien lui fasse.

DON JOSE. Vous acceptez?

DON CÉSAR. J'accepte..... Après tout, je ne savais comment employer mon temps... je me marie : c'est une occupation comme une autre... Je prends femme pour... une heure et demie... j'aurai bien du malheur s'il m'arrive des désagréments de ménage.

DON JOSE. Ainsi, vous consentez à transmettre à votre femme le nom de Bazan, le titre de comtesse de Garofa ?...

DON CÉSAR. Et le comté de Garofa..... si elle en retrouve les morceaux... Ah! mais, à propos... comment la nommez-vous, ma femme ?

DON JOSE. Je ne la nomme pas.

DON CÉSAR. Au moins, est-elle jeune?... jolie?

DON JOSE. Je n'en sais rien.

DON CÉSAR, *vivement.* Et moi, je le sais !.. J'entrevois, à travers tout ce mystère, une abominable figure de vieille !... Je parie ma tête... (*Se reprenant.*) Non, elle ne m'appartient plus, je ne peux pas la mettre au jeu..... Je parie la vôtre, que ma femme a cinquante-cinq ans !... On a vu des femmes avoir cet âge-là.

DON JOSE. Quand cela serait?

DON CÉSAR. Je romprais le marché.

DON JOSE. Allons donc!

DON CÉSAR. Attendez, au fait !... (*Réfléchissant.*) Je serai fusillé à sept heures..... avant la nuit..... Il n'y a pas de danger..... Allons! j'épouse le demi-siècle, les yeux fermés.

DON JOSE. Oh ! vous pourrez les ouvrir... un voile épais couvrira le visage de la comtesse de Bazan.

DON CÉSAR, *s'inclinant.* Combien je vous sais gré de cette attention !

DON JOSE, *s'inclinant à son tour.* Elle seule devra s'en plaindre... car elle ne pourra guère, à travers ce voile, distinguer les traits du beau cavalier qu'on lui donne.

DON CÉSAR, *avec compassion.* Pauvre vieille !... Mais il y aura compensation..... car, si elle ne voit pas mes traits, encore florissants... elle ne verra pas mon habit...

DON JOSE, *souriant.* Qui ne l'est plus

DON CÉSAR, *avec philosophie.* Il a tant voyagé !

DON JOSE. Et il faut qu'il se repose..... (*Appelant.*) Perez !... Entrez là, mon cher don César..... et vous y trouverez, grâce à mes soins, tout ce qu'il vous faut pour paraître dignement devant votre fiancée.

DON CÉSAR. En vérité?... Allons, je me [illegible] faire, je me laisse entraîner au cou-

rant de ma destinée... Qu'on me parfume, qu'on me couronne de roses, qu'on me marie..... et qu'on me tue..... Par ma foi! mon dernier jour est un beau jour!

Il sort à droite.

SCENE III.

DON JOSE, *puis* PEREZ.

DON JOSE, *regardant sortir don César.* Il faut des hommes comme cela... quand on croit qu'ils ne sont plus bons à rien, il y a encore quelque chose à en faire... on les marie. (*Il appelle de nouveau.*) Perez!

PEREZ, *entrant.* Monseigneur?...

DON JOSE. Qu'on apporte une table richement servie.

PEREZ. Oui, monseigneur.

Il va pour sortir.

DON JOSE. Ah!... envoie-moi Lazarille... un enfant qui habite cette forteresse... Va et sois prompt. (*Perez sort.*)—(*Triomphant.*) Eh bien! la belle Maritana, ma prédiction va s'accomplir... Entre ton seigneur et maître, le roi d'Espagne et des Indes, et toi, humble et pauvre chanteuse des rues, il n'y a plus que l'épaisseur d'un gentilhomme ruiné... et tout à l'heure, il n'y aura plus rien... Ah! tu t'es montrée plus rétive que lui... il a fallu te dire : la reine, quand je pensais : le roi... il t'a fallu des explications sur tout... pourquoi ce mystère... pourquoi ce voile et cette prison... pourquoi ce mari qui disparaît, et qu'on ne reverra que dans des temps meilleurs... Enfin, le nom de la reine nous a fait raison de tes scrupules et tu te laisses faire comtesse... Grand merci, la belle!...

SCÈNE IV.

DON JOSE, LAZARILLE.

LAZARILLE, *entrant.* Monseigneur m'a fait appeler?...

DON JOSE. Oui... approche, mon enfant... Tes parents?...

LAZARILLE. Je n'en ai pas, monseigneur...

DON JOSE. Tes amis?...

LAZARILLE. Un seul... qui s'est intéressé à moi hier, et qui va mourir... aujourd'hui!

DON JOSE. Don César, n'est-ce pas?... En effet, il t'aime; et c'est à sa recommandation que je me charge de ton avenir.

LAZARILLE. Eh quoi! votre excellence daignerait...

DON JOSE. Dès à présent, je t'attache à mon service.

LAZARILLE. A présent?.. Pardon, monseigneur, mais c'est dans quelques heures que don César va mourir..... mourir pour moi... et j'aurais voulu être le dernier à lui serrer la main, le premier à prier pour lui.

DON JOSE, *à part.* Un cœur généreux!... J'ai besoin de quelqu'un en qui je puisse me fier... (*Haut.*) C'est bien, Lazarille; demain seulement tu feras partie de ma maison.

LAZARILLE. Et dès demain, monseigneur, je vous serai tout dévoué, comme je l'aurais été à don César lui-même.

DON JOSE. J'y compte... Fais monter les arquebusiers que don César a demandés pour convives.

Lazarille salue et sort.

DON JOSE, *seul, tirant des papiers de sa poche.* A mon rôle politique, maintenant!... (*S'asseyant et lisant.*) « Nous, Charles II... et cœtera... faisons grâce pleine et entière à don César de Bazan, comte de Garofa... » Il ne manque plus à cela que la signature royale. (*Serrant les papiers.*) L'admirable comédie!.. Il faut bien que ce pauvre Charles II soit béni quelquefois... On ne l'aime guère, on ne l'admire pas, on le craint peu... C'est bien le moins qu'un grand acte de clémence rappelle de temps en temps au peuple d'Espagne, qu'il a, quelque part par là, un roi auquel il ne pensait plus... Dès qu'un de ses sujets, gentilhomme ou manant, est condamné à mort, le cœur du bon roi s'émeut... par nos conseils... il signe, avec des larmes de joie... toujours conseillées par nous... la grâce du coupable... Mais, par un hasard, une fatalité inexplicable..... que nous avons préparée d'avance... la grâce arrive toujours une heure trop tard... C'est un malheur... La sentence de don César doit être exécutée à sept heures... la grâce de don César arrivera à huit heures... Don César mourra... mais sa majesté très-catholique sera bénie.

LAZARILLE. Monseigneur, voici les arquebusiers.

Il va au fond, fait un signe; des valets apportent une table richement servie. — Des soldats entrent d'un autre côté.

CHOEUR DES SOLDATS.

AIR : *Bacchanale du Lac des Fées.*

La belle vie!
Marche en avant, heureux soldat,
Que l'on convie
Pour un festin, pour un combat.
Au bruit des canons,
Des trompes guerrières,
Comme au son des verres,
Braves soldats, gaîment attaquons!!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DON CÉSAR.

DON CÉSAR, *magnifiquement paré et se pavanant.* Eh bien! don Jose, comment trouvez-vous que ma misère porte le velours et l'or ?

DON JOSE. Royalement..... Voici le festin et voici les convives.

DON CÉSAR. Vous êtes vraiment une bonne fée... votre baguette magique a fait merveilleusement les choses... De l'or et du vin !... c'est tout mon passé qui renaît!... moins les belles... (*Gaiement.*) A quand la noce?

DON JOSE. C'est moi-même qui vais vous présenter votre fiancée.

Il lui serre la main, et sort.

SCÈNE VI.

DON CÉSAR, LES SOLDATS.

DON CÉSAR. A table, mes amis! (*Les soldats font un pas en arrière.*) A table, sur-le-champ!... vous n'avez pas le temps d'hésiter.

TOUS. A table!

On prend place, et il leur verse du vin.

DON CÉSAR, *flairant son verre.* O mon vieil ami!... voilà bien longtemps que je ne t'ai vu... et bu... (*Aux soldats.*) Faites-moi raison, mes braves... (*Elevant le verre.*) A la comtesse de Bazan !...

TOUS. A la comtesse de Bazan !

DON CÉSAR. A son heureux veuvage!... Buvez, amis, buvez... jusqu'à la limite de l'ivresse... et répétez avec moi la chanson de Matalobos, mon ami le voleur...

AIR *de M. Pilati.*

DON CÉSAR.

Amis, le bonheur sur terre,
C'est de boire, c'est d'aimer!

LES ARQUEBUSIERS.

Amis, le bonheur sur terre,
C'est de boire, c'est d'aimer!

DON CÉSAR.

Mais le vin que je préfère,
Celui qui sait me charmer...

LES ARQUEBUSIERS.

Mais le vin que je préfère,
Celui qui sait me charmer...

DON CÉSAR.

Le vin que j'aime à [illegible]
C'est le vin du proc[illegible]
Quand mon verre en [illegible]
C'est presque une victoire
Au risque d'être pendu,
Vive le fruit défendu !

LES ARQUEBUSIERS.

Au risque d'être pendu,
Vive le fruit défendu !

DON CÉSAR.

Beauté trop prompte à se rendre
Ne saurait me stimuler.

LES ARQUEBUSIERS.

Beauté trop prompte à se rendre
Ne saurait me stimuler.

DON CÉSAR.

Un baiser, je veux le prendre,
Un cœur, je veux le voler !

LES ARQUEBUSIERS.

Un baiser, je veux le prendre,
Un cœur, je veux le voler !

DON CÉSAR.

Ce qu'il faut à ma gloire,
C'est la femme du voisin...
Et quand j'y joins son vin,
Je double ma victoire !
Au risque d'être pendu,
Vive le fruit défendu !

LES ARQUEBUSIERS.

Au risque d'être pendu,
Vive le fruit défendu !

UN DES SOLDATS, *se levant tout à coup.* Monseigneur!... monseigneur!... les juges!

DON CÉSAR. Laissez entrer la justice du roi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES JUGES.

Ils entrent solennellement et s'arrêtent au fond ; un d'eux s'avance, tenant un large parchemin.

LE JUGE. Don César de Bazan! (*Don César salue, les soldats s'inclinent avec respect. — Lisant lentement.*) « De par notre seigneur le roi très-catholique, Charles deuxième, roi d'Espagne et des Indes... à don César de Bazan, comte de Garofa, condamné à mort, il est fait grâce du supplice de la corde. (*Don César relève la tête et se campe sur la hanche.*) Douze arquebuses, chargées en présence de messeigneurs les juges, seront bénies, comme il convient qu'il soit fait, et laissées à la surveillance de l'armurier des gardes ou d'un de ses aides. Don César sera conduit dans la grande cour de la prison, s'agenouillera, recommandera son à Dieu, et justice sera faite. La nuit venue, le corps sera relevé par deux frères du monastère de San-Benito, qui lui rendront les derniers honneurs dus à un gentilhomme et à un chrétien. Ainsi soit fait. Charles, roi. »

Les juges se retirent solennellement, comme ils sont entrés ; les soldats demeurent frappés de consternation.

DON CÉSAR, *gaiement, et comme si rien de tout cela ne s'était passé.* Troisième couplet !

Il ne suffit pas, sur la terre,
Mes amis, pour nous charmer...

LES ARQUEBUSIERS.

Il ne suffit pas sur la terre,
Mes amis, pour nous charmer...

DON CÉSAR.

De remplir gratis son verre,
Gratis de se faire aimer!

LES ARQUEBUSIERS.

De remplir gratis son verre,
Gratis de se faire aimer!

DON CÉSAR.

Il faut, sachez l'apprendre,
Pour couler d'heureux jours,
Prendre, prendre toujours,
Mais sans se laisser prendre.
Vive le fruit défendu,
Sans risquer d'être pendu!

LES ARQUEBUSIERS.

Vive le fruit défendu,
Sans risquer d'être pendu!

On entend les sons d'un orgue.

DON CÉSAR, *remontant.* Ma femme!... (*Aux soldats.*) La comtesse!

Les arquebusiers quittent la table et se rangent au fond.

SCÈNE VIII.

DON CÉSAR, DON JOSE, MARITANA, *le visage couvert d'un voile épais, et amenée par don Jose*, DEUX TÉMOINS, LES SOLDATS.

DON JOSE, *bas à don César.* Pas un mot! pas un regard!...

DON CÉSAR. Pas un regard?... A quoi bon? (*Montrant le voile.*) Ce n'est pas un voile, cela c'est une cloison.

DON JOSE, *haut.* Don César... la main à la senora.

DON CÉSAR, *à part.* La main!... Oh! je saurai bien, au contact d'une main veloutée ou rugueuse.... (*S'approchant, et cherchant à distinguer le visage à travers le voile.*) Jamais je n'ai vu de femme si calfeutrée... Allons... (*Il regarde le cadran. A part.*) Moins dix... (*Bas, à Maritana.*) Allons, madame... à vous, ma vie tout entière!

Don César sort, emmenant la Maritana qui n'a pas levé la tête, et suivi des témoins et des soldats!

DON JOSE, *au moment de les suivre, à un valet.* Maintenant, introduisez le marquis de Montefior et la senora, sa femme.

Il suit don César. — Le valet introduit le marquis et la marquise.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

Ils entrent, en regardant autour d'eux d'un air ébahi, et finissent par se regarder fixement l'un l'autre.

LE MARQUIS. Où sommes-nous?

LA MARQUISE. Est-ce une prison?

LE MARQUIS. Est-ce un cloître?

LA MARQUISE. Les débris d'un festin!... ce n'est point une prison.

LE MARQUIS, *qui a pris une bouteille.* Du vin encore dans les bouteilles!.. ce n'est point un cloître.

LA MARQUISE. Les pauvres prisonniers ne dînent pas aussi bien que cela.

LE MARQUIS. Les pauvres moines boivent mieux que cela.

LA MARQUISE. Serait-ce?....

LE MARQUIS, *gaiement.* Qu'importe, après tout? Don Jose de Santarem nous a dit: Montez dans ce carrosse, allez où l'on vous conduira, et attendez-moi où vous serez... Nous avons obéi aveuglément... nous sommes venus aveuglément... Attendons et asseyons-nous... aveuglément.

LA MARQUISE, *avec dépit.* Tout cela est fort bien... mais prenez-y garde, marquis!... votre soumission à don Jose devient celle d'un.....

LE MARQUIS. D'un?...

LA MARQUISE. Vous n'êtes plus un homme... vous êtes une dépendance de don Jose... une chose à lui... une sorte de mannequin, dont il tire les fils à droite et à gauche... et vos bras, vos jambes, votre intelligence même, tout cela va, grouille et remue comme il lui plaît.

LE MARQUIS, *se levant.* Senora, ne profanez pas le sentiment sacré de la reconnaissance!... Ce que nous sommes, nous le sommes par don Jose de Santarem... Riche, mais obscur hidalgo du fond de la Galice, j'aspirais à me montrer à la cour, et à t'y montrer surtout, toi, ma Gazella!... Mais je n'étais que don Carasco Jaquez y Balsamo della Rotunda... Don Jose m'a fait marquis de Montefior, et gouverneur de la volière du roi... poste héréditaire, qui mettra sous les ordres de mes descendants les descendants des oiseaux de sa majesté... Comblé de tant de bienfaits, j'ai juré d'être dévoué à toujours à don Jose, d'exécuter sur-le-champ tous les ordres qu'il me donnera, si étranges, si bizarres qu'ils soient, et sans essayer de comprendre... Je ne tiens jamais à comprendre ce que je fais.

LA MARQUISE. Mais s'il y allait de votre honneur!... du mien!...

LE MARQUIS. Vive Dieu! l'honneur de ma Gazella!... Vienne qui le menace, et ma vieille lame brillera au soleil! (*S'approchant d'elle avec un peu d'inquiétude.*) L'aurait-on menacé, Gazella?... quelque jeune insolent aurait-il chanté des seguedilles sous ton balcon?

LA MARQUISE, *[illegible]ement.* Monsieur!... qui l'eût osé, après m'avoir regardée en face?

LE MARQUIS, *tendrement.* Oh! c'est que tu es toujours jeune et toujours belle, Gazella... les années ont passé sur ton front, sans que leur souffle y ait creusé une ride... Et ce

n'est pas mon amour, resté jeune comme ton visage, qui m'abuse et m'aveugle... Tous mes amis, tous ceux que j'invite à mes festins, tous me disent, en buvant mon vieux vin d'Alicante : « Pardieu! marquis, que la senora est jeune! que la senora est belle!... » Et voilà trente ans qu'ils me disent cela... et il faut que ce soit bien vrai, pour qu'ils me le disent ainsi, chez moi, à ma table, en buvant mon vin.

LA MARQUISE, *vivement.* Silence!... On vient!... Nous allons peut-être enfin comprendre...

LE MARQUIS. Je n'y tiens pas.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DON JOSE, MARITANA.

DON JOSE, *tenant la main de Maritana.* Monsieur le marquis de Montefior... (*le marquis s'incline*) emmenez dans votre palais de San-Fernando, madame la comtesse de Bazan... votre nièce...

LE MARQUIS, *à part, étonné.* Hein?... Plaît-il?...

LA MARQUISE, *de même.* Que signifie?...

DON JOSE, *continuant.* Que vous n'avez pas vue depuis cinq ans.

LE MARQUIS, *tout étourdi.* Mais... je crois... qu'il y a plus longtemps que cela.

LA MARQUISE, *avec précaution.* Une jeune veuve?...

DON JOSE. Non.

LE MARQUIS. Et... le comte... son mari?

Maritana paraît écouter avec anxiété.

DON JOSE. Le comte, son mari...

A ces mots, on entend une décharge de mousqueterie.

MARITANA, *poussant un cri et chancelant.* Ah!...

AIR *de M. Pilati.*

Je frémis, je chancelle!... ô mortelles alarmes!
Qu'est-ce donc?

DON JOSE.

Ce n'est rien.

MARITANA.

Parlez!

DON JOSE.

Rassurez-vous :
Quelque pauvre soldat qu'on passe par les armes.
(*A part.*)
C'en est fait, il est mort! elle n'a plus d'époux!

ENSEMBLE.

MARITANA, *à part.*

A lui je m'abandonne...
Et pourtant, malgré moi,
Tout ce qui m'environne
Glace mon cœur d'effroi.

DON JOSE, *à part, en la regardant.*

La force l'abandonne...
Pour calmer son effroi,
J'ai presque une couronne:
Car j'ai l'amour d'un roi.

LE MARQUIS *et* LA MARQUISE.

Tout ce qui m'environne
Me trouble malgré moi...
Mais don Jose l'ordonne :
Il faut subir sa loi.

Don Jose sort avec Maritana, suivis du marquis et de la marquise, qui semblent s'interroger. La nuit est venue graduellement.

SCÈNE XI.

DON CÉSAR, LAZARILLE.

La porte à droite s'entr'ouvre, et Lazarille paraît à demi. (Nuit).

LAZARILLE. Personne!... (*Il va regarder au fond. Cri lointain :* Sentinelles veillez! — *Bas, à don César, qui paraît.*) Fuyez!... cette clef ouvre la poterne... Hâtez-vous!...

DON CÉSAR, *chancelant comme un homme ivre, et se frottant les yeux.* Ah çà, ce n'est pas un rêve!... Je suis vivant!... (*A Lazarille.*) Je n'ai donc pas entendu les balles siffler à mon oreille?

LAZARILLE, *bas.* Impossible!... les voici toutes!

DON CÉSAR. Comment?

LAZARILLE. Le gardien des arquebuses, c'était moi!... Moi, qui vous ai dit : Tombez et ne bougez pas!

DON CÉSAR, *prenant les balles.* Douze!... le compte y est. (*Les mettant dans sa poche.*) Allons, j'aime mieux les avoir dans ma poche que dans ma poitrine.

LAZARILLE, *vivement, en l'entraînant.* Partez!... quittez Madrid!

DON CÉSAR, *franchissant le rempart.* Adieu!... (*Au moment de disparaître, et comme par réminiscence.*) Tiens! mais maintenant que je suis mort, je n'ai plus de créanciers! (*Nouveau cri :* Sentinelles, veillez! — *Ils se baissent tous deux. Reparaissant.*) Ah! diable!... mais je suis marié!

ACTE TROISIÈME.

Au palais du marquis de Montefior. Un pavillon d'été au milieu d'un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une fête a lieu au palais du marquis de Montefior. Des danseurs exécutent un pas en présence de la comtesse de Bazan, qui est assise et entourée de jeunes cavaliers. —Don Jose, placé en face de la Maritana, a les yeux fixés sur elle. — Le marquis est au milieu d'un groupe, et reçoit des félicitations. — Des cavaliers et de jeunes dames se promènent au fond dans les allées du jardin.—Une musique lointaine et mystérieuse accompagne toute cette première scène.

UN DES JEUNES SEIGNEURS, *qui entourent Maritana.* La belle et joyeuse fête, senora!... ces danseuses, venues de Séville, ont une grâce et une souplesse qui enchantent... N'est-ce pas, don Juan d'Alcazar?

UN AUTRE SEIGNEUR. Comment le saurais-je?... Puis-je regarder là-bas, quand la senora est ici?

MARITANA, *qui rêvait.* Pardon... vous disiez, monsieur le comte?...

Le jeune seigneur se penche et continue à lui parler bas.

UN CAVALIER, *au marquis.* Oui, d'honneur, marquis, dona Gazella est toujours jeune...

UN AUTRE. Et toujours belle.

LA MARQUISE, *s'inclinant.* Ah! messeigneurs!...

LE MARQUIS, *à part, enchanté.* Encore!... Tout le monde est du même avis... (*Aux deux cavaliers.*) Mes chers amis, je vous attends demain à dîner... vous boirez encore de mon vieux vin d'Alicante.

DON JOSE, *à lui-même, regardant Maritana.* Rêveuse... préoccupée... c'est bien.

LE MARQUIS, *s'approchant de lui.* Que regardez-vous donc là si attentivement, monseigneur?

DON JOSE. Je contemple et j'admire mon œuvre... la vôtre, marquis... car vous m'avez merveilleusement secondé... (*La regardant toujours.*) Comme la jeune fille s'est vite transformée en belle et noble dame!... comme la Maritana est vite devenue la comtesse de Bazan!... Et, chose étrange, ces façons, ce langage, que nous avons cru lui révéler, on aurait dit qu'elle les avait oubliés et qu'elle s'en souvenait tout à coup..... Je crois, Dieu me damne! que c'est une distraction du destin qui l'avait jetée dans les carrefours de Madrid, et que nous lui avons rendu sa véritable place.

LE MARQUIS. Je crois... tout ce que vous croyez.

DON JOSE. Ce cher marquis!... il a un tact!... Comment gouvernez-vous les oiseaux de sa majesté?

LE MARQUIS. J'en suis fort content... ils produisent beaucoup.

DON JOSE. Grâce à vous, assurément... (*Le marquis s'incline. Confidentiellement.*) Le grand maître des petits chiens du cabinet se fait vieux... nous causerons de sa survivance.

LE MARQUIS. Ah! monseigneur!... ce poste de confiance, à moi!...

DON JOSE. Vous en êtes tout à fait digne. (*Bas, en lui montrant la marquise.*) Mais, prenez garde... voilà deux jeunes cavaliers qui parlent de près à la marquise... Ah! c'est qu'elle est toujours jeune et toujours belle.

Il s'éloigne.

LE MARQUIS, *avec joie.* Lui aussi!

LA MARQUISE. Plaît-il?

DON JOSE, *s'approchant de Maritana.* Comme vous voilà songeuse, au milieu du bruit et du mouvement!... ne seriez-vous pas heureuse des plaisirs que le marquis réunit autour de vous?... Rien ne manque à cette fête...

LA MARITANA, *à demi-voix et avec mélancolie.* Non..... rien n'y manque, monseigneur... mais il y manque quelqu'un.

UN VALET, *s'approchant de don Jose, et à demi-voix.* Monseigneur... là... on attend...

DON JOSE, *vivement.* C'est bien! (*Bas, au marquis.*) Eloignez tout ce monde.

LE MARQUIS. A l'instant! (*Haut.*) Messieurs, une collation à la française, dans le goût si fin de la cour de Versailles, vous attend dans la grand'salle du palais.

DON JOSE, *bas, à Maritana, avec intention.* Il ne manquera personne à cette fête. (*Bas, au marquis, en sortant.*) Retenez ici la senora.

Il sort. Tous les personnages muets se sont retirés.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, MARITANA.

MARITANA, *frappée de ces dernières paroles.* Qu'a-t-il dit là!.. Personne ne manquera... Avez-vous entendu ce qu'a dit don Jose?

LE MARQUIS. Non... mais ce doit être fort bien.

MARITANA. Personne!... Oh! non, on m'a-

buse encore... on me trompe toujours... Tout est mystère, depuis ce mystérieux mariage... C'est la reine, m'a-t-on dit, c'est ma noble et vénérée maîtresse, qui m'a faite comtesse de Bazan, pour qu'un nom, un titre me donnât le droit de l'approcher... et si, le cœur tout plein d'ambitieux désirs, je demande quand je verrai enfin ma souveraine dans son palais de l'Escurial... plus tard, me répond don Jose, plus tard... et si, tressaillant chaque fois que l'on m'appelle comtesse de Bazan, je demande où il est, et quand il reviendra de son long exil, le mari qu'on m'a donné dans la sombre chapelle d'une prison... plus tard, me répond encore don Jose... A mon orgueil, qui veut les splendeurs de la cour, à ma tendresse qui appelle la tendresse d'un époux, toujours cette froide réponse : Plus tard !... Monsieur le marquis, don Jose me trompe, n'est-ce pas?... il me trompe !

LE MARQUIS. Ah ! sainte Vierge !... Don Jose !... mais il m'aurait donc trompé aussi, moi ?... Je ne serais donc pas gouverneur de la volière du roi ?...

LA MARQUISE. Puis, d'ailleurs, ma nièce, ce mari que vous aimez... de confiance...

LE MARQUIS, *bas et vivement*. Gazella ! prenez garde !...

LA MARQUISE, *poursuivant*. Ce mari, vous ne le connaissez pas... vous ne l'avez même pas vu...

MARITANA.

AIR *de la Fille du Lac*.

Non... mais je sais, madame,
Qu'il est plein de bonté,
Lui, qui me prit pour femme,
Malgré ma pauvreté...
Je sais qu'une sentence
Loin de nous le proscrit,
Que sa triste existence
Dans l'exil se flétrit...
Il fut généreux,
Il est malheureux :
Quand vers lui mon cœur s'élance,
Une douce voix
Me dit que je dois,
Que je dois l'aimer deux fois (1).

(*Résolûment.*) Oh ! je ne veux pas vivre ainsi plus longtemps, dans ce doute et dans cette incertitude !... Je veux que don Jose me réponde enfin, lorsque je lui dirai : Monsieur, quand verrai-je la reine ?.. Monsieur, quand verrai-je mon mari ?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DON JOSE.

DON JOSE, *qui vient d'entrer*. Aujourd'hui, senora.

MARITANA, *tressaillant*. Aujourd'hui !...

LE MARQUIS, *à part*. Aujourd'hui !... (*Bas à don Jose.*) Il n'est donc pas mort ?...

LA MARQUISE, *à don Jose*. Mais vous disiez qu'il était...

DON JOSE, *bas*. Silence !...

MARITANA, *avec anxiété*. Monsieur le comte... j'ai mal entendu, n'est-ce pas ?...

DON JOSE. Calmez-vous... ne tremblez pas ainsi, pauvre enfant, et écoutez-moi...

LE MARQUIS, *à part*. Je vais donc savoir quelque chose !

Il se rapproche ainsi que la marquise.

DON JOSE. Monsieur le marquis, et vous, senora...

Il les invite du geste à se retirer.

LE MARQUIS. Ah bah !...

Il s'incline et sort avec la marquise.

MARITANA, *avec anxiété*. Nous sommes seuls !... Parlez, parlez, de grâce !... Mon mari...

DON JOSE. Il est ici... près de vous... Mais, forcé de se cacher à tous les yeux, tant qu'une condamnation terrible pèsera sur lui... c'est pour vous, pour vous seule qu'il revient !

MARITANA, *vivement*. Oh ! nous lui trouverons un asile !... Mais où est-il donc ?

DON JOSE. Le voici !

Le Roi paraît.

SCENE IV.

DON JOSE, MARITANA, LE ROI.

MARITANA, *reculant à sa vue, avec un cri étouffé*. Mon Dieu !

LE ROI, *s'avançant et d'une voix troublée*. Madame !... Maritana !... me reconnaissez-vous ?

MARITANA, *à part, et comme brisée*. Lui !... c'était lui !... dont l'aspect me glaçait autrefois !

LE ROI, *avec passion contenue*. Reconnaissez-vous l'homme dont le regard vous poursuivait en tous lieux ?... qui seul était silencieux et sombre, au milieu de la foule joyeuse, quand vous chantiez pour le peuple, sur les places de Madrid ?...

MARITANA, *avec effort*. Je vous reconnais, monseigneur.

LE ROI. C'est que je vous aimais tant, Maritana !... c'est que mon bonheur et ma joie n'étaient plus que là où vous étiez !... Oh ! il fallait que la distance fût franchie entre vous et moi !... Il fallait que nous fussions pauvres tous deux, ou tous deux riches et nobles !...

DON JOSE, *craignant qu'il ne se trahisse*. Et don César proscrit n'eut plus à vous offrir que la seule chose qui ne pouvait lui être ravie... son nom... puis, il fallut vous séparer.

(1) Voir les variantes à la fin de la pièce.

LE ROI. Mais je vous revois enfin !... Oh! par grâce et pitié, un seul mot, qui soit un espoir, une promesse d'amour!... et ma souveraine maîtresse, ce sera vous!... ma patrie, le lieu où vous serez!... Je ne vivrai plus que par vous et pour vous !

DON JOSE, *vivement*. Don César... il y a fête au palais... on peut venir de ce côté...

LE ROI. Et il ne faut pas qu'on soupçonne mon retour!... Mais, si je suis contraint de me cacher encore, je puis du moins vous voir, vous aimer en secret..... Je puis être heureux loin des regards du monde... Nous partirons ensemble, Maritana !

MARITANA. Ensemble!

LE ROI. A quelques lieues de Madrid, près d'Aranjuez, il est une maison isolée, inconnue, presque invisible au milieu d'un bois sombre... c'est là que je vais vous conduire.

DON JOSE. Mais hâtez-vous!

LE ROI. Oui..... venez, Maritana..... partons...

MARITANA, *avec effroi*. Partir !...

LE ROI. Vous... hésitez?...

MARITANA, *timidement*. Partir ainsi..... brusquement... sans un mot au marquis!...

LE ROI. Refusez-vous de me suivre, Maritana?...

DON JOSE. Non, mais la comtesse a raison, il faut aussi qu'elle congédie ses invités..... Elle vous suivra, don César...

LE ROI, *d'une voix suppliante*. Maritana... un carrosse est là, au bout de ce jardin... une maison est là-bas, au fond d'un bois, et votre amant... (*Mouvement de don Jose.*) Votre mari... vous y attend.

DON JOSE. On vient... partez, partez !...

Le roi s'éloigne rapidement par la gauche. La marquise paraît, et, sur un signe de don Jose, emmène Maritana éplorée.

SCÈNE V.

DON JOSE, *seul*, *triomphant*.

Le roi aura une maîtresse!... et la reine se vengera du roi!... J'aurai courbé toutes les volontés et toutes les résistances sous mon audace et sous mon habileté!... Que des obstacles inconnus se dressent sur ma route... je les briserai!

Un moine se présente et s'avance avec humilité.—Arrivé près de don Jose, qui s'incline, il enlève sa barbe et la jette au loin.

SCÈNE VI.

DON JOSE, DON CÉSAR.

DON CÉSAR, *gaiement*. C'est moi... Bonjour, mon cher!

DON JOSE, *comme frappé de la foudre*. Don César!... est-il possible!... Vous!... vous n'êtes pas mort!...

DON CÉSAR. Et vous? .. cela va bien?... moi, je me porte à merveille.

DON JOSE, *consterné*. Vivant!... vivant!... Qui donc vous a sauvé?

DON CÉSAR, *ôtant sa robe de moine*. Qui?... pardieu, ma bonne fée!

DON JOSE. Votre... bonne fée?

DON CÉSAR. Qui, d'un coup de baguette, a brisé la corde qui menaçait mon cou et fait rentrer sous terre le gibet qui me tendait ses bras.

DON JOSE. Mais, après ce mariage, je vous ai vu marcher au supplice!...

DON CÉSAR. Oui... mais j'y marchais calme et souriant... car il est impossible, me disais-je à part moi, que ma bonne fée m'abandonne au moment le plus intéressant... sa baguette aura chargé les arquebuses de balles magiques... Et, en effet, quand l'explosion éclate, quand je crois et dois recevoir en pleine poitrine une livre de plomb grossier... et malfaisant... (*avec volupté*) je vois des masses de fleurs voltiger, fraîches et odorantes, autour de mon front... je sens une brise embaumée qui soulève les boucles de ma chevelure... ravi, extasié, je tombe avec grâce... comme tout gentilhomme fusillé doit le faire...

DON JOSE. Vous tombez!

DON CÉSAR. Par politesse... et pour me donner une contenance... Je me sens mourir... Erreur! c'était un rêve, et deux heures après, je m'éveillais dans le réduit mystérieux de Matalobos, une bouteille d'une main et un cornet de l'autre... Merci, bonne fée, merci!

DON JOSE, *à part*, *avec rage*. Oh! l'on m'a trahi!... Mais qui donc?... qui donc?

DON CÉSAR, *s'asseyant sans façon*. Ah ça, il y a grande fête ici... est-ce pour célébrer le retour de l'époux, ou la résurrection du mort?... Je suis l'un et l'autre.

DON JOSE. Vous dites!...

DON CÉSAR. Oh! attendez la fin de l'histoire... vous n'êtes pas à bout de miracles et de merveilles... Donc, hier, j'étais attablé entre un spadassin et un aventurier, quand vient à passer un carrosse, où deux femmes étaient... l'une jeune et belle!... l'autre... (*s'arrêtant*) je ne m'occupe que de l'une (*avec ravissement*)... le front pur d'un ange, les doux yeux d'une madone!... Je regardais, sans parler... sans penser... absorbé dans ma contemplation... quand un de mes compagnons me dit : Vous, qui êtes gentilhomme, mon maître, connaissez-vous pas ces armoiries?... Je regarde... c'étaient les miennes!... Quelle est cette femme, dans ce carrosse? m'écriai-je... Un paysan me répond : C'est la

comtesse de Bazan, qui depuis un mois habite le palais de San-Fernando.

DON JOSE, *à part.* Malédiction!

DON CÉSAR. Je bondis... Tout à coup, je me souviens d'une petite main blanche et douce que j'avais pressée, le jour que vous savez... Je m'élance à la poursuite du carrosse... Arrivé aux portes de ce palais, la nuit était venue, les portes se fermèrent devant moi, et la voix d'un valet me cria : Passez au loin!... Je me retirai triste et rêveur... (*Confidentiellement.*) J'errai toute la nuit dans la campagne... enfin, vous le dirai-je, j'aimais...j'aimais...pour la première fois... Le jour est revenu, les portes du palais se sont rouvertes... et me voilà!... Où est ma femme?... répondez vite... car il ne fait pas bon ici, pour moi... Je suis vivant, c'est vrai, mais sous le coup d'une condamnation capitale...

DON JOSE, *à part, avec joie.* Ah!.. il ignore qu'il a sa grâce! (*Haut et d'un ton calme.*) Quels sont donc vos desseins, don César?

DON CÉSAR, *riant.* Veuillez me dire, s'il vous plaît, pourquoi on se marie en Espagne... Suis-je marié, oui ou non?... oui... Ma femme est belle... et je l'aime comme un fou... Elle est à moi, elle m'appartient... et je la veux.

DON JOSE, *à part.* Et tout cet édifice élevé à grand'peine s'écroulerait ainsi!...

DON CÉSAR. C'est vous qui me l'avez donnée... et vous m'en répondez... Don Jose, où est ma femme?

DON JOSE, *qui a réfléchi, tout à coup, avec force.* Non!... cela ne sera pas!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Vive Dieu! mes convives sont d'une gaieté!... ils ne cessent de boire à la comtesse de Bazan, ma...

DON CÉSAR, *vivement.* La comtesse?... ma femme?... Où est-elle?

LE MARQUIS, *tout ahuri.* Plaît-il?... Vous êtes don César? don César... qui n'est pas mort?...

DON JOSE, *bas au marquis.* Pas un mot de plus!... et que rien de ce qui va se passer ne vous étonne... N'essayez même pas de comprendre. (*Haut, et du ton de la résignation.*) Don César, vos droits sont sacrés, et nul ne songe à vous les ravir... La comtesse de Bazan, votre femme, va venir à l'instant... (*Avec intention.*) Attendez...

Il sort.

SCÈNE VIII.

DON CÉSAR, LE MARQUIS, *puis*, DON JOSE *et* LA MARQUISE.

DON CÉSAR, *en extase.* Elle va venir!... je vais la revoir!... rayonnante de jeunesse et de beauté!... Ah! monsieur, monsieur!... restez là, près de moi, pour me soutenir, si je chancelle à force de bonheur et de ravissement!...

LE MARQUIS. Je suis prêt à vous soutenir.

Don Jose paraît, conduisant la marquise par la main.

DON JOSE, *après avoir serré la main de la marquise, et jeté un coup d'œil au marquis.* Don César, voici la comtesse de Bazan.

DON CÉSAR, *reculant.* Miséricorde!

LE MARQUIS, *à part.* Il lui donne ma femme!

DON CÉSAR. C'est l'autre!... (*Consterné.*) Voilà donc ce que cachait le voile maudit!

DON JOSE, *s'approchant de lui, et bas, en souriant, pendant que le marquis et sa femme se regardent de loin.* Pauvre fou!... qui voit passer deux femmes dans un carrosse... à qui l'on dit : C'est la comtesse de Bazan... et qui ne songe pas à demander si on lui parle de la femme jeune... ou de l'autre!... (*Lui serrant la main d'un air de compassion.*) Pauvre fou!...

DON CÉSAR, *bas, au marquis.* Monsieur!.. par où sort-on le plus vite de ce palais?...

DON JOSE, *reprenant haut.* Don César!... voici la comtesse de Bazan, qui est prête à remplir tous ses devoirs envers l'époux qui réclame tous ses droits.

DON CÉSAR, *balbutiant.* Pardon... ai-je dit... tous?.. Je ne crois pas avoir dit... (*Bas, à don Jose.*) Vous n'auriez pas là vos douze arquebusiers?... Non?... J'aurais mieux aimé cela. (*Bas au marquis.*) Mais regardez-la donc, monsieur!... C'est une effroyable vieille!...

LE MARQUIS, *à part.* Qu'est-ce qu'il dit?

DON JOSE, *insistant.* Madame est prête à vous suivre.

DON CÉSAR, *à la marquise.* Non, rassurez-vous, madame... Après tout, suis-je un gentilhomme... ou un manant qui ne sait quels égards, quels ménagements sont dus à une noble dame?... Non, je ne réclame, je n'exige rien! (*Bas, au marquis.*) Mais voyez donc ces étoiles de rides!...

LE MARQUIS, *à part.* Ah!... je me contiens à peine!...

DON CÉSAR. Non, madame, non; ce n'est qu'après de longues années, qu'un jour... (*vivement*) peut-être!... j'oserai... (*A part.*) Ah! je n'oserai jamais!... (*Bas, au marquis.*) Mais vous, monsieur... vous, qui êtes pres-

que aussi vieux qu'elle... vous n'en voudriez pas pour femme!

LE MARQUIS, *hors de lui.* Ah! c'en est trop!... Si elle ne vous plaît pas, au moins n'en dé...couragez pas les autres!

DON CÉSAR, *désespéré.* Qu'est-ce que cela fait aux autres?... Ils sont bien heureux, les autres!

DON JOSE, *avec force.* Allons! plus de mensonges et de contrainte,... parlons-nous à visage découvert... (*Brusquement.*) Don César, il nous fallait votre nom, vos titres... rien de plus... Le mari qu'on prenait en vous, c'était l'homme qui n'avait plus que deux heures à vivre.

DON CÉSAR, *à part, regardant la marquise.* Et j'étais moins à plaindre qu'à présent!

DON JOSE. Madame la comtesse de Bazan ne vous aime pas.

DON CÉSAR, *à part.* Il y a sympathie.

DON JOSE. Eh bien! un marché peut encore se faire entre vous... Votre femme est riche, très-riche, et vous n'avez rien...

DON CÉSAR. Le compte est exact.

DON JOSE. A vous, une pension de six mille piastres... que vous dépenserez comme vous voudrez et où vous voudrez... (*vivement.*) mais, partout ailleurs qu'à Madrid... (*appuyant*) si vous jurez de renoncer à tous les droits que vous donne ce mariage...

DON CÉSAR, *vivement.* A tous!... je le jure!

DON JOSE. Si vous écrivez et signez à l'instant ce que je vais vous dire...

DON CÉSAR, *s'asseyant.* J'écris et je signe... Dictez.

DON JOSE, *dictant.* « Moi, don César de Bazan, comte de Garofa... je m'engage... sur mon honneur et ma foi de gentilhomme... à quitter Madrid... à n'y jamais reparaître... à ne jamais revoir la comtesse de Bazan, ma femme... »

DON CÉSAR, *à part.* Il me donne six mille piastres pour cela!... Je lui en aurais donné douze mille! (*Haut, écrivant.*) « Ma femme. »

DON JOSE, *continuant.* « A ne jamais réclamer les droits d'un mari... »

DON CÉSAR. Jamais!

DON JOSE. Signez!

DON CÉSAR, *signant.* Don César de...

UN VALET, *passant au fond.* La carrosse de madame la comtesse de Bazan!

Don César s'arrête.

DON JOSE, *vivement.* Signez, signez donc!

Maritana paraît au fond et est aussitôt entourée des personnages de la fête.

DON CÉSAR, *la reconnaissant.* Elle!

UN SEIGNEUR, *à Maritana.* Madame la comtesse de Bazan me permettra-t-elle de lui offrir la main?...

DON CÉSAR, *brisant la plume qu'il tenait.* On me trompait!

Maritana s'éloigne; il veut s'élancer sur ses pas.

DON JOSE, *se plaçant devant lui.* Arrêtez, don César!... (*Lui montrant le papier.*) Vous venez de jurer, sur votre honneur et sur votre foi de gentilhomme...

DON CÉSAR, *déchirant le papier.* Ramassez donc les morceaux de mon serment!

Il veut sortir.

DON JOSE, *l'arrêtant de nouveau.* Don César!... une sentence de mort pèse sur vous... et moi, comte Jose de Santarem, ministre du roi, je n'ai qu'un geste à faire pour que vous mouriez!...

DON CÉSAR. Ah! vous jetez le masque enfin, et je comprends vos infâmes machinations!...

DON JOSE. La fuite vous est encore possible... mais souvenez-vous que tout obéit aux ordres que je donne.

DON CÉSAR. Donnez-les donc, ces ordres.... mais ne me proposez plus de vos honteux marchés! car, si vous êtes devenu assez vil pour les offrir, je suis trop noble encore pour les accepter!

DON JOSE. Prenez-y garde!... Un pas de plus sur les traces de cette femme... un pas de plus... vous conduit à la mort!

DON CÉSAR. Alors, faites-moi place!

Il repousse don Jose et sort.

DON JOSE. Dix alguazils à la poursuite de cet homme!... Qu'on l'arrête, et, s'il résiste, qu'on le tue!

Mouvement général.

ACTE QUATRIÈME.

Un salon. Au fond, une grande fenêtre ouvrant sur un balcon et dominant des jardins. Portes latérales. — Des flambeaux brûlent sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAZARILLE, *seul.*

Tout est prêt... Le seigneur don Jose a bien tenu sa parole, je dois fidèlement le servir... Mais que signifie cette mystérieuse intrigue?... Le maître a fait acheter secrètement cette maison, à deux lieues d'Aranjuez... à peine m'y avait-il laissé seul, qu'une femme, que je ne connais pas, est venue s'y installer... (*Baissant la voix et mystérieusement.*) Je croyais, monseigneur, que vous n'aviez qu'un seul amour dans le cœur... amour insensé, criminel, que personne, excepté moi, ne peut soupçonner!... Ne serait-il pas le seul?... nous verrons bien... Il m'a dit d'attendre... attendons.

SCÈNE II.

LAZARILLE, DON JOSE.

DON JOSE. Est-on venu?

LAZARILLE. Oui, monseigneur... une dame, qui s'est enfermée dans cette chambre.

DON JOSE. Le carrosse et les gens?...

LAZARILLE. Sont aussitôt repartis.

DON JOSE. C'est bien.

LAZARILLE. Annoncerai-je monseigneur?

DON JOSE. Non... Tu n'annonceras, ni moi... ni celui qui va venir.

LAZARILLE. Celui qui va venir?

DON JOSE, *plus bas.* Hier, tu m'as suivi au palais de l'Escurial...

LAZARILLE. Comme je vous suis partout... oui, monseigneur.

DON JOSE. Une personne s'est approchée de moi, et m'a dit : Soyez le bienvenu, don Jose de Santarem... Tu pourrais, au besoin, te rappeler son visage?...

LAZARILLE. Si je le pourrais?... Un visage qui se trouve sur toute la monnaie d'Espagne, entouré du nom de celui qui le porte!

DON JOSE. Silence!... Tu te rappelleras ce visage, et tu oublieras ce nom... Cette personne est la seule qui doive pénétrer ici cette nuit.

LAZARILLE. Si quelque autre se présente?...

DON JOSE. Tu refuseras d'ouvrir... Si l'on insiste, si l'on te menace, tu as là une arquebuse...

LAZARILLE. Et je sais m'en servir.

DON JOSE. Va... laisse-moi.

Lazarille sort.

SCÈNE III.

DON JOSE, *seul.*

Ce don César!... comment a-t-il pu échapper à la mort?... Quelques heures plus tôt, et sa présence renversait tous mes projets, faisait avorter toutes mes espérances!... au moment où je touche au but!... Oui, cette nuit, ou jamais!... Mes plans sont bien conçus... Sous le prétexte d'une chasse aux flambeaux, sa majesté a quitté l'Escurial, et bientôt elle viendra... Mais, tandis que Charles II croit sa royale épouse à Madrid, un avis secret apprendra à la reine qu'elle est trompée, trahie, et que les preuves de cette trahison lui seront données, cette nuit, au palais d'Aranjuez... par le plus dévoué de ses serviteurs... Elle viendra!... et je devrai à la colère, à la vengeance de la femme outragée, ce que m'a refusé jusqu'ici la dédaigneuse fierté de la reine!... Quant à don César, il a dû se laisser facilement arrêter, et je n'ai plus à le craindre...

On entend au loin le bruit de la chasse, les sons du cor, etc.

SCÈNE IV.

DON JOSE, MARITANA.

MARITANA, *entrant.* Quel est ce bruit?... Ah!... le comte de Santarem!

DON JOSE. J'ai voulu m'assurer que mes ordres avaient été fidèlement exécutés, que rien ne vous manquait ici.

MARITANA, *tristement.* Non, rien... je vous remercie, don Jose.

DON JOSE. Ainsi, voilà vos beaux rêves réalisés... Déjà un titre, et bientôt les hommages et l'admiration de la cour!... Ai-je prédit juste, madame?... et vous souviendrez-vous toujours, Maritana, que j'ai bien tenu ma promesse?...

MARITANA. Je ne l'oublierai pas, don Jose... et ma reconnaissance survivra à mes regrets... Car vous ne saviez pas que la comtesse de Bazan se repentirait si vite des vœux que formait Maritana.

DON JOSE. Eh quoi! des regrets!... des larmes!...

LAZARILLE, *entrant*. Monseigneur!... c'est...

DON JOSE, *à Lazarille*. Silence! (*Haut.*) Votre époux, madame.

MARITANA, *avec effroi*. Lui!...

Le roi entre. — Don Jose salue respectueusement et sort au fond, en faisant un signe à Lazarille, qui s'éloigne par la porte à droite.

SCÈNE V.

MARITANA, LE ROI.

LE ROI, *à part*. Seuls!... Enfin, me voilà seul avec elle!

MARITANA, *à part*. Mon Dieu!... comme je tremble!

LE ROI. Pourquoi donc, madame, vous tenez-vous si loin de moi?

MARITANA. Pardon... c'est que...

LE ROI. Eh! mais, comme vous êtes pâle!... (*Lui prenant la main, qu'il presse dans les siennes.*) Cette main est glacée!

MARITANA, *retirant vivement sa main*. Monsieur le comte...

LE ROI. Qu'est-ce donc, madame?

MARITANA. Oui, je suis en effet bien troublée... bien émue... mais ce trouble, cette émotion doivent-ils vous surprendre?... Notre mariage a été si bizarre... si étrange... que rien ne doit plus nous étonner, ni l'un ni l'autre... Pardonnez-moi donc ce que j'éprouve ici, et l'aveu que je vais vous faire... (*Avec effort.*) Monsieur le comte... j'ai peur de vous!

LE ROI. Peur de moi?... C'est par de l'effroi que vous répondez à l'amour... d'un mari?... (*Avec autorité.*) Ah! nous voulons savoir... (*Se reprenant et avec douceur.*) Je veux que vous me disiez, Maritana, pourquoi vous tremblez près de moi.

MARITANA. Vous avez le regard si sévère, si imposant... que je me rappelle, malgré moi, quelle distance nous sépare... quel rang est le vôtre, et quel humble sort était le mien... Je ne puis m'habituer à vous parler... comme à un mari.. j'ose à peine arrêter mes yeux sur les vôtres.. enfin... j'ai peur de vous!

LE ROI. Et si je m'efforce de sourire, à travers ma sombre tristesse?... Si ce regard, si sévère... se fait doux et suppliant... n'obtiendrai-je pas un peu de confiance, un peu d'abandon et de tendresse?... Don Jose m'assurait que vous attendiez mon retour avec tant d'impatience!... Don Jose me trompait donc!

MARITANA. Non, monseigneur, ce n'est pas vous, c'est moi qu'on a trompée.

LE ROI. Comment?

MARITANA. Je vais tout vous dire... Je voulais connaître mon mari, et j'ai interrogé les femmes qui m'entouraient, jusqu'à mes serviteurs, sur ce comte de Bazan, dont je portais le nom...

LE ROI. Et que vous a-t-on dit?

MARITANA. On m'a dit que, ruiné, abandonné, proscrit par ceux de son rang, il parcourait l'Espagne comme un aventurier..... mais qu'il était resté toujours fier et noble... on m'a dit qu'aux jours de sa misère, les hasards du jeu furent ses seules ressources; mais qu'il était resté toujours loyal... qu'il se battait souvent sans motif, mais plus souvent encore pour défendre et protéger le faible... Eh bien! il y avait, dans ce mélange d'abandon et de gaieté, de courage, de générosité et de misère, je ne sais quel charme, auquel je me livrais, en regardant dans l'avenir et dans le passé... Car, moi aussi, j'avais été pauvre, seule et abandonnée... Qui sait, me disais-je, si, quelque jour où je chantais sur les places de Madrid, il n'a pas passé près de moi, riant et chantant dans sa pauvreté?... Il devinera mon cœur, lui, enfant perdu comme je l'étais moi-même... Il comprendra l'ennui qui me dévore dans ce palais... (1)

AIR : *Je ne sais que t'aimer* (de Labarre).

Et moi, je l'attendais, pour revivre, renaître;
J'attendais son retour après tant de revers...
Et lorsque l'on m'a dit : Il vient!... il va paraître!
Mon cœur a palpité, mes bras se sont ouverts...
Vous entrez!... je vous vois!... adieu, rêve, chimère!
Je ne reconnais pas don César, mon époux...
Je le rêvais si bon!... Vous êtes si sévère!...
Enfin, j'allais l'aimer... et j'ai peur... peur de vous!

LE ROI, *avec amour*. Eh bien! s'il vous faut un époux insouciant et joyeux... souriez-moi, ma bien-aimée... et le bonheur que vous aurez mis dans mon âme se reflètera sur mon visage.

MARITANA, *se dégageant de ses bras*. Au nom du ciel! monsieur le comte!...

LE ROI, *avec une colère concentrée*. Je vois, je devine tout, madame!... Je n'ai pas toujours été là... d'autres cœurs que le mien vous ont aimée; d'autres voix que la mienne vous l'ont dit... Un autre que moi... (*avec amertume*) qui avait le regard et le visage moins sévères, n'est-ce pas?... n'a pas trouvé en vous de pareilles terreurs... Et voilà pourquoi vous repoussez aujourd'hui votre mari... (*appuyant*) votre seigneur et maître!...

(1) Voir les variantes à la fin de la pièce.

MARITANA, *accablée et résignée.* Oui, vous avez raison, monsieur le comte... à vous de commander, à moi d'obéir. (*Courbant la tête.*) Vous êtes mon seigneur et mon maître!

Elle s'incline et sort.

SCÈNE VI.

LE ROI, *puis*, DON CÉSAR.

LE ROI. Enfin!... elle est à moi!... Que ce soit l'amour ou la crainte qui la jette dans mes bras, qu'elle soit heureuse ou résignée... elle est à moi!... (*Il va pour entrer chez Maritana. On entend un coup de feu, et don César entre par la fenêtre.*) Un homme!...

Il remonte le théâtre, tandis que César redescend et ne le voit pas.

DON CÉSAR. Vilaine façon de recevoir les gens!... Qui diable a pu me faire ce chaleureux accueil?

Le Roi redescend la scène, en observant don César.

LAZARILLE *paraissant au balcon du fond, une arquebuse à la main.* Don César!... c'était don César!...

Il disparaît.

DON CÉSAR. Hein?... (*Il se retourne et aperçoit le roi.*) Pardon, monsieur, je n'avais pas l'honneur de vous apercevoir...

LE ROI. D'où vient, monsieur, que vous entriez par cette fenêtre?...

DON CÉSAR. Cela vient, monsieur, de ce que la porte était fermée.

LE ROI. Finissons... que désirez-vous?

DON CÉSAR. Ah! si vous voulez finir vite, ne me demandez pas ce que je désire... j'aurais trop de choses à vous répondre.

LE ROI. Mais, enfin, le motif qui vous amène?...

DON CÉSAR. J'ai aperçu, au balcon de cette maison, à la clarté des rayons de la lune, une femme... que je désirais voir de plus près...

LE ROI. Une femme!

DON CÉSAR. J'ai frappé à la porte, on a refusé d'ouvrir... comme je tenais à entrer, je me suis résigné à passer par la fenêtre... c'est alors qu'on a tiré sur moi... Sainte hospitalité, voilà comme on l'exerce! (*Il ôte son chapeau, une balle en tombe.*) Tiens! la balle a percé mon chapeau!

LE ROI, *s'emportant.* Mais de quel droit pénétrez-vous ici?

DON CÉSAR. Pardon... si j'avais eu des droits, je les aurais fait valoir avant qu'on ne fît feu sur moi... Je demande à voir cette dame, voilà tout.

LE ROI, *brusquement.* Je ne veux pas que vous la voyiez!

DON CÉSAR. Comment!... vous êtes donc...

LE ROI. Le maître de ce logis.

DON CÉSAR. De ce logis... où se trouve la comtesse de Bazan?...

LE ROI, *vivement.* Vous la connaissez?...

DON CÉSAR. Très peu... je ne l'ai vue que pendant quelques minutes... Mais, si elle habite ici, si cette demeure est la vôtre... qui êtes-vous donc?

LE ROI, *avec hauteur.* Je suis... (*dirigeant ses regards vers la porte de Maritana*) je suis le comte de Bazan.

Il s'assied.

DON CÉSAR, *ébahi.* Le... le comte de Bazan?... (*A part.*) Par Dieu! ma famille brave la mort bien mieux que le phénix!... car on n'a tué qu'un Bazan, et en voilà deux qui renaissent de sa cendre!

LE ROI. Voyons, monsieur, je vous ai dit qui je suis... à votre tour, de me dire qui vous êtes.

DON CÉSAR *à part.* Parbleu! voilà un effronté menteur, et je veux...

Lazarille paraît au balcon.

LAZARILLE, *bas.* Chut!

DON CÉSAR, *bas.* Lazarille!

LAZARILLE, *de même.* C'est le roi!

Il disparaît.

DON CÉSAR, *ôtant son chapeau.* Le... le roi, ici!... à cette heure!... Et ma femme... Ah! je comprends tout!

LE ROI. Répondrez-vous enfin?... qui êtes vous?

DON CÉSAR. Qui... je suis?...

LE ROI. Vous hésitez... cette question vous embarrasse.

DON CÉSAR. Mais... beaucoup, j'en conviens. (*A part.*) Qui diable veut-il que je sois, maintenant qu'il s'est fait moi?

LE ROI. Votre nom, monsieur! je veux savoir votre nom!

DON CÉSAR. Eh bien!... si vous êtes don César de Bazan..... (*mettant fièrement son chapeau*) moi, je suis le roi d'Espagne!

LE ROI. Plaît-il?... le roi de...

DON CÉSAR. Le roi... de toutes les Espagnes.

LE ROI. Vous êtes le roi d'Espagne?

DON CÉSAR, *s'asseyant et se prélassant.* Comme vous êtes don César de Bazan... mon Dieu, oui... Ah! cela vous étonne de voir sa majesté... (*se reprenant*) c'est-à-dire, ma majesté Charles II, sans suite, au milieu de la nuit, près d'une femme qui n'est pas la sienne... Que voulez-vous, don César, ma majesté s'ennuyait, ma majesté vient se distraire... Oh! il faut à tout prix que cette royale folie demeure secrète... mais je suis tranquille, ce n'est pas vous qui trahirez ce mystère.

LE ROI, *à part.* L'insolent !... Mais quel peut être cet homme ?

DON CÉSAR. Ah ! ça mais, j'y songe !... Ce don César, que vous êtes... je le connais... Je connais tous mes sujets... Ce don César est un brave gentilhomme, je le sais... beau cavalier, j'en conviens... spirituel comme un démon, je vous l'accorde... (*Se levant.*) Mais, si j'ai bonne mémoire, ce don César a tué en duel, au mépris de notre édit, un capitaine de nos gardes... Ce don César a été jugé, condamné, exécuté... Il est ou doit être mort... et vous, que je trouve ici, bien portant, vous me dites : je me nomme don César !... (*Se croisant les bras.*) De quel droit vivez-vous, s'il vous plaît ?... Ah ! vous êtes don César, et vous le criez tout haut !... Mais savez-vous que, si j'appelais, tout bon Espagnol pourrait et devrait tuer celui qui déclare être don César de Bazan ?... (*Froidement.*) Mais je n'appellerai pas.

LE ROI, *qui s'est recueilli.* Votre majesté oublie vite.

DON CÉSAR. Qu'est-ce que ma majesté oublie ?

LE ROI, *appuyant.* Elle oublie que don César de Bazan a eu la vie sauve, grâce au pardon du roi... Cette grâce a été signée à huit heures, le soir même de la condamnation, et consignée aux archives du royaume.

DON CÉSAR, *à part.* Ah ! j'ai ma grâce ! (*Haut.*) Signée à huit heures ?... juste une heure après l'exécution ?... Ah ! je vous ai fait grâce !... Ah ! j'ai été un roi généreux et clément.. une heure trop tard !... (*A part.*) Je ne suis pas fâché de l'apprendre !

LE ROI. Vous voyez qu'il serait inutile d'appeler.

DON CÉSAR. Comme il est inutile de me parer d'un titre qui ne m'appartient pas...

LE ROI. Ah ! vous avouez ne pas être...

DON CÉSAR. Le roi d'Espagne ?... je l'avoue... Aussi bien, vous avez dû le soupçonner un peu... n'est-ce pas ?

LE ROI. Et vous êtes...

DON CÉSAR. Un homme qui peut marcher à présent à visage découvert, qui n'a plus besoin de cacher ses titres et son nom... Je suis...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LAZARILLE.

LAZARILLE, *entrant et bas.* Sire, un message secret...

Il met un genou en terre et présente une lettre au roi.

LE ROI. Qu'ai-je lu !... Trahison !... La reine a été prévenue !... elle est au palais d'Aranjuez !... Vite, mon cheval !...

LAZARILLE. Il est tout prêt.

LE ROI, *le prenant à part.* Tu appartiens à don Jose ?

LAZARILLE. Je suis son plus dévoué serviteur.

LE ROI. Aie les yeux sur cet homme.

LAZARILLE. Je ne le quitterai pas...

LE ROI. Qu'on l'éloigne d'ici, et surtout sache quel est son nom !

Il sort précipitamment.

LAZARILLE. Eh quoi ! don César, c'était vous !...

DON CÉSAR. Moi, que tu as sauvé.

LAZARILLE. Et sur qui j'ai tiré un coup d'arquebuse !...

DON CÉSAR. Ah bah !... Ce n'était donc qu'un prêt que tu me faisais, en me sauvant la vie... puisque tu voulais me la reprendre tout à l'heure.

LAZARILLE. Oh ! je ne soupçonnais pas que ce fût vous !...

DON CÉSAR. C'est très-bien... Mais on t'a ordonné de me faire sortir de cette maison...

LAZARILLE. En effet.

DON CÉSAR. Et si je refuse ?... si je résiste ?...

LAZARILLE. Résister ?... contre qui ?... Je suis seul ici, et je suis tout à vous...

DON CÉSAR. Brave garçon !... Si jamais je redeviens riche...

LAZARILLE. Vous me prendrez à votre service ?...

DON CÉSAR. Allons donc !... je te donnerai dix laquais pour te servir... Mais, dis-moi, il y a une femme dans cette maison...

LAZARILLE. C'est vrai.

DON CÉSAR. Je veux la voir, il faut que je lui parle... va la prévenir.

LAZARILLE. C'est inutile... la voici.

MARITANA, *entrant.* Un étranger !

DON CÉSAR, *bas.* Laisse-nous.

LAZARILLE. J'obéis.

Il sort.

SCÈNE VIII.

MARITANA, DON CÉSAR.

DON CÉSAR, *après l'avoir regardée en silence.* Enfin, nous sommes en présence, madame !... et ce n'est pas sans peine... de mon côté, du moins..... car il m'a fallu échapper à la poursuite de dix alguazils, qui me serraient de près, l'épée dans les reins... il m'a fallu braver l'accueil peu cordial qu'on me faisait ici à coups de mousqueton.... et tout cela, pour vous voir !

MARITANA. Pour me voir ?... Je ne comprends pas...

DON CÉSAR. Vous semblez fort étonnée... Et cependant, nous nous connaissons bien...

si bien, que je puis vous dire qui vous êtes... (*Avec mépris*) et ce que vous êtes.

MARITANA. Monsieur!...

DON CÉSAR. Un jour, vous vous êtes dit : je suis belle... (*La regardant*) très-belle!.... mais ce n'est pas assez, je veux être une grande dame, moi... car une jolie fille, enfouie dans le peuple, c'est une fleur dans le désert, ou une perle au fond de l'Océan... Je veux un titre qui m'élève au-dessus de la foule, qui me donne enfin la place qui m'est due... Voilà ce que vous vous êtes dit, n'est-il pas vrai, madame?

MARITANA. Je vous répondrai, monsieur, quand je saurai qui vous êtes et ce que vous êtes!

DON CÉSAR. Je suis un homme qui peut et doit vous demander compte de vos actions et de vos pensées!

MARITANA. Vous!... et de quel droit?

DON CÉSAR. Un juge... qui ne se serait pas montré bien sévère pour vous : car il n'a pas été bien rigoureux pour lui-même... qui devait vous pardonner votre ambition et votre orgueil : car il n'a pas su garder un peu de juste orgueil et de noble ambition..... Mais, si j'ai fait bon marché de mon rang, j'ai toujours porté haut la tête et le cœur... Qu'avez-vous fait, vous, madame, de mon honneur et de mon nom?

MARITANA. Mais de quel honneur, de quel nom me parlez-vous?..

DON CÉSAR. De mon nom et de mon honneur, madame!... Car je suis don César de Bazan!

MARITANA. Vous!... Cet homme est fou.

DON CÉSAR. Vous ne me croyez pas?... je comprends cela... car vous comptiez sur ma mort... c'est dans le fond de ma prison que vous êtes venue chercher ce titre qu'il vous fallait... vous saviez que j'allais mourir... et en quittant l'autel... vous avez entendu peut-être le bruit des arquebuses qui devaient me tuer et vous rendre libre.

MARITANA. Que dit-il?

DON CÉSAR. Et vous avez fait tout cela, parce qu'il fallait un grand nom à une grande infamie!... Oh! tenez, c'est un crime!... non, c'est plus qu'un crime, c'est une lâcheté!

MARITANA. Monsieur!... écoutez-moi, monsieur!... Tout ce que vous venez de me dire est faux... oui, tout cela est faux... je le sais bien... et pourtant, il y a en vous, en vos paroles, quelque chose de sincère et de vrai, qui m'ordonne de croire... Il y a dans votre accent quelque chose qui me pénètre et me bouleverse... Voyons, dites-moi, monsieur, répondez, qui êtes-vous?...

DON CÉSAR. Mais je vous l'ai déjà dit, madame, je suis don César de Bazan!

MARITANA. Mais don César de Bazan, je l'ai revu aujourd'hui, ce matin!... et tout à l'heure encore il était ici!

DON CÉSAR. Tout à l'heure, il n'y avait ici que votre amant... il n'y avait ici que le roi d'Espagne.

MARITANA, *égarée*. Le roi!...

DON CÉSAR. Eh! vous le saviez bien.

MARITANA, *la tête perdue*. Une preuve?... avez-vous une preuve de ce que vous dites?... Car enfin, moi, je ne peux pas deviner, je ne peux pas savoir..... au pied de l'autel, j'étais couverte d'un voile... C'était peut-être un piége!... (*Vivement*.) Ah! monsieur, si c'est vous, vous devez vous rappeler vos paroles, les seules que vous m'ayez adressées?...

DON CÉSAR. Je m'en souviens, madame... Nous sortions de ma prison... le prêtre allait nous bénir... pauvre condamné, je riais de ma mort si prochaine... et, vous tendant la main, je vous dis : « Allons, madame, à vous ma vie tout entière. »

MARITANA, *avec élan*. C'est cela!... oui!... c'est bien cela! c'est vous, vous, monsieur!...

DON CÉSAR. Moi, que l'on croyait mort, et qui viens troubler vos royales amours!

MARITANA, *noblement*. Don César de Bazan, ne m'insultez pas!... défendez-moi!

DON CÉSAR. Contre qui, s'il vous plaît?

MARITANA. Mais vous me croyez donc leur complice?... Mais je ne savais rien de tout cela, moi, monsieur... je marchais dans les ténèbres, sans voir où l'on me conduisait... Ils m'ont dit : la reine vous appelle, vous attend... et je les ai écoutés... Ils m'ont dit qu'il fallait unir ma vie à celle d'un mari inconnu, invisible... et je les ai écoutés... Mon crime, que j'expie aujourd'hui, c'est mon orgueil, c'est mon ambition... et de celui-là, je demande pardon à Dieu!..... Mais ne me dites pas que j'ai trempé dans cette horrible machination!... ne me dites pas que, derrière la femme de don César, il y avait la maîtresse du roi!.. Le roi... cet homme... je l'ai vu aujourd'hui, tout à l'heure, pour la première fois... je lui ai dit qu'il m'épouvantait!... Il y a un instant, s'il avait franchi le seuil de cette porte, il ne m'eût pas trouvée vivante!... Mon Dieu, je ne sais que vous dire pour vous convaincre!... mais est-ce qu'il n'y a pas dans ma voix, dans mon regard, quelque chose qui vous dit : cette femme ne ment pas.... cette femme n'est pas la maîtresse du roi!...

DON CÉSAR. Mais, à votre tour, madame! quelle preuve avez-vous à me donner?

MARITANA. Une preuve?... Écoutez!..... vous êtes mon mari... vous serez mon juge et mon maître... Si je n'ai pas tenu mes serments, vous me chasserez!... si je suis in-

digne de vous, vous me condamnerez!... si je vous ai déshonoré, vous me tuerez!

Elle tombe à genoux. — Un bruit se fait entendre.

DON CÉSAR, *à la fenêtre.* Des hommes armés entourent la maison!

MARITANA, *épouvantée.* Seigneur! ne m'abandonnez pas!

DON CÉSAR, *noblement.* Relevez-vous, madame..... vous ne serez la maîtresse du roi que lorsqu'on vous aura faite veuve du comte de Bazan!

MARITANA, Non!... fuyez!... ils vous tueraient, et je resterais sans défenseur..... fuyez!

DON CÉSAR, *souriant.* Fuir d'un côté, pendant que le roi reviendra de l'autre?

MARITANA, *avec joie.* Ah! une inspiration du ciel!... Après la sainte protection de Dieu, il en est une autre pour nous... la reine!... oh! elle me connaît, elle me sauvera... Où est-elle?... à Aranjuez, à l'Escurial... peu m'importe... dussé-je marcher toute cette nuit, je veux aller me jeter aux pieds de la reine, implorer son aide... elle me sauvera, vous dis-je!...

Elle s'élance vers la porte.

LAZARILLE, *entrant.* Arrêtez!... impossible de sortir!... ces soldats...

MARITANA, *avec terreur.* Grand Dieu! ils viennent m'arracher d'ici!

LAZARILLE. Non... ils ont ordre de garder à vue cette maison, dont vous seule, madame, ne pouvez franchir la porte.

MARITANA. Eh bien!... don César, donnez-moi votre parole de gentilhomme de faire ce que je vais vous dire!

DON CÉSAR. Ordonnez, madame.

MARITANA. Courez à Aranjuez... pénétrez jusqu'à la reine... dites-lui qu'autrefois je m'appelais Maritana... dites-lui le danger qui me menace..... Je vous demande là un grand sacrifice... car je veux que vous alliez implorer une femme, quand il y a ici des hommes à combattre... mais, si vous faites cela... à vous, tout ce que je puis donner!... à vous, qui vous dévouez pour moi... à vous, ma vie et mon âme tout entière!

DON CÉSAR, *avec effusion.* Madame, avec de telles paroles, vous venez de faire un miracle!..... Don César l'aventurier n'existe plus... don César le gentilhomme va renaître!

Il lui baise la main et sort.

ACTE CINQUIÈME.

Un oratoire. Deux portes latérales; une fenêtre. Au fond, une madone. Une lampe suspendue éclaire la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARITANA, *seule.*

Mon Dieu! comme il tarde à revenir!... Il y a près de trois heures qu'il est parti... et, puisque la reine est à sa résidence d'Aranjuez, il devrait déjà l'avoir vue, avoir imploré son aide... il devrait être de retour près de moi, qu'il sait seule ici, abandonnée et tremblante!... Allons, tâchons de nous calmer... nul danger ne me menace et le ciel me protége... Oh! oui, il veille sur moi... puisqu'il a permis que don César vînt assez tôt pour déjouer le piége qu'on m'avait tendu... Qu'entends-je?... (*Allant à la fenêtre.*) A travers cette obscurité, je distingue à peine... Un homme enveloppé d'un manteau!... lui, sans doute!...

SCÈNE II.

MARITANA, LAZARILLE.

LAZARILLE, *avec effroi.* Madame!... le voilà!... c'est lui!...

MARITANA. Oui, lui, don César...

LAZARILLE. Non, madame, non, c'est le roi!...

MARITANA. Le roi!... miséricorde!... Ne me quitte pas!...

LAZARILLE. S'il m'ordonne de sortir?

MARITANA. Ne me quitte pas!...

LAZARILLE. Mais c'est le roi, madame!...

MARITANA. Oui, le roi, à qui tout obéit... Mon Dieu, vous n'avez donc pas pitié de moi!... mon Dieu, vous voulez donc que je succombe!...

LAZARILLE. Il monte!... il arrive!...

MARITANA. Et tu vas me quitter?... (*Lazarille baisse la tête.*) Eh bien!... une arme, du moins!

Elle lui prend son poignard.

LAZARILLE, *effrayé.* Eh quoi!... vous oserez la tourner... contre lui?...

MARITANA. Non, contre moi... car s'il est sans pitié... je ne me défendrai pas... je me tuerai!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, *entrant, bas à Lazarille.* Cet étranger, que j'ai laissé ici?...

LAZARILLE. Est parti presque aussitôt.

LE ROI. Qui était-il?... que venait-il faire dans cette maison?

LAZARILLE. Chercher un refuge contre des alguazils qui le poursuivaient.

MARITANA, *à part.* Que peut-il lui dire?

LE ROI, *haut.* Maintenant laisse-nous. (*Lazarille regarde Maritana et hésite.*) Eh bien?

MARITANA. Obéissez à votre maître... au mien... exécutez les ordres... de sa majesté Charles II.

LE ROI. Que dit-elle?... (*Lazarille sort.*) Qui donc a osé me trahir?...

MARITANA, *avec amertume.* Celui qui vous a trahi, sire, je vais vous le faire connaître.

LE ROI. Parlez!

MARITANA. Celui qui vous a trahi, c'est l'homme qui vous a conseillé une perfidie et un mensonge indignes d'un roi!

LE ROI. Madame!

MARITANA. C'est l'homme qui s'est joué du serment le plus saint, des liens les plus sacrés, et qui m'a dit, à moi : Maritana, voici votre époux, voici le comte de Bazan!

LE ROI. Eh bien, puisqu'on vous a révélé mon rang et mon titre, je veux que vous sachiez la vérité tout entière!... je le veux... car cette contrainte était un supplice, ce mensonge révoltait ma fierté, je rougissais de honte sous ce masque d'imposture!... Oui, je suis le roi... mais non plus ce roi timide et faible, qui laisse le pouvoir aux mains d'un ministre, et qui tremble devant une femme... Mon pouvoir, je l'emploierai pour briser quiconque voudrait t'arracher de mes bras!

MARITANA. Grand Dieu!

LE ROI. Car, depuis que je te connais, Maritana, j'ai senti naître en moi une volonté impérieuse et forte, grande et indomptable, comme l'amour que tu m'inspires... et j'ai juré que tu serais à moi!

MARITANA, *s'éloignant.* Oh! laissez-moi!... laissez-moi, je vous en conjure!...

LE ROI. Maritana, je t'aime!... et c'est la première fois que ce feu dévorant brûle mon âme... c'est la première fois qu'une parole d'amour s'échappe de mes lèvres!

MARITANA. Sire, vous aurez compasion de moi... vous me laisserez seule ici... Oh! je vous bénirai... si vous consentez à partir!..

LE ROI. Partir, quand je te vois sans témoins, quand je te parle sans contrainte!... quand il est venu, enfin, ce jour que j'appelais de tous mes vœux!

MARITANA. Oh! vous entendrez ma voix, vous aurez pitié de mes pleurs!...

LE ROI. Un délire comme le mien ne se calme pas avec une parole... un feu comme celui qui me dévore ne s'éteint pas avec une larme!...

MARITANA. Arrêtez, sire! (*Montrant le poignard.*) Un pas de plus, et vous m'aurez tuée!...

LE ROI, *s'arrêtant.* Mais c'est donc de l'horreur que je vous inspire?

MARITANA. Non!... je ne vous hais pas, sire, mais j'appartiens à un autre...

LE ROI. Que dites-vous?

MARITANA. Un autre, pour qui je saurai me garder chaste et pure... qui doit me retrouver digne de lui, ou me retrouver morte!

LE ROI. Mais quel est-il donc, cet homme?

MARITANA. Cet homme, c'est mon mari, sire... C'est don César de Bazan...

LE ROI, *allant à elle.* Mais don César de Bazan est mort!...

DON CÉSAR, *entrant.* Pas encore, sire!... puisque votre majesté a daigné lui faire grâce!

SCÈNE IV.

LE ROI, MARITANA, DON CÉSAR.

MARITANA, *avec un cri de joie.* Ah!... je n'ai plus besoin de cette arme!... j'ai, pour me défendre, la présence de mon mari!

LE ROI. Votre... votre mari, madame!... lui!...

Don César, sans dire un mot, va fermer les deux portes et en retire les clefs.

LE ROI, *qui l'a suivi des yeux.* Que faites-vous là, monsieur?

DON CÉSAR, *avec calme.* Je ferme ces deux portes, sire... afin que nul n'entre ici... afin que nul n'entende ce qui ne doit être entendu que de vous... et d'elle... de cette pauvre femme que vous voyez là, haletante et brisée.

MARITANA, *à part.* Que va-t-il dire?... que va-t-il faire?...

DON CÉSAR, *continuant.* Si celui qui vient de l'outrager... était un gentilhomme, un soldat, comme moi... je ne sais si je lui aurais même laissé le temps de tirer son épée!... En pareil cas, on ne se bat pas... on tue!... (*Avec l'accent du respect.*) En face de vous, qui êtes mon roi... (*ôtant son épée et la présentant au roi*) je désarme ma colère et ma vengeance.. J'ai peur... oui, sire, j'ai

peur moi-même de l'orage qui gronde là, au fond de mon cœur... et s'il éclate!... si j'oublie tout!... car, vous savez, on n'est pas toujours maître de sa volonté et de son bras... Eh bien! je veux que ma volonté soit impuissante et que mon bras soit désarmé.

LE ROI. Monsieur!... c'est au roi d'Espagne que vous parlez!

DON CÉSAR. Dirais-je à tout autre qu'au roi d'Espagne : Prenez mon épée et brisez-la!... (*Le roi repousse du geste l'épée; don César la jette loin de lui.*) Mais, cependant, il lui faut une réparation... une vengeance... à ce mari, que votre royale main vient de souffleter... Et laquelle?... Que peut l'offensé, quand l'offense tombe de si haut?... Comment, dans ma faiblesse, lutter contre toute votre puissance?... A défaut du sang, qui ne peut couler, est-il d'assez terribles représailles?... (*Avec force.*) Oui!... mieux que du sang, plus que la mort!...

LE ROI, *hors de lui.* Insolent!... (*Se calmant tout à coup.*) Continuez... nous voulons savoir jusqu'où ira cette audace.

MARITANA, *bas et avec effroi.* Don César! c'est le roi!...

DON CÉSAR, *froidement.* C'est le roi, puisqu'il existe encore. (*S'adressant au roi.*) Sire... cette pauvre femme, que la lutte épouvantait, a demandé secours et protection... à Dieu, d'abord... puis, à celle dont tout bon Espagnol ne prononce le nom qu'avec amour et respect... à la reine.

LE ROI, *vivement.* La reine!...

DON CÉSAR. J'ai couru au palais d'Aranjuez...

LE ROI. Vous avez osé!...

DON CÉSAR, *poursuivant.* Espérer qu'on me laisserait arriver jusqu'à sa majesté, c'était folie... Aussi, profitant de l'obscurité et bravant les arquebuses des sentinelles...

MARITANA. O ciel!

DON CÉSAR, *souriant, en la rassurant.* Les balles ne m'atteignent pas... (*Reprenant.*) J'escaladai le mur du parc royal... comme un malfaiteur, comme un voleur... (*amèrement*) et pourtant, ce n'est pas moi qui allais voler chez autrui!... Je m'enfonçais dans le massif, dont le feuillage rendait l'ombre plus épaisse encore... j'avançais toujours, décidé à rencontrer la reine... ou la mort... quand tout à coup j'entends deux voix... la voix d'un homme et la voix d'une femme... l'une, tremblante d'émotion, l'autre vibrante et fière... J'écarte le feuillage, je regarde vers l'allée, qu'éclairaient les rayons de la lune... La femme, belle, mais pâle, les yeux hagards, les traits bouleversés, écoutait avec terreur... L'homme était à ses genoux, et des deux mains étreignait les plis de sa robe... « Il vous trompe, madame! » s'écriait-il... cette nuit même, à l'instant » où je vous parle, votre mari est aux bras » d'une maîtresse... et je vous aime, moi, » d'un amour qui m'élève au-dessus de lui, » qui me grandit jusqu'à vous!... Vous faut-il » une preuve de cet amour?... demandez-» moi mon sang et ma vie!... vous faut-il » une preuve de son crime?... vous l'aurez » bientôt... Avertis par moi que le roi s'est » égaré pendant la chasse, tous les officiers » de sa suite vont parcourir la forêt, se fe-» ront ouvrir une maison isolée, et ils trou-» veront leur monarque adultère!... » Voilà ce qu'il disait... Et maintenant, sire, devinez-vous quels étaient cet homme et cette femme?... C'était don Jose de Santarem, que vous avez fait votre ministre et votre ami... c'était la reine d'Espagne!...

MARITANA. La reine!

LE ROI, *avec explosion.* Répétez!... répétez ce que vous venez de dire!... Mensonge! (*A part, avec terreur.*) S'il avait dit vrai!... Ah!...

Il s'élance vers la porte.

DON CÉSAR, *froidement.* Je vous ai dit, sire, que j'avais fermé ces deux portes.

LE ROI. Misérable!

DON CÉSAR. Je vous ai dit, sire, qu'il fallait une réparation et une vengeance à ce mari... qui avait déposé son épée, parce qu'il avait peur de lui-même... Vous me comprenez à présent, n'est-ce pas?... A l'heure qu'il est, le ministre trahit son roi, le sujet ose dire à sa reine son insolent amour!... Triste égalité!... Pendant que le déshonneur entrait dans la maison d'un gentilhomme, l'outrage pénétrait dans le palais du Roi!

LE ROI. Don César, ouvrez cette porte!

DON CÉSAR, *sans l'écouter.* Ce que vous êtes venu faire chez moi, un autre ose le tenter chez vous.. et vous ne sortirez pas!... L'heure s'écoule... pour vous, chaque minute est un siècle d'angoisses... et vous ne sortirez pas!... Vous souffrez toutes les tortures que vous m'avez fait souffrir, à moi!... et vous ne sortirez pas!...

LE ROI. Don César, ouvrez cette porte!

DON CÉSAR, *riant amèrement.* C'est un horrible snpplice, n'est-il pas vrai?

LE ROI, *s'élançant vers lui.* Don César! reprenez cette épée, et défendez-vous!... Je ne suis plus le roi d'Espagne... vous ne me connaissez pas... Fer contre fer, sang contre sang!.... puisque l'outrage et la trahison m'ont fait votre égal... puisqu'il me faut marcher sur votre corps, pour sortir de cette maison!

MARITANA, *épouvantée.* Sire, au nom du ciel!

LE ROI. Défendez-vous, ou je vous frappe!

DON CÉSAR, *présentant sa poitrine.* Il serait trop tard.

LE ROI, *laissant retomber son bras.* Trop tard!

MARITANA, *à part.* Trop tard!

DON CÉSAR, *avec noblesse.* Depuis quand, s'il vous plaît, dans notre vieille Espagne, un gentilhomme ne sait-il plus défendre son roi qu'on insulte?... Vous avez cru que j'aurais vu et entendu tout cela, sans châtier l'infâme qui s'était fait un marchepied de mon honneur pour atteindre jusqu'au vôtre!..... Tenez, sire, tenez, voici le collier dont vos royales mains avaient décoré cet homme, et dont, moi, j'ai dépouillé son cadavre!

Il présente le collier au roi.

MARITANA. Mort!

LE ROI. Et c'est vous...

DON CÉSAR. Je l'ai frappé de ma main au visage, je l'ai frappé au cœur de mon épée... j'ai sauvé votre honneur... (*mettant un genou en terre, en montrant Maritana*) et maintenant, disposez du mien! (*On entend un grand bruit, et les mots :* Le Roi! le Roi!...)

LE ROI, *vivement.* Relevez-vous!

SCÈNE V.

LES MÊMES, OFFICIERS DE LA MAISON DU ROI.

TOUS, *se découvrant.* Ah! voici le roi!

LE ROI. Rassurez-vous, messieurs... nous étions dans la maison du comte de Bazan... nous avions, pour hôte et pour défenseur, le plus loyal, le plus fidèle de nos gentilshommes... (*Mouvement général.*) Don César de Bazan, nous vous nommons gouverneur de notre ville de Valence... (*appuyant*) à cinquante lieues de Madrid.

DON CÉSAR, *à demi-voix.* Sire... le gouvernement de Grenade est aussi vacant... si votre majesté daignait....

LE ROI, *bas.* Et pourquoi plutôt Grenade que Valence?

DON CÉSAR. C'est que... (*baissant la voix*) Grenade est à cent lieues de Madrid.

LE ROI, *près de sortir.* Messieurs, nous nommons don César de Bazan gouverneur de Grenade.

Le roi s'éloigne, suivi de ses officiers. Don César tombe aux genoux de sa femme.

VARIANTES.

Acte 1er, scène 7.

On peut remplacer le morceau d'ensemble par ce qui suit:

MARITANA. Voyons, par qui commencerai-je?

TOUS. Par moi!... moi!... moi!...

MARITANA. Un instant!... Vous, d'abord, mon beau soldat. (*Elle prend la main d'un jeune soldat.*) Ah! ah!... nous convoitons le bien d'autrui.

LE SOLDAT, *souriant.* Moi?... c'est vrai.

MARITANA. Vous aimez une femme jeune et jolie...

LE SOLDAT, *étonné.* C'est vrai!

MARITANA. Moins cruelle que vous ne pensez... et ce soir peut-être elle trompera un vieux mari pour un jeune amoureux.

LE SOLDAT. Ah bah!

LE VIEILLARD, *s'avançant.* A mon tour!

MARITANA, *examinant sa main.* Vous avez une femme jeune et jolie.

LE VIEILLARD. C'est vrai!

MARITANA. Très-sage, à ce que vous pensez... et qui pourrait bientôt tromper son vieux mari pour un jeune amoureux.

LE VIEILLARD. Ah bah! (*Il la paye. Se rassurant.*) Ce sont des folies. (*Allant au jeune soldat.*) Filleul?

LE SOLDAT. C'est vous, parrain?

LE VIEILLARD. Viens-t'en souper chez moi.

Ils sortent ensemble.

MARITANA, *à une jeune fille.* Ton mari sera jeune, beau et riche.

La jeune fille s'éloigne enchantée.

MARITANA. A qui maintenant?

DON JOSE. A moi!

MARITANA. Votre main.

DON JOSE. Non, la tienne.

MARITANA. La mienne?

DON JOSE. Je puis te prédire l'avenir, plus sûrement que tu ne le prédis à d'autres... car c'est au hasard que tu confies le soin d'accomplir tes prédictions... Le sort que je t'annonce, moi, tu l'auras... car je le ferai moi-même, tel que je te l'aurai promis.

MARITANA. Vous!

DON JOSE, *baissant la voix.* Moi, don Jose de Santarem.

MARITANA. Le premier ministre! etc., etc.

Même acte, scène 8.

On peut remplacer le final par ce qui suit:

MARITANA, *à don Jose, avec anxiété.* Et vous dites que tout cela se réalisera?

DON JOSE. Demain.

DON CÉSAR. Allons, partons, messieurs.

MARITANA, *à part.* Demain... je serais duchesse!

DON CÉSAR. Demain... je serai pendu.

Acte 3, scène 2.

On peut remplacer le couplet par ce qui suit:

......Non... mais je sais qu'il est bon et généreux... puisqu'il a voulu partager son rang et sa noblesse avec une pauvre fille comme moi... Je sais qu'il a souffert, puisque notre hymen s'est fait dans les ténèbres d'une prison, puisque aujourd'hui encore il est condamné à vivre loin de son pays, loin de moi... Dites-moi, madame, ne dois-je pas l'aimer deux fois, et parce qu'il est bon, parce qu'il est malheureux? (*Résolûment.*) Oh! je ne veux pas vivre ainsi, etc.

Acte 4, scène 5.

On peut remplacer le couplet par ce qui suit:

..... Et je l'attendais pour renaître, pour revivre... Et lorsqu'on m'a dit: il revient!... mon cœur a battu avec violence, mes bras se sont ouverts avec transport!... Vous arrivez... je vous vois, je vous regarde... et je ne le reconnais pas! Vous êtes froid, imposant, sévère... Enfin, je sentais que j'allais l'aimer, et... je sens que j'ai peur de vous!

NOTA. On peut supprimer, sans y substituer de la prose, les morceaux suivants: ACTE 1er, SCÈNE 2, les couplets: *des chevaux, des valets*, etc. ACTE 2, SCÈNE 4, le chœur des soldats: *la belle vie*, etc.

FIN DES VARIANTES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



ACTE V, SCÈNE IX.

LA SOEUR DU MULETIER,

DRAME EN CINQ ACTES DONT UN PROLOGUE.

PAR M. JOSEPH BOUCHARDY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE 11 OCTOBRE 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
JACQUES III D'ÉCOSSE......	M. SAINT-MAR.	RALPH...................	M. AMELINE.
HENRY-JACQUES IV.........	M. SURVILLE.	CATHERINE PATRICK........	Mme ABIT.
LE COMTE ROBERT.........	M. DELAISTRE.	HENRIETTE................	Mme DARMONT.
THOMAS PATRICK...........	M. DESHAYES.	BETTY....................	Mlle COURTOIS.
CHARLES..................	M. GOUGET.	PREMIER ENSEVELISSEUR.	
DICKSON..................	M. EUGÈNE.	DEUXIÈME ENSEVELISSEUR.	

ENSEVELISSEURS, SOEURS CATHOLIQUES D'IRLANDE, GARDES.

La scène se passe aux environs d'Edimbourg au Prologue. Au 1er Acte, à Durham, à huit lieues d'Edimbourg, dix-huit ans après le Prologue. Et aux 3 derniers Actes, à Edimbourg.

Pour les costumes, s'adresser à M. ALFRED ALBERT (théâtre de la Porte-Saint-Martin). — Pour la mise en scène, à M. VAREZ, régisseur général du Théâtre de la Gaîté.

NOTA. La droite et la gauche sont toujours celles du spectateur.

ACTE PREMIER.

PROLOGUE.

Intérieur d'une habitation simple au rez-de-chaussée, dans la campagne, à deux lieues d'Édimbourg. Grande porte au fond et une fenêtre au fond à gauche, donnant sur la campagne; porte latérale à droite, donnant dans une chambre; porte latérale à gauche, donnant au dehors. Table à droite, siéges, un banc de bois devant la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Henry sort lentement de la chambre à droite; il a un costume très-sévère de bourgeois, une escarcelle en peau de daim noircie, une épée ; il regarde avec attention dans la chambre dont il vient de sortir.

HENRY, *regardant dans la chambre.*

Oui, elle dort maintenant... son sommeil, qui commence à devenir calme, se prolongera sans doute assez avant dans la matinée pour qu'elle ne soit pas surprise de mon absence à son réveil. (*Il ferme la porte avec précaution.*) Tant mieux, je ne serai pas obligé de lui confier encore ce secret qui lui causerait autant de surprise et de terreur qu'à moi-même... Me séparer de Catherine, ma sœur de lait, ma compagne d'enfance, ma femme, la mère de ma fille!... oh! non, jamais... Un mot à Thomas, le frère de Catherine... (*s'asseyant et écrivant*) son frère et le mien... Depuis huit jours déjà il devrait être de retour. Il est sans doute sur la route d'Édimbourg, et peut-être tout près de la ville. (*Se levant et pliant la lettre.*) J'emploierai s'il le faut plusieurs messagers pour le faire chercher... Je suis brisé de fatigue; heureusement, je trouverai encore à quelques pas d'ici le secours qui m'attendait hier; et dans une heure je serai à Édimbourg. (*Il s'affuble de son manteau.*) Allons, destinée qui m'entraîne, si tu dois me trahir, épargne au moins ceux que j'aime.

Il sort par le fond. Catherine fait un pas dans la chambre, on le voit passer devant la fenêtre. Catherine s'en approche, l'ouvre avec précaution.

SCÈNE II.

CATHERINE, *seule.*

Il prend encore le chemin de la ville; mais qui donc l'appelle ou l'attend à cette heure?... Oh! je saurai le découvrir!... tandis qu'il me croit endormie, je veux marcher inaperçue dans le sentier d'où je pourrai le voir, le suivre et découvrir enfin son secret... Hâtons-nous, et ne perdons pas sa trace!

Elle sort par la gauche. On entend heurter à la porte du fond.

SCÈNE III.

THOMAS, *en dehors.*

C'est moi... Thomas... (*Il paraît à la fenêtre, tenant un enfant dans ses bras.*) Un peu en retard, comme d'habitude... mais... personne!... ah! ils dorment encore... cependant, il fait grand jour. (*A son enfant.*) Attends, mon garçon, je vas d'abord te poser là... (*Il le passe par la fenêtre et le met sur le banc.*) La porte est fermée, (*enjambant la fenêtre*) et nous pouvons bien nous permettre d'entrer ici par la fenêtre, car nous sommes tous deux de la famille. (*A son enfant qui dort.*) Comment, John, vous dormez ainsi, au retour du voyage! cela se passera, mon garçon, et dans une quinzaine d'années, quand vous reviendrez, après une absence, au foyer de la tante Catherine et de la cousine Henriette, qui aura seize ans, alors, vous aurez l'œil plus ouvert, le cœur moins calme, et... jusque-là, pauvre enfant... dors heureux, dors longtemps... mais prends garde de t'endormir du sommeil de ta pauvre mère, qui, peu de jours après ta naissance, a fermé ses beaux yeux pour ne plus se réveiller!... pauvre femme!... (*S'essuyant les yeux.*) Allons... je m'étais promis de n'y plus penser. (*S'approchant de la porte de la chambre, et prêtant l'oreille.*) Personne ne bouge... est-ce qu'ils seraient sortis? (*Il pousse la porte et regarde dans la chambre.*) Comment! tous deux déjà partis... et Catherine a laissé sa fille seule... (*Il entre dans la chambre.*) Non, son berceau est vide... (*rentrant en scène*) cela commence à m'inquiéter... il faut que je questionne aux environs... (*S'arrêtant, après avoir ouvert la porte du fond.*) Et John?... précisément il y a là un berceau qui l'attend... je ne serai pas long.

Il prend son fils endormi et entre dans la chambre. Catherine entre par la porte de gauche, elle est pâle et défaite.

CATHERINE. Et j'ai été forcé de le regarder s'éloigner sans pouvoir le suivre!

SCÈNE IV.

THOMAS, CATHERINE.

THOMAS. Catherine!

CATHERINE*. Mon frère ici!

THOMAS. Je viens de coucher John, et j'allais, inquiet... Mais qu'as-tu donc, sœur? ta pâleur m'épouvante... qu'est-il donc arrivé?

CATHERINE. Un malheur, frère!

THOMAS, *avec terreur.* Quoi! ce berceau vide?

CATHERINE, *vivement.* Non, ma fille existe.

THOMAS. Dieu soit loué!... où est-elle?

CATHERINE. A la ville.

THOMAS. La crainte que j'ai eu d'apprendre un si grand malheur me rend fort contre tous ceux que tu pourras me dire... Parle, sœur.

CATHERINE. Thomas, j'ai perdu la confiance et l'affection de Henry.

THOMAS. Que me dis-tu là?

CATHERINE. Depuis quelques jours, il agit toujours sous l'influence d'une fièvre qu'il cherche à me cacher en vain... il s'entoure de mystère, écrit secrètement, sort au milieu de la nuit...

THOMAS. Et votre fille?

CATHERINE. Sous le prétexte qu'elle était exposée à un air trop vif, dans cette maison que lui-même a choisie dans la campagne, il l'a emportée à la ville pour la confier à de savants médecins, et m'a empêchée de la suivre.

THOMAS. Et tu ne sais où il va quand il sort?

CATHERINE. Ce matin, ne pouvant plus rester dans cette incertitude, je l'ai suivi secrètement, et je l'ai vu s'arrêter au milieu de la route, monter sur un cheval qui l'attendait et qui bientôt l'emporta vers la ville.

THOMAS. Tu sais bien, toi, qui as vu comme moi l'enfance de Henry, ton frère de lait, que tous nos souvenirs d'alors nous autorisent à le croire fils naturel d'un noble; peut-être a-t-il appris maintenant...

CATHERINE, *l'interrompant.* Ne serait-ce pas une joie qu'il s'empresserait de nous faire partager?

THOMAS. C'est vrai. Mais enfin tout cela révèle qu'une secrète pensée l'absorbe, mais ne prouve pas une trahison, car tu n'as rien découvert?

CATHERINE. Cette nuit, pendant qu'il dormait, j'ai fouillé dans son escarcelle, et j'en ai retiré cette boîte qu'il me cachait.

Elle montre une petite boîte sculptée.

THOMAS. Que contient-elle?

CATHERINE. Oh! si j'avais pu l'ouvrir! Mais elle est fermée par une invisible serrure.

THOMAS. Que peut-elle contenir?

CATHERINE. Un gage d'amour!

THOMAS. Non pas, ce serait infâme.

CATHERINE. Cela est, j'en suis sûre.

THOMAS. Non, sœur; et cette boîte secrète (*il passe à la table et cherche à l'ouvrir avec son poignard*) je l'ouvrirai, moi.... dussé-je la briser... Ne serait-ce que pour détruire le soupçon qui te déchire le cœur, et qui offense ton époux. (*La boîte s'ouvre; il la referme précipitamment.*) Grand Dieu!

CATHERINE. Qu'est-ce donc?

THOMAS, *à part.* Qu'ai-je fait?

CATHERINE, *voulant prendre la boîte.* Donne!

THOMAS, *l'arrêtant.* Écoute, avant que tu n'ouvres cette boîte.... reçois ici le serment que te fait ton frère, de punir si tu l'ordonnes, de consoler s'il le peut, de se taire s'il le faut, et de pardonner si tu le veux.

CATHERINE. Merci, frère. (*Elle passe à la table, ouvre la boîte, en sort un médaillon.*) Un médaillon!... (*après l'avoir examiné*) des cheveux!.... (*prenant une lettre.*) une lettre!... (*Elle l'ouvre.*) Henriette!... le même nom que notre fille!

THOMAS. Henry... est coupable... à quoi bon t'en convaincre encore par la lecture de cette lettre?

CATHERINE. Laisse-moi... (*Lisant.*) « Ta » longue absence, ami, me force à t'écrire et » à te parler encore de ma souffrance... Je ne » t'accuse pas, puisque le mariage était im» possible entre nous... » (*Parlant.*) Impossible entre eux!

THOMAS. Sans doute à cause de leur religion, puisque la loi défend ou annule tout mariage contracté entre protestants et catholiques.

CATHERINE. C'est sans doute cela. (*Elle continue.*) « Et tu viendras, n'est-ce pas, » m'apporter un nouveau courage, à moi qui » dois vivre pour notre enfant... » (*A Thomas.*) Pour notre enfant! (*Elle lit.*) « Qui » commence à murmurer déjà le nom » de Henry... dans ses prières! »

THOMAS. Que dis-tu, Catherine?

CATHERINE, *laissant tomber la lettre de ses mains et tombant assise, avec déchirement.* Dieu vengeur, suis-je assez malheureuse!

THOMAS, *qui vient de ramasser la lettre, lisant avec agitation.* « A moi qui dois » vivre pour notre enfant... qui commence à » murmurer déjà le nom de Henry dans ses » prières; à toi mon âme et ma pensée. » Henriette. » — Ainsi, Henry nous a toujours trompés! Quand après la mort de sa mère, il vint désolé pleurer dans nos bras, son affection n'était qu'un piége, et quand, il y a deux ans, il te conduisait à l'autel... il commettait sans peur cette double infamie, de désoler sa maîtresse et trahir son épouse... N'ordonnes-tu pas à ton frère de punir?

CATHERINE. Attends... je l'aime trop pour le croire si coupable.

THOMAS. Je ne puis te blâmer... car je doute encore.

CATHERINE. Si nous étions dans l'erreur.

THOMAS. Mais cette lettre!...

* Catherine, Thomas

CATHERINE. En le questionnant...

THOMAS, *l'interrompant.* Non... s'il a toujours menti, il mentirait encore... mais il faut cependant bien s'assurer. Il doit me croire à cette heure loin d'ici ; j'irai jusqu'à la ville, où je saurai le joindre, l'épier, et je reviendrai te trouver à la fin du jour... Mais j'y songe... la présence de John ici... révèlerait mon arrivée.

CATHERINE. Pauvre enfant... les tourments me le faisaient oublier... Ne pouvant le laisser ici, où vas-tu le conduire ?

THOMAS. Tu te chargeras de le porter toi-même à l'hôtellerie des Muletiers, où, tu le sais, on aura bien soin de lui... moi je vais partir. (*Il ouvre la porte et s'arrête.*) Mais quels sont ces hommes ?

CATHERINE, *regardant par la fenêtre.* Ce sont des tondeurs de laine, qui sont déjà venus hier demander si tu étais de retour ; ils veulent, disent-ils, te confier un important chargement...

THOMAS. Recevons-les, Catherine, et... pas un mot, pas une larme.

CATHERINE. Sois tranquille ; nos chagrins ne seront connus que de nous seuls.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES, ROBERT, DICKSON, *en Tondeurs de laine.*

CATHERINE, *aux Tondeurs.* Entrez, mes maîtres... vous n'attendrez pas en vain aujourd'hui le muletier, mon frère.

JACQUES, *à Patrick.* Et nous sommes heureux de le saluer, enfin...

THOMAS. C'est cordialement que le muletier Patrick vous rend votre salut, et qu'il souhaite vous servir.

ROBERT. Vous avez chariot solide et mulets au pied sûr ?

THOMAS. J'ai trois mulets normands, et un chariot dont les essieux sont en fer de Birmingham.

ROBERT. Où peut-on voir l'attelage ?

THOMAS. A l'hôtellerie des Muletiers, et Catherine, ma sœur, qui doit y porter mon petit John qui dort là, peut vous y conduire à l'instant, si vous le voulez ainsi.

JACQUES. Le temps de nous reposer, et nous l'y suivrons.

THOMAS. Asseyez-vous, mes maîtres, et dites-moi ce que je puis faire pour vous.

Ils s'asseyent.

ROBERT. Vous chargerez-vous d'emporter à Londres six ballots de laine filée ?

THOMAS. Volontiers.

ROBERT. Et vous partez ?

THOMAS. Le jour de Saint-Florent.

ROBERT. Dans huitaine ?

THOMAS. Dans huitaine... Vous êtes marchands de laine, mes maîtres ?

ROBERT. Oui ; combien de jours vous faudra-t-il pour arriver à Londres ?

THOMAS. C'est ce que je ne puis vous dire. Je ferai de mon mieux ; mais par le temps qui court, tantôt les routes sont coupées par les nobles qui s'attaquent ou les vassaux qui se révoltent, les villes sont fermées aux pillards qui les assiégent... En revenant cette dernière fois, j'ai été forcé d'abattre des arbres pour faire ma route à travers bois. Aussi, vous le voyez, je porte aussi bien que le fouet du muletier, la hache du bûcheron ; mais soyez sans inquiétude : avec prudence et patience, le muletier Patrick finit toujours par arriver.

JACQUES. Quand donc l'Écosse ne sera-t-elle plus la proie de ces guerres désastreuses ?

THOMAS. Quand donc ? quand sera revenu au trône notre roi Jacques III... Et nous pourrions espérer le revoir bientôt, si nous ajoutions foi à tout ce qu'on dit en Angleterre.

JACQUES. Que dit-on ?

THOMAS. Ce que les Anglais racontent... a plutôt l'air d'un roman qui commence, que d'un événement qui se prépare.

JACQUES. Et que disent-ils donc ?

THOMAS. Ils disent que Jacques III, prisonnier du roi d'Angleterre depuis sept ans, allait mourir succombant sous le poids de sa longue captivité, lorsque le roi Henry VIII vint le trouver à la Tour de Londres : ils disent qu'alors la confiance s'étant établie entre eux, notre roi Jacques, malade, confia au roi d'Angleterre qu'il avait un fils secret d'une dame écossaise, fille d'honneur de sa mère, et que le roi Henry, trouvant dans ce fils, jusqu'alors ignoré, le moyen d'allier sa famille à la couronne d'Ecosse, offrit à Jacques III sa liberté, à condition qu'il reconnaîtrait ce fils, l'appellerait à sa succession, et le marierait la même année à la plus jeune de ses filles ; l'on dit que peu de jours après, Jacques III, consolé, fit un serment au roi d'Angleterre, sortit de la Tour, et prit la route d'Ecosse.

ROBERT. Voilà ce que disent les Anglais ; mais en Ecosse, l'on continue l'histoire ou plutôt le roman... et l'on dit que notre roi s'est trouvé cruellement désappointé à son arrivée en Ecosse.

THOMAS. Pourquoi ?

ROBERT. Parce que seulement alors, il a appris un grand malheur.

JACQUES. Ou plutôt un grand crime !

THOMAS. Lequel ?

JACQUES. Lorsque le roi fut fait prisonnier, il y a sept ans, il découvrit bientôt qu'il avait été livré par un traître qui devait recevoir des espions ennemis le prix de sa trahi-

son à la forteresse de Northon. Et comme il rencontra la mère de son enfant, qui s'était mise sur son chemin pour le voir une fois encore, il la chargea de faire ses efforts pour découvrir ce traître, dont il espérait pouvoir se venger un jour.

THOMAS. Et la dame y parvint-elle ?

JACQUES. Fort imprudemment, car le roi Jacques, sitôt sa délivrance, a eu la douleur d'apprendre ici, que depuis sept ans déjà, elle a été tuée chez elle.

THOMAS. Et par qui donc ?

JACQUES. Sans nul doute par l'infâme dont elle savait la trahison.

CATHERINE. Et l'enfant... le fils du roi?

JACQUES. A dû vivre au hasard, ignorant de sa destinée; si bien que le roi cherche à la fois et son fils et le meurtrier de celle qui le lui avait donné.

THOMAS. Dieu fasse qu'il puisse bientôt retrouver l'un et l'autre...

ROBERT, *se levant.* Oui, car alors nous aurions notre ancien roi, nos anciennes lois... et nos anciennes routes, n'est-ce pas, muletier?

THOMAS. Oui, maître... et si vous le voulez bien, Catherine va vous accompagner à l'hôtellerie; vous verrez mon attelage, et demain nous passerons marché.

JACQUES, *se levant.* C'est dit.

THOMAS. Le temps seulement de prendre mon petit John.

JACQUES. Faites.

THOMAS. Ce ne sera pas long... Viens, Catherine.

Il entre à droite avec Catherine.

JACQUES. Nous avons bien fait, capitaine Robert, de prendre ces habits qui nous ont permis de causer incognito avec ce Patrick qui sera le conseil de sa sœur ; c'est un hardi et loyal compagnon qui aime son pays et son roi, et je veux sans retard me confier à Catherine.

ROBERT. C'est là le danger de l'entreprise; nous ne savons ce que Catherine peut avoir de courage et d'ambition.

JACQUES. Elle doit nous accompagner, je la ferai causer en chemin, et... Silence, la voici.

Catherine tient le petit John par la main.

CATHERINE, *bas, à Thomas.* Ce soir, tu seras de retour?

THOMAS, *de même.* Oui, et peut-être pourrai-je alors te consoler.

CATHERINE. Dieu t'entende!

THOMAS, *aux Tondeurs.* Quand vous voudrez, mes maîtres?

JACQUES. En route... (*A Dickson qui est resté assis.*) Allons, Dickson.

DICKSON, *se levant.* Me voilà, maître.

JACQUES. Toujours comme autrefois, paresseux... venez.

CATHERINE, *à Thomas.* A ce soir.

THOMAS, *qui vient d'embrasser son fils.* A ce soir.

Catherine emmène John et sort par le fond avec les trois Tondeurs.

SCÈNE VI.

THOMAS, *seul.*

La consoler... je ne l'espère pas, mon Dieu!... le crime de Henry n'est pas douteux, mais encore faut-il que j'en aie d'autres preuves... Allons, et soyons prudent.

Il monte la scène pour sortir.

SCÈNE VII.

THOMAS, HENRY.

HENRY, *entrant par la gauche.* Thomas de retour!

THOMAS, *se retournant.* Henry! (*A part.*) Malédiction!

HENRY. As-tu vu mes messagers?

THOMAS. Non... Qu'avaient-ils donc à me dire?

HENRY. Où est Catherine ?

THOMAS. Elle est allée porter mon petit John à l'hôtellerie.

HENRY. Pourquoi ne l'a-t-elle pas gardé ici? je l'embrasserais de bon cœur, mon petit neveu.

THOMAS. Parce que...

HENRY. Parce que ?

THOMAS. Parce que je voulais te cacher mon arrivée, te suivre et t'épier avant d'avoir avec toi l'explication qu'il me faut à cette heure, puisque nous nous sommes rencontrés.

HENRY, *surpris.* Une explication ?

THOMAS. Henry, nous avons découvert ton mensonge et ta trahison.

HENRY, *à part.* Que veut-il dire?

THOMAS. Fouille dans ton escarcelle et regarde s'il n'y manque pas une boite secrète.

HENRY, *inquiet.* Comment! cette boite?...

THOMAS. Cette boite accusatrice... je viens de la briser devant Catherine!

HENRY. Et vous y avez trouvé?...

THOMAS. La lettre de ta maîtresse!

HENRY. Oh! mon Dieu!

THOMAS. Nous y avons trouvé la lettre dans laquelle elle te parle de votre enfant... et Catherine...

HENRY. Assez, Thomas!... Vous avez trouvé dans cette boite la lettre de ma maîtresse... mais si, moins troublé par votre concevable terreur, vous aviez lu une inscription gravée dans le coffret, vous eussiez compris qu'il y a quinze ans que cette lettre fut écrite...

THOMAS. Quinze ans?...

HENRY. Vous eussiez alors compris que l'enfant dont on parle dans la lettre n'est autre que moi dans mon enfance...

THOMAS. Toi?

HENRY. Vous eussiez compris que l'amant était mon père...

THOMAS. Ton père?...

HENRY. Et que la femme qui écrivit cette lettre était ma mère...

THOMAS. C'était ta mère!... et nous t'accusions...

HENRY. Vous m'accusiez d'une infamie...

THOMAS. Nous pardonneras-tu, frère?...

HENRY. Vous êtes déjà pardonnés... mais ne doutez jamais de Henry.

THOMAS. Oh! laisse-moi courir trouver Catherine...

HENRY. Non, pas encore. Écoute, Thomas, ce qu'à mon tour je vais te confier... Cette boîte, qui a causé votre erreur, m'a fait connaître ma famille, qui, noble et puissante, a déjà maudit mon mariage avec Catherine et la naissance de ma fille; déjà, tu le vois, j'ai prudemment enlevé de ma maison notre fille, que j'ai cachée sous bonne garde; il faut que cette nuit même Catherine en sorte aussi, et c'est pour cela qu'ayant besoin de ton secours, j'envoyais des messagers à ta rencontre.

THOMAS. Que faut-il faire?

HENRY. Que cette nuit vous partiez, Catherine, John et toi, pour Édimbourg; que vous disant mari et femme, vous alliez loger dans le petit faubourg, où je ne tarderai pas à vous joindre avec ma fille...

THOMAS. Cela sera fait.

HENRY. Seulement alors, tu raconteras tout à Catherine, en lui disant bien que quoi qu'il puisse arriver, elle partagera la fortune de Henry... de Henry qui fait ici le serment de ne jamais souffrir entre lui et ceux qu'il aime ni distance ni séparation...

THOMAS, *entendant du bruit, après avoir entr'ouvert la porte du fond.* Mais voici Catherine!

HENRY. Évitons-la, suis-moi... toute explication maintenant pourrait causer peut-être une imprudence.

THOMAS. Je dois venir la revoir à la fin du jour.

HENRY. Alors seulement, tu la décideras à partir... Suis-moi.

Ils sortent par la gauche.

SCÈNE VIII.

CATHERINE, *puis* JACQUES III.

CATHERINE *entre par le fond avec inquiétude.* Après m'avoir fait mille questions en allant à l'hôtellerie, l'un de ces hommes paraissait me suivre, tout à l'heure... il me semble suspect... je suis seule ici, si je m'enfermais! (*Elle se retourne et aperçoit un Tondeur debout à la porte.*) Encore lui!...

JACQUES, *se découvrant.* Catherine Patrick, femme de Henry le rhéteur au collége d'Édimbourg, le roi Jacques III d'Écosse vous demande une heure d'hospitalité.

CATHERINE. Le roi!... Merci au hasard qui permet qu'un hôte si noble vienne honorer ma demeure!

JACQUES. Ce n'est pas le hasard qui m'a conduit chez vous, Catherine; c'est le soin de mon intérêt et de celui de mes états, car vous pouvez beaucoup sur le destin de l'Écosse...

CATHERINE. Moi?

JACQUES. Catherine, vous êtes la femme de Henry, que le roi Jacques vient d'appeler des noms de Jacques-Henry Ramsay, en le reconnaissant pour son fils.

CATHERINE. Henry!... fils du roi d'Écosse!

JACQUES. Il y a trois jours, moi, son père, guidé par de faibles indices, je l'ai trouvé dans l'ignorance de sa destinée; le lendemain je lui ai fait remettre une boîte qui contenait la révélation de sa naissance et de ma secrète liaison avec la dame Ramsay.

CATHERINE, *prenant la boîte.* Quoi... cette boîte?...

JACQUES, *l'examinant.* Est celle que j'ai fait remettre à mon fils... et la lettre me fut écrite par sa mère.

CATHERINE. La mère de Henry! Justice de Dieu, pardonne-moi mes soupçons!

JACQUES. Qu'avez-vous donc?

CATHERINE. Rien. Continuez, mon prince.

Ici le deuxième Tondeur paraît au dehors, s'appuie sur la fenêtre et écoute attentivement.

JACQUES. En révélant à Henry le secret de sa naissance, on lui fit connaître les conditions du roi d'Angleterre, qui veut que l'héritier du trône d'Écosse soit l'époux de sa fille. Mais Henry déclara qu'il ne se séparerait jamais de celle qu'il avait choisie pour compagne, ignorant de sa fortune à venir; si bien que Jacques III, qui sent qu'il remet le pied sur un trône qui chancelle, vient désolé, près de vous, vous demander si, courageuse et sage, vous ne l'aiderez pas à convaincre Henry que vous devez annuler une union dont le maintien amènerait sur vous, sur votre fille, sur Henry, sur toute l'Écosse enfin, d'horribles calamités, que rien ne pourrait plus tard compenser ou combattre.

CATHERINE, *réfléchissant.* Henry est ce fils du roi Jacques...

JACQUES. Henry est appelé à régner sur l'Écosse sous le nom de Jacques IV, à moins que la guerre qu'il ose braver ne change toute sa royale destinée.

CATHERINE. Et votre fils Henry a refusé de rompre notre hymen et de célébrer ses fiançailles avec la princesse d'Angleterre?

JACQUES. Oui, Henry se perd par générosité pour vous... Par générosité pour lui, ne le sauverez-vous pas?

CATHERINE. Sire, ma vie entière appartient à Henry, qui peut en disposer; mais s'il n'ordonne pas, je n'entreprendrai rien, moi qui me suis faite pour lui l'obéissance amoureuse et dévouée... Je ne reconnais à personne la force de juger ses actes; ce qu'il fait est bien fait... et comme je craindrais de commettre un sacrilége en le comparant à Dieu, je me suis persuadée qu'il est un de ses élus, marchant où Dieu l'envoie, connaissant seul les secrets de sa puissance, et je ne puis rien, moi, que m'attacher à ses pas, en serrant sur mon cœur sa main, qu'il m'a donnée.

JACQUES. Et si, trompé une heure seulement par sa raison égarée, il marche à la mort sur un champ de bataille, ne l'arrêterez-vous pas?

CATHERINE. J'irai mourir avec lui sur un champ de bataille.

JACQUES. Et si, plus malheureux encore, il doit aller mourir lentement dans de sombres prisons...

CATHERINE. J'irai mourir avec lui dans de sombres prisons. Et maintenant, sire... vous voyez en moi la sujette tremblante, prête à se courber sous la colère de son roi, et qui lui demande le droit de se retirer, pour ne pas l'outrager encore, en persistant dans un aveugle devoir, immuable comme son cœur.

Elle s'incline et rentre à droite.

SCÈNE IX.

JACQUES, *seul.*

Mon Dieu, Seigneur... vous m'avez donc seulement fait entrevoir un espoir insensé?

SCÈNE X.

JACQUES, ROBERT.

ROBERT, *qui a quitté la fenêtre et qui vient d'entrer en scène, s'approchant du Roi.* Eh bien, sire... qu'avez-vous résolu?

JACQUES. Cette femme résiste.

ROBERT. Je le sais; j'étais là, je l'ai entendu...

JACQUES. Alors... tu sais tout mon malheur.

ROBERT. Oui, c'est malheureux d'en venir à de telles extrémités; les prières, les supplications ont été vaines... Il faut donc avoir maintenant la force d'employer la violence.

JACQUES. Que veux-tu dire?

ROBERT. Je veux dire que le veuvage de votre fils pourra seul nous sauver.

JACQUES. Le veuvage!... tu me conseillerais donc de faire tuer cette femme?

ROBERT. Sire, Wallace et Robert Bruce, vos ancêtres de glorieuse mémoire, habiles à sauver le pays et à briser les obstacles, n'ont pu conserver le trône et la puissance qu'en sacrifiant quelques-uns de leurs sujets pour le salut des autres. Vous avez été plus lent et plus généreux que les rois vos ancêtres, mais vous devez être autant qu'eux, mon prince, habile et fort. Je sens combien il est douloureux pour moi de vous donner ce terrible conseil, mais je dois en avoir le courage, et je le fais, quoi qu'il m'en coûte.

JACQUES. Bruce et Wallace usaient de sanglantes ressources dans une époque sanglante, et le meurtre aujourd'hui n'assure plus la puissance. (*Ici Catherine, qui vient de sortir de la chambre, s'arrête surprise et écoute.*) Vous me conseillez de frapper cette femme innocente... mais épouse de mon fils... n'est-elle donc pas ma fille?... Quoi!... lorsque après sept ans d'emprisonnement, je reviens dans mon pays... lorsque Dieu permet que je sente sur mon front l'air pur de ses montagnes, que j'entende ses chansons oubliées, que je puisse saluer les croix de pierre qui bordent ses chemins... vous voulez que j'y rentre tenant le crime d'une main et la couronne de l'autre... jamais!... Le pays souffrirait des fautes de son maître, qui ne saurait plus le consoler, car un roi bénit mal son peuple avec des mains ensanglantées!

ROBERT. Que fera donc Votre Majesté?

JACQUES. Je retournerai d'abord me mettre à la disposition du roi d'Angleterre, puisque je ne puis remplir les conditions qui devaient assurer ma liberté.

ROBERT. Et s'il rouvre votre prison?

JACQUES. Je subirai mon sort!

ROBERT. Et si la captivité vous tue?

JACQUES, *avec dévotion.* La volonté de Dieu sera faite!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, *s'approchant entre eux deux.* Dieu veut, mon roi, que vous soyez sauvé!

JACQUES. Catherine!

ROBERT, *à part.* Elle écoutait!...

CATHERINE. Tout à l'heure, mon prince, vous vous êtes adressé au cœur de l'épouse, cœur noyé dans un abandon qui a tué sa pensée intime, car il ne bat que des battements d'un autre. Mais depuis, vous avez parlé au cœur de la fille, de la fille qui a toute

sa force et son filial amour, vous avez repoussé de terribles conseils, vous vous êtes condamné pour épargner la femme de votre fils, vous m'avez appelé votre fille, et je veux mériter ce nom, moi, que le roi Jacques III vient de faire de sa royale famille; et je vous sauverai, mon père!

JACQUES. Me sauver!

CATHERINE. J'annulerai mon mariage!

JACQUES. Toi, Catherine!

CATHERINE. Quand les pères se résignent à mourir pour détourner le poignard qui menace les enfants... les enfants doivent au moins parer le coup qui mettrait dans le tombeau les pères qui les ont sauvés... Pour détruire mon mariage, j'irai sans retard abjurer ma religion. Baptisée par les pères d'Irlande, mon union avec Henry sera nulle par la force des lois, car je serai devenue catholique!

JACQUES. Tu feras cela?

CATHERINE. Non pas demain, mais à cette heure... et je vais partir... Vous direz à Henry la cause de mon départ et de mon dévouement... Vous songerez à ma fille... à ma fille, dont je vais m'éloigner!...

JACQUES. Ta fille sera la joie de ma vieillesse! et nous lui apprendrons comment Dieu a donné à sa mère le pouvoir de disposer d'un trône!

CATHERINE. Et vous apprendrez aussi à votre fils, que je ne dois plus revoir, un secret que, depuis sept ans, je n'ai jamais voulu lui confier, car je craignais qu'il se perdît en cherchant à venger sa mère, près de laquelle j'étais seule quand elle expira.

JACQUES. Toi, Catherine!... et que t'a-t-elle dit?

CATHERINE. Que celui qui venait de la frapper était un simple capitaine écossais, qu'une trahison venait d'anoblir et d'enrichir.

ROBERT, *à part, avec épouvante.* Que dit-elle?

CATHERINE. Et vous pourrez le trouver, sire?

JACQUES. Oui, Catherine. De tous mes capitaines d'alors... celui-là seul peut avoir maintenant un titre de noblesse... Oui, depuis sept ans, il n'y a pas eu de guerre... aucun combat n'a pu anoblir un capitaine écossais... celui qui est noble aujourd'hui ne peut l'être que par le crime!... son titre me livrera l'infâme!... Quoi!... mon trône... ma vengeance en un jour!... Seigneur, mon Dieu! vous m'avez fait oublier déjà mes sept années de captivité!...

CATHERINE. Maintenant, le jour s'achève; il faut que je me hâte de partir avant de revoir Henri ou mon frère... il ne faut pas que j'aie le temps de songer à ma fille... mon Henriette!... le courage pourrait m'abandonner, et je ne veux pas que le courage m'abandonne... Adieu!

JACQUES. Je veux t'accompagner, Catherine, et te dire quelques mots encore. Viens! (*A Robert.*) Vous voyez, capitaine, que j'ai bien fait d'épargner cette femme et de mettre en Dieu ma confiance. Attendez-moi, je vais revenir, et nous nous rendrons à Edimbourg, où maintenant je dois trouver ma couronne et ma vengeance, et vous m'aiderez à chercher l'assassin, que je frapperai du châtiment des traîtres!... Viens, ma fille!

CATHERINE. Venez, mon père!

Ils sortent par le fond.

SCÈNE XII.

ROBERT *seul.*

Oui, roi ressuscité... roi vengeur... je vais t'accompagner à Edimbourg; compte sur moi. Mais cette Catherine vient de me perdre par sa confidence. Sang Dieu!... je ne joue pas de bonheur... Voyons, rappelons-nous et récapitulons, afin de voir ma position et mes ressources... du sang-froid; toutes mes idées se confondent ensemble... voyons. J'ai pour une forte somme livré jadis le roi Jacques aux espions discrets de l'Angleterre. Je venais à peine d'acheter un comté... que la maîtresse du roi me laisse deviner ses soupçons dangereux; épouvanté, j'appelle à mon aide Dickson, l'ancien scribe du roi; grâce à lui, je parvins à m'introduire près de la dame sans méfiance, et m'arrange de manière à n'avoir plus à la craindre; dès lors, je vis tranquille dans mon opulence, lorsqu'au bout de sept ans le roi prisonnier, qui allait mourir, fait son pacte avec Henry VIII, en obtient sa liberté; j'en suis heureusement instruit un des premiers; je me jette aussitôt sur son passage, je le trouve à la frontière je lui cache prudemment ma fortune, et, comme un de ses officiers fidèles, je lui offre mes services, je partage ses travaux, ses fatigues, afin de connaître et d'entraver ses projets. Enfin, je veux empêcher toute alliance avec l'Angleterre et surtout le retour du roi Jacques IV au trône d'Ecosse, quand la femme se dévoue, trace le chemin elle-même et me désigne, pour ainsi dire, au roi, comme l'infâme et le meurtrier. Voilà bien où j'en suis, et je frémis en songeant que le roi Jacques doit être maintenant le but de toutes mes pensées... Oui, c'en est fait de moi, s'il rentre à Edimbourg... Sur une seule question, il apprendra que le capitaine qu'il cherche est aujourd'hui le comte Robert, et je serai perdu!... Voyons, je suis bien seul ici, l'enfant du muletier est à l'hôtellerie, le muletier est à la ville, Catherine se hâte vers l'Irlande... Henry a de l'occupation à Edimbourg, il fait nuit... oui, c'est bien ici

mon champ de bataille... et le roi va venir m'y joindre.. l'imprudent!... A l'aide de son ancien scribe, j'accuserais facilement Catherine de sa mort... et je la perdrais à son tour; mais tuer le roi!... Après tout, il prépare ma sentence... je suis condamné, s'il vit encore demain... Grâce à l'habit qu'il porte, il n'est ici pour tout le monde qu'un tondeur de laine; l'occasion sera peut-être la seule... Ralph et Dickson sont près d'ici... appelons-les d'abord. (*Il ouvre la petite porte, et souffle dans son cor; on lui répond.*) Ils m'ont répondu.., ils vont venir... oui, si j'hesite, je me perds, car la défense serait impossible, si je laissais à l'ennemi le temps de s'armer.

SCÈNE XIII.

DICKSON, ROBERT, RALPH.

RALPH, DICKSON, *entrant.* Vous nous appelez, monseigneur?

ROBERT. Oui, et d'abord toi, Ralph, réponds moi.

RALPH. Que voulez-vous, maître?

ROBERT. Quand je t'ai pris à mon service en t'allouant deux marcs d'or par année, tu m'as dit que la nuit comme en plein jour, tu savais attaquer un homme et le tuer sur la place.

RALPH. Je l'ai prouvé au service d'autres maîtres.

ROBERT. Il faut le prouver au mien.

RALPH. Quand vous voudrez.

ROBERT. Tout à l'heure, un homme va revenir vers cette maison, je ne veux pas qu'il y rentre... Tu le reconnaîtras facilement, c'est notre troisième compagnon, vêtu comme nous en tondeur de laine; tu l'attaqueras, et le tueras tout près d'ici.

RALPH. Cela sera fait.

ROBERT. Va donc.

Ralph sort.

SCÈNE XIV.

ROBERT, DICKSON.

DICKSON. Quoi! maître, c'est le roi que vous voulez faire tuer ainsi?

ROBERT. Oui, pour éviter qu'il puisse nous faire tuer demain par le bourreau, car il sait tout.

DICKSON. Qui l'a donc instruit...

ROBERT. Catherine, qui a entendu les dernières paroles de la dame Ramsay.

DICKSON. Catherine!...

ROBERT. Oui... Tu m'aideras à la perdre, après la mort du roi... plus fort et plus dangereux qu'elle; si Ralph ne pouvait l'atteindre, s'il allait échouer, tiens, Dickson, prends ce poignard, et va te joindre à lui.

DICKSON. Non... monseigneur. Ancien scribe du roi Jacques, vous le savez, je suis habile avec ma plume, mais je n'ai jamais su manier une arme.

ROBERT. Mais, malheureux, si je suis pris, tu le seras comme mon complice.

DICKSON. Rappelez-vous bien, maître, que je ne suis coupable que d'avoir écrit, en contrefaisant l'écriture du roi, une fausse lettre qui vous a permis d'approcher de la dame Ramsay, que vous avez tuée sans mon aide.

ROBERT. Mais l'on pend les faussaires.

DICKSON. Je sais que ma plume peut me valoir la corde, mais je ne saurai jamais la mériter avec l'épée.

ROBERT. Et cette écriture du roi que tu as su contrefaire... tu peux l'imiter encore?

DICKSON. Parfaitement...

ROBERT. As-tu ce qu'il faut pour écrire?

DICKSON. Toujours; la plume et le parchemin sont mes armes à moi.

ROBERT. A la lueur de la lune, écris donc ce que je vais te dire.

DICKSON, *près de la fenêtre, après avoir pris une plume dans son escarcelle.* Je suis prêt!...

ROBERT, *dictant.* « Mon fils, j'ai eu l'imprudence de confier à la femme Catherine les vœux que je formais pour la rupture de votre mariage. En voulant éveiller sa générosité, je n'ai fait qu'exciter son ambition, car elle m'y a reconnu comme l'invincible obstacle... Je meurs tué par des assassins qu'elle a dirigée contre moi...

Il regarde l'écriture.

DICKSON. Vous voyez! j'écris d'une main tremblante.

ROBERT. C'est bien, ajoute : « Venge-moi, toi, mon fils que je n'ai revu qu'un jour. » Et maintenant signe... (*Prenant l'écrit signé.*) C'est bien cela : cette écriture contrefaite qui a trompé jadis la maîtresse du roi, trompera facilement son fils et ses amis... Et si Catherine compromise n'a pas recours à la fuite, toute révélation de cette femme, accusée par le roi Jacques, sera facile à combattre...

DICKSON. A merveille.

JACQUES, *en dehors.* Au secours!... au meurtre!...

ROBERT. Ralph est aux prises avec le roi.

JACQUES, *d'une voix plus étouffée.* Au secours!...

ROBERT. La voix du roi s'affaiblit.

LA VOIX DE PATRICK, *en dehors.* Tenez ferme, et je viens à votre aide.

ROBERT. Un homme va défendre le roi! si Ralph succombait....

DICKSON. Sa défaite serait la nôtre.

ROBERT, *prenant son poignard.* Allons, Robert, mets ton masque et va secourir ton valet.

Il sort précipitamment.

DICKSON. Quant à toi, Dickson.... sache au moins feindre de vouloir accompagner ton seigneur. Mais je n'entends plus de bruit : tu seras utile au moins pour panser les blessés...

Il sort par le fond. Thomas par la gauche paraît soutenant Jacques qui se traîne et tombe assis sur le banc près de la fenêtre. Thomas est armé d'une hache.

SCÈNE XV.

JACQUES, THOMAS.

THOMAS. Les infâmes! courage, courage, et nous pourrons poursuivre vos assassins; je les reconnaîtrai, moi...

JACQUES. Tu les reconnaîtras?

THOMAS. Oui, car j'ai marqué le second venu d'une blessure qui ne s'effacera jamais... Mais tâchons d'abord d'étancher le sang de votre blessure.

JACQUES. Elle est mortelle!

THOMAS. Mortelle!

JACQUES. Ecoute.... Tu diras à mon fils qu'un comte d'Edimbourg... Oh! mon Dieu!

THOMAS. Mais où est votre fils?

JACQUES, *se levant et cherchant à marcher.* Mon fils... oh! délire... je meurs... le sang... c'est près du cœur... que... (*Il tombe soutenu par Thomas.*) Et mourir quand... la vie recommencait.

THOMAS. Il se meurt!... et personne... Catherine!... absente!... Henry... ne doit plus rentrer dans cette maison... A qui demander secours? (*Il fait un effort pour le soulever.*) Il est mort!...Ils l'ont tué... Mais quel intérêt avaient donc ces misérables à frapper cet homme?... Ils voulaient le voler sans doute... Les infâmes! si je les suivais, peut-être qu'à la trace du sang que doit perdre celui que j'ai blessé... Mais il fait nuit. (*On jette par la fenêtre une pierre entourée d'un papier qui tombe dans la chambre.*) Qu'est-ce cela? (*Il ramasse et développe.*) Une lettre? A qui s'adresse-t-elle? (*Il va la lire près de la fenêtre.*) « Thomas Patrick. » A moi... (*Il lit.*) « Un noble et puissant personnage » prendra dignement soin de ton fils qu'il » vient de faire enlever de l'hôtellerie des » Muletiers, et voilà ce qu'il t'ordonne : demain, au lever du soleil, tu partiras comme » marin volontaire sur un bâtiment qui met » à la voile pour les Indes. Si tu fais un pas » vers la ville, si tu dis un seul mot de ce que » tu as vu, appris ou découvert, ton fils sera » égorgé sur l'heure. Sauve ou condamne ton » fils John... Choisis et sans retard. » Mon John, mon fils entre les mains de ces infâmes! (*Il va pour sortir furieux... il s'arrête.*) Mais si je veux le défendre, ils vont le tuer... Et toi, vil assassin, que ma hache a mutilé, je saurai bien te reconnaître... Mais, si je te cherches, tu égorgeras mon fils... Oh! mon Dieu!... Conseillez-moi... Seigneur! donnez-moi la force et la raison... car ma tête s'égare dans la douleur... (*Tombant avec déchirement.*) Oh! mon enfant... Seigneur!... gardez-moi... mon enfant!

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente les ruines d'une abbaye ruinée qui semble avoir été établie pour servir de lazarets pour les pestiférés. Le lieu de la scène est une ancienne cour de l'abbaye, dont les portes ont été détruites. On y arrive par le fond. Grandes arcades à jour donnant sur la campagne; dans le fond, la mer. A droite, grande porte donnant dans l'abbaye ; çà et là, d'énormes pierres tombées ou oubliées couvertes de mousse et de lierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICKSON, RALPH.

Au lever du rideau, Ralph est couché sur une pierre à droite. Au premier plan, il porte le costume des Ensevelisseurs. Dickson, assez richement vêtu, entre par le fond.

DICKSON, *entre sans voir Ralph.* Oui, voici bien l'ancienne abbaye de Durham, que l'on a transformée, ainsi que les couvents, en asile de secours pour les pestiférés... Comme tout change! ce pays avec ses ruines sur le bord de la mer, était, il y a peu de jours encore, le rendez-vous des amants et des curieux. Tout à coup une maladie contagieuse se déclare à Edimbourg. On publie aussitôt une ordonnance qui oblige à conduire ici tout malade atteint de la peste. L'abbaye et les couvents déserts s'emplissent... le chant des oiseaux est remplacé par le son de la cloche des morts... on fait un cimetière d'un pré couvert de fleurs, et au lieu de trouver ici des visages heureux et gais... on y trouve... (*apercevant Ralph qui se lève, après un mouvement de peur*) des ensevelisseurs.

RALPH, *s'approchant.* Mais, n'est-ce pas Dickson?

DICKSON. Il me connaît... (*L'examinant.*) Eh! c'est Ralph devenu ensevelisseur.

RALPH. Tu le vois.

DICKSON, *à part.* Il en a assez tué jadis... il est juste qu'il en enterre maintenant.

RALPH. J'espère que ce n'est pas la maladie qui t'amène ici?

DICKSON. Non, je crains de l'y gagner.

RALPH. Dieu t'en préserve... quoiqu'elle ait perdu presque toute son intensité.

DICKSON. Vraiment?

RALPH. Oui, depuis quatre jours, peu de malades y sont morts. Et que viens-tu donc y faire?

DICKSON. Je précède le duc Robert, qui doit assister ici à la messe pour le salut des malades et le repos des morts.

RALPH. Le duc Robert ne craint donc pas la contagion?

DICKSON. Toujours audacieux et téméraire, il se conforme à ses obligations... et pourtant, depuis qu'il a reçu cette blessure, il y a dix-huit ans, alors qu'il alla prendre ta défense, l'orage, la nuit, l'épouvantent quelquefois.... et j'ai souffert souvent en restant auprès de lui, dont les fréquents souvenirs m'ont empêché d'oublier le tondeur de laine et la Catherine Patrick, dont j'ai toujours devant les yeux le visage énergique... et fatal... Cette femme m'apparaît bien souvent dans mes rêves.

RALPH. Moi, je n'ai rien oublié, mais je n'en souffre plus.

DICKSON. Et qu'as-tu fait pour cela?

RALPH. Comme après avoir survécu à toutes mes blessures, Dieu permit que je fusse aussi sauvé de la peste, j'ai changé de conduite, et je me suis repenti... Faites comme moi.

DICKSON. Nous ne le pouvons pas, nous autres, qui avons la puissance et voulons la fortune; nous n'avons ni le temps de prier, ni le droit d'être sincère; ainsi le premier ministre qui va venir ici prier pour le salut des malades, souhaitera bien ardemment dans le fond de son cœur la mort d'une jeune fille que la maladie a fait conduire ici...

RALPH. Et pourquoi?

DICKSON. Parce qu'elle est aimée de Charles... (*à voix basse*) l'enfant du muletier.

RALPH, *bas.* Celui que nous enlevâmes de l'hôtellerie?

DICKSON. Oui.

RALPH. Pourquoi le ministre a-t-il donc reconnu publiquement ce jeune homme pour son fils?

DICKSON. Parce que depuis dix ans que le commerce fleurit chez nous, tous les trésors de l'Ecosse sont passés dans les mains des marchands, et le premier ministre ruiné lui a donné son nom, afin de pouvoir le marier à la fille d'un de nos plus riches négociants.

RALPH. Et refaire ainsi sa fortune.

DICKSON. Naturellement, et cet amour de Charles dérange tous ses projets.

RALPH. Je comprends; et vous n'avez pas encore la preuve de la mort du muletier?

DICKSON. Pas plus que celle de la mort de Catherine, qui n'a été exécutée que par contumace... mais depuis dix-huit ans!

RALPH, *apercevant quatre Sœurs qui traversent la scène, et se dirigent vers l'entrée du lazaret.* Découvre-toi, Dickson; voici des sœurs d'Irlande.

RALPH. Que Dieu soit avec vous, mes sœurs...

CATHERINE, *qui est une des sœurs.* Dieu vous préserve et vous console, mes frères.

Las sœurs entrent dans le lazaret.

DICKSON. Quelles sont cesfemmes?

RALPH. Ce sont de pieuses femmes, qui, sous le nom de sœurs d'Irlande, se sont dévouées pour soigner leurs frères d'Ecosse, et dont le zèle nous a été d'un bien grand secours.

DICKSON. Ce sont peut-être comme toi, Ralph, des créatures repentantes.

RALPH. Peut-être.

DICKSON. Adieu; je vais voir si j'apercevrai sur la route la voiture de mon maître.

On voit paraître au fond la foule d'Ensevelisseurs qui semblent animés.

DICKSON. Les tristes compagnons!

RALPH. Ils viennent de brûler les habits des infortunés que la peste a fait mourir... Dieu te garde, Dickson, de passer par leurs mains... Ton habit doré leur ferait envie.

DICKSON, *effrayé.* Peut-on gagner la route sans passer auprès d'eux?

RALPH. Oui, par-ici.

DICKSON, *se sauvant à gauche.* J'aime autant ce chemin-là; bonne chance.

RALPH. Merci.

Il va s'asseoir sur la pierre au premier plan, à droite.

SCÈNE II.

RALPH, LES ENSEVELISSEURS.

1er ENSEVELISSEUR. Au lieu de vous disputer ainsi, jouez aux cartes, pour savoir à qui doit appartenir cette bague; vous ne savez lequel a raison.... appelez la chance pour juger.

2e ENSEVELISSEUR *au* 3e. Au premier quinze. Consens-tu?

3e ENSEVELISSEUR. C'est dit... Où sont les cartes?

1er ENSEVELISSEUR. En voici, et tâchez de gagner tous les deux.

Ils se mettent à jouer sur une pierre à gauche au premier plan.

2e ENSEVELISSEUR. Commençons.

Ils se mettent à jouer; les autres Ensevelisseurs les entourent en examinant le jeu.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PATRICK.

PATRICK. Les voilà réunis, je veux lier conversation avec eux... et apprendre ce que je devrai faire pour devenir ensevelisseur. Oui, il faut que je trouve le moyen d'examiner d'abord dans les lazarets ceux qui peuvent y mourir : les vivants m'attendront ailleurs.

Il s'approche des joueurs et regarde.

2e ENSEVELISSEUR. *Il abat son jeu.* Cinq points; un de plus, j'avais gagné.

PATRICK. Et c'est celui qui te manque qui te feras perdre...

2e ENSEVELISSEUR, *le regardant.* Parie donc contre moi.

PATRICK. Tiens, je risque cette pièce de monnaie.

2e ENSEVELISSEUR. Voici la mienne.

3e ENSEVELISSEUR, *jouant.* Un valet rouge.

2e ENSEVELISSEUR, *retournant une carte.* Barré... J'ai gagné... A moi la bague et l'argent!...

Il va se lever.

PATRICK, *l'arrêtant et prenant la place du perdant.* Voyons, à mon tour.

2e ENSEVELISSEUR. Volontiers... Quel jeu joues-tu ?

PATRICK. Le trèfle et la lance.

2e ENSEVELISSEUR. C'était le jeu de nos grands-pères.

PATRICK. Quel jeu jouez-vous donc?

2e ENSEVELISSEUR. La royale ou le croisé.

PATRICK. Je ne sais pas ces jeux-là.

2e ENSEVELISSEUR. D'où viens-tu donc?

PATRICK. De bien loin.

RALPH, *qui est assis seul à droite au premier plan.* Je ne sais, moi, que le trèfle et la lance, seul jeu que l'on jouait dans l'interrègne, avant l'avénement de Jacques IV, et je te le jouerai, moi, si tu le veux.

PATRICK. Je le veux bien. (*Il se lève, va s'assoir au premier plan avec Ralph.*) Et nous aurons souvent, camarade, l'occasion de le jouer ensemble si je deviens, ainsi que je le désire, ensevelisseur comme toi.

RALPH. Il faut pour ça des protections... en as-tu ?

PATRICK. Je n'en ai pas. Je ne suis ici que depuis deux jours... et ne peux-tu m'indiquer un moyen pour entrer dans le lazaret ?...

RALPH. Il te faudrait une permission signée des médecins du roi, mais elles sont bien rares.

PATRICK. Et, dis-moi, les nobles que la peste frappe sont amenés aussi dans ces lazarets ?

RALPH. Assurément, pour leur salut comme pour celui de la ville; le roi lui-même serait contraint d'y venir s'il était malade; à preuve, deux comtes d'Edimbourg y ont été amenés hier.

PATRICK, *à part.* On m'a dit vrai.

Cloche.

RALPH. La cloche! A un autre jour notre partie de cartes; cette cloche nous appelle au couvent... Allons... compagnons. (*Tous les Ensevelisseurs se lèvent.*) Mettons-nous en route, on a besoin de nous là-bas; venez.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE IV.

PATRICK, *seul.*

Je ne pourrai pas entrer comme ensevelisseur dans ces lazarets, et pourtant il faut que je trouve le moyen d'y pénétrer; oui, toutes les questions que j'ai faites hier m'ont appris que depuis mon départ, seulement deux comtes d'Edimbourg sont morts, le vieux comte d'Aston et le jeune comte de Sussex; l'un était trop vieux, l'autre trop jeune; celui que je cherche existe encore, et je le trouverai, car les comtes d'Edimbourg sont au nombre de douze; je suis certain que celui que j'ai blessé était comte, que sa blessure n'a pu s'effacer, et j'irai les examiner les uns après les autres; mais s'il est un des deux qui ont été apportés ici hier, demain il peut y mourir... et je ne pourrais rien demander à sa tombe... Comment ferai-je pour pénétrer... si je pouvais m'emparer de l'habit d'un ensevelisseur... que faire, mon Dieu !...

Il s'assied à droite et réfléchit.

SCÈNE V.

CHARLES, PATRICK.

CHARLES. Me voici maintenant aux portes de l'abbaye de Durham... et je m'arrête... j'ai cette permission que j'ai obtenue avec tant de peine... et j'hésite à m'en servir... c'est qu'Henriette m'a fait jurer par le Christ que je ne tenterais pas de la voir, là où je ne puis que me perdre...

PATRICK, *l'examinant.* Quel est ce jeune homme?

Il se lève.

CHARLES. Oh! je ne puis vivre dans le doute affreux de sa vie ou de sa mort... Elle verra tout mon amour dans mon imprudence... Entrons.

Il se dirige vers l'abbaye.

PATRICK. On n'entre pas là, jeune homme.

CHARLES, *s'arrêtant près de la porte et lui montrant son parchemin.* On y entre avec une permission.

PATRICK. Une permission !... pardon !... un mot, de grâce...

CHARLES, *se rapprochant de lui.* Que me veux-tu ?

PATRICK. Une permission, m'avez-vous dit... elle ne peut pas servir pour deux ?...

CHARLES. Non... pourquoi ?

PATRICK. Parce que pour traverser les lazarets... je donnerais la moitié de ma vie... Oh! si vous vouliez... pour cette permission... mon dévouement, mon sang... Vous qui avez pu l'obtenir, vous en aurez une autre... et puis, vous êtes trop jeune pour ne pas craindre la mort que vous pourriez rencontrer.

CHARLES. Je le sais... mais toi ?...

PATRICK. Oh! je dois braver la mort, moi, pour entrer dans ces murs.

CHARLES. Qui veux-tu donc chercher ?

PATRICK. Un homme.

CHARLES. Ton frère, ton ami ?

PATRICK. Non pas, mon ennemi.

CHARLES. Que lui veux-tu si la peste te venge ?

PATRICK. Je crains qu'elle ne le tue.

CHARLES. Pourquoi ?

PATRICK. Parce que je veux qu'il vive pour me rendre ce qu'il m'a volé.

CHARLES. Que t'a-t-il volé ?

PATRICK. Mon fils... mon seul espoir.

CHARLES. Ton fils !... quand donc ?

PATRICK. Il y a près de vingt ans.

CHARLES. Que ne l'as-tu réclamé plus tôt?

PATRICK. Je reviens d'un long exil.

CHARLES. Et celui qui t'a volé ton enfant est ici ?

PATRICK. Je l'espère !...

CHARLES. Et tu le reconnaîtrais ?

PATRICK. J'en suis sûr...

CHARLES. Et si je te donnais cette permission, que ferais-tu pour moi ?

PATRICK. Tout, hors un crime.

CHARLES. Ecoute, ce n'est pas la haine qui m'a guidé, moi, c'est l'inquiétude et l'amour, et quand j'ai vu partir celle que j'aime pour ce pays de douleur, elle m'a fait généreusement jurer sur Dieu que je ne m'approcherais pas d'elle dans ces dangereux asiles. Mais huit jours se sont écoulés, huit jours et huit nuits sans sommeil, et ne pouvant plus vivre, j'allais manquer à ma parole, quand tu m'as rencontré: prends donc cette permission, œuvre de ma faiblesse.

PATRICK. Donnez, et que me commandez-vous ?

CHARLES. De savoir pour moi si elle souffre, espère, ou meurt... et quand tu viendras me le dire, je te remercierai dans mon ivresse, ou dans mon désespoir, et nous serons quittes, car tu m'auras instruit et rendu fidèle à mon serment.

PATRICK. Son nom ?

CHARLES. Henriette.

PATRICK. Celui de son père ?

CHARLES. Elle l'ignore.

PATRICK. Son âge?

CHARLES. Dix-huit ans.

PATRICK. Où vous reverrai-je ?

CHARLES. Ici; mais dis-moi, si tu allais mourir pour être entré là...

PATRICK. S'il en advenait ainsi, vous n'auriez pas de reproches à vous faire, car je vous le jure, par la ruse ou la violence, j'y serais allé mourir pour mon compte... A bientôt...

CHARLES. A bientôt...

Patrick entre dans l'abbaye.

SCÈNE VI.

CHARLES *seul.*

Je vais donc avoir des nouvelles de Henriette! Faites, Seigneur, que cet homme m'apporte bientôt la vie ou l'espérance.

Il s'assied sur le premier plan à gauche.

SCÈNE VII.

LE MÊME, ROBERT, DICKSON.

ROBERT, *examinant le lieu de la scene et reculant avec effroi.* Et pourquoi donc me conduis-tu si près de ces asiles de mort?...

DICKSON. Parce que j'ai vu de mes yeux Charles se diriger de ce côté, et je voudrais vous en convaincre.

ROBERT. Je t'ai dit qu'il était venu me saluer à mon départ d'Edimbourg...

DICKSON, *descendant la scène et cherchant des yeux.* Depuis ce temps, il a pu faire le voyage. (*Le désignant.*) Tenez, milord.

Robert va lentement à Charles et lui frappe sur l'épaule.

CHARLES, *se levant.* Mon père !...

ROBERT, *descendant la scène.* Je vous trouve ici, coupable d'avoir quitté le service de sa Majesté pour l'amour de cette fille... que je vous avais défendu de revoir, pour votre honneur et ma dignité...

CHARLES. Milord !...

ROBERT. Oui, monsieur, pour votre honneur... je le sais, moi qui ai voulu voir, avant de vous séparer d'elle, si cette femme solitaire cachait un cœur pur dans sa mystérieuse existence. Elle vous a dit, n'est-ce pas, qu'elle devait son opulence à un protecteur généreux et assidu; elle a joué le rôle intéressant de la femme étrangement jetée dans la vie... Eh bien, moi j'ai découvert et l'histoire et l'énigme. Mes espions, Dickson, et moi, avons vu ce protecteur qui se masque, entrer souvent chez elle... non pas en plein jour, mais la nuit, mais à l'heure discrète et sombre... Un tuteur généreux qui veut que sa pupille soit à la fois heureuse et honorée, choisit-il, dites-moi, pour s'approcher d'elle l'heure du sommeil ou du plaisir... Ce n'est pas un

protecteur utile, mais un amant discret qui l'enrichit et la protége.

CHARLES. Milord!

ROBERT. Mais il arrive qu'un amant a quelquefois aussi sa générosité. Il arrive qu'après avoir deshonoré une jeune fille, il lui permet de chercher un époux à l'aide du mensonge qu'il protége... il arrive que la jeune fille belle et parée se met à son balcon.... attend le passage d'un gracieux cavalier... qui, séduit par son aspect rêveur, s'approche d'elle, écoute le récit mensonger de sa mystérieuse existence et se laisse conduire, amoureux et trompé, jusqu'au pied de l'autel, où s'accomplit le mariage. Ce fait se passe maintenant à Edimbourg; nous savons le nom de la jeune fille qui se mit à son balcon; elle se nomme Henriette; vous n'ignorez pas le nom du cavalier qui passa sous la fenêtre, et nous saurons bientôt, je l'espère, celui de l'amant qui s'efface et rit sous son manteau, de sa belle aventure.

CHARLES. Milord, si je devais être ainsi victime, je ne pourrais jamais assez vous rendre grâce... mais j'espère encore...

ROBERT. Que je suis dans l'erreur?... Je ne me révolte pas contre votre incrédulité, mais je me réserve le droit de vous convaincre et de vous consoler. Retournez donc à l'instant au palais d'Edimbourg; tel est mon désir, tel est mon ordre, que je vous transmets sans colère.

CHARLES. Je partirai, milord.

ROBERT. Allez... et n'oubliez pas que votre père vous prépare un mariage digne de vous et de lui. (*A Dickson en lui tendant la main droite.*) Ote-moi ce gantelet, Dickson. (*Dickson lui ote le gantelet.*) Allez, et votre juge qui vous pardonne, vous permet de lui baiser la main.

Il lui donne sa main à baiser.

CHARLES, *se retirant après lui avoir baisé la main.* Dieu vous garde, milord.

SCÈNE VIII.

ROBERT, DICKSON.

ROBERT, *suivant Charles des yeux, dit du geste à Dickson de lui remettre son gantelet.* Il part... mais il aime encore, et cet amour pourra nuire à mes combinaisons... si cette jeune fille a perdu la vie... et cela peut être... nous n'aurons plus à nous en occuper... tandis qu'après l'office divin, je haranguerai les fidèles; tu reviendras ici... tu questionneras; je veux savoir avant mon départ le sort de cette jeune femme; et maintenant viens, la messe va commencer et le premier ministre ne doit pas se faire attendre.

Ils sortent.

SCENE IX.

CHARLES *seul; puis* PATRICK.

CHARLES, *rentrant par la gauche et les suivant des yeux.* Ils s'éloignent, et je n'ai pas la force de partir, moi, mon père, car vous venez de me mettre au cœur une hydre qui le dévore. Elle! Henriette... parjure... infâme! mais non, il s'est trompé... et pourtant!

PATRICK, *qui vient de sortir du lazaret, allant à Charles.* Glorifiez-vous, jeune homme, elle est sauvée.

CHARLES. Sauvée!

PATRICK. Et si bien guérie qu'elle va quitter le lazaret pour retourner à Edimbourg.

CHARLES. Et tu es bien sûr que tu ne t'es pas trompé?

PATRICK. Non; c'était bien elle, dix-huit ans, belle, du nom d'Henriette... je lui ai parlé, c'est elle qui m'a joyeusement annoncé son départ, et elle m'a demandé si j'étais envoyé par un homme masqué, qui doit venir la joindre.

CHARLES. Un homme masqué, mort et sang!...

PATRICK. Qu'avez-vous donc?

CHARLES. Cet homme masqué c'est mon rival. Tu dis qu'elle est sauvée... pourquoi n'est-elle par morte!

PATRICK. Vous n'en seriez pas plus heureux, car vous l'aimez.

CHARLES. Et si elle m'a trahi!

PATRICK. Il la vaudrait alors mieux morte, vous avez raison; mais elle est trop belle pour être perfide.

CHARLES. N'est-ce pas?

PATRICK. Oui; allons, jeune homme, courage... moi je n'ai pas trouvé celui qui m'a volé mon fils, et je vais continuer mes recherches dans les couvents voisins... Bonne chance à vos amours.

Il sort rapidement par le fond.

SCENE X.

CHARLES *seul.*

Oh! peut-être ce protecteur, cet homme qui se masque n'a-t-il que d'affectueuses inquiétudes!... mais s'il en était autrement... que je souffre!... Henriette doit partir bientôt... il faut que la suive, que je tâche de découvrir. (*Regardant dans le lazaret.*) Mais je ne puis attendre... Qui vient?... une sœur.. d'Irlande! si je lui parlais... une jeune fille est avec elle... c'est Henriette!... Oh! mon Dieu!... je tremble... Seigneur, est-ce un ange envolé qui descend du ciel, ou le démon séduisant et menteur qui échappe à ta justice?

SCÈNE XI.

CHARLES, CATHERINE, HENRIETTE.

HENRIETTE. Laissez moi seule maintenant, bonne sœur... je sens l'air de la délivrance... il n'y a plus de solitude... merci, j'attendrai seule.

CATHERINE. Vous allez partir, mon enfant, et songez qu'une fois séparées, nous ne nous reverrons plus.

HENRIETTE. Oh! si jamais vous traversez Edimbourg...

CATHERINE, *vivement.* Je n'irai jamais à Edimbourg.

HENRIETTE. Connaissez-vous la ville?

CATHERINE. Je l'ai vue autrefois...

HENRIETTE. Et vous ne la regrettez pas... moi... si j'avais des ailes... Mais je vous fatigue par mes impatiences...

CATHERINE. Je les comprends, mon enfant; celui qui doit venir vous joindre est d'une heure en retard... mais vous n'êtes pas encore d'âge à regretter le temps perdu, car vous avez, m'avez-vous dit, dix-neuf ans.

HENRIETTE. Je ne les aurai que le prochain mois.

CATHERINE. Le prochain mois... et vous vous nommez Henriette?...

HENRIETTE. Oui.

CATHERINE. Et l'on ne vous a jamais dit le nom de votre mère?

HENRIETTE. Jamais...

CATHERINE. Et vous vous appelez Henriette?

HENRIETTE. Bonne sœur, vous me l'avez demandé tous les jours.

CATHERINE. C'est que, voyez-vous, ce nom appartenait à une jeune fille... de votre âge... Ce nom, si vous saviez...

HENRIETTE. Quoi donc?... vous paraissez souffrir...

CATHERINE. Oui... parce qu'une espérance... mais non, je... me suis trompée... ce n'est pas une espérance... non, ce n'est qu'un souvenir.

HENRIETTE. Souvenir douloureux?

CATHERINE. Oui, et... que je veux chasser... Voyons... enfant... parlons de vous... d'Edimbourg... de celui qui doit venir vous chercher.

HENRIETTE, *avec impatience.* Il tarde bien!

Elle monte la scène.

CATHERINE, *à part.* Je ne puis la laisser seule ici.

HENRIETTE. Ma sœur!

CATHERINE. Eh bien?

HENRIETTE. C'est lui, je l'aperçois.

CATHERINE. Celui qui va vous emmener?

HENRIETTE. Oui... mais pourquoi pleurez-vous?

CATHERINE. Parce que je souffre en me séparant de vous.

HENRIETTE. Je vous assure, bonne sœur, que nous devons nous revoir.

CATHERINE. Je ne sais pourquoi je l'espère... Adieu.

HENRIETTE. Adieu, ma sœur.

Catherine, après l'avoir embrassée, rentre dans l'abbaye.

HENRIETTE, *regardant à droite.* Le voici mon bienfaiteur!...

Elle court se jeter dans les bras d'un étranger masqué, vêtu d'un grand manteau.

SCÈNE XII.

CHARLES, HENRIETTE, L'HOMME MASQUÉ.

L'ÉTRANGER, *la serrant dans ses bras.* Henriette!

CHARLES, *s'avançant, à part.* L'homme masqué...

L'ÉTRANGER. Tu m'as reconnu malgré mon masque?

HENRIETTE. Ne suis-je pas habituée à vous reconnaître ainsi?

L'ÉTRANGER. Tu m'es rendue... C'est que j'ai tant prié Dieu.... c'est que j'ai passé toutes mes nuits à lui demander ton retour et la fin de tes douleurs.

HENRIETTE. Et c'est à moi que le ciel a donné la récompense, puisque je puis vous aimer encore...

CHARLES. Que dit-elle?

L'ÉTRANGER, *ôtant son masque.* Laisse-moi embrasser ton front, que la souffrance passée vient d'embellir encore.

HENRIETTE, *l'embrassant.* Toujours trop bon.

CHARLES. Malheur!...

Il s'avance.

HENRIETTE. Et quand partons-nous?

L'ÉTRANGER. Quand tu voudras.

HENRIETTE. De suite.

L'ÉTRANGER. Que je remette ce masque.

CHARLES, *lui arrêtant le bras comme il va se masquer.* Vous l'aurez remis trop tard. (*Reculant effrayé.*) Grand Dieu!

L'ÉTRANGER. Ne me nomme pas!

HENRIETTE. Charles!

L'ÉTRANGER. Vous m'avez outragé, monsieur! (*A Henriette.*) Éloignez-vous, Henriette.

HENRIETTE, *hésitant.* Mais mon... ami...

L'ÉTRANGER. Allez!... je vous appellerai... il le faut, Henriette... je le veux!

HENRIETTE. J'obéis... (*A part.*) Charles ici!

Elle se retourne près de la porte et entre à l'abbaye sur un geste impératif de son protecteur.

SCÈNE XIII.

JACQUES IV, CHARLES.

CHARLES, *s'agenouillant.* Sire, j'attends mon châtiment!

JACQUES. Relevez-vous monsieur, et répondez-moi!... (*Charles se relève.*) Quel sentiment vous a donc fait insulter non pas un roi, mais un homme?

CHARLES. Celui qu'il serait inutile de vouloir vous cacher, la jalousie.

JACQUES. La jalousie!...

CHARLES. Mantenant, sire, condamnez!... Tous les coups des hommes ne seront rien auprès de celui dont le malheur m'a frappé! Cette femme, cause de l'injure que je vous ai faite, je l'aimais plus que la vie... plus que la gloire... et c'est la déception, mon roi, qui m'a rendu coupable; mais vous êtes vengé, car j'ai reçu le coup mortel, en voyant se ternir tout à coup sous la honte et sous l'odieux mensonge l'idole blanche et radieuse que j'avais divinisée.

JACQUES, *après un mouvement.* Ainsi tu aimais Henriette?

CHARLES. Oui, pauvre fou!

JACQUES. Mais Henriette t'aime-t-elle?

CHARLES. Elle!... plus fausse encore que belle!... pleurait de ma tristesse ou s'effollait de ma joie!...

JACQUES. Qu'espérais-tu donc?

CHARLES. La faire ma femme un jour...

JACQUES. Et qui te l'a donc révélée coupable?

CHARLES. Tout! maintenant que le bandeau se déchire, sa vie, son opulence, son mystère...

JACQUES. Mais si tu étais dans l'erreur?

CHARLES. Sire... j'ai mérité votre colère, ne parlons plus de Henriette... punissez... je crains votre pardon...

JACQUES. Mais, enfant, tu te trompes.

CHARLES. Je ne me trompe pas, sire... je sais ce qu'Henriette est pour vous.

JACQUES. Elle est ma protégée!

CHARLES. Puis, autre chose encore.

JACQUES. Quoi donc?

CHARLES. Vous êtes le roi.

JACQUES. Qu'importe; dis...

CHARLES. Jamais!...

JACQUES. Je le veux!... qu'est-elle?

CHARLES. Votre maîtresse, sire!

JACQUES. Tu mens!... elle est ma fille!

CHARLES. Henriette?...

JACQUES. Silence!

CHARLES. Henriette est pure!... oh! sire.. (*Tombant à genoux.*) Pardon... pitié!...

JACQUES, *le relevant.* Et si je m'entoure de tant de mystère, c'est que sa naissance se rapporte à une époque qui me défend de l'avouer... Et tu ne sais pas qui fut sa mère?....

CHARLES. Je le devine, sire... et je sais que Henriette n'est pas responsable eu crime de Catherine Patrick.

JACQUES, *avec douleur.* Catherine!... (*Lui tendant la main.*) Tu as un noble cœur, ami... L'âge vient pour Henriette où l'âme souffre alors qu'on l'isole; je dois lui trouver pour époux un jeune homme discret, hardi, généreux, digne d'elle, et peut-être pourras-tu le devenir un jour.

CHARLES. Sire... tout mon sang coulerait pour sécher une de ses larmes.

JACQUES. Maintenant, retourne au palais; je ne veux pas que tu la revoies ici, tu pourrais commettre quelque imprudence.

CHARLES. Oui, sire... car la joie me donne le délire. Je pars!

Il va du côté du lazaret.

JACQUES, *l'arrêtant.* Ce n'est pas là le chemin... par ici!...

CHARLES. Oui... mais...

JACQUES, *le conduisant.* Quoi?

CHARLES. Soyez béni!

JACQUES. Je serai béni.

CHARLES. Si vous saviez...

JACQUES, *le poussant.* Je sais tout... va-t'en!

CHARLES. Dieu vous protége!

Il sort par le fond.

JACQUES. Merci...

Il le suit des yeux.

SCÈNE XIV.

JACQUES, *seul, le suivant des yeux.*

Il part enfin... il se trompe de route... non... Pourquoi court-il?... il s'arrête... il repart... il n'arrivera pas jusqu'à Edimbourg sans se perdre en chemin, et dire que le regardant souvent je l'avais rêvé pour l'époux d'Henriette... et ils se sont trouvés, aimés... C'est une belle chose que l'ardente jeunesse et que le secret de la Providence. Maintenant, comment faire appeler Henriette!... comment la faire chercher dans ce lazaret... Oh! la voici!

SCÈNE XV.

JACQUES, HENRIETTE.

Henriette entre et regarde autour d'elle.

JACQUES, *remarquant son inquiétude.* Non, il n'est plus ici... il vient de partir... et il m'a prié de te dire qu'il s'éloignait heureux.

HENRIETTE. Heureux!

JACQUES. Oui, nous nous sommes entendus;

je le connais depuis longtemps... figure-toi qu'il était jaloux.

HENRIETTE. Jaloux!

JACQUES. Oui, tu ne sais pas que Charles t'aime d'amour.

HENRIETTE, *naïvement*. Si... je le sais...

JACQUES. C'est que pendant ta maladie, tu aurais pu l'oublier.

HENRIETTE. Je ne l'ai pas oublié un seul instant.

JACQUES. Vraiment! mais toi, l'aimes-tu?

HENRIETTE. Si vous le connaissez, vous devez le comprendre.

JACQUES. Moi... je ne suis pas une jeune fille, mais toi...

HENRIETTE. Moi... je suis une jeune fille.

JACQUES. Et qui l'aime?

HENRIETTE. De toute mon âme.

JACQUES. Alors, je puis t'appprendre une bonne nouvelle.

HENRIETTE. Au sujet de Charles?

JACQUES. Oui.

HENRIETTE, *vivement*. Oh! dites, hâtez-vous! qu'est ce donc?

JACQUES. Attends... calmons-nous... tout à l'heure... je ne puis te le dire ici.

HENRIETTE, *regardant au fond*. Mais nous sommes seuls.

JACQUES, *à part*. Soyons prudent, j'ai peur d'avoir fait un fou; évitons maintenant de faire une folle. (*Haut.*) Cette nouvelle, mon enfant, je ne pourrai te la dire, que lorsque nous serons arrivés à Edimbourg.

HENRIETTE, *vivement*. Partons.

JACQUES, *remettant son masque*. Nous allons partir.

HENRIETTE. La route sera bien longue.

JACQUES. Nous ferons doubler l'attelage.

HENRIETTE. Et nous irons plus vite... un jour comme celui-ci l'on peut bien, pour une fois, mettre quatre mules à son carrosse.

JACQUES. On en mettra quatre. (*A part.*) Elle a raison, mon Dieu, l'on ne ressuscite pas tous les jours.

HENRIETTE, *près de la sortie à gauche*. Eh bien! venez-vous?

JACQUES. Me voici... pardon... je viens. (*En sortant.*) Il ne faut pas vouloir respirer, quand on doit contenter les amoureux... Me voici, mon enfant..

Il sort à gauche avec Henriette.

SCÈNE XVI.

CATHERINE, *seule*.

Elle sort de l'abbaye et les suit des yeux.

Elle part avec ce protecteur... elle dont la vue me causait tant d'émotions étranges et célestes... Oh! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous mis au cœur tant d'espoir et de souvenirs insensés... Non, elle n'est pas ma fille... je ne dois pas l'espérer... mais elle se nomme Henriette, elle a dix-neuf ans. Et j'étais si heureuse de la voir... il me semble que mon existence m'a quittée depuis qu'elle est partie... mais elle ne va pas loin. Il n'y a que huit lieues d'ici à Edimbourg. Edimbourg!... quand le sort m'a désignée pour venir en Écosse. Je me suis mise en route, en me jurant que je ne m'approcherais jamais d'Edimbourg, et maintenant il faut que j'y aille; je ne peux plus vivre ici, non, il faut que je puisse passer pendant la nuit sous les fenêtres du roi d'Écosse... il faut surtout... que je revoie cette jeune fille... en marchant toute la nuit, demain au jour je serai à la ville; mais comment y trouverai-je la demeure d'Henriette?

Elle réfléchit.

SCÈNE XVII.

CATHERINE, DICKSON.

DICKSON *entre par le fond*. Une sœur d'Irlande: acquittons-nous de cette commission que m'a donnée le duc Robert en l'interrogeant sur le sort de cette jeune fille (*Haut.*) Dites-moi, ma sœur.

CATHERINE. Que voulez-vous?

DICKSON. Savoir si vous pouvez m'instruire sur le sort d'une jeune fille du nom d'Henriette.

CATHERINE. Elle est guérie... partie...

DICKSON, *à part*. Diable!

CATHERINE. Vous la connaissez?

DICKSON, *regardant Catherine*. Je la connais... grand Dieu!

CATHERINE. Alors vous pourrez me dire quelle partie d'Edimbourg elle habite.

DICKSON, *à part*. C'est bien elle.

CATHERINE. Dites!...

DICKSON, *haut*. Le faubourg nord de la ville.

CATHERINE. Le faubourg nord de la ville... merci... merci.

Elle sort précipitamment par la gauche.

SCÈNE XVIII.

DICKSON, *puis* ROBERT.

DICKSON, *après l'avoir suivie du regard*. Catherine!.... Catherine Patrick.... ici! Oh! ce n'est pas elle, ce n'est qu'une ressemblance... Comment serait-elle parmi les sœurs d'Irlande?... Mais j'y songe: quand elle quitta l'Écosse... c'était pour se rendre en Irlande... pour se vouer au catholicisme. Oh!.. c'est bien elle... j'en crois ce tremblement qui m'agite et ce frisson qui me glace.

ROBERT, *paraissant au fond*. Eh bien, Dickson?

DICKSON. C'est vous, maître.

ROBERT. Cette jeune femme?

DICKSON. Est guérie; mais il s'agit bien d'autre chose...

ROBERT. Comme tu trembles! (*S'éloignant.*) Est-ce que la peste...

DICKSON. Non, milord.. mais je viens de voir.

ROBERT. Qui donc?

DICKSON. Catherine Patrick.

ROBERT. Tu mens?...

DICKSON. Non, milord... Catherine a survécu; Catherine, que nous n'avons jamais trouvée, s'était réfugiée dans un cloître, et vient de rentrer ici comme sœur d'Irlande.

ROBERT. Catherine... vivante... Catherine en Ecosse... Catherine si près d'Edimbourg!

DICKSON. Oui, milord.

ROBERT. Heureusement qu'elle est pour l'heure enfermée dans ces lazarets.

DICKSON. Elle n'y est plus, milord... Elle vient de partir pour Edimbourg.

ROBERT. Malheur!.. A Edimbourg elle pourrait s'approcher du roi.

DICKSON. Oui... pendant notre absence...

ROBERT. Il faut que nous arrivions à la ville avant elle...

DICKSON. Sa sentence est formelle, milord.

ROBERT. Son exécution publique pourrait être dangereuse.

DICKSON. Mais d'un mot elle pourrait nous perdre.

ROBERT. Et ce mot, elle ne pourra le dire, car elle vient faible et sans secours tomber entre nos mains puissantes... Et dans ces temps de peste, Dickson, on ramasse les morts sans les compter... Viens... suis-moi.

Ils sortent rapidement par le fond.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre de l'intérieur de la maison habitée par Henriette. Cette chambre précède un vestibule qui conduit dehors à droite, et que l'on voit à travers les découpures de la muraille du fond, qui est une boiserie pleine jusqu'à hauteur d'appui et découpée par des ouvertures à jour. Au fond, à gauche, une porte ouvrant sur le vestibule; porte latérale à droite; fenêtre latérale à gauche. Siéges, tables à gauche et à droite; sur celle de gauche, plateau, verres et carafe.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, HENRIETTE, BETTY.

Au lever du rideau, Henriette, très-élégamment habillée, achève sa toilette, aidée de Betty. Catherine assise achève de faire une couronne de fleurs.

HENRIETTE, *à Betty.* C'est bien, Betty,..

BETTY. Ce n'est pas fini.

HENRIETTE. Tu es longue.

BETTY. Un peu de patience et j'aurai noué le dernier ruban.

HENRIETTE. Et-ce fait?...

BETTY. C'est fait.

HENRIETTE. Maintenant, mes bijoux?

BETTY, *prenant un collier.* Je vais donc enfin vous voir parée de ce collier.

HENRIETTE, *le regardant.* Il est bien beau, n'est-ce pas?

BETTY. Je n'ai jamais vu son pareil.

HENRIETTE. C'est vrai... dépêche-toi...

Betty lui met le collier et va prendre les bracelets.

BETTY. Et puis ces beaux bracelets.

HENRIETTE, *à Catherine, tandis que Betty lui met ses bracelets.* Eh bien! bonne sœur... vous ne travaillez plus.

CATHERINE, *qui l'a contemplée tout le temps.* Je vous regardais... mon enfant! mais je n'ai plus qu'une fleur à lier. (*Elle lie la fleur.*) Et la couronne sera faite.

HENRIETTE. Et quand la couronne sera mise sur ma tête, ma toilette sera achevée.

CATHERINE. Venez donc, j'ai fini...

HENRIETTE, *s'agenouillant devant elle.* Un peu de côté... Vous savez, bonne sœur. (*A Catherine qui la regarde.*) Eh bien!...

CATHERINE, *avec amour.* Qu'elle est belle!...

Elle lui met la couronne sur la tête.

HENRIETTE, *se levant, et arrangeant les plis de sa robe.* Maintenant... je suis prête; me trouvez-vous bien comme cela?

CATHERINE. Oui, je vous trouve très-bien.

HENRIETTE, *à Betty.* Et toi, Betty?

BETTY. Moi... je passerais la journée entière à vous admirer.

HENRIETTE. Ah! je dois être belle au moins de tout le bonheur que je ressens; aussi, vous le voyez, j'ai choisi ma plus belle parure. J'ai voulu mettre des bracelets, des colliers et des fleurs... Avant ma maladie, je vivais heureuse, mais sans sentir la beauté de tout ce qui existe; maintenant j'aime le jour qui éclaire, les fleurs qui parfument, l'or qui brille. Et quand ce matin, comme d'habitude, au départ de mon protecteur, j'ai vu se lever le soleil sur la ville endormie... j'ai pleuré d'extase, car pour la première fois j'admirais toute la grandeur de Dieu dans la beauté de la nature.

BETTY, *à Henriette.* Mademoiselle a-t-elle encore besoin de mes services?

HENRIETTE. Non, Betty... tu peux te retirer... seulement ce soir ma sœur doit me

quitter; jusque-là, tu le vois, je ne serai pas seule.

BETTY. A ce soir, mademoiselle.

HENRIETTE. A ce soir, Betty.

Betty sort.

CATHERINE, *avec inquiétude.* Votre protecteur, mon enfant, doit donc bientôt revenir?

HENRIETTE. Plus aujourd'hui...

CATHERINE, *rassurée.* Et pour qui donc cette parure?

HENRIETTE. Pour lui... pour Charles... Et je pourrai le recevoir sans arrière-pensée... car mon protecteur m'a dit... jugez de mon bonheur, Je crains, bonne sœur, qu'un chagrin imprévu ne survienne, car il me semble que toutes les joies du monde m'appartiennent aujourd'hui.

CATHERINE. Et que vous a-t-il dit?

HENRIETTE. C'est juste, j'oubliais... Il m'a dit que Charles et moi serions mariés un jour.

CATHERINE. Et Charles est digne de votre amour?

HENRIETTE. Charles est le plus noble et le plus généreux des hommes. Je puis faire son éloge avec assurance, je ne suis pas seule à l'admirer; mon protecteur m'a promis que dans deux mois... serez-vous encore à Edimbourg dans deux mois?

CATHERINE. Non... mon enfant... non... je n'y serai plus quand vous vous marierez.

HENRIETTE. Peut-être; vous disiez hier que vous n'y reviendriez jamais, et vous y êtes aujourd'hui.

CATHERINE. Oui, je n'ai pu résister au bonheur d'y revenir pour un jour. Et quand je passais dans la rue, quand vous êtes accourue m'ouvrir votre porte et vous jeter dans mes bras, j'ai bien remercié l'ange qui m'avait conseillée... Mais ce soir il m'ordonnera de partir... Et l'on ne vous a jamais rien raconté de votre mère?

HENRIETTE. Rien. J'ai vainement questionné... il me semble que je suis venue au monde dans cette belle et vaste maison que j'habite à Edimbourg, et je n'y ai vu que mon protecteur généreux, mais discret, sévère, et une vieille et digne femme qui a pris soin de ma jeunesse, et que la peste a fait mourir. J'attends maintenant que mon protecteur me donne une nouvelle campagne... Dites-moi, bonne sœur, si vous vouliez?...

CATHERINE. Quoi, mon enfant?

HENRIETTE. Remplacer auprès de moi celle qui m'a servi de mère...

CATHERINE, *après une hésitation.* Je ne le puis, mon enfant. Et dites-moi... mais je suis bien indiscrète.

HENRIETTE. Parlez.

CATHERINE. Votre bienfaiteur ne vous a jamais dit la cause du mystère dont il s'entoure?...

HENRIETTE. Quand je l'ai questionné il m'a toujours répondu : De tout cela, Henriette, je puis seulement, vous révéler qu'il y a bien des années, j'ai promis à votre père que je vous secourrais, et que je vous aimerais comme si vous étiez ma propre fille.

CATHERINE. Je vois qu'il a bien tenu sa promesse.

HENRIETTE. Aussi je l'aime comme s'il était mon père. (*On frappe à la porte au fond.*) On frappe... c'est Charles... (*Elle court ouvrir. Reculant.*) Ce n'est pas lui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, *à part, remarquant Catherine.* Elle est ici. (*A Henriette.*) Permettez vous, madame, au duc Robert d'entrer chez vous?

HENRIETTE. Le duc Robert!... Que ma demeure lui soit souvent ouverte.

ROBERT. Merci... (*A part et entrant.*) Cette jeune fille est bien belle... (*A Henriette.*) Ce n'est pas à vous, belle dame... et je le regrette... que ma visite s'adresse en ce moment; mais à la sœur d'Irlande, qui est votre hôte à cette heure.

CATHERINE, *se levant, à part.* A moi... Que me veut-il?...

HENRIETTE. Je vais me retirer, milord.

ROBERT. Non, restez, je vous en prie; je désire que vous soyez témoin de notre entretien.

CATHERINE, *à part.* Est-ce qu'on m'aurait reconnue?

ROBERT. Plus que tout autre, j'en suis certain, vous approuverez l'objet de ma démarche. L'Ecosse reconnaissante a fait frapper une médaille qu'elle veut offrir en signe de gratitude à chacune des sœurs d'Irlande qui se sont dévouées pour elle. J'ai appris qu'une d'elles, venue à Edimbourg, était entrée ici, et j'y viens pour m'acquitter envers elle, moi que le roi Jacques IV a chargé de distribuer cette juste récompense... (*A Catherine.* Recevez donc, ma sœur, cette médaille que le pays reconnaissant vous a destinée.

Il lui donne la médaille.

HENRIETTE. Elle l'a bien méritée... milord.

CATHERINE, *prenant la médaille.* Milord!.. je remercie l'Ecosse trop indulgente qui veut bien appeler zèle et courage ce qui n'a été que l'accomplissement du devoir, et cette médaille aura pour moi d'autant plus de prix, qu'elle porte l'effigie du roi Jacques IV, et le nom du pays qui me la donne.

HENRIETTE. Bienheureux, milord, celui qui, comme vous, monté au faît de la

puissance, peut récompenser, absoudre et soulager.

ROBERT. Heureux!.... avez-vous dit.... Gardez, jeune femme, cette douce opinion des hommes et des choses!... Heureux... moi l'écho de toutes les douleurs!... le juge de tous les crimes... Moi, que suis obligé de me faire aujourd'hui, pour le repos de l'Écosse, le secret agent de l'exécution d'une femme condamnée..

HENRIETTE. Une femme?...

ROBERT. Hélas! oui, le glaive de la justice que je suis souvent forcé de porter dans l'ombre, doit la frapper sans bruit...

HENRIETTE. Et pourquoi cela, milord?

ROBERT. Pourquoi?..... je vais vous l'expliquer; mais pour que vous puissez me comprendre, il faut que je vous dise d'abord des choses passées... (*A Henriette.*) Que peut-être vous, jeune fille, vous n'avez jamais sues... (*A Catherine.*) Que peut-être, vous, ma sœur, vous avez oubliées!

HENRIETTE. Asseyez-vous, milord... nous vous écoutons.

ROBERT, *assis.* Avant d'être notre roi d'Ecosse, Jacques IV, sous le nom de Henry, avait épousé une fille du peuple du nom de Catherine Patrick... (*Catherine fait un mouvement.*) Quand la royale naissance de Jacques lui fut révélée... Catherine, sa femme, qui voulait le suivre au trône, fit assassiner son père, Jacques III, qui heureusement put l'accuser en mourant par une lettre qu'il écrivit à son fils... Mais Catherine, aussi prudente qu'infâme, avait pris la fuite.. Cependant les lords s'assemblèrent, et les preuves étant irrécusables, ils condamnèrent à mort cette Catherine qui fut exécutée par contumace. Dix-huit ans s'écoulèrent depuis lors, tout était oublié, lorsqu'on vint m'apprendre que cette Catherine, qui a eu l'audace de rentrer en Ecosse, est maintenant à Edimbourg... de sorte que moi le premier ministre je suis forcé d'ordonner aujourd'hui son arrestation et de préparer son exécution publique. (*A Catherine.*) Qu'avez-vous donc, ma sœur?

CATHERINE. Je tremble pour cette femme.

LE CHANCELIER, *continuant.* Or, maintenant que le pays est épuisé par les suites d'une peste qui le désole encore, maintenant que chacun, pleurant un des siens, cherche dans la paix et la prière une espérance nécessaire... faut-il, dites-moi, dresser un échafaud, y traîner une femme parricide, épouvanter les rues par son affreux cortége? maintenant que notre roi, souffrant, inquiet, cherche la santé dans le calme et le repos, faut-il lui rappeler tout à coup l'horrible assassinat de son père? Faut-il verser devant lui le sang de la femme qui a jadis partagé sa couche et sa maison?... Non!... voilà ce que je veux éviter pour mon pays et pour mon roi. Mais pourtant je ne peux sauver Catherine sans me rendre coupable d'un crime de lèse-nation... Or, dans cette position difficile j'ai assemblé secrétement le conseil; il a été décidé que Catherine mourrait, sans que le pays en puisser ressortir ni secousse ni terreur... Et voilà ce que j'ai résolu... je veux m'approcher d'elle et lui dire : Ton échafaud s'apprête, et je viens, quand sonne l'heure de ton supplice, te sauver de l'horreur de l'exécution... Je t'apporte un poison qui endort et fait mourir... quand tu l'auras bu, nous dirons que la peste a signalé ta dernière heure... et tu auras la sépulture à côté de tes frères... Alors il faudra que j'aie le courage de lui verser le poison, et de faire à moi seul la terrible justice...

HENRIETTE. C'est horrible... oh! mon Dieu!

ROBERT. Croyez-vous, jeune fille, que l'on puisse appeler le duc Robert bien heureux... et le condamnerez vous pour son criminel et douloureux courage?

HENRIETTE. Je vous plains, milord...

ROBERT, *à Catherine.* Et vous, ma sœur...

Catherine ne peut répondre.

ROBERT, *à Henriette.* Maintenant, madame, il me reste quelques mots confidentiels à dire à la sœur d'Irlande. Permettez-vous que je sois un instant seul avec elle?

HENRIETTE. Je me retire, milord.

Robert la reconduit à droite.

SCENE III.

CATHERINE, ROBERT.

CATHERINE, *à part.* Où veut-il en venir?

ROBERT *s'approche de la table, prend un verre et y verse le poison.* Allons, Catherine Patrick... voici un breuvage qui endort et donne lentement la mort... Nous dirons, quand tu l'auras bu, que la peste a signalé ta dernière heure...

CATHERINE. Milord... je suis innocente.

ROBERT. Ta sentence est écrite.

CATHERINE. Milord... je sais que je ne puis plus appeler de nouveaux juges.

ROBERT. Et que dois-tu faire?

CATHERINE. Mourir.

ROBERT, *désignant le verre.* Et je t'apporte une mort calme et facile.

CATHERINE. Milord... je ne vous demande qu'un jour...

ROBERT. C'est impossible...

CATHERINE. Je me jette à vos pieds... Ce jour seulement.

ROBERT. C'est un piége, tu veux m'échapper.

CATHERINE. Comment le pourrais-je, milord? je ne veux qu'un jour, et ce breuvage c'est la souffrance instantanée.

ROBERT, *la conduisant à la fenêtre.* Il t'effraye... Mais ne vois-tu pas d'ici les sbires qui attendent mon ordre pour te traîner au supplice ?

CATHERINE, *reculant avec horreur.* Mon Dieu !... je sais que vous pouvez disposer de ma vie... mais j'en appelle à votre générosité.

ROBERT. Ma générosité.... Tu m'en as déjà fait repentir... et d'ailleurs je ne pourrais te sauver... le conseil attend la preuve de ta mort. Choisis !... décide !... Comment veux-tu mourir ?

CATHERINE. Milord... rien qu'une heure !

ROBERT. Allons, puisque tu le veux, d'autres se chargeront de la juste vengeance! Je vais crier d'ici que tu respires encore.

CATHERINE. Arrêtez, milord !

ROBERT. Bois donc !

CATHERINE, *après un grand effort, prend le verre et le repose sur la table.* Je ne le puis.

ROBERT. Le ciel m'est témoin que j'ai fait de vains efforts... que les sbires viennent donc t'arracher de ces lieux ; que la foule épouvantée t'accompagne ; que ton sang coule... ta mort sera plus sûre et mon cœur plus à l'aise... Tu le veux ?...

Il pousse la fenêtre.

CATHERINE, *avec épouvante.* Arrêtez !

ROBERT, *furieux.* Ma patience est à bout.

CATHERINE, *reposant le verre après avoir bu.* J'ai bu !

ROBERT *referme la fenêtre. Ca-therine chancelante s'assied.* Toute tentative de salut ne ferait que prolonger ta torture, car, tu le sais, cette maison est cernée. Et quand j'y enverrai les ensevelisseurs qui accompagnent les trépassés, le bourreau sera sous cette fenêtre avec ses cordes et son épée. Le ciel a voulu, Catherine, que le châtiment du crime s'accomplît dans le silence, et tu auras la sépulture à côté de tes frères... Adieu !... Songe à ton âme !

Il sort.

SCÈNE IV.

CATHERINE, HENRIETTE.

CATHERINE. Vous m'avez donc abandonnée, mon Dieu ! vous qui savez mon innocence ?

HENRIETTE, *rentrant.* Il vient de partir... (*A Catherine.*) Dites-moi, ma sœur, me pardonnerez-vous si je suis coupable d'une faute?

CATHERINE. De laquelle, mon enfant?

HENRIETTE. La curiosité... Oui, ma sœur... je suis bien curieuse de savoir ce que le duc a pu vous dire quand vous êtes restés seuls ensemble.

CATHERINE. Ce qu'il m'a dit ?

HENRIETTE. Oui.

CATHERINE. Des choses, mon enfant, que je ne puis vous redire.

HENRIETTE. Vous m'effrayez... Vous pleurez ! Oh ! ma sœur, vous avez donc oublié que ce jour doit être le plus beau de ma vie... Demain, ma sœur, nous songerons à nos peines... mais aujourd'hui...

CHARLES, *ouvrant la porte du fond.* Henriette !...

HENRIETTE. Charles !... vous voilà donc enfin !

CHARLES. Oui, et Dieu veuille que j'arrive à temps. Le duc mon père est venu ici, n'est-ce pas?

HENRIETTE. Il vient d'en sortir...

CHARLES. Et tandis qu'il y était, vous n'avez reçu de ses mains ni joyaux ni breuvage?

HENRIETTE. Non... Pourquoi ?

CHARLES. Mon père a juré qu'il nous désunirait... et il s'est peut-être déjà mis à l'œuvre pour y réussir d'une façon infernale et certaine.

HENRIETTE. Laquelle?

CHARLES. Hier soir, de retour d'Edimbourg, j'allais entrer dans la chambre de mon père, lorsque je l'entendis prononcer ces mots : Puisqu'elle est sortie vivante des lazarets.... il faut que la mort la frappe dans cette ville.

HENRIETTE. Que dites-vous?

CHARLES. Epouvanté, je m'arrêtai prêtant une oreille attentive... On prononça le nom d'Henriette... On parla de cette maison... de poisons subtils... de mort secrète... puis mon père et Dickson sortirent ensemble... Il me sembla qu'ils allaient commettre un crime sur ma fiancée... et comme je ne pouvais les devancer ici... je courus chez un savant médecin qui comprit mes terreurs, et...

HENRIETTE. Soyez rassuré, noble ami, le poison du duc Robert est destiné à garantir de l'exécution publique une femme qui est maintenant à Edimbourg, et qui a fait assassiner jadis le père de notre roi Jacques.

CHARLES. Catherine Patrick ?

HENRIETTE. Oui, c'est bien là son nom.

CHARLES. Catherine !... (*A part.*) Sa mère. (*Haut.*) Et le duc veut que cette femme meure par le poison?

HENRIETTE. Il nous l'a dit tout à l'heure.

CHARLES. Catherine !... Mais il faut empêcher cette épouvantable justice.... Si vous saviez !...

HENRIETTE. Quoi donc ?

CHARLES. Quand la tombe peut s'ouvrir, Henriette, il n'est plus de secret.

HENRIETTE. Eh bien?

CHARLES. Catherine est votre mère!...

HENRIETTE. Ma mère!...

CATHERINE, *à part.* C'est ma fille!...

CHARLES, *à Henriette.* M'ordonnez-vous maintenant de tenter son salut?

HENRIETTE. Allez!...

CATHERINE. Restez... il est trop tard... je viens de boire le poison du duc Robert!...

CHARLES. C'est elle!

HENRIETTE. Ma mère!...

Elle court se jeter dans ses bras.

CATHERINE. Oui, ta mère! et la preuve de son innocence est dans la bonté de Dieu, qui permet qu'elle puisse t'embrasser en entrant dans la tombe!

HENRIETTE, *précipitamment.* Mais vous ne mourrez pas, ma mère! Charles peut vous sauver.

CHARLES, *lui donnant le contre-poison.* Dieu soit loué!

CATHERINE, *le repoussant.* N'entendez-vous pas les dernières paroles du duc Robert: « Tout contre-poison ne ferait que prolonger la torture. Cette maison est cernée... Catherine... et quand j'y enverrai les ensevelisseurs, qui accompagnent les trépassés, le bourreau sera sous cette fenêtre, avec ses cordes et son épée!... » Non, ne cherchez pas à sauver celle qui veut s'éteindre... en vous bénissant tous les deux...

HENRIETTE. Mais, ma mère, vous n'avez plus le droit de mourir, vous qui venez de me dire, Henriette, je suis ta mère... Prenez!

CATHERINE. Veux-tu donc que je sois traînée par les cheveux et meurtrie dans les rues, maintenant que je t'ai nommée ma fille!... Non... non... Dans ta chambre... j'ai vu l'image du Christ... Viens! c'est là que... je dois mourir!

Elle se dirige vers la droite.

HENRIETTE, *à part.* Oh! je ne la laisserai pas mourir!

CATHERINE. Mais dans tes bras!... Viens... que je te recommande à ce Dieu... qui me rappelle à lui...

Elle entre, soutenue par Henriette, dans la chambre à droite.

SCÈNE V.

CHARLES, *seul; puis* HENRIETTE.

CHARLES. Et l'on ne peut tenter de lui sauver la vie sans lui donner la mort!... Mais il existe quelqu'un qui vengera cette femme! Et sur qui?... Toute cette histoire est enveloppée dans de sanglantes ténèbres... les lois... n'admettent pas de nouveaux jugements pour les contumaces... mais les hommes peuvent écouter une justification... ils ne le veulent pas... ils l'ont cherchée dans l'ombre. Ils la tuent par humanité... Et pourtant ce n'est pas elle qui a fait tuer le père du roi... Oh! terrible et profond mystère... qui fait que l'innocente expire à cette heure dans les bras de son enfant!... (*Apercevant Henriette, qui paraît égarée.*) Henriette!... Morte, n'est-ce pas?

HENRIETTE. Non!... je l'ai sauvée!... je l'ai perdue!... je n'ai pas eu le courage de laisser mourir ma mère!

CHARLES. Qu'avez-vous fait?

HENRIETTE. A peine venait-elle de s'agenouiller, qu'une affreuse contraction s'empara de tout son être... Ses bras se tordaient, ses yeux se voilaient, et moi, je n'ai pu voir sans perdre la raison la souffrance de ma mère! J'ai profité de son évanouissement convulsif pour lui faire boire le contre-poison. Aussitôt son visage a repris son calme, une faiblesse a remplacé son délire... Elle m'a laissé la guider jusqu'au lit où elle s'est étendue... maintenant elle respire en dormant, et moi... je suis accouru près de vous, heureuse, épouvantée, folle, éperdue, car j'ai peur de ce que j'ai fait!

CHARLES. Si nous pouvions l'emporter, la cacher... la faire fuir...

HENRIETTE. Mais comment?

CHARLES. Cherchons!...

VOIX DANS LA COULISSE.

Divin créateur
Qui dans sa colère
Juge le pécheur,
Entend sa prière.

CHARLES. Les ensevelisseurs!

HENRIETTE. Déjà!

CHARLES, *regardant par la fenêtre.* Et sous cette fenêtre... des sbires qui veillent...

Les Ensevelisseurs paraissent.

RALPH. Où repose la trépassée?

CHARLES. Dans cette chambre... Mais attendez, mes maîtres... avant de toucher son linceul, donnez le temps à sa fille... de s'agenouiller près d'elle et de dire sa prière... (*A Henriette.*) Allez, Henriette, et pendant ce temps... je tenterai...

HENRIETTE. Quoi donc?

CHARLES. Vous le saurez si je réussis.

RALPH. Conduisez-nous, madame.

Henriette chancelante les précède avec inquiétude.

SCÈNE VI.

CHARLES, PATRICK.

CHARLES. Il faut que je gagne un de ces

hommes, dussé-je engager ma vie! (*Arrêtant le dernier qui passe.*) Dites-moi, maître?...

L'ENSEVELISSEUR. Que me voulez-vous?... Mais je vous reconnais, jeune homme!

CHARLES. Vous me connaissez?

PATRICK. Je vous ai vu aux portes des lazarets. Je voulais devenir ensevelisseur et je le suis maintenant.

CHARLES. Toi!... C'est le ciel qui t'envoie!

PATRICK. Pourquoi?

CHARLES. Parce que j'ai grand besoin de ton secours.

PATRICK. Vous le savez, mon dévouement vous est acquis.

CHARLES. Il faut m'aider à sauver la mère de Henriette... tu sais... de ma fiancée!

PATRICK. La sauver!... Et comment le pourrai-je?

CHARLES. Voici. Elle passe pour morte dans cette chambre... il faut l'emporter au cimetière, la réveiller secrètement et la cacher.

PATRICK. Mais cela serait presque tenter Dieu. Et pourquoi voulez-vous faire croire à sa mort?

CHARLES. Pour l'arracher au bourreau!

PATRICK. Je vous ai promis de faire tout hors le crime... et c'est un crime que de mentir pour sauver les coupables, je ne le puis!

Il fait un pas pour sortir.

CHARLES, *l'arrêtant.* Elle est innocente!

PATRICK. Que ne le prouve-t-elle?

CHARLES. Il est trop tard!

PATRICK. Pourquoi?

CHARLES. Parce qu'elle a été exécutée par contumace et que le bourreau ne lui laisserait ni le temps de la justification ni celui de la prière...

PATRICK. De quoi donc est-elle accusée?

CHARLES. D'avoir fait assassiner, il y a dix-huit ans, le roi Jacques III, alors qu'il se cachait sous l'habit de tondeur de laine, aux environs d'Edimbourg.

PATRICK. Comment!... ce tondeur de laine que l'on tua il y a dix-huit ans, à deux lieues d'Edimbourg, était le roi Jacques?

CHARLES. Oui.

PATRICK. Celui qui mourut dans la maison de Catherine Patrick?

CHARLES. Oui... Pourquoi?

PATRICK. Parce que c'est dans mes bras qu'il a rendu le dernier soupir... parce que c'est à ce crime que se rattache toute mon histoire.

CHARLES. A toi?...

PATRICK. Et qui accuse-t-on de la mort du roi?

CHARLES. La malheureuse Catherine Patrick!

PATRICK. Catherine Patrick!

CHARLES. Tu l'as connue?

PATRICK. Si je l'ai connue!...

CHARLES. Et tu ne la crois pas coupable?

PATRICK. Elle... coupable?... Et c'est Catherine que l'on ose accuser?... Mais c'est un rêve... n'est-ce pas?

CHARLES. Non... ce n'est pas un rêve!... c'est elle que le bourreau réclame!... c'est elle qu'il faut sauver!

PATRICK. Mais où est-elle?... Oh! ce ne peut être Catherine!

CHARLES. Viens donc... et tu vas la reconnaître!...

PATRICK. Par où donc?

CHARLES. Par ici!

Ils entrent à droite.

SCÈNE VII.

ROBERT, DICKSON, *puis* HENRIETTE, PATRICK *et* CHARLES.

ROBERT, *entrant par le fond avec Dickson; il paraît inquiet.* Est-ce que le poison que tu m'as donné serait infidèle ou tardif... (*Apercevant Henriette qui entre.*) Henriette!

HENRIETTE. Charles m'a dit de m'éloigner et d'espérer...

ROBERT, *s'approchant d'Henriette.* Pardon, madame...

HENRIETTE, *avec épouvante.* Le duc!

ROBERT. Je viens de voir, en passant devant la maison, les ensevelisseurs et les apprêts mortuaires, et j'y suis entré le cœur navré, car l'on m'a dit que, frappée de la peste, la bonne sœur d'Irlande venait d'y mourir...

HENRIETTE. C'est vrai... milord.

ROBERT. Et l'on a plus aucun espoir?

HENRIETTE. La mort n'en permet plus...

On aperçoit les Ensevelisseurs qui sont sont sortis de la chambre par une porte qui donne dans le vestibule et qui le traversent lentement emportant à bras le cercueil que cache la boiserie pleine.

ROBERT, *avec joie.* Les voici!... (*A Dickson.*) Maintenant, Dickson, viens, et nous pourrons dire au roi d'Ecosse comment j'ai fait exécuter la sentence de Catherine.

Ils sortent par la porte du fond à gauche.

HENRIETTE. Ma mère!... Ils l'emportent vivante dans le cercueil!... Ma mère!... Mais elle étouffera sous la terre de la tombe... Non... je ne puis la laisser emporter ainsi... Arrêtez!...

PATRICK, *partant précipitamment de la chambre de droite.* Silence, enfant!... Je la sauverai!

HENRIETTE. Vous?...

PATRICK. Silence!

CHARLES, *paraissant sur le seuil de la porte de la chambre.* Silence!

Henriette reste immobile et l'on entend le chant des Ensevelisseurs pendant que le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Un vestibule qui précède la chapelle du cimetière. A droite, sur un pan coupé, l'entrée de la chapelle; dans le fond praticable, des arbres du cimetière; un banc à droite et un à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

RALPH, ENSEVELISSEURS.

Au lever du rideau, Ralph et deux Ensevelisseurs sont en scène.

RALPH, *désignant à gauche.* Inclinez-vous, camarades, voici le duc Robert qui, accompagné de seigneurs, vient assister aux funérailles de la sœur d'Irlande que nous venons de déposer dans cette chapelle.

Le Duc causant avec Dickson, traverse la scène; il est accompagné par des Seigneurs et suivi de Pages. Ils entrent dans la chapelle ; Ralph vient s'asseoir à gauche.

1er ENSEVELISSEUR *au* 2e. Et bien, camarade, as-tu pris un parti ?

2e ENSEVELISSEUR. Et toi ?

1er ENSEVELISSEUR. Moi, j'irai me remettre au labour dans les campagnes de Perth.

2e ENSEVELISSEUR. Moi, je reprendrai du service dans les troupes franches, puisque l'on nous supprime,

1er ENSEVELISSEUR. L'épidémie a cessé ses ravages avec autant de rapidité qu'elle les avait commencés. Il y a huit jours seulement, malgré toutes les précautions que l'on prenait pour emmener les malades aux lazarets de Durham, nous comptions un grand nombre de morts chaque jour à Edimbourg, et tu le vois aujourd'hui... seulement trois cercueils.

2e ENSEVELISSEUR, *regardant dans la chapelle.* Oui, ceux de deux pauvres soldats, et celui de la sœur d'Irlande, décoré de ce ruban et de cette médaille.

1er ENSEVELISSEUR. La pauvre femme a succombé à son dévouement, comme elle venait d'en recevoir cette récompense.

RALPH. Aussi le duc Robert, qui prie maintenant pour elle dans cette chapelle avec quelques seigneurs et les pages de sa maison, a-t-il défendu qu'elle fût confondue avec les autres infortunées victimes, et a-t-il ordonné qu'elle sera portée par nous vers les caveaux réservés où il veut lui désigner une place.

2e ENSEVELISSEUR. C'est justice.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DICKSON.

DICKSON, *sortant de la chapelle et désignant Ralph.* C'est bien, Ralph.

RALPH, *l'apercevant, à part.* Dickson !...

1er ENSEVELISSEUR. Mais voyez, la bénédiction est finie, deux cercueils sont emportés déjà... venez...

Il entre avec le deuxième Ensevelisseur dans la chapelle.

RALPH, *qui est resté le dernier.* Tu me cherches, Dickson ?

DICKSON. Oui... le duc Robert m'a chargé de te joindre afin de savoir de toi si tu as appris quelque chose de nouveau.

RALPH. Non, je sais qu'un des ensevelisseurs a tâché de me gagner, pour que je l'aidasse à soustraire le cercueil de la sœur d'Irlande, ce à quoi j'aurais probablement consenti, si toi et le duc, en me faisant venir des lazarets de Durham, ne m'aviez confié que cette femme était Catherine Patrick...

DICKSON. Et pourquoi supposes-tu que cet homme est le muletier ?...

RALPH. Parce qu'en me suppliant de l'aider, il m'a dit que la sœur d'Irlande était sa proche parente.

DICKSON. Tu ne sais pas s'il s'est confié à d'autres qu'à toi ?

RALPH. Je le présume ; j'ai refusé, il a dû tenter auprès des autres.

DICKSON. Que peut-il donc espérer ?

RALPH. Que sais-je !... Enfin j'ai cru prudent de vous prévenir de ce qui se passait.

DICKSON. Le duc Robert t'en récompensera, et tu le vois, son assiduité à accompagner Catherine en terre empêchera ce mystérieux ensevelisseur d'effectuer toute folle tentative. Le duc a écrit hier au roi pour lui apprendre comment il a d'abord découvert, et ensuite généreusement fait mourir Catherine la contumace... Tout semblait fini, et le danger renaît plus grand que jamais, si cet homme est le Thomas Patrick à qui le roi Jacques expirant a dû nommer le capitaine Robert.

RALPH. C'est ce qu'il faut découvrir au plus tôt.

DICKSON. Pourrais-tu, malgré son costume, le désigner au duc Robert?

RALPH. Oui, car je connais son allure, je l'ai sans cesse examiné... (*Regardant dans la chapelle.*) Et peut-être vais-je pouvoir te l'indiquer; mais la chapelle est déserte, le cortége est sorti par la porte de la galerie; le voici qui

s'avance. Viens, Dickson; par ce chemin nous pourrons le rejoindre.

On voit passer au 4me plan, le convoi de Catherine suivi du Duc, de Seigneurs et de Pages. Henriette effarée sort de la chapelle; Charles l'accompagne.

SCÈNE III.

CHARLES, HENRIETTE.

CHARLES. Au nom du ciel, Henriette, rappelez votre raison et modérez ce désespoir qui m'épouvante.

HENRIETTE. Et le puis-je, mon Dieu... quand tout est perdu sans ressource. N'ai-je par su jusqu'ici modérer ma douleur, venir secrètement dans cette chapelle, comptant toujours sur le dévouement du frère de ma mère, qui nous avait dit : Je la sauverai?

CHARLES. Et la présence du duc a paralysé tous ses efforts, car il n'a pas quitté un instant le cercueil de Catherine.

HENRIETTE. Et maintenant il l'enferme dans la tombe.

CHARLES. Et personne encore de la part du roi !

HENRIETTE. Que voulez-vous dire ?

CHARLES. Lorsque j'ai appris au palais que le duc voulait accompagner Catherine à sa dernière demeure, lorsqu'il m'a ordonné de partir avec lui, j'ai écrit à la hâte au roi une lettre ainsi conçue : Sire, Catherine Patrick doit être ensevelie vivante dans le cimetière de l'Est... Sire, un ordre de vous qui suspende aussitôt les funérailles de votre femme, qui est innocente du meurtre de votre père... Et comme je partais, j'ai chargé un de ses pages de la lui remettre aussitôt... j'espérais que cet ordre viendrait interrompre nos prières à la chapelle... mais rien encore...

HENRIETTE. Et l'on va sceller la pierre qui rendrait nos efforts impuissants.

CHARLES. Cela ne sera pas, Henriette... Je vais dans cette cruelle extrémité, moi, repousser les ensevelisseurs en criant qu'elle est vivante.

HENRIETTE. Il le faut, Charles.

CHARLES. Et je dirai que je le fais au nom du roi... Hâtons nous... Mais qui vient de ce côté... Grand Dieu !... c'est elle.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CATHERINE, *soutenue par* PATRICK.

HENRIETTE, *apercevant Catherine.* Ma mère !...

CATHERINE, *lui tendant les bras.* Henriette !...

HENRIETTE, *se jetant dans ses bras.* Sauvée !...

PATRICK, *à Charles.* J'avais dit que je la sauvrais, moi...

HENRIETTE. Ma mère, venez... reposez-vous... (*Catherine s'assied.*) Mon Dieu, qui me l'avez rendue... conservez-la ?

CATHERINE, *assise.* Ne tremblez pas... je suis sauvée. Tant d'espoir me soutenait, que mon cœur battait avec force dans le cercueil... avant qu'on le fermât sur moi, j'avais embrassé ma fille... je venais d'entrevoir mon frère... et j'attendais patiemment ma délivrance.

CHARLES. Mais comment se fait-il que le duc...

PATRICK. Le duc croit ensevelir Catherine.

HENRIETTE. Mais quel prodige ?

PATRICK. Quand je vis entrer le duc Robert dans la chapelle, un éclair subit traversa mon cerveau... Il avait à peine franchi le seuil... et salué l'autel, que déjà j'avais deviné ses projets, transporté sur le cercueil voisin le ruban et la médaille qui seuls désignaient celui de Catherine... Et Robert abusé s'agenouillait attentif derrière le cercueil que je venais de décorer ainsi. Sitôt la bénédiction achevée, aidé d'un ensevelisseur qui m'était dévoué, j'emportai le cercueil ignoré de ma sœur. Nous l'entrâmes dans les premières broussailles que nous trouvâmes. Bientôt Catherine me tendait les bras en rendant grâce à Dieu... et je la tenais serrée contre mon cœur, lorsque nous entrevîmes à travers les arbres le cortége qui croyait suivre la sœur d'Irlande; et quand il fut passé, j'entraînai Catherine de ce côté, car j'espérais l'y amener dans les bras de sa fille.

HENRIETTE. De sa fille qui vous doit aussi la vie, car elle n'aurait pu survivre à sa mère.

PATRICK. Et maintenant... pour achever notre œuvre, il faut réussir à sortir d'ici... Pauvre sœur... pourras-tu marcher en t'appuyant sur nous?

CATHERINE, *se levant.* Oui, je serai forte... puisque le ciel fait pour nous un miracle.

PATRICK. Mais si tu est rencontrée...

CHARLES, *désignant la droite.* Par ce chemin... il y a des sentiers déserts...

PATRICK. Nous ne les connaissons pas...

CHARLES. Je vais les explorer d'abord, vous tracer un passage, et je reviendrai pour vous servir de guide.

PATRICK. C'est cela... allez ! (*Charles sort par la gauche. A Catherine.*) Et demain, sœur, tandis que tu recevras de ta fille, de notre belle Henriette... les soins qui devront achever de te rendre à la vie... ton frère Patrick

prouvera que tu es innocente du crime dont on a osé t'accuser.

CATHERINE. Tu le prouveras?

PATRICK. Oui, sœur... Thomas, qui revient après dix-huit ans d'esclavage... apporte une preuve qui ne l'a jamais quitté; il pourra désigner le coupable, qui existe encore, et comme le ciel t'a rendu ta fille... peut-être lui rendra-t-il son fils...

CATHERINE. John?...

PATRICK. Que je cherche... Mais ne parlons pas de cela, Catherine... ta tête, maintenant fatiguée, apprendra plus tard toutes nos espérances et toutes nos craintes...

HENRIETTE. L'on marche de ce côté... c'est Charles, peut-être...

PATRICK, *allant voir au fond.* Trois hommes semblent venir ici... oui, ils se dirigent de ce côté, il faut les éviter, Catherine.

CATHERINE, *se levant.* Comment?...

PATRICK. Allez vous agenouiller dans quelque coin de cette chapelle... hâtez-vous.

Catherine et Henriette entrent dans la chapelle. Trois hommes affublés de manteaux et masqués paraissent au fond et entrent en scène.

SCÈNE V.

PATRICK, LES TROIS HOMMES MASQUÉS.

PATRICK, *à part.* Ces trois hommes sont masqués... que veulent-ils?... (*S'adressant à eux.*) Que cherchez-vous, mes maîtres?

UN HOMME MASQUÉ *. Nous cherchons le père d'un enfant que, il y a dix-huit ans, par l'ordre de puissants seigneurs, nous avons enlevé de l'hôtellerie des Muletiers.

PATRICK. Vous?

L'HOMME MASQUÉ, *à part.* C'est bien lui. (*Haut.*) Écoute, Thomas Patrick, ceux qui nous avaient chargés de ce rapt mettaient à ton salut la condition de ton silence et de ton départ. Tu as été silencieux, tu es parti... ils ont tenu leur parole comme tu tenais la tienne. Aujourd'hui ton fils, âgé de vingt-deux ans, est sur le chemin d'un brillant avenir...

PATRICK. Mon fils!... il existe?

L'HOMME MASQUÉ. Il est encore à cette heure sous la puissance de ceux qui suivent tes pas depuis deux jours, et qui nous envoient te dire comme par le passé : Si tu dis un seul mot de ce que tu as vu, appris ou découvert, ton fils sera égorgé sur l'heure.

PATRICK, *avec fureur.* Misérables assassins!...

L'HOMME MASQUÉ, *avec calme.* Nous ne sommes que les sicaires de ceux qui tueront ton fils... si tu te révoltes contre nous.

PATRICK. Oh! malheur!...

L'HOMME MASQUÉ. Et voici ce que nos maîtres t'ordonnent : Une voiture est près d'ici, tu nous suivras, tu y monteras avec nous, et nous te conduirons en lieu sûr... Si tu refuses, tu verras avant la fin du jour la foule se presser sur le bord du fleuve, autour du cadavre d'un beau jeune homme assassiné...

PATRICK. Mon Dieu!...

L'HOMME MASQUÉ. Sauve ou condamne ton fils... Décide...

PATRICK. Mais qui me prouve que mon fils n'est pas mort... lui qui est tombé entre les mains d'infâmes assassins...

L'HOMME MASQUÉ. Ceux-là qui étaient intéressés à le laisser vivre n'ont-ils pas dû le conserver comme otage?

PATRICK, *à part.* C'est vrai... (*Haut.*) Mais qui me dit que mon fils ne saura pas se défendre?

L'HOMME MASQUÉ. Il succombera comme a succombé ta sœur Catherine.

PATRICK. *à part.* Catherine... si c'était un piége...

L'HOMME MASQUÉ. Eh bien?...

PATRICK. Je vous brave... je reste.

L'HOMME MASQUÉ. Adieu; tu auras brisé la glorieuse carrière de ton fils, tu auras fait tuer le plus loyal des jeunes hommes...

PATRICK. Je ne suis pas certain que mon fils existe...

L'HOMME MASQUÉ. Tu te repentiras d'en avoir douté quand tu le verras mort sur ton chemin. Adieu.

PATRICK. Mon fils... attendez... (*A part.*) Un père ne peut accepter ce terrible défi... Si je résiste, je puis faire tuer mon fils... Catherine aussi, peut-être... car les espions qui s'attachent à mes pas la découvriraient, sans aucun doute... (*Aux hommes masqués.*) Où me conduisez-vous?

L'HOMME MASQUÉ. Tu le sauras.

PATRICK. Mais enfin?

L'HOMME MASQUÉ. Hâtons-nous, car les tueurs pourraient mal interpréter notre absence.

PATRICK. Venez donc.

L'HOMME MASQUÉ, *lui indiquant le chemin.* Passe devant moi.

PATRICK. Mon Dieu! pardonne au père son doute et son espoir, et veille sur Catherine!... Marchons!

Deux sicaires sortent les premiers, puis Patrick, puis l'homme masqué.

SCÈNE VI.

CATHERINE, HENRIETTE.

Elles sortent de la chapelle et regardent avec précaution du côté où est sorti Patrick.

CATHERINE. Il s'est résigné.

HENRIETTE. Il les a suivis.

* Dickson est l'homme masqué.

CATHERINE. Mais nous parviendrons peut-être à l'arracher de leurs mains, ma fille, car celle qu'ils croient morte les a entendus, les misérables. Mais que pourrons-nous, pauvres femmes!

HENRIETTE. Instruire de tout cela le roi votre époux, mon père.

CATHERINE. Le roi me croit encore coupable.

HENRIETTE. Nous lui dirons que Patrick a les preuves de votre innocence, et qu'il faut qu'il délivre Patrick.

CATHERINE. Oui, Charles, ton fiancé peut s'approcher du roi...

HENRIETTE. Et vous savez si Charles nous est dévoué... (*Montant la scène.*) Mais il ne vient pas...

CATHERINE. Peut-être a-t-il rencontré Patrick...

HENRIETTE. Ma mère...

CATHERINE. Eh bien?

HENRIETTE. Charles vient, mais il n'est pas seul, quelqu'un l'accompagne... c'est mon protecteur. Ils seront deux, ma mère, pour défendre Patrick.

CHARLES, *en dehors.* Venez...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARLES, JACQUES IV.

CHARLES. Nous allons sans doute les trouver dans cette chapelle... mais, voyez, les voici.

CATHERINE, *reconnaissant Henry.* Henry!

JACQUES. Catherine!...

HENRIETTE. Le roi!

JACQUES, *à Henriette.* Oui, le roi, ton père... Henriette...

HENRIETTE. Vous?

CHARLES. Vous avais-je trompé, sire?

JACQUES. Non! (*A part.*) Catherine...

CHARLES, *à Henriette.* Éloignons-nous, Henriette, laissons les seuls ensemble...

Ils entrent tous les deux dans la chapelle.

SCÈNE VIII.

JACQUES, CATHERINE.

JACQUES. Catherine, que je retrouve ici...

CATHERINE, *d'une voix tremblante.* Catherine, qu'une injuste sentence avait conduite à la mort, et que Dieu vient de sauver pour qu'elle pût se justifier.

JACQUES. Dieu vient aider bien tard à sa justification.

CATHERINE. Oui... elle a longtemps souffert, celle que vous avez laissé condamner...

JACQUES. En vertu de la lettre de mon père, qui l'accusait.

CATHERINE. Votre père... cette lettre était fausse!

JACQUES. Que ne l'avez-vous prouvé... que n'avez-vous réclamé?

CATHERINE. Je ne le pouvais pas... et Catherine, que les assassins accusaient, devait succomber, puisque personne ne prenait sa défense...

JACQUES. Je l'ai défendue, moi; moi qui la proclamais innocente malgré ses juges et qui la faisais chercher encore le jour où se prononçait sa sentence.

CATHERINE. Catherine, qui avait quitté l'Écosse pour accomplir un pieux devoir, n'a su qu'on l'avait accusée qu'en apprenant sa condamnation.

JACQUES. Qu'a-t-elle fait alors?

CATHERINE. Elle n'a pas cru, d'abord... puis enfin, par trois fois, elle a écrit au roi d'Écosse.

JACQUES. Je n'ai reçu aucune de ses lettres.

CATHERINE. Les vrais coupables ont donc eu le pouvoir de les intercepter... et Catherine a attendu pendant une année entière sans sommeil un seul mot d'espoir ou de consolation, mais il n'en est pas venu... Et vous avez cru Catherine coupable...

JACQUES. J'ai douté...

CATHERINE. Et qui vous avait donc mis au cœur ce doute épouvantable?

JACQUES. L'absence, la fuite et le silence de Catherine.

CATHERINE. J'avais écrit...

JACQUES. Que ne veniez-vous?

CATHERINE. La mort ne m'attendait-elle pas à la frontière?

JACQUES. C'est vrai. Mais Thomas, votre frère?

CATHERINE. Mon frère... après avoir subi dix-huit ans d'esclavage, hier encore il ignorait et l'accusation et le malheur de Catherine.

JACQUES. Il ignorait... et où est-il donc maintenant?

CATHERINE. Au pouvoir des assassins de votre père...

JACQUES. Que dites-vous?

CATHERINE. Oui, sire; et le ciel, qui vous a conduit ici, veut que vous délivriez Patrick pour savoir l'innocence de Catherine... car Thomas en apporte les preuves...

JACQUES. Et vous pourrez me conduire?

CATHERINE. Oui. Mais, pour me donner la force de vous guider, dites donc au moins à la pauvre Catherine que vous ne croyez plus qu'elle a trempé ses mains dans le sang de votre père!...

JACQUES. Moi, Catherine... sache donc ici que je ne l'ai jamais cru dans le fond de mon âme!...

CATHERINE. Mon Dieu!

JACQUES. Et quand une lettre du comte Robert m'a appris que, conseillé par plusieurs de mes hauts seigneurs, il avait secrètement empoisonné Catherine pour lui éviter les horreurs du supplice, je devins la proie d'un sombre désespoir, et d'une fièvre épouvantable qui m'aurait tué, peut-être, si Charles n'était venu me révéler ta miraculeuse délivrance!...

CATHERINE. Vous, sire?...

JACQUES. Tu veux que je t'avoue mes terribles combats? Eh bien! oui, Catherine, je gardais dans mon cœur une secrète espérance qui sans cesse s'éteignait devant la fatale évidence... et renaissait toujours comme l'espoir au cœur d'un naufragé...

CATHERINE. Que dit-il?

JACQUES. Et si j'ai jadis refusé de m'allier à la princesse d'Angleterre, si j'ai fait la guerre pour rester libre... c'est que malgré moi le souvenir de Catherine remplissait mon cœur d'amour, de haine, de doute et de terreur... Et ce combat, que je me livrais depuis si longtemps, durait encore, terrible et douloureux, quand je t'ai revue tout à l'heure. Et maintenant que j'ai entendu ta voix suppliante, l'heure est venue pour moi de me délivrer enfin de cette lutte, où mes secrets efforts se brisaient contre l'impossible... et de te dire, Catherine, que je te crois innocente.

CATHERINE. Merci, mon Dieu!

JACQUES. Oui, remercie Dieu, Catherine, qui permet que je puisse te le dire en te tendant les bras...

CATHERINE, *se jetant dans ses bras.* Henry!...

JACQUES. Pauvre innocente victime, que ferai-je pour te venger?

CATHERINE, *pleurant.* Il faut d'abord sauver mon frère...

JACQUES. Oui... et plus tard nous punirons le coupable, s'il existe encore.

CATHERINE. Il existe, puisqu'il vient de s'emparer de mon frère pour le contraindre au silence.

JACQUES. Et comment cela?

CATHERINE. Tout à l'heure, ici, trois hommes masqués sont venus forcer mon frère à les suivre, en le menaçant de faire tuer son fils que depuis dix-huit ans ils ont eu en leur pouvoir, s'il n'obéissait pas; et pour le salut de son fils et pour le mien sans doute aussi, mon frère s'est résigné.

JACQUES. Quoi! depuis dix-huit ans on a brisé, mutilé ceux que j'aimais, on m'a séparé d'eux...

CATHERINE. En mettant entre nous le doute et la malédiction.

JACQUES. Oh! je vous vengerai tous en me vengeant moi-même.

CATHERINE. Oh! ne dites pas encore le mot vengeance; si les coupables vous entendaient... ils tueraient aussitôt et Patrick et son fils.

JACQUES. Tu as raison, nous serons encore forcés de nous taire... et de les chercher dans l'ombre...

CATHERINE. Il faut qu'ils ignorent mon salut.

JACQUES. Oui, car ce sont eux qui ont sans doute conseillé à Robert l'empoisonnement de Catherine, et Robert, l'ancien ami de mon père, a cru devoir l'accomplir avec son inexorable justice; mais nous le convaincrons que trompé par les coupables, il frappait l'innocente, et Robert indigné se hâtera de nous guider sur les pas de ceux qui croyaient trouver leur salut dans la mort de Catherine et le silence de son frère.

CATHERINE, *indiquant au dehors.* Mais voyez donc, sire.

JACQUES, *regardant.* Mais... c'est lui... le duc Robert... encore ici... je vais l'attendre et causer avec lui sans le prévenir encore... Laisse-moi...

CATHERINE. Henry... cet homme semble être mon ennemi...

JACQUES. Il l'était, Catherine, et le plus impitoyable de tous, quand il te croyait parricide; mais il te sera dévoué quand il saura ton innocence .. Va, rapproche-toi de notre fille, et tout à l'heure à la nuit nous sortirons inaperçus de ce cimetière.

CATHERINE, *allant vers la chapelle.* Sire... justice... et surtout prudence!

JACQUES. Ceux que je veux sauver ne doivent-ils pas composer la famille du roi d'Ecosse, isolé dans son royaume... Force et confiance, amie, ne pleure plus...

CATHERINE. Oh! ne me reproche pas ces pleurs, Henry, ce ne sont plus ceux du regret et de la douleur... et voilà dix-huit ans que j'attendais que le ciel me permît une de ces larmes qui ravissent et qui consolent.

Elle entre avec le Roi dans la chapelle.

SCÈNE IX.

ROBERT, *puis* JACQUES.

ROBERT. C'est dans cette chapelle que je dois attendre Dickson... la résignation de Patrick m'étonne encore... Oui, il faut que nous fassions causer les ensevelisseurs pour savoir s'il ne leur a rien raconté... (*Il fait un pas vers la chapelle.*) Dickson m'attend peut-être déjà... Quelqu'un... le roi!

JACQUES, *rentrant.* Vous ne vous attendiez pas, milord, à me trouver ici...

ROBERT. Non, sire... mais je n'en suis pas surpris... La douleur devait vous conduire secrètement là où vous devez à la fois pleurer

l'ancienne compagne perdue, et maudire celle que l'ambition a rendue parricide.

JACQUES. Vous vous êtes trop hâté de punir, Robert; elle était innocente.

ROBERT. Sire...

JACQUES. Et vous avez été vous-même le jouet de l'assassin de mon père.

ROBERT. Je ne vous comprends pas.

JACQUES. Vous me comprendrez quand vous saurez ce qu'on vient de m'apprendre.

ROBERT. Quoi donc, sire?

JACQUES. Catherine avait un frère...

ROBERT. Ah!... ah!... elle avait un frère?

JACQUES. Oui... et ce frère sait tout.

ROBERT. Où est-il donc, sire?

JACQUES. Vous m'aiderez à le chercher.

ROBERT. Quand?

JACQUES. Demain.

ROBERT. Que ne vient-il vous trouver?

JACQUES. Il est entre les mains du meurtrier, qui, masqué, vient de l'arrêter ici.

ROBERT. Quand donc?

JACQUES. Tout à l'heure.

ROBERT. Mais ce frère se serait défendu, et...

JACQUES. On le menaçait de tuer son fils, s'il résistait...

ROBERT *à part.* Qui lui a dit tout cela?

JACQUES. Vous voyez bien que l'assassin est vivant et près de nous...

ROBERT. Oui, sire...

JACQUES. Et vous comprenez avec quelle prudence et quelle contrainte nous devons le chercher...

ROBERT. Oui, car s'il soupçonnait qu'on est sur sa trace...

JACQUES. Il tuerait Patrick, pour empêcher sa révélation...

ROBERT. Cela serait à craindre... Mais êtes-vous sûr de la loyauté de la personne qui vous a raconté cet incroyable événement?

JACQUES. Si j'en suis sûr!... vous allez en juger vous-même... Attendez-moi, duc Robert, et nous rentrerons avec elle au palais d'Edimbourg.

ROBERT. Je vous attends, sire.

Jacques entre dans la chapelle.

SCÈNE X.

ROBERT, *seul, puis* DICKSON.

ROBERT. Est-ce que le démon de l'enfer joue contre moi dans cette horrible partie... Cette lutte acharnée tue mon courage... mon cœur s'arête par intervalle... ma tête épouvantée... cherche en vain... à comprendre... à prévoir... Est-ce que la force me trahirait au fort de la tempête?

DICKSON, *entrant.* Vous m'attendiez déjà, milord?

ROBERT. Qui vient?... C'est toi, Dickson?

DICKSON. Milord... cet ensevelisseur était bien Patrick, et maintenant il est emprisonné.

ROBERT, *avec frayeur.* On t'a peut-être suivi, Dickson?...

DICKSON. Je ne le crois pas; mais qu'avez-vous?

ROBERT. Le roi sait que Catherine était innocente, et que le meurtrier de son père est à Edimbourg.

DICKSON. De qui l'a-t-il appris?

ROBERT. De quelqu'un qui vous a vu masqués, vous emparer de Patrick!

DICKSON. Malheur... Qui vous a dit cela?

ROBERT. Le roi.

DICKSON. Vous l'avez vu?

ROBERT. Oui... et il est maintenant dans cette chapelle.

DICKSON. Nous sommes perdus.

ROBERT. Non, Patrick est en notre pouvoir; Catherine n'est plus, et j'ai la confiance du roi.

DICKSON. Que ferez-vous?

ROBERT. Je n'en sais rien encore... Va m'attendre au palais... et cette nuit... On vient... Laisse-moi...

DICKSON. Oui, milord.

Il sort rapidement.

ROBERT. Ah! je vais donc savoir qui a pu espionner!

SCÈNE XI.

ROBERT, JACQUES, CATHERINE, CHARLES, HENRIETTE.

ROBERT *remonte vers la chapelle; il rencontre Catherine qui en sort avec le Roi.* Grand Dieu!

JACQUES. Douterez-vous maintenant de la sincérité de celle que Dieu n'a pas voulu laisser mourir innocente... Et le roi vous permet, duc Robert, d'offrir le bras à Catherine réhabilitée. (*A Charles.*) Charles, précédez-nous. (*A Henriette.*) Viens, ma fille...

ROBERT, *considérant Catherine.* Vivante!

JACQUES, *à Robert.* Eh bien, duc Robert?

Robert regarde Catherine avec épouvante, s'en approche avec horreur... hésite, se décide... et le rideau tombe comme il vient de lui donner la main.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle du palais d'Édimbourg. Porte au fond donnant sur un vestibule, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICKSON, *seul, après avoir ouvert la porte du fond, et examiné au dehors.*

Tout est calme, les sentinelles n'ont pas plus de méfiance qu'à l'ordinaire; cette nuit ressemble aux autres... en apparence, et l'on n'y saurait deviner les émotions et les inquiétudes qui agitent à cette heure ceux qui veillent dans ce palais. Catherine Patrick y est avec sa fille, Charles vient de sortir dans une agitation active comme sa jeunesse, et le roi, qui prend encore conseil du duc Robert, ne sait pas qu'il se confie à son ennemi qui dissimule toute sa terreur... Mais le duc tarde bien à revenir... le temps passe, Patrick emprisonné respire encore... et moi, complice, je frémis d'épouvante... et pourtant je sais bien que le duc a la puissance, qu'il ne peut se sauver sans me sauver avec lui, et il saura se garantir... (*Musique. Il voit entrer Robert.*) Mais, le voici... Vous avez bien tardé, milord duc...

SCÈNE II.

ROBERT, DICKSON.

ROBERT. Oui, je viens seulement enfin de parvenir à quitter le roi.

DICKSON. Quelles sont ses espérances?

ROBERT. Il vient d'envoyer à tous les comtes et hauts dignitaires l'ordre de se rendre ici, ce matin même. Il veut réhabiliter en leur présence Catherine Patrick.

DICKSON. Il n'a pas de preuve matérielle de son innocence...

ROBERT. Il regarde l'arrestation de son frère comme une preuve de l'existence des coupables, et il veut se servir d'abord de cette révélation en faveur de Catherine. Mais nous n'avons rien à craindre... Que nous importe la réhabilitation de cette femme? Je veux être, moi, le premier à la proclamer innocente... Patrick est le seul danger pour nous, Patrick auquel le roi mourant a sans doute nommé Robert.

DICKSON. Aussi faut-il que Patrick ne s'approche jamais du roi!...

ROBERT. Il serait déjà mort, si le roi ne m'avait toute cette nuit gardé près de lui, mais il me reste assez de temps pour nous délivrer du seul accusateur qui pourrait nous perdre. La prison qui le garde est bien secrète... et quand les nobles s'assembleront dans ce palais, le corps de Patrick sera déjà dans la rivière.

DICKSON. Vous n'avez pas de temps à perdre, milord.

ROBERT. Dans une heure, Patrick aura cessé de vivre.

DICKSON. Bien, milord, et avez-vous songé que le roi va maintenant, pour trouver le coupable, fouiller dans la vie passée de tous les anciens nobles?

ROBERT. Oui, et avant demain j'aurai jeté un soupçon dans l'âme du roi.

DICKSON. Et sur qui donc, milord?

ROBERT. Sur le comte Douglas, qui vient de mourir et dont on apprête les funérailles.

DICKSON. Le comte Douglas?...

ROBERT. Etait, tu le sais, un grand ennemi du roi Jacques III.

DICKSON. Oui...

ROBERT. Mort hier, il ne pourra pas se défendre; je dirigerai d'abord sur lui tous les soupçons du roi, et cela nous donnera du temps... Je pars... toi, veille toujours...

DICKSON. Comptez sur moi.

ROBERT. Charles n'est pas de retour?

DICKSON. Non, milord... Où est il donc allé?...

ROBERT. Sans doute, par ordre du roi, préparer la réunion de ses nobles. Et Ralph?...

DICKSON. Sera silencieux.

ROBERT. Où est-il?

DICKSON. Occupé aux funérailles du comte Douglas... Mais on vient...

ROBERT. Si c'était le roi?...

DICKSON, *qui a ouvert la porte.* C'est Charles...

CHARLES. Mon père...

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARLES, *puis* PATRICK.

ROBERT. D'où venez-vous donc, mon fils?

CHARLES. D'où je viens, milord, vous allez le savoir. (*Désignant Patrick qui paraît.*) Je viens de délivrer cet homme, mon père...

ROBERT. Délivré!

DICKSON. Patrick!

CHARLES. Soyez sans inquiétude, Patrick, vous êtes ici dans la chambre du premier ministre, et ici vos ennemis ne peuvent rien.

ROBERT, *à Patrick.* Ses ennemis... où donc vous avaient-ils conduit?

CHARLES. Dans les prisons de la prévôté.

PATRICK. Oui, dans un cachot sombre, où je craignais de rester éternellement...

CHARLES. Et moi, mon père, muni d'un ordre que m'a donné le roi, et qui devait me faire ouvrir toutes les portes, j'ai visité, d'abord en vain, toutes les prisons de la citadelle et de la chancellerie, et enfin j'ai trouvé Patrick dans celle de la prévôté.

ROBERT. Avez-vous pu découvrir en même temps qui l'y avait fait violemment enfermer?

CHARLES. Je ne me suis jusqu'alors occupé que de sa délivrance.

ROBERT. Et vous avez bien fait, mon fils...

CHARLES. Maintenant je vais, pour accomplir les ordres du roi, lui apprendre l'heureuse issue de ma tentative.

PATRICK. Allez, jeune homme.

Charles sort par le fond.

SCÈNE IV.

ROBERT, DICKSON, PATRICK.

DICKSON, *bas à Robert.* Le roi va faire appeler Patrick.

ROBERT, *à Patrick.* Je veux aller moi-même prévenir aussi le roi de votre présence, Patrick... Son premier ministre doit lui apprendre en personne une si heureuse nouvelle.

PATRICK. Qu'il soit fait ainsi, milord...

DICKSON, *bas à Robert.* Qu'espérez-vous?

ROBERT, *de même.* Gagner du temps... et empêcher leur rencontre.

Il sort à gauche.

SCÈNE V.

DICKSON, PATRICK.

DICKSON. Le duc Robert va prévenir le roi, et vous allez bientôt le voir.

PATRICK. Oui, je vais me trouver en face de Henry... devenu roi d'Ecosse.

DICKSON, *à part.* Pas encore, j'espère...

PATRICK. Et je tremble en y songeant... Je sais bien que notre entrevue va finir tous les maux de ma sœur... Et quoique je touche au comble de mes vœux... je ne puis maîtriser mon émotion...

DICKSON. Qui se dissipera bientôt...

PATRICK. Oh! vous ne pouvez pas la comprendre... vous ne savez pas qu'autrefois le roi Jacques IV était mon compagnon fidèle: que nous habitions sous le même toit; prenions nos repas à la même table... (*Ici Henry, qui vient d'entrer par le fond, s'arrête et écoute.*) Que le soir, Henry et moi, nous nous endormions en causant à demi-voix, nos enfants sur nos genoux; que nous n'avions à nous deux qu'une bourse, qu'un dévouement, qu'une espérance; et que tous les jours chacun de nous disait à l'autre en lui tendant la la main: Dieu te garde, frère!

JACQUES, *qui s'est approché de lui, lui tendant la main:* Dieu te garde, frère!...

PATRICK. Henry!.. (*Se contenant.*) Le roi!..

SCÈNE VI.

JACQUES, PATRICK, DICKSON.

JACQUES. Ne me nomme donc pas le roi, quand Henry te tend la main. (*Patrick, ému, n'ose lui prendre la main. A Dickson.*) Laisse-nous, Dickson.

DICKSON *s'incline en sortant.* Allons prévenir le duc de ce qui se passe.

Il sort.

JACQUES. Te voilà donc, Patrick, toi dont j'ai tant maudit l'absence.

PATRICK. Moi aussi... je maudissais loin d'ici...

JACQUES. Et tu as oublié ton frère...

PATRICK. Moi?...

JACQUES. Toi, qui ne m'appelles plus Henry.

PATRICK. Je n'ose plus vous donner ce nom... mon roi.

JACQUES. Et pourquoi donc?... Que faut-il que je fasse pour te rappeler les anciens jours? Je ne puis arracher les dorures qui couvrent ces murailles et reconstruire la cabane; je ne puis que te tendre la main comme alors, pour te prouver que mon cœur n'est pas changé...

PATRICK, *lui prenant la main.* Henry!

JACQUES, *le serrant dans ses bras.* Mon frère!

PATRICK. Les souvenirs d'autrefois viennent de chasser toutes mes terreurs.

JACQUES. Laisse-moi donc te regarder, pauvre ami qui a souffert...

PATRICD. Oui... mais je n'ai jamais désespéré.

JACQUES. Et tu nous apportes, frère, la preuve de l'innocence de Catherine?

PATRICK. La preuve positive...

SCÈNE VII.

JACQUES, ROBERT, PATRICK.

ROBERT, *entrant par la gauche.* Ensemble!

PATRICK. Qui vient?...

JACQUES. Le duc.... Approchez, milord; vous n'êtes pas de trop ici; car Patrick nous apporte la preuve de l'innocence de sa sœur.

ROBERT. La preuve!... Et laquelle?

PATRICK. Vous allez le savoir. Tu te souviens de notre dernière entrevue, Henry?

JACQUES. Oui...

PATRICK. Eh bien, une heure après, comme je rentrais dans ta demeure, j'entendis des cris dans le sentier; je courus et je vis que l'on y tuait un homme... Je volai à son secours; un second assassin survint... Armé de ma hache, je le mis bientôt hors de combat... Je fis entrer dans ta maison le pauvre tondeur de laine, que je ne savais pas être le roi, et qui expira aussitôt dans mes bras.

JACQUES, *à Robert.* Vous entendez, duc Robert...

ROBERT. Oui, sire.

PATRICK. Furieux, je me disposais à poursuivre son assassin, lorsque par la fenêtre on me jeta une lettre (*la prenant dans sa ceinture*) que j'ai précieusement conservée toujours... Tiens, Henry, lis, et tu verras que l'assassin s'y accuse.

ROBERT, *à part.* La lettre de Dickson.

JACQUES, *après l'avoir lu.* Les infâmes!... Mais, en effet, ils s'accusent eux-mêmes... Voyez donc, duc Robert.

ROBERT, *parcourant la lettre.* Et le roi mourant... ne vous a pas nommé...

PATRICK. Son assassin... Hélas! non... il n'a pas même pu me nommer son fils?

ROBERT, *à part.* Je suis sauvé!

JACQUES. Et cette lettre prouve au moins que Catherine n'a pas été parricide.

ROBERT, *glorieux.* Oui, sire... et c'est là le plus pressé... L'assassin, nous le découvrirons, et j'espère avoir trouvé la trace.

PATRICK. De celui qui m'a volé mon fils...

ROBERT. Peut-être... je ne puis rien affirmer...

JACQUES. Et qui soupçonnez-vous?

ROBERT. Sire, en fouillant dans mes souvenirs, je me rappelle que le comte de Douglas, celui qui vient de mourir, était, il y a vingt ans, l'ennemi juré de votre père, car il avait de folles prétentions au trône...

JACQUES. Le comte de Douglas... en effet... mais, mort hier, il n'aurait pu ordonner l'arrestation de Patrick.

ROBERT. Et ses complices...

JACQUES. C'est vrai... mais avez-vous bien réfléchi, duc Robert...

ROBERT. Ce matin, Dickson a vu trois hommes masqués entrer dans son château...

PATRICK. Trois hommes masqués... et le comte est mort, lui qui peut-être avait le secret de mon enfant... Oh! n'importe... mort ou vivant je saurai, moi, s'il était l'assassin... je porte toujours l'habit des ensevelisseurs, et je connais le château des comtes Douglas.

JACQUES. Que veux tu faire?

PATRICK. Ne publiez aucun de vos soupçons... et avant une heure, je vous dirai, moi, si le comte a tué le roi Jacques, et s'il m'a volé mon enfant, je vous le jure...

Il sort précipitamment par le fond.

JACQUES. Il se hâte, au palais du comte Douglas.

ROBERT, *à part.* Que peut il espérer?

HENRIETTE, *entrant par la droite avec Catherine.* Voici le roi, ma mère...

JACQUES, *les apercevant.* Henriette... Catherine...

CATHERINE, *regardant autour d'elle.* Et mon frère!... dont Charles nous a annoncé la délivrance...

JACQUES. Il vient de nous quitter pour éclaircir des soupçons qui peut-être vont le conduire à la découverte de son fils.

HENRIETTE. Et si ses ennemis le poursuivent encore?

JACQUES. Le ciel, mon enfant, doit guider celui qui vient de me donner une preuve écrite de l'innocence de ta mère.

CATHERINE. Une preuve écrite...

JACQUES, *lui donnant la lettre...* Tenez lisez... (*A Robert, pendant qu'elles lisent.*) Et cette lettre me permettra de publier dans mon royaume une vérité dont ma conviction seule n'aurait pu le convaincre.

CATHERINE, *après avoir lu.* Et l'on m'accusait de faire tuer le roi Jacques, tandis que me séparant de ma fille au berceau, je me dévouais pour la gloire de mon époux et le salut de son père...

HENRIETTE. Pauvre mère...

JACQUES. Pauvre victime, tu vas recevoir enfin les bénédictions que l'on doit aux martyrs.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLES, *puis* LES NOBLES.

CHARLES, *entrant par le fond.* Sire, vos nobles se rendent à votre appel.

JACQUES. Entrez, milords et comtes. (*Les Nobles entrent.*) Le roi vous réunit aujourd'hui pour vous annoncer une justice tardive, mais éclatante... Demain, le duc Robert mon ministre publiera à la chambre de justice la preuve de l'innocence de l'infortunée Catherine Patrick... la femme de votre roi et la mère de votre future souveraine; et votre roi, qui proclame Catherine innocente, vous prie, milords, de suivre son exemple en vous inclinant devant elle. (*Tout le monde s'incline.*) Et pour que l'Europe entière apprenne par un fait la juste vérité... je veux fiancer devant vous Charles, fils du duc Robert, mon ministre, à la fille du roi d'Ecosse et de Catherine Patrick... réhabilitée.

CHARLES. Sire...

CATHERINE. Ils m'ont sauvée tous deux, milords et comtes, et le ciel les avait à l'avance entraînés l'un vers l'autre.

ROBERT, *s'avancant.* Quoi, mon roi! tant d'honneur...

JACQUES. Vous fait aujourd'hui, milord, le premier dignitaire de mes états vous qui devenez père de l'héritier du trône.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PATRICK.

PATRIK, *entrant.* Sire...

JACQUES. Patrick...

CATHERINE. Mon frère?...

JACQUES. Que sais-tu?

PATRICK. Le comte de Douglas n'a pas tué votre père... et j'ai retrouvé mon fils...

CATHERINE. Ton fils?

PATRICK. Est ici... Le roi d'Ecosse l'a fiancé à sa fille Henriette...

JACQUES. Charles!...

CHARLES. Moi!... votre fils!...

PATRICK. Oui, toi... l'enfant du muletier...

ROBERT, *vivement.* Mais qui a osé publier ce mensonge?...

PATRICK. Un des trois hommes masqués, que j'ai reconnu parmi les ensevelisseurs au château de Douglas... Pour sa révélation, je lui ai promis sa grâce, et Ralph, qui était perdu sans son aveu, m'a tout raconté.

ROBERT, *vivement.* Ralph!... il a menti...

PATRICK, *de même.* Nous allons le savoir, milord... car je ne vous ai pas tout dit, sire. Je ne vous ai pas dit qu'après la lecture de la lettre, qui me fut jetée dans votre maison, toute la nuit je restai près du cadavre de votre père, attendant vainement votre retour et celui de Catherine, et qu'enfin, je partis espérant revenir bientôt en secret... Je n'ai pu rentrer en Ecosse qu'après dix-huit ans d'esclavage et de douleur... mais j'y revenais avec l'espoir de connaître le voleur et l'assassin, car avant mon départ, j'avais trouvé dans le sentier, près d'une place ensanglantée, une main que ma hache avait coupée dans la bataille... et à cette main, il y avait une bague de comte,.. Or, milord duc Robert, si Ralph a menti, vous pouvez le prouver d'un seul geste en ôtant vos gantelets, et montrant vos deux mains.

ROBERT. Malheur!...

Les Nobles s'approchent de Robert et l'examinent.

JACQUES. Eh bien, duc...

PATRICK, *lui arrachant son gantelet.* Mais, obéissez donc!... Voyez!... (*Tout le monde recule avec terreur, jetant le gantelet au pied de Robert.*) Celui qui t'avait nommé Charles, mon fils... était un assassin.

CHARLES, *se jetant dans les bras de Patrick.* Mon père!...

Robert chancelant tombe dans un fauteuil.

JACQUES. Milords... vous vous unirez tous à ma vengeance.

Les Nobles entourent Robert avec un geste affirmatif.

PATRICK. Roi Jacques quatrième d'Ecosse, Dieu vous livre à la fois l'assassin de votre père et celui de votre mère...

JACQUES. C'était Robert!...

CATHERINE. Henry Ramsay... que l'Ecosse a nommé roi, Dieu t'a gardé toute ta famille.

FIN.

Imprimerie de Vᵉ Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais

TABLE

DES PIECES CONTENUES DANS LE QUARANTIÈME VOLUME.

